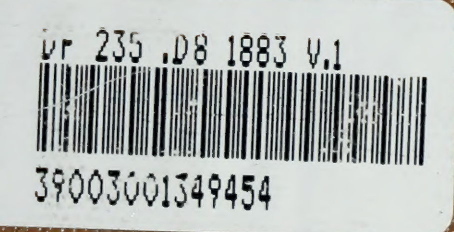

DF 235 .D8 1883 V.1
39003001349454

J.-G. DROYSEN

---

# HISTOIRE DE L'HELLÉNISME

TOME PREMIER

ANGERS, IMPRIMERIE BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER.

J.-G. DROYSEN

# HISTOIRE

DE

# L'HELLÉNISME

Traduite de l'allemand sous la direction

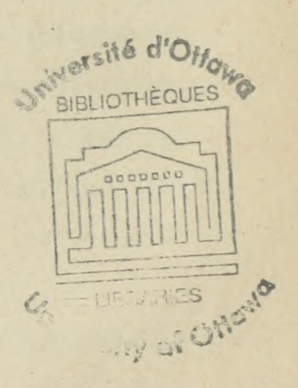
DE

A. BOUCHÉ-LECLERCQ

PROFESSEUR SUPPLÉANT A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

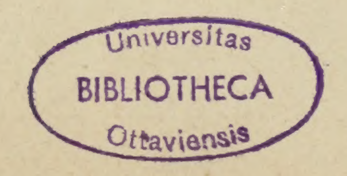
TOME PREMIER

HISTOIRE
D'ALEXANDRE LE GRAND




PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, Rue Bonaparte, 28

1883



# AVERTISSEMENT

*L'*Histoire de l'Hellénisme, *bien qu'antérieure par la date de sa composition à l'*Histoire Grecque *de E. Curtius, en est, au point de vue chronologique, la continuation immédiate. Le système adopté pour l'ouvrage de E. Curtius a été maintenu pour celui-ci; c'est-à-dire que, laissant à mes collaborateurs la traduction du texte proprement dit, je me suis chargé des notes et appendices, et j'ai assumé, avec le droit de révision et de correction, la responsabilité d'ensemble.*

*Le texte du présent volume a été traduit en entier par* M. Em. Legrand*, professeur à l'École des Langues orientales vivantes et connu déjà dans le monde scientifique par ses travaux sur la littérature et l'histoire de la Grèce moderne. La traduction a été faite sur la troisième édition de l'*Histoire d'Alexandre le Grand (1 vol. in-8°, Gotha, 1880)*, et sur un exemplaire corrigé par l'auteur en vue de notre édition, qui se trouve être ainsi la quatrième, plus complète que la dernière du texte original.*

*Les notes courantes et les dissertations de l'*Appendice *atteignent presque comme surface et dépassent comme contenu le tiers du volume. Les notes sont celles de la deuxième édition de l'*Histoire d'Alexandre le Grand (2 vol. in-8°, Gotha, 1877), *grossies d'un supplément emprunté à la troisième édition. Ceci demande un mot d'explication. La troisième édition,*

*celle de* 1880, *est une édition populaire. Elle reproduit intégralement, avec retouches et améliorations, le texte de l'édition savante de* 1877 *; mais l'auteur en a éliminé les notes placées au bas des pages et les a remplacées par un nombre restreint de remarques rejetées à la fin du volume. En comparant attentivement les deux éditions, j'ai reconnu qu'un certain nombre des annotations ajoutées comme appendice à la dernière étaient ou entièrement nouvelles ou remaniées d'après des données nouvelles. J'ai donc complété les notes de l'édition savante avec celles de l'édition populaire, en procédant par voie non pas de juxtaposition, mais de combinaison. C'est là un travail assez facile, en somme, et qui n'a rien de personnel, mais qui n'en donne pas moins à l'édition française de l'*Histoire d'Alexandre le Grand *une certaine supériorité sur l'édition allemande — d'ailleurs beaucoup plus coûteuse — de* 1877.

*L'*Appendice *n'est pas non plus une reproduction pure et simple des dispositions adoptées par l'auteur. L'édition de* 1877 *adjoint à* l'Histoire d'Alexandre le Grand : 1° *la dissertation sur la* Chronologie de la mort d'Alexandre (*avec la* Chronologie de Diodore *comme annexe*) ; 2° *l'étude sur les* Matériaux de l'Histoire d'Alexandre. *J'ai cru devoir emprunter aux volumes suivants les notices marquées* II. III. IV. V, *et les remettre ainsi à leur véritable place, avec l'agrément de l'auteur, qui m'a laissé toute latitude pour ces remaniements de détail.*

*Les six volumes de l'*Histoire de l'Hellénisme (*édition de* 1877-1878) *entreront, sans suppression aucune et avec les corrections manuscrites de l'auteur, dans les trois volumes de l'édition française, y compris l'immense* Index général *qui termine l'ouvrage.*

A. B.-L.

# AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR

La bataille de Chéronée et la paix de Démade terminent, comme le dit M. E. Curtius à la dernière page de son *Histoire grecque*, l'histoire continue, suivie, cohérente de la Grèce.

Désormais chaque cité, abandonnant « les longs espoirs et les vastes pensées », se replie sur elle-même et vit au jour le jour, craignant à chaque instant de perdre le peu d'autonomie communale que le Macédonien a jugée compatible avec l'unité de son empire. La Grèce s'émiette peu à peu sous la pression d'une monarchie militaire qui va devenir le colossal empire d'Alexandre. Ce travail de désorganisation, plutôt morale encore que matérielle, se poursuit avec une rapidité effrayante ; en quelques dizaines d'années, il a emporté toutes les vertus des Hellènes, attachées à la forme étroite mais vivante de la cité libre et souveraine : il a brisé le ressort qui poussait aux expériences et aux aventures ces vives intelligences, ardentes à l'entreprise, promptes au découragement : chaque ville est pleine de mécontents, voués à la haine silencieuse qui devient bien vite de la résignation et, à la génération suivante, se change en indifférence. La foi religieuse elle-même, bien ébranlée déjà, s'en va; les dieux patrons des cités n'inspirent plus la même confiance à ceux qu'ils n'ont pas su ou n'ont pas voulu défendre. Le vide laissé dans les âmes par la disparition des grands sentiments patriotiques et religieux va se combler un peu au hasard, avec la poussière qu'apporte le vent de chaque jour. Chacun s'oriente comme il peut : la philosophie s'occupe à dresser des programmes de vertu et de bonheur à l'usage de l'individu sans patrie, de l'homme « citoyen du monde » ; le

grand nombre a recours aux distractions vulgaires et se hâte de jouir des restes d'une prospérité qui décline : l'activité féconde d'autrefois fait place aux préoccupations égoïstes qui entraînent et absorbent inévitablement les esprits désintéressés du bien public.

Et pourtant, de grands événements s'accomplissent auxquels la Grèce paraît directement mêlée ; c'est presque en son nom, c'est soi-disant pour venger ses injures, pour vider une querelle restée pendante depuis le temps d'Agamemnon, que Philippe s'apprête à renverser et qu'Alexandre détruit par une série d'exploits prodigieux le grand empire asiatique ; c'est la civilisation grecque que l'élève d'Aristote a la prétention de porter jusqu'aux rives de l'Indus et de répandre à pleines mains sur le sol arrosé de sang où il promène ses triomphes et sa gloire. Avec un peu de bonne volonté et de patriotisme accommodé aux circonstances nouvelles, les Hellènes prendraient au sérieux le titre de généralissime de la Ligue de Corinthe que Philippe s'est fait donner et qu'ils n'ont pas pu davantage refuser à Alexandre; ils se sentiraient réellement unis pour la première fois depuis le début de leur histoire ; ils suivraient d'un œil joyeux la marche de cette irrésistible armée où combattent quelques-uns de leurs contingents ; ses victoires deviendraient les leurs, et ils retrouveraient à régenter le monde par procuration le plaisir, d'ailleurs fort mélangé, qu'ils trouvaient à se gouverner eux-mêmes. Au lieu de regretter et surtout de vouloir restaurer le passé, ils comprendraient que les formes grêles et étriquées de leurs constitutions autonomes ne conviennent plus au vaste édifice qui se construit sous leurs yeux ; qu'elles ont produit tout leur effet utile et gêneraient, en se survivant à elles-mêmes, le cours nouveau qu'a pris dans le monde transformé la force vitale et la pensée.

Voilà deux points de vue bien opposés, deux façons bien différentes de comprendre la même époque, les mêmes hommes, les mêmes faits. Selon que l'on se tourne vers le passé ou l'avenir, on assiste à la décadence d'une civilisation ou à l'expansion victorieuse du génie hellénique. L'*Histoire grecque* s'arrête au moment de prendre le deuil ; l'*Histoire de l'Hellénisme* transporte brusquement ses sympathies du côté où se fait l'avenir.

# I

Les Hellènes, peu curieux d'abstractions, mal placés pour voir se lever l'aurore des temps nouveaux et surtout mal satisfaits d'expériences qui s'étaient faites tout d'abord à leurs dépens, n'ont pas accepté ainsi les faits accomplis ; ils ont refusé aux Macédoniens le droit de se dire leurs héritiers, de se faire les apôtres de l'hellénisme; ils n'ont plus reconnu leur libre génie dans les masses dépourvues d'initiative que traînaient derrière eux les rois de Macédoine, à l'instar des anciens rois de Perse, et il n'est pas sûr qu'ils aient bien senti la distance qui sépare un Alexandre d'un Xerxès.

C'est à ce point de vue qu'il faut se placer si l'on veut comprendre leurs rébellions, puis leurs rancunes, enfin le morne engourdissement qui les envahit, et c'est pour n'avoir point voulu en sortir que M. E. Curtius a cru devoir clore son *Histoire grecque* au moment où Philippe devient le « généralissime » à perpétuité, c'est-à-dire le maître des Hellènes. Visiblement gagné par l'esprit libéral et généreux de ces Athéniens dont il comprend, c'est-à-dire excuse même les erreurs, habitué comme eux à chercher le beau et le grand ailleurs que dans les vastes proportions, les masses énormes et les espaces interminables, M. E. Curtius a dû s'avouer incapable de comprendre également bien la beauté et la grandeur de l'œuvre d'Alexandre et de ses successeurs. Lui qui évite de parti pris les récriminations stériles, lui qui ne croit voir les choses sous leur vrai jour que quand ce jour est favorable, il eût été obligé de faire des réserves sur la légitimité de cette filiation improvisée qui transforme tout d'un coup les Macédoniens en Hellènes et les charge d'« helléniser » le monde. Sans contester la parenté ethnographique des Macédoniens et des Hellènes, parenté qu'il admet de bonne grâce [1], il se serait demandé s'il suffisait que Philippe eût été élevé dans la patrie d'Épaminondas

1) *Histoire grecque*, V, p. 15 sqq. Il est assz curieux de remarquer — comme exemple de l'influence des sympathies sur les jugements — que les philhellènes, comme Niebuhr et O. Müller, ont toujours traité les Macédoniens de Barbares, tandis que les esprits plus « macédoniens », comme Schlosser, O. Abel et M. J. G. Droysen, ont été plus frappés des affinités qui rattachent la Macédoine à la Grèce. Ces affinités sont incontestables, et M. E. Curtius n'a pas cru que son philhellénisme l'obligeât à les nier.

et qu'Alexandre eût reçu les leçons d'Aristote pour que le peuple macédonien fût dès lors le véritable représentant de la civilisation hellénique. Enfin, il eût hésité à admettre que la force donne du même coup le droit d'en user pour opérer la « critique historique[1] », c'est-à-dire, euphémisme à part, le renversement d'institutions existantes et de droits non prescrits.

Il n'est pas difficile de deviner les conclusions auxquelles eût abouti M. E. Curtius, car il les fait pressentir dans les pages vigoureuses qui terminent l'*Histoire grecque*. Il y prend nettement parti pour Démosthène, le patriote vaincu mais rassuré par le témoignage de sa conscience, contre Philippe et surtout contre le « lâche optimisme » de ses partisans.

Philippe n'avait jamais montré d'intelligence pour les besoins des peuples : les pays n'étaient pour lui que des sources de revenus et des circonscriptions de recrutement. Il favorisait partout les tendances les plus viles, jouait scandaleusement avec les plus saintes traditions, développait en tous lieux l'étroit égoïsme des États séparés, semait la discorde entre les voisins, et poursuivait ses desseins en employant de préférence la corruption. Ses amis étaient la lie de la nation, et tout ce qui l'approchait était comme saisi par un mauvais génie... La soumission à ce roi conquérant pouvait-elle avoir d'autres résultats qu'une surexcitation de l'esprit d'aventures, qui depuis le temps de Cyrus le Jeune était le fléau de l'Hellade, une démoralisante courtisanerie et une contagion des mœurs barbares infectant toute la vie nationale?... Le Macédonien savait reconnaître et employer les talents, la culture, toutes les forces intellectuelles des Hellènes : il rendait hommage à la gloire de leur passé; il flattait leur vanité; mais, en définitive, il n'avait aucune sympathie pour les Hellènes en tant que nation... Bien qu'il dût aux Grecs tous les résultats qu'il avait obtenus, bien qu'ils lui fussent indispensables pour ses desseins ultérieurs, il se borna néanmoins à se servir d'eux pour son ambition dynastique, sans accorder à la nation une part indépendante dans sa gloire, sans songer à un relèvement des Hellènes devenus membres de son empire. Aussi l'entrée de la Grèce dans la domination macédonienne ne fut-elle pas le commencement d'une ère nouvelle, qui aurait éliminé les éléments morts et provoqué le développement de germes nouveaux : elle fut au contraire un recul, une chute complète[2].

Bien différent est le point de vue auquel se place l'auteur de l'*Histoire de l'Hellénisme*. C'est à lui que j'empruntais tout à l'heure l'hypothèse de la Grèce unifiée assistant avec une joie patriotique à l'expansion triomphale de son génie et reconnaissant dans Alexandre le plus glorieux de ses enfants. Pour lui aussi, l'histoire de la Grèce libre, remuante, indisciplinée, est bien finie ; mais

1) *Histoire d'Alexandre le Grand*, p. 308.
2) *Histoire grecque*, V, p. 437. 448.

l'histoire de l'« hellénisme », c'est-à-dire de la civilisation grecque débordant sur le monde, commence et ne lui permet pas de regretter le passé. Le passé, une fois qu'il a enfanté le présent, qui lui même est gros de l'avenir, n'est plus qu'une chose caduque et morte; dans ce monde où le travail incessant de la vie élabore sans cesse des organismes nouveaux avec la substance de ceux qui ont achevé leur évolution, où rien ne dure et rien ne se recommence, il n'est ni possible ni désirable que ce qui est usé se perpétue et fasse obstacle à l'éclosion des germes qui portent en eux l'avenir. L'assemblage bigarré de constitutions politiques qu'on appelait la Grèce a fait son temps : les forces qui s'agitent au milieu de ces ruines vont s'user sur place dans une fermentation malsaine, si on ne leur ouvre à temps un large champ d'expériences et si on ne leur assigne une tâche nouvelle.

C'est la main puissante d'Alexandre qui opère cette dérivation salutaire et qui, mélangeant avec art des peuples et des mœurs hétérogènes, fonde sur de larges assises la civilisation « hellénistique ». Sans doute, sous son impulsion fiévreuse, le progrès prend une allure précipitée, et la fin prématurée du conquérant compromet un instant le succès de cette gigantesque opération ; mais l'œuvre est faite de main d'ouvrier : elle durera en dépit des secousses violentes, des conflits, des intrigues souvent mesquines et toujours meurtrières qui remplissent l'histoire des successeurs d'Alexandre. Une fois tout ce bruit apaisé, on s'aperçoit que, si l'empire unitaire d'Alexandre est tombé avec lui, le mouvement imprimé par lui ne s'est pas arrêté. Les peuples ne retournent point à leurs habitudes premières : ils sont groupés maintenant en royaumes « hellénistiques », et leur évolution historique gravite autour du foyer lumineux de la civilisation jadis grecque, maintenant gréco-orientale. L'hellénisme peut même survivre et il survit aux royautés fondées par les héritiers d'Alexandre :

Le nouvel élément introduit par les Macédoniens et Grecs dans la vie des peuples y est entré si profondément, qu'il survit à son existence politique. A l'état de culture et de mode, de philosophie et de libre-pensée, de science et de superstition, il subsiste et finit par dominer le monde romain lui-même. Il survit au paganisme athée qu'il s'était fait par voie de *théocrasie*, pour élaborer le christianisme naissant en le faisant passer par des disputes sans fin sur le dogme et par l'hérésie. Enfin, ne conservant plus de vivant que la langue, il erre des siècles durant comme un fantôme, et disparaît ensuite tout à fait dans l'Orient moderne et le mahométisme[1].

1) Préface des *Successeurs d'Alexandre* (1re édition, 1836).

On le voit, ce n'est ni à un médiocre penseur, ni à une médiocre entreprise que nous avons affaire. M. J. G. Droysen se proposait moins d'écrire l'histoire de la Grèce sous les diverses dominations qu'elle a subies que l'histoire de sa civilisation, de son génie agissant, en dehors d'elle et presque sans elle, sur des peuples qui subissent son influence et se transforment en s'imprégnant de ses idées[1].

Dans le plan primitif, l'*Histoire d'Alexandre le Grand* n'était que la préface de l'œuvre, et l'*Histoire de l'Hellénisme* ne commençait qu'avec les successeurs d'Alexandre, au moment où la combinaison de l'âme hellénique avec le corps énorme que venait d'ébaucher une conquête rapide était définitivement opérée. On peut juger, par l'étendue de cette préface, des gigantesques proportions que l'historien entendait donner à son œuvre. Il ne nous appartient pas de rechercher ici pourquoi l'auteur a délaissé ce qu'il appelait en 1836 la « tâche de sa vie ». Peut-être a-t-il reculé devant les difficultés d'une synthèse si vaste, qui devait embrasser un laps de vingt siècles et trouver le lien logique de tant d'événements disparates ; peut-être a-t-il jugé à propos de ne pas s'attarder si loin du monde vivant et de rentrer, par la pensée ou même par l'action, dans un courant historique qui n'eût pas encore épuisé la série de ses effets.

Distrait par d'autres préoccupations et absorbé par d'autres travaux moins étrangers à son temps et à son pays[2], M. Droy-

1) C'est pour cette raison qu'il a donné d'abord à son livre et qu'il a maintenu depuis le titre d'*Histoire de l'Hellénisme*. Ce titre, il faut le dire, a besoin d'un commentaire pour être compris, ce qui ne laisse pas que d'être un défaut. Le mot *hellénisme* est susceptible de plus d'une interprétation. Par exemple, M. E. Egger a fait l'histoire de l'*Hellénisme en France*, c'est-à-dire des études de langue et littérature grecques dans notre pays, et le mot est régulièrement formé, puisqu'il s'agit de l'hellénisme des « hellénistes ». Si l'on s'en sert pour désigner le génie, l'esprit grec, il paraît plus naturel de le réserver, comme le fait Grote, pour le génie grec non adultéré, étudié chez lui, dans les limites de son domaine propre. L'hellénisme de Grote, — et l'historien anglais a soin d'en avertir, — est presque l'opposé de ce qu'entend par là M. Droysen.

2) La biographie de M. J. G. Droysen se diviserait aisément en trois périodes. Dans la première (1808-1840), M. Droysen (né à Treptow, élevé au gymnase de Stettin, « habilité » à l'Université de Berlin avec sa thèse : *De Lagidarum regno Ptolemaeo VI Philometore rege* [1831]), est tout à l'antiquité. Il donne coup sur coup sa traduction d'*Eschyle* (1832), sa traduction d'*Aristophane* (1835-1838), et entre temps l'*Histoire d'Alexandre le Grand* (1833), avec une dédicace humoristique à G. Friedlænder. Les deux volumes de l'*Histoire de l'Hellénisme* parurent à quelques années de là avec des titres spéciaux, *Les Successeurs d'Alexandre* (1836) et la *Formation du système des États hellénistiques* (1843). Nommé d'abord professeur extraordinaire à l'Université de Berlin (1838), l'auteur obtint une chaire d'histoire à l'Université de Kiel (1840). Là, dans ce milieu échauffé par le conflit incessant de deux nationalités hos-

sen, qui n'avait pas vingt-cinq ans quand il publiait l'*Histoire d'Alexandre* (1833), a laissé passer près d'un demi-siècle sur l'œuvre de sa précoce et virile jeunesse. Il y est revenu dans ces dernières années, non pour l'achever, mais pour la reviser. Il a éliminé du texte tout ce qui avait vieilli, tout ce que son goût devenu plus sévère avait condamné, pour élargir, au contraire, la place faite dans les notes à la critique des sources et aux informations supplémentaires. En même temps, le plan primitif de l'ouvrage étant abandonné, l'*Histoire d'Alexandre* a cessé d'être une sorte d'Introduction ou Étude préparatoire pour devenir le premier volume de l'*Histoire de l'Hellénisme*, ordonnée maintenant, à la façon d'une trilogie antique, en *Histoire d'Alexandre*, des *Diadoques* (Διάδοχοι) ou Successeurs immédiats d'Alexandre, des *Épigones* ou seconde génération des successeurs d'Alexandre.

C'est l'ouvrage ainsi amené à sa forme définitive qu'il convient d'étudier d'un peu plus près.

## II

Il y a toujours entre le tempérament d'un auteur et le sujet qu'il s'est librement choisi une affinité plus ou moins marquée, plus ou moins consciente, mais qui se retrouve à l'analyse. Cela est vrai surtout des travaux historiques. La curiosité désintéressée, qui implique déjà une sorte d'indifférence et de scepticisme, n'est pas l'âme des grandes entreprises : quand elle n'est point

tiles, M. Droysen tourna ses préoccupations du côté de l'histoire moderne, et mit son enseignement au service de l'idée germanique. Il a publié ses *Vorlesungen über die Geschichte der Freiheitskriege* (2 vol. Kiel. 1846). C'est lui qui rédigea en 1846 la *Kieler Adresse*, protestant contre l'incorporation des duchés de Schleswig-Holstein au royaume de Danemark. On sentait venir l'orage qui éclata en 1848. Le gouvernement provisoire des Duchés (constitué le 24 mars 1848) envoya M. Droysen à l'« Assemblée préparatoire » de Francfort, pour demander que le Schleswig et le Holstein fussent représentés à l'Assemblée constituante. Élu député, M. Droysen siégea à Francfort, et fit partie du Comité de rédaction chargé d'élaborer la Constitution de l'empire germanique. On sait comment la Prusse imposa silence même à ceux qui lui offraient l'empire. Professeur à l'Université d'Iéna en 1851, à l'Université de Berlin depuis 1859, M. Droysen préluda par la publication d'une biographie significative (*Leben des Feldmarschalls Grafen York von Wartenburg*, 2 vol. Berlin, 1851-1852) à son grand ouvrage, la *Geschichte der Preussischen Politik* (5 part. en 13 vol. Berlin, 1855-1881), poursuivie jusqu'à la fin du règne de Frédéric le Grand. Depuis, M. Droysen est revenu spontanément à l'antiquité; ses dernières productions, articles publiés dans des Revues ou dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Berlin, sont des études sur divers points d'histoire ancienne.

aiguillonnée par une passion plus vivante, elle se satisfait vite ou se contente des résultats précédemment acquis. Un esprit doué de quelque initiative cherche nécessairement, quand il aborde les études historiques, à vérifier au contact des faits des idées préconçues, et chacun choisit le terrain sur lequel il lui semble que l'expérience se fera plus complète et plus décisive. A ce point de vue, la carrière scientifique de M. Droysen, en dépit de la diversité des sujets auxquels il a appliqué ses puissantes facultés, offre une unité remarquable.

Fils d'un pasteur poméranien, c'est-à-dire issu d'une race qu'un ancien eût appelée *durum genus* et marqué dès l'enfance par le génie austère des traditions bibliques, M. Droysen s'est occupé tout d'abord du poète le plus mystique et le plus fataliste qu'ait produit l'antiquité. Il donna en 1832 une traduction d'*Eschyle* fort appréciée. C'était évidemment pour lui plus qu'un exercice de style et une distraction littéraire. Peut-être retrouverait-on çà et là dans l'*Histoire d'Alexandre,* qui est une sorte de tragédie historique, comme des reflets de la pensée d'Eschyle, le goût des idées fixes, incarnées dans des caractères tout d'une pièce, la préoccupation des catastrophes grandioses et soudaines, et surtout l'habitude de faire peser sur le présent le passé et l'avenir, la tendance à retrouver partout l'action d'une volonté supérieure qui achemine vers un but marqué à l'avance le cours des événements [1]. Mais l'influence—d'ailleurs problématique—d'Eschyle ne put que s'ajouter à une attraction autrement puissante, à laquelle M. Droysen céda d'autant plus aisément qu'elle le portait du côté où il voulait aller.

Hegel venait de mourir dans tout l'éclat de sa renommée ; sa doctrine paraissait avoir enfin saisi sous le flux incessant des phénomènes l'absolu, la substance même des choses, et fourni des destinées du monde une explication dont toutes les sciences,

1) Voici des pensées qui n'eût point désavouées Eschyle. Parlant de la grandeur d'Alexandre *expiée* par l'extinction de sa race, M. Droysen ajoute : « C'est une lourde et émouvante fatalité qui, pas à pas et avec une froide lo- « gique, achemine la dynastie royale au-devant d'une ruine inévitable, et la fait « devenir coupable, *afin que*, égarée, trébuchante et appelant sur elle les repré- « sailles, elle rencontre plus sûrement sa perte » (*Hist. des Succ. d'Alexandre*, II, 1). — Plus loin, à propos de la mort d'Olympias : « C'est un spectacle « émouvant que de voir la grandeur aux prises avec la grandeur et succomber : « mais, quand les géants d'une grande époque, emportés de faute en faute par « la folie des passions déchaînées, se trouvent enlacés et renversés par une « astuce patiente qui les guette, *afin qu*'une race plus petite, accomplissant « l'arrêt divin, se partage leurs dépouilles et se pavane sous leur parure, alors « on dirait que la destinée se joue de la grandeur et de sa chute. »

et l'histoire en particulier, allaient confirmer la vérité. L'enthousiasme excité en Allemagne par la philosophie nouvelle n'avait point encore à compter avec l'antagonisme des méthodes expérimentales, avec la concurrence des sciences positives, qui ont fini par décourager l'idéalisme d'abord si confiant. C'était l'époque des illusions. On eût dit que Hegel avait fondé une sorte d'empire intellectuel, en dehors duquel il n'y avait plus que des Barbares, et l'on ne jugeait pas en équilibre un esprit qui n'eût pas su balancer sa pensée entre la thèse et l'antithèse.

On s'étonnerait de rencontrer ici un exposé du système de Hegel : je n'en prendrai que la partie applicable à l'histoire, celle que M. Droysen a appliquée, à mon sens, aux études historiques d'où est sortie l'*Histoire de l'Hellénisme*.

La philosophie de Hegel est sinon le dernier, du moins le plus puissant effort tenté par la métaphysique allemande pour briser le cercle, trop étroit à son gré, où nous enferme l'expérience, et pour passer du relatif à l'absolu. Kant, prenant pour objet de ses patientes investigations la raison elle-même, que Descartes croyait infaillible, avait montré que la logique, appuyée sur ses axiomes, aboutit de toutes parts à des contradictions ou « antinomies » insolubles, dès qu'elle suppose réel l'objet des concepts sur lesquels elle opère. Elle est obligée d'affirmer que le monde a des limites dans l'espace et le temps et qu'il n'en a pas ; qu'il est composé de parties simples et qu'il n'existe pas de parties simples ; qu'il n'y a point d'effet sans cause, et qu'il y a à la série des effets une impulsion initiale qui n'a pas de cause. Le seul moyen, suivant Kant, de résoudre ces antinomies, c'est d'admettre que les choses ne sont pas ce qu'elle paraissent être, que les lois de la pensée s'appliquent légitimement aux apparences ou *phénomènes*, mais que les réalités substantielles ou *noumènes* sont hors de leur portée. Le philosophe ne se résigne pas cependant à déclarer inconnaissable ce que la « raison théorique » ne peut connaître : la foi au devoir dote la raison, devenue « raison pratique », d'une sorte de seconde vue au moyen de laquelle elle aperçoit, derrière cet enchaînement rigoureux mais factice de nécessités logiques, le monde réel, fait de spontanéité et de liberté.

Le « criticisme » de Kant, en ébranlant le fondement même de la certitude rationnelle, produisit dans tous les esprits tournés vers la spéculation métaphysique une effervescence qui n'est point encore apaisée aujourd'hui. Les contradictions signalées dans la raison par le subtil dialecticien de Kœnigsberg parurent

indéniables, mais la solution qu'il avait donnée au problème ne pouvait être considérée comme définitive. Séparer aussi violemment l'apparence de la réalité, scinder la raison en deux facultés hétérogènes, c'était se tirer d'un embarras fâcheux par un expédient plus fâcheux encore.

Disciples et adversaires de Kant s'efforcèrent à l'envi de reconstituer l'unité de l'esprit humain, et de rendre à la raison le pouvoir de connaître les réalités substantielles. Fichte s'arrêta à l'idée que l'essence libre et consciente, le *moi*, est identique avec le monde, qu'il le crée même en se développant et peut, à plus forte raison, le connaître : Schelling arriva par un procédé inverse au même résultat. Nul ne trancha le nœud gordien avec plus de hardiesse que Hegel. Il déclara que, si la raison aboutit nécessairement à des contradictions, c'est que ces contradictions coexistent en effet dans le réel. Non seulement l'affirmation et la négation ne s'excluent pas, mais elles se présupposent réciproquement dans l'absolu, et un être particulier a d'autant plus de réalité qu'il contient plus de contradictions combinées. La logique hégélienne, au rebours de la logique ordinaire, prend pour axiome primordial, pour formule de l'Être, l'identité des contraires. Le sujet qui pense et l'objet pensé, la Nature et l'homme, le corps et l'esprit, tout cela n'est qu'une même substance en transition perpétuelle d'un état à un autre, dont on peut dire également bien qu'elle est et qu'elle n'est pas, car elle *devient* sans cesse. Cette substance, Hegel l'appelle l'Idée ou Raison absolue, et elle « devient » ou acquiert une réalité de plus en plus haute en reformant perpétuellement la combinaison des contraires qui constitue le réel, ou, pour parler la langue de Hegel, en passant de la *thèse* et de l'*antithèse* à la *synthèse*. Cette marche rythmique de l'Idée est aussi nécessaire que le progrès même qui l'entraîne, sans recul ni défaillance, dans le sens d'une perfection poursuivie sans fin ni trêve.

Il n'y a pas d'utilité à dénombrer les rouages multiples, toujours groupés en raison ternaire, dont le jeu propage jusqu'aux manifestations infinitésimales de l'Être le rythme monotone de la thèse, antithèse et synthèse. Ce qui nous intéresse ici, c'est l'application du système à l'histoire.

Pour Hegel, l'histoire est l'évolution de l'Esprit rentrant en lui-même, c'est-à-dire prenant une conscience de plus en plus nette de son unité et de son identité avec le monde. Cette évolution se poursuit en vertu d'une dialectique immanente, inéluctable, et,

pour lui assigner un but, sinon un terme, Hegel affirme qu'elle tend à la réalisation du concept de *liberté*. Mais qu'on ne s'y méprenne pas : il s'agit de la liberté de l'Idée, qui est la négation de la liberté individuelle. L'individu est porté par un instinct invincible à vouloir conserver sa personnalité ; il oublie qu'il n'est qu'une manifestation passagère de l'Idée, et que celle-ci a besoin de le supprimer pour continuer sa marche. Le premier devoir de l'individu, c'est de comprendre le peu qu'il pèse comme moment de la pensée universelle et de partager, s'il le peut, la prodigieuse indifférence qu'éprouve pour son sort l'Idée qui l'écrase ou, plus exactement, le résorbe. La vie individuelle ne doit servir qu'à développer la vie universelle : lui assigner un autre but, c'est se révolter, bien inutilement d'ailleurs, contre l'inéluctable évolution qui condamne chaque forme restreinte de l'Être à servir d'instrument et d'échelon à une forme plus large et plus haute.

Appliquée à l'humanité, dépositaire actuelle de l'Idée consciente, cette théorie aboutit à des conséquences inquiétantes. L'individu s'absorbe dans l'État, qui est sa véritable « substance », sa fin, son « dieu », au sens propre du mot. De même, l'État moins parfait est destiné à être absorbé par l'État plus rationnellement organisé, les races inférieures par les races supérieures. C'est là un progrès nécessaire, irrésistible, conforme à la logique immanente qui meut l'univers, et par conséquent à la justice, envisagée au point de vue de l'absolu. La force n'est que la manifestation vivante du droit[1], engendré lui-même par la Raison

1) Un professeur de Gœttingen, qui doit beaucoup à Hegel, a écrit là-dessus une page de fière allure : « Notre distinction du *droit* et de la *force* est-elle « bien exacte en fait ? N'y a-t-il pas, aujourd'hui même, de terrain sur lequel « on les voit marcher la main dans la main ? Nous avons déclaré la guerre à « la force dans la sphère étroite de la vie civile... mais la force, bannie des « humbles régions de la vie privée, s'est réfugiée sur les sommets où s'agite « l'histoire du monde. Lorsqu'un peuple opprimé s'affranchit de la tyrannie « qui pèse sur lui ; lorsqu'un gouvernement rejette loin de lui le joug d'une « constitution funeste, imposée dans un moment d'atonie par des masses « ignorantes ; lorsque l'épée du conquérant fait crouler un Etat vermoulu et « taille des lois au peuple vaincu, — que répond notre théorie du droit et de « la force ? Elle accepte le changement comme un fait accompli et sauveur. « En d'autres termes, elle ne peut se soustraire à l'aveu que la force, comme « telle, peut quand même détruire ou créer le droit. L'histoire, avec sa puis- « sance gigantesque, semblable à celle de la Nature, ne se laisse pas empri- « sonner dans les toiles d'araignée d'une théorie ; sitôt qu'elle s'agite, elle en « brise d'un seul coup tous les fils, laissant à la théorie le soin de les renouer « pour le nouvel état du monde. Que conclure de là ? Si aujourd'hui même « nous voyons encore la force créer le droit, quelle autre mère aurait-il eue à « l'origine ? » (R. VON JHERING, *L'esprit du droit romain*, trad. de Meulenaere,

supérieure : elle est aussi inséparable du droit que l'effet l'est de la cause. C'est la force qui fait tous les jours le départ, la « critique » de ce qui doit périr et de ce qui doit rester, mais au nom du droit, comme action visible de l'Idée. Tout ce qui est, est rationnel, et tout ce qui cesse d'exister ne l'est plus. Les monarques dans lesquels s'incarne la puissance de l'État, les grands hommes qui attellent à leurs vastes projets des millions de vies humaines, sont des « porteurs de l'Idée », et ils prouvent la légitimité de leur mission en l'imposant. Tout ce qu'ils peuvent faire est rationnel par cela même qu'ils le peuvent, et échappe aux objections mesquines tirées d'une conception étroite, celle du droit individuel.

En résumé, le monde, qui se perfectionne de jour en jour, est à chaque instant aussi parfait qu'il peut l'être. Hegel professe, à cet égard, un optimisme qui est bien près d'être absolu, c'est-à-dire identique à son contraire, car le pessimisme consiste aussi à croire que le droit ne peut jamais prévaloir contre la force ou autrement que par la force.

Telles sont les grandes vues du système, et il ne sera pas difficile d'en trouver la trace dans les œuvres de M. J. G. Droysen.

## III

Il ne faudrait pas croire que le fatalisme historique de l'école hégélienne, toujours prêt à déifier la force et à vanter même la guerre, *bella matribus detestata*, comme moyen de hâter l'évolution de l'Idée et de perfectionner le monde, se soit dégagé lentement de la métaphysique du maître. Hegel avait achevé jusque dans le détail l'immense organisme de son « idéalisme absolu », et il n'avait pas manqué d'étendre sur le champ de l'histoire le réseau de ses déductions. C'est même par là qu'il avait fait rapidement pénétrer son influence dans des esprits peu curieux de spéculations métaphysiques, et mérité les encouragements d'un gouvernement à qui des théories menaçantes seulement pour les faibles étaient loin de déplaire[1].

I, p. 109). Soit! telle est la loi de nature: mais l'idée du *droit*, que l'homme surajoute à la loi naturelle, est aussi une *force*, force morale qui peut, le cas échéant, se convertir en force matérielle. Il n'y a de vraiment faibles que ceux qui ne croient plus à leur droit.

1) Les affinités intimes de l'hégélianisme avec le tempérament et l'ambition de la Prusse ont été étudiées de très près par un Hanovrien conservateur qui

L'histoire, qui suggère en effet d'elle-même l'idée d'un plan providentiel imposé à des acteurs inconscients, est restée la forteresse de l'hégélianisme : il est entré de cette façon dans les idées courantes de l'autre côté du Rhin ; il est descendu peu à peu dans les masses profondes, et l'on ne se tromperait guère en supposant que les événements de ces dernières années n'y ont pas discrédité le droit illimité des races supérieures. Ce n'est pas aux mains des philosophes que les doctrines philosophiques ont le plus d'efficacité : elles n'exercent une action réelle sur les esprits que quand elles sortent de l'école et se résument en un petit nombre d'idées pratiques. Le sens des discussions sur l'Être absolu et sur la valeur de la « connaissance » échappe à la plupart des intelligences même cultivées ; le vulgaire devine d'instinct que les solutions auxquelles elles aboutissent sont toujours provisoires, et voit d'un œil indifférent se succéder des systèmes dont chacun mourra d'une pétition de principe ou d'une objection laissée sans réponse. Ces systèmes n'agissent que par les maximes dérivées qu'ils ont pu jeter dans la circulation. Une fois mises à la portée des intelligences moyennes, ces idées acquièrent une vitalité propre : elles peuvent se détacher de la doctrine qui les a engendrées et leur survivre. Il importe peu que la dialectique hégélienne passe ou demeure ; mais l'opinion qu'on se fait du rôle d'un Alexandre ou d'un César, des droits respectifs des peuples ou de la valeur des constitutions, n'est pas chose indifférente, car il s'agit là de faits auxquels le présent est aisément comparable et d'où il est facile de tirer des conclusions pratiques.

Je n'ai aucunement l'intention de faire à l'hégélianisme historique, ou à M. J. G. Droysen qui s'en est assimilé les principes, un procès de tendance. Chacun se fait des destinées de l'humanité l'idée qui lui plaît, et la question n'est pas si simple qu'on puisse la trancher au pied levé. Mon but est de donner au lecteur la clef de bien des vues d'ensemble, de bien des jugements sur les hommes et les choses, qu'il rencontrera disséminés dans l'*Histoire de l'Hellénisme* [1]. J'ajoute, pour ne rien cacher de ce que je

proteste contre l'œuvre de 1866. Il va jusqu'à dire que « sans Hegel, il n'y aurait pas eu de 1866 » (CONST. FRANTZ, *Das neue Deutschland*, Leipzig, 1871, p. 334). L'auteur est un polémiste de valeur, mais fort capable de se retourner contre l'imprudent qui le prendrait pour allié, car, selon lui, l'hégélianisme est anti-germanique ; c'est un produit franco-prussien, déjà tout formé dans le cerveau de Frédéric le Grand.

1) Si nette que soit d'ordinaire la pensée de M. Droysen, il faut savoir que l'évolution marche toujours par thèse et antithèse pour comprendre du premier coup, par exemple, « la vraie nature d'un organisme puissant

crois bon de dire, que l'on peut généraliser les observations faites à propos de l'œuvre de M. Droysen et ne pas trop le détacher du milieu où s'est façonnée sa pensée. C'est qu'en effet le milieu joue ici un grand rôle. Comme les doctrines religieuses, les systèmes philosophiques trahissent les aspirations des sociétés au milieu desquelles ils se forment, et quiconque a examiné de près plusieurs systèmes philosophiques sans s'attacher à aucun sait que, dans cet ordre d'études, la dialectique est l'art de conduire un raisonnement à un but marqué d'avance. Fichte, qui n'était point un sceptique, a dit lui-même que « le choix qu'on fait d'une philosophie dépend de ce que l'on est ».

L'observation est juste et peut s'étendre à un grand nombre d'individus sans perdre de sa justesse. C'est donc, si l'on veut, l'Allemagne, autant que Hegel et que M. Droysen, qui, lasse de la vie bourgeoise des petits États (*Kleinstaaterei*), s'est prise d'enthousiasme pour les hommes énergiques et les grandes ambitions, pour les épopées soldatesques et les triomphes de la force.

Cette antipathie pour les petits États apparaît en maint passage de l'*Histoire de l'Hellénisme*. Si l'auteur esquisse d'un trait rapide l'état de la Grèce avant Alexandre, ce qui le frappe tout d'abord, ce sont les effets désastreux du particularisme à outrance, des « autonomies minuscules » qui usent en frottements sur place les forces vives de la nation et la font « mourir chaque jour en détail ». Les ligues ou fédérations ne parviennent pas à grouper ces molécules dont chacune a une volonté propre. L'inconsistance et l'impuissance que le particularisme perpétue en Grèce, le gouvernement démocratique l'introduit dans la cité. L'auteur ne cache aucunement son aversion raisonnée pour la démocratie, ou tout au moins pour celle qui survit à ses vertus. Il saisit volontiers les occasions de faire remarquer que les Athéniens ont dû à ce régime, qui ne leur permettait aucun esprit de suite dans la conduite de leurs affaires, une bonne part de leurs malheurs. Sans doute, il n'ignore pas que le particularisme hellénique, en multipliant les foyers d'activité, a accéléré l'essor de la civilisation et affiné plus vite les individus ; le contraste offert par les peuples plus massifs et plus compactes suffirait à le lui apprendre : mais ces forces individuelles ainsi surexcitées restent sans emploi utile si elles ne

« qui trouve dans chaque mouvement opposé à sa pression l'occasion de « s'élever plus haut, et dont la pression croissante provoque une nouvelle « résistance, laquelle, à son tour, autorise ce pouvoir toujours grandissant à « l'écraser » (*Hist. d'Alexandre*, p. 21).

s'unissent ensuite pour une action commune. Pour cela, il faut que le régime change; la thèse a épuisé son effet et l'antithèse commence. Ce qui était bon à son heure devient mauvais quand le progrès nécessaire de l'évolution appelle à la vie des organismes nouveaux et évoque, pour marquer un but à leur activité, des pensées nouvelles.

La Macédoine, antithèse vivante de l'Hellade, entre en conflit avec ce monde vieilli, l'absorbe et se donne aussitôt pour tâche d'éliminer en se l'assimilant un autre contraste, la civilisation asiatique. Le peuple macédonien ne saurait avoir conscience de sa mission. Il concentre d'instinct tout ce qu'il a de force et de volonté dans la personne de son roi; c'est au point où convergent toutes ces vagues aspirations qu'apparaît la grande âme de la nation, le génie d'Alexandre. M. J. G. Droysen s'étend fort peu sur l'éducation d'Alexandre : il note brièvement les circonstances au milieu desquelles s'est formé son caractère, mais une analyse psychologique trop minutieuse irait contre son but. Ce n'est pas au jeu des passions individuelles, aux habitudes du cœur et au pli de l'imagination, qu'il compte demander l'explication de la vie d'Alexandre. Le héros est, lui aussi, un instrument de l'Idée qui se réalise par lui[1]. Il acquiert de sa mission une conscience de plus en plus nette ; il comprend à la fin que la conquête est un moyen et non un but; « la force des choses lui montrait chaque jour d'une façon plus claire « et plus inéluctable les voies qu'il devait suivre pour achever « l'œuvre commencée »; mais ses premiers pas dans la carrière sont aussi sûrs que s'il avait lu dans l'avenir. Point d'hésitations, de demi-mesures, d'erreurs; il partage déjà l'infaillibilité de la Raison supérieure qui s'est comme incarnée en lui.

Cette infaillibilité, pour le dire en passant, ne laisse pas que d'atténuer le relief de cette grande peinture où les ombres manquent pour mettre en valeur les lumières. Horace voulait un Achille « coléreux et inexorable » : l'Achille de M. Droysen a vraiment trop de sérénité et de raison. Il est presque impossible de le surprendre abandonné à quelque faiblesse humaine, et la métaphysique devient nécessaire pour expliquer l'ardeur latente, toujours inassouvie, qui pousse ce génie si pondéré de

1) M. Droysen dégageait plus nettement son point de vue dans la première édition : « Alexandre était lui-même un instrument dans la main de l'histoire: « cette fusion du monde occidental et du monde oriental, où il voyait sans doute « un moyen d'assurer ses conquêtes, était pour l'histoire le but en vue duquel « elle lui accordait de vaincre » (*Nachfolger Alexanders*, p. 4).

champ de bataille en champ de bataille et d'Alexandrie en Alexandrie. « Il marchait toujours en avant, ne regardant que son but et « voyant en lui sa justification. » Ses imprudences même, qui mirent plusieurs fois ses jours en danger, ressemblent moins à des excès de bravoure irréfléchie qu'à des moyens d'entraîner l'armée et de hâter le succès.

M. Droysen se donne une peine infinie pour supprimer ces ombres dont je regrettais tout à l'heure l'absence. L'exécution de Philotas paraît bien être le châtiment d'un crime réel, mais le meurtre de son père Parménion, froidement ordonné par Alexandre, est une précaution qui n'a rien de commun avec la justice. On le juge dangereux et on le supprime. « Lors même « qu'il n'aurait pris aucune part directe à la trahison de son fils, « après l'exécution de celui-ci, les résolutions les plus funestes « semblaient possibles de la part du père. » Cette considération suffit aux Macédoniens pour le condamner sans l'entendre, et M. J. G. Droysen s'en contente, parce que la raison d'État doit toujours prévaloir contre le droit individuel. A quelque temps de là, Alexandre tue Clitos dans un accès de colère. L'historien regrette ce fâcheux éclat, mais il a vite fait d'absoudre le monarque offensé. « Il se repentit du meurtre ; il sacrifia aux dieux : les « moralistes qui le condamnent négligent de nous dire ce qu'il « aurait dû faire de plus. » Au fond, Clitos est surtout coupable d'opposition au régime nouveau ; il est de ceux qu'il fallait briser tôt ou tard : si Alexandre l'avait simplement livré au bourreau, l'historien emploierait ici une de ces formules expéditives qu'il étend volontiers comm e un voile discret sur les victimes des grandes crises.

Plus tard, Alexandre réclame pour sa personne les honneurs divins et enjoint aux cités grecques d'instituer à son intention un culte officiel. M. Droysen démontre à merveille l'utilité politique de cette mesure, mais cela ne lui suffit pas : il laisse entendre que les prêtres d'Ammon, habitués par leur « symbolique profonde » à considérer les rois comme les fils des dieux, ont bien pu faire partager cette croyance à Alexandre, et que celui-ci joue avec une sincérité relative son rôle de dieu. Cela ne lui suffit pas encore ; il estime que les habitudes du polythéisme hellénique auraient dû faire trouver cette prétention toute naturelle, et, s'il ne blâme pas ouvertement les Athéniens de s'être montrés récalcitrants à ce propos, il se réserve de les prendre plus tard en flagrant délit d'apothéose, décernée cette fois

à un soudard libertin, Démétrios Poliorcète. Il eût été plus juste peut-être de reconnaître que les Athéniens ne pouvaient pas avoir la dévotion monarchique des Orientaux et des hégéliens ; que, ne l'ayant pas, ils avaient raison de ne pas faire acte d'hypocrisie, et que si, plus tard, leur reconnaissance pour le Poliorcète a pris un tour hyperbolique et bruyant, cette attitude servile montre à quel point la domination macédonienne avait déjà abaissé les caractères. M. Droysen poursuit jusque dans le détail la glorification de son héros. La polygamie qu'Alexandre emprunte aux Orientaux lui paraît une mesure politique justifiée par le but visé[1] ; il reconnaît volontiers que Philippe n'était pas un modèle de tempérance, mais il atténue autant qu'il le peut les excès qui ont bien pu hâter la fin d'Alexandre.

La mort du conquérant ouvre l'ère des « Diadoques » ou successeurs immédiats d'Alexandre.

C'est une ère de confusion, de troubles, de conflits qui durent jusqu'à ce que les monarchies hellénistiques aient trouvé leur assiette naturelle. M. Droysen avait fait d'abord plus que le possible pour ordonner ce chaos en le forçant à entrer dans les formes de la dialectique hégélienne. « L'histoire de l'empire après la « mort du grand fondateur, disait-il, est l'antistrophe de l'histoire « de sa fondation ; elle développe les forces négatives qui devaient « sortir de la grande œuvre d'Alexandre. On se plaint de la confu- « sion qui règne dans cette partie de l'histoire : cette confusion « existe, si l'on ne comprend pas les décisions supérieures de la « Providence planant au-dessus des visées et des passions hu- « maines : plus les hommes sont déréglés, égoïstes et impies, « plus la main de Dieu est sur eux puissante et visible. »

Alexandre avait poursuivi avec une logique infaillible son but, qui était la fusion de l'Occident et de l'Orient ; mais il croyait constituer une unité matérielle, et le « destin » ou « l'histoire » préparait une réaction en sens inverse d'où allait sortir une synthèse différente. Cette réaction s'opère en quatre étapes successives. D'abord, Perdiccas veut maintenir l'unité de l'empire avec l'unité dynastique ; le partage de Triparadisos ne laisse plus subsister que l'unité dynastique. Celle-ci, défendue par Polyperchon en Occident, par Eumène en Orient, est vaincue des deux

1) Il est assez curieux de voir César réclamer à son tour en 44 le droit de polygamie, que devait lui conférer la loi *Helvia : Ut Cæsari uxores liberorum quærendorum causa quas et quot vellet ducere liceret* (Suet., *Cæs.* 52). Napoléon Ier s'est contenté du divorce.

côtés ; mais il reste à savoir si ce ne sera pas au profit d'Antigone. La bataille d'Ipsos consomme la dislocation de l'empire et crée quatre royaumes nouveaux; mais ce n'est pas encore là l'assiette définitive. Le conflit entre Démétrios Poliorcète et Séleucos laisse encore indécises des questions que devra régler la génération suivante, celle des « Épigones ».

Ce groupement des faits, conforme à l'ordre chronologique, en facilite l'intelligence, et M. Droysen n'a eu qu'à supprimer çà et là quelques formules pour enlever à l'histoire des « Diadoques » le caractère importun de construction logique, antérieure et supérieure aux faits, que lui donnaient ces formules.

L'historien a placé en tête de la troisième partie de son œuvre une large esquisse du passé, où il mesure le chemin déjà fait par les civilisations des deux côtés de la mer Égée et cherche la direction dans laquelle va se mouvoir l'avenir. Peut-être la première partie de ce morceau, qui établit sur des considérations géographiques le contraste primordial entre l'Orient et l'Occident, eût-elle été mieux placée comme Introduction à l'histoire d'Alexandre, où elle se fût aisément raccordée au premier chapitre. Mais, telle qu'elle est, cette revue rapide remet sous les yeux du lecteur, un peu las des faits de détail, les grandes perspectives le long desquelles s'alignent les événements. Les idées y surabondent ; chaque mot porte : l'historien n'écrit pas pour des lecteurs distraits. Après avoir tracé en quelques lignes le canevas géographique de l'histoire universelle, M. Droysen étudie sur place la genèse des nationalités et des religions qu'elle va mettre en conflit. Là, nous constatons encore que, si tout à l'heure les conditions géographiques paraissaient devoir introduire dans l'histoire bon nombre de causes efficientes, ces causes reculent déjà à l'arrière-plan devant les causes finales. Nous retrouvons la dialectique hégélienne et sa façon de construire et détruire non en raison du passé, qui n'est rien, mais en vue de l'avenir, qui est tout.

Dans l'histoire du monde antique, le point de départ, la première œuvre de l'Esprit qui se dégage à peine de la Nature, c'est la création de nationalités étroites, de religions naturalistes taillées à la mesure de ces nationalités et intimement fondues avec l'État ; le point d'arrivée, c'est le cosmopolitisme religieux, « l'idée « d'une humanité qui embrasse tous les peuples, d'un royaume qui « n'est pas de ce monde, idée qui trouve son expression complète « dans la venue du Sauveur ». Entre ces deux points extrêmes, le

progrès poursuit sa marche par action et réaction, avec l'énergie irrésistible d'une force qui s'accroît en s'exerçant. Le système des nationalités étroites et compactes, poussé à l'extrême, va provoquer une réaction en sens inverse dont le terme est l'individualisme ; la conciliation ou synthèse des deux idées sera le cosmopolitisme, qui assigne pour objet aux préoccupations de l'individu l'humanité entière.

Il faut d'abord que l'attache aux nationalités concrètes et matérielles disparaisse. Ce travail s'accomplit par la série de conquêtes qui remuent incessamment la masse des populations asiatiques. L'empire perse associe par la force des nationalités différentes qui conservent leurs mœurs et leurs religions particulières ; l'État se sépare donc de la religion avec laquelle il était jadis intimement uni; l'idée de Dieu se dégage peu à peu du monde tangible et devient pour ainsi dire « acosmique ». Voilà le système que l'empire perse rêve d'imposer par la conquête au reste du monde. Il se heurte dès les premiers pas à son antithèse, à la civilisation grecque. Celle-ci a également brisé le lien établi à l'origine entre les conceptions religieuses et le monde réel, mais par la réflexion et la critique, forces qui décomposent sans reconstituer et amènent l'individu à ne plus reconnaître d'autre règle que sa volonté propre. Avec les religions locales se disloquent les États qu'elles soutenaient : la Grèce en vient à n'être plus composée que d'atomes anarchiques. Mais, de même qu'en Orient le système des nationalités avait engendré une aspiration contraire, à savoir le sens d'une religion idéale appelée à effacer toutes les différences ethnologiques, de même la décomposition sociale, hâtée par la sophistique et la démocratie, éveille le besoin de groupements nouveaux aussi larges que possible. Pour satisfaire ce besoin, deux procédés sont essayés concurremment, la fédération et le retour au régime monarchique. La fédération échoue ; la monarchie l'emporte et entraîne avec elle la Grèce que n'attachent plus à ses traditions locales, à son sol, les liens tranchés par le développement de l'individualisme. A cette époque, on rencontre partout les Hellènes hors de chez eux ; ils négocient sur toutes les places et se battent pour toutes les causes. Alexandre ne fait que canaliser ce flot débordant et le lancer sur l'Orient.

L'œuvre d'Alexandre est unique dans l'histoire. On a vu depuis des vaincus disparaître devant une race supérieure et aussi des vainqueurs se mettre à l'école des vaincus : on n'a jamais revu ce

mémorable spectacle de civilisations, adultes des deux parts, se mêlant pour ainsi dire à doses égales et produisant un alliage stable, l' « hellénisme », dans lequel elles perdent l'une et l'autre leurs propriétés spécifiques. Mais le but final n'est pas atteint. Si homogène qu'il soit d'ailleurs, « l'hellénisme » se localise : il se crée des États distincts. L'historien les passe en revue l'un après l'autre, et il constate qu'ils n'ont plus de racines dans le sol, à la façon des États de la période antérieure : « Ce sont plutôt des « édifices élevés sur un plan artificiel, charpentés avec les tron- « çons de ces arbres abattus, avec les débris et les fragments « de ce monde d'autrefois maintenant détruit. » Seul, le royaume des Lagides garde ou acquiert une vitalité moins factice.

Pendant que ces États hellénistiques cherchent à s'assimiler « les éléments morts et comme inorganiques » qui encombrent encore le chemin, Rome et Carthage, l'État « agraire » et l'État « marchand », se disputent l'Europe occidentale. Déjà Rome a mis la main sur la Grande-Grèce ; elle va incorporer à son empire la Sicile, théâtre du premier conflit entre Rome et Carthage. Les royaumes hellénistiques abandonnent les Grecs d'Occident à leur sort, non par indifférence, mais par impuissance ou par politique. L'Égypte pourrait seule intervenir, mais elle préfère conclure une alliance avec les Romains, afin de pouvoir ébranler à son aise l'empire des Séleucides et exciter contre la Macédoine les Hellènes, amants incorrigibles de la liberté. Les Ptolémées, hantés par le souvenir d'Alexandre, nourrissent au fond du cœur le projet chimérique de reconstituer son empire unitaire. Encouragées par leur protection, Sparte, Athènes, la Ligue achéenne harcèlent sans cesse la Macédoine, qui a failli déjà être absorbée par l'Épire. L'Égypte, de son côté, agrandit son territoire aux dépens des Séleucides . L'antagonisme de ces trois grandes puissances fait naître ou conserve de petits États autonomes qui, condamnés à un effort perpétuel, toujours menacés, froissés, mécontents, entretiennent l'agitation dans le monde gréco-oriental. On sent venir l'inévitable conquête romaine, qui va enfin pacifier le monde et déblayer l'arène où doit se livrer le dernier combat, celui des idées religieuses.

Longtemps concentrée dans le peuple d'Israël et nourrie d'espérances messianiques, la foi au Dieu unique et personnel se pose en face du paganisme surchargé de religions diverses, de cultes vides et de rites incohérents. Le monothéisme triomphe, mais en perdant le caractère étroitement national qu'il

avait en Judée et en prenant les allures cosmopolites de son adversaire.

« Alors enfin s'engage, front contre front, la lutte provoquée par cet antagonisme, le dernier et le plus profond qu'il y ait dans l'histoire ancienne. C'est maintenant que commence le dernier travail, le travail décisif de l'antiquité en train d'accomplir sa destinée. Sa carrière s'achève, « quand le temps fut accompli », dans l'apparition du Dieu fait homme, dans la doctrine de l'Alliance nouvelle, au sein de laquelle allait s'aplanir ce dernier contraste, le plus profond de tous; au sein de laquelle juifs et païens, les peuples du monde entier, à bout d'énergie ethnique et épuisés à en mourir, allaient enfin, conformément aux promesses des prophètes, aux pressentiments des sages, aux appels de plus en plus pressants des sibylles, organes des Gentils, trouver la consolation, le repos, et, en échange de la patrie perdue ici-bas, une patrie plus haute, toute spirituelle, celle du royaume de Dieu. »

Cette page nous fait songer à Bossuet beaucoup plus qu'à Hegel. Ceux qui s'en étonneraient se sont sans doute habitués à séparer la philosophie de la religion, et à croire que « l'idéalisme absolu » de Hegel est trop panthéistique ou trop fataliste pour s'accorder avec le christianisme. Il est possible qu'ils aient raison au point de vue des principes, mais ils commettent une erreur de fait. Le fond du système hégélien, comme de toutes les grandes synthèses métaphysiques, est emprunté à la théologie[1]. Le rôle de l'Idée hégélienne ressemble singulièrement à celui de la Providence, et bon nombre de disciples du nouveau Messie, oubliant que l'Idée *devient* sans cesse et n'est pas actuellement parfaite, ont cru très sincèrement leur philosophie non seulement compatible mais identique avec leur foi chrétienne. Il leur semblait même que Hegel venait enfin de dévoiler le mystère de l'Incarnation, identification de deux contraires, l'homme et Dieu, le fini et l'infini. Le panthéisme est infusé dans toute la doctrine hégélienne, mais il n'est en évidence nulle part, et l'on peut de bonne foi fermer les yeux pour ne le point voir.

Il en est de même du fatalisme inhérent au système. L'idée de la Providence et des causes finales, étirée par un dialecticien vigoureux, aboutit infailliblement à la négation de la liberté humaine, à moins qu'on ne s'arrête à temps, retenu par une foi

1) Il est bon de recueillir en passant le témoignage de M. Droysen lui-même. Il dit quelque part qu'il ne juge pas à propos de réimprimer une *Introduction* écrite en 1843 pour la seconde partie de l'*Histoire de l'Hellénisme*, parce que peu de lecteurs se soucient de savoir comment se justifie le point de vue adopté par lui, point de vue « intermédiaire entre la théologie et la philologie, les deux disciplines qui prennent la part la plus directe à l'*Histoire de l'Hellénisme* » (*Grundriss der Historik*, Préface, p. VI).

égale et contraire dans cette liberté, condition du devoir. Bossuet, écrivant le *Discours sur l'Histoire Universelle*, montre bien que l'histoire, telle qu'il la comprend, marche d'ensemble vers un but marqué d'avance, mais il lui eût été difficile d'expliquer aussi clairement comment les volontés individuelles, obligées de travailler à cette œuvre divine, restent cependant libres.

Hegel n'a fait qu'accepter sans hésiter tout le fatalisme inhérent aux causes finales. La conciliation de ce fatalisme avec la liberté n'aurait pas dû l'embarrasser et l'amener à sacrifier la liberté individuelle, puisqu'il voyait en toute chose une combinaison de principes contradictoires.

Pour nous, qui n'avons pas l'esprit façonné à cette dialectique, il y a là un mystère qu'il faut laisser sommeiller, car il est impossible de le supprimer par des raisonnements si l'on tient à faire coexister des choses incompatibles, des lois fixes appliquées au monde moral et la liberté. Il importe peu que l'on place devant ou derrière le point d'attache de la série des causes ; devant, à l'état de but et de point d'arrivée, derrière, à l'état de première cause efficiente et de point de départ. La liberté ne peut être intercalée dans une chaîne de principes et de conséquences sans la rompre. Tout acte dont on peut rendre raison n'est plus un acte libre, car si les raisons qu'on en donne l'expliquent complètement, c'est que la volonté libre n'y a rien ajouté de son propre fonds. La liberté est quelque chose d'irrationnel, d'inconnaissable, qui échappe aux prises de la logique, puisque la comprendre, ce serait la rattacher à une cause autre qu'elle-même.

Voilà pourquoi la philosophie contemporaine, au lieu d'opter entre le mécanisme scientifique de causes efficientes et la domination tout aussi fatale des causes finales, paraît vouloir retourner au dualisme de Kant, qui ne résout pas la question mais protège du moins la foi en la liberté et la morale contre les entreprises de la « raison théorique ». Voilà pourquoi aussi je ne me sens nullement obligé de batailler contre l'Idée providentielle de M. Droysen ; de décider s'il voit dans la marche des choses plus de nécessité qu'il n'y en a ou que n'en constatent le commun des historiens, et si ceux-ci restent plus près de la vérité parce qu'ils raisonnent avec moins de rigueur que lui.

## IV

Le goût des hautes spéculations, la préoccupation des lois générales qui mènent le monde s'accusent assez dans l'œuvre de M. Droysen pour frapper même le lecteur le moins attentif, mais il n'est pas aussi aisé de distinguer dans quelle mesure et dans quelle intention il mêle la philosophie à l'histoire, l'abstraction aux faits concrets, ce qu'il cherche dans l'étude du passé, de quelle façon, en un mot, il comprend sa tâche d'historien.

Ce serait se donner une peine inutile que de soumettre ses ouvrages à une analyse minutieuse pour en extraire les règles de sa méthode, car il les a formulées lui-même, avec une précision toute mathématique, dans un opuscule intitulé *Grundriss der Historik.* Résumer ces pages où l'auteur s'est étudié à ne pas laisser un mot oiseux, où la concision est poussée jusqu'à l'extrême, est chose impossible. Je me bornerai à indiquer, autant que possible en langage courant, les grandes lignes du système, car c'est toujours en système logique, dogmatique même, que cet esprit impérieux ordonne ses idées. L'inconvénient qu'il peut y avoir à ouvrir cette espèce de digression, et à revenir sur quelques-unes des idées précédemment signalées, sera largement compensé par l'intérêt qu'offrent en elles-mêmes les théories de M. Droysen.

M. Droysen se demande si l'histoire n'est qu'une combinaison à doses arbitraires de diverses connaissances dont aucune ne lui appartient en propre, ou si elle est elle-même une *science*, ayant son objet spécial et sa méthode à elle. La question est plus compliquée qu'elle peut le paraître à première vue. Dire que l'histoire est l'étude ou la connaissance du passé, c'est employer une expression impropre et peut-être fausse, car on ne peut pas plus connaître ce qui n'existe pas ou n'existe plus que ce qui n'existe pas encore. Pour résoudre le problème, M. Droysen ramène d'abord tous les objets possibles de la connaissance à deux catégories, qui répondent à la notion de l'espace et à celle du temps. Tout ce qui coexiste dans l'espace, nous l'appelons la *nature;* ce qui se succède dans le temps constitue l'*histoire*. Cette division n'est pas dans les choses, car tout ce qui est dans l'espace est aussi dans le temps et change sans cesse ; elle est toute subjective et veut dire que notre esprit conçoit certains phénomènes

comme fixes — ou, ce qui revient au même, comme se répétant sans se modifier, — certains autres, au contraire, comme des quantités qui grandissent ou des qualités qui se perfectionnent avec le temps. A vrai dire, il peut y avoir, à côté des sciences qui étudient les phénomènes naturels comme fixes ou se succédant dans un ordre fixe, une histoire de la Nature, et les auteurs des théories évolutionnistes essaient de la faire ; mais cette histoire ne peut que constater des transformations de force, sans accroissement et, par conséquent, sans progrès réel. Il faut réserver le nom d'*histoire* pour l'étude de ce qui s'accroît par une sorte de création continuée et représente, à chaque instant de la durée, une somme d'énergie plus grande qu'à un instant quelconque du temps antérieurement écoulé.

Cet accroissement, impossible dans le monde matériel, est la loi même du monde moral. Là, le principe de l'équivalence des forces ne s'applique plus, car chaque être pensant est doué d'une spontanéité propre qui, si petite qu'on la suppose, n'en est pas moins distincte de tout ce qu'il a reçu ou s'est assimilé du dehors[1]. Une pensée, un désir, un acte de volonté, une conception artistique, est une création qui, conservée par le souvenir, s'ajoute à la somme actuelle de tous les souvenirs immortalisés de la même manière, au capital que l'on désigne souvent par le terme générique de *civilisation*. Ce capital, chacun se l'approprie, sinon en totalité, du moins en partie, et continue pour son compte le travail créateur qui grossit sans cesse l'héritage de l'humanité.

C'est donc dans la vie, et dans la vie morale de l'humanité, que doit s'enfermer l'histoire proprement dite. Elle se propose pour objet spécial de connaître, de grouper, de faire revivre dans une intelligence, en un mot, de « comprendre » non pas précisément le passé, qui est un pur néant, mais tout ce qui reste présentement du passé, à l'état conscient ou latent, dans le souvenir des hommes. En d'autres termes, l'objet de sa connaissance est présent et de nature immatérielle ; il est le résultat permanent d'un con-

1) « Si l'on appelle A ce qu'est un individu, ce qu'il a et ce qu'il produit, cet « A est composé de $a + x$, $a$ représentant ce qu'il a reçu, par l'effet des circons« tances extérieures de son pays, de sa race, de son temps, etc., et l'$x$ infinité« simal ce qu'il y a ajouté de son crû, l'œuvre de sa libre volonté. Si minus« cule et imperceptible que soit cet $x$, il a une valeur incommensurable : au « point de vue moral et humain, il a même seul de la valeur » (*ibid.*, p. 60). Comme le dit M. Droysen, Raphaël n'a fait ni les couleurs, ni les pinceaux, ni la toile, ni les traditions religieuses qui ont rendu son art possible, mais le mérite d'avoir tiré de toutes ces conditions préexistantes les *Stanze* revient, dans la formule $A = a + x$, à l'$x$ infinitésimal.

cours incessamment varié de conditions incessamment changeantes, un produit rejeté sur le rivage par le flux éternel des choses et mis à l'abri dans le trésor que la race humaine emporte avec elle à travers les âges. Ceci est vrai dans tous les cas, qu'il s'agisse de traditions à recueillir, de textes à rapprocher, ou de débris matériels, de monuments à interpréter. Ce que l'historien étudie dans les Pyramides, ce ne sont pas les propriétés chimiques et physiques de la matière dont elles sont faites, c'est le plan, le but, les moyens employés, en un mot, toutes les idées, passions, actes volontaires qu'elles représentent et que l'étude peut encore faire renaître, rendre actuelles dans la pensée d'un homme vivant. Ce sont là les réalités vraies, car elles seules survivent par le souvenir à toutes les transformations possibles de la matière qui en a été le véhicule ; elles seules peuvent se transmettre à l'état d'énergie accumulée. « Penser historiquement, dit M. Droysen, c'est voir dans les réalités leur vérité. »

Pour arriver à dégager cet élément moral qui est son objet propre, l'histoire procède par empirisme et non par spéculation; elle emprunte le secours de toutes les sciences qui s'occupent de la Nature. Elle a besoin de reconstituer, à l'aide d'observations géographiques, physiologiques, statistiques et autres, le milieu dans lequel se meuvent les intelligences et les volontés ; il n'est pas de connaissance scientifique dont elle ne puisse faire son profit, mais les secours qu'elle tire des autres sciences ne la détournent pas de son but. Le chimiste qui analyse les couleurs d'une peinture antique ou l'alliage d'une monnaie fournit à l'historien les moyens de retrouver les efforts, les combinaisons, les calculs effectués par des intelligences, des volontés dont ces objets matériels ont apporté jusqu'à nous l'empreinte. La tâche de celui-ci commence là où celle de l'autre finit. Ainsi donc, précisément parce que l'histoire se propose de connaître le monde moral et que celui-ci est comme porté par l'autre, elle doit étudier l'homme dans les manifestations de sa double nature, matière et pensée. « La fausse alternative de la conception matérialiste et idéaliste « du monde se trouve conciliée dans la conception historique, « à laquelle nous amène le monde moral ; car l'essence du monde « moral est précisément que ce contraste se concilie à chaque « instant en lui pour se renouveler, et se renouvelle pour se concilier [1]. »

1) « Chaque page de l'histoire atteste l'intervention des puissances morales, « qui seule rend la vie digne d'être vécue ; quant à ceux qui croient devoir

La méthode historique est déterminée, on le voit, par le caractère « morphologique » des matériaux. Elle consiste à pénétrer du dehors au dedans, de conclure de la « périphérie » que nous pouvons seule saisir au centre. Ce centre, nous ne le connaissons pas directement, mais nous le comprenons cependant mieux que tout le reste, car c'est un *moi* analogue au nôtre. Bien que, comme les monades de Leibniz, les individualités soient impénétrables les unes aux autres, elles se révèlent les unes aux autres par leurs manifestations extérieures ; chacune d'elles peut reproduire en elle, par sympathie et conformité de nature, le travail mental que présupposent les actes observés.

Mais ce n'est pas assez de définir le but poursuivi par l'histoire, et de dire que la méthode doit se régler sur les conditions données. Cette méthode peut se ramener à un certain nombre d'opérations successives. Il faut d'abord trouver les matériaux ; pour trouver, chercher; pour chercher, commencer par une sorte de doute cartésien, se poser la « question historique ». Toutes les sciences, comme nous le disions tout à l'heure, tous les procédés logiques, comparaison, analogie, hypothèse, divination même, sont mis à contribution par ce que M. Droysen appelle l'*heuristique* ou l'art « de grossir et de compléter les matériaux de l'histoire ».

Vient ensuite la *critique*, dont la tâche consiste à « déterminer dans quel rapport se trouve la matière historique avec les actes de volonté dont elle rend témoignage ». Quand elle a vérifié la valeur de ce témoignage, décidé s'il est et jusqu'à quel point il est l'expression fidèle de l'activité morale dont il garde la trace, les matériaux ainsi éprouvés sont livrés à l'*interprétation*.

M. Droysen donne ici une réponse très catégorique, sinon très claire, à des questions qu'il m'est arrivé de soulever tout à l'heure à propos de son livre. Il déclare nettement que l'histoire ne se propose pas, comme les sciences naturelles, d'expliquer, c'est-à-dire de retrouver toutes les causes d'un fait dans les faits antérieurs ; car, dans le monde moral, le présent ne sort pas tout entier du passé. L'interprétation historique ne doit pas regarder en arrière, mais en avant ; la poussée des causes est remplacée pour elle par l'attraction du but, qui agit sur la spontanéité individuelle ou liberté. Nous touchons à la question brûlante. Cette attraction

« dériver toutes choses, et jusqu'à leur propre pensée, de l'éternelle Matière « et du jeu des éléments, notre science oppose à leur système tout le poids « de son contenu » (J. G. Droysen, *Geschichte der Preussischen Politik*, I, Préface.)

« morale », reportée d'échelon en échelon jusqu'à un « but suprême », est-elle aussi invincible, inéluctable, fatale, pour tout dire, que la nécessité logique entre cause et effet? M. Droysen le pense ; mais il se refuse à admettre qu'il faille choisir ici entre la nécessité et la liberté[1]. L'histoire concilie encore ces deux antinomies ; elle admet la nécessité, mais elle n'en est pas moins la « science de la liberté », comme la « liberté est le pouls du mouvement historique », attendu que, pour l'homme, la vraie liberté consiste à marcher volontairement vers le but où le traînerait au besoin malgré lui le mouvement universel.

Cette définition de la liberté, la liberté du Sage, a beaucoup servi depuis Platon et les stoïciens, et elle n'en est peut-être pas plus satisfaisante pour cela. M. Droysen n'explique pas plus que ses illustres devanciers comment la liberté individuelle, même pervertie, « asservie », disait Platon, même orientée à l'opposé du bien, se trouve toujours collaborer, malgré qu'elle en ait, au plan général. C'est déjà un tour de force que d'identifier la liberté avec la nécessité du Bien ; il en faut un autre pour démontrer que la liberté tournée contre le Bien ne s'identifie pas moins complètement par ses actes à cette nécessité du Bien. On s'acharne vainement, depuis des siècles, à trouver à ces graves problèmes une solution théorique ; mais, émiettés dans le détail de la vie pratique, ils reçoivent tous les jours une solution approchée et suffisante, et peut-être M. Droysen eût-il mieux fait de se contenter d'appliquer dans l'histoire la morale courante, qui a la vue courte mais l'instinct sûr.

Je ne suivrai pas M. Droysen à travers les classifications, d'ailleurs fort étudiées, qu'il range sous les titres de *Systématique*, ou histoire appliquée aux divers aspects du monde moral, et *Topique*, ou formes diverses du récit. Je n'y relèverai qu'une définition de l'État, afin de montrer que l'étude de l'*Histoire de l'Hellénisme* et des principes hégéliens ne nous avait pas induit en erreur sur la véritable pensée de M. Droysen. « L'État n'est pas la somme des « individus qu'il contient ; il ne naît pas de leur volonté, et ce « n'est pas pour eux qu'il existe... L'État a seul le droit et le devoir

[1] « Ce n'est pas dans la fausse alternative de liberté et nécessité que se « meut le problème de la vie historique. Le nécessaire est l'opposé de l'arbi- « traire, du hasard, de l'absence de but; c'est l'incoercible nécessité que le « bien soit, la moralité. L'état de liberté est l'opposé de la contrainte, de la « volonté morte, de l'absence du moi : c'est l'incoercible volonté que le bien « soit, la moralité... De là, comme dit Fichte, la pleine et royale liberté « de l'homme moral » (*ibid.*, p. 31).

« d'être une autorité », car il est le protecteur de tous les groupes inférieurs qu'il comprend et qui sont faits pour lui. L'autorité est dans l'État « ce que l'amour est dans la famille, la foi dans l'É-« glise, le beau dans l'art, la loi de la gravitation dans le monde « physique », c'est-à-dire, le principe créateur et conservateur, préexistant à ce qu'il crée et conserve. C'est à l'antiquité que M. Droysen, après Hegel, emprunte cette conception de l'État : on la retrouverait, formulée presque dans les mêmes termes, dans Aristote.

Il m'a semblé que ce substantiel opuscule, où l'auteur a condensé les idées appliquées par lui à l'histoire, était particulièrement propre à caractériser sa manière et l'originalité de son talent. M. Droysen est doué à un degré éminent de la faculté d'abstraire, de saisir dans la complexité des faits une direction générale, de voir sous la surface mouvante des choses les forces motrices, faculté à la fois précieuse et dangereuse pour un historien. Cette aptitude dominante se marque jusque dans les titres et divisions de ses ouvrages. Il est et veut être partout l'historien des idées. Il n'écrit pas l'histoire de la Grèce, mais l'histoire « de l'Hellénisme » ; ce n'est pas l'histoire de la Prusse qu'il raconte, mais de la « Politique prussienne » ; il prodigue, avec une prédilection visible, les termes abstraits, et — l'opuscule dont nous avons essayé de donner un aperçu en est la preuve — il ne lui déplaît pas qu'ils soient bizarres ou qu'il faille méditer quelque peu pour en comprendre la justesse. Il n'a pas toujours échappé au danger d'avoir les défauts de ses qualités, et j'avoue que l'« hellénisme », par exemple, pourra rester, malgré toutes les définitions, un mot vague dont plus d'un lecteur ne se rendra pas un compte exact.

L'histoire des idées, on le comprend de reste, ne peut être que systématique. Elle procède par larges synthèses, et son but idéal serait de ramener toute diversité à l'unité, de raccorder toute histoire particulière à l'histoire absolue, devenue « le γνῶθι σαυτὸν de l'humanité, sa conscience ».

Systématique, M. Droysen l'est sans aucun doute; mais, toute réserve faite sur ce qu'il peut y avoir de trop doctrinaire dans sa méthode, je n'hésite pas à lui en faire un mérite. La méthode opposée ouvre la porte toute grande à l'invasion des esprits médiocres, qui ne voient rien au delà des recherches de détail et croient avoir compris les grands événements et les grands caractères quand ils ont inventorié les mille riens dont ils sont faits. Le dernier terme de cette micrographie serait d'arriver à reconstituer le fourmillement

confus de l'histoire qui se fait mais qui s'ignore, de disperser de nouveau en vibrations moléculaires les mouvements d'ensemble dont la direction n'apparaît qu'à distance, de voir chaque fait d'aussi près que les contemporains, c'est-à-dire aussi mal, sans avoir le sentiment de sa valeur relative et la notion de ses véritables causes. L'histoire, sous peine de dégénérer en une plate copie de réalités triviales, l'ombre d'une ombre, doit être un fruit de la méditation, un ensemble d'idées, de preuves, d'arguments même — le mot ne m'effraie pas — ordonné par un esprit qui s'est d'abord rendu maître de son sujet. Tout ce qui n'aboutit pas à un arrangement systématique est un entassement de matériaux qui attendent la main de l'ouvrier, et c'est prendre le moyen pour le but que de décorer ces amas informes du nom d'histoire. Cela est si vrai que les partisans de l' « objectivité » à outrance, ceux qui se contentent de juxtaposer les faits sans les enchaîner, prétendent justifier le procédé en disant qu'ils croient devoir laisser au lecteur la liberté de son jugement, c'est-à-dire le soin de faire lui-même l'histoire. L'« objectivité » ou impartialité historique consiste à faire choix, pour contrôler les faits, pour apprécier les actes humains, de mesures aussi impersonnelles que possible, mais non pas à ne pas s'en servir.

L'histoire ainsi comprise est un enseignement, peut-être même le plus efficace de tous. M. Droysen a fait la part assez large aux « leçons de l'histoire ». Elles valent toutes la peine d'être méditées, et ceux même qui se sentent le moins de goût pour les tendances autoritaires et un peu mystiques de l'auteur ne trouveront pas un médiocre profit à les discuter.

## V

J'ai hâte de terminer cette étude, qui excède déjà les limites ordinaires d'un *Avant-Propos*, non plus en exposant les théories et les doctrines de M. Droysen, mais en appréciant brièvement son talent d'écrivain.

Des deux genres de mérite que l'on peut reconnaître à la forme d'une œuvre littéraire, l'art de la composition et les qualités du style, le premier est le seul qui puisse se retrouver tout entier dans une traduction. Aussi me contenterai-je de caractériser brièvement le style de M. Droysen par effet de contraste, en le comparant à celui de M. Curtius, puisque, aussi bien pour le style que pour les idées, la comparaison naît ici d'elle-même.

M. Curtius garde partout sa souplesse élégante, sa facilité abondante et ornée, sa gravité douce ; les pensées se groupent et s'enchaînent sous sa plume sans effort, sans étalage de logique : il semble que l'idée prenne spontanément chez lui sa forme naturelle ; elle progresse d'un mouvement régulier, sans hâte et sans embarras. L'auteur ne discute guère ; il expose, et il attend pour conclure que le lecteur soit de son avis. Le style de M. Droysen est moins coulant et moins égal : vif par moments et aiguisé de temps à autre d'une pointe d'antithèse — je parle, cette fois, de l'antithèse littéraire — il est souvent tendu par l'effort d'une pensée qui évidemment ne réussit pas toujours à trouver une forme simple pour des idées complexes et laborieusement fouillées. La préoccupation constante de rattacher les détails à l'ensemble, de mettre en évidence le lien logique des événements, se remarque même dans les pages narratives ou descriptives : on rencontre parfois des arguments là où l'imagination mise en goût s'attendait à trouver de la couleur et des formes plastiques. M. Droysen ne tient pas à captiver le lecteur ; il lui suffit de l'instruire. Cette tendance s'accuse davantage à mesure qu'il s'éloigne du point de départ, que les sources deviennent plus rares et le labeur plus ingrat.

Mais, d'autre part, si M. Droysen sacrifie peu aux Grâces, il a ses qualités à lui, et des qualités de premier ordre. Son style a du mordant, une certaine âpreté vigoureuse, de la concision ; il cherche le trait, le mot frappant, mais il le trouve souvent, sans recourir, comme Th. Mommsen, qui a avec lui certaines affinités de tempérament, aux expressions crues, enlevées toutes vives à la langue populaire, et sans jeter à la tête des personnages de l'antiquité des épithètes modernes, définitions commodes mais inexactes de leur caractère.

Pour apprécier le talent de composition dont M. Droysen a fait preuve dans son *Histoire de l'Hellénisme*, il faut songer qu'ici, suivant l'expression du poète des *Métamorphoses*, la main-d'œuvre surpasse la matière. Tant qu'il s'agit d'Alexandre, les sources historiques sont parfois troubles, mais relativement abondantes : avec un guide comme Arrien, la tâche n'offrait pas de difficultés exceptionnelles. Il en est tout autrement quand on aborde l'histoire des successeurs d'Alexandre. Là, les témoignages sont si clairsemés et si décousus, les lacunes si larges et si fréquentes, qu'il a fallu pour les assembler en une trame continue une merveilleuse puissance de synthèse, doublée de sagacité et de patience.

C'est sur ce terrain que M. Droysen a tiré le meilleur parti de son goût pour l'histoire des idées et de ses aptitudes de psychologue. Les faits ont laissé des traces plus ou moins reconnaissables dans les textes et les monuments ; ce qui a disparu, ce qu'il fallait restituer, ce sont les intentions, les motifs, les passions qui meuvent les nombreux acteurs du drame. Vus de loin, ils se ressemblent tous; ce sont des physionomies effacées qui passent et repassent au milieu d'un bruit confus. M. Droysen a fait rentrer dans ce chaos tout ce qui lui manquait pour être un mouvement complexe, mais ordonné et intelligible ; des caractères, des projets, des calculs, des succès et des mécomptes. Conformément à sa méthode, il a cherché, et, par un usage à la fois ingénieux et discret de l'hypothèse, il a saisi mieux que personne le « dessous » des événements, l'effort intellectuel et moral qu'ils représentent.

On a reproché à M. Droysen d'avoir en maint endroit poussé ses analyses psychologiques plus loin que ne le permet l'état des sources, et aussi de les avoir intimement mêlées aux données positives en adoptant les formes oratoires si chères aux anciens, notamment celle du discours indirect. Cette critique est en même temps un hommage rendu au sens esthétique de l'écrivain ; au lieu de disserter et de rompre à chaque instant par des considérations présentées en son nom la continuité du récit, M. Droysen préfère jeter sa pensée dans le courant de l'action. C'était, en effet, le procédé des anciens, et M. Droysen a pensé avec raison qu'on pouvait encore en tirer un bon parti. Je reprends exprès l'exemple cité à ce propos par le censeur sévère à l'avis duquel M. Droysen a refusé de se ranger[1]. Il s'agit du complot qui s'ourdit contre Eumène : l'ancien secrétaire d'Alexandre se sent environné de traîtres ; il écrit son testament et anéantit tous les papiers qui pourraient compromettre ses amis.

Puis il délibéra avec ses amis sur ce qu'il y avait à faire. Devait-il, fort de la faveur dont il jouissait actuellement auprès des troupes, sévir ouvertement contre les conjurés ? Il n'était pas sûr de son armée, et quant aux traîtres, il était à prévoir qu'ils se jetteraient dans les bras d'Antigone. Devait-il négocier lui-même en secret avec Antigone et lui laisser gagner la partie ? Mais alors il trahissait la cause pour laquelle il avait combattu jusque-là ; il se livrait lui-même comme traître avéré à son ennemi mortel, et, dans l'hypothèse la plus favorable, il ne sauvait qu'une vie vouée à l'opprobre. Devait-il s'enfuir, courir à travers la Médie et l'Arménie jusqu'en Cappadoce, y réunir autour de lui ses vieux amis et exposer une seconde fois sa fortune à l'épreuve qu'elle avait déjà subie une fois ? En ce cas, la cause de

1) W. A. Schmidt, ap. *Jahrbücher für Philologie*, XIX [1837], p. 14.

la royauté était perdue en Asie comme elle l'était déjà en Europe; il n'y avait plus d'autorité à laquelle il pût se rallier, et, en admettant que tout lui réussît, il ne lui restait d'autre perspective qu'une nouvelle lutte, plus courte cette fois et plus malheureuse, ou le sort le plus misérable qui pût lui échoir, l'inaction et l'isolement.

Certainement, c'est là un développement fondé sur une ligne de Plutarque, et ces réflexions sont bien de M. Droysen ; mais Eumène, examinant tous les partis qu'il pouvait prendre, a dû les faire avant lui. Du reste, la forme employée par l'auteur indique assez qu'il ne prétend pas donner un procès-verbal authentique de la conversation tenue à huis clos dans la tente d'Eumène.

On en peut dire autant des portraits, que M. Droysen trace de main de maître. La figure d'Alexandre n'est pas dessinée d'un seul coup ; elle remplit de son rayonnement un volume entier, et il faut attendre, pour trouver des caractères modelés par des jeux d'ombre et de lumière, que cet astre aveuglant ait disparu. Alors surgissent des individualités moins puissantes, mais de proportions plus harmoniques, Perdiccas, Eumène, Antigone, Démétrios et autres. Ces hommes-là, on les voit marcher à leur but d'un mouvement moins rectiligne et moins dominé par la poussée latente des causes finales : ce sont des acteurs de taille ordinaire, et — M. Droysen me permettra de le constater — le lecteur s'intéresse plus à leur personne qu'à une Idée faite homme comme son Alexandre. Voyez, par exemple, ce Démétrios Poliorcète, mélange de héros et de viveur, grossier ou raffiné suivant le caprice du moment.

Parmi les Diadoques et leurs fils les Épigones, il n'en est pas un qui fût aussi complètement l'image du temps que ce Démétrios : on dirait que chez lui se sont fondus en un même tout les éléments du caractère macédonien, oriental et hellénique. La vigueur martiale et la rudesse austère du soldat, la souplesse enchanteresse et spirituelle de l'atticisme, les goûts voluptueux, allant jusqu'à l'oubli de soi-même, des sultans asiatiques, tout cela vit en même temps dans sa personne, et l'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer en lui, de son énergie, de son génie ou de sa légèreté. Il aime en toutes choses l'extraordinaire, que ce soit la folle témérité, la fantaisie aventureuse, la débauche, les plans gigantesques ou les coups d'audace : traverser le monde comme un météore dont l'éclat éblouit tous les yeux, ou voler sur l'aile de la tempête à travers la mer, le regard fixé sur l'immensité, voilà son plaisir : le repos seul lui est insupportable; la jouissance ne fait que raviver en lui l'aiguillon du désir, et la force exubérante de son corps et de son esprit réclame sans cesse un labeur nouveau, une témérité nouvelle, un nouveau danger, où il risque le tout pour le tout. Il vénère son père avec une admiration filiale; c'est le seul sentiment durable qu'il ait au cœur : tout le reste n'est pour lui qu'une attache d'un moment et, en somme,

chose parfaitement indifférente. Aimer, pour lui, c'est jouir ; il ne connaît pas, comme Alexandre, le beau et profond sentiment de l'amitié ; ses goûts, ses espérances et sa destinée changent du jour au lendemain comme des caprices. Ce n'est pas une grande et unique pensée qui dirige et remplit sa vie et son activité ; il n'a pas, comme Alexandre, la pleine conscience de sa vocation, de l'énergie qu'il puise en elle et pour elle, et qui le rend capable de vaincre le monde : il hasarde, il lutte, il domine pour jouir, plongé en plein dans les joies de l'orgie, d'une force qu'il tourne vers n'importe quel objet. Ce qu'il conquiert, ce qu'il fonde, ce qu'il appelle à la vie, est pour ainsi dire l'œuvre du hasard; son centre, son but à lui, c'est sa propre personnalité : c'est un caractère fait pour la biographie, non pour l'histoire[1].

Voilà un portrait bien venu : j'ajoute que, si Grote savait écrire, c'est à peu près ainsi qu'il eût représenté Alexandre lui-même. M. Droysen a eu soin d'introduire un parallèle à l'endroit où la ressemblance devenait frappante et de remettre chacun à sa place, Démétrios dans le monde qui s'agite, Alexandre dans celui qui pense.

Je m'arrête, ne voulant point gâter par avance au lecteur le plaisir de constater lui-même qu'il n'a point affaire à un amas indigeste de matériaux réunis tant bien que mal par des dissertations filandreuses. Les notes, abondantes et précises, témoignent de l'immense labeur dont le texte offre le produit net ; elles attestent aussi avec quel soin a été fait le triage de ce qui devait figurer dans la trame du récit et de ce qu'il était bon de rejeter dans les informations de détail. Ce genre de mérite ne risque pas de passer inaperçu chez nous, et ce n'est pas pour le signaler que j'ai cru devoir écrire cet *Avant-Propos*.

Mon but a été de familiariser du premier coup le lecteur avec le point de vue de l'auteur ; de ne pas lui laisser ignorer que l'*Histoire grecque* et l'*Histoire de l'Hellénisme* se font suite, mais comme des tableaux éclairés d'un jour tout différent ; de le mettre en état de résister, s'il lui plaît, à la pression d'un système très arrêté, mis en œuvre par un esprit supérieur.

Qu'il ne résiste qu'à bon escient, toutefois. La préoccupation, j'allais dire la passion dominante de M. Droysen — qui ne voit jamais dans l'individu qu'une fraction d'un groupe, — est le culte de l'autorité ; mais c'est là un culte que les sociétés obligées de lutter pour l'existence ne délaissent pas impunément. On peut concevoir l'autorité sous une forme autre, la vouloir moins concen-

1) Comparer, comme morceaux analogues, le parallèle entre Démade et Phocion, et le portrait d'Antipater.

trée et moins despotique; mais il est certain que des millions d'hommes ne peuvent se créer une destinée commune sans accepter une discipline, dont l'énergie doit être en raison de la grandeur de l'association.

C'est dans une démocratie surtout qu'il convient d'élever le principe d'autorité au-dessus de toute discussion, car nulle part l'individu n'est plus tenté de mettre ses préférences au-dessus de la « loi du nombre » ; nulle part le raisonnement n'est plus complaisant pour toutes les façons d'entendre l'intérêt général.

On dit que le roi Darius se faisait répéter chaque jour: « Seigneur! souvenez-vous des Athéniens! » Il est bon de l'imiter et de se souvenir que cet admirable petit peuple raisonnait un peu trop pendant que le Macédonien était à ses portes.

A. Bouché-Leclercq.

# PRÉFACE DE L'AUTEUR

(DEUXIÈME ÉDITION)

Je ne puis me dispenser de faire précéder de quelques remarques la nouvelle édition de l'*Histoire d'Alexandre* et de l'*Histoire de l'Hellénisme*.

Ce n'est pas une simple reproduction de l'ancienne : on ne la donne pas non plus comme un travail nouveau ou comme l'achèvement de l'œuvre antérieure sur le vaste plan tracé en 1836 par la préface des *Diadoques*. Je ne concevrais plus aujourd'hui ma tâche comme je l'ai fait alors, et j'essaierais encore moins de m'en acquitter de la façon que je croyais alors possible. Mais la pensée que je voulais essayer de mettre en relief me paraît encore aujourd'hui exacte et fondée sur les faits : en corrigeant et complétant, dans la mesure du possible, le texte primitif, j'ai cherché à la graver en traits plus précis et à l'établir sur des preuves plus solides.

Sans doute, ce qu'a de dangereux, et en un certain sens de trompeur, l'exposition sous forme de récit d'événements connus par une tradition aussi insuffisante, le travail de remaniement ne pouvait le faire disparaître, à moins de renoncer à cette forme elle-

même. Il a fallu se contenter, soit d'indiquer dans les notes le degré de la certitude obtenue et la valeur des informations, soit de déterminer, en développant à part certains points importants, jusqu'où on peut aller avec les matériaux historiques dont nous disposons. On trouvera dans les appendices quelques-unes de ces études : d'autres ont été publiées ailleurs.

Je n'ai pas à me justifier d'avoir donné maintenant à l'ensemble de l'ouvrage le titre qui, dans l'ancienne édition, n'apparaissait qu'avec l'histoire des « Successeurs d'Alexandre ». Pour préciser le sens des mots, je reproduis ici un passage de la Préface de 1836 : « La science a pu se permettre de donner au seul événement analogue, à la combinaison des mœurs germaniques et romaines, un nom qui ne s'appliquait d'abord qu'à la langue de ces peuples dits *romans;* de même, nous avons hérité des anciens l'habitude de désigner la langue parlée dans le monde issu du mélange des peuples occidentaux et orientaux du nom de langue *hellénistique*. »

Berlin, 1er mai 1877.

J. G. DROYSEN.

# LIVRE PREMIER

## CHAPITRE PREMIER

Sujet de l'ouvrage. — La race grecque : marche de son développement historique. — Le roi Philippe et sa politique. — La Ligue corinthienne de 338. — Le royaume des Perses jusqu'à Darius III.

Le nom d'Alexandre marque dans l'histoire du monde la fin d'une période et le début d'une ère nouvelle.

Les combats livrés durant deux siècles entre les Hellènes et les Perses, la première grande lutte entre l'Orient et l'Occident que connaisse l'histoire, Alexandre y met fin par l'anéantissement de l'empire des Perses, par ses conquêtes qu'il pousse jusqu'au désert africain et au delà de l'Iaxarte et de l'Indus, par l'extension de la puissance et de la civilisation des Grecs sur les races épuisées et à bout de culture, par le commencement de l'*hellénisme*.

L'histoire ne connaît aucun autre événement d'une nature aussi surprenante. Jamais, ni avant ni depuis, un aussi petit peuple n'était arrivé à renverser si rapidement, si complètement la puissance d'un royaume aussi gigantesque, et à fonder sur ses ruines de nouvelles formes de gouvernement et des nationalités nouvelles.

Où donc le petit monde grec a-t-il puisé l'audace nécessaire à une telle entreprise, la force pour de telles victoires, les moyens de produire de tels résultats ? Comment se fait-il que l'empire des Perses, lui qui avait conquis tant de royaumes, tant de pays, et avait su les maîtriser pendant deux siècles, lui qui naguère encore, et depuis deux générations, tenait les Hellènes assujettis à la puissance asiatique, lui qui avait joué le rôle d'arbitre suprême, aussi bien sur les îles que sur le

continent, comment se fait-il qu'il se soit écroulé au premier choc des Macédoniens ?

La complète opposition qui, sous tous les rapports, existait entre les deux organismes nous fournit, au moins en partie, l'explication de ces événements. Cette opposition, déterminée à l'avance par les conditions géographiques, s'était accrue peu à peu avec le développement historique ; elle était mûre pour la solution définitive lorsqu'Alexandre partit en guerre contre Darius.

Par rapport aux vieilles nations policées de l'Asie, c'est un peuple jeune que les Hellènes ; ce n'est que petit à petit que les tribus apparentées par la langue se sont groupées sous ce nom : l'heureuse formation d'une unité nationale, l'infructueuse recherche d'une unité politique est toute leur histoire.

Jusqu'au jour où ce nom générique passa dans l'usage, nous n'avons sur leur passé que des renseignements incertains et légendaires. Ils se croient autochtones dans la péninsule couverte de montagnes qui étend ses côtes sinueuses depuis le Scardos et les sources de l'Axios vers le sud jusqu'au Ténare. Ils font mention d'un certain roi Pélasgos, qui a régné dans Argos, et dont le royaume comprenait Dodone et la Thessalie ainsi que les versants du Pinde, la Péonie et tout le pays jusqu'aux « ondes limpides du Strymon ». Toute la Grèce, disent-ils, se nomma d'abord Pélasgie.

Les tribus du Nord restèrent dans leurs montagnes et leurs vallées, gardant leurs mœurs d'agriculteurs et de bergers. Elles conservèrent cet antique esprit religieux qui, sans donner des noms particuliers aux divinités, les nommait simplement « Puissances » parce qu'« elles peuvent tout », et qui reconnaissait l'action et la preuve de leur sévère gouvernement dans les alternatives du jour et de la nuit, de la vie et de la mort, ainsi que dans les phénomènes de la Nature.

La misère domestique, et peut-être aussi le besoin de mouvement, conduisit d'autres tribus sur les plages voisines et de l'autre côté de la mer, soit pour chercher quelque profit dans la guerre et la piraterie, soit pour demander au hasard et à la violence une patrie nouvelle. Alors, en effet, tout était aban-

donné à la force brutale, et l'indépendance complète et hardie était la condition du succès des entreprises et de la certitude du gain. Pour ces dernières tribus, l'idée de la divinité se transforma : les dieux ne furent plus ces puissances vivant et agissant paisiblement dans la nature ; il leur fallait des divinités en rapport avec leur vie maintenant toute pleine de mouvement, puissances de l'énergique vouloir, de l'action hardie, de la main violente. Ils se transformèrent, aussi bien au dedans qu'au dehors ; ils devinrent les Hellènes. Les uns se contentèrent de descendre des montagnes vers les plaines de la Thessalie, de la Béotie et du Péloponnèse, et d'y rester : les autres se sentirent attirés par la mer Égée avec ses belles îles, par les rivages qui la bornent à l'orient avec leurs immenses plaines fertiles, derrière lesquelles les montagnes s'échelonnent jusqu'au plateau central de l'Asie Mineure, et l'impulsion croissante entraînait toujours à leur suite une multitude nouvelle.

En Grèce, lorsque les « rois », avec leurs « hétæres » ou compagnons d'armes, s'étaient avancés dans les vallées et les plaines circonvoisines et en avaient chassé ou soumis les anciens habitants, il se développait dans ces contrées un État formé par les hétæres. Puis bientôt ceux-ci éliminaient la royauté primitive ou la réduisaient à un vain titre, pour assurer au gouvernement aristocratique une plus grande cohésion et une plus grande stabilité. De même les émigrants, expulsés ou sortis volontairement de leur pays, afin de s'implanter plus solidement et de s'étendre avec plus de tranquillité à l'étranger et au milieu des étrangers, cherchèrent bientôt et trouvèrent des formes sociales plus libres, des allures plus expéditives, une vie plus intense et mieux entendue. C'est ainsi qu'ils devancèrent de bien loin leur pays d'origine pour la richesse, les agréments de la vie et l'éclat des arts.

Les chants des Homérides sont un legs de cette époque agitée, de ces migrations de peuples par lesquelles les Hellènes s'initiaient à leur existence historique dans le cercle étroit et pourtant si riche de leur ancienne et de leur nouvelle patrie.

Cette mer, avec ses îles et sa ceinture de côtes, était main-

tenant leur monde. Les montagnes l'entourent depuis le voisinage de l'Hellespont jusqu'à l'isthme, depuis l'isthme jusqu'aux contreforts du Ténare. Sur la mer elle-même, Cythère, la Crète, Rhodes, dessinent la clôture, qui reprend sur les côtes de Carie avec des massifs de montagnes plus imposants, et se continue en riches vallées, en plaines fertiles et en pentes s'inclinant vers la mer jusqu'au sommet neigeux de l'Ida et jusqu'à l'Hellespont.

C'est dans ce cercle étroit que, pendant des siècles, s'est agitée la vie hellénique, brillant d'un merveilleux éclat, chez ceux-là surtout qui se sentaient unis par le nom d'Ioniens. « Celui qui les voit là », dit le chantre aveugle de Chios, en parlant des fêtes ioniques de Délos, « hommes à l'imposante stature, femmes à la taille déliée, avec leurs vaisseaux rapides et leurs innombrables richesses, pourrait croire qu'ils ne sont soumis ni à la vieillesse, ni à la mort ». Grâce aux essaims sans cesse renouvelés qui partaient de chez eux et bientôt aussi des autres tribus établies sur les côtes, dans les îles, ou restées dans la mère patrie, on vit s'épanouir de nouvelles cités grecques sur les bords de la Propontide, dans le Pont et jusqu'aux bouches du Tanaïs et au pied du Caucase. Une nouvelle Grèce prit naissance en Sicile et dans l'Italie meridionale ; sur la côte africaine, les Hellènes s'établirent aux bords de la Syrte ; sur les plages des Alpes maritimes et jusqu'aux Pyrénées, on vit croître des cités helléniques. Ainsi de tous côtés, aussi loin que pouvaient aborder leurs rapides vaisseaux, les Hellènes s'emparaient de toutes les positions, comme si le monde leur eût appartenu. Réunis partout en petites sociétés, ils montraient la plus grande habileté à s'accommoder avec les peuples qui les environnaient, quels que fussent d'ailleurs le langage et les costumes de ceux-ci, imitant et s'appropriant, selon la position ou les mœurs de leur cité, tout ce qu'ils trouvaient de conforme à leur génie, au milieu de cette prodigieuse variété de dialectes, de cultes et d'industries. Une rivalité perpétuelle régnait entre eux, entre les colons et les villes de la mère patrie, et pourtant lorsque, de près ou de loin, le torrent humain qui se précipitait aux fêtes olympiques les réunissait, on les voyait s'efforçant d'obtenir le prix dans les mêmes luttes,

sacrifiant aux mêmes autels, s'enthousiasmant aux mêmes hymnes.

Parmi les chants qui, en mille légendes et sous les mythes les plus variés, leur représentaient leur propre image dans le récit des aventures, des entreprises et des luttes de leurs ancêtres, les plus beaux et ceux qu'ils préféraient étaient les chants qui racontaient leurs expéditions en Orient. Leur pensée se tournait toujours de ce côté. C'est en Orient que Zeus va ravir la fille du roi des Sidoniens, dont il donne le nom à l'Europe; c'est vers l'Orient que s'enfuit Io pour chercher les caresses du dieu hellénique, que la jalousie d'Héra lui interdit dans sa patrie; c'est en Orient qu'Hellé, cherchant la paix, veut fuir sur le bélier à la toison d'or; mais les flots l'engloutissent avant qu'elle ait atteint la rive opposée, et les Argonautes s'élancent pour aller ravir aux forêts de Colchide la riche toison. C'est la première grande expédition qui mène les héros en Orient; mais avec les héros revient Médée, la magicienne, qui porte la haine et le meurtre dans les palais des rois de l'Hellade, jusqu'à ce que, méprisée et repoussée par le héros d'Athènes, elle prenne la fuite et retourne dans sa patrie médique.

Une seconde lutte héroïque succède à l'expédition des Argonautes : c'est la guerre contre Thèbes, triste exemple des haines et des guerres fratricides qui devaient désoler l'Hellade. Dans un aveuglement fatal, Laïos a engendré un fils malgré l'oracle du dieu. Œdipe incertain a consulté le dieu sur ses parents et son pays, et tandis qu'il cherche une terre étrangère, il revient dans sa patrie, frappe mortellement son père, vit dans l'inceste avec sa mère et commande dans la ville, pour qui il eût mieux valu que l'énigme du Sphinx homicide n'eût jamais été expliquée. Puis, connaissant son crime, il éteint lui-même la lumière de ses yeux et se maudit lui, sa race, sa ville. Alors le destin se hâte d'accomplir sa malédiction, jusqu'à ce que le frère ait frappé le frère, jusqu'à ce que les Épigones aient vengé la mort de leurs pères et qu'un amas de ruines ait couvert ces lieux témoins d'un triple et quadruple meurtre.

Ainsi finissent dans le sang et les forfaits les temps hé-

roïques. Les fils de princes, après avoir soupiré pour la belle Hélène, sont maintenant assis au foyer conjugal, entourés de leurs enfants ; ils ne combattent plus contre les géants ni contre le crime. Mais voici que retentissent les cris des hérauts d'Agamemnon ; c'est contre l'Orient qu'ils appellent aux armes, au nom du serment fait par les prétendants. En effet, le fils du roi de Troie, que Ménélas a reçu dans son palais comme un hôte, a ravi son épouse convoitée par tant d'adorateurs. D'Aulis, les princes de la Grèce, et avec eux leurs hétæres et leurs peuples, se précipitent contre l'Asie. Pendant de longues années, ils combattent et ils souffrent ; le superbe Achille voit tomber son ami et n'a plus de repos avant d'avoir frappé Hector, le meurtrier de Patrocle, et de l'avoir traîné autour des murs de la ville. Mais bientôt la flèche de Pâris l'atteint lui-même, et alors, d'après l'oracle divin, la chute de Troie approche. La cité expie dans une effroyable catastrophe le crime de l'hospitalité violée. Les aventuriers ont atteint leur but, mais la patrie est perdue pour eux ; les uns trouvent la mort dans les flots d'une mer orageuse ; d'autres sont emportés sur les terres lointaines des Barbares ; d'autres enfin succombent dans les embûches sanglantes qui les attendent chez eux, à leur foyer. Le temps des héros est passé ; maintenant commence le monde vulgaire avec des hommes tels qu'ils sont maintenant.

Voilà ce que contiennent les légendes, les enseignements et pressentiments des vieux âges. C'est quand les chants des Homérides se turent devant des chants nouveaux qu'ils commencèrent à s'accomplir.

Jamais encore les Hellènes n'avaient eu à se mesurer avec des ennemis puissants. Chaque ville s'était contentée, pour sa part, de se défendre contre le danger qui pouvait la menacer ou d'éviter adroitement le péril. Les Grecs étaient bien comme un seul peuple sous le rapport du langage, des mœurs, des fêtes religieuses ou des solennités des jeux, mais en politique ils n'offraient que des villes en nombre infini et des États juxtaposés, sans lien de cohésion. Toutefois l'aristocratie dorienne de Sparte, après avoir assujetti les anciens habitants de la vallée de l'Eurotas, conquis les pays voisins d'Argos et

d'Arcadie et réduit à la condition d'hilotes les Doriens de Messénie, avait enfin réuni presque toutes les villes du Péloponnèse en une confédération dans laquelle chaque cité conserva ou se refit une aristocratie analogue à celle de Sparte. Maîtresse du Péloponnèse, ennemie du mouvement qui déjà commençait à fermenter dans les dernières classes des populations soumises, et se glorifiant d'avoir en maint endroit brisé la tyrannie qui avait grandi çà et là à l'ombre de cette agitation naissante, Sparte était regardée comme la véritable gardienne de la race hellénique et comme la puissance qui menait le monde hellénique.

Vers cette époque, un contre-courant dangereux commença à heurter ce monde débordant des Hellènes, qui ne cessait de reculer ses frontières. Les Carthaginois apparurent sur la Syrte pour s'opposer au progrès des Cyrénéens ; ils occupèrent la Sardaigne et s'unirent aux Étrusques pour chasser de Corse les Phocéens. Les villes ioniennes, que rien n'unissait, affaiblies au contraire presque toutes par des discordes intestines, ne pouvaient plus se défendre contre le roi de Lydie : chacune traita séparément avec lui et acheta par un tribut la demi-liberté qu'il leur laissa. Déjà surgissait dans l'extrême Orient Cyrus, avec son peuple des Perses ; il s'appropriait la royauté médique et fondait la puissance des « Mèdes et Perses ». Victorieuses sur l'Halys, les armées de ces derniers marchèrent vers Sardes et détruisirent l'empire lydien. En vain les cités helléniques d'Asie se tournèrent-elles vers Sparte pour demander du secours, en vain essayèrent-elles de résister aux Perses ; l'une après l'autre, elles durent courber la tête, et les îles voisines elles-mêmes se soumirent. Toutes furent obligées de payer tribut, de fournir des soldats : avec la coopération du Grand-Roi, une tyrannie d'une nouvelle espèce, celle de despotes étrangers, s'éleva dans la plupart de ces villes ; dans d'autres l'aristocratie, sous la protection des Perses, rétablit sa puissance sur le *dèmos* ; elles rivalisèrent de zèle dans la servitude ; six cents vaisseaux helléniques suivirent le Grand-Roi dans son expédition contre les Scythes, expédition dans laquelle les Perses soumirent également tout le nord de la Propontide et les côtes jusqu'au Strymon.

Combien était profond l'abaissement de ces villes ioniennes, naguère si fières et si heureuses! Elles ne purent le supporter longtemps et se révoltèrent, soutenues seulement par les vaisseaux d'Érétrie et d'Athènes, qui bientôt retournèrent chez eux.

L'expédition des Ioniens contre Sardes échoua, et la puissance des Perses s'étendit de nouveau sur terre et sur mer; puis vinrent la défaite dans la baie de Milet, la destruction de cette ville, le châtiment terrible des rebelles et l'asservissement complet.

Le plus beau tiers des possessions grecques était dévasté; la déportation, la fuite en masse en avaient fait un désert; les flottes phéniciennes du Grand-Roi dominaient la mer Égée; déjà les Carthaginois, après s'être emparés de la pointe occidentale de la Sicile, commençaient à s'avancer, et les Hellènes d'Italie laissaient tout faire, absorbés qu'ils étaient par leurs propres discordes; entre Sybaris et Crotone, la guerre, qui se termina par la ruine de la première, était allumée; et pendant ce temps les Étrusques, s'avançant vers le Sud, avaient déjà conquis la Campanie; l'énergie de la race grecque en Italie commençait à se paralyser.

On voyait bien, dans le monde hellénique, d'où venait la faute. Au temps de la lutte contre le roi de Lydie, Thalès avait conjuré toutes les villes ioniennes de s'unir en un seul État, de façon que chaque ville ne fût plus qu'une commune de cet État. Lorsque la conquête perse commença, Bias de Priène recommanda à tous les Ioniens d'émigrer en commun, d'aller s'établir dans l'extrême Occident, et d'y exécuter ce que Thalès avait conseillé.

Mais tout le développement qui s'était produit jusqu'à ce jour dans le monde hellénique, ce qu'il y avait de plus spontané dans sa force et son épanouissement tenait à la complète liberté de mouvements qui avait permis à une race mobile de s'étendre de tous côtés, de pousser partout et sans cesse de nouveaux rejetons; on le devait à ce particularisme infiniment vivace qui animait toutes les communes, petites et minuscules, et qui, aussi dédaigneux que suffisant, toujours préoccupé exclusivement des avantages immédiats et personnels,

se révélait maintenant comme le plus grand danger, le véritable « fléau panhellénique ».

Il n'entrait pas dans les aptitudes de Sparte de se faire le pouvoir sauveur de la Grèce. D'autre part, quelque puissance effective qu'eût acquise çà et là la tyrannie, issue des premières agitations du *dêmos* en voie d'affranchissement, fondée comme elle l'était sur l'oppression de la classe aristocratique et la faveur des masses, elle avait fini par s'affaisser.

Athènes est le seul endroit où sa chute, au lieu de ramener au pouvoir les seigneurs, résultat attendu et cherché par Sparte, avait produit une réforme hardie et libérale, une Constitution « avec droits égaux pour tous », ne laissant aux localités comprises dans l'État athénien qu'une indépendance communale, et provoquant par là une expansion de force intérieure capable, à peine commencée, de braver l'attaque concertée de tous les États aristocratiques d'alentour, groupés sous la direction de Sparte. Celle-ci était disposée à ramener même le tyran à Athènes : comme les autres Péloponnésiens s'y refusaient, les Éginètes, qui craignaient de rencontrer dans Athènes une rivale sur la mer, continuèrent la lutte. Pour se défendre contre la force plus grande de leur flotte, la capitale de l'Attique dut rappeler les vaisseaux qu'elle avait envoyés au secours des Ioniens, et, pour avoir prêté ce secours, elle dut s'attendre, après la chute de Milet, à la vengeance du Grand-Roi.

Déjà l'armée de terre et la flotte de celui-ci s'avançaient de l'Hellespont, le long des côtes, en soumettant les villes grecques, les Thraces de l'intérieur des terres et le roi de Macédoine. La noblesse thessalienne rechercha l'amitié des Perses et fut imitée par les familles régnantes des dynastes de Béotie, remplies d'animosité contre Athènes. Les hérauts du roi parcouraient les îles et les villes pour demander la terre et l'eau : ceux qu'on envoya à Athènes furent jetés dans le Barathron : Sparte en ayant fait autant, ces deux villes, naguère ennemies, eurent un ennemi commun. Cependant, quand les Perses arrivèrent en Eubée, détruisirent Érétrie et abordèrent sur la côte attique à Marathon, Sparte hésita à répondre à l'appel des Athéniens : de tous les Hellènes, les Platéens

combattirent seuls à côté des Athéniens : la journée de Marathon sauva Athènes et la Grèce.

Ce n'était là qu'une première résistance ; Athènes dut se préparer à un nouveau et plus redoutable danger. Thémistocle, — le plus grand homme d'État, pour la hardiesse des conceptions et la vigueur de l'exécution, qu'ait eu Athènes, — indiqua le moyen d'y faire face.

Avant tout, il s'agissait d'empêcher les Barbares de renouveler par mer une attaque soudaine contre l'Attique. C'était également pour Sparte et pour les Péloponnésiens une question de vie ou de mort que celle de fermer le chemin de la mer aux forces supérieures de l'ennemi. Les États maritimes de la Grèce, Égine, Corinthe, Athènes, n'avaient pas un aussi grand nombre de vaisseaux que les Grecs asiatiques en avaient fourni à la flotte des Perses. D'après la proposition de Thémistocle, l'argent des mines du Laurion en fournit les moyens ; la flotte d'Athènes fut triplée, un port militaire établi au Pirée ; puis bientôt on construisit les Longs-Murs, qui renfermèrent dans la même enceinte la ville et le port. En appelant à servir comme rameurs sur la flotte la masse des citoyens pauvres qui n'étaient pas astreints au service des hoplites, en leur confiant ainsi le devoir et l'honneur du service militaire, on accentua le caractère démocratique de la constitution en même temps qu'on habituait le peuple à la discipline sévère du bord.

Un second danger avait surgi en même temps que l'apparition de l'immense armée du Grand-Roi. A cette époque, les Carthaginois avaient envahi la Sicile, et le monde grec put mesurer la grandeur du péril qui le menaçait. Mais chez lui, on ne voyait partout que discorde, haine, querelles de voisinage, émiettement et divisions d'un particularisme obstiné. Cependant les tyrans de Syracuse et d'Agrigente s'allièrent et réunirent tous les Hellènes en Sicile, ce qui donna l'espérance de pouvoir résister aux attaques puniques. Comment produire en Grèce une pareille union ? D'après le conseil de Thémistocle, Athènes se subordonna à l'hégémonie de Sparte ; puis ces deux villes convièrent toutes les cités helléniques à une Ligue dont le Conseil fédéral devait se réunir à Corinthe.

Une pareille Ligue n'aurait pu obliger que ceux qui y avaient adhéré; le pas le plus hardi restait à faire; c'était d'ériger en principe politique la communauté nationale, qui jusqu'alors s'était bornée à la similitude de la langue, de la religion et de la vie intellectuelle, afin de produire une coalition de tous les Hellènes, au moins pour lutter contre les Barbares. La diète de Corinthe agit et légiféra en ce sens : elle décida que toutes rivalités entre villes grecques devaient cesser jusqu'au moment où les Barbares seraient vaincus ; elle décréta de haute trahison quiconque aiderait les Perses par la parole ou par l'action, et statua que toute cité qui, sans y avoir été contrainte, se serait soumise aux ennemis devait être, après la victoire, dévouée au dieu de Delphes et décimée.

La journée de Salamine sauva la Grèce, et la victoire sur les bords de l'Himère fut le salut de la Sicile. Cependant la ligue hellénique comprenait seulement les principales villes du Péloponnèse ; parmi les tribus du nord et du centre, en dehors d'Athènes, les Thespiens, les Platéens et Potidée y avaient seuls adhéré. Les batailles de Platée et de Mycale délivrèrent le pays jusqu'à l'Olympe, ainsi que les îles et les côtes ioniennes; quelques années plus tard, cette délivrance s'étendit jusqu'à l'Hellespont et à Byzance. Dans le même temps, le tyran de Syracuse, uni aux Cuméens, battit les Étrusques dans la baie de Naples, et les Tarentins, auxquels les Iapyges avaient d'abord infligé une cruelle défaite, ayant remporté la victoire dans de nouveaux combats, devinrent maîtres de la mer Adriatique.

Cependant les Grecs d'Italie et de Sicile n'entrèrent point dans la ligue fondée sur l'isthme, et celle-ci, sous la molle et méfiante hégémonie de Sparte, ne put recruter d'adhérents ni en Béotie, ni dans le bassin du Sperchios, ni en Thessalie. A Salamine, les Athéniens avaient mis à eux seuls plus de vaisseaux en ligne que tous les autres Grecs réunis ; ils avaient obligé Sparte à coopérer à l'affranchissement des îles et de l'Ionie. C'est à eux que les peuples ainsi délivrés offrirent l'hégémonie des forces navales communes, et Sparte dut laisser faire ce qu'elle ne pouvait empêcher : il se forma une ligue dans la Ligue.

Déjà Thémistocle, en qui les Spartiates voyaient leur plus dangereux ennemi, avait succombé à Athènes sous les efforts de ses adversaires, de ce parti qui voulait maintenir l'alliance avec Sparte pour l'opposer à l'intérieur comme une digue au flot montant de la démocratie. Peut-être Thémistocle aurait-il donné à la ligue maritime formée par Athènes une constitution différente et plus solide : les hommes d'État qui l'organisèrent se contentèrent de règlements assez lâches, reconnaissant aux États associés des droits égaux et ménageant leur particularisme. On ne vit que trop tôt apparaître les vices d'une Union ainsi constituée. La nécessité de contraindre ses membres à l'accomplissement du devoir fédéral, de punir les négligences, les résistances, les défections, fit de la cité dirigeante une autorité dominante et d'humeur despotique : les alliés libres devinrent des sujets, et même des sujets soumis à la juridiction du peuple athénien.

Maîtresse de la ligue maritime pour protéger la mer et combattre les Barbares, Athènes possédait les îles de la mer Égée et les villes helléniques qui s'élevaient sur le bord septentrional de cette mer jusqu'à Byzance, ainsi que les côtes de l'Asie, depuis l'entrée du Pont-Euxin jusqu'à Phasélis, sur la mer de Pamphylie. Sous la vive impulsion de cette puissance, le commerce et la prospérité helléniques, maintenant protégés jusque dans les contrées les plus éloignées, se relevaient de nouveau. Athènes elle-même, marchant en avant, avec un génie hardi et créateur, dans toutes les directions de la vie intellectuelle, devint le centre d'une civilisation panhellénique dans le sens le plus complet du mot.

Sparte pouvait encore conserver le nom d'hégémonie, mais elle voyait son importance disparaître de plus en plus. Elle commença à entretenir sourdement le mécontentement parmi les confédérés d'Athènes, tandis que Mégare, Argos, les Achéens et Mantinée elle-même s'alliaient avec la capitale de l'Attique. A cette époque, les Messéniens, réduits à l'état d'hilotes, se révoltèrent, et les Spartiates, hors d'état de les maîtriser, implorèrent le secours de la ligue athénienne ; puis bientôt après, craignant les embûches et la trahison, ils renvoyèrent le secours qu'ils avaient obtenu. Cet événement

amena une crise fatale. Le peuple athénien se détourna complètement de ceux qui avaient conseillé l'expédition de secours, et, afin de ruiner pour toujours leur influence, il donna aux institutions démocratiques de l'État une énergique impulsion, rompit avec la ligue hellénique et du même coup avec l'hégémonie spartiate, et résolut d'envoyer des ambassadeurs à toutes les cités grecques qui ne faisaient pas encore partie de de la ligue maritime, afin de les inviter à conclure une nouvelle Union générale.

Ce fut une rupture irrémédiable. Une lutte violente s'engagea qui n'eut pas seulement pour témoin la terre hellénique. L'Égypte, après avoir secoué la domination du Grand-Roi, était tombée sous la puissance d'un descendant des anciens pharaons : elle implora le secours d'Athènes. Une Égypte indépendante aurait menacé d'une manière permanente les flancs de l'empire perse ; les côtes de Syrie, Cypre, la Cilicie, s'en seraient détachées de la même façon : Athènes envoya donc une flotte sur le Nil.

Cette entreprise hardie de la politique athénienne échoua; l'Égypte succomba sous les armes des Perses, et Athènes, après de cruelles pertes en Afrique et de sanglants combats parfois malheureux livrés sur ses propres frontières, conclut la paix avec les Spartiates pour prendre sa revanche sur les Barbares, et tout ce qu'elle avait soustrait sur le continent à la ligue de Sparte fut sacrifié.

Athènes s'était arrêtée, mais elle n'avait apaisé par là ni Sparte, ni les États aristocratiques, ni le particularisme. A mesure qu'elle serrait davantage les rênes de sa puissance fédérale, croissait l'aigreur de ceux qu'elle dominait et qui déjà pouvaient espérer trouver dans les Spartiates, dans le roi de Perse, un point d'appui assuré. En dépit de cette hostilité, bien qu'Athènes eût des forces prêtes et son Trésor rempli, Périclès voulut, pour maintenir la paix et avec elle la domination maritime d'Athènes sans dépasser les limites qu'elle avait eues jusque-là, n'employer que la supériorité d'une sage modération et l'observance rigoureuse du pacte fédéral : mais ce système fit perdre à Athènes l'initiative au dehors et fortifia au dedans l'opposition de ceux qui voyaient dans le pro-

grès de la démocratie, dans l'application complète de ses principes même chez les alliés, dans l'extension de la souveraineté athénienne jusque sur les villes grecques du Pont et de la Sicile, l'unique moyen de faire face au triple danger dont la puissance d'Athènes était menacée : la rivalité de Sparte et des États aristocratiques, la haine vigilante des Perses, la défection des membres de la Ligue.

Tels sont les éléments de la guerre sanglante qui, pendant trente ans, devait bouleverser le monde hellénique jusque dans ses fondements. Dans cette guerre, la prospérité, la civilisation et les arts, trésor amassé à Athènes et sous sa protection, devaient périr, en entraînant dans leur dissolution toujours plus profonde les idées morales qui se répandaient à leur suite dans le monde.

Il y eut dans cette guerre un moment, — c'est l'époque d'Alcibiade et de l'expédition de Sicile, — où la victoire de la puissance athénienne et son extension sur les mers de l'Occident parurent assurées. Les Carthaginois, dans l'anxiété, craignaient de voir « les Attiques s'avancer contre leur cité. » Mais la légèreté naturelle de celui qui, sur son bouclier d'or, portait l'image d'Éros lançant la foudre donna à l'intrigue de ses adversaires oligarchiques et démocratiques l'occasion de le renverser, lorsqu'il lui eût suffi, pour réussir, de persévérer dans son entreprise. Il alla trouver les Spartiates, leur indiqua les moyens de subjuguer Athènes ; il gagna à leur cause les satrapes de l'Asie Mineure et l'or du Grand-Roi, à une condition toutefois, c'est que Sparte reconnût au roi le droit de reprendre ce qui lui avait autrefois appartenu.

La guerre se continua au milieu d'effrayantes alternatives ; la flotte sicilienne, payée par l'or des Perses, apparut aussi, et vint s'unir à celles de Sparte, de Corinthe et des villes qui avaient abandonné l'alliance d'Athènes. C'est un spectacle incomparable que de voir le peuple athénien lutter, chercher avec une énergie sans cesse renaissante à sauver l'édifice croulant de sa puissance, et continuer le combat jusqu'à son dernier homme et jusqu'à la dernière couronne d'or de son Trésor. Après la dernière victoire qu'elle ait remportée, celle des Arginuses, Athènes déchirée par les factions, trahie par ses

généraux, pressée par la faim, succombe : le Spartiate Lysandre rase les Longs Murs et livre Athènes à la tyrannie des Trente.

Ce n'était pas seulement la puissance d'Athènes qui était détruite ; dans cette longue et terrible lutte, le peuple athénien s'était transformé. Parmi les éléments d'abord si heureux qui le constituaient, les plus constants avaient disparu. Le déchaînement de toutes les passions démocratiques avait fait prévaloir la civilisation dissolvante dont avaient été nourris les oligarques qui, devenus maîtres absolus sous ce régime des Trente, entreprirent d'asservir le peuple épuisé. Parmi eux se trouvaient les restes dégénérés des grandes familles anciennes que la guerre avait décimées. Les rangs avaient encore été plus éclaircis dans l'ancienne classe des paysans laboureurs et hoplites. Chassés vers la ville par l'occupation du territoire attique, d'abord d'année en année, puis pour des années entières, ces malheureux sans travail, appauvris et emportés dans le tourbillon de la vie des citadins, devinrent une populace. Lorsqu'ensuite, après plus d'une année, les bannis rentrèrent de force, chassèrent les Trente et restaurèrent la démocratie, ce fut seulement le nom d'Athènes, le nom de la constitution de Solon qui fut rétabli. Tout était appauvri, misérable, sans force et sans énergie. On redoubla de soins jaloux pour amoindrir l'autorité des charges publiques ; on prévint autant que possible l'influence des personnalités marquantes ; on trouva de nouvelles formes pour rendre impossible toute restriction qu'on aurait pu apporter à la liberté démocratique, et l'on immobilisa cette dangereuse forme de gouvernement dans la phase la plus dangereuse de ses fluctuations, dans la sobriété après l'ivresse.

Sous prétexte de délivrance, Sparte, pendant trente ans, avait réuni contre Athènes toutes les haines, les craintes et les jalousies, en même temps qu'elle s'entourait de toutes les forces du particularisme. Sa victoire était complète ; Sparte était un objet d'enthousiasme pour le pouvoir aristocratique qui renaissait de toutes parts ; Lysandre était son héros, son dieu ; on lui éleva des autels, on lui consacra des fêtes. L'ancien droit de Sparte à l'hégémonie semblait s'étendre maintenant à toute la race grecque.

1 2

Mais ce n'était plus la vieille cité spartiate. Le premier article de la constitution si admirée de Lycurgue était que les citoyens devaient être complètement soldats et vivre, sans propriété personnelle, sous une règle sévère et dans une soumission parfaite : maintenant, au sein de la victoire, l'auréole qu'on s'était habitué à voir autour du front de Sparte disparut ; maintenant l'avidité de posséder et de jouir, toute espèce de dégénérescence, la nullité morale à côté de l'esprit de domination, la brutalité à côté de l'hypocrisie et de la ruse y régnaient en maîtresses. Le nombre des Spartiates diminuait constamment : au temps des guerres médiques, il y en avait neuf ou dix mille ; dans les époques suivantes, c'est à peine si l'on en comptait mille. Habitués chez eux à une obéissance et à une discipline extérieure rigoureuses, ils régnaient, comme harmostes, avec d'autant plus d'arbitraire et de despotisme sur les autres cités helléniques, cherchant à installer partout le même régime oligarchique qui avait remplacé, à Sparte même, l'ancienne aristocratie tant admirée naguère ; partout on l'introduisait, partout on proscrivait les partis vaincus et on confisquait leurs biens. Les masses errantes des bannis politiques et les tentatives qu'ils faisaient pour rentrer de vive force dans leur patrie entretenaient une agitation et une fermentation continuelles dans le monde hellénique.

Il est vrai que Sparte envoya aussitôt une armée en Asie, mais pour soutenir Cyrus révolté contre le Grand-Roi son frère, et ce n'était qu'une armée de mercenaires. Et lorsque Cyrus fut tombé près de Babylone, lorsque les Dix Mille furent arrivés à la mer et rentrés dans leur patrie sans avoir été vaincus ni sur le champ de bataille, ni durant leur course incertaine et pleine de luttes à travers les lointains pays étrangers, lorsque les satrapes du Grand-Roi eurent repris possession des cités helléniques de l'Asie dont ils exigèrent tribut, alors Sparte envoya contre les Perses le jeune roi Agésilas. Celui-ci, comme s'il se fût agi d'une guerre nationale pour la Grèce et qu'il eût été un autre Agamemnon, commença son entreprise par un sacrifice solennel à Aulis ; mais l'autorité béotienne troubla le sacrifice et chassa du sanctuaire les sacrificateurs. Ni Thèbes, ni Corinthe, ni Athènes, ni les autres

confédérés n'envoyèrent les secours qu'on leur avait demandés, et le premier acte d'Agésilas en Asie fut de conclure une trêve avec les satrapes du Grand-Roi.

Déjà, dans les pays helléniques, l'exaspération contre Sparte était plus grande qu'elle n'avait jamais été contre Athènes. Les Thébains avaient aidé les bannis d'Athènes à délivrer leur patrie : les Corinthiens avaient été obligés de supporter que dans Syracuse, leur colonie, alors en proie aux luttes acharnées des factions et où ils avaient envoyé un de leurs meilleurs citoyens pour y travailler à ramener la paix, le parti soutenu par les Spartiates fondât la tyrannie de Denys en assassinant le médiateur corinthien ; et ce qui était plus irritant que tout le reste, c'était de voir les Spartiates, pour contraindre Élis à l'obéissance, envahir, dévaster et morceler en districts ruraux la contrée protégée par la trêve de Dieu.

Pendant que la cour de Suse, en songeant à cette expédition dans laquelle les Grecs s'étaient avancés presque jusqu'à Babylone, considérait avec anxiété l'entreprise d'Agésilas et voyait surgir au même instant un danger encore plus redoutable dans un nouveau soulèvement de l'Égypte, à laquelle Sparte s'était aussitôt alliée, un exilé d'Athènes, Conon, un des dix stratèges des Arginuses, proposa le meilleur plan pour écarter le péril. Le satrape Pharnabaze se procura l'argent nécessaire pour entraîner les États les plus importants de la Grèce dans une guerre ouverte contre Sparte, et en même temps pour armer une flotte qui, sous la conduite de Conon, devait chasser de la mer les forces navales de Sparte. Au cri de liberté, Corinthe, Thèbes, Athènes, Argos, se levèrent de nouveau comme une ligue des Hellènes contre Sparte. Leur première victoire fut suivie du retour précipité d'Agésilas qui, par la bataille de Coronée, s'ouvrit de force à travers la Béotie le chemin du retour. Mais déjà Conon avait vaincu les Spartiates et coulé la moitié de leurs vaisseaux. Alors Pharnabaze fait voile vers la Grèce avec la flotte, publiant partout qu'il apporte, non la servitude, mais l'indépendance et la liberté. Il aborde à Cythère, à deux pas de la côte ionienne, et bientôt il est dans l'isthme au milieu du Conseil fédéral des Hellènes ; il

exhorte les Hellènes à continuer vigoureusement la lutte, puis s'en retourne dans son pays, laissant à Conon la moitié de la flotte. Celui-ci court à Athènes ; avec l'or des Perses, il relève les Longs Murs, réunit une nouvelle flotte athénienne et enrôle une armée de mercenaires. L'arme légère des peltastes, qu'Iphicrate inventa et perfectionna, surpassa l'art stratégique de Sparte.

Il était grandement temps pour Sparte de provoquer un changement. Le moyen était tout prêt : il suffisait de tarir l'or des Perses pour mettre fin à l'enthousiasme et à la puissance des ennemis de Sparte. Antalcidas, envoyé à Suse, l'emporta sur Conon, et le Grand-Roi envoya aux Hellènes l' « ordre » suivant. « Il jugeait convenable, disait-il, que les villes d'Asie lui appartinssent, ainsi que les îles de Cypre et de Clazomène, que les Athéniens possédassent Lemnos, Imbros et Scyros, et que toutes les autres villes helléniques, petites ou grandes, fussent autonomes. Quant à ceux qui n'accepteraient pas cette paix, ajoutait le Grand-Roi, il était prêt à les combattre sur terre et sur mer, avec son or et ses vaisseaux ». Antalcidas, traversant les Cyclades, revint dans sa patrie avec une flotte puissante dont les navires avaient été fournis en partie par les villes de l'Asie Mineure, en partie par le tyran de Syracuse, et les vaisseaux de ses adversaires se retirèrent en toute hâte.

Cette paix fut le salut de la Perse. Il fallut encore des années pour soumettre Cypre, adjugée au Grand-Roi ; mais, une fois maîtres de cette île, les Perses pouvaient espérer de réduire l'Égypte. Athènes était satisfaite avec les trois îles qu'on lui avait laissées ; l'autonomie proclamée en Grèce avait porté la discorde jusque dans les moindres territoires et rendu impossible toute alliance, toute fédération régionale, toute formation d'une nouvelle puissance de caractère panhellénique, et Sparte était constituée la gardienne et la surveillante de cette politique des Perses dans la Grèce.

C'était une occupation suffisante pour Sparte que celle de dissoudre, en conséquence du principe d'autonomie, les ligues qui unissaient les villes et les territoires, pour achever d'établir le système oligarchique que Lysandre avait inauguré et dont la guerre de Corinthe avait interrompu l'application.

Olynthe avait réuni en une fédération les villes de la Chalcidique et employait l'intimidation pour y faire entrer même celles qui auraient voulu rester en dehors. Les cités ainsi menacées avaient demandé du secours à Sparte. De là une expédition armée à laquelle les villes, après une longue résistance, furent obligées de se soumettre; elles durent dissoudre leur ligue. Chemin faisant, les Spartiates avaient assailli Thèbes, y avaient établi l'oligarchie, et, après avoir chassé quiconque faisait la moindre opposition, ils avaient laissé une garnison dans la Cadmée. Ce fut l'apogée de la puissance spartiate, un essor nécessaire et conforme à la vraie nature d'un organisme puissant qui trouve dans chaque mouvement opposé à sa pression l'occasion de s'élever plus haut, et dont la pression croissante provoque une nouvelle résistance, laquelle, à son tour, autorise ce pouvoir toujours grandissant à l'écraser.

Toutefois, il y avait dans ce calcul une légère lacune. Lysandre avait bien brisé la puissance d'Athènes, mais il n'avait détruit ni la civilisation qui florissait dans cette ville, ni les tendances démocratiques de l'époque éveillées par cette civilisation même. A mesure que le pouvoir aristocratique de Sparte devenait plus fort, les opposants se tournaient avec plus d'énergie vers le gouvernement démocratique, dont Athènes était devenue le plus solide rempart contre Sparte. L'autonomie imposée par le Grand-Roi agissait dans le même sens; les liens qui jadis avaient rattaché à chaque grande ville les plus petites disséminées autour d'elle, se rompaient de toutes parts; l'autonomie dissolvante et les arrogantes prétentions à la liberté avaient pénétré jusque dans les vallées et les endroits les plus reculés; le monde hellénique s'émiettait de plus en plus et se divisait en atomes toujours plus petits, et cette autonomie, dans la fermentation toujours croissante de ces gouvernements minuscules sans frein et en pleine effervescence, développait une profusion de forces et de formes, de frottements et d'éléments explosibles que la puissance de Sparte, qui n'était que mécanique et extérieure, devait être bientôt incapable de maîtriser.

Une autre circonstance venait encore aggraver la situation. Aussi longtemps que, dans la ligue maritime athénienne, la

mer Égée avait été le centre du monde hellénique, les villes grecques qui l'entouraient, se sentant toujours appuyées par la puissance de la confédération, avaient constamment tenu les Barbares du Nord et de l'Est aussi éloignés qu'il était possible. Le jour où les tribus de la Thrace avaient osé s'avancer sur l'Hèbre, Athènes leur avait barré le chemin qui conduisait aux villes helléniques de la côte en fondant sur le Strymon Amphipolis, où l'on envoya jusqu'à 10,000 colons : à cette époque, l'apparition d'une flotte attique dans le Pont avait suffi pour garantir la sécurité des côtes et de la mer; aux jours de la puissance attique, l'hellénisme se fortifiait dans l'île de Cypre; dans les eaux mêmes de l'Égypte, une flotte grecque avait combattu les Perses, et Carthage elle-même avait craint la puissance maritime d'Athènes.

Par la paix d'Antalcidas, ce n'étaient pas seulement les villes de la côte d'Asie qui étaient abandonnées : la mer du centre était perdue, et ses îles, malgré le nom d'autonomie, ainsi que les golfes et les côtes mêmes de l'Hellade, étaient mises à découvert. En même temps, les peuples du Nord commençaient à s'agiter; les villes maritimes, depuis Byzance jusqu'aux rives du Strymon, protégées seulement par leurs murailles et leurs mercenaires, n'auraient pu longtemps résister aux attaques des peuples de la Thrace; les provinces macédoniennes, encore à peines unies et dont maintenant Sparte et les villes de la Chalcidique entretenaient les discordes, ainsi qu'Athènes l'avait fait jadis, étaient elles-mêmes dans un perpétuel danger d'être envahies, à l'est par les Odryses, au nord par les Triballes, à l'ouest par les Illyriens; déjà, derrière ces Barbares, les invasions attiques s'avançaient entre la mer Adriatique et le Danube. Les Triballes commençaient leurs incursions, qu'ils devaient bientôt pousser jusqu'à Abdère; les Illyriens, qui étaient venus fondre sur l'Épire, remportaient la victoire dans une grande bataille où périssaient quinze mille Épirotes, s'emparaient du pays jusqu'aux montagnes qui séparent l'Épire de la Thessalie, et revenaient en arrière pour envahir la Macédoine en traversant les gorges les plus praticables des montagnes. C'est pour se préserver de tels dangers qu'Olynthe avait réuni dans une ligne les villes de

la Chalcidique ; mais les Spartiates, en rompant cette ligue, avaient laissé le nord du monde hellénique sans défense contre les Barbares.

Dans le même temps, un danger encore plus grand s'était élevé à l'ouest de la Grèce. Depuis que la puissance maritime d'Athènes avait été brisée, les Carthaginois avaient fait de nouveaux progrès en Sicile ; ils s'étaient emparés d'Himère au nord, ainsi que de Sélinonte, d'Agrigente, de Géla, de Camarina; Denys de Syracuse, pour avoir la paix, laissait ces villes payer tribut aux Carthaginois. Les Celtes, passant les Alpes, étaient entrés en Italie; le pays étrusque riverain du Pô avait été soumis, les Apennins franchis, Rome prise. Les Samnites s'étaient avancés contre les villes grecques de la Campanie et les avaient assujetties l'une après l'autre, tandis que Denys s'emparait de celles du Bruttium. Tarente fut la seule qui se maintint. Du moins, la tyrannie de Syracuse était énergique et active; par des combats toujours renouvelés, Denys arracha aux Carthaginois la côte de l'île jusqu'à Agrigente, battit les pirates étrusques, pilla leur trésor à Agylla et s'assura la prépondérance sur la mer Adriatique au moyen de grandes colonies qu'il établit jusqu'aux bouches du Pô, ainsi que dans les îles qui bordent la côte illyrienne. Avec son gouvernement solidement organisé, son administration prévoyante, son caractère qui s'opposait avec une égale énergie à la « liberté » déréglée de la démocratie et du particularisme, son armée composée de mercenaires grecs, celtes, ibères, sabelliens, sa flotte puissante, sa politique audacieuse, sans foi, cynique envers ses amis et ses ennemis, ce prince était, semblait-il, un dernier rempart et une dernière protection pour la puissance hellénique en Occident. C'était un *principe* comme le grand Florentin en souhaitait un pour sauver l'Italie de son temps. Il était d'ailleurs à la hauteur de la civilisation de son siècle, réunissait à sa cour des philosophes, des artistes, des poètes, et composait lui-même des tragédies. La tyrannie de Denys et la puissance spartiate, qui sous Agésilas n'était pas moins machiavélique, sont les types de la politique hellénique dans ces temps troublés.

Et cependant, des temps plus troublés encore allaient venir.

De la civilisation qui avait son centre à Athènes, des écoles des rhéteurs et des philosophes sortirent des théories politiques qui, sans se préoccuper le moins du monde des circonstances données ni des conditions réelles, développaient les formes et les fonctions de l'État idéal, de l'État de la liberté et de la vertu parfaite. Cet État devait, disaient-ils, remédier à tous les maux et apporter tous les biens. En attendant, ce n'était là qu'un élément de confusion de plus dans cette fermentation déjà si confuse de despotisme et de servitude, d'arbitraire et d'impuissance, de tous les vices qu'engendre l'avidité et le talent de faire fortune; c'était, pour les classes pauvres, une excitation à l'envie, sentiment d'autant plus redoutable dans les démocraties que cette forme de gouvernement donne à ces classes un droit égal et remet les décisions dans les mains de la multitude. Quand on considère comment les écoles de Platon, d'Isocrate et autres, comment la philosophie, la rhétorique, les lumières se répandirent et quelle influence elles exercèrent dans les villes libres, à la cour des dynastes et des tyrans, jusqu'en Sicile, à Cypre, dans Héraclée du Pont, et même jusqu'à la cour des satrapes, on voit alors comment, au-dessus de tout particularisme et de toute ligue locale, s'éleva une nouvelle espèce de communauté, ce qu'on pourrait appeler la souveraineté de la civilisation. Rien de plus étranger et de plus antipathique à cette société que la brutale domination de Sparte.

Le revirement décisif ne vint pas de la théorie, mais lorsqu'il se fut produit, elle lui donna l'auréole d'un grand fait : elle travailla à en rendre les conséquences plus décisives; puis, portée par le flot montant, elle chercha à réaliser ses principes.

Pendant trois ans, Thèbes supporta les harmostes spartiates, la garnison spartiate dans la Cadmée, l'insolent arbitraire de l'oligarchie qui, sous la protection de l'étranger, la dominait, ainsi que les exécutions et les expulsions sans cesse renouvelées. Mais enfin les bannis osèrent entreprendre la délivrance de leur patrie ; sous la conduite de Pélopidas et par une trahison bien conduite, ils surprennent la ville, massacrent les oligarques, appellent le peuple à défendre avec

eux la démocratie et à rétablir l'ancienne autorité de Thèbes sur les Béotiens. Vienne maintenant Épaminondas, ce caractère noble, philosophique et libéral, qui porte gravée dans son esprit l'image brillante d'un grand avenir, va donner au mouvement son essor idéaliste. La garnison de la Cadmée est contrainte de se retirer ; les villes de Béotie, dont la paix du Grand-Roi avait prescrit l'autonomie, sont de nouveau ramenées à la ligue béotienne ; Orchomène, Tanagra, les Platéens, les Thespiens, qui s'y refusaient, sont contraints à main armée ; leurs murailles sont détruites, leur communauté dissoute, leurs citoyens expulsés.

En vain les Spartiates cherchèrent à arrêter cet élan. Athènes se leva et intervint, à la suite d'une prompte résolution ; une flotte nouvelle, une *symmachie* nouvelle, mais qui cette fois portait la devise de l'autonomie, fit voir aux Spartiates le danger qui grossissait. Déjà Thèbes avait franchi les frontières de la Béotie : elle essayait de contraindre les Phocidiens à entrer dans la nouvelle ligue et s'alliait avec Jason de Phères, qui avait su arracher aux dynastes le gouvernement de la Thessalie et pensait à concentrer dans ses mains une puissance guerrière et durable. Les stratèges athéniens battirent la flotte de Sparte près de Naxos ; Thèbes, par la bataille de Leuctres, s'ouvrit le chemin du Péloponnèse, et dans cette contrée où ne régnait plus la crainte de Sparte commença une nouvelle et bruyante agitation. Sous la protection des armes victorieuses de Thèbes, le joug de l'oligarchie fut partout brisé ; l'autorité éparse dans les bourgades se réunit dans les villes en un faisceau commun ; les Messéniens asservis furent eux-mêmes délivrés et leur État restauré.

Athènes dut la victoire de Naxos à une mesure financière prompte et adroite, mais qui eut une grande influence à l'intérieur, où elle ne laissa plus guère subsister que la forme et l'apparence de la démocratie. Cette mesure consistait en ce que les plus riches bourgeois, taxés d'après un nouveau recensement, fournissaient l'argent nécessaire à l'armement d'une flotte et à une levée de mercenaires ; ils étaient divisés en plusieurs groupes, dans lesquels les plus riches faisaient les avances et assumaient la direction. Le *dèmos*, auquel cette

ploutocratie ne coûtait rien, s'en montra satisfait, d'autant plus qu'à la suite de cette victoire de Naxos on créa une nouvelle ligue maritime dont il attendait puissance, argent et clérouchies. Les îles et les cités maritimes adhérèrent volontiers à cette ligue, qui leur promettait aide et protection et qui prenait expressément pour base l'autonomie telle que le Grand-Roi l'avait imposée. Ainsi Athènes, balançant entre Sparte dont la puissance baissait et Thèbes qui montait, cherchait à restaurer sa prépondérance telle qu'elle avait été jadis. Elle ne tarda pas à l'imposer même par la force. Avant tout, il lui fallait rentrer en possession d'Amphipolis, qu'elle avait autrefois fondée et dont elle s'était servie pour établir sa domination sur les côtes de Thrace : aussi Athènes chercha-t-elle à atteindre ce but par tous les moyens, avec l'aide des princes de Thrace et des Macédoniens. Mais Amphipolis, soutenue par Olynthe, résista aux attaques multipliées des Athéniens.

Une quatrième puissance se mêla bientôt à cette lutte pour l'hégémonie de la Grèce. Les Thessaliens, d'après la coutume de leur pays, avaient confié la charge de *Tagos*, c'est-à-dire l'autorité de général, au puissant Jason de Phères. Ce dernier recruta partout des soldats, construisit des vaisseaux, mit sur pied une armée comme la Grèce n'en avait encore jamais vu ; puis il annonça que ses préparatifs étaient dirigés contre les Barbares de l'Orient et qu'il avait l'intention de traverser la mer pour aller combattre le roi des Perses. Déjà, comme pour donner une consécration religieuse à son entreprise, il partait en grande pompe pour se rendre aux fêtes pythiques de Delphes, lorsqu'il fut assassiné par sept jeunes conjurés que le monde hellénique célébra comme « tyrannicides ». Après de sanglantes discordes de famille, ce qui restait de la puissance de Jason tomba entre les mains de son gendre Alexandre de Phères, qui lui-même, une dizaine d'années après, tomba sous les coups de ses plus proches parents.

Thèbes ainsi délivrée du rival qui la menaçait par derrière, voyant Sparte abattue et frappée au cœur, songea à contrebalancer l'influence renaissante d'Athènes ; elle se construisit aussi une flotte et commença à faire sentir son action sur les mers. D'un autre côté, les Arcadiens, à peine délivrés et déjà

unis, crurent pouvoir se passer désormais de Thèbes et même réclamer la prépondérance dans le Péloponnèse. Ils portèrent secours aux Argiens, pour couvrir contre Athènes et Corinthe l'attaque que ces derniers dirigeaient contre Épidaure : ils envahirent la vallée de l'Eurotas et s'emparèrent d'une partie de la Laconie. Mais à ce moment les Spartiates reçurent de Denys le Tyran un secours de deux mille mercenaires celtes et repoussèrent les Arcadiens. Excités par cet échec, ceux-ci se retournèrent avec d'autant plus de fureur contre leurs voisins de l'Ouest, se jetèrent sur Olympie pour présider la solennité prochaine de la fête du dieu, et ce fut dans le sanctuaire même du dieu que se livra la bataille qui amena l'expulsion des Éléens : les immenses trésors que renfermait le temple se dissipèrent entre les mains des vainqueurs.

Ce qui se passait là se reproduisait partout : chacun avait son adversaire. Il semblait ne plus rester de force et de passion dans la race grecque que pour paralyser ce qui était encore puissant, et pour renverser ce qui menaçait de s'élever. De reconnaissance, de loyauté, de grandes pensées, de devoirs nationaux, il ne restait plus rien ou presque rien dans la politique hellénique ; l'agitation produite par les mercenaires et les bannis détruisait tout ordre stable et démoralisait les hommes.

Thèbes elle-même ne se sentait pas assez forte pour maintenir debout sa puissance nouvellement fondée. Elle craignait que Sparte et Athènes ne dénonçassent à la cour des Perses la fondation de Mégalopolis et de Messène comme une violation de la paix imposée par le Grand-Roi, et ne parvinssent à s'assurer l'or de la Perse pour prolonger la lutte. Elle envoya Pélopidas avec quelques personnages du Péloponnèse vers Suse, où déjà se trouvaient les ambassadeurs spartiates et où ne tardèrent pas à arriver ceux d'Athènes. C'est maintenant devant le Grand-Roi, aux yeux de toute sa cour, que ces représentants de la Grèce étalent les hontes de leur patrie. Toutefois Pélopidas l'emporta. Le Grand-Roi ordonna que les Messéniens demeurassent autonomes, que la flotte d'Athènes évacuât la mer et qu'Amphipolis fût reconnue autonome sous la protection du roi des Perses, ajoutant qu'on devait com-

battre quiconque ne se soumettrait pas à ces décisions, et que toute ville qui ne les accepterait pas serait contrainte par la force.

C'était la paix d'Antalcidas au profit des Thébains. Ceux-ci appelèrent à eux les États de la Grèce pour leur communiquer l'ordre du roi. Mais les Spartiates repoussèrent cet ordre; les Arcadiens protestèrent contre l'appel de Thèbes; les Corinthiens refusèrent de prêter serment à la paix du Grand-Roi, et les Athéniens, accusant de trahison leurs ambassadeurs, les mirent à mort à leur retour.

C'est alors que Pélopidas trouva la mort dans une seconde tentative pour délivrer la Thessalie. Épaminondas entreprit de rétablir l'ordre dans le Péloponnèse et vainquit à Mantinée les Spartiates avec leurs alliés, les Éléens, les Mantinéens et les Achéens, mais il succomba lui-même dans la bataille. Le vieil Agésilas se fit charger par les éphores spartiates d'une expédition en Égypte; avec l'or égyptien, il enrôla mille mercenaires et les conduisit au roi Tachos, qui avait déjà 10,000 Hellènes à sa solde, afin de défendre contre le Grand-Roi la restauration du pouvoir des Pharaons.

Avec la journée de Mantinée finit la puissance de Thèbes. Cette puissance, qu'avaient élevée et ennoblie quelques grands hommes, ne sut, après leur mort, ni conserver les cités rendues à la liberté ou nouvellement fondées, ni se concilier soit les villes béotiennes qu'elle avait anéanties, soit les peuples voisins qu'elle s'était annexés par la force, les Phocidiens, Locriens, Maliens, Eubéens. Après la courte ivresse de l'hégémonie, Thèbes en décadence était devenue d'autant plus insupportable qu'elle s'était habituée à l'orgueil et à l'insolence.

La seconde ligue maritime d'Athènes n'eut pas non plus un grand succès. Livrée à la négligence et à l'avidité, mal conduite par des hommes d'État à expédients, Athènes, qui était habituée depuis longtemps à mettre en ligne des mercenaires au lieu de ses propres citoyens, laissait ses stratèges extorquer de l'argent aux amis et aux ennemis, installer des fonctionnaires athéniens et des garnisons athéniennes dans les villes de la ligue, au lieu de faire la guerre, enfin violer si complètement les droits et les devoirs imposés par le pacte fédéral, que les

plus puissants d'entre les alliés saisirent la première occasion pour faire défection. En vain Athènes chercha-t-elle à les contraindre de nouveau ; pour la seconde fois elle perdit l'empire de la mer, mais conserva toutefois Samos et quelques autres places. Dans ses chantiers, elle avait plus de 350 trirèmes, c'est-à-dire plus que n'en possédait aucun autre État hellénique.

La décadence de la puissance des Grecs ne semblait pas moindre en Occident. Jusqu'à sa mort, Denys de Syracuse avait tenu sa domination haute et ferme. Sous son fils, qui portait le même nom que lui, les philosophes, Dion, Callippos, Platon lui-même, entreprirent de réaliser leur idéal philosophique à la cour du jeune tyran, jusqu'à ce que celui-ci, dégoûté, commençât à montrer l'autre face de son caractère. C'était un esprit stérile et mal venu. Pendant les dix années de son règne dissolu et les dix années suivantes, qui ne furent pas moins remplies de désordres, la dynastie croula et l'empire de son hardi fondateur s'en alla en morceaux.

Ce qui est merveilleux, ce sont les productions que, même à cette époque, la Grèce enfanta dans la poésie, dans les arts et dans toutes les sphères de la vie intellectuelle ; les noms de Platon et d'Aristote suffisent pour montrer quelles créations ce siècle ajouta à celles des siècles précédents. Mais la société, publique et privée, était gravement malade : son état était sans remède, si l'on continuait à tourner dans le même cercle.

Non seulement les antiques liens des croyances religieuses, des mœurs, de la vie de famille, ainsi que l'ordre politique et social, étaient brisés ou relâchés par une civilisation dissolvante ; non seulement le sentiment qui attache l'homme au sol avait péri dans les vicissitudes politiques d'autant plus rapides qu'elles avaient pour théâtre de petites communes, mais encore le danger de nouvelles et plus terribles explosions s'accroissait toujours davantage avec la masse flottante des bannis politiques : une multitude de mercenaires dissolus, mais déjà complètement rompus au « métier », se répandaient sur le monde, prêts à combattre pour ou contre la liberté, le despotisme ou la patrie, pour ou contre les Perses, les Carthaginois, les Égyptiens, partout où il y avait une solde à gagner. Le

pire, c'est que cette Grèce si cultivée augmentait encore le mal qu'elle voulait guérir, par les efforts incessants qu'elle faisait afin de réaliser l'idéal de l'État ; partant de fausses prémisses, elle arrivait à des conclusions non moins fausses ; uniquement préoccupée de l'autonomie, même pour les plus petites communautés, voulant la liberté illimitée et une part du gouvernement pour chacun, elle ne trouvait aucune forme même pour assurer simplement cette autonomie et cette liberté, à plus forte raison pour protéger l'héritage des grands biens nationaux et l'existence même de la nation, déjà sérieusement menacée.

La Grèce n'avait pas à chercher bien loin ce qui lui manquait. « Parmi les États qui jusqu'ici ont possédé l'hégémonie », dit Aristote, « chacun a cru qu'il était de son intérêt d'amener toutes les villes qui dépendaient de lui à une constitution analogue à la sienne, et qui pour les uns était la démocratie, et pour les autres l'oligarchie ; leur but était leur propre avantage, et non celui de ces villes ; de sorte que jamais ou presque jamais on n'arrivait à un juste milieu ; et l'habitude s'était formée dans les populations non de chercher l'égalité, mais de vouloir dominer ou être dominées ». En quelques mots énergiques, le grand penseur a dépeint la situation, qui se résume en ces mots : exils, violences, retour des bannis, partage des biens, amnistie, affranchissement des esclaves dans un but révolutionnaire. Tantôt le *dèmos* se précipite sur ceux qui possèdent, et tantôt les riches exercent leur violence oligarchique sur le peuple. Ni la loi, ni la constitution ne protègent plus nulle part la minorité contre la majorité ; celle-ci ne s'en sert plus que comme une arme contre celle-là ; il n'y a plus de sécurité pour le droit ; la paix intérieure est à chaque instant en péril ; chaque ville démocratique est un asile pour les bannis démocrates, chaque ville oligarchique en est un pour les oligarques ; ni les uns ni les autres ne reculent devant aucun moyen, ils n'en négligent aucun pour rentrer dans leur patrie et y provoquer une révolution afin d'infliger aux vaincus les mêmes maux qu'ils ont dû souffrir. Entre les États helléniques, si petits qu'ils soient, il n'existe plus d'autre droit public que cet état de guerre passionnée entre les factions ; à peine une

fédération est-elle formée, qu'elle est aussitôt détruite par une révolution des partis dans les États alliés.

Chaque jour démontrait avec plus d'évidence et de clarté que les temps des autonomies minuscules, des ligues partielles avec ou sans hégémonie était passé, qu'on avait besoin d'une organisation politique nouvelle, panhelléniste, et constituée de telle sorte que les notions jusqu'alors confondues d'État et de ville y fussent séparées et que la cité y trouvât sa place à titre de commune au sein de l'État; d'une constitution modelée sur celle des dèmes attiques, telle qu'on l'avait essayée dans l'ancienne ligue maritime, mais réalisée uniquement en ce qui concernait le pouvoir de l'autorité fédérale, et non en ce qui regarde l'égalité du droit communal appartenant à tous les membres de la confédération. Ce n'est pas tout; trop de forces, de prétentions, de rivalités s'étaient fait jour en Grèce depuis ce temps, trop de besoins et d'agitations étaient passés en habitude, trop de vie était devenue la condition de la vie pour que les Hellènes, renfermés comme ils l'étaient dans un pays dont la petitesse leur faisait paraître petit tout ce qui était grand et grand tout ce qui était petit, pussent se contenter de ce qu'ils étaient et de ce qu'ils avaient, ou en poursuivre le développement. Il s'était accumulé dans ce pays une quantité d'éléments de fermentation qui eût suffi à bouleverser un monde, de sorte que les Hellènes, attachés au sol natal et à leurs coutumes, ne pouvaient que se déchirer et se dévorer les uns les autres, comme l'engeance née du dragon de Cadmos. Il fallait que quelque crise vînt apaiser leurs turbulentes discordes, ouvrir à leur activité un champ nouveau, plus vaste et plus fécond, enflammer toutes les nobles passions pour de grandes pensées, enfin donner à cette pléthore de vitalité encore énergique de l'air et de la lumière.

Depuis que les victoires de Lysandre avaient brisé l'ancienne puissance d'Athènes, le danger extérieur pour le monde hellénique n'avait cessé de s'accroître de tous côtés. Après que l'autonomie l'eut découpé en arrondissements complètement distincts, il avait vu ses frontières se resserrer plus que jamais; les Carthaginois avaient fait reculer sa domination en Libye jusqu'au delà de la Syrte, et lui avaient enlevé la plus grande

moitié occidentale de la Sicile ; en Italie, la race grecque se mourait petit à petit sous la pression des tribus de l'Apennin. Les Barbares d'au delà du Danube, refoulés par les Celtes que venait de repousser l'Italie, commençaient leurs incursions et cherchaient à pénétrer dans le Midi. Les cités helléniques situées au nord et à l'ouest du Pont avaient peine à se défendre contre les Triballes, les Gètes et les Scythes ; mais du moins ces Barbares rencontrèrent une barrière du côté du sud dans la tyrannie qu'un disciple de Platon avait fondée à Héraclée. Toutes les autres cités helléniques de l'Asie Mineure étaient soumises au roi des Perses et plus ou moins arbitrairement gouvernées et exploitées par ses satrapes, par des dynastes ou par des oligarques serviles. L'influence persique dominait également les riches îles de la côte ; la mer hellénique n'appartenait plus aux Hellènes. La paix d'Antalcidas avait remis entre les mains du Grand-Roi et de ses satrapes un levier puissant pour désorganiser de plus en plus la race grecque en entretenant avec soin les discordes qui régnaient entre les principaux États, et, tandis que toutes les grandes questions politiques étaient tranchées en Grèce par les « ordres » du Grand-Roi, ils pouvaient attirer près d'eux autant de troupes helléniques bien disciplinées qu'il leur semblait nécessaire.

L'idée d'une lutte nationale contre la Perse n'avait jamais cessé de hanter l'imagination grecque : c'était pour les Hellènes ce que fut, des siècles durant, pour la chrétienté occidentale la lutte contre les infidèles. Sparte elle-même avait cherché, du moins pendant un certain temps, à cacher sous ce masque son avidité et sa passion de dominer ; Jason de Phères avait vu dans cette guerre nationale à laquelle il se préparait la justification de la tyrannie qu'il avait fondée. Plus l'impuissance et la désorganisation intérieure de l'immense empire oriental devenait évidente, plus il semblait devoir être facile et lucratif de l'anéantir, et plus aussi l'attente, l'idée que cet événement devait et pouvait s'accomplir était devenue générale et assurée. Libre à Platon et à son école de continuer leurs efforts pour trouver et pour réaliser l'État idéal ; Isocrate, qui avait une influence bien plus grande et bien plus populaire, en revenait sans cesse à ce point, qu'il fallait commencer la guerre

contre les Perses. Cette entreprise, disait-il, serait plutôt un cortège de fête qu'une expédition de guerre ; comment pouvait-on supporter l'outrage que ces Barbares infligeaient aux Hellènes en voulant être les gardiens de la paix en Grèce, lorsque la Grèce était elle-même en état d'accomplir de ces exploits qui valent la peine qu'on prie les dieux à ce sujet ? Et Aristote ajoute : les Hellènes pourraient commander au monde s'ils étaient réunis en un seul État.

L'une et l'autre pensée s'offrait d'elle-même : il était tout aussi naturel de considérer ces deux choses, l'unification de l'Hellade et la guerre contre les Perses, comme une même œuvre, et de ne pas attendre pour entreprendre l'une que l'autre fût achevée. Mais comment réaliser de telles pensées ?

Philippe, roi de Macédoine, l'entreprit. Il y était, pourrait-on dire, obligé, car c'était le seul moyen qui lui fût offert de restaurer et d'affermir le trône ébranlé de sa race. La politique d'Athènes, de Sparte, d'Olynthe, de Thèbes, des potentats de Thessalie, avait toujours entretenu la discorde au sein de la famille royale ; toujours elle avait soutenu les usurpations de quelques seigneurs du pays, et poussé les Barbares à des incursions et à des brigandages sur les frontières de la Macédoine. Tous ces ennemis n'ayant d'autres titres pour agir ainsi que la faiblesse du royaume macédonien, il ne fallait à ce royaume qu'une force suffisante pour faire prévaloir contre eux son droit : le jour où il l'aurait, ils seraient mal venus à réclamer des Macédoniens plus d'égards et de ménagements qu'ils n'en avaient mis eux-mêmes pendant si longtemps à lui nuire.

Les succès de Philippe ont pour base le fondement solide qu'il entreprit de donner à sa puissance, le mouvement méthodique et sûr de la politique qu'il opposa à la politique des États helléniques, celle-ci tantôt précipitée et tantôt endormie, se trompant toujours sur les moyens et sur le but ; avant tout, ces succès sont fondés sur l'unité, le secret, la promptitude et l'esprit de suite qui présidait à ses entreprises, de sorte que ceux qu'elles devaient atteindre les tenaient pour impossibles jusqu'au moment où ils ne pouvaient plus s'y opposer ni y échapper. Le meurtre d'Alexandre avait plongé

les Thessaliens dans le désordre ; la guerre Sociale occupait toute l'attention des Athéniens; les Thébains ne pensaient qu'à la guerre Sacrée, qui devait réduire les Phocidiens à l'obéissance ; les Spartiates s'efforçaient de recouvrer quelque influence dans le Péloponnèse. Philippe profita de ces circonstances : il étendit si loin ses frontières au sud et à l'est, qu'il s'ouvrit, par Amphipolis, le passage de la Thrace ; par les contrées montagneuses du Pangæon, celui de ses mines d'or ; par les côtes macédoniennes, celui du golfe Thermaïque et l'entrée de la mer ; enfin avec Méthone, celui de la Thessalie. Les Thessaliens, menacés d'une ruine totale par les Phocidiens, appelèrent alors Philippe pour leur porter secours ; il y alla. Toutefois sa situation était difficile en face des forces habilement conduites des violateurs du temple ; mais, soutenu par un renfort qui lui vint, il les rejeta en arrière. Il était à l'entrée des Thermopyles. Il plaça une garnison macédonienne à Pagase, et se trouva ainsi maître des ports de la Thessalie et du chemin de l'Eubée. Alors les Athéniens ouvrirent les yeux et, sous la conduite de Démosthène, commencèrent la guerre contre la puissance qui semblait vouloir étendre la main sur l'Hellade pour la dominer.

Personne ne doutera du patriotisme de Démosthène ni de son zèle pour l'honneur et la puissance d'Athènes ; c'est à bon droit qu'on l'admire comme étant le plus grand orateur de tous les temps : mais fut-il également grand comme homme d'État ? fut-il véritablement l'homme de la politique nationale en Grèce ? C'est là une question bien différente. Si, dans cette lutte, la victoire se fût déclarée contre les Macédoniens, quel eût été le sort réservé à la Grèce dans l'avenir? Une restauration de la puissance attique, telle qu'elle venait d'être brisée pour la seconde fois, était ce qu'on pouvait espérer de mieux, ou bien une puissance fédérative fondée sur l'autonomie de ceux qui en faisaient partie, et qui n'eût osé faire front aux Barbares ni au nord, ni à l'est, pas plus qu'elle n'eût été capable d'attirer à elle et de protéger l'hellénisme qui périssait dans l'Ouest ; ou bien encore une domination attique s'étendant sur des territoires soumis, telle qu'était déjà à cette époque la forme mêlée de clérouchies sous laquelle l'Attique pos-

sédait Samos, Lemnos, Imbros et Scyros, ou la forme moins rigoureuse sous laquelle Ténédos, Proconnésos, la Chersonèse et Délos lui appartenaient. Plus les Athéniens auraient augmenté leur puissance et plus ils auraient rencontré dans les États rivaux de jalousie haineuse, d'opposition violente ; ils n'auraient fait qu'augmenter le nombre des déchirements et des divisions déjà si profondément ulcérées du monde hellénique : pour se soutenir, ils auraient appelé à leur secours quiconque aurait pu les aider ; les Perses eux-mêmes, les Barbares de Thrace et d'Illyrie eussent été les bienvenus. Ou bien Athènes voulait-elle seulement écarter les incalculables changements dont la puissance macédonienne menaçait la Grèce, et maintenir les choses telles qu'elles étaient? Mais elles étaient aussi tristes, aussi honteuses que possible, et la situation devenait plus intenable, plus voisine des explosions à mesure qu'on persévérait plus longtemps dans l'incohérence et l'atrophie d'une existence mesquine dans laquelle le monde hellénique mourait chaque jour en détail. Était-ce au nom de la liberté, de l'autonomie, de la civilisation grecque, de l'honneur national que les patriotes athéniens pouvaient croire ou seulement prétexter qu'ils engageaient la lutte contre Philippe? Mais aucun de ces biens n'aurait été assuré par la victoire d'Athènes, ni par la restauration de la puissance du peuple athénien sur des confédérés ou sur des contrées soumises, ni par cette démocratie décrépite qui s'usait à entretenir ses sycophantes, ses démagogues et ses mercenaires. L'erreur de Démosthène fait honneur peut-être à son cœur, mais à coup sûr elle en fait peu à son intelligence, car il se trompait lorsqu'il croyait qu'avec cette bourgeoisie d'Athènes devenue bavarde, sans goût pour les armes et vulgaire en ses appétits, il aurait pu s'élever à une haute politique ou mener à bien une guerre longue et difficile, lors même que la force de sa parole l'aurait enthousiasmée pour de brillants projets, lors même qu'il aurait pu la galvaniser pour un instant et la faire agir. Il se trompait encore davantage lorsqu'il croyait qu'au moyen de ligues avec Thèbes, Mégalopolis, Argos ou n'importe quels autres États, rapprochés tant bien que mal au moment du danger, il pourrait dompter la puissance grandis-

sante de Philippe ; de Philippe qui, battu une fois, serait aussitôt revenu avec des forces deux fois plus grandes, tandis que les ligues helléniques se débandaient à la première défaite. Démosthène devait comprendre quel désavantage il avait à ne pas être lui-même l'homme de guerre capable d'exécuter les projets guerriers qu'il recommandait, au lieu qu'il était obligé de les confier — et avec eux le sort de l'État — à des généraux comme l'opiniâtre Charès ou le viveur Charidème, attendu que ceux-là au moins savaient s'y prendre avec les mercenaires et leur fournir la « pâtée » nécessaire. Il devait bien savoir que, dans Athènes même, dès qu'il y aurait acquis quelque influence, les riches, les lâches, les égoïstes seraient tous contre lui, et qu'appuyés sur eux, ses ennemis personnels emploieraient toutes les chicanes, toutes les bévues de la constitution pour contrecarrer ses plans, dont un grand homme de l'Attique nous peint la valeur, après la bataille de Chéronée, en ces termes amers : « Nous étions perdus, si nous n'avions perdu ! »

Il est nécessaire à l'intelligence des événements qui suivirent cette grande catastrophe d'esquisser dans ses traits principaux la lutte entre Athènes et les Macédoniens, lutte qui se termina par cette sanglante journée.

Le grand rôle politique de Démosthène commença lorsque les succès de Philippe contre les Phocidiens, son influence sur les factions de l'Eubée et sa marche sur Amphipolis révélèrent le développement de sa puissance, qui surpassait tout ce que la politique hellénique avait pu supposer jusqu'à ce jour. Les Athéniens, en mettant une garnison aux Thermopyles après les premiers succès de Philippe contre les Phocidiens (352), laissèrent aussitôt voir le fond de leur pensée et montrèrent à leur adversaire la voie qu'il devait suivre. Ils avaient encore leur flotte, et par là une supériorité sur mer telle que, pour écraser la flotte naissante des Macédoniens, il ne leur eût fallu qu'un peu de rapidité et de décision. Les Athéniens étaient les ennemis les plus dangereux que Philippe pouvait craindre en Grèce ; il fallait les isoler et les abattre par des coups rapidement portés.

Quatre années auparavant, Olynthe, à la tête des cités chalcidiques de nouveau confédérées, s'était unie contre les

Athéniens avec Philippe, alors que l'on combattait encore pour la possession d'Amphipolis : il s'était emparé en personne de Potidée, que défendait une garnison de clérouques athéniens; les Olynthiens aussi s'y étaient pris avec assez d'adresse pour tirer avantage de celui qu'ils redoutaient déjà. Toutefois, à la suite du premier succès de Philippe contre les Phocidiens, ils envoyèrent des ambassadeurs à Athènes pour traiter d'une alliance. Mais, comme ils avaient pris sous leur protection un prétendant au trône de Macédoine qui s'était enfui et qu'ils se refusaient à le livrer, Philippe saisit cette occasion pour commencer la lutte contre eux. Malgré le secours qu'Athènes lui envoya, la ligue chalcidique fut vaincue, Olynthe détruite et les autres villes confédérées réunies au territoire macédonien (348).

En même temps, les Athéniens avaient entrepris inutilement une expédition contre l'Eubée. Les tyrans de chacune des villes de cette île étaient attachés pour la plupart à Philippe; ce dernier avait par là une position qui menaçait le flanc de l'Attique. En s'éloignant d'Olynthe, il tourna ses armes pour la troisième fois contre Kersoblepte, roi de Thrace, qui, poussé par les Athéniens, avait soutenu Olynthe. Déjà la flotte macédonienne était en état d'exercer ses pillages sur les îles athéniennes de Lemnos, d'Imbros et de Scyros, et de saisir les bâtiments marchands d'Athènes : la *Paralos* elle-même, une des trirèmes sacrées d'Athènes, avait été capturée sur la côte de Marathon et conduite en Macédoine comme un trophée. D'un autre côté, Thèbes, pressée avec la dernière vigueur par les Phocidiens, implorait l'assistance de Philippe et l'invitait à occuper le passage des Thermopyles. Afin d'éviter que les choses prissent une si fâcheuse tournure, Athènes s'offrit pour négocier la paix. Philippe fit traîner les négociations; Athènes, pour couvrir les Thermopyles et l'Hellespont, exigeait que les Phocidiens, Kersoblepte, les violateurs du temple et les Barbares fussent compris dans la paix, mais à la fin elle se montra prête à traiter, même sans ces conditions (346). On voit par là combien Philippe avait gagné et Athènes perdu d'autorité. La dernière crise de la guerre Sacrée, qui se dénouait dans le même temps, aggrava encore la situation.

Les Phocidiens occupaient encore les Thermopyles et les deux villes de Béotie détachées de Thèbes, Orchomène et Coronée; le Trésor du temple de Delphes s'épuisait rapidement, mais ils comptaient sur Athènes, et le roi de Sparte, Archidamos, vint à leur secours avec mille hoplites. Philippe, en faisant espérer aux Spartiates qu'il laisserait tomber entre leurs mains le sanctuaire de Delphes, obtint qu'ils retournassent dans leur patrie, et le général des Phocidiens, pour se retirer librement avec ses huit mille mercenaires, consentit à abandonner les Thermopyles aux Macédoniens, au moment où le peuple d'Athènes acceptait la paix à tout prix. Philippe entra en Béotie; Orchomène et Coronée se soumirent, et Thèbes s'estima heureuse d'obtenir du roi de Macédoine la restitution de ces deux villes. De concert avec les Thébains et les Thessaliens, Philippe convoqua le conseil des Amphictyons, mais Athènes ne s'y fit point représenter. On y discuta sur le sort des Phocidiens : ils furent exclus de la ligue sacrée, leurs vingt-deux villes furent dissoutes et les murailles en furent détruites; ceux qui s'étaient retirés avec les mercenaires furent maudits comme violateurs du temple et leur tête mise à prix; c'est à peine si l'exécution de tous les hommes de ce pays capables de porter les armes, proposée par les Œtéens, put être écartée. Par une autre décision des Amphictyons, la voix des Phocidiens fut transférée à Philippe, aux mains de qui on remit également la présidence des fêtes pythiques et la protection du sanctuaire de Delphes.

C'est ainsi qu'il fut mis à la tête de cette ligue sacrée qui, par les événements récents, avait acquis une importance politique qu'elle n'avait jamais eue jusque-là. Athènes, qui hésitait à reconnaître et les résolutions prises et les droits conférés à Philippe, fut la première à en ressentir les effets. Une ambassade amphictyonique fut envoyée à Athènes pour exiger un acquiescement exprès. En cas de refus, la ville devait être mise au ban de la nation, et les forces de Philippe devaient immédiatement exécuter la sentence. Démosthène lui-même conseilla d'éviter une guerre Sacrée.

Dès lors, la politique de Philippe s'avança d'un pas plus assuré. Il avait déjà sous sa main le royaume d'Épire; l'espé-

rance d'une guerre commune contre Sparte lui amena les villes du Péloponnèse ; à Élis, à Sicyone, à Mégare, en Arcadie, en Messénie, à Argos, le pouvoir était aux mains de ses partisans. Il s'établit alors solidement en Acarnanie, fit alliance avec les Étoliens et leur donna Naupacte qu'ils désiraient. Sur terre, la puissance des Athéniens était renversée et comme paralysée, mais la mer leur restait ; leur flotte leur assurait, avec la Chersonèse, l'Hellespont et la Propontide. C'est là que Philippe devait chercher à les rencontrer. Tandis qu'il réitérait les assurances de son amitié et de ses sentiments pacifiques, il se jeta de nouveau sur Kersoblepte et sur les petits princes de Thrace ses alliés, soumit le pays sur les deux rives de l'Hèbre, garantit sa conquête par une ligne de villes qu'il fonda dans l'intérieur des terres, et les cités helléniques du Pont, jusqu'à Odessos, se liguèrent alors volontiers avec lui. L'impression produite par ses succès fut si vive que le roi des Gètes, qui occupaient le bas Danube, demanda son amitié et lui envoya sa fille en mariage.

Les adversaires que Philippe avait en Grèce ne furent pas moins effrayés. Les Athéniens exigeaient le rétablissement des princes de Thrace qui étaient leurs alliés, et, pour protéger la Chersonèse, ils y envoyèrent des clérouques. La ville de Cardia refusant de les recevoir, Philippe proposa de soumettre les questions pendantes à un tribunal arbitral ; mais Athènes refusa, et, comme les stratèges attiques assaillirent et détruisirent les places déjà macédoniennes situées sur la Propontide, il sortit de tout cela une nouvelle guerre.

Philippe avait fait alliance avec Byzance, Périnthe et autres cités qui s'étaient affranchies d'Athènes dans la guerre Sociale, et, en vertu de ces alliances, il avait demandé leur concours dans la guerre contre les Thraces ; mais ces villes, qui craignaient sa puissance croissante, le lui avaient refusé. Athènes leur offrit une alliance et des secours. Déjà cette cité lui avait aliéné la plupart des villes de l'Eubée ; déjà elle avait fait alliance avec Corinthe, les Acarnaniens, Mégare, l'Achaïe, Corcyre, et renoué avec Rhodes et Cos. A la cour de Suse, elle fit ressortir les dangers dont la puissance toujours grandissante de Philippe menaçait le royaume des Perses. Le stra-

tège attique en Chersonèse reçut des subsides de la Perse, et le zèle du peuple athénien pour le salut de la liberté hellénique s'accrut de jour en jour.

Philippe, après sa victoire sur les Thraces, tourna ses armes contre Périnthe et contre Byzance, qui était la clef du Pont; ces villes tombèrent, et la puissance d'Athènes fut atteinte à sa racine. A l'ultimatum de Philippe, les Athéniens répondirent en déclarant qu'il avait violé la paix jurée ; ils envoyèrent à Byzance la flotte qu'ils avaient promise, et cette ville reçut encore des secours de Rhodes, de Cos et de Chios, ses alliées ; les satrapes les plus voisins se hâtèrent de soutenir Périnthe et envoyèrent des troupes aux Thraces : Philippe dut céder.

Il se porta contre les Scythes. Atéas, roi de ces peuples en deçà des bouches du Danube, était un voisin redoutable pour les établissements que le roi de Macédoine avait fondés sur les bords de l'Hèbre ; Philippe le battit, puis revint dans son pays en traversant le territoire des Triballes. Ceux-ci, voisins souvent incommodes des frontières macédoniennes, devaient apprendre aussi à craindre sa puissance. Il importait à Philippe d'assurer ses derrières, pour pouvoir porter à Athènes le coup décisif.

Les Athéniens lui en offrirent eux-mêmes l'occasion. Ils venaient de renouveler dans le temple de Delphes l'offrande qu'ils avaient faite jadis pour la bataille de Platée, et ils y avaient mis cette inscription : « Provenant du butin enlevé aux Perses et aux Béotiens réunis pour combattre les Hellènes ». Les Locriens d'Amphissa, à l'instigation des Thébains, élevèrent des plaintes à ce sujet dans l'assemblée des Amphictyons ; ils demandaient une forte amende : l'ambassadeur attique, Eschine, leur répondit par le reproche d'avoir labouré le sol consacré de Delphes, et il échauffa tellement les membres de l'assemblée qu'ils décidèrent de châtier incontinent ces violateurs du temple ; mais les paysans d'Amphissa repoussèrent les Amphictyons et les habitants de Delphes qui les avaient accompagnés. Après un tel outrage, on résolut de réunir une assemblée extraordinaire des Amphictyons, chargée de prendre les mesures nécessaires pour punir ce forfait.

Les députés d'Athènes et de Thèbes ne vinrent pas ; ceux de Sparte étaient exclus depuis l'issue de la guerre Sacrée ; les envoyés qui parurent à l'assemblée résolurent une expédition sacrée contre Amphissa et en chargèrent les populations voisines. Cette expédition n'eut que peu de succès, et les habitants d'Amphissa persévérèrent dans leur insolence. L'assemblée suivante (automne 339) confia à Philippe le châtiment des profanateurs et l'hégémonie de la guerre Sainte.

Il se hâta de marcher ; mais il avait encore un autre but que celui de châtier les paysans d'Amphissa. Athènes avait renouvelé la guerre contre lui et l'avait contraint de céder devant Byzance et devant Périnthe ; l'expédition entreprise pour venger le dieu de Delphes lui fournissait l'occasion de rapprocher ses forces des frontières attiques et de continuer la guerre sur un terrain où la puissance maritime des Athéniens ne pouvait leur servir. C'étaient eux-mêmes qui avaient soulevé la querelle avec Amphissa ; il leur était donc impossible de s'élever contre celui qui venait pour la diriger sans révéler aux yeux de tous leur tort et les contradictions de leur politique. Philippe pouvait compter sur Thèbes qui, surtout depuis la guerre contre les Phocidiens, exaspérée contre Athènes et obligée à la reconnaissance envers les armes macédoniennes qui l'avaient sauvée, était rivée à sa cause par une alliance. De plus, il avait concédé aux Thessaliens Nicæa, située à l'entrée méridionale des Thermopyles, et par cette ville le chemin vers le sud lui était ouvert. D'Héraclée, à l'entrée septentrionale des Thermopyles, il envoya en avant une partie de son armée par le défilé de la Doride, qui est la voie la plus directe pour se rendre à Amphissa ; puis, avec la partie la plus considérable de ses forces, il s'achemina par Nicæa à travers le défilé qui descend vers Élatée, située dans la partie haute de la vallée phocidienne du Céphise. A la fin de l'automne 339, il était à Élatée et s'y retranchait ; devant lui s'étendaient les frontières ouvertes de la Béotie et les routes de l'Attique ; derrière lui, il avait les défilés qui assuraient ses communications avec la Thessalie et la Macédoine.

Philippe envoya des ambassadeurs à Thèbes ; il offrait à la ville, si elle faisait campagne avec lui contre Athènes, une

part au butin et une extension de territoire ; au cas où elle ne pourrait pas prendre part à la lutte, il demandait du moins le passage libre. Mais en même temps arrivaient à Thèbes des ambassadeurs athéniens, et, malgré tout ce qui s'était passé depuis vingt ans, le zèle de Démosthène parvenait à conclure une ligue entre Thèbes et Athènes. Thèbes envoya un corps de mercenaires au secours des Locriens d'Amphissa, tandis qu'Athènes leur cédait 10,000 hommes qu'elle avait enrôlés ; puis les deux villes appelèrent aux armes les Phocidiens bannis, les conviant à rentrer dans leur patrie, et les aidèrent à fortifier quelques-unes des places les plus importantes du pays. Mais les Macédoniens s'avancèrent sur Amphissa et battirent les troupes mercenaires de l'ennemi ; Amphissa fut détruite. Athènes et Thèbes se préparèrent avec une ardeur sans égale à s'opposer à la suprématie de Philippe en Phocide ; ils appelèrent même leurs citoyens aux armes ; les forces d'Athènes se dirigèrent sur Thèbes, s'unirent à l'armée béotienne, et deux combats heureux relevèrent leur assurance. Corinthe, Mégare et quelques autres alliés d'Athènes envoyèrent des corps auxiliaires.

Mais Philippe ne recula pas ; il tira de Macédoine des renforts que lui amena son fils Alexandre. Alors son armée se trouva forte d'environ 30,000 hommes. C'est peut-être à ce moment que le roi envoya des ambassadeurs à Thèbes pour entrer en négociation ; la vive riposte de Démosthène paralysa les velléités pacifiques des Béotiens. Il eût fallu que l'armée des confédérés, supérieure en nombre aux forces macédoniennes, eût su aussi bien prendre l'initiative stratégique. Ils occupaient une forte position, appuyés comme ils l'étaient sur le Céphise et à l'entrée de la Phocide. Mais un mouvement de Philippe sur la gauche les força de se retirer dans la plaine de Béotie, et le roi vint leur offrir la bataille près de Chéronée (août 338). Pendant longtemps le combat fut indécis, mais une charge de cavalerie commandée par Alexandre décida de la journée : ce fut la victoire la plus complète ; l'armée des confédérés fut dispersée et anéantie. Le sort de la Grèce était entre les mains de Philippe.

Il n'était pas enivré de son triomphe, et il n'entrait pas non

plus dans sa politique de faire de la Grèce une province macédonienne ; seuls les Thébains reçurent le châtiment que méritait leur défection. Ils durent rouvrir leurs portes aux bannis, et constituer parmi eux un nouveau Conseil, qui prononça contre ceux qui jusqu'alors avaient conduit et séduit la cité la peine de mort ou le bannissement. La ligue béotienne fut dissoute, les communes de Platée, d'Orchomène, de Thespies, reconstituées ; Oropos, que les Thébains avaient enlevée à l'Attique vingt ans auparavant, fut restituée à Athènes ; enfin, une garnison macédonienne occupa la Cadmée, poste d'où elle assurait la tranquillité, non seulement à Thèbes, mais en Attique et dans toute la Grèce centrale.

Autant on avait été sévère pour Thèbes, autant l'on fut indulgent pour Athènes. Dans la première exaltation qui suivit la défaite, on s'y était préparé à une lutte à outrance ; on avait voulu placer Charidème à la tête de l'armée ; on avait parlé d'armer les esclaves. Le sort de Thèbes et les offres du roi calmèrent l'excitation. On accepta la paix telle que le roi la fit offrir par un des prisonniers, l'orateur Démade. On rendait aux Athéniens tous les prisonniers sans rançon ; ils gardaient Délos, Samos, Imbros, Lemnos, Scyros, et rentraient en possession d'Oropos ; on les laissa libres, peut-être seulement pour la forme, de participer s'ils le voulaient à la paix générale entre le roi et les Hellènes, et d'entrer au Conseil fédéral qu'il allait établir de concert avec eux. Le peuple athénien décerna au roi toutes sortes d'honneurs, lui donna, ainsi qu'à son fils Alexandre et à ses généraux Antipater et Parménion, le droit de cité, et lui éleva une statue sur l'agora, comme « au bienfaiteur de la patrie », etc.

Ce n'était donc pas seulement sur la crainte que Philippe voulait fonder son œuvre dans la Grèce, et le parti macédonien sur lequel il comptait ou qui était en voie de se former ne se composait donc pas seulement de traîtres et d'hommes gagnés à prix d'argent, comme le dit Démosthène. Ce qui est, en effet, significatif, c'est que Démaratos de Corinthe fut un des plus fidèles partisans du roi, lui, l'ami et le compagnon d'armes de Timoléon dans la délivrance de la Sicile, lui qui était plus que tout autre rempli de la grande pensée d'une

guerre nationale contre les Perses. D'autres encore peuvent avoir partagé l'opinion qu'Aristote exprimait en disant que la royauté seule était, par sa nature, capable de dominer les partis qui désorganisaient les États helléniques, et que c'était le seul régime avec lequel on pût arriver à un gouvernement de juste milieu, « car l'office d'un roi est de veiller à ce que les possesseurs ne soient point lésés dans leurs biens, et à ce que le peuple ne soit point traité avec arbitraire et insolence ». La tyrannie, tant de fois expérimentée, n'a pu arriver à ce résultat, « car elle n'a pas pour fondement son propre droit, comme une royauté fondée depuis longtemps, mais la faveur du peuple, ou la violence et l'injustice ».

Mais Philippe agit-il alors dans ce sens?

Sans toucher au territoire attique, il s'avança vers le Péloponnèse. Mégare, Corinthe, Épidaure et quelques autres villes avaient pensé à se défendre derrière leurs murailles; mais elles demandèrent la paix, et le roi l'accorda séparément à chacune d'elles. Il imposa cependant aux Corinthiens la condition de recevoir une garnison macédonienne dans l'Acrocorinthe. Puis il continua sa route à travers le Péloponnèse et conclut partout des traités de paix semblables, en donnant ordre d'envoyer à Corinthe des plénipotentiaires pour la conclusion de la paix générale. Sparte seule refusa les propositions du roi. Philippe traversa le territoire laconien jusqu'à la mer, puis, d'après la sentence d'un tribunal arbitral composé de tous les Hellènes, il traça les frontières de Sparte du côté d'Argos, de Tégée, de Mégalopolis et de la Messénie, de telle manière que les défilés les plus importants fussent aux mains de ceux que l'anéantissement de cette cité, objet de leur haine, devait délivrer de tout souci dans l'avenir.

Déjà tous les envoyés des États helléniques, Sparte exceptée, se trouvaient réunis à Corinthe; on y conclut une « paix générale et un traité d'alliance », peut-être sur les bases d'un projet proposé par Philippe, mais à coup sûr pas sous la forme d'un ordre macédonien. Liberté et autonomie pour chaque État hellénique, possession paisible de leurs territoires avec garantie réciproque, liberté du commerce et paix perpétuelle entre eux, tels furent les articles principaux de cette Union.

Pour en assurer l'exécution, on établit un « Conseil fédéral » auquel chaque État devait envoyer des assesseurs. Les attributions de cette diète furent en particulier de « veiller à ce que, dans les États confédérés, on ne permît aucun bannissement ou exécution contraire aux lois existantes, aucune confiscation, amnistie, partage des biens ou affranchissement des esclaves dans un but révolutionnaire ». Une ligue offensive et défensive perpétuelle fut conclue entre les États ainsi réunis et le royaume macédonien ; aucun Hellène ne devait servir contre le roi, ni prêter secours à ses ennemis, sous peine de bannissement et de confiscation de tous ses biens ; le Conseil des Amphictyons devait connaître des transgressions du traité d'alliance. Enfin, comme conclusion du tout, la guerre contre les Perses fut décidée, « pour venger le sacrilège qu'ils avaient commis contre les sanctuaires helléniques », et le roi Philippe fut nommé chef de cette guerre et investi d'une puissance illimitée sur terre et sur mer.

Philippe retourna en Macédoine pour préparer la guerre nationale, qu'il pensait pouvoir commencer au printemps prochain. Les secours que les satrapes avaient envoyés en Thrace lui fournissaient un motif de guerre contre le Grand-Roi.

Chose remarquable, ce fut dans ce même temps que la Sicile fut régénérée d'une façon tout opposée. Les patriotes siciliens, réduits à la situation la plus déplorable, opprimés par les tyrans, menacés par les Carthaginois, s'étaient tournés vers Corinthe pour lui demander du secours. Cette ville leur envoya un homme déterminé, Timoléon, à la tête de forces peu nombreuses. Celui-ci, après avoir renversé la tyrannie à Syracuse, et successivement dans les autres villes, refoula les Carthaginois dans leurs anciennes frontières à l'ouest de l'île (339) ; il attira ensuite dans les villes ainsi délivrées une quantité considérable de nouveaux colons helléniques, et restaura parmi eux l'autonomie et la liberté démocratique. Un instant la forme de gouvernement qui périssait dans la mère patrie sembla refleurir en Sicile ; mais cette prospérité nouvelle ne survécut pas longtemps au célèbre capitaine (337) : même avant que les Carthaginois eussent tenté de nouvelles entreprises, ces démocraties, retombant dans les querelles de

voisins, étaient sur la voie de l'oligarchie ou de la tyrannie. Moins que jamais elles pouvaient espérer leur salut de la Grande-Grèce, dont les villes qui n'avaient pas encore succombé étaient alors de nouveau foulées par les mouvements rapidement progressifs des peuples de l'Italie. Le jour même, dit-on, où Philippe remportait la victoire à Chéronée, le roi de Sparte, Archidamos, que les Tarentins avaient pris à leur solde, trouvait la mort en combattant les Messapiens à la tête de ses mercenaires.

La bataille de Chéronée et la ligue corinthienne avaient créé sur le sol national des Hellènes une union qui garantissait la paix intérieure et assurait au dehors une politique nationale et commune. Cette union était fondée non seulement sur le droit international, mais encore sur un droit constitutionnel, comme celle que Thalès et Bias avaient jadis recommandée aux Ioniens; ce n'était pas une hégémonie comme celle qu'Athènes, aux jours de sa gloire, n'avait été que trop tôt forcée de transformer en domination afin de pouvoir la maintenir; encore moins était-ce une hégémonie telle que Sparte avait tenté de l'établir par la paix d'Antalcidas, au nom du Grand-Roi et par une application de sa politique; c'était une constitution fédérale, avec un Conseil et un tribunal organisé ayant juridiction sur les États alliés, lesquels conservaient leur autonomie communale, avec une paix durable, la liberté du commerce entre eux, la garantie de tous pour chacun ; constitution réglée de telle façon, en vue de la guerre décidée contre les Perses, que l'essentiel de la puissance militaire et de la politique extérieure de chaque État se trouvait confié, en vertu du serment fédéral, au roi de Macédoine déclaré chef de la ligue.

Quelques rudes combats, quelques mesures sévères qu'eût exigés ce résultat, le roi de Macédoine se faisait honneur à lui-même et aux Hellènes en supposant que la guerre contre les Perses, qu'on allait entreprendre aussitôt que possible, l'extension de la puissance nationale commune, les succès au dehors et la prospérité au dedans que promettait l'œuvre une fois menée à bien, feraient oublier les défaites et es sacrifices que la genèse du nouveau régime avait coûtés.

Ce n'étaient pas seulement les déclarations répétées de Philippe et le devoir qu'il avait assumé dans le traité d'alliance qui garantissaient aux Hellènes que ses armes seraient consacrées à la grande guerre nationale ; son propre intérêt lui avait, dès le commencement, tracé la politique qu'il devait suivre : réunir les forces de la Grèce afin de pouvoir tenter la lutte contre la puissance des Perses, puis entreprendre cette guerre, afin de réunir d'autant plus sûrement les forces saines qui pouvaient encore exister dans les cités helléniques et les fondre ensemble d'une manière durable.

Seule, sa puissance couvrait la Grèce comme un rempart protecteur contre les Barbares du Nord, sous l'effort desquels l'Italie succombait déjà ; et maintenant cette puissance se trouvait assez étendue et assez solidement fondée pour qu'il pût entreprendre, à la tête de la Grèce unie, la lutte contre les Barbares d'Orient. Le résultat de cette guerre, c'était d'abord d'affranchir les îles et les villes helléniques, qui depuis la chute d'Athènes, depuis la paix d'Antalcidas, étaient de nouveau tombées sous le joug des Perses ; c'était ensuite d'ouvrir l'Asie au libre commerce et à l'industrie de la Grèce, d'y déverser le trop-plein de la vie hellénique, de dériver de ce côté la surabondance d'éléments d'agitation, de fermentation, de surexcitation, qui menaient à l'agonie la Grèce étouffée par le désordre tumultueux de ses petits gouvernements, de donner à toutes ces forces, qui devenaient plus subversives à mesure que le pays était plus malade, de l'espace, des occasions et des perspectives attrayantes, un champ tout nouveau où elles pourraient se déployer à l'aise et trouver un exercice sain en s'attaquant à une quantité de tâches nouvelles.

Le commerce avec toutes les nations, la masse des exilés, les mercenaires, les courtisanes, les lumières même de la civilisation avaient développé parmi les Hellènes, à côté de leur particularisme opiniâtre, un esprit cosmopolite. Pour que cet esprit ne détruisît pas inutilement ce qui restait encore de stable parmi les institutions nationales, il fallait lui trouver, dans une activité régularisée et des effets prévus, un mode d'action qui correspondît à sa nature. L'expédition contre l'Asie atteignait ce but.

Si, du côté de l'Europe, tout était préparé pour une résolution définitive, du côté de l'Asie, l'immense empire des Perses avait également atteint le moment où il avait épuisé les éléments de puissance qui avaient été la source de ses succès; il ne semblait plus se soutenir que par la force inerte du fait accompli.

On ne sait que peu de chose sur la nature et la constitution de ce royaume des Perses : les quelques renseignements que nous avons sont pour la plupart très superficiels, et nous viennent de gens aux yeux desquels les Perses n'étaient que de méprisables Barbares. Ce n'est que dans la grande figure de Darius, telle que nous la dépeint un des combattants de Marathon dans son drame des *Perses*, qu'on entrevoit quelque chose de la nature puissante pourtant et vigoureuse de ce noble peuple.

Peut-être pourrait-on compléter et éclaircir cette impression par l'expression la plus directe que ce même peuple ait donnée de son génie et de sa vie intime, c'est-à-dire par sa religion et son histoire religieuse. Elles témoignent de la haute force morale avec laquelle les Perses entrent dans l'histoire, en comparaison des autres peuples, de l'idée sérieuse et solennelle qu'ils avaient du but assigné à la vie de l'individu et de la nation.

Être pur en actes, pur en paroles, pur en pensées, voilà ce que cette religion ordonne. La sincérité, la sainteté de la vie, l'accomplissement du devoir avec une abnégation complète de soi-même, voilà la loi telle que l'a révélée Zarathustra, l'interprète de la parole de Dieu. Dans les légendes de Djemschid et Gustasp et des combats contre Touran, les exemples symboliques de ce que la vie réelle doit rechercher ou éviter enseignent tout autre chose que les Hellènes dans leurs chants sur Troie, sur Thèbes et les Argonautes.

Dans la plus haute antiquité, des hordes sauvages parcouraient en tous sens les plaines élevées qui s'étendent depuis Demawend jusqu'au Sindh. Alors le prophète de l'ancienne loi, Haoma, le pasteur des hommes, apparut et annonça sa doctrine au père de Djemschid, et les hommes commencèrent à habiter des demeures fixes et à cultiver les champs. Quand Djem-

schid devint roi, il régla la vie de son peuple et les castes de son royaume. Sous l'éclat de sa souveraineté, les animaux ne mouraient pas, les plantes ne se flétrissaient pas ; il n'y avait disette ni d'eau, ni d'herbe; le froid et la grande chaleur étaient inconnus ainsi que la mort et la souffrance, et la paix régnait partout. Il dit dans son orgueil : « C'est par moi que l'intelligence a brillé ; jamais homme semblable à moi n'a porté la couronne ; la terre est devenue telle que je la voulais ; par moi les hommes ont la nourriture, le sommeil et la joie ; la puissance vient de moi et j'ai chassé la mort de dessus la terre ; c'est pourquoi les hommes doivent m'appeler le créateur du monde et m'honorer comme tel ». Alors la splendeur de Dieu se retira de lui ; le funeste Zohak l'assaillit, le renversa et inaugura sa domination terrible. Suivit une époque de soulèvements violents, mais Féridoun, qui en fut le héros, en sortit enfin vainqueur ; lui, et après lui sa race, celle des « hommes de l'ancienne foi », régnèrent sur Iran, renouvelant toujours leurs rudes combats contre les sauvages Touraniens, jusqu'à ce que, sous le règne de Gustasp, sixième successeur de Féridoun, Zarathustra, le messager du ciel, parût pour instruire le roi afin qu'il pensât, parlât et agît conformément à la loi.

Le point essentiel de la nouvelle loi était le combat éternel de la lumière et des ténèbres, d'Ormuzd et des sept grands princes de la lumière contre Arhiman et les sept grands princes des ténèbres. Ormuzd et Arhiman avec leurs phalanges armées combattaient pour l'empire du monde. Toute chose créée appartient à la lumière, mais les ténèbres prennent part au combat sans trêve. Seul, l'homme est placé entre les deux partis, avec la liberté de choisir entre le bien ou le mal. Les Iraniens, fils de la lumière, livrent ainsi le grand combat pour Ormuzd, afin de soumettre le monde à son empire, de l'organiser sur le modèle du royaume de la lumière, et de le maintenir dans la prospérité et la pureté.

Telle était la foi de ce peuple et les impulsions d'où découle sa vie historique. Il se divisait en tribus d'agriculteurs et en tribus de bergers, qui habitaient les âpres montagnes de la Perse sous l'autorité de leurs familles nobles, dont les innombrables forteresses sont encore après des siècles un sujet de

conversation. A leur tête est la race des Parsagades, dont la plus noble maison, celle des Achéménides, est en possession de la royauté nationale. Cyrus, un fils de roi, a vu tant d'orgueil, tant de dissolution, tant de méprisables courtisans à la cour du Grand-Roi à Ecbatane, qu'il pense que ce serait un grand bien s'il pouvait faire tomber la puissance aux mains d'un peuple plus austère, tel que le sien. Il réunit les tribus, dit la légende; pendant un jour, il leur fait défricher la terre et leur fait sentir tout le poids de la sujétion; puis le lendemain, il les convoque à un festin solennel et leur ordonne de faire un choix entre cette triste servitude qui les attache à la glèbe et la vie glorieuse des guerriers, et ils choisissent le combat et la victoire. Cyrus se précipite contre les Mèdes, les défait et s'empare de leur royaume, qui s'étend jusqu'à l'Halys et à l'Iaxarte. Continuant à combattre, il soumet le royaume de Lydie et toute la contrée jusqu'à la mer des Iaones, et le royaume de Babylone jusqu'aux frontières de l'Égypte. Cambyse, fils de Cyrus, ajoute à ces conquêtes le royaume des Pharaons; aucune des vieilles nations, aucun des anciens royaumes ne peut résister à la force du jeune peuple. Mais les Mèdes mettent à profit l'expédition du Grand-Roi dans les déserts au delà de l'Égypte et sa mort si prompte; leurs prêtres, les Mages, choisissent un d'entre eux pour Grand-Roi, en le faisant passer pour le plus jeune fils de Cyrus; ils exemptent les peuples du service militaire et du tribut pendant trois ans, et les peuples se soumettent volontairement. Au bout d'un certain temps, Darius l'Achéménide se soulève avec les chefs des six autres tribus; ils massacrent le mage et ses principaux partisans. « J'ai restauré la puissance qui avait été arrachée à notre race, dit une inscription de Darius; j'ai rétabli les sanctuaires et le culte de Celui qui est le protecteur du royaume; j'ai recouvré, par la grâce d'Ormuzd, ce qui nous avait été enlevé, et je rends heureux le royaume, la Perse, la Médie et les autres provinces, tel qu'il était jadis. »

Darius a organisé le royaume. Autrefois la civilisation de Babel et d'Assur avait pu vaincre et transformer même intérieurement les sujets soumis par la force ; mais, comme il n'y avait point de civilisation perse, comme la religion de la lu-

mière, qui était la force propre et le privilège du peuple perse, ne voulait ni ne pouvait convertir, il fallait que l'unité et la sécurité du royaume fût basée sur l'organisation de la puissance qui avait fondé cet empire et qui devait le gouverner. C'était tout à fait l'opposé de ce que nous avons vu se produire dans le monde hellénique. Dans ce dernier, nous trouvons un seul peuple divisé en mille petits cercles complètement autonomes, se créant des caractères différentiels par l'isolement de sa vie et l'inépuisable fécondité de son génie mobile et original. En Perse, au contraire, nous voyons quantité de nations dont la plupart n'ont plus d'existence particulière et n'en sont même plus capables, et qui sont réunies par la force des armes et maintenues dans cet assemblage par la domination rigide et orgueilleuse du peuple perse ayant à sa tête le Grand-Roi, « l'homme semblable aux dieux ».

Cette monarchie, qui s'étend depuis la mer Hellénique jusqu'à l'Himalaya, depuis le désert d'Afrique jusqu'aux steppes de la mer d'Aral, laisse aux peuples leur individualité, leurs coutumes traditionnelles ; elle les protège en « ce que demande leur droit », est tolérante pour toutes les religions, favorise le commerce et la prospérité des peuples, leur laisse même leurs dynasties princières, pourvu qu'elles se soumettent et paient tribut ; mais elle leur impose une unité militaire et administrative solidement établie et dont tous les dépositaires sont choisis dans la nation dominante, celle des « Perses et Mèdes ». La similitude de religion, la vie rude et austère des champs et des forêts, l'éducation à la cour et sous les yeux du Grand-Roi de la jeunesse noble appelée au service des armes, et de plus les forces militaires réunies autour du roi et qui se composent des dix mille Immortels, de deux mille soldats armés de lances et de deux mille cavaliers, la multitude des nobles qui, de tous les points de cet immense empire, se réunissent dans la capitale et entassent dans le Trésor les tributs et les présents qu'ils ont recueillis, la hiérarchie rigoureuse de rang et d'emploi de tous ces nobles réunis à la cour, depuis le plus humble jusqu'aux « commensaux » et aux « parents » du Grand-Roi, tout cet ensemble donne à la capitale du royaume la force et l'éclat nécessaire pour être le centre de

l'unité et du pouvoir. Le réseau des grandes routes qu'on trace à travers le royaume, les stations de poste où se trouvent des estafettes toujours prêtes, les fortifications qui protègent les défilés et les frontières, assurent l'union et l'intervention aussi prompte que possible du pouvoir central. Les courriers du Grand-Roi peuvent ainsi porter des dépêches de Suse à Sardes, à 350 milles de distance, en moins de dix jours, et dans chaque province, les forces militaires se tiennent prêtes à accomplir les ordres transmis.

Pour l'administration, Darius partage le royaume en vingt satrapies dont la division n'est fondée ni sur la nationalité, ni sur les raisons historiques; ce sont des territoires géographiques, tels que les fixent les frontières naturelles. Les rapports des indigènes avec l'empire consistent seulement en ce qu'ils doivent rester dans l'obéissance, payer leur tribut, fournir le service militaire lorsqu'on fait une levée générale, et enfin entretenir le satrape avec sa cour et les troupes qui occupent les principales villes et les forteresses des frontières de leur domaine. Les satrapes, véritables « rois soumis seulement au Grand-Roi », sont responsables de l'obéissance et de l'ordre dans leurs satrapies. Pour protéger ou agrandir leur territoire ou pour augmenter le tribut, ils font la guerre et concluent la paix avec ou sans l'ordre de la cour. Ils confient eux-mêmes au besoin certains districts de leur territoire à des indigènes ou à leurs favoris, qui alors perçoivent le tribut et gouvernent dans la région ; les troupes se tiennent à leur disposition, mais sous l'autorité de commandants que le roi envoie directement et qui souvent commandent à la fois dans plusieurs satrapies contiguës. La vigilance et l'habileté des troupes, la fidélité des satrapes, la surveillance continuelle que le Grand-Roi exerce sur eux au moyen de ses envoyés, cette pyramide graduée de l'organisation monarchique, est la forme qui embrasse et contient dans la sujétion les régions et les peuples.

Les nobles et le peuple de la Perse participent à la souveraineté de leur roi par de riches dotations, par des dons gracieux sans cesse renouvelés, par des honneurs, par la solde élevée qu'ils reçoivent pour le service militaire. Tout cela et,

d'un autre côté, la surveillance et le contrôle continuels, la discipline sévère, la justice arbitraire et souvent sanglante du roi, retiennent dans la crainte et le devoir ceux qui sont appelés à servir l'État. Malheur au satrape coupable seulement de négligence pour l'agriculture ou la prospérité de sa province, pour les soins à donner à l'irrigation, pour l'établissement de paradis! Malheur à celui dont la province se dépeuple ou dans le territoire duquel la culture du sol rétrograde, à celui qui opprime les sujets! La volonté du roi est que, dans toute leur conduite, ils soient les justes serviteurs de la pure doctrine. Tous doivent diriger leurs regards sur le roi et ne voir que lui. Le roi, comme Ormuzd, dont il est l'image et l'instrument, gouverne le monde de la lumière et combat contre celui du pervers Argès, c'est-à-dire Arhiman; aussi, avec son pouvoir illimité et son infaillibilité, il est au-dessus de tous et de tout.

Tels sont les principaux traits de l'organisation de cette puissance, qui fut le résultat du caractère particulier du peuple perse, de son antique et simple attachement au chef de la race et de l'orgueilleux instinct de légitimité qui régnait dans l'ancienne constitution nobiliaire. Cette grandiose organisation de puissance despotique reposait sur l'idée que la dignité et l'énergie personnelle du roi se renouvelait dans chacun de ses successeurs, sur le fait que la cour et le harem près de lui, et au loin les satrapes et les généraux, ne cessaient pas d'être dirigés et commandés par lui, et enfin que la race dominante restait elle-même fidèle à son austérité, à sa rudesse première ainsi qu'à son dévouement aveugle au dieu-roi.

C'est sous Darius que la puissance des Perses atteignit le plus grand éclat dont elle était capable. Les peuples subjugués eux-mêmes bénissaient son gouvernement; même dans les cités grecques, il se trouvait partout des hommes remarquables qui, pour obtenir la tyrannie, se soumettaient volontairement, eux et leurs concitoyens, au joug des Perses, ce qui n'était pas de nature à augmenter l'estime morale des nobles Perses pour les habiles Hellènes. Après Darius, après les défaites de Salamine et de Mycale, on commença à apercevoir des signes de stagnation et de décadence auxquelles cet empire, incapable d'un développement intérieur, devait suc-

comber dès qu'il cesserait de croître par ses victoires et ses conquêtes. Dès la fin du règne de Xerxès, le relâchement de la puissance despotique et l'influence de la cour et du harem étaient déjà sensibles ; les conquêtes sur les côtes de la Thrace, de l'Hellespont et du Bosphore, ainsi que les îles et les villes grecques sur la côte de l'Asie-Mineure, étaient perdues; bientôt quelques-uns des peuples soumis cherchèrent à secouer le joug ; déjà le soulèvement de l'Égypte et la restauration de l'ancienne dynastie indigène trouvaient l'appui de la Grèce. D'un autre côté, à mesure que les satrapes des provinces extérieures étaient plus heureux dans leurs guerres et qu'ils voyaient se détendre la volonté personnelle et l'énergie de leur maître, ils furent d'autant plus hardis à rechercher leur propre intérêt et cherchèrent à se faire dans leurs satrapies un pouvoir indépendant et héréditaire. Toutefois la solide organisation de l'empire était encore assez forte, la vieille discipline et la fidélité de la noblesse et du peuple perse encore assez vivace pour cicatriser les blessures que cette organisation recevait çà et là.

Le danger devint plus grave lorsqu'à la mort de Darius II (424-404), Cyrus, son plus jeune fils, leva l'étendard de la révolte contre son aîné, Artaxerxès II, qui déjà avait ceint la tiare. Artaxerxès était né avant que son père ne fût parvenu au trône ; Cyrus, qui au contraire était né quand son père était roi, se croyait dans son droit en réclamant la couronne, car c'était en vertu de cette même règle que Xerxès avait succédé à Darius. De plus, Cyrus, qui était le bien-aimé de sa mère Parysatis, avait été envoyé par son père comme *Karanos* en Asie-Mineure, et avait reçu en souveraineté, paraît-il, les satrapies de Cappadoce, de Phrygie et de Lydie. Tissapherne et Pharnabaze, qui jusque-là avaient gouverné les satrapies maritimes, s'étaient conduits en rivaux pendant la lutte acharnée d'Athènes contre Sparte et avaient favorisé tantôt l'un, tantôt l'autre des deux adversaires ; Cyrus, adoptant une politique évidemment conforme aux intérêts de l'empire, se déclara promptement et résolûment pour Sparte. D'après le témoignage des Grecs eux-mêmes, ce jeune prince était plein d'esprit, d'énergie, de talent militaire, à la manière austère de

son peuple. Il pouvait montrer au Spartiate Lysandre le parc qu'il avait établi en grande partie de sa propre main ; et comme celui-ci jetait un coup d'œil incrédule sur ses chaînes d'or et ses somptueux habits, Cyrus lui jura par Mithra que, chaque jour, il ne prenait de la nourriture qu'après avoir fait son devoir soit au travail de la terre, soit dans l'exercice des armes. Il avait appris à connaître et à estimer l'art et la bravoure militaire des Hellènes ; c'était surtout par son appui que Lysandre était devenu maître des Athéniens : de plus, la puissance navale qui avait porté une si grave atteinte au royaume était anéantie avec la chute d'Athènes ; enfin Sparte avait expressément consenti à ce que les villes grecques de l'Asie-Mineure fissent retour à l'empire ; tout cela était de nature à faire croire à Cyrus qu'il pouvait sans danger enrôler, comme noyau de l'armée avec laquelle il comptait prendre possession du trône qui lui était dû, 13,000 mercenaires grecs recrutés dans tous les États helléniques, auxquels viendraient encore s'adjoindre 700 hoplites que Sparte enverrait à Issus. Tissapherne, satrape de l'Ionie et ennemi personnel de Cyrus, avait envoyé un avertissement à Suse en temps opportun ; Artaxerxès se porta contre le rebelle avec le ban de l'empire ; ce fut à l'entrée de la Babylonie, près de Cunaxa, qu'il le rencontra pour lui livrer bataille. Après la victoire des Grecs à leur aile, Cyrus se précipita avec 600 cavaliers contre les 6,000 cavaliers qui environnaient Artaxerxès, rompit leurs rangs, pénétra jusqu'au roi, le blessa, puis tomba lui-même sous les coups d'Artaxerxès et de ses fidèles. La blessure du roi fut guérie par son médecin, le Grec Ctésias. Le harem de Cyrus tomba aussi entre les mains d'Artaxerxès. Parmi les prisonnières se trouvaient deux Grecques que leurs parents avaient amenées au prince à Sardes. L'une d'elles, une Milésienne, parvint heureusement à s'échapper dans le camp des Grecs ; l'autre, la belle Milto de Phocée, qui avait reçu une brillante éducation, entra dans le harem du Grand-Roi et y joua pendant longtemps, à ce que racontent les Grecs, un rôle important.

La journée de Cunaxa affermit extérieurement la puissance du Grand-Roi. Mais ce qui témoignait d'une désorganisation

profonde, c'est qu'immédiatement avant la bataille beaucoup des nobles de l'armée royale étaient passés du côté des rebelles. Un symptôme plus inquiétant encore, c'est que cette petite troupe de Grecs eût pu, sur le champ de bataille, rompre et renverser les masses de l'armée royale et qu'ensuite, marchant en rangs serrés à travers le royaume, elle eût réussi à atteindre les côtes du Pont. C'était donc bien peu de chose que l'organisation de l'empire pour qu'une armée ennemie pût ainsi traverser impunément trois, quatre satrapies, en narguant les forteresses de leurs frontières? Si le satrape de Cilicie, qui appartenait à la vieille race indigène des *Syennesis*, eût fait son devoir ainsi que la flotte perse, qui était commandée par l'Égyptien Tamos, jamais le rebelle n'aurait pu franchir les défilés du Taurus. Avant tout, ce qui montrait qu'on devait traiter avec plus de circonspection et de rigueur que jamais les satrapies des provinces occidentales qui tout autour des côtes étaient pénétrées d'éléments helléniques, c'est que Cyrus, avec l'autorité excessive dont il était investi, avait pu y lever toute une armée de Grecs. La faute n'incombait pas au système des satrapies, mais bien au pouvoir central qui avait laissé les *Karanoi* et les satrapes s'habituer à diriger la politique par eux-mêmes, à gouverner comme des souverains territoriaux et à se faire, dans les tyrans des villes, les fermiers d'impôts et leurs favoris à gages, un parti personnel qui leur donnait assez de force pour qu'ils fussent insolents avec leurs supérieurs et oppressifs envers leurs inférieurs.

Peut-être cependant n'est-ce pas seulement dans ces conjonctures que le nombre des satrapies de l'Asie-Mineure, borné à quatre dans le régime institué par Darius Ier, fut augmenté. La grande satrapie de Phrygie, qui s'étendait de la Propontide au Taurus et aux monts d'Arménie et qui comprenait presque tout le plateau intérieur, fut divisée en trois satrapies, celles de la Phrygie d'Hellespont, de la Grande-Phrygie et de Cappadoce ; toute la Carie et la côte méridionale jusqu'à la Cilicie furent retranchées de la satrapie d'Ionie ; la Cilicie fut dorénavant laissée sans satrape, et devint, paraît-il, un territoire immédiat de l'empire.

Déjà les Spartiates, sous la conduite d'Agésilas, s'étaient avancés dans les provinces extérieures pour tenter le sort des armes contre les Perses. Tissapherne était retourné à son ancien poste, mais son manque d'énergie et de succès fournit à la reine-mère l'occasion de venger la mort de son fils préféré dans le sang de ce satrape qu'elle haïssait : un successeur fut envoyé à Tissapherne, avec ordre de le mettre à mort.

Ce qui était fort sérieux, c'est que dans le même temps l'Égypte était en armes. A Cunaxa, les Égyptiens avaient encore combattu dans l'armée du Grand-Roi, mais on savait déjà dans l'armée grecque que l'Égypte avait fait défection. Ce Tamos, dont nous avons déjà parlé, s'enfuit avec la flotte vers l'Égypte ; Sparte entra en rapport avec Memphis et en tira des subsides, avec promesse d'un secours ultérieur. Il n'était que trop facile aux cités phéniciennes et à Cypre, où le roi Évagoras introduisait avec zèle les mœurs de la Grèce, de suivre l'exemple de l'Égypte ; la puissance maritime des Perses était en jeu tout entière. En même temps, l'armée de terre des Grecs serrait de près les satrapes de l'Asie-mineure. Le danger que l'empire avait couru au temps de Périclès se représentait plus formidable encore. Comment y faire face ?

Le véritable moyen fut indiqué par l'Athénien Conon, qui avait trouvé asile à la cour d'Évagoras après la dernière défaite de la puissance athénienne. D'après son conseil, le satrape de la Phrygie d'Hellespont reçut ordre de réunir une flotte et de rendre possible, au moyen de l'or perse, une guerre de tous les États helléniques contre Sparte. La victoire de Conon à Cnide, la levée de boucliers de Thèbes, de Corinthe, d'Athènes, l'expédition navale que Pharnabaze avait poussée jusque sur la côte laconienne et l'apparition de ce satrape au milieu du Conseil fédéral à Corinthe, forcèrent Agésilas à retourner précipitamment dans sa patrie. Sparte, bientôt vigoureusement assaillie, rechercha la faveur et l'alliance du Grand-Roi ; elle envoya Antalcidas pour conclure cette paix par laquelle Sparte abandonnait à l'empire les villes grecques d'Asie et Cypre par-dessus le marché. La Perse tenait la Grèce non plus par ses armes, mais par sa diplomatie ; la cour de Suse, en favorisant tantôt les Spartiates, tantôt les Athé-

niens, tantôt les Thébains, tenait en haleine les États de la Grèce encore capables de lutter : elle les laissait se déchirer entre eux.

Malheureusement pour le Grand-Roi, les pays qui se révoltaient contre lui, tels que Cypre, l'Égypte, les côtes de Syrie, trouvaient dans ces luttes qui désolaient la Grèce l'occasion d'en tirer des secours, et déjà les satrapes de l'Asie-Mineure ne se laissaient plus diriger seulement par la cour dans leurs rapports avec cette confusion qui régnait en Grèce. La main du trop débonnaire Artaxerxès n'était pas assez ferme pour serrer le frein. Après une guerre de dix ans contre le roi de Cypre, tout ce qu'il put obtenir fut que cette île paierait tribut comme avant. Déjà il n'était plus maître de l'Égypte, malgré l'armée de mercenaires helléniques qu'il y avait envoyée et malgré Iphicrate qui la commandait. Ce fut en vain qu'il déploya toute la vigueur possible contre les Cadusiens qui s'étaient soulevés dans les montagnes voisines de la mer Caspienne; il ne put les soumettre. Les montagnards cantonnés entre Suse, Ecbatane et Persépolis s'étaient affranchis de sa domination ; lorsque le Grand-Roi avec sa cour traversa leur territoire, ils exigèrent et obtinrent un tribut pour le passage. Déjà quelques satrapes de l'Asie-Mineure se révoltaient : Ariobarzane dans la Phrygie d'Hellespont, Autophradate en Lydie, Mausole, Oronte; et ce fut seulement la trahison d'Oronte, que ces satrapes avaient choisi pour leur chef, qui conserva la Péninsule au Grand-Roi.

L'histoire, écrite à la vérité par des Grecs, nous fait encore un tableau plus triste de la faiblesse du vieil Artaxerxès dans le domaine de sa cour, où il joue le rôle d'une balle entre les mains de sa mère, de son harem, des ses eunuques. Devenu nonagénaire, il désigna pour son successeur son fils Darius, et lui donna le droit de porter dès lors la tiare. Mais celui-ci forma une conspiration contre la vie de son père, à cause d'une faveur qui lui fut refusée, et Artaxerxès, en ayant eu connaissance, ordonna que Darius fût puni de mort. Le plus voisin du trône fut alors Ariaspe et, après lui, Arsame ; mais un troisième fils d'Artaxerxès, Ochos, poussa, dit-on, le premier au suicide par de faux bruits qu'il répandit d'une disgrâce de son

père, puis se débarrassa du second en soudoyant des assassins. Aussitôt après, Artaxerxès mourut, et Ochos lui succéda.

La tradition nous représente Ochos comme un véritable despote asiatique, sanguinaire et rusé, énergique et voluptueux, et d'autant plus terrible que ses décisions étaient prises avec sang-froid et calcul. Un caractère comme le sien pouvait encore une fois rassembler les lambeaux épars de l'empire ébranlé jusque dans ses fondements et lui donner une apparence de force et de jeunesse : il pouvait contraindre à la soumission les peuples rebelles et les satrapes insolents en les habituant à être les spectateurs silencieux de ses caprices, de ses instincts sanguinaires, de ses voluptés insensées. Il commença par mettre à mort ses plus jeunes frères et leurs partisans, et la cour de Perse, remplie d'admiration, lui donna le nom de son père, qui n'avait eu d'autre vertu que la douceur.

La manière dont avait eu lieu la succession au trône, et peut-être même les sanglants événements qui l'avaient précédée, furent la cause ou le prétexte de nouveaux soulèvements dans les satrapies d'Asie-Mineure et d'un redoublement d'audace en Égypte : Oronte, qui gouvernait l'Ionie, et Artabaze, qui gouvernait la Phrygie d'Hellespont, se révoltèrent. Des inscriptions attiques attestent l'alliance d'Oronte avec Athènes. Artabaze avait attiré près de lui deux Rhodiens, Mentor et Memnon, qui étaient frères et tous deux hommes de guerre habiles ; il avait épousé leur sœur, et les avait mis à la tête de ses mercenaires grecs. Les stratèges athéniens, Charès, Charidème, Phocion, lui prêtèrent leur concours. D'autres satrapes restèrent du côté du roi, notamment celui de Carie, Mausole, issu de l'ancienne famille des dynastes du pays. Sa première opération fut de détacher Rhodes, Cos et Chios de la ligue attique (357). Les Athéniens n'en furent que plus zélés à seconder les satrapes révoltés. L'armée que le roi envoya contre eux fut battue avec le concours de Charès, et les Athéniens en ressentirent une joie aussi grande que s'il se fût agi d'une seconde victoire de Marathon. Mais une ambassade perse parut à Athènes pour porter plainte contre Charès et menacer d'envoyer aux ennemis des Athéniens un secours de trois cents

trirèmes. On se hâta alors d'apaiser la colère du roi et de conclure la paix avec les alliés révoltés (355). Artabaze, privé du secours des Athéniens, n'en poursuivit pas moins la lutte. Son beau-frère Memnon entreprit une expédition contre le tyran du Bosphore cimmérien, qui était en guerre avec Héraclée, la ville plus importante de la côte de Bithynie sur le Pont. Artabaze lui-même avait réussi à tirer du secours des Thébains, qui lui envoyèrent leur général Pamménès avec cinq mille mercenaires ; avec ce secours, il défit en deux batailles les troupes du roi. Mais Artabaze, ayant cru s'apercevoir de pourparlers entre le général thébain et l'ennemi, fit jeter Pamménès dans les fers ; le Grand-Roi avait envoyé à Thèbes des sommes considérables, et il est possible que le général eût reçu de sa patrie des instructions secrètes pour agir ainsi. A partir de ce moment, la fortune d'Artabaze déclina rapidement : il dut fuir (vers 351) et trouva asile, ainsi que Memnon, à la cour de Macédoine ; Mentor s'en alla en Égypte.

Depuis longtemps, l'Égypte était le véritable foyer de la lutte contre l'empire perse. Déjà, sous le règne d'Artaxerxès II, Tachos, fils de Nectanébo, avait préparé dans ce pays une grande entreprise. Avec une armée de 80,000 Égyptiens et de 10,000 mercenaires grecs, auxquels Sparte en adjoignit mille autres sous la conduite d'Agésilas, avec une flotte de deux cents vaisseaux placée sous les ordres de l'Athénien Chabrias, Tachos espérait même conquérir la province de Syrie. Mais il s'était tellement aliéné le roi Agésilas par sa méfiance et ses dédains, et le peuple de l'Égypte par ses extorsions, que, tandis qu'il était en Syrie, Nectanébo II, fils de son oncle, se fit proclamer Pharaon ; et, comme Agésilas se rangea avec ses troupes du côté du nouveau roi, il ne resta à Tachos d'autre parti à prendre que de s'enfuir à Suse et d'implorer la clémence du Grand-Roi. Contre Nectanébo s'éleva bientôt à Mendès un autre prétendant, qui vit accourir des adhérents en masse : la chose alla si loin, que le Pharaon, avec ses Grecs, fut cerné et entouré de fossés et de retranchements qui les resserrèrent de plus en plus, jusqu'à ce que le vieil Agésilas, se précipitant à la tête de ses Grecs contre les cent mille hommes du prétendant, dispersât toute cette

bande et la mît en fuite. Ce fut le dernier exploit du vieux roi spartiate ; il mourut au moment où il se disposait à rentrer dans sa patrie (358).

Les documents insuffisants que nous avons sur cette époque nous apprennent seulement qu'Artaxerxès II avait encore eu le temps d'envoyer son fils Ochos contre les Égyptiens, que l'entreprise échoua, et que Ochos, dès qu'il fut monté sur le trône, combattit les Cadusiens et les vainquit.

Peu d'années après, vers 354, Athènes était en proie à la plus vive inquiétude au sujet des préparatifs que faisait le roi Ochos ; depuis Xerxès on n'en avait point vu de pareils. On disait qu'il voulait d'abord réduire l'Égypte, et ensuite se précipiter sur la Grèce. C'était ainsi, disait-on, que Darius avait d'abord soumis l'Égypte, puis s'était tourné contre la Grèce ; Xerxès également n'avait entrepris son expédition contre les Hellènes qu'après avoir dompté les Égyptiens. Ochos eût été déjà en route, qu'on n'eût pas parlé autrement à Athènes. On racontait comment sa flotte était toute prête à transporter ses troupes : 1,200 chameaux devaient porter le Trésor à sa suite ; son or devait lui servir à lever en foule des mercenaires helléniques qu'il adjoindrait à son armée d'Asie ; on ajoutait qu'Athènes, qui n'avait oublié ni Marathon, ni Salamine, devait commencer la guerre contre lui. En réalité, l'armée royale ne se réunissait pas aussi promptement. Avant qu'elle fût rassemblée, les Phéniciens, se joignant à la révolte qui durait encore en Asie-Mineure, s'étaient soulevés ; les Sidoniens, sous leur prince Tennès, entraînèrent, à la diète de Tripolis, les autres villes dans leur défection ; on s'allia à Nectanébo ; on détruisit les châteaux et les paradis royaux, on brûla les magasins, on massacra les Perses qui se trouvaient dans les villes. Toutes les cités, et en particulier la riche et industrieuse Sidon, armèrent avec la plus grande activité, enrôlèrent des mercenaires et mirent leurs vaisseaux en état. Le Grand-Roi, dont l'armée se réunissait à Babylone, ordonna à Bélésys, satrape de Syrie, et à Mazæos, gouverneur de Cilicie, d'attaquer Sidon. Mais Tennès, soutenu par 4,000 mercenaires grecs envoyés par Nectanébo et conduits par Mentor, opposa une heureuse résistance. En même temps, les neuf villes de Cypre

se liguèrent avec les Égyptiens et les Phéniciens pour être, comme eux, indépendantes sous le gouvernement de leurs neuf princes; elles équipèrent aussi leurs vaisseaux, et enrôlèrent des mercenaires grecs. Nectanébo lui-même était parfaitement préparé ; il avait à la tête de ses mercenaires l'Athénien Diophantos et le Spartiate Lamios.

Ochos dut se retirer « avec honte et déshonneur », comme dit un orateur athénien du temps. Il prépara une troisième expédition et somma les États helléniques de le soutenir. On en était alors arrivé à la dernière phase de la guerre Sacrée: Thèbes du moins lui envoya 1,000 mercenaires conduits par Lacratès, et Argos 3,000 sous le commandement de Nicostratos; dans les villes grecques de l'Asie, on leva 6,000 hommes qui furent placés sous les ordres de Bagoas. Le Grand-Roi ordonna au satrape Idrieus de Carie d'attaquer Cypre, et lui-même se tourna contre les villes phéniciennes. Devant des forces aussi supérieures, les révoltés perdirent courage: seuls les Sidoniens se déterminèrent à pousser la résistance jusqu'au bout : ils brûlèrent leurs vaisseaux pour se rendre la fuite impossible. Mais le roi Tennès, d'après les conseils de Mentor, avait déjà commencé des négociations: tous deux trahirent la ville. Quand les Sidoniens virent la citadelle et les portes aux mains de l'ennemi, comprenant alors que tout salut était impossible, ils incendièrent la cité et cherchèrent la mort dans les flammes; 40,000 hommes, dit-on, périrent ainsi. Les rois de Cypre perdirent aussi courage et se soumirent.

Sidon tombée, la route de l'Égypte était libre. L'armée du Grand-Roi s'avança vers le sud le long de la côte, et après avoir éprouvé des pertes considérables dans le désert qui sépare l'Asie de l'Égypte, elle arriva à la frontière sous les murs de la forteresse de Pélusion, que défendaient 5,000 Grecs commandés par Philophron. Les Thébains, que conduisait Lacratès, jaloux de confirmer leur renommée guerrière, commencèrent aussitôt l'attaque : ils furent repoussés, et l'arrivée de la nuit les sauva seule d'un plus grand désastre. Nectanébo devait espérer pouvoir soutenir la lutte ; il avait 20,000 Grecs, autant de Libyens, 60,000 Égyptiens, et un grand nombre de bateaux du Nil pour barrer sur tous les points la traversée du

fleuve à l'ennemi, lors même qu'il aurait pu s'emparer des fortifications qui défendaient toute la rive droite.

Le Grand-Roi divisa ses forces. Lui-même remonta le Nil, menaçant Memphis; les mercenaires béotiens et l'infanterie perse, sous les ordres de Lacratès et de Rœsacès, satrape de Lydie, devaient investir Pélusion; les mercenaires d'Argos, commandés par Nicostratos, et 1,000 Perses d'élite conduits par Aristazane, furent envoyés avec quatre-vingts trirèmes pour tenter un abordage sur les derrières de Pélusion; enfin un quatrième corps, comprenant les mercenaires de Mentor et les 6,000 Grecs de Bagoas, se porta au sud de Pélusion pour couper les communications entre cette place et Memphis. Le hardi Nicostratos réussit à aborder sur les derrières des lignes ennemies et battit les Égyptiens qui s'y trouvaient ainsi que les mercenaires grecs qui, sous la conduite de Clinias de Cos, accouraient pour les soutenir. Nectanébo se hâta de concentrer alors ses troupes en arrière sur Memphis. Après une vaillante résistance, Philophron rendit Pélusion à condition de pouvoir se retirer librement. Mentor et Bagoas se tournèrent contre Bubastis. La sommation faite aux habitants de se soumettre, la menace de leur infliger, en cas de résistance inutile, le même châtiment qu'à Sidon, firent éclater la discorde entre les Grecs, qui étaient prêts à risquer leur vie, et les lâches Égyptiens. Les Grecs continuèrent à combattre. La prise de la ville, qui eut lieu enfin, aurait coûté la vie à Bagoas, le favori du roi, si Mentor ne se fût hâté de le sauver; cette prise fut suivie de l'occupation de toutes les autres places de la Basse-Égypte. En présence des forces supérieures qui s'avançaient, Nectanébo ne se crut plus en sûreté dans sa capitale; il s'enfuit en Éthiopie avec ses trésors en remontant le Nil.

C'est ainsi qu'Artaxerxès III soumit l'Égypte, vers 344. Il fit sentir tout le poids de sa colère à cette contrée qui pendant soixante ans avait été séparée de l'empire; les temps de Cambyse se renouvelèrent; les exécutions y eurent lieu en masse; on y commit les plus affreuses dévastations; le Grand-Roi transperça de sa propre main le bœuf sacré Apis; il ordonna d'enlever des temples leurs ornements, l'or et jusqu'aux livres sacrés. Le peuple lui donna depuis lors le surnom de « Poi-

gnard ». Puis, après avoir établi Phérendace comme satrape et renvoyé dans leur patrie les mercenaires grecs chargés de riches présents, le roi, couvert de gloire, s'en retourna à Suse avec un immense butin.

Dix ans auparavant, dès les premiers préparatifs d'Artaxerxès III, les orateurs d'Athènes avaient peint la gravité du péril que courait l'Hellade lorsque l'Égypte aurait fait retour à la Perse. Maintenant, on n'avait souci à Athènes que de la puissance croissante du roi de Macédoine, qui déjà étendait la main vers Périnthe et Byzance. Réellement, Philippe pouvait bien penser qu'il devait se hâter s'il voulait prévenir l'invasion en Europe de la puissance des Perses, qui trouvait de mercenaires grecs et d'alliés grecs ce qu'elle en voulait payer ; c'est sur son territoire que le flot des Barbares eût commencé à se répandre.

L'empire des Perses était maintenant aussi puissant que dans ses meilleurs jours. Il avait appris à faire la guerre avec des généraux grecs et des mercenaires grecs, et cette circonstance semblait devoir lui assurer une nouvelle prépondérance tant que le monde grec resterait tel qu'il était, plein de forces vagabondes, morcelé en une quantité infinie de localités autonomes, avec une domination de partis toujours changeante dans chaque ville. Le Grand-Roi avait recouvré tout le royaume de ses pères, à l'exception des territoires au delà de l'Hellespont jadis incorporés par Darius et Xerxès à l'empire, c'est-à-dire la Thrace, la Macédoine et la Thessalie. Dans son chiliarque Bagoas et dans le Rhodien Mentor, il avait deux excellents instruments pour continuer ses opérations ; liés ensemble par la foi jurée, ils servaient le maître et le dirigeaient. Bagoas était tout-puissant à la cour et dans les satrapies supérieures, et Mentor, qui connaissait à merveille la côte de l'Asie Mineure, avait été placé à la tête des forces militaires de la région, probablement en qualité de *Karanos*, comme autrefois Cyrus.

A l'instigation de Mentor, le Grand-Roi fit grâce à Artabaze, à Memnon et à leur famille, qui avaient trouvé asile à la cour de Macédoine ; ils rentrèrent en Perse. On rapporte un trait qui se passa dans ce temps et qui ouvre des aperçus instructifs.

Un Bithynien du nom d'Euboulos, changeur de son métier, avait acquis, probablement en affermant le tribut, la ville d'Atarnée, la forteresse d'Assos et la riche côte qui s'étend en face de Lesbos. Il les avait léguées par héritage à son fidèle Hermias, qui était un esclave trois fois échappé, comme on disait dans la maligne Athènes, où Hermias était connu comme un disciple de Platon et un ami d'Aristote. Ce dernier même, sur l'invitation d'Hermias, avait consenti à venir se fixer pendant un certain temps (348-47) à Atarnée, après la mort de Platon. Mentor se tourna contre ce riche tyran, et, sous le prétexte de lui faciliter les moyens de rentrer en grâce près du Grand-Roi, il l'attira à une conférence. Là, il le fit arrêter et l'envoya à Suse où il fut crucifié, tandis que Mentor s'emparait de ses trésors et de son territoire. Seule la nièce d'Hermias, qui était en même temps sa fille adoptive, parvint à se sauver et s'enfuit près d'Aristote : le philosophe prit pour femme cette jeune fille maintenant pauvre, mais modeste et courageuse.

C'était le temps où Philippe s'avançait contre la Thrace et où Byzance et Périnthe paraissaient menacées. Démosthène recommanda alors aux Athéniens d'envoyer des ambassadeurs au Grand-Roi pour lui faire connaître quel était le but des préparatifs macédoniens ; un des plus puissants amis de Philippe, qui était initié à tous ses plans, était déjà pris, disait-on, et entre les mains du roi. Arsitès, satrape de la Phrygie d'Hellespont, envoya aux Périnthiens de l'argent, des provisions, des armes et des mercenaires, sous la conduite de l'Athénien Apollodoros. Mais à la demande des ambassadeurs athéniens qui réclamaient des subsides de la Perse, le Grand-Roi répondit par une lettre « fort orgueilleuse et barbare ». Qu'il méprisât les Athéniens, ou même qu'il méditât leur perte, les événements n'en allèrent pas moins vite en Grèce, et ils s'accomplirent au moment où une prompte mort vint enlever le Grand-Roi.

Depuis le glorieux retour d'Égypte, le roi, rentré dans sa capitale, gouvernait avec un arbitraire et une cruauté effrénée. Tous le craignaient et le haïssaient ; celui auquel il avait donné sa confiance en abusait. Son confident Bagoas était un Égyp-

tien ; bien qu'il eût aidé à la ruine de sa patrie, il était cependant dévoué aux croyances et aux superstitions de sa race, et n'avait pas oublié le pillage des sanctuaires de son pays, ni le meurtre de l'Apis sacré. A mesure que croissait l'animosité contre le Grand-Roi dans l'empire et à la cour, les plans de son astucieux favori devenaient plus hardis. L'eunuque gagna le médecin du roi, et un breuvage empoisonné mit fin à la vie de ce roi détesté. L'empire était aux mains de l'eunuque ; pour affermir d'autant plus sa position, celui-ci fit sacrer le plus jeune fils du roi, Arsès, et massacrer ses frères, dont un seul, Bisthanès, parvint à se sauver. Ceci se passait à peu près au moment de la bataille de Chéronée.

Bientôt Arsès sentit l'insolent orgueil de l'eunuque ; il ne lui pardonnait pas le meurtre de son père et de ses frères. Bagoas se hâta de le prévenir et le fit assassiner avec ses enfants, après un règne de deux ans. Pour la seconde fois, la tiare était dans ses mains ; mais la maison royale était épuisée : Ochos avait massacré les fils d'Artaxerxès II, et Bagoas les fils et le petit-fils d'Ochos, à l'exception de ce Bisthanès qui avait cherché son salut dans la fuite. Il restait pourtant encore un fils de ce Darius auquel son père Artaxerxès II avait donné la tiare et refusé une faveur : il se nommait Arboupalos. Mais les yeux des Perses se tournèrent sur Codomannos, qui appartenait à une ligne collatérale de la famille des Achéménides. C'était le fils d'Arsame, fils du frère d'Artaxerxès II, et de Sisygambis, fille de ce même Artaxerxès. Dans la guerre que fit Ochos aux Cadusiens, il avait accepté le défi du géant qui leur servait de général, ce que personne autre n'avait osé faire, et l'avait vaincu. Les Perses lui avaient alors décerné le prix de la valeur ; tous, jeunes et vieux, avaient célébré son nom, et le roi Ochos, après l'avoir comblé de présents et de louanges, lui avait donné la satrapie d'Arménie. Soit que Bagoas eût cédé à l'opinion publique ou qu'il se fût bercé de l'espoir que Codomannos, ayant reçu la tiare de ses mains, lui resterait dévoué, il reconnut bientôt combien il s'était trompé. Le roi, qui prit le nom de Darius, haïssait le meurtrier et méprisait ses conseils. Bagoas résolut de se débarrasser de lui et mêla du poison dans sa coupe ; Darius averti fit appeler l'eunuque et

lui donna l'ordre de boire cette coupe, comme si c'eût été une marque de sa faveur. C'est ainsi que Bagoas trouva, mais bien tard, son châtiment.

Les rênes du royaume étaient entre les mains d'un roi tel que les Perses n'en avaient pas eu depuis longtemps; beau et grave, tel que l'Asiatique se représente volontiers son souverain, gracieux pour tous et honoré de tous, doué de toutes les vertus de ses grands aïeux, exempt des vices hideux qui avaient dégradé la vie d'Ochos et mené l'empire à sa perte, Darius paraissait être destiné à guérir de ses blessures cet empire auquel il était arrivé sans avoir eu besoin ni de crime, ni de sang. Aucune révolte ne vint troubler le commencement de son règne; l'Égypte était de nouveau soumise à l'empire, les Bactriens et les Syriens obéissaient fidèlement au roi. Depuis les côtes ioniennes jusqu'à l'Indus, l'Asie, unie sous le noble Darius, semblait en sécurité comme elle ne l'avait pas été depuis longtemps. Et pourtant, ce roi devait être le dernier des descendants de Cyrus qui régnerait sur l'Asie, comme s'il fallait une tête innocente pour expier ce qui ne pouvait plus se guérir.

Déjà s'amoncelait à l'horizon la tempête qui devait anéantir la Perse. Déjà les satrapes des côtes avaient envoyé des messages portant que le roi de Macédoine avait fait la paix et conclu alliance avec les États de la Grèce, et qu'il préparait son armée pour se jeter, au printemps prochain, sur les provinces de l'Asie Mineure. Darius désirait éviter à tout prix cette guerre; il semblait pressentir que son colossal empire, déchiré intérieurement et languissant, n'avait besoin que d'une secousse extérieure pour se disloquer. Dans cette indécision, il laissa passer le dernier délai qu'il eût pour prévenir cette attaque redoutée.

Au moment même où Darius montait sur le trône, le roi Philippe faisait traverser l'Hellespont à ses premières troupes, sous la conduite de Parménion et d'Attale, avec ordre de s'établir fortement dans les villes grecques des satrapies voisines.

Déjà les membres de la Ligue hellénique avaient reçu avis d'envoyer leurs contingents en Macédoine et de réunir leurs

trirèmes à la flotte macédonienne. Philippe comptait se mettre lui-même en marche bientôt après pour commencer, à la tête des forces gréco-macédoniennes, l'œuvre à laquelle il avait jusque-là travaillé.

---

## CHAPITRE DEUXIÈME

La Macédoine : le pays, la race, la dynastie. — Politique intérieure du roi Philippe II. — La noblesse; la cour. — Olympias. — Jeunesse d'Alexandre. — Dissensions dans la famille royale. — Attale. — Meurtre de Philippe II.

Mais Philippe était-il, ses Macédoniens étaient-ils des Grecs, pour être en droit d'entreprendre la lutte contre les Perses dans l'esprit du peuple hellénique et en suivant le courant de son histoire?

Les défenseurs de la vieille politique particulariste et de la « liberté » grecque l'ont souvent contesté, et leur plus grand orateur, Démosthène, emporté par son zèle patriotique, va jusqu'à affirmer que Philippe n'est ni Hellène, ni parent des Hellènes, mais qu'il appartient à cette race de Barbares qui ne sont même pas bons à servir d'esclaves [1].

Des traditions plus anciennes nous donnent des Macédoniens une autre idée. Eschyle, ainsi que nous l'avons déjà rapporté, fait dire à Pélasgos, roi d'Argos, que son peuple, appelé de son nom Pélasgien, s'étend jusqu'aux eaux limpides du Strymon et occupe, avec la contrée montagneuse de Dodone, les versants du Pinde et les vastes provinces de la Péonie. Ainsi le vieux combattant de Marathon considère les peuplades qui habitent les bords de l'Haliacmon et de l'Axios comme appartenant à la même race que les anciens habitants de la contrée qui s'étend depuis l'Olympe jusqu'au Ténare et que ceux de l'ouest du Pinde. La haute chaîne du Pinde, qui sépare la

[1]) Demosth., *Philipp. III*, § 32. *Olynth. III*, § 16. 24. *De falsa leg.*, § 305. 308.

Thessalie de la contrée montagneuse de Dodone et de l'Épire, forme, en s'avançant vers le nord jusqu'au Tchar-Dagh (l'ancien Scardos), la muraille de séparation entre la Macédoine et l'Illyrie ; puis la chaîne s'infléchit à l'est, vers les sources du Strymon, dont elle côtoie ensuite la rive gauche dans la direction du sud-est jusqu'à la côte sous le nom d'Orbelos, et achève de former la frontière naturelle du territoire macédono-péonien, qu'elle sépare également des peuples thraces à l'est et au nord. Dans la région ainsi enclose pénètrent l'Haliacmon, l'Axios avec ses affluents, le Strymon, une seconde et une troisième chaîne de montagnes qui, à peu près concentriques au Pinde-Scardos-Orbelos, entourent la plaine centrale riveraine de la mer, celle qui va de Pella et Thessalonique jusqu'au golfe Thermaïque. La double ceinture de vallées à travers lesquelles se frayent un passage les trois fleuves pour venir, à deux au moins, l'Haliacmon et l'Axios, atteindre la mer l'un près de l'autre dans cette plaine du littoral, divise naturellement cette population en tribus cantonales, et désigne la plaine de la côte pour être leur centre commun et leur lieu de réunion.

D'après le récit d'Hérodote, le peuple qui plus tard a porté le nom de Doriens fut chassé de la Thessalie, et vint s'établir près du Pinde dans la vallée de l'Haliacmon, où il porta le nom de Macédoniens[1]. D'autres légendes racontent qu'Argéas, l'ancêtre des Macédoniens, sortit d'Argos pour aller s'établir en Orestide, dans le territoire où l'Haliacmon prend sa source. Ces légendes expliquent ainsi le nom d'Argéades, que l'on donnait probablement à la famille royale[2]. D'après une autre tradition[3], qui était alors la plus répandue dans le pays, trois frères Héraclides, de la race princière d'Argos issue de Témé-

[1]) Herodot., I, 56. Pour plus amples détails sur ces légendes, voy. Abel, *Makedonien*, p. 97 sqq.

[2]) Ἄργος τὸ ἐν Ὀρεστεία ὅθεν οἱ Ἀργεάδαι Μακεδόνες (Appian., *B. Syr.*, 63). Cf. Strab., V, p. 329 : *epit. fr.*, 11, et les vers sibyllins cités par Pausanias (VII, 8, 9).

[3]) Herod., VIII, 137 sqq. V, 22. Thucyd., II, 99. Comme Thucydide parle expressément des « huit rois avant Archélaos », la généalogie royale qui remonte jusqu'à Caranos a dû être fabriquée plus tard, probablement — d'après Weissenborn et Gutschmid — par Euripide.

nos, s'en allèrent au nord, chez les Illyriens, puis plus loin dans la Haute-Macédoine, et s'établirent ensuite à Édesse, près des grandes cascades qui déversent les eaux dans la vaste et fertile contrée du littoral. C'est-là, à Édesse, qui fut aussi nommée Ægæ, que Perdiccas, le plus jeune des trois frères, fonda un royaume qui, s'étendant peu à peu, s'annexa les régions circonvoisines, l'Émathie, la Mygdonie, la Bottiée, la Piérie, l'Amphaxitide.

Ils appartenaient aux mêmes tribus pélasgiques qui jadis avaient occupé tout le territoire hellénique, et dont quelques-unes, restées en arrière de la civilisation des Hellènes, furent considérées plus tard par ceux-ci comme des Barbares ou semi-Barbares. La religion et les mœurs des Macédoniens prouvent cette communauté d'origine. Sur les frontières, il put bien se produire un mélange avec les tribus illyriennes et thraces ; mais la langue des Macédoniens nous apparaît comme très voisine des plus anciens dialectes helléniques [1].

Dans le régime militaire des Macédoniens, le nom des hétæres est resté en usage jusque dans les derniers temps. Si, comme on n'en saurait douter, ce nom a été importé dans le pays dès l'établissement de la royauté, il en résulte que les Héraclides macédoniens établis dans un pays étranger avaient à y remplir la même tâche que leurs ancètres dans le Péloponnèse; comme eux, ils devaient fonder leur puissance et leur droit sur l'asservissement des anciens indigènes ; la seule

[1]) Tout récemment A. Fick, *Zum makedonischen Dialekte* (in Kuhn's Zeitschrift, XXII, p. 193 sqq.) a élucidé cette question, et, en dépit des objections de G. Meyer (in *Jahrbb. f. klass. Philol.*, 1875, p. 186), il a démontré, à mon sens, par des preuves convaincantes que ce que l'on possède de gloses et de noms macédoniens est en majeure partie de caractère foncièrement grec, surtout les noms antérieurs à Alexandre le Philhellène : ainsi, le nom de cet Alexandre lui-même, ceux de ses prédécesseurs qui sont, en remontant, Amyntas, Alcétas, Aéropos (nom d'un roi de Tégée, Pausan., VIII, 44, 8), Philippe, Perdiccas. Cependant, dans la liste de noms macédoniens qui date de Ol. LXXXIX (C. I. Attic., n° 42), il s'en trouve aussi de bien étranges, Γαιτέας, Σταδμέας, et — dans le fragment 42 d, qui doit appartenir à la même inscription — Ἔϐαρος, Κρατέννας. Parmi les gloses macédoniennes (ap. Meyer, *op. cit.*, n° 50), γράϐιον, signifiant le copeau de sapin que l'on emploie comme luminaire, rappelle le nom du prince illyrien Γράϐος dans l'inscription de l'an 355 (publiée dans l'Ἐφημ. ἀρχ., 1874, p. 451 et insérée maintenant au C. I. Attic., II, n° 66 b).

différence était que, dans cette contrée plus que dans les autres pays doriens, l'élément ancien se mêla intimement au nouveau, et se fondit en un tout qui conservait la vigueur mais aussi la grossière rudesse des ancêtres; il y eut là, pour ainsi dire, un âge héroïque, moins la poésie. Les mœurs indigènes étaient tout à fait semblables aux vieilles coutumes franques : celui qui n'avait encore tué aucun ennemi devait porter un licou pour ceinture [1] ; celui qui n'avait encore abattu aucun sanglier à la chasse devait rester assis et non couché dans un festin [2] ; dans les funérailles, c'était la fille du défunt qui devait éteindre le bûcher sur lequel avait été brûlé le cadavre [3] ; on rapporte que, par la volonté des dieux, les trophées de la première victoire que Caranos remporta sur les tribus indigènes furent, pendant la nuit, renversés par un lion, afin de montrer qu'on n'avait pas vaincu des ennemis, mais bien gagné des amis [4], et on ajoute que depuis ce temps la coutume est restée chez les Macédoniens de n'élever aucun trophée sur les ennemis vaincus, Hellènes ou Barbares. Philippe, après la bataille de Chéronée, et Alexandre, après ses victoires sur les Perses ou les Indiens, se sont, dit-on, conformés à cet usage.

Au temps même où la Macédoine remportait ces victoires, Aristote écrivait que, « dans les pays helléniques, la royauté s'est conservée seulement à Sparte, chez les Molosses et en Macédoine ; chez les Spartiates et les Molosses pour la raison que cette royauté avait été tellement diminuée dans ses attributions que les rois n'étaient plus un objet d'envie ». Tandis qu'en tous lieux la royauté, qui avait négligé de s'appuyer sur le bas peuple, était tombée par la révolte de l'aristocratie ; tandis que le bas peuple à son tour, exclu pendant longtemps de toute participation à la conduite des affaires publiques et opprimé, s'était soulevé enfin contre cette classe de seigneurs,

[1]) Aristot., *Polit.*, VII, 2, 6.

[2]) Hegesandr., ap. Athen., I, p. 18.

[3]) Duris, *fragm.*, 72. L'histoire fait remonter cet usage à la fille d'Héraclès, Macaria, qui, d'après une autre légende, se serait sacrifiée elle-même comme victime expiatoire. Cf. O. Müller, *Dorier*, I, p. 55.

[4]) Pausan., IX, 40, 8. Caranos est ici substitué, comme chef de la dynastie, au Perdiccas d'Hérodote.

avait enlevé leurs privilèges aux membres de la noblesse et les avait soumis au droit égalitaire des sociétés démocratiques, la Macédoine avait conservé son antique royauté, parce que les germes de froissement et de haine dans les relations des classes ne trouvèrent pas à se développer; la vieille royauté s'y conserva, « supérieure à tous, dit Aristote, en richesse et en honneur [1] ».

En Macédoine, le danger était d'une autre nature. La royauté appartenait à la race royale, mais les règles de la succession n'étaient pas assez bien fixées pour exclure à l'avance les doutes et les querelles. Par cela même que le pouvoir royal y était plus libre, il demandait plus de capacité personnelle et d'énergie de la part de celui qui en était revêtu; et il arriva trop souvent que les mineurs, les incapables, les négligents, durent céder devant un frère ou un cousin plus habile. Ainsi, après la mort d'Alexandre Ier, son plus jeune fils, Perdiccas II, n'eut pas de repos qu'il n'eût écarté du trône ses frères aînés Amyntas, Philippe et Alcétas [2]; de même Perdiccas fils d'Ar-

1) μέγεθος γὰρ ὑπάρχει πλούτου καὶ τιμῆς τοῖς μοναρχοῦσι — διὰ τὸ τὴν βασιλείαν ἑκούσιον μὲν ἀρχὴν εἶναι, μειζόνων δὲ κυρίαν δ' εἶναι τοὺς ὁμοίους καὶ μηδένα διαφέροντα τοσοῦτον ὥστε ἁμαρτίζειν πρὸς τὸ μέγεθος καὶ τὸ ἀξίωμα τῆς ἀρχῆς κ. τ. λ. (Aristot., *Polit.*, X, 10. 22).

2) Sur ces frères de Perdiccas, nous sommes renseignés par le texte épigraphique du traité conclu en 423 entre lui et Athènes (C. I. Attic., I, nº 42), car ce document est contresigné d'abord par les parents du roi, puis par d'autres Macédoniens en qualité de témoins. Au premier rang figurent les frères du roi; puis vient son fils Archélaos, ensuite les neveux du roi. La rangée commence par [M]ε[ν]έλαος 'Αλεξάνδρου, suivi de 'Αλκέτης 'Αλεξάνδρου. Ce Ménélaos est le même que cite, d'une façon malheureusement si embrouillée, Justin (VII, 4, 5). L'autre frère de Perdiccas est le même Alcétas qu'on appelait, dit-on, l' « Entonnoir », tant il était intrépide buveur, et à propos duquel Platon (*Gorgias*, p. 471) croit pouvoir affirmer que, pour conserver le trône, Archélaos fils de Perdiccas l'a fait assassiner avec son fils Alexandre. Au troisième et quatrième rang, l'inscription nomme ΑΡΧΕΛΑΣ Π[ερδίκκο......] ΟΑ. ΕΡ. ΟΣΦΙΛΙΠ [après Περδίκκο.., il reste assez d'espace pour 'Αμύντας Φιλίππ]ο, c'est-à-dire l'Amyntas qui est mentionné en qualité de fils du prince Philippe, prince investi d'une part de souveraineté et déjà mort aux environs de 429. Le second fils de ce Philippe n'est mentionné nulle part ailleurs, et bien qu'il ne manque à son nom que deux lettres, on ne trouve pas de restitution assurée pour combler la lacune. Après le second fils de Philippe, l'inscription nomme ..υρος 'Αλκέτου : comme il ne manque au nom que deux lettres, il devait y avoir Γαῦρος ou Ταῦρος. On ne rencontre pas parmi les témoins celui qui était probablement le frère aîné de Perdiccas, l'Amyntas que Dexippos désigne comme

chélaos, qui était né d'une union irrégulière, écarta l'héritier légitime et l'assassina avant qu'il fût en âge[1]. Dans d'autres circonstance, la tutelle, cette forme régulière de la *prostasie*, servit de prétexte aux usurpations[2].

Il y avait encore un autre danger. De nombreux exemples montrent que certaines parties du territoire furent données en possession héréditaire aux plus jeunes fils des rois et même à des étrangers, sous la suzeraineté du roi, il est vrai, mais pourtant avec des droits tellement souverains que les titulaires pouvaient appeler sous les armes et entretenir des troupes particulières. C'est ainsi qu'Arrhidæos[3], le plus jeune frère d'Alexandre I^er, avait obtenu la principauté d'Élymiotide dans la Haute-Macédoine et que la possession en resta dans sa famille; de même Philippe, frère de Perdiccas, avait reçu un territoire situé dans le haut du bassin de l'Axios. La royauté ne pouvait se fortifier qu'autant qu'il lui serait possible de maintenir dans l'obéissance ces familles princières, surtout tant que les Péoniens, les Agrianes, les Lyncestes et autres tribus des frontières, qui avaient des princes indépendants, leur fournissaient un point d'appui. Alexandre I^er, au temps de la guerre des Perses, paraît avoir le premier forcé les Péoniens, les Orestiens, les Tymphéens, à reconnaître la suprématie macédonienne[4]; mais les princes de ces tribus n'en conservèrent pas moins et leur dignité et leurs biens.

Nous avons trop peu de documents sur l'organisation et l'administration des Macédoniens pour qu'on puisse dire jus-

ἰδιωτικῶς ζήσας. La raison qui fait supposer qu'il était plus âgé que Perdiccas, c'est que plus tard Perdiccas a épousé la veuve du fils d'Amyntas, Arrhidæos (voy. ci-dessous, p. 79, 1). Amyntas représente la branche royale proprement dite, de laquelle descendent Philippe II et Alexandre le Grand.

1) Du moins Platon — qui mérite, il est vrai, peu de confiance quand il s'agit de personnalités — dit (*Gorgias*, p. 471 a) que Archélaos a assassiné son frère âgé de sept ans. Cet enfant était né à Perdiccas de sa légitime épouse Cléopâtre, veuve d'Arrhidæos.

2) Cette forme de la προστασία τῆς βασιλείας est mise tout particulièrement en évidence par les événements de 323, après la mort d'Alexandre, et il en sera question à ce propos.

3) Δέρδας, Ἀρδιαίου παῖς, ἀνέψιος Περδίκκα καὶ Φιλίππου (SCHOL. THUCYD., I, 57) : par conséquent Arrhidæos était un frère d'Alexandre I^er.

4) ABEL (*Makedonien*, p. 152) conjecture que c'est la faveur du Grand-Roi qui a adjugé ces territoires limitrophes à la satrapie de Macédoine.

qu'où s'étendait la puissance royale; cependant le grand nombre de dispositions nouvelles que le roi Archélaos établit pendant les dix dernières années de la guerre du Péloponnèse, et la réforme qu'opéra Philippe II dans les monnaies, dont jusqu'alors la valeur avait été très diverse, ainsi que l'organisation militaire complètement nouvelle qu'il établit, montrent que la royauté doit avoir eu des pouvoirs très étendus en fait de réglementation. Quant au droit, il était certainement fixé par la coutume, et la tradition suppléait à l'absence de constitution [1]. On peut bien dire que la royauté était aussi éloignée du despotisme asiatique que le peuple l'était lui-même de l'esclavage et d'une soumission servile [2]; « les Macédoniens sont des hommes libres », dit un écrivain ancien [3], ils ne sont ni des pénestes, comme la masse du peuple en Thessalie, ni des hilotes comme en Laconie; c'est un peuple de paysans [4], qui ont à coup sûr et la propriété libre et héréditaire, et une constitution municipale avec assemblées et assises locales [5]. Tous sont tenus au service militaire lorsque le roi convoque le ban. Même dans les temps moins reculés, l'armée n'est à proprement parler que le peuple entier, et on la convoque pour prendre des décisions et pour rendre la justice.

[1]) οὐ βίᾳ ἀλλὰ νόμῳ Μακεδόνων ἄρχοντες διετέλεσαν (CALLISTHEN., ap. ARRIAN., IV, 4, 11).

[2]) Sans être restreinte dans ses attributions, comme à Sparte et en Épire (cf. ci-dessus, p. 72), la dynastie macédonienne gouverne βασιλικῶς, οὐ τυραννικῶς (ISOCRAT., *Philipp.*, § 175). Polybe cite encore un exemple de la liberté que les Macédoniens conservaient dans leurs rapports avec leurs rois et il ajoute : εἶχον γὰρ ἀεὶ τὴν τοιαύτην ἰσηγορίαν Μακεδόνες πρὸς τοὺς βασιλεῖς (POLYB., V, 27, 6).

[3]) ἐλεύθεροι ἄνδρες (LUCIAN., *Dial. Mort.*, 14).

[4]) Bien que la dynastie se vante de son origine dorienne, il n'y a pas trace, soit dans le peuple soit dans la noblesse indigène, de tribus (φυλαί) à la mode dorienne. En revanche, la division régionale est très accusée.

[5]) σκοῖδος· ἀρχή τις παρὰ Μακεδόσι τεταγμένη ἐπὶ τῶν δικαστηρίων· ἡ λέξις κεῖται ἐν ταῖς ἐπιστολαῖς Ἀλεξάνδρου (HESYCH., s. v.). Quelque opinion que l'on ait des lettres d'Alexandre (dont l'authenticité a été récemment défendue par R. HANSEN, in *Philologus*, XXXIX [1880], p. 258-304), il est évident que même un faussaire a dû employer le mot propre. D'après FICK, le mot est régulièrement formé de la racine *skaidh,* signifiant *séparer*. Une deuxième glose fournie par Hésychius : ταγανόγα · Μακεδονική τις ἀρχή, est inexplicable et probablement corrompue : le commencement rappelle le ταγὸς thessalien. Les monnaies des villes nous fournissent aussi quelques renseignements sur l'administration locale.

Dans cette armée, on distingue bien nettement une noblesse nombreuse, connue sous le nom d'*hétæres* (ἑταῖροι), de compagnons d'armes, telle que nous la montrent déjà les chants homériques. C'est à peine si l'on peut considérer cette noblesse comme une aristocratie [1] : elle ne se distinguait que par de plus grandes possessions, le souvenir de nobles aïeux et la faculté d'approcher de plus près la personne du roi, qui récompensait par des honneurs et des présents la fidélité à son service [2]. Les familles de noblesse princière elles-mêmes, qui avaient possédé précédemment une souveraineté indépendante dans le haut pays et qui, bien qu'elles eussent été forcées à la soumission par une royauté puissante, avaient néanmoins conservé la propriété de leur territoire, durent accepter pour elles et pour leur peuple le régime en vigueur dans le domaine royal. Chez ce peuple de paysans et de nobles, il n'y avait point de grandes villes dans le sens que les Grecs attachaient à ce mot : celles qui s'élevaient sur la côte étaient des colonies helléniques et formaient des communes indépendantes, qui se sentaient en opposition avec les mœurs des régions de l'intérieur.

[1]) Le roi peut faire entrer même des étrangers dans les rangs de ses *hétæres* (Arrian., I, 15, 6). Théopompe dit du roi Philippe II : οἱ ἑταῖροι αὐτοῦ ἐκ πόλλων τόπων συνεῤῥυηκότες· οἱ μὲν γὰρ ἐξ αὐτῆς τῆς χώρας, οἱ δὲ ἐκ Θετταλίας, οἱ δὲ ἐκ τῆς ἄλλης Ἑλλάδος, οὐκ ἀριστίνδην ἐξειλεγμένοι (Theopomp., *fragm.*, 249). D'après le même auteur, les 800 *hétæres* de Philippe possédaient autant de terres que 10,000 Hellènes : par conséquent, il y avait encore en Macédoine de grandes propriétés comme on n'en rencontrait plus dans le monde hellénique, du moins en dedans des Thermopyles.

[2]) On trouve des renseignements instructifs sur la condition des bénéficiaires dans une inscription de Potidée, publiée par Duchesne et Bayet (*Mémoire sur une mission au mont Athos*, p. 70). Le roi Cassandre donne à Perdiccas, fils de Cœnos, τὸν ἄγρον τὸν ἐν τῇ Σινάᾳ καὶ τὸν ἐπὶ Τραπεζοῦντι, οὓς ἐκληρούχησεν Πολεμοκράτης ὁ πάππος αὐτοῦ, etc., ainsi que τὸν ἐν Σπαρτώλῳ, ὃν παρὰ Πτολεμαίου ἔλαβεν ἐν ἀργυρίῳ... καθάπερ καὶ Ἀλέξανδρος ἔδωκεν Πτολεμαίῳ τῷ Πτολεμαίου. Ces biens se trouvaient évidemment sur le territoire des villes de la Chalcidique conquises par Philippe. Les autres dispositions de l'acte montrent que ces biens, primitivement lots de clérouques, sont soumis à un autre régime que les πατρικαί ; qu'ils doivent être confirmés au bénéficiaire par chaque nouveau roi, et qu'il faut des concessions spéciales pour qu'ils soient exempts de redevances et aliénables par vente ou échange au gré des possesseurs. On sait par Démosthène (*De falsa leg.*, § 145) que les Athéniens Eschine et Philocrate avaient reçu de Philippe II des biens de cette nature, situés en Chalcidique et qui rapportaient 1/2 et 1 talent.

Vers le temps des guerres médiques, et en particulier sous Alexandre I^er, « le Philhellène », comme l'appelle Pindare, il s'établit des rapports plus actifs entre la Macédoine et le monde grec. Déjà le père d'Alexandre avait offert un asile et des terres dans son royaume à Hippias, fils de Pisistrate, banni d'Athènes. Alexandre lui-même, qui dut suivre en Grèce l'armée des Perses, fit tout son possible pour aider les Hellènes (que l'on songe à la bataille de Platée); il fut admis à concourir dans les jeux olympiques, après avoir prouvé qu'il descendait des Téménides d'Argos, et on reconnut par là qu'il était Hellène [1].

Comme lui, ses successeurs immédiats [2] s'employèrent, avec plus ou moins d'adresse et de force, à mettre leur pays en contact direct avec la vie commerciale, politique et intellectuelle des Hellènes. La proximité des riches et commerçantes colonies de la Chalcidique, les relations nombreuses auxquelles elles donnaient lieu avec les principales puissances helléniques qui se disputaient leur possession et qui recherchaient ou craignaient l'influence macédonienne, les luttes presque continuelles qui déchiraient la Grèce et qui forçaient un grand nombre d'hommes distingués à fuir leur patrie et à venir chercher la tranquillité et les honneurs à la riche cour de Pella, tout cela favorisait les progrès des Macédoniens.

Le règne d'Archélaos fut surtout important et heureux ; tandis que tout le reste de la Grèce était agité et déchiré par la guerre du Péloponnèse, la Macédoine, sous la conduite prudente de ce roi, fit de rapides progrès. Archélaos éleva des places fortes qui avaient manqué jusque-là au pays, construisit des routes, développa l'organisation militaire qui déjà avait été

[1]) Herodot., V, 22.

[2]) Je me sers de cette expression, parce que Perdiccas II n'a pas dû succéder immédiatement (en 454) à Alexandre le Philhellène (Pack, *Die Entstehung der makedon. Anagraphe*, in Hermes, X, p. 282). On a déjà remarqué plus haut qu'Amyntas était probablement l'aîné des fils d'Alexandre : peut-être Perdiccas n'avait-il d'abord, comme Philippe, qu'une principauté particulière (ci-dessus, p. 73, 2). Perdiccas a dû l'écarter, comme il fit vers 431 pour Philippe (Thucyd., I, 57. 59). C'est pour faire rentrer le fils de Philippe en possession de l'héritage paternel (ἐς τὴν Φιλίππου πρότερον οὖσαν ἀρχήν) que les Thraces font en 429 une expédition en Macédoine (Thucyd., II, 100, 3. Diodor., XII, 50, 3).

ébauchée[1] : « à tout point de vue, dit Thucydide, il fit plus pour les Macédoniens que ses huit prédécesseurs ». Il fonda des jeux à la mode hellénique, qui furent célébrés à Dion, non loin du tombeau d'Orphée, en l'honneur de Zeus Olympien et des Muses, avec exercices gymniques et musicaux[2]. Sa cour, qui était le rendez-vous des poètes et artistes en tout genre et le lieu de réunion de la noblesse macédonienne, servait d'exemple au peuple et guidait son développement progressif. Archélaos lui-même passait aux yeux de ses contemporains pour l'homme le plus riche et le plus heureux du monde[3].

Après lui, les dissensions intérieures reparurent plus violentes qu'auparavant, peut-être occasionnées ou attisées par une réaction contre les innovations de la royauté qui concentrait ses forces, et en même temps dirigées contre la civilisation et les nouvelles coutumes. Dans les circonstances présentes, ces tendances trouvaient des partisans dans les familles princières et dans une partie des hétæres, et la politique des États les plus influents de la Grèce les encourageait de son mieux, tandis que le peuple paraît y être resté indifférent.

Déjà le prince des Lyncestes, Arrhabæos[4], avait formé une ligue armée avec Sirrhas, prince des Élymiotes, contre le roi Archélaos, peut-être sous prétexte de venger l'héritier légitime qui avait été écarté du trône, peut-être en faveur d'Amyntas, fils d'Arrhidæos et petit-fils d'Amyntas, que Perdiccas avait supplanté et qui était le membre de la famille royale le plus rapproché du trône. Archélaos avait acheté la paix, en donnant sa fille aînée à Sirrhas d'Élymiotide et la plus jeune

1) καὶ τἆλλα διεκόσμησε τά τε κατὰ τὸν πόλεμον ἵπποις καὶ ὅπλοις καὶ τῇ ἄλλῃ παρασκευῇ κρείσσονι ἢ ξύμπαντες ἄλλοι βασιλῆς ὀκτὼ οἱ πρὸ αὐτοῦ γενόμενοι (Thucyd., II, 100, 2). Par conséquent, il organisa la cavalerie aussi bien que les corps d'hoplites.

2) Dio Chrys., II, 18.

3) μακάρων εὐωχίαν (Aristoph., *Ran.*, 85). Autres détails dans Ælian., *Var. Hist.*, XIV, 17. II, 21. Les poètes Agathon, Chœrilos, Euripide, le peintre Zeuxis étaient à sa cour : on dit que Platon était fort de ses amis (Athen., XI, p. 508, etc.).

4) Ἀρράβαιος est l'orthographe de l'inscription attique (C. I. Attic., I. n° 42).

à Amyntas [1]. C'est alors qu'il fut tué par accident, dit-on, à la chasse [2]. Il eut pour successeur son fils Oreste, encore mineur, sous la tutelle d'Aéropos ; mais le tuteur assassina son pupille et monta lui-même sur le trône. Aéropos est certainement le fils de cet Arrhabæos de la race des Bacchiades qui régnait sur la Lyncestide, à la frontière du pays des Illyriens. Bien souvent, avec l'aide de ces voisins, ses ancêtres avaient combattu les rois de Macédoine. Tout ce qu'ont fait Aéropos, ses fils et petit-fils pendant les soixante ans qui suivent nous montre que ces princes ont été les adversaires constants des nouvelles tendances monarchiques, les représentants des mœurs anciennes et plus libres. Les insurrections incessantes et les perpétuels changements de souverain que l'on constate à cette époque sont une preuve de la lutte qui s'engagea entre la race royale et les tendances particularistes.

Aéropos sut rester maître du trône ; mais lorsqu'il mourut (392), Amyntas-le-Petit s'empara du pouvoir [3]. Il fut assassiné par Derdas (390), et Pausanias, fils d'Aéropos, devint roi. Celui-ci fut à son tour supplanté par Amyntas, fils d'Arrhi-

[1]) τῷ ['Ἀῤῥιδαίου] υἱεῖ 'Αμύντᾳ (Aristot., *Polit.*, V, 8, 11, avec la correction de Sauppe, *Inscr. Macedon. quatuor*, 1847. V, 17). C'est le même Amyntas qui est nommé dans l'inscription relative aux συνθῆκαι conclues avec les Chalcidiens (Le Bas, II, p. 325, nº 1406), où on lit à la première ligne πρὸς 'Αμύνταν τὸν 'Ἀῤῥιδαίου et à la seconde ...τὸν 'Εῤῥιδαίου. Le texte d'Aristote suggère à Sauppe une conjecture ingénieuse, c'est que la veuve d'Arrhidæos, mariée avec Perdiccas, lui a donné le fils qui a été assassiné par Archélaos, et que, pour prévenir sa vengeance, Archélaos a marié sa fille avec le fils qu'elle a eu d'un premier mariage, Amyntas. D'après Dexippos, cet Amyntas est fils d'Arrhidæos, petit-fils d'Amyntas, arrière-petit-fils d'Alexandre le Philhellène, qui est mort vers 454. Devenu Amyntas III, il eut non pas de la fille d'Archélaos, mais d'Eurydice, — une fille de Sirrhas et petite-fille du Lynceste Arrhabæos, — son fils Philippe II (Strab., VII, p. 326). Elien rapporte que Μενέλαος (?) ὁ Φιλίππου πάππος εἰς τοὺς νόθους ἐτέλει, ὁδὲ τούτου υἱὸς 'Αμύντας ὑπηρέτης 'Αερόπου καὶ δοῦλος ἐπεπίστευτο (Ælian., *Var. Hist.*, XII, 43).

[2]) ἀκουσίως (Diodor., XIV, 37). D'après Aristote (*Polit.*, V, 8, 11), il fut assassiné par son favori Crateuas, auquel il avait promis sa fille aînée, celle qui fut donnée ensuite à Sirrhas.

[3]) Aristote l'appelle Amyntas ὁ μικρὸς, et il ajoute que Derdas l'assassina διὰ τὸ καυχήσασθαι ἐπὶ τὴν ἡλικίαν αὐτοῦ (*Polit.*, V, 8, 10). Probablement cet Amyntas est le fils du Philippe pour lequel les Odryses firent vers 429 une invasion en Macédoine (Thucyd., II, 95 sqq. Cf. ci-dessus, p. 77, 2). Il pouvait avoir alors 20 ans tout au plus. Derdas est sans aucun doute un fils de

daeos (390-369) [1], et avec ce dernier la branche aînée de la famille royale rentra dans ses droits.

Les années de son règne furent remplies par des troubles qui semblaient faire de la Macédoine une proie facile pour le premier qui voudrait l'attaquer. Les Illyriens, peut-être appelés par les Lyncestes, firent une invasion dévastatrice dans le pays, vainquirent l'armée royale et contraignirent le roi à s'enfuir au delà des frontières. La couronne fut portée deux ans par Argæos, de qui nous ne saurions dire s'il appartenait à la famille royale, si c'était un frère de Pausanias, ou un prince des Lyncestes. Amyntas revint avec des troupes thessaliennes et recouvra son royaume, mais en triste état : les villes, les régions du littoral étaient au pouvoir des Olynthiens ; Pella elle-même ferma ses portes au roi. C'est peut-être pour arriver enfin à tout concilier qu'il épousa Eurydice, laquelle appartenait aux deux maisons princières d'Élymiotide et de Lyncestide [2].

Survinrent les conséquences de la paix d'Antalcidas et l'expédition des Spartiates contre Olynthe. Amyntas se joignit à cette expédition, et Derdas, prince des Élymiotes, y prit également part avec quatre cents cavaliers. Mais le but ne fut pas atteint du premier coup ; Derdas fut fait prisonnier. Puis, après qu'Olynthe eut été enfin obligée de plier (380), Thèbes se souleva ; Sparte fut vaincue à Naxos et à Leuctres ; Olynthe restaura la ligue chalcidique ; Jason de Phères unifia la puissance thessalienne, força Alcétas d'Épire et Amyntas III à entrer dans sa ligue, et il était à la veille d'immenses succès lorsqu'il fut assassiné (370). Le faible Amyntas n'aurait pu

Sirrhas, qui lui a succédé comme prince d'Elymiotide : ses relations avec Amyntas montrent que sa naissance ne peut pas être placée plus haut que 410.

[1]) ἀναιρεθεὶς ὑπὸ Ἀμύντου δόλῳ ἄρξας ἐνιαυτὸν (Diodor., XIV, 82, 2).

[2]) Eurydice est la fille de Sirrhas d'Elymiotide, née du mariage de ce prince avec une sœur du Lynceste Arrhabæos (Strab., VII, p. 326). Le frère d'Eurydice est Derdas, qui était encore à la fleur de l'âge quand il assassina Amyntas-le-Petit (390) et qui était né par conséquent vers 406. De son mariage avec Eurydice, Amyntas eut trois fils : Alexandre, Perdiccas, Philippe, dont l'aîné avait peut-être 16 ou 17 ans, et le plus jeune, Philippe, 10 ans quand leur père mourut (369). Par conséquent, le mariage peut avoir eu lieu en 386.

échapper à sa suzeraineté. Il mourut peu après, et eut pour successeur l'aîné de ses trois fils, Alexandre II, que sa mère, la princesse élymiote, fit bientôt périr. Celle-ci avait depuis longtemps un commerce secret avec Ptolémée, homme d'une famille obscure et mari de sa fille. Tandis qu'Alexandre, que les Thessaliens avaient appelé à leur secours, combattait avec succès, elle engagea Ptolémée à prendre les armes contre lui. Ptolémée tint tête au roi qui rentrait en toute hâte : puis Thèbes se hâta d'intervenir, pour paralyser la Macédoine avant qu'elle n'eût obtenu de plus grands succès en Thessalie. Pélopidas ménagea un accommodement, d'après lequel Alexandre donna en otage trente jeunes gens nobles et Ptolémée obtint, à ce qu'il semble, une principauté particulière, avec la ville d'Aloros qui lui valut le surnom sous lequel il est connu. Cette transaction ne semblait être faite que pour perdre plus sûrement le roi : il fut massacré pendant une danse, un jour de fête. La mère d'Alexandre donna au meurtrier sa main et, sous couleur de tutelle pour ses jeunes fils Perdiccas et Philippe, la royauté (368-365). Pausanias, que beaucoup de Macédoniens avaient appelé, revint de la Chalcidique, et s'éleva contre l'usurpateur. On lui donne le titre de « membre de la famille royale », sans qu'il soit possible aujourd'hui de distinguer à quelle branche il appartenait [1]. Il fit de rapides progrès ; Eurydice s'enfuit avec ses deux enfants auprès d'Iphicrate, qui se trouvait dans le voisinage avec des forces athéniennes. Iphicrate étouffa l'insurrection. Mais la position de Ptolémée n'en fut pas plus affermie pour cela ; le meurtre d'Alexandre était une violation du traité conclu avec les Thébains ; les amis du prince assassiné s'adressèrent à Pélopidas, qui était alors en Thessalie : celui-ci accourut avec des troupes levées rapidement ; mais l'or de Ptolémée dispersa les forces de ces ennemis. Pélopidas se contenta de conclure un nouveau traité avec lui : comme gage de sa fidélité, Ptolémée lui livra cinquante hétæres et son fils Philoxénos. C'est peut-être en cette occasion que Philippe alla aussi à Thèbes.

[1]) D'après le scholiaste d'Eschine (*De falsa leg.*, § 27), ce Pausanias était τοῦ βασιλικοῦ γένους : par conséquent, ce n'est pas le Lynceste qu'Amyntas III a évincé en 390. Il est impossible de déterminer à quelle branche de la famille royale il appartenait.

Mais Perdiccas III, aussitôt qu'il fut en âge, vengea le meurtre de son frère dans le sang de l'usurpateur. Pour se soustraire à l'influence de Thèbes, il s'attacha à Athènes et combattit avec gloire aux côtés de Timothée contre les Olynthiens. C'est alors que les Illyriens, peut-être appelés par les Lyncestes, passèrent la frontière ; Perdiccas les combattit d'abord avec succès, puis trouva la mort avec quatre mille hommes dans une grande bataille. Les Illyriens ravagèrent au loin la contrée, et les Péoniens firent aussi irruption par le nord dans le pays.

Telles furent les circonstances dans lesquelles Philippe prit les rênes du gouvernement (359), d'abord au nom d'Amyntas, fils mineur de Perdiccas. Il était déjà — sans doute depuis la mort de ce dernier — rentré dans le royaume ; d'après un arrangement que Platon passe pour avoir conseillé à Perdiccas, il avait obtenu une principauté partielle, et les troupes qu'il en tira [1] lui fournirent un premier point d'appui. Le danger était grand : les Illyriens et les Péoniens étaient dans le pays ; les anciens prétendants, Argæos et Pausanias, arrivaient d'Athènes, soutenus par les princes de Thrace ; trois bâtards de son père réclamaient la couronne. Fort de l'appui spontané du pays, Philippe surmonta les premières difficultés ; à force de prudence, d'adresse, de fermeté, le pays fut sauvé des Illyriens, des Péoniens et des Thraces, la royauté débarrassée des prétendants, et la maison royale mise à l'abri de nouvelles intrigues et de nouveaux bouleversements. Les Athéniens avaient eu la folie de déserter la cause de ses ennemis parce qu'il avait reconnu leurs droits sur Amphipolis ; puis, inquiets de ses succès, ils avaient formé une ligue offensive et défensive avec « Grabos l'Illyrien, Lykpeios le Péonien, Kétriporis le Thrace et ses frères », comptant que les Barbares allaient briser la puissance macédonienne en l'attaquant de trois côtés à la fois, avant qu'elle fût concentrée et affermie. Mais Philippe, qui déjà s'était emparé d'Amphipolis et en avait gagné les citoyens, se porta rapidement aux frontières, et les Barbares,

[1]) D'après Carystios de Pergame, διατρέφων δ' ἐνταῦθα δύναμιν, ὡς ἀπέθανε Περδίκκας, ἐξ ἑτοίμου δυνάμεως ὑπαρχούσης ἐπέπεσε τοῖς πράγμασι (ap. Athen., XI, p. 507).

qui étaient encore loin d'être prêts, durent se hâter de faire leur soumission [1].

Vers 356, les frontières étaient complètement à l'abri des Barbares. En peu de temps, les partis disparurent de la cour ; Ptolémée et Eurydice, qui étaient attachés à celui des Lyncestes, étaient morts ; un des fils d'Aéropos, Alexandre, fut gagné plus tard par son mariage avec la fille du fidèle Antipater, tandis que les deux autres, Héromène et Arrhabæos [2], furent satisfaits par diverses faveurs ; Néoptolémos et Amyntas, fils d'Arrhabæos, furent élevés à la cour. Le nom des deux prétendants, Argæos et Pausanias, disparaît des documents historiques. Enfin Philippe, qui d'abord avait pris les rênes du gouvernement au nom d'Amyntas, fils de Perdiccas et légitime héritier du trône, attacha ce dernier à ses intérêts en lui donnant la main de sa fille Cynane lorsqu'il fut en état de se marier [3].

[1]) L'assertion de Diodore (XV, 22) est maintenant éclaircie par l'inscription (Εφημ. Αρχ., 1874, nº 435. C. I. Attic., II, p. 406) qui contient la συμμαχία 'Αθηναίων πρὸς Κετρίπορι[ν τὸν Θρᾷκα καὶ το]ὺς ἀδελφοὺς καὶ πρὸς Λύππειον τὸν [Παίονα καὶ πρὸς Γρά]βον τὸν 'Ιλλύριον, alliance conclue sous l'archontat d'Elpine (356/5). On connaissait une médaille avec la légende ΚΕΤΡΙΠΟΡΙΟΣ, dont Waddington (*Rev. Numism.*, 1863, p. 240) signalait l'origine thrace, ainsi qu'une autre, déjà décrite par Eckhel, de ΛΥΚΚΕΙΟ ou mieux ΛΥΚΠΕΙΟ (Six, *Numism. Chron.*, 1875, I, p. 20). Cette inscription leur assigne leur place dans la chronologie. Si les monnaies portant ΑΔΑΙΟΥ (Pellerin, *Peuples et villes*, I, p. 183) appartiennent à cette époque — ce qui ne me paraît plus probable — il pourrait se faire que Philippe eût mis ce personnage comme prince de Péonie à la place du Lykpeios susnommé, naturellement en l'obligeant au service militaire, et l'on pourrait reconnaître en lui le [Péonien] Addæos que les comiques cités par Athénée (XI, p. 468, XII, p. 532) caractérisent d'un mot énergique en l'appelant ὁ τοῦ Φιλίππου ἀλεκτρυών. Les monnaies avec la légende ΕΥΠΟΛΕΜΟΣ, que l'on plaçait jadis dans la série péonienne (*Berl. Katal.*, 1851, p. 262), appartiennent probablement à un autre pays, et certainement à une époque postérieure.

[2]) Arrian., I, 25. On a fait remarquer que, vu leur âge, ces Lyncestes ne pouvaient pas être les fils d'Aéropos, qui était roi en 396. Mais l'objection n'a pas grande valeur. Si, à la mort de leur père, ces enfants avaient 8, 5 et 3 ans, ils pouvaient parfaitement à la mort de Philippe, qui était alors dans la soixantaine (336), comploter leur intrigue. Les fils d'Arrhabæos, Néoptolémos et Amyntas, étaient déjà des hommes en 334 : Amyntas était même hipparque des sarissophores (Arrian., I, 14, 1). Ces chiffres montrent que l'ἡγεμών Aéropos mentionné par Polyænos (IV, 2, 3) n'est pas le père de ces frères Lyncestes, mais probablement un fils d'Alexandre ou d'Héromène, qui portait le nom du roi son grand-père.

[3]) Curt., VI, 9, 17.

Ainsi la Macédoine était aux mains d'un prince capable, par son habileté et l'ordre qu'il mettait dans ses plans, de développer les forces de son royaume, de les utiliser, et de les mettre enfin au niveau de la grande pensée qui préoccupait le roi, le dessein d'aller, à la tête de la race grecque, se mesurer avec la puissance des Perses. Dans les traditions historiques telles qu'elles sont parvenues jusqu'à nous, les succès étonnants de Philippe ont fait oublier les éléments de puissance qui les lui ont fait obtenir, et tandis qu'elles examinent chaque mouvement de la main habile qui attirait à elle l'un après l'autre tous les États de la Grèce, elles laissent pour nous dans une obscurité presque complète le corps auquel cette main appartenait et d'où lui venait sa force et sa sûreté ; on dirait, à les en croire, que l'or séducteur que cette main savait montrer et répandre en temps opportun a été à peu près le seul ou en tout cas le principal moyen d'action dont Philippe ait fait usage.

Lorsqu'on examine plus attentivement la vie intime de son royaume, on reconnaît distinctement deux leviers auxquels on avait déjà touché, mais dont Philippe développa tout l'effet, et qui furent la base de sa puissance. « Lorsque mon père monta sur le trône », dit Alexandre, d'après Arrien, aux Macédoniens mutinés dans Opis (324), « vous étiez errants, sans moyens d'existence, la plupart couverts de peaux de bêtes, gardant les moutons sur les montagnes et combattant misérablement pour les protéger contre les Illyriens, les Thraces et les Triballes ; il vous a donné la chlamyde du soldat, vous a fait descendre dans la plaine, et vous a appris à combattre à armes égales les Barbares voisins ». A coup sûr, déjà auparavant, lorsqu'on était en guerre, tout homme en état de porter les armes était appelé, pour être rendu à sa charrue ou à ses troupeaux après la guerre : mais les dangers au milieu desquels Philippe prit le gouvernement, les combats qu'il dut livrer, surtout dans les premières années de son règne, pour protéger son pays menacé de tous côtés, lui donnèrent l'occasion de reprendre et de développer l'œuvre déjà commencée par le roi Archélaos, et peut-être défaite par les troubles intérieurs

qui suivirent son règne[1]. Se fondant sur cette obligation du service militaire, il créa une armée nationale qui, s'accroissant peu à peu, finit par compter à peu près 40,000 hommes[2].

Il sut non seulement se créer cette armée, mais encore la soumettre à une discipline et la former à l'art militaire. On nous le montre proscrivant les équipages inutiles, les chariots de bagages pour l'infanterie, n'accordant qu'un seul écuyer à chaque cavalier, et faisant souvent faire aux soldats, même pendant les chaleurs de l'été, des étapes de six à sept milles, avec charge complète et provisions pour plusieurs jours. La discipline était si sévère dans l'armée, que, dans la guerre de 338, deux officiers supérieurs furent cassés pour avoir amené une joueuse de lyre avec eux dans le camp[3]. Avec le service militaire lui-même se développa la hiérarchie des commandants et des subordonnés et un cadre d'avancement fondé sur le seul mérite et sur la capacité reconnue.

Les suites de cette organisation militaire se montrèrent bientôt; elle eut pour résultat d'apprendre aux diverses provinces du royaume à se considérer comme formant un tout, et aux Macédoniens à sentir qu'ils étaient un seul peuple ; elle rendit possible la fusion intime des territoires nouvellement conquis avec l'ancienne Macédoine. Avant tout, avec cette unité et le caractère militaire qui devint désormais prédomi-

1) Anaximène (*fragm.* 7) attribue l'augmentation de la cavalerie des hétæres et de l'infanterie des pézétæres, ainsi que la division de cette infanterie εἰς λόχους καὶ δεκάδας καὶ τὰς ἄλλας ἀρχὰς, à Alexandre, le frère aîné de Philippe. D'après le portrait bien connu que fait Démosthène (*Olynth. II*, § 17) de l'armée de Philippe, on pourrait croire à une distinction bien tranchée entre la levée d'une part, et de l'autre, l'armée permanente des ξένοι et πεζέταιροι, si cette assertion n'était évidemment et peut-être intentionnellement erronée. On voit cependant que les ξένοι, qui sont bien des mercenaires, jouent dès le début un rôle dans cette organisation militaire, comme en Thessalie, du temps de Jason, les 6,000 ξένοι dont parle Xénophon (*Hellen.*, VI, 1, 4).

2) C'est le chiffre donné par Frontin (*Strateg.*, IV, 2, 4), dont la parole n'est pas une preuve. On en croirait plutôt Diodore (XVI, 85) : seulement, il est clair qu'il y a une erreur dans le chiffre de 3,000 cavaliers à côté de 30,000 hommes d'infanterie.

3) ἀπὸ πανδοκείου ψαλτρίαν μισθωσάμενοι (POLYÆN., IV, 2, 3). L'auteur nomme Aéropos et Damasippos comme ceux auquel la chose arriva. Elien (*Var. Hist.*, XIV, 49) expose en détail la sévérité de la discipline.

nant, elle donna au peuple macédonien le sentiment intime de sa valeur guerrière et la force morale produite par une hiérarchie au sommet de laquelle était le roi lui-même. Pour atteindre son but, celui-ci trouva dans la population agricole du pays une matière souple et résistante, tandis que la noblesse des hétæres lui composait un cadre d'officiers pleins d'honneur et d'émulation [1]. Une armée de cette nature devait être supérieure aux bandes de mercenaires et même aux levées de citoyens telles qu'elles se faisaient à la mode traditionnelle dans les États helléniques; un peuple de cette rudesse et de cette vigueur devait l'emporter sur la race grecque saturée de civilisation et surexcitée ou blasée par la démocratie et la vie des cités. Cette terre macédonienne avait conservé, par une faveur du destin, l'ancienne vigueur et les mœurs antiques, jusqu'au jour où il lui fut donné de faire ses preuves dans de grandes entreprises. Dans la lutte entre la royauté et la noblesse, la Macédoine avait donné la préférence, non pas comme en Grèce, des siècles auparavant, à l'orgueilleuse caste des seigneurs, mais à la royauté. Cette royauté chez un peuple agriculteur fort et libre, cette monarchie militaire donnait maintenant à la nation la forme, la force, la direction dont les démocraties helléniques elles-mêmes avaient reconnu la nécessité, mais qu'elles avaient été impuissantes à conserver et à convertir en institutions durables.

Au contraire, la civilisation, qui était le fruit tout particulier de la vie hellénique, devait être importée complète et tout d'une pièce dans le peuple macédonien. Il fallait donc poursuivre l'œuvre commencée par les princes précédents. L'exemple du roi et de sa cour était là d'un très grand poids, et la noblesse du royaume prit bientôt une position aussi naturelle qu'efficace, en devenant la partie policée de la nation. Dans aucun des grands États de la Grèce cette différence n'avait pu s'accuser de la même manière : les Spartiates étaient tous

[1]) Un exemple de ce sentiment de l'honneur, c'est l'histoire de ce Pausanias qui, accusé de *muliebria pati*, répond à ce reproche en couvrant de son corps le roi au moment où celui-ci, dans une bataille livrée aux Illyriens, courait un grand danger, et en se faisant hacher en morceaux (Diodor., XVI, 93). On en verra un autre exemple donné par un autre Pausanias.

grossiers et n'avaient d'autre supériorité sur les hilotes et les périèques de leur pays que celle d'être les maîtres; les Athéniens libres étaient, ou du moins se considéraient eux-mêmes comme étant tous sans exception extrêmement policés; enfin dans d'autres endroits la démocratie avait supprimé la classe des seigneurs, mais pour abaisser d'autant plus sûrement le niveau de la vie intellectuelle en accentuant la distinction des riches et des pauvres.

Philippe avait vécu à Thèbes au temps d'Épaminondas; un disciple de Platon, Euphræos d'Oréos, avait de bonne heure exercé une certaine influence sur ses destinées; lui-même était, au dire d'Isocrate, un ami de la littérature et de la civilisation; et ce qui le prouve, c'est qu'il appela Aristote pour être le précepteur de son fils. Des cours et leçons de toute espèce qu'il avait, paraît-il, institués et qui étaient particulièrement destinés aux cadets de son entourage, pourvoyaient à l'éducation de la jeune noblesse, qu'il cherchait à attirer autant que possible à sa cour, à attacher à sa personne, à préparer au service immédiat de la royauté.

Comme enfants nobles d'abord, puis, lorsqu'ils étaient un peu plus âgés, comme gardes du corps (σωματοφύλακες) du roi dans les légions des hétæres, comme commandants dans les divers corps d'armée, comme ambassadeurs près des États grecs, missions si fréquentes à l'époque, les nobles avaient assez d'occasions de se signaler ou de recevoir des récompenses pour services rendus, et partant ils avaient besoin de cette éducation et de ces mœurs attiques que le roi désirait et qu'il possédait lui-même. L'adversaire le plus zélé de Philippe devait avouer qu'Athènes aurait pu difficilement trouver un de ses citoyens qui fût plus homme du monde que le roi de Macédoine. Lorsqu'il se présentait à sa cour des fêtes, une réception d'ambassadeurs étrangers ou la célébration des grands jeux, cette cour que remplissait ordinairement le tapage, l'orgie, l'ivresse, à la mode grossière des Macédoniens ou des « Centaures et des Lestrygons », comme dit Théopompe[1], bril-

[1]) Theopomp., *fragm.*, 249, ap. Polyb., VIII, 11, 13. Cf. Athen., IV, p. 166, VI, p. 260.

lait alors d'un éclat d'autant plus vif, conformément au goût et à la coutume helléniques; tout y était splendide et magnifique, rien de petit ni de mesquin. Les domaines de la maison royale, les impôts fonciers du pays, le péage des ports, les mines du Pangæon qui rapportaient annuellement mille talents, et avant tout, l'ordre et l'économie qui présidaient à l'administration de Philippe [1] portèrent son royaume à un degré de prospérité qu'on n'avait vu qu'une seule fois dans le monde hellénique, à Athènes sous Périclès.

La cour de Pella, avec son opulence, son éclat militaire, la noblesse qui y était réunie, pouvait en imposer même aux ambassadeurs helléniques. La plupart des membres de cette noblesse, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, étaient d'origine princière : telles étaient la famille des Bacchiades de Lyncestide; celle de Polysperchon, prince du territoire de Tymphæa [2]; celle d'Oronte, à laquelle la province d'Orestide paraît avoir appartenu [3]; Perdiccas, fils aîné d'Oronte, obtint le commandement de la phalange d'Orestide, de la même, à ce qu'il semble, dont la conduite passa aux mains de son frère Alcétas lorsque lui-même devint hipparque. La principale de ces races princières était une branche collatérale de la famille royale, celle d'Élymiotide, issue, au temps de la guerre du Péloponnèse, de ce prince Derdas dont nous avons parlé plus haut [4] : vers l'année 380, un second Derdas possédait le pays; il avait marché alors avec Amyntas de Macédoine et les Spartiates

1) C'est ce qui paraît résulter des expressions de Démosthène (*De falsa leg.*, § 89), et plus clairement encore de la politique de Philippe en fait de mines, de monnaies et de commerce. Il est vrai que Théopompe en juge tout différemment.

2) Αἰθίκων βασιλεύς (Tzetzes ad Lycophr., 802).

3) *Perdiccam et Leonnatum stirpe regia genitos* (Curt., X, 7, 8) : or, d'après Arrien (*Ind.*, 18), Perdiccas était originaire de l'Orestide. On ne saurait dire si l'Antiochos, roi des Orestes, que mentionne Thucydide (I, 80), était son ancêtre, ou si la *stirps regia* désigne la maison royale de Macédoine, à laquelle appartient Perdiccas, ou s'il s'agit des deux dynasties à la fois.

4) Δέρδας Ἀριδαίου παῖς, ἀνέψιος Περδίκκα καὶ Φιλίππου (Schol. Thucyd., I, 57 : cf. ci-dessus, p. 74, 3). Le Derdas nommé parmi les témoins du traité de 423 (ci-dessus, p. 73, 2) doit être celui-ci. Son fils est probablement le Sirrhas mentionné par Aristote (*Polit.*, V, 8, 11), et le fils de ce Sirrhas est le deuxième Derdas. Cf. Theopomp., *fragm.* 155.

contre Olynthe, et nous le retrouvons plus tard prisonnier des Olynthiens [1]. Philippe, en épousant Phila, sœur de ce Derdas, doit avoir eu pour but de se l'attacher ou de terminer avec lui quelque différend. Dans l'entourage du roi, on trouve mentionnés les noms des frères de Derdas, Machatas et Harpalos [2]. Toutefois, il resta entre Philippe et cette famille une froideur qui ne fut pas toujours habilement dissimulée et que le roi entretenait peut-être à dessein, pour tenir ces grands à une certaine distance et dans l'appréhension au moyen d'une faveur douteuse. Dans une affaire juridique dont Philippe était juge, c'est à peine si Machatas put obtenir une sentence équitable ; le roi ne manqua pas de profiter d'une injustice dont s'était rendu coupable un parent de cette maison pour offenser publiquement la famille, et les prières d'Harpalos, frère de Machatas, en faveur du délinquant, furent repoussées non sans aigreur [3].

Parmi les familles nobles réunies à la cour de Pella, il en est deux qui méritent d'être mentionnées, à cause de leur importance particulière, ce sont celles d'Iollas et de Philotas. Le fils de Philotas était Parménion, ce général fidèle et prudent auquel Philippe avait plusieurs fois confié la conduite des expéditions les plus importantes : il lui devait la victoire sur les Dardaniens (356) : c'est lui qu'il chargea d'occuper l'Eubée (343). Les frères de Parménion, Asandros et Agathon, et plus

1) ἀδελφὴν Δέρδα καὶ Μαχάτα (Satyr. ap. Athen., XI, p. 557 c).

2) On rencontre le troisième frère Harpalos dans Démosthène (*In Aristocrat.*, § 149) : il est question de lui à propos des Amphipolitains qu'il a remis comme otages à Iphicrate en 366. C'est encore à la même famille qu'appartient le [Παυσ]ανίας Μαχήτου inscrit parmi les témoins du traité de 423 (C. I. Attic., 1, nº 42), probablement le même que mentionne Thucydide (I, 62).

3) Plut., *Apophth.*, 24. 25. Le parent d'Harpalos auquel Plutarque fait allusion est Cratès. J'ai supposé autrefois que les Antigonides faisaient partie de cette maison, mais il m'est impossible de maintenir cette conjecture. Antigone fils de Philippe, le borgne bien connu, était certainement de grande famille, comme on s'en aperçoit encore au titre de *nepos Alexandri* que lui donne Sénèque, et non pas un manouvrier, un αὐτουργὸς, comme le dit Douris de Samos, coutumier de ces sortes d'inventions. Néanmoins, son père ne peut pas avoir été ce Philippe qui fut en 327 satrape de l'Inde et qui appartient vraisemblablement à la maison d'Elymiotide, car Antigone, d'après l'âge que lui donne Porphyre, était né dès 384.

encore ses fils, Philotas, Nicanor et Hector, participèrent plus tard largement à la gloire de leur père : ses filles s'allièrent aux plus nobles familles du royaume ; l'une épousa Cœnos, un chef de phalange, l'autre Attale, dont une nièce épousa plus tard le roi. Antipater ou Antipas, comme l'appelaient les Macédoniens, fils d'Iollas, n'avait pas une moindre influence et n'occupait pas un rang moins honorable, ainsi que le prouve ce mot de Philippe : « J'ai dormi tranquille, car Antipas veillait [1] ». Sa fidélité éprouvée et sa perspicacité dans les affaires militaires et politiques [2] le rendaient très propre à remplir les hautes fonctions d'administrateur du royaume, fonctions dont il allait être chargé bientôt, et un mariage avec sa fille parut au roi le plus sûr moyen de s'attacher la noble famille des Lyncestes. Ses fils, Cassandre, Archias et Iollas, ne jouèrent un rôle que plus tard.

Voilà ce qu'étaient la cour et la nation telles que Philippe les avait faites. Il faut ajouter que l'élément monarchique dut acquérir, dans les mœurs publiques de la Macédoine, une prépondérance décisive tout à la fois par la situation historique de ce pays et par la personnalité de Philippe. Ce n'est qu'en reconstituant cet ensemble des circonstances que l'on peut comprendre ce caractère. Placé au point où se heurtaient les contradictions et les contrastes les plus singuliers, Grec par rapport à son peuple, Macédonien pour les Grecs, Philippe avait sur ceux-là l'avantage de la ruse et de la dissimulation helléniques, sur ceux-ci celui de la rudesse et de l'énergie macédoniennes, supérieur aux uns et aux autres par la netteté avec laquelle il précisait son but, par la suite qu'il mettait dans la conception de ses plans, par le secret et la rapidité avec laquelle il les mettait à exécution. Sa tactique consistait à être une perpétuelle énigme pour ses adversaires et à apparaître toujours autrement, dans un autre lieu, dans une autre direction qu'ils ne s'y attendaient. Porté par nature à la volupté et aux plaisirs, il avait aussi peu de retenue que de constance dans ses penchants : souvent il semblait être complètement

1) Ἀντίπατρος γὰρ ἐγρήγορει (Plut., *Apophth.*, 27). — χρὴ πίνειν, Ἀντίπατρος γὰρ ἱκανός ἐστι νηφεύων (Athen., X. p. 435).
2) Anonym., ap. Boissonade, *Anecdota*, II, p. 464.

dominé par ses passions, et toutefois, dans ces moments même, il restait entièrement maître de lui et aussi réfléchi et froid que l'exigeaient ses desseins, tellement qu'on peut douter si c'est dans ses vertus ou dans ses défauts que son individualité propre se manifestait le mieux. Les mœurs de son siècle, la politesse, l'habileté, la frivolité du temps, le mélange de grandes pensées et de souplesse raffinée qu'on y rencontre, se reproduisent en lui comme dans un miroir.

Olympias, son épouse, formait avec lui un contraste frappant. Elle était fille de Néoptolémos, roi des Épirotes, et appartenait à la race d'Achille. Philippe, dans sa jeunesse, avait appris à la connaître dans la célébration des Mystères à Samothrace, et l'avait épousée avec le consentement d'Arybbas, son tuteur et son oncle[1]. Belle[2], peu communicative, pleine d'ardeurs concentrées, elle était passionnément adonnée au culte mystérieux d'Orphée et de Bacchos et à la sombre magie des femmes de Thrace ; dans les orgies nocturnes, on la voyait, dit-on, se précipiter à travers les montagnes en tête de toutes les autres, en proie à une surexcitation sauvage, brandissant le thyrse et le serpent. Ses songes répétaient les fantastiques images dont son

[1]) Plut., *Alex.*, 2. Son père Néoptolémos est mentionné déjà à côté d'Alcétas, son père à lui, dans la décision votée en 377 par la Ligue athénienne (C. I. Attic., II, no 17, ligne 14). Après la mort d'Alcétas, Néoptolémos partagea avec son frère Arybbas le royaume des Molosses, qu'ils avaient gouverné quelque temps ensemble, et à la mort de Néoptolémos, les enfants de celui-ci, Olympias et Alexandre, passèrent sous la tutelle de leur oncle Arybbas. Olympias devint en 357 la femme de Philippe : bientôt après, son frère venait la rejoindre à la cour de Macédoine (*in Macedoniam nomine sororis arcessit omnique studio spe regni sollicitatum*, etc. Justin., VIII, 6). Dès 352, Philippe trouva occasion de chercher querelle à Arybbas (Demosth., *Olynth. I*, § 14). Plus tard, quand Alexandre eut vingt ans, il le poussa à prendre les armes contre son oncle (*ereptum Arybbæ regnum puero admodum tradit.* Justin., *ibid.*). Réfugié à Athènes, Arybbas obtint du peuple un décret portant que les stratèges athéniens prendraient des mesures ὅπως ἂ[ν αὐτὸ]ς καὶ οἱ παῖδες αὐτοῦ [κομί]σωνται τὴν ἀρχὴν τὴν πατρ[ώαν] (C. I. Attic., II, nº 115). C'est à ce moment que Philippe prit encore les villes fondées par les Éléens dans la Cassopie, sur le golfe d'Ambracie, et les remit aux Molosses. Arybbas paraît être mort peu de temps après ; Alexandre resta seul seigneur et maître de l'Épire.

[2]) On ne saurait dire si l'image d'Olympias, sur une monnaie d'or qui se trouve au Cabinet des Médailles de Berlin (un exemplaire unique, à ce qu'il paraît), est garantie par une tradition authentique. D'après von Sallet (*Num. Zeitung*, III, p. 56), la médaille doit être du temps de Caracalla.

imagination était remplie ; la nuit qui précéda son mariage, elle rêva, dit-on, qu'elle était enveloppée par une violente tempête et que la foudre enflammée pénétrait dans son sein : il s'en échappait ensuite un feu impétueux qui promena au loin ses flammes dévorantes et s'évanouit.

Lorsque la tradition nous rapporte que, entre autres signes prodigieux survenus la nuit où Alexandre naquit, le temple d'Artémis à Éphèse qui, avec son *mégabyze*, ses eunuques et ses hiérodules, était pour les Grecs un véritable sanctuaire oriental, fut détruit par un incendie ; lorsqu'elle ajoute encore que Philippe, au moment où il apprit la naissance de son fils, reçut en même temps trois messages de victoire [1], elle ne fait qu'exprimer sous une forme légendaire le sens général d'une vie héroïque si pleine de faits, ce sens que la recherche scientifique a tenté si souvent de dégager et qui la plupart du temps lui a échappé.

« Tout bien compté », dit Théopompe en parlant de Philippe, « l'Europe n'a jamais vu un homme semblable au fils d'Amyntas [2] ». Tenace, calculateur, infatigable au travail comme il l'était, il lui manqua pourtant, en définitive, pour accomplir l'entreprise dans laquelle il voyait le but de sa vie, quelque chose qui n'entrait pas dans ses aptitudes. Il peut s'être emparé de cette grande idée comme un moyen d'unifier le monde grec et d'élever de plus en plus haut les regards de ses Macédoniens ; c'était une idée que lui donnait la civilisation et l'histoire de la Grèce ; la nécessité des circonstances au milieu desquelles il avait eu si longtemps, si péniblement à se débattre l'amena à la concevoir : mais ce ne fut pas la néces-

[1]) C'est-à-dire une victoire olympique (Ol. CVI), la prise de Potidée, et une victoire de Parménion sur les Dardaniens d'Illyrie (Plut., *Alex.*, 3). D'après le calcul d'Ideler (*Abhandl. d. Berl. Akad.*. 1820 et 1821, et *Handb. der. Chronol.*, I, p. 403 sqq.), la naissance d'Alexandre tombe en Boédromion Ol. CVI, 1 (16 sept.-14 oct. 356). On verra dans l'*Appendice* qu'elle doit être placée *après* le 24 septembre et *avant* la mi-décembre. Or, il est impossible que la nouvelle de la victoire remportée à Olympie vers le 17 juillet ne soit parvenue au roi que fin septembre. Le synchronisme de ces trois événements est, comme tant d'autres synchronismes de l'histoire grecque, soit une combinaison populaire, soit un moyen mnémonique employé dans les écoles : il n'a en tout cas aucune valeur historique.

[2]) Theopomp., *fragm.*, 27, ap. Polyb., VIII, 11.

sité et l'invincible force de cette pensée qui l'excita à l'accomplir ; on pourrait même douter qu'il la crût pratique, lorsqu'on le voit hésiter et tergiverser au milieu de préparatifs sans cesse renouvelés. Ces préparatifs étaient certainement nécessaires ; mais on a beau entasser Ossa sur Pélion, on n'en atteint pas davantage l'Olympe des dieux. Au delà de la mer, il voyait bien la terre de la victoire et de l'avenir pour les Macédoniens ; mais ensuite son regard se troublait, et sur ses plans se projetaient comme un nuage les formes indécises de ses désirs. Cette passion pour la grande entreprise se communiqua de lui à son entourage, à la noblesse, au peuple tout entier; elle devint le point central autour duquel s'agitait la vie macédonienne, le séduisant secret de l'avenir; on combattait contre les Thraces, on triomphait des Grecs, mais l'Orient était le but pour lequel on combattait et on triomphait.

C'est dans ce milieu que s'écoula l'enfance d'Alexandre ; l'âme de l'enfant put être d'assez bonne heure impressionnée par les légendes de l'Orient, le tranquille fleuve de l'or, la source du Soleil, le cep d'or aux grappes d'émeraudes et la prairie de Nysa, où était né Dionysos. Puis il grandit et entendit parler des victoires de Marathon et de Salamine, des temples et des tombeaux que le roi des Perses, avec son armée d'esclaves, avait dévastés et profanés ; on lui dit aussi comment son aïeul, le premier Alexandre, avait dû offrir aux Perses la terre et l'eau et leur fournir une armée contre les Hellènes, et comment maintenant les Macédoniens allaient marcher sur l'Asie et venger son aïeul. Un jour qu'il vint à Pella des ambassadeurs de la cour de Perse, il les interrogea avec soin sur l'armée et les peuples de l'empire, sur les lois et les usages, sur l'organisation et la vie de ces peuples, et les Perses furent étonnés de cet enfant [1].

Ce ne fut pas non plus une circonstance moins importante qu'Aristote, ce grand penseur de l'antiquité, ait été le précep-

[1]) Si cette anecdote, conservée par Plutarque, a un fond de vérité, le fait doit avoir eu lieu avant la guerre entre Périnthe et Byzance, par conséquent avant qu'Alexandre eût quinze ans. Déjà la cour de Pella avait accueilli des réfugiés venus d'Orient, le Perse Artabaze et son beau-frère, le Rhodien Memnon.

teur de l'adolescent (343-344). On dit que Philippe, dès la naissance de son fils, sonda à ce sujet le philosophe et qu'il lui écrivit : « Ce qui me réjouit, ce n'est pas que cet enfant soit né, mais bien qu'il soit né de vos jours ; élevé par vous, il sera digne de nous et de la destinée qui sera un jour son héritage [1] ». Celui qui a conquis le monde à la pensée éleva celui qui devait le conquérir à la pointe de l'épée ; c'est à lui qu'appartient la gloire d'avoir donné à cet enfant passionné l'initiation et la grandeur des pensées, la pensée de la grandeur surtout ; c'est lui qui lui apprit à mépriser les plaisirs et à fuir la volupté [2], qui ennoblit ses passions et donna à sa force la mesure et la profondeur. Alexandre conserva toujours pour son précepteur le plus profond respect ; il disait qu'il devait seulement à son père de vivre, mais qu'il devait à son maître de vivre bien.

Telles furent les influences sous lesquelles se forma son génie et son caractère. Plein d'activité et passionné pour la gloire, il allait jusqu'à s'affliger des victoires de son père, parce qu'elles ne lui laisseraient plus rien à faire. Achille était son modèle, et il se glorifiait volontiers d'appartenir à sa race, lui qui devait ressembler à son héros par la gloire et la peine. Il aimait Héphæstion, son ami de jeunesse, comme Achille son Patrocle ; et s'il estimait son ancêtre heureux de ce qu'Homère eût fait passer à la postérité la mémoire de ses hauts faits, les légendes héroïques des peuples de l'Orient et de l'Occident ne se lassent pas d'orner le nom d'Alexandre de tout le merveilleux éclat d'une grandeur humaine et surhumaine. A son père il préférait sa mère, dont il avait l'enthousiasme et cette profonde vivacité de sentiment qui le distingue parmi tous les héros anciens et modernes [3]. Son

[1]) Il est hors de doute que cette lettre, déjà célèbre dans l'antiquité, est apocryphe : Aristote, qui n'avait pas trente ans alors, n'avait pas encore la renommée que cette lettre suppose.

[2]) La continence est en effet une des plus belles vertus d'Alexandre, et il en a donné bien des exemples. Jeune homme, il était si éloigné du plaisir que ses parents, inquiets, cherchèrent à le tenter en lui envoyant une belle hétaïre, qui se glissa dans sa chambre à coucher. Alexandre se détourna d'elle tout honteux et se plaignit amèrement de l'aventure.

[3]) Parmi le grand nombre d'anecdotes rapportées à ce sujet, il en est une bien caractéristique ; c'est celle qui montre l'influence extraordinaire

extérieur répondait aux qualités de son âme ; sa démarche vive, son regard étincelant, sa chevelure éparse, sa voix forte, annonçaient le héros. Lorsqu'il était en repos, il y avait un charme enchanteur dans la douceur de ses traits, le tendre coloris qui animait sa joue, son œil au regard humide, sa tête légèrement inclinée à gauche. Il se distinguait surtout dans les exercices équestres ; il n'était encore qu'un enfant lorsqu'il dompta Bucéphale, ce coursier sauvage de Thessalie sur lequel personne n'osait se hasarder et qui fut plus tard, dans toutes ses guerres, son cheval de bataille. Il fit ses premières armes sous la conduite de son père ; tandis que Philippe assiégeait Byzance, il soumit les Mædes et fonda dans leur pays une ville qui porta son nom[1] ; il acquit encore plus de gloire à la bataille de Chéronée, qui fut gagnée par sa bravoure personnelle. L'année suivante, il battit Pleurias, prince de l'Illyrie, dans un combat des plus acharnés[2]. Ce fut sans envie, dit-on, que Philippe vit dans son fils celui qui devait un jour exécuter ses plans. Malgré toutes les commotions que la succession au trône avait causées dans le pays, il dut être sans inquiétude sur l'avenir en voyant à ses côtés un successeur qui semblait doué des plus hautes qualités nécessaires à un roi, qui trouverait, selon le mot qu'on lui prête, « la Macédoine trop petite pour lui », et « n'aurait pas, comme son père, à se repentir de bien des choses qu'il n'était plus possible de changer[3] ».

Puis commencèrent des différends entre le père et le fils. Alexandre voyait sa mère délaissée par Philippe, qui lui pré-

qu'exerçait sur lui la musique. Un jour qu'Antigénide chantait un hymne guerrier avec accompagnement de flûte, Alexandre bondit et saisit ses armes ([Plut.,] *De fort. Alex.*, II, 2).

[1]) Le gouvernement du royaume lui était confié durant l'absence de son père. Plutarque emploie, pour définir son pouvoir, l'expression ἀπολειφθεὶς κύριος ἐν Μακεδονίᾳ τῶν πραγμάτων καὶ τῆς σφραγῖδος (Plut., *Alex.*, 9).

[2]) Curt., VIII, 1, 25. Cette invasion des Illyriens doit avoir eu lieu dans les premiers mois de l'année 337. On voit par un passage de Démosthène (*Pro Coron.*, § 244) que l'orateur lui-même était allé les trouver en qualité d'ambassadeur.

[3]) Plut., *Apophth. Phil.* 22. C'est à propos de l'enseignement d'Aristote que Philippe dit à son fils : ὅπως μὴ πολλὰ τοιαῦτα πράξῃς, ἐφ' οἷς ἐγὼ πεπραγμένος μεταμέλομαι.

férait des danseuses de Thessalie ou des femmes galantes de Grèce. Le roi se choisit même une seconde femme parmi les filles nobles du pays; c'était Cléopâtre, nièce d'Attale. Le mariage, raconte-t-on, fut célébré avec autant d'éclat que de bruit, selon les mœurs macédoniennes; on but et on rit. Comme on était déjà échauffé par le vin, Attale, oncle de la jeune reine, s'écria : « O Macédoniens, priez les dieux ! puissent-ils bénir le sein de notre reine et donner au royaume un légitime héritier du trône ! » Alexandre était présent ; enflammé de colère, il lui cria : « Me prends-tu donc pour un bâtard, gredin? » et il lança sa coupe contre lui. Le roi, furieux, se leva, et, tirant son épée suspendue à son côté, se précipita sur son fils pour le transpercer ; mais le vin, la fureur, la blessure qu'il avait reçue à Chéronée, rendaient ses pas chancelants ; il vacilla et tomba par terre. Les amis se hâtèrent d'éloigner Alexandre de la salle : « Voyez, mes amis, dit-il en sortant, mon père veut aller d'Europe en Asie, et il ne peut se traîner d'une table à une autre ! » Il quitta la Macédoine avec sa mère : elle gagna l'Épire, sa patrie ; lui se retira plus loin, en Illyrie [1].

Peu après, Démaratos, l'hôte et l'ami de Corinthe, vint à Pella. Le roi, après l'avoir salué, lui demanda comment allaient les choses en Grèce et si les Hellènes conservaient la paix et la concorde. « O roi », lui répondit son hôte avec une noble franchise, « pouvez-vous bien m'interroger sur la paix et la concorde en Grèce, vous qui avez rempli votre propre maison de trouble et de haine, vous qui avez chassé loin de votre personne ceux qui devaient être pour vous les plus proches et les plus chers ! » Le roi garda le silence : il savait combien Alexandre était aimé ; il savait ce qu'il valait et ce qu'il était ; il craignait que tout cela ne suggérât aux Hellènes de malins propos et peut-être des projets pires que les propos.

[1]) Le renseignement le plus ancien que nous ayons sur cette scène nous vient de Satyros (*fr.*, 3 ap. Athen., XIII, p. 527). L'Illyrienne Audata, l'Elymiote Phila étaient probablement décédées avant 357, car c'est l'année où eut lieu le mariage de Philippe avec Olympias. Des deux Thessaliennes, Nicasipolis et Philinna, Satyros dit seulement qu'elles lui donnèrent des enfants ; elles n'étaient donc pas épouses légitimes. Philinna était la mère d'Arrhidæos. Après elle, Satyros nomme la « Thrace » Méda et la nièce d'Attale, Cléopâtre, toutes deux avec la mention : ἐπεισήγαγε τῇ Ὀλυμπιάδι.

Démaratos dut lui-même faire l'office de médiateur ; bientôt le père et le fils furent réconciliés, et Alexandre revint à la cour.

Mais Olympias n'oublia pas qu'elle avait été méprisée et chassée ; elle resta en Épire, et poussa ses frères à prendre les armes pour briser le lien qui la tenait sous la dépendance de Philippe [1]. Il est à croire qu'elle ne négligea pas non plus d'avertir et d'exciter son fils. Les sujets de méfiance ne manquaient pas ; Attale et ses amis dominaient partout. Les ambassadeurs du dynaste de Carie, Pixodaros, cherchaient à faire une ligue avec Philippe, et proposaient une alliance par mariage entre les deux maisons ; on leur offrit comme époux pour la fille du dynaste Arrhidæos, fils du roi et de la Thessalienne. Alors Alexandre fut convaincu que ses droits d'héritier du trône étaient menacés : ses amis furent de son avis et lui conseillèrent de travailler avec résolution et en toute hâte à contrecarrer les plans de son père. Un homme de confiance, l'acteur Thessalos, fut envoyé au dynaste de Carie, pour lui dire qu'il ne fallait pas qu'il donnât sa fille à un bâtard idiot ; qu'Alexandre, fils légitime du roi et futur héritier du trône, était prêt à devenir le gendre d'un prince aussi puissant que le dynaste. Philippe découvrit l'intrigue et entra dans la plus grande colère ; en présence du jeune Philotas, un des amis d'Alexandre, il reprocha à son fils l'indignité de sa méfiance et de sa dissimulation, disant qu'il n'était pas digne de sa haute naissance, de son bonheur et de sa destinée, s'il n'avait pas honte d'épouser la fille d'un Carien, l'esclave d'un roi barbare. Les amis d'Alexandre qui l'avaient conseillé, Harpalos, Néarchos, Ptolémée fils de Lagos, les frères Érigyios et Lao-

[1]) La nature de cette dépendance est mal définie. Satyros (*fr.* 5) dit de Philippe : προσεκτήσατο δὲ καὶ τὴν Μολόττων βασιλείαν γήμας Ὀλυμπιάδα. Il doit donc y avoir eu dans les coutumes de l'Épire une espèce de succession féminine, en vertu de laquelle Olympias était, avec son frère Alexandre, héritière d'une moitié de la contrée, tandis que l'autre moitié appartenait à son oncle et tuteur Arybbas. Ce dernier avait été expulsé avec sa famille par Philippe, qui avait annexé encore les villes situées sur le golfe d'Ambracie et cédé tout le royaume ainsi augmenté à Alexandre, à coup sûr en lui imposant certaines conditions. Antérieurement, l'Épire avait été sous la dépendance de la Thessalie : le roi Alcétas est désigné par Xénophon (*Hellen.*, VI, 1, 7) comme ὁ ἐν Ἠπείρῳ ὕπαρχος.

médon, furent bannis de la cour et du royaume ; l'extradition de Thessalos fut exigée à Corinthe [1].

Ainsi arriva l'année 336. Les préparatifs pour la guerre de Perse furent poussés avec la plus grande activité; on appela les contingents des États alliés, et un corps d'armée important fut dirigé comme avant-garde sur l'Asie, sous la conduite de Parménion et d'Attale, pour occuper les places au delà de l'Hellespont, délivrer les villes helléniques et ouvrir la voie à la grande armée fédérale [2]. Il est assez étrange que le roi divisât ainsi ses forces, et plus étrange qu'il en engageât ainsi une partie, qui en aucun cas ne pouvait être assez forte, avant d'être complètement sûr des affaires concernant la politique intérieure. Les mouvements qui se produisaient en Épire ne lui échappaient pas; ils semblaient annoncer une guerre qui non seulement menaçait de faire différer encore davantage l'expédition de Perse, mais qui ne pouvait rapporter un grand avantage dans le cas où elle serait heureusement terminée, et dans le cas contraire anéantirait d'un seul coup l'œuvre qui avait coûté tant d'efforts et avait demandé au roi un travail de vingt années. Il fallait conjurer cette guerre : on ne pouvait pas laisser le Molosse dans une situation si équivoque vis-à-vis de la Macédoine. On le gagna par une proposition qui l'honorait, en même temps qu'elle assurait sa puissance : Philippe fiança avec lui Cléopâtre, sa fille et celle d'Olympias; le mariage devait avoir lieu dans l'automne de la même année, saison que le roi avait aussi choisie pour célébrer avec la plus grande pompe la fête de l'Union de tous les Hellènes et pour inaugurer en commun la guerre persique. Philippe avait interrogé le dieu de Delphes pour savoir s'il serait vainqueur des

[1]) Plut., *Alex.*, 10. Arrian., III, 6, 5.

[2]) Polyænos (V, 44, 4) estime l'effectif de ce corps d'armée à 10,000 hommes. Trogue-Pompée (*Prol.* IX) dit : *quum bella Persica moliretur præmissa classe cum ducibus*. Les autres renseignements sur cette expédition d'avant-garde se trouvent dans Diodore. Ce qui est étonnant, c'est qu'Arrien n'en dit mot : est-ce une raison pour considérer comme une fable cette tradition, qui remonte à Clitarque? Dans la lettre de Darius à Alexandre après la bataille d'Issos, il est dit que « le roi Philippe a commencé la guerre ἀδικίας πρῶτος ἐς βασιλέα Ἄρσην ἦρξεν οὐδὲν ἄχαρι ἐκ Περσῶν παθών (Arrian., II, 14, 2), ce qui ne peut se rapporter qu'à cette invasion sur le territoire perse.

Perses, et l'oracle avait répondu : « Voici que le taureau est couronné : finissez-en ; le sacrificateur est prêt ».

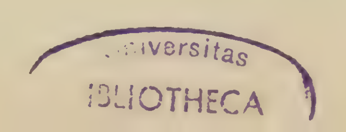
Parmi les jeunes nobles de la cour était Pausanias, remarquable par sa beauté et très en faveur près du roi. Enflammé de colère, à cause d'une grave injure qu'il avait reçue d'Attale dans un festin, il eut recours à Philippe, qui blâma bien l'acte d'Attale, mais se contenta, pour apaiser l'offensé, de lui offrir des présents et de le faire entrer dans les rangs des gardes du corps. Peu après, le roi épousait la nièce d'Attale, qui lui-même épousait la fille de Parménion. Pausanias ne voyait aucun espoir de se venger ; il couva d'autant plus avant dans son cœur son dépit, sa rancune et sa haine contre celui qui l'avait frustré de sa vengeance. Il n'était pas seul dans sa haine ; les frères Lyncestes n'avaient pas oublié ce qu'avait été et leur père et leur frère : ils nouèrent des relations secrètes avec le roi de Perse[1]. Ils étaient d'autant plus à craindre qu'ils le paraissaient moins. Le nombre des mécontents s'accroissait dans l'ombre de plus en plus ; Hermocrate, le sophiste, attisait le feu par ses discours envenimés ; il gagna la confiance de Pausanias. « Comment obtient-on la plus grande gloire ? » demandait le jeune homme. « En tuant celui qui a accompli ce qu'il y a de plus grand », fut la réponse du sophiste[2].

L'automne arriva[3], et avec lui les fêtes des noces. Le mariage devait avoir lieu à Ægæ, l'ancienne résidence royale où se trouvait encore, depuis que Pella florissait, le lieu de sépulture des rois. Les hôtes y accouraient en foule de tous les côtés ; les théores, en grande pompe, arrivaient de Grèce ; beau-

[1]) ARRIAN., I, 25. Dans la lettre d'Alexandre à Darius, il est dit que les assassins de Philippe ont agi à l'instigation du roi de Perse, ὡς αὐτοὶ ἐν ταῖς ἐπιστολαῖς πρὸς ἅπαντας ἐκομπάσατε (ARRIAN., II, 14, 5). Plutarque (*Alex.*, 10) dit qu'Olympias et même Alexandre étaient au courant du projet de Pausanias.

[2]) DIODOR., XVI, 94. VAL. MAX., VIII, 14. Plutarque rapporte la même anecdote au sujet d'Alexandre. Le vrai motif de l'assassin est mentionné par Aristote (*Polit.*, VI, 10, 10).

[3]) Sur cette date, voy. l'*Appendice* à la fin du volume et l'étude *Ueber die Aechtheit der Urkunden in Demosthenes Rede vom Kranz* (p. 64 du tirage à part). D'après le calcul d'IDELER, l'avènement d'Alexandre tombe en septembre 336 (Ol. CXI, 1), sous l'archontat de Pythodélos.



coup portaient des couronnes d'or pour Philippe [1]; les princes des Agrianes, des Péoniens, des Odryses, les grands du royaume, la noblesse chevaleresque du pays, un peuple innombrable s'y réunissait. Le premier jour se passe en joie bruyante, au milieu des salutations, des témoignages d'honneur, des processions solennelles et des festins; des hérauts convient la foule à se réunir le lendemain matin au théâtre. Avant l'aube, la multitude se pressait déjà dans les rues, se portant pêle-mêle vers le lieu du spectacle; enfin le roi, revêtu d'habits de fête, environné de ses jeunes nobles et de ses gardes du corps, s'approche ; il envoie sa suite en avant dans le théâtre, car il pense qu'il n'en a pas besoin au milieu de cette foule joyeuse. A ce moment, Pausanias se précipite sur lui, lui transperce la poitrine, et, pendant que le roi s'affaisse, court rejoindre les chevaux qui l'attendent tout prêts à la porte de la ville ; mais en fuyant, il fait un faux pas et tombe ; Perdiccas, Léonnatos et d'autres gardes du corps l'atteignent et le percent de coups.

La réunion se disperse dans une tumultueuse confusion ; le trouble, la fermentation est partout. A qui doit appartenir le trône, qui sauvera le royaume ? Alexandre est le fils aîné du roi; mais on craint la haine sauvage de sa mère que beaucoup, pour plaire au roi, ont méprisée et injuriée. Déjà elle est à Ægæ pour présider aux funérailles de son époux; elle semble avoir pressenti, prévu la catastrophe ; on dit que le meurtre du roi est son ouvrage, que c'est elle qui tenait les chevaux prêts pour le meurtrier. On ajoutait qu'Alexandre aussi avait eu connaissance du guet-apens, signe de plus qu'il n'était pas le fils de Philippe, mais qu'il avait été conçu et mis au monde par un noir maléfice; de là la répulsion du roi contre lui et contre sa farouche mère, de là le second mariage avec Cléopâtre ; c'était à l'enfant que celle-ci venait de mettre au monde [2] qu'appar-

[1]) D'après Diodore, qui expose en détail tous ces événements, avec la couronne envoyée d'Athènes il y eut proclamation d'un décret du peuple portant : ἄν τις ἐπιβουλεύσας Φιλίππῳ τῷ βασιλεῖ καταφύγῃ πρὸς Ἀθηναίους, παραδόσιμον εἶναι τοῦτον (DIODOR., XVI, 92).

[2]) D'après Diodore (XVII, 2), Cléopâtre mit au monde un fils « quelques jours » avant la mort de Philippe. Diodore suit ici Clitarque, qui, si porté

tenait le trône. Attale, oncle de la reine, n'avait-il pas possédé la confiance du roi? il était digne de prendre la régence. D'autres pensaient que celui qui avait le plus de droits au trône était Amyntas, fils de Perdiccas, qui avait dû, à cause de sa jeunesse, abandonner à Philippe les rênes de l'empire environné de dangers; la haute valeur de Philippe excusait seule son usurpation; d'après son droit imprescriptible, Amyntas devait maintenant monter sur le trône, dont il s'était rendu digne pendant tant d'années qu'il en avait été écarté [1]. D'un autre côté, les Lyncestes et leurs partisans prétendaient que, si l'on faisait valoir pour l'héritage de Philippe des prétentions plus anciennes, leur père et leur frère avaient possédé le trône avant Perdiccas et le père de Philippe, et qu'ils ne devaient pas en rester privés par une plus longue usurpation; que d'ailleurs Alexandre et Amyntas n'étaient guère encore que des enfants: Amyntas avait été, dès son jeune âge, privé de la force et de l'espérance de régner; Alexandre, sous l'influence d'une mère avide de vengeance, était, par son arrogance, son éducation dans les goûts du jour, son mépris des bonnes vieilles mœurs, plus redoutable que Philippe son père lui-même pour les libertés du royaume, tandis qu'eux ils étaient les amis du pays; ils appartenaient à cette race qui, de tout temps, s'était efforcée de maintenir les anciennes mœurs; ils avaient vieilli au milieu des Macédoniens, s'étaient mis au courant des désirs du peuple; ils étaient liés avec le Grand-Roi de Suse et pouvaient seuls protéger le pays contre sa colère, s'il en arrivait à demander satisfaction pour cette guerre que Philippe avait commencée avec une folle témérité; c'était un grand bonheur pour le pays que la main de leur ami l'eût délivré à temps

qu'il soit à forcer la couleur, est pourtant trop voisin de cette époque pour annoncer la naissance d'un garçon s'il était né une fille : on voit par Justin qu'il a noté le nom significatif de l'enfant, *Caranum ex noverca natum* (Justin., XI, 2, 3), bien que le même Justin (IX, 7, 12) désigne l'enfant de Cléopâtre comme une fille, contradiction que Grote a essayé de concilier. Il est vrai que, 150 ans plus tard, Satyros appelle l'enfant de Cléopâtre une fille; mais cette assertion me paraît devoir céder le pas au témoignage de Clitarque.

[1]) C'est probablement d'après Clitarque que le Ps.-Plutarque dit : πᾶσα δ' ὕπουλος ἡ Μακεδονία πρὸς Ἀμύνταν ἀποβλέπουσα καὶ τοὺς Ἀερόπου παῖδας, c'est-à-dire, les Lyncestes ([Plut.,] *De fort. Alex.*, I, 3).

d'un roi qui ne comptait pour rien le droit, le bien du peuple, les serments et la vertu.

Ainsi parlaient les partis; mais le peuple haïssait les meurtriers du roi et ne craignait pas la guerre; il oublia le fils de Cléopâtre, car le représentant de son parti était éloigné; il ne connaissait pas le fils de Perdiccas, dont l'inaction semblait être une preuve suffisante d'incapacité. Du côté d'Alexandre était tout le droit, et les injures imméritées dont il était l'objet ne faisaient qu'exciter la sympathie; de plus, il avait pour lui la gloire qu'il avait acquise dans les guerres contre les Mædes et contre les Illyriens, celle de la victoire de Chéronée, la gloire plus belle encore de l'éducation, de l'affabilité, de la générosité; déjà même il avait présidé avec bonheur aux affaires du pays; il possédait la confiance et l'amour du peuple, et pouvait en particulier compter sur l'armée. Alexandre le Lynceste comprit qu'il ne lui restait aucune espérance; il se hâta d'aller trouver le fils d'Olympias et fut le premier à le saluer roi de Macédoine [1].

Les débuts d'Alexandre ne furent pas « la simple prise de possession d'un héritage assuré »; ce jeune homme de vingt ans dut montrer qu'il avait, pour être roi, et la vocation et la force. D'une main ferme, il saisit les rênes du gouvernement, et les troubles cessèrent. Il convoqua l'armée pour recevoir ses hommages, comme c'était l'usage chez les Macédoniens: le nom seul du roi était changé; la puissance de la Macédoine, l'ordre des choses, les espérances de conquête restaient les mêmes. Il maintint l'ancienne obligation du service militaire, mais dispensa ceux qui servaient de tout autre devoir et de toute autre obligation [2]. Les exercices nombreux, les marches fréquentes qu'il ordonna rendirent aux troupes l'esprit militaire

[1]) Arrian., I, 25. Curt., VII, 1, 6.

[2]) D'après un passage d'Arrien (I, 16, 5), Schäfer (*Demosthenes*, III, p. 65) conclut que l'*immunitas cunctarum rerum* dont parle Justin (XI, 1, 10) ne portait que sur l'impôt foncier. Elle n'était sans doute accordée qu'aux Macédoniens présents à l'armée, car on voit Alexandre, après la bataille du Granique, conférer aux parents et enfants de ceux qui avaient succombé τῶν τε κατὰ τὴν χώραν ἀτέλειαν καὶ ὅσαι ἄλλαι ἢ τῷ σώματι λειτουργίαι ἢ κατὰ τὰς κτήσεις ἑκάστων εἰσφοραὶ (Arrian., I, 16, 5; cf. VII, 10, 4). Ce sont, par conséquent, les privilèges de ceux qui s'acquittent du service militaire.

que les derniers événements pouvaient avoir relâché, et en firent un instrument sûr dans sa main [1].

Le meurtre du roi demandait un châtiment exemplaire; c'était en même temps le moyen d'affermir le nouveau gouvernement. On découvrit que les frères Lyncestes, achetés par le roi de Perse qui craignait la guerre avec Philippe, avaient formé une conjuration, dans l'espérance de saisir la couronne à l'aide des Perses; Pausanias n'avait été que l'instrument aveugle de leurs secrets desseins. Les conjurés furent exécutés le jour des funérailles; parmi eux se trouvaient les Lyncestes Arrhabæos et Héromène; leur frère Alexandre fut gracié parce qu'il s'était soumis; le fils d'Arrhabæos, Néoptolème, s'enfuit chez les Perses [2].

[1]) εὐπειθῆ κατεσκεύασε τὴν δύναμιν (Diodor., XVII, 2).

[2]) Amyntas « fils d'Arrhabæos » doit être le frère de ce Néoptolème (Arrian., I, 20, 10) : comme il était à l'armée d'Asie, il ne prit sans doute aucune part à la conjuration. Il se distingua dans les campagnes d'Asie.

# CHAPITRE TROISIÈME

Dangers de l'extérieur. — Expédition en Grèce (336). — Renouvellement de la ligue de Corinthe. — Fin d'Attale. — Les voisins du Nord. — Expédition en Thrace, sur le Danube, contre les Illyriens. — Deuxième expédition en Grèce. — Ruine de Thèbes. — Seconde rénovation de la Ligue de Corinthe.

D'une main ferme et prompte, Alexandre avait saisi les rênes du pouvoir et rétabli la paix intérieure. Mais les nouvelles les plus alarmantes arrivaient de l'extérieur.

En Asie-Mineure, Attale, comptant sur ses troupes, qu'il avait su gagner, avait formé le dessein de s'emparer du pouvoir, sous prétexte de défendre les droits de son petit-neveu, le fils de Cléopâtre. Ses forces militaires, et surtout les alliances qu'il avait formées avec les ennemis de la Macédoine, le rendaient redoutable. Pour augmenter le danger, une agitation commençait à se manifester en Grèce qui faisait craindre une défection générale. En apprenant la mort de Philippe — Démosthène en avait été informé le premier par des messagers secrets du stratège Charidème, qui était en station tout près des côtes de Thrace [1], — les Athéniens avaient célébré une fête de joie et consacré un décret d'honneur à la mémoire du meurtrier [2]. C'était Démosthène lui-même qui en avait fait la motion, et qui, parlant devant le Conseil, avait appelé Alexandre un « Jocrisse [3] » qui n'oserait pas s'aventurer hors de

[1]) διὰ τῶν κατασκόπων τῶν παρὰ Χαριδήμου πυθόμενος (ÆSCHIN., *In Ctesiph.*, § 77).

[2]) ἱερὰ μὲν ἱδρύσατο Παυσανίου, εἰς αἰτίαν δὲ εὐαγγελίων θυσίας τὴν βουλὴν κατέστησε (ÆSCHIN., *ibid.*, § 160).

[3]) Il employa l'expression équivalente de Μαργίτης (ÆSCHIN., *ibid.*, § 160. MARSYAS, *fr.* 8).

la Macédoine. Il mit tout en mouvement, Athènes, Thèbes, la Thessalie, la Grèce entière, pour arriver à une rupture ouverte avec la Macédoine, prétextant que le serment fédéral que les villes avaient prêté au père ne les engageait pas avec le fils [1]; il envoya des messagers et des lettres à Attale; il entra en négociation avec les Perses au sujet de subsides contre la Macédoine. Athènes se prépara à la guerre et apprêta sa flotte ; Thèbes se disposa à chasser de la Cadmée la garnison macédonienne ; les Étoliens, jusqu'alors amis des Macédoniens, prirent la résolution de ramener à main armée ceux que Philippe avait bannis d'Acarnanie ; les Ambraciotes chassèrent la garnison macédonienne et restaurèrent la démocratie. Argos [2], les Éléens, les Arcadiens étaient prêts à secouer le joug de la Macédoine, et Sparte ne s'y était jamais soumise.

En vain Alexandre envoya des ambassadeurs pour assurer la Grèce de son bon vouloir et de son respect pour les libertés existantes, les Hellènes, enivrés par la certitude que les anciens temps de gloire et de liberté étaient revenus, croyaient la victoire assurée ; à Chéronée, disait-on, toutes les forces macédoniennes, commandées par Philippe et Parménion, avaient triomphé avec peine de l'armée d'Athènes et de Thèbes : maintenant tous les Hellènes étaient unis et n'avaient devant eux qu'un enfant à peine affermi sur son trône, qui aimerait mieux péripatétiser à Pella que s'aventurer à lutter contre l'Hellade ; Parménion, le seul général éprouvé qu'il eût à son service, était en Asie, ainsi qu'une partie considérable de ses forces, que les satrapes perses serraient déjà de près, tandis qu'une autre partie, commandée par Attale, était prête à se déclarer pour les Hellènes contre Alexandre ; les

[1]) Nous ne connaissons pas le texte exact du pacte fédéral de Corinthe : on ne peut donc pas dire s'il était rédigé de façon qu'on pût l'interpréter en ce sens, à savoir, que la mort de Philippe mettait fin non seulement à sa *stratégie* contre les Perses, mais encore à la κοινὴ εἰρήνη conclue et jurée sous ses auspices.

[2]) La participation d'Argos (Diodor., XVII, 3, 8) est aujourd'hui confirmée par le décret rendu à Athènes en l'honneur d'Aristomachos d'Argos ... καὶ συμβάντος κοινοῦ πολέμο[υ Ἀθηναίοις τε καὶ τῆ] πόλει τῶν Ἀργείων πρὸς Ἀλέξανδ[ρον... (C. I. Attic., II, nº 161).

cavaliers thessaliens eux-mêmes, ainsi que les contingents militaires des Thraces et des Péoniens, s'étaient soustraits à la puissance macédonienne ; le chemin de la Grèce n'était même plus ouvert à Alexandre, puisqu'il lui faudrait courir le risque d'abandonner son royaume aux invasions de ses voisins du Nord et aux attaques d'Attale. En effet, les peuples du Nord et de l'Est menaçaient de se soustraire à la dépendance de la Macédoine, ou d'envahir à la première occasion les frontières du royaume, pour le piller.

La situation d'Alexandre était difficile et pressante. Ses amis — ceux même qui avaient été récemment bannis étaient rentrés — le conjuraient de céder avant que tout fût perdu, de se réconcilier avec Attale et de rappeler les forces envoyées en avant, de laisser faire les Hellènes jusqu'à ce que les premières fumées fussent dissipées, de gagner par des présents les Thraces, les Gètes, les Illyriens, et de désarmer les rebelles en leur faisant grâce. Par ces moyens, en effet, Alexandre aurait pu s'affermir en Macédoine et gouverner en paix son pays ; peut-être même fût-il arrivé à recouvrer la même influence et la même puissance qu'avait eues son père sur la Grèce et sur les Barbares circonvoisins, et eût-il pu à la fin songer à une expédition en Asie, ainsi que son père avait fait toute sa vie. Alexandre fut d'un autre avis ; la résolution qu'il prit le montre dans toute la force et toute la hardiesse de son esprit : « son génie le poussait », comme on a dit en parlant d'un héros des siècles postérieurs.

Les périls qui s'enchevêtraient autour de lui se rangeaient en trois catégories : ceux du Nord, ceux de l'Asie, ceux de la Grèce. S'il marchait contre les peuples du Nord, Attale avait le temps d'affermir sa puissance et peut-être de revenir en Europe ; la ligue des villes helléniques se fortifiait, et il était forcé de combattre comme une trahison et une rébellion ouverte des États ce qui jusqu'à présent pouvait être seulement puni comme une affaire de partis et une suggestion de démagogues criminels gagnés par l'or des Perses. S'il marchait contre la Grèce, il suffisait des moindres forces pour le retenir et arrêter sa marche à travers les défilés, tandis que rien n'empêchait Attale d'opérer sur ses derrières et de

s'unir aux Thraces révoltés. Marcher contre Attale lui-même était encore le parti le moins prudent, car alors les villes grecques seraient trop longtemps laissées à elles-mêmes ; les Macédoniens se trouveraient entraînés contre les Macédoniens à une guerre civile, dans laquelle les satrapes perses auraient peut-être le dernier mot : enfin Attale, qui ne devait être regardé que comme un traître, serait traité comme une puissance, et le roi, en le combattant, amoindrirait son prestige aux yeux des Grecs et des Barbares. Si l'on arrivait à frapper Attale, la chaîne était brisée et le reste se trouvait de soi.

Attale fut décrété de haute trahison et condamné à mort ; un des « amis [1] », Hécatæos de Cardia, reçut l'ordre de se rendre en Asie à la tête d'un corps de troupes, de s'unir aux forces de Parménion, et d'amener Attale, mort ou vif, en Macédoine. Ensuite, comme, au pis aller, on n'avait à redouter des ennemis du Nord que des incursions dévastatrices et qu'il serait toujours facile de les soumettre par une expédition ultérieure, le roi résolut d'envahir l'Hellade avec son armée avant qu'on eût pu réunir, pour lui barrer le chemin, des forces considérables.

Vers cette époque arrivèrent à Pella des courriers envoyés par Attale pour démentir les bruits qui s'étaient répandus sur son compte, témoigner de sa soumission par de belles paroles, et donner la preuve de la loyauté de ses sentiments en remettant aux mains du roi les lettres qu'il avait reçues de Démosthène au sujet des préparatifs en Grèce [2]. D'après ces documents et d'après la démarche d'Attale, le roi put conclure qu'il ne rencontrerait en Grèce qu'une faible résistance ; il ne rapporta pas son ordre, sachant qu'il pouvait se reposer sur la fidélité du vieux Parménion, bien que celui-ci eût Attale pour gendre.

[1]) [εἷς] τῶν φίλων (DIODOR., XVII, 2). La question est de savoir si le titre de φίλος avait déjà à l'époque une valeur officielle dans la hiérarchie sociale en Macédoine. Le texte de Quinte-Curce (*ex prima cohorte amicorum*. CURT., VI, 7, 17) ne suffit pas à la trancher. Dans Arrien (I, 25, 4), Alexandre convoque en conseil τοὺς φίλους, et pour désigner les avis qu'ils lui donnent, il se sert de l'expression ἐδόκει τοῖς ἑταίροις. Il est vrai que les expressions d'Arrien ne sont pas toujours exactes au point de vue technique.

[2]) DIODOR., XVII, 5.

Il marcha en personne sur la Thessalie et se dirigea en longeant la côte vers les défilés du Pénée ; mais il trouva le passage principal de Tempé et le défilé latéral de Callipeuké fortement occupés. S'en emparer de vive force était difficile, et tout retard plein de dangers : Alexandre s'ouvrit une voie nouvelle. Au sud du défilé principal s'élèvent les masses rocheuses de l'Ossa, un peu moins escarpées du côté de la mer que du côté du Pénée. Ce fut vers ces endroits moins escarpés qu'Alexandre conduisit son armée; puis, faisant creuser des degrés dans le roc, là où cela était nécessaire, il gravit la montagne et déboucha dans la plaine de la Thessalie, sur les derrières des postes thessaliens [1]. Sans avoir tiré l'épée, il était maître du pays, qu'il voulait gagner et non soumettre, afin de pouvoir compter sûrement, au moment de la guerre contre les Perses, sur l'excellente cavalerie thessalienne. Convoquant alors les nobles de la contrée à une assemblée, il rappela l'origine commune des deux races, qui descendaient d'Achille, les bienfaits de son père, qui avait délivré le pays du joug sanguinaire des tyrans de Phères et l'avait toujours mis à l'abri des insurrections et de la tyrannie en restaurant les anciennes tétrarchies d'Aleuas [2]. Il ajoutait qu'il ne demandait rien que ce qu'ils avaient librement donné à son père et la reconnaissance de l'hégémonie de la Grèce, que la Ligue hellénique avait conférée à Philippe. Il promit de laisser et de protéger chaque famille et chaque contrée dans ses droits et dans ses libertés, comme avait fait son père, de donner à leurs cavaliers leur part entière du butin dans les guerres de Perse, et d'honorer par l'exemption d'impôts Phthie, la patrie d'Achille, leur ancêtre commun [3]. Les Thessaliens se hâtèrent d'accepter des conditions si avantageuses et si honorables, et

1) Polyæn., IV, 3, 23. Je ne vois aucune raison de tenir le fait pour une pure invention. Ce renseignement se trouve dans la troisième série des extraits de Polyænos, qui, d'après Petersdorff, paraissent avoir été puisés à des sources différentes, la première série (§ 1-10) peut-être dans Callisthène, la seconde (§ 11-22) probablement dans Clitarque ; la troisième (§ 23-32) dans un auteur qu'on ne peut plus déterminer.

2) Theopomp. ap. Harpocrat., s. v. τετραρχία. Pour plus amples détails, voy. A. Schäfer, *Demosthenes*, II, p. 402.

3) Philostr., *Heroic.*, p. 130.

de confirmer, par un vote commun, Alexandre dans les droits de son père [1]; ils lui promirent même de marcher avec lui sur la Grèce, s'il en était besoin, pour y étouffer l'agitation [2]. Après les Thessaliens, il attira à lui par des avances semblables les peuples voisins, les Æníanes, Maliens, Dolopes, toutes tribus dont chacune avait une voix au conseil des Amphictyons, et dont l'alliance lui ouvrait la route des Thermopyles.

La rapidité avec laquelle la Thessalie avait été prise et pacifiée n'avait pas laissé aux États helléniques le temps d'occuper les importants défilés de la chaîne de l'Œta. Il n'entrait pas dans le plan d'Alexandre de donner, par des mesures rigoureuses, un prétexte et un air sérieux à un mouvement qui devait être tout au plus considéré comme l'œuvre insensée d'un parti. Effrayés par l'approche des forces macédoniennes, les Hellènes se hâtèrent de prendre l'apparence d'une paix profonde. Comme, par conséquent, il n'y avait rien de changé aux institutions établies par Philippe, Alexandre convoqua les Amphictyons aux Thermopyles [4]; il demanda et obtint un décret reconnaissant formellement son hégémonie. Dans le même but, il garantit aux Ambraciotes l'autonomie qu'ils avaient rétablie chez eux après avoir chassé la garnison macédonienne, en leur disant qu'il avait eu l'intention de la leur offrir et qu'ils l'avaient simplement devancé.

Les Thessaliens et les Amphictyons avaient reconnu l'hégémonie d'Alexandre, mais aucun envoyé de Thèbes, d'Athènes, de Sparte, n'avait paru aux Thermopyles. Maintenant encore

[1]) ἔπεισε τὴν πατροπαράδοτον ἡγεμονίαν τῆς Ἑλλάδος αὐτῷ συγχωρῆσαι κοινῷ τῆς Θεσσαλίας δόγματι (Diodor., XVII, 4). *Exemplo patris dux universæ gentis creatus erat et vectigalia omnia reditusque suos ei tradiderunt* (Justin., XI, 3, 2). L'expression de Justin semble désigner la fonction de *Tagos* : d'après Diodore, Alexandre ne réclame que les pouvoirs lui appartenant en sa qualité de στρατηγὸς αὐτοκράτωρ de la Ligue hellénique. En dépit du titre des *Thessalorum reges*, la situation officielle qu'avait Philippe en Thessalie n'est pas claire.

[2]) Æschin., *In Ctesiph.*, § 161.

[3]) τὰ συνορίζοντα τῶν ἐθνῶν (Diodor., XVII, 4, 2).

[4]) L'expression de Diodore (τὸ τῶν Ἀμφικτυόνων συνέδριον συναγαγών) signifie sans doute qu'Alexandre convoqua une assemblée extraordinaire, et qu'il ne s'agit pas de la πυλαία ὀπωρινή habituelle.

peut-être, Thèbes faisait défection ; elle avait pu compter sur la connivence et peut-être sur l'appui de plusieurs États. Il est vrai que ces États n'étaient pas préparés ; Sparte n'avait pu se relever, depuis qu'Épaminondas avait campé aux bords de l'Eurotas; la Cadmée, Chalcis en Eubée, l'Acrocorinthe [1] étaient encore occupées par des garnisons macédoniennes; à Athènes, comme toujours, on déclamait beaucoup et l'on n'agissait guère ; même à l'annonce que le roi était déjà en Thessalie, qu'il allait entrer en Grèce avec les Thessaliens et qu'il avait manifesté une grande irritation contre l'aveuglement d'Athènes [2], on n'en poussa pas avec plus de zèle les préparatifs, bien que Démosthène n'eût pas cessé de prêcher la guerre. Une marche rapide des Macédoniens pouvait épargner à la Grèce un grand malheur.

Alexandre, quittant les Thermopyles, descendit dans la plaine de la Béotie et vint camper près de la Cadmée : les Thébains n'essayèrent pas de résister. Quand on apprit à Athènes que Thèbes était aux mains d'Alexandre, si bien que deux jours de marche pouvaient amener l'ennemi aux portes de la ville, les défenseurs les plus acharnés de la liberté eux-mêmes perdirent courage. On résolut de mettre à la hâte les murs en état de défense, d'évacuer le pays plat, de faire entrer dans Athènes tous les biens meubles, « de sorte que cette ville, si admirée et si disputée, ressemblait à une étable de bœufs et de moutons [3] ». En même temps, on décida d'envoyer des ambassadeurs au roi, pour l'apaiser et lui demander pardon de ce que les Athéniens n'avaient pas immédiatement reconnu son hégémonie. Peut-être pouvait-on sauver encore la possession d'Oropos, que les Athéniens avaient reçue des mains de Philippe deux ans auparavant [4]. Démosthène était un des ambas-

[1]) Pour l'Acrocorinthe, nous avons le témoignage de Plutarque (*Arat.* 23) ; pour Chalcis, un passage de Polybe (XXXVIII, I c, 3 ed. Hultsch) et surtout l'envoi de Protéas contre la flotte perse en 333 (ἀνάγεται ἀπὸ Χαλκίδος. ARRIAN., II, 2, 4) rend l'occupation vraisemblable.

[2]) τοῦ νεανίσκου τὸ πρῶτον παροξυνθέντος εἰκότως (ÆSCHIN., *In Ctesiph.*, § 161).

[3]) C'est l'expression employée dans le discours Ὑπὲρ τῆς δωδεκαετίας (§ 14), mis sous le nom de Démade.

[4]) τὸν Ὠρωπὸν ἄνευ πρεσβείας λαβών (DEMAD., *ibid.*, § 9). Aristote (*fr.* 561 ed. Rose) mentionne Oropos, et (*fr.* 560) Drymos, située dans la partie du

sadeurs ; mais, arrivé au Cithéron, soit qu'il se souvînt de ses lettres à Attale, soit qu'il craignît de dévoiler ses relations avec les Perses [1], il s'en retourna, laissant aux autres envoyés le soin de porter les prières du *dèmos* athénien. Alexandre les reçut avec bonté [2], pardonna le passé, renouvela les traités précédemment conclus avec son père, et demanda seulement que, pour les négociations ultérieures, Athènes envoyât des plénipotentiaires à Corinthe. Le peuple jugea convenable de décréter pour le jeune roi de plus grands honneurs que ceux qu'il avait accordés à son père deux ans auparavant [3].

Alexandre poursuivit sa marche vers Corinthe, où les plénipotentiaires des États de la Ligue avaient rendez-vous [4]. Sparte elle-même paraît avoir été invitée ; c'est ce que fait supposer la déclaration des Spartiates : « que leur habitude n'était pas de suivre les autres, mais de les conduire [5] ». Alexandre aurait pu facilement les contraindre, mais c'eût été peu habile et la chose n'en valait pas la peine ; il ne voulait en somme que l'apaisement aussi prompt que possible de la Grèce et la reconnaissance de l'hégémonie de la Macédoine contre les Perses. C'est en ce sens que fut renouvelée et jurée la formule

territoire attico-béotien qui confine à la Mégaride. Ces deux fragments sont tirés des Δικαιώματα Ἑλληνίδων πόλεων, ἐξ ὧν Φίλιππος τὰς φιλονεικίας τῶν Ἑλλήνων διέλυσεν (*Vit. Arist. Marcian.*, ap. Rose, Aristot., *Pseudep.*, I, p. 246).

1) Æschin., *In Ctesiph.*, § 161. Suivant Dinarque (*In Demosth.*, § 82), il refusa de faire partie de l'ambassade envoyée au roi.

2) φιλανθρώπους ἀποκρίσεις δοὺς (Diodor., XVII, 4). Justin dit au contraire : *quibus auditis et graviter increpatis* (Justin., XI, 3) : il confond les deux expéditions d'Alexandre, celle-ci et celle de l'année suivante, et il met au compte de la première ce qui est vrai de la seconde. Une inscription nous a conservé quelques fragments du traité conclu avec Alexandre : ... οὐδ[ὲ ὅπλα ἐ[π]οί[σω ἐπὶ πημονῇ ἐπ' οὐδένα τῶν] ἐμμενόν[τ]ων ἐν τ[ῇ εἰρήνῃ οὔτε κατὰ γῆν] οὔτε κατὰ θ[άλασσαν... οὐδὲ χωρ]ίον καταλήψομ[αι... ἐπὶ πολέ]μῳ οὐδενὸς τῶν τ[ῆς εἰρήνης κοινωνούν]των τέχν[ῃ] οὐδεμί[ᾳ... et plus loin : καὶ πολεμ[ή]σω τῷ [... παρα]βαίνον[τι καθότι... τῷ καὶ ὁ ἡγεμών... (C. I. Attic., II, nº 160).

3) Arrian., I, 1, 3. C'est à cette circonstance que doit se rapporter, dans l'inscription où Lycurgue rend compte de son administration (Cf. Köhler, in *Hermes*, V, p. 224), le passage où il est dit que deux couronnes d'or ont été votées à Alexandre. On peut mentionner aussi l'honneur que firent au roi les Mégariens en lui accordant chez eux le droit de cité. Alexandre, εἰς γέλωτι θέμενος τὴν σπουδὴν αὐτῶν, accepta cet honneur, parce qu'ils lui dirent qu'ils l'avaient jadis décerné à Héraclès (Plut., *De monarch.*, 2).

4) οἱ συνεδρεύειν εἰωθότες (Diodor., XVII, 4, 9).

5) Arrian., I, 1, 2.

du pacte fédéral, et Alexandre fut nommé stratège des Hellènes avec des pouvoirs illimités.

Alexandre avait atteint le but qu'il se proposait. Il serait intéressant de connaître en quelle disposition se trouvaient alors à son égard les contrées helléniques ; il est vraisemblable qu'il y avait moins d'exaspération et d'hypocrisie à son égard que pourraient nous le faire croire le zèle acharné des orateurs attiques pour la liberté, ou la haine que les moralistes grecs du temps de l'empire romain affectaient pour la tyrannie. On voit les choses sous un jour bien différent, quand on songe que Délios d'Éphèse, le disciple de Platon, envoyé par les Hellènes d'Asie, vint trouver Alexandre, l' « excita de toutes ses forces et l'entraîna » à commencer la guerre contre les Perses[1]. Parmi ceux qui étaient le plus étroitement liés avec Alexandre étaient Érigyios et Laomédon, originaires de Lesbos, qui étaient venus s'établir à Amphipolis et qui devaient suffisamment connaître la misère de leur patrie dominée par les amis des Perses. L'état de ces pays était en effet un triste exemple de l'autonomie que le Grand-Roi avait garantie aux îles, depuis Rhodes jusqu'à Ténédos, par la paix d'Antalcidas : c'en était fait là-bas de la civilisation grecque, à moins qu'Alexandre ne vînt et ne triomphât[2]. Dans l'Hellade elle-même, Thèbes seule avait à déplorer la perte de son autonomie, dont elle était bien un peu la cause ; à Athènes, l'opinion de la foule la plus mobile qui ait jamais exercé le pouvoir dépendait plus que jamais des dernières impressions et des prochaines espérances. L'abstention boudeuse de Sparte témoignait plus de faiblesse que de force, plus de mauvaise humeur que de dignité. On doit supposer que la partie la plus sensée du peuple hellénique se tournait du côté de la grande entreprise nationale qu'on était sur le point d'entreprendre, et du jeune héros qui se pré-

1) Plut., *Adv. Colot.*, 32.

2) Il est possible que Ténédos se soit dès ce moment déclarée pour la cause grecque (τὰς στήλας τὰς πρὸς Ἀλέξανδρον καὶ τοὺς Ἕλληνας γενομένας σφίσι. Arrian., II, 2, 2). Il est probable que cette accession a eu lieu alors et non pas seulement en 334, attendu que les conventions de 334 paraissent avoir été conclues avec Alexandre seul, et non pas avec Alexandre et la Ligue de Corinthe.

sentait pour l'accomplir. Les jours qu'Alexandre passa à Corinthe semblent nous en donner la preuve. De tous les côtés, artistes, philosophes, hommes politiques, accouraient dans cette ville pour voir le jeune roi, l'élève d'Aristote; tous se pressaient près de lui, cherchant à obtenir de lui un regard ou une parole. Diogène de Sinope seul resta tranquille dans son tonneau, sur la palestre du faubourg. Alexandre vint alors à lui et le trouva couché au soleil devant son tonneau; il le salua et lui demanda s'il n'avait point quelque désir: « Écarte-toi un peu de mon soleil », fut la réponse du philosophe. Sur quoi le roi dit à ceux qui l'accompagnaient : « Par Zeus! si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène [1] ». Peut-être n'est-ce là qu'une anecdote comme on en a tant conté sur cet homme bizarre.

A l'hiver, Alexandre retourna en Macédoine pour se préparer à marcher contre les Barbares des frontières, expédition qu'il avait retardée jusqu'à cette époque. Attale n'était plus à craindre ; Hécatæos s'était uni à Parménion, et, comme ils ne croyaient pas leur armée assez forte pour aller s'emparer d'Attale au milieu des troupes qu'il avait su gagner, ils le firent assassiner, selon l'ordre qu'ils avaient reçu [2] ; les troupes séduites, qui se composaient partie de Macédoniens, partie de mercenaires grecs [3], rentrèrent dans le devoir.

Telle était la situation en Asie. En Macédoine, Olympias avait profité de l'absence de son fils pour savourer jusqu'à la dernière goutte le plaisir de la vengeance. Le meurtre de Philippe avait été, sinon son ouvrage, du moins certainement son

[1]) Plut., *Alex.* 14. Pausan., II, 2, 4, etc. C'est probablement à cette époque que se rapporte aussi l'histoire, assez spirituellement inventée d'ailleurs, de la visite d'Alexandre à Delphes. Comme la Pythie ne voulait pas prophétiser, attendu que ce n'était pas la saison (Apollon passait pour être absent durant les mois d'hiver), Alexandre la prit par le bras pour la mener malgré elle au trépied : elle s'écria : « O mon fils, tu es irrésistible! » et Alexandre enchanté accepta son exclamation comme un oracle.

[2]) Diodor., XVII, 5. Curt., VII, 1, 3. Comment fut accompli le meurtre, les sources ne le disent pas : Diodore fait entendre que l'autorité de Parménion ramena les troupes à l'obéissance.

[3]) Diodore (XVII, 7) désigne les uns et les autres comme étant sous les ordres de Calas, qu succéda à Attale dans le commandement.

désir; mais ceux pour qui elle et son fils avaient dû souffrir un indigne traitement vivaient encore: la jeune veuve Cléopâtre et son petit enfant devaient mourir aussi. Olympias fit massacrer l'enfant sur le sein de sa mère, et força celle-ci à s'étrangler avec sa propre ceinture [1]. On rapporte qu'Alexandre s'emporta contre sa mère à ce sujet; mais un fils ne pouvait que se mettre en colère. Toutefois, le courage de ses adversaires n'était pas brisé; toujours on découvrait de nouvelles trames: Amyntas, fils du roi Perdiccas, auquel Philippe avait donné la main de sa fille Cynane, se trouva impliqué dans un complot contre la vie d'Alexandre, et fut exécuté [2].

Pendant ce temps, le corps d'avant-garde qu'on avait envoyé en Asie s'était étendu le long de la côte, à l'est et au sud: la ville libre de Cyzique, sur la Propontide, protégeait le flanc gauche de cette armée; sur la droite, au sud du Caïcos, Parménion occupait Gryneion. Déjà le *dèmos* d'Éphèse s'était soulevé et avait renversé l'oligarchie amie des Perses; cette place était un point d'appui important qui permettait à Parménion de s'avancer davantage [3]. Certainement le *dèmos* des autres cités, opprimé, soit par des tyrans, comme dans les villes de l'île de Lesbos, soit par des oligarques, comme à Chios et à Cos, ou assujetti à l'obéissance des Perses, considérait avec une agitation croissante les progrès des troupes macédoniennes. L'envoi de cette avant-garde avait pu être une faute, et pour Alexandre un embarras au commencement de son règne; mais maintenant ce corps et l'excitation qu'il avait causée pouvait servir au moins à couvrir les derrières de l'armée d'expédition contre les Thraces; les positions dont il s'était emparé, et la flotte macédonienne qui stationnait dans

[1]) Plut., *Alex.* 10. Diodor., XVII, 2. Justin., IX, 7. Pausanias (VIII, 7, 7) parle d'un genre de mort plus horrible encore.

[2]) *Amyntas qui mihi consobrinus fuit et in Macedonia capiti meo impias comparavit insidias,* dit Alexandre dans le procès de Philotas (Curt., VI, 9, 17. Cf. Arrian., ap. Phot., § 22). La date est fournie par les fiançailles de Cynane avec le prince des Agrianes (Arrian., I, 5, 4).

[3]) Les événements de Magnésie, où le général perse Memnon avait la haute main, sont antérieurs à la mort d'Attale, que Polyænos (V, 44, 4) nomme à côté de Parménion, et appartiennent encore, par conséquent, à l'année 336.

les eaux de la Propontide rendaient impossible toute tentative des Perses pour passer en Thrace.

Cependant le besoin de faire sentir aux Thraces, aux Gètes, aux Triballes et aux Illyriens la supériorité des forces macédoniennes se faisait vivement sentir ; avant d'entreprendre la grande expédition contre l'Asie, il fallait établir avec ces voisins une situation qui eût chance de durer. Ces peuplades, qui environnaient la Macédoine de trois côtés, avaient été au temps de Philippe réduites en partie au rôle de sujettes, en partie à celui d'alliées corvéables des rois de Macédoine, ou bien arrêtées dans leurs incursions pillardes par de nombreuses défaites, comme les tribus illyriennes [1]. Mais à la mort de Philippe, elles avaient cru le moment favorable pour secouer leur lourde dépendance, pour recommencer leurs courses et leurs invasions sous la conduite de leurs chefs et avec leur indépendance d'autrefois, comme avaient fait leurs pères.

C'est ainsi que se levaient maintenant les Illyriens, sous les ordres de leur prince Clitos [2]. Le père de ce prince, nommé Bardylis, était de charbonnier devenu roi, et avait groupé les divers cantons pour entreprendre en commun des incursions de brigandage. Il avait même occupé les frontières de la Macédoine sous les règnes néfastes d'Amyntas et de Ptolémée l'Alorite, jusqu'à ce qu'enfin Philippe, dans un sanglant combat, l'eût repoussé derrière le lac Lychnitis. Clitos pensait qu'il pourrait au moins s'emparer cette fois des défilés au sud de ce lac. Les Taulantins s'apprêtaient à faire cause commune avec lui, sous la conduite de leur prince Glaucias. Ces derniers, voisins des Illyriens, occupaient à côté d'eux et

[1]) Comme Arrien (I, 5, 1) emploie en parlant des Illyriens l'expression ἀφεστάναι, il faut que leur indépendance ait été reconnue par la Macédoine : sous quelle forme et dans quelle mesure, c'est ce que nous ignorons.

[2]) Les Illyriens qu'amène Clitos sont évidemment d'autres tribus que les bandes conduites par Pleurias, qu'Alexandre avait combattues deux années auparavant ; ils habitaient probablement plus au sud que celles-ci, dans les montagnes et les vallées qu'arrosent l'Ergent et le Devol. On ne parle pas à ce moment des Dardanes, contre lesquels Philippe avait encore lutté énergiquement, et qui reparaissent plus tard comme une puissance considérable : leur habitat s'étendait de l'extrémité nord des défilés de Skoupia par la « Plaine des merles » jusqu'au Drin, au point où il commence à être navigable. Pleurias n'était-il pas peut-être un prince des Dardanes ?

derrière eux le pays qui s'étendait jusqu'à la mer, près d'Apollonia et de Dyrrhachion. Les Autariates, installés depuis deux générations dans les vallées du Brongos et de l'Angros (la Morava serbe et bulgare)[1], emportés par le mouvement général des tribus illyriennes leurs congénères et attirés par l'appât du butin, se disposaient également à faire irruption sur le territoire macédonien.

Les Triballes, tribu de Thraces nombreuse et ennemie des Macédoniens, semblaient encore plus redoutables. Ils habitaient alors au nord de la chaîne de l'Hæmos, le long du cours inférieur du Danube. Déjà, vers 370, ayant été chassés par les Autariates du pays qu'ils occupaient sur la Morava, ils avaient franchi les montagnes, s'étaient frayé un chemin jusqu'à Abdère, et s'étaient retirés, chargés de butin, vers les bords du Danube d'où ils avaient chassé les Gètes[2]. Ceux-ci s'étaient alors répandus dans les vastes plaines qui s'étendent sur la rive gauche du Danube, chassant à leur tour les Scythes qui habitaient cette plaine ainsi que les forêts marécageuses des bouches du Danube et les steppes de la Dobroutscha, et qui étaient gouvernés par leur vieux roi Atéas[3]. Celui-ci, se sentant ainsi pressé, appela Philippe à son secours par l'intermédiaire de Grecs d'Apollonia avec qui il était en relations d'amitié. Mais, avant l'arrivée du roi de Macédoine, le vieil

1) Arrian., I, 5, 4. Strabon (VII, p. 318) rapporte que les Autariates avaient fait irruption dans le pays des Triballes et les avaient subjugués (καταστρεψάμενοι) : la date du fait est donnée par Diodore (XV, 36), qui dit, il est vrai, que les Triballes avaient quitté le pays σιτοδεία πιεζόμενοι et émigré πανδημεί.

2) Avec le texte d'Hérodote (IV, 49), on est parfaitement renseigné sur l'habitat antérieur des Triballes. Il cite le πεδίον Τριβαλλικὸν avec ses deux fleuves ("Αγγρος et Βρόγγος). Que les Triballes, après leur coup de main sur Abdère, se soient installés de l'autre côté de l'Hæmos, à l'est de leur ancien séjour, à peu près en aval du Timok ou de l'Isker, les auteurs ne le disent pas expressément ; mais c'est la conclusion qui paraît résulter de ce fait, qu'après le règne de Philippe les Gètes ont disparu de la rive droite du Danube.

3) Les Istrianes, qui molestaient le roi Atéas (Justin., IX, 2, 1), ne sont pas les Grecs de la ville d'Istros sur la côte de la Dobroutscha, puisqu'on dit d'eux qu'ils avaient un roi. Je crois que Thirlwall avait raison de supposer que ces *Istriani* étaient des peuples danubiens non-scythiques, et de reconnaître en eux les Triballes.

Atéas avait fait la paix avec les Gètes, et il tourna ses armes contre celui qui accourait à son aide. Une sanglante défaite (339) lui fit expier sa trahison. Pour s'en retourner, Philippe avait choisi la route qui traversait le territoire des Triballes, et il s'en revenait chargé de riches dépouilles, lorsque ces peuples, qu'il croyait sans doute avoir effrayés, tombèrent sur lui et s'emparèrent d'une partie de son butin. Dans cette rencontre, Philippe reçut une blessure qui l'obligea à se retirer sans avoir châtié d'abord les Triballes. L'automne suivant, la guerre amphictyonique l'appela en Grèce; puis la nécessité de réduire Thèbes, l'organisation de la ligue corinthienne, ensuite la guerre contre l'Illyrien Pleurias, l'avaient retenu, de sorte que la mort le frappa avant qu'il eût tiré vengeance des Triballes. Comment ces peuples n'eussent-ils pas été alléchés, aussi bien que les Illyriens, par les débuts d'un jeune roi et par les discordes, maintenant trop connues, qui régnaient à la cour de Pella?

Si les Triballes se révoltaient en ce moment, leurs voisins immédiats, les Thraces qui habitaient dans l'Hæmos et « que les brigands eux-mêmes redoutaient comme des brigands », les Mædes, les Besses, les Corpilles, loin de s'opposer à leur irruption, se seraient peut-être unis avec eux, ce qui eût doublé le danger. Les tribus du Sud elles-mêmes, qui occupaient le Rhodope jusqu'à la vallée du Nestos et étaient connues sous le nom de Thraces « libres », auraient certainement fait cause commune avec les Triballes, comme jadis lors de l'incursion contre Abdère. Les régions limitrophes du côté du Nord, régions à moitié soumises, notamment le pays entre le Strymon et l'Axios supérieur et la principauté importante encore des Péoniens [1], bien qu'elles fussent encore tranquilles pour le

[1]) Les Péoniens tenaient le côté sud des défilés de Skoupia et faisaient la cérémonie du « bain royal » dans le fleuve Astycos (Polyæn., IV, 12, 3), probablement la Pschtinya actuelle. L'existence d'une principauté de Péoniens à cette époque n'est pas chose parfaitement certaine. On sait qu'elle existait encore dans les premières années du règne de Philippe II, par Diodore (XVI, 22) et par le texte du traité conclu par les Athéniens avec Kétriporis le Thrace et ses frères Grabos l'Illyrien et Lykpeios le Péonien (voy. ci-dessus, p. 82). Diodore dit de ces trois princes que Philippe les battit, *καὶ ἠνάγκασε προσθέσθαι τοῖς Μακεδόσι*. Les matériaux dont nous dispo-

moment, étaient loin d'offrir une sécurité absolue au royaume macédonien ; les Thraces qui occupaient les bords de l'Hèbre jusqu'à la Propontide au sud, jusqu'au Pont à l'est, ne semblaient pas moins douteux. Tous ces Thraces, issus de la maison royale de Térès, roi des Odryses au temps de Périclès, avaient jadis formé une quantité de petites principautés qui eurent une importante puissance collective tant qu'elles trouvèrent dans le royaume des Odryses une sorte de lien qui les réunissait ; le roi Philippe avait réussi, par de longs et sanglants combats, à les désunir de plus en plus et à les réduire sous sa dépendance[1] ; les Athéniens, en exigeant du roi la restauration de Kersoblepte et du vieux Térès, avaient causé la cruelle guerre de 340. Il est possible qu'après la victoire de Chéronée, Philippe ait aussi mis en ordre les affaires de Thrace, et il n'est pas douteux que quelques-uns de ces princes conservèrent leur patrimoine, sous la dépendance toutefois

sons ne nous permettent pas de décider si la principauté en pays péonien prit fin alors ou survécut à la crise. Plus tard, en 310, on cite de nouveau un roi des Péoniens, Audoléon, fils de Patraos (Diodor., XX, 19) : on a d'Audoléon des tétradrachmes avec la légende Αὐδολέοντος βασιλέως, frappées au même coin et au même poids que ceux d'Alexandre : d'autres monnaies de lui (sans βασιλέως) et aussi de son père ne suivent pas l'étalon macédonien, ce qui montre bien qu'ils ne tenaient au royaume macédonien que par des liens assez lâches. Le fait que le fils d'Audoléon — dépouillé de sa principauté vers 282 par Lysimaque — s'appelait Ariston, comme le chef de la cavalerie péonienne dans l'armée d'Alexandre, a suggéré l'idée que ce dernier appartenait à la famille des princes, et que, par conséquent, la principauté devait subsister encore au temps d'Alexandre (Arrian., I, 5, 1). Cependant, H. Droysen a fait remarquer que, sur les beaux didrachmes de Patraos, l'ennemi abattu par le cavalier péonien est un Macédonien, comme on le reconnaît à son chapeau et à son bouclier. Pausanias (X, 13, 1) mentionne dans sa description de Delphes un ex-voto en bronze, une tête de bison péonien, consacré par Δροπίων Λέοντος βασιλεὺς Παιόνων : c'est le même prince dont il est parlé dans une inscription récemment découverte à Olympie : ...πίονα Λέοντος | ...λέα Παιόνων | καὶ κτίστην τὸ κοινὸν | τῶν Παιόνων ἀνέθηκε | ἀρετῆς ἕνεκεν | καὶ εὐνοίας εἰς αὐτοὺς (*Arch. Zeitung*, 1877, p. 38). La forme ou le contenu de l'inscription ne permet pas d'en déterminer la date. Dropion étant qualifié de « fondateur », on peut conjecturer que l'État des Péoniens, désorganisé peut-être déjà par son annexion au royaume de Lysimaque, à coup sûr par la formidable invasion des Celtes (280-277), a été comme créé à nouveau par Dropion après 276.

[1]) D'après Démosthène (*Philipp. III*, § 27), le roi Philippe écrivait en 341 aux Athéniens : ἐμοὶ δ' ἐστὶν εἰρήνη πρὸς τοὺς ἀκούειν ἐμοῦ βουλομένους.

de la Macédoine [1]. Cette dépendance dut leur être assez difficile à supporter, d'autant plus que les colonies macédoniennes sur l'Hèbre, et peut-être un stratège macédonien placé à la tête de celles-ci, les forçaient à la tranquillité [2]. Bien que ces peuples n'eussent pas profité des troubles qui suivirent le meurtre de Philippe pour se mettre en état d'hostilité déclarée, bien qu'ils ne se fussent ligués ni avec les conjurés, ni avec Attale, ni avec les Athéniens, cependant les inquiétudes à leur sujet étaient si grandes parmi les conseillers d'Alexandre, qu'ils crurent plus prudent d'user de condescendance et même, si ces peuples faisaient défection, d'indulgence, que d'exiger d'eux avec rigueur la soumission et le respect envers les traités conclus. Alexandre comprit que l'indulgence et les demi-mesures réduiraient à la défensive la Macédoine, qui était invincible si elle attaquait ; qu'on enhardirait ainsi ces farouches Barbares avides de pillage, et qu'on rendrait impossible la guerre de Perse ; car on ne pouvait ni laisser les frontières exposées aux attaques de ces peuples, ni se passer de leur concours, comme infanterie légère, dans la guerre contre les Perses.

Les dangers que présentait la Grèce étaient maintenant heureusement écartés, et on se trouvait dans une saison assez avancée pour qu'on pût espérer traverser les montagnes sans obstacle [3]. Parmi les peuples dont nous venons de parler, ceux

[1]) Ce qui est certain, c'est qu'après les événements de 330 et de 323, il y avait encore un prince thrace du nom de Seuthès (*Seuthes Odrysas populares suos ad defectionem compulerat*, Curt., X. 1, 45). La façon dont son fils Cotys se trouve mentionné dans une inscription attique de l'année 330 (C. I. Attic., II add. 175 b), sur laquelle on reviendra plus tard, fait supposer que Cotys avait aussi une principauté. On peut tout aussi bien regarder comme un prince thrace Agathon fils de Tyrimmas, qui commandait en 334 les cavaliers odryses dans l'armée d'Alexandre, et peut-être aussi Sitalcès, qui commandait au même moment l'infanterie thrace.

[2]) Arrien (I, 25, 3) nous apprend qu'Alexandre le Lynceste avait été fait par Alexandre στρατηγὸς ἐπὶ Θρᾴκης. Vers 330, c'est Memnon qui occupe ce poste : on ne saurait démontrer que cette *stratégie* ait été instituée par Philippe, mais la chose est vraisemblable.

[3]) Arrien, qui raconte tout ce qui s'est passé depuis la mort de Philippe jusqu'au premier combat dans l'Hæmos sous la rubrique λέγεται (I, 1, 4), dit : ἅμα τῷ ἦρι ἐλαύνειν ἐπὶ Θρᾴκης, ἐς Τριβαλλοὺς καὶ Ἰλλυριούς, de sorte que ἅμα τῷ ἦρι ne s'applique pas nécessairement au départ d'Amphipolis. Il rapporte

qui appartenaient à la Macédoine n'avaient encore entrepris rien de décisif, ou du moins depuis le retour d'Alexandre en Macédoine ne semblaient pas penser à poursuivre leurs téméraires entreprises; d'un autre côté, pour les effrayer et leur enlever toute pensée de défection et de changement, on allait leur mettre sous leurs yeux, pour ainsi dire, la supériorité des armes macédoniennes et la volonté bien déterminée de s'en servir; le roi prit donc la résolution d'entrer en campagne contre les Triballes, qui n'avaient pas encore été châtiés pour avoir attaqué et volé Philippe au retour de son expédition contre les Scythes.

Deux chemins se présentaient au roi pour traverser les montagnes et entrer dans le pays des Triballes; il pouvait y pénétrer, soit en remontant l'Axios et en traversant les défilés du nord et le territoire des Agrianes, qui avaient toujours été fidèles, soit en passant à l'est par le territoire des Thraces libres, puis par la vallée de l'Hèbre, et en franchissant l'Hæmos pour tomber sur les frontières orientales des Triballes. Cette seconde route était préférable, en ce qu'elle passait dans le territoire de peuplades d'une fidélité douteuse, notamment à travers le pays des Thraces Odryses. En même temps, on ordonna à Byzance d'envoyer sur les bouches du Danube un certain nombre de vaisseaux de guerre, afin de rendre possible la traversée du fleuve[1]. Antipater resta à Pella pour administrer le royaume[2].

D'Amphipolis, le roi marcha d'abord vers l'est[3] à travers le

de même, avec la formule λέγουσι, qu'Alexandre διαβὰς τὸν Νέσσον δεκαταῖος ἀφίκετο ἐπὶ τὸ ὄρος τὸν Αἷμον. Quand Arrien emploie λέγουσι, c'est qu'il ne puise pas dans Ptolémée et Aristobule.

¹) On ne nous dit pas si Byzance était tenue à l'obéissance par des conventions particulières, ou — ce dont on ne parle pas davantage — par l'accession de la ville à la Ligue hellénique. La première hypothèse est cependant plus vraisemblable, d'après un passage de Suidas (s. v. Λέων).

²) On voit qu'Antipater a exercé ces fonctions — on ne sait rien de son titre — par un texte de Dinarque (*In Demosth.*, § 18), où il est question d'ambassadeurs envoyés en Arcadie par Antipater, en l'absence d'Alexandre.

³) Nous n'avons pas de données sur la force de l'armée. On voit cependant dans Arrien, qui mentionne trois ou plutôt quatre *iles* de cavalerie (I, 3, 5), qu'il y avait au moins dans l'armée 1500 hommes de cavalerie (I, 3, 6). On cite en outre l'*agêma* et les autres hypaspistes, par conséquent plusieurs τάξεις, puis les phalanges de Cœnos, Perdiccas, Amyntas (I, 6, 10 :

territoire des Thraces libres, en laissant sur sa gauche Philippes et plus loin l'Orbelos, puis il remonta la vallée du Nessos et traversa ce fleuve[1]. Il franchit ensuite le Rhodope, et traversa le territoire des Odryses pour arriver aux défilés de l'Hæmos[2]. Après une marche de dix jours, dit-on, Alexandre était au pied des montagnes. La route, escarpée dans cet endroit et resserrée de chaque côté par des hauteurs, était occupée par les ennemis, qui semblaient vouloir à toute force fermer le passage. Ces ennemis étaient composés en partie de montagnards des environs[3], et en partie de Thraces libres ; ils

8, 1) : il résulte d'un autre passage (I, 4, 5) que celles de Méléagre et de Philippe y étaient aussi, et peut-être même deux autres encore (I, 2, 1). Avec les 2,000 archers et Agrianes dont il est parlé, on arrive à un total d'environ 20,000 hommes. L'armée était pourvue d'artillerie (μηχαναί. Arrian., I, 6, 8).

[1]) Le texte d'Arrien (διαβὰς τὸν Νέσσον, I, 1, 5), empêche d'admettre qu'Alexandre ait remonté la vallée du Nessos jusqu'à Raslog (Meomia), pour passer de là, par le col de Tchepina et la vallée de l'Elliden, dans le bassin de l'Hèbre et descendre à Philippopoli. Il doit avoir franchi le Nessos plus bas, soit à Bouck, pour contourner par le sud le mont Krouchova et, passant devant Asmilan, descendre par la vallée de l'Arda à Andrinople, ou à Nevrekop, d'où le col de Karaboulan, au nord du Krouchova, conduit dans la vallée de la Kritzchma et plus bas à Philippopoli (voy. ces routes sur la grande Carte de Kiepert, 1870). Lequel de ces deux défilés est le plus praticable pour une armée, c'est une autre question : pour le but qu'Alexandre se proposait, la route de Nevrekop était la plus courte.

[2]) Le chemin que prit Alexandre doit avoir été à peu près celui que suivit Philippe III, d'après Polybe (XXIII, 8, 4) et Tite-Live (XXXIX, 53) : διελθὼν διὰ μέσης τῆς Θρᾴκης ἐνέβαλεν εἰς Ὀδρύσας, Βέσσους καὶ Δενθηλήτους. Quand Arrien (I, 25, 2) dit que le roi, aussitôt après son avènement, fut salué roi tout d'abord par le Lynceste Alexandre, ὕστερον δὲ καὶ ἐν τιμῇ ἀμφ' αὑτὸν εἶχε στρατηγόν τε ἐπὶ Θρᾴκης στείλας, etc., il est impossible de décider si Alexandre avait envoyé dès lors le Lynceste en Thrace comme stratège, ou s'il l'y emmena et l'y laissa cette fois, en 335.

[3]) Au lieu de τῶν δὲ ἐμπόρων πολλοὶ, on a raison de lire dans le texte d'Arrien (I, 1, 6) τῶν ἐκ τῶν ὅρων πολλοὶ : ce sont probablement les Besses, les desservants du sanctuaire de Dionysos dans les montagnes (Dio Cass., LI, 25. LIV, 34. Herod., VII, 110). En effet, d'après Strabon (VII, p. 318) et Pline (IV, 40), l'Hæmos est occupé par des peuplades qui sont, en allant du Pont vers l'O., les Coralles (plus exactement les Corpilles), les Besses, les Mædes; et Suétone (*Aug.*, 94) rapporte qu'Alexandre sacrifia dans le sanctuaire de Dionysos au haut de la montagne. Je suis tenté d'identifier ces στενὰ τῆς ἀνόδου τῆς ἐπὶ τὸ ὄρος (Arrian., I, 1, 6) avec le défilé de Kalifer, qu'a traversé Henri Barth en 1862. Le col d'Aïdos (au-dessus de Choumla), tel que le décrit Cypr. Robert (*Die Slaven der Türkei* II², p. 186), se prêterait on ne peut plus mal à l'emploi susmentionné des voitures, ce qui est

n'avaient pour toutes armes qu'une dague et un épieu, et portaient en guise de casque une peau de renard, de sorte qu'ils ne pouvaient tenir la campagne contre les Macédoniens, qui étaient pesamment armés. Leur intention était de jeter le désordre et la confusion dans la ligne de bataille ennemie, lorsqu'elle s'approcherait des montagnes, en faisant rouler sur elle les nombreux chariots dont ils avaient garni les hauteurs, pour tomber ensuite sur les rangs ainsi débandés. Alexandre vit le danger; mais, persuadé que nulle part ailleurs le passage n'était possible, il donna l'ordre à son infanterie d'ouvrir ses rangs, si la nature du terrain le permettait, partout où elle verrait les chariots rouler, et de laisser ainsi passer ces engins au milieu de leurs bataillons; dans les endroits où il était impossible de se ranger de côté pour les éviter, les soldats devaient mettre le genou en terre et se tenir fortement serrés, leurs boucliers au-dessus de leurs têtes, afin de laisser passer sur eux les voitures. Les chariots lancés passèrent ainsi en partie au milieu des rangs ouverts, et en partie sur le toit de boucliers, sans causer aucun mal. Alors les Macédoniens se précipitèrent sur les Thraces en poussant de grands cris; les archers, envoyés en avant de l'aile droite, rejetèrent en arrière à coups de flèches les ennemis qui les assaillaient, et couvrirent la marche des soldats pesamment armés qui gravissaient la montagne. Ceux-ci, s'avançant en lignes serrées, chassèrent facilement de leur position les Barbares armés à la légère, de telle sorte que, le roi survenant à la tête de l'aile gauche avec les hypaspistes et les Agrianes, les Barbares ne purent résister davantage; ils jetèrent leurs armes et s'enfuirent comme ils purent. Ils perdirent quinze cents morts; leurs femmes, leurs enfants et tous leurs biens devinrent la proie des Macédoniens, qui les envoyèrent sur les marchés des villes maritimes, sous la garde de Lysanias et de Philotas[1].

plus vrai encore de l'autre passage d'Aïdos au-dessus de Karnabat, décrit par von Hochstetter (*Mittheil. der k. k. Geogr. Gesellschaft in Wien*, 1871, p. 587).

[1]) Arrian., I, 2, 1. Polyæn., IV, 3, 11. Le Philotas nommé ici par Arrien doit être distingué et de celui qui commandait dans la Cadmée et du fils de Parménion qui dirigeait la cavalerie (Arrian., I, 2, 5).

Alexandre descendit alors le versant nord de la montagne, qui est moins escarpé, et pénétra dans la vallée des Triballes en traversant le Lyginos, qui dans cet endroit est éloigné du Danube d'environ trois étapes[1]. Syrmos, prince des Triballes, informé de l'invasion d'Alexandre, avait envoyé en avant les femmes et les enfants de ses sujets sur le Danube, en leur ordonnant de s'établir dans l'île de Peuké[2], où déjà les Thraces voisins des Triballes s'étaient réfugiés[3]; Syrmos lui-même s'y

[1]) Le Lyginos n'est nommé qu'à cette occasion. On ne doit pas l'identifier, comme je l'ai fait autrefois, avec l'OEscos (Isker), car cette rivière ne formait plus, comme au temps de Thucydide (II, 96), la frontière orientale des Triballes. Quand Arrien dit du Lyginos : ἀπέχει ἀπὸ τοῦ Ἴστρου... σταθμοὺς τρεῖς, on n'est pas obligé d'en conclure que le fleuve se jette directement dans le Pont ; autrement ce ne pourrait être que le Kanitschyk, qui passe à Choumla. On ne saurait décider si Alexandre a opéré sa descente dans la direction de Trojan ou de Grabova. Cependant, une chose à noter, c'est que la Jantra au-dessous de Grabova, jusqu'aux environs de Tirnova, l'ancienne capitale de la Bulgarie, coule généralement dans la direction de l'est, et que de Tirnova jusqu'au Danube, à Roustchouk, il y a à peu près 14 milles. R. Roesler (*Rumänische Studien*, 1871, p. 20) croit reconnaître le Lyginos « dans la petite rivière de Ljig, un affluent de droite de la Koloubara, qui se jette elle-même dans le Danube » : il croit qu'Alexandre, suivant la direction du nord-ouest, a traversé les défilés voisins de Sofia (*Porta Trajani*). Il faudrait alors que les Triballes eussent encore été installés sur la Morava et les Gètes sur le Danube, à Belgrade.

[2]) Arrien dit : ἐς νῆσόν τινα τῶν ἐν Ἴστρῳ ; Strabon (VII, p. 310), qui suit certainement Ptolémée : τῆς ἐν αὐτῷ (l'Ister) νήσου, et tous deux appellen l'île Peuké. Les interprètes la prennent pour la grande Peuké, de laquelle Strabon (VII, p. 305) dit : πρὸς δὲ ταῖς ἐκβολαῖς μεγάλη νῆσός ἐστιν ἡ Πεύκη, et qui, d'après Scymnos de Chios (v. 789) οὐκ ἔστ' ἐλάττων μὲν Ῥόδου. Mais cette île, formée par les bouches du Danube, ne répond en aucune façon à la description d'Arrien (I, 3, 4). On ne trouve pas τῆς νήσου τὰ πολλὰ ἀπότομα ἐς προσβολήν..; on comprend moins encore que le fleuve ait été impétueux et difficile à traverser à cause de l'étroitesse de son lit, οἷα δὴ ἐς στένον συγκεκλεισμένον ; et ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'Alexandre, au lieu d'aborder dans l'île, décide de passer sur l'autre rive. Cette île de Peuké ne peut pas avoir été aussi grande que Rhodes : c'était simplement une île située dans le lit du fleuve, comme il y en a plusieurs au-dessus de Silistrie devant la rive méridionale, qui est plus élevée. On est ainsi d'accord, ce semble, avec l'expression de Strabon ou de Ptolémée : Ὁρῶν μέχρι τοῦ Ἴστρου καθήκοντας καὶ τῆς ἐν αὐτῷ νήσου Πεύκης, τὰ πέραν δὲ Γέτας ἔχοντας (Strab., VII, p. 301).

[3]) καὶ οἱ Θρᾷκες οἱ πρόσχωροι τοῖς Τριβαλλοῖς ... συμπεφευγότες ἦσαν (Arrian., I, 2, 3). Arrien ne nomme pas ces Thraces ; on voit seulement qu'entre les Triballes et le Pont il y avait encore des Thraces, mais plus la tribu thrace des Gètes.

enfuit à ce moment avec ses gens. La masse des Triballes, au contraire, se porta en arrière, du côté du Lyginos dont Alexandre s'était éloigné le jour précédent, sans doute afin de s'emparer des défilés sur ses derrières. A peine le roi eut-il appris cette manœuvre qu'il revint promptement sur ses pas pour les poursuivre, et il les surprit au moment où ils venaient de camper. Les Barbares se mirent rapidement en ligne sur le bord de la forêt qui s'étend le long de la rivière. Tandis que les colonnes de la phalange approchaient, Alexandre lança en avant les archers et les frondeurs, pour attirer avec leurs flèches et leurs pierres les ennemis en rase campagne. Ces derniers firent une charge impétueuse ; mais, au moment où ils s'aventuraient trop loin, particulièrement sur l'aile droite, trois escadrons de cavalerie se précipitèrent sur eux à droite et à gauche, puis les autres escadrons se portèrent rapidement au centre, tandis que la phalange s'avançait derrière eux. L'ennemi, qui jusqu'alors s'était vaillamment comporté, ne put supporter le choc des cavaliers cuirassés et de la phalange serrée, et s'enfuit à travers la forêt vers la rivière. Trois mille hommes périrent dans cette fuite ; les autres, protégés par l'obscurité de la forêt et de la nuit qui arrivait, parvinrent à s'échapper.

Alexandre reprit sa marche en avant et, le troisième jour, arriva au bord du Danube, où déjà l'attendaient les vaisseaux de Byzance. Aussitôt, ces vaisseaux furent chargés d'archers et d'hommes pesamment armés, pour s'emparer de l'île où les Triballes et les Thraces s'étaient réfugiés. Mais cette île était bien gardée ; les rives étaient escarpées, le courant resserré et rapide, les vaisseaux trop peu nombreux, et les Gètes, sur la rive nord, semblaient prêts à faire cause commune avec l'ennemi. Alexandre rappela ses vaisseaux et résolut immédiatement d'attaquer les Gètes sur l'autre bord : s'il parvenait, en surmontant ces Barbares, à se rendre maître des deux rives du fleuve, l'île ne pourrait pas tenir longtemps [1].

[1]) Le peuple thrace des Gètes avait encore pris parti en 340 pour le roi Philippe, parce qu'il combattit et vainquit alors leur oppresseur, le roi scythe Atéas. La campagne d'Alexandre montre qu'ils étaient à présent sur la rive gauche du Danube. Il se peut qu'en partant Alexandre n'eût pas l'intention de les attaquer, et que les navires demandés à Byzance fussent destinés à

Les Gètes, au nombre d'environ quatre mille cavaliers et de plus de dix mille fantassins, s'étaient rangés sur la rive nord du Danube, en avant d'une ville mal fortifiée qui se trouvait un peu dans l'intérieur des terres. Ils pouvaient espérer que l'ennemi emploierait des journées à traverser le fleuve, et qu'ils trouveraient ainsi l'occasion de tomber sur chaque partie des troupes qui débarqueraient et de les écraser séparément. On était au milieu de mai, et les champs qui entouraient la ville des Gètes étaient couverts de moissons dont les chaumes déjà assez hauts pouvaient cacher aux yeux de l'ennemi des troupes abordant à la rive [1]. Le tout était de surprendre les Gètes par une prompte attaque. Comme les vaisseaux de Byzance ne pouvaient contenir une quantité suffisante de troupes, on réunit, de tout le voisinage, une multitude de petits bateaux dont les habitants se servaient pour pêcher, pour pirater ou pour visiter leurs amis de l'autre rivage; de plus, les peaux qui servaient de tentes aux Macédoniens furent remplies de foin et solidement liées ensemble. Au milieu du silence de la nuit, quinze cents cavaliers et quatre mille fantassins, conduits par le roi, traversèrent le fleuve et abordèrent au-dessous de la ville, sous la protection des immenses champs de blé. Au lever du jour, ils s'avancèrent au milieu des moissons; les fantassins marchaient en avant, avec ordre de coucher les blés avec leur sarisses et de s'avancer jusqu'à ce qu'ils trouvassent un terrain non cultivé. La cavalerie, qui jusque-là avait suivi les fantassins, se porta, sous la conduite du roi, dans ce terrain, près de l'aile droite, tandis qu'à gauche, appuyée sur le fleuve, la phalange marchait en ligne déployée, sous les ordres de Nicanor. Effrayés par l'inconcevable hardiesse d'Alexandre, qui en une nuit avait ainsi facilement traversé le plus grand de tous les fleuves, les Gètes, se sentant incapables de résister à l'attaque de la cavalerie ainsi qu'à la force de la phalange, se jetèrent à la hâte dans la ville; puis,

opérer contre les Triballes. Mais comme, en dépit de la barrière du Danube, ils rassemblèrent leurs forces, Alexandre jugea sans doute nécessaire de leur donner, à eux aussi, une leçon.

[1]) D'après une communication verbale d'un botaniste qui a vu dans ces régions le blé à hauteur d'homme dès la mi-mai.

voyant que l'ennemi s'en approchait, ils se mirent à fuir vers l'intérieur des terres, prenant avec eux autant de femmes et d'enfants que les chevaux en pouvaient porter. Le roi entra dans la ville, la mit au pillage, envoya le butin en Macédoine sous la garde de Philippe et de Méléagre, puis offrit sur la rive du Danube un sacrifice d'action de grâces à Zeus Sauveur, à Héraclès et au fleuve. Son intention n'était pas d'étendre les limites de sa puissance jusque dans les vastes plaines qui se déroulent au delà du Danube du côté du nord : les Gètes avaient appris à connaître la puissance des Macédoniens ; le large fleuve était désormais une frontière sûre, et dans le voisinage ne se trouvait aucune peuplade dont on eût à craindre la résistance. Alexandre, après avoir marqué par ce sacrifice le terme qu'il s'était proposé d'atteindre au nord, s'en retourna le même jour d'une expédition qui ne lui pas avait coûté un homme, et rentra dans son camp au sud du fleuve[1].

Les peuplades qui habitaient près du Danube, si rudement et si soudainement attaquées, envoyèrent des ambassadeurs dans le camp du roi avec des présents de leur pays et demandèrent la paix, ce qu'Alexandre leur accorda volontiers. Le prince des Triballes, Syrmos, voyant bien que son île du Danube ne serait pas en état de tenir, se soumit aussi. Une ambassade des Celtes qui habitaient les montagnes voisines de la mer Adriatique vint également au camp. Ces Celtes, « qui sont de haute stature et ont une haute opinion d'eux-mêmes », ainsi que le raconte un témoin oculaire, avaient appris les exploits du roi et voulaient lui demander son amitié. Pendant le festin, le jeune roi leur demanda ce qu'ils craignaient le plus. Alexandre pensait qu'ils allaient dire que c'était lui ; ils répondirent qu'ils ne craignaient rien, sauf peut-être que le ciel ne leur tombât un jour sur la tête, mais que l'amitié d'un héros tel que lui était ce qu'ils prisaient le plus ». Le roi les appela ses amis et ses alliés et les congédia chargés de riches présents ; mais, après leur départ, il ne se fit pas faute de dire que les Celtes étaient des fanfarons[2].

1) Arrian., I, 4, 5.
2) Arrian., I, 4, 8. Strab., VII, p. 301 (d'après Ptolémée).

Après avoir ainsi dompté les Thraces libres, contraint les Odryses au repos, établi la domination macédonienne sur les peuples du Danube par sa victoire sur les Triballes et par la défaite des Gètes, s'être assuré du Danube comme frontière, Alexandre avait atteint le but de cette expédition : il se hâta de revenir vers le sud, à travers le territoire de ses alliés les Agrianes (plaine de Sofia[1]), pour rentrer en Macédoine. Déjà il avait reçu la nouvelle que le prince Clitos, avec ses Illyriens, s'était emparé des défilés de Pélion, que Glaucias, prince des Taulantins, s'avançait pour s'unir à Clitos, et que les Autariates, de concert avec eux, se disposaient à tomber sur l'armée macédonienne pendant sa marche à travers les montagnes.

La position d'Alexandre était difficile ; plus de huit jours de marche le séparaient encore des défilés des frontières de l'ouest déjà franchis par les Illyriens ; il n'était plus en état de sauver Pélion, qui était la clef des vallées des deux rivières, l'Haliacmon et l'Apsos (Devol). Pour peu que l'attaque des Autariates le retînt deux jours, les Illyriens et les Taulantins réunis étaient assez forts pour s'avancer de Pélion jusqu'au cœur de la Macédoine, occuper l'importante ligne de la rivière de l'Érigon et couper au roi les communications avec le sud de son royaume et avec la Grèce, où déjà une agitation pleine de périls se faisait sentir, tandis que les communications des Barbares avec leur pays restaient ouvertes pour eux par le défilé de Pélion. Il est vrai que Philotas occupait la Cadmée avec une forte garnison et qu'Antipater, en Macédoine, avait encore des troupes sous la main pour le soutenir ; mais ils ne pouvaient que peu de chose sans l'armée qui était avec le roi, et cette armée se trouvait dans un sérieux embarras. Alexandre jouait gros jeu ; une rencontre malheureuse, et tout ce que son père et lui avaient élevé avec tant de peine s'écroulait d'un seul coup.

[1]) D'après la situation du pays des Agrianes, on peut conclure presqu'à coup sûr qu'Alexandre a traversé le territoire des Péoniens par le haut du bassin de l'Axios, en suivant la route qui mène par Sofia et Kœstendil à Skoupia, et qui était le chemin le plus direct pour aller à la frontière occidentale menacée. C'est pour cela qu'Arrien dit : ἐπ᾽ Ἀγριάνων καὶ Παιόνων προύχωρει (I, 5, 1). A Sofia, Alexandre était encore à 48 milles environ de Pélion.

Langaros, le prince des Agrianes, qui déjà du temps de Philippe avait donné des preuves d'une inébranlable fidélité et dont le contingent avait combattu avec une vaillance signalée dans la campagne qui venait de se terminer, était venu à la rencontre d'Alexandre avec ses hypaspistes et les troupes les plus belles et les plus vaillantes qu'il eût alors sous la main. Comme Alexandre, inquiet du retard que pouvaient lui causer les Autariates, s'informait de leurs forces et de leur armement, Langaros lui apprit qu'il n'avait pas besoin de s'inquiéter à cause de ce peuple, qui était le moins redoutable de toutes les tribus des montagnes, ajoutant que, si le roi le permettait, il irait lui-même faire une invasion dans leur pays et leur donnerait assez à faire pour les empêcher de songer plus longtemps à attaquer les autres. Alexandre y consentit, et Langaros fit irruption dans la vallée des Autariates, pillant et saccageant, tant et si bien qu'ils ne troublèrent pas davantage la marche des Macédoniens. Le roi rendit hommage aux loyaux services de son fidèle allié, lui fiança sa sœur consanguine Cynane, et l'invita à venir à Pella après la fin de la guerre pour célébrer les noces. Langaros mourut de maladie aussitôt après son expédition.

Dans le puissant rempart de montagnes qui sépare les bassins fluviaux de l'Illyrie et de la Macédoine se trouve, au sud-est du lac Lychnitis (lac d'Ochrida), une trouée large de près de deux milles, à travers laquelle l'Apsos (Devol) coule dans la direction de l'ouest : elle forme une porte naturelle entre la Haute-Macédoine et l'Illyrie. Le roi Philippe n'avait pas eu de repos qu'il n'eût reculé ses frontières jusqu'au lac. Parmi les positions et les forteresses qui commandaient ce passage, Pélion était la meilleure et la plus importante. Pareille à un bastion opposé aux contreforts des montagnes illyriennes qui l'entourent en cercle, elle protégeait aussi le chemin qui au sud conduisait de la vallée de l'Érigon à celle de l'Haliacmon et dans la Macédoine méridionale. La route qui allait de là à Pélion[1] descendait le long du lit encaissé de l'Apsos et était

[1]) La position de Pélion, que l'on plaçait jadis beaucoup trop loin au N.-E. parce qu'on ne tenait pas compte des dates données par Tite-Live (XXXI, 40), a été déterminée en gros avec assez d'exactitude par Barbié

par instants si étroite qu'une armée pouvait à peine y pénétrer par quatre hommes de front. Cette importante position était déjà aux mains du prince illyrien. Alexandre remonta le cours de l'Érigon à marches forcées, afin de reprendre la forteresse, s'il était possible, avant l'arrivée des Taulantins.

Arrivé devant la ville, il établit son camp sur l'Apsos, pour attaquer le lendemain. Clitos avait déjà occupé aussi les hauteurs boisées qui environnaient la ville, menaçant ainsi les derrières de l'ennemi s'il osait tenter une attaque. Suivant la coutume de son pays, ce prince offrit en sacrifice trois garçons, trois filles et trois béliers noirs; puis il s'avança comme s'il voulait en venir aux mains avec les Macédoniens. Mais, dès que ceux-ci marchèrent contre les hauteurs, les Illyriens abandonnèrent en toute hâte leur forte position, laissant même sur le sol les victimes de leur sacrifice qui tombèrent aux mains des Macédoniens, et ils se réfugièrent dans la ville, sous les murs de laquelle Alexandre établit alors son camp. Le roi, voyant que l'attaque avait été sans résultat, voulait entourer Pélion d'une tranchée et la forcer à se rendre. Mais, dès le lendemain, Glaucias se montrait sur les hauteurs avec une puissante armée : Alexandre, qui aurait eu à dos les Taulantins postés sur les montagnes, dut renoncer à tenter avec les forces dont il disposait alors un assaut contre la forteresse, pleine elle-même de soldats. Dans sa position, la plus grande prudence était nécessaire. Philotas, qui avait été envoyé pour fourrager, avec les troupes et les attelages nécessaires, avait failli tomber entre les mains des Taulantins : heureusement Alexandre s'avança promptement derrière lui avec les hypaspistes, les Agrianes, les archers et trois cents cavaliers, assura son retour et sauva l'important convoi. La situation de l'armée devenait de jour en jour plus critique ; Alexandre, presque enfermé dans la plaine, n'avait ni assez de troupes pour tenter un coup décisif contre les forces des deux princes, ni

du Bocage. Il faut chercher l'ancienne Pélion à peu près dans les environs de la Korytza actuelle, peut-être encore plus près de l'étroit défilé de Tchangon, par lequel le Devol se fraye un passage vers l'ouest, à l'endroit où Kiepert (*Karte der Flussgebiete der Drin und des Wardar*, 1867) place Plyassa, devant l'entrée occidentale du défilé.

assez de provisions de bouche pour attendre l'arrivée de renforts. Il était obligé de se retirer, mais le retour semblait doublement périlleux. Clitos et Glaucias croyaient, non sans fondement, que le roi, acculé sur un terrain des plus défavorables, n'échapperait pas de leurs mains ; ils avaient garni les hauteurs environnantes d'une nombreuse cavalerie avec beaucoup d'archers, de frondeurs et de soldats pesamment armés, qui pouvaient surprendre l'armée dans cet étroit chemin et la massacrer, tandis que les Illyriens de la forteresse tomberaient sur ses derrières une fois la retraite commencée.

Par un mouvement hardi, tel que seule une armée macédonienne pouvait l'opérer, Alexandre changea en désastre l'espérance des ennemis. Tournant la plus grande partie de sa cavalerie et toutes ses armes légères contre l'ennemi renfermé dans la ville, il écarta tout péril de ce côté ; puis, formant la phalange sur 120 hommes de profondeur et couvrant ses flancs par 200 cavaliers, il la fit avancer dans la plaine, après avoir ordonné le plus profond silence, afin que les commandements fussent immédiatement entendus. La plaine était environnée en forme d'arc par les montagnes, du haut desquelles les Taulantins menaçaient les flancs de l'armée en marche. Mais le carré tout entier, baissant la lance, se porta directement contre les hauteurs, fit subitement demi-tour à droite et s'avança dans cette direction, puis fit front contre une autre troupe d'ennemis qui menaçait son nouveau flanc. Alternant ainsi, et répétant plusieurs fois et avec la plus grande précision leurs mouvements changeants, les Macédoniens s'avancèrent entre les hauteurs ennemies, puis se formèrent par le flanc gauche « en forme de coin » comme s'ils voulaient faire une trouée [1]. A la vue de ces mouvements irrésistibles et exécutés avec tant d'ordre et de rapidité, les Taulantins n'osèrent pas risquer l'attaque et évacuèrent

[1]) Je ne sais si j'ai bien compris la partie technique de cette manœuvre. On nous dit que « la profondeur de la phalange » était de 120 hommes. Peut-être faudrait-il utiliser ce renseignement pour évaluer la force de l'infanterie groupée ici « en phalange », la profondeur indiquée faisant supposer qu'il s'agit d'un bataillon carré, ayant un front à peu près égal à sa profondeur.

les premières éminences. Mais lorsque les Macédoniens poussèrent leur cri de guerre et se mirent à frapper leurs lances contre leurs boucliers, les Barbares, saisis d'une terreur panique, s'enfuirent à la hâte par les montagnes pour se réfugier dans la ville. Une seule troupe resta en possession d'une hauteur sur laquelle passait la route ; Alexandre ordonna aux hétæres de son état-major [1] de monter à cheval et de s'élancer sur cette hauteur ; si l'ennemi faisait mine de résister, la moitié devaient mettre pied à terre et combattre mêlés à ceux qui seraient restés sur leurs chevaux. Mais à peine les ennemis eurent-ils vu cette troupe d'assaillants s'élancer sur eux avec fureur, qu'ils se précipitèrent du haut de leur éminence dans toutes les directions. Le roi occupait maintenant cette colline ; il y fit monter en toute hâte à sa suite le reste des escadrons de la cavalerie, les deux mille archers et les Agrianes ; il ordonna ensuite aux hypaspistes, et après eux aux phalanges, de passer la rivière, puis de s'avancer en ordre de bataille sur la gauche et d'y mettre les balistes en batterie. Lui-même resta sur cette hauteur avec l'arrière-garde, observant les mouvements des ennemis. Dès que les Barbares virent que l'armée avait traversé le fleuve, ils s'avancèrent vers les montagnes pour tomber sur les troupes qui se retiraient les dernières avec Alexandre. Une charge du roi contre eux et le cri de guerre que fit entendre la phalange, comme si elle voulait repasser la rivière, les fit reculer, et Alexandre, suivi de ses archers et de ses Agrianes, s'élança à toute vitesse à travers la rivière. Il arriva le premier sur l'autre bord et, voyant que son arrière-garde était pressée par l'ennemi, il fit jouer les balistes contre les Barbares qui étaient sur la rive opposée et ordonna aux archers de faire volte-face au milieu de la rivière pour tirer. Pendant que Glaucias avec ses Taulantins n'osait s'avancer à portée des projectiles, les derniers Macédoniens passèrent le fleuve, sans qu'Alexandre eût perdu un seul homme dans cette dangereuse manœuvre. Il avait combattu

[1]) τοῖς σωματοφύλαξι καὶ τοῖς ἀμφ' αὐτὸν ἑταίροις (ARRIAN., I, 6. 5), ce qui ne veut pas dire les sept personnages ayant titre de « gardes du corps », mais le bataillon des βασιλικοὶ παῖδες, qui sont souvent mentionnés dans les campagnes postérieures.

lui-même à l'endroit le plus périlleux et reçu un coup de massue au cou, un coup de pierre à la tête.

Par ce mouvement, Alexandre n'avait pas seulement sauvé son armée d'un péril évident; de sa position sur la rive du fleuve, il pouvait surveiller tous les mouvements et opérations des ennemis et les réduire à l'inaction, en attendant qu'il fît venir des renforts [1]. Mais les Barbares lui fournirent plus tôt l'occasion d'un coup de main qui termina rapidement la guerre. Pensant que cette retraite était un effet de la peur, les ennemis avaient établi leur camp sur une longue ligne en avant de Pélion, sans se protéger par des tranchées et des fossés ou sans donner une attention suffisante au service des postes avancés. Alexandre l'apprit; la troisième nuit, sans être aperçu, il passa la rivière avec les hypaspistes, les Agrianes, les archers et deux phalanges, et, sans attendre l'arrivée des autres colonnes, il lança en avant les archers et les Agrianes. Ceux-ci pénétrèrent dans le camp par le côté où la résistance était le moins possible, et les ennemis, éveillés d'un profond sommeil, effrayés, désarmés, sans direction, sans courage pour résister, furent égorgés dans les tentes, dans la longue ruelle du camp et dans leur retraite désordonnée ; beaucoup furent faits prisonniers ; on poursuivit les autres jusqu'aux montagnes des Taulantins ; ceux qui s'échappèrent se sauvèrent sans leurs armes. Quant à Clitos, il s'était jeté dans la ville, y avait mis le feu et, à la faveur de l'incendie, s'était enfui près de Glaucias sur le territoire des Taulantins [2]. C'est ainsi que furent recouvrées de ce côté les anciennes frontières. Alexandre paraît avoir accordé la paix aux princes vaincus, à la condition qu'ils reconnaîtraient sa suzeraineté [3].

1) L'expression d'Arrien : τῇ παρούσῃ δυνάμει (I, 5, 8) semble indiquer qu'on attendait des renforts.

2) Arrian., I, 6, 11.

3) La couronne d'Illyrie resta longtemps encore dans la famille de Bardylis et de Clitos : on ne rencontre point d'Illyriens dans l'expédition d'Alexandre en Asie, malgré l'affirmation expresse de Diodore (XVII, 77). Ce qui fait supposer que les princes illyriens ont dû reconnaître la suzeraineté de la Macédoine, c'est qu'en 323 Antipater est investi de pouvoirs qui s'étendent à τὰ ἐπέκεινα τῆς Θράκης ὡς ἐπὶ Ἰλλυρίους καὶ Τριβαλλοὺς καὶ Ἀγριᾶνας, etc. (Arrian., τὰ μετὰ Ἀλεξ. 7).

Les coups rapides et violents par lesquels le roi, au prix d'attaques parfois risquées, écrasa les Illyriens font voir quelle impatience il avait d'en avoir fini avec eux. Pendant qu'il avait encore beaucoup à faire avec les Illyriens, une agitation s'était produite dans le Sud; si elle n'était promptement réprimée, elle pouvait retarder pendant longtemps encore l'exécution du grand plan d'une expédition contre les Perses, et peut-être même la rendre à jamais impossible.

Les Hellènes avaient bien reconnu l'hégémonie d'Alexandre et juré alliance avec lui dans l'assemblée fédérale de Corinthe; mais pour le moment le roi était loin avec ses forces, et les paroles de ceux qui rappelaient l'ancienne liberté et l'ancienne gloire trouvèrent bientôt des oreilles et des cœurs ouverts. Sans doute, tant qu'à la cour de Suse on ferait peu de cas de la jeunesse d'Alexandre, on jugeait prudent de louvoyer; ce que le Grand-Roi avait écrit tout récemment aux Athéniens pouvait encore résonner à leurs oreilles : « Je ne veux pas vous donner d'argent ; ne m'en demandez pas, car vous n'obtiendrez rien [1] ». Mais peu à peu on commençait à comprendre à Suse quel ennemi l'empire allait avoir dans Alexandre. Memnon, dont le frère était sans doute mort, avait été envoyé, avec 5,000 mercenaires helléniques, contre les troupes macédoniennes qui déjà avaient abordé en Asie; mais l'agitation qui régnait parmi les Hellènes d'Asie menaçait de rendre sa position difficile. Les Perses n'avaient pas de meilleur moyen de se protéger que celui qu'ils avaient souvent employé et qui consistait à combattre l'ennemi dans l'Hellade et par les Hellènes.

Darius écrivit une lettre aux Hellènes pour les exciter à la guerre contre Alexandre. Il envoya de l'argent aux divers États : le *dêmos* d'Athènes eut encore assez de bon sens pour ne pas accepter les trois cents talents qu'offrait le Grand-Roi, mais Démosthène les prit pour s'en servir dans l'intérêt de Darius et contre la paix jurée [2]. Le grand orateur était en rela-

1) Æschin., *In Ctesiph.*, § 238.

2) Arrian, II, 14, 16. Æschin., *In Ctesiph.*, § 239. Dinarch., *In Demosth.*, § 10. Plut., *Demosth.*, 20 et 23, où il est question des lettres de Démosthène et des γράμματα τῶν βασιλέως στρατηγῶν δηλοῦντα τὸ πλῆθος τῶν δοθέντων αὐτῷ χρημάτων.

tion par lettres avec les généraux du Grand-Roi, naturellement pour donner et recevoir des informations au sujet de la guerre contre Alexandre. Étroitement lié avec Lycurgue et les autres chefs populaires de même opinion, il faisait tout ce qu'il fallait pour préparer et engager une nouvelle lutte contre la puissance macédonienne, et en particulier pour pousser à de nouvelles entreprises les bannis de Thèbes, dont un grand nombre avaient trouvé asile dans Athènes. Plus Alexandre était loin, plus il restait longtemps éloigné, et plus aussi grandissait le courage et le zèle de ce parti. Déjà le bruit d'une défaite d'Alexandre dans le pays des Triballes [1] se répandait et s'accréditait. Même en Arcadie, en Élide, en Messénie, chez les Étoliens, se réveillaient le goût des nouveautés et de nouvelles espérances : plus que tous les autres les Thébains sentaient le joug de la domination macédonienne ; la garnison établie dans leur citadelle leur semblait un souvenir incessant de l'outrage qu'ils avaient subi et de la perte de leur ancienne gloire.

La nouvelle certaine qu'Alexandre avait trouvé la mort dans un combat contre les Triballes se répandit alors ; Démosthène présenta au peuple assemblé un homme qui pouvait montrer une blessure reçue dans la bataille même où, à l'entendre, Alexandre était tombé sous ses yeux [2]. Qui pouvait douter encore ? Qui ne se serait laissé persuader avec joie par ceux qui disaient que le temps était venu de s'affranchir du joug macédonien, que les traités conclus avec Alexandre avaient pris fin par sa mort, que le Grand-Roi, prêt à protéger la liberté des États helléniques, avait déposé de riches subsides entre les mains d'hommes qui, comme lui, ne voulaient que le bien et la liberté des Hellènes ? Ce qui contribuait, non moins que l'or des Perses, à assurer la réussite de ces plans, c'est que l'intègre Lycurgue parlait, comme Démosthène, en leur faveur. L'essentiel était d'agir sans délai et de donner par une action d'éclat un centre au soulèvement général.

On comprend que dans cette Thèbes si sévèrement punie,

1) ἐν Τριβάλλοις, μόνον δ' οὐχ ὁρατὸν ἐπὶ τοῦ βήματος νεκρὸν τὸν Ἀλέξανδρον προέθηκαν (Ps. Demad., § 17).
2) Justin., XI, 2, 8.

que parmi ceux qui s'en étaient enfuis ou en avaient été bannis et qui s'étaient réfugiés à Athènes et ailleurs, l'opinion fût qu'il fallait tout oser. Une fois déjà les bannis n'étaient-ils pas partis d'Athènes pour aller délivrer la Cadmée ? Pélopidas les avait conduits ; les victoires de Leuctres et de Mantinée avaient été les glorieux résultats de cette héroïque entreprise. A la vérité, dans le traité d'alliance, chaque ville avait promis solennellement qu'elle ne permettrait pas que les bannis se préparassent dans ses murs à rentrer de force dans leur patrie ; mais aujourd'hui, le roi à qui l'alliance avait été jurée était mort. De connivence avec Démosthène, et peut-être soutenus par une partie de l'or perse que l'orateur avait dans ses mains, plusieurs bannis quittèrent Athènes et arrivèrent pendant la nuit à Thèbes, où déjà leurs amis les attendaient. Ils commencèrent par égorger deux meneurs du parti macédonien, qui sans se douter de rien étaient descendus de la Cadmée [1]. Ils convoquèrent les citoyens à une assemblée, leur annoncèrent ce qui venait d'arriver et ce qu'on pouvait espérer ; ils conjurèrent le peuple, au nom si cher de la liberté et de leur ancienne renommée, de secouer le joug des Macédoniens ; la Grèce entière, disaient-ils, et le roi des Perses étaient prêts à les soutenir. Quand ils eurent annoncé qu'Alexandre n'était plus à craindre, qu'il avait trouvé la mort en Illyrie, le peuple prit la résolution de restaurer l'antique liberté, de rétablir les béotarques, de chasser la garnison de la Cadmée, et d'envoyer des ambassadeurs aux autres États pour les appeler à son aide.

Tout semblait promettre le plus heureux succès. Déjà les Éléens avaient chassé les partisans d'Alexandre ; les Étoliens étaient dans l'agitation ; Athènes se préparait ; Démosthène envoyait des armes à Thèbes [2] ; les Arcadiens s'avançaient pour soutenir les Thébains. Lorsque les envoyés d'Antipater arri-

1) Arrien (I, 7, 2) les appelle Ἀμύνταν καὶ Τιμόλαον τῶν τὴν Καδμείαν ἐχόντων. Déjà Niebuhr a reconnu dans ces personnages les chefs du parti macédonien que Démosthène cite dans la liste des traîtres (*Pro Coron.*, § 295), et corrigé Ἀμύντας en Ἀνεμοίτας.

2) Plut., *Demosth.*, 23. — παρὰ Δημοσθένους ὅπλων τὸ πλῆθος ἐν δωρεαῖς λαβόντες (Diodor., XVII, 8).

vèrent à l'isthme, où les Arcadiens étaient déjà, pour les rappeler au respect des traités et leur demander leur secours en vertu du pacte fédéral [1], on ne fit pas attention à eux; on n'écouta que les instantes prières des ambassadeurs thébains qui, portant dans leurs mains des rameaux d'olivier entourés de laine, appelaient les citoyens à la défense de la cause sainte [2]. A Thèbes, on n'en fut que plus zélé; la Cadmée fut environnée de palissades et d'autres ouvrages, de sorte que la garnison qui y était établie ne pouvait recevoir ni secours ni vivres; les esclaves furent affranchis et armés pour la guerre, ainsi que les métèques; la ville fut abondamment pourvue de provisions et d'armes : la Cadmée devait bientôt capituler; alors Thèbes et la Grèce entière était libre, la honte de Chéronée vengée, et le conseil fédéral de Corinthe, ce fantôme d'indépendance et de sécurité, disparaissait devant la joyeuse lumière d'une aurore nouvelle qui semblait déjà se lever sur la Grèce.

A ce moment, le bruit se répandit qu'une armée macédonienne arrivait à marches forcées, et qu'elle était déjà à Onchestos, à deux milles de Thèbes. Les chefs du mouvement

[1]) Dinarque (I, § 18) dit des Arcadiens : τὴν μὲν παρὰ 'Αντιπάτρου πρεσβείαν ἄπρακτον ἀποστειλάντων. Antipater ne se contenta pas de les engager à rebrousser chemin, comme on le voit par le décret rendu sur la proposition de Démocharès en l'honneur de Démosthène : καὶ ὡς ἐκώλυσε Πελοποννησίους ἐπὶ Θήβας 'Αλεξάνδρῳ βοηθῆσαι χρήματα δοὺς καὶ αὐτὸς πρεσβεύσας (*Vit. X Oratt.*, p. 850). Si, comme les auteurs l'affirment, il y avait depuis 338 une garnison macédonienne sur l'Acrocorinthe, il est d'autant plus singulier qu'Antipater négocie au lieu de la faire intervenir.

[2]) Eschine, dans le discours qu'il écrivit environ cinq ans plus tard, présente les choses tout différemment (*In Ctesiph.*, § 239). Les Arcadiens, d'après lui, avaient demandé pour servir qu'on leur allouât leur solde sur les subsides perses : mais comme Démosthène, par avarice, avait prétendu ne rien débourser et garder tout pour lui, les Arcadiens étaient retournés chez eux : avec quelques talents, on aurait pu décider la garnison macédonienne elle-même à se retirer, mais Démosthène n'avait rien voulu avancer. Ce sont des accusations qui ne tiennent pas devant l'examen des faits. Démosthène aurait bien mal compris son intérêt, si, pour garder quelques talents par devers lui, il avait compromis le succès d'une entreprise dont l'échec pouvait lui coûter non seulement sa popularité, mais sa fortune et même la vie. Si réellement il était possible de corrompre la garnison de la Cadmée, est-ce que les Thébains n'étaient plus en mesure de réunir cinq talents ? Dinarque, dans son *Discours contre Démosthène*, dit à peu près la même chose qu'Eschine, mais cela n'enlève pas à ces allégations leur caractère apocryphe.

calmèrent le peuple : ce devait être Antipater; Alexandre étant mort, on n'avait plus besoin de redouter les Macédoniens. Puis vinrent des messagers : c'était Alexandre lui-même. On les reçut assez mal : en ce cas, c'était Alexandre le Lynceste, le fils d'Aéropos. Le lendemain, le roi, le soi-disant mort, était avec son armée sous les murs de la ville [1].

Tout dans cette première guerre du roi est surprenant, imprévu ; tout y révèle la vigueur, l'énergie ; mais cette marche étonne encore plus que tout le reste. Quatorze jours avant, il frappait le dernier coup sous les murs de Pélion ; à la nouvelle de ce qui se passait à Thèbes, il avait pris sa course : en sept jours, marchant à travers les montagnes, il avait atteint Pellineion, au haut du bassin du Pénée, puis poussé vivement jusqu'au Sperchios, traversé les Thermopyles, pénétré en Béotie, et il était maintenant à Onchestos, à deux milles de Thèbes et à près de soixante milles de Pélion [2]. Le premier effet de sa brusque apparition fut que les Arcadiens, qui venaient au secours des Thébains, n'osèrent pas s'aventurer à traverser l'isthme, que les Athéniens résolurent de retenir leurs troupes jusqu'à ce que la lutte eût tourné contre Alexandre, et que les Orchoméniens, les Platéens, les Thespiens, les Phocidiens et les autres ennemis des Thébains, qui déjà se croyaient livrés à toute la fureur de leurs anciens bourreaux, redoublèrent de zèle pour s'unir aux Macédoniens. L'intention du roi n'était pas d'employer d'abord la violence. Il conduisit son armée d'Orchomène vers Thèbes et campa au nord des murs, près du gymnase d'Iolaos : il pensait que les Thébains, à la vue de ses forces, reconnaîtraient la folie de leur entreprise et vien-

[1]) Diodore (XVII, 9) évalue l'effectif de l'armée à plus de 30,000 hommes de pied et au moins 3,000 cavaliers. Le nombre n'est pas invraisemblable en soi, mais il faut dire que l'auteur qui renseigne Diodore, Clitarque, ne mérite guère de confiance.

[2]) Arrian., I, 7, 5. Alexandre n'a pas dû remonter la vallée de l'Aoos (Viossa) et déboucher en Thessalie par le col de Mezzovo, car Arrien dit qu'il s'achemina par la Cordiée et l'Elymiotide, et longea les monts Tymphæa et Parauæa, c'est-à-dire qu'il laissa ces montagnes à sa droite et l'Haliacmon à sa gauche : il est entré en Thessalie par les défilés de Katakati, que décrit Gorceix (*Aperçu géogr. de la région de Khassia* dans le *Bulletin de Géographie,* 1874, VI, 7, p. 449).

draient lui demander un arrangement à l'amiable. Mais ceux-ci, bien qu'ils n'eussent aucun espoir d'être secourus, étaient si loin de vouloir céder, qu'ils firent faire aussitôt une sortie à leurs cavaliers et leurs soldats armés à la légère pour repousser les avant-postes ennemis et redoublèrent de zèle pour serrer de près la Cadmée. A ce moment encore, Alexandre hésitait à livrer une bataille qui, une fois commencée, pouvait causer un grand désastre à une ville hellénique. Le second jour, il s'avança vers la porte du sud, celle qui conduisait à Athènes et à laquelle la Cadmée est adossée en dedans de la ville ; il y établit un camp pour se rapprocher des Macédoniens enfermés dans la place et pour les soutenir. Il hésitait encore à attaquer. On dit qu'il avait fait savoir dans la ville que tout ce qui était arrivé serait pardonné et oublié si Thèbes voulait livrer Phœnix et Prothytès, les instigateurs de sa défection [1]. Il ne manquait pas de citoyens dans la ville qui conseillaient et demandaient qu'on envoyât au roi des ambassadeurs et qu'on lui demandât pardon ; mais les béotarques, les bannis et ceux qui les avaient engagés au retour ne pouvaient s'attendre à une réception amicale de la part d'Alexandre ; ils poussèrent le peuple à une résistance obstinée. On répondit au roi, paraît-il, que s'il voulait la paix il devait livrer aux Thébains Antipater et Philotas [2] ; puis ils firent, dit-on, publier l'invitation d'entrer dans la ville adressée à tous ceux qui voulaient délivrer l'Hellade avec eux et le Grand-Roi. A ce moment encore, Alexandre ne voulait pas attaquer.

Mais Perdiccas, qui avec sa phalange formait l'avant-garde du camp macédonien et se trouvait près des ouvrages avancés de l'ennemi, trouva l'occasion si favorable pour attaquer, que, sans attendre les ordres d'Alexandre, il se précipita sur les retranchements, les renversa et tomba sur les avant-postes

[1]) προσμίξας δὲ ταῖς Θήβαις καὶ διδοὺς ἐπὶ τῶν πεπραγμένων μετάνοιαν ἐζήτει... καὶ τοῖς μεταβαλλομένοις πρὸς αὐτὸν ἄδειαν ἐκήρυττε (Plut., *Alex.*, 11). Arrien ne parle pas de ces offres.

[2]) Plut., *Alex.*, 11. Les deux noms rendent ce renseignement suspect. Si ce Philotas est le commandant de la Cadmée, il est étonnant qu'on lui associe Antipater ; si ce dernier nom est bien exact, il aurait fallu, pour que l'ironie fût complète, lui accoler non pas Philotas, mais son père Parménion.

ennemis[1]. Aussitôt Amyntas, avec sa phalange, qui était voisine de celle de Perdiccas, sortit rapidement du camp et suivit son collègue à l'attaque de la seconde palissade. Le roi vit leur mouvement et craignit pour eux s'ils restaient seuls en face de l'ennemi; il envoya promptement les archers et les Agrianes faire irruption entre les retranchements et fit marcher l'*agêma* avec les autres hypaspistes, mais avec ordre de faire halte devant les ouvrages avancés. Perdiccas tomba grièvement blessé à l'attaque de la seconde palissade; mais les deux phalanges, unies aux archers et aux Agrianes, prirent d'assaut la barricade et pénétrèrent dans la ville par le chemin creux de la porte d'Électre jusqu'à l'Héracléon. Soudain, les Thébains se retournèrent en poussant de grands cris et tombèrent sur les Macédoniens, de telle sorte que ceux-ci se replièrent en fuyant sur les hypaspistes et éprouvèrent des pertes sérieuses; soixante archers tombèrent, et parmi eux leur commandant, le Crétois Eurybotas. En ce moment, Alexandre, qui voyait les Thébains poursuivre en désordre ses propres troupes, s'avança vivement contre eux avec une phalange compacte : les ennemis furent culbutés et s'enfuirent avec une telle vitesse que les Macédoniens entrèrent avec eux par la porte, tandis qu'en même temps, sur d'autres points, ils escaladaient le mur d'enceinte laissé sans défense à cause des nombreux avant-postes, et s'en emparaient; les communications avec la Cadmée furent rétablies. Maintenant la ville était perdue; la garnison de la Cadmée se jeta, avec une partie des troupes nouvellement entrées, dans la ville basse, sur l'Amphiéon; d'autres escaladèrent les murs et s'avancèrent au pas de charge sur le marché. En vain les Thébains combattirent avec la plus grande valeur; les ennemis les pressaient de tous côtés; Alexandre était partout, enflammant les siens par la parole et par l'exemple. La cavalerie thébaine, dispersée par les rues, s'échappa dans la campagne par la porte qui restait libre; parmi les fantassins, ceux qui le purent se sauvèrent dans les champs, dans les maisons, dans les temples,

[1]) Suivant l'expression d'Arrien (I, 8, 2), il avait pénétré jusque εἴσω τοῦ χάρακος : il s'agissait maintenant de τοῦ δευτέρου χάρακος εἴσω παρελθεῖν (I, 8, 3).

qui étaient remplis de femmes et d'enfants poussant des cris de détresse. A partir de ce moment, ce furent moins les Macédoniens que les Phocidiens, les Platéens et les autres Béotiens qui, pleins d'animosité, organisèrent une horrible tuerie ; les femmes, les enfants eux-mêmes ne furent pas épargnés ; leur sang souilla les autels des dieux[1]. Enfin l'obscurité de la nuit mit fin au pillage et au massacre. Cinq cents Macédoniens, dit-on, avaient péri, et six mille Thébains avaient été égorgés lorsque le roi donna l'ordre de cesser le carnage.

Le lendemain, il convoqua une assemblée des membres de la ligue corinthienne qui avaient pris part au combat[2], et remit entre leurs mains la décision du sort de la cité. Les juges de Thèbes furent ces mêmes Platéens, Orchoméniens, Phocidiens, Thespiens, qui pendant longtemps avaient dû supporter la terrible oppression des Thébains, qui avaient vu leurs villes détruites, leurs fils et leurs filles violés et vendus comme

[1]) C'est ce que rapporte Arrien, d'après Ptolémée, qui a été lui-même témoin de cet assaut. La description de Diodore, faite d'après Clitarque, n'a aucune valeur au point de vue militaire, et les points où elle s'accorde avec Arrien n'en montrent que mieux qu'il faut la laisser de côté. Le plan d'Alexandre était sans doute d'obliger les Thébains à capituler en s'emparant des ouvrages extérieurs ; la prise de la ville à la première attaque fut l'œuvre des circonstances. Clitarque transforme cet accident en un plan régulier d'opération pour trois corps, dont l'un doit prendre d'assaut les ouvrages, le second occuper les Thébains, et le troisième se tenir en embuscade (ἐφεδρεύειν) : on reconnaît là l'attaque de Perdiccas, la marche consécutive de l'infanterie légère, l'assaut donné par la phalange. Polyænos (IV, 3, 23) indique encore (peut-être d'après des sources différentes) une autre opération : il veut que les troupes embusquées (τὴν κεκρυμμένην δύναμιν) aient été sous les ordres d'Antipater et aient escaladé la muraille à un endroit où elle était en ruines et mal gardée. Mais, si Antipater avait rejoint l'armée avec des troupes de Macédoine, il n'est pas probable qu'Arrien aurait passé le fait sous silence. Cette assertion de Polyænos est tirée de la deuxième de ses trois séries indépendantes d'aphorismes, celle où l'on trouve bien des renseignements différents de ce que l'on sait par ailleurs. Les phrases d'Hégésias (*fr.*, 1) extraites d'Agatharchide (ap. PHOT., p. 446 ed. Bekker), sont absolument sans valeur.

[2]) ARRIAN., I, 9, 9. Diodore (XVII, 14) parle de συνέδροι τῶν Ἑλλήνων : d'après le pacte fédéral, tous les alliés auraient dû prêter leur concours contre Thèbes. Le roi, se conformant aux statuts, remit le sort de Thèbes τοῖς μετέχουσι τοῦ ἔργου συμμάχοις (ARRIAN., *ibid.*). Il se trouva que les anciens ennemis de la Béotie — y compris sans doute les Thessaliens — avaient été seuls à s'acquitter de leur devoir fédéral ; cette circonstance fut fatale pour Thèbes ; mais ce n'était pas la faute d'Alexandre.

esclaves par leurs oppresseurs. Ils décrétèrent que la ville serait rasée, que le pays, à l'exception des biens des temples, serait partagé entre les alliés d'Alexandre, et que tous les Thébains, avec les femmes et les enfants, seraient vendus comme esclaves[1]: seuls les prêtres et prêtresses, ainsi que les hôtes de Philippe, d'Alexandre et des Macédoniens, devaient obtenir la liberté; Alexandre demanda qu'on épargnât aussi la maison de Pindare et les descendants du poète. Trente mille hommes[2] de tout âge et de toute condition furent vendus et dispersés au loin dans le monde; puis les murailles furent rasées, les maisons évacuées et détruites. Le peuple d'Épaminondas n'existait plus; la ville n'était plus qu'un sinistre amas de décombres, « le cénotaphe de sa gloire »: au sommet de la citadelle solitaire, une garde macédonienne veillait sur les temples et sur « les tombeaux des vivants ».

La destinée de Thèbes était émouvante : à peine une génération auparavant, elle avait eu l'hégémonie dans l'Hellade; son bataillon sacré délivrait la Thessalie; ses chevaux buvaient dans l'Eurotas; maintenant elle était anéantie. Les Grecs de tous les partis sont intarissables dans leurs plaintes sur la chute de Thèbes et trop souvent injustes envers le roi

[1]) Peut-être pourrait-on supposer qu'il y avait dans les statuts fédéraux un article en vertu duquel ce verdict fut rendu. Du moins on lit dans ceux de la seconde Ligue athénienne de 378/7 : ἐὰν δὲ τὶς εἴπῃ ἢ ἐπιψηφίσῃ ἢ ἄρχων ἢ ἰδιώτης παρὰ τόδε τὸ ψήφισμα ὡς λύειν τι δεῖ τῶν ἐν τῷδε τῷ ψηφίσματι εἰρημένων, ὑπαρχέτω μὲν αὐτῷ ἀτίμῳ εἶναι καὶ τὰ χρήματα αὐτοῦ δημόσια ἔστω... καὶ κρινέσθω ἐν Ἀθηναίοις καὶ τοῖς συμμάχοις ὡς διαλύων τὴν συμμαχίαν, ζημιούντων δὲ αὐτὸν θανάτῳ ἢ φυγῇ οὗπερ Ἀθηναῖοι καὶ οἱ σύμμαχοι κράτουσιν (C. I. ATTIC., II, nº 17, ligne 50 sqq.). Cent ans plus tard, les statuts de la Ligue achéenne punissent aussi de mort la violation du pacte, ce qui paraît résulter d'un fragment du traité avec Orchomène... καὶ ἐξέστω τῷ βουλομένῳ αὐτῷ δίκαν θανάτου εἰσάγειν εἰς τὸ κοινὸν τῶν Ἀχαίων... (*Revue Archéol.*, 1876, p. 97). C'est aussi au nom de la Ligue hellénique de 480 que Thémistocle est accusé de haute trahison (συλλαμβάνειν καὶ ἄγειν κριθησόμενον αὐτὸν ἐν τοῖς Ἕλλησιν). Il semble donc que, d'après les principes juridiques des Hellènes, les fédérations de cette nature avaient essentiellement le droit d'appliquer de pareilles pénalités, et il doit y avoir eu aussi dans le pacte conclu à Corinthe un article rédigé dans ce sens.

[2]) Ces chiffres de 30,000 hommes vendus et de 6,000 morts sont donnés par Diodore (XVII, 14), Plutarque (*Alex.*, 11) et Elien (*Var. Hist.*, XIII, 7). Ils ne sont pas impossibles, attendu que, parmi ceux qui luttèrent et furent vendus, il y avait non seulement des Thébains, mais encore des affranchis et des métèques.

qui ne put la sauver. Plus tard, lorsque, parmi les troupes mercenaires d'Asie, des Thébains tombèrent entre ses mains comme prisonniers de guerre, il les traita toujours avec générosité; même en ce moment, lorsque le combat était à peine terminé, il se comporta de la même manière. On raconte qu'une noble Thébaine, prise et garrottée, fut amenée devant lui : sa maison avait été abattue par les Thraces d'Alexandre; elle-même avait été outragée par leur commandant; puis, interrogée avec des menaces brutales sur ses trésors, elle avait conduit le Thrace à un puits caché dans un bosquet, lui disant que ses trésors avaient été déposés au fond, et, une fois qu'il y fut descendu, elle avait jeté des pierres sur lui jusqu'à ce qu'il fût mort. Maintenant les Thraces l'amenaient devant le tribunal du roi. Elle déclara qu'elle était Timocleia, sœur de Théagène, le général qui était tombé à Chéronée en combattant contre Philippe pour la liberté de la Grèce. Si ce récit est digne de foi, la manière dont il se termine ne l'est pas moins : Alexandre pardonna à cette femme courageuse et lui donna la liberté ainsi qu'à ses parents[1].

La prise et la ruine de Thèbes étaient bien faites pour intimider les Hellènes, qui avaient l'enthousiasme fugitif. Les Éléens, qui avaient banni les amis d'Alexandre, se hâtèrent de les faire rentrer; les Arcadiens rappelèrent de l'isthme leurs bataillons de guerre et condamnèrent à mort ceux qui avaient poussé à cette expédition contre Alexandre; les tribus des Étoliens envoyèrent, chacune pour son compte, des ambassadeurs au roi et lui demandèrent pardon de ce qui s'était passé chez eux. On fit de même ailleurs.

Malgré le serment fédéral, les Athéniens avaient laissé

[1]) Plut., *Alex.*, 12. *De virt. mulier.*, 24. Polyæn., VIII, 40. Chez Arrien, il n'est aucunement fait mention de Thraces dans l'armée du roi durant cette campagne : l'historien ne dit mot de cette anecdote, bien que Plutarque la donne comme racontée par Aristobule, non pas il est vrai dans la *Vie d'Alexandre*, mais incidemment (Plut., *Non posse suaviter*, 10), à l'appui de cette réflexion qui est du Plutarque tout pur : « qui aimerait mieux dormir avec la plus belle femme que de veiller pour entendre lire ce que Xénophon a écrit de Pantheia, Aristobule de Timocleia, Théopompe de Thébé ? » Le moraliste est bien capable d'avoir écrit Aristobule pour Clitarque.

retourner chez eux les bannis de Thèbes ; sur la proposition de Démosthène, ils avaient résolu de prêter secours à Thèbes, d'envoyer la flotte ; mais ils n'avaient pas profité des hésitations d'Alexandre pour faire marcher leurs troupes, qui en deux étapes eussent pu atteindre Thèbes. Ils célébraient justement les grands Mystères (au commencement de septembre) lorsque les fuyards apportèrent la nouvelle de la prise de Thèbes. La solennité fut interrompue par la plus profonde consternation ; tous les biens meubles du pays furent amenés dans la ville ; puis on tint une assemblée dans laquelle on résolut, sur la proposition de Démade, d'envoyer en ambassade au roi dix personnes qui lui fussent agréables, afin de le féliciter sur son heureux retour du pays des Triballes et sur la guerre illyrienne, aussi bien que sur la répression et le juste châtiment de l'insurrection thébaine. Cette députation devait en même temps solliciter, au nom de la ville, la faveur de pouvoir, en donnant asile aux fuyards de Thèbes, faire honneur à son ancienne renommée d'hospitalité. Le roi demanda qu'on lui livrât Démosthène, Lycurgue et aussi Charidème, cet adversaire acharné de la puissance macédonienne qui l'obligeait de mettre un terme à ses lucratives opérations stratégiques, puis Éphialte, qui venait d'être envoyé en ambassade à Suse, et enfin quelques autres ; car ces hommes étaient la cause non seulement de la défaite qu'Athènes avait subie à Chéronée, mais encore de toutes les injustices qu'on s'était permises, après la mort de Philippe, contre sa mémoire et contre le légitime héritier du trône de Macédoine ; ils avaient été la cause de la chute de Thèbes, non moins que les agitateurs thébains eux-mêmes. Parmi ces derniers, ceux qui avaient trouvé asile à Athènes devaient être également livrés[1]. La demande d'Alexandre souleva les plus vives discussions dans l'assemblée du peuple à Athènes. Démosthène conjura le peuple de « ne pas imiter les brebis

[1]) Ce que dit Arrien : τὰ μὲν ἄλλα φιλανθρώπως πρὸς τὴν πρεσβείαν ἀπεκρίνατο (Arrian., I, 10, 3) tend à faire considérer comme controuvée l'autre version (Plut., *Phocion*, 17), d'après laquelle Alexandre aurait jeté la lettre des Athéniens et tourné le dos aux envoyés. Fût-elle exacte, on s'expliquerait très bien l'indignation du roi en présence d'une pareille flagornerie du *démos* athénien.

de la fable, qui livrèrent au loup leurs chiens de garde ». Dans sa perplexité, le peuple attendait que le rigide Phocion exprimât son sentiment; il fut d'avis d'acheter à tout prix le pardon du roi, et de ne pas ajouter au malheur de Thèbes la ruine d'Athènes par une résistance inconsidérée; ces dix hommes qu'Alexandre demandait devaient maintenant montrer qu'ils étaient prêts à se soumettre même au plus grand sacrifice, par amour pour la patrie. Mais Démosthène agit avec sa parole sur le peuple, avec cinq talents sur l'orateur Démade, qui était animé de sentiments macédoniens, et par ces moyens il obtint que Démade fût envoyé au roi pour demander que ceux qui seraient coupables fussent soumis à la justice du peuple athénien[1]. Alexandre y consentit, en partie par considération pour Athènes, en partie par zèle pour l'expédition d'Asie, pendant laquelle il ne voulait laisser en Grèce aucun mécontentement suspect[2]. Le bannissement de Charidème fut seul exigé; c'était un aventurier taré que Démosthène lui-même avait abhorré jadis ; il s'enfuit en Asie, près du roi de Perse[3]. Peu après, Éphialte quitta aussi Athènes et s'embarqua.

Ramenée ainsi à la tranquillité, la Grèce paraissait suffisamment protégée à l'avenir contre de nouvelles agitations par l'anéantissement de Thèbes et par la garnison de la Cadmée. Alexandre, quittant ses positions devant Thèbes, se hâta de regagner la Macédoine (automne 335). Un an avait suffi pour affermir sa royauté menacée par de si grands dangers. Assuré de l'obéissance des peuples barbares voisins, de la tranquillité en Grèce, du dévouement de son peuple, il pouvait fixer au

[1]) Les éléments de ce récit sont disséminés dans Plutarque (*Vies de Démosthène et de Phocion*), dans Diodore et dans Arrien. On dit que Phocion prit part à la deuxième ambassade : Plutarque lui attribue toute la négociation avec Alexandre et l'heureuse issue de cette démarche.

[2]) D'après Plutarque (*Alex.*, 13 : *Phocion*, 17), Alexandre aurait traité Athènes avec cette générosité parce que la ville — ce sont les termes qu'on lui prête — devait avoir l'œil sur la Grèce, dont l'hégémonie devait lui appartenir s'il venait à succomber. La politique d'Alexandre n'était pas si enfantine ; mais les Athéniens étaient gens à entendre volontiers et à croire de pareilles sornettes.

[3]) Arrian., I, 10, 6. Dinarque (*In Demosth.*, § 12) représente la fuite de Charidème comme la libre résolution d'un patriote.

printemps suivant le commencement de l'entreprise qui devait avoir une influence décisive sur les destinées de l'Asie et sur la marche des siècles.

Les mois suivants furent employés aux préparatifs de la grande guerre ; de Grèce, de Thessalie, des montagnes et des vallées de la Thrace venaient des bataillons d'alliés ; on enrôla des mercenaires, on apprêta les vaisseaux pour passer en Asie. Le roi tenait des conseils [1] pour combiner le plan des opérations de la campagne d'après les renseignements qu'il obtenait sur l'état des pays d'Orient, sur l'importance au point de vue militaire des vallées avec fleuves, des chaînes de montagnes, des villes et des contrées. Combien nous serions heureux d'apprendre quelque chose de plus précis à ce sujet, et en particulier de savoir si, à la cour de Pella, on avait une idée des conditions géographiques du royaume qu'on voulait attaquer, et de son extension au delà du Taurus et au delà du Tigre. On connaissait certainement l'*Anabase* de Xénophon, peut-être l'*Histoire de Perse* de Ctésias ; on avait pu se procurer bien des renseignements par les Hellènes qui avaient été mercenaires en Asie, par les ambassadeurs de Perse, par Artabaze et par Memnon, qui avaient vécu pendant des années comme proscrits à la cour de Macédoine. Malgré tout le soin qu'on put mettre à recueillir des informations, tout cela ne pouvait guère fournir que des données peu sûres pour guider l'armée jusqu'à l'Euphrate ou tout au plus jusqu'au Tigre ; mais bien certainement on n'avait aucune idée des distances et de l'état des contrées qui s'étendaient plus à l'est.

On régla alors les affaires du pays : Antipater fut placé à la tête du royaume comme administrateur [2], avec des forces suffisantes pour assurer la tranquillité en Grèce, couvrir les frontières de la Macédoine et contenir dans l'obéissance les peuples environnants. Les princes des tribus barbares alliées furent invités à prendre part en personne à l'expédition, afin

[1]) Diodore (XVII, 16) nomme τοὺς ἡγεμόνας τῶν στρατιωτῶν καὶ τοὺς ἀξιολογωτάτους τῶν φίλων, que le roi convoqua à cet effet. Malheureusement, ce ne sont pas là des expressions techniques et précises.

[2]) τὰ κατὰ Μακεδονίαν τε καὶ τοὺς Ἕλληνας Ἀντιπάτρῳ ἐπιτρέψας (ARRIAN., I, 11, 3). Nous n'avons pas le titre officiel de sa fonction.

que le royaume fût d'autant plus assuré contre les changements et que leurs peuples combattissent plus courageusement sous leur conduite [1]. Le conseil de guerre, et surtout Antipater et Parménion, se préoccupa aussi d'un autre soin : au cas d'un malheur imprévu, à qui appartiendrait la succession au trône? On conjura le roi de se marier avant la campagne et d'attendre la naissance d'un héritier [2]. Alexandre rejeta ce conseil, en disant qu'il n'était digne ni de lui, ni des Macédoniens et Hellènes de penser aux noces et au lit nuptial lorsque l'Asie se tenait déjà prète pour le combat. Devait-il donc attendre que la flotte déjà équipée des Phéniciens et des Cypriotes arrivât, que l'armée levée par le Grand-Roi s'assemblât et passât le Taurus? Il ne devait pas hésiter plus longtemps s'il voulait gagner l'Asie Mineure et se procurer ainsi une base d'opérations pour porter la guerre plus avant.

On rapporte qu'il voulut tout disposer comme s'il avait l'intention de s'éloigner pour toujours de sa patrie. Ce qui lui appartenait en Macédoine, biens-fonds, bois, villages, même le péage des ports et les autres revenus, il distribua tout à ses amis, et quand presque tous ses biens furent ainsi partagés, comme Perdiccas lui demandait ce qu'il lui restait enfin, le roi répondit : « L'espérance ! » mais Perdiccas, dédaignant la part qu'Alexandre lui avait faite, reprit : « Alors, laissez-nous donc partager avec vous l'espérance, à nous qui allons combattre avec vous » ; et beaucoup de ses amis suivirent l'exemple de Perdiccas [3]. Il doit y avoir de l'exagération dans cette anec-

[1]) *Devicta perdomitaque Thracia petens Asiam veritus ne post ipsius discessum sumerent arma, reges eorum præfectosque et omnes quibus videbatur inesse cura detractæ libertatis secum velut honoris causa traxit* (FRONTIN., II, 11, 3) — *et reges stipendiarios conspectioris ingenii ad commilitium secum trahit, segniores ad tutelam regni relinquit* (JUSTIN., XI, 5, 3). On peut compter parmi ces princes ou fils de princes Sitalcès, qui commandait les Thraces, Ariston, qui conduisait les cavaliers péoniens (PLUT., *Alex.*, 39), Attale, chef des Agrianes, et peut-être Agathon, fils de Tyrimmas, qui commandait la cavalerie odryse.

[2]) συμβουλευόντων πρότερον παιδοποιήσασθαι (DIODOR., XVII, 16).

[3]) C'est ce que raconte Plutarque. L'histoire n'est pas nécessairement inventée : quelque fait de détail a pu se trouver généralisé ainsi en passant de bouche en bouche, et Callisthène ou quelque autre lettré a orné ce récit de mots à effet.

dote, mais elle répond à la disposition dans laquelle on se trouvait avant le départ. Le roi sut développer de plus en plus cette disposition : l'enthousiasme qui le remplissait enflammait ses généraux, la noblesse chevaleresque qui l'entourait, l'armée entière qui le suivait ; sous la conduite du jeune héros qui marchait à leur tête, sûrs de la victoire, ils défiaient au combat le monde entier.

---

# LIVRE DEUXIÈME

# CHAPITRE PREMIER

Les préparatifs pour la guerre. — Le système monétaire. — Les alliances du royaume. — L'armée. — Passage en Asie. — Bataille du Granique. — Occupation de la côte occidentale d'Asie-Mineure. — Prise d'Halicarnasse. — Marche à travers la Lycie, la Pamphylie, la Pisidie. — Organisation des nouveaux territoires.

Au premier coup d'œil, l'expédition d'Alexandre paraît tout à fait disproportionnée avec les moyens dont il disposait pour l'accomplir. Chasser l'ennemi n'était que la moitié la plus facile de son entreprise ; il devait penser à la manière de rendre durable le succès de ses armes.

Sous le rapport de l'étendue, le territoire dont les forces étaient à sa disposition égalait à peine la trentième partie du royaume des Perses. La disproportion n'était pas moindre entre la population des deux pays, ainsi qu'entre les effectifs militaires sur terre et sur mer. Encore faut-il ajouter que le trésor macédonien, à la mort de Philippe, était épuisé et chargé d'une dette de 500 talents, tandis qu'à Suse, à Persépolis, à Ecbatane et dans d'autres grandes villes, les caisses où le Grand-Roi entassait ses trésors regorgeaient de métaux précieux. Quand de plus on considère qu'après ses préparatifs, qui lui avaient coûté 800 talents, Alexandre n'en avait plus que 60 pour commencer la guerre contre l'Asie [1], son entreprise paraît follement téméraire et presque chimérique.

Le caractère des documents qui sont arrivés jusqu'à nous

[1]) C'est ce que dit Alexandre dans Arrien (VII, 9, 6). Si ce discours n'est pas authentique, il doit contenir cependant des données de bon aloi. Plutarque (*Alex.*, 15) donne d'autres renseignements empruntés à Aristobule, Onésicrite et Douris.

ne permet pas d'attendre d'eux une réponse à la foule des questions qui se pressent ici. Le judicieux Arrien lui-même ne nous présente que l'extérieur et presque uniquement le côté militaire des événements, en y joignant à l'occasion une appréciation morale de son héros ; quant à ceux qui aidèrent Alexandre dans ses opérations militaires par le conseil et l'action, c'est à peine s'il fait autre chose que de citer leurs noms ; sur l'administration, les finances, l'organisation politique, sur la chancellerie, le cabinet du roi, sur les hommes qui furent les instruments d'Alexandre dans l'exercice de ces fonctions, il ne nous donne aucun renseignement ; il néglige, pour son propre compte et pour celui du lecteur, d'expliquer comment les faits et les succès qu'il enregistre furent possibles, comment ils se réalisèrent, par quels moyens, jusqu'à quel point ils entraient dans des plans dressés d'avance, quel était leur but, quel point de vue pratique en a déterminé le cours, par quelle force de volonté, de propos délibéré, de génie militaire et politique on parvint à les exécuter.

Parmi cette multitude de questions que nous venons d'indiquer, contentons-nous de relever d'abord celles qui, au point où nous en sommes, au début de la plus prodigieuse suite de victoires, sont les plus essentielles.

Il n'a pas manqué d'hommes qui ont cru apprécier équitablement le caractère et le génie d'Alexandre en le représentant comme un fantaisiste qui, avec son peuple guerrier non moins enthousiaste que lui, était parti en Asie pour battre les Perses, de quelque façon et en quelque lieu qu'il dût les rencontrer, comptant sur le hasard pour le pousser plus loin le lendemain. D'autres ont pensé qu'il n'avait fait qu'exécuter la pensée dont son père avait été préoccupé, que les philosophes, les orateurs, les patriotes avaient eue toujours tant à cœur et qui, en réalité, avait été engendrée et nourrie par la civilisation hellénique elle-même.

La pensée, avant de devenir un fait, n'est qu'un rêve, un fantôme, un jeu de l'imagination excitée ; c'est celui qui la réalise qui lui donne une forme, de la chair et des os, l'impulsion d'un mouvement propre, qui fixe la place et le moment de son action ; ce sont les conditions même qu'elle rencontre, les

réactions qu'elle provoque dans l'espace et dans le temps qui lui imposent à chaque instant des bornes nouvelles, et en la limitant donnent un relief de plus en plus accusé à son caractère propre, à sa force comme à ses faiblesses.

Alexandre est-il parti comme un aventurier, comme un rêveur, avec l'idée sommaire de conquérir l'Asie jusqu'aux mers inconnues qui formaient ses frontières, ou bien a-t-il su ce qu'il voulait et ce qu'il pouvait vouloir? Avait-il tracé en conséquence ses plans militaires et politiques? Avait-il pris ses mesures?

Il ne s'agit pas d'examiner l'enchaînement de ses succès et ensuite de porter sur eux un jugement rétrospectif, ni de montrer comment la suite de ces succès se rapporte à un plan, puis de donner comme preuve l'évidence elle-même; la question est de savoir s'il y a des preuves que son entreprise, avant d'être commencée, se soit présentée à son esprit telle qu'elle devait être.

Pour résoudre la question, peut-être doit-on avancer un fait dont, à la vérité, nos sources ne parlent point. En dehors de quelques inscriptions et de quelques œuvres d'art, nous n'avons d'autres monuments immédiats de ce temps que les monnaies, dont des milliers, en or, en argent, en cuivre, portent l'empreinte d'Alexandre, témoins muets que l'étude enfin a su faire parler. Comparées avec les monnaies d'or et d'argent des rois de Perse, des nombreux États de la Grèce, des rois de Macédoine avant Alexandre, elles nous révèlent une circonstance d'une nature très remarquable.

Nous avons dit plus haut que le roi Philippe avait introduit un ordre nouveau dans les monnaies de son pays; ce nouveau système était, selon l'expression d'un savant célèbre, comme un acheminement éloigné à la conquête de la Perse [1]. Le monde hellénique étant habitué à la monnaie d'argent et

[1]) « C'était comme un acheminement éloigné à la conquête de la Perse, qu'il projetait déjà » (TH. MOMMSEN, *Histoire de la monnaie romaine*, traduite de l'allemand par le duc de Blacas et J. de Witte. Paris, 1865-1875, I, p. 69). Dans l'empire perse, la valeur de l'or était à celle de l'argent comme 13, 33 est à 1, tandis que dans le commerce l'or baissait de plus en plus.

l'empire perse à la monnaie d'or, la réforme de Philippe avait consisté à frapper de l'or au poids des dariques, et en même temps de l'argent au poids qui se rapportait le mieux à la valeur commerciale de l'or. Ainsi, il mit la monnaie d'or « non pas à la place, mais à côté de la monnaie d'argent qui jusque-là avait été seule en usage dans le monde grec, et il introduisit de cette façon dans son royaume le bimétallisme [1] ». Le rapport de valeur entre l'argent et l'or étant alors dans le commerce 1 : 12, 51, il donna en conséquence à ses pièces d'argent, dont 15 devaient équivaloir à une pièce d'or de 8 gr. 60, le poids de 7 gr. 24. C'était à peu près l'étalon d'argent du système rhodien, alors très répandu.

Les monnaies d'or d'Alexandre sont du même poids et au même titre que les « philippes », mais les monnaies d'argent suivent un tout autre système ; ce sont des tétradrachmes de 17 gr. 20, dont les pièces divisionnaires sont exactement conformes au système attique, le rapport de l'or à l'argent étant comme 1 : 12, 30. Cette réduction ne se fit pas seulement en vue de revenir du bimétallisme de Philippe à la monnaie d'argent unique des Hellènes, ce qui arriva en effet dans la suite, quand la « drachme d'Alexandre » devint l'unité de compte universelle ayant cours par tout l'empire ; mais — et c'est là le plus important pour la question débattue ici, — dans la quantité de drachmes d'Alexandre que nous avons, il n'y a pas une seule pièce qui soit frappée au poids adopté par Philippe [2].

Il n'est pas admi ssible que cette réforme nouvelle ait été introduite sans de graves motifs. Lorsque Philippe avait inauguré le bimétallisme, il avait eu l'intention, vu la dépréciation de l'or dans les relations commerciales avec la Grèce, où l'argent avait seul cours, de fixer le prix des deux métaux précieux et de les tenir ainsi en balance. Mais si la valeur de l'or continuait à baisser, l'argent devait sortir de Macédoine,

[1]) Brandis, *Das Münz- Mass- und Gewichtswesen in Vorderasien*, p. 250.
[2]) On ne trouve du moins ni tétradrachmes, ni didrachmes, ni drachmes de ce système. Sur trois demi-drachmes du Cabinet de Berlin que M. de Sallet a eu la bonté de peser pour moi, l'une a donné 2gr09, les deux autres 1gr93 et 1gr38 seulement : en revanche, une demi-obole pesait 0gr32.

comme jusqu'à présent il était sorti de Perse, en proportion de l'excès de la valeur de l'argent comparée à la valeur de l'or contre lequel on l'échangeait. Avec le nouveau système monétaire introduit par Alexandre, la guerre, pourrait-on dire, était déclarée à l'or de la Perse; l'or était réduit à l'état de simple marchandise qui, au cas où les trésors du roi de Perse seraient conquis et les masses d'or improductives entassées dans ses trésors rendues au commerce, pouvait toujours se déprécier de plus en plus, sans que les prix évalués en argent dans le monde hellénique subissent de ce chef une altération proportionnelle. L'argent au poids attique fut pris dorénavant pour mesure de la valeur et le tétradrachme pour nom d'une unité monétaire dans laquelle presque tous les systèmes de monnaies helléniques pouvaient se retrouver comme autant de fractions dans un facteur commun. Et une demi-génération plus tard, la « drachme d'Alexandre » était la monnaie universelle.

Nous n'avons pas à nous occuper ici de savoir si, en établissant le système monétaire macédonien, on chercha par surcroît un expédient financier pour subvenir aux besoins d'argent du moment [1], si Alexandre et ses conseillers avaient calculé les

[1]) On peut citer comme exemple le fait que Lycurgue, dans son rapport en reddition de comptes (inscription publiée dans l'Ἐφημ. Ἀρχ., nº 3452 et par Köhler dans l'*Hermes*, I, p. 318), dit avoir acheté plus d'un talent d'or au prix de 22 drachmes 5 1/2 oboles d'argent pour un statère d'or, c'est-à-dire au cours de 1 : 11,47. Il gagnait par conséquent près de 210 drachmes sur 100 statères. Si Alexandre s'est fait compter en argent cet emprunt de 800 talents avant d'avoir introduit son nouveau système monétaire, sa réforme une fois accomplie, il avait, si je ne me trompe, gagné sur 800 talents 16,800 statères, et s'il s'était engagé à payer en or les intérêts ordinaires de 12 0/0, il économisait 2100 statères sur l'intérêt d'une année. La façon dont Arrien (VII, 23, 3) désigne les trois officiers macédoniens compris dans le bataillon de formation nouvelle (δεκαδάρχης, διμοιρίτης et δεκαστάτηρος) donne à penser que la solde était comptée en statères, par conséquent en or : et l'on sait qu'il était d'usage depuis longtemps de fixer le chiffre de la solde en dariques, statères de Cyzique, etc. Si donc Alexandre avait maintenant 30,000 hommes à un darique de solde par tête et par mois, la dépréciation de l'or lui faisait gagner un peu plus de 30,000 statères par an. On peut supposer que les contrats passés avec les fournisseurs, etc... se trouvaient dans les mêmes conditions. En tout cas, on voit qu'il est *possible* que la réforme monétaire ait été une mesure financière.

résultats de l'opération, s'ils avaient prévu la dépréciation de l'or lorsque les trésors des Perses seraient jetés dans la circulation; c'est assez qu'une mesure d'une aussi haute portée nous fasse remarquer jusqu'à quel point le grand plan avait été médité avant qu'on procédât à son exécution.

Une seconde question préjudicielle est celle de savoir sur quelle base était fondée l'entreprise d'Alexandre, s'il n'avait pas peut-être l'intention d'abandonner sa base aussitôt après avoir franchi l'Hellespont et, comme on dit, de brûler ses vaisseaux derrière lui.

Nous laissons à la suite de notre récit le soin de justifier la discrétion qui nous engage à ne point résoudre ici cette alternative. Au moins dans le principe, tout, pour Alexandre, dépendait de la sécurité de sa base ; c'était seulement à la condition que cette sécurité serait assurée au point de vue militaire et politique qu'il pouvait tenter le premier coup décisif, et qu'il pouvait espérer en développer les conséquences.

L'empire d'Alexandre s'étendait depuis Byzance jusqu'à l'Eurotas et, du côté du continent, depuis l'Hæmos et le Pinde jusqu'aux abords du Danube et de l'Adriatique. Ce territoire comprenait deux des quatre côtés de la mer Égée, dont il renfermait comme dans un angle droit les bords septentrional et occidental, tandis que les parties orientales appartenaient au royaume des Perses, mais formaient la côte de l'Asie-Mineure qui était occupée par des villes grecques. La Crète, qui s'étend au sud de cette mer, du côté ouvert, était grecque, mais formait un tout indépendant, comme la Grande-Grèce et la Sicile ou les villes grecques au nord et au sud du Pont.

Alexandre était complètement sûr du territoire situé au sommet de cet angle droit et qui formait en même temps la clef de voûte et la pierre angulaire de son royaume. Là, dans les contrées macédoniennes, y compris Tymphæa et Parauæa à l'ouest et le pays du Strymon à l'est, il était roi de naissance; la noblesse, les paysans, les villes, même celles de fondation grecque, comme Amphipolis, lui étaient aveuglément soumis.

Autour de ce noyau de sa puissance, à droite, à gauche et en arrière, s'étendaient les autres territoires, soumis aux for-

mes politiques les plus variées, depuis la dépendance complète jusqu'à la simple fédération.

La Thrace, cette partie de son domaine qui, depuis l'entrée de l'Hellespont jusqu'à la sortie du Bosphore, fait face, et de très près, à la côte de l'Asie-Mineure, était d'une importance particulière. Le royaume de Thrace, qui jadis comprenait le bassin de l'Hèbre jusque dans les montagnes, avait été détruit par Philippe, et, bien qu'il en restât encore, paraît-il, des vestiges dans la principauté des Odryses, il dépendait cependant de la Macédoine, au point d'être soumis à l'obligation du service militaire. La Thrace était devenue une « province » de l'État macédonien, s'il est permis de se servir de cette dénomination usitée plus tard dans l'empire romain. Pour la tenir, on avait bâti et colonisé, sur les points dominants de son territoire, les nouvelles villes de Philippopolis, de Calybe, de Béroea, d'Alexandropolis. Ce n'étaient pas des colonies libres à l'ancienne mode hellénique, mais bien des stations militaires, quoi qu'elles eussent un corps de citoyens et une autonomie communale ; pour les peupler, on racola des habitants au près et au loin, quelquefois même on employa la contrainte [1]. Le territoire thrace était placé sous les ordres d'un stratège macédonien, nous le savons positivement, au moins depuis 335. Nous ne pouvons déterminer ici jusqu'où s'étendait, au delà des défilés de l'Hæmos, le territoire dépendant de ce stratège ; ni si un second stratège administrait les « environs du Pont », ainsi que le fait conjecturer un renseignement peu sûr, datant de l'an 331 ou 326 ; ni si, après la campagne de 335, les peuplades cantonnées entre l'Hæmos et le Danube furent seulement contraintes à devenir des voisines paisibles ou bien peut-être à payer tribut. Les villes grecques qui s'étendent sur la côte thrace du Pont, depuis Apollonia et Mesembria jusqu'à Callatis et Istros, étaient déjà liées d'amitié avec Philippe ; toutefois elles ne paraissent pas être entrées en relations plus étroites avec la Macédoine, même après l'expé-

[1]) Tel était le cas des 10,000 Illyriens de Sarnonte (Polyæn., IV, 2, 12) : c'est ainsi que fut peuplée Calybe, Φιλίππου τοὺς πονηροτάτους ἐνταῦθα ἱδρύσαντος (Strab., VII, p. 320) : de là probablement le nom de Πονηρόπολις, etc...

dition de 335 [1]. Byzance avait bien envoyé des vaisseaux pour cette expédition, mais certainement ce n'était qu'à titre d'alliée ; car Byzance, au temps d'Alexandre et des Diadoques, n'a frappé aucune monnaie alexandrine ; elle était donc restée un État indépendant, comme les cités grecques de la ligue corinthienne. Quant à savoir si elle était entrée dans cette ligue ou si elle n'avait pas plutôt traité pour son propre compte avec la Macédoine, c'est là une question que nous ne résoudrons pas ici.

Une chose très digne de remarque, c'est que presque toutes les villes grecques des côtes méridionales de Thrace frappent des monnaies d'Alexandre tout comme Pella, Amphipolis, Scione, et autres villes macédoniennes ; elles sont donc soumises au même système monétaire, et, bien qu'elles aient une autonomie communale, elles ne sont pas des « États particuliers [2] ». Parmi ces villes de Thrace qu'on peut appeler royales, nous citerons Abdère, Maronée, sur la route qui conduit à l'Hellespont ; Cardia, à l'entrée de la Chersonèse ; Crithote, à l'entrée septentrionale de l'Hellespont, en face de Lampsaque ; Sestos et Cœlé, à l'endroit où se fait la traversée d'Abydos ; Périnthe et Sélymbria sur la Propontide [3].

Au nord de la Macédoine se trouve la principauté des Péoniens, et plus loin celle des Agrianes, placées sous la suzeraineté

[1]) On a des monnaies d'Alexandre provenant d'Odessos, de Mesembria, de Callatis, d'Apollonia, de Dionysopolis : mais elles appartiennent dans la classification de Müller à la IV[e], V[e], VII[e] classe et n'ont été frappées probablement qu'au temps ou après le temps de Lysimaque.

[2]) La personnalité politique est définie par le traité conclu entre Sparte et Argos : ταὶ δὲ ἄλλαι πόλιες ταὶ ἐν Πελοποννάσῳ... αὐτόνομοι καὶ αὐτοπόλιες τῶν αὐτῶν ἔχοντες, etc. (Thucyd., V, 79). Pour Philippes, il est certain qu'à côté des monnaies royales en or, on y a frappé aussi des monnaies de la ville même (*Droit.* Tête d'Héraclès avec la peau de lion. *Revers* : le trépied avec ΦΙΛΙΠΠΩΝ). Y a-t-il eu à la même époque des monnaies autonomes d'Amphipolis ? C'est une question qui ne semble pas avoir été étudiée encore.

[3]) Toutes ces villes de la côte sud de Thrace, à l'exception de Périnthe et de Sélymbria, ont déjà frappé des monnaies de Philippe. On rencontre déjà dans la I[e] et la III[e] classe des monnaies d'Alexandre provenant de ces deux dernières villes. Il en résulte qu'après la mort de Philippe et par le fait d'Alexandre, elles ont accepté vis-à-vis de la Macédoine une situation qui n'était identique ni à celle de Byzance ni à celle de la Ligue corinthienne.

de la Macédoine, avec le droit ou le devoir de servir dans l'armée du roi. Nous avons des monnaies, au moins des princes péoniens, qui datent des temps immédiatement postérieurs à Alexandre ; mais elles ne sont ni au titre macédonien, ni à l'effigie d'Alexandre [1].

Au nord des Péoniens et des Agrianes et jusqu'à la mer Adriatique, les peuplades des Triballes, des Autariates, des Dardaniens, des Taulantins, des Illyriens de Clitos, furent contraintes par la campagne de 335 à se tenir en repos et à signer des traités par lesquels elles reconnaissaient leur dépendance à l'égard de la Macédoine. Nous n'examinerons pas la question de savoir si on les soumit à un tribut.

Ce qui offre un caractère tout particulier, c'est la situation du royaume d'Épire vis-à-vis de la Macédoine. Depuis que le roi Philippe avait arraché cette contrée à Arybbas et l'avait donnée au neveu de ce dernier, Alexandre frère d'Olympias, depuis qu'il en avait reculé les frontières jusqu'au golfe d'Ambracie, elle était pour la Macédoine comme un appui naturel. Le mariage du jeune roi avec la fille de Philippe, peut-être une sorte de possession en commun avec la reine Olympias, paraissait devoir l'attacher encore plus étroitement aux intérêts macédoniens. Combien n'est-il pas singulier que, malgré tout cela, les Épirotes n'aient pas combattu pour la Macédoine dans la campagne de 335 [2], et n'aient pas non plus pris part à la grande expédition d'Asie ! Bien plus, un an après, nous voyons le roi des Épirotes entreprendre son expédition contre l'Italie, avec quinze vaisseaux de guerre et de nombreux navires pour le transport des troupes et des chevaux [3] », et on ne peut même pas dire s'il l'entreprit de concert avec les Ma-

[1]) Les pièces d'argent de Patraos et d'Audoléon ($12^{gr}6$) ne concordent ni avec les didrachmes de Philippe ($14^{gr}47$) ni avec les tétradrachmes d'Alexandre ($17^{gr}2$) : les monnaies dont elles se rapprochent le plus sont les anciens didrachmes de Thasos ($12^{gr}55$ à $12^{gr}10$).

[2]) Frontin (II, 5, 10) parle d'une expédition du roi Molosse contre les Illyriens, et ailleurs (III, 4, 5) d'une autre contre Leucade. Si la première avait été entreprise en 355, les deux rois illyriens n'auraient pas attendu l'attaque des Macédoniens : on a encore moins de raisons de placer en cette année l'expédition contre Leucade.

[3]) Aristot., Δικαιώματα, *fr.* 571.

cédoniens [1]. Si l'on pouvait démontrer qu'il y eut entente, ce serait une donnée importante de plus pour nous faire comprendre les pensées politiques de cette époque. Mais peut-être doit-on se souvenir que la constitution des Molosses n'était pas à beaucoup près aussi monarchique que la constitution de la Macédoine, et qu'elle était surtout basée sur les serments que le roi faisait au peuple et que le peuple faisait au roi; ce qui veut dire probablement que le roi ne disposait en toute liberté que des revenus de ses biens royaux. Il est donc possible que le roi des Molosses n'ait pas entrepris cette expédition au nom de l'Épire, mais qu'il ait conduit en Italie une armée enrôlée à ses frais pour combattre au service de l'étranger, ainsi que le fit plus d'un roi de Sparte.

Nous avons dit plus haut quelle était la condition des États grecs par rapport à la Macédoine; mais il est nécessaire de revenir sur cette question pour toucher quelques points qui ont une importance politique, bien qu'il ne soit plus possible de les élucider tous.

Ce n'est pas la ligue de Corinthe qui a la première attaché les Thessaliens à Alexandre. Ce peuple, disséminé dans ses quatre régions à côté de la Macédoine, était réuni en une communauté par une même constitution. C'était le roi Philippe qui lui avait donné, ou qui avait renouvelé cette constitution, en vertu de laquelle les affaires militaires et financières du pays étaient pour ainsi dire remises à la libre disposition du roi de Macédoine [2]. Il n'est plus possible de reconnaître si les tribus montagnardes de la Thessalie, qui de temps immémorial

[1]) Le seul renseignement permettant d'établir un rapport entre les deux entreprises, c'est que Tauriscos, qui fut cause que le trésorier macédonien s'enfuit à Mégare, alla rejoindre en Italie le Molosse Alexandre (Arrian., III, 6, 7). Ce que dit Justin : *simulato mœrore propter Alexandri cognationem exercitui suo triduo luctum indixit* (XII, 3, 1) n'apprend rien de plus.

[2]) D'après Arrien (VII, 9, 10) Alexandre, haranguant les Macédoniens à Opis, leur dit : Θεσσαλῶν δὲ ἄρχοντας... [ὑμᾶς] ἀπέφηνεν. Dans la première classe des monnaies d'Alexandre, on en trouve déjà qui proviennent de Lamia, de Pharsale, de Tricca (dans L. Müller, nº 503. 527. 528). Parmi les monnaies de cette classe provenant de l'Hellade proprement dite, Chalcis et Histiæa en Eubée sont seules représentées (*ibid.*, nº 757. 758). Ambracie, qui avait frappé des monnaies à l'empreinte et au nom de Philippe, n'a émis aucune monnaie d'Alexandre, attendu qu'elle était redevenue autonome en 336.

constituaient les « cantons annexes », les Dolopes, Ænianes, Maliens et autres, étaient compris dans cette organisation, ou bien s'ils n'étaient attachés à la Macédoine que par le lien amphictyonique.

Les Étoliens ne semblent pas non plus avoir été compris dans la Ligue corinthienne : ils ont dû renouveler leurs anciens traités particuliers, en vertu desquels ils étaient devenus maîtres de Naupacte (338).

La ligue de Corinthe comprenait « l'Hellade en deçà des Thermopyles [1] » ; Sparte seule n'y était pas entrée. Il ressort des articles de la constitution fédérale que nous avons cités plus haut, qu'elle ne devait pas seulement servir à la puissance directrice pour s'assurer de l'hégémonie sur la Grèce et des contingents helléniques pour la guerre de Perse, mais qu'elle avait encore pour but de conserver la paix intérieure dans l'étendue du territoire fédéral, de maintenir les possessions telles qu'elles avaient été fixées en 338 [2], et d'exclure dans la suite toute influence politique de la Perse sur les États alliés. Nous manquons de plus amples renseignements sur l'organisation de la ligue : nous ne savons même pas si le Synédrion était en permanence à Corinthe, ou s'il ne se réunissait qu'à certaines époques [3], si la acédoine y était représentée et y votait, ou si

[1]) ὅσοι ἐντὸς Πυλῶν [au lieu de Πελοποννήσου] ἦσαν (ARRIAN., I, 1, 2 d'après l'ingénieuse correction de Niebuhr). C'était à l'époque une expression pour ainsi dire technique, comme on le voit par un passage de Démosthène (οὐδεὶς οὔτε τῶν ἔξω Πυλῶν Ἑλλήνων οὔτε τῶν εἴσω, etc. *Pro Coron.*, § 304). Déjà Thucydide (II, 101) distingue entre les peuples de la Thessalie καὶ οἱ μέχρι Θερμοπυλῶν Ἕλληνες.

[2]) L'auteur de la *Vita Aristot. Marciana* (dans l'édition académique d'Aristote, p. 157 b. 20) dit de l'écrit aristotélique Δικαιώματα Ἑλληνίδων πόλεων : ἐξ ὧν Φίλιππος τὰς φιλονεικίας τῶν Ἑλλήνων διέλυσεν, ὥς μεγαλορρημον[ήσαντά π]οτε καὶ εἰπεῖν « ὥρισα γῆν Πέλοπος ». On voit par le *fragm.* 571 que les Δικαιώματα n'ont paru que plus tard ou avec des additions.

[3]) Diodore (XVII, 48) dit que les σύνεδροι τῶν Ἑλλήνων envoyèrent une couronne d'or à Alexandre après la bataille d'Issos ; d'après Quinte-Curce (IV, 5, 11), la motion aurait été votée à l'occasion des Jeux Isthmiques (ceux qui ont été célébrés vers la fin de Ol. CXIV, 4, à peu près en juin 332). Un argument plus sérieux se tire d'un passage d'Eschine : ἡμέρων μὲν ὀλίγων μέλλει τὰ Πύθια γενέσθαι καὶ τὸ συνέδριον τὸ τῶν Ἑλλήνων συλλήγεσθαι (ÆSCHIN., *In Ctesiph.*, § 254). Ce συνέδριον ne peut guère s'entendre du Conseil amphictyonique constitué en tribunal fédéral. On peut supposer que le *syne-*

ce pays n'était pas plutôt en dehors de la Ligue et si le roi n'était pas simplement un général revêtu de pleins pouvoirs pour faire la guerre à la Perse, ayant le commandement des contigents alliés et la direction de la politique extérieure des États alliés. Dans la ligue maritime du temps de Périclès, Athènes avait exercé sur ses alliés une domination réelle et en avait usé assez rigoureusement; elle était même allée jusqu'à évoquer leurs procès devant les tribunaux athéniens [1]. Dans la seconde ligue maritime athénienne, l'État athénien et la totalité de ses alliés autonomes se trouvaient juxtaposés de telle sorte que la diète fédérale, réunie en permanence à Athènes, traitait les affaires courantes avec le Conseil et le peuple athénien et que le *dèmos* d'Athènes statuait définitivement sur les propositions de la diète [2]. Si le roi Philippe, en fondant la ligue corinthienne, se contenta d'une forme infiniment plus lâche; si Alexandre, malgré les deux occasions qui se présentèrent, ne demanda pas ou n'imposa pas un règlement plus strict, c'est qu'il leur parut ou inutile ou impossible de tranformer en Union politique cette fédération, comme on dirait aujourd'hui, qui n'était fondée que sur le droit des gens.

*drion* (οἱ συνεδρεύειν εἰωθότες. DIODOR., XVIII, 4) se réunissait aussi lors des grandes fêtes panhelléniques. On n'a point de témoignage exprès affirmant qu'il siégeât régulièrement à Corinthe, bien qu'un passage d'Hypéride (*Pro Euxenipp.*, § 32) ait l'air de dire que l'un ne va pas sans l'autre. Ces questions et bien d'autres relatives à la constitution de la Ligue ont encore besoin d'études plus approfondies.

1) Ce n'est point avec ce système, mais avec la domination romaine que Pausanias fait la comparaison quand il dit : οὔτε γὰρ Μακεδόνων οἱ ἰσχύσαντες μέγιστον, Φίλιππος Ἀμύντου καὶ Ἀλέξανδρος, τοὺς καθεστηκότας σφίσιν Ἑλλήνων ἐς Μακεδονίαν ἐβιάσαντο ἀποσταλῆναι, διδόναι δὲ αὐτοὺς ἐν Ἀμφικτυόσιν εἴων λόγον (VII, 10, 10).

2) Les formules Ἀθηναίων σύμμαχοι καὶ τῶν συμμάχων et autres analogues sont commentées par BUSOLT, *Der zweite attische Bund* (in Jahrbb. für Philol. Suppl. VII, p. 684 sqq.). Il a pu y avoir une combinaison de cette nature entre la Macédoine et la ligue de Corinthe : c'est ce que ferait croire un passage où Arrien (II, 2, 2) montre les Perses renversant à Ténédos τὰς στήλας τὰς πρὸς Ἀλέξανδρον καὶ τοὺς Ἕλληνας γενομένας σφίσι. De même les instructions rédigées après la bataille du Granique : Ἀλέξανδρος Φιλίππου καὶ οἱ Ἕλληνες, etc. (ARRIAN., I, 16, 7). La différence essentielle entre cette Ligue et les précédentes, c'est, semble-t-il, que la diète de Corinthe est pourvue d'une série de compétences (pour la trêve obligatoire, etc.) auxquelles la Macédoine n'a point de part.

C'est là un fait qu'il faut prendre en considération, pour apprécier avec justesse les conséquences qui en découlèrent. La manière dont la ligue fut fondée, puis brisée, puis de nouveau jurée, montre suffisamment que les serments prêtés ne suffisaient pas pour assurer à Alexandre le secours des États alliés contre le Grand-Roi et leur persévérance dans la politique commune. En tout cas, les factions qui déchiraient presque toutes les cités helléniques et les haines intestines fomentées entre les villes par le vieux particularisme servaient de correctif; et il serait injuste de faire un reproche à la politique macédonienne d'avoir appuyé ses partisans pour ne pas laisser tomber le pouvoir entre les mains de ceux qui, dans les circonstances actuelles, étaient les partisans de la Perse, tant qu'ils continueraient à travailler contre la ligue qu'on avait fondée. Afin d'assurer davantage la sécurité, il y avait des garnisons macédoniennes dans l'Acrocorinthe, à Chalcis en Eubée, dans la Cadmée; et pour leur donner un point d'appui et non pas simplement pour tenir en respect les tribus barbares de l'autre côté de l'Hæmos et en Illyrie, Alexandre, en partant, laissa en Macédoine des forces considérables, la grande moitié peut-être des troupes proprement macédoniennes, que renforcèrent encore les recrues annuelles et qui servirent de dépôt pour former les contingents destinés à combler les vides de l'armée d'Asie.

Restait encore un inconvénient très grave. Les forces navales de la Macédoine étaient loin d'égaler celles des Perses. Le Grand-Roi pouvait facilement, ainsi que l'événement le montra, lancer en mer 400 vaisseaux de guerre; sa flotte était celle des Phéniciens et Cypriotes, les meilleurs marins du monde ancien; par les îles de la côte occidentale de l'Asie-Mineure — îles qui, malgré leur autonomie garantie par la paix d'Antalcidas, étaient, sous leurs tyrans ou leurs oligarques, complètement à la disposition du Grand-Roi — il était maître, lorsqu'il le voudrait, de la mer Égée. Si les États de la ligue corinthienne avaient uni leurs forces navales à celles des Macédoniens, il eût été facile de s'assurer de cette mer avant que les forces navales des Perses ne s'en fussent emparées, car Athènes avait à elle seule dans ses arsenaux plus

de 350 vaisseaux de guerre; mais la politique macédonienne, en fondant et en renouvelant la Ligue, n'avait pas jugé possible ou prudent de demander aux États de la Grèce un concours sérieux en fait de marine [1]. Si la Macédoine préféra donner dès le début à la lutte contre l'empire perse le caractère d'une guerre continentale, il est aisé de voir qu'elle y fut poussée par des raisons politiques et non par des motifs de l'ordre militaire.

Alexandre, avec ses forces de terre, devait se tenir pour complètement sûr du succès, ou, pour parler plus exactement — car nous abordons ici notre troisième question — il devait avoir si bien calculé la force de l'armée destinée à l'expédition d'Asie, son équipement, son organisation, la proportion des diverses armes, qu'il pouvait se regarder comme entièrement assuré du succès.

Le roi Philippe avait déjà porté les forces de la Macédoine à environ 30,000 fantassins et à peu près 4,000 cavaliers; c'est lui qui avait donné à l'armée son organisation spéciale, c'est-à-dire le régime hellénique développé, accommodé au tempérament macédonien et perfectionné en conséquence. Cette organisation avait naturellement pour but de donner aux différentes armes, infanterie et cavalerie, troupes légères et pesantes, levée territoriale et mercenaires, une instruction infiniment plus large et une action plus efficace que celle à laquelle l'art militaire grec était arrivé jusqu'alors.

D'après un dénombrement qui à la vérité paraît fort suspect, Alexandre, partant pour l'Asie, laissa 12,000 hommes de pied et 1,500 cavaliers en Macédoine, sous les ordres d'Antipater; on les remplaça par 1,500 cavaliers thessaliens, 600 cavaliers et 7,000 fantassins fournis par la Ligue hellénique, 5,000 mercenaires grecs, sans compter des Thraces à pied et des cavaliers

[1]) D'après Arrien (I, 11, 6 et I, 18, 4), la flotte d'Alexandre, lors du passage en Asie, est forte de 160 navires. Combien y en avait-il de macédoniens dans le nombre, c'est ce qu'on ne sait pas : on peut croire que Byzance envoya des vaisseaux dans l'Hellespont en 334, comme elle en avait envoyé sur le Danube l'année précédente, et d'autres villes grecques de la côte de Thrace ont dû en faire autant. Suivant Diodore (XVII, 22), il y avait dans cette flotte 20 vaisseaux athéniens.

odryses et péoniens [1]. L'effectif total de l'armée qui marcha vers l'Hellespont s'élevait, d'après les documents les plus sûrs, à « pas beaucoup plus de 30,000 hommes de pied et plus de 5,000 cavaliers [2] ».

La totalité de l'infanterie et de la cavalerie était divisée d'après les armes, et en partie d'après la nationalité, et non pas à la manière des légions romaines et des divisions modernes, qui offrent une réunion de toutes les armes et sont des armées en petit. Contre des ennemis tels que les peuples de l'Asie, qui, rassemblés à la hâte pour frapper un grand coup, se ruaient en masse au combat, sans ordre et sans tactique, qui abandonnaient la partie après une défaite, tandis qu'une victoire sur des troupes organisées ne faisait que leur préparer de nouveaux dangers, contre de tels ennemis, disons-nous, l'ordre d'après l'arme et la nationalité a l'avantage d'être la forme tactique la plus simple et de fournir des groupes naturels compacts. Dans ces mêmes contrées où la phalange d'Alexandre vainquit l'armée de Darius, sept légions romaines succombèrent aux impétueuses attaques des Parthes.

[1]) Le catalogue de Diodore (XVII, 17), auquel ces chiffres sont empruntés, laisse voir les sources fort peu militaires où l'auteur a puisé ses renseignements. Cependant, les nombres énoncés ci-dessus doivent indiquer à peu de chose près non pas l'effectif réel des corps de troupes, mais la proportion des éléments ethnologiques dont se composait l'armée. J'ai, du reste, étudié la question en détail dans un article de l'*Hermes* (XII, p. 266 sqq). C'est à tort que le catalogue de Diodore cite aussi des Triballes et des Illyriens, dont Arrien ne fait mention nulle part. Tout au plus est-il question d'Illyriens dans une harangue d'Alexandre (Arrian., II, 7, 5), ce qui prouve que ce discours n'a pas été tiré de Ptolémée.

[2]) Arrian., I, 11, 3. Arrien se fonde certainement ici sur Ptolémée, bien que le texte de celui-ci (*fragm.*, 2) donne des chiffres précis au lieu de ces nombres ronds. Anaximène (*fragm.* 15) donnait 30.000 fantassins et 5.500 cavaliers ; Callisthène (*fragm.* 33), 40.000 fant. et 4.500 cav. ; Aristobule (*fragm.* 1), 30.000 fant. et 4.000 cav. ; Diodore (c'est-à-dire Clitarque), 30.000 fant. et 4.500 cav. Arrien donne expressément le nombre des soldats partant actuellement de la Macédoine : il ne dit pas si les troupes envoyées deux ans auparavant en avant-garde sous Attale et Parménion — et dont l'effectif montait, d'après Polyænos, à 10.000 Macédoniens et mercenaires — se trouvent encore, en totalité ou en partie, sur le rivage asiatique. Les 40.000 hommes de Callisthène s'expliqueraient si l'on était sûr que ces 10.000 soldats étaient encore en Asie. On verra plus loin (p. 174, 1) le compte détaillé de l'effectif.

L'armée qu'Alexandre conduisait en Asie conservait pour base l'organisation macédonienne; les contingents des alliés qui y furent ajoutés, aussi bien que les gens à gages qu'on y adjoignit en dehors de l'ancien effectif des mercenaires enrôlés, ne servirent qu'à compléter autant que possible, dans ses deux éléments de mobilité et de résistance, cette organisation dans laquelle on les faisait entrer.

Dans la tactique hellénique, la grosse infanterie avait été l'arme prédominante jusqu'à ce qu'on eût importé, avec les peltastes, l'usage d'une infanterie plus légère qui amena la défaite des Spartiates. Dans l'armée macédonienne aussi, ces deux formes d'infanterie, représentées dans l'ordre de bataille par les phalanges [1] et les hypaspistes, étaient encore, au point de vue numérique, la force la plus considérable.

Ce qui distinguait la phalange, c'était l'armement du soldat et l'ordre dans lequel les hommes étaient disposés. Les phalangistes étaient ce que les Grecs appelaient des hoplites, quoiqu'ils ne fussent pas tout à fait aussi pesamment armés que les hoplites helléniques [2]. Ils portaient le casque, la cuirasse [3], les jambières, et un bouclier rond assez large pour couvrir la poitrine et les épaules. Leur arme principale était la *sarisse* macédonienne, sorte de lance de quatorze à seize pieds de longueur [4], et la courte épée grecque. Destinés principalement à combattre de près et en bloc, ils devaient être rangés de telle sorte que, d'un côté, ils attendissent tranquillement l'attaque impétueuse de l'ennemi, et que, de l'autre, ils pussent être

1) Le mot *phalange* est employé chez Arrien dans des sens très différents. Il désigne : 1° l'ordre de bataille dans son ensemble (III, 12, 1. I, 28, 3) ; 2° toute l'infanterie, à l'exclusion des ψιλοί (III, 11, 8) ; 3° les soldats pesamment armés (ἡ φάλαγξ τῶν ὁπλιτῶν. I, 13, 1) ; 4° tout groupe d'hoplites est une phalange (ἡ Περδίκκου φάλαγξ. I, 14, 2 etc.).

2) Arrian., III, 18, 1 ; sans compter bien d'autres témoignages.

3) Dans l'énumération des armes au temps de Philippe que fait Polyænos (III, 2, 10), la cuirasse manque : d'après le même auteur (IV, 3, 13), Alexandre fit donner à ceux qui avaient fui des ἡμιθωράκια, de façon que leur dos restât sans être protégé (?). Les τῆς Μακεδονικῆς φάλαγγος οἱ κουφότατοι (Arrian., III, 23, 3) servent à des usages spéciaux ; ce qui le montre, c'est qu'ils sont — probablement les rangs de derrière — moins pesamment armés.

4) Sur la sarisse, voy. les détails donnés par Köchly et Rüstow, *Gesch. d. Kriegswesens*, p. 228.

sûrs de rompre les rangs ennemis en se portant en avant. Généralement ils étaient rangés sur 16 hommes de profondeur[1], de manière que les lances des cinq premiers rangs, dépassant le front, formassent comme un mur impénétrable et même inattaquable à l'ennemi qui prenait l'offensive. Les rangs postérieurs appuyaient la lance sur les épaules des précédents, de telle sorte que l'attaque de cette « masse de bataille » était absolument irrésistible, par la double et redoutable force de la pesanteur et du mouvement[2]. Il fallait la parfaite instruction gymnastique de chacun des soldats pour rendre possible l'unité, la précision et la rapidité avec laquelle cette masse d'hommes serrés les uns contre les autres dans un étroit espace accomplissaient les mouvements les plus compliqués[3]. Au milieu de la bataille, on pouvait leur appliquer le nom que, deux mille ans plus tard, l'agha des Tartares donnait aux bataillons serrés de Brandebourg, à ces carrés hérissés de piques et de mousquets, lorsqu'il les appelait des « forteresses ambulantes ». Il y avait six *taxes* ou phalanges[4] de ces hoplites macédoniens ou « pézétæres » dans l'armée qui marchait vers l'Asie ; ils étaient commandés par les stratèges[5] Perdiccas, Cœnos, Amyntas fils d'Andromène, Méléagre,

[1]) Il semble résulter d'un passage d'Arrien (I, 6, 1) que la phalange était composée de pelotons de 8 hommes (comme dans la tactique grecque), car la phalange ne pouvait se ranger sur 120 hommes de profondeur qu'avec des pelotons de 8 hommes.

[2]) La phalange n'était pas employée uniquement dans la défensive : on en a la preuve à l'attaque de Thèbes et au combat de Pélion.

[3]) Le Grec Charidémos décrit au Grand-Roi la phalange en ces termes : *peditum stabile agmen, vir viro, arma armis conferta sunt; ad nutum monentis intenti sequi signa, ordines servare didicere : quod imperatur omnes exaudiunt; obsistere, circumire, discurrere in cornu, mutare pugnam, non duces magis quam milites callent* (Curt., III, 2, 13).

[4]) Chez Arrien (I, 14, 3), il y a certainement une faute dans le dénombrement des phalanges à la bataille du Granique, car celle de Cratère est nommée deux fois : il faut effacer ce nom une fois.

[5]) Tel paraît avoir été leur titre officiel (Arrian., I, 28, 3). C'est ainsi que le roi convoque au conseil de guerre στρατηγούς τε καὶ ἰλάρχας καὶ τῶν συμμαχῶν τοὺς ἡγεμόνας (Arrian., II, 7, 3. Cf. III, 9, 3). Une autre fois, il est vrai, on dit τούς τε ἑταίρους καὶ τοὺς ἡγεμόνας τῆς στρατιᾶς καὶ ταξιάρχας καὶ ἰλάρχας (Arrian., II, 16, 8). La force des τάξεις ne doit pas être, à coup sûr, fixée au chiffre systématique des tacticiens : elle était variable suivant les circonstances.

Philippe fils d'Amyntas et Cratère. Les *taxes* ou régiments[1] paraissaient avoir été formés et recrutés par contrées, de telle sorte que les soldats de Cœnos étaient des Élymiotes, ceux de Perdiccas des Orestiens et des Lyncestes, ceux de Philippe, qui furent plus tard commandés par Polysperchon, étaient de Tymphæa.

Les soldats helléniques pesamment armés, les mercenaires aussi bien que les soldats de la Ligue, avaient leurs commandants particuliers; le stratège des contingents de la Ligue était Antigone, celui qui fut roi plus tard; celui des mercenaires était Ménandre, un des hétæres. Pour les actions importantes, ces alliés et ces mercenaires semblent avoir été combinés avec les hoplites macédoniens de la façon suivante : On prenait dans un régiment macédonien un certain nombre de bataillons de pézétæres : on les associait avec un nombre déterminé de bataillons d'alliés ou de mercenaires, et l'on formait ainsi la phalange de Perdiccas, de Cœnos, et ainsi de suite [2]. L'ensemble des troupes de grosse infanterie dans l'armée d'Alexandre pouvait monter à environ 18,000 hommes.

Vient ensuite le corps proprement macédonien des *hypas-*

¹) L'emploi des termes grecs, auquel notre auteur reste fidèle, risquerait de produire en français une cacophonie déplaisante, tout en n'offrant au commun des lecteurs que des idées confuses. Nous continuerons à dire, faute d'équivalents, des *hoplites*, des *peltastes*, des *hétæres* et *pézétæres* (hétæres à pied), des *hypaspistes*, des *sarissophores*, etc., mais nous substituerons généralement aux noms anciens des unités tactiques des équivalents *approchés*. Les τάξεις *(legiones)* d'infanterie seront des *régiments* (Cf. *rego* et τάσσω), les λόχοι *(cohortes)* des *bataillons*, les ἴλαι *(turmæ)* de cavalerie des *escadrons*, au lieu de rester des *taxes*, des *loches* et des *iles*. Mais, de peur de fausser les idées en convertissant de même les « grades », nous laisserons aux chefs de ces corps les noms de *taxiarques*, *lochages*, *ilarques*, ou même *chiliarques*, *hipparques*, *stratèges*, etc. C'est un « expédient » qu'on adopte, et la « logique » n'a que faire ici (*Note du Trad.*).

²) C'est à cette conclusion qu'on est amené quand on remarque que, dans les batailles d'Alexandre, jamais les hoplites alliés et les mercenaires ne sont mentionnés séparément, comme corps particulier : dans l'article de l'*Hermes* auquel je me réfère, j'ai essayé d'établir sur les textes cette combinaison. Pour les *loches*, on a l'expression de λοχαγός qui revient souvent dans Arrien (surtout III, 9, 6 et II, 10, 2 où elle a une précision caractéristique) : le λόχος doit avoir eu un effectif de 512 hommes distribués en 32 pelotons, ce qui paraît résulter aussi de l'expression *quingenariæ cohortes* dans Quinte-Curce (V, 7, 3).

*pistes.* Déjà, pour avoir une milice plus agile à l'attaque que les hoplites et plus pesamment armée que les soldats à armes légères, l'Athénien Iphicrate avait créé, sous le nom de *peltastes*, un corps dont les soldats portaient des cuirasses de lin, un bouclier plus léger et une épée plus longue que les hoplites. Cette nouvelle arme fut introduite en Macédoine peut-être pour les troupes qui, par opposition avec les levées de la milice, étaient retenues constamment au service, ainsi que semble l'indiquer leur nom de « porte-écu » ou « gardes » (du roi) [1]. La campagne de 335 a montré un grand nombre d'exemples de l'emploi de ce corps. Le terrain empêchait souvent qu'on pût retirer de la phalange tout l'avantage possible; plus souvent encore se présentait l'occasion de tenter des attaques soudaines, des marches rapides, des coups de main de toutes sortes pour lesquels les phalanges n'étaient pas assez mobiles et les troupes légères pas assez fortes, tandis que ces hypaspistes étaient particulièrement aptes à occuper les hauteurs, à forcer le passage des rivières, à appuyer les charges de cavalerie ou à les rendre inutiles [2]. Le corps entier des « hypaspistes des hétæres », comme on l'appelait, était commandé par Nicanor, fils de Parménion, dont le frère Philotas était à la tête de la cavalerie des hétæres. Le premier régiment portait le nom d'*agêma*, d'escorte royale des hypaspistes [3].

[1]) Herod., V, 111. Comme celui qui a le bouclier en couvre un autre, le sens du mot paraît attaché non pas à l'idée de bouclier, mais à l'idée de « protéger » : par conséquent les hypaspistes sont, au sens propre du mot, une *garde*.

[2]) Nous n'avons aucun renseignement sur l'effectif de ce corps : il comprend plusieurs τάξεις, dont deux sont mentionnées avec leurs chefs par Arrien (II, 22, 2) : un peu plus loin (II, 22, 7), l'historien rapporte la mort de l'un d'eux et lui donne à cette occasion son titre de « chiliarque ». On ne saurait dire si ce corps était renforcé d'alliés grecs et de peltastes mercenaires. Dans l'expédition de l'Inde, l'effectif total des hypaspistes est évalué à 6,000 hommes (Arrian., V, 14, 1). Leur nom est οἱ ὑπασπισταὶ τῶν ἑταίρων (Arrian., I, 14, 2).

[3]) Les βασιλικοὶ σωματοφύλακες qu'Arrien cite à plusieurs reprises (I, 6, 5. III, 17, 2 etc.) et comprend parmi les hypaspistes (IV, 3, 2 : 30, 3), sont très probablement les jeunes nobles (οἱ βασιλικοὶ παῖδες) que l'historien classe de la façon suivante : τῶν πεζῶν πρώτους μὲν τοὺς ὑπασπιστὰς τοὺς βασιλικούς... ἐπὶ δὲ τούτοις τὸ ἄγημα τὰ βασιλικὸν, ἐχομένους δὲ τούτων τοὺς ἄλλους ὑπασπιστάς (Arrian., V, 13, 4). Au passage indiqué, on les voit monter à

Dans la cavalerie, les escadrons macédoniens et thessaliens tenaient le premier rang. Ceux qui en faisaient partie appartenaient à la noblesse chevaleresque de Macédoine et de Thessalie. Égaux en équipement, en pratique des armes, en gloire, ils rivalisaient pour se signaler sous les yeux du roi, qui ordinairement combattait à leur tête. Toutes les grandes batailles que livra Alexandre, et plus encore peut-être les courses à cheval, telles que la dernière poursuite de Darius et la chasse donnée à Bessos, montrent de quelle importance fut cette arme pour les desseins du roi. Aussi redoutables par leur choc que lorsqu'ils combattaient corps à corps, les cavaliers d'Alexandre étaient supérieurs par leur ordre et leur pratique des armes à la cavalerie asiatique, en quelque grande masse que celle-ci pût se présenter ; leur attaque contre l'infanterie ennemie était ordinairement décisive. Ils portaient le casque, le haubert, la cuirasse, des plaques aux épaules et aux hanches, et leur cheval lui-même était bardé au front et au poitrail ; ils étaient armés de la lance et portaient l'épée au côté [1]. Philotas, fils de Parménion, commandait, avec le titre d'hipparque, à ce qu'il semble [2], les hétæres macédoniens. Ceux-ci s'appelaient la « cavalerie des hétæres ». Ils formaient huit *iles* ou escadrons, désignés tantôt par le nom de leur ilarque, tantôt par celui des provinces macédoniennes. A la bataille d'Arbèles, ces huit escadrons avaient pour commandants Clitos, Glaucias, Ariston, Sopolis, Héraclide, Démétrios, Méléagre et Hégélochos. L'escadron de Sopolis portait le nom d'Amphipolis sur le Strymon ; celui d'Héraclide

cheval avec leurs boucliers et combattre ensuite en partie à pied. Ces derniers sont, comme on le constate par l'exemple de Pausanias lors du meurtre de Philippe, etc., la σωματοφυλακία royale, le *seminarium ducum præfectorumque* (CURT., VIII, 6, 6), la garde-noble du roi. Les sept σωματοφύλακες (ARRIAN., VI, 28, 4), comme Léonnatos, Ptolémée, Balacros, etc., pourraient être désignés par le titre plus exact et employé plus tard de ἀρχισωματοφύλακες : ce ne sont pas des commandants de corps déterminés, mais pour ainsi dire les adjudants généraux du roi.

1) On a une idée assez exacte de leur armement par les débris de ce qu'on appelle la « Bataille d'Alexandre ». On est frappé de la longueur des piques.

2) C'est du moins la conclusion qu'on peut tirer d'un passage d'Arrien où Parménion reçoit τῶν τε ἑταίρων ἱππαρχίαν καὶ τοὺς Θετταλοὺς ἱππέας (ARRIAN., I, 24, 3).

le nom de la province de Bottiée, etc. Celui de Clitos [1] était appelé l'escadron royal et formait l'*agêma* de la cavalerie. Parmi les escadrons thessaliens, le plus fort et le plus vaillant était celui de Pharsale [2]. Calas, fils d'Harpalos, commandait la cavalerie thessalienne.

Il y a aussi à l'armée des cavaliers helléniques, compris dans les contingents de la Ligue [3]; ils sont ordinairement adjoints aux Thessaliens [4], mais ils forment un corps à part et sont sous les ordres de Philippe, fils de Ménélas. Ce n'est que dans les

1) Ne pas confondre ce Clitos, dit « le Noir », avec son homonyme le prince illyrien (cf. ci-dessus, p. 127. 129. 132).

2) Arrian., III, 11, 10. Si Diodore ne se trompe pas en disant que 1,500 cavaliers thessaliens ont accompagné l'armée, il est à remarquer qu'au temps de Jason de Phères, la levée thessalienne ὅταν ταγεύηται Θετταλία montait à 6,000 cavaliers (Xenoph., *Hellen.*, VI, 19). Diodore (XVII, 17) donne ce même chiffre de 1,500 hommes pour la cavalerie macédonienne. Il faut dire que les deux chiffres ne proviennent que d'une note marginale d'un ms., tandis que, dans l'un et l'autre passage, le texte porte 1,800. D'après Arrien (II, 9, 4), deux de ces *iles* macédoniennes sont fortes de 300 hommes ; d'autres peuvent avoir eu un effectif plus considérable. Sur le Danube, Alexandre avait avec lui au moins 1,500 cavaliers macédoniens.

3) On a maintenant un texte épigraphique attestant l'envoi d'un contingent hellénique. L'inscription trouvée à Orchomène de Béotie et publiée par P. Foucart (*Bull. de corresp. hellénique*, VII, p. 454) est conçue comme il suit :

τοὶ ἱππέες τοὶ ἐν τὰν 'Ασία[ν] σ[τρατευσάμενοι]
βασιλίο]ς 'Αλεξάνδρου στραταγέοντος.....
Θεοδωρίω Fιλαρχίοντος Διὶ Σωτέρι ἀ[νέθεαν

Puis vient une liste de vingt-trois noms. Par conséquent, le contingent (orchoménien) de cavalerie était constitué en *ile* particulière, sous les ordres d'un *ilarque* du pays. Ces vingt-trois sont revenus d'Asie ; les autres, peut-être aussi nombreux ou plus nombreux, n'ont pas revu leur patrie. Ils ont dû recevoir leur congé et de riches présents, comme les Thessaliens et autres alliés, à Ecbatane, au printemps de 330. Foucart signale un deuxième contingent hellénique dans une épigramme de l'*Anthologie* grecque, intitulée ; ἄδηλον ἐπὶ τῷ ἐν Θεσπίαις βωμῷ. La voici :

Θέσπιαι εὐρύχοροι πέμψαν ποτὲ τούςδε σὺν ὅπλοις
τιμωροὺς προγόνων βάρβαρον εἰς 'Ασίην
οἳ μετ' 'Αλεξάνδρου Περσῶν ἄστη καθελόντες
στῆσαν 'Εριβρεμέτῃ δαιδάλεον τρίποδα

Le τούςδε doit désigner les auteurs de la dédicace, dont le nom se trouvait sans doute sur le trépied (ou autel), probablement avec mention de leur grade (*lochages*, etc... des hoplites de Thespies).

4) Il résulte d'un passage d'Arrien (III, 19, 5) que les cavaliers thessaliens servent à titre d'alliés. Ils sont sous les ordres d'un hipparque macédonien (le premier fut Calas, fils d'Harpalos), comme les contingents fournis par les États helléniques (commandant Philippe, fils de Ménélas).

dernières campagnes qu'on voit paraître des cavaliers enrôlés en Grèce.

Viennent enfin les troupes légères à pied et à cheval. Elles sont tirées en partie de la Haute-Macédoine, en partie des provinces de la Thrace, Péoniens, Agrianes, chaque peuplade portant les armes offensives et défensives en usage dans son pays. Habitués dans leur patrie aux chasses, aux brigandages, aux mille petites guerres que se faisaient leurs chefs, ces gens étaient propres aux escarmouches, bons pour couvrir une marche, en un mot aptes à tous les emplois dont furent chargés, au commencement du XVIII^e siècle, les pandours, les hussards, les ulans, les tartares.

Parmi les troupes d'infanterie légère, les plus importantes, quant au nombre, sont les Thraces sous les ordres de Sitalcès, qui probablement appartenait à la famille royale de ces peuples[1]. Ils formaient plusieurs régiments, d'où l'on peut estimer leur nombre [2]. On nous les représente comme des *acontistes*, ou gens de trait[3]; ils semblent avoir porté le petit bouclier, car l'arme des peltastes avait certainement été imitée de celle des Thraces [4]. Puis viennent les Agrianes [5], qui sont aussi des acontistes; ils sont sous les ordres d'Attale, qui peut-être

[1]) Peut-être n'était-ce pas là un contingent indigène, mais un corps de ξένοι : c'est du moins ce que donne à penser un passage d'Arrien : τοὺς Θρᾶκας καὶ τῶν ἄλλων ξένων ἐς τετρακισχιλίους (ARRIAN., I, 18, 5). Les cavaliers odryses sous Agathon, les cavaliers péoniens sous Ariston, les Agrianes sous Attale, étaient-ils des ξένοι ou des contingents, c'est ce qu'aucun renseignement sûr ne permet de décider. Il est à remarquer pourtant que la victoire de Charès sur [le Péonien] Adæos, à propos de laquelle s'égayait le comique Héraclide (ATHEN., XII, p. 532), est appelée ἡ γενομένη μάχη πρὸς τοὺς Φιλίππου ξένους. Seulement, dans ce passage, il n'est pas dit expressément qu'Adæos fût un Péonien.

[2]) αἱ τῶν ἀκοντιστῶν τάξεις (ARRIAN., I, 27, 8).

[3]) ἀκοντίζειν signifie « lancer le javelot ».

[4]) Xénophon (*Hellen.*, VI, I, 9), parlant de l'armée de Jason, dit que les peuples qui lui obéissent sur la frontière de Thessalie sont presque tous des ἀκονтισταί — ὥστε καὶ πελταστικῷ εἰκὸς ὑπερέχειν.

[5]) τοὺς Ἀγριᾶνας τοὺς ἀκοντιστάς (ARRIAN., I, 14, 1). Arrien (I, 5, 2) mentionne les ὑπασπισταί du prince Langaros. D'après l'habitude presque constante que l'on avait de mettre les Agrianes à côté des archers, ils paraissent avoir été armés plus légèrement que les Thraces: peut-être avaient-ils en moins le bouclier. C'est ainsi que, dans l'armée de Thrasybule, il y avait des πελτοφόροι τε καὶ ψιλοὶ ἀκοντισταί (XENOPH., *Hellen.*, II, 4, 12).

était fils du prince Langaros. Enfin les archers, partie Macédoniens, partie soldats enrôlés, la plupart en Crète; il n'y a presque aucun combat où on ne les voie marcher en tête, ainsi que les Agrianes; dans une seule année, le toxarque fut remplacé trois fois : au commencement de la guerre, ils étaient commandés par Cléarchos [1].

A côté des archers, la cavalerie légère, formée en partie de Macédoniens, en partie de Péoniens, d'Odryses, peuples dont l'aptitude au service de la cavalerie était vantée dès les temps les plus reculés. Il n'est pas possible d'en déterminer l'effectif. Ariston conduisait les Péoniens, Agathon fils de Tyrimmas, les Thraces Odryses; tous deux étaient sans doute de race princière. Ces cavaliers et le corps macédonien des sarissophores, sous la conduite du Lynceste Amyntas, étaient compris sous le nom de *prodromes* ou éclaireurs [2].

Ces troupes légères introduisaient dans l'armée d'Alexandre un élément de succès dont l'art militaire hellénique n'avait pas jusque-là reconnu toute la valeur. Avant Alexandre, les troupes légères n'avaient eu, soit au point de vue du nombre, soit au point de vue de leur emploi, que peu d'importance dans les armées grecques; elles ne pouvaient d'ailleurs s'affranchir d'un certain dédain qu'on leur témoignait, parce qu'elles étaient composées en partie de gens de basse condition, en partie de mercenaires barbares, et parce que leur force consistait dans

[1]) D'après Diodore (XVII, 17), il y aurait eu dans l'armée 1,000 Agrianes et archers. Ce chiffre est probablement trop faible. Dans la campagne de 335, ces deux espèces de troupes comptaient ensemble pour 2,000 hommes, et dans la campagne de l'Inde, les Ἀγριᾶνες οἱ χίλιοι jouent leur rôle (ARRIAN., IV, 25, 6). Qu'il y ait eu aussi des frondeurs dans l'armée, Arrien ne le dit nulle part, et on aurait tort de l'inférer d'un passage de cet auteur (II, 7, 8).

[2]) Diodore (XVII, 17) évalue à 900 hommes le nombre des Θρᾶκες πρόδρομοι καὶ Παίονες. Une fois (ARRIAN., I, 12, 7) il arrive que τῶν προδρόμων καλουμένων ἶλαι τέσσαρες sont envoyées en avant-garde. Ailleurs (III, 8, 1), Arrien cite τῶν προδρόμων τοὺς Παίονας. Plutarque (*Alex.*, 16) dit que la bataille du Granique commença par un mouvement de treize *iles* qui traversèrent le fleuve. Si ce renseignement méritait confiance, il faudrait admettre que les sarissophores et les Péoniens ensemble ne comptaient que cinq *iles*. Le beau didrachme de Patraos (inscrit sous le nº 242 dans le catalogue du Cabinet des médailles de Berlin) nous montre un cavalier péonien qui terrasse un ennemi, avec son équipement au grand complet.

cet art de surprises, d'attaques bruyantes, de fuites simulées, que les gens de guerre en Grèce trouvaient méprisable et répugnant. Le célèbre général spartiate Brasidas lui-même avouait que l'attaque de ces troupes, avec leurs sauvages cris de guerre et leur manière menaçante de brandir leurs armes, avait quelque chose d'effrayant, que la façon tout arbitraire dont ils passaient tout d'un coup de l'attaque à la fuite, du désordre à la poursuite, produisait une vive impression, et que l'ordre sévère d'un corps d'armée hellénique pouvait seul faire surmonter la terreur qu'ils inspiraient. Maintenant ces soldats à armes légères entraient dans l'armée macédonienne comme partie essentielle, pour coopérer à son action selon leur manière nationale de combattre; en même temps, la discipline ferme qui régnait dans cette armée leur était imposée et accroissait leur valeur [1].

[1]) En résumé, d'après les calculs dont on trouvera le détail dans mon article de l'*Hermes* (XII, p. 266 sqq.), l'armée d'Alexandre se compose :

Au point de vue de la *nationalité* : 1° de *Macédoniens*, enrégimentés par région dans la grosse cavalerie et l'infanterie pesamment armée; 2° d'*Hellènes*, en partie classés aussi par région; 3° de *Barbares*, Thraces, Péoniens, Agrianes, Odryses :

Au point de vue du *service militaire :* 1° de *sujets* du roi, nobles et roturiers, qui servent les uns comme vassaux, d'autres comme faisant partie, à ce qu'il semble, de l'armée permanente, les autres en vertu de l'obligation qui astreint tout le monde aux levées; 2° d'*alliés*, contingents fournis par les villes et princes alliés, en vertu des conventions; 3° de *mercenaires*, Hellènes et autres, engagés par enrôlement. Les matériaux dont nous disposons ne nous permettent plus de reconnaître jusqu'à quel point les Thraces, Odryses, Péoniens, Agrianes, sont des mercenaires ou des alliés.

Au point de vue de l'*arme*, voici les chiffres établis dans l'article susmentionné :

I. Cavalerie.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| *Grosse cavalerie.* | | | | |
| Cavalerie macédonienne des hétæres : 8 *iles* . . . | | 1800 hommes. | | |
| (l'*ile* étant de 150 à 300 hommes). | | | | |
| Cavalerie thessalienne . . . . . . . | » *iles* . . . | 1200 | » | |
| Alliés helléniques . . . . . . . . . | » *iles* . . . | 400 | » | |
| | | | | 3400 |
| *Cavalerie légère.* | | | | |
| Sarissophores macédoniens / Péoniens . . . . . . . . (πρόδρομοι) | » *iles* . . . / » *iles* . . . | 1200 | » | |
| Cavaliers odryses . . . . . . . . . . | » *iles* . . . | 600 | » | |
| | | | | 1800 |
| | | Total . . | | 5200 |

Nous n'avons, sur l'ordre de marche et le campement des troupes, aucun renseignement digne d'être cité. Pour les actions les plus importantes, nous voyons se reproduire dans ses traits essentiels la même disposition tactique : afin d'éviter les répétitions, nous allons en indiquer ici les points caractéristiques. Le centre est formé par la grosse infanterie avec ses six phalanges rangées à la suite par numéro d'ordre, chacune sous son stratège. A côté des phalanges, sur la droite, se trouvent les régiments des hypaspistes ; à côté de ceux-ci, les huit escadrons de la cavalerie macédonienne rangés à la suite par numéro d'ordre. Les troupes légères de l'aile droite, les escadrons des sarissophores, ceux des Péoniens, les Agrianes et les archers sont employés, selon les circonstances, comme éclaireurs, pour engager l'attaque, pour couvrir les flancs à l'extrémité de l'aile, etc. Les Thraces de Sitalcès, à moins qu'ils ne soient employés autre part, par exemple pour couvrir le camp, sont placés tout près de l'aile gauche de la phalange, faisant pendant, comme peltastes, aux hypaspistes de l'aile

---

II. INFANTERIE.

| | | | |
|---|---|---|---|
| *Hoplites.* | | | |
| Pézétæres macédoniens . . . . . . | 6 *taxes*. . . | 9000 hommes. | |
| (chaque *taxe* ayant environ 3 *loches* à 500 h.). | | | |
| Alliés helléniques . . . . . . . . . . | » *loches* . . | 4000 » | |
| Mercenaires helléniques . . . . . . | » *loches* . . | 6000 » | |
| | | | 19000 |
| *Peltastes.* | | | |
| Hypaspistes macédoniens (hétæres). | (5) *taxes*. . . | 3000 » | |
| Alliés helléniques . . . . . . . . . | » *loches* . . | 1000 » | |
| Mercenaires helléniques . . . . . . | » *loches* . . | 1000 » | |
| Acontistes thraces. . . . . . . . | (4) *taxes*. . . | 4000 » | |
| | | | 9000 |
| *Infanterie légère.* | | | |
| Archers macédoniens . . . . . . . . . . . . . . | | 500 » | |
| Archers crétois. . . . . . . . . . . . . . . . . | | 500 » | |
| Acontistes agrianes . . . . . . . . . . . . . . | | 1000 » | |
| | | | 2000 |
| | | Total . . | 30000 |

L'effectif total de l'armée — cavalerie et infanterie — est donc de 35,200 hommes, auxquels il faut ajouter le petit bataillon des βασιλικοὶ παῖδες (σωματοφύλακες), formant une annexe du corps des hypaspistes.

droite; ensuite les contingents helléniques à cheval, puis la cavalerie thessalienne, enfin les troupes légères de cette aile, les cavaliers odryses d'Agathon, auxquels on adjoignit aussi dans les années suivantes une seconde division d'archers. La ligne de bataille a son centre entre la troisième et la quatrième phalange; c'est de ce point qu'on compte les deux « ailes », dont la droite, ordinairement destinée à l'attaque, est conduite par le roi, tandis que la gauche est sous les ordres de Parménion.

L'armée d'Alexandre se distingue principalement par deux particularités.

Dans les armées grecques, le nombre des cavaliers avait toujours été minime. Dans les batailles d'Épaminondas, la proportion de la cavalerie à l'infanterie s'élève à 1/10; dans l'armée d'Alexandre, la proportion est presque doublée, elle est de 1/6. Déjà à Chéronée, Alexandre, à la tête de la cavalerie massée à l'aile gauche, avait changé en une brillante victoire une bataille presque perdue. Pour lutter contre les armées du Grand-Roi, dont les cavaliers asiatiques formaient le nerf, Alexandre renforça cette arme qu'il destinait particulièrement au rôle offensif; il s'agissait de frapper l'ennemi au point vital[1].

Il est à remarquer que l'étrier et le fer à cheval étaient inconnus des Grecs et des Macédoniens; il en était certainement de même dans la cavalerie asiatique, sans quoi cela eût suffi pour lui assurer la supériorité. Quand on songe aux fatigues inouïes, aux longues marches en hiver sur le verglas des routes de montagne qu'Alexandre imposa aux chevaux de sa cavalerie dans ses dernières expéditions, on doit se souvenir que les chevaux n'avaient pas de fers. Ce n'était pas non plus un minime surcroît de fatigue pour les cavaliers que de se tenir à cheval sans selle ni étriers, avec une simple couverture fortement sanglée. Dans le combat, l'absence d'étriers

1) Malheureusement, nos sources ne nous donnent aucun renseignement sur l'organisation tactique de la cavalerie d'Alexandre : nous ne savons même pas si elle marchait au combat sur trois, quatre rangs ou plus de profondeur : nous ignorons de même si, une fois engagée, elle avait une manière quelconque de renforcer ou d'éparpiller ses lignes.

devait être pour le cavalier une difficulté que nous avons peine à nous représenter; obligé d'être toujours assis, sans jamais pouvoir se dresser sur les étriers pour lancer ou abattre le coup, le cavalier n'avait, pour ainsi dire, à sa disposition que la force de la moitié supérieure de son corps, et il fallait compter d'autant plus sur la violence du choc brisant en masse compacte. Il semble que l'instruction du cavalier devait avoir surtout pour but de l'habituer à se mouvoir librement sur son cheval, souplesse dont il est peut-être encore possible de reconnaître quelques traces dans les statues de ce temps [1].

Une autre particularité plus caractéristique encore de cette armée, c'est qu'elle n'avait pas seulement des officiers, mais un véritable corps d'officiers. De même que, dans les temps modernes, le *gymnasium illustre* de chevalerie fondé par Gustave-Adolphe fut une véritable « académie d'exercices équestres », ainsi la σωματοφυλακία, le corps des « enfants royaux », était une école préparatoire militaire et scientifique pour les jeunes nobles macédoniens. C'est de là que sortaient les « hétæres » de la cavalerie, les officiers des hypaspistes, des pézétæres, des sarissophores, etc., pour arriver ensuite jusqu'aux plus hauts grades, ainsi qu'on peut encore reconnaître cet avancement à de nombreux exemples. Ceux qui occupent le grade le plus élevé, ou du moins qui approchent le plus du roi sont les sept « Gardes du corps » et, paraît-il, ceux qui portent le nom d'hétæres, dans le sens strict du mot [2]; les uns et les

[1]) La statue de bronze provenant d'Herculanum (*Mus. Borbon.*, III, tav. 43) qui représente un cavalier combattant — lequel cavalier doit être sinon Alexandre, au moins un des vingt-cinq hétæres tombés à la bataille du Granique (ARRIAN., I, 16, 5) — montre le cavalier la main droite levée pour porter le coup d'épée, la jambe droite raidie en arrière sur la croupe du cheval, la gauche allongée en avant : c'est une attitude qui, à supposer qu'elle soit possible, est plutôt celle d'un voltigeur que d'un cavalier formé à l'école ordinaire.

[2]) Quand Arrien (III, 9, 3. II, 6, 8, etc.) parle des hétæres convoqués avec d'autres officiers supérieurs et au premier rang — ou même tout seuls (ἐν τῷ συλλόγῳ τῶν ἑταίρων. ARRIAN., II, 25, 2) — il est impossible qu'il entende par là les centaines d'hétæres incorporés dans la cavalerie. Le même auteur dit ailleurs (I, 25, 4) que le roi, συναγαγὼν τοὺς φίλους, leur soumet une question, et il continue en disant : καὶ ἐδόκει τοῖς ἑταίροις, etc. : on ne voit pas bien si ces *hétæres*, dans le sens restreint du mot, portaient officiellement le titre de φίλοι, comme ce fut plus tard l'usage dans les cours hellénistiques.

autres sont constamment à la disposition du roi pour le conseiller, le servir, porter ses ordres. L'officier le plus élevé après le roi est le vieux Parménion ; il est à l'armée ce qu'Antipater est en Macédoine, mais nous n'examinerons pas ici s'il avait un titre particulier. Viennent ensuite, sans qu'on sache dans quel ordre [1], les « hipparques » des différents corps de cavalerie, les « stratèges » des phalanges, des hypaspistes, des contingents de la Ligue hellénique, des mercenaires ; puis probablement les « ilarques » de la cavalerie, les « chiliarques » des hypaspistes, les « taxiarques » des pézétæres et ainsi de suite. Si occasionnellement les « hégémons » des alliés ou des mercenaires sont appelés au conseil de guerre [2], il semble bien qu'on désigne sous ce nom les commandants comme Sitalcès, qui conduisait les acontistes thraces, Attale, qui marchait à la tête des Agrianes, Agathon et Ariston, qui commandaient la cavalerie péonienne et odryse, ou peut-être aussi les chefs des contingents helléniques et des bataillons de mercenaires grecs [3].

Telle était l'armée d'Alexandre [4]. Son père l'avait organisée,

[1]) Il faut remarquer cependant que Perdiccas, qui dans les premières années de la guerre est stratège d'une phalange, a dans la campagne de l'Inde une hipparchie (ARRIAN., V, 12, 2, etc.). Seulement, Cœnos, stratège d'une phalange, a une « hipparchie » par-dessus le marché (ARRIAN., V, 16, 3).

[2]) ARRIAN., III, 9. 3.

[3]) On ne peut plus savoir si les mercenaires helléniques nommaient eux-mêmes leurs officiers dans les grades inférieurs ; si, par exemple, l'Éléen Alcias, qui recruta et conduisit à l'armée 150 cavaliers éléens (ARRIAN., I, 29, 4), resta le chef de sa troupe. Il faut remarquer que Jason de Phères avait déjà parmi ses mercenaires des hommes qui recevaient double, triple, quadruple solde (XENOPH., *Hellen.*, VI, 1, 6), et qui, par conséquent, étaient des officiers de ces mêmes mercenaires.

[4]) Il resterait à élucider encore quantité de questions techniques auxquelles les matériaux dont nous disposons ne permettent pas de donner une réponse : mais il est bon de se rendre compte des lacunes que présente l'état actuel de nos connaissances. On voit par le combat de Pélion que l'armée emmenait avec elle de l'artillerie de campagne. Les attelages nécessaires pour les machines, pour les voitures de bagages et de vivres, augmentaient déjà la masse des chevaux auxquels il fallait songer : en outre, d'après une ordonnance du roi Philippe (FRONTIN., IV, 1, 6), chaque cavalier devait n'avoir avec lui qu'un écuyer, mais enfin cet écuyer devait naturellement être aussi monté. Or, un homme du métier me fait remarquer que, si l'on compte comme aujourd'hui par cheval et par jour quatre mesures

l'avait formée par une discipline sévère et de nombreuses campagnes ; en unissant étroitement la cavalerie thessalienne avec celle de Macédoine, il avait créé un corps de cavalerie tel que le monde hellénique n'en avait point encore vu. Mais Philippe n'était pas parvenu à tirer tout le parti possible de sa supériorité militaire, à manier d'une main parfaitement libre sa propre force et, pourrait-on dire, à en avoir conscience. A Chéronée, où il conduisait les cavaliers macédoniens de l'aile droite, il ne rompit pas la ligne des ennemis qui fonçaient sur lui ; il laissa la phalange elle-même se retirer, bien qu'elle le fît en bon ordre ; ce fut Alexandre qui, à la tête de la cavalerie thessalienne, refoula l'attaque énergique de l'ennemi et décida du succès de la journée. Déjà dans cette bataille, mais plus encore dans les combats de l'année 335, Alexandre avait montré qu'il savait, par sa hardiesse, sa promptitude, son action toujours décisive, employer l'irrésistible force offensive de cette armée, en même temps qu'il en était lui-même le général, le premier soldat et, dans le sens le plus complet du mot, le champion d'avant-garde. Si quelque chose pouvait enflammer l'émulation de ses officiers et de ses troupes, c'était de le voir payer de sa personne comme il faisait et s'élancer, au moment de la charge décisive, à la tête de ses bataillons contre l'ennemi. Comme nombre, son armée

d'avoine ou d'orge et si l'on emporte du fourrage pour trois jours — dans les marches à l'intérieur de l'Asie, il en fallait le double — le second cheval ne pouvait guère porter, outre l'écuyer, vingt-quatre mesures de grain et des masses de foin par-dessus le marché. Il fallait donc un cheval de main ou bête de somme, qui portait en même temps le bagage de l'hétære. A coup sûr, la cavalerie thessalienne faisait comme celle des Macédoniens : étant donné que chacune comptait 3,000 combattants, on arrive déjà à un total de 9,000 chevaux. Nous ignorons comment l'on s'y prenait avec les cavaliers hellènes, les sarissophores et les Péoniens. D'après le même passage de Frontin, il était alloué un portefaix pour dix phalangites : il en allait probablement de même chez les alliés et les mercenaires. Naturellement, il fallait au quartier général du roi une chancellerie, une intendance, un économat, etc. On apprend, à propos d'autre chose, que Harpale, un des amis d'Alexandre bannis en 337, impropre au service militaire à cause de sa constitution, était chargé de gérer la cassette royale ; qu'un autre personnage du même monde, le Mitylénien Laomédon, ὅτι δίγλωσσος ἦν ἐς τὰ βαρβαρικὰ γράμματα (ARRIAN., III, 6, 6), avait été constitué le gardien des prisonniers barbares. Il est probable que la βασιλικὴ θεραπεία dont parle Arrien (IV, 16, 6) était un lazaret ou hôpital militaire, etc.

était petite ; mais avec l'organisation qu'elle avait, l'instruction que chaque arme possédait dans tout ce qui tenait à la tactique, conduite enfin par un Alexandre, elle marchait vers l'Asie avec toute la supériorité morale que donne la certitude de la victoire.

L'empire des Perses n'était pas outillé pour la résistance : son étendue même, la manière dont étaient assemblés les peuples qu'il dominait, l'organisation défectueuse de son administration et de son armée, rendaient sa chute inévitable.

Si l'on considère l'état dans lequel se trouvait l'empire des Perses à cette époque, lorsque Darius III monta sur le trône [1], on reconnaît facilement que le moment était venu où tout allait se disloquer et périr. La cause n'en était pas la corruption des mœurs de la cour, de la race dominante, ni des peuples assujettis; cette corruption, perpétuelle compagne du despotisme, ne fait jamais tort à la puissance despotique. L'empire des Osmanlis en a été la preuve pendant assez longtemps ; nous y voyons en effet une puissance qui, malgré les licencieux désordres de la cour et du harem, au milieu des cabales et des turpitudes des grands, des changements de souverain obtenus par la violence, des cruautés contre nature exercées envers des partis la veille encore tout-puissants, réussit à étendre de plus en plus de tous côtés ses succès diplomatiques et militaires. Ce qui fit le malheur de la Perse, ce fut d'avoir été entre les mains d'une suite de souverains trop faibles, qui ne surent pas serrer les rênes de leur puissance d'une main aussi ferme qu'il le fallait pour soutenir l'empire. Il en résulta qu'on vit disparaître la crainte parmi

[1]) D'après le Canon des Rois, le règne d'Arsès finit dans le courant de l'an 413 de l'ère de Nabonassar, c'est-à-dire avant le mois de décembre 336, et, suivant Diodore (XVII, 6), Codomannos ou Darius III monta sur le trône vers le temps (περὶ αὐτοὺς τοὺς χρόνους) où Alexandre succéda à son père. En dépit des observations de Mordtmann (in *Zeitschr. der deutschen Morgenl. Gesellschaft*, XIX [1865], p. 411), on a maintenu dans le texte le nom de Codomannos. Il ne se trouve que dans Justin (X, 3, 3) : mais, si cet auteur l'emploie, c'est qu'il l'a trouvé dans ses sources. Dire que ce nom est inadmissible, parce qu'il conduit à une racine sémitique (*gad*) et qu'un Achéménide n'aurait certainement pas porté un nom sémitique — c'est là le raisonnement de Mordtmann — me paraît être une conclusion trop précipitée.

les peuples, l'obéissance chez les satrapes, dans l'empire la seule unité qui le maintenait debout. Parmi les peuples, qui partout encore avaient conservé leur ancienne religion, leurs lois, leurs mœurs, et en partie leurs princes indigènes, prévalut le désir de l'indépendance ; les satrapes, administrateurs trop puissants de territoires vastes et éloignés, se mirent à rêver une puissance souveraine ; le peuple dominant, qui dans la possession et dans l'habitude du pouvoir avait oublié les conditions de son établissement et de sa durée, devenait de plus en plus indifférent envers le Grand-Roi et envers la race des Achéménides. Pendant les cent années d'inaction qui suivirent l'expédition de Xerxès en Europe, il s'était développé dans les contrées helléniques un art militaire particulier, avec lequel l'Asie avait évité de se mesurer et avait désappris à lutter ; l'expédition des Dix-Mille avait montré que cet art était plus puissant que les masses énormes dont étaient formées les armées de Perse ; c'est en cet art qu'avaient confiance les satrapes, lorsqu'ils se révoltaient ; c'est à lui encore que s'adressa le roi Ochos lorsqu'il entreprit son expédition pour réduire l'Égypte soulevée, de telle sorte que le royaume fondé par la victoire des armes perses était obligé pour se soutenir d'entretenir des mercenaires grecs.

Il est vrai qu'Ochos avait, une fois de plus, rétabli extérieurement l'unité de l'empire et avait su faire respecter sa puissance avec la rigueur sanguinaire que le despotisme exige ; mais il était trop tard : Ochos lui-même tomba dans l'inaction et la faiblesse ; les satrapes gardèrent leur trop puissante position, et les peuples, particulièrement ceux des satrapies occidentales, en sentant l'oppression peser de nouveau sur eux, n'oublièrent pas qu'ils avaient été sur le point d'y mettre fin. Après de nouvelles et sanglantes révolutions, le trône était enfin échu à Darius. Pour sauver l'empire, il aurait fallu qu'il fût énergique au lieu d'être vertueux, impitoyable au lieu d'être généreux, despote au lieu d'être doux ; il avait gagné le respect des Perses ; les satrapes lui étaient dévoués ; mais le salut n'était pas là : il était aimé, mais il n'était pas craint, et l'avenir devait bientôt montrer combien il y avait d'hommes, parmi les grands du royaume, qui faisaient passer

leur propre avantage avant la volonté et la faveur d'un maître dans lequel ils pouvaient tout admirer, excepté la grandeur du souverain.

L'empire de Darius s'étendait depuis l'Indus jusqu'à la mer Hellénique, depuis l'Iaxarte jusqu'au désert de Libye : sa domination, ou plutôt celle de ses satrapes, ne variait pas selon le caractère des différents peuples qu'il gouvernait; nulle part elle n'était nationale, nulle part elle n'était affermie par une organisation puisant sa vitalité en elle-même et solidement enracinée ; elle se bornait à un arbitraire capricieux, à une oppression constante, à une sorte d'hérédité des charges publiques, ainsi que la coutume s'en était introduite pendant de longues années d'un gouvernement faible, contrairement à l'esprit d'un régime monarchique; de telle sorte qu'il ne restait plus guère au Grand-Roi d'autre autorité sur ses sujets que la force des armes ou celle qu'on voulait bien lui accorder par considération personnelle. Les nationalités qui s'étaient solidement maintenues dans tous les pays de l'empire des Perses ne faisaient que rendre le colosse vermoulu encore plus incapable de résistance. Les peuples d'Iran, d'Ariane, des contrées de la Bactriane, étaient certainement belliqueux; ils s'accommodaient d'une domination quelle qu'elle fût, tant qu'elle les conduisait à la guerre et au butin ; les cavaliers de l'Hyrcanie, de la Bactriane, de la Sogdiane, formaient les troupes permanentes des satrapes dans la majeure partie des provinces; mais c'est en vain qu'on eût cherché chez eux un attachement particulier à la cause des Perses, et ces peuples dont l'attaque était si redoutable jadis dans les armées de Cyrus, de Cambyse, de Darius, étaient incapables d'une résistance sérieuse et opiniâtres, surtout lorsqu'ils avaient à lutter contre la bravoure et l'habileté militaire des Grecs. Les peuples de l'Ouest, qu'on ne retenait dans la soumission qu'avec peine et trop souvent au prix d'exécutions sanglantes, étaient certainement prêts à faire défection aux Perses dès qu'un ennemi victorieux s'approcherait de leurs frontières. C'est à peine si l'on parvenait à maintenir dans la dépendance les Perses des côtes de l'Asie-Mineure, au moyen d'oligarchies ou de tyrannies dont l'existence dépendait de la puissance des satrapes et de l'empire,

et les peuples de l'intérieur de la péninsule, constamment opprimés depuis deux siècles, n'avaient ni l'énergie, ni la volonté de lutter au profit de la Perse ; ils n'avaient même pas pris part aux précédentes révoltes des satrapes d'Asie-Mineure ; ils étaient mous, indolents, sans souci ni souvenir de leur passé. On pouvait en dire autant des habitants des deux Syries, en deçà et au delà de l'Euphrate. La servitude continuée pendant de longs siècles avait courbé le front de ces peuples ; ils supportaient le joug ; ils acceptaient avec résignation leur sort, quel qu'il fût. Sur les côtes de Phénicie seulement s'était conservée la vie active d'autrefois, mais cette vitalité était plutôt pour les Perses un danger qu'un motif de confiance ; la jalousie de Tyr contre Sidon et son propre intérêt pouvaient seuls maintenir cette ville dans la fidélité aux Perses ; enfin l'Égypte n'avait jamais ni abandonné, ni renié sa haine contre l'étranger ; les dévastations d'Ochos avaient bien pu la paralyser, mais non pas la gagner. Toutes ces contrées, que le royaume des Perses avait conquises pour son malheur, pouvaient être considérées comme perdues, dès la première attaque venue de l'Occident.

C'est pourquoi la politique perse, depuis longtemps, n'avait pas eu de plus grand souci que celui d'entretenir la jalousie parmi les États helléniques, d'affaiblir ceux qui étaient puissants, d'exciter et de protéger ceux qui étaient faibles, et d'empêcher, en employant systématiquement la corruption et l'excitation à la haine, une action commune des Hellènes à laquelle les Perses n'étaient pas capables de résister. Ce système avait réussi pendant longtemps, jusqu'au moment où les rois de Macédoine, marchant en avant d'un pas rapide et assuré, menacèrent de rendre tous ces efforts inutiles. Après la bataille de Chéronée, après la fondation de la Ligue hellénique qui en avait été la suite, on devait savoir à la cour de Suse ce qui aller arriver.

Enfin Darius, qui monta sur le trône vers le temps où Philippe fut assassiné, commença par prendre des mesures contre les troupes qui avaient déjà traversé l'Hellespont, et confia au Rhodien Memnon, frère de Mentor, les mercenaires grecs disponibles, avec ordre de marcher contre les Macé-

doniens et de protéger les frontières du royaume. Il était facile de voir qu'on pouvait bien arrêter ainsi un simple corps de troupes, mais non pas l'armée gréco-macédonienne à laquelle il servait d'avant-garde et qui déjà se préparait à passer en Asie. Il était également impossible qu'avant l'arrivée de celle-ci on pût lever, réunir et envoyer en Asie-Mineure une armée perse; il sembla plus facile et plus prudent de couper le mal dans sa racine. On noua donc des relations à la cour de Macédoine, et Philippe fut assassiné, ainsi qu'Alexandre le déclare dans une lettre qu'il écrivit plus tard à Darius [1], avec la connivence et conformément à la volonté du Grand-Roi. Il semblait qu'on eût fait échouer d'un seul coup l'entreprise redoutée; les troubles qui éclatèrent en Thessalie, en Grèce, en Thrace, en Illyrie, firent évanouir les dernières craintes, et lorsqu'Attale, à la tête de ses troupes et déjà en relation avec les hommes d'État influents d'Athènes, se déclara opposé à l'avènement au trône d'Alexandre, il sembla que les intrigues perses avaient encore une fois triomphé. Déjà Memnon s'était avancé contre Magnésie et, par ses manœuvres habiles, avait infligé des pertes sensibles à Parménion et à Attale qui avaient occupé cette ville. Cependant, Alexandre avait mis ordre aux affaires de Macédoine et rétabli la tranquillité en Grèce; Attale avait été mis à mort et ses troupes étaient promptement rentrées dans le devoir; Parménion, avec une partie de l'armée, s'était emparé de Gryneion, puis s'était avancé sur Pitane, tandis qu'avec l'autre partie, Calas, fils d'Harpalos [2], cherchait à s'établir fortement dans l'intérieur de la Troade. L'expédition contre les Thraces, les Triballes et les Illyriens, à laquelle Alexandre dut se résoudre, procura un nouveau délai à la cour de Perse. Sans doute on en profita pour lever l'armée de l'empire et réunir

[1]) Arrian., II, 14, 5.

[2]) C'est le même Calas qui se trouve déjà mentionné comme chef de la cavalerie thessalienne : naturellement, il ne fut investi de ce commandement qu'après le printemps de 334. Son père Harpalos n'est pas celui qui figure dans le grand procès à Athènes (324/3), mais celui que nomme Démosthène dans son discours *Contre Aristocrate* (§ 149), à propos d'un incident de l'an 367.

les forces navales des côtes ; mais on dut d'abord attendre pour savoir si l'on pouvait compter sur la défection et le soulèvement de la Grèce, et ce que pourrait faire Memnon avec les forces restreintes dont il disposait.

Cyzique était le point le plus important pour protéger l'Asie contre une invasion par l'Hellespont. Cette ville, bâtie sur une île qu'un bras de mer peu profond séparait seul de la terre ferme, avait été, depuis une dizaine d'années, entourée de fortes murailles et pourvue d'arsenaux pour deux cents trirèmes. Cette populeuse ville libre offrait à quiconque l'occupait ou s'appuyait sur elle une position commandant la Propontide, le littoral asiatique jusqu'à Lampsaque et l'entrée orientale de l'Hellespont. Elle était hostile aux Perses, et ces dispositions furent d'une grande importance pour le corps d'armée macédonien qui se trouvait en Asie. Memnon chercha à s'en emparer par un coup de main ; à la tête de cinq mille mercenaires grecs, il sortit de ses possessions situées dans la Bithynie occidentale [1], se dirigea sur Cyzique à marches forcées, et il s'en fallut de peu qu'il ne s'emparât de cette ville. Les habitants, en effet, croyant voir arriver l'armée de Calas, avaient laissé ouvertes les portes de la ville. Voyant qu'il avait manqué son but, Memnon saccagea le territoire de Cyzique, puis se dirigea à la hâte vers l'Éolide où Parménion assiégeait Pitane. L'apparition de Memnon fit lever le siège. Continuant sa marche, il se dirigea rapidement vers la Troade, où il trouva Calas déjà fort avant dans le pays. Lampsaque, qui lui appartenait aussi, lui offrait un excellent point d'appui pour ses mouvements ; d'ailleurs ses troupes étaient supérieures en nombre ; il remporta l'avantage dans un combat, et Calas fut contraint de se retirer près de l'Hellespont et de se retrancher dans la forte position de Rhœteon [2].

[1]) D'après Arrien (I, 17, 8), il est à croire que ἡ χώρα ἡ Μέμνονος se trouvait à l'E. de Dascylion et s'étendait jusqu'au Pont-Euxin. Il est moins prudent d'admettre qu'il partit de Lampsaque. La ville cependant lui appartenait (κυριεύσας Λαμψάκου [Aristot.], *Œcon.*, II, 30), ce qui n'est pas inconciliable avec le fait que l'on a frappé à Lampsaque des monnaies de Spithridate (ΣΠΙΘΡ sur une pièce d'argent du Cabinet de Berlin). Cf. H. Droysen in von Sallets *Numism. Zeitung*, II, p. 313.

[2]) Polyæn., V, 44 : passage où Χάλκας ὁ Μακεδών est naturellement Calas.

On ne sait au juste si Calas conserva du moins cette place ; en tout cas, Parménion lui-même était peu de temps après à la cour de Pella. Il est possible que le roi l'ait rappelé, pensant qu'après sa campagne du Nord il suffisait de conserver les points qui couvraient le passage en Asie, afin qu'ils servissent, pour ainsi dire, de tête de pont; et en effet, lorsqu'on aurait la flotte sur les côtés, un petit nombre de troupes à Rhœteon et peut-être aussi à Abydos, seraient suffisantes pour assurer le passage [1]. En ce cas, il est d'autant plus surprenant que Memnon, qui était un excellent général, n'ait pas travaillé avec plus d'ardeur à faire évacuer toute la côte; aussi les satrapes lui reprochèrent-ils plus tard d'avoir cherché à prolonger la guerre, afin de se rendre nécessaire : peut-être eut-il cette pensée, peut-être aussi la jalousie des satrapes lui enleva-t-elle les moyens d'en faire davantage.

Au printemps de 334, la flotte du Grand-Roi était prête à mettre à la voile. L'ordre fut envoyé aux satrapes et aux commandants en Asie-Mineure de s'avancer sur la côte et de faire face aux Macédoniens sur le seuil de l'Asie. Ce fut dans la plaine de Zéleia que se réunit ce corps de troupes, au nombre de 20,000 cavaliers perses, bactriens, mèdes, hyrcaniens et paphlagoniens, et d'autant de Grecs [2] ; il formait une armée assez brave et assez nombreuse, ainsi qu'elle le montra bientôt, pour barrer la route à l'ennemi, pourvu qu'elle fût bien dirigée. Mais le Grand-Roi n'avait pas nommé de général en chef ; c'était le conseil des généraux qui devait statuer sur la marche des opérations. En dehors de Memnon, ces généraux étaient Arsitès, gouverneur de la Phrygie d'Hellespont, dont le territoire était le premier menacé, Spithridate, satrape de

[1]) Étant donnée la discipline macédonienne, il est inadmissible que Parmenion et Calas aient repassé l'Hellespont sans ordres, d'autant plus qu'immédiatement après (334) ils sont investis l'un et l'autre d'un commandement supérieur.

[2]) C'est ce que dit Arrien (I, 14, 4). Au contraire, Diodore (XVII, 19) parle de 10.000 cavaliers et de 100.000 fantassins ; Justin (XI, 6. 11) va jusqu'à 600.000 hommes. Le σύλλογος mentionné par Arrien (I, 13, 10), comparé avec les συλλόγοις analogues tenus à Zariaspa (IV, 1, 5 : 7, 3) et à Ecbatane (IV, 7, 3), permet de constater que, dans les pays d'Asie-Mineure, les magnats feudataires sont convoqués avec leurs hommes d'armes.

Lydie et d'Ionie; Atizyès, satrape de la Grande-Phrygie; Mithrobouzane, gouverneur de Cappadoce, le Perse Omarès et autres grands de Perse [1]. Il n'est pas douteux que, parmi tous ces personnages, Memnon ne fût le plus expérimenté, sinon le seul général; mais sa double qualité de Grec et de favori du roi le faisait haïr et ne lui laissait pas, dans le conseil de guerre, autant d'influence qu'il eût été à désirer pour la cause des Perses.

Pendant que ces préparatifs se faisaient en Asie, Alexandre avait tellement avancé les siens qu'il put entrer en campagne au commencement du printemps de 334 [2]. Il se mit en marche par Amphipolis sur le Strymon, le long de la côte, passant par Abdère, Maronée, Cardia; le vingtième jour, il était à Sestos. Déjà sa flotte était dans l'Hellespont. Parménion reçut l'ordre de conduire la cavalerie et la plus grande partie de l'infanterie de Sestos à Abydos, tandis que le roi se rendait avec le reste des fantassins à Éléonte, en face de la côte de Troade, pour offrir un sacrifice sur le tombeau de Protésilas, le premier héros qui succomba dans la guerre de Troie, afin d'être plus heureux que lui dans son expédition en Orient. Ensuite l'armée fut embarquée; cent soixante trirèmes [3] et un grand nombre de vaisseaux de transport croisèrent pendant ces jours entre les belles rives de l'Hellespont ornées de tout l'éclat du printemps, sur ces eaux que Xerxès avait fait passer jadis sous le joug et le fouet. Alexandre, tenant lui-même le gouvernail de son vaisseau royal, s'éloigna du tombeau de Pro-

1) Il n'y a que les noms et titres mentionnés par Arrien qui méritent d'être pris en considération. Arsitès et Spithridate (I, 12, 8), Mithrobouzane (I, 16, 3), Atizyès (I, 25, 3. II, 11, 8) sont les seuls qu'il nomme avec leur titre officiel. Il y avait aussi à la réunion de Zéleia des parents de la famille royale; Mithridate (Mithradate ?) ὁ Δαρείου γαμβρός, probablement l'ancêtre des futurs souverains du Pont, puis Pharnace, frère de l'épouse du roi, enfin Arboupalès, dont le père Darius était fils d'Artaxerxès II. Diodore s'embrouille à chaque instant dans les noms et les titres. Quant aux *Septem satrapæ* de l'*Itin. Alex.* c. 19, il en est question dans l'étude sur les sources mise en *Appendice* à la fin du volume.

2) ἅμα τῷ ἦρι ἀρχομένῳ (ARRIAN., I, 11, 3), par conséquent, si l'on suit l'usage grec ordinaire, en mars.

3) C'est le voisinage de cette puissante flotte qui a dû décider l'île de Ténédos à embrasser la cause d'Alexandre et des Hellènes (ARRIAN., II, 2, 2).

tésilas et mit le cap sur la baie qui, depuis les temps d'Achille et d'Agamemnon, s'appelait le « port des Achéens, » et sur les bords de laquelle s'élevaient les tombeaux d'Ajax, d'Achille et de Patrocle. Au milieu de l'Hellespont, il offrit un sacrifice à Poseidon et fit des libations aux Néréides avec une coupe d'or. On approchait de la côte ; la trirème d'Alexandre toucha terre la première; jetant sa lance par dessus le bord, le roi l'enfonça dans la terre ennemie et, le premier de tous, il s'élança, couvert de ses armes, sur le sable du rivage. Il ordonna que des autels désignassent ce lieu par la suite. Puis il s'avança, avec ses stratèges et l'escorte des hypaspistes, vers les ruines d'Ilion, sacrifia dans le temple d'Athêna Ilia et lui consacra ses armes, qu'il échangea avec d'autres prises dans le temple, et particulièrement avec le bouclier sacré qu'on regardait comme ayant été celui d'Achille [1]. Sur l'autel de Zeus Protecteur du foyer (Ἑρκεῖος), il sacrifia aussi à l'ombre de Priam, pour apaiser sa colère contre la race d'Achille, car le fils du héros avait frappé le vieux roi au foyer sacré. Avant tout, il honora la mémoire d'Achille son ancêtre, orna de guirlandes de fleurs la tombe du héros et y répandit des parfums ; son ami Héphestion en fit autant sur le tombeau de Patrocle. Ensuite eurent lieu des joûtes d'armes de toutes sortes. Un grand nombre d'habitants du pays et d'Hellènes vinrent offrir au roi des couronnes d'or ; parmi eux se trouvait l'Athénien Charès, seigneur de Sigeion, celui-là même qu'Alexandre avait voulu se faire livrer l'année précédente. Pour terminer les fêtes, le roi ordonna qu'Ilion fût rebâtie, accorda aux citoyens de la nouvelle ville l'autonomie et l'exemption d'impôts, et leur promit de songer encore à eux par la suite.

Il s'avança ensuite dans la plaine d'Arisbe, où le reste de l'armée, qui avait abordé près d'Abydos sous la conduite de Parménion [2], avait dressé son camp. Immédiatement on se mit en marche pour aller à la rencontre des ennemis, car on

[1]) Peucestas de Mieza, fils d'Alexandre, fut ὁ τὴν ἱερὰν ἀσπίδα φέρων ἣν ἐκ τοῦ νεὼ τῆς Ἀθηνᾶς τῆς Ἰλιάδος λαβὼν ἅμα οἷ εἶχεν Ἀλέξανδρος καὶ πρὸ αὐτοῦ ἐφέρετο ἐν ταῖς μάχαις (Arrian., VI, 9, 3).

[2]) Strab., XIII, p. 593. C. I. Græc., II, nº 3595.

savait qu'ils s'étaient réunis près de Zéleia, à une quinzaine de milles vers l'est. On se dirigea par Percote vers Lampsaque, la ville de Memnon[1]. Les citoyens, ne voyant pas d'autre moyen de salut, envoyèrent au roi, pour demander grâce, une ambassade à la tête de laquelle était Anaximène, savant distingué qui avait été jadis en faveur auprès de Philippe. Sur sa prière, Alexandre pardonna à la ville[2].

De Lampsaque, l'armée continua de s'avancer en suivant la côte ; Amyntas le Lynceste, avec l'escadron des cavaliers d'Apollonie et quatre escadrons de sarissophores, marchait en avant-garde. A leur approche, la ville de Priapos sur la Propontide, non loin de l'embouchure du Granique, se soumit. Cette place, qui commande la plaine d'Adrastéa, arrosée par le Granique, était importante dans les circonstances présentes, car, d'après les renseignements d'Amyntas, l'armée perse s'était avancée sur les bords de la rivière pour y attendre la première rencontre avec l'ennemi.

Il est évident qu'Alexandre désirait se battre aussitôt que possible, et les Perses auraient dû l'éviter d'autant plus. Dans le conseil de guerre tenu à Zéleia, Memnon avait conseillé de ne point engager un combat qui n'offrait que peu d'espérances de victoire et qui, même en cas de succès, ne présentait presque aucun avantage ; les Macédoniens, disait-il, étaient bien supérieurs en infanterie aux Perses et doublement à craindre, car ils combattaient sous la conduite de leur roi, tandis que Darius manquait à son armée ; en supposant même que les Perses fussent vainqueurs, les Macédoniens étaient protégés par derrière, et leur perte se réduirait à une attaque inutile, au lieu que les Perses perdraient par une défaite le pays qu'ils devaient défendre ; éviter tout combat décisif était donc le seul parti à prendre. Il ajoutait qu'Alexandre n'était pourvu

[1]) Polyænos, dans la deuxième série de ses notices (IV, 3, 15) rapporte qu'Alexandre, pour rendre Memnon suspect aux Perses, avait ordonné aux fourrageurs d'épargner ses propriétés (τῶν τοῦ Μέμνωνος χωρίων).

[2]) Pausanias (VI, 18, 2) raconte qu'Alexandre avait juré de faire tout le contraire de ce que lui demanderaient les envoyés de Lampsaque ; sur quoi le rhéteur l'aurait supplié de punir la ville pour sa défection. C'est en tout cas une jolie anecdote.

de vivres que pour peu de temps et qu'on devait se retirer lentement, en laissant derrière soi un désert dans lequel l'ennemi ne pût trouver ni vivres, ni bétail, ni abri; Alexandre serait ainsi vaincu sans combat, et on aurait empêché par un léger sacrifice un dommage plus grand dont on ne pouvait calculer les suites. Dans le conseil des généraux perses, l'avis de Memnon ne fut point écouté; on ne le trouvait pas digne de la majesté de la Perse: Arsitès notamment, le gouverneur de la Phrygie d'Hellespont, parla contre, disant qu'il ne laisserait pas mettre le feu à une seule maison dans sa satrapie, et les autres Perses opinèrent avec lui pour la bataille. Ils étaient poussés autant par le désir de combattre que par antipathie pour le Grec étranger dont l'influence était déjà trop grande auprès de Darius, et qui semblait vouloir faire durer la guerre pour monter plus haut encore dans la faveur royale. Ils marchèrent donc à la rencontre des Macédoniens jusqu'au Granique, et résolurent d'utiliser les berges escarpées de ce fleuve pour empêcher Alexandre de s'avancer plus loin. Ils s'établirent sur la rive droite, de manière que le bord du fleuve fut occupé par la cavalerie perse, tandis que le terrain qui s'étendait en montant à une certaine distance en arrière était occupé par les mercenaires grecs [1].

Cependant Alexandre s'avançait vers le Granique, à travers la plaine d'Adrastéa ; la grosse infanterie était divisée en deux colonnes, l'aile droite et l'aile gauche, flanquées à droite par la cavalerie macédonienne, à gauche par les cavaleries thessalienne et grecque; les bêtes de somme, avec la plus grande partie de l'infanterie légère, suivaient les colonnes; les sarissophores et environ cinq cents hommes d'infanterie légère formaient l'avant-garde, sous la conduite d'Hégélochos. Déjà la masse principale de l'armée s'approchait du fleuve, lorsque quelques sarissophores, revenant en arrière à bride abattue,

[1]) L'emplacement du champ de bataille est fixé par un plan que H. Kiepert a levé sur les lieux en 1842. Il se trouve juste au dessous de l'endroit où la route de l'Hellespont à Broussa franchit le Bigha-Tchai (Granique). L'ancien lit du fleuve, devenu aujourd'hui un marais (Edje-Gheui), côtoie le flanc ouest d'une éminence qui se prolonge durant six kilomètres environ dans la direction N.-E. et qui offre du côté de l'ancien lit une paroi à pic de dix à treize mètres de hauteur.

portèrent la nouvelle que les ennemis se tenaient sur la rive opposée en ordre de bataille, la cavalerie déployée en ligne sur la berge argileuse et escarpée du Granique, avec l'infanterie à petite distance derrière elle. Alexandre comprit aussitôt le défaut de la disposition des Perses, qui employaient à la défense d'un terrain difficile les armes propres à une attaque impétueuse, tandis qu'ils réduisaient leurs excellentes troupes mercenaires helléniques au rôle inactif de spectateurs d'un combat qu'eux seuls auraient pu soutenir. Une charge hardie de cavalerie devait suffire pour atteindre l'autre rive et gagner la bataille; les hypaspistes et les phalanges devaient suivre pour confirmer et utiliser la victoire. Il donna l'ordre aux colonnes de marche de s'étendre à droite et à gauche, et de se former en ordre de bataille. Parménion vint le trouver pour le dissuader du combat. Il était prudent, disait-il, de camper d'abord sur la rive du fleuve, car l'ennemi, inférieur en troupes de pied, n'oserait passer la nuit près des Macédoniens; il se retirerait, et le lendemain, avant que les Perses aient eu le temps de revenir et de se reformer, on pourrait sans danger opérer la traversée du fleuve : à cette heure, au contraire, l'entreprise ne semblait pas sans péril : le jour baissait; le fleuve était en maint endroit rapide et profond; la rive opposée était escarpée, et, comme on ne pourrait traverser en ligne, il faudrait passer en colonnes que la cavalerie prendrait en flanc et massacrerait avant qu'elles aient pu se préparer au combat. Enfin, les suites d'un premier échec ne seraient pas seulement fâcheuses pour le présent, mais auraient une influence décisive sur le sort de la campagne [1]. Le roi répondit : « Je vois bien tout cela; mais j'aurais honte, après avoir si facilement passé l'Hellespont, si ce filet d'eau nous retenait et nous empêchait de passer, tous tant que nous sommes ; cela

[1]) Le récit de Plutarque (*Alex.* 16) — à savoir qu'Alexandre, sachant que les rois de Macédoine avaient l'habitude de ne pas livrer de bataille (ἐξάγειν τὴν στρατιὰν) durant le mois Dæsios, avait tourné la difficulté en appelant ce mois le second Artémisios — ne peut guère servir à déterminer avec quelque précision la date de la bataille. Personne autre ne dit que le mois Artémisios ait été en Macédoine le mois intercalaire, et l'identification du Thargélion attique (mai) avec le Dæsios macédonien ne peut être acceptée qu'avec bien des réserves.

conviendrait aussi peu à la gloire des Macédoniens qu'à nos habitudes en face du danger ; et les Perses, je pense, s'enhardiraient, s'imaginant qu'ils peuvent se mesurer avec les Macédoniens parce qu'ils n'auront pas fait tout de suite l'expérience qu'ils redoutent ». Sur ce, il renvoya Parménion à l'aile gauche qu'il devait conduire, tandis qu'il se dirigeait lui-même vers les escadrons de l'aile droite.

A l'éclat de ses armes, au panache blanc de son casque, aux témoignages de respect de ceux qui l'environnaient, les Perses, sur l'autre rive, reconnurent qu'Alexandre se tenait en face de leur aile gauche et que c'était de ce côté qu'ils devaient attendre l'attaque principale. Ils se hâtèrent de placer le noyau de leur cavalerie en rangs serrés en face de ce point, tout au bord de la rivière; il y avait là Memnon avec ses fils, et Arsame avec ses propres cavaliers; venaient ensuite, dans la ligne de bataille, le gouverneur de Phrygie Arsitès, le satrape de Lydie Spithridate, avec les cavaliers hyrcaniens et quarante nobles Perses formant son escorte, puis les masses de cavalerie formant le centre, enfin celles de l'aile droite sous les ordres de Rhéomithrès [1]. Un instant les deux armées se tinrent en silence, dans une anxieuse attente, en face l'une de l'autre, les Perses tout prêts à fondre sur l'ennemi, s'il voulait traverser le fleuve, au moment où il gravirait la rive escarpée et avant qu'il pût se mettre en ordre, Alexandre explorant le fleuve d'un coup d'œil rapide, pour saisir l'endroit où l'attaque était possible. Montant alors sur son cheval de bataille, le roi exhorta ses soldats à le suivre et à combattre en hommes; puis il donna le signal de l'attaque. En avant, pour ouvrir le combat, marchait Amyntas le Lynceste, avec les sarissophores, les Péoniens et un régiment d'hypaspistes [2], auquel on avait adjoint l'escadron d'Apollonia, conduit par Ptolémée fils de Philippe, et placé ce jour là en tête de la cavalerie [3]. Dès que

[1]) Du moins Diodore (XVII, 19) indique ces points du front de bataille : il place à l'aile droite 1000 cavaliers mèdes, 2000 autres sous Rhéomitrès et 2000 Bactriens.

[2]) C'était sûrement une *taxis* d'hypaspistes : Arrien (I, 22, 4) en cite deux, dont l'une sous les ordres du chiliarque Addæos.

[3]) C'est l'*île* de Socrate, lequel était présent, comme on le voit par un passage d'Arrien (I, 15, 1). Ce Ptolémée qui, malgré la présence de l'ilarque,

ces premières troupes furent entrées dans le fleuve, le roi s'avança derrière elles avec les autres escadrons d'hétæres, au son des trompettes et au bruit des chants de guerre [1]. Il voulait, tandis que Ptolémée occupait par son attaque l'extrémité de l'aile droite de l'ennemi, fondre sur le centre et le disperser avec les sept escadrons en faisant demi-conversion à droite, appuyé à gauche sur la ligne de l'infanterie qui s'avançait derrière lui, et à droite sur Ptolémée, tandis que Parménion, suivant le fleuve en ligne oblique, devait paralyser l'aile droite.

Dès qu'Amyntas et Ptolémée furent près de l'autre rive, la bataille commença. Les Perses, commandés sur ce point par Memnon et par ses fils, s'opposèrent de toutes leurs forces à ce que l'ennemi gravît la berge : les uns lançaient du haut de la rive leurs javelots ; les autres, s'approchant de l'eau, repoussaient immédiatement ceux qui en voulaient sortir. Ceux-ci, plus gênés encore par l'argile glissante du bord, se trouvaient dans une position difficile et éprouvèrent de grandes pertes, surtout ceux qui se trouvaient le plus à droite, car ceux de la gauche se trouvaient déjà appuyés. En effet, le roi, avec l'*agèma* de la cavalerie [2], s'avançait à travers le fleuve et s'élançait vers le point de la rive où se tenaient le gros des ennemis et les chefs de l'armée. Aussitôt s'engagea sur ce point, autour de la personne du roi, un combat acharné auquel vinrent successivement prendre part les autres escadrons qui avaient suivi Alexandre à travers le fleuve. Ce fut un engagement de cavalerie, qui par l'opiniâtreté, la solidité, la fureur des combattants, ressemblait à un combat d'infanterie ; pressé cheval contre cheval, homme contre homme, on combattait, les Macédoniens avec leurs lances, les Perses avec leurs jave-

commande le bataillon, doit être le σωματοφύλαξ que l'on rencontre dans Arrien (I, 22, 4), et le fait est caractéristique pour faire apprécier la situation des *somatophylaques*.

[1]) προεμβάλλει εἰς τὸν ποταμόν (Arrian., I, 14, 6). Alexandre traverse le fleuve à gué : ἐμβαίνει ἐς τὸν πόρον λοξὴν ἀεὶ παρατείνων τὴν τάξιν ᾗ παρεῖλκε τὸ ῥεῦμα. Polyænos (IV, 3, 16) appelle la manœuvre d'Alexandre un mouvement débordant l'aile (ὑπερεκέρασεν) : cela suffit pour juger l'auteur qui lui a fourni les extraits de cette deuxième série.

[2]) On voit par Arrien (I, 15, 6) qu'Alexandre était à la tête de cette troupe.

lots plus légers et ensuite avec leurs sabres recourbés, les uns pour rejeter les Perses dans la plaine, les autres pour refouler les Macédoniens dans le fleuve. Au plus fort de la mêlée, on voyait s'agiter le panache blanc du roi : au milieu de la lutte ardente, sa lance vole en éclats; il crie à son écuyer de lui en donner une autre, mais lui aussi avait eu sa lance brisée, il combattait avec un tronçon qu'il tenait par le haut. Démaratos de Corinthe présente son arme au roi. A peine Alexandre s'en est-il emparé qu'un nouvel essaim de Perses d'élite vient fondre sur lui; Mithridate est à leur tête, il se précipite en avant contre le roi et le blesse à l'épaule d'un coup de javelot; mais Alexandre, d'un coup de lance, étend raide mort à ses pieds le prince perse. Au même instant, le frère de celui qui vient de tomber, Rhœsacès, se précipite sur Alexandre; d'un coup de sabre il fend le casque du roi, et l'arme effleure la peau du front. Alexandre pousse sa lance en avant; le fer transperce l'armure du Perse, s'enfonce profondément dans sa poitrine, et Rhœsacès tombe de cheval à la renverse. Aussitôt Spithridate, le satrape de Lydie, s'élance sur Alexandre ; déjà son sabre est levé sur la tête du roi; il va lui porter un coup mortel, mais Clitos le Noir se jette en avant; d'un seul coup il tranche le bras du Barbare et lui donne ensuite le coup de grâce. La lutte, en se prolongeant, devenait de plus en plus sauvage; les Perses combattaient avec la plus grande valeur pour venger la mort de leurs chefs, tandis que de nouveaux bataillons traversaient sans cesse le fleuve, entraient dans la mêlée, multipliaient le carnage. En vain les généraux Niphatès, Pétinès, Mithrobouzane, cherchent à résister; en vain Pharnace, le gendre de Darius, Arboupalès, l'oncle d'Artaxerxès, s'efforcent de retenir leurs troupes qui commencent à se débander; eux aussi ne tardent pas à mordre la poussière. Le centre des Perses une fois enfoncé, la fuite devint générale. Mille Perses environ, disent les uns, deux mille cinq cents, disent les autres, restaient sur le champ de bataille; le reste s'enfuyait au loin de tous côtés. Alexandre ne les poursuivit pas longtemps, car les bataillons encore entiers de l'infanterie ennemie se tenaient sur la hauteur, commandés par Omarès et déterminés à soutenir, en face des

Macédoniens, la gloire des mercenaires helléniques. C'était tout ce qui leur restait; spectateurs oisifs d'un combat sanglant que leur coopération eût peut-être changé en victoire, sans ordres déterminés pour le cas d'une défaite que l'orgueil des princes perses avait crue impossible, leurs bataillons, qui auraient pu du moins assurer à l'armée une retraite honorable, restèrent cloués sur les hauteurs par l'étonnement et la perplexité : la fuite désordonnée des escadrons de la cavalerie les avait livrés à l'ennemi; réduits à leurs propres forces, ils attendaient l'attaque de l'armée victorieuse et la mort, déterminés à vendre leur vie aussi chèrement que possible [1]. Alexandre lança sur eux la phalange, tandis que de tous côtés la cavalerie entière, même celle des Thessaliens et des Grecs de l'aile gauche, se précipitait contre eux. Après un court et sanglant combat, dans lequel le roi eut un cheval tué sous lui, les mercenaires étaient terrassés; à l'exception de quelques hommes qui purent se cacher parmi les cadavres, pas un n'échappa; deux mille furent faits prisonniers.

Les pertes d'Alexandre furent relativement minimes; à la première attaque, vingt-cinq cavaliers de l'escadron d'Apollonia restèrent sur la place; en dehors de ceux-ci, une soixantaine d'hommes de la cavalerie et trente fantassins avaient succombé [2]. Le lendemain ils furent enterrés dans leur équipement de guerre; on leur rendit les honneurs militaires, et leurs ascendants et descendants en Macédoine furent exemptés

[1]) D'après Plutarque (*Alex.* 16), ces mercenaires hellènes ont demandé à capituler. Mais il faudrait savoir à quelles conditions ils voulaient capituler : s'ils demandaient la liberté de rejoindre le Grand-Roi, Alexandre fit ce qu'il devait faire en les exterminant. Ce qui étonne davantage, c'est que ces 20.000 Hellènes, dans une lutte aussi désespérée, n'aient abouti qu'à se faire tailler en pièces. Plutarque dit que la majeure partie des pertes d'Alexandre ont été causées par le combat avec ces mercenaires : les vingt-cinq cavaliers tombèrent ἐν τῇ πρώτῃ ἐσβολῇ.

[2]) A Halicarnasse, les pertes pour un engagement de nuit montent à 16 morts et environ 300 blessés (proportion de 1 à 18 1/2). Ce qui élève autant ce dernier chiffre, c'est que dans l'obscurité les combattants n'avaient pas pu se garantir convenablement. Si l'on admet pour un combat de jour ne fût-ce que la proportion de 1 : 8, on peut dire que dans l'escadron d'Apollonia tout le monde à peu près a été blessé.

de tout impôt [1]. Alexandre prit soin en personne des blessés, alla les voir, se fit montrer leurs blessures et raconter par chacun comment il avait été frappé. Il ordonna aussi qu'on ensevelît les généraux perses ainsi que les mercenaires grecs qui avaient trouvé la mort au service de l'ennemi ; au contraire, les prisonniers grecs furent chargés de fers et conduits en Macédoine, pour y subir la peine des travaux publics, parce qu'ils avaient combattu malgré le vote national de la Grèce et en faveur des Perses contre les Grecs ; ceux de Thèbes seuls obtinrent leur pardon. Le riche camp des Perses tomba aux mains d'Alexandre, qui partagea le butin de la victoire avec ses alliés. Ils envoya à sa mère Olympias des coupes d'or, des tapis de pourpre et autres objets précieux trouvés dans les tentes des princes perses; enfin, il décida que vingt-cinq statues de bronze seraient fondues par le statuaire Lysippe et érigées à Dion à la mémoire des vingt-cinq premiers cavaliers tombés dans la bataille. Il envoya à Athènes en ex-voto pour Pallas Athêna trois cents armures complètes, avec cette inscription : « Alexandre, fils de Philippe, et les Hellènes à l'exception des Lacédémoniens, sur les Barbares en Asie ».

Par la victoire du Granique, la puissance des Perses était anéantie en deçà du Taurus; les forces militaires des satrapies qui formaient le rempart du royaume étaient dispersées, découragées et réduites au point de ne plus oser se rencontrer en rase campagne avec les Macédoniens ; les garnisons perses des grandes villes, prises séparément, étaient trop faibles pour résister à une armée victorieuse; on pouvait les regarder comme vaincues. Il faut ajouter que beaucoup de généraux perses avaient succombé, entre autres le satrape de Lydie, et qu'Arsitès, le gouverneur de la Phrygie d'Hellespont, s'était donné la mort peu de temps après la bataille, poussé, dit-on, par le repentir et l'effroi de la responsabilité qui pesait sur lui. Enfin, les points les plus importants du littoral devaient être pour les Macédoniens une proie d'autant plus facile que, dans les riches cités grecques, il y avait toujours des démocrates pour

1) τῶν τε κατὰ τὴν χώραν ἀτέλειαν ἔδωκε καὶ ὅσας ἄλλας ἢ τῷ σώματι λειτουργίαι ἢ κατὰ τὰς κτήσεις ἑκάστων εἰσφοραί (Arrian., I, 16, 4. Cf. VII, 10, 4). — *cognatisque eorum immunitates dedit* (Justin., XI, 6, 13).

lesquels l'occasion se présentait de secouer le joug des Perses et celui des oligarques que les Perses leur avaient imposés.

Alexandre ne pouvait être indécis sur la route qu'il devait suivre pour tirer parti de sa victoire et pour en augmenter autant que possible les avantages. En s'avançant rapidement dans l'intérieur de l'Asie-Mineure, il pouvait s'emparer de vastes territoires et d'un riche butin; il pouvait gagner des terres et des peuples; mais son but était d'anéantir la puissance des Perses: or une flotte ennemie était déjà dans la mer Égée; s'il s'avançait dans l'intérieur, cette flotte pouvait opérer sur ses derrières, s'emparer des côtes et nouer des relations avec l'Hellade. Il fallait qu'Alexandre prévînt l'ennemi par ses succès sur terre; il devait élargir et assurer autant que possible la base de ses opérations pour s'avancer plus loin dans l'Est; s'il ne s'appuyait que sur l'Hellespont, les satrapies riveraines de la mer Égée restaient aux mains de l'ennemi, qui de là pourrait inquiéter ses flancs. Il était nécessaire d'occuper toute la côte de l'ouest et du sud de l'Asie-Mineure, pour pouvoir s'avancer au delà du Taurus. Ces côtes, toutes garnies de cités helléniques ou hellénisées, et encore sous l'impression de la victoire que le roi venait de remporter, seraient gagnées d'autant plus sûrement à la cause de la Grèce victorieuse qu'on agirait avec plus de célérité.

Alexandre donna la satrapie de la Phrygie d'Hellespont à Calas, fils d'Harpalos, qu'un séjour de deux années dans cette contrée y avait fait connaître, et qui paraissait propre à administrer cette province si importante au point de vue militaire; du reste, rien ne devait être changé dans l'administration; les impôts eux-mêmes restèrent tels que le Grand-Roi les avait établis. Les habitants qui n'étaient pas de race grecque vinrent pour la plupart se soumettre volontairement; on les laissa retourner dans leur pays sans leur rien demander de plus. Ceux de Zéleia, qui avaient marché avec l'armée perse au Granique, obtinrent leur pardon, parce qu'ils n'avaient pris part au combat que par contrainte. Parménion fut détaché et envoyé vers Dascylion, résidence du satrape de Phrygie; il s'empara de la ville, que déjà la garnison perse

avait évacuée. Il était inutile, du moins pour le présent, de s'avancer plus loin vers l'est dans cette direction, car Dascylion suffisait pour protéger les derrières de l'armée en marche vers le Midi.

Alexandre se dirigea lui-même vers le sud, marchant sur Sardes, qui était la résidence du satrape de Lydie. Cette ville était célèbre par sa vieille citadelle, bâtie sur une masse de rochers isolée et taillée à pic que le Tmole projette dans la plaine ; cette forteresse, environnée d'une triple muraille, passait pour imprenable ; le trésor de la riche satrapie s'y trouvait renfermé, et pouvait donner au commandant de la ville la possibilité d'augmenter et d'entretenir la garnison déjà importante par elle-même ; de plus, une force militaire puissante à Sardes aurait donné à l'armée navale des Perses le meilleur des points d'appui [1]. On n'en fut que plus heureux de voir paraître à deux milles environ en avant de la ville Mithrinès, commandant de la citadelle, accompagné des principaux citoyens ; ils venaient remettre aux mains d'Alexandre l'un la forteresse et le Trésor, les autres la ville. Le roi envoya en avant Amyntas, fils d'Andromène, pour occuper la citadelle, et lui-même le suivit après avoir pris un peu de repos. Il garda depuis lors près de lui le Perse Mithrinès et le traita avec toute sorte de distinction, autant à coup sûr pour récompenser sa soumission que pour faire voir comment il la récompensait. Il rendit aux Sardiens et à tous les Lydiens la liberté et la constitution de leurs pères, dont ils avaient été privés deux siècles durant sous l'oppression des satrapes perses. Pour honorer la ville, il résolut d'orner la citadelle d'un temple de Zeus Olympien. Tandis qu'il regardait autour de lui pour chercher un endroit favorable dans l'enceinte de l'acropole, un orage s'éleva subitement et, au milieu des éclairs et du tonnerre, une violente averse se mit à tomber sur l'emplacement où s'élevait jadis le palais royal de Lydie : ce fut cette place que choisit le roi pour la construction du temple qui devait parer désormais la forteresse imposante du célèbre Crésus [2].

[1]) Σάρδεις τὸ πρόσχημα τῆς ἐπὶ θαλάσσῃ τῶν βαρβάρων ἡγεμονίας (PLUT., *Alex.*, 17).

[2]) Arrien (I, 17, 5) rapporte cet *omen* d'une façon qui ferait croire qu'il

Sardes fut le second point important dans la ligne d'opérations d'Alexandre et comme la porte qui devait l'introduire dans l'intérieur de l'Asie-Mineure ; toutes les grandes routes du centre venaient aboutir à cette ville, qui servait pour ainsi dire d'entrepôt au commerce de l'Asie occidentale. L'administration de la Lydie fut confiée à Asandros, frère de Parménion ; une troupe de cavaliers et de fantassins armés à la légère fut mise sous ses ordres, comme garnison de la satrapie ; Alexandre lui laissa également Nicias et Pausanias, qui faisaient partie du corps des hétæres, le dernier en qualité de commandant du château de Sardes et de sa garnison, à laquelle fut affecté le contingent d'Argos, le premier comme collecteur des tributs. Un autre corps, composé des contingents du Péloponnèse et du reste des Grecs, fut envoyé, sous la conduite de Calas et d'Alexandre le Lynceste, qui avait remplacé Calas comme commandant de la cavalerie thessalienne, contre le territoire qui appartenait au Rhodien Memnon [1]. Après la chute de Sardes, il pouvait paraître nécessaire de pousser aussi plus loin l'occupation sur le flanc gauche et de s'assurer de la route qui remontait le long du Sangarios, en occupant une partie plus étendue de la côte de la Propontide. Enfin la flotte, que conduisait Nicanor, dut recevoir l'ordre, après la victoire du Granique, de faire voile vers Lesbos et Milet, et c'est probablement à son apparition que Mitylène entra dans la ligue macédonienne [2].

l'a emprunté à Ptolémée : d'ordinaire, c'est d'Aristobule que proviennent ces sortes de miracles et présages.

1) Arrien (I, 17, 8) dit expressément : ἐπὶ τὴν χώραν τὴν Μέμνονος. S'agit-il du domaine sur le lac Ascanien ou de quelque autre, c'est ce qu'on ne saisit pas. Les tribus bithyniennes cantonnées dans cet angle de l'Asie-Mineure étaient libres sous leur prince Bas, fils de Dydalsos (MEMNON ap. PHOT. cod. 20, 2).

2) On a des détails sur la tyrannie d'Agonippos à Érésos par les curieux documents épigraphiques que l'on trouve dans CONZE, *Reise auf der Insel Lesbos*, p. 35 sqq. et p. 29 (C. I. GRÆC., II. n° 2166 b. Add. p. 1023). Ils nous apprennent que le tyran, πόλεμον ἐξαράμενος πρὸς Ἀλέξανδρον καὶ τοὺς Ἕλλανας, a chassé les citoyens de la ville, enfermé dans la citadelle leurs femmes et leurs filles, encaissé 3,200 statères d'or..., etc., et que τὸ τελευταῖον ἀφικόμενος πρὸς Ἀλέξανδρον κατεψεύδετο καὶ διέβαλλε τοῖς πολίταις. On ne voit pas de quelle façon le roi est intervenu alors. Il est à remarquer que Erigyios et Laomédon étaient de Mitylène.

Le roi lui-même, en quittant Sardes, se dirigea avec le gros de l'armée vers l'Ionie, dont les villes avaient subi depuis de longues années le joug de garnisons perses ou celui d'oligarques inféodés à la Perse et, toutes courbées qu'elles étaient par une longue servitude, se souvenaient de leur premier état et nourrissaient un vif désir de recouvrer leur ancienne liberté, maintenant qu'un prodige des dieux semblait vouloir la leur rendre. Ce n'est pas que ces aspirations osassent se faire jour partout; dans les villes où le parti oligarchique était assez fort, le *dèmos* devait se taire; mais on pouvait être sûr qu'au moment où s'approcheraient les forces libératrices, la démocratie se réveillerait dans toute sa force, que partout le commencement d'une liberté nouvelle serait signalé à la mode hellénique par une joie sans bornes et par une explosion de haine passionnée contre les oppresseurs.

Éphèse, la reine des cités ioniennes, donna aux autres villes un grand exemple. Déjà du temps de Philippe, et peut-être par suite des décrets rendus à Corinthe en 338, le *dèmos* s'était affranchi; Autophradate avait été envoyé contre la ville avec une armée et avait convoqué les autorités pour entrer en négociations, mais, pendant la conférence, il avait donné l'ordre à ses troupes de tomber sur les habitants qui ne soupçonnaient aucun danger; un grand nombre furent faits prisonniers et un grand nombre mis à mort [1]. Depuis lors, on avait remis une garnison perse à Éphèse, et le pouvoir avait été confié aux mains de Syrphax et de sa famille.

Parmi ceux qui avaient quitté la cour de Pella après la mort de Philippe se trouvait Amyntas, fils d'Antiochos, dont le frère, nommé Héraclide, commandait l'escadron de Bottiée. Bien qu'Alexandre ne l'eût jamais traité qu'avec bonté, il s'était enfui de Macédoine et s'était retiré à Éphèse, soit qu'il eût conscience d'avoir commis quelque faute, soit qu'il voulût réaliser quelque mauvais dessein; l'oligarchie de cette ville l'avait comblé d'honneurs [2]. Pendant ce temps avait eu lieu la

[1]) Polyæn., VII, 27, 2.

[2]) Comme Arrien (I, 17, 9) dit que cet Amyntas s'était enfui de Macédoine, ce ne peut pas être l'Amyntas qui avait été envoyé en Asie comme avant-garde avec Parménion et Attale en 336 (Justin., IX, 5, 9).

bataille du Granique ; Memnon, avec les débris de l'armée vaincue, s'était enfui vers les côtes d'Ionie et se dirigeait vers Éphèse, où la nouvelle de la défaite des Perses avait causé la plus vive agitation ; le peuple espérait la restauration de la démocratie ; l'oligarchie courait les plus grands dangers. A ce moment Memnon parut devant la ville ; le parti de Syrphax se hâta de lui ouvrir les portes et commença, de concert avec les troupes perses, à exercer sa rage sur le parti populaire. Le tombeau d'Héropythos, le libérateur d'Éphèse, fut fouillé et profané ; le trésor sacré dans le grand temple d'Artémis fut pillé, la statue du roi Philippe dans le temple renversée ; en un mot, on commit toutes les dévastations qui d'ordinaire accompagnent la chute plus encore que les débuts des pouvoirs despotiques [1]. Cependant, l'armée victorieuse d'Alexandre s'approchait de plus en plus ; déjà Memnon s'était retiré à Halicarnasse, pour y prendre des mesures de défense aussi énergiques que possible ; Amyntas, qui ne se sentait plus en sûreté au milieu de l'agitation populaire et qui ne pensait pas qu'on pût défendre la ville contre les Macédoniens, se hâta, avec les mercenaires qui étaient dans la place, de s'emparer de deux trirèmes dans le port, et s'enfuit vers la flotte perse qui, forte de quatre cents voiles, s'était déjà montrée dans la mer Égée. A peine le peuple se vit-il délivré de ces bandes, qu'il se souleva tout entier contre le parti oligarchique ; un grand nombre d'hommes distingués prirent la fuite ; Syrphax, son fils et les fils de son frère, se sauvèrent dans les temples ; le peuple les arracha des autels et les lapida ; on se mit à la recherche des autres pour les dévouer à une mort semblable. Le lendemain de la fuite d'Amyntas, Alexandre entra dans la ville et mit fin au massacre ; il ordonna que ceux qui avaient été bannis à cause de lui fussent rappelés et que la démocratie

[1]) Si tenté qu'on soit de se représenter la « politique sacerdotale » comme ayant fait cause commune avec les oligarques et s'étant déclarée pour la Perse, il faut avouer que cette conjecture n'est guère appuyée par les textes. La statue de Philippe dans le temple (Arrian., I, 17, 11) montre que les prêtres n'étaient même pas simplement d'opinion antimacédonienne. C'est l'oligarchie victorieuse avec l'aide de Memnon qui a renversé ladite statue : c'est elle aussi, et non pas le *dêmos*, qui a pillé le Trésor du temple (Arrian., *ibid.*).

fût à jamais le gouvernement de la cité. Les taxes qui jusqu'alors avaient été payées aux Perses furent, d'après son ordre, assignées au temple d'Artémis, dont il étendit le droit d'asile jusqu'à un stade à partir des degrés de l'édifice [1]. Il est possible que la nouvelle limite du *téménos* ait été déterminée en même temps, pour prévenir un nouveau conflit entre les autorités religieuse et politique. Par l'intermédiaire d'Alexandre, la paix fut rétablie dans la commune elle-même, et « si quelque chose fait honneur au roi », dit Arrien, « c'est la conduite qu'il tint en cette occasion à Éphèse ».

Dans cette cité arrivèrent des députés de Tralles et de Magnésie sur le Méandre pour apporter à Alexandre la soumission de ces deux villes, qui étaient les plus importantes de la Carie septentrionale. Parménion fut envoyé pour en prendre possession, avec un corps de cinq mille hommes de pied et de deux cents chevaux [2]. En même temps Alcimachos [3], frère de Lysimaque, fut envoyé dans le Nord, avec un nombre égal de troupes, vers les villes éoliennes et ioniennes, avec ordre d'abolir partout l'oligarchie, de restaurer la puissance populaire, de rétablir les anciennes lois, et d'exempter ces villes

[1]) L'anecdote suivant laquelle Alexandre aurait promis aux Éphésiens d'achever la construction de leur temple, s'ils le laissaient inscrire son nom sur la frise de l'édifice, date d'une époque postérieure, comme l'indique l'anachronisme commis par l'Éphésien qui est censé lui répondre : « Il ne convient pas qu'un dieu consacre un temple à une déesse ». On prendrait l'historiette pour une invention des écoles de déclamation, si elle n'était déjà rapportée par Artémidore (ap. Strab., XIV, p. 641). La garantie de cet Éphésien, qui vivait au temps des guerres de Mithridate, ne la rend pas plus croyable. Quant à ce qu'il ajoute à propos de cette offre du roi, τοὺς δὲ Ἐφεσίους μὴ ἐθελῆσαι, πολὺ μᾶλλον οὐκ ἂν ἐθελήσαντας ἐξ ἱεροσυλίας καὶ ἀποστερήσεως φιλοδοξεῖν, on est encore moins en droit d'en conclure qu'un parti a décliné sèchement l'offre d'Alexandre, en qualifiant d'ἱεροσυλία la dédicace projetée par lui, tandis que l'autre parti aurait su donner à son refus la forme courtoise mentionnée plus haut.

[2]) Cet envoi et celui d'Antimachos — chacun, suivant Arrien, de 2,500 πεζοὶ τῶν ξένων καὶ Μακεδόνες παραπλήσιοι et 200 ἱππεῖς τῶν ἑταίρων — montrent d'une manière irrécusable que, pour ces sortes d'expéditions, on ne tenait pas compte du groupement en phalanges.]

[3]) On trouve Ἀντίμαχον dans le *Cod. Flor.*, Ἀλκίμαλον dans d'autres mss. Celui de Paris, dont s'est servi C. Müller, donne Ἀλκίμαχον. C'est le personnage auquel on décerne des honneurs dans l'inscription du C. I. Attic., II, n° 123.

des tributs qu'elles avaient jusqu'ici payés aux Perses. Cette expédition eut pour résultat que, dans Chios même, l'oligarchie, qui avait Apollonide à sa tête, tomba; qu'à Lesbos la tyrannie fut détruite à Antissa et à Érésos, et qu'on s'assura de Mitylène par une garnison macédonienne [1].

Le roi lui-même resta encore quelque temps à Éphèse, dont le séjour lui était rendu doublement cher par ses relations avec Apelle, le plus grand des peintres de ce temps. C'est de cette époque que date le portrait d'Alexandre portant la foudre dans sa main, tableau qui fut longtemps un ornement du grand temple d'Artémis [2]. Le roi était occupé de toutes sortes de projets pour la prospérité des villes grecques de la côte [3]. Tout d'abord, il ordonna de relever Smyrne qui, depuis que le roi de Lydie l'avait détruite, s'était disséminée en plusieurs bourgades; de relier par une digue la ville de Clazomènes avec l'île qui lui servait de port, et de percer l'isthme de Clazomènes jusqu'à Téos, afin que les vaisseaux ne fussent pas forcés de faire un long circuit autour du cap Noir. Ce travail ne fut pas exécuté; mais longtemps après on célébrait encore dans l'isthme, au milieu d'un bois consacré au roi Alexandre, les jeux institués par « la ligue des Ioniens » en l'honneur de leur libérateur [4].

Après avoir encore une fois sacrifié dans le temple d'Artémis et avoir passé en revue ses troupes revêtues de leur arme-

[1]) L'expulsion des tyrans dans les deux villes lesbiennes est mentionnée par [DEMOSTH.,] *De fœd. Alex.*, § 7; la garnison mise à Mitylène, par Arrien (II, 1, 3). Seul, Aristonicos, que Polyænos (V, 44, 3) appelle Aristonymos, paraît s'être maintenu encore à Méthymne (ARRIAN., III, 2, 4).

[2]) PLIN., XXX, 5, 10. ÆLIAN., *Var. Hist.*, II, 2. XII, 34. Élien fait ici des confusions de toute sorte. L'histoire de Pancaste nue paraît être, d'après Plutarque (*Alex.*, 21), un conte charmant, imaginé à la plus grande gloire d'Alexandre.

[3]) C'est à cette époque que doit remonter la dédicace pour la construction ou reconstruction du temple de Priène, attestée par l'inscription du C. I. GRÆC., II, n° 2904 (LE BAS, III, 1, n° 187) : Βασιλεὺς Ἀλέξανδρος | ἀνέθηκε τὸν ναὸν | Ἀθηναίῃ Πολιάδι. Le Βασιλεὺς paraît cependant indiquer que la dédicace a eu lieu plus tard, vers la fin du règne.

[4]) ἄλσος καθιερώμενος Ἀλεξάνδρῳ τῷ Φιλίππου καὶ ἀγὼν ὑπὸ τοῦ κοινοῦ τῶν Ἰώνων Ἀλεξάνδρεια καταγγέλλεται συντελούμενος ἐνταῦθα (STRAB., XIV, p. 644). Du reste, ce n'est pas précisément le mont Mimas, comme le dit Pausanias II, 1, 5), qu'Alexandre a eu l'intention de percer de part en part.

ment complet comme pour une bataille, Alexandre partit le lendemain avec son armée, composée de quatre escadrons de cavalerie macédonienne, des cavaliers thraces, des Agrianes, des archers et d'environ 12,000 hoplites et hypaspistes, et prit la route de Milet [1]. A l'approche de l'arrière-saison, cette ville était, à cause de son vaste port, d'une très grande importance pour la flotte des Perses, si elle voulait tenir la mer Égée. Le Grec Hégésistrate, commandant de la garnison perse de Milet, avait précédemment écrit au roi pour lui offrir la reddition de la place; mais, ayant été informé de l'approche de la grande flotte des Perses, il avait résolu de leur conserver ce port de mer important. Cette circonstance ne fit qu'exciter l'ardent désir qu'avait Alexandre de s'emparer de la ville.

Milet était située sur un promontoire au sud du golfe Latmique, à trois milles au sud du promontoire de Mycale et à quatre milles de l'île de Samos qu'on voit surgir des eaux à l'horizon; la ville elle-même, partagée en faubourgs et en ville intérieure, celle-ci munie de fortes murailles et de fossés profonds, ouvre sur le golfe ses quatre ports, dont le plus spacieux et le plus important se trouve dans l'île de Ladé, à quelque distance de la côte. Ce port, assez vaste pour abriter une flotte, fut plus d'une fois la cause que des batailles navales se livrèrent dans le voisinage, batailles dont la garnison de la ville décida souvent le succès. Les ports contigus à la ville, séparés les uns des autres par de petits îlots rocheux, sont très commodes pour le commerce; mais ils sont moins spacieux et la rade de Ladé les commande tous. La riche et commerçante cité n'avait pas été précisément opprimée par les Perses, qui lui avaient laissé sa démocratie; peut-être avait-elle espéré pouvoir rester neutre dans la lutte des deux puissances; en tout cas, elle avait envoyé à Athènes demander du secours [2].

[1]) Comme les deux colonnes de Parménion et d'Alcimachos comptaient 10,000 hommes de pied et 400 cavaliers, que les cavaliers thessaliens et grecs et les contingents des alliés en infanterie — c'est-à-dire certainement plus de 6,000 hommes de pied et plus de 1,200 chevaux — se trouvaient détachés en Bithynie sous Calas, Alexandre n'avait pas sous la main plus de 13 à 14,000 hommes de pied et environ 3,000 cavaliers. Parménion doit l'avoir rejoint avec sa colonne sur la route d'Éphèse à Milet.

[2]) Gell., II, 9.

Nicanor, qui commandait la « flotte hellénique », atteignit la hauteur de Milet avant l'arrivée de la flotte perse qui était supérieure en nombre, et vint mouiller près de l'île avec ses cent soixante trirèmes. Au même moment, Alexandre était apparu sous les murs de la ville; il s'était emparé des faubourgs et avait enfermé la ville intérieure par une circonvallation. Pour renforcer l'importante position de Ladé, il avait fait occuper l'île par les Thraces et quatre mille mercenaires environ, et donné ordre à sa flotte de bloquer très attentivement Milet du côté de la mer. Trois jours après, la flotte des Perses était en vue : s'apercevant que le golfe était occupé par des vaisseaux helléniques, l'ennemi gouverna au nord et vint mouiller devant le promontoire de Mycale. Sa flotte était forte de quatre cents voiles.

Les flottes hellénique et perse étaient si rapprochées l'une de l'autre qu'un combat naval semblait inévitable; bon nombre des généraux d'Alexandre le désiraient; on paraissait assuré de la victoire, et le vieux et prudent Parménion lui-même conseillait le combat, car on avait vu, disait-il, — c'est un argument qu'Arrien met dans sa bouche — on avait vu un aigle se poser sur le rivage à la proue du vaisseau d'Alexandre; les Grecs avaient toujours vaincu sur mer les Barbares, et d'ailleurs le présage tiré de l'aigle ne laissait aucun doute que telle était la volonté des dieux. Il ajoutait qu'une victoire navale serait d'une extrême utilité pour toute l'entreprise, tandis qu'une défaite ne pouvait faire perdre que ce qu'on n'avait déjà plus, puisque les Perses, avec leurs quatre cents navires, étaient maintenant les maîtres de la mer. Enfin Parménion déclarait qu'il était prêt à monter à bord et à prendre part au combat [1]. Alexandre repoussa ce conseil : hasarder un combat dans les circonstances présentes serait aussi inutile que périlleux; ce serait une témérité folle que de vouloir engager cent soixante vaisseaux contre une flotte aussi supérieure en nombre, et d'entreprendre de combattre les Cypriotes et les Phéniciens avec des marins aussi peu expérimentés que les siens. Les Macédoniens, invincibles sur la terre ferme, ne devaient

[1]) ARRIAN., I, 18, 6.

pas, disait-il, s'exposer à devenir la proie des Barbares sur la mer, qui leur était peu familière et où l'on était obligé de tenir compte de mille hasards ; car une défaite n'entraînerait pas seulement un grave préjudice pour l'avenir de son entreprise, mais encore fournirait aux Hellènes un prétexte à défection, tandis qu'une victoire n'apporterait qu'un mince avantage, attendu que le cours de sa campagne sur la terre ferme amènerait de lui-même l'anéantissement de la flotte des Perses. Tel était, ajoutait-il, le sens du prodige ; l'aigle qu'on avait vu se tenait sur la terre pour montrer que c'était sur la terre qu'on vaincrait les forces navales des Perses : ce n'était pas assez de ne rien perdre ; ne pas gagner était déjà une perte. La flotte resta donc tranquille dans la rade de Ladé.

Alors Glaucippos, un des notables de Milet, vint au camp du roi pour déclarer, au nom du peuple et des bandes mercenaires aux mains desquels était présentement la ville, que Milet était prête à ouvrir ses portes et ses ports indistinctement aux Macédoniens et aux Perses, si Alexandre voulait lever le siège. Le roi répondit qu'il n'était pas venu en Asie pour se contenter de ce qu'on voudrait bien lui accorder, et qu'il saurait imposer sa volonté ; c'était de sa générosité qu'on avait à attendre, pour la violation de la parole donnée, ou le pardon, ou le châtiment que la ville avait mérité par une résistance aussi coupable que vaine ; Glaucippos n'avait qu'à retourner promptement dans la ville pour annoncer aux Milésiens qu'ils pouvaient s'attendre à un assaut. Le lendemain, les balistes et les béliers commencèrent à fonctionner ; bientôt une brèche s'ouvrit dans la muraille ; les Macédoniens s'élancèrent dans la ville, tandis que leur flotte, ayant vu de l'endroit où elle se tenait à l'ancre l'assaut commencé, fit aussitôt force de rames et barra l'entrée du port de la ville, de manière que les trirèmes, serrées l'une contre l'autre et la proue en dehors, empêchaient la flotte perse de porter secours aux Milésiens et ceux-ci de se sauver sur la flotte perse. Habitants et mercenaires, pressés de tous côtés dans la ville et sans espoir d'échapper, cherchaient leur salut dans la fuite. Les uns, se laissant flotter sur leurs boucliers, atteignirent un des îlots des ports : d'autres cherchèrent à échapper avec des bateaux aux

trirèmes helléno-macédoniennes ; la plupart périrent dans la ville. Les Macédoniens, maintenant maîtres de la place, se dirigèrent alors vers l'îlot, sous la conduite même du roi, et déjà les échelles étaient appliquées des trirèmes à la rive escarpée pour opérer de force l'escalade, lorsque le roi, pris de compassion pour tous ces braves qui cherchaient encore à se défendre ou qui étaient prêts à mourir avec gloire, ordonna de les épargner et leur fit offrir leur grâce, à condition qu'ils prendraient du service dans son armée. Ainsi furent sauvés trois cents mercenaires grecs. Alexandre accorda la vie et la liberté à tous les Milésiens qui n'avaient pas trouvé la mort durant l'assaut.

De Mycale, la flotte perse avait assisté à la chute de Milet sans pouvoir faire la moindre chose pour sauver la ville. Chaque jour elle croisait en face de la flotte hellénique, dans l'espoir de l'attirer à un combat, et le soir elle rentrait, sans avoir réussi, dans la rade du promontoire. Cet ancrage était fort incommode, car les Perses étaient obligés d'aller la nuit puiser de l'eau potable dans le Méandre, éloigné d'environ trois milles. Le roi entreprit de les chasser de leur position sans faire perdre à sa propre flotte la place à la fois assurée et assurante qu'elle occupait. Il envoya les cavaliers et trois régiments d'infanterie, sous les ordres de Philotas, le long de la côte du promontoire de Mycale, avec ordre d'empêcher toute tentative des ennemis pour descendre à terre ; de sorte que, bloqués pour ainsi dire sur mer, ils furent alors contraints par le manque complet d'eau et de vivres d'aller à Samos pour prendre à bord le nécessaire. A leur retour, ils disposèrent de nouveau leurs vaisseaux en ligne de bataille comme pour offrir le combat; mais, voyant que la flotte hellénique se tenait au repos à Ladé, ils envoyèrent cinq navires dans le port qui était situé entre le camp et les îlots et qui séparait l'armée de la flotte, dans l'espérance de surprendre les vaisseaux dégarnis de leur équipage; car ils savaient qu'ordinairement les hommes quittaient leurs navires et se dispersaient pour se procurer du bois et des provisions. Dès qu'Alexandre eut vu s'approcher ces cinq vaisseaux, il donna aussitôt à ses marins, qui justement étaient présents, l'ordre de monter sur dix tri-

rèmes et de s'avancer au large pour donner la chasse à l'ennemi. Les vaisseaux perses se hâtèrent de regagner leur flotte, avant que les trirèmes ne fussent à portée; l'un d'eux, qui était mauvais voilier, tomba aux mains des Macédoniens et fut coulé; c'était un vaisseau d'Iasos en Carie. L'escadre perse, sans renouveler ses tentatives contre Milet, se retira à Samos.

Ce qui venait de se passer avait convaincu le roi que la flotte perse n'exercerait plus aucune influence sensible sur les mouvements de ses forces de terre, qu'elle ne tarderait même pas à être chassée complètement loin de la terre ferme par une occupation progressive des côtes, obligée de renoncer désormais à toute intervention dans les actions décisives et à se tenir provisoirement à l'ancre près des îles. Alexandre, en plein élan offensif sur la terre ferme, voyait donc maintenant ses forces navales réduites à la défensive et dans l'impossibilité de tenir la mer en face d'un ennemi trois fois plus nombreux. Malgré les importants services que sa flotte lui avait rendus au commencement de la campagne en couvrant les premières opérations de l'armée de terre, elle lui était devenue à peu près inutile depuis que la puissance des Perses était renversée en Asie-Mineure, tandis qu'elle entraînait à des dépenses énormes. Cent soixante trirèmes exigeaient trente mille matelots et soldats, effectif presque aussi grand que l'armée destinée à renverser l'empire perse : elles coûtaient par mois plus de cinquante talents de solde, et peut-être autant d'entretien, sans rapporter ni nouvelles conquêtes, ni nouveau butin, ainsi que le faisait chaque jour l'armée de terre, qui ne coûtait guère plus d'entretien. Les caisses d'Alexandre étaient épuisées et il n'avait à attendre pour le moment aucune rentrée importante, puisque les cités grecques affranchies avaient été exemptées de tribut et que les villes de l'intérieur ne devaient être ni mises à contribution, ni pillées, mais seulement soumises à l'ancienne taxe, qui était fort minime. Tels furent les motifs qui portèrent le roi à licencier sa flotte dans l'automne de 334; il ne retint près de lui qu'un petit nombre de vaisseaux pour les transports le long des côtes, entre autres les vingt navires qu'Athènes avait fournis; le but de cette mesure était

soit d'honorer les Athéniens, soit de conserver un gage de leur fidélité, dans le cas très probable où la flotte ennemie se tournerait du côté de la Grèce [1].

Maintenant, après le licenciement de la flotte, il devenait doublement important pour Alexandre d'occuper toutes les régions du littoral, toutes les villes maritimes, tous les ports, pour exécuter ce blocus continental par lequel il espérait épuiser les forces navales des Perses. Sur la côte de la mer Égée restait encore la Carie, et dans la Carie Halicarnasse, ville doublement importante par sa situation à l'entrée de cette mer, et parce que les derniers débris des forces perses en Asie Mineure s'étaient réunis dans cette place exceptionnellement forte et s'y préparaient à la résistance.

Une cinquantaine d'années auparavant, au temps d'Artaxerxès II, la Carie avait été sous la domination du dynaste Hécatomnos d'Halicarnasse. Il portait le titre de satrape perse, mais il était à peu près indépendant et prêt à soutenir à la première occasion cette indépendance les armes à la main [2]. Il avait transporté sa résidence à Mylasa, dans l'intérieur de son territoire, et de là avait entrepris d'étendre notablement son domaine. Mausole, son fils et son successeur, suivit les plans de son père, et augmenta de toutes façons sa puissance et ses richesses. Après qu'on lui eut confié la Lycie [3], il régna sur deux importantes provinces maritimes de l'Asie Mineure, ce qui lui donna l'occasion de développer — son père ayant déjà combattu contre Cypre en qualité de navarque, —

[1]) Diodore dit que certains auteurs ont admiré, dans le licenciement de la flotte, un moyen stratégique employé par Alexandre pour contraindre les Macédoniens à faire preuve de bravoure en leur rendant le retour impossible. Ce moyen ne ferait honneur ni au talent stratégique du roi, ni au courage de son armée.

[2]) THEOPOMP., *fragm.* 111 ap. PHOT., cod. 176. ISOCRAT., *Panegyr.*, § 162. Isocrate l'appelle Καρίας ἐπίσταθμος : son fils Mausole est, d'après l'inscription du C. I. GRÆC., II, nº 2691 c, « satrape » (ἐξαιθραπεύοντος) en Carie.

[3]) Ceci résulte d'un passage des *Économiques* attribuées à Aristote (II, 15). Isocrate écrit bien, vers 380 : Λυκίας δ' οὐδ' εἷς πώποτε Περσῶν ἐκράτησεν : mais il se peut que plus tard la Lycie ait été adjugée à l'avide « satrape » de Carie pour habituer à l'obéissance cette confédération opiniâtre. L'inscription malheureusement très mutilée qu'a publiée G. HIRSCHFELD (*Monatsber. der Berl. Akad.*, 1874, p. 716), et où l'on reconnaît tout d'abord un traité entre Mausole et Phasélis, doit dater de cette époque.

les forces navales dont il disposait. Il reporta sa résidence à Halicarnasse qu'il agrandit en y annexant six petites localités, souleva la guerre Sociale contre Athènes, afin d'affaiblir la puissance maritime des Athéniens, et étendit même la main jusque sur Milet [1]. Après la mort de sa sœur et épouse Artémise, qui, d'après les mœurs cariennes, lui avait succédé (351), son second frère, Idrieus, avait pris le gouvernement (349) et, favorisé par les circonstances, avait soumis à sa domination Chios, Cos et Rhodes. Idrieus eut pour successeur sa sœur et épouse Ada (343); mais celle-ci, quatre ans après, fut dépouillée de la souveraineté par son plus jeune frère Pixodaros, de sorte qu'il ne lui resta plus que la forteresse d'Alinda. Pixodaros avait l'intention de se préparer à lutter pour son indépendance, au moyen d'une alliance avec la maison royale de Macédoine, dont les plans au sujet de l'Asie n'étaient plus un secret ; et ce qui montre combien il se croyait avancé, c'est qu'il faisait frapper des monnaies à son nom [2], ce qui — suivant l'opinion générale — n'était permis à aucun satrape. La discorde qui régnait à la cour de Philippe détruisit ses plans, de sorte que, obtempérant au désir du Grand-Roi, il maria sa fille avec le noble Perse Othontopatès [3], et celui-ci, à la mort de son beau-père, en 335, devint le chef de la dynastie carienne [4].

Aussitôt qu'Alexandre fut entré en Carie, Ada accourut à sa rencontre et lui promit de l'aider de toutes manières dans

[1]) On sait que, durant la guerre Sociale, les dynastes cariens avaient des garnisons à Rhodes, à Cos et à Chios ; en 346, Démosthène dit encore, dans son discours *pour la Paix :* τὸν Κᾶρα ἐῶμεν τὰς νήσους καταλαμβάνειν Χίον καὶ Κῶν καὶ Ῥόδον. Un passage de Polyænos (VI, 8) indique qu'ils portèrent aussi la main sur Milet : quant aux monnaies milésiennes avec ΕΚΑ et ΜΑ, il est douteux qu'il faille en rapporter la légende à Hécatomnos et Mausole (Cf. Waddington, *Mél. de Numism.*, p. 14).

[2]) ΠΙΞΩΔΑΡΟΥ (avec Ω et non pas O, comme le transcrit Pinder, *Die ant. Münzen des Berl. Museums*, 1851, n° 350. 351). Sur ses monnaies d'or, voir les renseignements donnés par Brandis, *Münzwesen Vorderasiens*, p. 475.

[3]) ΟΘΟΝΤΟΠΑΤΟ (Mionnet, III, 400 s. VI, t. 7, 5) et non pas Ὀροντοβάτης, comme l'écrit Arrien (I, 23, 1. 8). Sur la série des dynastes de Carie, voy. Strab., XIII, p. 657. Il est impossible de déterminer exactement la durée de chaque règne.

[4]) Arrian., *ibid.* Cf. Strab., *ibid.*

la conquête de cette province ; son nom seul devait gagner des amis au roi ; les gens aisés du pays étaient mécontents, disait-elle, de l'alliance renouvelée avec les Perses, tandis qu'elle, à l'opposé de son frère, avait toujours pris parti contre la Perse et pour la Grèce. Comme gage de la loyauté de ses intentions, elle priait le roi de vouloir bien être son fils adoptif. Alexandre ne repoussa pas ses propositions et lui laissa la possession d'Alinda. Les Cariens rivalisèrent de zèle pour se soumettre au roi, spécialement les villes grecques ; il restaura chez eux la démocratie, leur accorda l'autonomie et les exempta de tribut.

Il ne restait plus qu'Halicarnasse; Othontopatès s'y était retiré; Memnon lui-même, qui à Éphèse et à Milet n'avait trouvé ni le temps, ni l'occasion d'organiser une résistance avec quelque espoir de succès, s'était transporté dans cette ville avec les débris de l'armée vaincue au Granique, pour défendre la dernière position importante sur les côtes de l'Asie Mineure, de concert avec le satrape de Carie. La ville était entourée de trois côtés par de puissantes murailles, et le quatrième côté, celui du sud, faisait face à la mer. Elle possédait trois forteresses, l'Acropole, située sur une hauteur du côté du nord, la Salmacis, à l'angle sud-ouest, tout au bord de la mer, à l'entrée d'une presqu'île qui ferme à l'ouest la baie d'Halicarnasse, et enfin le Château royal, sur une petite île à l'entrée du port, lequel forme le fond du golfe. Memnon envoya au Grand-Roi sa femme et son enfant, sous prétexte de les garantir de tout danger, mais en réalité pour donner une marque et un gage de sa fidélité, que son origine grecque avait déjà trop souvent donné occasion de soupçonner. Le roi de Perse, pour reconnaître son dévouement et pour lui donner la latitude d'opérations que méritaient ses talents militaires reconnus et souvent éprouvés, lui avait confié le commandement en chef de toutes les forces navales perses et de tout le littoral[1]. Si la Perse pouvait encore sauver quelque débris de

[1]) τοῦ τε ναυτικοῦ παντὸς ἡγεμὼν καὶ τῆς παραλίου ξυμπάσης (ARRIAN., II, 1, 1). Après lui vient Autophradate : ce ne peut guère être celui qui, trente ans auparavant, avait défendu la cause du Grand-Roi (en qualité de *Karanos?*) contre les satrapes révoltés ; c'est sans aucun doute l'Autophradate qui avait tout dernièrement marché sur Éphèse.

sa puissance, Memnon paraissait être l'homme capable d'opérer ce sauvetage. Avec une activité extraordinaire, il avait encore augmenté la force d'Halicarnasse, autour de laquelle il avait notamment fait creuser un fossé large et profond ; il avait augmenté la garnison, formée de Perses et de mercenaires, et fait rentrer dans le port ses vaisseaux de guerre [1], afin de s'en servir pour protéger la défense et fournir des subsistances à la ville, en cas d'un long siège. Par ses ordres, l'île d'Arconnèse, qui commandait la baie à l'est, avait été fortifiée, et des garnisons avaient été mises dans Myndos, Caunos, Théra, Callipolis [2] ; tout, en un mot, avait été préparé pour faire d'Halicarnasse un point central de mouvements très importants, et un boulevard contre l'envahissement des Macédoniens. C'est pour cette raison qu'un nombre assez considérable d'hommes appartenant aux partis vaincus en Grèce étaient venus à Halicarnasse ; parmi eux se trouvaient les athéniens Éphialte et Thrasybule. Le Lynceste Néoptolème, un de ceux qui s'étaient enfuis lors du meurtre de Philippe, s'y trouvait aussi réfugié, èt cet Amyntas, fils d'Antiochos, dont il a été question plus haut [3], semble également s'être sauvé d'Éphèse avec les mercenaires et s'être retiré dans Halicarnasse. Si l'on parvenait, dans cette forte position, à arrèter les forces des Macédoniens, leurs communications avec leur patrie se trouveraient coupées, puisque la flotte perse commandait la mer, et il ne serait pas difficile d'exciter en Grèce une nouvelle levée de boucliers en faisant retentir le cri de liberté.

Cependant Alexandre marcha sur la ville, et, s'attendant à un long siège, il plaça son camp à environ mille pas des murailles. Les Perses commencèrent les hostilités en tombant sur les Macédoniens qui venaient d'arriver ; mais ils furent repoussés sans beaucoup de peine. Peu de jours après, le roi s'avança vers le nord, autour de la ville, avec une portion considérable

1) Le αἵ τε τριηρεῖς dans Arrien (II, 5, 7) semble bien indiquer que la flotte s'était retirée à Halicarnasse.

2) ARRIAN., II, 5, 7. Nous ne sommes plus en état de préciser la situation des deux dernières localités.

3) Voy. ci-dessus, p. 200.

de l'armée [1], en partie pour inspecter les murailles, mais principalement pour s'emparer de Myndos. Cette ville, peu éloignée d'Halicarnasse, pouvait être d'une grande importance pour le cours du siège, et la garnison de la place lui en avait promis la reddition s'il voulait se présenter pendant la nuit devant ses portes. Alexandre arriva, mais personne n'ouvrit. Enflammé de colère en se voyant ainsi trompé, le roi, qui n'avait ni machines, ni béliers, puisque l'armée ne s'était point préparée à une attaque, donna cependant l'ordre à ses soldats pesamment armés de s'avancer au pied des murailles et de commencer à les miner. Une tour s'écroula, mais sans ouvrir toutefois une brèche assez large pour qu'on pût tenter l'attaque avec succès. Au lever du jour, les habitants d'Halicarnasse, ayant remarqué la sortie des Macédoniens, envoyèrent aussitôt par mer des renforts à Myndos, et Alexandre retourna sans avoir abouti dans ses positions devant Halicarnasse.

Le siège de la place commença. Bientôt le fossé, large de vingt-cinq pieds et moitié aussi profond, fut comblé sous la protection de plusieurs « tortues », comme on appelait ces toits de boucliers, ce qui permit de faire approcher des murailles les tours au moyen desquelles on balayait les défenseurs des remparts, ainsi que les machines dont on se servait pour ouvrir des brèches [2]. Déjà les tours étaient près des murs, lorsque les assiégés firent une sortie pendant la nuit pour les incendier; mais l'alarme se répandit promptement parmi le camp; les Macédoniens, éveillés au milieu de leur sommeil, coururent porter secours à leurs avant-postes, et, après un court combat livré à la lueur des feux du camp, les assiégés furent rejetés dans la ville sans avoir atteint leur but. L'ennemi laissait sur le champ de bataille cent soixante-quinze cadavres, parmi lesquels celui du Lynceste Néoptolème. Les

[1]) Il prit avec lui les *iles* de la cavalerie, les hypaspistes, et les trois *taxes* d'Amyntas, Perdiccas, Méléagre.

[2]) Les terrassements exécutés lors du siège et la construction de machines permettent de conclure à coup sûr que les « armes spéciales » étaient représentées dans l'armée d'Alexandre, encore qu'il faille admettre que les travaux ordonnés et dirigés par les ingénieurs étaient exécutés par les combattants. Nos sources ne nous permettent pas de préciser davantage.

Macédoniens n'eurent que dix morts, mais le nombre de leurs blessés monta à trois cents, parce qu'ils n'avaient pu se couvrir suffisamment au milieu de l'obscurité de la nuit.

Les machines commencèrent à fonctionner. Bientôt, du côté nord de la ville, deux tours et la partie des murailles qui les séparait ne furent plus qu'un amas de ruines ; une troisième tour était fortement endommagée, et il était facile de l'abattre en la minant. Une après-midi, deux Macédoniens de la phalange de Perdiccas étaient assis à boire dans leur tente ; comme chacun vantait ses mérites et ses hauts faits, ils firent le serment de s'emparer, à la pointe de leur lance, d'Halicarnasse tout entière et de tous ces poltrons de Perses qui la remplissaient. Aussitôt les deux soldats prennent leur bouclier et leur lance, et s'en vont tout seuls droit au mur; ils brandissent leurs armes et poussent des cris en levant la tête vers les créneaux. Ceux qui se trouvaient sur les remparts, voyant et entendant ces bravades, firent une sortie contre les deux hommes; ceux-ci, sans lâcher pied, abattaient quiconque s'approchait de trop près et allongeaient des coups à ceux qui reculaient. Mais la foule des ennemis croissait à chaque instant, et les deux champions, qui malgré tout tenaient ferme, furent enfin accablés par le nombre. Cependant leurs camarades, qui avaient vu du camp cette étrange attaque, se précipitèrent pour leur porter secours ; en même temps les soldats sortaient de la ville en plus grand nombre, et un combat acharné s'en suivit sous les murs. Les Macédoniens eurent bientôt l'avantage ; les ennemis furent rejetés dans la place et, comme en ce moment les remparts se trouvaient presque sans défenseurs et déjà renversés sur un point, il semblait qu'il ne manquât pour s'emparer de la ville qu'un ordre d'attaque générale de la part du roi [1]. Alexandre ne le donna pas; il aurait voulu conserver la ville intacte, et il espérait qu'elle capitulerait.

Mais les ennemis avaient construit, en arrière de la brèche, un mur qui allait d'une tour à l'autre en forme de demi-lune. Ce fut contre cette nouvelle muraille que le roi dirigea ses efforts. Déjà l'angle rentrant qu'elle formait avait été débarrassé des

[1]) Cet incident caractéristique se trouve dans Arrien (I, 21).

décombres et des ruines et aplani de manière à permettre de commencer une nouvelle attaque ; on y fit avancer des paravents tressés en osier, de hautes tours de bois, des tortues et des béliers. Les assiégés firent une seconde sortie pour incendier les machines, tandis que des soldats, du haut des deux tours et de la muraille, soutenaient vivement leur attaque ; déjà plusieurs paravents et même une tour étaient en feu, et ce fut à grand peine que les troupes de Philotas, préposées à la garde du camp, purent préserver le reste. Alexandre parut alors pour leur porter secours, et les ennemis, jetant à la hâte leurs torches et leurs armes, se retirèrent derrière les murailles d'où ils décochèrent leurs traits sur les flancs et en partie dans le dos des assaillants, de manière à leur faire subir une perte assez importante.

Cette résistance opiniâtre montra au roi qu'il fallait agir plus énergiquement. Il fit de nouveau jouer les machines et présida lui-même à leur fonctionnement. Ce fut alors que Memnon résolut de tenter une sortie générale, sur les instantes prières qu'Éphialte, dit-on, lui fit de ne pas attendre la dernière extrémité[1]. Une partie de la garnison, sous la conduite d'Éphialte, s'élança au dehors, du côté où la muraille était très compromise, tandis que l'autre partie s'avançait contre le camp par une autre porte, celle de Tripylon, du côté où l'ennemi s'y attendait le moins. Éphialte combattit avec la plus grande valeur; ses soldats lancèrent sur les machines des torches à feu et des ronds de poix, mais l'attaque énergique du roi, soutenue par la grêle de traits et de grosses pierres qu'on lançait des hautes tours de siège, força les ennemis à plier après un combat des plus acharnés ; un grand nombre d'hom-

[1]) DIODOR., XVII, 26. Diodore donne sur ces combats autour d'Halicarnasse une foule de détails, mais peu sûrs et parfois confus. C'est le cas lorsqu'il fait succomber Néoptolémos comme stratège macédonien. Que cette partie de son récit soit empruntée à Clitarque ou à Callisthène, il est visible que son auteur a voulu flatter les Athéniens. Il peut être exact que les vieux soldats macédoniens aient été obligés de remonter le courage des jeunes recrues : mais le vétéran Atharrias, qui reparaît encore à plusieurs reprises même dans Quinte-Curce, est visiblement un *miles gloriosus*, un de ces types qu'emploie volontiers un historien artiste. Ce doit être le Tharrias qui, d'après [PLUT.,] *De glor. Alex.*, II, 7, avait perdu un œil au siège de Périnthe.

mes, et parmi eux Éphialte, restèrent sur le champ de bataille, et un plus grand nombre encore périrent dans leur fuite parmi les décombres des murs écroulés et à l'entrée trop étroite des portes de la ville. Pendant ce temps, de l'autre côté, deux régiments d'hypaspistes et quelques troupes d'infanterie légère, commandées par le garde du corps Ptolémée, avaient fait face à l'ennemi. Le combat dura longtemps ; Ptolémée lui-même, le chiliarque des hypaspistes Addæos, le commandant des archers Cléarchos, un grand nombre d'autres Macédoniens de distinction étaient déjà tombés, quand on parvint enfin à repousser l'ennemi : le pont étroit qui traversait le fossé se rompit sous le poids des fuyards ; un grand nombre furent précipités et périrent, les uns étouffés par ceux qui tombaient sur eux, les autres transpercés par les lances macédoniennes. Pendant cette déroute générale, ceux qui étaient restés dans la ville avaient promptement fermé les portes, afin que les Macédoniens n'entrassent pas à la suite des fuyards, de sorte que devant les portes se pressait une multitude de malheureux soldats qui, livrés sans armes, sans courage, sans moyen de salut aux Macédoniens, furent tous égorgés. Les assiégés remplis d'épouvante pensaient que les Macédoniens, enflammés par un si grand succès et favorisés par l'obscurité naissante, allaient enfoncer les portes pour se précipiter dans la ville même, lorsqu'au contraire ils entendirent sonner le signal de la retraite. Le roi désirait encore à ce moment sauver la cité ; il espérait qu'après cette journée, qui ne lui avait coûté que quarante hommes tandis que l'ennemi en avait perdu mille, et qui avait assez clairement montré que la ville ne résisterait pas à une nouvelle attaque, les assiégés feraient des propositions, et il n'attendait que cela pour mettre fin à cette lutte contre nature de Grecs contre une cité grecque.

Dans Halicarnasse, les deux commandants, Memnon et Othontopatès, tenaient conseil pour savoir quelles mesures il convenait de prendre. Ils ne se dissimulaient pas que, dans les circonstances présentes, avec une partie des murailles déjà détruite et une autre prête à s'écrouler, avec une garnison affaiblie par le grand nombre des tués et des blessés, le siège ne pouvait durer longtemps. D'ailleurs, à quoi bon défendre

encore la ville, maintenant que le pays était déjà perdu ? le port, qu'il était important de conserver à cause de la flotte, pouvait être suffisamment garanti par l'occupation de la Salmacis [1] et du château royal qui étaient en avant des ports, ainsi que par celle des places fortes situées dans le golfe de Carie : ils résolurent d'abandonner la ville. Vers le milieu de la nuit, les gardes du camp macédonien aperçurent les flammes d'un incendie s'élevant par-dessus les remparts. Des fuyards, qui s'échappaient de la ville embrasée et cherchaient leur salut du côté des avant-postes macédoniens, annoncèrent que la grande tour qui s'élevait en face des machines des Macédoniens, ainsi que les magasins d'armes et les quartiers qui avoisinaient les murailles étaient en feu. Un vent violent chassait les flammes vers l'intérieur de la ville, et l'on apprit que les assiégés activaient le feu de toutes les façons. Malgré la nuit, Alexandre donna aussitôt l'ordre d'avancer et d'occuper la ville embrasée. Ceux qui alimentaient l'incendie furent massacrés; nulle part on n'éprouva de résistance ; les habitants qu'on trouva chez eux furent épargnés. Enfin les premières lueurs du matin parurent ; les ennemis avaient évacué la ville et s'étaient retirés dans la Salmacis et dans le château, d'où ils dominaient le port et d'où ils pouvaient, dans une sécurité à peu près complète, inquiéter le champ de ruines tombé aux mains de l'ennemi.

Le roi comprit leur dessein, et, pour ne pas s'arrêter au siège de la forteresse, qui ne pouvait plus lui donner de résultats décisifs dans les circonstances actuelles, il fit ensevelir les morts de la dernière nuit; puis il envoya à Tralles le parc de ses machines de siège, et ordonna de détruire de fond en comble les restes de la cité qui s'était opposée à la cause commune des Hellènes avec tant d'opiniâtreté, car ces débris pouvaient encore devenir dangereux à cause du voisinage des Perses qui étaient dans la Salmacis et à Arconnèse. Les citoyens furent dispersés dans les six bourgades que le dynaste Mau-

[1]) C'est bien la Salmacis (ARRIAN., I, 23, 3), distincte de l'acropole à l'intérieur de la ville, comme le montre le plan dressé par NEWTON (*History of discoveries at Halicarnassus*, 1862).

sole avait annexées à sa résidence quarante ans auparavant[1]. Ada obtint de nouveau la satrapie de Carie, mais les villes grecques de cette provinces restèrent autonomes et exemptes de tribut. Les revenus du pays continuèrent à être perçus par la princesse. Alexandre laissa pour sa garde et pour celle de la province trois mille mercenaires et environ deux cents cavaliers commandés par Ptolémée[2], qui reçut l'ordre de se réunir avec le commandant de Lydie pour chasser complètement l'ennemi des places maritimes qu'il occupait encore, puis de commencer aussitôt le siège de la Salmacis en établissant des circonvallations[3].

L'automne était arrivé. Avec la chute d'Halicarnasse, Alexandre pouvait regarder comme terminée la conquête de la côte occidentale de l'Asie-Mineure; la liberté restaurée à nouveau dans les villes maritimes helléniques, et les garnisons macédoniennes dans la Phrygie d'Hellespont, la Lydie et la Carie, garantissaient ces parages contre de nouvelles attaques de la flotte perse. Les opérations suivantes devaient avoir pour but de barrer à cette flotte l'accès de la côte sud de l'Asie-Mineure, et en même temps de soumettre l'intérieur du pays. Comme il était à prévoir que la résistance ne serait nulle part bien sérieuse, ni dans les villes du littoral, qui en cette saison ne pouvaient guère être secourues par mer, ni dans l'intérieur du pays, que les Perses avaient pour ainsi dire complètement évacué depuis longtemps, il était inutile d'employer toute l'armée à cette fatigante opération : d'ailleurs, l'armée avait besoin d'être renforcée par de nouvelles troupes tirées d'Europe, pour les grands mouvements qui devaient ouvrir la campagne de l'année suivante. Il y avait dans l'armée un grand nombre de soldats nouvellement mariés ; on les renvoya en congé dans leur pays, afin qu'ils pussent passer l'hiver près de leur femme et de leurs enfants.

1) Pline (V, 29, § 107 ed. Detlefsen) dit bien qu'Alexandre a fait cadeau à la ville d'Halicarnasse de six villes, parmi lesquelles Pédason; mais cela se rapporte à une époque postérieure.

2) Comme Arrien n'ajoute pas le nom du père, on ne voit pas quel est ce Ptolémée ; peut-être était-ce celui qui commandait une phalange à Issos (Arrian., II, 8, 4).

3) Diodor., XVII, 27.

Trois nouveau-mariés d'entre les officiers se mirent à leur tête ; c'étaient Ptolémée, fils de Séleucos, un des gardes du corps du roi, Cœnos, gendre du vieux Parménion, et Méléagre, tous deux stratèges de phalange ; ils reçurent l'ordre de ramener en Asie aussitôt que possible, outre les hommes en permission, un nombre considérable de troupes fraîches et de rejoindre le gros de l'armée à Gordion au printemps suivant. On peut se figurer avec quels transports fut reçu ce congé, avec quelle joie fut salué le retour de ces braves dans leur famille, comment on les écoutait lorsqu'ils parlaient de leurs hauts faits, de leur roi, du butin, des belles contrées de l'Asie ; il semblait que l'Asie et la Macédoine eussent cessé d'être des pays éloignés et étrangers.

Avec les troupes mobiles qui restaient en Asie, défalcation faite d'un millier d'hommes environ qui étaient dans les garnisons, Alexandre forma deux colonnes de marche, dont la plus petite, sous les ordres de Parménion, se composait de la cavalerie macédonienne et thessalienne, des troupes alliées [1] ainsi que du parc des chariots et des machines ; elle gagna Sardes, en passant par Tralles, pour hiverner dans la plaine de Lydie et se diriger sur Gordion au commencement du printemps. Les hypaspistes, les régiments de phalange, les Agrianes, les archers, les Thraces [2], formaient la plus forte colonne qui, sous la conduite du roi lui-même, s'éloigna de la Carie pour pénétrer dans les contrées du littoral et de l'intérieur et en prendre possession.

Alexandre dirigea sa marche vers la Lycie en passant par

[1]) ARRIAN., I, 24, 3. Comme la cavalerie thessalienne et les contingents helléniques étaient restés avec Calas et qu'on ne parle pas de leur marche sur Halicarnasse, il est possible que Parménion les ait ralliés seulement sur la route de Sardes. Que Calas ait été repoussé par le prince bithynien Bas, c'est ce que dit Memnon (*fr.* 20 ap. C. MÜLLER, *Fr. Hist. Græc.*, III, p. 537), dans un passage où Calas, il est vrai, est appelé à tort stratège.

[2]) Il va de soi et Arrien (I, 28, 4) fait entendre que le roi emmenait aussi avec lui des cavaliers : mais on ne voit pas quel corps ; peut-être quelques *iles* de sarissophores ou des Odryses. Comme les alliés helléniques étaient confiés à Parménion, que 3,000 mercenaires étaient restés en Carie, que parmi les soldats en congé il y avait à coup sûr beaucoup de phalangites, les phalanges qui partirent avec Alexandre devaient avoir un effectif très faible.

Hyparna, ville forte sur la frontière, dont la garnison, composée de mercenaires grecs, livra même la citadelle, sous condition de pouvoir se retirer librement. La Lycie était incorporée au royaume des Perses depuis le temps de Cyrus; cependant non seulement elle avait conservé sa constitution fédérale, mais encore elle avait bientôt recouvré assez d'indépendance pour n'envoyer à Suse qu'un tribut déterminé, jusqu'au moment où, comme nous l'avons dit, le satrape de Carie obtint également la Lycie. Dans les dernières années, le roi de Perse avait encore annexé à la Lycie la contrée montagneuse de Milyade, située sur la frontière du côté de la Phrygie. Il n'y avait pas de garnison perse en Lycie, et Alexandre s'empara sans obstacle de cette contrée parsemée de villes nombreuses et de bons ports de mer. Telmissos, et au delà du fleuve du Xanthe, Pinara, Xanthos, Patara et trente autres localités plus petites se soumirent aux Macédoniens. On était au milieu de l'hiver; Alexandre remonta vers les sources du Xanthe, dans le pays de Milyade [1]; là il reçut une ambassade des Phasélites, qui lui envoyaient une couronne d'honneur en or, selon la coutume hellénique, ainsi que les députés de plusieurs villes de la Basse-Lycie qui demandaient chacune la paix et son amitié. Il promit aux Phasélites d'aller bientôt chez eux et de s'y reposer pendant quelque temps; le poète Théodecte, que le roi honorait de son amitié, était leur concitoyen : il y avait peu de temps qu'il était mort à Athènes, et son père vivait encore [2]. Alexandre ne reçut pas moins amicalement les autres envoyés lyciens et leur ordonna de remettre leurs villes aux officiers qu'il enverrait à cet effet. Il nomma ensuite satrape de Lycie et du littoral qui y confine à l'est Néarchos d'Amphipolis, originaire de Crète, pour lequel il avait une amitié particulière [3]. Les événements postérieurs nous font voir qu'il se trouvait à

[1]) ἐν ἀκμῇ ἤδη τοῦ χειμῶνος (ARRIAN., I, 24, 5). La contrée de Milyade s'étend, dit Strabon, depuis les défilés au-dessus de Termessos et le pays qui plus haut va rejoindre le Taurus vers Ifinda jusqu'à Sagalassos et Apamée.

[2]) SUIDAS, s. v. (WESTERMANN, *Biogr.*, p. 147) : on avait de son fils et homonyme un panégyrique d'Alexandre d'Épire.

[3]) σατραπεύειν Λυκίας καὶ τῆς ἐχομένης Λυκίας χώρας ἔστε ἐπὶ τὸν Ταῦρον τὸ ὄρος (ARRIAN., III, 6, 6). Par conséquent, ce n'est pas comme *lyciarque* qu'il l'installe.

cette époque dans la flotte des Perses un contingent de vaisseaux lyciens; on doit supposer qu'Alexandre en demanda le rappel comme une conséquence de l'alliance conclue, ou comme une condition de ce qu'il accordait ; car il est certain que les Lyciens ou Termèles, comme ils s'appelaient eux-mêmes, conservèrent leur constitution fédérale antique et sagement ordonnée. D'après cette constitution, vingt-trois villes avaient chacune un Conseil et une assemblée du peuple, et à la tête de leur administration un « stratège », qui portait peut-être la dénomination lycienne de « roi » de la ville; il y avait en outre, pour tout le territoire confédéré, une assemblée des villes, dans laquelle les six plus importantes avaient chacune trois voix, celles qui étaient moins considérables, chacune deux, et enfin les plus petites, chacune une; la répartition de l'impôt fédéral avait lieu dans la même proportion; enfin, comme directeur de l'Union, se trouvait le « lyciarque », qui portait peut-être aussi le titre de « roi », et était élu par l'assemblée fédérale comme les autres fonctionnaires et juges de la confédération [1].

Alexandre se mit alors en marche sur Phasélis. Cette ville, d'origine dorienne et assez importante pour prétendre au titre de cité hellénique, était située dans une position extrêmement favorable sur le golfe de Pamphylie et possédait trois ports auxquels elle devait sa richesse. A l'ouest, les montagnes s'élèvent, en terrasses superposées, jusqu'à une hauteur de sept mille pieds. Ces montagnes décrivent une courbe peu accentuée autour du golfe de Pamphylie jusqu'à Perge, et se rapprochent tellement de la côte qu'en beaucoup d'endroits c'est seulement lorsque le vent du nord chasse les eaux du rivage que les vagues laissent le chemin libre. Si l'on veut éviter ce chemin, on est obligé de prendre, à travers les montagnes, une

[1]) STRAB., XIV, p. 664. Le titre de *stratèges* pour les villes prises isolément est attesté par Dion Cassius (XLVII, 34). Les inscriptions (C. I. GRÆC., III, nº 4270. 4303 h, etc.) nomment ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος de certaines villes. Le titre de *lyciarque* se rencontre dans Strabon et dans des inscriptions de l'époque romaine (C. I. GRÆC., III, nº 4198. 4247). Théopompe (*fr.* 111) parle du « roi » Périclès, et une épigramme triomphale du fils d'Harpage (vers Ol. C) parle des συγγενέσι τῆς βασιλείας (C. I. GRÆC., III, nº 4269) auxquels le vainqueur avait donné une part de butin.

route beaucoup plus longue et plus difficile; encore ladite route était-elle précisément alors interceptée par une tribu pisidienne, qui s'était bâti une forteresse à l'entrée des défilés et, de là, faisait des incursions chez les Phasélites. De concert avec ces derniers, Alexandre attaqua ce repaire de brigands et le détruisit; on fêta par des banquets l'heureuse délivrance de la ville, que ces pillards avaient souvent inquiétée, et la victoire du roi; il est bien possible que ce fût la première fois, depuis les victoires de Cimon sur l'Eurymédon, que la cité voyait une armée hellénique. Ces jours-là, Alexandre lui-même semble avoir été de fort bonne humeur; on le vit, après un des festins, se diriger vers le marché, environné de la joyeuse escorte de ses fidèles; il s'arrêta devant la statue de Théodecte et l'orna de couronnes de fleurs, pour honorer la mémoire d'un homme dont il faisait grand cas [1].

Cette même journée se dévoila une trame infâme, doublement odieuse, car elle était ourdie par un des premiers officiers de l'armée, par un homme auquel Alexandre avait beaucoup pardonné, auquel il avait confié davantage encore. Le roi avait reçu des avertissements de plus d'une sorte; peu de jours avant encore, Olympias avait écrit à son fils, le conjurant de se tenir en garde contre d'anciens ennemis qu'à l'heure présente il considérait comme des amis.

Le traître, c'était Alexandre le Lynceste: les prétentions équivoques de sa famille au trône de Macédoine avaient en lui un défenseur aussi dissimulé qu'il était opiniâtre. Soupçonné d'avoir pris part à la conjuration contre la vie de Philippe, que ses deux frères avaient payée de leur tête, non seulement il avait obtenu grâce parce qu'il s'était incontinent soumis au fils du monarque assassiné et, le premier, l'avait salué roi de Macédoine, mais encore Alexandre l'avait retenu près de sa personne et lui avait confié plusieurs commandements importants; dernièrement encore, il l'avait chargé de la conduite des cavaliers thessaliens pour l'expédition en Bithynie et contre le domaine de Memnon. La confiance même que lui témoignait le roi ne put changer les coupables pensées

[1]) Plut., *Alex.* 17.

de cet homme ; la conscience d'un crime pardonné, mais dont il ne se repentait pas, l'orgueil impuissant et doublement blessé par la générosité du jeune roi auquel tout réussissait, le souvenir de ses deux frères dont le sang avait coulé pour l'entreprise commune, le désir personnel du pouvoir, d'autant plus excité qu'il avait moins d'espoir, en un mot l'envie, la haine, l'ambition, la crainte, tels durent être les motifs qui poussèrent le Lynceste à renouer, ou peut-être même à ne pas rompre ses relations avec la cour de Perse. Ce Néoptolème qui venait de trouver la mort à Halicarnasse en combattant pour les Perses était son neveu. Par Amyntas, fils d'Antiochos — celui qui s'était enfui de Macédoine, puis d'Éphèse, lorsqu'il avait vu l'armée des Macédoniens s'approcher, et qui s'était réfugié à Halicarnasse d'où il avait ensuite gagné la cour de Perse — Alexandre avait fait faire, par écrit et de vive voix, des ouvertures au Grand-Roi, et Sisinès, un des confidents de Darius, sous prétexte de porter des ordres à Atizyès, satrape de la Grande-Phrygie, était venu en mission secrète dans les provinces extérieures du royaume et s'était ensuite efforcé de pénétrer dans les quartiers de la cavalerie thessalienne. Parménion l'ayant fait prisonnier, Sisinès avoua le but de sa mission au général, qui l'envoya sous escorte à Phasélis : devant le roi, il confessa qu'il devait offrir de la part du Grand-Roi mille talents et le royaume de Macédoine au Lynceste s'il assassinait Alexandre.

Le roi convoqua aussitôt ses amis, afin de se concerter avec eux sur la manière dont il devait se comporter envers le coupable. Leur avis fut que déjà on avait eu tort de confier à un homme aussi peu sûr le noyau de la cavalerie, et qu'il semblait d'autant plus nécessaire maintenant d'agir sans retard, pour lui enlever au moins les moyens de nuire avant qu'il eût le temps de gagner davantage à sa cause la cavalerie thessalienne et de l'entraîner dans sa trahison. Après cette décision, on envoya à Parménion un des officiers les plus sûrs, Amphotéros, frère de Cratère. Celui-ci se mit en route en costume du pays et accompagné de quelques Pergiens, pour ne pas être reconnu pendant le voyage, et arriva incognito au lieu de sa destination. Le roi n'avait pas voulu confier un

secret aussi dangereux à une lettre dont il eût été facile de s'emparer et d'abuser; Amphotéros accomplit donc son message de vive voix, et aussitôt le Lynceste fut enlevé sans bruit et mis en lieu sûr. Le roi différa encore à ce moment de porter une sentence contre le traître, d'abord par égard pour Antipater dont il était le gendre, mais surtout pour ne pas donner lieu à des bruits qui auraient pu causer de l'agitation dans l'armée et en Grèce [1].

Après ce retard, Alexandre quitta Phasélis pour gagner la Pamphylie et Perge qui en était la ville principale. Il envoya en avant une partie de l'armée par la voie longue et difficile des montagnes que les Thraces, par son ordre, avaient rendue praticable au moins pour l'infanterie, tandis que lui-même, paraît-il, avec la cavalerie et une partie des fantassins pesamment armés, prit la route de la côte ; c'était en réalité une entreprise assez risquée, car à ce moment, au milieu de l'hiver, le chemin était submergé. On mit toute une journée à traverser l'eau, car en certains endroits les hommes en avaient jusqu'à la ceinture ; mais l'exemple et la présence du roi, qui ne connaissait pas le mot « impossible », donnait aux soldats de l'émulation pour surmonter toutes les fatigues avec patience et bonne humeur, et lorsqu'une fois arrivés au but ils jetèrent leurs regards sur le chemin qu'ils avaient parcouru, sur la houle écumante qui le couvrait, il leur sembla que c'était un prodige qu'ils venaient d'accomplir sous la conduite de leur héroïque souverain. La nouvelle de cette marche, ornée des circonstances les plus fabuleuses, se répandit parmi les Hellènes ; malgré le vent du sud qui soufflait avec violence et poussait les flots jusque sur les montagnes, le roi était descendu sur le rivage, et aussitôt le vent avait tourné et, soufflant au nord, avait refoulé les eaux ; d'autres prétendaient savoir pertinemment qu'Alexandre avait conduit son armée à pied sec à travers la mer, et le péripatéticien Callisthène, écrivant le premier l'histoire de cette expédition à laquelle il avait assisté, se laissa emporter par son enthousiasme au point de dire que la mer avait voulu rendre hommage au roi et

[1]) ARRIAN., I, 25. DIODOR., XVII, 32. 80. CURT., VII, 1, etc.

s'était prosternée devant lui [1]. Quant à Alexandre, il écrivit dans une lettre (si tant est que ce document soit authentique [2]) ces simples paroles : qu'il avait fait frayer une route à travers l'échelle de Pamphylie, — c'est ainsi qu'on appelait les talus de ces montagnes, — et qu'il l'avait traversée en partant de Phasélis.

C'est ainsi qu'Alexandre s'avança avec son armée dans la partie de la province de Pisidie qui borde la côte et porte le nom de Pamphylie. Cette région maritime, bornée au nord par le Taurus, s'étend jusqu'au delà de la ville de Sidé, où les montagnes viennent de nouveau se rapprocher du rivage pour se prolonger au nord-est à travers la Cilicie, la première région au delà du Taurus; de sorte qu'Alexandre, après avoir pris possession dela Pamphylie, pourrait dire qu'il avait achevé de soumettre le littoral en deçà du Taurus. Perge, qui était la clef pour traverser la chaîne et pénétrer au nord et à l'ouest dans l'intérieur des terres, se soumit; la ville d'Aspendos envoya une ambassade au roi pour offrir sa soumission, et pour demander en même temps qu'on ne lui imposât pas de garnison macédonienne. Alexandre acquiesça à cette demande, à condition qu'on lui livrerait un certain nombre de chevaux que la ville avait coutume d'envoyer au roi de Perse au lieu de tribut, et lui compterait en outre cinquante talents pour la paie des soldats. Il se transporta lui-même à Sidé, ville frontière de la Pamphylie, qui passait pour avoir été fondée par des émigrés de Kyme en Éolide ; mais le langage de ces Hellènes était tout particulier, car ils avaient oublié celui de leur pays sans prendre celui de la contrée [3]; Alexandre laissa dans leur ville une garnison, qui fut placée sous les ordres de Néarchos, ainsi que toutes les côtes du golfe de Pamphylie.

Ensuite il se remit en marche pour revenir à Perge, afin de

[1]) Callisthène (*fragm.* 25) emploie l'expression technique pour cet hommage à la mode perse : ἵνα ἐν τῷ ὑποκυρτοῦσθαί πως δοκῇ προσκυνεῖν.

[2]) ἐν ταῖς ἐπιστολαῖς... ὁδοποιῆσαί φησι τὴν λεγομένην Κλίμακα καὶ διελθεῖν ὁρμήσας ἐκ Φασηλίδος (Plut., *Alex.* 17).

[3]) C'est ce que dit Arrien (I, 27, 4). Les anciennes monnaies de Sidé portent des caractères qu'on dit semblables à ceux de Palmyre (de Luynes, *Num. des Satrapes*, p. 23) : le reste de la bibliographie dans Imhoof-Blumer (in von Sallets *Num. Zeitschrift*, III, p. 330).

surprendre Syllion, forteresse élevée dans les montagnes et pourvue d'une garnison d'indigènes et de mercenaires étrangers[1] ; mais il échoua et laissa à son lieutenant le soin de s'en emparer, car déjà la nouvelle lui était arrivée que les Aspendiens ne voulaient ni livrer les chevaux qu'ils avaient promis, ni payer les cinquante talents dont ils s'étaient reconnus redevables, et qu'ils s'étaient préparés au contraire à une résistance sérieuse. Il marcha contre Aspendos, et s'empara de la ville basse que les habitants avaient abandonnée ; puis, sans se laisser émouvoir par la force de la citadelle, dans laquelle les Aspendiens s'étaient retirés, ni par le manque de machines de siège, il renvoya les ambassadeurs que les citoyens effrayés par son approche lui avaient dépêchés pour offrir leur soumission aux conditions du précédent traité, en les avertissant que la ville, en dehors des chevaux et des cinquante talents exigés d'abord, devrait encore payer cinquante talents, livrer ses principaux citoyens comme otages, et de plus se soumettre à une décision juridique au sujet du territoire qu'elle était accusée d'avoir enlevé par la force à ses voisins[2], obéir au lieutenant du roi dans cette contrée et payer un tribut annuel[3]. Le courage des Aspendiens fut bientôt à bout ; ils se soumirent.

Le roi revint sur Perge, pour continuer sa marche à travers la contrée inégale et montagneuse de la Pisidie vers la Phrygie. Il ne pouvait entrer dans ses desseins de soumettre vallée par vallée ces montagnards alors partagés en un grand nombre de tribus presque toujours en querelle avec leurs voisins ; il suffisait de leur faire sentir en passant

[1]) Suivant Arrien, cette forteresse est située entre Aspendos et Sidé. Dans l'expression de Strabon : πόλις ὑψηλὸς ὡς τοῖς ἐκ Πέργης ἔποπτος (STRAB., XIV, p. 667), G. HIRSCHFELD (*Monatsber. der Berl. Akad.*, 1874, p. 724) a reconnu le fort de Syllion et rétabli le nom, qui manque au texte de Strabon. On est renseigné sur le dialecte de ces villes par l'inscription de Syllion, dont Hirschfeld donne une nouvelle transcription, et par les légendes des anciennes monnaies : ΣΕΛΥΝΙΥΣ pour Syllion, ΕΣΤFΕΔΙΙΥΣ pour Aspendos, ΠΡΕΙΙΑΣ pour Perge (FRIEDLÄNDER in von Sallets *Num. Zeitschrift*, IV, p. 298 sqq.).

[2]) D'après Polybe (V, 73), on peut croire que les voisins ainsi dépouillés étaient les Sidètes.

[3]) φόρους ἀποφέρειν ὅσα ἔτη Μακεδόσι (ARRIAN., I, 27, 4).

sa main puissante : il comptait laisser aux commandants qu'il installerait dans les régions avoisinant la chaîne le soin d'assurer d'une façon durable la route ainsi frayée entre la côte de Pamphylie et la Phrygie.

La route qu'il choisit conduit de Perge vers l'ouest à travers la plaine du littoral jusqu'au pied du Taurus, puis s'engage dans un défilé difficile commandé par la forteresse de Termessos [1], où une poignée de soldats pouvait facilement barrer le chemin même à une nombreuse armée. La route gravit une montagne à pic dominée de l'autre côté par une montagne non moins escarpée; la ville est placée derrière, dans une dépression qui sépare les deux sommets. Toute la population de Termessos était sortie pour aller occuper les deux montagnes, de sorte que le roi préféra camper en avant du défilé, car il était persuadé que les ennemis, voyant les Macédoniens faire halte de cette façon, penseraient que le danger n'était pas pressant et se retireraient dans la ville en laissant seulement une garde pour la sûreté du défilé. Ce fut en effet ce qui arriva; la multitude se retira, et on n'aperçut bientôt plus que quelques postes sur les hauteurs. Aussitôt le roi marcha en avant avec l'infanterie légère [2]; les soldats des postes furent obligés de céder et les montagnes occupées; l'armée s'avança sans résistance à travers le défilé et vint camper devant la ville. Les Selgiens, qui étaient de race pisidienne comme les Termessiens, mais constamment en guerre avec ces derniers, envoyèrent alors des ambassadeurs au camp pour conclure une transaction amicale avec l'ennemi de leurs ennemis, et restèrent fidèles à partir de ce moment. Comme Alexandre aurait été obligé de séjourner longtemps pour s'emparer de Termessos, il continua sa marche sans s'arrêter davantage.

Il marcha contre la ville de Sagalassos [3], habitée par les

[1]) Termessos ou Telmissos ἐπικειμένη τοῖς στενοῖς δι' ὧν ὑπέρβασίς ἐστιν εἰς τὴν Μιλυάδα (STRAB., XIV, p. 666). Cf. les renseignements donnés plus loin (vol. II, liv. I, ch. 4) à propos des événements de l'an 319.

[2]) Il prit pour cela les archers, τὰς τῶν ἀκοντιστῶν τάξεις, ainsi que τῶν ὁπλιτῶν ὅσοι κουφότεροι (ARRIAN., I, 27, 8).

[3]) LEAKE (*Asia Minor*, p. 150) a eu raison de retrouver cette ville dans le site d'*Aglason* (*Aghlasun* dans la Carte en deux feuilles de H. KIEPERT).

plus belliqueux de tous les Pisidiens. Située au pied de la plus haute terrasse des Alpes de Pisidie, cette cité ouvre le passage par où l'on pénètre sur le plateau de Phrygie. Les Sagalassiens, unis aux Termessiens, s'étaient postés sur une hauteur au sud de la ville et barraient ainsi la route aux Macédoniens. Alexandre disposa aussitôt sa ligne d'attaque; à l'aile droite s'avançaient les archers et les Agrianes, puis venaient les hypaspistes et les régiments de la phalange; les Thraces de Sitalcès formaient la pointe de l'aile gauche. Le roi confia le commandement de l'aile gauche au Lynceste Amyntas [1], et prit lui-même celui de l'aile droite. On était déjà parvenu à l'endroit le plus escarpé de la montagne, lorsque soudain les Barbares se précipitèrent par bandes sur les ailes de l'armée qui s'approchait, avec d'autant plus de succès qu'ils s'élançaient en descendant la pente contre les soldats qui la gravissaient. Ce furent les archers de l'aide droite qui reçurent le choc le plus violent; leur commandant tomba et ils durent céder: les Agrianes tinrent bon; déjà l'infanterie pesante approchait conduite par Alexandre; les attaques furieuses des Barbares vinrent se briser contre la masse serrée des hommes armés de boucliers, et dans la mêlée, les Pisidiens armés à la légère succombèrent sous les armes pesantes des Macédoniens : cinq cents d'entre eux tombèrent sur le champ de bataille; les autres s'enfuirent et, grâce à leur connaissance des lieux, parvinrent à s'échapper. Alexandre poursuivit sa marche sur le grand chemin et s'empara de la ville.

Après la chute de Sagalassos, les autres villes de Pisidie furent prises, les unes de vive force [2], les autres par capitulation. Alors la route du haut plateau qui commence avec la Phrygie de l'autre côté des montagnes de Sagalassos se trouvait ouverte. Dans une dépression de ce plateau, du côté de

[1]) Amyntas commandait ordinairement les escadrons des sarissophores : les cavaliers n'avancèrent pas avec l'infanterie, comme οὐκ ὠφέλιμοι ἐν τῇ δυσχωρίᾳ (ARRIAN., I, 28, 4).

[2]) Diodore (XVII, 28) parle d'une entreprise contre les Marmares, qui trouve sa place ici : mais les détails très précis que donne Diodore ne s'appliquent à aucun des engagements signalés par Arrien dans cette saison d'hiver.

l'est, se trouve le lac d'Égerdir, dont la grandeur est à peu près égale à celle du lac de Constance, et qui est entouré au nord et à l'ouest par de puissantes masses de montagnes; à huit milles environ à l'ouest de ce lac s'en trouve un autre plus petit, le lac Ascanien, et il y a environ trois milles de la pointe nord du lac Ascanien à la ligne de faîte derrière laquelle, sur le versant nord, le Méandre prend sa source. Dans les défilés qui conduisent à la vallée du Méandre s'élève l'ancienne ville de Célænæ, où jadis Xerxès, après les défaites qu'il avait éprouvées en Grèce et sur la mer, avait bâti une puissante forteresse, pour arrêter l'invasion des Hellènes du littoral qui venaient de recouver leur liberté. Depuis cette époque, Célænæ était le point central de la satrapie de Phrygie et la résidence du satrape.

C'est de ce côté qu'Alexandre dirigea sa marche en quittant Sagalassos ; passant devant le lac Ascanien, il atteignit la ville en cinq étapes [1]. Le satrape Atizyès s'était enfui et le roi trouva Célænæ aux mains de onze cents mercenaires, dont mille Cariens et cent Hellènes, qui offrirent de rendre la ville et la forteresse, si, à tel jour qu'ils désignèrent, les secours perses qui leur avaient été promis n'étaient pas arrivés [2]. Le roi accepta la proposition ; il n'aurait pu s'emparer de la citadelle sans une perte de temps considérable, et plus il arriverait promptement à Gordion pour revenir vers le Taurus avec l'autre partie de son armée, à laquelle il avait donné rendez-vous dans cette ville, plus aussi il empêcherait les Perses de secourir Célænæ. Il laissa un détachement d'environ quinze cents hommes devant cette dernière ville, confia la satrapie de Phrygie à Antigone, fils de Philippe, qui jusqu'alors avait

[1]) La construction élevée par Xerxès est mentionnée par Xénophon (*Anab.* I, 2, 9). Le lac Ascanien, un lac salé, est le Ghendieli-Gheui, qui a été souvent visité dans ces derniers temps. Célænæ (Apameia Cibotos) est à 14 milles de Sagalassos : l'armée a dû faire, par conséquent, à peu près trois milles par jour.

[2]) Quinte-Curce (III, 1, 8) parle d'un délai de soixante jours. Ce laps de temps n'a rien d'invraisemblable en soi. Malheureusement, nos sources ne nous donnent aucun renseignement sur les étapes de ces marches d'Halicarnasse à Gordion ; elles ne parlent même pas des neiges et des mauvais temps rencontrés dans les montagnes de Pisidie.

commandé les contingents des alliés, et nomma pour stratège des alliés Balacros, fils d'Amyntas.

Après un repos de dix jours à Célænæ, Alexandre poursuivit sa marche vers Gordion sur le Sangarios, d'où la grande route conduit à Suse en franchissant l'Halys et traversant la Cappadoce.

Les résultats qu'Alexandre avait obtenus pendant cette première année de guerre étaient peu considérables, même sous le rapport du chemin qu'il avait parcouru, et il est bien possible qu'en Grèce les hommes d'État et les stratégistes aient pris des airs dédaigneux en voyant que la bataille du Granique, dont on avait fait tant de bruit, n'avait rapporté que la conquête des côtes occidentales et de la moitié des côtes méridionales de l'Asie-Mineure, conquêtes que Memnon, par un calcul adroit, avait laissé faire, afin de couper les communications d'Alexandre avec la Macédoine en se rendant maître de la mer et des îles.

Les motifs qui dirigeaient Alexandre sont faciles à concevoir. Son dessein n'était certainement pas d'occuper un espace toujours plus étendu de territoire et de pénétrer toujours plus avant dans l'intérieur de l'Asie-Mineure, tant que la flotte perse commanderait la mer et pouvait causer en Grèce des troubles incalculables ; il suffisait que, par l'effet de la première grande bataille qu'il avait livrée, il eût chassé complètement les navires ennemis des côtes et des ports d'où ils auraient pu menacer ses derrières lorsqu'il pénétrerait plus avant vers l'est, dans une seconde campagne.

Il est vrai que la manière dont il s'avançait rompait complètement avec les traditions helléniques. C'est à peine si la puissance athénienne, aux temps de Cimon et de Périclès, avait osé se hasarder dans l'intérieur des terres au delà des villes du littoral de l'Asie-Mineure ; les Spartiates, aux jours de Thibron et d'Agésilas, Charès et Charidème avec les forces militaires de la seconde ligue maritime athénienne, y avaient bien pénétré, mais, après avoir pillé et rançonné quelques localités, ils s'étaient hâtés de retourner sur leurs pas, tandis que les mesures stratégiques d'Alexandre avaient pour but de fonder une occupation définitive et un état de choses durable.

Les institutions politiques établies par le roi répondaient-elles à ce but?

Ce que nous en fait connaître le cours de cette première campagne concorde certainement avec les formes en usage jusqu'ici dans ces contrées, mais de telle sorte que ces formes semblent changer de signification par des transformations essentielles dans le fond [1]. Le régime des satrapies subsistait dans la Phrygie d'Hellespont, en Lydie, en Carie ; mais en Lydie, on avait placé près du satrape un officier civil particulier pour la répartition et la perception des tributs; en Carie, la princesse Ada avait obtenu la satrapie, mais les importantes forces militaires de cette contrée étaient sous les ordres d'un stratège macédonien; on avait également placé, à côté du satrape de Lydie, un chef militaire qui portait probablement aussi le titre de stratège. Peut-être, là et partout ailleurs, l'administration financière de la satrapie était-elle en rapport immédiat avec la Trésorerie, dont la direction était ou venait d'être confiée — c'est ce que nous ne saurions dire — à Harpale, fils de Machatas [2].

Ce qui montre que la compétence des satrapes était beaucoup plus rigoureusement limitée que dans le royaume des Perses et qu'ils n'étaient pas placés dans leur territoire en qualité de seigneurs et maîtres, mais bien comme des officiers royaux, c'est qu'il n'y a aucune monnaie des satrapes de l'empire d'Alexandre avant l'an 306, tandis que dans le royaume des Perses, déjà sous Darius I^er^, le fondateur du système administratif du royaume, les satrapes usaient du droit de battre monnaie [3]. On a du temps des Diadoques un écrit qui paraît bien s'inspirer de l'organisation établie par Alexandre. L'auteur distingue les divers régimes économiques, ceux des

[1]) On devinait déjà par l'usage des auteurs que le nom de *satrape* avait dû être officiellement conservé : le fait est aujourd'hui attesté par les inscriptions. On lit dans une inscription de Mylasa : βασιλεύοντος Φιλίπ[που... 'Ασάνδρου?] σατραπεύοντος (C. I. Græc., II, nº 2692), et l'on aura occasion plus loin de citer un décret en hiéroglyphes rédigé en 310 par des prêtres égyptiens, où Ptolémée, qui y parle à la première personne, se donne le titre de satrape.

[2]) Ἅρπαλον ἐπὶ τῶν χρημάτων κατέστησεν (Arrian., III, 6, 6).

[3]) Herodot., IV, 166.

rois, des satrapes, des villes, des particuliers. Dans l'économie royale, les principaux chapitres sont le tarif de la monnaie [1], les règlements concernant l'exportation et de l'importation, l'administration de la maison du roi ; celle des satrapes comprend surtout l'impôt foncier, ensuite les revenus des mines, des douanes, le produit des champs, du trafic sur les marchés, des troupeaux, enfin l'impôt personnel et l'impôt professionnel [2].

La manière dont Alexandre régla le régime politique des populations n'est pas moins remarquable. Partout où se trouvaient des communes organisées, partout où il en avait existé autrefois, il semble que la pensée du roi ait été de les laisser administrer librement leurs affaires communales. Non seulement il restaura dans ce sens l'autonomie pour les villes helléniques de l'Asie et la garantit par le rétablissement de la démocratie, mais encore, nous l'avons vu tout à l'heure, le système fédératif auquel la Lycie était accoutumée de temps immémorial demeura intact, à condition sans doute que les dix vaisseaux de guerre qui formaient le contingent de Lycie dans la flotte des Perses seraient rappelés. Les Lydiens aussi, disent nos sources, « recouvrèrent leurs lois et devinrent libres [3] ». Nous ne savons rien de plus sur ces lois des Lydiens; mais, quelles qu'elles aient pu être, leur rétablissement prouve que par la suite la règle devait être l'autorité des lois, et non plus, comme jusqu'à présent, l'arbitraire et le droit de la force exercé par les conquérants ; il prouve que le peuple de Crésus, jadis brave, industrieux et policé, fut affranchi du joug étranger sous lequel il était tombé en décadence, et qu'il devait chercher à se relever suivant son génie national et avec son unité première.

1) τούτων τὸ κράτιστον τὸ περὶ νόμισμα, λέγω ποῖον καὶ πότε τίμιον ἢ εὔωνον ποιητέον... pour l'exportation et l'importation : πότε καὶ τίνα παρὰ τῶν σατραπῶν ἐν τῇ ταγῇ ἐκλαβόντι αὐτῷ λυσιτελήσει διατίθεσθαι ([Aristot.,] *Œcon.*, II, 1).

2) Les ἕξ εἴδη τῶν προσόδων sont ἀπὸ τῆς γῆς, ἀπὸ τῶν ἐν τῇ χώρᾳ ἰδίων γενομένων, ἀπὸ ἐμπορίων, ἀπὸ τελῶν, ἀπὸ βοσκημάτων, ἀπὸ τῶν ἄλλων. Les phrases suivantes expliquent ces six articles, et c'est d'après ce commentaire qu'ont été arrêtées les expressions de notre texte. Elles doivent être à peu près exactes, encore qu'il reste quelque incertitude dans le détail.

3) Σαρδιανοὺς καὶ τοὺς ἄλλους Λυδοὺς τοῖς νόμοις τε τοῖς πάλαι Λυδῶν χρῆσθαι ἔδωκε καὶ ἐλευθέρους εἶναι ἀφῆκεν (Arrian., I, 17, 4). La nomination de Nicias comme épimélète τῶν φόρων τῆς συντάξεώς τε καὶ ἀποφορᾶς montre que la liberté laissée aux Lydiens n'excluait pas l'obligation du tribut.

Quant aux populations qui vivaient sans former de société proprement dite, tels que les « Barbares » des montagnes de la Petite-Phrygie, lorsqu'ils se soumettaient volontairement, on ne leur demandait que « le tribut qu'ils avaient payé jusqu'alors [1] ». Un trait tout aussi caractéristique, c'est que le tribut que les Éphésiens avaient jusqu'ici payé au Grand-Roi fut affecté au sanctuaire d'Artémis, tandis qu'Érythræ, ainsi que le prouve une inscription [2], Ilion, qu'Alexandre rétablit comme ville [3], et certainement aussi les autres villes grecques du littoral, obtinrent avec l'autonomie l'exemption de tribut. Au contraire, les villes de Pamphylie, qui n'avaient de grec que le nom, et en particulier Aspendos après qu'elle eut essayé de tromper le roi en négociant, furent soumises à un tribut et placées sous l'administration du satrape. La forteresse d'Halicarnasse, ainsi que plusieurs îles, resta encore pendant un certain temps au pouvoir des Perses ; la commune d'Halicarnasse fut répartie dans les localités que le dynaste carien avait groupées en un tout : quant aux îles, elles furent sans doute traitées comme les villes grecques de la terre ferme qu'Alexandre affranchit, et nous verrons plus loin que le *dèmos* de plusieurs de ces îles se souleva en faveur d'Alexandre.

Les monnaies de ces villes à cette époque prouvent qu'elles

1) Arrian., I, 17, 1. C'est dans ces contrées que plus tard un roi Antiochus (sans doute Antiochus III), voulant faire un cadeau princier à un de ses intimes, lui assigna 2,000 plèthres ἀπὸ τῆς βασιλικῆς χώρας, en stipulant que les βασιλικοὶ λαοί de ce domaine pourront résider dans la forteresse de Pétra, ἀσφαλείας ἕνεκε (Inscription citée par Schliemann, *Trojanische Alterthümer*, p. 204). Est terre royale, à ce qu'il semble, tout ce qui n'appartient pas à des villes, à des dynastes — ou à des hyparques et satrapes, peut-on ajouter pour le temps où le régime perse était en vigueur.

2) διότι ἐπί τε Ἀλεξάνδρου καὶ Ἀντιγόνου αὐτόνομος ἦν καὶ ἀφορολόγητος ἡ πόλις ὑμῶν (Inscription d'Erythræ, dans les *Monatsberichte der Berl. Akad.*, 1875, p. 554).

3) προσαγορεῦσαι πόλιν... ἐλευθέραν τε κρίναι καὶ ἄφορον (Strab., XIII, p. 593). Il est impossible, avec les matériaux dont nous disposons, de différencier nettement, d'après le sens qu'ils avaient dans le droit public, les termes ἐλεύθερος, αὐτόνομος, ἀφορολόγητος, etc. Il serait trop long de faire le compte des textes ayant trait à la question : il faut se représenter tous ces rapports comme tout aussi complexes, aussi variés, aussi locaux et dépendant des circonstances qu'au temps de la première Ligue maritime athénienne et de la *symmachie* spartiate, où l'on employait encore par-dessus le marché les termes de ὑπήκοος et αὐτόπολις.

ne recouvrèrent pas seulement leurs libertés communales, mais encore qu'elles devinrent des États libres, ainsi qu'elles l'étaient avant la paix d'Antalcidas. Lesdites monnaies ne portent pas les armes du roi, mais bien celles de la ville qui les frappait; elles ne suivent même pas le système monétaire introduit par Alexandre[1]; beaucoup, au contraire, sont conformes au système en usage dans le pays. Quand on voit, un siècle plus tard, des Séleucides qualifier des villes d'Éolide de cités « appartenant à notre confédération[2] », on peut être assuré que c'est là le régime établi par Alexandre.

Nous arrivons à une question connexe : les cités des îles et des côtes ainsi affranchies et restaurées entrèrent-elles dans la confédération des États grecs groupés à la diète de Corinthe? Un témoignage précis nous permet de l'affirmer pour l'île de Ténédos[3]; mais, comme ce témoignage ne se renouvelle pas pour Mitylène, Lesbos et les autres villes, on est en droit d'en conclure que l'accession n'eut pas lieu pour ces dernières. Alexandre pouvait bien, ce semble, avoir intérêt à se faire de ces villes helléniques affranchies un contre-poids contre la ligue de celles qui, pour la plupart, n'étaient entrées dans l'alliance de la Macédoine que contraintes par la force des armes, et qui n'étaient rien moins que de sûres alliées;

[1]) Telles sont les monnaies d'or de Rhodes, Cios, Pergame, trouvées à Saïda en 1863 (Waddington, dans la *Revue Numism.*, 1865, p. 8. 11. 13), telles aussi les monnaies d'argent de Chalcédoine, Éphèse, Rhodes, datant de la même époque. Le cas d'Éphèse surtout est caractéristique, car on a des drachmes de cette ville avec l'abeille d'Éphèse et la légende ΑΡΣΙ, c'est-à-dire du temps où la ville s'appelait Arsinoé, du nom de la femme de Lysimaque, et ces monnaies n'ont pas le poids des drachmes d'Alexandre (4 gr. 10 à 4 gr. 25). Elles pèsent de 4 gr. 93 à 5 gr. 59.

[2]) Inscription d'Ilion dans Schliemann, *Trojanische Alterthümer*, p. 204.

[3]) Lorsqu'à l'automne de 334, les amiraux perses viennent à Ténédos, κελεύουσι τὰς στήλας τὰς πρὸς Ἀλέξανδρον καὶ τοὺς Ἕλληνας γενομένας σφίσι ταύτας μὲν καθελεῖν, πρὸς Δαρεῖον δὲ ἄγειν τὴν εἰρήνην ἣν ἐπὶ Ἀνταλκίδου Δαρείῳ συνέθεντο (Arrian., II, 2. 2). A Mitylène, ils exigent τοὺς μὲν ξένους τοὺς παρ' Ἀλεξάνδρου σφίσι κατὰ συμμαχίαν ἥκοντας ἀπελθεῖν, Μιτυληναίους δὲ καθελεῖν μὲν τὰς πρὸς Ἀλέξανδρόν σφισι γενομένας στήλας, συμμάχους δὲ εἶναι Δαρείου κατὰ τὴν εἰρήνην τὴν ἐπ' Ἀνταλκίδου γενομένην πρὸς βασιλέα Δαρεῖον (Arrian., II, 1, 4). Démosthène ([Dem.,] *De fœd. Alex.*, § 7) constate qu'Alexandre a rétabli le tyran en Messénie, tandis qu'il a chassé ceux de Lesbos : mais il ne parle pas comme si la Ligue corinthienne avait qualité pour s'occuper également des affaires de Lesbos.

d'ailleurs, « la ligue des Hellènes en dedans des Thermopyles » n'avait pas été formée seulement en vue de la guerre contre les Perses, mais encore pour garantir la paix, l'ordre et le droit dans le territoire de cette ligue, et l'éloignement ainsi que la difficulté des rapports réguliers aurait rendu la diète de Corinthe impropre à remplir ce but dans les îles et les cités de l'Asie.

Bien que nous n'ayons aucune preuve précise à ce sujet, on peut supposer sans crainte de se tromper qu'Alexandre obligea également ces villes grecques restées en dehors de la ligue à reconnaître sa stratégie illimitée, et à contribuer d'une façon déterminée à la grande guerre [1]. Les documents que nous avons entre les mains ne nous permettent plus de constater s'il conclut des traités en ce sens avec chacune de ces villes, ou s'il les porta, pour atteindre ce but et en même temps pour maintenir la paix intérieure comme dans l'Hellade, à former quelques fédérations analogues, par exemple, comme Éoliens, Ioniens, etc [2]. Nous avons du moins, au sujet d'une associa-

1) Un texte épigraphique (C. I. GRÆC., II, n° 2166. Add. p. 1024), dont on trouve maintenant une transcription plus complète dans le Μουσεῖον καὶ βιβλιοθήκη τῆς εὐαγγελικῆς σχολῆς (Smyrne, 1876, p. 128), nous apprend qu'en 321, Antipater, agissant au nom du roi et se préparant à faire la guerre à Perdiccas, exigea de Nasos (Hécatonnesos) et autres villes une εἰσφορά dont il fit remise aux Nésiotes ; que de même Cassandre, allant faire la guerre à Cypre, exigea εἰσφορὰς καὶ μεγάλας δαπανάς, mais les allégea pour Nasos, sur les instances de Thersippos.

2) Ce qui suggère cette idée, c'est que l'on a de cette époque et des temps qui suivent des monnaies d'argent et de cuivre portant sur la face la tête de Pallas des statères d'Alexandre, et sur le revers une foudre avec la légende ΑΙΟΛΕ. Il n'y a guère de rapprochement à faire ici avec la hache double qui se rencontre fréquemment sur les monnaies cariennes. Un fait d'où l'on peut inférer que la Ligue des villes ioniennes a été renouvelée ou a pris alors une nouvelle importance, c'est que, d'après Vitruve (IV, 1), Smyrne, restaurée par Alexandre et Antigone, a été incorporée à nouveau dans la Ligue. Enfin, nous avons déjà deux inscriptions attestant l'existence du κοινόν des villes ioniennes. L'un de ces documents, d'une étendue considérable, est le rescrit par lequel le roi Antigone (par conséquent entre 306 et 301) institue le synœkisme de Lébédos et de Téos. On y règle, entre autres choses, la façon dont les dites villes se feront représenter en commun à la fête des *Panionies* (LE BAS-WADDINGTON, II, n° 86). L'autre inscription (*Archäol. Zeitung*, 1872, p. 188) provient de Smyrne, et le début est rédigé comme il suit : ἔδοξεν Ἰώνων τῷ κοινῷ τῶν τρισκαίδεκα πόλεων, ἐπειδὴ Ἱππόστρατος Ἱπποδάμου Μιλήσιος φίλος ὢν τοῦ βασιλέως Λυσιμάχου καὶ στρατηγὸς

tion de ce genre, des documents authentiques dont le plus ancien est du temps d'Antigone (vers 306); il s'agit d'un « κοινόν des villes » de la région de l'Ida, groupé autour du culte d'Athêna Ilia, avec un synédrion qui prend des arrêtés au nom desdites villes ; parmi les cités qui font partie de cette fédération, l'inscription cite Gargara sur le golfe d'Adramyttion et Lampsaque sur l'Hellespont [1].

Nous avons vu avec quelle habileté Alexandre savait favoriser l'essor de ces villes grecques ; en répandant ainsi sur elles les faveurs à pleines mains et sans envie, il pouvait espérer les attacher d'autant plus fortement au nouvel ordre de choses, qui dans l'Hellade même était encore loin d'être affermi ; il pouvait espérer que les immenses avantages de leur nouvelle position de communes libres, de villes privilégiées dans l'empire de leur libérateur, leur feraient désapprendre et oublier les avantages mesquins qu'elles pouvaient dérober à la faveur des grands, et la « politique de terroir » à laquelle une longue domination étrangère les avait accoutumées.

Le contraste entre leur nouvelle et leur ancienne position n'aura pas été sans frapper vivement les Hellènes qui habitaient ces contrées asiatiques, depuis la Propontide jusqu'à la mer de Cypre ; il dut leur sembler qu'on venait enfin de leur rendre l'air et la lumière.

ἐπὶ τῶν πόλεων τῶν Ἰάδων κατασταθεὶς etc. Ce texte fait parfaitement apprécier le renseignement donné par Strabon, à savoir que, sur l'isthme entre Erythræ et Téos, un *téménos* a été consacré à Alexandre, καὶ ἀγὼν ἀπὸ τοῦ κοινοῦ τοῦ Ἰώνων Ἀλεξάνδρεια καταγγέλλεται συντελουμένος ἐνταῦθα (Strab., XIV, p. 644).

[1]) Inscription d'Ilion (Hissarlik) publiée par G. Hirschfeld dans l'*Archäol. Zeitung*, N. F. VII, p. 151. On y trouve six γνώμη τῶν συνέδρων et une proposition additionnelle de Simalos de Lampsaque en l'honneur de Malousios de Gargara : dans la première γνώμη, Antigone ne porte pas encore le titre de roi ; on le lui donne dans la seconde. Malousios reçoit un témoignage d'honneur : ὅτι ἀνὴρ ἀγαθός ἐστιν πε[ρὶ τὸ] ἱερὸν τῆς Ἀθηνᾶς καὶ τὴν πανήγυριν καὶ τὸ κοινὸν τῶν πόλεων (l. 31. 55), et parce qu'il a avancé de l'argent sans intérêts, spécialement ἀποστελλόντων συνέδρων πρέσβεις εἰς τὸν βασιλέα ὑ[πὲρ] τῆς ἐλευθερίας καὶ αὐτονομίας τῶν πόλεων τῶν κοινονουσῶ[ν τοῦ] ἱεροῦ καὶ τῆς πανηγύρεως. Cette inscription explique des formules que l'on rencontre ailleurs : Ἰλιεῖς καὶ αἱ] πόλεις α[ἱ κ]οινονοῦσ[αι τῆς θυσίας κ. τ. λ. (C. I. Græc., II, nº 3602) — σύνεδροι (C. I. Græc., II, nº 3601 l. 2. 9. 16 sqq.) — ἥ τε πόλις καὶ αἱ λοιπαὶ πόλεις (C. I. Græc., II, nº 3595, l. 40).

## CHAPITRE DEUXIÈME

Préparatifs des Perses. — La flotte perse sous Memnon et les Grecs. — Alexandre franchit le Taurus. — Occupation de la Cilicie. — Bataille d'Issos. — Le manifeste. — Effervescence en Grèce. — Siège de Tyr. — Conquête de Gaza. — Occupation de l'Égypte.

Du côté des Perses, la nouvelle de la bataille du Granique avait été reçue avec plus de dépit que d'inquiétude. On ne se rendait pas compte de l'importance réelle de l'agression entreprise par les Macédoniens, ni par conséquent des dangers qui menaçaient le royaume; on attribuait le succès d'Alexandre à l'heureuse chance d'un fou téméraire; on l'imputait aux fautes qui l'avaient facilité; il suffisait d'éviter ces fautes pour écarter tout danger ultérieur et mettre un terme aux succès des Macédoniens. Il semblait que ce qui avait surtout causé la défaite du Granique, c'était le défaut d'unité et de plan dans la direction de l'armée. On aurait dû, on le reconnaissait maintenant, suivre le conseil de Memnon; c'est lui qui aurait dû conduire lui-même l'armée dès le commencement; aussi remit-on entre ses mains seules, du moins à partir de ce moment, le commandement illimité de toutes les forces de terre et de mer relevant de la Perse dans les satrapies d'Asie-Mineure.

Il semblait en effet qu'on dût trouver dans cet Hellène un adversaire redoutable pour le roi de Macédoine; sa défense opiniâtre d'Halicarnasse montrait déjà son talent et son énergie; puis, chassé comme il l'était de tous les points de la côte sans exception, mais favorisé par le licenciement de la flotte macédonienne, il avait formé le projet de couper les relations d'Alexandre avec l'Europe, d'aller porter en Grèce les hasards de la guerre et de détruire dans sa racine la puissance

d'Alexandre en s'unissant avec les nombreux ennemis que les Macédoniens avaient dans ce pays. Il avait une flotte puissante de vaisseaux phéniciens et cypriotes, plus dix navires lyciens, dix de Rhodes et trois des villes ciliciennes de Mallos et de Soles ; la forteresse maritime d'Halicarnasse était encore en son pouvoir ; Rhodes, Cos et certainement toutes les Sporades étaient pour lui, ainsi que probablement les clérouques athéniens qui possédaient Samos ; les oligarques et les tyrans de Chios et de Lesbos n'attendaient que son aide pour mettre fin à la démocratie et à l'alliance avec les Macédoniens ; enfin les patriotes, en Grèce, espéraient qu'il rétablirait la liberté hellénique.

Memnon était parti avec la flotte de la rade d'Halicarnasse pour se rendre à Chios. Il s'empara de l'île par la trahison des oligarques qui précédemment l'avaient gouvernée, et à la tête desquels était Apollonide ; il y rétablit l'oligarchie qui lui en garantissait la possession[1]. Il fit voile vers Lesbos, où l'Athénien Charès était arrivé de Sigeion avec des mercenaires pour chasser de Méthymne le tyran Aristonicos. C'était ce même Charès qui avait salué Alexandre avec tant de soumission lors de son débarquement à Sigeion : il demanda à Memnon de ne pas le troubler dans son entreprise ; mais le général perse arrivait comme « un ami paternel et un hôte » du tyran ; il chassa facilement de l'île l'ancien stratège attique[2]. Déjà les villes de Lesbos s'étaient soumises à lui ; mais la plus importante, Mitylène, était restée fidèle à son alliance avec Alexandre, et, confiante dans la garnison macédonienne qu'elle avait reçue, elle avait repoussé sa sommation. Memnon en commença le siège et la pressa de la façon la plus vigoureuse. Entourée du côté de la terre par un mur et par cinq camps, sur mer par une escadre qui bloquait le port tandis qu'une autre surveillait la route de la Grèce, privée de tout espoir de secours, la ville se trouva réduite à l'extrémité. Déjà des am-

1) Arrian., III, 2, 5.

2) Ces indications de Polyænos (V, 44, 3) se rapportent, comme on le voit par Arrien (III, 2, 6), à l'époque présente, et non au temps de la guerre de Byzance, car il n'est dit nulle part qu'à ce temps-là Memnon ait eu une flotte à sa disposition.

bassadeurs arrivaient des autres îles vers Memnon ; l'anxiété régnait dans l'Eubée, dont les villes, dévouées à la cause macédonienne, craignaient de le voir arriver à bref délai ; les Spartiates étaient prêts à se soulever. Ce fut à ce moment que Memnon tomba malade ; après avoir remis, jusqu'à plus ample décision du Grand-Roi, son commandement aux mains de Pharnabaze, son neveu et le fils d'Artabaze, il descendit au tombeau, trop tôt sinon pour sa gloire, du moins pour les espérances de Darius.

Lorsque le Grand-Roi reçut le message qui lui annonçait la mort de Memnon, il convoqua, dit-on, un conseil de guerre ; il était indécis s'il devait envoyer, contre l'ennemi qui s'avançait sans relâche, les satrapes les plus voisins, ou s'il devait aller à sa rencontre en personne, à la tête de l'armée royale [1]. Les Perses lui conseillaient de conduire lui-même en campagne l'armée qui était déjà rassemblée : sous les yeux du Roi des rois, l'armée saurait vaincre, et une seule bataille suffirait pour écraser Alexandre. Mais l'Athénien Charidème, qui avait été proscrit par Alexandre et qui pour ce motif avait été deux fois le bienvenu près du Grand-Roi, fut d'avis, comme Darius lui-même, qu'il fallait être circonspect, ne pas tout risquer sur un coup de dés, ne pas exposer l'Asie au seuil même de l'Asie ; on devait réserver le ban du royaume et la présence du Grand-Seigneur pour le dernier danger, auquel on n'arriverait pas si l'on savait tenir tête avec adresse et prudence à la folle témérité des Macédoniens : avec cent mille hommes, dont un tiers de Grecs, il se faisait fort d'écraser l'ennemi. Les Perses orgueilleux ripostèrent de la manière la plus vive, affirmant que de tels plans étaient indignes du nom des Perses et constituaient une injure gratuite à leur vaillance : que les suivre serait un indice des plus tristes soupçons, un aveu d'impuissance ; qu'au contraire la présence du Grand-Roi ne trouvait qu'enthousiasme et dévouement ; ils conjurè-

[1] Arrien ne dit mot de ces délibérations, qui sont rapportées par Diodore (XVII, 30) et Q. Curce (III, 1). Elles n'ont rien d'invraisemblable en soi : il se peut que Clitarque les ait empruntées à Callisthène, qui a bien pu apprendre par des prisonniers perses le fond de ses amplifications ; mais la manière de cet auteur n'offre aucune garantie d'exactitude.

rent le roi indécis de ne pas confier la dernière planche de salut à un étranger qui n'avait d'autre but que de se faire placer à la tête de l'armée pour trahir le royaume de Cyrus. Charidème se leva tout en colère, les accusa d'aveuglement, de lâcheté, d'égoïsme; ils ne connaissaient, disait-il, ni leur impuissance, ni la redoutable force des Grecs; ils allaient précipiter dans la ruine le royaume de Cyrus, à moins que la sagesse du Grand-Roi ne suivît présentement ses avis. Le roi de Perse, sans confiance en lui-même et doublement défiant envers les autres, se sentit blessé dans sa fierté nationale; il toucha la ceinture de l'étranger, et ses satellites entraînèrent le Grec pour l'étrangler. La dernière parole de Charidème au roi fut, dit-on, celle-ci: « Tes regrets montreront ce que je valais; mon vengeur n'est pas loin ». Dans le conseil de guerre, on résolut de se porter contre les Macédoniens au moment où ils entreraient dans la Haute-Asie, avec le ban du royaume, sous la conduite du Grand-Roi en personne, et de prendre à la flotte le plus possible de mercenaires grecs, que Pharnabaze devait débarquer aussitôt que faire se pourrait à Tripolis, sur la côte de Phénicie. Thymondas, fils de Mentor, fut envoyé à Tripolis pour recevoir ces troupes et les amener à l'armée royale, et en même temps pour conférer à Pharnabaze tous les pouvoirs qu'avait eus Memnon.

Pendant ce temps, Pharnabaze et Autophradate avaient continué le siège de Mitylène, et l'avaient heureusement terminé ; la ville s'était rendue, sous condition qu'en échange du rappel des bannis et de l'anéantissement des documents officiels relatifs à la ligue conclue avec Alexandre, la garnison macédonienne se retirerait librement, et que la ville rentrerait dans l'alliance des Perses selon les dispositions de la paix d'Antalcidas. Mais à peine les deux Perses furent-ils en possession de la ville qu'ils ne tinrent plus aucun compte du traité; ils laissèrent dans la place une garnison sous les ordres du Rhodien Lycomède, installèrent comme tyran Diogène, un des anciens bannis, et firent sentir à Mitylène tout le poids du joug perse en lui imposant de lourdes contributions qui devaient être payées en partie par certains citoyens, en partie par la ville entière. Pharnabaze se hâta ensuite de trans-

porter en Syrie les mercenaires [1]; ce fut là qu'il reçut l'ordre de prendre le commandement en chef à la place de Memnon, dont les plans, il est vrai, étaient, pour ainsi dire, privés de leur ressort par la remise des mercenaires ; l'offensive prompte et efficace qui aurait enflammé Sparte, Athènes et toute la Grèce continentale n'était plus possible.

Toutefois, Pharnabaze et Autophradate tentèrent quelque chose en ce sens. Ils envoyèrent le Perse Datame dans les Cyclades avec dix trirèmes, firent voile eux-mêmes vers Ténédos avec cent vaisseaux, et contraignirent l'île, qui avait pris fait et cause pour les Hellènes [2], à revenir aux stipulations de la paix d'Antalcidas : c'est la formule dont on se servit cette fois encore. Il est évident qu'ils avaient en vue l'occupation de l'Hellespont.

Afin d'assurer au moins ses communications avec la Macédoine au moyen d'une flotte, Alexandre avait déjà envoyé Hégélochos dans la Propontide pour réunir des vaisseaux, avec ordre d'arrêter tous les navires qui venaient du Pont et de les armer en guerre [3]. Alcimachos fut envoyé à Athènes pour sommer les Athéniens de fournir en navires leur contingent fédéral et d'autoriser dans les ports attiques des armement de vaisseaux pour la flotte macédonienne ; mais il éprouva un refus [4]. Antipater fit rassembler par Protéas des vaisseaux

[1]) Arrien (II, 2, 1) dit ἐπὶ Λυκίας : on voit par un autre passage (II, 13, 2) que les mercenaires ont été conduits en Phénicie.

[2]) Voy. ci-dessus, p. 113, 2 et 162, 2.

[3]) ARRIAN., II 2, 3. C'est certainement le même Hégélochos qui commandait l'avant-garde au moment où l'armée se portait sur le Granique. On lui avait adjoint Amphotéros, frère de Cratère (CURT., III, 1, 19). D'après [DEMOSTH.,] *De fœd. Alex.* § 20, la flotte fut organisée dans la baie de Besika (εἰς Τένεδον ἅπαντα τὰ ἐκ τοῦ πόντου πλοῖα κατήγαγον). A Ténédos, Hégélochos ne pouvait tout au plus que rassembler des navires, tant que la flotte perse stationnait encore à Lesbos : par conséquent, Alexandre a dû donner l'ordre de les armer aussitôt que la flotte commandée par Memnon eut fait voile pour Chios et autres parages au-delà. C'est pour cela que Q. Curce dit : *nondum enim Memnonem vita excessisse cognoverat* (III, 1, 19).

[4]) On est en droit d'inférer d'un passage d'Anaximène (*fragm.* 17) qu'Alcimachos — celui qui, d'après Arrien (I, 18, 1) commandait la colonne chargée de parcourir l'Éolide (cf. ci-dessus, p. 202) — a été envoyé à Athènes pour demander des navires athéniens à l'approche de la flotte perse. Aussi Q. Curce dit-il : *ex fœdere naves sociis imperatæ quæ Hellesponto*

tirés de l'Eubée et du Péloponnèse, pour observer l'escadre de Datame, qui déjà était à l'ancre devant l'île de Siphnos ; mesure d'autant plus nécessaire que les Athéniens avaient envoyé de nouveau des ambassadeurs au roi de Perse et qu'en apprenant que leurs navires de blé avaient été arrêtés à leur retour du Pont et réquisitionnés pour la guerre contre la flotte perse, ils avaient résolu d'envoyer en mer une flotte de cent voiles, sous les ordres de Ménestheus, fils d'Iphicrate[1]. Hégélochos jugea prudent de relâcher les vaisseaux appartenant aux Athéniens, afin d'enlever à ceux-ci le prétexte dont ils allaient profiter pour joindre leurs cent trirèmes à la flotte des Perses. Les succès de Protéas vinrent d'autant plus à propos. Avec son escadre de quinze navires, il réussit non seulement à retenir devant Siphnos les vaisseaux perses, mais encore à les surprendre par une attaque adroite, de telle sorte que huit d'entre eux tombèrent entre ses mains avec leur équipage, tandis que les deux autres prenaient la fuite et, sous la conduite de Datame, allaient se réfugier près de la flotte occupée à croiser aux environs de Chios et de Milet et à piller les côtes[2].

Le plus grand danger qu'eût pu causer le plan de Memnon était ainsi écarté; la prompte attaque de Protéas avait conjuré une défection des Grecs. Mais ces succès eux-mêmes ne démontraient-ils pas qu'Alexandre avait eu tort de licencier une flotte qu'il était forcé de réunir de nouveau au bout de six mois à peine? Alexandre avait mesuré d'un coup d'œil sûr l'énergie et l'intelligence qu'il pouvait attendre des géné-

*præsiderent* (III, 2, 20). Phocion conseilla alors de céder, si on ne voulait pas la guerre avec la Macédoine (Plut., *Phocion*, 21) : mais Démosthène et Hypéride s'y opposèrent, disant qu'on ne pouvait pas savoir si le roi n'emploierait pas les navires contre Athènes. Il est possible que la trirème dont parle l'orateur et qui est entrée dans la Pirée ([Demosth.,] *De fœd. Alex.* § 27) soit celle d'Alcimachos, et que l'envoyé d'Alexandre — qui était en même temps citoyen d'Athènes (Harpocrat., s. v.) — ait demandé la permission de construire dans les chantiers athéniens de petits navires pour le compte de la Macédoine. L'orateur tonne contre le fâcheux ὃν ἔδει εὐθὺς ὑμᾶς μετὰ τῆς τριήρους ὑφ' ὑμῶν ἀπολωλέναι : il finit par conseiller ouvertement la guerre. Le discours doit être de l'été 333.

[1]) [Demosth.,] *De fœd. Alex.* § 20. Plut., *Vit. X Oratt.* (*Demosth.*). Ménestheus est *ex Thressa natus Cotyis regis filia* (Corn. Nep., *Iphicr.* 5).

[2]) Arrian, II, 2, 4. Curt., III, 4, 1.

raux perses, et il estimait ses alliés helléniques tels que l'événement les a montrés ; bien qu'ils fussent enclins à faire défection et prêts à réunir leurs vaisseaux à ceux des Perses, Antipater devait pouvoir les tenir en bride sur le continent : enfin, il n'était pas aussi difficile qu'on pourrait le croire de réunir à la hâte une nouvelle flotte, pour garantir les côtes contre un ennemi qui ne savait pas intervenir d'une façon décisive. Alexandre pouvait d'autant mieux poursuivre ses plans sans prendre souci de la guerre maritime, que chaque pas qu'il faisait en avant menaçait l'existence de la flotte ennemie elle-même, en lui enlevant les côtes de son propre pays. La prochaine campagne devait être consacrée à mettre cette idée à exécution [1].

Les diverses fractions de l'armée macédonienne se réunirent à Gordion au printemps de 333. Du côté du sud, les troupes qui avaient fait la campagne d'hiver avec Alexandre arrivaient de Célænæ ; de Sardes, Parménion amenait la cavalerie et le train de la grande armée ; de Macédoine, les soldats nouvellement mariés revenaient de leur congé ; ils étaient accompagnés d'un nombre important de nouvelles recrues comprenant 3,000 Macédoniens à pied et 300 à cheval, 200 cavaliers thessaliens et 150 cavaliers éléens, de sorte qu'Alexandre,

[1]) Il n'est plus possible de donner des dates précises aux événements survenus en mer et à la mort de Memnon. Si, comme le dit Q. Curce (III, 2, 2), Darius était encore à Babylone quand il apprit la mort de Memnon, on peut en tirer les conclusions suivantes. L'armée perse devait se trouver vers la fin d'octobre à Soches, non loin de la rivière d'Haleb. De l'Haleb à Pylæ, l'armée des Dix-Mille avait fait 35 étapes, soit 220 parasanges : de Pylæ à Babylone, il y avait 20 autres parasanges. Darius est donc parti de Babylone au commencement de septembre, au plus tard. Or, il est parti après avoir reçu la nouvelle de la mort de Memnon, et cette nouvelle lui est parvenue non pas par la poste royale et la route de Sardes, mais bien plus lentement, par la voie de mer et un long détour passant par la Phénicie : la mort de Memnon est donc survenue au plus tard fin juillet. Mais Thymondas, expédié à Tripolis pour transférer à Pharnabaze le commandement de Memnon, y prit avec lui les mercenaires grecs de la flotte : il faut bien que l'ordre d'emmener ces troupes ait été donné au moins huit semaines auparavant à Babylone, par conséquent dans les premiers jours de juin au plus tard, si bien qu'à la fin de juin au plus tard Pharnabaze avait fait voile avec une partie de la flotte et les mercenaires pour la Phénicie. Memnon a pu mourir au cours du mois de mai, et même plus tôt.

malgré les garnisons qu'il avait laissées, n'avait guère moins d'hommes que lorsqu'il avait combattu sur le Granique [1]. Il est facile de se faire une idée de l'esprit de ces troupes d'après les succès qu'elles avaient remportés jusqu'alors et par ce qu'elles espéraient comme prix de nouveaux combats; fières des victoires remportées et assurées de nouveaux triomphes, elles considéraient déjà l'Asie comme leur proie; les soldats avaient pour garants du succès eux-mêmes, leur roi et les dieux.

Des envoyés d'Athènes vinrent aussi à Gordion pour demander au roi la mise en liberté des Athéniens qui avaient été pris à la bataille du Granique et avaient été envoyés prisonniers en Macédoine; était-ce, par hasard, au nom de l'alliance jurée à Corinthe et de leur fidélité aux obligations fédérales? On leur répondit de revenir, si la prochaine campagne s'accomplissait heureusement.

La ville de Gordion, qui avait été autrefois la résidence des rois de Phrygie, conservait encore sur son acropole les palais de Gordios et de Midas, et le char qui avait fait jadis reconnaître Midas pour celui que les dieux avaient prédestiné au trône de Phrygie. Le joug de ce char était si artistement attaché par un nœud d'écorce qu'on ne pouvait voir ni le commencement ni la fin de la ligature; il y avait un oracle qui disait que celui qui dénouerait le nœud obtiendrait l'empire de l'Asie. Alexandre se fit montrer l'acropole, le palais et le char; on lui rapporta l'oracle; il voulut l'accomplir et défaire le nœud;

[1]) Il y avait 3,000 mercenaires et 200 chevaux en Carie, 1,500 hommes devant Célænæ; il était resté d'autres garnisons à Sidé, en Lydie et dans la Petite-Phrygie. c'est-à-dire environ 3.000 hommes : il n'est guère admissible que ces 8,000 hommes aient été renforcés par les mercenaires qui de temps à autre passaient du service de la Perse à celui de la Macédoine, et il n'y a aucun indice sûr que jamais des contingents de Grecs asiatiques se soient réunis avec l'armée macédonienne. Callisthène (*fragm.* 33) assure qu'il était arrivé 5,000 fantassins et 8,000 cavaliers de nouvelles recrues : en ajoutant ces chiffres aux 40,000 fantassins et 4,500 cavaliers qu'il compte au début de la première campagne, il arrivait, au témoignage de Polybe (XII, 19), à donner à l'armée d'Alexandre, lors de la bataille d'Issos, un effectif de 45,000 hommes de pied et 5,300 cavaliers. Il néglige de décompter les corps détachés et les garnisons. Mais Polybe à son tour, lui qui fait si bien la critique de Callisthène, exagère en sens inverse lorsqu'il ne compte que 3,000 hommes de renfort.

mais c'est en vain qu'il chercha un bout de la corde : les assistants considéraient avec inquiétude ses efforts inutiles; enfin le roi, tirant son épée, trancha le nœud; tant bien que mal, l'oracle était accompli [1].

Le lendemain, l'armée se mit en marche et se dirigea vers Ancyre, sur le versant méridional de la chaîne de montagnes qui forme les limites de la Paphlagonie. Une ambassade des Paphlagoniens vint à Ancyre [2] pour offrir au roi la soumission de leur pays, à la condition qu'aucune troupe macédonienne n'entrerait dans la province; le roi le promit, et la Paphlagonie resta sous l'autorité d'un dynaste indigène, ou peut-être sous la juridiction du gouverneur de la Phrygie d'Hellespont [3].

L'armée poursuivit sa marche vers la Cappadoce, au delà de l'Halys, à travers les territoires de cette grande satrapie qui s'étend jusqu'à l'Iris; on les traversa sans résistance [4], et,

[1]) Ariotobule a donné de cet incident un autre récit. Le roi aurait défilé la cheville qui, passée à travers le timon, tenait le nœud serré. Même en admettant que la chose se soit passée ainsi, il est certain que toute l'armée a mieux aimé croire au coup d'épée qu'à l'opération insignifiante en soi de la cheville, et que les soldats ont ensuite raconté le fait ainsi. C'est comme pour l'œuf de Colomb : ce n'est pas le résultat, mais l'imprévu de la solution qui marque le génie.

[2]) Si Alexandre a tant tardé à partir de Gordion, ce n'est pas pour trouver du fourrage vert dans les champs, car dès le mois de mai l'herbe foisonne sur le plateau de Phrygie. Alexandre a dû se mettre en marche quand il eut été informé que les mercenaires de la flotte avaient reçu l'ordre de se rendre à Tripolis, c'est-à-dire vers le commencement de juillet. S'il est passé par Ancyre, il n'a pas pris le chemin qui se dirige au sud à travers le steppe salé, mais bien la route impériale qui franchit l'Halys. C'est, du reste, ce qu'indique Arrien (II, 4, 2) quand il dit qu'Alexandre ἐπὶ Καππαδοκίας ἐλάσας ξυμπᾶσαν τὴν ἐντὸς Ἅλυος ποταμοῦ προσηγάγετο καὶ ἔτι ὑπὲρ τὸν Ἅλυν πολλήν. Alexandre ne doit pas être arrivé en Cilicie avant le commencement de septembre.

[3]) D'après Q. Curce (III, 1, 22), Alexandre serait entré de sa personne en Paphlagonie : le témoignage exprès d'Arrien prouve le contraire. D'après Diodore (XVI, 90, 2), on ne peut guère douter que la Paphlagonie ne fût alors gouvernée par Mithridrate, fils d'Ariobarzane : c'est le même Mithridate qui fut plus tard l'ami d'Antigone et de son fils Démétrios, et qui, à travers des vicissitudes de toute sorte, conserva an moins une partie de ce que Diodore appelle sa βασιλεία jusqu'à l'année 302, où Mithridate III le « Fondateur » (κτίστης) lui succéda.

[4]) Que la Cappadoce ait été divisée, dès le temps de Datame (vers 360) en deux satrapies, celle du Pont et la « Cappadoce du Taurus », comme l'appelle Strabon (XII, p. 534), c'est un fait aujourd'hui démontré par

bien que les contrées qui se trouvent au nord ne pussent être occupées, elles furent cependant données à Sabictas [1] comme satrapie macédonienne. Nous avons au moins un exemple [2] qui nous montre que le parti démocratique, dans les villes grecques du Pont, espérait être délivré par Alexandre. Toutefois, en attendant, le parti des Perses, comme à Sinope, ou la tyrannie, comme à Héraclée, y resta au pouvoir. Alexandre ne devait pas différer des entreprises plus considérables pour aller s'emparer des côtes éloignées du Pont; il se dirigea vers les côtes de la Méditerranée [3]. Le chemin qu'il prit conduisait au versant nord du Taurus, vers les défilés ciliciens situés au-dessus de Tyane, que Cyrus le Jeune avait traversés quelque soixante ans auparavant avec ses dix mille Grecs [4].

H. Droysen (*Die Münzen der persischen Satrapen in Kleinasien* in von Sallets Num. Zeitschr. II, p. 314 sqq.). L'auteur précité conteste, non sans motif, que les monnaies de cuivre et d'argent frappées à Sinope et peut-être à Gazioura avec la légende אריורת (*Ariorat*) soient de cet Ariarathe qui prend maintenant la fuite et qui périt onze ans plus tard en combattant Perdiccas : il les attribue à son fils, celui qu'on appelle d'ordinaire Ariarathe II.

1) C'est le nom, assez bizarre d'ailleurs, que lui donne Arrien (II, 4, 2). Q. Curce (III, 4, 1) l'appelle Abistamène. La soumission de la Cappadoce est un fait que démontre la force des choses aussi bien que le témoignage exprès d'Arrien. Quand Hiéronyme (ap. Appian., *B. Mithrid.* 8) affirme qu'Alexandre n'a pas mis le pied en Cappadoce, mais qu'il a marché contre Darius en suivant la côte de Pamphylie et de Cilicie, il se trompe, lui ou Appien. Mais comme on retrouve plus tard Ariarathe encore et réellement prince de Cappadoce, la conclusion est que la partie de la Cappadoce qui avoisine le Pont est restée en son pouvoir.

2) Memnon (ap. Phot., 223, 40 [c. 4]) raconte comme quoi le tyran Denys d'Héraclée était dans l'angoisse, et comment les bannis d'Héraclée députèrent près d'Alexandre καὶ κάθοδον καὶ τὴν τῆς πόλεως πάτριον δημοκρατίαν ἐξαιτούμενοι.

3) On est en droit de supposer qu'Alexandre n'a pas été sans remarquer l'importante position de Mazaca (Césarée) au pied de l'Ardisch, dans la plaine arrosée par le fleuve Mélos, une position qui commande la route de l'Arménie. De là, passant entre l'Ardisch et le fort escarpé de Nora, qui devait jouer un si grand rôle sous les Diadoques, il s'est acheminé sur Tyane (probablement Kilissa-Hissar : voy. les commentateurs de l'*Anabase* de Xénophon [I, 2, 20] et Kinneir, *Journey*, p. 105. 110). Tchihatcheff (*Ergänzungsheft* n° 20 zu Petermanns *Geograph. Mittheil.* p. 15) appelle cette localité Kisser-Hissar.

4) Le défilé franchi par Alexandre est mieux connu depuis Kinneir (*op. cit.* p. 118 sqq.) et surtout depuis le voyage exécuté en 1853 par Tchihatcheff (*op. cit.* p. 55 sqq.).

Alexandre trouva les hauteurs occupées par des postes considérables. Laissant camper le reste de l'armée, il s'avança lui-même avec les hypaspites, les archers et les Agrianes, vers l'heure de la première veille, pour surprendre les ennemis dans l'obscurité de la nuit. A peine les gardes l'eurent-ils entendu s'approcher qu'ils prirent la fuite en toute hâte, abandonnant le défilé qu'ils auraient pu barrer sans grande peine, s'ils ne se fussent pas crus dans un poste perdu. Arsame, le satrape de Cicilie, semblait ne les avoir envoyés en avant que pour gagner du temps, pour piller et dévaster le pays et pouvoir se retirer en sûreté, après avoir fait un désert des pays qu'il laissait derrière lui, auprès de Darius qui déjà s'avançait des bords de l'Euphrate. Alexandre n'en mit que plus de hâte à traverser les défilés et à franchir le Taurus avec sa cavalerie et les corps les plus agiles parmi les troupes légères ; il y mit tant de promptitude qu'Arsame, qui n'avait cru l'ennemi ni si voisin, ni si prompt, prit la fuite en toute hâte sans avoir ravagé ni la ville, ni le pays, et sauva sa vie sans se douter que la mort devait si tôt l'atteindre.

Harassé par les veilles, les marches forcées et le soleil de midi d'une chaude journée d'été, Alexandre arriva avec ses troupes sur les bords du Cydnos, fleuve limpide et froid qui descend des montagnes vers Tarse. Désirant prendre un bain, il ôte rapidement casque, armure, habits, et se précipite dans le fleuve; une fièvre chaude le saisit aussitôt, il s'évanouit: on le retire du fleuve à moitié mort et on le porte sans connaissance dans sa tente. Des convulsions, une chaleur ardente, semblaient être les derniers signes de vie ; tous les médecins désespéraient de le sauver. Le retour de la connaissance ne fit qu'aggraver le mal; les nuits sans sommeil, la tristesse d'une mort prochaine lui enlevaient ses dernières forces. Ses amis se désolaient; l'armée se désespérait; l'ennemi était proche; personne ne voyait de moyen de salut. Enfin le médecin acarnanien Philippe, qui connaissait le roi depuis son enfance, offrit de lui préparer une boisson qui le soulagerait. Alexandre ne demandait rien qu'un prompt secours; Philippe le lui promit. En ce moment, Alexandre reçut une lettre de Parménion qui lui recommandait la circonspection : le médecin

Philippe avait, disait-on, reçu de Darius mille talents et la promesse d'un mariage avec une fille du Grand-Roi pour empoisonner Alexandre[1]. Le roi donna la lettre à son médecin, et, pendant que celui-ci la lisait, il vida la coupe. Le médecin lut sans se troubler; il se sentait pur de toute faute; il conjura le roi d'avoir confiance en lui et de continuer le traitement, l'assurant que bientôt ses souffrances auraient disparu; il s'entretint avec lui de la patrie, de sa mère, de ses sœurs, de la victoire prochaine, des contrées splendides de l'Orient; ses soins fidèles furent récompensés par un prompt rétablissement du roi; Alexandre rentra dans les rangs de ses Macédoniens.

On redoubla de zèle pour pousser les opérations militaires. Dans la chaîne des satrapies perses, la Cilicie était l'anneau qui rattachait les satrapies extérieures à celles de la Haute-Asie. En s'emparant avec rapidité des cols du Taurus, Alexandre s'était rendu maître du poste le plus fort qui défendît l'empire perse contre l'Occident; il fallait qu'il s'assurât de tout le versant méridional de la chaîne pour pouvoir prendre et garder le territoire où se trouvait un second passage traversant l'Amanos du côté de la Syrie. Tandis que Parménion, avec les mercenaires, les troupes alliées, les escadrons thessaliens et les Thraces de Sitalcès, s'avançait dans la direction de l'est pour s'emparer des défilés qui conduisent dans la Haute-Asie, le roi marcha vers l'ouest pour s'assurer de la route de Laranda et d'Iconion, et de la région qu'on appelle Cilicie « âpre » (τραχεῖα), région dont les habitants, des peuplades libres adonnées au brigandage comme leurs voisins de Pisidie, pouvaient facilement couper ses communications avec l'Asie-Mineure.

Il partit de Tarse pour Anchiale, ville fondée par le roi d'Assyrie, Sardanapale, dont elle conservait une statue avec cette singulière inscription : « Sardanapale a fondé en un jour Anchiale et Tarse: pour toi, étranger, mange, bois, aime; tout ce que l'homme a de plus ne vaut pas la peine qu'on en parle ». Il se dirigea ensuite sur Soles, la « patrie des solécismes ».

[1]) Arrian., II, 4, 8. Sénèque (*De ira*, II, 23) dit que la lettre d'avis avait été écrite par Olympias. Aristobule ne parle pas du bain dans le Cydnos : il dit que le roi est tombé malade par suite de fatigues excessives.

Bien que grecque d'origine, cette ville était tellement attachée à la cause des Perses, qu'Alexandre non seulement y laissa une garnison, mais frappa les habitants d'une contribution de deux cents talents d'argent. Il fit de là une incursion dans la Cilicie âpre avec trois phalanges, les archers et les Agrianes ; en sept jours, il acheva de soumettre les montagnards, partie de gré, partie de force, de sorte que ses communications avec les provinces de l'ouest furent assurées. Il revint à Soles, où il reçut la nouvelle qu'Othontopatès, qui tenait encore la forteresse maritime d'Halicarnasse, avait été vaincu dans un combat acharné et que plus de mille hommes avaient été faits prisonniers. Pour célébrer l'heureuse issue de la campagne et la guérison du roi, on donna des fêtes de toutes sortes à Soles. Le spectacle du grand sacrifice qui fut offert à Asclépios, du défilé triomphal de toute l'armée réunie, de la retraite aux flambeaux, des concours gymniques et jeux d'adresse, dut réveiller dans l'esprit des Soliens, qui avaient presque oublié les mœurs de la Grèce, le souvenir de leur patrie et de leurs aïeux. Maintenant le temps des Barbares était passé ; la vie hellénique rentrait dans ces contrées longtemps asservies ; elles se glorifiaient maintenant de leur origine hellénique, jadis oubliée et méprisée au milieu de la barbarie asiatique. Alexandre donna aux Soliens une constitution démocratique, et, quelques semaines plus tard, aussitôt après la bataille décisive d'Issos, il envoya l'ordre de leur remettre la rançon imposée et leurs otages[1].

De retour à Tarse, le roi fit avancer sa cavalerie sous la conduite de Philotas à travers la plaine d'Aléa, au bord du fleuve Pyramos, tandis qu'il se dirigeait lui-même avec le reste de l'armée, le long de la côte, vers Mallos en passant par Magarsos. Ces deux villes conservaient encore des souvenirs helléniques auxquels Alexandre put faire appel : à Mallos en particulier, le peuple, à l'approche d'Alexandre, s'était soulevé contre ceux qui l'avaient opprimé jusqu'à ce jour ; la lutte sanglante entre le parti des Perses et celui du peuple ne se décida et ne s'apaisa qu'à l'apparition d'Alexandre.

[1]) ARRIAN., II, 12, 4.

Celui-ci fit remise à la ville, qui tirait son origine d'Argos comme la famille royale de Macédoine, du tribut qu'elle avait dû payer jusqu'alors au Grand-Roi, lui donna la liberté et institua une fête héroïque en l'honneur d'Amphilochos d'Argos, son fondateur[1].

Pendant qu'Alexandre était encore à Mallos, il reçut la nouvelle que le roi Darius s'était avancé de l'Euphrate avec une formidable armée, et qu'il était déjà depuis quelque temps à Soches, ville de Syrie, à deux jours de marche des défilés[2]. Alexandre convoqua aussitôt un conseil de guerre; tous furent d'avis qu'il fallait s'avancer à la hâte, traverser les défilés et attaquer les Perses n'importe où on les trouverait. Le lendemain, le roi commanda de se mettre en marche et se dirigea vers Issos, en contournant le golfe qui s'avance profondément dans les terres.

Deux chemins conduisent d'Issos en Syrie; le plus malaisé se dirige d'abord au nord (vers Topra Kalessi), puis tourne à l'est et franchit par des gorges et des cols les monts Amaniques. Alexandre ne choisit pas celui-ci : ses soldats seraient arrivés en face de l'ennemi doublement fatigués par une série de montées et de descentes et par le mauvais état des chemins dans la région ; d'ailleurs il ne devait pas s'éloigner des côtes du golfe avant d'en être complètement maître et de les avoir fermées aux vaisseaux ennemis. Laissant les malades à Issos, où ils étaient plus en sûreté sur les derrières de l'armée, il prit la

1) Arrian., II, 5, 8-9. Strab., XIV, p. 676. Les villes grecques obtinrent, comme toujours, la liberté ; mais on verra plus loin que ce ne devait pas être celle accordée au littoral occidental d'Asie-Mineure. Suivant Arrien (II, 20, 2), il y avait encore à ce moment dans les rangs de la flotte perse des navires de Soles et de Mallos.

2) Rennel a cru trouver cette Soches dans la région de Derbesak, au bas et à l'est des défilés de Bailân, et il est évident que sans la marche de Darius à travers les postes de l'Amanos, la lutte avec les Macédoniens se serait décidée dans cette plaine si souvent choisie comme champ de bataille (Strab., XVI, p. 751). Les deux jours de marche qui séparent cet endroit des postes de l'Amanos reportent Soches un peu plus loin, là où Niebuhr place Anzas (Azas dans les cartes récentes). Ce lieu est à huit milles du défilé, cinq milles d'Alep, à l'entrée de ce qu'on appelle le « Champ du Sang ». L'*Onchæ* de Quinte-Curce (IV, 1, 3, variantes *Unchæ*, *Orchæ*), où arrive après la bataille Darius fugitif, paraît être la même localité.

route ordinaire, que les Grecs connaissaient par la description de Xénophon, celle qui se dirige au sud en côtoyant la mer, et, passant par les défilés appelés « Portes » de la plage, il arriva à la ville maritime de Myriandros, non loin de l'entrée des principaux défilés de Syrie (portes de Bailân), avec l'intention de déboucher dans la plaine de Syrie dès le lendemain et de se diriger vers Soches. On était aux premiers jours de novembre [1], et un violent orage éclata pendant la nuit ; le vent et la pluie empêchèrent de donner le signal du départ, et l'armée resta dans le camp de Myriandros, à environ trois milles au sud des « Portes » ; on espérait atteindre en peu de jours l'ennemi dans la plaine de Soches et livrer une bataille décisive.

La rencontre des deux armées devait être décisive en effet. Celle des Perses comptait les hommes par centaines de mille, parmi lesquels 30,000 mercenaires grecs qui avaient débarqué récemment sous les ordres de l'Acarnanien Bianor et du Thessalien Aristomède ; parmi les troupes asiatiques, il y avait environ cent mille fantassins pesamment armés (cardaques), et les cavaliers perses portant cuirasse. Darius se confiait dans ces forces, dans son bon droit, dans sa renommée guerrière ; il en croyait volontiers les orgueilleuses assurances de ses grands et, dit-on, un songe qu'il avait eu peu de temps avant son départ de Babylone et que les Chaldéens avaient expliqué dans un sens assez favorable : il avait vu le camp macédonien à la lueur d'un immense incendie et le roi de Macédoine qui chevauchait, vêtu en prince perse, dans les rues de Babylone ; puis cheval et cavalier avaient disparu. Ainsi rassuré sur l'avenir, il avait passé l'Euphrate ; environné de tout l'éclat guerrier d'un « Roi des rois », accompagné de sa maison royale et du harem, des harems des satrapes et des princes perses, de bandes d'eunuques et de muets, d'une caravane sans fin de chariots élégants pour les centaines de mille hommes sous les armes, de riches baldaquins, d'un train

[1]) D'après Arrien (II, 11, 10), la bataille d'Issos a été livrée ἐπὶ ἄρχοντος Ἀθηναίοις Νικοκράτους μηνὸς Μημακτηριῶνος, ce qui correspond à peu près, d'après le calcul d'Ideler, à novembre 333 (entre le 28 octobre et le 27 novembre).

bruyant, il campait maintenant près de Soches; c'était là, dans cette vaste plaine où il avait tout l'espace pour développer l'écrasante supériorité de son armée et pour employer efficacement la masse de ses cavaliers, qu'il voulait attendre l'ennemi afin de l'anéantir.

Ce dut être Arsame qui, s'enfuyant de Cilicie, apporta le premier dans le camp la nouvelle de l'approche d'Alexandre et de sa marche en avant; d'après ce qu'il annonçait, l'ennemi semblait vouloir traverser les défilés de l'Amanos. Chaque jour on s'attendait à voir s'élever du côté de l'ouest des nuages de poussière. Les jours se passaient les uns après les autres et l'on devint indifférent pour un danger qui n'arrivait pas ; on oubliait ce qu'on avait déjà perdu ; on raillait l'ennemi qui n'osait pas quitter l'étroite bordure du littoral, pressentant bien que le sabot des chevaux perses suffirait pour écraser sa puissance. Darius n'écoutait que trop volontiers les présomptueuses paroles de ses grands : le Macédonien était intimidé par l'approche des Perses; il n'avancerait pas au delà de Tarse; il fallait l'attaquer ; on allait l'exterminer. C'est en vain que le Macédonien Amyntas essayait de les contredire : il répétait qu'Alexandre ne marcherait que trop tôt à la rencontre des Perses, que son retard était précisément l'indice d'un danger doublement redoutable ; à aucun prix, disait-il, il ne fallait s'aventurer dans les vallées étroites de la Cilicie ; la plaine de Soches était le champ de bataille le mieux approprié aux forces des Perses ; là le nombre pouvait vaincre ou du moins se sauver en cas de défaite [1]. Mais Darius, plein de méfiance pour l'étranger qui avait trahi son roi, et poussé en avant par les flatteries de ses grands, par son propre désir, enfin par l'inquiétude d'une âme faible et par son destin, résolut de lever

[1]) Il est à remarquer que ces détails sur la séance du conseil de Darius sont relatés par Arrien (II, 6, 3-6). Ce qui frappe surtout, c'est la phrase : καταπατήσειν τε τῇ ἵππῳ τῶν Μακεδόνων τὴν στρατιὰν ἄλλος ἄλλοθεν αὐτῷ ἐπαίροντες ἐπέλεγον : c'est justement l'expression que, suivant Eschine (*In Ctesiph.*, § 164), Démosthène a employée en parlant de la bataille d'Issos : ἐπειδὴ πάσῃ δυνάμει Δαρεῖος κατεβεβήκει, ὁ δὲ Ἀλέξανδρος ἦν ἀπειλημμένος ἐν Κιλικίᾳ πάντων ἐνδεής, ὡς ἔφησθα σύ, αὐτίκα δὲ μάλα ἤμελλεν, ὡς ἦν ὁ παρὰ σοῦ λόγος, συμπατήσεσθαι ὑπὸ τῆς Περσικῆς ἵππου κ. τ. λ. Eschine ajoute que Démosthène avait fait voir des lettres présentant les choses de cette façon.

le camp de Soches et d'aller chercher l'ennemi qui l'évitait. Les équipages inutiles, les harems, la plus grande partie du Trésor, tout ce qui pouvait entraver la marche fut envoyé à Damas, sous la conduite de Cophène, frère de Pharnabaze, tandis que le roi, pour éviter le circuit par Myriandros, s'avançait vers la Cilicie par les défilés de l'Amanos et arrivait à Issos. Cela se passait le jour même où Alexandre était parti pour Myriandros. Les Perses trouvèrent à Issos les malades de l'armée macédonienne, qu'ils firent périr dans de cruels supplices. Les Barbares, tout joyeux, se figuraient qu'Alexandre fuyait devant eux ; ils croyaient avoir coupé ses communications avec son pays ; ils étaient certains de sa ruine. Les troupes se mirent en route sans délai pour poursuivre les fuyards.

Sans aucun doute, la retraite d'Alexandre était coupée ; on l'a accusé d'imprévoyance pour ne point avoir occupé les portes Amaniques, pour avoir laissé Issos sans garnison et abandonné ses malades aux mains d'un ennemi cruel. Son armée entière, dit-on, aurait pu périr misérablement si les Perses avaient évité une bataille, s'ils avaient barré la mer avec leur flotte et la ligne de retraite d'Alexandre par une défensive opiniâtre, si, dès qu'il aurait fait un mouvement en avant, ils avaient inquiété sa marche avec leurs escadrons de cavalerie et l'avaient rendue doublement périlleuse en ravageant le pays, ainsi que Memnon l'avait conseillé. Mais Alexandre connaissait les forces militaires des Perses ; il savait que l'entretien de tant de centaines de mille hommes sur sa ligne de marche et dans l'étroite Cilicie devenait à la longue une impossibilité, que cette armée n'était rien moins qu'un tout organisé, qu'elle était incapable d'exécuter un ensemble de mouvements militaires pour l'enlacer et le prendre au filet, qu'au pis aller une série de marches promptes et hardies de son côté aurait forcé cette masse maladroite à reculer, l'aurait mise en désordre, disloquée et rendue incapable de se garantir contre la moindre surprise. Il ne pouvait pas non plus prévoir que les Perses abandonneraient un terrain qui leur était si favorable, et iraient jusqu'à s'engager au bord de la mer dans l'étroite bande de terrain qu'arrose le Pinaros.

Darius l'avait fait pourtant. Informé par des indigènes fugitifs qu'Alexandre était arrêté à quelques lieues à peine, de l'autre côté des défilés de la plage, et pas du tout en train de fuir, il dut se préparer à livrer bataille dans la plaine resserrée où il était campé et où il était maintenant forcé de laisser à l'ennemi l'avantage de l'attaque, car le temps lui manquait pour en faire sortir assez promptement son immense armée, et il n'osait la lancer marcher contre ces Thermopyles de la Cilicie. En effet, s'il eût été possible, par un stratagème quelconque, d'obliger le Grand-Roi à sortir de la plaine de Soches et à descendre vers la côte de Cilicie, Alexandre aurait risqué l'affaire avec joie, eût-elle dû lui coûter une perte plus grande encore que celle du lazaret d'Issos. La première rumeur qui se répandit de l'approche de Darius lui sembla tellement incroyable, qu'il envoya quelques officiers le long de la côte sur un yacht pour vérifier si réellement l'ennemi s'approchait.

Cette rumeur produisit un tout autre effet sur les soldats d'Alexandre; ils avaient espéré rencontrer l'ennemi quelques jours plus tard en rase campagne, maintenant se produisaient des circonstances imprévues et pressantes; l'ennemi se tenait sur leurs derrières; il faudrait combattre dès le lendemain; on allait être obligé d'arracher à l'ennemi, au prix d'une bataille, ce qu'on possédait déjà; chaque pas sur le chemin du retour allait leur coûter du sang; peut-être même les défilés étaient-ils déjà occupés et interceptés; peut-être faudrait-il, comme jadis les Dix-Mille, se frayer une voie par l'intérieur de l'Asie pour rapporter au pays, au lieu de gloire et de butin, à peine la vie sauve; et tout cela parce qu'on avait marché en avant sans circonspection; on n'avait aucun souci du simple soldat, et, quand il était blessé, on l'abandonnait à son sort entre les mains de l'ennemi [1]. Telles et plus amères encore étaient les plaintes que faisaient entendre les soldats en préparant leurs armes et en aiguisant leurs lances, moins par découragement que parce que les choses tournaient autre-

[1]) Ces renseignements donnés par Quinte-Curce doivent avoir un fond historique : on s'en aperçoit au début de la harangue qu'Arrien (II, 7, 3) met dans la bouche d'Alexandre : θαῤῥεῖν παρεκάλει, etc.

ment qu'ils ne s'y étaient attendus, et aussi par besoin de se soulager, en maugréant tout haut, du sentiment pénible qui saisit même les troupes les plus braves à l'approche d'une action décisive longtemps attendue.

Alexandre connaissait l'esprit de ses troupes; il ne s'inquiéta pas de ces velléités d'insubordination que la guerre suscite et encourage. Aussitôt que les officiers qu'il avait envoyés l'eurent informé de ce qu'ils avaient vu et lui eurent dit que la plaine était couverte de tentes depuis l'embouchure du Pinaros jusqu'à Issos et que Darius était dans le voisinage, il convoqua les stratèges, les ilarques et les commandants des troupes alliées, leur communiqua les renseignements qu'il avait obtenus, leur démontra que la position que venait de prendre l'ennemi était, de toutes les chances qu'on pouvait imaginer, celle qui promettait le succès le plus certain: il ne fallait pas — ce sont les paroles que lui prête Arrien — que l'idée d'être tournés leur fît illusion; il avaient trop souvent combattu avec gloire pour se laisser décourager par un danger apparent; n'étaient-ce pas des troupes toujours victorieuses qui allaient à la rencontre de troupes toujours vaincues, des Macédoniens contre des Perses et des Mèdes, des guerriers éprouvés et blanchis sous les armes contre des Asiatiques efféminés dont la main depuis longtemps avait désappris à manier l'épée, des hommes libres contre des esclaves, des Hellènes combattant librement pour leurs dieux et leur patrie contre des Grecs dégénérés qui, pour quelques misérables dariques, avaient trahi et leur patrie et la gloire de leurs aïeux, la nation autochtone la plus belliqueuse et la plus libre de l'Europe contre les peuplades les plus méprisables de l'Orient, la force, en un mot, contre la faiblesse, la volonté la plus puissante contre l'impuissance la plus profonde, tous les avantages du terrain, de l'habileté militaire, de la bravoure contre des hordes perses? l'issue du combat pouvait-elle donc être douteuse? Et le prix de la victoire! ce n'était plus une satrapie ou deux, mais le royaume des Perses; ils allaient vaincre, non plus les bandes de cavaliers et de mercenaires rencontrées au Granique, mais l'armée de l'empire asiatique, non plus des satrapes persans, mais le roi des Perses; après cette victoire,

il ne leur resterait plus qu'à prendre possession de l'Asie et à se dédommager de toutes les fatigues qu'ils avaient endurées en combattant ensemble. Il leur rappela leurs hauts faits communs ; il énuméra les actions d'éclat que chacun d'eux avait accomplies en telle et telle circonstance, en les citant par leur nom [1]. En leur tenant ce langage, en leur disant tout ce que peut contenir la harangue d'un général vaillant pour enflammer de vaillants soldats, Alexandre parlait avec l'élévation, l'enthousiasme qui lui était propre. Pas un qui ne fût saisi par les paroles du jeune héros : ils se pressèrent autour de lui pour lui tendre la main avec un mot énergique à l'appui. Tout de suite ils voulaient marcher, tout de suite combattre [2]. Alexandre les congédia avec l'ordre d'employer d'abord tous leurs soins à échauffer au point voulu le moral des troupes, puis d'envoyer en avant-garde quelques cavaliers avec des archers vers les Portes de la plage, enfin de se tenir prêts à marcher dès le soir avec le reste des troupes.

La soirée était avancée lorsque l'armée se mit en marche ; il était environ minuit quand elle arriva aux Portes. On fit halte au pied des rochers pour se reposer un peu, tandis qu'on faisait avancer les avant-postes à distance convenable, et le lendemain, à la première lueur du jour, on s'engagea à travers les défilés pour déboucher dans la plaine du littoral [3].

Cette plaine s'étend depuis les défilés de la plage sur environ

[1]) Arrien ajoute, avec un λέγεται (II, 7, 8), qu'Alexandre cita également Xénophon et les Dix-Mille. On serait tenté d'en conclure que la harangue — analysée et non pas à l'état de discours direct dans Arrien — est tirée de Ptolémée et que le fond en est authentique. On verra dans l'étude sur les sources, à l'*Appendice*, pourquoi ce discours n'a pu être ni prononcé par Alexandre, ni composé par Ptolémée.

[2]) ἄλλος ἄλλοθεν δεξιούμενοί τε τὸν βασιλέα καὶ τῷ λόγῳ ἐπαίροντες ἄγειν ἤδη ἐκέλευον (Arrian., II, 7, 3).

[3]) Dans une prétendue lettre d'Eumène de Cardia à Antipater, on raconte ce qui suit : « Le matin avant la bataille, Héphæstion entra dans la tente du roi, et, soit qu'il s'oubliât, soit qu'il fût surexcité comme je l'étais moi-même, soit qu'un dieu l'inspirât, bref, il s'écria : « Bonjour (ὑγίαινε), roi, « c'est le moment ! » Comme ce salut inconvenant avait mis tout le monde fort mal à l'aise et qu'Héphestion était tout honteux et soucieux, Alexandre répondit : « J'accepte, Héphæstion, ce salut comme un heureux présage ; il me promet qu'un dieu nous protègera et que nous reviendrons sains et saufs de la bataille ».

cinq milles dans la direction du nord, jusqu'à la ville d'Issos. Fermée à l'ouest par la mer, à l'est par des montagnes en partie élevées, elle s'élargit à mesure qu'on s'éloigne des défilés. Vers le milieu, où elle a plus d'un demi-mille de largeur[1], coule vers le sud-ouest un petit cours d'eau, le Pinaros (Deli-Tchai), dont la rive nord est en partie escarpée ; il sort au nord-est des montagnes, qui accompagnent son cours et projettent dans la plaine, le long de sa rive sud, un imposant contrefort, de sorte que la plaine se prolonge un peu avec le lit du Pinaros du côté des montagnes. A quelque distance au nord du petit fleuve commençait le camp des Perses.

Aussitôt que Darius eut appris qu'Alexandre était revenu aux défilés de la plage, qu'il était prêt à offrir la bataille et que déjà il s'avançait, il fit mettre en ligne l'armée perse, aussi promptement et aussi bien qu'il put. A la vérité, le terrain, qui était fort resserré, n'était guère propre à faire valoir la supériorité du nombre, mais il n'en paraissait que mieux disposé pour une défensive tenace. Le Pinaros, avec sa rive escarpée et glissante, servait de rempart et de fossé derrière lequel la masse de l'armée devait se former. Pour pouvoir ranger ses troupes sans désordre, Darius fit traverser le fleuve

[1]) Callisthène (ap. POLYB., XII, 21) évalue la largeur de la plaine à 14 stades. A supposer que les chiffres de l'armée perse aient été exagérés, il n'y a pas même de place dans un pareil espace, comme Polybe le démontre pertinemment, pour le front de bataille des Macédoniens : du reste, la ligne de bataille s'étendait de part et d'autre jusqu'aux saillies avancées des montagnes. La topographie a été fixée par les recherches de RENNEL et les indications de KINNEIR (*Journey*, p. 136 sqq.) : les journaux de l'année 1832, en reproduisant les rapports du pacha d'Egypte, du 1er, 2 et 3 août, fournissent bien des renseignements divers. Enfin, le champ de bataille a été, dans ces derniers temps, exploré par FAVRE et MANDROT, qui en ont levé un plan plus exact que les esquisses antérieures (Cf. la reproduction de leur croquis par R. KIEPERT (in *Globus*, XXXIV, 11. 15). Les fameux défilés repassés par Alexandre sont ceux du fort aujourd'hui démoli de Merkes, le long de la plage, les mêmes que décrit exactement Xénophon dans son *Anabase* (I, 4, 4) : trois stades de longueur ; à l'entrée et à la sortie, des murs qui descendent des montagnes jusqu'à la mer ; entre les deux murailles un cours d'eau, le Kersos. D'Issos à ces défilés, il y a cinq parasanges (150 stades). A Merkes, d'après la carte de l'amirauté anglaise que j'ai sous les yeux, la plage a 1/4 de mille de largeur, mais elle se rétrécit ensuite : ce n'est que près du Pinaros que les hauteurs s'éloignent et laissent entre le pied des montagnes et la mer une plaine dont la largeur va jusqu'à 1/2 mille.

à 30,000 cavaliers et à 20,000 hommes d'infanterie légère, avec ordre de se replier ensuite à droite et à gauche sur les ailes de la ligne. La ligne de l'infanterie légère était rangée de telle sorte que les 30,000 mercenaires helléniques, sous les ordres de Thymondas [1], formaient l'aile droite et 60,000 cardaques l'aile gauche; on fit avancer plus loin, à gauche, jusque sur les hauteurs, 20,000 autres cardaques [2], destinés à mettre en péril l'aile droite d'Alexandre : aussitôt que les Macédoniens marcheraient vers le Pinaros pour attaquer, une partie au moins de ce corps se trouverait en arrière de leur aile droite. Du côté des Perses, l'étroitesse de l'espace ne permettait d'engager que les troupes d'élite ; le plus grand nombre, composé d'infanterie légère et pesante, se retira en colonnes derrière la ligne, de sorte qu'on pouvait amener sans cesse de nouvelles troupes sur le front de bataille. Lorsque tout fut ainsi disposé, le signal de se replier fut donné aux escadrons de cavalerie envoyés en avant, et ils se séparèrent pour se porter à droite et à gauche sur les ailes; mais le terrain semblait rendre impossible sur l'aile gauche l'emploi de la cavalerie : c'est pourquoi on reporta sur l'aile droite les escadrons d'abord envoyés de ce côté, de telle sorte que la cavalerie, qui formait la principale force des Perses, était alors rassemblée tout entière au bord de la mer, sous la conduite de Nabarzane. Darius lui-même, suivant la coutume des Perses, prit place sur son char de bataille au centre de la ligne, entouré d'un escadron de cavalerie formé par les plus nobles d'entre les Perses et commandé par son frère Oxathrès. Le plan de bataille était que l'infanterie devait garder ses positions derrière le Pinaros, et à cette fin on avait muni de retranchements les points les moins escarpés de la rive ; sur l'aile droite, au contraire, la cavalerie perse devait se porter

[1]) Il y a dans Arrien (II, 8, 6), entre πρώτους ἔταξεν, qui ne peut désigner que la position des mercenaires helléniques à l'aile droite, et l'expression ἐπὶ δὲ τούτοις ἔνθεν καὶ ἔνθεν employée à propos des cardaques, une contradiction que les renseignements fournis par Quinte-Curce paraissent résoudre en faveur des πρώτους.

[2]) D'après Quinte-Curce (III, 9, 3), leur commandant était Aristomède de Phères.

de toute sa force contre l'aile gauche des Macédoniens, tandis que les troupes placées dans les montagnes devaient tomber sur les derrières de l'ennemi [1].

De son côté, Alexandre avait rangé ses troupes. Sa colonne de marche était composée de l'infanterie pesante, de la cavalerie et de l'infanterie légère qui sortaient l'une après l'autre du défilé. Dès que le terrain était devenu plus spacieux, il avait fait avancer la grosse infanterie à droite et à gauche, sur seize hommes de profondeur [2], en ordre de bataille. A mesure qu'on avançait, la plaine s'élargissait de plus en plus, de telle sorte que la cavalerie put aussi marcher sur deux lignes : à l'aile gauche, les alliés helléniques et les cavaliers enrôlés en Élide ; à l'aile droite, qui ordinairement engageait l'attaque, les cavaliers thessaliens et macédoniens. Déjà l'on apercevait dans le lointain la large ligne de l'armée des Perses ; à droite, on voyait les hauteurs occupées par des fantassins ennemis ; on distinguait de gros escadrons de cavalerie qui, se détachant de l'aile gauche, filaient le long de la ligne de bataille pour aller se grouper à l'aile droite, où le terrain paraissait plus spacieux, et se préparer à faire une charge en masse. Alexandre donna l'ordre aux escadrons thessaliens de descendre au trot vers l'aile gauche, en se tenant derrière la ligne de bataille, afin que l'ennemi ne vît pas le mouvement, et d'aller se placer

[1]) La position de l'armée perse est assez mal éclaircie : celle qui lui est attribuée ci-dessus résulte du texte d'Arrien et des erreurs de Callisthène. Dans Quinte-Curce, ce sont les cavaliers perses de l'aile droite qui engagent le combat avec la cavalerie thessalienne : ils sont par conséquent déployés à droite des mercenaires helléniques. *Nabarzanes equitatu dextrum cornu tuebatur... in eodem Thymondes erat Græcis... præpositus* (CURT., III, 9, 1). Callisthène (*fr.* 33) et Arrien (II, 8, 11) disent que le Grand-Roi était au centre de la ligne de bataille : d'après Quinte-Curce, il est entouré de sa garde, composée de 3,000 cavaliers d'élite et de 40,000 fantassins. Quant à l'extension des lignes perses, on ne peut rien affirmer de précis : les 30.000 mercenaires de l'aile droite ont dû prendre pour se déployer une bonne moitié de la plaine.

[2]) Arrien (II, 8, 5) ne nomme que cinq régiments de la phalange : il y manque celle de Cratère, qu'il appelle le commandant de l'aile droite des régiments d'infanterie. Il est difficile de croire que le roi n'ait pas eu sous la main pour le jour de la bataille ses six régiments, qu'il ait détaché ou dispersé dans des garnisons un régiment entier : même les 3,000 hommes laissés devant Halicarnasse étaient des ξένοι, et non pas des Macédoniens.

immédiatement après les archers crétois et les Thraces de Sitalcès, qui précisément s'alignaient alors sur le front de bataille à gauche des phalanges. Il donna l'ordre à Parménion, qui commandait l'aile gauche, de se tenir aussi rapproché que possible de la mer avec les cavaliers éléens, qui maintenant faisaient suite à gauche des Thessaliens, afin que la ligne ne pût être tournée du côté de la mer. Sur son aile droite, il fit avancer, à la droite de la cavalerie macédonienne, les escadrons des sarissophores sous les ordres de Protomachos, les Péoniens conduits par Ariston, et les archers commandés par Antiochos. Contre les cardaques postés à sa droite sur les hauteurs, il forma, avec les Agrianes sous les ordres d'Attale, avec une partie des archers et quelques cavaliers, un second front qui faisait un angle avec la ligne de bataille [1].

A mesure qu'on se rapprochait du Pinaros, on reconnaissait plus distinctement l'imposant déploiement de la ligne ennemie qui dépassait de beaucoup l'aile droite de l'armée d'Alexandre. Le roi crut nécessaire d'envoyer tout au bout de cette aile deux des escadrons macédoniens, ceux de Péroedas et de Pantordanos, en les faisant passer derrière le front; il pouvait déjà les remplacer dans la ligne par les Agrianes, les archers et les cavaliers du front latéral, car, à la suite d'une vigoureuse attaque exécutée par eux contre les Barbares qui leur faisaient face, ceux-ci avaient été culbutés et obligés de s'enfuir sur les hauteurs, de façon que trois cents hétæres paraissaient maintenant suffisants pour les tenir éloignés et garantir de ce côté les mouvements de la ligne de bataille.

Par cette marche, telle qu'elle s'accomplissait, sans hâte, avec de courtes haltes pour reprendre haleine, Alexandre n'avait pas seulement repoussé au loin ce corps d'ennemis que les Perses avaient placé en avant sur son flanc, il avait en même temps fait avancer à droite sa ligne de bataille, composée des troupes légères à pied et à cheval, sur l'aile gauche de l'ennemi, de sorte que ces troupes pouvaient couvrir l'attaque qu'il s'apprêtait à faire avec les escadrons de ses hétæres

[1]) Cette formation « en potence » ἐς ἐπικαμπὴν πρὸς τὸ ὄρος (ARRIAN., II, 9, 2), peut servir à donner une idée de la configuration du terrain.

et occuper l'extrémité des gauches ennemies, jusqu'à ce qu'il se fût précipité sur le centre avec les hypaspistes à sa gauche et les phalanges les plus avancées derrière lui. S'il parvenait à rompre le centre de l'ennemi, il espérait pouvoir prendre en flanc avec ses escadrons, en tête avec ses hypaspistes, l'aile droite de l'ennemi, à laquelle les mercenaires grecs et les masses de cavalerie donnaient une grande supériorité sur l'aile de Parménion, et l'anéantir sans désemparer. Il pouvait prévoir que sa première attaque aurait un résultat d'autant plus décisif que le Grand-Roi ne se trouvait pas parmi les cavaliers de l'aile droite, qui auraient pu exécuter du côté des Perses l'attaque principale, mais au centre de la défensive, qui, bien que protégée par la rive escarpée du Pinaros et des terrassements ajoutés à ce rempart naturel, ne paraissait pas pouvoir résister à un assaut énergique.

Alexandre fit avancer sa ligne avec lenteur, afin de pouvoir fondre sur l'ennemi dans le plus grand ordre et en rangs très serrés. Il chevauchait le long du front de bataille, parlant à chaque division, appelant par leur nom tantôt l'un, tantôt l'autre des chefs et citant ce qu'ils avaient déjà fait de glorieux : partout les troupes l'accueillirent avec des cris d'enthousiasme, demandant qu'on n'attendît pas plus longtemps et qu'on commençât l'attaque. Aussitôt que toute la ligne, en ordre compacte, se fut approchée de l'ennemi à portée des traits, Alexandre s'élança dans le Pinaros avec sa cavalerie, tandis que l'armée poussait son cri de guerre : sans éprouver de pertes sensibles par les traits de l'ennemi, ils atteignirent la rive opposée et se précipitèrent avec une telle force contre la ligne des Perses, qu'après une courte et vaine résistance elle commença à se démembrer et à plier. Déjà Alexandre apercevait le char de Darius : il fonça de ce côté, et il s'ensuivit une sanglante mêlée entre les nobles Perses qui défendaient leur roi et la cavalerie des Macédoniens que conduisait le leur ; Arsame, Rhéomitrès, Atizyès, le satrape d'Égypte Sabacès, tombèrent ; Alexandre lui-même fut blessé à la cuisse, et les Macédoniens en combattirent avec plus d'animosité encore. Enfin Darius détourna son char de la mêlée, et fut suivi par les rangs voisins qu'on avait postés à gauche, du

côté des montagnes, et bientôt, sur ce point, la fuite devint générale. Les Péoniens, les Agrianes, les deux escadrons de l'extrémité de l'aile macédonienne se précipitèrent de la droite sur les masses confuses des Perses et achevèrent de ce côté la victoire.

Cependant, tandis qu'Alexandre partait en avant avec impétuosité, la grosse infanterie du centre n'avait pu le suivre en conservant le même alignement ; il s'était produit des lacunes, et l'ardeur des soldats à suivre leur roi, entravée tout d'abord par les berges escarpées du Pinaros, ne faisait qu'agrandir ces lacunes. Pendant qu'Alexandre chargeait déjà avec fureur le centre de l'ennemi et que l'aile gauche des Perses faiblissait, les Hellènes qui faisaient partie de l'armée des Perses se ruèrent sans tarder sur les hoplites macédoniens, avec qui ils se sentaient en état de rivaliser pour le courage, l'armement et l'habileté militaire, en dirigeant leur attaque sur le point où la ligne macédonienne offrait le vide le plus large. Il était possible de regagner ainsi la bataille déjà perdue ; si l'on parvenait à repousser les Macédoniens de la berge escarpée et à les rejeter au delà du fleuve, Alexandre était découvert sur son flanc et pouvait être considéré comme vaincu. Enflammés à la vue de ce danger, les pézetæres redoublèrent leurs efforts ; ils sentaient que plier, c'était abandonner la victoire que déjà Alexandre avait remportée. La vieille haine entre Hellènes et Macédoniens rendait plus sanglant encore ce combat où les adversaires déployaient un courage et une vigueur égale ; les malédictions et les gémissements des mourants, étant compris réciproquement des deux partis, redoublaient leur fureur. Déjà Ptolémée fils de Séleucos, qui conduisait l'avant-dernier régiment, et un grand nombre d'officiers[1] étaient tombés ; ce n'était plus qu'à grand peine et au prix d'efforts inouïs qu'on soutenait encore le combat sur ce point, et la victoire semblait déjà se décider en faveur des Perses dans le voisinage de la côte.

[1]) καὶ ἄλλοι ἐς εἴκοσι μάλιστα καὶ ἕκατον οὐκ ἠμελημένων Μακεδόνων (Arrian., II, 10, 7). Comme ce Ptolémée est σωματοφύλαξ (Arrian., I, 24, 1), il doit avoir été délégué au commandement de la phalange — celle que Philippe commandait à la bataille du Granique.

Nabarzane, avec les cavaliers perses, avait passé le Pinaros, et il s'était précipité avec une telle impétuosité sur les cavaliers thessaliens, qu'un des escadrons fut complètement dispersé : les autres ne purent se maintenir que par l'adresse de leurs chevaux habitués à se reformer promptement. Ils revenaient sur l'ennemi tantôt d'un côté, tantôt d'un autre ; seulement il n'était pas possible qu'ils pussent résister longtemps à la supériorité numérique et à la fureur des cavaliers perses. Mais déjà l'aile droite des Perses était rompue, et Darius cherchait son salut dans la fuite, au lieu de le chercher dans la bataille au milieu de ses fidèles. Alexandre vit alors ses phalanges en péril : il courut leur porter secours, au lieu de poursuivre plus loin le roi fugitif ; il fit faire à ses hypaspistes conversion à gauche, et, tandis que les hoplites de la phalange se reformaient de nouveau, il tombait en flanc sur les mercenaires grecs, qui, incapables de résister à cette double attaque, furent culbutés, dispersés, taillés en pièces. Les troupes qui avaient été placées derrière eux, et qui eussent pu servir de réserve et reprendre alors le combat, avaient suivi le Grand-Roi dans sa déroute. C'est alors que ce cri : « Le roi est en fuite ! » vint frapper les oreilles des cavaliers de Narbazane, qui étaient au plus chaud de la mêlée et gagnaient du terrain : on les vit s'arrêter, fléchir, puis prendre la fuite à travers la plaine, poursuivis par les Thessaliens. Tout se précipitait vers les montagnes : les ravins se remplissaient : la foule de toutes armes et de toutes nations, les chevaux emportés qui broyaient tout dans leur course, les cris de désespoir, la rage meurtrière et l'angoisse mortelle des ennemis tombant sous les épées et les lances des Macédoniens qui les poursuivaient en poussant des cris de joie et de victoire, telle fut la fin de cette glorieuse journée d'Issos.

La perte des Perses fut immense : le champ de bataille était couvert de morts et de mourants ; les ravins des montagnes étaient obstrués par les cadavres, et cette muraille de corps abritait la fuite du roi.

Darius avait détourné son quadrige dès qu'il avait vu le succès couronner la première attaque d'Alexandre, et il avait pris sa course à travers la plaine jusqu'aux montagnes ; là, se trouvant retardé dans sa fuite précipitée par les pentes raides,

il sauta à terre et, abandonnant son manteau, son arc et son bouclier, il monta sur une jument qui se précipita du côté de l'écurie où était resté son poulain avec toute la vitesse que désirait Darius. Alexandre le poursuivit tant que dura le jour, car la prise du Grand-Roi semblait être le couronnement de cette journée de victoire : il trouva dans le ravin son quadrige, son bouclier, son manteau, son arc, et revint avec ces trophées dans le camp des Perses, dont ses troupes s'étaient emparées sans combat et qu'on avait disposé pour y passer la nuit en repos[1].

En dehors des ornements luxueux du camp et des armes précieuses des princes perses, le butin en argent et en valeurs fut peu considérable, car les trésors, les équipages de guerre, tout ce qui composait la maison du Grand-Roi et celle des satrapes, avaient été envoyés à Damas[2] ; mais la reine-mère, Sisygambis, l'épouse de Darius et ses enfants, qui dans la confusion de la fuite avaient été oubliés dans le camp, tombèrent aux mains des vainqueurs. Tandis qu'Alexandre, après avoir cessé la poursuite des ennemis, soupait avec ses officiers dans la tente de Darius, il entendit non loin de là des voix de femmes qui poussaient des cris de détresse ; on lui dit que c'étaient les femmes du roi, qui pensaient que Darius était mort parce qu'elles avaient vu son char, son arc, son manteau royal traînés en triomphe à travers le camp. Aussitôt Alexandre envoya vers elles Léonnatos, un des « amis », pour leur donner l'assurance que Darius vivait et qu'elles n'avaient rien à craindre, car il n'était ni leur ennemi personnel, ni celui de Darius ; il s'agissait d'un combat loyal pour la possession de l'Asie et il saurait rendre hommage à leur rang et à leur malheur[3]. Il

[1]) D'après Diodore (XVII, 37), Alexandre a continué la poursuite pendant 200 stades. La ville de Nicopolis, qu'il bâtit à l'issue des défilés de l'Amanos, du côté de l'est, marque peut-être l'endroit où il s'arrêta. On m'informe que le professeur Hausknecht vient de retrouver dans la localité moderne de Neboul les ruines de l'ancienne « Ville de la Victoire ».

[2]) Arrien (II, 11, 10) estime l'argent pris en cette circonstance à « pas plus de 3000 talents » ; il s'agit, dans sa pensée, de talents d'argent.

[3]) Arrien dit expressément (II, 12, 5) qu'il reproduit le récit de Ptolémée et d'Aristobule : le qualificatif ἕνα τῶν ἑταίρων montre que Léonnatos n'était pas encore un des sept gardes du corps, comme on aurait pu le croire d'après Diodore (XVI, 94).

leur tint parole : non seulement on eut pour elles tous les ménagements dus à l'infortune, mais encore on leur rendit les mêmes honneurs auxquels elles s'étaient habituées aux jours de la prospérité, et le service de leur personne continua à se faire d'après l'étiquette perse. Alexandre ne voulut pas qu'elles fussent traitées comme des prisonnières, mais comme des reines ; il voulait qu'aux yeux de tous la majesté royale fût placée au-dessus de la distinction de Grecs et de Barbares. C'est dans cette circonstance qu'on remarque pour la première fois la manière dont il prétendait régler ses relations avec les Perses. En semblable occurrence, les Athéniens et les Spartiates auraient laissé leur haine ou leur avidité fixer le sort des princesses ennemies ; la conduite d'Alexandre fut l'indice d'une politique autrement élevée et même autrement perspicace, en même temps quelle témoignait de sa grandeur d'âme. Ses contemporains ont beaucoup loué cette grandeur d'âme, et la cause comme la mesure de leurs louanges est qu'ils ne comprenaient pas sa politique : il n'y a guère dans la vie d'Alexandre d'action qu'ils aient plus admirée que cette douceur lorsqu'il pouvait se montrer un vainqueur orgueilleux, et ces témoignages de respect quand il aurait pu agir en Grec et en roi. Ce qui leur semblait plus mémorable que tout le reste, c'était que, plus grand en cela que le grand Achille son modèle, il n'eût pas songé à faire valoir ses droits de vainqueur sur l'épouse du vaincu, qui cependant passait pour la plus belle femme de toute l'Asie. Alexandre alla même jusqu'à défendre qu'on parlât de sa beauté en sa présence, afin que pas un seul mot n'augmentât la douleur des nobles femmes. On raconta depuis que le roi, accompagné seulement de son favori Héphestion, était entré dans la tente des princesses, et que la reine-mère, en face de ces deux hommes également revêtus d'habits somptueux, ne sachant lequel était le roi, s'était prosternée dans la poussière devant Héphestion, qui était d'une stature plus élevée, pour l'adorer à la mode des Perses ; mais qu'avertie de son erreur par le mouvement qu'Héphestion fit en arrière, elle avait été saisie du plus grand trouble, croyant avoir mérité la mort. Alexandre lui aurait dit alors en souriant : « Vous ne vous êtes pas trompée ; celui-ci

est aussi Alexandre »; on ajoute encore qu'il avait pris sur son bras le jeune enfant de Darius, âgé de six ans, l'avait pressé sur son cœur et l'avait embrassé [1].

Les pertes de l'armée macédonienne dans cette bataille furent, dit-on, de 300 fantassins et de 150 cavaliers [2]; le roi lui-même fut blessé à la cuisse, ce qui ne l'empêcha pas de visiter les blessés le lendemain de la bataille : il fit ensevelir les morts avec toute la pompe militaire, en présence de toute l'armée disposée comme pour une bataille ; les trois autels élevés sur le bord du Pinaros furent leur monument funèbre [3], et la ville d'Alexandrie, à l'entrée des défilés syriaques, fut un souvenir de cette grande journée d'Issos, qui avait anéanti d'un seul coup la puissance des Perses.

L'armée perse dut perdre environ 100,000 hommes, parmi lesquels 10,000 cavaliers. L'aile gauche, mise tout d'abord en déroute, avait, en se repliant sur la mer, complètement débandé le reste de l'armée ; la plus grande partie avait pris la fuite à travers les montagnes, du côté de l'Euphrate; d'autres troupes de fuyards s'étaient dirigées au nord, vers les montagnes de Cilicie, et de là s'étaient répandues en Cappadoce, en Lycaonie, en Paphlagonie; elles furent dispersées, les unes par Antigone, qui commandait en Phrygie, les autres par Calas gouverneur de la Petite-Phrygie [4]. Environ 8,000 mercenaires helléniques échappés du champ de bataille, franchissant les monts Amaniques, pénétrèrent en Syrie [5] et, sous la conduite du réfugié macédo-

[1]) Ce récit, qui revient si souvent dans les auteurs anciens, a contre lui une lettre, écrite probablement un peu plus tard, dans laquelle Alexandre assure n'avoir jamais vu la femme de Darius (Plut., *Alex.*, 22). Cette assertion, répétée ailleurs (Plut., *De Curios.* Cf. Athen., XIII, p. 603), rendrait l'anecdote fort suspecte ; mais il faudrait que l'authenticité de la lettre fût démontrée.

[2]) Ce sont les chiffres de Diodore (XVII, 36). Justin (XI, 9, 10) donne 130 fantassins et 150 cavaliers : Quinte-Curce (III, 11, 27), 32 fantassins, 150 cavaliers, 504 blessés. Si, comme le dit Arrien, l'aile de Parménion a perdu à elle seule 120 hoplites τῶν οὐκ ἠμελημένων, le total des morts du côté des Macédoniens a dû être bien plus considérable, et l'on peut évaluer le chiffre des blessés à huit ou dix fois le nombre des morts.

[3]) Cic., *Ad Fam.*, XV, 4, 9. *Ad Attic.*, V, 20, 3.

[4]) Curt., IV, I, 35. Diodor., XVII, 48.

[5]) Naturellement, ils ne prirent pas la route de Myriandros, mais celle qui remonte du côté de l'Oronte.

nien Amyntas, atteignirent en assez bon ordre Tripolis, où se trouvaient encore sur le rivage les trirèmes qui les avaient amenés ; s'étant emparés d'autant de vaisseaux qu'ils en avaient besoin pour fuir, ils brûlèrent les autres, afin qu'ils ne tombassent pas aux mains de l'ennemi, et firent voile pour Cypre [1]. D'autres doivent avoir également atteint la mer par d'autres routes et rejoint le Ténare, en quête de nouveaux enrôlements. Avec les fuyards qui étaient à Cypre, Amyntas se dirigea vers Péluse pour s'emparer de la place du satrape Sabacès, tombé à Issos, place qui déjà avait été confiée au Perse Mazacès. Déjà il s'était avancé jusqu'aux portes de Memphis, déjà il était maître de la plus importante partie de l'Égypte, lorsque les Égyptiens, que le satrape avait réunis, tombèrent sur ses mercenaires, qu'ils haïssaient à cause de leurs audacieuses déprédations, au moment où ils étaient encore dispersés pour piller dans le voisinage, et les exterminèrent jusqu'au dernier, y compris Amyntas lui-même.

Darius, dans sa fuite jusqu'à Onchæ, avait réuni lui-même les restes de ses troupes perses et environ quatre mille mercenaires helléniques, puis avait continué avec eux sa course précipitée vers Thapsaque, jusqu'à ce qu'il se crût en sûreté contre de nouveaux dangers derrière l'Euphrate. Ce qui devait lui briser le cœur, plus encore que la perte de la bataille et de quelques satrapies, c'était la perte des siens ; la honte de la défaite et de la fuite disparaissait devant le déshonneur auquel il craignait d'avoir exposé son épouse, la plus belle des femmes de Perse, en l'abandonnant aux mains d'un orgueilleux vainqueur ; et, comme son malheur domestique et son chagrin lui faisait oublier peut-être le danger et l'impuissance de son empire, mais non pas son rang, il crut faire beaucoup en faisant avec une généreuse condescendance le premier pas au-devant du

[1]) D'après Quinte-Curce (IV, 1, 25), Amyntas conduisit 4,000 Grecs fugitifs à Tripolis et de là à Cypre : d'après Diodore (XVII, 48), Agis de Sparte prend à sa solde 8,000 des mercenaires échappés d'Issos, pendant qu'Amyntas en conduit 4,000 autres à Tripolis, puis à Cypre, où il grossit sa troupe par des enrôlements. Arrien dit simplement, ce que nous avons répété après lui, qu'Amyntas fils d'Antiochos, Thymondas fils de Mentor, Aristomède de Phères, Bianos d'Acarnanie, ξύμπαντες οὗτοι αὐτόμολοι, ont été les chefs de ces fuyards.

vainqueur. Bientôt après la bataille, il envoya des ambassadeurs à Alexandre avec une lettre [1] dans laquelle il lui rappelait comment Philippe, son père, avait été l'ami et l'allié du Grand-Roi Artaxerxès ; comment, après la mort de ce dernier, les hostilités avaient été engagées contre le Grand-Roi Arsès, sans que rien du côté des Perses y eût pu donner prétexte ; comment, lors du dernier changement de souverain en Perse, Alexandre avait négligé de lui envoyer des ambassadeurs, à lui Darius, pour affermir l'ancienne amitié et l'ancienne alliance ; bien loin de là, il avait même fait irruption en Asie et avait préparé aux Perses de grands et de nombreux malheurs ; c'était pour cette raison, disait-il, que lui, le Grand-Roi, il avait réuni ses peuples et les avait conduits contre les Macédoniens : puisque le sort de la bataille s'était déclaré contre les Perses, il lui demandait, de roi à roi [2], de lui rendre sa femme, sa mère et ses enfants, qui étaient prisonniers de guerre ; il lui offrait de faire amitié et alliance avec lui ; enfin il l'engageait à faire accompagner à leur retour les porteurs de son message, Méniscos et Arsimas, par des plénipotentiaires, pour donner et recevoir les garanties nécessaires.

A cette missive et aux autres ouvertures verbales des messagers royaux, Alexandre répondit par une lettre qu'il chargea son ambassadeur Thersippos [3] de remettre, sans s'engager dans

[1]) Cette lettre, ainsi que la réponse d'Alexandre (ARRIAN., II, 14), doit être authentique, sans quoi le roi Ochos, comme l'appelle la réponse, ne porterait pas, dans la lettre de Darius, le nom royal d'Artaxerxès. Celle qu'analyse Quinte-Curce (IV, 1, 8) était de rédaction un peu différente, et celle que cite Plutarque (*Alex.*, 29) est encore une autre variante. L'*Itin. Alex.*, que d'ordinaire Arrien est seul à reproduire, mentionne au chapitre 39, comme Plutarque, l'offre de 10,000 talents. Seulement, Plutarque y ajoute encore la proposition du mariage d'Alexandre avec une fille de Darius, et la cession de territoire jusqu'à l'Euphrate.

[2]) αὐτὸς βασιλεὺς παρὰ βασιλέως (ARRIAN., II, 14, 3). Quinte-Curce (IV, 1, 7) dit au contraire : *præcipue eum movit quod Darius sibi regis titulum nec eundem Alexandri nomini adscripserat*. En formulant sa demande « de roi à roi », Darius a entendu faire, ce semble, une grande concession, c'est-à-dire accepter une égalité que d'ordinaire le Roi des rois ne reconnaît à personne.

[3]) Ce Thersippos pourrait bien être celui qui, dans une inscription de Nasos, de l'an 320 à peu près, est cité comme τῶν [τοῖς βασ]ιλήεσσι φίλος καὶ τοῖς στρατ[ήγοισι] καὶ τοῖς ἄλλοισι Μακεδόνεσσι (C. I. GRÆC., II, nº 2166 c, p. 1024. Cf. le texte complet dans l'*Appendice* du tome II du présent ouvrage).

de plus amples négociations verbales : puis celui-ci partit avec les envoyés perses pour se rendre à la cour de Darius. La lettre était ainsi conçue :

« Vos prédécesseurs sont venus en Macédoine et dans le « reste de l'Hellade, sans que les Hellènes leur en aient donné « le moindre prétexte, et nous ont causé de nombreux mal- « heurs. Moi, que les Hellènes ont choisi pour leur général et « qui suis déterminé à rendre aux Perses le mal qu'ils nous ont « fait, je suis passé en Asie après que vous m'eûtes donné de « nouveaux motifs de guerre. Vous avez en effet soutenu les « Périnthiens qui avaient offensé mon père, et Ochos a en- « voyé des forces militaires dans la Thrace, où nous sommes « les maîtres. Mon père est tombé sous le poignard d'assassins « qui ont agi à votre instigation, ainsi que vous l'avez déclaré « vous-même dans une lettre publique. Vous avez massacré le « roi Arsès, d'un commun accord avec Bagoas, et vous avez « usurpé le trône d'une manière irrégulière, non pas d'après « la coutume des Perses, mais en violant leurs droits les plus « sacrés. Vous avez fait parvenir aux Hellènes des lettres qui « n'étaient rien moins qu'amicales pour moi, afin de les exciter « à la guerre contre moi ; vous avez envoyé aux Spartiates et « à certains autres Hellènes de l'argent qu'à la vérité aucun « État n'a accepté, à l'exception des Spartiates ; vous avez « cherché enfin, par vos émissaires, à séduire mes amis et à « troubler la paix que j'avais donnée aux Hellènes. C'est pour « ces motifs que je me suis mis en guerre contre vous, puisque « vous aviez commencé les hostilités. Vainqueur dans un pre- « mier et juste combat contre vos généraux et vos satrapes, la « victoire vient encore de me favoriser contre vous et contre « l'armée qui était avec vous, et je suis, par la grâce des dieux « immortels, maître de cette terre que vous appelez vôtre. Je « prends soin de quiconque, après avoir combattu dans vos « rangs contre moi, n'a pas persisté dans la lutte mais est venu « se mettre sous ma protection ; personne n'est près de moi « malgré lui ; au contraire, tous se rangent volontiers et libre- « ment sous mes ordres. Puis donc que je suis ainsi maître de « l'Asie, venez aussi vers moi, ou, si vous croyez avoir quelque « chose à redouter en venant vous-même, envoyez quelques-

« uns de vos nobles pour recevoir les garanties convenables.
« Lorsque vous serez près de moi, vous me trouverez favorablement disposé à écouter vos requêtes au sujet de votre « mère, de votre épouse, de vos enfants et de tout ce que vous « désirerez ; vous n'aurez qu'à demander pour obtenir. Du « reste, lorsque vous m'adresserez des ambassadeurs à l'avenir, vous aurez à me les envoyer en ma qualité de roi d'Asie, « et vous ne m'écrirez pas comme à un de vos pareils, mais « comme à celui qui est le maître de tout ce qui était à vous, et « vous m'exposerez vos désirs avec la soumission convenable ; « autrement j'agirais avec vous comme envers un coupable de « lèse-majesté royale. Si vous êtes d'un autre avis au sujet « de la possession de la souveraineté, attendez-moi une fois « encore en rase campagne pour en décider et ne fuyez pas ; « pour moi, j'irai vous trouver, où que vous soyez [1] ».

Si cette lettre, telle qu'on vient de la lire, a été envoyée à Darius, elle n'était pas destinée seulement à celui à qui elle fut remise ; c'était un véritable manifeste que le vainqueur adressait en même temps aux peuples de l'Asie et aux Hellènes.

Aux Hellènes aussi. La flotte perse était encore dans la mer Égée, et son voisinage entretenait l'agitation dans les États de la Grèce. Une victoire dans ces parages, un débarquement hardi sur l'isthme ou dans l'Eubée, avec la levée de boucliers qui en pareil cas n'aurait pas manqué de se produire en Grèce, aurait eu des résultats incalculables et mis la Macédoine elle-même dans un grand danger. Il semble que ce fut là la véritable cause pour laquelle Alexandre partit si tard de Gordion, d'où, le cas échéant, quinze jours de marche l'auraient amené sur les rives de l'Hellespont. La nouvelle du transport des mercenaires helléniques à Tripolis fut peut-être le motif qui le détermina à se mettre aussitôt en marche ; avec son coup d'œil militaire, il avait compris que, sans ces mercenaires, les mouvements de la flotte perse se réduiraient à une simple parade,

[1]) ARRIAN., II, 14, 4-9. On reconnaît le même fond, mais remanié, dans Quinte-Curce (IV, 1, 10). Il me semble qu'il n'y a aucun motif de révoquer en doute l'authenticité du document : la publicité donnée à cette lettre-manifeste expliquerait assez bien qu'elle se soit conservée.

d'autant plus que les vaisseaux qui avaient amené les troupes étaient restés à Tripolis.

Cette opinion était loin d'être partagée par les patriotes en Grèce. Combien leur courage ne dut-il pas grandir, lorsque la résolution hardie qu'avaient prise les Athéniens d'envoyer cent trirèmes en mer effraya Hégélochos au point de lui faire relâcher les navires athéniens qu'il avait arrêtés ; lorsque la garnison macédonienne de Mitylène fut obligée de capituler et toute l'île ramenée à la paix d'Antalcidas ; lorsque Ténédos, qui avait passé des traités avec Alexandre et la Ligue corinthienne, fut obligée de se soumettre et de revenir également à la paix d'Antalcidas ! Pour le patriotisme hellénique, la paix glorieuse d'Antalcidas était le principe sauveur, et c'est sous cette bannière qu'il pensait pouvoir balayer l'abominable Ligue de Corinthe. Alors la tribune d'Athènes retentit d'appels directs à une rupture avec Alexandre, malgré les traités qu'on avait consentis : « Il est écrit dans ces conventions », dit un orateur : « si nous voulons avoir part à la paix « générale », — ce qui suppose que nous pouvons ne pas le vouloir [1] ».

Malgré quelques petits échecs subis par Datame, la flotte perse tenait encore la mer Égée. Après la prise de Ténédos, les amiraux perses avaient envoyé sous les ordres d'Aristo-

[1]) τὸ δ' ἐὰν βουλώμεθα ἐστὶν ἅμα καὶ τὸ ἐνάντιον ([DEMOSTH.,] *De fœd. Alex.*, § 30). On reconnaît la date du discours à plus d'un indice : on voit que Hégélochos a déjà relâché les navires athéniens (§ 20. Cf. ci-dessus, p. 242) et que les tyrans d'Erésos et d'Antissa ont été expulsés par Alexandre (§ 7). L'expression ἐκβαλεῖν dont se sert l'orateur ne veut pas dire que lesdits tyrans ne soient pas déjà rentrés. Peu de temps après, des Hellènes députés au Grand-Roi tombèrent à Damas entre les mains de Parménion : c'étaient Iphicrate, fils du célèbre Iphicrate, les Thébains Thalassicos et Dionysodoros, le Spartiate Euthyclès. En examinant de près les circonstances, il semble bien qu'ils n'avaient pas été envoyés dès 335, lors de l'insurrection de Thèbes, mais dans cette même année 333 ; car Alexandre pardonne aux Thébains, parce qu'ils sont excusables, ἠνδραποδισμένης τῆς πατρίδος : or, au point de vue macédonien, ce qui s'était passé à Thèbes avant 335, après la bataille de Chéronée, ne pouvait s'appeler ἀνδραποδισμός. Du reste, pourquoi en 335 aurait-on envoyé Iphicrate au Grand-Roi qui faisait alors des offres et des avances aux Athéniens ? Comment, s'il avait une mission officielle de l'État athénien, aurait-il pu séjourner à la cour de Perse pendant plus de deux ans, et après qu'Athènes avait de nouveau fait la paix avec Alexandre ?

mène une escadre dans l'Hellespont, pour s'emparer des côtes[1], tandis qu'eux-mêmes s'étaient dirigés sur Chios en mettant à contribution la côte d'Ionie; mais il faut dire qu'ils avaient négligé de couvrir l'importante position d'Halicarnasse, dont Othontopatès tenait encore la forteresse. Cette dernière tomba aux mains des Macédoniens, et Alexandre en reçut la nouvelle tandis qu'il était à Soles ; puis les Perses, après avoir éprouvé là des pertes considérables en hommes, durent aussi abandonner les points qu'ils possédaient encore sur la terre ferme : Myndos, Caunos, le Triopion, et il ne leur resta plus que Cos, Rhodes, Calymna, qui leur assuraient encore l'entrée de la baie d'Halicarnasse[2]. Ils savaient que déjà Darius avait passé l'Euphrate avec une armée où les mercenaires helléniques égalaient à eux seuls l'armée entière d'Alexandre, et où la cavalerie était infiniment supérieure en nombre à celle des Macédoniens.

On ne sait trop quels furent les motifs qui poussèrent les amiraux à s'engager dans l'entreprise qu'ils tentèrent bientôt; ce furent peut-être les progrès d'Hégélochos qui, sur l'ordre d'Alexandre, avait de nouveau réuni une flotte dans l'Hellespont, battu Aristomène et son escadre, et repris Ténédos[3]; peut-être aussi le dessein d'exciter un soulèvement général en Grèce aussitôt après la défaite d'Alexandre, défaite qu'ils con-

[1]) Quinte-Curce (IV, 1, 34) est seul à donner ce renseignement.

[2]) Un passage d'Arrien (τινὰς τῶν νεῶν ἐς Κῶ καὶ Ἁλικαρνασσὸν ἔστειλαν, II, 13, 4) ferait supposer qu'au moment où ceci arriva — immédiatement avant le départ de la flotte pour Siphnos — Othontopatès n'avait pas encore été battu : mais plus loin (II, 13, 6), alors que déjà la défaite d'Issos était connue de la flotte et même un certain temps après l'événement, Arrien fait arriver à Halicarnasse le roi Agis en personne (ὕστερον δὲ εἰς Ἁλικαρνασσὸν παρ' Αὐτοφραδάτην ἀφίκετο). Ou bien c'est là une erreur, ou Autophradate se maintenait encore dans la baie d'Halicarnasse. D'après Quinte-Curce (IV, 5, 13), Milet était également occupée par Hydarne et ne fut reprise par Balacros qu'après la bataille d'Issos. Si l'on accepte son témoignage, il faut que Milet se soit rendue au printemps de 333 à la flotte perse, et le Balacros qui reprit la ville ne peut être que le fils d'Amyntas, celui qui à Gordion a remplacé Antigone au commandement de l'infanterie des contingents helléniques (Arrian., I, 29, 3) et qui plus tard, au commencement de 332, fut laissé en Egypte comme stratège (Arrian , III, 5, 5).

[3]) C'est ce que fait entendre Arrien (ὑπ' Ἀλεξάνδρου αὖθις συναγαγεῖν δύναμιν ναυτικὴν προσετέτακτο, etc., II, 2, 3). Quinte-Curce (IV, 1, 36) complète ici Arrien.

sidéraient comme certaine. Ils laissèrent une garnison à Chios, quelques navires dans les eaux de Cos et d'Halicarnasse, et gagnèrent Siphnos avec cent vaisseaux de leurs meilleurs voiliers. Le roi Agis vint les y trouver ; il n'avait qu'une seule trirème, il est vrai, mais il apportait un grand plan pour l'exécution duquel il leur demanda d'envoyer avec lui vers le Péloponnèse autant de vaisseaux et de troupes que possible, et de lui donner de l'argent pour faire de plus amples enrôlements. A Athènes aussi, les esprits étaient excités au plus haut degré, ou du moins les patriotes faisaient tous leurs efforts pour les enflammer. Trois ans plus tard, Eschine disait, dans un de ses discours contre Démosthène : « Lorsqu'Alexandre « était enfermé en Cilicie et qu'il manquait de tout, disais-tu, « lorsque tu affirmais qu'il serait écrasé le lendemain par la « cavalerie des Perses, le peuple méprisa tes suggestions et les « lettres que tu colportais de tous côtés [1] ; ce fut aussi en vain « que tu dépeignis aux citoyens combien mon visage semblait « défait et découragé, et même que peut-être tu me désignas « comme une victime à immoler aussitôt qu'il serait arrivé « quelque accident à Alexandre ». Et pourtant Démosthène, au dire d'Eschine, recommandait de temporiser encore ; mais probablement Hypéride, Mœroclès, Callisthène, ne s'en montrèrent que plus pressés de lancer contre Antipater et la Macédoine, de concert avec Agis, les États de la Grèce, qui semblaient n'attendre que le signal de la défection. Il n'est pas question ici de savoir si des relations furent nouées également avec Harpale, le trésorier d'Alexandre, qui venait de prendre la fuite, non pas les mains vides à coup sûr, et qui se trouvait alors à Mégare [2].

1) καὶ τὰς ἐπιστολὰς ἃς ἐξηρτημένος ἐκ τῶν δακτύλων περιῄεις ἐπιδεικνύων (ÆSCHIN., *In Ctesiph.*, § 164). La phrase se termine ainsi : οὐδ' ἐνταῦθα ἔπραξας οὐδέν, ἀλλ' εἴς τινα καιρὸν ἀνεβάλλου καλλίω.

2) ARRIAN., III, 6, 7. La fuite d'Harpale eut lieu ὀλίγον πρόσθεν τῆς μάχης ἐν Ἴσσῳ, c'est-à-dire à peu près en octobre 333. Le fait que Tauriscos, le mauvais génie et le compagnon d'Harpale, est allé rejoindre en Italie Alexandre le Molosse, fournit un point de repère assuré pour la chronologie de cette expédition en Italie. Un passage d'Aristote (*fr.* 571), extrait des Δικαιώματα τῶν πόλεων, est ainsi conçu : Ἀλέξανδρος ὁ Μολοττὸς ὑπὸ τὸν αὐτὸν χρόνον Ταραντίνων αὐτὸν μεταπεμψαμένων ἐπὶ τὸν πρὸς τοὺς βαρβάρους πόλεμον etc.; malheureusement Ammonios, qui nous a conservé ce fragment, n'indique pas l'événement contemporain auquel se réfère le synchronisme.

Mais au lieu du bulletin de victoire qu'on attendait de Cilicie arriva la nouvelle de la défaite complète du Grand-Roi et de l'entier anéantissement de l'armée perse. Les Athéniens purent rendre grâces au ciel de n'avoir encore rien fait qui les contraignît à s'engager plus avant. Les amiraux perses se hâtèrent de mettre à l'abri ce qu'il était encore possible de sauver. Pharnabaze fit voile, avec douze trirèmes et quinze cents mercenaires, vers l'île de Chios, dont la défection était à redouter, et Autophradate se retira dans la baie d'Halicarnasse avec la plus grande partie de la flotte et les vaisseaux tyriens que commandait le roi Azémilcos. Le roi Agis, au lieu des nombreuses forces de terre et de mer qu'il avait demandées, ne reçut que trente talents et dix vaisseaux ; il les envoya au Ténare à son frère Agésilas, en lui recommandant de payer aux matelots leur solde complète, puis de gagner la Crète en toute hâte afin de s'assurer de l'île ; quant à lui, après être resté quelque temps dans les Cyclades, il alla rejoindre Autophradate à Halicarnasse. Il fallait renoncer désormais à toute entreprise sur mer, car on s'aperçut bientôt qu'Alexandre ne marchait pas sur Babylone, et les escadres phéniciennes n'attendaient que la saison favorable pour rentrer dans leur patrie, qui déjà peut-être avait été obligée de se soumettre aux Macédoniens. Les rois cypriotes eux-mêmes étaient d'avis qu'il y aurait danger pour leur île, dès que la côte de Phénicie serait au pouvoir d'Alexandre.

Dans les temps modernes, on a dépeint comme étrange et dénotant l'absence de tout plan la conduite d'Alexandre qui, après la bataille d'Issos, ne continua pas à poursuivre les Perses et ne se hâta pas de s'avancer au delà de l'Euphrate pour porter le dernier coup au royaume des Perses. Agir ainsi eût été folie ; il aurait donné un coup d'épée dans l'eau, ses derrières n'étant assurés d'aucune façon. La fuite des mercenaires helléniques vers Péluse devait lui rappeler qu'il lui était nécessaire de s'emparer de l'Égypte s'il voulait avoir une base solide pour sa marche dans l'intérieur de l'Asie. Ce n'était ni Babylone, ni Suse qui devaient être le prix de la victoire d'Issos : le fruit de cette victoire pour Alexandre, c'était de lui ouvrir les côtes de la Méditerranée jusqu'aux rivages

déserts de la Syrte; d'obliger d'abord la Phénicie, cet inépuisable arsenal du royaume des Perses, à retirer sa flotte des mers helléniques, soit que ce pays se soumît, soit qu'il voulût se défendre; d'enrayer à bref délai, en supprimant désormais tout secours venu de la Perse, le mouvement auquel Sparte avait donné le branle; enfin de créer, par l'occupation des contrées du Nil, à laquelle rien désormais ne pouvait apporter un empêchement sérieux, une base d'opérations vraiment large et solide pour l'expédition destinée à pousser la conquête plus avant du côté de l'Orient.

Il fallait diriger en conséquence la marche des entreprises ultérieures. Alexandre envoya Parménion à la tête de la cavalerie thessalienne et d'autres troupes, avec ordre de remonter la vallée de l'Oronte et de marcher sur Damas, capitale de la Cœlé-Syrie, où la caisse de guerre, les provisions de campagne et toute la somptueuse maison du Grand-Roi, ainsi que les femmes, les enfants, les trésors des grands, avaient été envoyés de Soches. Toutes ces personnes et tous ces biens, ainsi que la ville, tombèrent entre les mains de Parménion par la trahison du satrape de Syrie, qui feignit de vouloir fuir avec les trésors et la caravane d'un si grand nombre de nobles dames accompagnées de leurs enfants. Le butin fut immense; le nombre des prisonniers monta à plusieurs milliers [1], parmi lesquels se trouvèrent les ambassadeurs qu'Athènes, Sparte et Thèbes avaient envoyés à Darius avant la bataille d'Issos. Aussitôt qu'Alexandre eut reçu de Parménion la nouvelle de cette expédition, il donna l'ordre au vieux général de ramener et de garder à Damas tout ce qui était tombé dans ses mains, et de lui envoyer immédiatement à lui-même les ambassadeurs grecs. Dès que ceux-ci furent arrivés, il renvoya sans plus

[1]) Quinte-Curce dit 30,000 hommes : c'est un chiffre qui n'est pas invraisemblable, si l'on accepte comme authentique le fragment d'un rapport de Parménion à Alexandre qu'on lit dans Athénée (XIII, p. 667). C'est une énumération qui ne comprend qu'une petite portion de l'énorme masse, et on y lit : « Servantes du roi pour la musique et le chant, 329; cuisiniers « aux fourneaux, 29; laitiers, 3; laquais pour apprêter les breuvages, 17; « pour chauffer le vin, 70; pour préparer les parfums, 40». Polyænos (IV, 5) rapporte le stratagème dont usa Parménion pour opérer le transport du butin par bêtes de somme.

ample information les deux ambassadeurs de Thèbes, en partie par égard pour leurs personnes, car l'un était Thessaliscos, fils du noble Isménias, et l'autre Dionysodore, couronné aux jeux Olympiques, et en partie par commisération pour leur malheureuse patrie, dont la haine contre les Macédoniens était bien pardonnable. Quant à l'Athénien Iphicrate, fils du général du même nom, Alexandre le retint près de sa personne et le traita avec de grands honneurs, tant par considération pour son père que pour donner aux Athéniens une preuve de sa bienveillance ; au contraire, le Spartiate Euthyclès, dont la ville natale venait précisément d'entrer en guerre ouverte contre Alexandre, fut provisoiremeut gardé comme prisonnier et ne fut renvoyé dans son pays que plus tard, lorsque les rapports avec Sparte se furent modifiés par suite des succès toujours croissants des armes macédoniennes.

Pendant l'expédition de Parménion à Damas, Alexandre avait mis en ordre les affaires de la Cilicie. Nous ne savons que peu de chose sur ce sujet ; mais ce peu est caractéristique. Ce territoire, qui offrait plus d'importance qu'aucun autre au point de vue militaire et qui avait dans les tribus libres et courageuses du Taurus un voisinage redoutable, devait être placé dans une main ferme ; Alexandre le confia à Balacros, fils de Nicanor, un des sept gardes du corps, qui semble avoir reçu la dignité de stratège en même temps que celle de satrape[1], et dont nous trouvons mentionnés les combats contre les Isauriens. Parmi les monnaies d'Alexandre du type le plus ancien, on croit en reconnaître un nombre considérable qui portent l'empreinte cilicienne[2]. Ménon, fils de Kerdimmas, fut nommé satrape de Syrie, du moins de la partie occupée par

[1]) Arrien (II, 12, 2) dit simplement : σατράπην ἀποδεικνύει. Diodore (XVIII, 22, 2) dit : ἀποδεδειγμένον στρατηγὸν ἅμα καὶ σατράπην. Le même auteur rapporte que Balacros, ἔτι ζῶντος Ἀλεξάνδρου, périt dans un combat contre les Isauriens.

[2]) L. Müller signale dans la IIe et IIIe classe des monnaies d'Alexandre des pièces de Mallos, Soles, Nagidos, etc. On sait quelle quantité de monnaies, y compris des monnaies de satrapes, ont été frappées en Cilicie sous la domination perse. La liste des pièces avec ΣΟΛΙΚΟΝ, ΤΕΡΣΙΚΟΝ, ΝΑΓΙΔΙΚΟΝ, s'est accrue tout dernièrement d'une médaille d'Issos avec ΙΣΣΙΚΟΝ, qui se trouve au musée de Berlin (von Sallet, *Num. Zeitschr.*, 1876, IV, p. 145).

Parménion ou Cœlé-Syrie. Quant à la Phénicie, le roi n'en pouvait encore disposer, et il devait y rencontrer de sérieuses difficultés.

Par suite de leur position géographique et de leur constitution intérieure, la situation politique des villes phéniciennes dans le royaume des Perses était toute particulière. Puissantes sur mer depuis des siècles, il leur manquait l'avantage d'une position insulaire, presque indispensable cependant aux puissances maritimes ; elles furent successivement la proie des Assyriens, des Babyloniens et des Perses. Mais comme, du côté de la terre, elles étaient presque complètement séparées des territoires intérieurs par la haute chaîne du Liban, et qu'elles étaient en partie construites sur de petites îles voisines des côtes, celles d'entre elles au moins qui n'étaient pas complètement soumises à l'influence continuelle et immédiate de la puissance qui commandait sur la terre ferme conservèrent, avec leur ancienne constitution, leur ancienne indépendance, à tel point que les rois perses se contentaient volontiers de la suzeraineté et de la faculté d'appeler au service militaire la flotte phénicienne. La dissolution de l'ancienne Ligue maritime attique les avait délivrées de la rivalité jadis redoutable des Grecs dans le commerce, l'industrie et la marine, et, même aux temps de leur complète indépendance, jamais peut-être l'industrie et la prospérité de ces villes n'avaient atteint un degré aussi élevé que maintenant, sous la domination des Perses qui assurait à leur commerce un débouché immense derrière elles. Tandis qu'ailleurs, dans toutes les régions incorporées au royaume des Perses, l'antique civilisation nationale dégénérait ou tombait dans l'oubli, le génie commercial et cette sorte de liberté que développe la pratique du commerce étaient restées en Phénicie. Plus d'une fois les Phéniciens avaient tenté de secouer le joug du Grand-Roi, et s'ils n'y étaient pas parvenus, malgré l'affaissement de l'empire, la faute en était à leur organisation intérieure et plus encore à la profonde rivalité d'intérêts qui existait entre les cités jalouses les unes des autres. Lorsqu'au temps du roi Ochos, Sidon, au milieu du conseil fédéral réuni à Tripolis, appela les deux autres villes principales de la ligue, Tyr et

Arados, à prendre part à l'insurrection, ces deux cités promirent des secours, mais elles attendirent dans l'inaction la fin d'une entreprise qui, si elle réussissait, devait les affranchir et qui, si elle échouait, devait, par la perte de Sidon, augmenter leur puissance et leur commerce. Sidon succomba ; elle devint la proie des flammes et perdit son antique constitution et son indépendance ; Byblos entra, paraît-il, à sa place dans la ligue de Tripolis, ou du moins elle accrut depuis lors son importance au point de pouvoir jouer un rôle par la suite, à côté d'Arados et de Tyr.

Les neuf villes de Cypre étaient rattachées au royaume des Perses à peu près de la même manière que les cités phéniciennes ; mais leur origine, en partie hellénique, et l'avantage d'une position plus favorable augmentait leur impatient désir de liberté. Elles se soulevèrent en même temps que Sidon : le roi de Salamine, Pnytagoras, était à leur tête ; mais, bientôt après la chute de Sidon, elles furent ramenées à l'obéissance sous Évagoras, frère de Pnytagoras ; et lorsque, peu de temps après, Pnytagoras recouvra la royauté de Salamine, ce fut à la condition d'accepter une dépendance complète vis-à-vis de l'empire perse, sous le protectorat duquel il devait être, comme auparavant, le premier parmi les petits princes de Cypre.

Depuis ces événements, vingt années s'étaient écoulées lorsqu'Alexandre entreprit sa guerre contre les Perses. Les vaisseaux des Phéniciens conduits par leurs rois, ceux de Tyr par Azémilcos, ceux des Aradiens par Gérostratos, ceux de Byblos par Enylos, avec adjonction des vaisseaux de Sidon [1], de plus les navires cypriotes sous les ordres de Pnytagoras et des autres princes, répondant à l'appel du Grand-Roi, étaient entrés dans les eaux grecques et avaient commencé les hostilités, sous une direction, il est vrai, peu énergique et sans

[1]) Ces détails sont empruntés textuellement à Arrien (II, 20, 1. II, 13, 7), qui appelle Gérostratos fils de Straton (II, 13, 7). Quinte-Curce (IV, 1, 15) mentionne vers cette époque un roi Straton de Sidon (de Tyr, suivant Diodore [XVII, 47]), mais c'est une erreur. Le prédécesseur du roi Tennès, de celui qui se révolta contre Ochos, porte dans Hiéronyme le nom de Straton (cf. Perizon., ad Ælian. *Var. Hist.*, XII, 2) : c'est le Straton dont parle Théopompe (*fr.* 126 ap. Athen., XII, p. 352) et dont il est question dans une inscription attique (C. I. Attic., II, 86).

grand succès. La bataille d'Issos changea complètement la face des choses pour les cités phéniciennes. Si elles avaient fait cause commune, si elles avaient réuni leurs forces navales pour soutenir d'un commun accord chaque point visé par l'ennemi, si les amiraux du Grand-Roi avaient voulu abandonner les eaux helléniques et une offensive qui ne pouvait plus avoir de résultat pour défendre les ports phéniciens, on ne voit pas trop comment les forces du conquérant, qui étaient uniquement des forces de terre, se seraient tirées d'une lutte avec la défense maritime de ces villes fortes et populeuses. Mais les cités phéniciennes, en dépit de leur ligue, n'étaient rien moins qu'unies, du moins depuis les événements qu'ils avaient laissés s'accomplir à Sidon. Les Sidoniens durent saluer avec allégresse la victoire d'Issos, car ils pouvaient espérer qu'ils répareraient, par Alexandre, les pertes qu'ils avaient éprouvées dans leur lutte contre les despotes perses. Byblos, qui devait sa prospérité à la chute de Sidon, devait craindre, de son côté, de tout perdre, car, placée sur la terre ferme, elle était incapable de résister à l'armée victorieuse d'Alexandre ; Arados et Tyr, au contraire, étaient situées sur des îles ; toutefois Arados, dont la force consistait plutôt dans les possessions qu'elle avait sur la terre ferme que dans l'extension de son commerce, avait plus à perdre par l'arrivée d'Alexandre que Tyr, qui se croyait à l'abri sur son île avec les quatre-vingts vaisseaux qu'elle avait encore dans son port.

Tandis qu'Alexandre, parti des bords de l'Oronte, s'approchait du territoire des villes phéniciennes, Straton,[1] fils du prince d'Arados, Gérostratos, vint à sa rencontre : il lui offrit, au nom de son père, une couronne d'or et la soumission de son territoire, qui comprenait la partie nord de la côte phénicienne et s'étendait du côté des terres jusqu'à la ville de Mariamne, située à la distance d'un jour de marche. La grande ville de Marathos, dans laquelle Alexandre se reposa pendant quelques jours, appartenait également au territoire d'Arados. Le roi, continuant sa marche, prit possession de Byblos qui se soumit par traité. Les Sidoniens se hâtèrent de se donner au vainqueur de l'odieuse puissance des Perses. Alexandre prit possession de leur ville sur leur respectueuse

invitation, leur restitua leur territoire primitif ainsi que leur antique constitution, et remit le pouvoir entre les mains d'Abdolonyme, un des descendants des rois de Sidon qui vivait dans la pauvreté [1]; puis il se mit en marche vers Tyr.

Tandis qu'il était en route, une députation des citoyens les plus riches et les plus considérables de Tyr, ayant à sa tête le fils d'Azémilcos, leur prince, vint le saluer et lui déclarer que les Tyriens étaient prêts à faire tout ce qu'il demanderait. Le roi remercia ces citoyens, fit l'éloge de leur ville et leur dit que son intention était de se rendre à Tyr pour y offrir un holocauste solennel dans le temple de l'Héraclès tyrien.

C'était précisément ce que les habitants ne voulaient pas. Dans les circonstances présentes, les administrateurs de la ville pensaient unanimement qu'ils devaient suivre la ligne de conduite qui leur avait si bien réussi lors de l'insurrection de Sidon et garantir leur indépendance par la plus stricte neutralité, de manière à trouver leur avantage quelle que pût être l'issue de la guerre, et ils croyaient que la ville pouvait garder cette attitude, car, malgré l'escadre qu'elle avait dans la mer Égée, sa marine était encore assez importante pour faire respecter ses volontés. Les forces navales des Perses avaient encore la haute main sur toutes les mers, et déjà Darius réunissait une nouvelle armée pour arrêter désormais la marche en avant des Macédoniens : s'il triomphait, la fidélité des Tyriens serait d'autant plus magnifiquement récompensée que déjà les autres cités phéniciennes avaient trahi la cause des Perses; s'il succombait, la colère d'Alexandre, dépourvu de marine comme il l'était, serait impuissante contre Tyr, tandis que la ville, appuyée sur sa flotte, sur ses alliés de Cypre, du Péloponnèse et de Libye, ainsi que sur ses propres moyens de défense et sur sa position inexpugnable, aurait toujours le temps de stipuler avec Alexandre des conditions favorables aux intérêts de la cité. Les Tyriens, persuadés qu'ils avaient trouvé un expédient tout à la fois habile, efficace et sans

[1]) C'est là, suivant toute apparence, le fond assez simple de l'histoire — défigurée par des enjolivements de toute sorte — que Diodore (XVII, 47) place à Tyr, Plutarque (*De fort. Alex.*, II, 8) à Paphos. Cf. Curt., IV, 1, 18 sqq. Justin., XI, 10. Arrien ne parle pas d'Abdolonyme.

danger, signifièrent leur résolution au roi de Macédoine : ils se sentiraient, dirent-ils, très honorés qu'Alexandre offrît un sacrifice à leur dieu national dans le temple de la Vieille-Tyr, sur la terre ferme, et ils étaient prêts à lui accorder tout ce qu'il leur demanderait ; mais la ville insulaire devait rester fermée aussi bien aux Macédoniens qu'aux Perses.

Alexandre rompit immédiatement toute négociation et résolut d'obtenir par la force ce qui lui était indispensable pour assurer le succès de son entreprise. Laisser neutre derrière lui Tyr, puissante cité maritime, c'eût été donner un centre et un point d'appui au mauvais vouloir et à la défection dans les contrées helléniques, ainsi qu'à la lutte déjà commencée par le roi Agis, dont le frère avait déjà pris possession de la Crète. Il convoqua les stratèges, les ilarques, les taxiarques et les commandants des troupes alliées, leur fit part de ce qui venait d'arriver et leur déclara que son dessein était de s'emparer de Tyr à tout prix, car on ne pouvait ni se risquer à marcher contre l'Égypte tant que les Perses auraient encore une flotte, ni poursuivre le roi Darius en laissant derrière soi la ville de Tyr, dont les dispositions étaient évidemment hostiles, et de plus l'Égypte et Cypre, qui étaient encore aux mains des Perses. Ce qui se passait en Grèce rendait la chose plus impossible encore. Avec l'aide des Tyriens, en effet, les Perses pouvaient de nouveau se rendre maître du littoral, et, tandis qu'on se lancerait sur Babylone, porter la guerre, avec des forces plus nombreuses encore, dans l'Hellade, où déjà les Spartiates s'étaient ostensiblement soulevés et où jusqu'alors la crainte plutôt que la bonne volonté attachait les Athéniens à la cause macédonienne. Au contraire, ajoutait le roi, Tyr une fois prise, on tenait toute la Phénicie, et la flotte phénicienne, qui constituait la partie la plus grande et la plus belle des forces navales des Perses, devait se ranger du côté de la Macédoine, car ni les matelots, ni le reste de l'équipage des vaisseaux phéniciens ne seraient disposés à poursuivre la lutte sur mer pendant que leurs propres villes seraient occupées; Cypre serait bien obligée de se résoudre à suivre leur exemple, sous peine d'être prise immédiatement par la flotte macédono-phénicienne. Une fois qu'on aurait acquis ces forces

navales, auxquelles viendraient encore se joindre les vaisseaux de Cypre, alors la thalassocratie de la Macédoine serait définitivement affermie, l'expédition d'Égypte assurée et son succès certain. L'Égypte une fois soumise, on n'aurait plus besoin de se préoccuper de ce qui se passait en Grèce, et lorsqu'on serait rassuré sur l'agitation hellénique, on pourrait commencer l'expédition contre Babylone avec d'autant plus de chance de succès qu'alors les Perses seraient privés de toute communication et avec la mer et avec les régions situées en deçà de l'Euphrate [1]. Le conseil se convainquit de la nécessité de réduire l'insolente ville maritime; mais il semblait impossible de s'en emparer sans flotte. C'était impossible, en effet, au premier coup d'œil; mais il fallait pourtant rendre possible ce qui était reconnu nécessaire : Alexandre, habitué à accomplir des plans hardis par des moyens plus hardis encore, résolut de réunir l'île de Tyr à la terre ferme, puis de commencer le siège proprement dit.

La Nouvelle-Tyr, bâtie sur une île longue d'un demi-mille et un peu moins large [2], était séparée de la terre ferme par un détroit large d'environ mille pas, qui dans le voisinage de l'île avait à peu près trois brasses d'eau, tandis qu'il était à sec et envasé du côté de la terre. Alexandre résolut d'élever une digue en cet endroit à travers la mer; les maisons que les habitants de la Vieille-Tyr avaient abandonnées, ainsi que les cèdres du Liban qui n'était pas très éloigné, lui en fournirent les matériaux [3]. Les pieux pénétraient facilement dans le fond

[1]) Arrian., II, 17.

[2]) Cf. Prutz, *Aus Phönicien*, 1876 (particulièrement la carte de la page 214, qui donne les profondeurs de la mer autour de l'île, d'après la carte de l'amirauté anglaise). D'après ces sondages et les observations faites sur les lieux par Prutz, on voit que de la partie sud de l'île, là où s'élevait jadis le temple de Melkart, il ne reste plus que des récifs, des bancs à faible profondeur et quantité de ruines à fleur d'eau. Le périmètre de la ville, évalué par Pline à 22 stades, est une preuve de plus qu'elle s'étendait, comme on le dit ici, vers le sud; car sans cela le pourtour ne serait que de 14 à 15 stades.

[3]) Quinte-Curce et Diodore n'ont sans doute pas tort quand ils nous représentent Alexandre détruisant pour construire sa digue la Vieille-Tyr, qui existait encore (Scylax, p. 42, ed. Hudson). D'après Arrien (II, 24, 9) la population s'était réfugiée dans la ville insulaire et y était comprise parmi les ξένοι. Quant à tout ce que racontent du siège les auteurs précités, il

vaseux de la mer, et le limon servait à réunir entre elles les différentes pièces enfoncées dans le sol. On travailla avec la plus grande activité : le roi lui-même assistait fréquemment aux travaux [1]; les louanges et les récompenses rendaient facile aux soldats ce pénible ouvrage.

Les Tyriens, confiants dans leurs vaisseaux et dans la force et la hauteur de leurs murailles, avaient jusqu'alors considéré les travaux sans inquiétude [2]. Il semblait qu'il était temps maintenant pour les assiégés de faire sentir à un ennemi présomptueux la folie de son entreprise et leur supériorité dans les arts mécaniques, où ils étaient passés maîtres depuis des siècles. La digue atteignait déjà le chenal navigable. Les Tyriens réunirent, du côté où leurs murailles faisaient face à la terre, le plus possible de projectiles et commencèrent à faire pleuvoir des traits et des pierres sur les soldats qui travaillaient à découvert sur la digue, tandis que leurs trirèmes venaient les attaquer des deux côtés à la fois. Alexandre fit élever à l'extrémité de la jetée deux tours qui, pourvues d'auvents, garnies de peaux et munies de machines de trait, abritaient les ouvriers contre les projectiles qu'on leur lançait de la ville et contre les trirèmes. Chaque jour la digue avançait, mais plus lentement à cause de la profondeur de l'eau. Pour échapper à ce danger, les Tyriens construisirent un brûlot de la manière suivante : ils remplirent un chaland avec des ramilles sèches et d'autres matières facilement inflam-

n'en faut croire que ce qui se trouve confirmé par Arrien. La distance de l'île au continent est évaluée par Scylax à 3 stades, par Pline à 700 pas. Comme le siège a duré sept mois (DIODOR., XVII, 46. PLUT., *Alex.*. 24), il a dû commencer vers le mois de janvier 333.

[1]) On raconte qu'Alexandre remplit lui-même de terre et mit en place le premier gabion, et qu'alors les Macédoniens se mirent à ce pénible travail en poussant des cris d'enthousiasme (POLYÆN., IV, 3, 3).

[2]) D'après Quinte-Curce (IV, 2, 10 : 3, 19), les Carthaginois, dont les envoyés venaient d'arriver pour une fête de la métropole, avaient promis des secours et s'étaient excusés plus tard en disant qu'ils étaient empêchés par un débarquement des Syracusains sur la côte d'Afrique. Il est vrai que justement l'histoire de la Sicile durant les années qui s'écoulent entre la mort de Timoléon et l'avènement d'Agathoclès manque dans Diodore ; mais on ne trouve nulle part la moindre trace d'une pareille agression des Syracusains sur la côte africaine, et, vu l'état où se trouvaient alors Syracuse et la Sicile, elle est peu vraisemblable.

mables, puis ils fixèrent à l'avant deux mâts entourés d'une galerie aussi large que possible afin d'y entasser d'autant plus de paille et de bois de pin; de plus, ils remplirent encore le navire de poix, de soufre et autres matières semblables ; ils attachèrent aux deux mâts des vergues accouplées, au bout desquelles étaient suspendues des chaudières remplies de toute sorte de combustible propre à répandre promptement l'incendie; enfin ils chargèrent fortement l'arrière du navire, afin d'élever le plus possible l'avant au-dessus de l'eau. Dès que le vent fut favorable, ils lancèrent ce brûlot à la mer; quelques trirèmes le prirent à la remorque et l'amenèrent contre la jetée ; alors l'équipage qui se trouvait dans le brûlot mit le feu çà et là dans le navire et aux mâts, puis les hommes gagnèrent à la nage les trirèmes, qui lancèrent à toute volée le bâtiment enflammé contre l'extrémité de la digue. Favorisé par un vent violent du nord-ouest, le brûlot atteignit pleinement son but, et en peu de temps tours, auvents, échafaudages, monceaux de fascines, furent la proie des flammes, tandis que les trirèmes, se tenant à l'ancre sous le vent près de la digue, s'opposaient avec leur artillerie à toute tentative pour éteindre le brûlot. En même temps, les Tyriens firent une sortie: montés sur une foule de bateaux et ramant à travers la baie, ils détruisirent en peu de temps tout le pilotis en avant de la levée et achevèrent d'incendier les machines qui pouvaient rester encore. Par l'enlèvement de ce pilotis, la partie de la digue qui n'était pas encore achevée fut déchaussée et livrée à la merci des vagues qui l'assaillaient avec une violence croissante, de sorte que la partie antérieure de l'ouvrage, arrachée et balayée, disparut dans les flots.

On a bien dit qu'après cet événement malheureux, qui non seulement avait coûté une multitude d'hommes et toutes les machines, mais qui de plus avait montré l'impossibilité de s'emparer de Tyr du côté de la terre, Alexandre aurait dû abandonner complètement le siège, accepter le traité que la ville lui proposait et se mettre en marche pour l'Égypte; mais, eu égard à son caractère et à ses plans, il lui était plus impossible d'agir ainsi que de s'emparer de l'île. Plus Tyr mettait d'énergie à défendre son indépendance vis-à-vis de la puis-

sance qui tenait le continent, et plus il était nécessaire d'abaisser l'orgueilleuse cité ; plus le résultat pouvait paraître douteux à des esprits craintifs, plus Alexandre devait être déterminé à en venir à bout ; un seul pas en arrière, un seul plan abandonné, une seule demi-mesure, suffisaient à tout perdre.

Ce fut probablement à ce moment[1] qu'arrivèrent de nouveaux ambassadeurs de Darius, chargés d'offrir, en échange de la mère, de l'épouse et des enfants du Grand-Roi, une rançon de dix mille talents, de plus la possession du pays en deçà de l'Euphrate : enfin Darius proposait, avec la main de sa fille, son amitié et son alliance. Lorsqu'Alexandre réunit ses généraux et leur fit part des propositions du roi de Perse, les avis furent très partagés ; Parménion notamment déclarait que, s'il était Alexandre, il accepterait, dans les circonstances présentes, ces conditions, et ne se confierait pas plus longtemps à la fortune changeante de la guerre. Alexandre répondit qu'il agirait aussi de la sorte, s'il était Parménion : mais, comme il était Alexandre, il répondit au Grand-Roi qu'il n'avait pas besoin de l'argent de Darius ; qu'il n'acceptait pas une partie de son royaume au lieu du tout, car ce que Darius avait en terres, en sujets, en argent et en biens lui appartenait, à lui, Alexandre ; que, s'il lui plaisait d'épouser la fille de Darius, il pouvait le faire sans que Darius la lui donnât, et qu'enfin, si son adversaire avait quelque chose à solliciter de sa bonté, il devait venir en personne.

On redoubla d'activité pour pousser les travaux du siège, et la digue notamment fut reconstituée sur une plus grande largeur du côté de la terre, en partie pour donner à l'ouvrage

[1]) Arrien (I, 25, 1) dit seulement ἔτι ἐν τῇ πολιορκίᾳ, etc. Quinte-Curce (IV, 5, 1) place cette députation, avec offre de céder les pays de l'ouest jusqu'à l'Halys, après la prise de Tyr : il parle d'une troisième démarche un peu avant la bataille d'Arbèles. Diodore (XVII, 54) et Plutarque (*Alex.*, 29) mettent la deuxième ambassade après le retour d'Egypte. Alexandre avait repoussé les premières ouvertures à Marathos, c'est-à-dire vers le milieu de décembre 333 : les terrassements de la digue ont dû prendre au moins quatre semaines, et il y eut une pause après la destruction des travaux faits jusque-là. Darius avait toutes sortes de raisons pour ne pas différer ses deuxièmes propositions.

lui-même plus de solidité, et en partie afin d'avoir plus d'espace pour les tours et les machines. En même temps, les ingénieurs militaires reçurent l'ordre de construire de nouvelles tours et de nouvelles machines, tant pour l'établissement de la digue que pour l'attaque des puissantes murailles. Pendant ces travaux préparatoires, Alexandre alla lui-même à Sidon, avec les hypaspistes et les Agrianes, pour y réunir une flotte, afin de pouvoir bloquer Tyr en même temps du côté de la mer. On pouvait être au commencement du printemps, et précisément à cette époque les vaisseaux d'Arados, de Byblos et de Sidon revenaient des eaux helléniques, où, sur la nouvelle de la bataille d'Issos, ils s'étaient séparés de la flotte d'Autophradate, prêts à rentrer dans leur patrie dès que la saison le permettrait. Leur nombre montait à quatre-vingts trirèmes, placées sous les ordres de Gérostratos d'Arados et d'Enylos de Byblos : la ville de Rhodes, qui peu de temps auparavant s'était déclarée pour Alexandre, envoya dix navires ; puis la belle escadre des rois de Cypre, forte d'environ cent vingt voiles, accourut de son côté dans le port de Sidon[1]; quelques vaisseaux de Lycie et de Cilicie y vinrent également, et même une escadre macédonienne conduite par le neveu de Clitos le Noir, Protéas, qui s'était signalé par un coup de main à Siphnos, de sorte que les forces navales d'Alexandre pouvaient monter à 250 vaisseaux[2], parmi lesquels il y en avait à quatre et à cinq rangs de rames.

Pendant que la flotte achevait ses préparatifs et qu'on terminait la construction des machines, Alexandre entreprit une incursion contre les tribus arabes de l'Anti-Liban. Il était

[1]) Le « pardon » accordé aux nouveaux alliés « par la raison qu'ils avaient servi les Perses plutôt par contrainte que de leur plein gré » n'est pas, comme on l'a dit, de l'« orgueil ». Le roi avait été constitué dans toutes les formes le champion de la race hellénique, et il avait toutes sortes de raisons pour maintenir ce principe. Maintenant que les Rhodiens et les Cypriotes se déclaraient pour la cause hellénique, cette ἄδεια devenait nécessaire si on voulait les reconnaître pour Hellènes et non pas les traiter en transfuges.

[2]) Quinte-Curce dit 180 ; Plutarque, 200 : mais Arrien donne à entendre qu'aux chiffres indiqués dans le texte il faut ajouter un certain nombre de trirèmes dont le roi disposait déjà avant l'arrivée des escadres de Phénicie et autres lieux.

d'autant plus important de les soumettre qu'elles commandaient les routes qui conduisent de la vallée de l'Oronte à la côte et que, du haut des forteresses qu'elles possédaient sur les montagnes, elles pouvaient tomber sur les caravanes de Chalybon et de Damas. Accompagné de quelques escadrons de cavalerie, des hypaspistes, des Agrianes et des archers, le roi traversa les belles vallées des chaînes du Liban; plusieurs places des Arabes furent prises de vive force; d'autres se rendirent librement; toutes reconnurent la suprématie du roi de Macédoine qui, onze jours après, était de retour à Sidon [1], où venaient d'arriver dans un moment fort opportun quatre mille mercenaires grecs enrôlés par Cléandros. Les préparatifs pour faire le siège en règle de la puissante Tyr étaient si avancés, qu'Alexandre put quitter la rade de Sidon et s'avancer en mer, après avoir renforcé avec des hypaspistes l'équipage de ses vaisseaux, afin d'avoir une supériorité décisive sur les Tyriens dans une bataille navale, et particulièrement à l'abordage. Il se dirigea sur Tyr en ligne complète de bataille; Cratère et Pnytagoras étaient à l'aile gauche, tandis qu'il se tenait lui-même à la droite, avec les autres rois cypriotes et phéniciens. Son intention était de livrer bataille le plus tôt possible à la flotte tyrienne pour la chasser de la mer, puis de forcer la ville à se rendre en employant l'assaut ou le blocus.

La ville avait deux ports, tous deux du côté de l'île qui regarde la terre : le port Sidonien, à droite de la ligne des Macédoniens, et à gauche, le port Égyptien, séparé de la pleine mer par la longue saillie que l'île projette du côté du sud. Tant que les Tyriens avaient ignoré que les escadres cypriote et phénicienne se trouvaient sous les ordres d'Alexandre, ils avaient eu l'intention de se porter à sa rencontre pour engager une bataille navale; mais maintenant, ils

[1]) Les tribus mentionnées ici sont celles qu'on appelle plus tard les Ituréens (les Durses ou Druses du moyen-âge), et auxquelles Pompée a fait la guerre de la même façon. Quinte-Curce croit pour sa part qu'Alexandre a bataillé contre les Arabes parce qu'ils avaient massacré quelques Macédoniens en train de couper des cèdres sur le Liban. L'histoire de bravoure rapportée par Charès (PLUT., *Alex.*, 24) devait faire meilleur effet dans la bouche des vieux guerriers macédoniens que dans la relation de l'historien.

voyaient s'avancer à l'horizon la flotte ennemie déployée sur une ligne longue d'un mille, et leurs vaisseaux, à peu près trois fois plus faibles en nombre, devaient d'autant moins oser se mesurer avec elle qu'ils étaient obligés de garantir de toute surprise les deux ports, ce qui diminuait encore le nombre de leurs navires disponibles. Le port du nord était exposé à la première attaque : les Tyriens se contentèrent d'en barrer l'étroite entrée par un rang de trirèmes serrées l'une contre l'autre, avec l'éperon tourné du côté de la mer, de manière à rendre impossible toute tentative d'y pénétrer de vive force. De son côté, Alexandre, à peine arrivé avec ses escadres à la hauteur de Tyr, fit faire halte, afin d'attendre la flotte ennemie pour le combat ; puis, voyant qu'aucun vaisseau tyrien ne venait à sa rencontre, il se lança à toute vitesse contre la ville, peut-être dans l'espoir de s'emparer du port par une attaque vigoureuse. Le rang serré de trirèmes qui en barrait l'étroite entrée l'obligea à renoncer à ce plan ; trois vaisseaux seulement, qui se trouvaient très éloignés du port, furent coulés bas, et leur équipage se sauva à la nage sur la côte voisine.

Alexandre avait fait accoster sa flotte non loin de la digue, sur un point où elle était à l'abri du vent. Le lendemain, il fit commencer le blocus de la ville. Les vaisseaux cypriotes, sous les ordres de l'amiral Andromachos et de leurs rois particuliers, investirent le port du nord, tandis que les Phéniciens, avec lesquels le roi lui-même demeura, se postèrent devant le port Égyptien. Il s'agissait maintenant de faire approcher les machines et les tours assez près des murailles, soit pour faire une brèche, soit pour lancer des ponts volants sur les créneaux. Non seulement l'extrémité de la digue était couverte d'une foule de machines, mais encore un grand nombre de navires de charge et toutes les trirèmes qui n'étaient pas spécialement voilières furent garnis avec un art consommé de balistes, de catapultes et d'autres machines. Mais les murailles, très solidement construites avec des pierres de taille et dont la hauteur, qui était de cent cinquante pieds, était encore augmentée par les tours de bois qu'on avait établies sur leurs sommets, résistaient aux machines de la digue et rendaient

inoffensives les tours macédoniennes avec leurs ponts volants. Lorsque les vaisseaux qui portaient des machines s'approchaient des murailles à droite et à gauche de la levée, ils recevaient, dès qu'ils se trouvaient à portée, une grêle de projectiles, de pierres et de traits enflammés ; et si malgré cela ils continuaient à ramer vers l'île pour aborder, l'approche de la côte leur était rendue impossible par une quantité de pierres noyées sous l'eau. On commença par enlever ces pierres ; c'était déjà un ouvrage pénible, à cause du mouvement que la mer imprimait aux vaisseaux, et des bâtiments tyriens munis d'auvents protecteurs doublaient encore la difficulté du travail et le rendaient même souvent impossible, en coupant les câbles des ancres qui attachaient les navires employés à cette besogne et les livrant ainsi aux courants et aux vents. Alexandre fit placer des navires garantis de la même façon en avant des ancres, afin de protéger les amarres, mais les plongeurs tyriens nageaient sous l'eau jusque dans le voisinage des vaisseaux, et coupaient les câbles : il fallut à la fin attacher les ancres avec des chaînes de fer. Alors les vaisseaux purent travailler sans avoir désormais de danger à redouter. Les masses de pierres furent retirées du chenal et rejetées dans le voisinage de la digue, de sorte que les vaisseaux pourvus de machines purent enfin, un à un, s'approcher des murs. L'armée était remplie d'un ardent désir de combattre ; les esprits étaient très surexcités, car les Tyriens avaient conduit sur le haut des murailles les prisonniers macédoniens, et là, sous les yeux de leurs camarades qui étaient dans le camp, ils les avaient massacrés et précipités dans la mer.

Les assiégés s'apercevaient bien que le danger augmentait chaque jour, et que leur ville était perdue sans rémission si elle ne conservait pas la haute main sur la mer. Ils avaient espéré recevoir des secours, notamment de Carthage ; ils avaient compté que du moins les Cypriotes ne combattraient pas contre eux. Le navire sacré monté par la mission envoyée à la fête métropolitaine arriva enfin de Carthage : il apportait la nouvelle qu'aucun secours ne pouvait être accordé à la ville mère. Et déjà les assiégés pouvaient se considérer comme investis, puisque la flotte cypriote était à l'ancre

devant le port du nord et la flotte phénicienne devant celui du sud, de telle sorte qu'ils ne pouvaient même pas réunir toute leur marine pour faire une sortie générale, ce qui semblait être le seul moyen de salut. Ils employèrent d'autant plus de circonspection à préparer, dans le port du nord et derrière des voiles déployées de manière à cacher complètement les préparatifs, une escadre de trois navires à cinq rangs de rameurs, d'autant à quatre rangs et de sept trirèmes; ils les garnirent d'un équipage d'élite, puis ils fixèrent le moment de la sortie à l'heure de midi : c'était un moment de calme pendant lequel Alexandre lui-même avait coutume de se retirer dans sa tente sur la terre ferme pour se reposer, et où les équipages de la plupart des vaisseaux se trouvaient ordinairement à terre pour faire de l'eau fraîche et des provisions. Ils sortirent du port sans avoir été remarqués, puis, dès qu'ils furent près des navires qui stationnaient du côté du nord et des vaisseaux des princes cypriotes, qu'on avait laissés presque sans gardiens, ils se précipitèrent contre eux en faisant force de rames et en poussant de grands cris de guerre, coulèrent à fond du premier choc la pentère de Pnytagoras, celle d'Androclès d'Amathonte et celle de Pasicrate de Courion, poussèrent les autres sur la grève et commencèrent à les disloquer. Alexandre était revenu ce jour-là à ses vaisseaux du côté du sud de meilleure heure que d'habitude, et avait bientôt remarqué le mouvement qui régnait devant le port de l'autre côté de la ville; aussitôt il commanda aux équipages de regagner leur bord, ce qui fut exécuté en toute hâte : puis, laissant la plus grande partie de ses navires devant le port du sud pour s'opposer à une sortie des Tyriens sur ce côté, il prit cinq trirèmes et tous les vaisseaux à cinq rangs de rames qu'il y avait dans son escadre, et fit avec eux le tour de l'île pour aller tomber sur l'escadre tyrienne déjà victorieuse. Des murailles de la ville, les assiégés s'aperçurent de l'approche d'Alexandre ; ils cherchèrent, par de grands cris et des signaux de toute sorte, à avertir du danger les vaisseaux qui déjà poursuivaient les Cypriotes et à les engager au retour, mais ceux-ci, au milieu du bruit du combat, ne remarquèrent ces avertissements que lorsque l'escadre ennemie les eut presque

atteints. Les navires tyriens virèrent aussitôt de bord et se mirent à faire force de rames pour regagner le port, mais un petit nombre seulement purent y atteindre ; la majeure partie fut coulée à fond ou tellement endommagée qu'il lui fut désormais impossible de tenir la mer ; à quelques pas de l'entrée du port, un navire à cinq rangs de rames et un autre à quatre rangs tombèrent encore entre les mains d'Alexandre, tandis que l'équipage se sauvait à la nage.

L'issue de cette journée eut une influence capitale sur le sort de la ville ; en perdant la mer, elle avait perdu pour ainsi dire le glacis de ses fortifications. Maintenant les vaisseaux tyriens restaient immobiles dans les deux ports, que surveillaient rigoureusement les navires ennemis et qui furent munis de chaînes du côté des Tyriens, afin de les mettre à l'abri d'une irruption. C'est ainsi que commence le dernier acte d'un siège où, de chaque côté, par une rivalité toujours plus ingénieuse en inventions, en moyens mécaniques et en art technique, on surpassa tout ce qui avait jamais été entrepris en ce genre par des Barbares et par des Hellènes. Les Tyriens étaient connus pour être les plus grands ingénieurs et constructeurs de machines qu'il y eût alors au monde : mais si, pour se protéger, ils avaient employé les moyens les plus inattendus, les ingénieurs d'Alexandre, et parmi eux Diadès et Chærias, de l'école de Polyidès[1], ne se montrèrent pas moins inventifs pour surpasser l'habileté des assiégés. Maintenant que le roi, au moyen de sa digue, s'était procuré un point

[1]) Arrien ne s'occupe pas plus des ingénieurs d'Alexandre lors du siège de Tyr qu'à propos de celui d'Halicarnasse. Le Thessalien Polyidès, qui avait dirigé le siège de Périnthe, n'avait probablement pas suivi l'armée cette fois : peut-être est-ce celui qu'Arrien (III, 19, 6) mentionne en passant comme le père d'Épocillos. On cite comme élèves de Polyidès, à propos d'Alexandre, les deux personnages nommés ci-dessus (ATHENÆOS ap. *Mathem. vett.* ed. Thévenot, p. 3-4), ainsi qu'un troisième, Dimachos (var. Διήνεχος), dont Étienne de Byzance (s. v. Λακεδαίμων) cite les ὑπομνήματα πολιορκητικά, cités peut-être aussi par Athénæos (ap. *Mathem. vett.*, éd. Thévenot, p. 2). Il est vrai que, dans ce dernier passage, WESCHER (*Poliorc.*, p. 5) rétablit maintenant le texte comme il suit : « On voit ceci et cela ἐκ τῶν Δημάχου Περσικῶν (var. σετικῶν, περσετικῶν, πορθητικῶν) καὶ τῶν αὐτοῦ ἀκολουθησάντων Ἀλεξάνδρῳ ». Arrien (II, 26, 1) dit qu'Alexandre employa aussi des constructeurs de machines cypriotes et phéniciens.

d'attaque solide en même temps qu'un ancrage suffisamment sûr pour ses vaisseaux, maintenant qu'il avait nettoyé le fond de la mer et rendu possible à ses machines l'approche des murailles, maintenant qu'il avait chassé de la mer les forces navales des Tyriens, de manière qu'il ne lui restait plus qu'à escalader les murailles ou à y ouvrir une brèche, il était au moment où commençait pour lui le travail le plus pénible et le plus périlleux. Chez les assiégés, la rage croissait avec le danger, et le fanatisme avec l'approche de la défaite.

En face de la digue, les murs étaient trop hauts et trop épais pour être ébranlés ou escaladés : du côté du nord, les machines n'avaient pas beaucoup plus de succès ; la résistance des pierres de taille encastrées dans du ciment semblait défier toute attaque. Alexandre n'en mit que plus d'obstination à poursuivre son plan ; il fit approcher les machines du côté sud de la ville et les fit travailler, sans leur accorder un instant de relâche, jusqu'à ce que le mur, gravement endommagé et perforé, s'écroulât en ouvrant une brèche. Aussitôt il fit lancer les ponts volants et tenter un assaut. Le combat s'engagea avec une fureur sans égale ; devant la rage des assiégés, devant les machines qu'ils faisaient manœuvrer et dont les unes lançaient des matières bouillantes et corrosives, tandis que les autres étaient munies d'instruments tranchants, les Macédoniens durent plier. Le roi abandonna la brèche trop étroite, et les Tyriens eurent bientôt reconstruit le mur en arrière.

On comprend que la confiance ait commencé à chanceler dans l'armée. Le roi n'en fut que plus impatient d'en finir : cette première brèche lui avait montré le point par lequel il pouvait s'emparer de l'audacieuse cité ; il n'attendait plus qu'une mer paisible pour renouveler la tentative. On était alors au mois d'août[1] ; trois jours après l'infructueuse attaque,

[1]) La date (20 août) n'offre qu'une certitude approximative. Il résulte du texte d'Arrien (II, 24, 6) que Tyr a été prise en Hécatombæon (à peu près du 22 juillet au 20 août 332). Il faut rapprocher cette indication de l'anecdote merveilleuse racontée par Plutarque (*Alex*, 25). D'après lui, Aristandros aurait déclaré que, bien qu'on fût déjà au dernier jour du mois, la ville serait prise dans le mois. Naturellement, le devin ne parlait pas du mois

la mer était calme, l'air serein, l'horizon sans nuages ; tout favorisait le plan du roi. Il convoqua les chefs des troupes destinées à l'attaque et leur fit donner les instructions nécessaires. Puis il fit approcher les plus forts de ses vaisseaux à machines et les fit travailler contre les murailles au sud de la ville, tandis que deux autres navires, montés, l'un par les hypaspistes d'Admète, l'autre par les phalangites de Cœnos, se tenaient tout prêts à commencer l'attaque dès qu'elle serait possible ; le roi lui-même accompagnait les hypaspistes. En même temps, il fit tenir la mer à tous ses vaisseaux et posta une partie des trirèmes devant les ports, peut-être pour briser les chaînes des bassins et en forcer l'entrée. Tous les autres navires, qui avaient à leur bord des archers, des frondeurs, des balistes, des catapultes, des béliers ou autres machines semblables, se dispersèrent tout autour de la ville, après avoir reçu l'ordre ou de débarquer là où la chose serait possible, ou de se mettre à l'ancre sous les murailles, à portée de trait, et de faire pleuvoir de tous côtés leurs projectiles sur les Tyriens, de telle sorte que ceux-ci, ne sachant quel côté était le plus menacé ou le mieux protégé, fussent plus facilement culbutés par l'assaut.

Les machines commencèrent leur travail ; projectiles et pierres pleuvaient de tous côtés sur les créneaux ; la ville semblait menacée sur tous les points, lorsque tout à coup la partie de la muraille qu'Alexandre avait en vue, ébranlée, s'abîma d'un seul bloc et ouvrit une brèche considérable. Aussitôt les deux vaisseaux chargés d'hommes armés viennent prendre la place des navires à machines ; les ponts volants sont lancés ; les hypaspistes se précipitent sur les ponts. Admète est le premier sur le mur, et le premier qui tombe ; enflammés par la mort de leur chef, sous les yeux du roi qui déjà s'avançait avec l'*agèma*, les hypaspistes s'élancent en avant ; bientôt les Tyriens sont repoussés de la brèche ; les Macédoniens s'empa-

attique, mais du mois macédonien, et la date reste incertaine parce qu'on ne sait pas si le mois macédonien coïncidait avec le mois attique. En fût-on certain, il faudrait encore, pour que le 20 août fût la date exacte, qu'on eût suivi au temps d'Alexandre le canon de Méton, tel que l'a calculé Ideler (*Handb. d. Chronol.*, I, p. 386).

rent d'une tour, puis d'une seconde; ils occupent la muraille; le terre-plein qui conduit à la forteresse royale est libre et le roi le fait occuper, parce qu'il était plus facile de descendre de là dans la ville.

Pendant ce temps, les vaisseaux de Sidon, de Byblos et d'Arados, après avoir rompu les chaînes qui barraient le port du sud, y avaient pénétré, et les navires qui s'y trouvaient avaient été en partie coulés, en partie chassés sur le rivage. Les vaisseaux cypriotes étaient entrés de même dans le port du nord et s'étaient déjà emparés du bastion et des points de la ville les plus rapprochés. Partout les Tyriens s'étaient retirés; ils s'étaient rassemblés devant l'Agénorion, où ils résolurent de se mettre en défense. Le roi s'avança alors de la forteresse royale avec les hypaspistes, et Cœnos du côté du port avec les phalangites contre cette dernière troupe organisée de Tyriens; le combat fut court, mais extrêmement sanglant; le groupe fut vaincu et taillé en pièces. Huit mille Tyriens y trouvèrent la mort. Le reste des habitants, c'est-à-dire tous ceux qui ne purent s'échapper, au nombre d'à peu près trente mille hommes, furent vendus comme esclaves [1]. Le roi fit grâce à ceux qui s'étaient réfugiés dans le temple d'Héraclès et spécialement au roi Azémilcos, à ceux qui occupaient les principales charges de la ville et à quelques membres de l'ambassade carthaginoise.

Il peut se faire que les Sidoniens et les autres Phéniciens aient caché et sauvé sur leurs vaisseaux plusieurs milliers de leurs compatriotes tyriens; il n'est pas moins possible qu'une partie de l'ancienne population soit restée ou se soit de nouveau

[1]) Arrian., II, 24, 4-5. ἐξηνδραποδισμένον μετὰ βίας (Polyb., XVI, 39). D'après Diodore, il y aurait eu 7,000 hommes tués en combattant (Quinte-Curce dit 6,000). 2,000 hommes valides mis en croix, 13,000 vieillards, femmes et enfants vendus comme esclaves (la majeure partie s'étaient réfugiés à Carthage). Arrien estime le nombre des morts à 8.000, celui des prisonniers à 30,000. Il va de soi, et Arrien le donne à entendre, que la ville avait plus de 40,000 habitants. Il fallait déjà, rien que pour monter les 80 vaisseaux, dont un certain nombre étaient des *pentères* ou quinquérèmes, près de 20,000 hommes. Avec ses rues étroites, ses hautes maisons et les 22 stades de tour que lui donne Pline, la ville insulaire, en calculant d'après les statistiques des grandes villes modernes, pouvait contenir 80,000 habitants. Sur ce nombre, des milliers probablement s'étaient enfuis avant le commencement du siège : ils vinrent petit à petit rejoindre les autres.

réunie [1]. Cette ville avait un port excellent; elle était peut-être pour une flotte la meilleure station de toute la côte syrienne, et Alexandre avait toute espèce de motifs de la conserver et de la favoriser, ne fût-ce que pour s'assurer une position prépondérante dans ces eaux, au milieu des autres villes maritimes qui gardaient leurs princes et leurs flottes, bien qu'en reconnaissant la suprématie macédonienne. Mais l'antique constitution de la ville, et même, semble-t-il, la royauté, furent abolies [2]. Tyr devint la place d'armes macédonienne sur cette côte et, ainsi qu'il est permis de le supposer, une des stations permanentes de la flotte [3].

Le triomphe d'Alexandre fut d'offrir solennellement, dans l'Héracléon de la ville insulaire, le sacrifice à Héraclès que les Tyriens lui avaient interdit ; il l'offrit en présence des troupes sous les armes, tandis que toute la flotte pavoisée croisait à la hauteur de l'île. La machine qui avait abattu la muraille fut promenée par la ville, au milieu des joûtes et des courses aux flambeaux, et placée dans l'Héracléon ; le vaisseau de l'Héra-

1) D'après Quinte-Curce (IV, 4, 15), ils étaient 15,000. Justin (XVIII, 3) rapporte des choses surprenantes : *genus tantum Stratonis* — c'est pour lui l'ancienne dynastie — *inviolatum servavit regnumque stirpi ejus restituit, ingenuis et innoxiis incolis insulæ attributis, ut exstirpato servili germine genus urbis ex integro conderetur*, etc. On sait par divers témoignages, entre autres par Strabon (XVI, p. 757), que Tyr redevint bientôt une grande et opulente ville de commerce.

2) Il faut avouer qu'aucun auteur ancien ne s'exprime bien nettement sur ce point : ce que dit Arrien du pardon (ἄδεια) accordé à Azémilcos et le récit embrouillé de Diodore (XVII, 47) à propos d'Abdolonyme pourraient même faire croire le contraire. Cependant, l'opinion adoptée ci-dessus a pour elle non seulement l'enchaînement des faits, mais l'histoire des temps postérieurs. En effet, durant les querelles des Diadoques, on rencontre des rois à Cypre et à Sidon, à Byblos, à Arados, tandis qu'il y a à Tyr des phrourarques macédoniens : c'est à Tyr que Perdiccas avait son argent (DIODOR., XVIII, 37).

3) Quinte-Curce (IV, 5, 9) dit : *Philota regioni circa Tyrum jusso præsidere*, et la chose ne serait pas impossible en soi ; mais il soutient en même temps que la Cilicie a été confiée à Socrate, la Cœlé-Syrie à Andromachos (*Syriam Andromacho Parmenio tradiderat, bello quod superat interfuturus*), tandis qu'Arrien (II, 12, 2 : 13, 7) place comme satrapes en Cilicie Balacros, en Syrie, Ménon fils de Kerdimmas. On peut admettre à la rigueur qu'en Syrie, comme en d'autres contrées, il est resté à côté du satrape un commandant militaire, et qu'Andromachos a été investi de ce commandement après Parménion.

clès Tyrien, qui précédemment était tombé aux mains d'Alexandre, fut consacré au dieu.

L'annonce de la chute de Tyr dut produire une immense impression ; elle dut faire sentir sur toutes les côtes de l'Occident et jusqu'aux Colonnes d'Hercule le poids de la redoutable épée du prince macédonien, ainsi que la bataille d'Issos l'avait fait pour l'Orient. La puissante cité insulaire, la flotte orgueilleuse, la marine marchande, l'opulence de cette ville célèbre dans le monde entier étaient anéanties; la colère du vainqueur, semblable à celle d'Achille, avait tout abattu [1].

Alexandre devait s'attendre à une nouvelle résistance dans le sud de la Syrie. Tandis qu'il était encore à Tyr, il avait sommé les Juifs, qui obéissaient à leur grand prêtre Jaddua, de se soumettre, mais, sous le prétexte qu'ils étaient liés au roi de Perse par leur serment de soumission, ils avaient refusé les vivres et autres contributions qu'Alexandre exigeait ; Sanballat, au contraire, que la cour de Suse avait placé comme satrape à Samarie, s'était rangé du côté du vainqueur. La forteresse de Gaza, placée sur les frontières, inspirait surtout de graves inquiétudes. Cette place, de beaucoup la plus forte de la Syrie palestinienne et située sur les routes qui conduisaient de la mer Rouge à Tyr et de Damas en Égypte, avait toujours été l'objet d'une attention particulière de la part des rois de Perse, car elle était un boulevard contre la satrapie d'Égypte si souvent agitée, et Darius l'avait confiée à l'eunuque Batis [2], un de ses serviteurs les plus fidèles et assez hardi pour

[1]) Comme preuve de l'impression produite, on pourrait citer le passage où Quinte-Curce (IV, 5, 8) dit que les Hellènes rassemblés aux Jeux Isthmiques prirent la résolution, *ut sunt temporaria ingenia*, de faire porter à Alexandre par quinze députés une couronne d'or, *ob res pro salute ac libertate Græciæ gestas*. Ces Jeux Isthmiques tombaient au commencement de l'été 332, avant que Tyr ne fût prise. Si une pareille résolution a été votée aux Jeux Isthmiques, ce *victoriæ donum* s'adressait à la victoire d'Issos. Diodore (XVII, 47) raconte à peu près la même chose, mais des σύνεδροι τῶν Ἑλλήνων, et rapporte expressément ces congratulations à la victoire remportée en Cilicie.

[2]) C'est le nom que lui donne Arrien (II, 25, 4) : dans Josèphe (*Ant. Jud.* XI, 8, 4) le nom est écrit Βαβαμήσης (var. *Abimases*, *Babimasis*). On a cru retrouver dans l'inintelligible βασιλεύς d'un passage d'Hégésias (*fr.* 3) le nom défiguré de l'eunuque.

s'imaginer qu'il mettrait un terme aux envahissements de l'ennemi victorieux. Batis avait renforcé l'importante garnison perse de la ville en enrôlant les tribus arabes qui habitaient jusqu'à la côte, au sud de Gaza; de plus, il avait amassé des provisions pour un long siège, persuadé que, s'il pouvait maintenant arrêter l'ennemi, d'abord la riche satrapie d'Égypte resterait dans l'obéissance, et ensuite le Grand-Roi aurait le temps d'achever ses nouveaux préparatifs dans la Haute-Asie, de descendre dans les basses satrapies et de rejeter le Macédonien téméraire au delà du Taurus, de l'Halys et de l'Hellespont. La longue résistance que Tyr avait opposée encourageait d'autant plus l'eunuque que la flotte, à laquelle Alexandre devait de s'être enfin emparé de la cité insulaire, ne pourrait être employée devant Gaza, car la ville était située à un demi-mille de la côte, et d'ailleurs, le rivage encombré de bancs de sable et de bas-fonds permettait à peine à une flotte d'atterrir. Une plaine de sable où l'on enfonçait profondément s'étendait de la côte jusqu'au monticule sur lequel Gaza était bâtie. La ville elle-même avait un périmètre considérable et était entourée de hautes et puissantes murailles, qui semblaient pouvoir défier tous les béliers et toutes les machines.

On était à peu près au commencement de septembre 332 lorsqu'Alexandre s'éloigna de Tyr. Sans éprouver de résistance de la part de la ville forte d'Ake, qui ferme l'entrée de la Syrie palestinienne, il s'avança vers Gaza et posa son camp au sud de la ville, côté où les murailles semblaient être le plus faciles à attaquer ; il commanda aussitôt de monter et de mettre en place les machines nécessaires. Mais les ingénieurs déclarèrent qu'il était impossible, vu la hauteur de l'éminence sur laquelle la ville était bâtie, de construire des machines qui pussent atteindre les murs et les ébranler. Alexandre ne pouvait à aucun prix laisser cette place sans s'en emparer ; plus l'entreprise paraissait difficile aux siens, plus il avait à cœur d'en venir à bout et de voir encore une fois l'impossible devenir possible. Il donna ordre d'élever contre la ville, du côté du sud, qui était le plus accessible, une chaussée qui atteignît la hauteur de l'éminence sur laquelle s'élevaient les murailles. Ce travail fut exécuté avec la plus grande célérité, et, dès

qu'il fut achevé, on fit approcher des murs les machines, qui commencèrent à fonctionner au lever du jour. Pendant ce temps, Alexandre, couronne en tête et revêtu de son armure de guerre, offrait un sacrifice et attendait un présage ; en ce moment, dit-on, un oiseau de proie vint planer sur l'autel et laissa tomber une petite pierre sur la tête du roi, puis alla se prendre dans les cordages d'une machine. Le devin Aristandros expliqua ce signe en disant que le roi s'emparerait à la vérité de la ville, mais qu'il n'avait qu'à bien se garder pendant cette journée. Alexandre resta dans le voisinage des béliers, qui fonctionnaient avec succès contre les puissantes murailles. Tout à coup les assiégés, faisant une sortie vigoureuse, mirent le feu aux abris et aux engins, firent pleuvoir leurs traits du haut des murailles sur les Macédoniens qui travaillaient aux machines et qui cherchaient à éteindre l'incendie, et les pressèrent tellement qu'ils commencèrent à se retirer de la levée. Alexandre ne put se contenir plus longtemps ; à la tête de ses hypaspistes, il s'élança en avant, porta du secours sur les points les plus menacés et ramena les Macédoniens au combat, de manière à ce que du moins il ne fussent pas complètement repoussés de leur terrasse. A ce moment un trait parti d'une catapulte l'atteignit, traversa son bouclier et sa cuirasse et pénétra dans son épaule. Le roi tomba; les ennemis accoururent en poussant des cris de joie, et les Macédoniens s'éloignèrent de la muraille.

La blessure du roi était douloureuse, mais sans danger : la moitié du présage s'était vérifiée ; il restait maintenant à accomplir la partie la plus heureuse. Les machines qui avaient abattu les murailles de Tyr étaient précisément alors arrivées dans le port voisin de Majumas ; pour pouvoir les employer, le roi fit construire des levées larges de douze cents pieds, hautes de deux cent cinquante et concentriques avec les remparts de la ville[1] ; en même temps, on pratiqua des mines

[1]) La description du siège par Arrien (II, 26, 2 sqq.) est brève et en partie obscure, surtout en ce qui concerne ces nouveaux terrassements : on a pensé que son expression χῶμα χωννύναι ἐν κύκλῳ πάντοθεν τῆς πόλεως signifie une circonvallation complète faisant le tour de la ville. Or, celle-ci couvrait au moins la hauteur, qui d'après Stark (p. 25) a 2 milles anglais ou environ

jusque sous les murailles, de sorte que celles-ci, en certains endroits, s'écroulaient par le fait de leur propre poids, tandis qu'elles tombaient en certains autres sous les coups des béliers placés sur les levées. Sur ces parties ainsi endommagées, on commença à diriger des assauts ; repoussés une première fois, les Macédoniens revinrent à la charge une seconde et une troisième fois ; enfin, à la quatrième attaque, au moment où les phalanges s'élançaient de tous côtés, où de nouveaux pans de mur ne cessaient de s'écrouler et où les machines produisaient des effets de plus en plus terribles, où enfin les vaillants Arabes comptaient déjà trop de morts et de blessés pour pouvoir résister efficacement sur tous les points, les hypaspistes parvinrent à placer leurs échelles sur les brèches ; ils s'introduisirent dans la ville en franchissant les décombres des murailles écroulées, puis ouvrirent les portes et donnèrent accès dans la cité à l'armée toute entière. Un combat encore plus acharné commença dans les rues de la ville ; les vaillants habitants défendirent leurs postes jusqu'à la mort, et cette chaude journée finit dans un affreux bain de sang. Dix mille Barbares environ durent y perdre la vie ; leurs femmes et leurs enfants furent vendus comme esclaves. Un riche butin, consistant spécialement en aromates d'Arabie, pour lesquels Gaza servait d'entrepôt, tomba entre les mains des vainqueurs. Alexandre prit les habitants des localités voisines, philistines et arabes, pour repeupler la ville, et une garnison permanente en fit une place d'armes[1] également importante pour la Syrie et pour l'Égypte[2].

5,000 pas de circonférence. En admettant que l'enceinte ait eu 4,000 pas seulement et que 20,000 hommes aient travaillé tous les jours, un calcul des plus simples montre qu'il leur aurait fallu plus d'un an pour élever une terrasse à cette hauteur, sans compter qu'on n'aurait plus trouvé le temps de miner les murs par dessous.

[1]) φρούριον ἐς τὸν πόλεμον (ARRIAN, II, 27, 7).

[2]) Quinte-Curce, ou l'auteur qu'il a sous les yeux, a surchargé le récit de ce siège de bien des détails tirés d'Hégésias et qui sont sans valeur historique. Telle est, par exemple, la tentative d'assassinat par le transfuge arabe (IV, 6, 15), et la vengeance exercée sur l'eunuque Batis (IV, 6, 25-30) pris par Philotas et Léonnatos (HEGES., *fr.* 3). Q. Curce ne cite pas ces deux noms, parce que, suivant lui, Philotas était resté à Tyr. D'après Diodore

D'après les traditions juives, Alexandre, après la chute de Gaza, entreprit une expédition dans le pays des Juifs et des Samaritains. Lorsque le roi approcha de Jérusalem, disent ces traditions, le grand-prêtre, avec les prêtres et une grande foule de peuple en habits de fête, vint à sa rencontre et le salua comme celui que leurs livres sacrés annonçaient et qui devait détruire la puissance des Perses. Le roi se montra plein de bienveillance pour eux, leur laissa leur loi et leur garantit l'exemption d'impôt à chaque septième année ; puis, sur l'invitation du grand-prêtre, il apporta aussi dans le temple de Jéhovah une offrande solennelle. On raconte encore plusieurs autres choses contradictoires[1].

(XVII, 48) et Josèphe (*Ant. Jud.*, XI, 8), le siège de Gaza a pris deux mois. L'armée doit être arrivée devant Gaza à la fin de septembre et la ville avoir été prise vers la fin de novembre : la marche jusqu'à Péluse ayant duré sept jours, Alexandre n'a pas pu être à Memphis avant la fin de novembre. Dans le Canon des Rois, l'an I d'Alexandre coïncide avec le 1er Thoth 417 de l'ère de Nabonassar, c'est-à-dire le 14 novembre 332. Cf. IDELER, *Handb. der Chronol.*, I, p. 122.

[1]) Étant donné le silence absolu des écrivains dignes de foi, il est difficile d'arriver à une certitude quelconque en ce qui concerne la conduite d'Alexandre vis-à-vis de Samarie et de Juda, attendu que les mensonges des Samaritains et des Juifs s'annihilent réciproquement. On peut consulter à ce sujet SAINTE-CROIX (*Histor. d'Alex.*, p. 547 sqq.) qui accorde, il est vrai, trop de confiance à Hécatée d'Abdère, l'inventeur du fameux palais d'Osymandias à Thèbes. Ce qui est dit dans le texte est tiré de Josèphe (*Ant. Jud.*, XI, 8, 2-7) D'après la tradition talmudique (DERENBOURG, *Essai sur l'histoire et la géographie de la Palestine*. Paris, 1867, p. 71), le grand-prêtre qui figure dans cette occasion est le célèbre Siméon, dit le Juste, petit-fils de Jaddua, tandis que la tradition samaritaine raconte la même chose du grand-prêtre samaritain Hizkiah (Ezéchias). Suivant Josèphe, Sanballat est un Couthæen, comme la population de Samarie, et il a marié sa fille avec le frère de Jaddua, Manassé, qui, chassé par les Juifs précisément à cause de ce mariage, décide son beau-père à élever un temple sur le mont Garizim et à l'y installer comme grand-prêtre. Sanballat s'est mis du côté des Macédoniens après la bataille d'Issos, et il est mort avant l'arrivée d'Alexandre à Gaza. D'après la tradition talmudique, les Couthæens de Samarie ont demandé à Alexandre la permission de détruire le temple de Jérusalem ; là-dessus, les Juifs se sont présentés devant lui dans l'appareil solennel que l'on sait, et ont obtenu la permission de détruire le temple de Garizim. En réalité, ce temple n'a été détruit que beaucoup plus tard, au temps de Jean Hyrcan. Au dire d'Hécatée (ap. JOSEPH., *Contr. Apion.*, II, 4), Alexandre a laissé aux Juifs τὴν Σαμαρεῖτιν χώραν exempte de tribut. Peut-être n'entend-il par là que les trois toparchies dont il est question au premier livre des *Machabées* (11, 28 et 34) ; mais partir de là pour corriger le texte d'Hécatée,

On nous permettra de nous arrêter encore un instant sur ces pays de Syrie. Les renseignements insuffisants que les anciens documents nous fournissent sur le nouvel ordre de choses dans ces régions sont bien loin de nous en donner une idée claire ; ils ne nous laissent même pas reconnaître si l'on essaya de les organiser de la même manière et sur le même plan que les satrapies d'Asie-Mineure.

Les monnaies nous offrent du moins quelques renseignements complémentaires. Nous voyons que la monnaie d'argent de l'Asie-Mineure jusqu'au Taurus, frappée à l'effigie bien connue d'Alexandre, appartenait entièrement aux dernières classes des monnaies alexandrines, à celles qui furent frappées pendant et après le temps des Diadoques ; nous pouvons fournir les preuves, pour chacune de ces villes, qu'elles ont frappé monnaie avec leur coin particulier au temps d'Alexandre et tant que son empire conserva une existence nominale (jusqu'en 306) ; nous pouvons conclure de là que les villes grecques de l'Asie-Mineure, ainsi que celles de la ligue lycienne, furent érigées par Alexandre en États libres et confédérés avec lui, et que, de par cette indépendance politique, elles usaient du droit de battre monnaie d'une façon aussi

comme fait Graetz (*Geschichte der Israeliten*, 1876, p. 224), c'est avoir la main trop prompte. On a vu (ci-dessus, p. 295, 3) que, suivant Arrien, après la prise de Damas par Parménion, on nomme satrape de Cœlé-Syrie Ménon fils de Kerdimmas ; ce doit être le même personnage qui plus tard est destitué pour n'avoir pas pris les mesures nécessaires à l'entretien de l'armée en marche de l'Égypte vers l'Euphrate (Arrian., III, 6, 8 : sur la leçon Ἀρίμμας, voy. ci-dessous, p. 325, 3). D'autre part, Quinte-Curce (IV, 5, 9) prétend que Parménion, partant de Damas pour aller à Tyr, a confié le commandement de Syrie à Andromachos : d'après lui encore (IV, 8, 9), Alexandre, revenant d'Égypte, apprend que les Samaritains ont assassiné Andromachos ; il les châtie et nomme Ménon à la place d'Andromachos. C'est une assertion qui ne tient pas devant le texte d'Arrien. Suivant Eusèbe (*Chron.*, II, p. 114 ed. Schöne, ann. 1680 Abr. = Ol. CXI, 1 = 337 a. Chr. — ann. 1685 Abr. = Ol. CXII, 1 = 332 a. Chr. dans S. Jérôme), Alexandre aurait à cette occasion installé des colons macédoniens à Samarie (τὴν Σαμάρειαν πόλιν ἑλὼν Μακεδόνας ἐν αὐτῇ κατῴκισε) : plus loin (p. 118), il est dit que le fait eut lieu au moment où Perdiccas était administrateur de l'empire : *Samaritanorum urbem a Perdicca constructam* (ou, suivant Petermann, *incolis frequentatam*). Bref, tous les renseignements qui concernent Jérusalem et Samarie sont tellement contradictoires, qu'il faut renoncer à en tirer un agencement pragmatique des faits.

souveraine qu'Athènes, Argos et les autres États de la ligue corinthienne. De l'autre côté du Taurus commence un système différent : les nombreuses monnaies d'argent à l'effigie d'Alexandre que nous possédons des villes ciliciennes appartiennent toutes aux classes les plus anciennes. Il en est de même pour celles de la Comagène, de Damas, d'Arados, de Sidon, d'Ake et d'Ascalon [1] ; et ici nous retrouvons presque toujours dans l'exergue le titre de roi donné à Alexandre, tandis que ce n'est pas le cas, en thèse générale, dans les monnaies contemporaines de Macédoine, de Thrace et de Thessalie.

Ainsi donc, en Cilicie, en Syrie, en Cœlé-Syrie et en Phénicie, Alexandre laisse subsister la commune urbaine, mais les villes ne forment pas des États autonomes comme les villes grecques de l'Asie-Mineure; leurs monnaies montrent qu'elles ne frappaient que par commission royale et sous leur responsabilité, ou qu'elles ne devaient frapper que de la monnaie royale, conforme au système monétaire introduit par Alexandre et à ses types.

On doit encore ajouter une particularité. En 1863, en creusant dans un jardin, aux environs de Sidon, on trouva un trésor de trois mille pièces d'or, qui ne fut pas dispersé comme les trouvailles de 1829 et de 1852, et qui put être, au moins en grande partie, examiné et inventorié par les savants [2]. Parmi les quinze cent trente et un statères ainsi décrits, ceux d'Ake, de Sidon, et ceux d'Arados étaient particulièrement nombreux; il y en avait quelques-uns de Cilicie ; un assez grand nombre de villes de Macédoine, de Thrace, de Thessalie, étaient également représentées par un ou plusieurs types; les pièces frappées en Grèce faisaient presque complètement défaut ; parmi celles de l'Asie-Mineure, on trouva des pièces

[1]) Non pas celles de Tyr, qui sont de la cinquième classe, et par conséquent postérieures à 306.

[2]) Il y a sur ce Trésor deux rapports, l'un signé W. (in Eggers *Wien. Num. Zeitschr.*, 1865, I, 1), dont l'auteur est le consul général d'Autriche Wecbecker, présent à Saïda lors de la découverte, l'autre de Waddington (*Revue Numism.*, 1865, p. 1 sqq.), d'après les communications de Wecbecker et de Péretié, chancelier du consulat général français à Beyrouth.

de Cos, de Clazomènes(?), de Pergame, de Rhodes, avec leurs empreintes particulières ; quelques-unes portaient l'effigie de Pnytagoras, roi de Salamine dans l'île de Cypre. « Ces monnaies », dit l'un des rapports, « étaient presque toutes neuves; une grande partie, notamment de celles qui avaient été frappées à Sidon, étaient encore rugueuses comme si elles venaient de sortir des ateliers ». Comme, parmi ces monnaies, on n'en trouve aucune des Diadoques, qui prirent le titre de rois en 306, et comme trois de celles d'Ake portent les dates de l'an 23 et 24, on peut en conclure avec certitude que ce trésor fut enfoui avant 306 et peu de temps après 310, par conséquent dans un temps où officiellement la monarchie d'Alexandre et l'organisation qu'il avait donnée au royaume subsistaient encore.

Il est tout à fait digne de remarque que, parmi ce grand nombre de pièces d'or, on n'en trouve pas une seule de Tyr; ce peut être un effet du hasard, mais on peut aussi supposer que, dans les temps qui suivirent de près la conquête de cette ville, elle dut jouir de moins grands privilèges que les autres villes phéniciennes. Les dates inscrites sur les monnaies d'Ake sont d'un intérêt particulier ; on trouve, sur des monnaies d'Arados connues d'autre part, les dates correspondantes, et même depuis 21 jusqu'à 76. Dans l'histoire des successeurs d'Alexandre, nous aurons occasion de dire qu'Arados obtint des Séleucides une complète indépendance en 258, et qu'avec cette année commença une ère nouvelle; Arados et Ake avaient donc inauguré auparavant une ère qui datait de la délivrance du joug des Perses, et il ne peut y avoir de doute que sur la question de savoir si cette ère datait de la bataille du Granique ou de celle d'Issos. Il ne s'ensuit pas ou du moins l'examen des monnaies ne prouve pas que les autres villes aient également suivi ce comput; mais il est certain que ces deux villes considérèrent la victoire d'Alexandre comme une délivrance et comme le début d'une ère nouvelle.

La résistance de Tyr, puis celle de Gaza, avaient pendant assez longtemps retardé l'expédition du roi en Égypte[1]; main-

[1]) ἵνα περ τὸ πρῶτον ὡρμήθη (ARRIAN., III, 1, 1).

tenant enfin, plus d'une année après la bataille d'Issos, vers le commencement de décembre 332, il partit de Gaza. Il s'agissait de s'emparer de la dernière province que possédait encore le Grand-Roi sur la Méditerranée, province qui aurait pu, grâce à des conditions topographiques très favorables, opposer une longue résistance si elle eût été fidèle ou entre des mains fidèles. Mais comment le peuple égyptien aurait-il pu se sentir prêt à combattre pour la cause d'un roi auquel il n'était attaché que par les chaînes d'une domination impuissante et par conséquent doublement odieuse? D'autre part, le caractère égyptien est plus porté au repos qu'à l'action ; il est plus patient et plus laborieux qu'énergique et fort: si malgré cela l'Égypte, pendant les deux siècles de sa servitude, fit de fréquentes tentatives pour secouer le joug de l'étranger, le peuple dans son ensemble y prit d'autant moins de part qu'il était habitué, depuis l'émigration de la caste guerrière indigène, à voir combattre pour l'Égypte des étrangers, spécialement des mercenaires grecs, qui emmenaient tout au plus avec eux quelques milliers d'indigènes en bandes indisciplinées ou comme portefaix. L'état de l'Égypte était alors en général un état de stagnation absolue : toutes les habitudes sociales, restes du temps des Pharaons depuis longtemps disparu, étaient dans la plus évidente contradiction avec chacune des vicissitudes historiques que le pays avait tant de fois éprouvées depuis la chute de la royauté sacerdotale. Les tentatives des rois de Saïs pour faire revivre leur peuple par le commerce et les relations avec les peuples étrangers n'avaient pu qu'augmenter le trouble et la désorganisation dans l'élément indigène. La domination des Perses, qui les écrasa, eut bien alors à lutter contre la répulsion sourde et toujours croissante du peuple contre l'impur étranger, et contre les révoltes multipliées de ceux qui se glorifiaient d'appartenir à la famille des Pharaons ; mais l'Égypte n'était plus arrivée à se soulever par sa propre initiative et à se mouvoir d'elle-même. Affaissés sur eux-mêmes, dans l'indolence et la mollesse africaine, courbés sous tous les vices et toutes les superstitions d'un régime de castes, dont le temps n'avait laissé debout qu'une forme caduque, plutôt embarrassés que favorisés par l'excessive fertilité

de leur pays, à laquelle aucun commerce libre et actif avec le dehors ne donnait de valeur ni d'impulsion, les Égyptiens, plus qu'aucun autre peuple, avaient besoin d'une régénération, d'une fermentation renouvelée et réparatrice, telle que pouvait la lui apporter l'essor élevé et la domination du génie grec.

L'Égypte, dès qu'Alexandre s'en approcha, fut perdue pour le roi de Perse; son satrape Mazacès, successeur de Sabacès, qui était mort à Issos, poussé par la jalousie ou par un zèle mal entendu, avait fait massacrer, au lieu de les prendre à sa solde, les mercenaires helléniques qui, sous la conduite d'Amyntas, avaient débarqué en Égypte. Maintenant, depuis la chute de Tyr et de Gaza, et par le fait de l'occupation ennemie qui s'étendait jusque parmi les tribus arabes du désert, l'Égypte se trouvait tout à fait séparée de la Haute-Perse; déjà la flotte était arrivée de Tyr et se tenait devant Péluse; il ne restait au satrape et aux quelques Perses qui l'entouraient qu'à se soumettre le plus promptement possible. Voilà pourquoi, lorsqu'Alexandre, parti de Gaza, arriva à Péluse après une marche de sept jours, Mazacès lui remit l'Égypte sans autre difficulté. Après avoir donné l'ordre à sa flotte de remonter la branche pélusiaque du Nil, il alla la rejoindre à Memphis en passant par Héliopolis. Toutes les villes par où il passa se soumirent sans hésitation, et il occupa sans résistance aucune Memphis, la grande capitale de la vallée du Nil, dont la soumission se trouva ainsi achevée.

Mais il ne se contentait pas de soumettre; sur son passage, les peuples devaient s'apercevoir qu'il venait pour affranchir et pour relever, qu'il honorait ce qu'ils considéraient comme sacré et laissait substituer les institutions du pays. Rien n'avait plus blessé les Égyptiens que de voir le roi Ochos abattre d'un coup d'épée le taureau sacré à Memphis; Alexandre sacrifia à Apis dans le temple de Phtha [1], ainsi qu'aux autres divinités des Égyptiens; il fit aussi célébrer des concours

[1]) Les narrations romanesques de la vie et des exploits d'Alexandre (comme Ps.-Callisthen., I, 34. Jul. Valer., I, 34) font de ce sacrifice un « sacre » en forme (ἐνεθρονίασαν), comme celui qui fut remis en vigueur, sous le nom d'ἀνακλητήρια, par les successeurs d'Alexandre en Égypte, à partir de Ptolémée V.

gymniques et musicaux par des artistes helléniques, pour montrer que, si l'élément étranger s'implantait dorénavant dans le pays, il saurait du moins respecter les coutumes nationales. Le respect qu'il témoignait aux prêtres égyptiens devait lui gagner cette classe d'autant plus sûrement qu'elle avait été plus profondément méprisée par l'intolérance souvent fanatique des Perses.

En s'emparant de l'Égypte, Alexandre avait achevé la conquête des côtes méditerranéennes qui avaient été sous la domination des Perses. La pensée la plus hardie de la politique de Périclès, qui consistait à donner l'affranchissement de l'Égypte pour base et pour gage de durée à la puissance maritime et commerciale d'Athènes, était non seulement accomplie, mais de beaucoup dépassée ; le bassin oriental de la Méditerranée était acquis au monde hellénique, et avec la domination de l'Égypte on avait aussi le golfe voisin, d'où partaient les routes maritimes qui conduisaient en Éthiopie et dans les merveilleuses contrées de l'Inde. La possession de l'Égypte ouvrait des perspectives immenses. La conduite d'Alexandre en sortant de Memphis montra comment il savait comprendre ces perspectives et comment il songeait à les réaliser.

Il avait laissé à Péluse, ville située à l'angle oriental du Delta, une forte garnison ; c'est de là qu'il devait entreprendre, au printemps suivant, son expédition dans l'intérieur de l'Asie. Partant de Memphis, il descendit avec les hypaspistes, l'*agèma* de la cavalerie macédonienne, les Agrianes et les archers, la branche occidentale du Nil, se dirigeant vers Canope, et de là, en suivant la côte, vers Racotis, ancien poste frontière du côté de la Libye. Le bourg était situé sur la langue de terre basse, longue de huit milles, qui sépare le lac Maréotis de la mer ; en avant de la côte, à une distance de sept stades, était située l'île de Pharos, « l'île des phoques » des chants homériques. Le roi reconnut que la côte entre le lac Maréotis et la mer était extrêmement propice à la fondation d'une ville ; le bras de mer pouvait lui former un port large et à l'abri de presque tous les vents.

On rapporte qu'il voulut lui-même tracer immédiatement à son architecte Dinocrate le plan de la ville, les rues, les

marchés, la position des temples pour les dieux helléniques et pour l'Isis égyptienne. Comme on n'avait pas autre chose sous la main, le roi fit marquer les lignes des fondations en faisant répandre de la farine par ses Macédoniens, de sorte qu'une nuée d'oiseaux venant de tous côtés s'abattirent pour becqueter cette farine, signe dans lequel le docte Aristandros découvrit la prospérité future et l'extension du commerce de la ville. On sait comment cet augure ainsi que la pensée du roi s'accomplirent de la façon la plus extraordinaire ; la population de la ville s'accrut avec une extrême rapidité, et bientôt son commerce relia le monde de l'Occident avec l'Inde nouvellement ouverte; elle devint un point central pour la vie hellénistique des siècles suivants, une patrie pour la civilisation et la littérature cosmopolite qui y convergeaient de l'Orient et de l'Occident, le monument le plus durable et le plus magnifique de son grand fondateur.

## CHAPITRE TROISIÈME

Les préparatifs des Perses. — Alexandre marche vers la Syrie, passe l'Euphrate et se dirige vers le Tigre. — Bataille de Gaugamèle. — Marche sur Babylone. — Occupation de Suse. — Expédition à Persépolis.

Le droit superbe de la victoire est toujours la victoire d'un droit supérieur, du droit que donne la volonté tendue plus haut, le développement plus avancé, la force stimulante d'une nouvelle et féconde pensée. C'est par ces sortes de victoires que s'accomplit la critique de ce qui existait et était admis jusqu'alors, mais ne menait pas plus loin, de ce qui semblait fort et sûr de soi, mais au fond était malade et vermoulu. Ni la naissance, ni le droit héréditaire, ni les mœurs paisibles, ni la vertu, ni aucun autre mérite personnel ne protègent alors contre la puissance supérieure de celui auquel le destin a donné en partage la grandeur historique. Victorieux tant qu'il trouve à oser, à combattre, à renverser, il construit, mais en détruisant encore ; il produit un monde nouveau, mais en le faisant sortir des ruines et en le fondant sur les ruines de ce qu'il a renversé. Ce qu'il a vaincu et brisé lui survit dans son ouvrage.

Les documents sur l'histoire d'Alexandre ont fait ressortir avec plus ou moins de précision le contraste qui existait entre lui et Darius, entre le héros actif et le héros passif. Ils dépeignent Darius comme doux, noble, fidèle, comme un modèle de respect envers sa mère, d'amour et de tendresse envers son épouse et ses enfants, et comme l'objet du profond respect des Perses à cause de son équité, de sa bravoure chevaleresque, de ses sentiments royaux. A une époque tranquille, peut-être eût-il été un roi tel qu'on en vit rarement sur les

trônes de l'Asie; mais, emporté par le torrent des événements auquel un Cambyse ou un Ochos auraient résisté peut-être, il prêta les mains, pour se sauver, lui et son royaume, à des plans indignes et criminels, sans en retirer d'autre fruit que le remords de ne plus se sentir sans reproche vis-à-vis de celui qu'il combattait en vain. Avec le danger croissait la confusion, l'inconséquence et l'iniquité dans toutes ses actions et ses tentatives. L'avenir pour le royaume des Perses et pour sa juste cause se couvrait de nuages toujours plus sombres; déjà la porte de l'Asie était forcée; déjà les riches satrapies du littoral étaient la proie du vainqueur; déjà les fondements de la puissance des Achéménides étaient ébranlés. Peut-être le Grand-Roi, avec sa nature douce, aurait-il pour son propre compte supporté facilement la perte de ce qui lui échappait et fait à la paix de plus grands sacrifices encore : mais cet homme, dont le cœur semblait plus attaché à sa femme et à ses enfants qu'au trône et à l'empire, devait sentir la grandeur de sa chute à l'intensité de la douleur qui avait prise sur son âme.

C'est là le thème que les documents dont nous parlons analysent et dépeignent avec les plus vives couleurs. Ils font ressortir que Sisygambis, mère du Grand-Roi, que ses enfants, que Statira, son épouse, la plus belle femme de l'Asie et qui lui était d'autant plus chère qu'elle portait un enfant dans son sein, étaient prisonniers d'Alexandre. Pour leur rançon, Darius offre à l'ennemi la moitié de son empire et d'immenses trésors, et l'orgueilleux ennemi exige la soumission ou un nouveau combat. A ce moment l'eunuque Tireus, serviteur des reines prisonnières, qui était parvenu à s'enfuir du camp de l'ennemi, arrive près de Darius; il lui apporte une douloureuse nouvelle : la reine est morte dans les douleurs de l'enfantement. Darius se frappe le front; il pousse de bruyants gémissements : Statira est morte; la reine des Perses elle-même va être privée des honneurs de la sépulture. L'eunuque le console : le roi de Macédoine n'a pas oublié qu'elle était l'épouse d'un roi, ni pendant sa vie, ni après sa mort; jusqu'à ce jour, il a rendu les plus grands honneurs à la mère et aux enfants du Grand-Roi ; il a fait ensevelir la royale dépouille

avec la plus grande pompe et selon les rites des Perses; il a honoré sa mémoire de ses larmes. Étonné, Darius demande si la reine est restée pure, si elle est demeurée fidèle, si Alexandre ne l'a pas contrainte à être à lui malgré elle. L'eunuque se jette alors à ses pieds; il le conjure de ne pas souiller la mémoire de sa noble maîtresse et de ne pas se priver lui-même de la dernière consolation qui lui reste dans son immense malheur, celle d'être vaincu par un ennemi qui semble être plus qu'un mortel; ses serments les plus sacrés affirment que Statira est morte pure et fidèle, et que la vertu d'Alexandre est aussi grande que sa valeur. Darius lève les mains au ciel; il implore les dieux : « Puissiez-vous », leur dit-il, « relever mon empire et me le conserver, pour que, vainqueur, je puisse traiter Alexandre comme il a traité les miens; et, si je ne dois plus être le maître de l'Asie, ne donnez la tiare du grand Cyrus à personne autre qu'à lui[1] ! »

Déjà le Grand-Roi avait appelé aux armes toutes les satrapies de l'empire; le territoire tombé aux mains de l'ennemi, quelque vaste qu'il fût, était cependant peu important en comparaison du royaume entier. Tout l'Iran, l'Ariane, la Bactriane, toutes les contrées jusqu'aux sources de l'Euphrate étaient encore intactes; c'étaient les peuples les plus vaillants et les plus fidèles de l'Asie, qui n'attendaient que les ordres du roi pour entrer en campagne: qu'étaient l'Égypte, la Syrie, l'Asie-Mineure, en comparaison des immenses régions qui s'étendaient depuis le Taurus jusqu'à l'Indus, depuis l'Euphrate jusqu'à l'Iaxarte? Qu'était la perte de ces peuples du littoral, d'une fidélité toujours suspecte, en comparaison des peuples dévoués des Mèdes et des Perses, en comparaison de

[1]) C'est le récit de Plutarque (*Alex.*, 30. *De fort. Alex.*, II, 6), enjolivé encore par Q. Curce (IV, 10, 34). Diodore le connaissait déjà, comme on s'en aperçoit en lisant le passage où il relate la mort de la reine (XVII, 54) un peu avant la bataille de Gaugamèle, car c'est là aussi que Q. Curce place son récit. Le fond doit être de Callisthène, amplifié ensuite par Clitarque. Arrien en parle aussi (IV, 20, 1), et la formule qu'il emploie (λόγος κατέχει) indique qu'il ne puise pas dans Ptolémée et Aristobule : il ne dit mot de la grossesse et de la mort de Statira; l'eunuque s'est enfui « peu de temps » après la bataille d'Issos. C'est seulement vers ce temps que pourrait se placer cette mort dans les douleurs de l'enfantement, qui, présentée comme elle l'est par les amateurs de rhétorique, se moque absolument de la chronologie.

la multitude des cavaliers des plaines de la Bactriane et des vaillantes tribus qui habitaient les montagnes caspiennes et kurdes? Depuis le temps du premier Darius, ces côtes qui étaient perdues aujourd'hui et les efforts auxquels elles obligeaient pour conserver l'empire de la mer n'avaient-elles pas seules été, à proprement parler, la cause qui avait appelé le danger et la ruine sur le royaume de Cyrus et qui avait impliqué les Perses, pour leur propre perte, dans les querelles sans fin des Hellènes? Maintenant il s'agissait de sauver l'intérieur des contrées de l'Orient, de défendre le haut plateau de l'Iran qui commande l'Asie, et le Roi des rois appelait les nobles de sa race, les petits-fils des sept princes, les satrapes fidèles à la tête de leurs peuples, à combattre pour la gloire et la puissance des Perses; il remettait son sort entre leurs mains: plus de mercenaires helléniques, plus de généraux grecs, plus de Macédoniens fugitifs pour éveiller la jalousie et la défiance des siens; la communauté du malheur avait indissolublement uni aux fils de l'Asie les quelques milliers d'étrangers qui s'étaient enfuis d'Issos avec lui; c'était une véritable armée asiatique qui allait arrêter l'armée de l'Europe au pied des montagnes de l'Iran.

La plaine de Babylone avait été assignée comme lieu de rendez-vous à la grande armée. Bessos, le satrape de la Bactriane, amenait des contrées les plus reculées d'Asie les Bactriens, les Sogdiens, les peuples guerriers de l'Inde qui habitaient les contrées montagneuses du Caucase indien; les cavaliers Sakes du Turkestan, sous les ordres de Mauacès, s'étaient unis à lui, ainsi que les Dahes des steppes de la mer d'Aral. Les peuples de l'Arachosie et de la Drangiane et les montagnards indiens du Paravéti arrivaient, sous la conduite de Barsaëntès, leur satrape; les Ariens, leurs voisins de l'ouest, étaient amenés par le satrape Satibarzane, les escadrons de cavalerie perse, hyrcanienne et tapurienne du Korassan, ce pays qui était l'épée de l'Iran, par Phratapherne et ses fils. Ensuite les Mèdes, ces anciens maîtres de l'Asie, étaient conduits par leur satrape Atropatès, qui amenait aussi les Cadusiens, les Sacaséniens et les Albaniens des vallées du Kour, de l'Araxe et du lac Ourméa. Du sud, des côtes du

golfe Persique, venaient les Gédrosiens et les Carmaniens, sous Ocontobate et Ariobarzane, le fils d'Artabaze; les Perses, sous Orxinès, de la race des sept princes. Oxathrès, fils du satrape de Susiane Aboulitès, conduisait les Susiens et les Uxiens. Les contingents de Babylone se réunissaient sous les ordres de Boupalès; ceux d'Arménie arrivaient sous la conduite d'Orontès et de Mithraustès; ceux de Syrie, en deçà et au delà du fleuve, étaient conduits par Mazæos; il vint même du pays de Cappadoce, dont l'armée macédonienne n'avait touché dans son expédition que la partie occidentale, des cavaliers sous les ordres de leur dynaste Ariarathe [1].

Ainsi, pendant le printemps de 331, l'armée du roi des Perses se réunissait à Babylone; elle comptait quarante mille chevaux et des centaines de mille hommes, plus deux cents chariots armés de faux et quinze éléphants qui avaient été amenés de l'Inde. Le roi, dit-on, contre l'ancienne coutume, s'occupa lui-même de l'armement de ses troupes, et spécialement de la cavalerie [2]. Il s'agissait avant tout de concevoir un plan qui permît à l'armée perse d'opérer avec tout le poids de ses masses et l'élan de son innombrable cavalerie.

Deux fleuves, l'Euphrate et le Tigre, traversent en diagonale la contrée qui se déroule au pied du rempart formé par la chaîne Iranienne, et ils croisent les routes qui conduisent des côtes de la Méditerranée à l'Asie supérieure. C'était une pensée toute naturelle que d'aller à la rencontre de l'ennemi au passage des fleuves; il était sage de placer le gros des forces du Grand-Roi en arrière du Tigre, car d'abord, il est plus difficile à traverser, et ensuite une bataille perdue sur l'Euphrate aurait rejeté les troupes vers l'Arménie et livré à l'ennemi Babylone ainsi que les grandes routes de Perse et de Médie. Au contraire, une position prise derrière le Tigre couvrait Babylone; une victoire permettait de poursuivre l'ennemi à outrance à travers les vastes plaines désertes de la Mésopotamie, tandis qu'une défaite laissait ouverte la retraite

[1]) Arrian., III, 8, 1 sqq.
[2]) Curt., IV, 9, 4. L'effectif indiqué ci-dessus pour l'armée perse est celui que donne Arrien (III, 8, 6).

vers les satrapies de l'Orient. Darius se contenta d'envoyer en avant sur l'Euphrate quelques milliers d'hommes sous les ordres de Mazæos, pour surveiller le passage du fleuve : quant à lui, il partit de Babylone et se rendit dans le voisinage d'Arbèles, ville importante sur la grande route qui conduit, de l'autre côté du Lycos, dans la grande plaine de Ninive. Cette plaine s'étend à l'ouest jusqu'à la rive gauche du fleuve impétueux du Tigre, et au nord jusqu'aux premiers contreforts du mont Zagros.

Dans cette position, Darius pouvait se porter sur le bord du fleuve, dès qu'Alexandre se présenterait, et lui en rendre le passage impossible.

Tandis que le roi Darius, avec toutes les forces militaires qu'il avait pu réunir, se tenait sur le seuil de la moitié orientale de son empire, prêt à la disputer à son adversaire, le dernier reste de la puissance des Perses succombait dans l'extrême Occident.

Que n'aurait pas pu faire la flotte perse dans la mer Hellénique, si elle eût agi en temps opportun et d'une manière convenable, si elle eût soutenu de toutes ses forces le mouvement auquel le roi Agis avait donné le branle dans le Péloponnèse! Mais toujours hésitante, sans plan arrêté, sans résolution, elle avait laissé passer, durant l'été de 333, le moment décisif où il fallait prendre l'offensive : et pourtant, affaiblie comme elle l'était par l'envoi des vaisseaux qui avaient conduit les mercenaires grecs à Tripolis, elle s'obstinait, même après la bataille d'Issos et lorsque déjà les côtes phéniciennes étaient menacées par l'ennemi, à rester dans ces stations occidentales qui n'avaient de raison d'être que pour l'offensive, au lieu de faire voile pour la Phénicie, afin de soutenir la résistance de Tyr et de maintenir la cohésion dans les contingents incertains de la flotte. Au printemps de 332, les vaisseaux phéniciens et cypriotes s'en retournèrent chez eux, mais Pharnabaze et Autophradate restèrent dans la mer Égée avec le reste de la flotte, alors tellement réduite qu'ils ne pouvaient plus qu'à grand peine, et seulement avec le secours des tyrans qu'ils avaient favorisés ou installés, conserver la possession de Ténédos, de Lesbos, de Chios et de

Cos [1]. Dépourvus de toute influence en Grèce, par la prudence et la ferme attitude d'Antipater, ils n'étaient plus en rapports directs qu'avec Agis ; mais le mouvement que celui-ci avait espéré provoquer dans le Péloponnèse de concert avec eux avait été pour ainsi dire enrayé par la dispersion successive des forces navales, et Agis n'avait pu que faire occuper la Crète par son frère. Pendant ce temps, la flotte macédonienne prenait le dessus d'une façon si marquée dans les eaux de la Grèce, sous les ordres des navarques Hégélochos et Amphotéros, pendant l'année 332, que bientôt les habitants de Ténédos, qui n'avaient échangé l'alliance d'Alexandre contre le joug des Perses que par contrainte, ouvrirent leur port aux Macédoniens et proclamèrent de nouveau l'ancienne alliance. Leur exemple fut suivi par les habitants de Chios, qui, dès que la flotte macédonienne parut dans leur rade, se soulevèrent contre les tyrans et contre la garnison perse et ouvrirent leurs portes. L'amiral perse, Pharnabaze, qui se trouvait alors dans le port de Chios avec quinze trirèmes, tomba entre les mains des Macédoniens en même temps que les tyrans de l'île ; et comme Aristonicos, tyran de Méthymne dans l'île de Lesbos, parut pendant la nuit avec quelques bâtiments de course devant le port, qu'il croyait encore aux mains des Perses, et demanda à entrer, la garde macédonienne du port le laissa pénétrer, puis massacra l'équipage et conduisit le tyran prisonnier dans la forteresse. Les Perses et leur parti perdaient chaque jour de leur crédit ; déjà Rhodes avait envoyé dix trirèmes à la flotte macédonienne devant Tyr ; maintenant c'étaient les habitants de Cos qui abandonnaient aussi la cause des Perses ; tandis qu'Amphotéros, avec soixante vaisseaux, faisait voile pour Cos, Hégélochos se tourna vers Lesbos avec le reste de la flotte. Charès, après avoir échoué l'année précédente dans sa tentative sur Méthymne, avait débarqué dans l'île avec deux mille mercenaires, s'était emparé de Mitylène et

[1]) Q. Curce (IV, 5, 3) dit d'Alexandre, en automne 332 : *prætores quoque ipsius egregii duces pleraque invaserant, Calas Paphlagoniam, Antigonus Lycaoniam, Balacrus Hydarne Darii prætore superato Miletum* (codd. II. *duos militum*). Le même auteur (IV, 1, 37) nous apprend que Milet avait déjà été rançonnée par Pharnabaze.

avait commencé à y prendre des allures de seigneur au nom de Darius. Le vieux guerrier athénien n'avait pas l'intention d'engager une résistance qui pouvait avoir de graves conséquences : il capitula, sous condition qu'on le laisserait se retirer librement, et se réfugia avec ses hommes dans l'île attique d'Imbros, d'où il gagna le Ténare, le grand marché aux mercenaires [1]. La reddition de Mytilène donna aux autres villes le courage de recouvrer aussi leur liberté ; elles restaurèrent leur constitution démocratique. Hégélochos fit alors voile au sud vers Cos, qui déjà se trouvait entre les mains d'Amphotéros. Seule, la Crète était encore occupée par les Lacédémoniens ; Amphotéros entreprit de la soumettre et s'y rendit avec une partie de la flotte[2], tandis que Hégélochos, avec l'autre partie, se dirigeait vers l'Égypte pour annoncer lui-même au roi l'issue de la lutte contre les forces navales des Perses, et en même temps pour lui remettre tous les prisonniers, à l'exception de Pharnabaze, qui avait trouvé dans l'île de Cos l'occasion de s'évader. Alexandre donna l'ordre de renvoyer les tyrans aux communes qu'ils avaient asservies, pour y être jugés ; quand à ceux qui avaient livré par trahison l'île de Chios à Memnon, ils furent envoyés en exil sous une forte escorte dans l'île Éléphantine, située sur le Nil, le point le plus reculé des frontières du royaume du côté du sud [3].

Ainsi fut anéanti, à la fin de l'année 332, le dernier reste d'une flotte perse qui aurait pu mettre en péril les derrières de l'armée macédonienne et empêcher ses mouvements. La ligne de places fortes qui s'étendait depuis le Bosphore de

[1]) *Mitylenem, quam Chares Atheniensis nuper occupatam duorum millium Persarum præsidio tenebat... urbe tradita pactus ut incolumi abire liceret Imbrum petit* (CURT., IV, 5, 20). Cf. ARRIAN., III, 2, 6. Plutarque (*Vit. X Oratt.* [*Hyperid.*, § 3]) rapporte que Charès s'en alla au Ténare.

[2]) Q. Curce (IV, 8, 15) est seul à parler de cette expédition dirigée *ad liberandam Cretam*, et il en parle comme si elle avait eu lieu après le départ d'Égypte. Comme Alexandre envoie de Tyr des ordres d'un caractère général (ARRIAN., III, 6, 3) et que Hégélochos était le commandant en chef de la flotte (III, 2, 26), il est probable que c'est celui-ci qui envoya Amphotéros en Crète avant de se rendre à Alexandrie (à la fin de l'automne 332).

[3]) ARRIAN., III, 2. CURT., IV, 5 et 8. Le procès de l'affreux tyran d'Érésos, Agonippos, est mentionné dans une inscription (ap. CONZE, *Reise auf der Insel Lesbos*, p. 36) déjà citée plus haut (p. 199, 2).

Thrace, le long des côtes de l'Asie-Mineure et de la Syrie jusqu'à la nouvelle ville d'Alexandrie, servait à assurer la parfaite tranquillité des pays soumis, et offrait en même temps une large base aux opérations ultérieures du côté de l'Orient. La nouvelle campagne allait se faire au milieu d'un monde nouveau et étranger, parmi des peuples ignorants des mœurs helléniques et pour lesquels la liberté des rapports qui unissaient les Macédoniens à leurs princes était quelque chose d'inintelligible, car, pour eux, le roi était un être d'une nature supérieure. Comment Alexandre aurait-il pu ne pas comprendre que les peuples qu'il voulait grouper en un empire unique ne pouvaient trouver et reconnaître leur unité qu'en lui seul ? Le bouclier sacré d'Ilion le désignait comme le héros hellénique; les peuples de l'Asie-Mineure reconnaissaient dans celui qui avait défait le nœud gordien le vainqueur prédestiné de l'Asie; par le sacrifice qu'il avait offert à Héraclès dans le temple de Tyr et par la solennité qu'il avait célébrée dans le temple de Phtha à Memphis, l'étranger victorieux s'était réconcilié avec les peuples vaincus et leurs rites les plus sacrés; il fallait maintenant qu'il emportât avec lui dans l'intérieur de l'Orient une consécration plus mystérieuse, une révélation plus solennelle, à laquelle les peuples le reconnaîtraient pour le Roi des rois, l'homme choisi pour être le maître du monde depuis le levant jusqu'au couchant.

Dans le vaste désert de Libye, à l'entrée duquel se dressent la statue colossale et rongée par le temps du sphinx vigilant et les pyramides à moitié ensablées des Pharaons, dans cette silencieuse et morne solitude qui, à partir de la lisière de la vallée du Nil, s'étend à perte de vue du côté de l'Occident, et sur le sable mouvant de laquelle le vent brûlant du Midi fait disparaître les traces du chameau fatigué, apparaît un îlot verdoyant qui semble sortir du sein des ondes : de hauts palmiers l'ombragent; des sources, des ruisseaux et la rosée du ciel viennent le rafraîchir; c'est le dernier asile de la vie au milieu d'une nature qui agonise tout à l'entour, c'est le dernier lieu de repos pour le voyageur dans le désert. Sous les palmiers de l'oasis s'élève le temple du dieu mystérieux qui jadis, dit la légende, arriva sur une barque sacrée du pays

d'Éthiopie dans la Thèbes aux cent portes, et qui de Thèbes s'avança dans le désert pour se reposer dans l'oasis et se manifester, sous une forme mystérieuse, à son fils qui le cherchait. Autour du temple de ce dieu, loin du monde, dans une solitude sacrée où l'on se sentait près de Zeus Ammon, le dieu de la vie, habitait une pieuse race de prêtres : ils étaient ses serviteurs nés et les dispensateurs de ses oracles, ces oracles que les peuples, au près et au loin, envoyaient consulter par des messagers sacrés chargés de présents. Le roi de Macédoine résolut de se rendre au temple du désert pour poser de grandes questions au grand dieu.

Que voulait-il donc demander ? Ses Macédoniens se racontaient de singulières histoires du temps passé ; ces histoires, auxquelles bien peu ajoutaient foi alors, dont la plupart se moquaient, mais qui étaient connues de tous, avaient été comme ressuscitées par cette expédition ; on se rappelait les orgies nocturnes qu'Olympias célébrait dans les montagnes de son pays ; on parlait de son art magique qui l'avait fait répudier par le roi Philippe [1] : un jour qu'il l'avait épiée, disait-on, dans la chambre où elle reposait, il avait vu un dragon dans son sein, et des hommes de confiance qu'il avait envoyés à Delphes lui avaient rapporté cette réponse du dieu : « qu'il devait sacrifier à Zeus Ammon et l'honorer par-dessus tous les dieux ». On se rappelait qu'Héraclès aussi était né d'une mère mortelle, et l'on prétendait savoir qu'Olympias, tandis que son fils se dirigeait vers l'Hellespont [2], lui avait confié le secret de sa naissance. D'autres pensaient que le roi voulait demander conseil au dieu pour sa prochaine expédition, comme Héraclès lui-même l'avait fait quand il partit pour combattre le géant Antée, et Persée avant d'entreprendre son expédition contre les Gorgones. Tous deux étaient ancêtres du roi, et il aimait à suivre leur exemple. Ce qu'il voulait au fond, personne ne le savait ; un petit nombre de troupes seulement devaient le suivre.

La colonne partit d'Alexandrie en se dirigeant le long des

[1]) Plut., *Alex.*, 3.
[2]) *Itiner. Alex.*, 18.

côtes vers Parætonion, première localité appartenant aux Cyrénéens. Ceux-ci envoyèrent des ambassadeurs et des présents, consistant en trois cents chevaux de guerre et en cinq quadriges, et demandèrent de faire alliance avec le roi, ce qui leur fut accordé [1]. De là, le chemin se dirigeait vers le sud à travers un désert de sable sur le monotone horizon duquel ne s'élève aucun arbre, aucune colline. Tout le long du jour, un air brûlant où voltigeait une poussière douce et fine, un sable si mouvant que chaque pas était incertain; nulle part un peu de gazon pour se reposer; pas une fontaine, pas une source qui permît d'apaiser la soif brûlante... Des nuages chargés de pluie apportèrent bientôt le soulagement à plusieurs reprises, et ce bienfait de la saison passa pour un merveilleux présent du dieu dans le désert. On continua à marcher en avant; aucune trace ne marquait la route, et les petites dunes dont chaque coup de vent, dans cet océan de sable, changeait la place et la forme, ne faisaient qu'augmenter l'embarras des guides, qui ne savaient plus trouver la direction de l'oasis. En ce moment une couple de corbeaux [2] parurent à la tête de la colonne comme des messagers du dieu, et Alexandre, plein de confiance dans le dieu, donna l'ordre de les suivre. Ils volaient en avant avec de grands croassements, se reposaient avec la colonne et reprenaient leur vol lorsqu'elle se remettait en marche. Enfin se montrèrent les cimes des palmiers, et la belle oasis d'Ammon reçut la colonne du roi.

Alexandre fut surpris de la beauté de ce lieu sacré qui, riche en olives, en dattes, en sel cristallisé, en sources salubres, semblait destiné par la nature au service du dieu vénéré et à la vie paisible de ses prêtres. Lorsque le roi demanda à consulter l'oracle, le plus âgé d'entre les prêtres le salua, dit-on, dans le vestibule du temple, puis, ordonnant à tous ceux qui l'accompagnaient d'attendre en ce lieu, il conduisit le roi dans la *cella* du dieu. Un moment après, Alexandre reparut :

1) CURT., IV, 7, 9. — φιλίαν καὶ συμμαχίαν (DIODOR., XVII, 49).

2) D'après Ptolémée, c'étaient deux serpents : naturellement, il n'entend pas par ses δράκοντας δύο φωνὴν ἱέντας des « serpents parlants ». L'expression φωνὴ dans le sens de συριγμός est correcte, comme on le voit par Aristote : ἡ φωνὴ ψόφος τις ἐστὶν ἐμψύχου (*Hist. Anim.*, IV, 9).

son visage était radieux, et il assura que la réponse avait été tout à fait conforme à ses désirs. Il paraît qu'il renouvela cette assurance à sa mère, en lui écrivant que, s'il la revoyait à son retour, il lui ferait part des oracles secrets qu'il avait reçus [1]. Il fit alors les plus riches présents au temple et aux hospitaliers habitants de l'oasis ; puis il retourna à Memphis en Égypte [2].

Alexandre avait tu la réponse du dieu, et la curiosité ou l'intérêt de ses Macédoniens n'en étaient que plus vifs. Ceux qui l'avaient accompagné dans l'Ammonion rapportaient des choses merveilleuses sur cette journée ; le premier salut du grand prêtre, que tous avaient entendu, avait été celui-ci : « Salut, ô mon fils ! » Et le roi avait répondu : « O mon père, qu'il en soit ainsi : je veux être ton fils ; donne-moi l'empire du monde ! » D'autres se moquaient de ces contes : le prêtre avait voulu parler en grec et adresser la parole au roi en se servant de la formule : Παιδίον, mais il avait fait une faute de langue, et au lieu de παιδίον, il avait dit : « Παιδίος, » ce qu'on pouvait réellement prendre pour « Fils de Zeus » (παῖ Διός). Finalement, ce qui passa pour la vérité vraie sur ce point, c'est qu'Alexandre avait demandé au dieu si tous ceux qui avaient coopéré à la mort de son père avaient été punis ; il lui avait été répondu qu'il pouvait mieux peser ses mots ; que jamais un mortel ne blesserait celui qui l'avait engendré, mais que tous ceux qui avaient concouru au meurtre de Philippe roi de Macédoine étaient punis. On ajoutait qu'Alexandre avait demandé en second lieu s'il vaincrait ses ennemis : le dieu avait répondu que l'empire du monde lui était destiné et qu'il remporterait des victoires jusqu'à ce qu'il retournât chez les dieux [3]. Ces récits et autres semblables, qu'Alexandre n'affirmait ni ne démentait, servaient

1) DIODOR., XVII, 51. CALLISTH., *fr.* 36, ap. STRAB., XVII, p. 814. PLUT., *Alex.*, 27.

2) Aristobule dit qu'Alexandre est revenu par le même chemin : Ptolémée, au contraire, affirme qu'il a pris directement la route de Memphis. Le renseignement donné par Ptolémée doit être plus exact, car à ce moment, après le traité avec Cyrène, un détour par Paraetonion et Alexandrie aurait été sans utilité aucune.

3) D'après Plutarque, Q. Curce et Diodore.

à répandre autour de sa personne quelque chose de mystérieux, qui prêtait du charme et de la certitude à la foi que les peuples avaient en lui et en sa mission, et qui, aux yeux des Hellènes éclairés, ne devait paraître ni plus singulier que le mot d'Héraclite disant que les dieux étaient des hommes immortels et les hommes des dieux mortels, ni plus étrange que le culte héroïque rendu par les colonies anciennes et nouvelles à leurs fondateurs, ou que les autels et les fêtes dédiés deux générations auparavant au Spartiate Lysandre.

On est tenté de poser ici une autre question, la seule qui mène au fond des choses : quelle idée Alexandre se formait-il du but de cette expédition dans l'Ammonion et des incidents mystérieux qui s'étaient passés dans le temple ? A-t-il voulu tromper le monde ? a-t-il cru lui-même ce qu'il voulait faire croire aux autres ? a-t-il eu, lui qui avait l'esprit si net et si libre, qui était si sûr de ce qu'il voulait et de ce qu'il pouvait, a-t-il eu des moments d'incertitude intérieure dans lesquels son esprit cherchait un point d'appui, un repos dans le surnaturel ? On voit qu'il s'agit ici des dispositions religieuses et morales dans lesquelles se trouvait le vouloir et le faire de ce caractère passionné ; il s'agit de l'essence la plus intime de sa personnalité, on pourrait dire de sa conscience. Il n'est possible de le comprendre tout entier qu'en se plaçant à ce point central de son être, par rapport auquel tout ce qu'il fait, ce qu'il produit, n'est que la périphérie, que des parties de périphérie dont la tradition nous a conservé seulement quelques fragments. Le poète a le droit d'approprier les caractères de ses personnages à l'action qu'il représente, de telle sorte que ces caractères expliquent eux-mêmes ce qu'ils font ou ce qu'ils souffrent. La recherche historique obéit à d'autres lois ; elle aussi cherche à donner une image aussi claire, aussi bien établie que possible des figures dont elle doit suivre pas à pas le rôle historique ; elle observe, autant que ses documents le lui permettent, leurs actions, leurs aptitudes, leurs tendances ; mais elle ne pénètre pas jusqu'au lieu où toutes ces choses ont leur source, leur impulsion, leur norme. Elle n'a aucune méthode et aucune compétence pour trouver le secret enfoui au fond des âmes, pour fixer et juger par ce moyen la valeur morale,

c'est-à-dire, toute la valeur de la personne. Pour toutes les lacunes qui lui restent de ce côté, c'est assez qu'elle ait une sorte de compensation; en envisageant les personnalités dans un autre ordre d'idées que celui où réside leur valeur morale, dans leur rapport avec les grands développements historiques, dans leur participation à des œuvres ou créations durables, dans leur force ou dans leur faiblesse, leurs plans et leurs arrangements, leur aptitude et leur énergie à rendre possible ce qu'ils ont projeté, elle les classe d'après leur rôle, elle exerce la justice qui est de son ressort et elle donne du passé une intelligence non pas plus profonde, mais plus large et plus libre que la méthode purement psychologique.

Nous pouvons du moins toucher ici un point où semblent venir se croiser plusieurs lignes importantes.

Depuis cette sentence remarquable d'Héraclite, depuis l'expression d'Eschyle : « une seule forme sous beaucoup de noms », les poètes et les penseurs du monde hellénique n'ont pas cessé de chercher un sens caché sous les nombreux types divins et sous les mythes qui constituaient la religion de leur pays, afin de trouver dans ce sens caché la justification de leur foi. On sait jusqu'à quel point Aristote a creusé ces questions. Alexandre n'a pas dû lire seulement son dialogue populaire dans lequel il montre comment un regard jeté sur la magnificence du monde et l'éternel mouvement des astres donnerait, à celui qui les verrait pour la première fois, la persuasion « qu'il y a véritablement des dieux et que ces prodiges si merveilleux sont leur création et leur ouvrage ». Les leçons du grand penseur peuvent aussi lui avoir donné la conviction que l'homme des premiers âges a regardé le ciel et les astres qui y tournent dans des sphères éternelles comme des divinités, dont il a personnifié l'action et l'influence sous « une figure mythique », puis que, « pour la persuasion des masses, ainsi que pour les lois et les usages », ces mythes furent conservés et ornés de particularités merveilleuses, mais que la véritable divinité, le « Moteur immobile » qui « existe sans autre cause que lui-même », est sans matière, sans parties, sans pluralité, forme pure, pur esprit, se pensant soi-même, donnant le mouvement sans agir et sans former, et vers lequel tout

se meut « poussé par le désir », comme vers le Bien éternel, la fin suprême.

Maintenant, que dut-il arriver si Alexandre rencontra dans l'Ammonion un enseignement divin, une symbolique qui, s'enfonçant dans des spéculations analogues, avait réussi à combiner dans un système grandiose et complet tout à la fois la certitude d'une autre vie, où l'homme est jugé et transfiguré, avec les devoirs et l'ordre de la vie d'ici-bas, qui en est la préparation : c'est-à-dire l'essence du sacerdoce et celle de la royauté ? Déjà les monuments des temps des vieux Pharaons parlent « du Dieu qui s'est fait dieu lui-même, qui existe par lui-même, seul géniteur non engendré dans le ciel et sur la terre, seigneur des êtres qui existent et qui n'existent pas ». Et une inscription remarquable du temps de Darius II et composée en son honneur [1] témoigne que ces idées avaient gardé toute leur vitalité et peut-être même avaient été poussées plus loin ; Ammon-Ra est là le dieu qui s'est engendré lui-même, qui se manifeste en tout ce qui est, qui était dès le commencement et qui est le fonds permanent de tout ce qui existe : les autres dieux sont comme des attributs pour lui, des modes d'action de son être : « Les dieux sont dans tes « mains et les hommes à tes pieds ; tu es le ciel, tu es l'im- « mortalité ; les hommes te louent comme celui qui ne se lasse « point de prendre soin d'eux, et c'est à toi que leurs œuvres « sont dédiées ». Puis vient la prière pour le roi : « Rends « heureux ton fils, celui qui est assis sur ton trône ; rends-le « semblable à toi ; fais qu'il tienne ta place en commandant « comme roi, et de même que ta présence répand la bénédic- « tion lorsque tu te lèves comme Ra, ainsi agit selon ton désir « ton fils Darius : puisse-t-il vivre éternellement ; que la « crainte, que le respect de sa personne, que la splendeur de « sa gloire soient dans le cœur de tous les hommes de tout « pays, comme ta crainte et ton respect demeure dans le cœur « des dieux et des hommes ».

Si les prêtres de l'Ammonion ont salué Alexandre comme

[1]) Brugsch, *König Dareios Lobgesang im Tempel der grossen Oase von El-Khargeh* (in Gött. Gel. Anzeig., 1877, nº 6), article en tête duquel il y a quelques mots d'explication.

fils d'Ammon-Ra, comme Zeus-Hélios, ils l'ont fait dans toute la sincérité de leur conviction religieuse et de la symbolique profonde dans laquelle ils condensaient leur théologie. On rapporte qu'Alexandre écouta attentivement les explications du prêtre Psammon, le « philosophe », et spécialement celle-ci : que tout homme est dirigé par un dieu (βασιλεύονται ὑπὸ θεοῦ), car dans chacun le principe dominant et fort est divin. Alexandre lui aurait répondu que Dieu (τὸν θεόν) était en effet le père commun de tous les hommes, mais qu'il choisissait les meilleurs pour être ses enfants de prédilection.

Reprenons maintenant la suite des événements historiques, dont une nouvelle et importante série devait commencer avec le printemps de 331.

De retour à Memphis, Alexandre trouva de nombreuses ambassades venues des pays helléniques ; aucune ne retourna dans sa patrie sans avoir reçu une audience favorable et sans que ses vœux eussent été remplis dans la mesure du possible. Avec ces ambassades, de nouvelles troupes étaient aussi arrivées, notamment quatre cents mercenaires helléniques sous la conduite de Ménidas, cinq cents cavaliers thraces sous celle d'Asclépiodore, et, paraît-il, quelques milliers de fantassins [1]; tous ces hommes furent aussitôt incorporés dans l'armée qui déjà se préparait à se mettre en marche. Alors Alexandre régla l'administration du territoire égyptien avec une attention toute particulière, prenant soin spécialement de diviser les charges administratives, afin d'éviter la concen-

[1]) Ce sont les chiffres donnés par Arrien (III, 5, 1) : seulement, 400 mercenaires envoyés par Antipater sous la conduite de Ménidas auraient été un bien mince renfort, et à la bataille de Gaugamèle, ce n'est pas de l'infanterie mais des cavaliers que commande Ménidas. En revanche, on rencontre dans la même bataille, à l'aile droite et sous les ordres de Cléandros, un corps de ἀρχαῖοι καλούμενοι ξένοι auquel correspond à l'aile gauche le corps des Thraces de Sitalcès, fort peut-être de 4,000 hommes. Il y a lieu d'admettre, dans le texte susvisé d'Arrien, une lacune où il était question de ces ξένοι de Cléandros et peut-être d'autres troupes encore. Ce n'est pas à ce renfort qu'il faut rapporter, comme on l'a fait, le passage où Q. Curce (IV, 6, 31) dit qu'aussitôt après l'arrivée du roi à Péluse (nov. 332), Amyntas fut envoyé en Macédoine avec sept trirèmes *ad inquisitionem novorum militum*. Cet Amyntas est le fils d'Andromène, le stratège du régiment de phalange que Simmias commandait à sa place à Gaugamèle, ὅτι Ἀμύντας ἐπὶ Μακεδονίας ἐς συλλογὴν στρατιᾶς ἐσταλμένος ἦν (ARRIAN., III, 11, 9).

tration d'un pouvoir trop grand dans une seule main, ce qui n'aurait pas été sans danger à cause de l'importance militaire de cette grande satrapie et des nombreux éléments de puissance qui s'y trouvaient. Peucestas, fils de Macartatos, et Balacros, fils d'Amyntas, obtinrent la stratégie du pays et le commandement des troupes qui devaient y rester, y compris les garnisons de Péluse et de Memphis, en tout environ quatre mille hommes ; le navarque Polémon eut le commandement de la flotte, composée de trente trirèmes ; les Grecs établis ou émigrés en Égypte furent placés sous une juridiction spéciale ; les districts ou nomes égyptiens gardèrent leurs anciens nomarques, avec obligation de leur payer les redevances selon la taxe ancienne. L'intendance de tous les cercles purement égyptiens fut confiée d'abord à deux, puis à un seul Égyptien, et celle des districts de la Libye fut remise à un Grec. L'administrateur des districts d'Arabie, un Grec de Naucratis en Égypte, qui connaissait la langue et les mœurs du pays, fut en même temps chargé de percevoir les tributs recueillis par les nomarques de tous les districts, et de plus on lui confia spécialement le soin de surveiller la construction de la ville d'Alexandrie [1].

Après ces dispositions, après une série de promotions dans l'armée, après de nouvelles fêtes données à Memphis et un sacrifice solennel qui fut offert à Zeus Roi, Alexandre se mit en marche vers la Phénicie, au printemps [2] de 331 ; la flotte arriva en même temps que lui dans le port de Tyr. Le peu de temps que le roi resta dans cette ville fut consacré à de grandes et magnifiques solennités d'après l'usage hellénique ; outre les sacrifices qui furent offerts dans le temple d'Héraclès, l'armée célébra des joûtes de toutes sortes ; les plus habiles acteurs des villes helléniques avaient été appelés pour relever la pompe de ces journées, et les rois de Cypre, qui organisèrent

[1]) Arrian., III, 5. Cf. Justin., XIII, 4. Si différent que soit le régime établi alors en Egypte de celui des Lagides, il faut expliquer celui-là par celui-ci. Cléomène est le préposé ἐπὶ τῶν προσόδων de tous les nomes : sa fonction et plus encore son habileté lui valurent bientôt dans sa satrapie d'Égypte une influence immense, dont on ne s'aperçut que trop six ans plus tard.

[2]) ἅμα τῷ ἦρι ὑποφαίνοντι (Arrian., III, 6, 1).

et ornèrent les chœurs à la mode grecque, rivalisèrent entre eux de magnificence et de goût[1]. Alors la « Paralia »[2] athénienne, le navire à quatre rangs de rames qu'on n'envoyait jamais que pour des solennités sacrées ou dans des occasions d'une importance particulière, entra dans le port de la ville ; les envoyés qu'elle amenait venaient féliciter le roi et l'assurer de l'inviolable fidélité de leur patrie ; Alexandre répondit à cette attention en rendant la liberté aux prisonniers athéniens qu'il avait faits sur le Granique.

Il s'agissait de prendre des dispositions en vue d'une absence prolongée loin des contrées occidentales. La tranquillité régnait dans toute la Grèce, sauf à Sparte et en Crète ; seulement, par suite des entreprises des Perses, de nombreux pirates troublaient la sécurité de la mer. Amphotéros reçut l'ordre de presser l'expulsion de toutes les garnisons perses et spartiates hors de la Crète, puis de donner la chasse aux pirates et de prêter aide et protection aux Péloponnésiens que Sparte pourrait opprimer ; enfin les Cypriotes et les Phéniciens reçurent avis d'avoir à lui envoyer cent vaisseaux sur les côtes du Péloponnèse. En même temps quelques changements furent apportés dans l'administration des contrées soumises ; on envoya en Lydie, à la place du satrape Asandros, qui allait en Grèce lever des soldats, le Magnésien Ménandre, qui faisait partie des hétæres et fut remplacé par Cléarchos au commandement des troupes étrangères ; la satrapie de Syrie avait été donnée à Ménon[3], mais comme celui-ci n'avait pas pourvu avec le soin convenable aux besoins de l'armée qui traversait son territoire, Asclépiodore, qui venait d'arriver, reçut cette satrapie, avec le commandement immédiat sur la contrée du

1) Plut., *Alex.*, 29. Cf. Grysar, *De Græc. trag. Demosth. ætat.*, p. 29.

2) C'est ainsi que s'appelle le vaisseau sacré d'après les inscriptions (Böckh, *Urkunden des Seewesens*). Dans un document antérieur à la CVI^e Ol. (*ibid.*, IV, c. 35), le vaisseau sacré est encore une trirème ; dans d'autres, antérieurs à Ol. CXIII, 3 (*ibid.*, XIII, a. 62. XVI, c. 155), elle est qualifiée de τετρήρης ou quadrirème.

3) On trouve dans Arrien (III, 6, 8) ἀντὶ δὲ τοῦ Ἀρίμμα, tandis que précédemment (II, 13, 7) c'est Μένων ὁ Κερδίμμα qui est nommé stratège de Syrie. C'est évidemment de ce Ménon qu'Arrien veut parler ici : il a dû écrire ἀντὶ δὲ τοῦ Μένωνος τοῦ Κερδίμμα.

Jourdain et le soin de châtier les Samaritains qui avaient massacré Andromachos, jusqu'alors commandant de cette contrée [1]. Enfin l'administration financière fut réglée de telle sorte que la caisse générale, qui avait été jusqu'à ce jour réunie avec la caisse militaire, en fut désormais séparée, et, ainsi qu'on l'avait déjà fait en Égypte, on institua pour la Syrie et pour l'Asie-Mineure jusqu'au Taurus deux caisses centrales, une par région. Cette caisse fut confiée à Philoxénos pour les satrapies à l'ouest du Taurus, et à Cœranos pour les pays syriens, en y comprenant les villes phéniciennes, tandis que la caisse militaire fut remise à Harpale, qui avait exprimé son repentir et auquel le roi, à cause de sa vieille amitié ou par politique, avait pardonné ce qu'il avait fait.

Enfin, l'armée partit de Tyr et se dirigea vers l'Euphrate par la grande route qui descend le cours de l'Oronte ; il est possible qu'elle ait reçu pendant sa marche des renforts venant des garnisons de l'Asie-Mineure. Forte d'environ 40,000 fantassins et 7,000 cavaliers, elle atteignit Thapsaque au commencement d'août [2]. C'était sur ce point qu'on passait ordinairement l'Euphrate. Un détachement de Macédoniens avait été envoyé en avant pour jeter deux ponts sur le fleuve ; mais ces ponts n'étaient pas encore achevés, car jusqu'à ce moment le Perse Mazæos, envoyé avec environ dix mille hommes pour défendre le passage du fleuve [3], avait occupé l'autre rive, de telle sorte qu'il eût été trop périlleux, pour l'avant-garde macédonienne de beaucoup moins nombreuse, de prolonger les ponts jusqu'à la rive opposée. A l'approche de la grande armée, Mazæos se retira à la hâte, car ses forces étaient trop peu considérables pour se maintenir à leur poste en face des

1) Curt., IV, 5, 10 : 8, 10.

2) Sur Thapsaque et la ville de Nicéphorion, fondée non loin de là par Alexandre, près de la Rakka actuelle, on trouvera des détails plus précis dans l'*Appendice* du troisième volume, au cours de l' « Étude sur les villes fondées par Alexandre ». D'après Arrien (III, 7, 1), Alexandre est arrivé à Thapsaque en Hécatombæon, sous l'archontat d'Aristophane, c'est-à-dire entre le 12 juillet et le 10 août 331.

3) Le passage d'Arrien (III, 7, 2) : ἱππέας μὲν ἔχων τρισχιλίους καὶ τούτων Ἕλληνας μισθοφόρους, a été complété fort judicieusement d'après Q. Curce (IV, 9, 7) par Sintenis, de la façon suivante : τρισχιλίους [πέζους δὲ ἑξακισχιλίους] καὶ τούτων, etc.

troupes plus nombreuses d'Alexandre; eût-il même sacrifié ses soldats, il n'aurait apporté tout au plus qu'un faible retard à la marche de l'ennemi, sans avantage appréciable pour le Grand-Roi, dont les préparatifs étaient complètement terminés.

Alexandre fit aussitôt achever la construction des deux ponts et passer son armée sur la rive orientale de l'Euphrate. Bien qu'il supposât que l'armée des Perses se tenait prête à combattre et à défendre la capitale dans la plaine de Babylone où elle s'était rassemblée, il ne devait pas prendre le chemin qui côtoie le fleuve, ainsi que l'avaient fait soixante ans auparavant les Dix-Mille. Pendant les chaleurs de l'été, les déserts que traverse cette route eussent été doublement fatigants, et l'entretien d'une armée aussi importante eût rencontré les plus grandes difficultés. Alexandre choisit donc la grande route du nord, qui se dirige au nord-est par Nisibe à travers la contrée plus fraîche, accidentée et couverte de prairies que les Macédoniens appelèrent plus tard Mygdonie, passe le Tigre et descend en suivant la rive gauche du fleuve dans la plaine de Babylone.

Un jour, on amena devant le roi quelques cavaliers ennemis, qu'on avait surpris errant dans les environs et qu'on avait faits prisonniers ; ils annoncèrent que Darius avait déjà quitté Babylone et qu'il se tenait sur la rive gauche du Tigre, déterminé à employer toutes ses forces pour empêcher son adversaire de passer le fleuve ; que ses troupes étaient beaucoup plus nombreuses que celles qu'il avait aux défilés d'Issos, et qu'eux-mêmes avaient été envoyés en éclaireurs, afin que l'armée perse pût se présenter en temps opportun et au lieu convenable le long du Tigre en face des Macédoniens.

Alexandre ne pouvait se hasarder à traverser sous les flèches ennemies un fleuve aussi large et aussi rapide qu'est le Tigre ; il devait s'attendre à voir Darius occuper les environs de Ninive, où la route ordinaire franchit cette grande artère. Le tout était de se trouver aussi promptement que possible sur la même rive du fleuve que l'ennemi, et il s'agissait d'effectuer le passage sans être aperçu. Alexandre changea son itinéraire aussitôt, et, tandis que Darius l'attendait dans la

vaste plaine où se trouvent les ruines de Ninive, il se porta à marches forcées au nord-est, sur Bedzabde[1]. Il n'y avait pas d'ennemis dans les environs; les troupes commencèrent à passer à la nage le fleuve, dont le courant est extrêmement rapide, et parvinrent sur la rive orientale au prix des plus grands efforts, mais sans pertes considérables. Alexandre accorda un jour de repos à ses troupes épuisées, et elles établirent leur camp le long de la rive montueuse du fleuve.

Ceci se passait le 20 septembre[2]. Le soir arriva; les premières sentinelles de nuit se rendirent à leur poste le long du fleuve et sur les montagnes; la lune éclairait les environs, qui ressemblaient à bien des contrées montagneuses de la Macédoine; soudain la lumière de la pleine lune commença à s'obscurcir, et bientôt le disque de l'astre brillant fut complètement caché dans les ténèbres. Il semblait que ce fût un grand présage envoyé par les dieux; les soldats inquiets sortaient de leurs tentes; beaucoup craignaient que les dieux ne fussent irrités; d'autres rappelaient que, lorsque Xerxès avait marché contre la Grèce, ses mages avaient expliqué l'éclipse de soleil qu'il avait vue à Sardes en disant que le soleil était l'astre des Grecs et la lune celui des Perses; maintenant les dieux voilaient l'astre des Perses, en signe de leur ruine prochaine. Le devin Aristandros expliqua au roi lui-même qu'il remporterait la victoire, pourvu qu'il livrât bataille dans ce même mois. Alors Alexandre sacrifia à la Lune, au Soleil, à la Terre, et les présages des sacrifices promirent également la victoire. A la pointe du jour, l'armée se mit en marche pour aller à la rencontre de l'armée des Perses.

L'armée macédonienne se dirigea vers le sud sans rencon-

[1]) Barbié du Bocage a signalé Mossoul comme le lieu où Alexandre franchit le Tigre : il n'a pas réfléchi que, d'après Arrien, Alexandre a encore fait quatre jours de marche à partir de cet endroit pour atteindre l'ennemi, tandis que Gaugamèle n'est qu'à quelques heures à l'est de Mossoul. Ces quatre jours de marche mènent à peu près à Bedzabde, place située sur le Tigre, souvent citée par les anciens, et dont l'importance est indiquée par la localité actuelle de Djézireh, à 20 milles au-dessus de Mossoul.

[2]) La date est déterminée d'une façon sûre par la mention de l'éclipse de lune (Arrian., III, 6, 1) qui est survenue dans la nuit du 20 au 21 septembre (Ideler, *Handb. der Chronologie*, I, p. 347).

trer aucune trace d'ennemi ; elle avait à sa gauche les premières hauteurs des montagnes des Gordyéens, à sa droite le Tigre rapide. Enfin, le 24 septembre, l'avant-garde annonça qu'on apercevait dans la plaine des cavaliers ennemis, sans qu'on pût en reconnaître le nombre. L'armée fut promptement mise en ordre et s'avança prête au combat. Bientôt arriva une autre nouvelle ; on pouvait estimer le nombre des ennemis à environ mille chevaux. Alexandre donna l'ordre à l'escadron royal, à un autre escadron des hétæres et aux Péoniens qui faisaient partie de la cavalerie légère ou corps des éclaireurs, de monter à cheval, et se porta vivement avec eux à la rencontre de l'ennemi, en ordonnant au reste de l'armée de marcher lentement derrière lui. Aussitôt que les Perses le virent s'avancer, ils se sauvèrent à bride abattue ; Alexandre les poursuivit : la plupart échappèrent ; un certain nombre tombèrent ; ils furent mis en pièces et quelques-uns faits prisonniers [1]. Amenés devant Alexandre, ils déclarèrent que Darius se trouvait à une petite distance au sud, près de Gaugamèle, sur le fleuve Boumodos [2], dans une plaine unie et ouverte de tous côtés ;

[1]) Q. Curce et Diodore ajoutent encore quantité de détails, par exemple, que les cavaliers fugitifs ont incendié les villages (cf. POLYÆN., IV, 3, 18) : c'est dommage que tout cela ne s'accorde pas très-bien avec la situation de l'Euphrate et du Tigre.

[2]) Le plan du champ de bataille de Gaugamèle a été dressé pour la première fois par FELIX JONES dans sa *Map of the country of Niniveh* (1852), puis en 1876 par l'ingénieur autrichien CZERNIK (in Petermanns *Mittheilungen*, Ergänzungsheft, II, p. 75). La carte de Czernik donne, pour les cours d'eau voisins de Kermélis, un tracé qui s'écarte sur bien des points de celui de Jones. C'est le nouveau plan qui a été suivi dans le récit de la bataille. La route ordinaire des caravanes va en ligne à peu près droite d'Erbil dans la direction de l'ouest, franchit le chaînon peu élevé mais sillonné de défilés nombreux du Dehir-Dagh et arrive au Zâb (Zarb-el-Kebîr), l'ancien Lycos, large et abondante rivière que l'on passe à Eski-Kelek : de là, après avoir franchi encore la crête pierreuse de l'Arka-Dagh, on descend vers le lit rocailleux du Ghazir. De l'autre côté de ce cours d'eau, qu'on traverse à Zara-Khatoun, on arrive, après une courte montée, à une large plaine qui s'étend à perte de vue (RICH., *Narrat.*, II, p. 23) : c'est l'*equitabilis et vasta planities* de Q. Curce (IV, 9, 10). A dix kil. de Zara-Khatoun, on trouve Kermelis (« Kermelès, village chrétien », d'après PETERMANN, *op. cit.*, II, p. 323), au bord d'un ruisseau qui descend du Mekloub-Dagh et va se jeter dans le Tigre. Treize kil. plus loin, on arrive au village d'Abou-Zouaga, assis dans une faible dépression que traverse un ruisseau coulant dans la direction du sud pour rejoindre celui de Kermelis. A moitié chemin entre les deux vil-

que son armée montait bien à un million d'hommes et à plus de quarante mille chevaux, et qu'eux-mêmes avaient été envoyés en éclaireurs sous les ordres de Mazaeos [1]. Alexandre fit halte aussitôt; un camp fut dressé et soigneusement retranché [2], car, dans le voisinage de forces tellement supérieures, la plus grande prudence était nécessaire. Quatre jours de repos accordés à l'armée suffirent pour tout préparer en vue de la bataille décisive.

Comme aucune troupe ennemie ne se montrait plus, il était à supposer que Darius avait occupé une position favorable pour ses forces militaires et ne voulait pas, comme la première fois, se laisser entraîner par les retards de son ennemi et par sa propre impatience sur un terrain qui lui serait

lages et un peu plus au nord se trouve Bœrtela (Bertelli d'après Petermann, et ordinairement Bartoli), sur une éminence qui fait corps avec le massif du Mekloub-Dagh situé au nord. Le chemin suivi par Petermann à partir du Ghazir passait un peu plus au nord, entre Kermelès à gauche et Derdjille (Terdjila) à droite, par Djakulle (Chaakouli) et, laissant Bertilli (Bœrtela) sur la gauche, se dirigeait par Khâzne-Tepe (Hazna) sur Mossoul. D'Erbil, une autre route plus commode mais un peu plus longue contourne le Dehir-Dagh au sud, en suivant la rivière d'Erbil jusqu'au confluent du Ghazir et du Zâb (Lycos) à Vardak, puis remonte le plateau jusqu'à Kermelis, qui est de 20 à 30 mètres au-dessus du niveau du Zâb à Vardak. Ce sont là les points principaux du champ de bataille.

[1]) D'après les indications d'Arrien (III, 8, 7 et VI, 11, 5), Darius campe à Gaugamèle sur le Boumodos, « qui est, d'après l'estimation la plus forte, à 600, et d'après la plus faible à 500 stades d'Arbèles » (Arrian., VI, 11, 5), et le même Arrien rapporte (III, 15, 5) que, du champ de bataille à Arbèles, l'ennemi a été poursuivi à peu près durant 600 stades. Par conséquent, le Boumodos, sur les bords duquel se trouve Gaugamèle, ne peut pas être le Ghazir, et la direction qu'a prise la poursuite ne peut pas être la route d'Erbil par Zara-Khatoun et Eski-Kelek, attendu que par ce chemin, d'après Niebuhr et Kinneir (*Persia*, p. 152), la distance n'aurait été que de 6 milles ou 240 stades. Si l'on identifie Kermelis avec Gaugamèle et le ruisseau qui y coule (Hazna-Déré) avec le Boumodos, on arrive à une distance qui, en y ajoutant 1/6 pour les détours, est de 450 stades. D'autre part, Q. Curce (IV, 9, 8) fait marcher les Perses l'espace de 80 stades entre le Lycos et le Boumodos : or, cette indication ne se vérifie nulle part entre le Zâb et le Ghazir, tandis qu'elle s'applique très bien à la distance entre Vardak et le ruisseau de Kermelis. Du reste, Darius n'aurait pas pu déployer son armée dans la vallée encaissée et pierreuse du Ghazir, et, d'après Arrien (III, 8, 7), Gaugamèle était ἐν χώρῳ ὁμαλῷ πάντῃ.

[2]) Ce camp peut avoir été assis au nord de la petite rivière de Hasser, qui coule dans la direction du sud-ouest, au pied des collines formées par les ruines de Khorsabad, et va se jeter dans le Tigre.

désavantageux. Alexandre résolut donc de se porter à sa rencontre. On laissa dans le camp tout le bagage inutile et tous les hommes impropres au combat, et l'armée se mit en marche, dans la nuit du 29 au 30 septembre, vers l'heure de la seconde veille. Sur le matin, on atteignit les dernières collines; on était à soixante stades de l'ennemi, mais les collines qu'on avait devant soi le dérobaient encore à la vue [1]. Trente stades plus loin, quand l'armée eut franchi ces collines, Alexandre aperçut dans la vaste plaine, à une lieue environ de distance, les masses sombres des lignes ennemies. Il fit faire halte à ses colonnes, convoqua les amis, les stratèges, les ilarques, les commandants des troupes alliées et des mercenaires, et leur posa cette question : fallait-il attaquer immédiatement, ou bien établir un camp retranché là où l'on se trouvait et reconnaître d'abord le champ de bataille? La plupart étaient d'avis de conduire de suite à l'ennemi l'armée, qui brûlait du désir de combattre : Parménion, au contraire, conseillait la prudence; les troupes, disait-il, étaient fatiguées de la marche; les Perses, installés depuis longtemps déjà sur ce terrain qui leur était favorable, avaient dû ne rien omettre pour le disposer à leur avantage; on ne pouvait savoir si les lignes ennemies n'étaient pas protégées par des pieux enfoncés ou des trous dissimulés, et les règles de la guerre demandaient qu'on s'orientât d'abord et qu'on établît un camp. L'avis du vieux capitaine l'emporta; Alexandre ordonna de faire camper les troupes sur les collines, en vue de l'ennemi (à Bœrtela) et dans l'ordre où elles devaient marcher au combat. Ceci se passait le 30 septembre au matin.

De son côté, Darius, bien qu'il eût longtemps attendu l'arrivée des Macédoniens et qu'il eût fait disparaître de la plaine tous les obstacles, jusqu'aux buissons d'épines et aux quelques monticules de sable qui auraient pu gêner les escadrons de sa cavalerie dans une attaque impétueuse ou arrêter la course de ses chars armés de faux [2], avait été quelque peu

[1]) Ce pli de terrain qui va jusqu'à Abou-Zouaga est exactement à 60 stades de Kermelis. La localité rencontrée à 30 stades plus loin doit être Bœrtela.

[2]) Si Darius a réellement fait placer devant sa ligne de bataille ces engins, chausse-trapes, herses, chevaux de frises, etc. (*murices*. Curt., III, 13,

troublé à la nouvelle de l'approche d'Alexandre et de la retraite précipitée de ses avant-postes, que commandait Mazæos. Toutefois, en voyant l'orgueilleuse sécurité de ses satrapes, que ne troublaient plus les avertissements d'aucun fâcheux, et les rangs interminables de son armée, sur laquelle aucun Charidème ou Amyntas n'osait plus accorder à la petite troupe compacte des Macédoniens une préférence trop bien méritée, enfin en écoutant ses propres désirs, dont on prend si volontiers l'aveuglement pour une force particulière et qui s'attachent plus aux paroles rassurantes des flatteurs qu'aux sévères leçons de l'expérience, le roi de Perse ne fut pas longtemps à retrouver le calme et la confiance en lui-même. Les grands de sa cour lui persuadèrent facilement qu'à Issos il avait été vaincu, non par l'ennemi, mais par le manque d'espace ; maintenant il y avait de l'espace pour l'ardeur belliqueuse de ses centaines de mille hommes, pour les faux de ses chars de guerre, pour ses éléphants de l'Inde ; il était temps de montrer aux Macédoniens ce que c'était qu'une armée royale en Perse. Alors, au matin du 30, on vit paraître, sur la ligne des collines du côté du nord, l'armée macédonienne qui s'avançait en ordre et comme rangée pour le combat. On s'attendait à ce qu'elle commençât aussitôt l'attaque, et les troupes perses se déployèrent aussi en ordre de bataille dans la vaste plaine.

Mais l'attaque n'eut pas lieu : on vit l'ennemi établir son camp ; une troupe de cavaliers seulement, mêlée à quelques bataillons d'infanterie, descendit des collines dans la plaine, puis retourna au camp sans s'approcher des lignes des Perses. Le soir arriva : l'ennemi méditerait-il une attaque nocturne ? Le camp perse, sans murailles, sans retranchements, n'aurait pas été préservé d'une surprise : les troupes reçurent l'ordre de rester toute la nuit sous les armes et en ordre de bataille ; les

36. —τρίβολοι. Polyæn., IV, 3, 17), son intention doit avoir été de rendre impossible sur certains points l'attaque de l'ennemi, et de prendre lui-même l'offensive sur les points où étaient rangés les éléphants et les chars armés de faux. En ce cas, le παράγειν sur la droite exécuté par Alexandre aurait eu pour but d'attirer les Perses hors de leur position ainsi couverte, et l'ἀντιπαράγειν des Perses (Arrian., III, 13, 1) indiquerait qu'il y a réussi. En effet, c'est le satrape Bessos à l'aile droite et Mazæos à l'aile gauche des Perses qui ont commencé l'attaque.

cavaliers devaient avoir près d'eux leurs chevaux tout sellés autour des feux de bivouac. Darius lui-même, pendant la nuit, passa à cheval le long des lignes pour encourager ses troupes en se montrant et en les saluant. A l'extrémité de l'aile gauche se tenaient les soldats de Bessos, les Bactriens, les Dahes et les Sogdiens; cent chars armés de faux les précédaient ; mille cavaliers bactriens et les Scythes Massagètes, couverts de fer ainsi que leurs chevaux, étaient postés en avant sur la gauche pour les couvrir. A droite de Bessos venaient les Arachosiens et les Indiens montagnards[1]; puis une masse de Perses, formée de cavaliers et de fantassins mêlés ; ensuite les Susiens et les Cadusiens, qui venaient s'appuyer sur le centre. Ce centre comprenait d'abord les bataillons perses les plus nobles, qu'on appelait les parents du roi, avec l'escorte royale des « porte-pommes » (μηλοφόροι) : de chaque côté de ceux-ci se tenaient les mercenaires helléniques qui se trouvaient encore au service du roi; on voyait en outre dans les rangs du centre les Indiens avec leurs éléphants, ceux qu'on appelait les Cariens, descendants d'ancêtres déportés jadis dans les satrapies supérieures, les archers mardes, ayant devant eux cinquante chars armés de faux. Pour renforcer le centre, qui avait été si vite enfoncé à la bataille livrée sur le Pinaros, on avait placé derrière lui les Uxiens, les Babyloniens, les peuples qui habitaient les côtes de la mer Persique et les Sitacéniens. Ainsi renforcé d'une ligne double et triple, le centre semblait être assez fort et assez profond pour recevoir le roi au milieu de ses rangs. A l'aile droite, tout près des Mardes, se tenaient les Albaniens et les Sacaséniens; ensuite Phratapherne avec ses Parthes, ses Hyrcaniens, ses Tapuriens et ses Sakes ; puis Atropatès avec les troupes mèdes, après lesquelles venaient les peuples de Syrie en deçà et au delà de l'Euphrate; enfin, à l'extrémité de l'aile droite, les cavaliers cappadociens et arméniens, précédés de cinquante chars armés de faux.

[1]) Arrien semble avoir omis ici les Ariens, qu'il mentionne dans son premier catalogue (III, 8) : les Indiens « montagnards » qu'on y trouve cités devaient être placés à côté des Arachosiens et sous les ordres de leur satrape. Arrien assure (III, 11, 1), d'après Aristobule, qu'on trouva plus tard parmi le butin le plan écrit de l'ordre de bataille des Perses.

La nuit se passa tranquillement. Alexandre, après avoir reconnu le champ de bataille avec ses escadrons macédoniens et les troupes légères, était revenu au camp; il réunit ses officiers et leur fit part de l'intention où il était d'attaquer l'ennemi le lendemain. Il connaissait, leur dit-il, leur courage et celui de leurs troupes; plus d'une victoire le lui avait prouvé, et il serait peut-être plus nécessaire de le refréner que de l'enflammer; ils devaient avant tout rappeler à leurs hommes qu'il fallait marcher à l'attaque en silence, afin que leur cri de guerre en se précipitant sur l'ennemi fût d'autant plus terrible; pour eux-mêmes, ils devaient apporter un soin tout particulier à comprendre et à exécuter ses ordres avec promptitude, afin que les mouvements se fissent avec rapidité et précision; ils devaient bien se persuader que le sort de la journée était entre les mains de chacun d'eux, que dans cette bataille, il ne s'agissait plus de la Syrie ou de l'Égypte, mais de la possession de l'Orient et que c'était là qu'allait se décider qui en serait le maître. Ses généraux lui répondirent en poussant des cris d'enthousiasme; le roi les congédia et donna l'ordre à ses troupes de manger pendant la nuit, puis de se livrer au repos. Quelques familiers étaient encore près d'Alexandre dans sa tente, lorsque, dit-on, Parménion entra et, rempli d'inquiétude à cause des innombrables feux du camp ennemi et du bruit sourd qu'on percevait à travers la nuit, annonça que les forces ennemies étaient trop supérieures pour qu'on pût se risquer à se mesurer avec elles pendant le jour et en bataille rangée, qu'il était d'avis d'attaquer dès maintenant, la nuit, parce qu'alors la surprise et la confusion que causerait une attaque subite seraient doublées par l'effroi de la nuit. Alexandre répondit, paraît-il, qu'il ne voulait pas dérober la victoire[1]; on rapporte encore qu'il se coucha bientôt et dormit tranquillement le reste de la nuit : le lendemain, dit-on, le jour était déjà tout grand et tout le monde prêt à marcher, seul le roi ne paraissait pas; à la fin, le vieux Parménion entra dans sa tente et l'appela trois fois par son nom, jusqu'à ce qu'enfin Alexandre se réveillât et s'équipât à la hâte.

[1]) Plut., *Alex.*, 32. Arrian., III, 10, 1.

Le matin du 1er octobre[1], l'armée macédonienne sortit de son camp sur les hauteurs, en y laissant des fantassins thraces pour garder le bagage. Bientôt l'armée se trouva dans la plaine, en ordre de bataille. Au centre étaient les six régiments de phalange, ayant à leur droite les hypaspistes et, plus loin, les huit escadrons de la cavalerie macédonienne. A la gauche de la phalange et appuyée aux régiments de Cratère, la cavalerie des alliés helléniques, puis les cavaliers thessaliens. Parménion commandait l'aile gauche, dont la pointe était formée par l'escadron de Pharsale, le plus fort de la cavalerie thessalienne. Une partie des Agrianes, les archers et Balacros avec les acontistes étaient à la suite de l'escadron royal et formaient la pointe de l'aile droite, avec laquelle Alexandre voulait engager l'attaque. Les forces de l'ennemi étaient tellement supérieures qu'il était impossible de ne pas être débordé par ses ailes, et on ne pouvait non plus enlever aux colonnes qui devaient produire le choc décisif que juste le nombre d'hommes nécessaire pour couvrir les flancs et les derrières de la ligne d'attaque : Alexandre fit donc former, derrière les ailes de ses lignes, à droite et à gauche, un second rang, destiné à faire volte-face et à former ainsi un deuxième front si l'ennemi menaçait les lignes par derrière, ou bien à faire un quart de conversion et à s'appuyer sur la ligne en faisant un crochet avec elle, dans le cas où l'ennemi se porterait sur les flancs. Comme réserve de l'aile gauche s'avançaient l'infanterie thrace, une partie des cavaliers alliés sous Cœranos, les cavaliers odryses sous Agathon et, tout à fait à l'extrême gauche, les cavaliers mercenaires sous Andromachos ; à l'aile droite, Cléandros avec les anciens mercenaires, la moitié des archers sous Brison et la moitié des Agrianes sous Attale, ensuite Arétès avec les sarissophores et Ariston avec les cavaliers péoniens ; tout au bout sur la droite, les cavaliers helléniques nouvellement enrôlés et conduits par Ménidas devaient ce jour-là faire leurs preuves dans ce poste, qui était le plus périlleux.

Les armées commencent à s'avancer ; Alexandre, avec la

[1]) C'était un des derniers jours du mois Boédromion, le mois que désignait la prophétie d'Aristandros.

cavalerie macédonienne et l'aile droite, se trouve en face du centre ennemi, des éléphants de l'Inde, de l'élite de l'armée perse et de la ligne de bataille doublée ; toute l'aile gauche de l'ennemi le dépasse. Il fait avancer du flanc droit obliquement vers la droite[1], d'abord l'escadron de Clitos et les troupes légères, puis le second, le troisième et les autres escadrons, les hypaspistes, etc., échelonnant les détachements les uns après les autres. Ces mouvements sont faits dans le plus grand silence et dans le plus grand ordre, tandis que les ennemis, avec leurs grandes masses de troupes, essaient, non sans confusion, d'opérer un contre-mouvement sur leur flanc gauche. Leur ligne n'en dépasse pas moins de beaucoup celle des Macédoniens, et déjà les cavaliers scythes de l'extrémité de l'aile se mettent au trot pour attaquer les troupes légères du flanc d'Alexandre; déjà ils en sont tout près. Sans se laisser tromper par cette manœuvre, Alexandre continue d'avancer par mouvement oblique sur la droite : un instant encore et il va se trouver en face de l'endroit qu'on a aplani pour l'usage des chars armés de faux. Cent de ces chars sont réunis sur ce point, et le roi de Perse s'est promis un succès particulier de l'irruption de ces machines meurtrières ; il commande alors aux cavaliers scythes et à mille cavaliers bactriens de tourner l'aile de l'ennemi, pour l'empêcher ainsi de s'avancer davantage. Alexandre lance contre eux les cavaliers helléniques de Ménidas, mais trop peu nombreux ; ils sont culbutés. Le mouvement de la ligne principale demande ici une résistance aussi forte que possible : les cavaliers péoniens sous les ordres d'Ariston sont envoyés pour soutenir Ménidas, et les deux troupes réunies[2] chargent avec une telle vigueur que les Scythes et les mille Bactriens sont forcés de plier. Mais déjà la masse des autres cavaliers bactriens passe au galop devant l'aile d'Alexandre ; ceux qui ont été repoussés se rallient autour de la colonne et toutes ces forces, de beaucoup

[1]) καὶ λοξὴν τὴν τάξιν ποιούμενος (DIODOR., XVII, 57).

[2]) Les expressions d'Arrien, ἱππομαχία et βίᾳ κατ' ἴλας προσπίπτοντες font voir, à n'en pas douter, que les ξένοι en question (ARRIAN., III, 13, 3) sont ceux de Ménidas, qui se joignent aux Péoniens pour faire une nouvelle charge.

supérieures, viennent fondre sur Ariston et sur Ménidas. On combat avec le dernier acharnement : les Scythes, couverts de fer ainsi que leurs chevaux, pressent vivement les Péoniens et les vétérans, dont un grand nombre mordent la poussière ; mais ceux-ci ne plient pas ; leurs escadrons serrés les uns contre les autres renouvellent leur choc et, pour le moment, obligent les forces supérieures opposées à se replier.

Pendant ce temps, le front des Macédoniens s'est de plus en plus développé en ligne oblique ; maintenant les escadrons macédoniens et les hypaspistes sont en face des cent chars armés de faux de l'aile gauche ennemie : ces chars sont alors lancés contre les lignes qu'ils doivent tailler en pièces. Mais les Agrianes et les archers les reçoivent en poussant de grands cris et en lançant une grêle de traits, de pierres et de javelots ; beaucoup de ces chars sont pris ; les chevaux, qui se cabrent, sont saisis par la bride et tombent sous les coups ; les attelages sont coupés, les cochers jetés à bas de leurs sièges ; les autres, qui foncent sur les hypaspistes, ou bien sont reçus sur la pointe des lances que leur opposent des pelotons compactes abrités derrière leurs boucliers et sont arrêtés dans leur course par leurs chevaux qui s'abattent, ou bien passent sans faire aucun mal au milieu des ouvertures que forment rapidement les bataillons en s'écartant à droite et à gauche, et vont tomber entre les mains des écuyers derrière le front de bataille.

Tandis qu'Ariston et Ménidas ne parvenaient qu'au prix des plus grands efforts à soutenir le combat de cavalerie engagé sur le flanc d'Alexandre, toute la masse de la ligne ennemie, qui jusqu'alors avait obliqué à gauche, commença à s'ébranler comme pour l'attaque. En ce moment, le roi commande de se porter par un mouvement rapide contre l'ennemi, qui devait alors se trouver à portée des traits, en même temps qu'il donne l'ordre à Arétas d'aller, avec les sarissophores, c'est-à-dire la dernière cavalerie de son second rang, secourir les troupes qui se défendaient avec peine sous les ordres de Ménidas et d'Ariston. Dès que les Perses aperçurent ce mouvement, les masses de cavalerie qui se trouvaient rangées à côté dans l'aile s'avancèrent pour soutenir les Bactriens, et il en résulta un intervalle dans l'aile gauche des Perses.

C'était l'instant qu'attendait Alexandre [1]; il donne le signal d'une attaque vigoureuse et se précipite en avant à la tête de l'escadron de Clitos; les autres escadrons et les hypaspistes le suivent au pas de charge en criant : Alala! Ce coin qui s'enfonce sépare complètement en deux la ligne ennemie; déjà s'avancent aussi les phalanges les plus proches, celles de Cœnos et de Perdiccas; elles se précipitent, la lance en arrêt, sur les troupes des Susiens, des Cadusiens, sur les bataillons qui protègent le char du roi Darius : rien ne tient plus; rien ne résiste. En présence d'un ennemi furieux, au milieu de la confusion la plus soudaine, la plus désordonnée et du vacarme le plus assourdissant, devant un danger qui devient de plus en plus menaçant pour sa personne, Darius éperdu ne sait plus que faire : il abandonne la partie et prend la fuite. Après une héroïque résistance, les Perses le suivent pour protéger la fuite de leur roi. La déroute, la confusion entraînent les masses de la seconde ligne; le centre est écrasé.

Dans le même moment, la vigueur inouïe avec laquelle Arétas a chargé les escadrons ennemis a décidé du combat qui se livrait en arrière de la ligne. Les cavaliers scythes, bactriens et perses, poursuivis avec la plus grande énergie par les sarissophores et par les cavaliers helléniques et péoniens, s'échappent à travers la plaine; l'aile gauche des Perses est anéantie.

Il n'en va pas de même à droite. Du côté d'Alexandre, les hommes pesamment armés n'ont pu suivre qu'avec peine le mouvement précipité de l'attaque; ils n'ont pu rester unis; un intervalle s'est formé entre le dernier régiment, celui de Cratère, et son voisin de droite que conduit Simmias; celui-ci a fait faire halte, et Cratère, ainsi que toute l'aile de Parménion, est en grand péril. Une partie des Indiens et des cavaliers perses du centre de l'ennemi ont promptement mis à profit cet intervalle; sans être arrêtés par le second rang, ils se précipitent par cette ouverture sur le camp, où les Thraces, peu nombreux, armés à la légère et nullement préparés à une atta-

[1]) Plutarque (*Alex.*, 32), décrivant en détail l'équipement, épée, casque, etc. que portait Alexandre ce jour-là, dit que le roi attendit le moment de faire la trouée pour monter Bucéphale, qu'il ménageait à cause de son âge.

que, ne peuvent soutenir qu'au prix des plus grands efforts le combat meurtrier qui s'engage aux portes du camp ; les prisonniers, recouvrant leur liberté, les attaquent par derrière pendant qu'ils combattent : les Thraces sont vaincus ; les Barbares poussent des cris de joie et se précipitent dans le camp pour y porter le meurtre et le pillage. Aussitôt que les commandants de la seconde ligne de gauche, Sitalcès, Cœranos, l'Odryse Agathon et Andromachos, s'aperçoivent de ce qui est arrivé, ils font faire volte-face, conduisent leurs troupes contre le camp aussi vite que possible, se jettent sur l'ennemi qui déjà se livrait au pillage, et le défont après un court combat. Un grand nombre de Barbares restent sur la place ; les autres reviennent en désordre vers le champ de bataille et vont tomber sous le fer des escadrons macédoniens.

Tandis que les ennemis se ruaient par cette ouverture, les autres Indiens et Perses avec la cavalerie parthe avaient pris en flanc la cavalerie thessalienne ; aussi Parménion avait-il envoyé avertir Alexandre qu'il se trouvait dans un grand péril et que tout était perdu s'il ne recevait du secours. On prétend qu'Alexandre répondit que Parménion n'avait pas le sens commun de demander du secours à l'heure présente, et qu'ayant l'épée à la main, il devait savoir ou vaincre ou périr [1]. Toutefois, il abandonne la poursuite déjà commencée pour venir à son aide, et se porte en toute hâte avec les troupes qu'il a sous la main [2] contre l'aile droite des Perses, qui tenait encore ; il va donner d'abord contre les Perses, Indiens et Parthes qui venaient d'être chassés du camp. Ceux-ci, faisant demi-tour, se reforment et le reçoivent en escadron compacte ; le combat de cavaliers qui s'engage alors est terrible et longtemps incertain ; les hommes luttent corps à corps ; les Perses combattent pour sauver leur vie ; chacun cherche à faire sa trouée : il ne tombe pas moins de soixante hétæres ;

[1]) Plut., *Alex.*, 32. Polyænos (IV, 6) raconte la chose un peu différemment. Parménion fait savoir que le camp est en danger et qu'il faut sauver les bagages : le roi répond qu'il ne faut pas déranger pour cela l'ordre de bataille ; que battu on n'a plus besoin de bagage, vainqueur on aura le sien et celui de l'ennemi.

[2]) Ce qui le prouve, c'est que Cœnos et Ménidas sont blessés à ce moment.

Héphestion, Ménidas et beaucoup d'autres sont gravement blessés. Enfin la victoire, sur ce point aussi, est décisive, et ceux qui ont pu se frayer un passage prennent la fuite à bride abattue.

Avant qu'Alexandre, retenu par ce combat, eût pu atteindre jusqu'à l'aile droite des Perses, la cavalerie thessalienne, bien que rudement pressée par Mazæos, avait rétabli le combat et culbuté les masses des cavaliers cappadociens, mèdes et syriens; déjà elle était à leur poursuite quand Alexandre arriva jusqu'à elle. Voyant qu'il n'y avait plus rien à faire sur ce point, il revint sur le champ de bataille, s'élança dans la direction que le Grand-Roi semblait avoir prise et le poursuivit tant que dura le jour. Pendant que Parménion pénétrait dans le camp ennemi sur le Boumodos et s'emparait des éléphants, des chameaux, des chariots, des bêtes de somme et d'un immense bagage, Alexandre atteignait le fleuve Lycos, situé à quatre lieues au delà du champ de bataille. Il y trouva les Barbares dans une affreuse confusion, rendue encore plus épouvantable par l'obscurité de la nuit qui arrivait, par le massacre qui s'y renouvela, par l'écroulement des ponts surchargés. L'effroi eut bientôt rendu libre la grande route, mais Alexandre fut obligé d'accorder quelques heures de repos à ses chevaux et à ses cavaliers épuisés par des efforts surhumains. Vers minuit, lorsque la lune se fut montrée, on se remit en marche pour Arbèles, où l'on espérait prendre Darius, son équipage de campagne et ses trésors. On y arriva dans le courant du jour : Darius était parti ; mais ses trésors, ses chariots, son arc et son bouclier, ses équipages de campagne et ceux de ses grands, un immense butin tomba aux mains d'Alexandre.

Cette grande victoire dans la plaine de Gaugamèle ne coûta, d'après Arrien, que soixante cavaliers macédoniens [1] ; il y eut plus de mille chevaux abattus ou tués, dont la moitié appartenait à la cavalerie macédonienne. D'après les évaluations les

[1]) Arrian., III, 15, 2. Quand Arrien (III, 15, 6) dit que la perte totale des Macédoniens a été ἐς ἑκατὸν μάλιστα, il est évident que ce chiffre est inexact. Q. Curce (IV, 6, 27) dit : *minus quam CCC desiderati sunt :* Diodore (XVII, 61) estime les pertes ἐς πεντακοσίους, et il est probable que les copistes d'Arrien ont écrit ρ′ au lieu de φ′.

plus élevées, 500 hommes tombèrent du côté des Macédoniens. Ces chiffres paraîtront disproportionnés avec la perte de 30,000 et même de 90,000 hommes qu'on attribue à l'ennemi, si l'on ne fait pas réflexion, d'abord, que le nombre des Macédoniens qui furent tués dans la mêlée ne dut pas être considérable, à cause de leurs armures excellentes, et ensuite que ce fut seulement dans la poursuite que commença la boucherie ; toutes les batailles, et non pas seulement celles de l'antiquité, prouvent que les pertes éprouvées par une armée en fuite surpassent d'une façon incroyable celles d'une armée qui se bat[1].

Cette victoire anéantit la puissance de Darius[2] ; de son armée dispersée, quelques milliers de cavaliers bactriens, les restes des mercenaires helléniques, au nombre d'environ deux mille hommes sous les ordres de l'Étolien Glaucias et du Phocidien Patron, les mélophores et les parents de la famille royale se rallièrent, formant en tout une armée d'environ trois mille cavaliers et six mille fantassins, avec lesquels Darius s'enfuit sans s'arrêter vers le nord-est, se dirigeant sur Ecbatane[3] à travers les défilés de la Médie. Là, il espérait être,

[1]) Plutarque (*Alex.*, 31) place la bataille au onzième jour après l'éclipse de lune (20/21 sept.), par conséquent au 1er octobre : dans la *Vie de Camille* (§ 19), il dit que la bataille a été livrée le cinquième jour avant la fin de Boédromion, ce qui prouve que le mois Boédromion finissait cette année-là au 5 octobre, et non pas, comme l'indiquent les tables d'IDELER, au 7 octobre. Comme, d'après Arrien (III, 7, 6), Aristandros interprétant l'éclipse prédit que la bataille aura lieu le même mois, il est à croire que le mois macédonien coïncidait cette année-là avec le mois athénien. Ce que dit plus loin Arrien (III, 15, 7), à savoir que la bataille s'est livrée en Pyanepsion, est ou bien une faute de calcul, ou une faute de copiste. Cf. IDELER, *Handb. der Chronol.*, I, p. 347. Dans les récits qui procèdent de Clitarque, la bataille est toujours appelée bataille d'Arbèles.

[2]) Suivant Plutarque (*Alex.*, 34), Alexandre a pris après cette bataille le titre de βασιλεὺς τῆς Ἀσίας, offert des sacrifices solennels et distribué de riches présents ; il a envoyé aux Hellènes des messagers portant que tous les tyrans devaient être destitués et toutes les villes rendues autonomes ; il aurait donné l'ordre de reconstruire la ville de Platée, et envoyé une part de butin aux Crotoniates parce qu'ils avaient jadis pris part à la bataille de Salamine. Plutarque ne dit pas à quelle source il a puisé ces renseignements, dont quelques-uns sont prodigieux.

[3]) H. RAWLINSON (*Notes of a Journey* dans le *Journal of the Royal geogr. Society*, 1840, X, 1, p. 23 sqq.) indique une route d'Arbèles à Ouchney, au S.-O. du lac Ourméa, qui pourrait bien être le chemin suivi par le Grand-Roi dans sa fuite.

au moins pour le moment, à l'abri de son redoutable ennemi ; c'est là qu'il voulait attendre pour voir si Alexandre se contenterait des richesses de Suse et de Babylone et lui laisserait le territoire de la vieille Perse, que de puissants remparts de montagnes séparent des plaines basses de la région araméenne : si l'insatiable conquérant gravissait encore le haut plateau de l'Iran, alors le plan du Grand-Roi était de s'enfuir, en dévastant au loin la contrée, sur le versant nord du plateau, vers la Bactriane, dernier lambeau d'un empire jadis si étendu.

La plus grande masse des troupes dispersées s'était enfuie au sud, dans la direction de Suse et de la Perse. Parmi ces soldats, environ 25,000, d'autres disent 40,000 [1], se rallièrent sous la conduite du satrape perse Ariobarzane et occupèrent les défilés persiques, derrière lesquels ils se retranchèrent avec le plus grand soin. S'il y avait encore un lieu où le royaume des Perses pouvait être sauvegardé, c'était celui-ci ; et peut-être le royaume eût-il été sauvé si Darius n'avait pas cherché le chemin le plus court, si, dans sa fuite du côté du versant nord de l'Iran, il n'avait pas laissé les satrapies du sud livrées à elles-mêmes et à la fidélité des satrapes. Tous en effet n'étaient pas dans les mêmes dispositions qu'Ariobarzane ; ils pouvaient bien, dans leur position tout à la fois tentante et difficile, oublier le maître qui quittait le pays en fugitif pour se livrer à l'espoir d'une indépendance longtemps désirée peut-être, ou trouver qu'ils avaient plus à gagner par une soumission volontaire à un vainqueur généreux qu'ils n'avaient perdu par la fuite de leur roi. Les peuples eux-mêmes, qui, si Darius avait voulu tenter de combattre aux portes de la Perse pour sauver son royaume, se seraient ralliés, selon leur coutume, pour livrer un nouveau combat et auraient défendu, peut-être avec succès, les frontières naturelles de leur pays, ainsi que l'histoire nous en fournit tant d'exemples frappants, ces peuples d'humeur belliqueuse, habitués au cheval et au métier de brigands, dont Alexandre ne soumit une partie qu'avec peine et tardivement et dont il n'osa jamais attaquer l'autre partie, étaient, par cette fuite de Darius, abandonnés à eux-mêmes et

[1]) CURT., V, 3, 17. DIODOR., XVII, 56. ARRIAN., III, 18.

placés comme des sentinelles perdues, sans la moindre utilité pour la cause du roi. Aussi, par l'incroyable confusion dans laquelle Darius, prêt à tout pour sauver quelque chose, s'enfonçait de plus en plus, les résultats de cette victoire de Gaugamèle grossirent comme une avalanche et finirent par anéantir jusqu'au dernier vestige de la puissance des Perses.

Alexandre ne poursuivit ni le Grand-Roi à travers les défilés des montagnes, ni les fuyards sur la route de Suse. Il prit la route qui longe le pied des montagnes au bord du plateau de l'Iran [1] et qui conduit à Babylone, cette reine des cités assise dans les vastes et basses plaines de l'Aramée, et capitale du royaume des Perses depuis le temps de Darius fils d'Hystaspe. La possession de cette ville cosmopolite était le premier prix de la bataille de Gaugamèle. Alexandre s'attendait à trouver de la résistance; il connaissait la force prodigieuse des « murailles de Sémiramis »; il savait comment elles étaient environnées d'un réseau de canaux, et combien de temps la ville avait soutenu le siège de Cyrus et plus tard de Darius. On lui apprit que Mazæos, qui s'était maintenu le plus longtemps et avec le plus de bonheur à Gaugamèle, s'était jeté dans Babylone, et il

[1]) Ou plus exactement : en dedans de la première terrasse. La route qu'a prise Alexandre est aujourd'hui déterminée avec plus de précision par les renseignements dus à CZERNIK (in A. Petermanns *Ergänzungsheft*, Nr. 44, 1875) et à H. PETERMANN, *Reise*, II, p. 312-321. Le quatrième jour après son départ d'Arbèles, Alexandre est arrivé à Mennis (Plutarque dit Ecbatane) où se trouvaient des sources de bitume (CURT., V, 1, 16). « Kerkouk n'est qu'à vingt heures et Dous-Khourmatou à trente-cinq heures environ d'Arbèles : par conséquent, la dernière localité est peut-être la Mennis antique, car Hèt, où se trouvent également des sources de bitume, est trop loin pour qu'Alexandre ait pu y arriver en quatre jours » (NIEBUHR, II, p. 349). Strabon (XVI, p. 737) trace l'itinéraire suivant : d'abord Arbèles, puis le mont de la Victoire, comme l'appela Alexandre (Qaraqôsch dans H. PETERMANN, au S.-O. d'Erbil), puis le passage du Capros (le Petit-Zab à Alton-Koupri), puis les sources de naphte (celles de Kerkouk d'après CZERNIK, p. 44), puis Sardacæ, château de Darius fils d'Hystaspe (probablement Toûz-Khourmatli, où Czernik a vu sur un rocher à pic « les ruines colossales d'un château — un édifice tout à fait monumental »), puis le fleuve Cyparisson (sans doute le Kifri, ou plutôt le Nahrin, dans lequel se jette le Kifri), enfin ἡ τοῦ Κάπρου (?) διάβασις ἤδη συναπτοῦσα Σελευκείᾳ καὶ Βαβυλῶνι, par conséquent la Diala, ou, comme l'appelle Isidore Charax, la Silla. D'Arbèles à Babylone, il y a de 60 à 65 milles : l'armée a pu arriver à Babylone à la fin d'octobre.

était à craindre que les scènes d'Halicarnasse et de Tyr ne se renouvelassent. En s'approchant de la ville, Alexandre fit avancer son armée en ordre de bataille; mais les portes s'ouvrirent; les Babyloniens portant des couronnes de fleurs et de riches présents, les Chaldéens, les Anciens de la ville, ayant à leur tête les fonctionnaires perses, vinrent à sa rencontre; Mazæos livra la ville, la citadelle, les trésors, et le monarque de l'Occident fit son entrée dans la ville de Sémiramis.

A Babylone, on accorda aux soldats un assez long repos; c'était la première grande ville vraiment orientale qu'ils voyaient, immense dans son circuit, remplie d'édifices de l'aspect le plus merveilleux; ils purent admirer les gigantesques murailles, les jardins suspendus de Sémiramis, la tour cubique de Bélos, masse indestructible sur laquelle la rage insensée de Xerxès avait cherché en vain, dit-on, à venger l'affront de Salamine, ensuite les caravanes sans fin qui s'y réunissaient d'Arabie, d'Arménie, de Perse et de Syrie. La pompe et le luxe inouï de la vie, la mollesse la plus raffinée sous mille formes différentes et les plaisirs les plus exquis, toutes ces merveilles féeriques des terres enchantées de l'Orient furent données dans cette cité aux fils de l'Occident, comme récompense de tant de travaux et de victoires. Le robuste Macédonien, le Thrace farouche, le Grec au sang bouillant purent savourer à longs traits le plaisir de la victoire et la volupté de l'existence, s'étendre sur des tapis odorants, boire dans des coupes d'or, s'enivrer dans les festins à la mode de Babylone au milieu d'un tapage joyeux : ils purent à leur aise sentir la jouissance s'accroître avec le désir, le désir s'exalter par la jouissance, et ces deux choses réunies exciter en eux la soif d'exploits nouveaux et de nouvelles victoires. Ainsi l'armée d'Alexandre commença à s'initier à la vie asiatique, à se réconcilier et à se fondre avec ceux que le préjugé séculaire avait haïs, méprisés et flétris du nom de Barbares; l'Orient et l'Occident commençaient à fermenter ensemble et à préparer un avenir dans lequel tous deux devaient également perdre leur nature propre.

Qu'on voie là une perception claire, un heureux à peu près, une conséquence naturelle des circonstances, toujours est-il que, dans toutes les mesures prises par lui, Alexandre choisit

les seules possibles et les seules opportunes. Ici, dans Babylone, plus que dans tous les pays qu'il avait parcourus jusqu'alors, la civilisation indigène était puissante, appropriée à la nature et complète à sa façon : tandis que l'Asie-Mineure était près de la vie hellénique, que l'Égypte et la Syrie étaient ouvertes à cette culture grecque et se trouvaient en relation avec elle par une mer commune, qu'en Phénicie les mœurs grecques avaient pénétré depuis longtemps dans les maisons des riches marchands et de bien des princes, et qu'elles s'étaient implantées dans le delta du Nil par les établissements grecs, par le voisinage de Cyrène et par des relations multiples avec les États grecs depuis le temps des Pharaons, Babylone au contraire était à l'abri de tout contact avec les contrées de l'Occident, enfoncée bien avant dans le bassin des deux fleuves de la région araméenne, région qui par sa nature, son commerce, ses mœurs, sa religion et son histoire depuis de longs siècles, se rattachait plutôt à l'Inde et à l'Arabie qu'à l'Europe. A Babylone, on était encore en plein dans le courant d'une civilisation remontant à une très haute antiquité ; on écrivait encore, ainsi qu'on le faisait depuis des siècles, avec des caractères cunéiformes sur des tablettes d'argile ; on observait et on calculait le cours des astres ; on comptait et on mesurait d'après un système métrique complet, et l'on avait atteint dans toutes les industries techniques une habileté sans rivale. C'est dans ce milieu étranger, bigarré, saturé sur place qu'arrivaient maintenant les premiers éléments helléniques, insignifiants sous le rapport du nombre en face de l'élément national et ne l'emportant sur lui que par leur aptitude à se plier aux mœurs locales.

Il y a encore une autre remarque à faire. La puissance des Perses avait bien été défaite sur le champ de bataille, mais elle n'était pas le moins du monde anéantie. Si Alexandre voulait seulement commander comme Macédonien et comme Grec à la place du Grand-Roi, il était allé déjà trop loin lorsqu'il avait dépassé les limites des pays voisins de l'Occident pour poursuivre ses conquêtes au delà du désert de Syrie. S'il voulait simplement faire changer aux peuples d'Asie le nom de leur servitude, et leur faire sentir l'oppression plus dure et

plus humiliante d'un développement intellectuel plus élevé ou en tout cas plus hardi, alors c'est à peine s'il était certain de leur obéissance au moment de la victoire : une explosion populaire, une contagion, un succès douteux aurait suffi pour détruire la chimère d'une conquête égoïste. La puissance d'Alexandre, si petite relativement aux immenses territoires de l'Asie et au nombre de leurs habitants, devait trouver dans les bienfaits qu'elle apportait aux vaincus son apologie, et dans l'adhésion des peuples son appui et son avenir ; elle devait se fonder sur la reconnaissance des mœurs, des lois, de la religion de chaque nationalité, autant que tout cela était compatible avec l'existence du royaume. Ce que les Perses avaient si profondément opprimé, ce qu'ils eussent écrasé si volontiers, ce que leur impuissance ou leur incurie, et non leur amour de la justice, avait laissé subsister devait maintenant être restauré, affranchi et entrer en contact immédiat avec la vie hellénique pour se fondre avec elle. N'était-ce pas par ce moyen que, depuis des siècles, la colonisation hellénique était arrivée à un merveilleux développement? Chez les Scythes de la Tauride aussi bien que chez les Africains des bords de la Syrte, en Cilicie aussi bien que sur les côtes celtiques où débouche le Rhône, l'aptitude des Grecs à prendre et à accepter l'élément étranger, à s'entendre et à se fondre avec lui, n'avait-elle pas produit déjà une multitude de nouveaux organismes pleins de vitalité, et, tout en propageant l'hellénisme, accru le nombre et la force d'expansion de la race grecque elle-même? Telles étaient les intentions d'Alexandre, et l'on peut en donner pour preuve sa conduite à Memphis, à Tyr et même à Jérusalem, où il célébra les fêtes selon les rites du pays, puis celle qu'il tint à Babylone, où il commanda d'orner à nouveau les sanctuaires pillés par Xerxès, de restaurer la tour de Bélos et de rendre au culte des dieux babyloniens la liberté et la splendeur qu'il avait au temps de Neboucadnezar. C'est ainsi qu'il s'attacha les peuples, en même temps qu'il les rendait à eux-mêmes et à leur vie nationale ; il les rendait ainsi capables d'entrer, d'une manière active et immédiate, dans l'organisme du royaume qu'il avait le projet de fonder, royaume dans lequel les distinctions d'Occident et d'Orient,

de Grecs et de Barbares, qui jusqu'alors avaient régné dans l'histoire, devaient disparaître dans l'unité d'une monarchie cosmopolite.

Mais comment ce royaume allait-il être organisé et administré ? comment réaliser dans le monde politique et militaire la pensée qui servait de règle pour l'élément civil et religieux ? Si dorénavant les satrapes, l'entourage du roi, les grands du royaume, l'armée, ne devaient être composés que de Macédoniens et d'Hellènes, cette unification n'était plus qu'un prétexte ou une illusion ; la nationalité n'était pas reconnue, mais seulement tolérée ; le passé n'était plus rattaché à l'avenir que par le malheur et par de douloureux souvenirs, et, au lieu de la domination asiatique, qui du moins s'était développée sur le même sol, on imposait à l'Asie un joug étranger, contre nature et doublement pesant.

Il faut chercher la réponse à ces questions dans le changement à vue qui clôt la carrière héroïque d'Alexandre ; c'est le ver qui ronge la racine de sa grandeur, la fatalité de ses victoires qui le vainc lui-même.

Tandis que le roi de Perse fuit pour la dernière fois, Alexandre commence à se parer de toute la pompe de la royauté perse, à grouper autour de lui les grands du royaume, à se réconcilier avec le nom qu'il a combattu et humilié, à ajouter à la noblesse macédonienne une noblesse orientale.

Dès l'automne de 334, on voit près de lui dans les emplois et les honneurs Mithrinès de Sardes, puis, depuis la chute de Tyr et de Gaza, Mazacès et Amminapès d'Égypte. La journée de Gaugamèle a abattu l'orgueil et la confiance des grands de la Perse ; ils apprennent à voir les choses sous un autre jour qu'ils ne l'ont fait jusqu'à présent ; les défections se multiplient, du moins depuis que Mithrinès a obtenu la satrapie toujours fort appréciée d'Arménie et que Mazæos, le courageux adversaire d'Alexandre, a reçu la satrapie de Babylone. Une bonne partie de la noblesse de Perse abandonne la cause de l'Achéménide qui s'enfuit, et se rallie au vainqueur.

Il était naturel qu'Alexandre allât aussi loin que possible au devant de ceux qui venaient à lui, mais il était naturel aussi, lorsqu'il donnait une satrapie à un Perse ou lorsqu'il lui lais-

sait la sienne, qu'il plaçât près de lui, dans la satrapie, une force armée composée de troupes macédoniennes et placée sous les ordres d'un commandant macédonien ; il n'était pas moins naturel que les finances des satrapies fussent distraites de la compétence du satrape, et que la perception du tribut fût confiée à des Macédoniens.

C'est ce qui a lieu dès à présent dans la satrapie de Babylone. A côté du satrape Mazæos, on a placé Asclépiodore pour le tribut ; la ville de Babylone a reçu une forte garnison logée dans la citadelle ; elle est sous les ordres d'Agathon[1], frère de Parménion, tandis que la stratégie sur les troupes qui restent près du satrape a été confiée à Apollodore d'Amphipolis. De plus Ménès, un des sept somatophylaques, a été constitué hyparque pour la Syrie, la Phénicie et la Cilicie, et des troupes ont été placées sous son commandement en nombre suffisant pour garantir la sécurité des grandes voies allant de Babylone à la mer, des transports se dirigeant de l'Orient vers l'Europe et inversement. Cette précaution était doublement nécessaire, à cause de l'avidité avec laquelle les tribus bédouines qui habitaient le désert se livraient au pillage. Le premier transport fut une somme de trois mille talents d'argent environ, dont une partie devait être remise à Antipater afin qu'il pût poursuivre avec vigueur la guerre commencée contre Sparte, tandis que le reste était destiné à faire, sur une échelle aussi grande que possible, des enrôlements pour la grande armée.

Pendant le séjour d'environ trente jours que fit le roi à Babylone, on avait pris sans coup férir la ville de Suse, où étaient la résidence des rois de Perse et les trésors royaux. Déjà, paraît-il, Alexandre avait envoyé d'Arbèles le Macédo-

1) CURT., V, 1, 43. Ἀγάθωνι τῷ Πυδναίῳ (DIODOR., VII, 64). Agathon avait avec lui 700 hommes d'après Diodore ; 700 Macédoniens et 300 mercenaires d'après Q. Curce. Sur ce personnage, voy. BÖCKH, *C. I. Græc.*, I, n° 105. Il est bon de noter, ne fût-ce que comme mesure d'évaluation, ce que disent Diodore et Q. Curce des gratifications faites aux troupes sur le butin : chaque cavalier reçoit 600 drachmes ; la cavalerie des alliés 500 drachmes par homme ; chaque Macédonien de la phalange 200 drachmes ; chaque mercenaire la solde de deux mois : quel était le montant de la solde, c'est ce que nous ignorons.

nien Philoxénos[1], à la tête d'un corps de troupes légères, pour s'assurer de la ville et des trésors royaux, et maintenant il recevait la nouvelle que Suse s'était rendue librement, que les trésors étaient sauvés, et que le satrape Aboulitès s'en remettait à la bienveillance d'Alexandre[2]. Vingt jours après avoir quitté Babylone, Alexandre arriva à Suse[3] et prit aussitôt possession des immenses trésors qui, depuis les premiers rois de Perse, étaient entassés dans la haute citadelle de la ville[4], le « Memnonion Cissique » des poètes grecs; rien qu'en or et en argent, il y avait cinquante mille talents, à quoi il faut ajouter une immense quantité de pourpre, de parfums à brûler, de pierres précieuses, et tout l'ameublement de la plus luxueuse des cours; il y avait également là du butin de toute espèce enlevé à la Grèce au temps de Xerxès, et particulièrement les statues en bronze des tyrannicides Harmodios et Aristogiton, qu'Alexandre renvoya aux Athéniens.

Tandis que l'armée séjournait encore à Suse et sur les bords du Choaspe, le stratège Amyntas, qui un an auparavant avait été envoyé en Macédoine pour aller chercher des renforts, arriva avec de nouvelles troupes[5]. Leur incorporation dans les diffé-

[1]) Comme il s'agit surtout du Trésor de Suse, ce Philoxénos pourrait bien être le Trésorier général de l'Asie-Mineure : du moins, nous ne connaissons pas d'autre Philoxénos dans l'armée d'Alexandre.

[2]) D'après Diodore (XVII, 65), certains auteurs racontaient que Aboulitès avait reçu de Darius l'ordre de se rendre, lui et les trésors de Suse, aux Macédoniens, afin d'arrêter Alexandre et de se donner ainsi le temps de fuir et de faire de nouveaux préparatifs. Le stratagème eût été assez étrange. Cf. CURT., V, 2, 8.

[3]) D'après Q. Curce et Diodore, Alexandre fait reposer ses troupes dans la plaine de Sitacène sur la route de Suse, pour leur donner le temps de se remettre des orgies et des excès de boisson qui avaient failli tuer l'armée à Babylone. Il faut avouer qu'on n'avait pas beaucoup de temps de reste, si la grande armée voulait faire soixante milles en vingt jours.

[4]) ARRIAN., III, 16, 7. D'après Strabon (XV, p. 728. 731), les uns parlaient de 40,000, les autres de 50,000 talents. Q. Curce (V, 2, 11) dit : *L milia talentum argenti non signati forma, sed rudi pondere ;* Plutarque (*Alex.*, 36) : τετρακισμύρια τάλαντα νομίσματος.

[5]) Les renseignements relatifs aux recrues amenées à Suse pour compléter l'effectif de l'armée sont, comme toujours, si peu précis qu'on ne peut en tirer par voie de combinaison aucun résultat assuré. Arrien (III, 16, 10) se contente ici d'une expression générale : Ἀμύντας ὁ Ἀνδρομένους ξὺν τῇ δυνάμει ἀφίκετο. D'après Diodore (XVII, 65) et Q. Curce (V, 1, 40), il y avait en fait de Macédoniens 6,000 hommes de pied et 500 cavaliers, plus 600 cavaliers

rentes divisions de l'armée[1] fut en même temps le commencement d'une nouvelle armée, création qui fut développée dans le courant de l'année suivante d'après les idées nouvelles que suggérait tout naturellement la marche des hostilités dans les satrapies supérieures. On commença par diviser en deux compagnies (λόχοι) les escadrons de la cavalerie macédonienne, ce qui les doubla pour ainsi au point de vue tactique.

Nous reviendrons plus tard sur cette réorganisation de l'armée. Elle prélude à la grande transformation qui, quelque jugement que l'on porte sur la conduite d'Alexandre en elle-même, était rendue nécessaire par l'enchaînement logique de l'œuvre qu'Alexandre avait entreprise et par les conditions qu'exigeait la réussite.

On pouvait être au milieu de décembre. Alexandre pensa qu'il ne devait pas retarder son départ vers les cités royales de la Perse, à la possession desquelles la croyance populaire attachait d'une façon inséparable la domination sur l'Asie. Pour les peuples asiatiques, la meilleure preuve de la chute de la dynastie des Achéménides, ce fut de voir Alexandre assis sur le trône du Grand-Roi, dans les palais de Cyrus, de Darius et de Xerxès. Il se hâta de régler la situation de la Susiane. Il laissa cette satrapie aux mains du satrape Aboulitès, confia la citadelle de la ville de Suse à Mazaros[2] et le commandement des forces militaires de la satrapie, y compris un corps de

thraces, 3,500 fantassins thraces (Τραλλεῖς dans Diodore), 4,000 mercenaires et près de 1,000 cavaliers (Q. Curce dit 380) recrutés dans le Péloponnèse, sans compter 50 jeunes nobles Macédoniens πρὸς τὴν σωματοφυλακίαν.

1) D'après l'expression d'Arrien (III, 16, 11): τοὺς πεζοὺς δὲ προσέθηκε ταῖς τάξεσι... κατὰ ἔθνη ἑκάστους συντάξας, on est autorisé à penser que les renforts qui arrivent du pays ne sont pas des corps tout formés (des τάξεις, etc.), mais des recrues qui sont incorporées aux régiments mobiles levés dans le même canton. Par conséquent, on devait avoir laissé au pays les τάξεις de certains cantons, et ces régiments de dépôt y étaient complétés κατὰ ἔθνη, tout comme les six régiments mobiles (d'Elymiotide, de Tymphæa, des Lyncestes-Orestes, etc.) et les huit escadrons (d'Amphipolis, de Bottiée, etc.). Il n'est plus possible de savoir si plus tard, lors de l'expédition dans l'Inde, quelques-uns des régiments restés au pays n'ont pas été mobilisés et expédiés à la suite de l'armée.

2) φρούραρχον δὲ Μάζαρον τῶν ἑταίρων (ARRIAN., III, 16, 9). Q. Curce (V, 2, 16) donne seul l'effectif des troupes : il donne le titre de phrourarque à Xénophilos, qui en tout cas l'a été plus tard (DIODOR., XIX, 17).

trois mille hommes, à Archélaos. Il assigna les châteaux de Suse pour résidence à la mère et aux enfants du Grand-Roi, qui jusqu'alors avaient été près de sa personne, et les entoura d'une cour royale; on dit même qu'il laissa quelques savants grecs à la cour des princesses, en exprimant le désir qu'elles prissent d'eux des leçons de grec[1]. Après avoir ainsi réglé ses dispositions, il partit avec son armée pour la Perse.

Parmi les difficultés militaires de toutes sortes qui rendent mémorables les campagnes d'Alexandre, celle de s'orienter dans des pays complètement inconnus ne fut pas la moindre. Maintenant il s'agissait de monter des contrées basses jusqu'aux pays élevés de l'Iran, vers des régions dont le monde grec avait complètement ignoré jusqu'alors la configuration, l'étendue, les moyens de résistance, les routes, le climat. On doit admettre qu'Alexandre sut se former une idée approximative, au point de vue géographique, des territoires dans lesquels il allait entrer, par les rapports des Perses qui étaient déjà en assez grand nombre dans son entourage ; quant au détail, il dut l'apprendre au fur et à mesure, par l'effet des circonstances et par des informations prises sur place.

Il s'agissait d'abord de parvenir de la plaine de Suse jusqu'aux villes royales situées dans la Haute-Perse, en passant par des défilés extrêmement difficiles. La route qu'Alexandre devait suivre, ou plutôt qu'il devait s'ouvrir, était celle qui avait été disposée pour les voyages de la cour de Perse entre Persépolis et Suse[2]; elle passait d'abord à travers

[1]) Diodor., XVII, 67.

[2]) On rencontre à cet endroit, dans la première édition de l'ouvrage, une discussion sur les fleuves de la Susiane dont les résultats ont été en partie confirmés, en partie rectifiés par les nouvelles explorations, surtout celles du baron Bode et de Loftus. Je me contente de renvoyer à Kiepert (*Monatsber. der. Berl. Akad.*, 1857, p. 123) qui a démontré l'identité admise par moi du Choaspe et du Kerkah moderne, et à Spiegel (*Eranische Alterthumskunde*, II, p. 623). Il y a, au sujet de ces cours d'eau, un système différent, celui qu'expose Mencke (*Die Geographie von Susiana*, in Fleckeisens Jahrbb. LXXXV [1862], p. 545 sqq.). Le point qui reste encore le plus douteux, c'est la question de savoir si le Yerahi et le Tab se réunissent ou si, comme l'indique une carte toute récente de Kiepert (cf. ci-desssous, p. 353, 2), ils se jettent séparément à la mer, si c'est le Tab ou le Yerahi qui est l'Arosis, Oroatis (Aurvaiti) des anciens.

la riche plaine de Suse, traversait le Kopratas (Dizfoul) et l'Eulæos (le Kouran à Shouster) qui se réunissent et vont se jeter, sous le nom de Pasitigris (petit Tigre), dans la « mer Erythrée »; un peu plus loin, elle franchissait encore deux fleuves dont il nous est impossible de fixer les noms anciens, le Yerahi à Ram-Hormouz et le Tab (Arosis ?). Entre ces deux cours d'eau, un défilé conduit de la plaine dans les montagnes, le même probablement que les anciens appelaient le défilé des Uxiens [1]. Ces peuples, en effet, habitaient partie dans la plaine et partie dans les montagnes qui l'avoisinent vers le nord-est. Les Uxiens de la plaine seuls étaient soumis au Grand-Roi, et, lorsque la cour était en voyage, ceux des montagnes, qui étaient maîtres du défilé, n'accordaient le passage qu'en échange de riches présents. Ces mêmes montagnes, qui forment la bordure du plateau de l'Iran et qui s'étendent du côté de Ninive jusque près du Tigre, courent au sud-est le long de la plaine des Susiens et des Uxiens, et forment plusieurs terrasses étagées les unes derrière les autres, dont le sommet s'élève jusqu'à la hautèur des neiges. Plus loin, au sud-est, là où la plaine se trouve pour ainsi dire continuée par la mer Érythrée qui s'avance profondément dans les terres, le nombre de ces terrasses qui montent à partir de la côte augmente jusqu'à former huit et neuf lignes de montagnes superposées, et du golfe on aperçoit par-dessus ces terrasses, à environ vingt milles de distance, la chaîne couverte de neige du Kouh-i-Baena, qui forme le massif central. Dans ce labyrinthe de chaînes de montagnes, de torrents qui s'y ouvrent passage, de petites plaines entrecoupées de défilés, passe « la route carros-

[1]) C'est l'opinion de Kinneir (*Geogr. Mem.*, p. 72) qui a lui-même parcouru le chemin : « this plain (celle de Babehan) is separated from the « valley of Ram Hormuz by a pass, which I conjecture to be that of the « Uxians ». Le baron Bode (*Travels in Luristan and Arabistan*, 1845, II, p. 358) a cru retrouver les défilés des Uxiens à Mal-Amir, à 12 milles environ à l'est de Dizfoul, sur un affluent du Kouran. Il ne faut pas songer à invoquer à l'appui de ce système le *quartis castris ad... Pasitigrim pervenit* de Q. Curce ou le texte de Diodore. Nöldeke (*Nachrichten der Götting. Gesellsch. der Wiss.*, 1874, n° 8) a montré comment les trois langues qui se rencontrent dans la Susiane ont produit dans la deuxième série des inscriptions cunéiformes les noms identiques de Suse, Uxiens, Cosséens — Elam, Elymaïde-Afarti.

sable (ἁμάξιτος)[1] ». Une fois sortie de ces défilés des Uxiens, elle se dirige sur Babehan, puis traverse au sud-est la plaine de Lasther, ensuite vers l'est celle de Basht, enfin celle de Fahiyan, environnée de montagnes si élevées que le village n'aperçoit le soleil que le matin et reste dans l'ombre le reste du jour. Cette vallée qui s'étend vers l'est est terminée par le rocher conique de Kelah-i-Sefid, qui, avec la forteresse placée à son sommet, intercepte complètement la route. Tels sont les défilés persiques, sur la grande route qui va à Persépolis par Shiras. Pour les éviter, il faut faire à Fahiyan un détour vers le sud et suivre, en passant par Kazeroun, le « mauvais chemin qui monte et descend à travers les rochers » jusqu'à Shiras. La marche d'Alexandre montre qu'on peut tourner ce défilé du côté du nord et que, du Tab, on peut prendre une voie plus courte que la grande route. Tout près de Babehan, il y a un chemin qui prend à gauche dans la direction du nord-est, escalade à Tang-i-tebak la terrasse voisine et paraît rejoindre la grande route à Basht ; enfin on signale encore, à Fahiyan, une autre route qui conduit directement vers le nord, dans les montagnes, et redescend de l'autre côté de Kelah-i-Sefid dans la petite plaine située derrière le fort [2].

[1]) Arrien (III, 18, 2) dit que Parménion a marché en avant avec les troupes pesamment armées et le train ὡς ἐπὶ Πέρσας ἄγειν κατὰ τὴν ἁμάξιτον τὴν ἐς Πέρσας φέρουσαν. Il ne peut entendre par là que la grande route qui a été maintes fois parcourue par des voyageurs modernes et que décrit exactement Chereffeddin, à propos de l'expédition de Timour en 1403. Le baron Bode, venant de Shiras par Kazeroun, n'a rejoint cette grande route qu'à Fahiyan, et il décrit la petite plaine de Sha-'b-bevan, qui va jusqu'à Kelah-i-Sefid. Suivant lui, il y a de Shiras à Babehan par Kazeroun 51 milles, et par Kelah-i-Sefid 37 milles (BODE, *op. cit.*, I, p. 189).

[2]) La route de Babehan à Tang-i-Tekab est décrite par STOCQUELER (*Pilgrimages*, II, p. 211), qui s'est dirigé ensuite du côté du nord. Quant à un prolongement du côté de l'est, jusqu'à Basht, à 12 farsangs de Kelah-i-Sefid, nous n'avons sur ce point, que je sache, aucun renseignement émanant de voyageurs modernes ayant vu les lieux. La carte dressée par Kiepert d'après le livre du professeur HAUSSKNECHT (*Routen im Orient*), carte que Kiepert a eu la bonté de me communiquer en épreuves, permet de reconnaître à peu près la direction de cette route de Basht sur la terrasse semée de villages qui s'étend derrière le Kouh-i-Dib, montagne haute de 10,400 pieds au-dessus du niveau de la mer. Cette même carte indique la route adoptée ci-dessus dans le texte, route par laquelle, en partant de Fahiyan, on peut contourner au nord Kelah-i-Sefid. Au-delà de Kelah-i-Sefid, on rencontre (d'après

Telles étaient les routes que pouvait choisir Alexandre, pour gagner Persépolis et Pasargade. La saison n'était rien moins que favorable; il devait y avoir déjà beaucoup de neige dans les montagnes ; puis, comme les localités étaient rares, il faudrait souvent bivouaquer, et le froid des nuits aggravait encore les fatigues d'une expédition déjà difficile en elle-même. A tout cela il faut ajouter qu'on pouvait s'attendre à rencontrer de la résistance du côté des Uxiens, et plus encore du côté d'Ariobarzane, qui s'était retranché dans les défilés les plus élevés avec des forces militaires considérables. Pourtant, Alexandre avait hâte de gagner la Perse, non pas seulement pour s'emparer du pays, des trésors de Persépolis et de Pasargade et pour s'assurer de la route qui conduit dans l'intérieur de l'Iran, mais encore et surtout afin qu'un trop long retard ne permît pas au roi de Perse de faire de grands préparatifs et de s'avancer de la Médie sur ce point, pour défendre le berceau du royaume des Perses et la Sublime Porte Achéménide derrière des passages aussi difficiles que les défilés persiques.

Alexandre s'avança donc avec son armée à travers la plaine de Susiane ; en peu de jours, il passa le Pasitigris[1] et pénétra sur le territoire des Uxiens de la vallée, qui, déjà soumis au roi de Perse et se trouvant sous la domination du satrape de la Susiane, se soumirent sans difficulté. Les Uxiens montagnards, au contraire, envoyèrent au roi des commissaires pour l'avertir qu'ils ne lui accorderaient le passage que s'il leur faisait les mêmes présents qu'ils avaient l'habitude de recevoir des rois de Perse. Plus la liberté du passage pour entrer dans la région supérieure était importante, et moins Alexandre pou-

Kinneir, p. 73) un petit plateau de 3 1/2 milles anglais de longueur ; puis viennent les défilés de Loucreab, passages longs et difficultueux, mais pourtant, à ce qu'il semble, mal disposés pour la défense. On trouve un examen critique des diverses voies qu'Alexandre a pu prendre dans l'ouvrage de Zolling (*Alexanders des Grossen Feldzug in Centralasien*. 2e édit. 1875) : l'auteur arrive à un résultat qui ne m'a pas convaincu.

[1]) τὸν Πασιτίγρην (Arrian., III, 17, 1). Q. Curce et Diodore confirment ici l'exactitude du nom donné au fleuve, en ajoutant, il est vrai, l'absurde *quartis castris*. Arrien paraît appeler Pasitigris le Kouran, même avant sa jonction avec le Dizfoul, et pays des Uxiens la plaine qui s'étend par-delà.

vait laisser ce passage entre les mains de montagnards insolents ; il leur fit donc répondre qu'ils pouvaient se rendre dans les défilés et qu'ils y trouveraient ce qui leur revenait.

Accompagné de l'*agêma*, des autres hypaspistes et de huit mille hommes environ appartenant la plupart aux troupes légères, et conduit par des Susianiens, il se dirigea pendant la nuit par un autre sentier très difficile qui était resté sans être occupé par les Uxiens[1], et il atteignit leurs villages au lever du jour ; la plupart de ceux qui y étaient restés furent massacrés dans leur lit, les maisons pillées et livrées aux flammes. Ensuite l'armée se porta en toute hâte vers les défilés où les Uxiens s'étaient réunis de tous les côtés. Alexandre envoya Cratère avec une partie de l'armée sur les hauteurs situées en arrière des gorges occupées par les Uxiens, tandis que lui-même s'avançait vers le passage avec toute la célérité possible, de sorte que les Barbares, entourés, effrayés par la rapidité de l'ennemi, privés de tous les avantages que l'étroitesse du défilé pouvait leur donner, se mirent à prendre la fuite dès que l'armée d'Alexandre s'avança en rangs serrés : beaucoup furent précipités dans les abîmes ; un plus grand nombre encore succombèrent sous les coups des Macédoniens qui les poursuivaient et surtout sous ceux des troupes de Cratère, postées sur les hauteurs vers lesquelles ils voulaient se réfugier. Alexandre voulait d'abord transporter la tribu entière des Uxiens montagnards hors de cette région, mais Sisygambis, la reine mère, intercéda pour eux ; on dit que Madatès, époux de sa nièce, avait été leur chef. A la prière de la reine-mère, Alexandre laissa ces tribus de pâtres à leurs montagnes, en leur imposant une redevance annuelle de mille chevaux, de cinq cents grosses bêtes de trait et de trente mille brebis ; ils n'avaient ni or, ni terres labourables[2].

[1]) Par conséquent, jusqu'à ce col, l'armée tout entière reste indivise : le roi tourne les défilés par une marche sur la gauche exécutée de nuit à travers les montagnes. On peut supposer que ce détour à gauche s'est effectué au lieu que Chereffeddin appelle Yaezan (suivant l'orthographe adoptée par Bode, *op. cit.*, II, 333), le Yarsoun de Kinneir, à cinq farsangs de Babehan.

[2]) Arrian., III, 17. Q. Curce (V, 3, 4) appelle *Madates... ejus regionis præfectus*, ce qui veut dire que les Uxiens de la plaine, sujets de l'empire,

Ainsi fut ouverte l'entrée des hauts plateaux, et, tandis que Parménion, avec une moitié de l'armée, c'est-à-dire avec la partie la mieux équipée de l'infanterie[1], la cavalerie thessalienne et le train, poursuivait sa marche sur la grande route, Alexandre lui-même, avec l'infanterie macédonienne, la cavalerie, les sarissophores, les Agrianes et les hommes de trait, se hâta d'atteindre les défilés persiques[2] par la route plus courte mais plus fatigante des montagnes. Quinze jours de marches forcées l'amenèrent à l'entrée de ces défilés, qu'il trouva barrés par de fortes murailles[3] ; le satrape Ariobarzane, disait-on, se tenait avec quarante mille fantassins et sept cents cavaliers dans un camp fortifié, derrière ces murs, résolu à barrer le passage à tout prix. Alexandre campa ; le lendemain matin, il s'aventura dans la gorge bordée de rochers élevés, afin d'attaquer la muraille. Il fut reçu à coups de fronde et par une grêle de traits ; on faisait rouler des masses de rochers des hauteurs voisines ; il était entouré de trois côtés par des ennemis exaspérés ; en vain quelques soldats essayèrent d'escalader les parois des rochers, la position des ennemis était inattaquable. Alexandre se retira dans son camp, à une lieue en avant du défilé[4].

lui obéissaient et qu'actuellement les Uxiens libres de la plaine avaient consenti à marcher sous ses ordres : voilà pourquoi Q. Curce (*non Madati modo ignovit*, etc., V, 3, 16) dit qu'ils étaient gouvernés par le satrape de Susiane. D'après Arrien (*Ind.*, 40), le roi essaya d'habituer ces tribus de pâtres à l'agriculture et leur bâtit des villes dans les montagnes.

[1]) Il résulte de ce passage d'Arrien (III, 18, 1) que les hoplites macédoniens des τάξεις étaient moins pesamment armés que les σύμμαχοι et les μισθοφόροι : par un autre passage (III, 23, 3), où il est dit qu'on choisit parmi les phalangites macédoniens les κουφότατοι, on voit qu'ils n'étaient pas tous aussi « pesants », et c'est dans l'armement que doit être la différence.

[2]) ἐπὶ τὰς πύλας τὰς Περσίδας (ARRIAN., III, 18, 2). Diodore (XVII, 68) dit : ἐπὶ τὰς Σουσιάδας καλουμένας πύλας, et Q. Curce (V, 3, 17) de même : *angustias quas illi Susidas pylas vocant.*

[3]) πεμπταῖος (DIODOR., XVII, 68) : *quinto die* (CURT., V, 3, 17). De Babehan à Kelah-i-Sefid il y a 35 farsangs, à peu près 27 milles. Cette route décrit vers le sud un arc considérable, dont la corde forme le chemin probable du roi et a par conséquent quelque chose comme 20 milles.

[4]) *Triginta fere stadia quæ remensi sunt* (CURT., V, 3, 23). On trouve dans Polyænos (IV, 3, 27) le même chiffre, qui s'est métamorphosé en τριακόσιοι dans Diodore (XVII, 68). Ces mêmes auteurs, ainsi que Plutarque (*Alex.*, 37), racontent en outre qu'un des prisonniers, un Lycien,

Sa position était embarrassante : ce passage était le seul chemin qui conduisît à Persépolis; il fallait le forcer, sinon ses succès allaient subir une interruption pleine de dangers ; mais contre ces remparts de rochers les plus grands efforts de l'art et du courage semblaient devoir échouer, et cependant tout dépendait de la prise de ces portes. Alexandre apprit par des prisonniers que ces montagnes étaient, pour la plupart, couvertes d'épaisses forêts ; que c'était à peine si l'on pouvait les traverser en suivant quelques sentiers dangereux et doublement fatigants en ce moment, à cause de la neige tombée sur les montagnes ; et pourtant, ce n'était que par ces sentiers qu'on pouvait tourner le défilé et parvenir sur le terrain dont Ariobarzane avait pris possession. Alexandre se résolut à cette expédition, qui fut peut-être la plus périlleuse de sa vie.

Cratère resta dans le camp avec sa phalange, celle de Méléagre, une partie des archers et cinq cents hommes de la cavalerie, avec la consigne de cacher à l'ennemi le partage de l'armée par des feux de garde et autres moyens, puis de se précipiter contre la muraille avec toute la vigueur possible, dès qu'il entendrait résonner les trompettes macédoniennes sur les montagnes de l'autre côté. Alexandre lui-même se mit en route pendant la nuit, avec les phalanges d'Amyntas, de Perdiccas, de Cœnos [1], les hypaspistes, les Agrianes, une partie des hommes de trait et le plus grand nombre des cavaliers conduits par Philotas, et, par une marche très fatigante de plus de deux milles, il atteignit le sommet des hauteurs couvertes d'une neige épaisse. Le lendemain matin, il était de l'autre côté ; à sa droite s'étendait la chaîne de montagnes qui se terminait au défilé et au camp de l'ennemi ; en face, la vallée qui s'élargit pour former la plaine de l'Araxe, où passe la route de Persépolis ; en arrière, les hautes montagnes qu'il

fournit des renseignements sur les chemins qui traversent la montagne. Le camp d'Alexandre devait être dans la vallée de Sha-'b-bevan, que décrit Bode (*op. cit.*, p. 243).

[1]) Q. Curce (V, 4, 20) cite aussi Polysperchon. Comme le nom de ce dernier ne figure pas dans Arrien, on peut supposer qu'il était parti avec Parménion comme chef des hoplites les plus pesamment armés. Cependant le fait est trop douteux pour qu'on puisse édifier là-dessus de plus amples conjectures.

venait de franchir avec tant de peine et qui, en cas d'insuccès, allaient peut-être lui rendre le salut impossible. Après avoir accordé un instant de repos à ses troupes, Alexandre les partagea : Amyntas, Cœnos, Philotas, avec leurs corps, reçurent l'ordre de descendre dans la plaine, tout à la fois pour aller jeter un pont sur le fleuve qui croisait la route de Persépolis [1] et pour barrer aux Perses, s'ils étaient vaincus, la retraite sur cette ville : pour lui, il s'avança à droite vers le défilé avec ses hypaspistes, le régiment de Perdiccas, l'escorte des cavaliers, une tétrarchie de la cavalerie [2], les hommes de trait et les Agrianes. Cette marche, extrêmement pénible, était rendue plus pénible encore par les taillis des montagnes, par une violente tempête et l'obscurité de la nuit. Avant le lever du jour, il atteignit les premiers avant-postes des Perses, dont les soldats furent massacrés ; on s'approcha ensuite des seconds, d'où un petit nombre de gardes seulement s'échappèrent jusqu'à la troisième ligne : celle-ci prit la fuite avec eux, non pas vers le camp, mais dans les montagnes.

Dans le camp des Perses, on ne soupçonnait rien de ce qui se passait ; on croyait les Macédoniens en bas, devant la vallée, et, par ce mauvais temps d'hiver, chacun se tenait renfermé sous sa tente, persuadé que l'ouragan et la neige devaient rendre l'attaque impossible à l'ennemi ; aussi tout était paisible dans le camp lorsque tout à coup, à la première heure, on entendit retentir à droite sur les hauteurs les trompettes macédoniennes, tandis qu'au pied des montagnes, du fond de la vallée, leur répondait le cri d'attaque. Déjà Alexandre était sur les derrières des Perses, pendant que Cratère, remontant

1) τὸν ποταμὸν ὃν ἐχρῆν περᾶσαι ἰόντα ἐπὶ Πέρσας (c'est-à-dire Persépolis) γεφυροῦν ἐκέλευσεν (ARRIAN., III, 18, 6). Je crois avec KIEPERT (*Index* de l'Arrien de Sintenis, s. v.) qu'il s'agit de l'Araxe (Bend-emir), fleuve que, d'après Strabon (XVII, p. 729), Alexandre πρὸς αὐτῇ τῇ Περσεπόλει διέβη. Quant au Tab, il ne pouvait en être question que d'après les anciennes cartes, celles d'OUSELY, de KER PORTER, qui font remonter toute la route de Babehan dans la vallée du Tab, tandis que cette route, suivant des renseignements plus récents, franchit plusieurs torrents coulant vers le sud.

2) C'est une expression qu'Arrien n'emploie nulle part ailleurs ; elle s'explique par le fait que les huit *iles* de la cavalerie étaient partagées chacune en deux *loches*, et l'ensemble de la cavalerie en quatre *hipparchies*, dont chacune contenait par conséquent quatre loches.

la vallée, commençait l'attaque et forçait facilement les défilés mal gardés. Ceux qui s'enfuyaient de là allaient tomber sous le fer du roi qui poussait en avant ; s'ils retournaient aux positions qu'ils avaient abandonnées, ils les trouvaient déjà occupées par une troisième troupe, car Ptolémée avait été laissé avec trois mille hommes pour fondre de ce côté sur l'ennemi. Ainsi, de tous les côtés, les Macédoniens venaient se rejoindre dans le camp où commença un horrible massacre : les fuyards se précipitaient sur les glaives des Macédoniens ; un grand nombre roulaient dans les précipices; tout était perdu : Ariobarzane se fraya un passage ; il s'enfuit avec un petit nombre de cavaliers dans les montagnes, et se dirigea au nord par des routes inconnues vers la Médie, sa patrie.

Après un repos qu'il ne prolongea guère, Alexandre se mit en marche vers Persépolis. Tandis qu'il était en route, il reçut, paraît-il, une lettre de Tiridate, qui avait la garde du Trésor royal et qui l'avertissait de se hâter, car autrement le Trésor serait pillé [1]. Afin d'atteindre la ville plus rapidement, Alexandre, laissant l'infanterie, se lança en avant avec la cavalerie, et, au point du jour, il arriva au pont que l'avant-garde avait déjà jeté. Il avait marché si vite qu'il précéda presque la nouvelle du combat ; son arrivée inattendue rendit impossible toute résistance et tout désordre : il prit possession de la ville, des palais et des trésors sans aucune difficulté. Pasargade [2], et avec elle de plus grands trésors encore, tomba aussi rapidement aux mains du vainqueur. On y trouva

[1]) CURT., V, 5, 2. DIODOR., XVII, 69. Le roi pouvait bien accorder à ses troupes surmenées un petit moment de repos (*eodem loco quo hostium copias fuderat, castra communivit.* CURT., V, 5, 1), attendu que la colonne détachée en avant-garde assurait la voie et le passage de l'Araxe.

[2]) L'emplacement de Pasargade est toujours matière à discussion (cf. SPIEGEL, *op. cit.*, II, p. 617). Les combinaisons d'OPPERT, exposées dans l'ouvrage de Spiegel, paraissent confirmées par l'énumération que fait Strabon (XVIII, p. 729) des cours d'eau franchis par Alexandre, car le Cyros, qui arrose Pasargade, y est cité avant l'Araxe (Bend-emir) : de même, lorsqu'Alexandre revient de l'Inde, il semble bien que Pasargade soit au sud de Persépolis. L'assertion de Pline (VI, 26, § 99 ed. Detlefs.) : *flumen Sitioganus quo Pasargadas septimo die navigatur*, est sans contredit le résultat de quelque erreur, attendu que pas un fleuve de ce pays n'est navigable de façon à pouvoir être remonté sept jours durant.

entassés plusieurs milliers de talents d'or et d'argent, un nombre infini de tissus de prix et de choses précieuses. On raconte qu'il fallut dix mille paires de mulets et trois mille chameaux pour les emporter [1].

En prenant ces richesses improductives pour les rendre aux relations commerciales des peuples auxquels elles avaient été soustraites depuis si longtemps, Alexandre enlevait à l'ennemi son moyen le plus important de domination ; mais la possession de tout ce territoire était plus importante encore, car c'était là le véritable foyer de la royauté perse. C'était dans la vallée de Pasargade que Cyrus avait abattu la puissance des Mèdes, et, en souvenir de la grande victoire, il y avait établi sa cour, ses palais et son tombeau. Ce tombeau était, au milieu des monuments les plus luxueux qu'il y eût sur terre, une simple grotte creusée dans le rocher, où de pieux mages offraient des sacrifices et priaient chaque jour. Plus riche encore en somptueux édifices était la plaine de Persépolis, qui se prolonge en remontant à l'est et à l'ouest, avec les vallées de l'Araxe et du Médos. Darius fils d'Hystaspe, le premier qui demanda la terre et l'eau aux Hellènes et réduisit Alexandre le Philhellène au rôle de satrape perse, y avait été élevé à la dignité de Grand-Roi après le faux Smerdès ; il y avait élevé son palais, son portique et son tombeau ; beaucoup de ses successeurs avaient rempli la vallée rocheuse du Bendemir de nouveaux et splendides édifices, de rendez-vous de chasse, de paradis, de palais, de sépultures royales ; la Porte royale des « Quarante colonnes », le fier édifice assis à même le rocher sur sa triple terrasse, les statues colossales de taureaux, de lions, de licornes placées à l'entrée, en un mot, un ensemble gigantesque de constructions de la plus grande magnificence et d'une hauteur prodigieuse ornaient l'enceinte sacrée que les peuples de l'Asie honoraient comme le lieu de la consécration des rois, l'endroit où on leur rendait hommage, le foyer et le point central du puissant royaume. Maintenant le royaume était détruit ; Alexandre était assis sur

[1]) D'après Diodore, Q. Curce et Plutarque (*Alex.*, 37). Q. Curce (V, 6, 9) et Diodore (XVII, 71) estiment le total des trésors à 120,000 talents : Arrien (III, 18, 10) ne fixe pas de chiffre.

le trône de ce même Xerxès qui jadis avait déployé sa tente orgueilleuse sur le rivage du golfe de Salamine et dont la main criminelle avait incendié l'acropole d'Athènes, qui avait détruit les temples des dieux et les tombeaux des morts. Maintenant le roi de Macédoine, le général de la Ligue hellénique, était le maître dans ces cités royales, dans ces palais ; il semblait maintenant que le temps fût venu de venger les anciennes injures et d'apaiser et les dieux et les morts dans l'Hadès ; c'était ici, dans ce foyer de la splendeur persique, qu'on devait user de représailles et faire expier la faute passée ; c'est là qu'on devait donner aux peuples de l'Asie la preuve visible que cette puissance qui les avait asservis jusqu'alors était bien tombée et morte, qu'elle était détruite pour toujours[1]. Les preuves ne manquent pas pour montrer qu'Alexandre, en donnant l'ordre de mettre le feu[2] aux lambris de cèdre du palais royal, n'agissait pas sous l'influence d'un moment de surexcitation, mais avec calme et après réflexion. Parménion avait été d'un autre avis ; il avait conseillé au roi d'épargner le superbe édifice qui était maintenant sa propriété, et de ne pas froisser les Perses en détruisant les monuments de leur ancienne grandeur et de leur magnificence d'autrefois ; mais le roi pensa que la mesure qu'il avait en vue était utile et nécessaire. Voilà comment une partie du palais

[1]) Clitarque, le Ségur d'Alexandre, qui a fait des histoires avec un talent exceptionnel, mais aux dépens de l'histoire, ne tarit pas en anecdotes spirituelles sur cet hiver passé à Persépolis. Ces Grecs qui, vieillis, mutilés, marqués au fer rouge, pleins de honte et de désespoir, viennent à la rencontre du roi, l'ordre de mettre les habitants à mort, le festin du roi, enfin cette danseuse athénienne Thaïs, qui, surexcitée par la danse, prend un brandon sur l'autel et le lance dans le palais, entraînant à sa suite Alexandre et ses amis enivrés par les fumées du vin et la joie du triomphe, ce sont là autant de contes qui, puisés à la même source, ont été répétés par toute une série d'écrivains postérieurs, si souvent et avec une telle assurance qu'ils ont fini par prendre avec le temps un caractère de certitude historique.

[2]) PLUT., *Alex.*, 38. Après avoir mentionné brièvement les historiettes énumérées dans la note précédente, Plutarque ajoute : οἱ μὲν οὕτω ταῦτα γενέσθαι φασὶν, οἱ δὲ ἀπὸ γνωμῆς. Arrien (III, 18, 11) dit que Parménion chercha à empêcher l'incendie (Παρμενίωνος σώζειν συμβουλεύοντος). Il blâme aussi pour son compte l'acte d'Alexandre : ἀλλ' οὐδ' ἐμοὶ δοκεῖ σὺν νῷ δρᾶσαι τοῦτό γε 'Αλέξανδρος οὐδὲ εἶναί τις αὕτη Περσῶν τῶν πάλαι τιμωρία (III, 18, 12).

de Persépolis s'écroula dans les flammes; puis le roi donna l'ordre d'éteindre le feu [1].

Peut-être cet incendie du palais fit-il partie des fêtes d'une sorte d'intronisation qu'Alexandre semble avoir célébrée. On raconte que Démaratos de Corinthe, lorsqu'il vit Alexandre assis sur le trône du Grand-Roi et sous le baldaquin doré, s'écria : « De quelle joie ne sont-ils pas privés, ceux qui n'ont pas assez vécu pour voir un tel jour ! »

On doit encore prendre en considération un second *peut-être*, qui n'est pas sans importance pour juger sous tous les points de vue Alexandre et sa conduite.

Ce qui se passa à Persépolis était comme la déclaration solennelle que la puissance des Achéménides avait cessé d'exister et la prise de possession formelle du trône déclaré vacant ; on doit donc se demander si c'était enfin, ou si c'était déjà le moment de prononcer, sous une forme symbolique aussi significative, l'irrévocable mort du passé, et d'exécuter la sentence. Si la bataille de Gaugamèle avait définitivement brisé la puissance des Perses, pourquoi Alexandre avait-il attendu une demi-année pour accomplir un acte auquel la ville cosmopolite de Babylone ou celle de Suse, qui servait de résidence royale, se seraient tout aussi bien prêtées que Persépolis ? ou bien, s'il l'avait différé parce qu'après cette victoire, après la prise de Babylone et de Suse, ce qu'il avait accompli ne lui semblait pas encore suffisant, l'occupation militaire et politique de la Perse proprement dite était-elle donc un fait d'une si grande importance, alors que la Médie avec Ecbatane était encore aux mains de Darius, qui gardait ainsi et les vastes territoires du nord et de l'est du royaume, et le plus court chemin pour gagner le Tigre, et la grande route royale de Suse à Sardes, et la possibilité pour une armée formée en Médie avec les masses des cavaliers de l'Orient de couper la ligne si longue et si peu gardée qui tenait Alexandre en communication avec les satrapies de l'ouest et avec l'Europe ?

Les documents que nous avons sous les yeux ne sont pas de

[1]) C'est ce que dit expressément Plutarque (*Alex.*, 38) : ὅτι δ' οὖν μετενόησε ταχὺ καὶ κατασβέσαι προσέταξεν ὁμολογεῖται.

telle nature que nous puissions nous attendre à y trouver tout ce qui est essentiel ; ils sont assez prolixes lorsqu'il s'agit de porter un jugement moral sur Alexandre ; ils nous donnent à peu près assez de détails sur ses opérations militaires pour nous en faire connaître l'enchaînement sommaire ; mais sur ses actes politiques, sur les motifs qui le déterminaient et sur le but qu'il voulait atteindre, ils ne nous disent rien ou presque rien : c'est sur la foi des informations qu'ils nous donnent qu'on a pu se figurer qu'Alexandre avait passé l'Hellespont avec le plan très simple de marcher jusqu'au fleuve encore inconnu du Gange et jusqu'à la mer, non moins inconnue, où il se jette à l'Orient.

La réponse qu'Alexandre, après la bataille d'Issos, avait faite aux propositions tout à la fois mesquines et orgueilleuses du Grand-Roi montre qu'il croyait un traité de paix possible ; elle avait indiqué sous quelle forme et sur quelle base. La prétention qu'il émettait dans cette réponse résultait des circonstances et de l'ensemble des faits historiques qui avaient précédé. Les prédécesseurs de Darius avaient jadis contraint le roi de Macédoine à se soumettre à leur souveraineté, à être leur satrape ; ils avaient exigé des États helléniques la terre et l'eau ; ils n'avaient pas cessé de se considérer comme les maîtres-nés des Hellènes et des Barbares de l'Europe ; dans la paix d'Antalcidas et en vertu de cet acte, ils avaient donné aux États helléniques des « ordres » imposant l'obéissance ; tandis que le roi Philippe combattait contre Périnthe et Byzance, ils avaient, sans aucun égard, envoyé des troupes contre lui, comme s'il ne tenait qu'à eux d'étendre la main sur le monde hellénique et de s'interposer quand et comme il leur plaisait. La prétention à la « monarchie de l'Asie » était innée chez les Perses, et ils étendaient cette prétention à la suzeraineté jusque sur le monde hellénique, de sorte que le but de la guerre en vue de laquelle Alexandre s'était fait le généralissime des Macédoniens et des Hellènes ne pouvait avoir d'autre but que de mettre, pour toujours et d'une façon radicale, un terme à cette prétention du Grand-Roi. Après la bataille d'Issos, Alexandre n'avait opposé aux propositions de Darius qu'une seule et unique exigence : la reconnaissance

que ce n'était plus Darius, mais Alexandre qui était maître et roi de l'Asie [1] ; pour obtenir cette reconnaissance, il était prêt à faire des concessions à son adversaire vaincu, à lui accorder, telle est à peu près l'expression, toutes les demandes dont celui-ci lui montrerait la justice [2]; au cas où il refuserait cette reconnaissance, il pouvait s'attendre à une nouvelle bataille. Placé dans une telle alternative, Darius avait préféré continuer la lutte ; il avait perdu la seconde grande bataille, et avec elle le large territoire qui s'étend depuis la mer jusqu'à la chaîne de montagnes qui forme la frontière de l'Iran. Ne devait-il pas être convaincu maintenant qu'il était incapable de se mesurer avec la puissance d'Alexandre ? Est-ce que chaque pas fait en avant par Alexandre ne montrait pas qu'il était bien en fait ce qu'il voulait être officiellement, seigneur et maître en Asie, et qu'il n'y avait plus de puissance capable de l'empêcher de faire ce qu'il voulait? Darius pouvait-il douter encore qu'il lui fallait plier et faire sa soumission s'il voulait encore sauver quelque chose et recouvrer les gages, si chers pour lui, qui étaient entre les mains de son adversaire victorieux?

Après la journée de Gaugamèle, Alexandre a dû s'attendre à voir Darius lui envoyer des ambassadeurs pour lui soumettre des propositions plus acceptables que celles faites après la bataille d'Issos et s'incliner devant le fait accompli ; il est possible même que le roi, ne trouvant pas convenable de prendre directement l'initiative, ait fait comprendre à la reine-mère, à la prière de laquelle il avait pardonné aux Uxiens, qu'il était disposé à prêter l'oreille à des offres pacifiques venant de son fils. Maintenant encore, il pouvait être dans l'intention d'accorder à son adversaire vaincu, en échange de la reconnaissance du transfert effectif de la puissance, une paix qui lui eût fait recouvrer un royaume, des sujets et sa famille. Ce qu'Alexandre possédait, cette étendue de territoire allant de la mer à la ceinture de montagnes qui enclôt l'Iran, formait un ensemble

1) ἐμοῦ τῆς Ἀσίας ἁπάσης κυρίου ὄντος — et plus loin : παρ' ἐμὲ ὡς βασιλέα τῆς Ἀσίας πέμπε μηδὲ ἃ βούλει ἐξ ἴσου ἐπέστελλε, ἀλλ' ὡς κυρίῳ ὄντι τῶν σῶν φράζε εἴ του δέῃ (Arrian., II, 14, 8-9).

2) ἐλθὼν δὲ πρός με τὴν μητέρα καὶ τὴν γυναῖκα καὶ τοὺς παῖδας καὶ εἰ ἄλλο τι ἐθέλεις αἴτει καὶ λάμβανε· ὅ τι γὰρ ἂν πείθῃς ἐμὲ, ἔσται σοι (Arrian., II, 14, 8).

considérable et même, sous le rapport de la population, un tout suffisamment homogène, assez grand et assez riche pour que ce territoire, réuni en un royaume avec la Macédoine et la Grèce, fût la puissance maîtresse de l'Asie, ce royaume étant de plus, par ses côtes, assez voisin de l'Occident pour avoir encore l'empire de la Méditerranée, dont on avait posé, en fondant Alexandrie, la première assise et la pierre angulaire. Un traité de paix en ce sens aurait scellé l'œuvre des armes victorieuses par l'acquiescement de celui qui avait succombé sous leurs coups.

Telle est la ligne hypothétique qu'il semble convenable de tracer pour marquer la lacune qui existe dans nos documents; les événements qui eurent lieu à Persépolis prennent un caractère plus accentué, si l'on complète ainsi cette lacune par la pensée. Alexandre ayant désiré recevoir des propositions de paix, les ayant attendues pendant des mois, et ces propositions n'étant pas venues même après la chute de Suse, même après que les défilés persiques eurent été forcés, après l'occupation des antiques cités royales, il n'y avait plus qu'à abandonner enfin l'espoir d'arriver à une solution par voie de traité, et à accomplir l'acte par lequel la puissance des Achéménides était déclarée déchue et la prise de possession du trône d'Asie proclamée.

Telle était la sentence que devaient exécuter les prochaines opérations militaires.

---

# CHAPITRE QUATRIÈME

Départ de Persépolis. — Darius se retire d'Ecbatane . — Il est massacré. — Alexandre en Parthie. — Entreprise de Zopyrion; soulèvement de la Thrace; levée de boucliers d'Agis, sa défaite; apaisement de la Grèce.

Pendant quatre mois, Alexandre s'attarda dans les cités royales de la Perse. Son but n'était pas seulement de laisser reposer son armée; il doit y avoir du vrai dans ce que rapportent les auteurs de second ordre, à savoir que, pendant ces mois d'hiver, Alexandre fit des expéditions contre les montagnards voisins, gens habitués aux rapines, afin d'assurer le pays contre leurs incursions. Il s'agissait notamment des Mardes [1],

[1]) Q. Curce est le seul qui donne des détails sur cette expédition; mais il se contente de quelques exagérations pittoresques, de sorte qu'on ne voit ni la direction ni la marche de l'entreprise : il en parle avant l'incendie de Persépolis et la place *sub ipsum Vergiliarum sidus* (Curt., V, 6, 12). Les Pléiades se couchent le matin en novembre, le soir au commencement d'avril : elles se lèvent le matin en mai, le soir en septembre : le seul moment qui pourrait convenir serait le coucher du soir en avril ; mais alors, l'année serait, ce semble, trop avancée, car on serait au commencement du printemps. Q. Curce paraît avoir imaginé cette référence aux Pléiades pour donner, avec une phrase à la mode, un certain relief au paysage d'hiver qu'il veut décrire. A propos de cette expédition, Diodore (XVII, 73) dit simplement qu'après l'incendie de Persépolis, Alexandre attaqua les autres villes de la Perse et les prit, les unes par la douceur, les autres de vive force. Arrien (*Ind.*, 40) rapporte que toutes ces tribus pillardes des montagnes, les Uxiens, Mardes, Cosséens, furent battues en hiver, saison où elles se croyaient le plus en sûreté dans leurs montagnes. Il semble que l'habitat de ces Mardes était dans les montagnes au sud de la Perse, car celles de l'ouest étaient occupées par les Uxiens, celles du nord par les Cosséens. De plus, Hamdoulla (dans Ousely, III, p. 366) raconte que Firouzabad était une ancienne ville, détruite par Alexandre, qui s'était appelée jadis Khour (*Cyropolis regio ibi maritima*. Plin., VI, 26). Strabon (XI, p. 524. XV, p. 727) remarque qu'il y avait des Mardes dans ces régions, et non pas seulement dans les monts Caspiens.

qui jusqu'alors avaient vécu, comme les Uxiens, dans une indépendance presque complète. Alexandre les obligea à se soumettre, en faisant des expéditions fort pénibles dans les vallées de leurs montagnes, au milieu de la neige. La satrapie de Caramanie, dont Alexandre dut s'approcher dans cette expédition, se soumit, et le satrape Aspastès [1] fut confirmé dans sa charge. Déjà la satrapie de Perse avait été confiée au noble Phrasaorte, fils de ce Rhéomithrès qui avait trouvé la mort à la bataille d'Issos. Nos documents n'établissent pas d'une manière suffisante qu'une garnison de 3,000 hommes ait été placée à Persépolis, ni qu'on ait reçu un renfort de 5,000 fantassins et 1,000 cavaliers dans cette ville, ou plus loin, pendant qu'on était en marche [2]. On pouvait être aux derniers jours d'avril lorsqu'enfin on se mit en route pour la Médie, où Darius s'était refugié avec le reste de l'armée battue à Arbèles.

Après sa défaite, Darius s'était retiré sur Ecbatane à travers les montagnes de la Médie. Il avait l'intention d'y attendre ce qu'Alexandre allait entreprendre et, dès que celui-ci se mettrait à sa poursuite, de s'enfuir dans le nord de son royaume en dévastant tout sur son passage, afin qu'Alexandre ne pût le poursuivre. A cet effet, il avait déjà envoyé la caravane de son harem et l'attirail de sa cour, ses trésors et ses objets précieux à l'entrée des défilés caspiens, du côté de Ragæ, afin de ne pas être embarrassé si une fuite précipitée devenait nécessaire. Cependant, les mois se succédaient sans que même un corps d'éclaireurs ennemis se montrât dans les défilés du mont Zagros ou sur la frontière intérieure de la Médie. Ariobarzane, l'héroïque défenseur des défilés persiques, arriva alors à Ecbatane ; on pouvait maintenant attendre les Macédoniens par le sud-est, mais aucun ennemi ne se montra. Les trésors de Persépolis et de Pasargade avaient-ils peut-être plus de charmes pour le vainqueur que de nouveaux combats ? les délices nouvelles et énervantes de l'Orient ne le retenaient-elles pas enchaîné, lui et sa présomptueuse armée ? Darius se voyait

[1]) CURT., IX, 10, 21. Arrien ne mentionne pas ce personnage.

[2]) Les deux renseignements émanent de Q. Curce (V, 5, 11 : 7, 30) ; il cite le commandant de la citadelle Nicarchide, et le chef des troupes fraîches, l'Athénien Platon.

encore entouré de troupes fidèles, de princes magnanimes; il avait avec lui l'élite de la noblesse des Perses, la chiliarchie, que conduisait Nabarzane; il avait Atropatès de Médie, Autophradate de Tapurie, Phrataphernc d'Hyrcanie et de Parthie, Satibarzane d'Arie, Barsaëntès d'Arachosie et de Drangiane, Bessos, le hardi Bactrien, parent du Grand-Roi, à la tête de trois mille cavaliers bactriens qui s'étaient enfuis avec lui de la dernière bataille; on voyait encore à Ecbatane le frère du Grand-Roi, Oxathrès, et le vieil Artabaze, l'ami dévoué de Darius et peut-être l'homme le plus estimable de tout le royaume des Perses, était là avec ses fils: il faut encore ajouter Bisthanès, fils du Grand-Roi Ochos, et Artabélos, fils de ce Mazæos qui avait passé à l'ennemi et avait été fait satrape de Babylone. Darius avait encore un reste de ses bataillons de mercenaires helléniques, sous la conduite du Phocidien Patron; il attendait l'arrivée de plusieurs milliers de Cadusiens et de Scythes; on pouvait encore une fois appeler aux armes les peuples de la Bactriane et de l'Ariane, pour les réunir à Ecbatane autour de la personne du Grand-Roi et pour défendre la partie orientale de l'empire : la Médie offrait assez de positions où l'on pouvait se défendre ; par exemple, les portes caspiennes, par où l'on entrait dans les satrapies du nord et de l'est, pouvaient être facilement défendues contre un ennemi supérieur et l'arrêter longtemps. Darius résolut de tenter encore une fois le sort des armes et, avec l'armée qu'il pouvait réunir avant l'arrivée d'Alexandre, d'empêcher l'ennemi de s'avancer plus loin. Par les ambassadeurs de Sparte et d'Athènes qui étaient dans le camp royal, il pouvait avoir appris l'impression profonde que la bataille de Gaugamèle avait produite dans l'Hellade, la surexcitation dans laquelle était le parti anti-macédonien; il savait sans doute que beaucoup d'États avaient déjà fait alliance avec Sparte ou n'attendaient que le premier succès du roi Agis pour se détacher de la Ligue de Corinthe, enfin qu'il se préparait en Grèce une révolution qui forcerait bientôt Alexandre à quitter l'Asie [1]. Darius pou-

[1]) Arrien (III, 19, 1) rapporte que l'intention de Darius, si Alexandre était resté à Babylone et à Suse, était de αὐτοῦ προσμένειν καὶ αὐτὸς ἐν Μήδοις εἰ δή τι νεωτερισθείη τῶν ἀμφ' Ἀλέξανδρον.

vait espérer que la fin de ses infortunes n'était plus éloignée.

Déjà Alexandre s'approchait. La Paraetacène, c'est-à-dire la contrée située entre la Perse et la Médie, avait fait sa soumission, et la satrapie en avait été donnée à Oxathrès, fils du satrape de la Susiane Aboulitès. A la nouvelle que Darius attendait l'attaque sous les murs d'Echatane, à la tête d'une armée considérable de Bactriens, de Grecs, de Scythes, de Cadusiens, Alexandre accéléra sa marche afin d'atteindre l'ennemi aussitôt que possible [1]. Pour avancer plus rapidement, il laissa les bagages en arrière avec des troupes suffisantes pour les protéger, et, après douze jours de marche, il entra sur le territoire de la Médie. Il apprit alors que les Cadusiens et les Scythes que Darius attendait n'étaient pas arrivés, et que le Grand-Roi, pour différer une rencontre décisive, se préparait déjà à se retirer vers les portes caspiennes, où l'on avait envoyé d'avance les femmes, les chariots et les provisions. La hâte d'Alexandre redoubla : il voulait tenir en son pouvoir la personne même de Darius, pour mettre fin à toute compétition ultérieure au trône de Perse. Comme il n'était plus qu'à trois journées d'Ecbatane, Bisthanès, fils du roi Ochos, un de ceux qui jusqu'ici avaient suivi le Grand-Roi, arriva dans le camp macédonien ; il confirma le bruit que Darius s'était enfui plus loin, qu'il était parti d'Ecbatane depuis cinq jours, emportant avec lui les trésors de la Médie, qui montaient à sept mille talents environ, et accompagné d'une armée de six mille fantassins et de trois mille chevaux [2].

[1]) Le chemin qu'a pris Alexandre devait mener, en passant par le col d'Ourtchiny (OUSELY, III, p. 567 : *climax Megale*. PLIN., V, 26 [§ 114 Detl.]), du côté d'Isfahan ou Aspadana (cf. OUSELY, III, p. 5), qui paraît avoir été le chef-lieu de la satrapie de Paraetacène (SPIEGEL, *op. cit.*, II, p. 528). Le chemin qui reste à faire pour atteindre Ecbatane ou Hamadan ne doit pas s'être écarté beaucoup de la route actuelle, car on dit : δωδεκάτῃ ἡμέρᾳ ἐς Μηδίαν ἀφικνεῖται (ARRIAN., III, 19, 3), c'est-à-dire probablement à la frontière de la satrapie de Médie. Or, d'après OUSELY (II, p. 457), il y a de Mayn, la partie nord de la plaine de Persépolis, jusqu'à Isfahan 36 farsangs, c'est-à-dire 42 milles.

[2]) Ces trésors d'Ecbatane sont mentionnés également par les auteurs orientaux (Voy. *Extraits et Notices*, II, p. 501). Les chiffres attribués ci-dessus à l'effectif des troupes qui accompagnent Darius sont ceux d'Arrien (III, 19, 6) : Q. Curce parle de 30,000 hommes d'infanterie légère, 4,000 Grecs et 3,500 cavaliers, Bactriens pour la plupart.

Alexandre se porta rapidement sur Ecbatane [1], et bientôt il eut pris dans cette ville les dispositions nécessaires. Tous les Thessaliens et autres alliés qui ne voulaient pas rester plus longtemps au service furent renvoyés dans leur pays, avec solde entière et une gratification de deux mille talents; mais il y en eut un grand nombre qui restèrent [2]. Le Perse Oxydatès, que Darius avait précédemment condamné à Suse à la réclusion perpétuelle et qui, délivré par Alexandre, semblait doublement digne de confiance, fut nommé satrape de Médie à la place d'Atropatès, qui était avec Darius. Parménion fut chargé de transporter les trésors pris en Perse dans la forteresse d'Ecbatane, et de les remettre entre les mains d'Harpale, qui en reçut l'administration et commença par retenir six mille Macédoniens avec le nombre nécessaire de cavaliers et de troupes légères pour les garder. Après lui avoir remis les trésors, Parménion devait marcher, avec les mercenaires, les Thraces et autres troupes, vers l'Hyrcanie, en passant à côté du pays des Cadusiens. Clitos, qui était resté malade à Suse, reçut l'ordre de conduire, aussitôt que sa santé le permettrait, les six mille hommes qui étaient restés provisoirement près d'Harpale dans la Parthie, afin d'y opérer sa jonction avec la grande armée. Alexandre, avec le reste des phalanges, la cavalerie macédonienne, la cavalerie mercenaire d'Érigyios, les sarissophores, les Agrianes et les archers, se mit en toute hâte à la poursuite de Darius. En onze jours d'une marche à toute vitesse, pendant laquelle un grand nombre d'hommes et de chevaux restèrent sur la route, il atteignit Ragæ, d'où il lui restait huit milles d'une marche plus pénible encore pour atteindre l'entrée des portes caspiennes ; mais la nouvelle que Darius était déjà de l'autre côté de ce défilé et qu'il avait une avance considérable sur la route de la Bactriane, ainsi que l'épuisement de ses

[1]) D'après Q. Curce (V, 13, 1), Alexandre n'aurait pas du tout passé par Ecbatane : il aurait marché droit aux défilés de Tabæ (Sava).

[2]) Ce qui jette un jour sur l'organisation de l'armée, c'est que Epocillos — avec un piquet de cavalerie, puisque les cavaliers rapatriés avaient vendu leurs chevaux — conduisit à la mer la colonne des libérés, et que Ménès, gouverneur de Syrie, Phénicie et Cilicie, reçut ordre de tenir prêtes des trirèmes devant les transporter en Eubée.

propres troupes contraignit le roi à se reposer quelques jours à Ragæ [1].

Dans le même temps, Darius établissait son camp avec sa suite à quelques jours de marche à l'est des défilés caspiens. Il avait à peine vingt milles d'avance, et il pouvait se convaincre d'abord que, vu la rapidité effrayante avec laquelle Alexandre le poursuivait, il lui serait impossible d'atteindre la Bactriane, et ensuite que, s'il fallait absolument combattre, il devait ralentir sa marche autant que possible, afin que ses soldats pussent se trouver frais et dispos en face d'un ennemi épuisé par la poursuite. Déjà dans la colonne perse un grand nombre de déserteurs étaient passés du côté d'Alexandre, et il était à craindre que, si l'on continuait à fuir, le nombre des défections ne fît qu'augmenter. Darius convoqua les grands de son entourage et leur fit part de l'intention où il était de ne pas éviter plus longtemps une rencontre avec les Macédoniens, et de tenter une fois encore le sort des armes. Cette déclaration du Grand-Roi fit une profonde impression sur l'assemblée : la plupart de ces hommes étaient découragés par l'infortune, et l'on considérait avec effroi la perspective d'un nouveau combat ; ceux qui étaient décidés à tout sacrifier pour leur roi formaient le petit nombre. Artabaze était de ceux-là. Nabarzane le chiliarque lui tint tête ; il déclara que la nécessité présente l'obligeait d'employer de dures expressions : « Combattre ici était, disait-il, le plus sûr moyen de tout perdre ; il fallait fuir plus loin dans l'est et préparer une nouvelle armée ; mais les peuples n'avaient plus confiance dans la fortune du roi ; il n'y avait plus qu'un seul moyen de salut : Bessos avait un grand prestige aux yeux des peuples de l'Orient ; les Scythes et les Indiens lui étaient attachés ; il était membre de la famille royale ; le roi pourrait lui céder la tiare jusqu'à ce que l'ennemi fût terrassé ». Le Grand-Roi tira son poignard de sa ceinture, et Nabarzane n'eut que le temps de s'enfuir : il se hâta de se séparer du camp royal avec sa troupe de Perses : Bessos le suivit avec les troupes bactriennes. Tous deux

[1]) La situation de Ragæ a été déterminée avec précision par les investigations consciencieuses d'OUSELY : ce voyageur a trouvé les vastes ruines qui en restent à deux bonnes heures au sud-est de Téhéran.

agissaient de concert, d'après un plan longuement mûri; Barsaëntès de Drangiane et d'Arachosie fut facilement gagné, et les autres satrapes des provinces de l'est semblèrent sinon s'unir ouvertement à eux, du moins plus prêts à faire cause commune avec eux qu'à suivre leur devoir. Aussi Artabaze conjura le roi de ne pas se laisser emporter par sa colère, car les plus grandes forces militaires étaient du côté des mutins; sans eux on était perdu, et il devait, lui dit-il, en leur accordant une grâce qu'ils ne méritaient pas, les ramener à la fidélité ou à l'apparence de l'obéissance. Pendant ce temps, Bessos avait essayé de déterminer les troupes perses à se mettre en marche vers la Bactriane; mais elles s'effrayaient encore à la pensée d'une trahison ouverte et ne voulaient pas fuir sans le roi. Le plan de Bessos semblait échouer : il n'en fut que plus opiniâtre à le poursuivre; il dépeignit aux soldats le danger dans lequel le Grand-Roi se précipitait, et il les familiarisait avec l'idée d'un crime qui seul pouvait être le salut. Ce fut alors qu'Artabaze parut ; il apportait la nouvelle que le roi pardonnait à Nabarzane ses paroles inconsidérées et à Bessos sa retraite séditieuse. Tous deux coururent dans la tente du roi pour se jeter dans la poussière à ses pieds, en protestant de leur repentir par une hypocrite confession.

Le lendemain, l'armée poursuivit sa route vers Thara. Le sombre silence, l'inquiétude pleine de méfiance qui régnaient partout annonçaient bien plus la menace d'un danger futur que la délivrance d'un danger passé. Le commandant des Grecs fit tous ses efforts pour parvenir dans le voisinage du roi, dont Bessos, avec ses cavaliers, entourait le char. Le fidèle étranger parvint enfin près de Darius; il lui fit part de ses craintes et le conjura de se confier à la protection des troupes helléniques; là seulement sa vie serait en sécurité. Bessos ne comprenait pas les paroles, mais il comprit les gestes du Grec, et il reconnut qu'il n'y avait plus à hésiter. Le soir, on arriva à Thara : les troupes campèrent; près de la tente de Darius se trouvaient les Bactriens. Pendant le calme de la nuit, Bessos, Nabarzane, Barsaëntès et quelques affidés pénétrèrent dans la tente, garrottèrent le roi, le traînèrent jusqu'au char dans lequel ils voulaient le conduire comme pri-

sonnier en Bactriane, afin d'acheter, en le livrant, la paix avec l'ennemi. La nouvelle de l'attentat se répandit rapidement parmi le camp; les troupes se débandèrent dans la plus grande confusion : les Bactriens continuèrent à s'avancer vers l'est; la plupart des Perses les suivirent avec répugnance; Artabaze et son fils abandonnèrent le malheureux roi, auquel ils ne pouvaient plus être d'aucun secours, et se retirèrent, avec les mercenaires grecs et les ambassadeurs helléniques, du côté du nord, dans les montagnes des Tapuriens; d'autres Perses, et en particulier Artabélos, fils de Mazæos, et Bagisthane de Babylone, revinrent en toute hâte sur leurs pas, pour aller s'en remettre à la générosité d'Alexandre [1].

Alexandre avait laissé reposer ses troupes à Ragæ; le matin du sixième jour, il se remit en route et atteignit à marches forcées l'entrée occidentale des défilés (Aïvan-i-Keif). Le lendemain il traversa le passage, ce qui ne retarda pas peu sa marche, car ce défilé est long de près de trois lieues ; puis il continua de s'avancer, autant que le jour le lui permit, à travers la plaine bien cultivée de Choarène (Khouar), jusqu'au bord de la steppe. La route qui traverse cette steppe se dirige à l'est vers Hécatompylos, capitale des Parthes, point où convergent les grandes voies d'Hyrcanie, de Bactriane et d'Ariane. Tandis que l'armée était campée en cet endroit et que quelques troupes s'étaient dispersées dans le voisinage afin de faire des provisions pour la traversée de la steppe, Bagisthane et Artabélos arrivèrent au camp macédonien et se soumirent à la clémence du roi. Ils annoncèrent que Bessos et Nabarzane s'étaient emparés de la personne de Darius et se retiraient à la hâte vers la Bactriane, mais qu'ils ne savaient pas ce qui était survenu depuis. Alexandre résolut de n'en mettre que plus de rapidité à poursuivre les fuyards. Laissant la plus grande partie des troupes s'avancer lentement sous les ordres de Cratère, il se mit lui-même en toute hâte à la poursuite des fugitifs avec la cavalerie, les éclaireurs, les plus légères et les plus fortes des troupes de pied. La poursuite dura toute la

[1]) C'est le récit de Q. Curce (V, 8-12). Il est seul à raconter ces événements survenus dans le camp des Perses : Arrien (III, 21, 1) se contente de dire que Nabarzane et Bessos ξυνειληφότες εἶεν Δαρεῖον.

nuit jusqu'au lendemain à midi et, après quelques heures de repos, recommença la nuit suivante. Au lever du soleil, on atteignit Thara, où quatre jours plus tôt les officiers révoltés s'étaient emparés de Darius [1]. Mélon, interprète du Grand-Roi, qui était resté malade dans cette ville [2], apprit à Alexandre qu'Artabaze et les Grecs s'étaient retirés vers le nord dans les montagnes tapuriennes ; que Bessos avait pris en main l'autorité à la place de Darius et avait été reconnu comme souverain par les Perses et les Bactriens ; que le plan des conjurés était de se retirer dans les provinces orientales et d'offrir au roi Alexandre de lui livrer Darius, à condition qu'il leur laisserait la possession paisible et indépendante de l'est de la Perse. Si au contraire le roi s'avançait davantage, leur intention était de rassembler une armée aussi grande que possible, et de se maintenir réciproquement en possession des gouvernements que chacun avait, mais de laisser provisoirement la direction de l'ensemble entre les mains de Bessos, en alléguant sa parenté avec la famille royale et les droits immédiats qu'il avait au trône [3].

Tout conseillait la plus grande promptitude ; à peine Alexandre s'accorda-t-il quelques instants de repos pendant la chaleur du jour; le soir, il se remit en route et marcha toute la nuit; hommes et chevaux étaient harassés de fatigue. Enfin, sur le midi, il arriva dans un village (peut-être Baks-chabad) où les conjurés avaient campé la veille et qu'ils avaient quitté le soir, à ce qu'on lui dit, pour continuer leur

[1]) Alexandre était parti le même jour au soir de Choarène (le passage qui va du riche village d'Aradan à Padi mène au bord de la lande ou du désert) ; en marchant toute cette nuit, il était arrivé dans la matinée du lendemain à peu près à Lazgerd, à une distance de neuf milles : l'étape de la nuit suivante le conduisit à peu près à neuf milles plus loin, à Thara, localité qu'il faut chercher à moitié chemin entre Semnoun et Davletabad, dans les environs d'Akhouri.

[2]) Curt., V, 13, 7.

[3]) Arrien (III, 21, 5) ajoute : « et parce que l'affaire avait eu lieu dans la satrapie de Bessos » ; mais c'était en Parthie, dans la satrapie de Phratapherne, que tout s'était passé. Peut-être faut-il admettre que Bessos, comme probablement avant lui certains princes de Bactriane (Ctesias ap. Phot., 31 a 15), avait la haute main sur la partie orientale de l'empire, à titre de *Karanos*.

route pendant la nuit ; ils ne pouvaient pas avoir plus de quelques milles d'avance, mais les chevaux étaient épuisés, les hommes plus que fatigués, la chaleur du jour accablante. Alexandre, en s'informant près des habitants s'il n'y avait pas un chemin plus court pour poursuivre les fuyards, apprit que la voie la plus directe était déserte et sans fontaines. Le roi résolut de suivre ce chemin : il choisit cinq cents chevaux de la cavalerie et les fit monter par les officiers et les plus braves soldats de l'infanterie, avec leurs armes de fantassins ; ensuite il donna l'ordre aux Agrianes, qu'Attale commandait, de s'avancer le plus promptement possible sur la grande route, tandis que les autres troupes devaient suivre en ordre de marche ; puis, vers le crépuscule, il prit avec ses « combattants à deux fins » le chemin dépourvu d'eau qui traversait la lande. Beaucoup de soldats succombèrent à des efforts qui dépassaient leurs forces, et restèrent étendus sur la route. A l'aube du jour, on aperçut la caravane des séditieux coupables de haute trahison qui s'avançait en désordre et sans armes. Alexandre se précipite aussitôt sur elle : l'effroi soudain jette la confusion au milieu de ce long convoi ; les Barbares se dispersent en poussant des cris sauvages ; un petit nombre tentent de résister et succombent bientôt ; le reste s'enfuit avec la plus grande précipitation ; le char de Darius est au milieu des fuyards, les traîtres près de lui. Déjà Alexandre s'approche ; il ne reste plus qu'un moyen de salut : Bessos et Barsaëntès transpercent le royal captif et s'enfuient de différents côtés. Quelques instants après, Darius rendait le dernier soupir. Les Macédoniens trouvèrent le cadavre, et Alexandre, dit-on, le couvrit de son manteau de pourpre [1].

[1]) Ceci arriva en juillet 330 (μηνὸς Ἑκατομβαιῶνος. ARRIAN., III, 22. 2). Dans la première édition, j'avais inséré ici une note assez longue pour éclaircir le récit de cette poursuite au point de vue géographique, notamment en ce qui concerne les marches forcées faites par Alexandre au cours de cette chasse à l'homme. Les recherches continuées depuis, avec des matériaux devenus plus abondants, par C. RITTER, MÜTZELL, ZOLLING, MORDTMANN (*Berichte der bair. Acad.*, 1869, I, p. 524) ont confirmé mon exposé dans son ensemble et l'ont rectifié dans le détail : par exemple, je me rallie à l'opinion de Mordtmann au sujet d'Hécatompylos, qu'il faut chercher du côté de Schahroud et non pas, comme je le croyais autrefois, à Damghan. On s'explique ainsi la dernière marche d'Alexandre, celle où il fit à toute vitesse

Ainsi mourut le dernier Grand-Roi de la race des Achéménides. Ce ne fut pas sous les coups de l'adversaire contre lequel il avait en vain cherché à défendre son empire qu'il succomba; les batailles qu'il perdit lui avaient coûté plus que son territoire et la royauté, elles lui avaient fait perdre la foi et la fidélité du peuple perse et des grands. Devenu un fugitif entouré de traîtres, un roi dans les chaînes, il tomba sous le poignard de ses satrapes et de ses parents ; il mourut avec la gloire de ne pas avoir acheté la vie au prix de la tiare, de ne pas avoir donné au crime un droit au trône de sa race et d'être mort en roi. Ce fut comme un roi aussi qu'Alexandre l'honora; il envoya le cadavre pour qu'il fût placé dans les tombeaux de Persépolis ; Sisygambis ensevelit son fils.

Les succès d'Alexandre avaient dépassé ce qu'il avait pu prévoir. Après deux batailles, il avait mis en fuite le roi vaincu ; mais depuis que, maître des cités royales des Perses, il s'était assis sur le trône de Cyrus et avait reçu les hommages des grands selon l'usage du royaume, depuis qu'aux yeux des peuples de l'Asie il était et devait être leur maître et leur roi, il ne fallait pas que le souverain fugitif portât plus longtemps, à travers les vastes contrées de l'Orient, le nom de sa souveraineté perdue, comme un drapeau servant de signal à des révoltes sans cesse renaissantes. La volonté, le besoin de s'emparer de son ennemi était devenu, pour le caractère héroïque d'Alexandre, une passion personnelle, une colère

400 stades (ARRIAN., III, 21, 9) et atteignit le matin l'ennemi : il suivait la corde de l'arc parcouru par les fuyards allant de Damghan à Schahroud. Ce qu'Alexandre a fait faire à ses hommes et à ses chevaux dans ces jours-là touche à l'incroyable. Suivant Eratosthène (ap. STRAB., XI, p. 514), il y a des défilés à Hécatompylos 1960 stades (et non pas 1200, comme le porte au bas de la même page une estimation attribuée à Apollodore, ni 130 *millia pass.*, comme le veut Pline [VI, 15]), et des défilés à Ragæ 500 stades. Les deux évaluations doivent avoir été faites par les *bématistes* d'Alexandre et comprendre par conséquent toutes les sinuosités de la route. Sur ces 60 milles, les 14 premiers environ, de Ragæ à Choarène (Aradan), ont été parcourus en deux étapes : les 46 autres peuvent avoir été réduits à 42 par le fait qu'à sa dernière étape, Alexandre prit le chemin le plus court : les cartes les plus récentes estiment la distance en ligne droite entre Aradan et Schahroud à 35 milles environ, et Alexandre paraît n'avoir rejoint les fuyards qu'au delà de Schahroud.

d'Achille. Il le poursuivit avec une rapidité qui tient du vertige, qui coûta la vie à beaucoup de ses braves et qui l'exposerait justement au reproche d'avoir agi comme un despote sans entrailles, si lui-même n'avait partagé avec ses troupes les peines, les fatigues, la chaleur et la soif, si lui-même n'avait marché à leur tête pendant cette poursuite vertigineuse de quatre nuits et ne l'eût soutenue jusqu'à la plus extrême fatigue. C'est alors, dit-on, que ses gens lui apportèrent un peu d'eau dans un casque de fer : il avait soif, il prit le casque, mais voyant que ses cavaliers jetaient sur cette eau un regard mélancolique, il la repoussa aussitôt : « Si je buvais seul, mes gens perdraient courage ». Et les Macédoniens se mettent à crier : « Conduisez-nous où vous voudrez ! nous ne sommes pas fatigués, nous n'avons pas soif, nous ne sommes plus mortels, tant que vous serez notre roi ! » Puis, éperonnant leurs chevaux, ils reprirent leur course avec leur roi, jusqu'au moment où ils aperçurent l'ennemi et trouvèrent le cadavre du Grand-Roi [1].

On a voulu reconnaître encore le bonheur d'Alexandre dans ce fait que son adversaire tomba entre ses mains mort et non vivant : Darius, en effet, aurait toujours été pour Alexandre un sujet de juste inquiétude et, pour les Perses, un prétexte de désirs et de plans dangereux, car, en définitive, la voie qui conduisait à la possession tranquille de l'Asie ne pouvait passer que sur son cadavre. On le trouve heureux d'avoir recueilli le fruit du crime sans avoir à en porter la faute, et l'on ajoute qu'il a bien pu, pour se concilier les Perses, faire semblant de déplorer la mort de leur roi. Peut-être, comme le fit après lui le grand Romain, Alexandre, en présence de l'attentat criminel dont son ennemi avait été victime, oublia-t-il de se réjouir des avantages qui devaient découler pour lui de ce sang versé. Il y a un lien particulier, une nécessité, pourrait-on dire, qui enchaîne les grands esprits à leur ennemi, comme la force du coup se règle sur l'objet qui doit être atteint. Lorsqu'on se rappelle comment Alexandre accueillit la reine-mère,

[1]) C'est le récit de Plutarque (*Alex.*, 42). Arrien (VI, 26) transporte l'aventure en Gédrosie ; Q. Curce (VII, 5, 10) dans le Paropamisos : Polyænos (IV, 3, 25) la raconte sans indication de lieu bien précise.

l'épouse et les enfants du Grand-Roi, comment il chercha en toute occasion à adoucir et à honorer leur infortune, on ne peut avoir de doutes sur le sort qu'il eût réservé au roi prisonnier ; sa vie eût été plus en sûreté entre les mains de son ennemi qu'au milieu des Perses et de ses parents.

Parmi ces événements, il est un autre point dans lequel on peut reconnaître le bonheur d'Alexandre, — son bonheur ou une fatalité. Si Darius était tombé vivant entre ses mains, il aurait obtenu de lui la renonciation aux territoires qui déjà lui avaient été arrachés et la reconnaissance de la nouvelle puissance fondée en Asie, et peut-être eût-il payé cette renonciation et cette reconnaissance en laissant à Darius les satrapies de l'Orient ; il aurait alors, ainsi qu'il le fit plus tard dans l'Inde pour le roi Porus, laissé former aux confins de son empire un royaume qui, attaché à lui par les formes les plus bénignes de la dépendance, aurait simplement reconnu sa suzeraineté. Le meurtre de Darius rendait cette solution impossible : si Alexandre avait cru cet arrangement praticable, s'il avait réellement songé à s'arrêter une bonne fois, le crime qui avait enlevé la vie à son adversaire ouvrait de nouveau sous ses pas une carrière immense et inconnue. Les assassins élevaient des prétentions sur la puissance et le titre que le roi légitime n'avait pu conserver ; ils étaient devenus des usurpateurs pour Alexandre, comme ils avaient été des traîtres pour Darius. Le roi assassiné léguait naturellement à celui qui l'avait vaincu l'obligation de venger sa mort sur ses assassins. La majesté de la couronne de Perse, qu'Alexandre avait conquise par le droit de l'épée, était maintenant entre ses mains comme l'épée du droit et de la vengeance ; elle n'avait plus d'autre ennemi que les derniers représentants de cette royauté, plus d'autre représentant que l'ennemi qui l'avait vaincue.

Dans les terribles événements de ces derniers jours, la situation des grands de la Perse s'était complètement modifiée. Ceux qui n'avaient pas abandonné leur roi après la bataille de Gaugamèle, les satrapes des provinces orientales surtout, avaient travaillé dans leur intérêt en se réunissant autour de la personne du roi. Ce dévouement, cet attachement touchant d'Artabaze, qui, bien reçu jadis à la cour du roi Philippe, aurait certai-

nement pu compter sur un accueil honorable auprès d'Alexandre, ne trouvait guère d'imitateurs, car il paraissait offrir beaucoup de dangers et point de profit. Dès que l'infortune de leur maître mit en question leur intérêt et même l'existence de leur puissance, les grands commencèrent à se protéger, eux et leurs prétentions, aux dépens de ce roi à l'aveuglement et à la faiblesse duquel ils attribuaient uniquement la ruine où le royaume des Perses était précipité. La fuite continuelle de Darius, après avoir causé la perte de pays si nombreux et si beaux, mettait maintenant en péril leurs propres satrapies ; il leur sembla qu'il était préférable de gagner quelque chose que de tout perdre, de conserver plutôt le reste du royaume des Perses que de le sacrifier aussi à une cause perdue : si Darius ne pouvait être roi qu'au nom de cette cause, ils étaient tout aussi convaincus de leur côté qu'ils pourraient se maintenir sans lui en possession de leurs gouvernements.

Ils avaient fait le Grand-Roi prisonnier ; l'attaque soudaine d'Alexandre les poussa à l'assassiner pour se sauver. Pour rendre leur poursuite plus difficile, ils s'enfuirent de deux côtés différents : Bessos prit la route qui conduisait en Bactriane en traversant le Khorassan, Nabarzane, avec le reste de sa chiliarchie et accompagné par le satrape de Parthie, s'enfuit vers l'Hyrcanie pour gagner de là en toute hâte la Bactriane et se réunir avec Bessos. Leur plan était de conserver debout, au moins en Orient, la monarchie des Perses, puis de choisir un des leurs pour nouveau Roi des rois, ainsi qu'on avait fait après le meurtre de Smerdès. Cependant il était clair que, si Phratapherne venait de la Parthie, Satibarzane de l'Arie, Barsaëntès de la Drangiane, pour combattre en Bactriane sous les ordres de Bessos, ainsi qu'ils en étaient convenus, leurs satrapies tomberaient certainement aux mains de l'ennemi ; ils sacrifiaient donc leurs territoires à une espérance bien éloignée : c'est pourquoi Phratapherne demeura en Hyrcanie, et Nabarzane resta avec lui ; Satibarzane se rendit en Arie et Barsaëntès en Drangiane, afin de prendre leurs mesures suivant la manière dont Alexandre allait agir. Le même égoïsme qui les avait réunis pour le meurtre du roi disloquait la dernière armée qui aurait encore pu tenir tête à l'ennemi, et

ils devaient d'autant plus sûrement succomber sous l'épée de leur terrible adversaire, que chacun d'eux ne s'occupait que de soi et de son propre avantage.

Alexandre, de son côté, après cette attaque inopinée, n'était plus en état, à cause de l'épuisement complet de ses troupes, de poursuivre les meurtriers de Darius qui s'enfuyaient de tous les côtés. Il se reposa dans la plaine d'Hécatompylos, pour donner aux troupes qu'il avait laissées en arrière le temps de le rejoindre, et pour mettre en ordre les affaires de la satrapie de Parthie. Le Parthe Amminapès, qui s'était soumis au roi lors de son entrée en Égypte en même temps que Mazacès[1], obtint la satrapie, et Tlépolémos, qui faisait partie de la troupe des hétæres, lui fut adjoint[2].

Au nord de la ville commençaient les premiers contreforts de la chaîne des monts Elbourz, qui était habitée par les Tapuriens. Cette chaîne, traversée par quelques défilés, forme frontière entre la Parthie au sud et l'Hyrcanie au nord, provinces qui ne se rejoignent que plus loin à l'est, dans les chaînons rocheux du Khorassan. La possession de ces défilés, si importants comme traits d'union entre la mer Caspienne et l'intérieur, entre l'Iran et le Touran, était en ce moment doublement nécessaire à Alexandre, d'abord parce que les mercenaires grecs s'étaient refugiés de Thara dans les montagnes tapuriennes, et ensuite, parce que Nabarzane et Phratapherne se trouvaient en Hyrcanie, de l'autre côté de la chaîne. Alexandre laissa la route du Khorassan, par laquelle Bessos s'était enfui, pour se rendre maître tout d'abord de ces importants défilés. Zadracarta, une des principales villes de l'Hyrcanie[3], sur le versant nord des montagnes, fut désignée comme lieu de rendez-vous aux trois divisions de l'armée avec lesquelles Alexandre avait résolu de se porter sur l'Hyrcanie. Érigyios, accompagné de quelques escadrons de cavalerie, conduisit les

1) Arrian., III, 22, 2. De son côté, Q. Curce (VI, 4, 24) dit qu'Amminapès fuyant devant le roi Ochos, était venu à la cour de Philippe : comme pour Artabaze, les deux choses peuvent être vraies.

2) En qualité d'ἐπίσκοπος, dit Arrien (III, 22, 1), comme les deux ἐπίσκοποι dont il est question ailleurs (III, 5, 3).

3) Curt., VI, 4. 23.

bagages et les chariots par le chemin le plus long, mais le plus commode. Cratère, avec sa phalange et celle d'Amyntas, six cents archers et un nombre égal de cavaliers, traversa les montagnes des Tapuriens, pour les soumettre ainsi que les mercenaires grecs, s'il les rencontrait. Alexandre lui-même prit la route la plus directe, mais la plus difficile[1], qui conduit dans les montagnes au nord-ouest d'Hécatompylos. Cette colonne s'avança avec la plus grande circonspection : le roi, avec les hypaspistes, les plus légers parmi les phalangites et une partie des archers, prit la tête ; afin d'assurer la marche des troupes qui le suivaient, il laissait des deux côtés de la route des postes qui occupaient les hauteurs, tout prêts à tomber sur les tribus sauvages avides de rapine qui habitaient ces montagnes ; combattre ces peuplades aurait coûté trop de temps, et peut-être en pure perte. Alexandre, qui avait pris les devants avec les archers, arriva dans la plaine qui occupe le côté nord de la chaîne, et s'y arrêta au bord d'un cours d'eau peu considérable pour attendre les troupes qui marchaient après lui. Elles le rejoignirent dans les quatre jours suivants ; les dernières qui descendirent des montagnes furent les Agrianes, qui formaient l'arrière-garde de la colonne et qui avaient eu quelques luttes à soutenir avec les Barbares. Le roi continua alors sa route vers Zadracarta, où bientôt après arrivèrent aussi Cratère et Érigyios. Cratère annonça qu'il n'avait pas rencontré les mercenaires grecs, mais qu'il avait eu affaire aux Tapuriens ; les uns avaient été subjugués par la force, les autres s'étaient soumis volontairement.

1) Je ne reproduis pas ici l'exposé inséré jadis à cette place, attendu que ces marches sont maintenant éclaircies dans la mesure du possible, d'après des matériaux plus récents, par SPIEGEL, (*op. cit.* I, p. 64 : II, p. 53). Q. Curce n'est pas d'un grand secours, car ses descriptions sont plus pittoresques qu'exactes. Le chemin suivi par Cratère devait conduire, en passant par Friouz-Kouh ou Gour-i-Sefid, dans la route décrite avec précision par OUSELY, qui va par les défilés à Sari ; l'importance militaire de ces deux points rendant leur occupation indispensable. Quant à Érigyios, il est presque certain qu'il a pris la route qui se dirige à l'est par Kalpousch sur Astérabad (voy. MELGUNOFF, *Das südliche Ufer des kaspischen Meeres*. 1868, p. 143). Alexandre doit avoir pris entre ces deux corps la route la plus courte et la plus pénible, et s'être dirigé par la longue vallée de Schamen-Saver sur Astérabad, qui correspond à peu près à Zadracarta (voy. MELGUNOFF, *op. cit.*, p. 133).

Déjà, dans le camp qu'Alexandre avait dressé auprès du cours d'eau, des envoyés du chiliarque Nabarzane étaient arrivés pour déclarer qu'il était prêt à abandonner la cause de Bessos et à se soumettre à la clémence du roi; puis, tandis qu'Alexandre était en route, le satrape Phratapherne, avec d'autres Perses de distinction [1] qui avaient été près du Grand-Roi, étaient venus faire également leur soumission. Le chiliarque, un de ceux qui avaient enchaîné Darius, a dû se contenter de l'impunité; son nom, un des premiers du royaume, n'est plus prononcé; Phratapherne, au contraire, ainsi que ses deux fils Pharismane et Sissinès, gagna bientôt la confiance d'Alexandre, et ils devaient s'en montrer dignes dans plus d'un danger; le père recouvra ses satrapies de Parthie et d'Hyrcanie. Artabaze arriva à son tour; il était accompagné de ses trois fils [2], Arsame, Cophène et Ariobarzane, le défenseur des défilés persiques; Alexandre les reçut comme le méritait leur fidélité envers l'infortuné Darius; du reste, il connaissait Artabaze depuis le temps où celui-ci avait trouvé asile à la cour de Pella avec son beau-frère, le Rhodien Memnon, et le vieux Perse était déjà familiarisé avec les mœurs de l'Occident : lui et ses fils eurent désormais un rang honorable, avec les Macédoniens les plus distingués, dans l'entourage d'Alexandre. En même temps que ces derniers, Autophradate, le satrape des Tapuriens, était arrivé; il fut aussi reçu avec honneur et maintenu en possession de sa satrapie. On reçut avec Artabaze une ambassade des troupes grecques, qui était autorisée, au nom de toute la troupe, à capituler avec le roi. Alexandre répondit que le crime de ceux qui, contre la volonté de toute l'Hellade, avaient combattu pour les Barbares était trop grand pour qu'on pût capituler avec eux, et qu'ils devaient se rendre à discrétion ou se sauver comme ils pourraient. Sur cette réponse, les pléni-

[1]) Arrian., III, 23, 4. Diodor, XVII, 76.

[2]) Q. Curce (VI, 5, 1) dit : *cum propinquis Darii;* mais il raconte ailleurs (VI, 2, 9) que déjà, lors de l'attaque imprévue, plusieurs nobles Perses, hommes et femmes, étaient tombés entre les mains d'Alexandre : il cite à ce propos notamment la petite-fille du roi Ochos et le frère de Darius, Oxathrès. D'après le même auteur (VI, 5, 3-4), Artabaze était âgé de 95 ans et était accompagné de neuf de ses fils.

potentiaires déclarèrent qu'ils étaient prêts à se soumettre et que le roi n'avait qu'à envoyer quelqu'un avec eux, afin que, sous sa conduite, les troupes pussent arriver en sûreté dans le camp. Alexandre choisit à cet effet Artabaze, leur conducteur dans la retraite de Thara, et Andronicos, un des Macédoniens les plus distingués, beau-frère de Clitos le Noir [1].

Alexandre comprit l'importance extraordinaire de la satrapie hyrcanienne, de ses défilés, de ses côtes garnies de ports, de ses forêts dont les bois étaient excellents pour la construction des navires ; il put songer dès lors au plan grandiose d'une flotte lancée sur la mer Caspienne, d'un commerce établi entre ces côtes et l'Orient de l'Asie, d'un voyage de découvertes dans cette mer : mais, plus encore que ces projets, les communications à maintenir entre les conquêtes faites jusqu'à ce jour et les progrès ultérieurs de l'armée exigeaient qu'on s'emparât complètement de cette contrée montagneuse, remplie de défilés, qui commande la rive méridionale de la mer Caspienne. Alexandre s'était assuré de la même façon des passages dans les districts tapuriens. Parménion fut chargé de prendre avec lui le corps qui se trouvait en Médie, de traverser la partie nord de cette province et les défilés caspiens de l'ouest, et de descendre dans le pays des Cadusiens, tout au bord de la mer, afin d'ouvrir la route qui relie l'Arménie et la Médie avec la vallée du Kour et la mer Caspienne. De là, Parménion devait s'avancer, le long de la côte, vers l'Hyrcanie et suivre ensuite la grande armée [2]. Les Mardes, dont le nom du fleuve Amardos [3] semble désigner la position géogra-

[1]) La femme d'Andronicos, Laniké, était la nourrice d'Alexandre et la sœur de Clitos (ARRIAN., IV, 9, 4) : l'amiral Protéas était le fils d'Andronicos.

[2]) Ces défilés, dont j'ignore le nom actuel, se trouvent entre Ardebil et deux localités situées au bord de la mer, Astara et Lenkoran. Les Cadusiens « comme les Grecs appellent les Gèles » (PLIN., VI, § 48), habitent les montagnes de Khilan, qui s'étendent à l'est jusqu'au fleuve Amardos (le Kizil-Ozein ou Sefid-Roud). Pour plus amples détails, voy. SPIEGEL, (*op. cit.*, II, p. 538).

[3]) C'est là que se trouve le col de Pyl-Roudbar, sur la route de Kasvin à Raescht (cf. MORIER, *Voyages*, II, p. 26).

phique, ne s'étaient pas encore soumis ; le roi résolut de marcher immédiatement contre eux. Tandis que la majeure partie des troupes restait dans le camp, il se mit lui-même en route vers l'ouest, le long des côtes, à la tête des hypaspistes, des phalanges de Cœnos et d'Amyntas, de la moitié de la cavalerie et des acontistes à cheval nouvellement organisés. Les Mardes se considéraient comme parfaitement en sûreté, car jamais aucun ennemi n'avait pénétré dans leurs forêts, et ils croyaient que le conquérant de l'Occident continuait déjà sa marche vers la Bactriane. Tout à coup Alexandre déboucha de la plaine : les localités les plus voisines furent prises ; les habitants s'enfuirent dans les montagnes couvertes de bois, et les Macédoniens les poursuivirent avec une peine indicible à travers ces forêts sans routes, touffues et lugubres : c'était souvent l'épée à la main qu'ils devaient se frayer un chemin à travers les fourrés, tandis que, tantôt d'un côté tantôt de l'autre, des détachements de Mardes tombaient sur eux ou de loin leur lançaient des traits[1]. Mais, comme Alexandre montait toujours et resserrait de plus en plus les hauteurs par ses postes, les Mardes lui envoyèrent des parlementaires et se soumirent, eux et leur territoire, à sa clémence. Le roi prit des otages parmi eux et, pour le reste, les laissa tranquillement en possession de leur pays, qui fut placé sous l'autorité d'Autophradate, satrape des Tapuriens[2].

De retour au camp de Zadracarta, Alexandre y trouva déjà les mercenaires grecs, au nombre de quinze cents ; ils avaient avec eux les ambassadeurs de Sparte, d'Athènes[3], de

[1]) Timour eut les mêmes difficultés dans ces régions (Chereffeddin, VI, 21, p. 161).

[2]) Arrian., III, 14, 3. Curt., VI, 5, 11. Au cours de ces surprises, les Barbares, dit-on, firent entre autres captures celle de Bucéphale, le cheval de bataille du roi. Alexandre les menaça d'exterminer leur race jusqu'au dernier homme s'ils ne rendaient pas le cheval, et ils se hâtèrent de le lui renvoyer. L'anecdote se trouve dans Q. Curce, Plutarque, etc.

[3]) Arrien (III, 24, 4) nomme les quatre Spartiates et l'Athénien Dropidès : d'après Q. Curce (III, 13, 15), ces personnages avaient été faits prisonniers bien auparavant, à Damas : il cite parmi les envoyés amenés au camp l'Athénien Démocrate (var. *Dinocartes*) qui, *venia desperata, gladio se transfigit*. Ce n'est pas, en tout cas, le Démocrate nommé dans les inscriptions triérarchiques (Böckh, *Seeurkunden*, p. 235), et on ne rencontre pas, que je sache, d'autre Athénien de ce nom à l'époque dont il s'agit.

Chalcédoine, de Sinope, qui avaient été envoyés à Darius et qui, depuis la trahison de Bessos, s'étaient retirés avec les Grecs. Alexandre donna ordre de relâcher, sans plus ample information, ceux qui étaient déjà à la solde des Perses avant la formation de la Ligue de Corinthe : pour les autres, l'amnistie ne leur fut accordée qu'à la condition d'entrer dans l'armée macédonienne ; ils furent placés sous les ordres d'Andronicos, qui avait intercédé pour eux. Pour ce qui concernait les ambassadeurs, le roi décida que ceux de Sinope seraient incontinent mis en liberté, parce que leur ville ne faisait pas partie de la Ligue hellénique et que d'ailleurs on ne pouvait faire un reproche à cette cité d'envoyer des ambassadeurs au roi de Perse, comme à son souverain ; ceux de Chalcédoine furent également relâchés. Pour ceux de Sparte et d'Athènes, au contraire, comme ces villes avaient entretenu par trahison des relations avec l'ennemi commun de tous les Hellènes, Alexandre ordonna de les retenir et de les garder à vue jusqu'à nouvel ordre [1].

Peu de temps après, Alexandre quitta le camp et s'avança jusqu'à la résidence du satrape d'Hyrcanie, afin de reprendre, après y avoir pris quelques jours de repos, le cours de ses opérations.

Tandis que ceci se passait en Asie, la fortune des armes macédoniennes avait encore à soutenir une dangereuse épreuve. La crise était d'autant plus grave que Sparte, devenue après la défaite d'Athènes, après la chute de Thèbes, l'État le plus important de l'Hellade, s'était mise à la tête de ce mouvement.

Au commencement de l'année 333, malgré la nouvelle toute fraîche de la bataille d'Issos, le roi Agis avait, ainsi que nous l'avons vu [2], commencé à agir de concert avec la flotte perse qui était encore à l'ancre devant Siphnos, et avait fait

[1]) A la façon dont s'exprime Arrien (III, 24, 5), on ne voit pas très bien si Héraclide de Chalcédoine a été relâché parce que Chalcédoine, à l'exemple de Sinope, n'était pas entrée dans le κοινὸν τῶν Ἑλλήνων, ou si c'est parce qu'il avait été envoyé πρὸ τῆς εἰρήνης τε καὶ συμμαχίας τῆς πρὸς Μακεδόνας γενομένης : la dernière hypothèse est plus vraisemblable.

[2]) Voy. ci-dessus, p. 273 sqq.

occuper la Crète par son frère Agésilas. Si à ce moment Athènes avait voulu entrer dans le mouvement, on aurait pu aboutir à des résultats sérieux, car cent trirèmes eussent pu facilement sortir du Pirée et prendre la mer. Mais, Athènes n'ayant pu se décider, les autres cités de la ligue hellénique n'osèrent non plus déchirer les traités qu'elles avaient jurés, et l'aide de quelques tyrans et de quelques oligarques dans les îles n'aurait pas rendu la flotte perse assez forte pour tenir tête à Amphotéros et à Hégélochos. Au printemps de 332, lors du siège de Tyr, cette flotte se dispersa complètement, et, dans le courant de l'année, toutes les îles de la mer Égée, y compris la Crète, furent affranchies. Toutefois, on n'était pas tranquille en Grèce ; ni la victoire d'Alexandre, ni le voisinage de l'importante armée que l'administrateur du royaume tenait sous les armes en Macédoine, ne décidaient les patriotes à renoncer à leurs plans et à leurs espérances. Mécontents de tout ce qui était arrivé, de tout ce qui arrivait encore, entretenant toujours la pensée qu'il était possible et légitime, malgré la ligue jurée et la supériorité des forces macédoniennes, de poursuivre de toutes façons une politique particulariste pour restaurer l'ancienne liberté des États, ils mettaient à profit toutes les occasions afin d'entretenir la multitude crédule et légère dans le mécontentement, l'inquiétude et l'aigreur ; la fin malheureuse de Thèbes était un thème inépuisable de déclamations, et ils appelaient la diète de Corinthe un trompe-l'œil mal calculé. Tout ce qui venait de Macédoine, même les hommes et les présents, était suspect et dénoncé comme une injure pour les libres Hellènes ; Alexandre ne voulait autre chose, disait-on, que faire du synédrion lui-même et de chaque assesseur en particulier des instruments du despotisme macédonien [1] ; l'unité de la Grèce devait avoir pour fondement plutôt la haine contre la Macédoine que la guerre contre les Perses, car les victoires des Macédoniens en Asie n'étaient pour eux qu'un moyen d'anéantir la liberté des

[1]) ἔστι γὰρ ἐν ταῖς συνθήκαις ἐπιμελεῖσθαι τοὺς συνεδρεύοντας καὶ τοὺς ἐπὶ τῇ κοινῇ φυλακῇ τεταγμένους, ὅπως..., οἱ δὲ τοσούτου δέουσι τούτων τι κωλύειν ὥστε καὶ συγκατασκευάζουσι οὓς πῶς οὐ προσήκει ἀπολωλέναι ; ([Demosth.,] *De fœd. Alex.*, § 15).

États helléniques. Naturellement, la tribune d'Athènes était l'endroit où ce mécontentement s'étalait le plus volontiers dans des débats passionnés ; nulle part ailleurs les deux partis adverses ne se trouvaient en conflit aussi aigu, et le peuple, entraîné tantôt par Démosthène, Lycurgue, Hypéride, tantôt par Phocion, Démade et Eschine, se contredisait assez souvent dans ses arrêts souverains. Tandis que, rivalisant avec le synédrion de la Ligue, on envoyait à Alexandre des félicitations et des couronnes d'or, Dropidès était et restait en qualité d'ambassadeur attique dans le camp royal de Darius, même après la bataille de Gaugamèle. Tandis qu'Athènes entretenait ainsi des relations qui, d'après le traité d'alliance, étaient manifestement déloyales, les rhéteurs attiques s'échauffaient au sujet des nouvelles violations du traité que se permettait la Macédoine : toutefois, on avait soin de ne pas pousser les choses jusqu'à se mettre en péril ; on se contentait de pensées sinistres et de paroles sonores.

Seul, Agis n'abandonna pas l'œuvre commencée, même après que son frère eut été chassé de Crète par Amphotéros et la flotte macédonienne[1]. Il avait attiré près de lui une bonne partie des mercenaires grecs dispersés à Issos ; le Ténare, qui était le lieu où se faisaient les enrôlements, lui fournissait autant de soldats qu'il en pouvait payer ; il avait noué avec les patriotes, particulièrement dans les villes du Péloponnèse, des relations qui lui promettaient le meilleur succès ; la prudence et la hardiesse avec laquelle il savait augmenter sa puissance et son parti donnaient aux adversaires de la Macédoine, qu'ils fussent près ou loin, la confiance que le salut était proche.

Dans ce même temps, une entreprise qui avait été commencée avec les plus grandes espérances finit tristement. Soit

[1]) C'est à cette lutte en Crète que NIEBUHR (*Vorles.*, II, p. 474) voulait rapporter un passage d'Aristote (*Polit.*, II, 10, 7) où il est dit : οὔτε γὰρ ἐξωτερικῆς ἀρχῆς κοινωνοῦσιν οἱ Κρῆτες, νεωστί τε πόλεμος ξενικὸς διαβέβηκεν εἰς τὴν νῆσον, ὃς πεποίηκε φανερὰν τὴν ἀσθένειαν τῶν ἐκεῖ νόμων. Ce serait une indication précieuse pour déterminer la date de la rédaction de la *Politique*. Mais Aristote, sans aucun doute, fait allusion aux combats entre le Phocidien Phalæcos et le roi de Sparte Archidamos, combats sur lesquels Diodore (XVII, 61 sqq.) s'étend assez longuement.

que l'expédition d'Alexandre d'Épire en Italie ait été entreprise de concert avec le roi de Macédoine, soit qu'elle l'ait été par rivalité contre lui, il y eut un moment où, grâce à ses victoires, l'élément grec en Italie sembla se relever avec plus de fierté que jamais. Mais les Tarentins, qui n'avaient voulu avoir en lui qu'un condottiere contre les peuples italiens des montagnes, commencèrent à craindre ses plans ambitieux, et les villes helléniques pensèrent comme eux qu'il fallait le paralyser avant qu'il devînt redoutable pour leur liberté. Le progrès de ses armes s'arrêta ; il fut assassiné par un banni lucanien, et son armée exterminée à Pandosie par les Sabelliens[1]. Après sa mort, des différends s'élevèrent dans la terre des Molosses au sujet de son héritage : un enfant en bas âge, qu'il avait eu de Cléopâtre de Macédoine, sœur d'Alexandre, était son héritier, mais Olympias — qui, paraît-il, vivait dans le pays des Épirotes — chercha à enlever le gouvernement à la veuve, sa fille; « le pays des Molosses lui appartenait », écrivait-elle aux Athéniens[2], qui avaient fait orner une statue de Dioné à Dodone, comme si chose semblable ne devait point se faire sans sa permission. La discorde qui commençait à s'introduire ainsi dans la famille royale elle-même ne pouvait que relever les espérances des patriotes en Hellade.

Au printemps de 331, comme Alexandre était à Tyr, sur le point de marcher vers l'Euphrate, il savait déjà qu'Agis continuait toujours à se remuer; il se contenta alors d'envoyer

[1]) La date de ces événements n'est plus susceptible d'une détermination précise. Justin (XII, 2, 14 : 3, 1) parle bien de trois nouvelles qu'Alexandre aurait reçues simultanément en Parthie (par conséquent en août 330), celles de la mort du Molosse, de la défaite de Zopyrion et de la guerre d'Agis : mais cela ne prouve pas grand'chose. Ce qui a plus de poids, c'est un passage où Eschine (*In Ctesiph.*, § 242) dit que Ctésiphon s'est fait tout dernièrement (πρῴην) nommer ambassadeur auprès de Cléopâtre, συναχθεσθησόμενος ἐπὶ τῇ τοῦ Μολοττῶν βασιλέως Ἀλεξάνδρου τελευτῇ, νυνὶ δὲ οὐ φήσεις δύνασθαι λέγειν. Ce πρῴην ne peut remonter bien au-delà d'août 330. Un passage de Tite-Live (VIII, 24), si suspects que soient d'ailleurs ses synchronismes gréco-romains, autorise à penser qu'il a trouvé dans les livres grecs dont il se servait, par exemple dans les tables chronologiques d'Apollodore, la mort du Molosse et la fondation d'Alexandrie placées à la même date, c'est-à-dire en 332/1 (Ol. CXII, 1), année qu'il a, il est vrai, le tort de convertir en l'an 428 de Rome.

[2]) ὡς ἡ χώρα εἴη ἡ Μολοττία αὐτῆς (HYPERID., *Pro Euxenipp.*, § 32).

cent vaisseaux phéniciens et cypriotes, qui devaient s'unir avec Amphotéros pour protéger les villes du Péloponnèse restées fidèles. Il honora les ambassadeurs attiques qui étaient venus à sa rencontre à Tyr et lui portaient des félicitations et des couronnes d'or, et il relâcha les prisonniers attiques qu'il avait faits sur le Granique, afin de faire du *dèmos* athénien son obligé ; il semblait vouloir éviter avec le plus grand soin qu'on en vînt à une lutte ouverte entre les armes macédoniennes et spartiates, ce qui pouvait avoir les suites les plus graves, à cause de l'état de l'opinion dans les pays helléniques, dans un moment où la Thessalie elle-même commençait à prendre des allures douteuses. Sur le point de livrer une nouvelle et décisive bataille contre Darius, il espérait que l'impression qu'elle produirait en Grèce apaiserait l'excitation.

Antipater put ainsi, pendant l'année 331, regarder d'un œil tranquille les préparatifs du roi de Sparte et son influence croissante dans le Péloponnèse ; il se contenta d'agir avec l'autorité de la Macédoine, autant qu'il était possible, dans les villes de la Ligue, et d'observer avec soin, en se tenant toujours prêt à la guerre, les mouvements du parti adverse dans les autres villes. Il ne put mettre à profit la discorde qu'avait fait naître la mort du roi des Molosses pour rétablir dans la dépendance de la Macédoine le pays, qui, paraît-il, s'en était un peu affranchi ; il dut même supporter avec calme le mauvais vouloir et les reproches amers de la reine Olympias, qui voulait voir ses prétentions sur l'héritage molosse soutenues par les armes macédoniennes.

Cependant l'agitation en Grèce avait pris une tournure très sérieuse. La nouvelle de la bataille de Gaugamèle, qui pouvait être parvenue à Athènes à la fin de 331, devait pousser les adversaires de la Macédoine soit à se soumettre, soit à tenter un dernier effort. L'éloignement d'Alexandre, la discorde en Épire, le mécontentement qui croissait, ainsi qu'on le savait, dans les contrées thraces, invitaient à un rapide coup de main et le favorisaient. Bientôt on put savoir par la voie de Sinope que le Grand-Roi s'était réfugié en Médie, qu'il avait convoqué à Ecbatane pour le printemps suivant les peuples de ses satrapies orientales, et qu'il était résolu à continuer la

lutte contre les Macédoniens. On pouvait encore attendre de lui au moins des subsides ; et comment Alexandre, dont on pouvait connaître déjà la marche vers Suse et la Haute-Perse, pourrait-il affaiblir son armée, qui déjà suffisait à peine à occuper l'interminable route déjà parcourue jusqu'à l'Hellespont, pour en envoyer une partie dans la Macédoine et pour soutenir la lutte contre les Hellènes? Si l'on temporisait encore sans se décider, alors le dernier reste des forces perses pouvait succomber, et il fallait s'attendre à voir Alexandre, comme un autre Xerxès, inonder l'Hellade à la tête d'une immense armée et en faire une satrapie de son empire. L'irritabilité de l'esprit populaire, les déclamations exaltées des orateurs patriotes, la propension aux exagérations et aux choses incroyables qui caractérise cette époque, enfin, une circonstance dont l'effet n'était pas des moindres, la vieille auréole de la puissance spartiate qui de nouveau se relevait glorieusement, tout se réunissait pour amener une éruption qui pouvait être fatale à la Macédoine.

Il se produisit alors des événements extrêmement remarquables ; mais il ne nous est parvenu sur tous ces faits que des renseignements épars, dont le sens général et même la suite chronologique ne peuvent plus être fixés.

On a trouvé récemment la moitié supérieure d'une inscription lapidaire attique, ornée d'un bas-relief dans lequel on peut encore reconnaître les restes de deux chevaux, un homme en manteau (ἱμάτιον) tenant dans sa main droite une coupe à libations, et une Athêna qui semble lui tendre la main. Au-dessous, on lit : « Rhéboulas, fils de Seuthès, frère de Cotys[1] ». Puis vient un décret du peuple, dont il ne reste plus que

[1]) L'inscription a été transcrite et publiée dans l''Αθήναιον (1876, p. 102) et se trouve maintenant dans le C. I. Attic., nº 175 b. La suscription porte : Ῥηβούλας, Σεύθου υἱὸς, Κότυος ἀδελφὸς ἀγγελ[λων. Cette restitution est très problématique et ne s'accorde guère avec le bas-relief placé au-dessus. H. Droysen en propose une autre, non pas plus certaine mais plus satisfaisante : en supposant que Seuthès était de la famille des princes de Thrace et citoyen athénien comme son grand-père (?) Cotys et son père (?) Kersoblepte, il restitue 'Αγγελῆθεν (c'est-à-dire du dème d''Αγγελή). Ce Seuthès père de Rhéboulas serait celui dont Q. Curce (X, 1, 43) dit : *Seuthes Odrysas populares suos ad defectionem compulerat*. Le nom de Seuthès revient plus

la date, correspondant à peu près au 10 juin 330 [1]. Quel motif pouvait avoir conduit le fils de Seuthès à Athènes, pour que les Athéniens le distinguassent par un décret honorifique accompagné de cet ornement?

Il est vrai qu'Arrien ne parle pas des événements qui se passèrent cette année en Grèce, en Macédoine et en Thrace; mais les traditions qui remontent jusqu'à Clitarque nous donnent quelques détails. Diodore dit : « Memnon, stratège macédonien en Thrace, qui avait des troupes et était rempli d'ambition, excita les Barbares et, se voyant assez fort, prit lui-même les armes. Antipater mit alors sur pied ses forces militaires, courut en Thrace, et combattit contre lui [2] ». Justin nous fournit encore des indications plus explicites; après avoir relaté la fin de Darius, il continue : « Tandis que ceci se passait, Alexandre reçut de Macédoine des lettres dans lesquelles Antipater l'informait de la guerre allumée par le roi de Sparte

d'une fois dans la dynastie des princes odryses. Cotys, celui qui régna de 380 à 357, était fils du roi Seuthès, dont il est question à propos des dernières années d'Alcibiade. Après la mort de Cotys, ses trois fils se partagèrent ses possessions. Kersoblepte eut probablement en partage le royaume proprement dit, dans le bassin de l'Hèbre, et en 353 Cardia subissait son influence : là son domaine confinait à celui de son frère Amadocos, qui s'étendait à l'ouest jusqu'à Maronée (Demosth., *In Aristocr.*, § 183). Bérisade ou Barisade, le troisième frère, paraît avoir reçu le territoire qui va de Maronée à l'E. jusqu'à l'ancienne frontière de Macédoine en englobant les régions aurifères du Pangæon : il mourut peu de temps après (dès 357), et Kersoblepte dépouilla ses fils et Amadocos. Il est probable que ce « Kétriporis et ses frères » dont il a été question plus haut (pp. 82. 117, 1) sont précisément les fils de ce Bérisade (Dittenberger in *Hermes*, XIV, p. 299). Le roi Seuthès qui se révolta en 322 contre Lysimaque (Diodor., XVIII, 14) est évidemment celui de l'inscription de 330, et comme un de ses fils portait le nom de Cotys, on est amené à penser qu'ils appartenaient bien à l'ancienue dynastie odryse, que par conséquent Kersoblepte avait donné à son fils le nom de son grand-père et le nom de son père à son petit-fils : il est aussi naturel de supposer que le Sitalcès qui commandait dans l'armée d'Alexandre les 5,000 acontistes thraces appartenait à la même famille et était peut-être le fils aîné de Kersoblepte. — Dans le bas-relief qui surmonte l'inscription de 330, la phiale que tient le personnage symbolise sans doute des σπονδαὶ offertes par lui.

[1]) La date est : ἐπὶ Ἀριστοφάνους ἄρχοντος... Σκιροφοριῶνος δεκάτῃ ἱσταμένου. D'après les tables d'Ideler, le mois Scirophorion de Ol. CXII, 2 a 29 jours et finit le 30 juin 330.

[2]) Μέμνων ὁ καθεστάμενος στρατηγὸς τῆς Θρᾴκης... ἀνέσεισε τοὺς βαρβάρους (Diodor., XVII, 62).

Agis en Grèce, de la guerre faite par le roi des Molosses en Italie, et de la guerre que son stratège Zopyrion était allé porter en Scythie »; puis il ajoute : « Zopyrion, qu'Alexandre avait placé comme stratège du Pont, craignant de passer pour négligent s'il n'entreprenait, lui aussi, quelque chose, se porta contre les Scythes avec une armée de trente mille hommes et trouva sa perte et celle de toutes ses forces dans cette entreprise [1] ».

Il est vrai que Quinte-Curce, qui, en somme, puise à la même source, nous parle de Zopyrion et de l'insurrection de Thrace de façon à faire croire que ces événements ont eu lieu quatre ans entiers plus tard; mais ce sont indubitablement les mêmes : « Alexandre, à son retour de l'Inde en Perse, reçut communication de ce qui s'était passé en Asie et en Europe pendant son absence : Zopyrion, ayant entrepris une guerre contre les Gètes, avait été écrasé avec toute son armée par une attaque soudaine; à la nouvelle de ce désastre, Seuthès avait poussé à la défection les Odryses, ses concitoyens, et comme la Thrace était presque complètement perdue, la Grèce elle-même ne [2]..... » Ici commence une longue lacune dans le texte de Quinte-Curce.

Ainsi, d'après le récit de Quinte-Curce, c'est le désastre de

[1]) *Epistulæ, quibus bellum Agidis regis Spartanorum in Græcia, bellum Alexandri regis Epiri in Italia, bellum Zopyrionis præfecti ejus in Scythia continebatur* (Justin., XII, 1, 4) : et plus loin (XII, 2, 16) : *Zopyrion quoque, præfectus Ponti ab Alexandro Magno relictus... bellum Scythis intulit* etc.

[2]) *Iisdem fere diebus literas a Cœno accipit de rebus in Europa et Asia gestis dumque ipse Indiam subegit. Zopyrio Thraciæ præpositus quum expeditionem in Getas faceret tempestatibus procellisque subito coortis cum toto exercitu oppressus erat, qua cognita clade Seuthes Odrysas populares suos ad defectionem compulerat: amissa propemodum Thracia ne Græcia quidem***.* (Curt., X, 1, 43). Q. Curce, ou l'auteur grec qu'il suit, a probablement jugé à propos, pour donner un tour plus artistique à sa composition, de ne faire parvenir qu'en 325 à Alexandre cet ensemble de nouvelles. En désignant Zopyrion comme stratège de Thrace, il laisse entrevoir encore la défection de Memnon en Thrace : quant à dire que le rapport sur ces événements a été fait par Cœnos, la chose n'est pas moins absurde, car le Cœnos que nous connaissons était mort à l'époque, et il n'est fait nulle part mention d'un autre Cœnos resté en Occident; aussi Mützell a-t-il supposé que les mots *a Cœno* pourraient bien être une traduction à la volée de l'expression ἀπὸ κοινοῦ, qui dans l'original grec désignait le κοινόν de la Ligue hellénique.

Zopyrion qui a décidé le prince de Thrace Seuthès à s'insurger ; d'après Diodore, c'est Memnon, stratège dans la Thrace macédonienne, qui est l'auteur de cette défection ; d'après une autre relation qui semble venir également de ce fond de traditions accréditées par Clitarque, la rumeur de la mort d'Alexandre s'était répandue dans le même temps [1]; enfin d'après une autre, qui a la même origine, Antipater dut entreprendre une expédition contre les gens des « Quatre-Régions » (Τετραχωριταί) jusqu'au Rhodope, et les força par une ruse de guerre à rentrer dans leur pays [2].

On voit à peu près comment les choses s'enchaînent ici. A la fin de l'automne 331, Alexandre avait envoyé de Suse à la côte d'Asie-Mineure Ménès avec trois mille talents, en le chargeant de remettre à Antipater autant d'argent qu'il en aurait besoin pour la guerre contre Agis. Supposons que Zopyrion, stratège du Pont, ait commencé son entreprise vers l'automne de 331, certainement sans l'ordre d'Alexandre et sans l'autorisation d'Antipater : le désastre de son armée affaiblit tellement la puissance macédonienne que Memnon, stratège de Thrace, osa tenter de se rendre indépendant [3] ; le

1) *Antipater, conspecto [priore neciorum] exercitu qui audita Alexandri morte ad infestandum imperium ejus confluxerant, dissimulans*, etc. (FRONTIN., *Strateg.*, II, 11, 4). Les mots altérés doivent être rectifiés non pas en *Nessiorum* ou *Bessorum* [*Bottiæorum* ed. Dederich], car alors on conserve cet embarrassant *priore*, mais en *Peloponnesiorum*.

2) Ce que dit Polyænos (IV, 4, 1) : Ἀντίπατρος ἐν τῇ Τετραχωριτῶν στρατεύων, etc., doit trouver sa place ici. On voit par Étienne de Byzance (s. v. Τετραχ..) que l'on désignait ainsi les Besses : nous ne saurions dire si le nom était réservé aux Besses tout seuls, ou s'il comprenait encore les trois autres tribus (Coralles, Mædes, Danthélètes) que Strabon (VII, p. 318) mentionne à côté d'eux, dans le passage cité par Étienne de Byzance.

3) *Borysthenitæ obpugnante Zopyrione servis liberatis... hostem sustinere potuerunt* (MACROB., *Sat.*, I, 11, 33). Par conséquent, Zopyrion s'est avancé jusqu'à Olbia, a assiégé la ville longtemps, et n'a péri avec son armée qu'en revenant, *tempestatibus procellisque subito coortis*, comme le dit Q. Curce (X, 1, 43), ou en mer, comme le dit Trogue-Pompée (*Prol.* XII) : *ut Zopyrion in Ponto cum exercitu periit*. C'est à cet événement que doivent faire allusion les couplets satiriques dont parle Plutarque (*Alex.*, 50) et qui, avant la mort tragique de Clitos, ont dû contribuer à exaspérer les esprits dans l'entourage d'Alexandre : ᾔδετο ποιήματα... εἰς τοὺς στρατηγοὺς πεποιημένα τοὺς ἔναγχος ἡττημένους ὑπὸ τῶν βαρβάρων ἐπ' αἰσχύνῃ καὶ γέλωτι. Est-ce encore là un renseignement emprunté à Clitarque, c'est ce que nous ne saurions dire.

prince odryse Seuthès saisit avec joie l'occasion de faire défection ; les peuplades thraces de la montagne, ces Besses que les brigands eux-mêmes flétrissaient du nom de brigands, se mirent en campagne, et l'insurrection s'étendit sur tout le pays, au nord et au sud de l'Hæmos.

Tel aura été le grand message que Rhéboulas, fils de Seuthès, porta à Athènes au printemps de 330, et certainement il avait mission de renouveler en même temps contre Alexandre l'alliance que les Athéniens avaient conclue tant de fois avec ses prédécesseurs, notamment avec Kétriporis et avec Kersoblepte contre le roi Philippe.

Déjà la lutte était commencée dans le Péloponnèse. Le roi Agis avait attaqué les mercenaires macédoniens sous les ordres de Corragos, et les avait complètement exterminés. On lançait de Sparte des proclamations exhortant les Hellènes à faire cause commune avec la ville de Lycurgue pour la liberté [1]. Les Éléens, tous les Arcadiens excepté les habitants de Mégalopolis, tous les Achéens sauf les Pelléniens, se soulevèrent. Agis se hâta d'assiéger Mégalopolis, qui lui barrait la route du Nord : « Chaque jour, on attendait la chute de la cité ; Alexandre avait dépassé les limites du monde ; Antipater ne faisait que de réunir son armée ; quelle serait l'issue de l'entreprise ? on n'en savait rien », dit Eschine quelques semaines plus tard [2].

Déjà la flamme de l'insurrection avait gagné l'Hellade centrale, et même dépassé les Thermopyles. Les Étoliens surprirent la ville acarnanienne d'Œniadæ et la détruisirent [3] ; les Thessaliens, les Perrhèbes étaient soulevés ; si Athènes, avec ses forces importantes, entrait dans le mouvement, il semblait qu'on pouvait arriver à tout.

On reconnaît encore à quelques rares indices avec quelle

1) παρεκάλουν τοὺς Ἕλληνας συμφρονῆσαι περὶ τῆς ἐλευθερίας (Diod., XVII, 62).

2) καθ' ἑκάστην ἡμέραν ἐπίδοξος ἦν ἁλῶναι, ὁ δὲ Ἀλέξανδρος ἔξω τῆς ἄρκτου καὶ τῆς οἰκουμένης ὀλίγου δεῖν πάσης μεθειστήκει, ὁ δὲ Ἀντίπατρος πολὺν χρόνον συνῆγε στρατόπεδον, τὸ δὲ ἐσόμενον ἄδηλον ἦν (Æschin., *In Ctesiph.*, § 165). Dinarque (I, § 34) en dit autant.

3) Plutarque (*Alex.*, 49) dit à propos des événements de 324 : ἐφοβοῦντο... Ἀλέξανδρον Αἰτωλοὶ διὰ τὴν Οἰνιαδῶν ἀνάστασιν, ἣν πυθόμενος οὐκ Οἰνιαδῶν ἔφη παῖδας, ἀλλ' αὐτὸν ἐπιθήσειν δίκην Αἰτωλοῖς. Ce n'est guère qu'en 330 que les Étoliens ont pu oser commettre cet acte de destruction.

vivacité le sujet fut débattu à Athènes. Une inscription nous apprend qu'un homme de Platée offrit une somme importante « pour la guerre », et l'honorable Lycurgue rédigea le décret honorifique par lequel on remercia le donateur[1]. Le même Lycurgue cita en justice le riche citoyen Léocrate, qui s'était enfui après la défaite de Chéronée et qui avait fait de grandes affaires à Rhodes, puis à Mégare, l'accusant de trahison pour avoir osé rentrer dans Athènes ; mais l'accusé trouva des défenseurs dans beaucoup de riches et notables citoyens, et, devant le tribunal, les voix se partagèrent également pour et contre lui. Comme pour riposter à ce coup, Eschine évoqua de nouveau l'ancienne accusation contre Ctésiphon, affaire dont on ne s'était pas occupé depuis 337 ; il s'agissait de faire punir comme illégale la proposition faite autrefois par Ctésiphon d'offrir une couronne d'honneur à Démosthène. Le procès vint en jugement quelques semaines plus tard, alors que tout était déjà décidé. Dans le discours qu'Eschine prononça alors, il rappelle comme Démosthène enflait la voix, comme il allait disant que la ville était « vendangée, amollie, et avait le nerf coupé » par certaines personnes : il l'accuse d'avoir dit du haut de la tribune : « Je reconnais que j'ai soutenu la politique de Sparte et que j'ai poussé à la défection les Thessaliens et les Perrhèbes ». Démosthène avait donc pu se glorifier publiquement, vers le printemps de 330, d'avoir poussé à la révolte. Quelques efforts que fissent dans un sens opposé Eschine, Démade, Phocion, l'opinion publique dans la cité inclinait visiblement à la guerre : on fit même la proposition de préparer la flotte et de l'envoyer secourir ceux qui feraient défection à Alexandre[2]. Ce fut alors que Démade,

1) Décret en l'honneur du Platéen Eudémos, qui ἐπ[ηγγείλατο τ]ῷ δήμῳ ἐπιδώσει[ν ε]ἰς [τὸν π]όλεμον εἴ τι δέοιτο (C. I. Attic., II, n° 176). Le décret est daté de l'archontat d'Aristophane (Ol. CXII, 3), 1er Thargélion, par conséquent à peu près de mai 329.

2) Plut., *Reip. ger. præc.* 25. On ne dit pas qui a présenté la motion. Ce n'est pas Démosthène, si l'on en croit le reproche d'inaction que lui adressent Eschine (τί ποτ' ἦν ὃ ἔπραξας etc., *In Ctesiph.*, § 166) et Dinarque (I, § 34). Plutarque (*Demosth.*, 24) dit de lui : κινουμένῳ δὲ Ἄγιδι βραχέα συνεκινήθη πάλιν, εἶτ' ἔπτηξε. On se demande si c'est la menace d'une hégémonie spartiate ou un autre motif de ce genre qui l'a fait hésiter.

qui administrait à cette époque la caisse des fêtes, employa, dit-on, le moyen suprême : il déclara qu'on avait certainement sous la main les moyens nécessaires pour l'expédition projetée, qu'il avait pourvu à ce qu'il y eût dans la caisse des *theorika* assez d'argent pour compter une demi-mine à chaque citoyen à la prochaine fête des Choæ; il laissait aux Athéniens le soin de décider s'ils préféraient employer à des préparatifs de guerre l'argent qui devait leur revenir. Les Athéniens se décidèrent contre les préparatifs[1]; pourtant, ce ne fut peut-être pas tout à fait pour l'amour de la fête : Amphotéros avait reçu, au printemps de 331, un renfort de cent vaisseaux cypriotes et phéniciens, et, s'il croisait avec sa flotte entre Égine et Sounion, il pouvait empêcher la flotte athénienne de mettre à la voile.

Pendant ce temps, Agis était toujours resté devant Mégalopolis; la ville se défendait avec la plus grande opiniâtreté. En voyant qu'on ne s'en emparait pas aussi vite qu'on s'y était attendu, le zèle de ceux qui se seraient volontiers soulevés si Agis eût marché en avant jusqu'à l'isthme et les eût protégés, a dû se refroidir. Tout à coup le bruit se répandit qu'Antipater approchait avec une armée.

Il s'était avancé vers le Sud aussitôt après avoir vaincu Memnon[2]. Par une marche rapide à travers le pays, il avait réprimé l'agitation en Thessalie, puis, continuant sa route, il avait appelé sous ses enseignes les contingents des alliés, au moins des plus fidèles, et il arrivait à l'isthme à la tête d'une importante armée. On estime à quarante mille hommes l'armée qu'il conduisait[3]; il était assez fort pour remercier des

1) C'est ainsi que Plutarque (*Reip. ger. præc.*, 25) présente les choses. Cf. Böckh, *Staatshaushaltung*, I², p. 229. II², p. 117. On est étonné d'entendre parler des Χοαί, qui tombaient à peu près en février : est-ce que par hasard la proposition d'expédier la flotte aurait été faite en janvier 330 ? ou est-ce que Démade, en avril ou mai 330, aurait déjà songé aux fêtes de février 329? Il y avait d'autres raisons d'être prudent : au printemps de 331, Amphotéros avait reçu un renfort de 100 navires cypriotes et phéniciens. πρὸς αἷς ἔχοντα Ἀμφότερον ἔπεμπε στέλλειν ἐπὶ Πελοποννήσου (Arrian., II, 6, 5). Si ces navires étaient par exemple à Égine à ce moment, ils pouvaient bien empêcher le départ de la flotte athénienne.

2) διεπολέμει πρὸς τὸν Μέμνονα (Diodor., XVII, 62).

3) C'est le chiffre donné par Diodore (XVII, 63) qui attribue aussi à l'ar-

secours qu'ils lui offraient ceux qui maintenant prétendaient avoir fait leurs préparatifs pour soutenir la cause du roi [1]. Agis, qui ne devait pas avoir plus de 20,000 fantassins et 2,000 cavaliers, abandonna le siège de Mégalopolis pour se retirer un peu en arrière vers Sparte et y attendre l'attaque sur un terrain plus favorable, où il pouvait espérer résister à la supériorité du nombre. Il s'ensuivit un combat extrêmement sanglant, dans lequel, ainsi que le rapportent les documents que nous avons, les Spartiates et leurs alliés accomplirent des prodiges de valeur, jusqu'à ce que le roi Agis, couvert de blessures et serré de toutes parts, succombât enfin sous le nombre des assaillants et trouvât la mort qu'il cherchait [2]. Antipater éprouva des pertes considérables; mais du moins sa victoire fut complète.

Cette défaite anéantit les espérances des patriotes helléniques et déjoua la tentative faite pour restaurer l'hégémonie de Sparte. Eudamidas, le plus jeune frère et le successeur du

mée d'Agis l'effectif indiqué ci-dessus (XVII, 62). Suivant Dinarque (I, § 34), Agis a avec lui 10,000 mercenaires.

[1]) Cette assertion s'appuie sur le passage de Frontin (II, 11, 4) rectifié comme on l'a vu plus haut (p. 393, 1) par la correction *Peloponnesiorum*. Cette leçon s'accorde très bien avec ce qui est dit d'Antipater : *dissimulans se scire qua mente venissent, gratias his egit quod ad auxilium ferendum Alexandro adversus Lacedæmonios convenissent adjecitque id se regi scripturum : cæterum ipsos, quia sibi opera eorum in præsentia non esset necessaria, abirent domos hortatus est.* Suivant Q. Curce (VI, 1, 20), une fois la guerre terminée, les Éléens et les Achéens furent seuls punis, mais non pas les Arcadiens, car *Tegeatæ* veniam defectionis præter auctores impetraverant. Tegeatæ* est une conjecture de Zumpt, mise à la place de deux mots dépourvus de sens — *precati geatæ* — auxquels d'autres substituent *precati a rege* (Jeep), ou *a rege autem* (Foss).

[2]) La description détaillée de la bataille dans Q. Curce (IV, 1, 1 sqq.) est faite d'après Clitarque : on s'en aperçoit à ce que rapporte Diodore (XVII, 63) de la mort d'Agis. Les deux auteurs évaluent le nombre des morts à 5,300 du côté des Spartiates : du côté des Macédoniens, Diodore compte 3,500 morts ; Q. Curce (VI, 1, 16) : *ex Macedonibus haud amplius mille, cæterum vix quisquam nisi saucius revertit in castra.* La date de cette bataille est indiquée par le discours d'Eschine *contre Ctésiphon*, qui a été prononcé avant les Jeux Pythiques (sept. 330) et après la défaite d'Agis : il est à peu près certain qu'elle a été livrée après le décret rendu en l'honneur du Thrace Rhéboulas, c'est-à-dire après le mois de mai 330. Q. Curce (VI, 1, 21) commet une grosse erreur quand il dit : *hic fuit exitus belli quod repente ortum prius tamen finitum est quam Dareum Alexander apud Arbelasuperaret.* Du reste, il se contredit lui-même un peu plus loin (VII, 4, 32).

roi qui venait de succomber sans laisser d'enfants, avait été, dès le principe, opposé à cette guerre ; il recommanda de cesser désormais toute résistance, bien que les alliés se fussent réfugiés à Sparte [1]; on envoya des délégués à Antipater et on demanda la paix. Celui-ci exigea qu'on lui livrât comme otages cinquante jeunes garçons de Sparte ; on offrit le même nombre d'hommes au vainqueur, qui s'en contenta [2] : quant à la question de la violation de la paix, il la renvoya au synédrion de la Ligue, convoqué exprès à Corinthe [3]. Après bien des délibérations, le conseil résolut de remettre la question entre les mains d'Alexandre, et en conséquence des ambassadeurs spartiates se mirent en route pour l'Extrême-Orient. La décision du roi fut aussi clémente que possible [4] : il pardonna le passé ; seulement les Éléens et les Achéens — qui étaient membres de la Ligue, tandis que Sparte n'en faisait pas partie — durent payer cent vingt talents à Mégalopolis, à titre de dédommagement. Il est à supposer que Sparte dut alors entrer dans la Ligue : rien ne fut changé dans la constitution de la vieille cité des Héraclides ; son territoire ne fut pas de nouveau diminué.

A Athènes, la tension des esprits dut aussi se relâcher, bien que naturellement on ne cessât pas de nourrir d'amers ressentiments. Peu de temps après la défaite d'Agis, le procès de Ctésiphon fut plaidé devant le jury. « Songez en quel temps », dit Eschine aux juges, « vous portez votre sentence ; dans quelques jours on célèbre les Jeux Pythiques et le synédrion des Hellènes se réunit ; dans ces conjonctures, la politique de Démosthène sera reprochée à la ville ; si vous lui accordez une couronne, ainsi que le propose Ctésiphon, vous passerez pour

1) Plut., *Apophth.* [*Eudamid.*, 5].

2) Plut., *Apophth. Lacon.*, 51. Cf. Æschin., *In Ctesiph.*, § 133 (Λακεδαιμόνιοι δ' οἱ ταλαίπωροι... νῦν ὁμηρεύσοντες καὶ τῆς συμφορᾶς ἐπίδειξιν ποιησόμενοι μέλλουσιν ὡς Ἀλέξανδρον ἀναπεμπέσθαι etc.).

3) ἐκείνου δὲ ἐπὶ τὸ κοινὸν τῶν Ἑλλήνων συνέδριον τὴν ἀπόκρισιν ἀποστείλαντος οἱ μὲν σύνεδροι συνήχθησαν εἰς Κόρινθον κ. τ. λ. (Diodor., XVII, 73).

4) Malheureusement, on ne dit pas où et quand les ambassadeurs le rencontrèrent ; d'après Q. Curce (VII, 4, 32), il reçut la nouvelle de la levée de boucliers des Spartiates au moment où, après avoir hiverné dans le Haut-Caucase, il venait d'arriver en Bactriane (printemps 329) : *nondum enim victi erant quum proficiscerentur tumultus ejus principia nunciaturi.*

partager les idées de ceux qui violent la paix générale ». Les Athéniens se félicitèrent comme d'un acte de courage politique du verdict qui n'accorda pas un cinquième des voix à Eschine. Par là ce dernier tomba sous le coup d'une amende de mille drachmes, mais il ne la paya pas ; il quitta Athènes et vint à Éphèse : aux Dionysies suivantes, Démosthène obtint la couronne d'or qui lui avait été destinée après la bataille de Chéronée et qui maintenant équivalait à une approbation expresse de sa politique d'alors et d'aujourd'hui.

Les démonstrations de cette nature ne changeaient plus rien à la situation générale de l'Hellade ; du reste, l'insurrection spartiate une fois vaincue, les affaires de Grèce se trouvent reléguées au second plan.

# LIVRE TROISIÈME

## CHAPITRE PREMIER

Poursuite de Bessos. — Insurrection en Arie. — Marche de l'armée vers le sud, à travers l'Arie, la Drangiane, l'Arachosie, jusqu'aux versants sud du Caucase indien. — La pensée d'Alexandre et la théorie d'Aristote. — Conjuration découverte. — La nouvelle organisation de l'armée.

Vers le temps de la défaite des Spartiates, Alexandre se trouvait en Hyrcanie, sur le versant nord de cette chaîne couverte de forêts qui sépare l'Iran et le Touran; devant lui, la route de la Bactriane et de l'Inde, la route de cette mer inconnue qu'il pouvait espérer trouver au delà des deux pays pour en faire la frontière de son royaume; derrière lui, la moitié de l'empire des Perses et, à des centaines de milles en arrière, la Grèce, sa patrie. Il était informé de la levée de boucliers d'Agis, de son influence croissante dans le Péloponnèse, des dispositions douteuses du reste de l'Hellade; tout cela rendait plus périlleuses encore les vicissitudes de la fortune des armes; il connaissait la valeur de son adversaire spartiate, sa prudence, son activité. Et cependant, il continuait toujours à s'enfoncer plus avant dans l'Orient, sans envoyer de troupes à Antipater ou sans attendre des nouvelles favorables. Si cependant Agis avait remporté la victoire?... Alexandre était-il enivré par sa fortune? méprisait-il le danger auquel il ne pouvait plus faire face? n'osait-il pas, pour sauver la Grèce, poursuivre les meurtriers du roi avec la moitié des troupes qui lui avaient suffi pour vaincre à Gaugamèle et à Issos?

Il est vrai que, dans le principe, la tranquillité de la Grèce et la reconnaissance par les Grecs de l'hégémonie macédonienne avaient été le fondement essentiel de sa puissance et la raison de ses victoires; maintenant ses victoires lui garantissaient la tranquillité de la Grèce, et la possession de l'Asie

lui assurait l'acceptation ultérieure de cette hégémonie qu'il eût été plus insensé que périlleux de lui disputer. Antipater eût-il succombé que les satrapes de Lydie, de Phrygie, de Syrie et d'Égypte étaient prêts à exiger au nom de leur roi, non la terre et l'eau, mais satisfaction pour le crime de félonie et de trahison ; et cet amour de la liberté affiché par des mécontents, cet héroïsme douteux de phrases, d'intrigues et de corruption n'aurait pas trouvé de Marathon.

Sans s'inquiéter de l'agitation qu'il laissait derrière lui, le roi devait poursuivre les plans que le crime de Bessos lui imposait ou lui rendait possibles. Par la possession des portes Caspiennes, par les garnisons qui étaient restées à l'entrée des défilés de la Médie, sur le Tigre, à Ecbatane, par la colonne mobile qui commandait la ligne de l'Euphrate, Alexandre, bien que déjà séparé de la grande plaine de Syrie par une double muraille de montagnes, était cependant assez sûr de ses relations avec les provinces occidentales de son empire pour pouvoir prendre les montagnes de l'Hyrcanie, ces imposantes frontières jetées entre les contrées et les peuples, comme un point de départ pour de nouvelles entreprises.

Après avoir accordé quelque temps de repos à son armée, après avoir célébré, selon les mœurs helléniques, des jeux solennels et des joûtes d'armes et avoir sacrifié aux dieux, il partit de la résidence d'Hyrcanie. Pour le moment, il avait près de lui environ 20,000 hommes de pied et 3,000 cavaliers[1], notamment les hypaspistes — dont le stratège éprouvé, Nicanor, fils de Parménion, ne devait que trop tôt succomber à une maladie, — la plus grande partie des phalangites[2], et enfin toute la cavalerie macédonienne, sous la conduite de Philotas, dont le père, Parménion, commandait le poste important d'Ecbatane. En fait de troupes légères, Alexandre avait avec lui les archers et les Agrianes ; les autres

[1]) C'est le chiffre donné par Plutarque (*Alex.*, 47), — dans un passage. il est vrai, où le reste est puisé à la même source que les renseignements fournis par Q. Curce (VI, 8, 17) et Diodore (XVII, 74).

[2]) Arrien cite les τάξεις de Cratère, d'Amyntas (III, 23, 2) et de Cœnos (III, 24, 1) : il devait encore y avoir près du roi un autre régiment (celui de Perdiccas), car il n'était resté que 6,000 hommes à Ecbatane.

corps devaient rejoindre l'armée les uns après les autres pendant la marche : Clitos en particulier devait conduire les six mille phalangites d'Ecbatane vers la Parthie, et Parménion amener lui-même en Hyrcanie les cavaliers et troupes légères avec lesquelles il était resté en arrière [1].

Il résulte de témoignages exprès que l'intention d'Alexandre était de se rendre à Bactres, capitale de la grande satrapie de Bactriane[2]. C'était là, il le savait, que Bessos s'était retiré avec ses partisans, là que tous ceux qui tenaient pour le vieux parti des Perses s'étaient donné rendez-vous pour s'opposer au conquérant macédonien, s'il osait traverser l'Hyrcanie. Alexandre devait espérer qu'en se portant rapidement sur les bords de l'Oxus, il rencontrerait et anéantirait la dernière armée un peu importante qui voulait encore lui résister, avant que les renforts des pays ariens ne se fussent réunis à elle; pour le moment, il laissait à droite de sa route ces satrapies ariennes, mais il était à prévoir qu'elles aussi se soumettraient avant le coup qui allait écraser les meurtriers du roi.

Il prit la grande route qui conduit d'Hyrcanie en Bactriane, en suivant le versant nord des montagnes, puis en traversant les parties de l'Arie et de la Parthie qui avoisinent le désert touranien. Lorsqu'il eut atteint les frontières de l'Arie, Satibarzane, le satrape de ce pays, vint à sa rencontre à Susia [3], la

[1]) On passe ici sous silence le récit du mécontentement, de la nostalgie de l'armée, de l'ardeur guerrière que réveille en elle la parole d'Alexandre (Plut., *Alex.*, 47. Diodor., XVII, 74, et surtout Curt., VI, 8, 17), car Arrien ne dit mot de tout cela. Plutarque cite, il est vrai, une lettre du roi où il est fait allusion à cet incident; mais la dite lettre sent la fiction et la rhétorique tout autant que le récit de Quinte-Curce. Il faut rapporter à la même origine l'histoire de la reine des Amazones Thamestris, que les auteurs précités intercalent ici. Plutarque (*Alex.*, 46) nomme les auteurs qui la racontent, et parmi eux il n'y a qu'Onésicritos qui soit contemporain d'Alexandre.

[2]) Le fait est attesté par Arrien (III, 25, 4) : ἔχων πᾶσαν δύναμιν ᾔει ἐπὶ Βάκτρων... ἰόντι δὲ τὴν ἐπὶ Βάκτρα. De même Strabon (XV, p. 724): διώκων τοὺς περὶ Βῆσσον ὡς ἐπὶ Βάκτρων.

[3]) Sur la situation de cette ville, voyez les détails donnés dans l'étude sur les villes fondées par Alexandre (à l'*Appendice* du tome III). Il y a trois routes qui mènent des défilés Caspiens vers l'est à travers le Khorassan : ce qui montre qu'il a pris celle du nord, c'est qu'il est parti de l'Hyrcanie. Comme il avait hâte d'arriver en Bactriane, il a dû prendre le chemin le plus court,

ville la plus voisine de la frontière, pour se soumettre, lui et la contrée, et en même temps pour lui faire d'importantes communications au sujet de Bessos. Le roi laissa Satibarzane en possession de sa satrapie ; Anaxippos, un des hétaeres, fut laissé en arrière avec soixante acontistes à cheval pour garder la place et recevoir les colonnes qui suivaient. Ces dispositions montraient assez qu'en se contentant d'une suzeraineté nominale qui n'avait pas grande importance, Alexandre voulait simplement pour l'instant retenir dans l'inaction les puissants satrapes qui se trouvaient immédiatement sur les flancs de sa route, afin de pouvoir continuer en sécurité sa marche précipitée. Ainsi que Satibarzane l'avait annoncé et que la plupart des Perses venus de la Bactriane à Susia l'avaient confirmé, Bessos avait en effet déjà pris la tiare, le titre de roi d'Asie et le nom royal d'Artaxerxès ; il avait réuni autour de lui les troupes perses qui étaient en fuite, ainsi que beaucoup de Bactriens, et il attendait une armée auxiliaire des territoires scythes du voisinage.

C'est ainsi qu'Alexandre s'avançait sur la route de la Bactriane ; déjà les cavaliers alliés que Philippe conduisait d'Ecbatane, les cavaliers mercenaires et les Thessaliens qui avaient pris du service à nouveau s'étaient réunis à l'armée [1].

et comme il voulait surprendre, il a dû éviter les routes toutes faites. Autrement, il lui aurait fallu, après avoir passé les montagnes, revenir sur Hécatompylos pour atteindre l'Ochos (Arios) par la route du midi, celle de Nischabour, ou par la route intermédiaire, celle qui passe à Djadjerm et Meschhed. Comme, d'après Arrien (III, 25, 1), Alexandre a traversé la Parthie (ὡς ἐπὶ Παρθυαίους) pour aller de là à Susia (ἐπὶ τὰ τῆς 'Αρείας ὅρια καὶ Σουσίαν πόλιν τῆς 'Αρείας). il a suivi à peu de chose près la route qu'indique Isidore de Charax et qui se dirige vers Susia en passant par Nisa-la-Parthe (Παρθαύνισα) et la riche vallée de Kabouschan. Wilson (*Ariana antiqua*) a cru retrouver Susia dans Souzan, qui est marquée sur la carte de Al. Burnes entre Meschhed et Hérat. Il est plus probable que Susia n'est autre que Toûz, l'antique cité de Djemschid, à quelques milles de Meschhed sur la route de Kabouschan, là où la route venant d'Hyrcanie rejoint celle qui vient de Schahroud.

[1]) D'après Q. Curce (VI, 6, 36), il était arrivé 500 cavaliers grecs, 3,000 illyriens, 130 thessaliens, 300 lydiens et 2,600 fantassins lydiens. Ce renseignement est suspect d'exagération : il l'est doublement à cause de la mention qui y est faite de troupes illyriennes. Arrien dit : Alexandre se lança sur la Bactriane, ayant déjà autour de lui toutes ses forces ; il fut rejoint en route par Philippe venant d'Ecbatane. Évidemment, les troupes étaient arrivées à Susia en plusieurs colonnes de marche, et elles doivent avoir pris les grandes routes pour traverser les montagnes du Khorassan.

Le roi pouvait espérer qu'avec ses renforts et en employant sa promptitude habituelle, il aurait bientôt accablé l'usurpateur. Il était en pleine marche, lorsque les nouvelles les plus inquiétantes lui arrivèrent de l'Arie : Satibarzane avait surpris par trahison les postes macédoniens et les avait massacrés jusqu'au dernier avec Anaxippos, leur commandant; puis il avait appelé aux armes la population de sa satrapie; Artacoana, la ville royale de la satrapie, était le lieu de rendez-vous des révoltés; de là, aussitôt qu'Alexandre aurait dépassé les frontières de l'Arie, le satrape félon voulait se réunir avec Bessos et attaquer les Macédoniens, n'importe où il les rencontrerait, de concert avec le nouveau roi Artaxerxès Bessos. Alexandre ne pouvait se dissimuler qu'un tel mouvement sur le flanc de sa route de marche était un péril des plus grands; des ennemis postés en Arie pouvaient couper complètement ses communications, et aider de mille manières l'usurpation de Bessos : de plus, le satrape de Drangiane et d'Arachosie, régions qui confinaient immédiatement à l'Arie, était Barsaëntès, un des meurtriers du roi, et il était à prévoir qu'il s'unirait au mouvement des Ariens. Poursuivre sa marche sur la Bactriane dans de telles conditions eût été une témérité insensée; même au risque de laisser à l'usurpateur le temps de faire de plus grands préparatifs, il fallait réparer d'une manière prompte et décisive la faute qu'on avait commise en confiant tout le flanc de ses opérations à un allié douteux, et chercher d'abord à soumettre le territoire entier qui se trouvait sur ce flanc. Pour le moment, Alexandre abandonna la poursuite de Bessos et la conquête de la Bactriane pour s'assurer de la possession de l'Arie et du reste des pays ariens, afin de pouvoir reprendre de là avec d'autant plus de sécurité son entreprise interrompue et atteindre l'usurpateur.

A la tête de deux phalanges, des archers, des Agrianes, de la cavalerie macédonienne et des acontistes à cheval, le roi se porta en toute hâte contre le satrape révolté, tandis que le reste de l'armée, sous les ordres de Cratère, dressait son camp au lieu même où l'on se trouvait. Après deux jours de marche forcée, Alexandre était devant la ville royale d'Artacoana [1]; il y trouva

[1]) Il n'est plus possible de déterminer l'emplacement des localités de cette

tout dans une extrême agitation. Satibarzane, déconcerté par l'arrivée inattendue du roi et abandonné par les troupes qu'il avait réunies, avait franchi les montagnes avec un petit nombre de cavaliers et s'était enfui près de Bessos; les Ariens avaient abandonné leurs villes et villages et pris la fuite dans les montagnes. Alexandre se lança sur eux : treize mille hommes armés furent cernés ; une partie fut taillée en pièces, le reste réduit en esclavage. Cette prompte et sévère justice réduisit les Ariens, et la satrapie fut confiée au Perse Arsame.

L'Arie est un des territoires les plus importants de la Perse ; c'est la contrée qui sert de passage entre l'Iran, le Touran et l'Ariane : à l'endroit où le fleuve Arios dirige brusquement son cours vers le nord se croisent les grandes voies venant d'Hyrcanie et de Parthie, de Margiane et de Bactriane, de l'oasis de Seistan et de la partie supérieure du bassin du Kaboul. Dans cette position importante, une colonie macédonienne fut fondée sous le nom d'Alexandrie en Arie, et aujourd'hui encore la population d'Hérat garde le souvenir de son fondateur Alexandre [1].

Par les renseignements qu'Alexandre obtint en changeant

région. En aucun cas, Artacoana (sur l'orthographe du nom, voy. Mützell ad Curt. VI, 6, 34) ne saurait être Hérat : la description de Q. Curce, si tant est que la couleur locale y soit exacte (*prærupta rupes est quæ spectat occidentem.* VI, 6, 23), indique que la ville était dans une vallée orientée au nord, et non pas vers l'ouest, comme celle d'Hérat ; et Strabon dit que le pays a 2,000 stades de long sur 300 stades de large dans la plaine, ce qui indique que le principal district des Ariens se trouvait dans une vallée pourvue d'un cours d'eau. D'après Ptolémée (VI, 17) Articaudna est située 40′ plus à l'ouest et 10′ plus au nord que Alexandria Areion où Hérat : comme Alexandre, au moment de son départ pour la Bactriane, se trouvait à 600 stades de cette forteresse (Arrian., III, 25, 6), il a dû se diriger sur Merv-roûd.

1) Herbelot, II, p. 240. Sainte-Croix, p. 822, etc. Ammien Marcellin (XXIII, 6, 69) dit que l'on va en bateau d'Alexandrie à la mer Caspienne : la distance qu'il donne, 1,500 stades, est trop faible, mais il n'y a pas lieu de mettre en doute le fait lui-même, car d'une part, Strabon (XI, p. 509) dit que l'Hyrcanie est arrosée par l'Ochos jusqu'à son embouchure et que Nisæa se trouve sur le bord du fleuve, et, d'autre part, Ptolémée indique avec précision les deux embouchures de l'Ochos et de l'Oxos. Il semble bien que cet Ochos des anciens était formé par la réunion de la rivière de Merv-roûd et de la Tedjend, cette dernière formée elle-même par la rivière de Hérat et celle de Meschhed, tandis qu'aujourd'hui les deux cours d'eau se perdent dans le désert avant de se rejoindre.

la direction de sa marche, il dut acquérir une idée topographique approximative des satrapies ariennes du côté de la Bactriane et de l'Inde, des montagnes et des fleuves qui déterminent la configuration de ces pays, des routes et des défilés qui les relient. Il dut lui paraître nécessaire d'occuper d'abord tout le côté sud du pays bactrien avant de se tourner contre l'usurpateur en Bactriane, afin de lui enlever l'appui qu'il espérait tirer des contrées ariennes et indiennes, l'enfermant ainsi dans un large circuit pour tomber enfin sur l'extrémité de l'aile des positions ennemies, d'après le système stratégique qu'il avait adopté après les batailles du Granique, d'Issos et de Gaugamèle. En remontant vers l'Arie, il avait déjà commencé ce mouvement, qui le faisait passer d'abord par la Drangiane et par l'Arachosie. Dès que Cratère l'eut rejoint, Alexandre se dirigea vers le sud pour soumettre l'un après l'autre les districts de cette contrée, alors riche et peuplée. Barsaëntès n'attendit pas son arrivée ; il s'enfuit au delà des frontières orientales de sa satrapie, chez les Indiens, qui plus tard le livrèrent. Alexandre s'avança dans la vallée du fleuve Ardekan, qui aboutit au lac Aria (Haraiva), dans le pays des Dranges ou Zaranges, dont la capitale, Prophthasia [1], se soumit sans difficulté.

Au sud des Dranges, dans la plaine fertile du Seistan méridional, qui n'était pas encore ensablée alors, les Ariaspes — ou, comme les Grecs les nommaient, les Évergètes [2], — peuple pai-

[1]) Arrien ne prononce pas ce nom : cependant on a de bonnes raisons de l'accepter pour la capitale des Zaranges. Wilson (*Ariana antiqua*, p. 154) retrouve la vieille capitale de la Drangiane à Peschaveroun, sur la route de Douschak à Fourrah : d'autres opinions ont été relevées par Spiegel (*op. cit.*, II, p. 451). J'ai pris jadis Fourrah pour l'ancienne Prophthasia ; mais la connaissance plus exacte qu'on a aujourd'hui des cours d'eau tributaires du lac d'Aral ne permet pas de considérer la rivière de Fourrah comme celle qu'a suivie Alexandre : la première qu'il a rencontrée dans cette marche est l'Ardekan, dont Khanikoff a longé le cours.

[2]) Les textes concernant les Évergètes ont été rassemblés par les commentateurs de Q. Curce (VII, 3) : leur nom primitif était Ari-aspes (Ariens-cavaliers), leur pays était arrosé par le fleuve Étymandros (Arrian., IV, 6, 6), l'Hindmend moderne. Ce fleuve coule à travers le désert, encaissé dans une vallée étroite bordée de rochers : c'est seulement à l'approche du lac d'Aral que les roches à pic s'écartent et donnent accès dans un pays fertile et riant où l'on retrouve encore aujourd'hui les ruines de plusieurs grandes villes,

sible d'agriculteurs, établi de temps immémorial dans cette « terre du printemps », menaient la vie paisible, laborieuse et rangée à laquelle la doctrine de Zarathustra attache un si haut prix. Alexandre honora de toutes façons leur hospitalité. Il est certain qu'il était pour lui d'une importance particulière de savoir que ce coin de terre, riche et semblable à une oasis au milieu des montagnes et des déserts de l'Ariane, lui était favorable. Un séjour assez long parmi ces tribus, une légère extension de territoire qu'ils désiraient depuis longtemps, le maintien de leurs anciennes lois et de leur constitution qui semblaient ne le céder en rien à celles des cités grecques, enfin vis-à-vis de l'empire une sujétion assez douce, moins rigoureuse en tout cas que celle des autres satrapies [1], tels furent à peu près les moyens par lesquels Alexandre gagna au nouvel ordre de choses ce singulier peuple des Ariaspes, sans laisser de colonies au milieu d'eux et sans employer de mesures violentes [2].

Les tribus des Gédrosiens [3], dont il toucha le territoire en continuant sa marche [4], ne se montrèrent pas moins amicales envers lui. Les Arachosiens, leurs voisins du nord, se soumirent aussi ; leur pays s'étendait jusqu'à la région des défilés [5] qui conduisent dans le bassin des affluents de l'Indus. Ce fut pour cette raison qu'Alexandre confia cette satrapie au Macédonien

de canaux et d'aqueducs. C'est là probablement qu'il faut chercher le séjour des Ariaspes.

[1]) καταμαθὼν ἄνδρας οὐ κατὰ τοὺς ἄλλους τοὺς ταύτῃ βαρβάρους πολιτεύοντας, ἀλλὰ τοῦ δικαίου ἴσα καὶ τοῖς κρατίστοις τῶν Ἑλλήνων μεταποιουμένους, ἐλευθέρους ἀφῆκε etc. (Arrian., III, 27, 5).

[2]) D'après Q. Curce, on leur donna pour satrape le secrétaire privé de Darius : suivant Diodore, ils furent gouvernés par Tiridate en commun avec les Gédrosiens : suivant Arrian, ils restent libres.

[3]) Plus tard, on trouve ordinairement associés les satrapies d'Arachosie et de Gédrosie d'une part, l'Arie et la Drangiane d'autre part; et il ressort d'un passage de Q. Curce (IX, 10, 20) que le satrape d'Arachosie reçut également le gouvernement des Gédrosiens mentionnés dans le texte. Les Dranges (Drangiens) et Zaranges sont certainement le même peuple : les indications fournies par Strabon sur l'habitat de toutes ces tribus sont si précises qu'il ne peut rester d'incertitude sur leur position géographique.

[4]) Alexandre paraît avoir fondé ici une ville portant son nom (cf. l'*Appendice* du tome III).

[5]) Ce sont les défilés de Kelat et d'Ourghoundab (voy. Sultan Baber, *Mém.*, p. 171. 224 etc.; Chereffeddin, II, c. 47, p. 366).

Ménon, sous le commandement duquel il plaça 4,000 fantassins et 600 cavaliers [1], avec ordre de fonder cette Alexandrie d'Arachosie (Kandahar) qui, placée à l'entrée des défilés et restée jusqu'à ce jour une des cités les plus florissantes de la région, a conservé jusque dans son nom moderne le souvenir de son fondateur [2]. On était à peu près à l'époque du coucher des Pléiades, vers le milieu de novembre, et toute cette contrée montueuse était couverte d'une neige épaisse lorsque l'armée macédonienne, quittant l'Arachosie, s'avança, au milieu de difficultés sans nombre, dans le pays des Paropamisades, la première tribu indienne qui se trouva sur son chemin [3]; au nord de cette contrée se dresse le Caucase indien, qu'il fallait traverser pour aller au pays de Bessos.

Telles furent à peu près les étapes par lesquelles Alexandre, dans les derniers mois de l'année 330, conduisit son armée de l'extrémité septentrionale du Khorassan jusqu'au pied du Caucase indien. Cette période remplie de fatigues, pauvre en gloire militaire, devait acquérir par le crime une triste célébrité. Il s'agissait cette fois d'assassiner Alexandre, comme Darius avait été assassiné; les coupables, pour exécuter leur plan, comptaient sur l'adhésion de l'armée, qui semblait excédée de marcher toujours en avant sans avoir un instant de repos.

Par ce que le roi faisait et laissait faire, il était inévitable

1) ARRIAN., III, 28, 1. Q. Curce (VII, 3, 5) donne le chiffre des soldats.

2) D'après les traditions de l'Orient, telles qu'on les trouve dans Férishta, Aboul-Gazi, etc. (Cf. ELPHINSTONE, *Cabul*, II, p. 152, trad. Rühs), Kandahar, dont il s'agit ici, doit être considérée comme une ville fondée par Alexandre, et les objections de WILSON (*Asiat. Researches*, XV, p. 106) ne paraissent pas avoir ébranlé encore cette opinion.

3) D'après LASSEN (*Ind. Alterth.* I², 27, note 4), le nom de la montagne est Paropa-nischadha, la « montagne basse », par opposition à la « montagne haute », Nischada, nom que l'on donne à la haute crête de l'Hindou-Kousch. Le texte babylonien de la grande inscription de Darius donne Parupara-'isana : par conséquent, la plus correcte des nombreuses variantes de ce nom dans les auteurs grecs doit être celle de Ptolémée, qui écrit Παροπάνισος. Cependant j'ai cru bon de m'en tenir à l'orthographe consacrée. On voit par l'intéressante description de BABER (*op. cit.*, p. 209) quelle quantité de neige il tombe en hiver dans ces régions. Strabon (XV, p. 724) dit que le roi a fait route διὰ τῶν Παροπαμισαδῶν ὑπὸ Πλειάδος δύσιν ; ce renseignement fait paraître impossible ce que dit Q. Curce (VII, 3, 4), à savoir qu'Alexandre a séjourné 60 jours chez les Évergètes.

que bien des espérances fussent trompées, bien des inquiétudes entretenues, bien des mécontentements justifiés, à cause de ses conquêtes qui allaient toujours grandissant, de la rapidité de l'organisation nouvelle qu'elles exigeaient et de la direction qu'il croyait devoir lui donner.

Un savant anglais, à propos du jugement à porter sur Alexandre, est arrivé à cette conclusion, que « la passion qui chez lui absorbait tout, c'était la conquête, à l'est et à l'ouest, au nord et au midi »: c'est une déclaration qui le dispense ensuite de l'obligation de comprendre. Si Alexandre remporta des victoires avec le succès irrésistible que nous constatons, s'il détruisit l'organisme gouvernemental qui jusque-là avait relié entre eux les peuples de l'Asie, si, en brisant l'ancien, il en ébaucha du même coup un nouveau, il fallait qu'il fût sûr du plan d'après lequel il voulait construire son œuvre, de la pensée qui devait donner aux premières assises de cette œuvre leur direction et leur mesure.

Le plus profond penseur de l'antiquité, le précepteur du roi, Aristote, l'a plus d'une fois aidé de ses conseils dans ces questions ; il lui a recommandé de se conduire en « hégémon » avec les Hellènes et en maître avec les Barbares, de traiter les Hellènes comme des amis et des hommes de même race que lui, et les Barbares comme s'ils étaient des animaux et des plantes[1]. Il est d'avis que c'est la nature elle-même qui jus-

[1]) οὐ γὰρ ὡς Ἀριστοτέλης συνεβούλευεν αὐτῷ τοῖς μὲν Ἕλλησι ἡγεμονικῶς, τοῖς δὲ βαρβάροις δεσποτικῶς χρώμενος, καὶ τῶν μὲν ὡς φίλων καὶ οἰκείων ἐπιμελούμενος (c'est-à-dire comme un épimélète), τοῖς δὲ ὡς ζῴοις ἢ φύτοις προσφερ όμενος (Aristot., *fr.* 81, ap. Plut., *De Alex. s. virt. s. fort.*, I, 6). L'authenticité contestée de ce fragment est mise, ce semble, hors de doute par la citation identique au fond que Strabon emprunte à Eratosthène. L'expression συνεβουλεύεν employée par l'auteur de l'opuscule *sur la fortune d'Alexandre* se combine sans le moindre effort avec une phrase de Cicéron qui fait allusion à l'écrit aristotélique d'où a été tiré le passage en question : Cicéron, écrivant à Atticus (XII, 40, 2), parle du projet qu'il a d'adresser un écrit à César victorieux : συμβουλευτικὸν *sæpe conor, nihil reperio et quidem mecum habeo et* Ἀριστοτέλους *et* Θεοπόμπου πρὸς Ἀλέξανδρον. Il abandonne plus tard son idée (XIII, 31), puis il y revient encore (XIII, 28, 2) : *de epistola ad Cæsarem jurato mihi crede non possum... nam quæ sunt ad Alexandrum hominum eloquentium et doctorum suasiones, vides quibus in rebus versentur : adolescentem incensum cupiditate verissimæ gloriæ, cupientem sibi aliquid consilii dari quod ad laudem sempiternam valeret, cohortantur ad decus.* Cet opuscule πρὸς Ἀλέξανδρον, que Cicéron avait sous les yeux,

tifie cette différence, car, dit-il, « les peuples des contrées froides de l'Europe sont pleins de courage, mais ils sont impropres au travail intellectuel et aux arts ; c'est pourquoi ils vivent libres pour la plupart, mais ils sont incapables de créer des sociétés policées et de dominer les autres ; les peuples d'Asie sont d'un esprit éveillé et habiles dans les arts, mais ils sont sans courage ; c'est pourquoi ils ont des maîtres et sont esclaves : le peuple des Hellènes, qui vit entre les deux races, participe aux aptitudes des uns et des autres ; il est aussi courageux qu'intelligent ; il possède par conséquent la liberté et le meilleur gouvernement ; il est capable de commander à tous, s'il est uni dans un seul État[1] ». Cette appréciation serait juste, à coup sûr, si la vie des peuples devait être et rester ce que l'a faite à l'avance une fois pour toutes la prédestination naturelle ; mais quand même l'histoire, dont Aristote fait peu de cas, ne développerait pas de nouvelles forces et de nouvelles conditions, le conseil du profond penseur était, en présence des devoirs qui s'imposaient au vainqueur en Asie, doctrinaire, impraticable dans les nécessités pressantes et positives du moment, incapable surtout de fonder un état de choses possible, à plus forte raison un système acceptable au point de vue moral. Le philosophe voulait seulement maintenir et continuer l'ensemble du passé ; le roi voyait dans cet immense changement, dans cette révolution qui était le résultat et la critique du passé, les éléments d'une organisation nouvelle destinée à dépasser ce cadre artificiel, et dans laquelle toutes ces nécessités soi-disant naturelles seraient vaincues par la puissance du progrès historique.

Si la dislocation de l'empire perse était une preuve qu'il avait complètement épuisé sa force vitale, la nation des Hellènes était-elle donc, en définitive, dans une meilleure situa-

n'était pas un dialogue. La liste des écrits aristotéliques mentionne un Ἀλέξανδρος ἢ ὑπὲρ ἀποικιῶν (ou ἀποίκων) et un second traité περὶ βασιλείας. Ce dernier est bien un συμβουλευτικός : le premier serait peut-être mieux intitulé πρὸς Ἀλέξανδρον, et il est possible que les deux n'en fassent qu'un, car Ammonios dit : ἢ ὅσα ἐρωτηθεὶς ὑπὸ Ἀλεξάνδρου περὶ τε βασιλείας καὶ ὅπως δεῖ τὰς ἀποικίας ποιεῖσθαι γεγράφηκεν (ap. ARISTOT., *fragm.*, ed. Rose, XIV, p. 1489).

[1]) ARISTOT., *Polit.*, VII, 7, 1.

tion, avec sa liberté et le mirage de constitution parfaite qu'elle poursuivait? Avait-elle été assez forte pour échapper à la dépendance honteuse où elle avait été vis-à-vis de la politique des Perses et aux invasions menaçantes des Barbares du Nord, tant que chaque ville n'avait vécu que pour sa liberté et son envie de dominer les autres? Et les Macédoniens eux-mêmes avaient-ils eu quelque importance, avaient-ils eu seulement la sécurité dans les limites de leurs propres frontières, avant que leur royauté, se relevant avec force et décision, ne leur apprît et ne les obligeât à ne pas se contenter d'être et de rester ce qu'ils avaient été depuis si longtemps ? Si Alexandre a lu la *Politique* de son maître, il y a trouvé un passage significatif; c'est celui où Aristote traite de l'égalité des droits et des devoirs parmi les membres de l'État, et où il fait reposer sur elle l'essence du meilleur gouvernement. « Mais si quelqu'un se signale par une habileté tellement supérieure que l'habileté et l'influence politique des autres ne puissent plus se comparer aux siennes, on peut alors ne plus le considérer comme une partie; ce serait commettre une injustice envers celui dont l'habileté et l'influence sont tellement inégales que de le placer sur le pied d'égalité avec les autres : un tel individu serait un dieu entre les hommes[1]. Il résulte de là nécessairement que la législation ne s'applique qu'à ceux qui sont égaux en naissance et en force; mais pour les hommes supérieurs, il n'y a pas de loi; eux-mêmes sont la loi : qui voudrait pour eux établir des lois deviendrait ridicule; ils répondraient peut-être comme les lions dans Antisthène lorsque les lièvres, dans l'assemblée des animaux, font un discours pour demander que tous reçoivent une part égale ».

Telles étaient les opinions d'Aristote; certainement il y était arrivé en dehors de toute espèce de considération personnelle, mais celui qui les lisait pouvait-il faire autrement que de penser à Alexandre? « Tout le monde, » dit Polybe, « s'accorde à dire que l'esprit de ce roi dépassait la mesure humaine[2] ». Sa

[1]) ὥσπερ γὰρ θεὸν ἐν ἀνθρώποις εἰκὸς εἶναι τὸν τοιοῦτον (ARISTOT., *Polit.*, III, 13, 8).

[2]) Polybe (XII, 22), reprenant Timée qui avait reproché à Callisthène la glorification d'Alexandre, dit : ἀποθεοῦν Ἀλέξανδρον οὐκ ἐβουλήθη... ἄνδρα τοιοῦτον, ὥς πάντες μεγαλοφυέστερον ἢ κατ' ἄνθρωπον γεγονέναι τῇ τύχῃ συγχωροῦσι.

force de volonté, la perspicacité de son regard, sa supériorité intellectuelle sont attestées par ses actions et l'esprit de suite rigide, je dirai même inflexible, qui préside à leur enchaînement. Ce n'est que d'une façon indirecte et seulement par ce qu'il est parvenu à en réaliser qu'on peut connaître approximativement ce qu'il a voulu et comment il a conçu son œuvre; et pourtant, c'est la seule mesure qu'un appréciateur équitable voudra appliquer. Alexandre était au sommet de la civilisation et des connaissances de son temps; il n'aura pas eu, sur les devoirs d'un roi, de moins grandes pensées que « le maître de ceux qui savent ». Mais il n'aura pas estimé, comme le faisait son maître, que ce fût une conséquence de l'idée de monarchie et de « la charge de surveillants » qui incombe aux monarques, que de traiter les Barbares comme des animaux ou des plantes, ni que ses Macédoniens eussent été dressés au maniement des armes par son père pour être, ainsi que le déclarait le philosophe, « les maîtres de ceux auxquels il appartenait d'être esclaves [1] », et encore moins que son père et lui ensuite eussent contraint les Hellènes à entrer dans la fédération corinthienne afin qu'ils pussent exploiter et pressurer l'Asie avec leur égoïsme raffiné et leur adresse effrontée, après l'avoir mise dans l'impossibilité de se défendre.

Il avait frappé l'Asie d'une façon terrible; il dut se souvenir de la lance d'Achille son ancêtre et reconnaître la vertu spécifique de la véritable lance royale à ce signe, qu'elle guérissait aussi les blessures qu'elle avait faites. L'anéantissement de l'ancien empire, la mort de Darius, l'avaient fait héritier d'une autorité absolue sur d'innombrables peuples qui jusqu'alors avaient été gouvernés comme des esclaves; c'était faire œuvre véritablement royale que de les délivrer, dans les limites où ils pouvaient comprendre ou apprendre à connaître la liberté, de les maintenir et de les entretenir dans ce qu'ils avaient de louable et de sain, de les honorer et de les épargner dans ce qu'ils considéraient comme sacré et comme leur propriété la plus inaliénable. Il devait se les concilier, savoir les gagner, pour faire de ces peuples mêmes les soutiens de l'empire qui

[1]) τήν τε τῶν πολεμικῶν ἄσκησιν... τρίτον δὲ τὸ δεσπόζειν τῶν ἀξίων δουλεύειν (Aristot., *Polit.*, VII, 14 sub fin.).

devait les rattacher dorénavant au monde hellénique. Dans cette monarchie, il ne fallait plus, après les victoires remportées, qu'il fût question de vainqueurs et de vaincus ; elle devait faire oublier la distinction entre Grecs et Barbares. Si Alexandre parvenait à fondre en un seul peuple les habitants de ce vaste empire à la fois oriental et occidental, de manière à ce qu'ils pussent se compléter et s'égaliser par leurs aptitudes et leurs ressources respectives, s'il arrivait à leur procurer à l'intérieur la paix et une organisation qui les mît en sécurité, à leur enseigner « l'art des Muses », sans perdre par là « sa trempe, comme le fer[1] », alors il pourrait avoir conscience d'avoir accompli « une œuvre bienfaisante » et grande, une œuvre telle qu'il la faut, d'après le mot d'Aristote, pour fonder véritablement la royauté[2]. Si son ambition, le prix de ses victoires, son enthousiasme tendaient à créer un empire à la fois oriental et occidental de caractère hellénistique, « à transporter la monarchie », comme on l'a dit plus tard d'après la vision du prophète, « des Perses aux Hellènes », en ce cas, la force des choses lui montrait chaque jour d'une façon plus claire et plus inéluctable les voies qu'il devait suivre pour achever l'œuvre commencée.

Dans cette voie, on rencontrait d'immenses difficultés ; l'arbitraire, la violence, des habitudes contre nature semblaient rendre l'œuvre impossible. Elles ne le firent pas hésiter ; elles ne firent qu'exciter chez lui le vif élan de la volonté et l'assurance invariable de l'action. L'œuvre qu'il avait commencée dans l'enthousiasme de la première jeunesse le dominait ; elle l'emportait en grossissant comme une avalanche : la ruine, la dévastation, des champs de cadavres marquaient son passage. Son armée, son entourage, lui-même, se transformaient avec le monde dont il triomphait. Il marchait toujours en avant, ne regardait que son but et voyait en lui sa justification.

1) Aristot., *Polit.*, VII, 14, 15. Le législateur doit σπουδάζειν ὅπως καὶ τὴν περὶ τὰ πολεμικὰ καὶ τὴν ἄλλην νομοθεσίαν τοῦ σχολάζειν ἕνεκεν τάξῃ καὶ τῆς εἰρήνης, car la plupart des États militaires ne durent que tant qu'ils font la guerre, κατακτησάμενοι δὲ τὴν ἀρχὴν ἀπόλλυνται · τὴν γὰρ βαφὴν ἀφίασιν, ὥσπερ ὁ σίδηρος, εἰρήνην ἄγοντες· αἴτιος δ' ὁ νομοθέτης οὐ παιδεύσας δύνασθαι σχολάζειν.

2) οὐ γίγνονται δ' ἔτι βασιλεῖαι νῦν... διὰ τὸ τὴν βασίλειαν ἑκούσιον μὲν ἀρχὴν εἶναι, μειζόνων δε κυρίαν etc. (Aristot., *Polit.*, V, 10, 22) — ἅπαντες γὰρ εὐεργετήσαντες ἢ δυνάμενοι τὰς πόλεις ἢ τὰ ἔθνη εὐεργετεῖν ἐτύγχανον τῆς τιμῆς ταύτης (*ibid.*, V, 10, 5).

Il devait croire que la nécessité de ce qu'il voulait se montrerait d'elle-même par les événements, et s'imposerait même par la persuasion à ceux qui ne le voulaient pas. Au premier abord, quant à la forme, l'empire hellénistique pouvait ne différer que bien peu de celui des Achéménides ; la différence essentielle et incalculable dans ses résultats consistait dans l'énergie nouvelle qu'il infusait dans la vie asiatique. Ce que la victoire des armes avait commencé, il pouvait confier le soin de l'achever au génie de la race grecque, à cet esprit éclairé, cultivé à fond, infiniment mobile et débordant de sève, et poursuivre tranquillement sa tâche. Pour le moment, le point principal était de rapprocher et de relier les uns aux autres les éléments qui devaient se mêler et fermenter ensemble. La nature asiatique était passive, méfiante, lourde et opiniâtre ; des ménagements avec lesquels on la traiterait, de l'intelligence des mœurs particulières et des préjugés, de la docilité complète de cette nature dépendait, au début, l'existence du nouvel empire. Il fallait que ces peuples vissent, eux aussi, leur roi dans Alexandre ; car c'était lui d'abord, et lui seul, qui était l'unité du vaste empire et le noyau autour duquel la nouvelle cristallisation devait se faire. Comme il avait sacrifié à leurs dieux et célébré leurs solennités, de même il voulait montrer dans son entourage, dans les fêtes de sa cour, que lui aussi appartenait à l'Asie. A partir de la mort de Darius, il commença à recevoir, dans le costume et avec l'étiquette asiatique, les Asiatiques qui venaient à lui et à faire alterner la simplicité journalière du camp macédonien avec la pompe éblouissante de la cour orientale ; le lendemain on le voyait de nouveau marcher au combat à la tête des Macédoniens, insensible aux fatigues, rempli de soins et de sollicitude pour les troupes, bienveillant et accessible à tous [1].

A aucune époque le naturel macédonien n'avait été bien souple, et la guerre, avec les immenses succès qui en avaient été la suite, n'avait fait qu'exalter encore la fierté et la rudesse de ces hétæres. Tous ne comprenaient pas comme Héphestion le but et la politique de leur roi ; tous n'avaient pas, comme

1) Plut., *Alex.*, 45.

Cratère, assez de dévouement et d'abnégation pour les soutenir par loyauté; la plupart ne comprenaient pas et désapprouvaient ce que le roi faisait ou ne faisait pas. Tandis qu'Alexandre faisait tous ses efforts pour gagner les vaincus et pour leur faire oublier que les Macédoniens étaient leurs vainqueurs, beaucoup, dans leur orgueil et leur égoïsme, pensaient qu'une sujétion absolue devait être le fondement nécessaire de toute institution nouvelle; ils prétendaient qu'il était tout à fait naturel d'ajouter encore à la toute-puissance despotique des satrapes le droit impitoyable de la force, qu'ils tenaient de la victoire. Tandis qu'Alexandre recevait les génuflexions des grands de la Perse et l'adoration que les Orientaux croyaient lui devoir avec la même bonne grâce que les ambassades honorifiques des Grecs et les acclamations militaires de ses phalanges, eux, au contraire, s'égalant à leur roi, auraient vu volontiers tous les autres autour d'eux prosternés dans la poussière de l'asservissement. Tandis qu'ils s'adonnaient au luxe effréné de la vie asiatique, autant que le permettait la vie d'un camp et le voisinage de leur roi qui les désapprouvait hautement, et cela dans le seul but de jouir des plaisirs les plus brutaux, ils reprochaient à leur roi ses vêtements mèdes et la pompe persique de sa cour, qui faisait que des millions d'Asiatiques le reconnaissaient et l'adoraient comme leur dieu-roi. Ainsi, beaucoup parmi les grands de Macédoine étaient devenus des Asiatiques, dans le sens le plus mauvais du mot, et la propension naturelle des hommes de ce pays au despotisme, à la cabale et aux excès, s'unissait à cette violence et au sentiment exagéré de leur propre valeur qui animait les Macédoniens et les rendait toujours avides de gloire, braves dans les combats et prêts à tout oser.

Dès qu'Alexandre commença à admettre à sa cour l'élément oriental, dès qu'il réunit autour de lui les grands de la Perse, les attira à lui avec la même bienveillance, la même munificence que les Macédoniens, leur accorda la même confiance, les honora par des emplois importants, les investit de satrapies, il était naturel que les grands de Macédoine, comme s'il y avait là pour eux un préjudice ou une humiliation, tournassent leur mépris contre cette engeance asiatique que le roi

favorisait, et se considérassent eux-mêmes, en face d'elle, comme les représentants des véritables et anciennes mœurs macédoniennes. Beaucoup, principalement parmi les vieux généraux du temps de Philippe, ne dissimulaient pas leur jalousie contre les Perses et leur défiance envers Alexandre; ils s'excitaient et se montaient mutuellement la tête, dans leur dépit d'être mis de côté et traités avec ingratitude par celui qui leur devait tout; pendant des années, il leur avait fallu combattre, et ils voyaient tomber maintenant dans les mains des vaincus le fruit de leurs victoires; le roi, qui traitait maintenant les grands de la Perse comme leurs égaux, les traiterait bientôt comme ces anciens esclaves du Grand-Roi; Alexandre oubliait les Macédoniens, il fallait être sur ses gardes.

Le roi connaissait ces dispositions : sa mère, raconte-t-on, l'avait averti à plusieurs reprises, l'avait conjuré d'être circonspect avec les grands; elle lui avait reproché d'être trop confiant et trop bienveillant avec cette vieille noblesse macédonienne, de faire des rois de ses sujets avec une munificence exagérée, et de leur donner l'occasion de se faire des amis et un parti en s'enlevant à lui-même ses propres amis [1]. Alexandre ne pouvait se dissimuler que beaucoup, même de ceux qui faisaient partie de son entourage immédiat, observaient ses démarches avec défiance et mécontentement. Il était habitué à avoir dans Parménion un moniteur perpétuel, et il savait que le fils de celui-ci, Philotas, désapprouvait hautement ses institutions et même s'exprimait sur sa personne en termes qui n'étaient nullement mesurés; le roi pardonnait à l'humeur violente et sombre de l'hipparque, qui d'ailleurs était brave et infatigable dans le service; mais ce qui le blessa davantage, ce fut de voir que Cratère, l'homme au cœur loyal et élevé, celui qu'il estimait plus que tout autre, n'était pas toujours content de ce qui se passait, et que Clitos lui-même, qui conduisait l'*agêma* de la cavalerie, se détachait de lui. La division entre les généraux macédoniens devenait de plus en plus marquée, et, bien qu'elle fût encore sans conséquence pour le

1) Plut., *Alex.*, 39.

présent, toutefois ces dispositions prenaient de l'extension et se manifestaient jusque dans le conseil de guerre par une susceptibilité déplorable; les plus avancés voulaient voir la guerre finie, l'armée dissoute et le butin partagé; il parut même que leur action n'était pas étrangère au désir de retourner au pays que l'armée manifestait de plus en plus ouvertement.

Ainsi le mécontentement grandissait; malgré ses présents, ses égards, ses témoignages de confiance, le roi déjà n'en était plus maître. Il ne pouvait pas, il ne devait pas marcher ainsi plus longtemps; la discipline militaire et l'obéissance des officiers, c'étaient là les premières conditions d'où dépendait non seulement le succès des entreprises militaires, mais encore la conservation des conquêtes et la sécurité même de l'armée. Bien qu'Alexandre ne pût s'attendre à aucun acte de la part de Cratère, de Clitos, de Philotas, de Parménion et des hétæres, il devait, pour l'exemple et à cause des dispositions déjà douteuses de l'armée, souhaiter qu'il se produisît une crise qui mît ouvertement la faction en face de lui et lui offrît l'occasion de l'écraser.

Pendant l'automne de l'année 330, Alexandre se reposa avec son armée dans le capitale de la Drangiane; Cratère, qui avait traversé la Bactriane, l'avait rejoint; il en était de même de Cœnos, de Perdiccas et d'Amyntas avec leurs phalanges; la cavalerie macédonienne de Philotas et les hypaspistes étaient également autour de lui; leur chef, Nicanor, frère de Philotas, était mort depuis peu : le roi avait été douloureusement affecté de sa perte et l'avait fait ensevelir avec pompe par son frère, car Parménion, le père, était avec le reste des troupes dans les régions éloignées de la Médie pour garder les routes de la Macédoine et les riches trésors du royaume des Perses, et il ne devait rejoindre le gros de l'armée qu'au printemps suivant. « Ce fut alors que la trahison de Philotas fut dénoncée à Alexandre », dit Arrien, qui poursuit en indiquant sommairement comment on procéda à l'égard du traître. L'auteur que suivent Diodore, Quinte-Curce et Plutarque raconte l'événement avec plus de détails. Qu'il soit ou non plus près de la vérité, voici ce que disent les historiens précités :

Parmi les mécontents, dans l'entourage du roi, était Dimnos de Chalæstra en Macédoine. Il confia à Nicomachos, avec lequel il vivait en commerce de galanterie, que le roi l'avait blessé dans son honneur et qu'il était résolu à se venger : des personnes de distinction étaient d'accord avec lui, disait-il; le désir d'un changement était général ; le roi, que tout le monde haïssait et qui était le principal obstacle, devait être écarté ; dans trois jours il serait mort. Inquiet pour la vie du roi, mais trop timide pour lui révéler lui-même une chose si grave, Nicomachos fait part du plan des traîtres à son frère Cébalinos et le conjure de le dévoiler en toute hâte. Son frère se rend au château où demeure le roi; pour éviter tout éclat, il attend à l'entrée qu'il sorte un des stratèges auquel il puisse révéler le danger. Philotas est le premier qu'il voit; il lui dit ce qu'il a appris, le charge de révéler au plus tôt l'affaire et le rend responsable de la vie du roi. Philotas retourne près du roi, lui parle de choses indifférentes, sans rien dire du danger prochain. Cébalinos va le trouver dans la soirée, et Philotas répond à ses questions que la révélation n'a pu se faire, mais qu'il serait temps encore le lendemain. Cependant, le lendemain Philotas se tait encore, bien qu'il se soit trouvé plusieurs fois seul avec le roi. Cébalinos conçoit des soupçons; il s'adresse alors à Métron, un des pages du roi; il lui dit qu'il y a un danger en perspective, lui confie ce qu'il sait et lui demande de lui procurer un entretien secret avec le roi. Métron le conduit dans la salle d'armes d'Alexandre; pendant que le roi prenait un bain, il lui communique ce qu'on vient de lui révéler, puis il introduit Cébalinos lui-même. Celui-ci complète la dénonciation et dit qu'il est innocent du retard que cette révélation a éprouvé, mais qu'en présence de la conduite surprenante de Philotas et du danger d'un plus long retard, il avait cru devoir faire directement au roi cette communication. Alexandre ne peut l'entendre sans être profondément agité; il donne aussitôt l'ordre d'arrêter Dimnos. Celui-ci, voyant la conjuration découverte et ses plans éludés, se donne la mort [1].

[1]) D'après Plutarque, Dimnos, s'étant débattu avec rage pour ne pas aller en prison, fut transpercé par celui qui avait reçu l'ordre de l'arrêter : le fait, s'il n'est pas controuvé, atteste doublement la grandeur du péril, car

Ensuite Philotas est mandé près du roi ; il proteste qu'il a pris la chose pour une fanfaronnade de Dimnos et n'a pas cru que cela valût la peine qu'on en parlât ; il avoue que le suicide de Dimnos le surprend, mais que le roi connaît ses sentiments. Alexandre le congédie sans élever le moindre doute sur sa fidélité et l'invite à ne pas manquer ce jour-là à sa table. Il convoque alors un conseil de guerre secret et fait part aux assistants de ce qui s'est passé. L'appréhension des amis fidèles augmente le soupçon que le roi a conçu d'une trame mieux ourdie et son inquiétude au sujet de la conduite énigmatique de Philotas ; il ordonne le plus profond silence sur ces débats, puis il invite Héphestion et Cratère, Cœnos et Érigyios, Perdiccas et Léonnatos à venir chez lui à minuit pour recevoir de nouveaux ordres. Les fidèles du roi se mettent à table avec lui ; Philotas est aussi présent ; on se sépare quand la soirée est avancée. A minuit arrivent les généraux convoqués, accompagnés d'un petit nombre d'hommes armés ; le roi fait renforcer la garde du château et occuper les portes de la ville, spécialement celle qui conduit à Ecbatane, envoie séparément des ordres pour que ceux qui sont désignés comme faisant partie de la conjuration soient arrêtés sans bruit, enfin expédie trois cents hommes au quartier de Philotas[1], avec ordre d'investir d'abord la maison par une ligne de postes, puis d'y pénétrer, l'arrêter l'hipparque et de l'amener au château. La nuit se passe ainsi.

Le lendemain matin, l'armée est convoquée en assemblée générale[2]. Personne ne soupçonne ce qui s'est passé. Le roi entre alors dans le cercle formé par les troupes ; il a, dit-il, convoqué l'armée en cour de justice, d'après la coutume macédonienne ; un plan de haute trahison contre sa vie vient d'être découvert. Nicomachos, Cébalinos, Métron portent

en ce cas, c'est que l'officier chargé de l'arrestation s'est hâté de faire disparaître, dans l'intérêt de Philotas, l'homme dont la déposition pouvait tout dévoiler.

1) Q. Curce (VI, 8, 20) veut que le vétéran Atharrias ait été chargé de cette mission, ce qui ne rend pas son récit plus croyable.

2) D'après Q. Curce, il y avait six mille Macédoniens présents : autour d'eux se pressaient des valets, palefreniers... etc. : le reste des troupes devait être dispersé dans des cantonnements.

témoignage ; le cadavre de Dimnos est la confirmation de leur parole. Alors le roi désigne les chefs de la conjuration : à Philotas a été faite la première révélation que l'assassinat devait avoir lieu le troisième jour ; or, bien qu'il soit venu au château deux fois par jour, il n'a pas proféré un mot, ni le premier, ni le deuxième jour ; ensuite le roi montre des lettres de Parménion, dans lesquelles le père donne des conseils à ses fils Philotas et Nicanor : « Prenez soin de vous d'abord, puis des vôtres ; c'est ainsi que vous arriverez au but que vous voulez atteindre » ; il ajoute que ces dispositions sont confirmées par une suite de faits et de propos et attestent la pensée du plus vil des crimes : il rappelle que déjà, lors du meurtre de Philippe, Philotas s'était déclaré pour le prétendant Amyntas ; que sa sœur était devenue l'épouse de cet Attale, qui l'avait longtemps poursuivi, lui et Olympias, sa mère, qui avait cherché à le frustrer de la succession au trône et s'était enfin révolté après avoir été envoyé en Asie avec Parménion ; que malgré tout cela il avait honoré cette famille par toutes sortes de distinctions et de marques de confiance : déjà, en Égypte, il avait parfaitement eu connaissance des paroles audacieuses et menaçantes que Philotas avait souvent répétées à la courtisane Antigone, mais il les avait pardonnées à son caractère emporté, et cela n'avait servi qu'à rendre Philotas plus impérieux et plus hautain ; sa libéralité douteuse, sa prodigalité effrénée, son orgueil insensé, avaient même inquiété son père et l'avaient poussé à lui adresser des avertissements répétés pour qu'il ne se trahît pas trop tôt. Depuis longtemps ils n'avaient plus servi le roi fidèlement, et la bataille de Gaugamèle avait été presque perdue par la faute de Parménion ; mais depuis la mort de Darius, ils avaient ourdi leurs plans de trahison, et, tandis qu'il continuait lui-même à leur donner toute sa confiance, ils avaient fixé le jour où il devait être massacré ; ils avaient soudoyé les assassins et préparé le renversement de tout ce qui existait. Ceux qui nous font le tableau de cet événement nous peignent l'émotion profonde avec laquelle les Macédoniens écoutèrent le roi. Les soldats ne sont pas moins impressionnés lorsque Philotas, chargé de chaînes, est amené au milieu d'eux ; sa vue excite leur pitié.

Le stratège Amyntas prend la parole contre le coupable qui, avec la vie du roi, aurait anéanti pour tous l'espoir du retour dans la patrie. Le stratège Cœnos, beau-frère de Philotas, est encore plus véhément; déjà il a saisi une pierre pour commencer à faire justice à la manière macédonienne, mais le roi l'arrête: il faut d'abord que Philotas se défende, et il quitte lui-même l'assemblée, afin de ne pas mettre obstacle par sa présence à la liberté de la défense. Philotas nie la vérité de l'accusation; il rappelle ses fidèles services, ceux de son père et de son frère; il soutient que s'il a tu la révélation de Cébalinos, c'était pour ne pas devenir un moniteur inutile et fatigant, comme son père l'avait été à Tarse lorsqu'il avait mis le roi en défiance contre le remède du médecin acarnanien; mais la haine et la peur torturent toujours le despote, et c'est cela précisément que tous déplorent. Au milieu de la plus vive agitation, les Macédoniens décident que Philotas et le reste des conjurés sont dignes de mort; le roi ajourne le jugement jusqu'au lendemain.

Il manque encore l'aveu de Philotas, qui doit faire la lumière sur la culpabilité de son père et des autres conjurés. Le roi convoque un conseil secret; la plupart des membres demandent que la sentence de mort soit exécutée aussitôt; Héphestion, Cratère, Cœnos, conseillent d'extorquer d'abord un aveu, et la majorité se range à cet avis. Les trois stratèges reçoivent mission d'être présents à la torture. Dans les tourments, Philotas reconnaît que lui et son père ont parlé du meurtre d'Alexandre, mais qu'ils n'auraient pas voulu l'accomplir pendant que Darius vivait, parce que l'avantage en aurait été tout entier pour les Perses; que lui, Philotas, avait hâté l'exécution avant que son père, dont la vieillesse était fort avancée, ne fût enlevé par la mort au plan commun, et qu'il avait ourdi cette conjuration sans que son père en eût connaissance. Muni de ces témoignages, le roi parut le lendemain devant l'armée réunie; Philotas fut amené et transpercé par les lances macédoniennes.

Les meilleures sources, celle de Ptolémée et d'Aristobule, que suit Arrien, confirment qu'en Égypte on avait déjà mis sous les yeux du roi les indices des plans de trahison de Phi-

lotas [1], et qu'Alexandre, se fondant sur l'amitié qui existait entre Philotas et lui ainsi que sur l'estime profonde qu'il n'avait cessé de témoigner à Parménion, son père, n'avait pu se résoudre à y ajouter foi. Ptolémée affirme que ce fut le roi lui-même qui porta plainte devant les troupes réunies, que Philotas se défendit et qu'on lui fit particulièrement un crime d'avoir tu la dénonciation. Il ne dit rien de la torture.

Parménion avait été également jugé digne de mort [2]. Il parut nécessaire d'exécuter la sentence aussi rapidement que possible, car il était à la tête d'une partie importante de l'armée et, par la haute considération dont il jouissait parmi les troupes ainsi que par les trésors dont la garde lui avait été confiée et qui montaient à plusieurs milliers de talents, il lui était facile de pousser ses soldats aux résolutions extrêmes ; lors même qu'il n'aurait pris aucune part directe à la trahison de son fils, après l'exécution de celui-ci, les résolutions les plus funestes semblaient possibles de la part du père. Parménion était à Ecbatane, éloigné de trente à quarante jours de marche : que ne pouvait-il pas arriver pendant ce temps, s'il se révoltait? En de telles circonstances, le roi ne pouvait user de son droit de grâce ; il ne pouvait non plus faire ouvertement arrêter le général au milieu de troupes si faciles à séduire ; Polydamas, qui faisait partie du corps des hétæres, fut envoyé à Ecbatane vers Sitalcès, Ménidas et Cléandros, avec l'ordre écrit du roi de se débarrasser sans bruit de Parménion. Polydamas, accompagné de deux Arabes, et montés tous trois sur de rapides dromadaires, arriva la douzième nuit à Ecbatane ; le prince thrace et les deux commandants macédoniens s'acquittèrent immédiatement de l'ordre qu'ils avaient reçu.

[1]) Il s'agit probablement ici de dénonciations comme celle que, suivant Plutarque (*Alex.*, 38), la belle Antigone de Pydna, prise à Damas et ensuite maîtresse de Philotas, avait fait parvenir au roi par l'entremise de Cratère et avait ensuite réitérée de vive voix à Alexandre.

[2]) οἱ Μακεδόνες κατέγνωσαν τοῦ Φιλώτα καὶ τῶν καταιτιαθέντων θάνατον, ἐν οἷς ὑπῆρχε Παρμενίων etc. (DIODOR., XVII, 80). Avec les renseignements dont nous disposons, il n'est plus possible de savoir si la procédure a été conduite suivant les règles de droit qui en temps ordinaire étaient appliquées même en Macédoine, ou si, pour l'armée en campagne, il y avait une justice militaire plus sévère et plus expéditive.

Cependant on poursuivait l'enquête à Prophthasia. Démétrios, un des sept gardes du corps, fut soupçonné de liaison avec Philotas et emprisonné ; Ptolémée, fils de Lagos, obtint sa place. Les fils d'Andromène de Tymphæa avaient été étroitement liés avec Philotas, et Polémon, le plus jeune des frères, qui faisait partie d'un escadron de la cavalerie, aveuglé par la peur, avait pris la fuite aussitôt qu'il avait eu connaissance de l'arrestation de son hipparque Philotas ; sa participation et celle de ses frères à la conjuration n'en parut que plus croyable. Amyntas, Simmias, Attale, tous trois stratèges des phalangites, durent comparaître ; on faisait peser, surtout sur Amyntas, des accusations de plusieurs sortes ; mais celui-ci se défendit de telle façon, lui et ses frères, que les Macédoniens les déclarèrent innocents de toute faute : il demanda alors la faveur de ramener son frère qui avait pris la fuite. Le roi la lui accorda ; il partit le même jour et ramena Polémon. Toutes ces circonstances, et la mort glorieuse qu'Amyntas trouva peu après sur le champ de bataille, achevèrent de faire disparaître de l'esprit du roi les derniers soupçons contre les frères, qu'il combla dès lors de toute sorte de marques de distinction.

Un fait à remarquer, c'est qu'à l'occasion de ces recherches l'affaire d'Alexandre le Lynceste, qui quatre ans auparavant avait médité un attentat contre la vie du roi, en Asie-Mineure, et qui, sur l'ordre exprès du roi, avait seulement été emprisonné [1], revint sur le tapis. Il peut être vrai que l'armée ait demandé son exécution, et il put paraître nécessaire au roi de livrer à la sentence que l'armée avait été invitée à rendre un homme qu'il avait soustrait jusqu'alors à un juste châtiment, à raison de son alliance avec l'administrateur de la Macédoine. Il n'est pas invraisemblable qu'il se produisit de nouveaux motifs pour le faire comparaître en justice précisément en ce moment ; malheureusement nos sources ne nous disent rien de précis. Mais si Philotas avoua que le but de la conjuration était le meurtre d'Alexandre, il est naturel que la première question qu'on dut lui faire et qui était prévue d'avance, fut de lui demander qui

[1]) Voy. ci-dessus, p. 222-223.

devait porter le diadème après Alexandre. Celui qui y avait le plus de droit ensuite était Arrhidée, fils du roi Philippe ; mais, lors même qu'il eût été à l'armée, il ne pouvait entrer dans la pensée de personne de confier la puissance à un homme qui était pour ainsi dire idiot ; il était également impossible de songer à donner le diadème à quelqu'un qui n'avait aucun droit à la royauté, tel que Parménion, ou son fils, ou quelque autre des généraux ; le Lynceste pouvait paraître aux conjurés d'autant plus à même de succéder à Alexandre qu'on pouvait penser qu'Antipater, dont il fallait tenir un compte tout particulier, se laisserait gagner au nouvel ordre de choses par l'élévation de son gendre. C'est peut-être le cas de remarquer qu'Antipater, aussitôt qu'il eut connaissance des événements qui avaient eu lieu à Prophthasia et à Ecbatane, semble avoir fait des démarches qui, sans cet enchaînement de circonstances, eussent été incompréhensibles ; on raconte qu'au lieu d'exécuter les ordres d'Alexandre, c'est-à-dire de châtier les Étoliens de la manière la plus sévère pour avoir détruit la ville d'Œniadæ dévouée aux Macédoniens, il entama secrètement des négociations avec eux[1]. Cette précaution n'eut pas d'autre effet pour le moment ; mais elle ne resta pas ignorée du roi[2] et elle excita, croit-on, sa défiance d'une façon qui devait se manifester plus tard, bien que ce fût seulement au bout de plusieurs années.

Ainsi se termina cette déplorable affaire, déplorable bien que la sentence portée contre Philotas fût juste et que le meurtre de Parménion fût devenu une nécessité politique. Ce n'est pas atténuer l'odieux de ces exécutions que de dire avec les auteurs que Philotas, malgré sa bravoure personnelle et son habileté militaire, était violent, égoïste, insidieux ; que son père l'avait lui-même averti d'être plus prudent et moins orgueilleux, et encore moins d'alléguer que Parménion, même pour des questions de service, s'était déjà attiré des reproches multipliés de la part du roi. Que le roi se soit cru obligé d'exiger l'obéissance la plus rigoureuse de la part de ses

[1]) πρὸς Αἰτωλοὺς ἔπεμψε κρύφα πίστεις δοὺς καὶ λαμβάνων (PLUT., *Alex.*, 49).
[2]) Peut-être y eut-il un rapport envoyé par Olympias.

officiers supérieurs, et de serrer les rênes de la discipline avec d'autant plus de vigueur qu'on était en pleine guerre, toujours est-il que le fait de trouver à punir dans le cercle de ses officiers supérieurs et de croire le châtiment nécessaire était un symptôme significatif de l'état de son armée et une première brèche de mauvais augure dans l'instrument de sa puissance, jusque-là si fort et si tranchant, qui était la seule garantie de ses succès et de son œuvre. Avec son énergie et ce génie du commandement qui lui était propre, il aura su enrayer l'effet dissolvant de ces événements et remettre promptement et complètement les troupes dans sa main[1]; mais que Philotas, que Parménion manquassent à cette armée, c'était et ce devait être toujours une perte irréparable, une tache qu'on n'effacerait plus.

Nous n'examinerons pas ici s'il faut considérer comme une conséquence des événements précités les changements apportés à l'organisation de l'armée, changements dont une partie au moins s'est effectuée pendant le repos de cet hiver, ou si la raison en est que la tâche de l'armée avait elle-même changé.

Depuis la mort de Darius, il n'y avait plus, dans le territoire ayant appartenu jusque-là à la Perse, d'armée ennemie organisée ; il pouvait bien y avoir encore çà et là des masses levées à la hâte et conduites en campagne, mais elles n'avaient plus rien du caractère de l'armée royale sur laquelle Alexandre avait calculé le mécanisme de son armée d'opérations au commencement de la lutte ; elles n'avaient plus ni les troupes de la cour des Grands-Rois et les cardaques, ni un noyau de mercenaires grecs et leur habitude des manœuvres. La guerre allait maintenant surtout se poursuivre sous forme de lutte contre des masses isolées, avec lesquelles il faudrait employer l'attaque par surprise et la poursuite rapide, tout ce qui caractérise la petite guerre. Il fallait que les corps de troupes fussent disposés de telle sorte qu'on pût facilement en former des armées en petit ; elles devaient être plus mobiles, devenir dans leur tactique encore plus agressives que jusqu'alors :

[1]) On peut compter parmi ces expédients le τάγμα ἀτάκτων (DIODOR., XVII, 80. CURT., VII, 2, 35) dans lequel furent relégués les mécontents et les raisonneurs.

les troupes légères devaient prendre plus d'extension encore. Enfin, il était nécessaire de prendre des mesures afin qu'on pût utiliser des levées faites en Asie même, non seulement pour grossir la masse de l'armée, mais encore comme une compensation qu'on avait sous la main, à mesure qu'on s'éloignait davantage des recrues qu'on tirait de la patrie.

Déjà, l'hiver précédent, les huit escadrons de la cavalerie avaient été divisés chacun en deux « loches », dont chacune fut confiée à un « lochage » ; maintenant ces loches furent réunies par huit en une « hipparchie », de telle sorte que dorénavant il y eut dans cette grosse cavalerie deux régiments, s'il est permis d'employer cette expression moderne, comptant huit escadrons, d'effectif, il est vrai, plus faible. Clitos, fils de Dropidas, dit « le Noir », qui jusqu'ici avait conduit l'escadron royal de la cavalerie, obtint une des hipparchies ; Héphestion eut la seconde. Déjà, dans le cours de la campagne de l'année suivante, le nombre des hipparchies fut beaucoup augmenté [1]. Les cavaliers mercenaires, qui étaient arrivés à l'armée au nombre de quatre cents, sous les ordres de Ménidas, en 331, furent augmentés de la même façon, assez pour former plus d'une hipparchie [2]. On avait déjà aussi formé un corps d'acontistes à cheval, sans qu'on puisse dire quel en était l'effectif [3].

Les changements non moins importants qu'on remarque dans l'infanterie durant la campagne de l'Inde semblent avoir été accomplis aussitôt après que l'armée eut reçu de Bactriane des renforts considérables. Déjà, à Persépolis, le roi avait envoyé dans les satrapies l'ordre de lever des troupes de jeunes

1) Suivant Arrien (III, 29, 7), Ptolémée reçoit un corps dans lequel il y a τῶν ἑταίρων ἱππαρχίαι τρεῖς. On voit déjà par là qu'il ne s'agissait pas simplement de remplacer la cavalerie thessalienne libérée du service. Plus tard, il est fait mention (Arrian., IV, 4, 7) d'un autre corps dans lequel il y a également trois hipparchies d'hétæres : lors de la campagne dans l'Inde, on énumère six hipparchies avec les noms de leurs hipparques : d'après le texte d'Arrien (IV, 22, 7. Cf. 23, 1 et 24, 1), on peut admettre six hipparchies, non compris l'*agêma*.

2) Suivant Arrien (IV, 4, 6), l'attaque contre les Scythes est exécutée par μία ἱππαρχία τῶν ξένων et quatre escadrons de sarissophores : on voit un détachement (Arrian., IV, 3, 7) auquel on adjoint, en fait de cavalerie, 60 hétæres et 800 τῶν μισθοφόρων.

3) Arrian., III, 24, 1. IV, 17, 3. V, 11, 3 etc.

gens, 30,000 hommes en tout, qui devaient être formés au service à la façon macédonienne et faire ensuite partie de l'armée en qualité d' « épigones »[1]. Mais bientôt après, lors du séjour de deux ans qu'il fit dans les contrées de la Bactriane, il prit au service des Bactriens, des Sogdianiens, des Paropamisades et autres peuples, particulièrement comme cavaliers.

En un mot, l'armée du roi, qui jusque là s'était composée de Macédoniens, d'Hellènes et de Barbares européens, commença à se développer avec le caractère hellénistique qu'Alexandre voulait donner à son empire. Partout, dans les centres des satrapies, des garnisons gréco-macédoniennes plus ou moins fortes restaient en arrière, s'établissaient d'une façon durable et transformaient ainsi une installation purement militaire en communes civiles et en cités à la mode hellénique, tandis que les Asiatiques enrégimentés dans l'armée devaient aussi commencer à s'helléniser par la vie en commun et la discipline militaire.

Cette armée n'était donc plus simplement un corps guerrier; elle comportait encore d'autres éléments et d'autres fonctions; elle formait à elle seule un monde tout à fait particulier. Le camp était en même temps la cour; il renfermait l'administration centrale de l'immense empire et les grands services civils, les caisses, les bureaux d'intendance, les provisions d'armes et d'habillements pour l'armée, de vivres pour les hommes et les animaux, le service des hôpitaux. Avec l'armée marchaient des négociants, des artisans, des fournisseurs, des spéculateurs de toute sorte, et un bon nombre de lettrés qui n'étaient pas tous destinés à l'instruction des jeunes seigneurs. Il y avait aussi des hôtes de Grèce et d'Asie, prêtres et laïques; elle ne devait pas manquer non plus de traîner à sa suite une troupe de femmes; enfin, si le Lynceste Alexandre, qui était prisonnier depuis ce qui s'était passé en Pisidie, suivait l'armée, on n'avait pas dû non plus laisser en arrière Arrhidée, le bâtard idiot de Philippe. En un mot, ce camp doublé d'une cour était pour ainsi dire la capitale mobile de l'empire, son centre de gravité et de force, d'où partait une impulsion éner-

1) Arrian., VII, 6, 1. Plut., *Alex.*, 47. Suidas, s. v. Βασίλειοι παῖδες.

gique qui, en se transportant d'un pays à l'autre, faisait sentir le poids de sa puissance aussi bien lorsqu'il s'arrêtait que lorsqu'il s'acheminait plus loin.

C'est peut-être ici le lieu d'examiner encore une autre question que semble amener la nature des choses. L'habillement des troupes d'Alexandre répondait au climat et aux habitudes de leur patrie ; était-il aussi bien approprié aux convenances toutes différentes de l'Iran, du Touran, de l'Inde, aux fatigues de marches sans fin, aux changements aussi brusques qu'inévitables survenant dans l'alimentation, à l'ardeur du soleil, aux hivers passés dans les hautes montagnes, puis aux mois de pluies tropicales? Le soin de la santé des hommes n'obligeait-il pas à garder la chaleur du corps par l'emploi de vêtements plus collants, de protéger le crâne contre les coups de soleil, d'envelopper les jambes [1], de garantir les pieds mieux que par des sandales ou des souliers bas, peut-être en adoptant la forme qui était en usage chez les peuples de ces pays? N'est-ce pas là peut-être l'importation des modes asiatiques dont on a fait un reproche au roi ? Il faut avouer que, sur ces questions, comme sur beaucoup d'autres, nos documents incomplets ne donnent aucune réponse.

[1]) On voit par la colonne Trajane que, dans la campagne de Dacie, le soldat romain portait des pantalons, et on sait par Josèphe qu'il portait des souliers garnis de clous.

## CHAPITRE DEUXIÈME

Marche d'Alexandre sur la Bactriane. — Poursuite de Bessos; il est livré. — Expédition contre les Scythes, sur l'Iaxarte. — Soulèvement en Sogdiane. — Répression de la révolte. — Quartiers d'hiver à Zariaspa. — Seconde révolte des Sogdianiens. — Répression. — Séjour à Maracanda. — Meurtre de Clitos. — Incursions des Scythes contre Zariaspa. — Quartiers d'hiver à Nautaca. — Les forteresses des hyparques. — Mariage d'Alexandre avec Roxane. — Conjuration des jeunes nobles. — Châtiment de Callisthène.

La prochaine campagne avait pour objectif la région de l'Oxus. C'était là que Bessos avait ceint la tiare de Grand-Roi et pris le nom d'Artaxerxès ; il avait fait à la hâte des préparatifs pour s'opposer aux progrès de l'invasion des Macédoniens. En dehors des troupes qui étaient autour de lui lors du meurtre du Grand-Roi, il avait réuni sous ses ordres environ 7,000 cavaliers de la Bactriane et de la Sogdiane ; de plus, quelques milliers de Dahes s'étaient joints à lui. Près de sa personne se trouvaient la plupart des grands du pays, Datapherne et Oxyartès de Bactriane, Spitamène de Sogdiane, Catanès de Parætacène; Satibarzane, après avoir échoué dans le soulèvement qu'il avait provoqué sur les derrières d'Alexandre, s'était également enfui en Bactriane. Cette entreprise de Satibarzane, qui s'était tournée en désastre, semblait devoir procurer à Bessos ce grand avantage qu'Alexandre, une fois écarté de la grande route de la Bactriane, redouterait vraisemblablement les périlleux défilés du Caucase, abandonnerait complètement l'expédition contre la Bactriane, ou du moins laisserait le temps de faire de nouveaux et de plus grands préparatifs, et peut-être même ferait une incursion chez les Indiens du voisinage ; alors il ne serait pas difficile d'organiser derrière lui, dans les contrées nouvellement soumises, un soulèvement général.

Bessos fit ravager tout le pays situé sur le versant nord de la chaîne jusqu'à une distance de plusieurs journées de marche, pour rendre ainsi impossible toute invasion d'une armée ennemie. Comme Satibarzane pouvait compter sur l'attachement de ceux qui avaient été jadis ses sujets, Bessos lui confia environ deux mille cavaliers, pour faire avec eux, en arrière des Macédoniens, une diversion qui couperait entièrement l'ennemi, si elle réussissait. Les Ariens se soulevèrent dès que parut leur ancien maître : Arsame même, le satrape établi par Alexandre, sembla favoriser la rébellion. Bessos envoya aussi Barzane, un de ses affidés, en Parthie, afin d'y fomenter une insurrection en faveur de la vieille cause perse[1].

Alexandre était en Arachosie lorsqu'il apprit la révolte des Ariens. Il envoya aussitôt en Arie la cavalerie des alliés, au nombre de six cents hommes sous les ordres de leurs chefs, Érigyios et Caranos, ainsi que les mercenaires helléniques sous Artabaze, formant six mille hommes, parmi lesquels se trouvaient, commandés par Andronicos[2], ceux qui avaient été incorporés à l'armée dans les défilés caspiens ; en même temps il expédiait à Phratapherne, satrape d'Hyrcanie et de Parthie, l'ordre de se joindre à ces troupes avec les escadrons de sa cavalerie. Simultanément, le roi lui-même avait quitté l'Arachosie [3] et, par un froid d'hiver très vif, avait traversé les

[1]) ARRIAN., III, 28, 10. IV, 7, 1.

[2]) ARRIAN., III, 28, 2. Les chiffres donnés par Q. Curce (VII, 3, 2) se recommandent par leur vraisemblance intrinsèque. Le contingent des alliés se monte, — suivant un renseignement qui vient, il est vrai, de Diodore (XVII, 17) — à 600 cavaliers, et à la bataille d'Arbèles ce contingent est partagé entre Erigyios et Cœranos (Κοίρανος. ARRIAN., III, 12, 4 : Κάρανος, III, 28, 3): Andronicos commandait les mercenaires grecs, au nombre de 1,500 environ, qui auparavant avaient servi Darius, et il n'est pas inadmissible qu'Artabaze, dont Alexandre faisait tant de cas et qui avait eu si souvent affaire dans sa vie avec des troupes mercenaires grecques, ait reçu le commandement en chef de cette partie de la grosse infanterie. Évidemment, en sa qualité de Perse, on le choisit de préférence pour cette expédition.

[3]) D'après Q. Curce (VII, 3, 4), Alexandre fut rejoint dans cette marche par les troupes qui avaient été sous les ordres de Parménion à Ecbatane, c'est-à-dire 6,000 Macédoniens et 200 cavaliers macédoniens, 5,000 mercenaires à pied et 600 cavaliers, *haud dubie robur omnium virium regis*. Malheureusement, Arrien ne dit pas comment fut exécuté l'ordre donné à Parménion (III, 19, 7), ordre enjoignant à ces troupes de suivre en traversant le pays des Cadusiens, et par conséquent en longeant ensuite la côte de la

cols dénudés des hauteurs qui séparent le territoire des Arachosiens de celui des Paropamisades. Il trouva ce plateau fort peuplé, et, bien qu'à cette époque une neige épaisse couvrît les champs, il se procura des provisions suffisantes dans les nombreux villages qui le reçurent avec amitié [1]. Il se hâta de descendre dans la contrée plus ouverte qui forme le bassin supérieur du Caboul, traversa ce cours d'eau et poussa jusqu'au pied du massif élevé de l'Hindou-Kousch, ou « Caucase », au delà duquel se trouve la Bactriane. Il y prit ses quartiers d'hiver [2].

Le pays de Caboul est à peu près de la même largeur que Cypre et la Crète; c'est une haute vallée située à environ 6,300 pieds au-dessus de la mer, par conséquent à 500 pieds plus haut que Saint-Maurice et Silvaplana dans la Haute-Engaddine. De là, sept passages conduisent, à travers la chaîne de l'Hindou-Kousch, dans le bassin de l'Oxus; trois de ces défilés remontent vers les sources du Poundjir; le plus oriental est celui de Khevak ou de Toul, qui mène à Anderab [3] par un col situé à 13,200 pieds d'élévation. Ces passages, et plus encore les trois suivants qui descendent vers les sources du Sourkab, sont pendant quatre à cinq mois tellement couverts de neige, qu'on peut à peine les traverser; il faut alors prendre le défilé le plus avancé du côté de l'ouest, celui de Bamiyan, par où l'on va de Caboul à Balk en parcourant environ 60 milles. Ce chemin traverse plusieurs chaînes de montagnes, en deçà et au delà du massif

mer Caspienne, ni à quel moment ce corps rejoignit le roi. Supposer que Polydamas, en apportant l'ordre de mettre à mort Parménion, a apporté aussi celui de faire marcher ses troupes, c'est se livrer à des combinaisons arbitraires. On voit par Arrien (III, 25, 4) qu'une partie de ces troupes, les mercenaires à cheval et les Thessaliens restés volontairement au service, avaient rejoint l'armée bientôt après son départ de Zadracarta.

[1]) Strab., XVI, p. 812. Q. Curce décrit cette traversée du plateau de Ghizni avec des hyperboles énormes; pourtant, un bon nombre de ses indications géographiques se trouvent confirmées par les assertions de Baber, d'Elphinstone et autres.

[2]) Cette halte est sous-entendue par Arrien (III, 28, 4) quand il dit qu'Alexandre a fondé une ville, célébré des sacrifices et des fêtes en cet endroit; elle est encore attestée par Strabon (XV, p. 725) : διαχειμάσας αὐτόθι.

[3]) Cette route du col de Toul, appelée aussi route de Khevak, du nom d'un fort de la région, est décrite par Wood (*Journey*, p. 275), qui l'a prise en 1837, au retour de son voyage de découverte aux sources de l'Oxus.

principal, et les vallées qui séparent ces contreforts sont riches en sources, en prairies, en troupeaux, et habitées par des tribus de pasteurs pacifiques[1]. Un voyageur moderne, qui a traversé le dernier de ces défilés, écrit : « Nous marchâmes pendant quatre jours (on était alors en mai) entre des escarpements à pic et des murailles de rochers qui nous cachaient le soleil, et s'élevaient au-dessus de nos têtes jusqu'à une hauteur perpendiculaire de deux à trois mille pieds. J'ai eu le nez gelé et les yeux presque aveuglés par les champs de neige. Nous ne pouvions avancer que le matin, lorsque la surface de la neige était gelée. Ces montagnes sont à peu près inhabitées, et nous campions durant le jour dans le lit du torrent[2] ».

Alexandre campa dans un endroit où il avait le grand massif à sa gauche et qui était plus rapproché des défilés difficiles de l'est, notamment de celui qui conduit à Anderab, que du défilé de l'ouest, qui est plus commode. Bessos devait s'attendre à le voir arriver par ce dernier passage et avait sans doute pris ses mesures en conséquence ; il valait donc mieux choisir les défilés les moins éloignés et accorder plutôt un repos plus long à l'armée, d'autant plus que les chevaux de la cavalerie avaient été fort maltraités par les marches d'hiver. Une autre circonstance venait encore se joindre à ces considérations. Le Caboul, dans lequel se réunissent les eaux des versants du nord, de l'ouest et du sud, s'achemine du côté de l'est et atteint au bout de 50 milles environ le fleuve Indus : ce que le roi entendait et voyait dans ce pays de Caboul devait lui faire comprendre que les défilés servaient d'entrée à un monde nouveau, rempli de grands et de petits États, peuplé de tribus guerrières chez lesquelles l'annonce de l'approche du conquérant devait certainement provoquer une certaine effervescence et peut-être même des mesures pour lui rendre impossible, s'il s'avançait plus au nord, le retour par ces

[1]) Le passage classique concernant ces cols et défilés se trouve dans les *Mémoires* du sultan BABER (p. 139) : les défilés de l'est ont été franchis par Timour, et CHEREFFEDDIN donne là-dessus bien des détails dignes d'attention au commencement et à la fin de son quatrième livre. On a maintenant des indications plus précises dans MASSON (*Journey*, II, p. 352 sqq.).

[2]) BURNES (*Asiat. Journ.*, 1833. Febr., p. 163).

défilés qu'il avait maintenant devant lui. Pour la sécurité de cette position, Alexandre fonda une ville à l'endroit où campait l'armée, à peu près sur l'emplacement actuel de Begram, et cette ville, connue sous le nom d'Alexandrie du Caucase, fut munie d'une forte garnison[1]; le Perse Proexès fut nommé satrape de la contrée et Niloxénos, un des hétæres, « surveillant (ἐπίσκοπος)[2] ».

Aussitôt que la saison des grands froids fut passée, Alexandre quitta ses quartiers d'hiver pour donner le premier exemple d'une traversée de montagnes dont l'étonnante hardiesse ne peut être comparée qu'aux témérités analogues d'Hannibal. Les circonstances dans lesquelles Alexandre devait entreprendre cette marche en augmentaient encore notablement les difficultés; les hauteurs étaient encore couvertes de neige, l'air vif, les chemins pénibles; il est vrai qu'on rencontrait de nombreux villages et de pacifiques habitants tout prêts à donner ce qu'ils avaient, mais ils ne possédaient rien que leurs troupeaux; les montagnes, dépourvues de bois et présentant seulement çà et là quelques buissons de térébinthes, ne fournissaient pas de quoi faire du feu : on mangeait la

[1]) En ce qui concerne l'emplacement de cette ville, située *sub ipso Caucaso* (Plin., V, 16), il y a longtemps déjà que, contrairement à l'opinion de C. Ritter, qui croyait la retrouver dans Bamiyan, je l'ai cherchée dans la région où le Gourbend et le Poundjir se rejoignent après s'être frayé un passage à travers les dernières hauteurs. Les ruines de Kharikar et de Gharband (Gourbend), que Wilson (*Ariana antiqua*, p. 182) signale à 40 ou 50 milles de Caboul, semblent marquer cet emplacement. La question se trouve aujourd'hui traitée avec une exactitude plus minutieuse par Cunningham (*The ancient Geography of India*, 1871, I, p. 21 sqq.), à qui on peut reprocher cependant d'appliquer à tort la mention d'Étienne de Byzance (Ἀλεξάνδρεια... ἐν τῇ Ὀπιανῇ κατὰ τὴν Ἰνδικήν) à cette *Alexandria sub ipso Caucaso*. Je ne crois plus qu'Alexandre ait pris le chemin qui passe par Bamiyan, mais bien celui d'Anderab, localité que les auteurs anciens semblent désigner avec leur Drapsaca (Arrian., III, 29, 1) ou Adrapsa (Strab., XI, p. 516). D'après Q. Curce (VII, 3, 23), on laisse dans la ville nouvelle 7,000 vétérans macédoniens; d'après Diodore (XVII, 83), il reste dans la ville et dans les colonies voisines 3,000 des ἐκτὸς τάξεως συνακολουθούντων, 7,000 Barbares et, en fait de mercenaires, ceux qui voulurent.

[2]) καὶ ἄλλας πόλεις ἔκτισεν ἡμέρας ὁδὸν ἀπεχούσας τῆς Ἀλεξανδρείας (Diodor., XVII, 83). Il faut se garder d'écrire ici, comme Wesseling d'après un ms. de Paris : ἄλλην πόλιν... ἀπέχουσαν. Pour plus amples détails, voy., dans l'*Appendice* du tome III, l'étude sur les villes fondées par Alexandre.

viande crue, sans pain et sans autre condiment que le silphion qui croît sur les hauteurs. Pendant quatorze jours, on marcha ainsi à travers les montagnes, et plus on approchait du versant nord, plus les privations se faisaint sentir. On trouva la région des vallées dévastée et dépeuplée, les villages incendiés, les troupeaux chassés; on en était réduit à se nourrir de racines et à abattre les bêtes de somme qui traînaient les bagages. Après des efforts indicibles, après avoir souffert du froid et de la faim et perdu un grand nombre de chevaux, l'armée, dans le plus triste état, atteignit enfin, le quinzième jour de marche, la première ville de la Bactriane, Drapsaca ou Adrapsa [1] (aujourd'hui peut-être Anderab), située encore assez haut dans les montagnes.

Alexandre se trouvait à l'entrée d'un pays qui ne ressemblait guère à ceux qu'il avait si facilement soumis jusqu'ici. La Bactriane et la Sogdiane étaient des pays dotés d'une civilisation fort ancienne ; jadis elles avaient formé un royaume particulier et étaient peut-être la patrie de Zarathustra et de la doctrine qui s'était répandue dans tout l'Iran. Soumise ensuite aux Assyriens, aux Mèdes, aux Perses, environnée au nord et à l'ouest par des peuples touraniens et sans cesse menacée de leurs incursions, cette région avait conservé l'importance exceptionnelle d'un poste avancé, nécessaire à la protection de l'Iran et organisé pour la défense militaire. Le seul fait que Bessos, « satrape du pays des Bactriens », avait amené à la bataille d'Arbèles, en même temps que les Sogdianiens et les Indiens des contrées voisines de la Bactriane, les Sakes scythes, non comme ses sujets, mais comme « alliés du Grand-Roi », ce fait, disons-nous, faisait prévoir une unité de conduite militaire et une coopération des tribus scythes en face de laquelle l'assujettissement de ce pays pouvait devenir doublement difficile.

Il est possible que la marche soudaine de l'armée macédo-

1) πεντεκαιδεκαταῖος ἀπὸ τῆς κτισθείσης πόλεως καὶ τῶν χειμαδίων ἧκεν εἰς Ἄδραψα (STRAB., XV, p. 725). WOOD (*Journey*, 2e édit., 1872, p. 273 sqq.) compte d'Anderab au bout de la vallée du Poundjir 125 milles anglais : il a trouvé dans la seconde quinzaine d'avril quatre pieds de neige au point culminant de la route.

nienne par un côté où elle n'était pas attendue ait rendu la tâche plus aisée. Après un court repos, Alexandre poursuivit rapidement sa marche à travers les défilés que forment les contreforts les plus avancés au nord ; il descendit à Aornos, et de là se rendit à Bactres, capitale du pays, en traversant les plaines fertiles de la Bactriane : nulle part il ne rencontra de résistance.

Tant que les ennemis étaient encore loin, Bessos, plein d'assurance et s'imaginant que les montagnes et les dévastations pratiquées sur leur versant nord protégeraient le bassin de l'Oxus, n'eut pas plus tôt appris l'approche d'Alexandre qu'il quitta Bactres en toute hâte, s'enfuit au delà de l'Oxus et, après avoir incendié les bateaux sur lesquels il avait traversé le fleuve, s'était retiré avec son armée à Nautaca, en Sogdiane. Il avait encore près de lui quelques milliers de Sogdiniens sous les ordres de Spitamène et Oxyartès, ainsi que les Dahes du Tanaïs ; quant aux cavaliers bactriens, dès qu'ils avaient vu que leur pays était abandonné, ils s'étaient séparés de Bessos et s'étaient retirés chacun chez soi[1], de sorte qu'Alexandre soumit tout le pays jusqu'à l'Oxus sans beaucoup de peine. En même temps Artabaze et Érigyios revenaient de l'Arie ; Satibarzane avait été vaincu après un court combat et le brave Érigyios l'avait tué de sa propre main ; les Ariens avaient aussitôt jeté leurs armes et s'étaient soumis. Alexandre envoya dans ces contrées Stasanor de Soles, avec ordre de s'emparer d'Arsame, qui avait été jusque-là satrape du pays et qui avait joué un rôle douteux dans la révolte, et de prendre lui-même la place de gouverneur. Le vieil Artabaze obtint la riche satrapie de Bactriane, et cette faveur contribua certainement beaucoup à tranquilliser ceux qui s'abandonnaient à

1) ἐπὶ τὰ σφῶν ἕκαστοι (ARRIAN., III, 28, 10) — *in suos quisque vicos* (CURT., VII, 4, 21). Peut-être est-on en droit de rapprocher de ces textes l'expression qu'emploie Arrien (IV, 21, 1) à propos de l'insurrection survenue plus tard en Bactriane : Χοριήνης καὶ ἄλλοι τῶν ὑπάρχων οὐκ ὀλίγοι. Ni Arrien ni les autres auteurs ne mentionnent de satrape perse en Sogdiane. Même la riche contrée de Margiane (Merv-Shahidschan) a appartenu, au moins dans l'âge précédent, comme le prouve l'inscription de Bisitoun (3, 11), à la satrapie de Bactriane : d'après ce document, c'est le satrape de Bactriane qui défait l'agitateur révolté en Margiane.

leur destin. Aornos, situé à l'entrée nord des défilés, fut choisi pour place d'armes[1]; puis les vétérans qui n'étaient plus propres au service, ainsi que les volontaires thessaliens dont le temps était fini, furent renvoyés dans leur patrie[2].

Ainsi tout était prêt, au printemps de l'année 329, pour commencer la conquête des pays transoxianiques[3]. La configuration particulière de ces contrées, si elle eût été convenablement mise à profit, aurait rendu possible une longue et peut-être heureuse résistance. La vallée fertile et bien peuplée de Maracanda, protégée à l'ouest par un vaste désert, au sud, à l'est et au nord par des montagnes coupées de passes difficiles, était non seulement facile à défendre contre toute attaque, mais de plus située dans une position très favorable pour inquiéter continuellement l'Arie, la Parthie et l'Hyrcanie. On aurait pu aisément y réunir des forces de guerre considérables; les hordes dahes et massagètes du désert occidental, et les hordes scythes au delà de l'Iaxarte étaient toujours tentées d'y faire des incursions; les princes indiens eux-mêmes avaient déjà déclaré qu'ils étaient prêts à prendre part à une guerre contre Alexandre; lors même que les Macédoniens eussent remporté la victoire, les déserts de l'ouest et les remparts de rochers du haut pays offraient des asiles sûrs, berceaux de rébellions nouvelles.

Il n'en était que plus important pour Alexandre de s'emparer de la personne de Bessos avant que son usurpation du titre

[1]) Est-ce cette ville qui a reçu le nom d'Alexandrie et qu'Étienne de Byzance appelle 'Αλεξάνδρεια κατὰ Βάκτρα? ou bien faut-il chercher cette Alexandrie de Bactriane plus à l'est, là où les géographes orientaux placent Iskandereh? (Ebn-Haukal, p. 224 ; Aboulfeda, ed. Reiske, p. 352.) C'est une question que je n'ose pas trancher. Mützell (ad Curt., p. 654) suppose qu'Alexandre est descendu d'Anderab au cours d'eau qui se jette dans l'Oxus à Koundouz (le Chori d'Al. Burnes) : c'est en tout cas la voie la plus naturelle.

[2]) Arrian., III, 29, 5. Curt., VII, 5, 27.

[3]) A propos de ce séjour en Bactriane, Q. Curce (VII, 4, 32) dit : *hic regi stativa habenti nuntiatur ex Græcia Peloponnesiorum Laconumque defectio : nondum enim victi erant quum proficiscerentur tumultus ejus principia nuntiaturi* (cf. ci-dessus, p. 398, 4). Le message aurait été expédié vers le mois de juin 330 et aurait employé dix mois pour parvenir jusqu'à Alexandre. Le renseignement serait précieux, s'il ne venait pas de Clitarque.

royal ne devînt le signal d'une insurrection générale. Il quitta donc Bactres pour se mettre à la poursuite de Bessos. Après une marche fatigante à travers le pays désert qui sépare le territoire fertile de Bactres de l'Oxus[1], l'armée atteignit la rive de ce fleuve large et rapide. Il n'y avait nulle part de bateaux pour le traverser; le passer à la nage ou à gué était impossible, à cause de sa largeur et de sa profondeur; jeter un pont eût demandé trop de temps, car, outre qu'il ne se trouvait pas assez de bois dans le voisinage, le lit de sable sans consistance et le cours rapide du fleuve n'aurait guère permis d'y enfoncer des pieux. Alexandre eut recours au moyen dont il s'était servi sur le Danube avec tant de succès; il fit remplir de paille les peaux qui servaient de tentes aux troupes, les fit coudre solidement, attacher ensemble, jeter à l'eau en forme de pontons et recouvrir de poutres et de planches, de manière à former un pont flottant sur lequel toute l'armée traversa le fleuve dans l'espace de cinq jours[2]. Sans s'arrêter, Alexandre continua sa marche sur la route de Nautaca[3].

Pendant ce temps, la fortune de Bessos avait pris une

[1]) Q. Curce (VII, 5, 1) fait de la région que traverse l'armée un désert effroyable: il exagère à coup sûr, et il applique par anticipation au pays en deçà de l'Oxus ce qui est vrai dans une certaine mesure des contrées situées par delà. En tout cas, d'après Strabon (XI, p. 510), le cours d'eau de Bactres atteint l'Oxus : ἣν (πόλιν) διαῤῥεῖ ὁμώνυμος ποταμὸς ἐμβάλλων εἰς τὸν Ὦξον. De Balk à Kilif, il y a largement dix milles.

[2]) Arrian., III, 29.

[3]) Sur l'emplacement de Nautaca τῆς Σογδιάνης χώρας, nous n'avons pas d'autres indications que cette fuite de Bessos et les quartiers d'hiver des Macédoniens durant l'hiver de 328/7 (Arrian., IV, 18, 1). Comme le fugitif se dirigeait du côté de l'ouest, vers Boukhara, il semble qu'on doit chercher Nautaca plutôt dans le canton de Nakschab (ou Karschi), la résidence d'hiver de Timour, que plus à l'est, à Kesch (ou Schehrisebz). La route qui va de Balk au delà de l'Oxus passe le fleuve à Kilif : c'est un chemin qui offrait en même temps aux poursuivants l'avantage de leur faire éviter les montagnes considérables qui séparent Hissar du pays de Karschi, notamment le défilé dangereux de la « Porte de Fer ». Toute cette région entre l'Oxus et le Sogd n'est bien connue que depuis 1875, à la suite des expéditions de Fedtschenko et Majev, et par les reconnaissances analogues organisées du côté des Anglais par le major Montgommery. Je renvoie sur ce point au *Bulletin géographique* de 1876 (décembre), p. 572 sqq. et à R. Kiepert (*Globus*, 1877, nº 1); l'un et l'autre exposé sont accompagnés d'une petite carte instructive. Le rapport de Majev notamment double le prix des renseignements transmis par Chereffeddin.

tournure digne de son crime et de son impuissance. Toujours en fuite devant Alexandre, incapable de vouloir et d'agir, il semblait, aux yeux des grands qui l'entouraient, éluder leur dernière espérance ; naturellement, le nom de la puissance avait encore des attraits, même dans cet abaissement, et l'on croyait l'injustice même permise envers le meurtrier du roi. Le Sogdianien Spitamène, instruit de l'approche de l'armée ennemie, pensa que le temps était venu de se ménager la faveur d'Alexandre en trahissant le traître. Il fit part de son plan aux princes Datapherne, Catanès et Oxyartès, et bientôt ils furent d'accord ; ils s'emparèrent du « roi Artaxerxès », et mandèrent à Alexandre que, s'il leur envoyait un petit détachement de troupes, ils voulaient lui livrer Bessos qui était entre leurs mains. A cette nouvelle, Alexandre accorda un peu de repos à ses soldats ; puis, tandis qu'il marchait lui-même à petites journées, il envoya en avant le garde du corps Ptolémée Lagide avec environ six mille hommes, qui semblaient devoir suffire à opérer la capture de Bessos lors même que l'armée des Barbares s'y opposerait. En quatre jours, ce corps franchit une distance de dix jours de marche [1] et atteignit l'endroit où Spitamène avait campé la veille avec ses gens. On apprit là qu'il n'était pas sûr que Spitamène et Datapherne livrassent Bessos ; c'est pourquoi Ptolémée donna l'ordre à l'infanterie de marcher lentement à sa suite, tandis qu'il s'avançait lui-même en toute hâte à la tête de la cavalerie. Il arriva bientôt devant les murs d'une bourgade dans laquelle Bessos, abandonné par Spitamène et les autres conjurés, se trouvait avec le petit nombre de troupes qui lui était resté ; les princes avaient honte de le livrer de leurs propres mains. Ptolémée fit investir le bourg et sommer les habitants de livrer Bessos, s'ils voulaient être épargnés. On ouvrit les portes ; les Macédoniens pénétrèrent dans la place, s'emparèrent de Bessos et se reti-

[1]) Si Nautaca est la Karschi actuelle, sur les bords de la Kaschka, elle est à 30 milles environ de Kilif et du passage de l'Oxus. Bessos, à partir de Nautaca, s'est enfui dans la direction de Boukhara, qui se trouve à 20 milles plus loin au N.-E , et il a été livré dans une localité située le long de cette route, quelque part à Karaoul-Tube, à 5 milles de Boukhara. Ceci soit dit pour expliquer les « dix étapes en quatre jours » de Ptolémée.

rèrent en colonne serrée pour rejoindre Alexandre avec leur prisonnier; Ptolémée envoya en avant pour demander comment Alexandre ordonnait que lui fût présenté le régicide captif. Alexandre ordonna de le placer tout nu et la chaîne au cou à droite du chemin par où il devait passer avec l'armée. Cela fut exécuté; lorsqu'Alexandre fut arrivé en face du prisonnier et l'eut considéré, il fit arrêter son char et lui demanda pourquoi il s'était emparé de Darius, l'avait fait prisonnier, entraîné à sa suite et enfin massacré, alors que ce même Darius était son roi, son seigneur, son parent et son bienfaiteur? Bessos répondit qu'il n'avait pas agi ainsi seulement par sa propre décision, mais d'accord avec tous ceux qui étaient alors autour de la personne de Darius, dans l'espoir de se concilier la bienveillance du roi. Après cette réponse, le roi le fit battre de verges et fit proclamer par un héraut ce que le régicide lui avait dit. Bessos fut conduit à Bactres pour y être jugé[1].

Tel est le récit que Ptolémée nous fait de cet événement, tandis que, d'après Aristobule, Spitamène et Datapherne livrèrent eux-mêmes Bessos enchaîné. Ceci semble indiquer ce que la version de Clitarque exprime encore plus clairement, à savoir que Spitamène, Datapherne, Catanès et Oxyartès reçurent du roi leur pardon et furent peut-être même confirmés dans leurs possessions. Alexandre pouvait croire qu'il s'assurait aussi par ce moyen de la Sogdiane. Cependant il s'avança de Nautaca jusqu'à Maracanda[2], capitale de ce pays, et y laissa une garnison lorsqu'il se mit en marche pour gagner l'Iaxarte. Nos sources ne disent pas qu'il ait établi un satrape de Sogdiane, ni qu'il ait pris d'autres mesures pour l'assujettissement du

[1]) οὕτως αἰκισθεὶς ἀποπέμπεται ἐς Βάκτρα ἀποθανούμενος (Arrian., III. 30, 5). Le récit qu'Arrien termine ainsi est emprunté à Ptolémée. Suivant Q. Curce (VII, 5, 40), Bessos est livré à Oxathrès, le frère du monarque assassiné (τῷ ἀδελφῷ τοῦ Δαρείου καὶ τοῖς ἄλλοις συγγενέσι. Diod., XVII, 83 : c'est-à-dire qu'on applique à la lettre le droit gentilice) : chez Arrien, au contraire, Oxathrès est le fils d'Aboulitès et le satrape d'Alexandre à Suse, tandis que le frère de Darius s'appelle Oxyartès (VII, 4, 5) et ne se confond pas avec l'Oxyartès de Bactriane.

[2]) L'identification de Maracanda avec la Samarkand actuelle ne se fonde pas simplement sur la similitude du nom, que Spiegel (*op. cit.*, II, p. 546) déclare insuffisante. Les Orientaux considèrent la ville comme une fondation d'Alexandre (Baber, *Mém.*, p. 48).

pays ; il exigea seulement une importante livraison de chevaux, pour remonter complètement sa cavalerie, qui avait fait de grandes pertes dans les hautes montagnes et dans les marches consécutives.

On n'en est que plus frappé d'entendre dire incidemment par nos auteurs qu'Alexandre convoqua les « hyparques de la région bactrienne » à Zariaspa, à une réunion définie par le mot (σύλλογος) dont se servaient les Grecs pour désigner les revues annuelles en usage dans les *karanies* ou grands gouvernements de l'empire perse [1]. En supposant même qu'Alexandre n'ait mandé les hyparques bactriens que pour une revue, toujours est-il que jusque-là il n'avait rien fait de semblable dans aucune autre partie de la monarchie perse. Avait-il l'intention de donner à ces régions de l'Oxus une autre forme de dépendance à l'égard de son empire, une organisation autrement conçue que le système appliqué aux pays conquis précédemment ? Nous verrons que plus tard, en Sogdiane, il donna à l'un des grands du pays le titre de « roi [2] » ; qu'il épousa la fille d'un autre de ces potentats; qu'après en avoir réduit un troisième, expressément qualifié

[1]) συνελθεῖν τοὺς ὑπάρχους τῆς χώρας ἐκείνης εἰς Ζαρίασπα τὴν μεγίστην πόλιν... ὡς ἐπ' ἀγαθῷ οὐδενὶ τοῦ συλλόγου γενομένου (ARRIAN., IV, 1, 5). L'explication du mot σύλλογος est donnée par Xénophon (*Œcon.*, IV, 6. *Cyrop.*, VI, 2, 11) : c'est l'ἐξέτασις annuelle τῶν μισθοφόρων καὶ τῶν ἄλλων οἷς ὁπλίσθαι προστέτακται, à l'exclusion de ceux qui sont ἐν ταῖς ἀκροπόλεσι. On voit aussi par Xénophon (*Hellen.*, I, 4, 3. *Anab.*, I, 1, 2) que le σύλλογος des troupes de l'Asie-Mineure était à Castolos. Les Mèdes et Perses avaient également leur σύλλογος à Ecbatane : c'est ce qui résulte d'un passage d'Arrien (IV, 7, 3), où il est dit que Bessos a été transféré à Ecbatane, ὡς ἐκεῖ ἐν τῷ Μήδων τε καὶ Περσῶν ξυλλόγῳ ἀποθανούμενος. D'après SPIEGEL (*Die Keilinschriften*, p. 195. 221), Ecbatane (Han-gma-tâna) signifie littéralement « lieu de réunion ». C'est dans un σύλλογος de ce genre que les Perses avaient délibéré avant la bataille du Granique (ARRIAN., I, 12, 10. Cf. ci-dessus, p. 190). Il est impossible de définir avec précision ce que les Grecs entendaient par un *hyparque*. Dans Xénophon (*Hellen.*, VI, 1, 7), Jason de Phères appelle le roi des Molosses Alcétas son « hyparque » : ailleurs (*Anab.*, I, 2, 20), Cyrus met à mort un Perse préposé aux teintureries de pourpre καὶ ἕτερόν τινα τῶν ὑπάρχων δύναστην (pas de glose en cet endroit) : on voit par là que le mot comporte parfaitement l'idée d'une ἀρχὴ propre, d'une autorité personnelle. Mais on voit aussi qu'Arrien l'emploie pour désigner un commandant en sous-ordre (IV, 22, 4. V, 29, 4), et il appelle Mazæos tantôt satrape (III, 16, 4), tantôt hyparque (IV, 18, 3) de Babylone.

[2]) Voy. ci-dessous, p. 479.

d'*hyparque*, à capituler sur son nid d'aigle, il lui laissa son château-fort et son territoire [1]; qu'il reçut également à merci un quatrième personnage se trouvant dans le même cas et lui fit espérer un agrandissement de territoire. Les nobles seigneurs que nos sources signalent en grand nombre dans ces contrées, avec leurs châteaux et leurs domaines, ces « hyparques », comme on les appelle [2], ont l'air d'être des princes féodaux, des seigneurs terriens placés sous la suzeraineté de l'empire, comme les Pehlevanes dans le Schahnâmeh. On avait sous la main les éléments nécessaires pour organiser un système que la position géographique de ce pays faisait sans doute paraître préférable, et peut-être la nomination d'Artabaze avait-elle été faite dans ce but. Nous reviendrons plus tard sur la question.

Déjà, par les étapes parcourues jusqu'à Maracanda, Alexandre pouvait s'être formé une idée approximative de la configuration caractéristique du pays transoxianique. S'il est vrai qu'il avait marché vers Nautaca (Karschi) en passant par Kilif sur l'Oxus, il avait eu sur sa gauche le vaste désert, tandis que, sur sa droite, il avait longé les contreforts, s'élevant parfois jusqu'à 3,000 pieds, d'un système de hautes montagnes dont il put apercevoir un peu plus loin les sommets neigeux (et particulièrement celui du Hazreti-Soultân), à environ dix milles à l'est, pendant qu'il gravissait le col de Karatube pour aller de Nautaca à Schehrisebz, en remontant le cours de la Kaschka. De là, il descendit dans la vallée du Sogd ou Zerafschan, que les Grecs nommaient Polytimétos, et arriva à Samarkand, qui est encore à 2,150 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer, presque sous le même méridien que Balk, que le confluent du Derbent et de l'Oxus à 300 pieds au-dessus de la mer, que Schehrisebz dans la vallée de la Kaschka

[1]) Arrien (IV, 21, 1) dit en parlant de ce fort : αὐτός τε Χοριήνης ξυμπεφεύγει καὶ ἄλλοι τῶν ὑπάρχων οὐκ ὀλίγοι : et plus loin (IV, 21, 9) : ὥστε καὶ αὐτὸ τὸ χωρίον ἐκεῖνο ἐπιτρέπει Χοριήνῃ καὶ ὕπαρχον εἶναι ὅσωνπερ καὶ πρόσθεν ἔδωκε.

[2]) *Satrapes erat Sysimithres* (Curt., VIII, 2, 19) — *imperium Sysimithri restituit, spe majoris etiam provinciæ facta si cum fide amicitiam ejus coluisset* (VIII, 2, 32). Quinte-Curce dit d'Oxyartès : *in regionem cui Oxyartes satrapes nobilis præerat* (Curt., VIII, 4, 21). C'est évidemment ὕπαρχος qui est traduit les deux fois par *satrapes*.

et enfin que ce col de Karatube, qui est à une hauteur de près de 3,000 pieds. La haute vallée du Sogd est bordée au nord par de nouvelles chaînes de montagnes qui courent de l'est à l'ouest et à travers lesquelles des défilés mènent, dans la direction du nord-est, à l'Iaxarte. Ce fleuve, qui descend de l'est, prend tout à coup une nouvelle direction près de Khodjend et coule vers le nord; à cet endroit, les montagnes du sud et celles du nord, qui sont encore plus élevées, se rapprochent du large fleuve et séparent ainsi la riche vallée du moyen Iaxarte, la Ferghana, de la vallée basse qui confine à gauche au vaste désert. A vol d'oiseau, Khodjend est à environ 30 milles de Samarkand, Balk à environ 42 milles de Samarkand et à 60 de Khodjend, c'est-à-dire deux fois aussi loin que de Milan à Bâle.

Il faut encore relever une autre particularité importante dans la configuration de ces vastes territoires. Cette Anderab ou Adrapsa, où Alexandre s'était reposé au printemps de cette année après avoir franchi les hauts défilés du Caucase, est située à peu près sous le même méridien que le coude de l'Iaxarte près de Khodjend, et il y a d'un endroit à l'autre 65 milles à vol d'oiseau. Lorsqu'Alexandre descendit d'Anderab, dans la direction de Koundouz, paraît-il, il se trouvait à peu de milles de l'endroit où les deux grands fleuves de la Koktja et de l'Abi-Pandja, dont le premier descend de la haute chaîne de l'Inde et le second du gigantesque plateau de Pamir, « le toit du monde », se jettent dans l'Oxus. Au-dessous de cet endroit, le puissant fleuve reçoit successivement du côté du nord une série d'affluents qui descendent de hautes montagnes couvertes d'une neige abondante. Ces montagnes, parallèles à l'Iaxarte et éloignées de quinze à vingt milles du fleuve, envoient vers le sud plusieurs ramifications, entre chacune desquelles se trouvent des vallées fluviales plus ou moins étroites qui s'ouvrent sur l'Oxus et communiquent entre elles par des défilés difficiles. Dès qu'on arrive au quatrième de ces affluents, celui du Derbent, qui est le plus à l'ouest et se jette dans l'Oxus à dix milles au nord de Balk, le caractère du pays change complètement; le massif aux sommets neigeux qui s'élève entre les sources du Derbent et le Sogd à Sa-

markand projette ses contreforts en éventail vers l'ouest, le sud-ouest et le sud, et les cours d'eau qui en descendent se réunissent dans la Kaschka, qui passe à Karschi (Nautaca), puis va se perdre dans le désert. Le Sogd, après avoir décrit un grand arc qui le fait passer de la direction de l'ouest à celle du sud, se dirige par Boukhara vers l'Oxus, mais il se perd avant de l'atteindre dans une lagune des steppes.

Quant à la géographie politique de la région, ce qui paraît être ici la règle principale, c'est que le large talus qui s'incline vers l'Oxus tourne pour ainsi dire le dos à l'Iaxarte; que le bassin du Sogd, séparé du reste du système hydrographique de l'Oxus par des montagnes couvertes de neige, ne semble être qu'un vestibule, une barrière de la région de l'Oxus du côté de l'Iaxarte et des déserts qui s'étendent à l'ouest de ce fleuve; que la chaîne de montagnes qu'on franchit en traversant le défilé de la Porte-de-Fer forme la limite naturelle entre ce territoire avancé et les vallées multiples de la Bactriane; enfin, que ce pays possède dans le plateau de Pamir une clôture naturelle et un boulevard contre l'intérieur de la Haute-Asie.

En tout cas, il sera désormais plus facile d'embrasser du regard l'ensemble des opérations militaires ultérieures d'Alexandre dans ces contrées. Parti de Maracanda, il se dirigea vers le nord-est pour atteindre les bords du Tanaïs, que les riverains de l'Iaxarte appelaient « le grand fleuve ». La grande route de Maracanda à Cyropolis, la dernière ville du royaume, non loin de la rive sud du Tanaïs, passe par les défilés des montagnes de l'Oxus, habitées par des tribus de maraudeurs, et à travers la contrée d'Ouratube. Ce fut là que quelques soldats macédoniens, s'étant égarés dans les montagnes tandis qu'ils allaient fourrager, furent assaillis par les Barbares, qui les massacrèrent ou les firent prisonniers. Alexandre s'avança immédiatement contre ces Barbares avec les troupes les plus légères. Au nombre de 30,000 hommes armés, ils s'étaient retirés sur leurs montagnes escarpées et munies de forts, d'où ils repoussaient, à coups de pierres et de traits, les attaques vives et multipliées des Macédoniens. Alexandre se trouva lui-même parmi les nombreux blessés : un trait lui meurtrit la

jambe, et cette blessure redoubla la fureur des siens qui finirent par s'emparer de la montagne. La plus grande partie des Barbares fut massacrée ; les autres se précipitèrent du haut des rochers et roulèrent fracassés dans les abîmes : huit mille, tout au plus, survécurent et se soumirent au roi [1].

En s'éloignant de cette contrée montagneuse, Alexandre se dirigea vers le nord sans trouver de résistance. La nature particulière de cette contrée, connue sous le nom de Ferghana, en a fait dans tous les temps une importante frontière nationale, et un rempart qui protège la civilisation orientale contre les hordes des steppes touraniennes. Garantie au sud et à l'est par de hautes montagnes, au nord par le fleuve et la chaîne de hauteurs qui lui envoie ses torrents, ce n'est qu'à l'ouest et au nord-ouest qu'elle est ouverte à une invasion étrangère, et certainement les hordes vagabondes et guerrières auxquelles l'antiquité a coutume de donner le nom générique de Scythes et qui habitent sur les deux rives de l'Iaxarte inférieur, ne sont pas sans jeter souvent les yeux sur cette contrée. Ce sont les Touraniens de la légende des vieux Parsis, et ce fut contre leurs invasions qu'on éleva, certainement de fort bonne heure, cette merveilleuse ceinture de citadelles frontières qui ont conservé leur importance jusque dans les temps

1) ARRIAN., III, 30. CURT., VII, 6. La localité en question n'est autre que le canton alpestre d'Osrouschnah, les *Montes Oxii* de Ptolémée : c'est ce qui ressort de la direction bien constatée des routes de la région, telles que je les ai spécifiées dans la première édition d'après les indications de Chereffeddin, et telles qu'on les trouve plus exactement tracées aujourd'hui d'après les récentes relations russes dans KIEPERT (*Uebersichtskarte der nach Chiva und Buchara führenden Strassen*, 1873). Alexandre a suivi la route la plus directe : elle va de Samarkand directement au nord, l'espace de douze milles, jusqu'à Djizak, débouche dans le bassin d'un petit cours d'eau au « Col-Blanc », Ak-koutel (Bitti-Codak dans Chereffeddin), entre ensuite dans le pays d'Osrouschnah en longeant d'abord la rivière de Djam (à dix milles de Djizak) par Sebat et Ouratube, puis traversant les monts Masikha (? *Memaceni* ap. CURT., VII, 6, 19) et se dirigeant par delà l'Aksou sur Khodjend, la position la plus importante qu'il y ait sur la ligne de l'Iaxarte (à 10 milles de Djam). Cf. FRASER, *Append.* et EBN-HAUKAL (cité par ABOULFEDA dans les *Geographi minores*, III, p. 65). Ce dernier toutefois place entre Djam et Ouratube, au lieu de Sebat, Zamin qui est plus à l'ouest. Au temps d'Achmed Alcateb (ABOULFEDA, *ibid.*, p. 69), il y avait encore dans le pays d'Osrouschnah quelque chose comme 400 forts.

modernes, malgré toutes les vicissitudes survenues dans les relations des peuples. Alexandre rencontra sept de ces villes fortifiées ; elles n'étaient qu'à quelques milles les unes des autres et suivaient le « bord de la steppe ». La plus importante de ces villes était Cyropolis : ses ouvrages étaient plus étendus et plus forts que ceux des autres, et elle passait pour la forteresse principale du pays [1]. Alexandre fit pénétrer des garnisons macédoniennes à travers ces défilés, tandis qu'il campait lui-même avec l'armée à quelques lieues au nord-est, à l'endroit où le Tanaïs, se dirigeant brusquement vers le nord, franchit ses dernières gorges pour aller s'épandre ensuite dans les sables de la steppe. Alexandre reconnut l'importance de cette position et des fortifications naturelles qui servaient de frontières contre les hordes pillardes du désert. De là, en effet, il était facile de s'opposer aux invasions des Scythes au nord et à l'ouest; l'endroit était des plus commodes pour commencer une campagne dans leur pays. Alexandre espérait que la position ne serait pas moins appropriée aux relations pacifiques des peuples ; et si, comme on n'en peut guère douter, des rapports commerciaux existaient déjà à cette époque entre le bas pays et l'intérieur de la Haute-Asie, on constate que la seule route qui sert de débouché par les montagnes au pays des Sères,

[1]) Strabon (XI, p. 440) dit : τὰ Κῦρα ἔσχατον Κύρου κτίσμα ἐπὶ τῷ Ἰαξάρτῃ κείμενον. L'indication n'est pas exacte, d'après le témoignage exprès d'Arrien : cette Κυρούπολις n'était pas au bord de l'Iaxarte, mais la ville était traversée par un cours d'eau qui, en cette saison d'été, était à sec. Rien qu'à cet indice, on reconnaît qu'elle était située au pied des montagnes, à la lisière du désert. Ceci ne peut pas s'appliquer à la rivière d'Ouratube, l'Aksou, car celle-ci se jette à pleine eau dans le fleuve voisin : mais, à l'ouest des montagnes d'Ouratube, il descend des Montagnes Blanches un cours d'eau, celui de Zamin, qui coule dans la direction de Djam : arrivé là, il se dessèche. Ebn-Haukal dit que la ville de Zamin se trouve au bas des montagnes d'Osrouschnah et qu'elle a devant elle le désert. C'est là, à mon sens, Cyropolis ou Kyreschata, qui, suivant l'opinion de H. Kiepert, n'est pas une fondation de Cyrus, mais une ville des Kourou, de ces mêmes Kourou qui jouent un rôle avec les Pandou dans l'épopée héroïque de l'Inde : du reste le nom des Pandou se rencontre également dans cette région de l'Iaxarte (Plin., VI, 18, § 49), et Kourou-kschatra est le nom de la ville hindoue dans le voisinage de laquelle se livre la grande bataille des Pandou et des Kourou de l'Inde. On pourrait songer, en raison de la similitude des noms, à la place forte de Kournat, à 6 milles de Khodjend (Fraser, *App.*), mais les distances et le caractère du pays s'y opposent.

celle de Kaschgar, après avoir franchi la gigantesque muraille des monts de Tian-chian, hauts de 25,000 pieds, descend par Osch à cet endroit, qui était on ne peut mieux situé pour servir de marché à tous les peuples circonvoisins [1].

En effet, il semblait que des rapports amicaux tendissent à s'établir avec les Scythes du voisinage; le singulier peuple des Abiens, ainsi que les « Scythes d'Europe [2] », envoyèrent au roi des ambassades pour conclure alliance et amitié [3]. Alexandre fit accompagner ces Scythes à leur retour par quelques-uns de ses hétæres, sous le prétexte de conclure amitié en son nom avec leur roi, mais en réalité pour obtenir des renseignements certains sur leur pays, le chiffre de la population, le genre de vie, le tempérament des Scythes et leur façon de faire la guerre.

Cependant, derrière Alexandre commençait un mouvement qui se propagea avec une force extraordinaire. La haine contre

[1]) Il n'y a que Khodjend qui ait, au point de vue militaire, une importance en rapport avec le plan d'Alexandre : elle a été de tout temps la clef de la Ferghana et de Maveralnahar, le point par où ont constamment passé et repassé les invasions, une des principales stations sur la route de Samarkand à Kaschgar : les expéditions de Gengis-Khan, de Timour, de Baber, les indications des géographes orientaux en fournissent des preuves sans nombre. Le sultan Baber dit que la ville est fort ancienne, que sa citadelle est sur un rocher en saillie, à une portée de fusil du fleuve qui passe au pied et tourne au nord pour aller rouler plus loin ses eaux à travers les sables. Pline (VI, 16) parle de cette *Alexandria, in ultimis Sogdianorum finibus*, et c'est justement ce coude de l'Iaxarte que Ptolémée désigne comme la limite de la Sogdiane.

[2]) παρὰ τῶν ἐκ τῆς Εὐρώπης Σκυθῶν (ARRIAN., IV, 1, 1). Pour ce qui concerne les Scythes et la signification ethnographique des trois noms d'Iaxarte, de Tanaïs et de Silis (PLIN., *ibid.*), par lesquels on désignait le Syr-Daria, je renvoie à C. RITTER (VII, 480 etc.) et à KLAPROTH (*Nouv. Journ. Asiat.*, I, p. 50 sqq.).

[3]) ARRIAN., IV, 1, 2. Si Q. Curce méritait plus de confiance, il y aurait des renseignements précieux à tirer de ce qu'il dit ici (VII, 6, 12) : *Berdam* (*Penidam* ed. Mützell) *quendam misit ex amicis qui denunciaret his, ne Tanaim amnem* [*regionis*] *injussu regis transirent*. Alexandre doit avoir été informé du sort de Zopyrion en même temps que de la levée des boucliers des Spartiates, à supposer que la nouvelle de cette insurrection lui soit déjà parvenue en Bactriane. Il pouvait craindre qu'après la vaine tentative de Zopyrion sur le Borysthène, les Scythes du Don ne songeassent à faire irruption dans le bassin du Danube, tandis qu'en définitive cette ambassade scythe ne venait pas de si loin, tout au plus du bas Volga.

le conquérant étranger, unie à l'esprit particulièrement mobile qui, de tout temps, a signalé les classes dirigeantes des populations de ces pays, n'avait besoin que d'une impulsion et d'un chef pour éclater sous la forme d'une insurrection violente. Spitamène, qui se voyait trompé dans ses ambitieuses espérances, se hâta de mettre à profit ces dispositions, la confiance qu'Alexandre lui avait témoignée, ainsi que l'éloignement du roi. Les Sogdianiens qui avaient pris part avec lui à la fuite et à la capture de Bessos formèrent le noyau d'un soulèvement dont la première explosion, et peut-être même le signal convenu à l'avance, vint de la population des sept villes[1]. Les garnisons qui avaient été laissées dans ces places furent massacrées par les insurgés. La révolte s'alluma également dans la vallée du Sogd : la faible garnison de Maracanda semblait à peine en état de lui résister et paraissait dévouée au même sort. Les Massagètes, les Dahes, les Sakes du désert, anciens compagnons d'armes de Spitamène et tout aussi menacés par les Macédoniens, facilement excités à prendre part à la révolte par l'attrait du meurtre et du pillage, se hâtèrent de s'associer au mouvement. Dans les contrées de la Bactriane, le bruit se répandit que la réunion des hyparques convoqués par Alexandre à Zariaspa était destinée à fournir l'occasion de massacrer d'un seul coup tous les chefs du peuple[2] ; il fallait, disait-on, prévenir le danger et se mettre à l'abri avant que les choses n'en vinssent aux extrémités. Oxyartès, Catanès, Choriène, Haustanès et beaucoup d'autres suivirent l'exemple donné en Sogdiane. La nouvelle de ce qui se passait se répandit au delà de l'Iaxarte, jusque dans les steppes des Scythes asiatiques ; emportées par la soif du carnage et du pillage, les hordes de ces peuples se pressèrent sur les rives du fleuve, afin d'être tout prêts à le traverser avec leurs chevaux et à fondre sur les Macédoniens au premier succès que remporteraient les Sogdianiens. Ainsi Alexandre se voyait tout d'un coup entouré

[1]) ξυνεπελάβοντο δὲ αὐτοῖς τῆς ἀποστάσεως, καὶ τῶν Σογδιανῶν οἱ πολλοὶ ἐπαρθέντες πρὸς τῶν ξυλλαβόντων Βῆσσον, ὥστε καὶ τῶν Βακτριανῶν ἔστιν οὓς σφισιν οὗτοι ξυναπέστωσαν (ARRIAN., IV, 1, 5).

[2]) ὡς ἐπ' ἀγαθῷ οὐδενὶ τοῦ ξυλλόγου γιγνομένου (ARRIAN., IV, 1, 5) — *vulgaverant famam Bactrianos equites a rege omnes ut occiderentur accersi* (CURT., VII, 6, 15).

d'immenses dangers ; le moindre revers ou le plus petit retard pouvait causer sa perte et celle de son armée ; il avait besoin de toute son audace pour trouver promptement et sûrement un moyen de salut.

Il se porta en toute hâte vers Gaza, la plus rapprochée des sept places fortes, en même temps qu'il envoyait en avant Cratère contre Cyropolis, où s'étaient jetés la plupart des Barbares des environs, en lui donnant l'ordre d'enfermer la ville dans un cercle de palissades et de fossés et de faire construire des machines. Arrivé devant Gaza, il fit aussitôt commencer l'attaque des murs de la place, qui étaient faits de terre et peu élevés. Tandis que frondeurs, archers et machines lançaient contre les murs une grêle de projectiles et en éloignaient les ennemis, le roi mena l'infanterie pesante à l'assaut de tous les côtés à la fois : on appliqua les échelles ; les remparts furent escaladés, et bientôt les Macédoniens furent maîtres de la place. Sur l'ordre exprès d'Alexandre, tous les hommes furent passés au fil de l'épée ; les femmes, les enfants et tous les biens furent abandonnés aux soldats, et la ville fut livrée aux flammes. Le même jour, la seconde forteresse fut attaquée, prise de la même façon, et ses habitants subirent le même sort. Le lendemain matin, les phalanges étaient devant la troisième ville ; elle fut prise aussi dès le premier assaut. Les Barbares des deux places fortes les plus voisines aperçurent les colonnes de fumée qui s'élevaient de la ville conquise ; quelques fuyards apportèrent la nouvelle de l'effrayant désastre de la cité : alors les Barbares, persuadés que tout était perdu, se précipitèrent en masses désordonnées par les portes pour s'enfuir dans les montagnes. Mais Alexandre, qui s'attendait à cet événement, avait envoyé en avant sa cavalerie pendant la nuit, avec ordre de surveiller les routes autour des deux villes, de sorte que les fuyards allèrent se heurter contre les escadrons serrés des Macédoniens : la plupart furent passés au fil de l'épée ; leurs villes furent prises et incendiées.

Après avoir ainsi réduit en deux jours les cinq premières forteresses, Alexandre se tourna contre Cyropolis, devant laquelle Cratère était déjà arrivé avec ses troupes. Cette ville,

plus grande que celles qu'on avait déjà conquises, possédait de plus fortes murailles et une citadelle intérieure. Quinze mille hommes environ la défendaient; c'étaient les Barbares les plus guerriers des environs. Alexandre fit aussitôt approcher les machines de siége et les fit immédiatement travailler contre les murs, afin d'y pratiquer aussi vite que possible une brèche qui permît de donner l'assaut. Tandis que l'attention des assiégés était concentrée sur les points ainsi menacés, le roi remarqua que le fleuve qui traversait la ville était à sec et que l'ouverture qui lui était ménagée dans la muraille offrait un chemin pour pénétrer dans la ville. Il lança les hypaspistes, les Agrianes et les archers contre la porte la plus proche, tandis que lui-même, avec un petit nombre d'autres, s'introduisait furtivement dans la ville par le lit du fleuve, se précipitait vers la porte voisine, l'enfonçait et faisait entrer ses troupes. Les Barbares virent bien que tout était perdu, mais ils ne s'en jetèrent pas moins avec une fureur sauvage sur Alexandre : une sanglante boucherie commença ; Alexandre, Cratère, un grand nombre d'officiers furent blessés; les Macédoniens poussèrent en avant avec plus de vigueur. Tandis qu'ils emportaient le marché de la ville, les murailles étaient aussi escaladées et les Barbares, environnés de tous côtés, se jetèrent dans la citadelle ; le nombre de leurs morts montait à huit mille. Alexandre investit aussitôt la citadelle : il n'eut pas besoin de longs efforts; le manque d'eau l'obligea à se rendre.

Après la prise de cette ville, on n'avait pas à attendre une longue résistance de la septième et dernière forteresse; d'après le récit de Ptolémée, elle se rendit à discrétion sans attendre la première attaque ; d'après d'autres versions, elle fut également prise d'assaut et les habitants en furent aussi massacrés[1]. Quoi qu'il en soit, Alexandre devait agir avec

[1]) Arrian., IV, 3. Q. Curce (VII, 6, 17) ne s'accorde ni avec Ptolémée ni avec Aristobule : le meurtre de 50 cavaliers macédoniens, tel qu'il le raconte, a un air de roman ; en tout cas, les troupes d'Alexandre auraient dû, dans un moment si dangereux, se montrer plus prudentes. Ce qu'on peut retenir de son récit, c'est que Cyropolis et les autres places fortes de la frontière furent détruites, car, par la fondation d'Alexandrie, Alexandre modifia le

d'autant plus de rigueur contre les Barbares révoltés de cette contrée que leur territoire était plus important; il fallait qu'à tout prix il obtînt la possession complètement assurée de cette région de défilés sans laquelle on ne pouvait penser à dominer la Sogdiane; c'était dans le sang de ses audacieux adversaires et par la dissolution de toute l'ancienne organisation qu'il fallait inaugurer le système nouveau qui devait transformer pour des siècles la Transoxiane.

Par la soumission des sept villes, d'où le reste des habitants, en partie enchaînés, furent transportés dans la nouvelle ville d'Alexandrie sur le Tanaïs, le roi s'était ouvert le chemin du retour en Sogdiane; il était grand temps qu'il vînt au secours de la garnison qu'il avait laissée à Maracanda et que Spitamène assiégeait. Mais déjà les hordes des Scythes, attirées par la révolte des sept villes, se tenaient sur la rive nord du fleuve, prêtes à tomber sur les troupes qui se retiraient: si Alexandre ne voulait pas abandonner tous les avantages conquis sur le Tanaïs et un avenir plein d'une gloire et d'une puissance nouvelles, il devait fortifier jusque dans les plus petits détails la position qu'il avait conquise sur le fleuve, et, une fois pour toutes, faire perdre aux Scythes le goût des invasions avant de retourner en Sogdiane. Pour le moment, il sembla qu'il suffirait d'envoyer quelques milliers d'hommes au secours de Maracanda. Dans l'espace d'une vingtaine de jours, les travaux les plus urgents de la ville nouvelle furent terminés et les habitations nécessaires aux nouveaux habitants furent prêtes; des vétérans macédoniens, une partie des mercenaires grecs, sans compter les Barbares de bonne volonté du voisinage et les familles qui avaient été emmenées des forteresses détruites, formèrent les premiers habitants de cette ville, à laquelle le roi, au milieu des sacrifices habituels, des joûtes d'armes et des fêtes, donna le nom d'Alexandrie.

Cependant les hordes scythes étaient toujours campées sur la rive opposée du fleuve. Les Barbares, comme pour provoquer au combat, lançaient leurs traits de l'autre côté; ils se vantaient à grand bruit que les étrangers n'oseraient pas

système de défense adopté auparavant pour cette région, système qui datait, dit-on, du temps de Cyrus et de Sémiramis (Justin., XII, 5. Curt., *ibid.*).

se battre avec les Scythes et que, s'ils avaient cette témérité, ils apprendraient bientôt par expérience la différence qu'il y avait entre les fils du désert et les Perses efféminés. Alexandre résolut de traverser le fleuve et de les attaquer; mais les sacrifices ne donnaient aucun augure favorable et la blessure qu'il avait reçue à la prise de Cyropolis n'était pas assez guérie pour lui permettre de prendre part en personne à l'expédition. Toutefois, comme les Scythes devenaient de plus en plus insolents avec leurs traits et qu'en même temps les nouvelles de la Sogdiane devenaient plus menaçantes, le roi ordonna à son devin Aristandros de sacrifier pour la seconde fois, afin de consulter la volonté des dieux. Cette fois encore, les sacrifices n'annoncèrent rien de bon et présagèrent des dangers personnels pour le roi. Alors Alexandre déclara qu'il aimait mieux s'exposer lui-même aux plus grands dangers que de servir plus longtemps de risée aux Barbares, et il donna l'ordre de faire avancer les troupes sur la rive, d'amener les machines à projectiles et de tenir les peaux des tentes transformées en pontons prêtes à servir au passage du fleuve. Ces ordres furent exécutés: tandis que les Scythes à cheval allaient et venaient sur l'autre rive en faisant grand bruit, les escadrons macédoniens, complètement armés, s'avancèrent le long de la rive méridionale; ils étaient précédés des machines de trait qui, tout d'un coup, commencèrent à lancer à la fois sur l'autre bord des traits et des pierres. Les Scythes, à moitié sauvages, n'avaient jamais vu pareille chose; consternés et mis en désordre, ils s'écartèrent de la rive, tandis que les troupes d'Alexandre commençaient à traverser le fleuve au son des trompettes. Les archers et les frondeurs atteignirent les premiers l'autre bord et couvrirent le passage de la cavalerie qui marchait immédiatement à leur suite; et, dès qu'elle eut traversé, les sarissophores et la grosse cavalerie grecque, formant en tout environ douze cents chevaux, commencèrent aussitôt le combat. Les Scythes, aussi prompts à la retraite qu'impétueux à l'attaque, les entourèrent bientôt de tous côtés, déchargèrent sur eux une grêle de traits, et, sans faire une attaque soutenue, pressèrent vivement les Macédoniens, dont le nombre était de beaucoup inférieur. Mais à ce moment

les archers et les Agrianes, avec toute l'infanterie légère qui venait de traverser le fleuve, se précipitèrent sur l'ennemi; bientôt un combat en règle commença sur quelques points, et le roi, pour en décider l'issue, donna l'ordre à trois hipparchies d'hétæres et aux acontistes à cheval de charger; lui-même s'élança à la tête des autres escadrons qui s'avançaient en colonnes profondes pour prendre les ennemis en flanc, si bien que ceux-ci, maintenant attaqués de tous côtés, ne furent plus à même de se disperser pour continuer leurs escarmouches et commencèrent à reculer sur tous les points; les Macédoniens les poursuivirent avec la plus grande vigueur. La précipitation, la chaleur étouffante, la soif brûlante rendaient la poursuite extrêmement pénible. Alexandre lui-même, épuisé par la soif, but, sans descendre de cheval, de la mauvaise eau qu'offrait la steppe salée. L'effet de cette boisson insalubre fut prompt et violent; toutefois il poursuivit l'ennemi encore pendant un mille [1], mais enfin ses forces l'abandonnèrent; on renonça à la poursuite et le roi malade fut rapporté dans le camp: tout était en jeu avec sa vie [2].

Il fut bientôt guéri. L'attaque contre les Scythes eut tout le succès qu'on en attendait; des ambassadeurs de leur roi vinrent présenter ses excuses sur ce qui s'était passé; la nation, disaient-ils, n'avait eu aucune part à cette expédition qu'une troupe particulière, poussée par l'espoir du butin, avait entreprise de son propre chef. Leur roi demandait pardon de la confusion qu'elle avait causée et protestait qu'il était prêt à se soumettre aux ordres du grand roi [3]. Alexandre leur rendit sans rançon les prisonniers qu'il avait faits dans la

1) ἐδίωξεν ἵππῳ πεντήκοντα καὶ ἕκατον σταδίους ὑπὸ διαῤῥοίας ἐνοχλούμενος ([Plut.,] *De fort. Alex.*, II, 9).

2) Q. Curce (VII, 7, 6 sqq.) raconte les choses d'une manière très différente. Le fameux discours des envoyés scythes se raccorde mal avec la trame historique. Ce qui est fort curieux, c'est l'avant-propos dont Q. Curce le fait précéder (VII, 8, 11) : *sic quæ locutos esse apud regem memoriæ proditum est abhorrent forsitan moribus nostris ... sed ut possit oratio eorum sperni, tamen fides nostra non debet : quare utcunque sunt tradita incorrupta perferemus.* Dans un autre endroit (VI, 11, 12), il dit : *Rex Cratero accersito et sermone habito cujus summa non edita est.* Par conséquent, il ne compose pas non plus les discours lui-même.

3) Arrian., IV, 5.

bataille et dont le nombre s'élevait à environ cent cinquante; sa générosité ne fut pas sans faire une grande impression sur l'esprit des Barbares, et cette impression, unie aux faits d'armes prodigieux du roi, donnèrent à son nom cette auréole de grandeur surhumaine à laquelle la simplicité des peuples grossiers est plus portée à croire qu'à opposer le doute. De même que, six années auparavant, lorsqu'il était sur le Danube, des peuples qu'il n'avait point vaincus étaient venus lui offrir leurs hommages, ainsi maintenant des envoyés des Scythes Sakes [1] vinrent aussi lui demander son amitié et la paix. De cette manière, dans le voisinage d'Alexandrie, tous les peuples furent réduits à la tranquillité et entrèrent avec l'empire en des relations dont Alexandre devait se contenter pour le moment, afin de pouvoir d'autant plus promptement paraître en Sogdiane.

Le danger, en effet, était devenu très grave en Sogdiane. La partie de la population ordinairement pacifique et laborieuse avait pris fait et cause, peut-être plus par crainte que par inclination [2], pour l'insurrection provoquée par Spitamène et son parti ; la garnison de Maracanda avait été assiégée et serrée de près ; elle avait fait alors une sortie, repoussé l'ennemi et était rentrée dans la place sans avoir éprouvé de pertes. Ceci

[1]) Q. Curce (VII, 9, 18) est seul a décrire l'impression produite par ces événements : *itaque Sacæ misere legatos*, peut-être les Σάκαι Σκυθικὸν τοῦτο γένος τῶν τὴν Ἀσίαν ἐποικούντων Σκυθῶν οὐχ ὑπήκοοι, qui avaient suivi Bessos après Gaugamèle κατὰ συμμαχίαν τὴν Δαρείου (Arrian., III, 8, 3).

[2]) *Haud oppidanis consilium defectionis adprobantibus; sequi tamen videbantur quia prohibere non poterant* (Curt., VII, 6, 24): et aussitôt après : *incolæ novæ urbi dati captivi, quos reddito pretio dominis liberavit, quorum posteri nunc quoque non apud eos tam longa ætate propter memoriam Alexandri exoleverunt*. Chez Arrien aussi, les insurrections répétées en Bactriane et en Sogdiane paraissent être, en fin de compte, l'œuvre d'un petit nombre d'individus, οἱ νεωτερίζειν ἐθέλοντες (IV, 18, 4. Cf. IV, 1, 5), comme Choriène καὶ ἄλλοι τῶν ὑπάρχων οὐκ ὀλίγοι (IV, 21, 1). Il paraît que les choses se passaient alors comme aujourd'hui dans le khanat de Boukhara, c'est-à-dire que la majeure partie de la population, pacifique, adonnée à l'agriculture et au commerce, vivait sous un régime d'oppression très dure. Les Tadjiks de Boukhara, laborieux, cultivés, sans goût pour les armes, racontent encore aujourd'hui qu'ils habitent la contrée depuis le temps d'Iskander, qu'il n'y a jamais eu dans le pays de prince sorti de leurs rangs et qu'ils ne savent qu'obéir (Meiendorf, p. 194).

s'était passé à peu près dans le temps où Alexandre, après avoir rapidement soumis les sept forteresses, avait envoyé des secours. Spitamène, à cette nouvelle, avait levé le siège et battu en retraite dans la direction de l'ouest[1]. Cependant les troupes macédoniennes qu'Alexandre avait envoyées après la chute de Cyropolis étaient arrivées à Maracanda; elles se composaient de 66 cavaliers macédoniens, de 800 cavaliers mercenaires helléniques et de 1,500 mercenaires pesamment armés. Andromachos, Caranos et Ménédémos conduisaient l'expédition[2]; Alexandre leur avait adjoint le Lycien Pharnouchès, qui connaissait la langue du pays, car il était persuadé que l'arrivée d'un corps de troupes macédoniennes suffirait pour mettre en fuite les rebelles, et qu'il s'agirait surtout de s'entendre avec la masse des habitants, d'ailleurs pacifiques, de la Sogdiane. Voyant que Spitamène avait déjà évacué les environs de Maracanda, les Macédoniens s'étaient hâtés de le poursuivre; à leur approche, l'ennemi s'était enfui dans le désert situé sur les confins de la Sogdiane; cependant il parut nécessaire de le poursuivre plus avant, afin de châtier les Scythes du désert, qui avaient donné asile aux révoltés. Cette attaque inconsidérée contre les Scythes eut pour résultat que Spitamène put les décider à le secourir ouvertement et augmenter ainsi ses forces en y adjoignant six cents de ces hardis cavaliers dont la steppe était la patrie. Il s'avança à la rencontre des Macédoniens jusqu'aux bords de la steppe, puis, sans faire une attaque en règle contre eux et sans attendre qu'ils en eussent fait, il commença à escarmoucher contre eux de tous côtés, leur lançant des traits de loin, prenant la fuite

[1]) Dans le texte d'Arrien (IV, 5, 3), la leçon ἐς τὰ βασίλεια τῆς Σογδιανῆς passe pour corrompue : on voit par ce qui suit (IV, 5, 4) que le retour s'est effectué du côté du désert. Peut-être y avait-il dans cette direction un second palais royal.

[2]) On voit par Arrien (IV, 5, 7) que Caranos est hipparque des 800 cavaliers mercenaires, et par un autre passage (IV, 5, 5), qu'Andromachos était placé au-dessus de lui, probablement comme stratège et peut-être avec les 66 cavaliers macédoniens. D'après Arrien (III, 28, 2), Caranos est du nombre τῶν ἑταίρων, et peut-être est-ce le Κοίρανος qui commande à Gaugamèle les cavaliers de la Ligue. Précisément à cette bataille, Andromachos fils d'Hiéron commandait les cavaliers mercenaires. Ménédémos, que Q. Curce nomme sans faire mention des autres, devait commander l'infanterie.

dès que la cavalerie macédonienne s'élançait contre lui, afin de la fatiguer par des courses précipitées, et renouvelant sans cesse ses attaques, tantôt sur un point, tantôt sur l'autre. Les chevaux des Macédoniens étaient épuisés par des marches forcées et par le manque de fourrage, et déjà un grand nombre d'hommes étaient restés sur la place, tués ou blessés. Pharnouchès somma les trois commandants de prendre la conduite des troupes, car lui n'était point un soldat et avait été envoyé plutôt pour négocier que pour combattre; les commandants hésitaient à prendre la responsabilité d'une expédition qu'on pouvait dès lors considérer comme ayant échoué; on commença à quitter la rase campagne et à se retirer sur le fleuve, pour y trouver, sous la protection d'un bois, un point de résistance contre l'ennemi. Mais le manque d'unité dans le commandement rendit inutile cette dernière planche de salut; lorsqu'on fut arrivé près du fleuve, Caranos le traversa avec la cavalerie sans avoir prévenu Andromachos, de sorte que l'infanterie, s'imaginant que tout était perdu, s'élança avec la plus grande précipitation pour atteindre la rive opposée.

A peine les Barbares se furent-ils aperçus de ce qui se passait qu'ils accoururent de tous côtés, traversèrent le fleuve en amont et en aval des Macédoniens et les entourèrent de tous côtés, les pressant par derrière, les chargeant sur les flancs, repoussant dans l'eau ceux qui gravissaient la berge, si bien que, sans éprouver la moindre résistance, ils les forcèrent à se réfugier sur un îlot qui se trouvait au milieu du fleuve : là, le reste des troupes fut transpercé par les traits que les Barbares lançaient des deux rives. Un petit nombre furent faits prisonniers et ceux-là même furent massacrés; la plupart avaient été tués, et parmi ces derniers se trouvaient les commandants; quarante cavaliers seulement et trois cents fantassins purent s'échapper[1]. Spitamène lui-même s'avança aussitôt, avec ses

[1]) Le récit est fait d'après Ptolémée, complété par des indications empruntées à Aristobule. Les données fournies par Q. Curce (VII, 7, 30) s'en écartent sur certains points essentiels : d'après lui (VII, 6, 14), c'est à Spitamène et à Catanès qu'aurait été confié d'abord le soin d'étouffer l'insurrection de Sogdiane. Le bosquet au bord du fleuve (ἐν παραδείσῳ), dans lequel,

Scythes, contre Maracanda et commença à assiéger pour la seconde fois la garnison, encouragé qu'il était par les avantages qu'il venait de remporter et soutenu par la population.

Ces nouvelles obligèrent le roi à régler aussi rapidement que possible les rapports avec les peuples scythes voisins du Tanaïs. Se contentant de posséder dans la ville nouvellement fondée sur ce fleuve une gardienne des frontières et une position importante pour ses entreprises ultérieures, il se dirigea en toute hâte vers la vallée du Sogd à la tête de l'infanterie légère, des hypaspistes et de la moitié des hipparchies, après avoir donné l'ordre à la plus forte partie de l'armée de le suivre, sous les ordres de Cratère : en doublant les étapes, il arriva le quatrième jour devant Maracanda [1]. A l'annonce de son approche, Spitamène avait pris la fuite [2]. Le roi le suivit, et sa route le conduisit précisément sur la rive, à l'endroit que les cadavres des guerriers macédoniens faisaient encore reconnaître pour le champ de bataille où s'était livré le funeste combat mentionné plus haut. Alexandre fit enterrer les morts

au dire d'Aristobule, Spitamène avait tendu une embuscade, devient chez Q. Curce un *silvestre iter* et un *saltus* : le même Q. Curce appelle ces Scythes *Dahæ*.

[1]) La distance de 1,500 stades s'accorde avec ce que dit ABOULFEDA (ap. *Geograph. minores*, ed. Hudson, III, p. 32), à savoir que Khodjend est à sept jours de marche de Samarkand, et mieux encore avec la route qui a été indiquée plus haut d'après FRASER.

[2]) Arrien (IV, 6, 4) ne dit pas où il s'est enfui : Q. Curce (VII, 9, 20) écrit : *Bactra perfugerat*. Il est clair que cette Bactres ne peut être celle dont il est si souvent question sur la route de l'Inde. Si l'on réfléchit à l'importance et à la beauté du bassin du Sogd dans sa partie inférieure, qui se trouve en communication immédiate avec l'Iran par le défilé de l'Oxus à Tjehardyui et la route de Merv, et si l'on songe qu'il n'y a au temps d'Alexandre aucune autre localité au-dessous de Samarkand pour marquer l'emplacement des jardins « paradisiaques » de Boukhara, on est tenté de chercher à peu près de ce côté cette résidence « royale ». La Tribactra de Cl. Ptolémée se trouve presque exactement dans la même direction, à quelques milles au N.-E. du lac d'Oxiana, qui n'est autre que le Karakoul, et Aboulféda cite parmi les tracés qui rayonnent de Boukhara celui de Cl. Ptolémée. Parti de Boukhara, Spitamène doit s'être enfui vers l'ouest, en passant à quelques milles de là le bras méridional du Sogd (Zer-Afkhan) ; c'est tout près de là, en effet, que commence cette steppe dans laquelle se perd le bras septentrional (Vafhend).

avec autant de pompe que la hâte le permettait, puis il continua à poursuivre les ennemis qui fuyaient devant lui, jusqu'à ce que le désert sans fin qui s'étend à l'ouest et au nord l'obligeât à suspendre sa poursuite. Ainsi, Spitamène était chassé du pays avec ses troupes ; les Sogdianiens, qui avaient conscience de leur faute et qui craignaient la juste colère du roi, s'étaient réfugiés à son approche derrière les remparts en terre de leurs villes, et Alexandre était passé près d'eux en toute hâte pour chasser d'abord Spitamène. Son dessein toutefois n'était pas de les laisser impunis ; plus cette défection renouvelée était dangereuse, plus la possession assurée de ce pays était importante, plus un assujettissement des Sogdianiens par la force était incertain, et plus aussi il semblait nécessaire d'employer une extrême rigueur contre les révoltés. Dès qu'Alexandre revint des frontières du désert, il commença à ravager cette riche contrée, à incendier les villages, à détruire les villes ; on évalue à près de 120,000 le nombre des hommes qui furent massacrés dans cette cruelle exécution [1].

Après que la Sogdiane fut apaisée de cette façon, Alexandre y laissa Peucolaos [2] avec trois mille hommes et se rendit à Zariaspa en Bactriane, où il avait convoqué les hyparques du pays à cette assemblée dont nous avons parlé Il est possible que les Bactriens, effrayés par la sévérité qu'on avait déployée contre la Sogdiane, se soient soumis à ce moment ; peut-être aussi, dès le commencement de la sédition, ne témoignèrent-ils pas aussi clairement par leurs actes la part qu'ils y prenaient ; toujours est-il qu'Alexandre ne crut pas qu'il fût nécessaire pour le moment d'employer contre eux des mesures militaires, et ce n'est que dans un passage sans autorité qu'il est fait mention du châtiment d'une défection qui peut-être avait été

[1]) ὡς Ἀλέξανδρος ἀποστάντας τοὺς Σογδιανοὺς κατεπολέμησε καὶ κατέσφαξεν αὐτῶν πλείους τῶν δώδεκα μυριάδων (Diodor., *Epit.*, XVII). Dans notre texte de Diodore, il y a au XVII^e livre, après le ch. 83, une lacune considérable qui commence après la capture de Bessos et embrasse les deux années suivantes. Q. Curce (VII, 9, 22), à propos de cette exécution, dit simplement : *ut omnes qui defecerant pariter belli clade premerentur, copias dividet urique agros et interfici puberes jubet.*

[2]) Q. Curce (VII, 10, 10) est le seul qui parle de Peucolaos et de ses 3,000 hommes.

projetée en Bactriane [1]. Ceux des grands qui s'étaient trouvés impliqués dans la révolte de la Sogdiane s'étaient enfuis dans les montagnes et se croyaient en sécurité dans les forteresses qui y avaient été construites sur les rochers.

L'hiver de 329 à 328, qu'Alexandre passa à Zariaspa [2], fut remarquable sous plus d'un rapport. L'assemblée des grands de la Bactriane, l'arrivée de nouvelles bandes guerrières venues de l'Occident, de nombreuses ambassades de peuples européens et asiatiques, de plus, l'activité virile qui régnait dans cette armée aguerrie et toujours victorieuse, le mélange

1) ὡς Βακτριανοὺς ἐκόλασεν (DIODOR., *Epit.*, XVII) : indication sommaire et qui n'est peut-être pas même sûre.

2) Strabon (XI, p. 514) indique d'après Eratosthène la route et les distances d'Alexandrie en Arriane à l'Iaxarte par Bactres, et il se sert de l'expression : εἶτ' εἰς Βάκτραν τὴν πόλιν ἣ καὶ Ζαριάσπα καλεῖται ; de même (*ibid.*, p. 516) il nomme parmi les villes de Bactriane τὰ Βάκτρα ἥνπερ καὶ Ζαριάσπαν καλοῦσιν ἣν διαῤῥεῖ ὁμώνυμος ποταμὸς ἐμβάλλων εἰς τὸν Ὦξον. Aussi, quand Arrien (III, 30, 5) rapporte d'après Ptolémée (le Lagide) que Bessos a été conduit ἐς Βάκτρα ἀποθανούμενος, et plus loin (IV, 7, 3), qu'il a comparu à Zariaspa devant les grands assemblés, on pourrait croire que lui aussi désigne par ces deux noms la même ville. Mais, à voir la façon dont il raconte la surprise de Zariaspa par les Scythes (IV, 16, 6), il est hors de doute que lui du moins entend par ces deux noms deux villes différentes : car, suivant lui (IV, 16, 1), il est resté αὐτοῦ ἐν Βάκτροις quatre stratèges avec leurs phalanges, tandis qu'à Zariaspa il n'y a que les malades et 80 cavaliers pour les protéger. Le géographe Ptolémée distingue un cours d'eau du nom de Zariaspe du Dargidos qui passe à Bactres, et il place les deux villes à des latitudes différentes. Il me semble encore aujourd'hui qu'il faut chercher Zariaspa du côté d'Andkhoui, à environ 15 milles à l'ouest de Bactres. Andkhoui est une ville ancienne, et le général FERRIER, qui passa tout près de là en 1845, apprit qu'elle comptait encore 15,000 habitants. Cette ancienne ville peut bien s'être appelée aussi Bactres, comme de nos jours plusieurs villes portent le nom de Balk (Balk-ab-Fayin, Khan-Balk, Balk-ab-Bala, cf. Tribactra dans Ptolémée) : peut-être appelait-on cette Bactres Βάκτρα ἡ καὶ Ζαρίασπα, pour la distinguer de la Bactres sur le Dargidos. Polybe connaît les deux noms : à un certain moment (X, 49), Euthydémos, le roi de Bactriane, après avoir envoyé le gros de son armée en Tapurie, se trouve avec 1,000 cavaliers sur les bords de l'Areios, et, surpris près du fleuve par Antiochos III, se retire εἰς πόλιν Ζαρίασπα τῆς Βακτριανῆς; plus loin (XI, 34), Polybe parle des négociations d'Antiochos avec Euthydémos, négociations à la suite desquelles le roi de Syrie, ὑπερβαλὼν τὸν Καύκασον..., se dirige εἰς τὴν Ἰνδικήν : enfin (XXIX, 12, 8), dans une énumération de villes prises (καταλήψεις) — Tarente, Sardes, Gaza, Carthage — on rencontre le nom de Βάκτρα, qui doit être justement la ville prise par Antiochos III dans cette expédition. Il en résulte que, pour Polybe, Zariaspa et Bactres sont bien deux villes distinctes.

varié de la vie du soldat macédonien, du faste persan et de la civilisation hellénique, tout cela ensemble donne une image aussi singulière que caractéristique de la cour de ce jeune roi, qui savait bien qu'à la gloire de ses triomphes et de ses fondations il devait encore ajouter la pompe de l'Orient et toute la majesté de la plus haute splendeur terrestre, s'il voulait que les peuples nouvellement gagnés ne se méprissent pas sur une grandeur qu'ils étaient prêts à adorer comme surhumaine.

Alexandre tint à Zariaspa une cour de justice, selon la forme antique des Perses, pour juger Bessos. Le régicide comparut enchaîné devant l'assemblée des grands convoqués dans cette ville[1]; Alexandre lui-même formula l'accusation; l'assemblée paraît avoir rendu un verdict de culpabilité. Le roi donna ordre de lui couper le nez et les oreilles, ainsi que le voulait l'usage des Perses, puis de le conduire à Echatane pour y être crucifié lors des assises des Mèdes et Perses. Mutilé et battu de verges sous les yeux même de l'assemblée, Bessos fut conduit à Ecbatane pour y subir sa condamnation[2].

Vers cette époque, Phratapherne, satrape de Parthie, et

1) ξύλλογον ἐκ τῶν παρόντων ξυναγαγών (Arrian., IV, 7, 3). Par conséquent, les membres de l'assemblée avaient été convoqués à Zariaspa pour un autre motif, absolument comme la réunion d'Ecbatane, où Bessos doit être exécuté (ὡς ἐκεῖ ἐν Μήδων τε καὶ Περσων ξυλλόγῳ ἀποθανούμενον), n'est pas convoquée tout exprès. L'expression d'Arrien : κατηγορήσας τὴν Δαρείου προδοσίαν, fait penser que l'assemblée prononça un jugement à la façon d'un jury. La peine infligée par le roi est la même qui se trouve mentionnée à plusieurs reprises dans l'inscription de Bisitoun (Behistoun). Dans ce document (II, 13), Darius Ier fait savoir qu'il a défait aux environs de Ragâ le Mède Fravartès, qui s'était insurgé en Médie : « Fravartès fut saisi « et amené devant moi ; je lui coupai le nez, les oreilles et la langue ; je « conduisis son... il fut tenu enchaîné à ma cour (*littéralement :* ma porte) ; « tout le peuple le vit, puis je le fis mettre en croix à Hangmatana ». Un autre fauteur d'insurrection en Perse (III, 5) est mis en croix avec ses adhérents dans une ville de Perse ; un troisième, du pays d'Açagarta ou Sagartie (II, 14), est battu par l'officier envoyé contre lui : « et il me l'a« mena ; sur quoi je lui coupai le nez et les oreilles et conduisis son... il fut « tenu enchaîné à ma cour : tout le monde le vit, puis je le mis en croix à « Abira ». Abira (Arbèles) doit être par conséquent le σύλλογος de Sagartie ou peut-être de toute l'Assyrie.

2) Arrian., IV, 7. Cf. Curt., VII, 5 et 10. Justin., XII, 5. Diodor., XVII, 83. Plut., *Alex.*, 43, etc.

Stasanor, satrape d'Arie, arrivèrent à Zariaspa ; ils amenaient enchaîné le traître Arsame qui, pendant qu'il était satrape d'Arie, avait favorisé l'invasion de Satibarzane, le Perse Barzane auquel Bessos avait confié la satrapie des Parthes, ainsi que divers autres seigneurs qui avaient soutenu l'usurpation de Bessos. Cette capture anéantissait le dernier reste d'une opposition qui aurait pu, si elle avait été mieux conduite, mettre dans le plus grand péril le droit de la force et de la conquête. Quiconque maintenant tenait encore contre Alexandre semblait se dévouer à une cause perdue ou être le jouet de l'illusion la plus enfantine.

Parmi les ambassades qui furent introduites à la cour du roi dans le cours de l'hiver, celles des Scythes d'Europe furent en particulier mémorables. L'été précédent, Alexandre avait envoyé avec les ambassadeurs scythes quelques-uns de ses hétæres ; ceux-ci revenaient maintenant accompagnés d'une seconde ambassade qui, de nouveau, apportait les hommages de leur peuple et les présents considérés par les Scythes comme les plus précieux. Leur roi, dirent-ils, était mort dans l'intervalle ; son frère et successeur se hâtait de donner au roi Alexandre l'assurance de sa soumission et de sa fidélité d'allié, et, pour lui en donner un témoignage, il lui offrait sa fille en mariage. Si Alexandre repoussait cette offre, le roi lui demandait du moins de permettre que les filles de ses grands et de ses princes se mariassent avec les grands de sa cour et de son armée. Enfin les ambassadeurs ajoutaient que leur roi était prêt à venir en personne trouver Alexandre, s'il le désirait, pour prendre ses ordres, et que lui et ses Scythes étaient disposés à se soumettre en tout et pour tout aux ordres du roi. La décision d'Alexandre fut en rapport avec sa puissance et les circonstances actuelles ; sans accepter la proposition d'une alliance matrimoniale avec les Scythes, il renvoya les ambassadeurs avec de riches présents et avec l'assurance de son amitié pour le peuple des Scythes.

Vers ce même temps, Pharasmane, roi des Chorasmiens [1], arriva à Zariaspa avec une suite de quinze cents chevaux, afin

[1]) La situation de la Chorasmie est indiquée par le nom actuel de la région.

de présenter en personne ses hommages au grand roi, car l'accueil amical que Spitamène avait trouvé chez les Massagètes, ses voisins, pouvait facilement le faire soupçonner lui-même ; il régnait sur la région de l'Oxus inférieur et il assurait qu'il était voisin de la tribu des Colchidiens et du peuple féminin des Amazones ; au cas où Alexandre aurait l'intention d'entreprendre une campagne contre les Colchidiens et les Amazones et de tenter la conquête du pays jusqu'au Pont-Euxin, il s'offrait à lui montrer le chemin et à pourvoir aux besoins de l'armée dans cette expédition [1]. La réponse que fit Alexandre à cette proposition nous permet de jeter un coup d'œil sur l'enchaînement ultérieur de ses plans : malgré leur hardiesse, ils témoignent incontestablement d'une connaissance remarquable des conditions géographiques de ces différentes contrées dont l'existence fut révélée pour la première fois par son expédition. Déjà il avait appris par le témoignage de ses yeux, ainsi que par les rapports de son ambassade et par ceux des indigènes, que l'Océan, qu'il croyait encore en communication directe avec la mer Caspienne [2], n'était nullement voisin des frontières nord de l'empire des Perses, que les hordes scythes possédaient encore d'immenses territoires vers le Nord et qu'il

[1]) Arrian., IV, 15. Curt., VIII, 1, 8. Les offres de Pharasmane telles que les rapporte Arrien, et la réponse d'Alexandre disant qu'il ne voulait pas pour le moment entrer dans la région du Pont, pourraient venir à l'appui de l'opinion qui veut qu'Alexandre ait confondu le Tanaïs d'Europe avec l'Iaxarte : on ne comprend pas sans cela comment il aurait pu utiliser pour une expédition sur le Pont l'aide des Chorasmiens du lac d'Aral, et comment Pharasmane pouvait se dire le voisin des Colchidiens. On peut, en effet, admettre cette méprise chez les Macédoniens portés à l'exagération, mais non pas chez Alexandre. Les hommes de confiance qui étaient partis avec l'ambassade des Scythes d'Europe devaient avoir rapporté des renseignements sur la mer d'Aral et la mer Caspienne. Peut-être Pharasmane voulait-il parler de communications par mer avec la région du Kour et de l'Araxe, sur le rivage opposé, relations dont les textes anciens et des recherches modernes ont suffisamment établi l'existence autrefois. Il est à remarquer qu'Arrien fait parler (ἔφασκε) Pharasmane des Amazones sans employer le εἰσὶ δὲ οἱ λέγουσιν qui lui est familier : il a par conséquent trouvé le récit tel quel dans Ptolémée ou dans Aristobule.

[2]) Alexandre le croyait encore à ce moment, et ce qui le prouve, ce ne sont pas tant les paroles qu'Arrien met dans sa bouche (V, 26, 1) que la mission d'Héraclide (VII, 16, 1), envoyé à la mer Caspienne pour y construire une flotte et pour rechercher ποίᾳ τινὶ ξυμβάλλει θαλάσσῃ κ. τ. λ.

était impossible de trouver de ce côté pour le nouveau royaume une frontière naturelle dans la Grande-Mer. Il comprit au contraire fort bien que, pour assujettir complètement le plateau de l'Iran, — ce qui restait toujours pour lui le plus pressé — la possession des contrées basses environnantes avait une importance essentielle ; et la suite des temps a montré combien il était dans le vrai en prenant l'Euphrate et le Tigre, l'Oxus et l'Iaxarte, l'Indus et l'Hydaspe comme points d'appui de sa domination sur la Perse et l'Ariane. Il répondit à Pharasmane qu'il ne pouvait, pour le présent, songer à pénétrer dans les régions voisines du Pont, et que l'œuvre qu'il devait entreprendre d'abord était la soumission de l'Inde ; qu'ensuite, une fois maître de l'Asie, il avait l'intention de retourner en Grèce et de pénétrer dans le Pont, avec toutes ses forces, par l'Hellespont et le Bosphore ; Pharasmane pouvait donc ajourner jusqu'à ce moment-là ses offres actuelles. Pour le présent, le roi conclut avec lui alliance et amitié, lui recommanda les satrapes de Bactriane, de Parthie et d'Arie, et le congédia en lui donnant toutes les marques de sa bienveillance.

Toutefois les circonstances ne permettaient pas encore de commencer la campagne de l'Inde. La Sogdiane, il est vrai, avait été soumise et ravagée, mais le châtiment rigoureux qu'Alexandre avait infligé à ce malheureux pays, loin d'apaiser les esprits, parut, après un court moment de stupeur, devoir produire par contre-coup une exaspération générale [1]. Les habitants s'étaient réfugiés par milliers dans des places environnées de murs, sur les hauteurs, dans les châteaux-forts que possédaient au milieu des montagnes les seigneurs du haut pays et des régions où les montagnes forment frontière du côté de l'Oxus ; sur tous les points où la nature offrait quelque défense se trouvaient des bandes de fugitifs d'autant plus redoutables que leur cause était désespérée. Il était impossible à Peucolaos, avec ses trois mille hommes, de maintenir l'ordre et de protéger le pays plat ; de tous côtés les masses se réunissaient pour former une insurrection formi-

[1]) ὅτι πολλοὺς τῶν Σογδιανῶν ἐς τὰ ἐρύματα ξυμπεφευγέναι οὐδὲ ἐθέλειν κατακούειν τοῦ σατράπου ὅστις αὐτοῖς ἐξ 'Αλεξάνδρου ἐπετέτακτο (ARRIAN., IV, 15, 7). Ce qui est fort étonnant, c'est qu'Arrien ne sache pas le nom de ce satrape.

dable ; il semblait qu'il ne manquait plus qu'un chef qui mît à profit l'absence d'Alexandre. Spitamène, qui, à en juger par l'attaque sur le Polytimétos, n'était pas sans habileté militaire, réfugié comme il était alors dans le pays des Massagètes, paraît être resté étranger à cette seconde défection des Sogdianiens : du moins il serait difficile autrement de comprendre pourquoi il n'accourut pas avec ses Scythes. L'extension qu'Alexandre laissa prendre à la révolte avant de la comprimer était un signe que, pour le moment, ses forces actives n'étaient pas en mesure d'aller chercher ces ennemis nombreux et hardis jusque dans leurs montagnes; en effet, après avoir laissé des garnisons dans les villes d'Alexandrie en Arachosie, sur le Paropamisos et sur le Tanaïs, il ne pouvait guère lui rester plus de 10,000 hommes disponibles. Ce ne fut que dans le courant de l'hiver qu'arrivèrent d'Occident des renforts importants, comprenant une colonne d'infanterie et de cavalerie que Néarchos, satrape de Lycie, et Asandros, satrape de Carie, avaient enrôlée, une seconde qu'amenèrent Asclépiodore, satrape de Syrie, et l'hyparque Ménès, et une troisième sous les ordres d'Épocillos, de Ménidas et de Ptolémée, le stratège des Thraces, le tout formant près de 17,000 hommes de pied et 2,600 cavaliers[1]. Alors seulement le roi eut assez de troupes autour de lui pour poursuivre l'insurrection de la Sogdiane jusque dans ses derniers repaires.

Au printemps de 328, le roi quitta la résidence de Zariaspa, où les malades de la cavalerie macédonienne restèrent dans le

[1]) ARRIAN., IV, 7, 2. Malheureusement, Arrien ne donne pas de chiffres. Q. Curce (VII, 10, 11) compte dans la première colonne, commandée selon lui par Alexandros (il veut dire Asandros), 3,000 fantassins et 500 cavaliers ; dans la deuxième, 3,000 fantassins et 1,000 cavaliers; dans la troisième, 3,000 fantassins et 1,000 cavaliers : il mentionne encore 7,400 Grecs à pied et 600 à cheval, envoyés par Antipater. Le Mélamnidas cité par Arrien doit être corrigé, d'après Q. Curce, en Ménidas. Ce qui est à noter, c'est le Πτολεμαῖος ὁ τῶν Θρᾳκῶν στρατηγὸς d'Arrien. L'ancien commandant de l'infanterie thrace, Sitalcès, était resté à Ecbatane ; quant à ce Ptolémée, il avait été envoyé avec Epocillos (ARRIAN., III, 19, 6. IV, 7, 2) à la mer pour conduire en Eubée le convoi d'argent et de soldats libérés (printemps 330). Par conséquent, ces officiers avaient mis pour aller en Macédoine et revenir à Zariaspa environ un an. A vol d'oiseau, il y a de l'Hellespont à Issos et de là à Balk par Bagdad environ 400 milles.

lazaret, sous la garde d'environ quatre-vingts cavaliers mercenaires, ainsi que quelques jeunes nobles. L'armée gagna l'Oxus ; comme une source d'huile jaillit près de la tente du roi, Aristandros déclara que c'était un signe qu'on vaincrait, mais que la victoire demanderait beaucoup de peine ; et en effet, la plus grande prudence était nécessaire pour tenir tête à ces ennemis qui menaçaient de tous côtés. Le roi divisa son armée de telle sorte que Méléagre, Polysperchon, Attale et Gorgias restèrent à Bactres avec leurs phalanges pour garder le pays [1], tandis que le reste de l'armée, divisé en cinq colonnes, sous la conduite du roi, de l'hipparque Héphestion, du garde du corps Ptolémée, du stratège Perdiccas et du satrape de Bactriane Artabaze, auquel était adjoint le stratège Cœnos, s'avança en différentes directions sur le territoire de la Sogdiane. Nous n'avons aucun renseignement sur le détail des opérations ; les auteurs disent seulement d'une manière générale qu'une partie des places fortes furent prises d'assaut et que les autres se soumirent volontairement ; en peu de temps, la partie la plus importante du territoire transoxianique, la vallée du Polytimétos, fut de nouveau au pouvoir du roi, et les colonnes victorieuses, arrivant chacune de son côté, se réunirent à Maracanda. Cependant les montagnes de l'est et du nord étaient encore entre les mains de l'ennemi, et il était à supposer que Spitamène, qui s'était réfugié chez les hordes toujours prêtes au pillage des Massagètes, les entraînerait à de nouvelles incursions ; en même temps, il fallait user de tous les moyens pour mettre fin aussi promptement que possible, par une organisation nouvelle et énergique, à l'anarchie effrayante où se trouvait le pays, surtout pour aider et apaiser la population dispersée, sans abri et privée des choses les plus nécessaires. Héphestion reçut ensuite mission de fonder de nouvelles villes, d'y réunir les habitants des vil-

[1]) αὐτοῦ ἐν Βάκτροις ὑπολειπόμενος... τήν τε χώραν ἐν φυλακῇ ἔχειν etc. (ARRIAN., IV, 16, 1). Bactres désigne la ville et non pas le pays, qu'Arrien (IV, 16, 4) nomme Βακτριανή. On a vu plus haut (p. 461, 2) pourquoi cet αὐτοῦ ne peut pas désigner à la fois Bactres et Zariaspa considérées comme identiques.

lages et de leur procurer des moyens d'existence[1], tandis que Cœnos et Artabaze s'avançaient contre les Scythes afin de s'emparer, si c'était possible, de la personne de Spitamène ; quant à Alexandre, il partit lui-même avec le gros des troupes, pour achever la soumission du pays en prenant les uns après les autres les châteaux situés dans les montagnes. Il s'en empara sans grande peine, et revint à Maracanda pour y prendre du repos. De terribles événements devaient signaler le séjour qu'il y fit.

Le vieil Artabaze avait demandé à être déchargé du service, et le roi, pour le remplacer, avait désigné comme satrape de Bactriane l'hipparque Clitos, Clitos « le Noir », comme on l'appelait. De grandes chasses, des festins remplissaient les journées. Un de ces jours était une fête de Dionysos, et le roi, dit-on, au lieu de la célébrer, fêta les Dioscures. Le dieu en fut irrité, et le roi se trouva ainsi chargé d'une faute grave, bien que les avertissements ne lui eussent pas manqué. Comme il avait reçu de beaux fruits qu'on avait envoyés de la mer, il invita Clitos à venir les manger avec lui. Clitos était sur le point d'offrir un sacrifice ; il le laissa, et, tandis qu'il se rendait en toute hâte près du roi, trois brebis déjà aspergées pour le sacrifice coururent après lui. Aristandros interpréta cette circonstance comme un signe néfaste. Le roi avait donné l'ordre de sacrifier pour Clitos ; il était doublement inquiet à son sujet, à cause d'un rêve étrange qu'il avait eu la nuit pré-

[1]) Strabon (XI, p. 517) dit qu'Alexandre a bâti huit villes en Sogdiane et en Bactriane : Justin (XII, 5) parle de douze. Quant aux six villes contiguës qui furent fondées, suivant Q. Curce (VII, 10, 15), à la place de Margiana (var. *Margania*), on n'hésiterait pas à les reconnaître dans Merv-Shahidschan, la Basse-Merv, si l'on supposait qu'Arrien, distrait par le long épisode qui va de IV, 7, 3 à IV, 15, 7, a bien pu oublier cette expédition dirigée de Zariaspa vers le sud. Malheureusement, Q. Curce (VII, 10, 13-16) est si confus, qu'on ne peut tirer de lui rien de précis. Si l'on songe à l'importance d'un pays fertile comme la Margiane, placé juste au bord du désert — l'inscription de Bisitoun montre quelles forces les révoltés y avaient mis sur pied contre Darius — il paraît presque impossible qu'Alexandre ait négligé d'y fonder une ville pour dominer la région : du reste, les anciens savaient qu'il avait fondé de ce côté une Alexandrie, qui fut plus tard détruite par les Barbares et rebâtie à neuf par Antiochus Ier (Plin., VI, 16). Naturellement, Alexandre n'avait pas besoin pour cela de venir de sa personne en Margiane.

cédente et dans lequel il avait vu Clitos vêtu de noir et assis entre les deux fils de Parménion couverts de sang.

Le soir, poursuit la narration, Clitos vint se mettre à table : le vin avait excité la gaieté des convives et la nuit s'avançait, on louait les hauts faits d'Alexandre ; il avait fait, disait-on, de plus grandes choses que les Dioscures, et Héraclès lui-même ne pouvait lui être comparé ; ce n'était que l'envie qui refusait à Alexandre vivant les mêmes honneurs qu'on accordait à ces héros. Clitos était déjà échauffé par le vin ; l'entourage perse du roi, l'admiration excessive des plus jeunes, les flatteries effrontées des sophistes et des rhéteurs helléniques que le roi souffrait près de lui l'agaçaient depuis longtemps déjà ; cette façon cavalière de parler des grands héros fit éclater sa mauvaise humeur : ce n'était pas ainsi qu'il convenait de célébrer la gloire du roi ; ses gestes après tout n'étaient pas si fameux que le donnaient à entendre ces flatteurs, et une bonne part de cette gloire revenait aux Macédoniens. Alexandre entendit avec déplaisir un langage si choquant dans la bouche d'un officier qu'il avait honoré plus que tous les autres ; cependant il se tut. Le débat devenait de plus en plus bruyant ; les actions du roi Philippe furent également mises sur le tapis, et comme on prétendait qu'il n'avait rien fait de grand ni de remarquable et que toute sa gloire consistait à s'appeler le père d'Alexandre, Clitos se leva pour défendre le nom de son vieux roi, rabaisser les actions d'Alexandre, se louer, lui et les vieux stratèges, rappeler Parménion massacré et ses fils, féliciter tous ceux qui étaient tombés ou avaient été mis à mort avant d'avoir vu les Macédoniens fouettés avec des verges médiques et demandant à des Perses d'être admis en présence de leur roi. Plusieurs des vieux stratèges se levèrent, rappelèrent aux convenances l'officier échauffé par le vin et la passion, et cherchèrent vainement à apaiser l'agitation qui grandissait. Alexandre se tourna vers son voisin de table, qui était un Hellène, et lui dit : « N'est-il pas vrai que vous autres Hellènes, vous croyez être parmi les Macédoniens comme des demi-dieux au milieu d'animaux ? » Clitos cria plus fort ; se tournant vers le roi, il lui dit à haute voix : « Cette main t'a sauvé au Granique ; pour toi, dis ce que tu voudras, et invite dorénavant à

la table, non plus des hommes libres, mais des Barbares et des esclaves qui baisent le bord de ton vêtement et adorent ta ceinture à la mode perse ! » Alexandre ne retint plus sa colère ; il se leva pour saisir ses armes ; les amis les avaient enlevées : il cria en macédonien à ses hypaspistes de venger leur roi ; aucun ne vint : il ordonna au trompette de sonner l'alarme, et, comme il n'obéissait pas, il lui donna un coup de poing sur le visage. On se comportait maintenant avec lui comme avec Darius lorsque, saisi et enlevé par Bessos et ses compagnons, il ne lui restait plus que le misérable titre de roi ; et celui qui le trahissait, c'était cet homme qui lui était redevable de tout, ce Clitos ! L'officier, que les amis avaient fait sortir, venait de rentrer à l'autre bout de la salle dans le moment où son nom était prononcé. « Clitos ! le voilà, Alexandre ! » Et il se mit à réciter les vers où Euripide parle de l'injuste coutume qu'on a, tandis que l'armée « remporte la victoire au prix de son sang, de n'attribuer cependant le succès qu'au seul général, lequel trône du haut de son grade et méprise le peuple, lui qui cependant n'est rien [1] ! » Alexandre arracha alors une pique des mains d'un garde et la lança contre Clitos, qui aussitôt tomba mort à ses pieds. Les amis reculèrent épouvantés : la fureur du roi était tombée ; le remords, la douleur, le désespoir s'étaient emparés de lui ; on dit que, retirant la javeline de la poitrine de Clitos, il l'appuya contre le sol pour se tuer sur le cadavre. Les amis le retinrent et le portèrent sur son lit. Il y resta pleurant, poussant des cris de douleur, répétant le nom de celui qu'il avait tué, le nom de Lanice, sa nourrice, sœur de sa victime : c'était donc ainsi que celui qui avait sucé son lait récompensait les soins qu'elle lui avait donnés ! ses fils étaient tombés en combattant pour lui, et de sa propre main il avait tué son frère ; il avait tué celui qui lui avait sauvé la vie ! Il se rappelait le vieux Parménion et ses fils ; il ne se lassait pas de s'accuser d'être le meurtrier de ses amis, de se maudire et d'appeler la mort. Pendant trois jours, il resta ainsi couché sur le cadavre de Clitos, renfermé dans sa

[1]) σεμνοὶ δ' ἐν ἀρχαῖς ἥμενοι κατὰ πτόλιν φρονοῦσι δήμου μεῖζον, ὄντες οὐδένες (Euripid., *Androm.*, 687).

tente, sans dormir, sans boire et sans manger ; et quand l'épuisement lui eut enlevé la voix, on entendait encore sortir de sa tente de profonds soupirs. Les troupes, pleines d'une vive inquiétude au sujet de leur roi, se réunissaient, portaient leur jugement sur la victime : à leur avis, c'était à bon droit que Clitos avait été tué. Alexandre ne les écoutait pas. Enfin les stratèges se hasardèrent à ouvrir sa tente ; ils le conjurèrent de se souvenir de son royaume et lui dirent que, d'après les signes divinatoires, c'était Dionysos qui avait provoqué ce désastreux incident : ils parvinrent à la fin à tranquilliser le roi, qui donna l'ordre d'offrir des sacrifices au dieu courroucé.

Telles sont, dans leurs points essentiels, les données fournies par nos sources ; elles ne suffisent pas pour qu'on puisse dire avec certitude de quelle manière arriva ce terrible événement, et moins encore pour qu'il soit possible d'établir, entre le meurtrier et la victime, la mesure de la culpabilité. Ce fut un acte terrible que celui auquel le roi se laissa entraîner par un accès de colère, mais il faut dire qu'il rencontrait pour la première fois et au complet dans Clitos l'irritation et la rébellion que sa volonté et ses actes avaient fait naître parmi ceux-là même dans la force et la fidélité desquels il devait se confier, le profond abîme qui le séparait de la manière de sentir des Macédoniens et des Hellènes. Il se repentit du meurtre ; il sacrifia aux dieux : les moralistes qui le condamnent négligent de nous dire ce qu'il aurait dû faire de plus.

Tandis que ces événements se passaient à Maracanda, Spitamène avait encore fait une tentative pour pénétrer sur le territoire de la Bactriane. Il s'était réfugié parmi les Massagètes avec le reste de ses Sogdianiens et avait enrôlé parmi eux une troupe de six à huit cents cavaliers, puis il était apparu subitement à leur tête devant une des places fortes de la frontière, avait su attirer la garnison au dehors et l'avait surprise dans une embuscade. Le gouverneur de la place était lui-même tombé entre les mains des Scythes, et, tandis que la plupart de ses gens étaient restés sur le champ de bataille, il avait été pris et emmené. Enhardi par ce succès, Spitamène se présenta quelque jours après devant Zariaspa. La garnison de cette ville, à laquelle il faut ajouter les soldats qui étaient

sortis du lazaret après guérison et qui étaient presque tous des hétæres de la cavalerie, parut trop importante pour qu'il fût prudent de tenter un assaut; les Massagètes se retirèrent, mettant tout à feu et à sang dans les champs et les villages des environs. Dès que Pithon, qui était administrateur de la place [1], et Aristonicos, le cithariste, en eurent connaissance, ils appelèrent aux armes les quatre-vingts cavaliers, les soldats sortis de l'hôpital et les jeunes nobles qui se trouvaient dans la ville, et sortirent à la hâte pour châtier les Barbares qui pillaient les alentours. Ceux-ci abandonnèrent leur butin et ne parvinrent qu'avec peine à s'échapper; un grand nombre furent pris ou tués. Comme la petite troupe, fort satisfaite, se retirait vers la ville, Spitamène, qui s'était mis en embuscade, tomba sur elle avec une telle furie que les Macédoniens furent culbutés et que leur retraite fut presque coupée; sept hétæres et soixante mercenaires, parmi lesquels se trouvait le cithariste, restèrent sur la place; Pithon, grièvement blessé, resta aux mains de l'ennemi, et la ville ellemême faillit tomber au pouvoir des Barbares. Cratère fut promptement instruit de cet événement, mais les Scythes n'attendirent pas son arrivée; ils se retirèrent vers l'ouest, renforcés à chaque instant par de nouvelles troupes. Cratère les rejoignit à l'entrée du désert, et il s'ensuivit un combat opiniâtre: la victoire se décida enfin pour les Macédoniens; Spitamène, après avoir perdu cent cinquante hommes, s'enfuit dans le désert, ce qui rendit dès lors toute poursuite impossible [2].

Des nouvelles de cette nature firent plus que les prières des amis ou les consolations de flatteurs effrontés pour rappeler le roi à son devoir. On partit de Maracanda; Amyntas reçut la

[1]) ὁ ἐπὶ τῆς βασιλικῆς θεραπείας τῆς ἐν Ζαριάσποις τεταγμένος (ARRIAN., IV, 16, 6). Arrien paraît faire de lui simplement le préposé au service des malades.

[2]) Arrien ne dit pas où était Cratère, et en général, dans ces affaires de Sogdiane, il laisse bien des points à éclaircir. Peut-être Cratère avait-il le commandement en chef des quatre régiments laissés ἐν Βάκτροις (ARRIAN., IV, 16, 1). On s'expliquerait ainsi qu'il soit maintenant à portée de poursuivre : du reste, l'hiver qui suit (328/7), on voit οἱ ἀμφὶ Κράτερον rejoindre les cantonnements à Nautaca, au nord de l'Oxus.

satrapie de Bactres, qui avait été destinée à Clitos; Cœnos resta avec son régiment, celui de Méléagre et quatre cents hommes de la cavalerie, avec tous les acontistes à cheval et autres troupes qu'Amyntas avait commandées jusqu'alors [1], afin de couvrir la Sogdiane. Héphestion se rendit en Bactriane avec un corps de troupes, pour pourvoir à l'entretien de l'armée pendant l'hiver [2]; Alexandre se dirigea de sa personne vers Xenippa [3], où un grand nombre d'insurgés s'étaient réfugiés. A la nouvelle de l'approche d'Alexandre, ces insurgés, chassés par les habitants qui ne voulaient pas mettre leurs biens en danger par une hospitalité inopportune, cherchèrent à frapper sur les Macédoniens un coup de surprise. Forts d'environ deux mille chevaux, ils se jetèrent sur une partie de l'armée macédonienne ; mais, après un combat longtemps incertain, ils furent obligés de plier; ils avaient perdu environ huit cents hommes, tant morts que prisonniers. Voyant leur nombre ainsi diminué, n'ayant plus ni chef, ni provisions, ils préfèrent se soumettre. Le roi se tourna alors contre la forteresse de Sisimithrès, construite sur un rocher « dans le pays bactrien [4] » ; il fallut de grands efforts pour en

1) καὶ ὅσοι ἄλλοι μετὰ Ἀμύντου ἐτάχθησαν (Arrian., IV, 17, 3). Arrien n'a pas encore parlé de cet Amyntas fils de Nicolaos : on pourrait supposer que c'est lui qui est désigné un peu plus haut (IV, 15, 7) quand il est question τοῦ σατράπου ὅστις αὐτοῖς ἐπετέτακτο : mais Cœnos, qui le remplace, ne porte pas davantage le titre de satrape. Amyntas doit avoir été nommé à la place de Peucolaos, qui n'avait pas fait preuve de capacité dans son commandement militaire.

2) *In regionem Bactrianam misit commeatum in hiemem paraturum* (Curt., VIII, 2, 13).

3) Q. Curce (VIII, 2, 14) est seul à parler de cette expédition. Son assertion : *Scythis confinis est regio*, ne permet pas de déterminer l'emplacement de cette localité, que sans cela on pourrait chercher plutôt du côté de la Bactriane, quelque part dans les montagnes qui se trouvent au nord-est de Kesch.

4) Encore une expédition dont Arrien ne dit mot. Q. Curce (VIII, 2, 14. Cf. Strabon, XI, p. 517) raconte à ce propos deux particularités qu'Arrien fait figurer dans une autre occasion (IV, 21). Le nom de la région où se trouve ce château-fort est d'une lecture douteuse dans les mss. de Q. Curce (*Nausi*, *Nauram*, *Nauta*) : on a imprimé *Nautaca* (VIII, 2, 19). Dans le sommaire qui comble la lacune du texte de Diodore (XVII, 83), on lit : στρατεία τοῦ βασιλέως εἰς τοὺς καλουμένους Ναύτακας καὶ φθορὰ τῆς δυνάμεως ὑπὸ τῆς πολλῆς χίονος. J'ai supposé autrefois que le nom fourni par Q. Curce désignait les monts

approcher, et de plus grands encore pour préparer l'attaque; mais Sisimithrès se rendit avant l'assaut.

Cependant Spitamène, avant d'avoir été complètement chassé des pays frontières par les succès et les forces de l'ennemi, avait cru devoir faire encore une tentative contre la Sogdiane. A la tête de ceux qui s'étaient enfuis avec lui et avec trois mille cavaliers scythes qu'attirait l'espoir du butin promis, il parut soudain devant Bagæ, sur les confins de la Sogdiane, du côté du désert des Massagètes[1]. Informé de cette invasion, Cœnos s'avança rapidement contre lui avec ses troupes, et les Scythes, après un sanglant combat et une perte de huit cents hommes, furent contraints de se retirer. Les Sogdianiens et les Bactriens, voyant échouer leur dernière tentative, abandonnèrent Spitamène pendant la déroute et vinrent, sous la conduite de Datapherne, se soumettre à Cœnos. Les Massagètes, trompés dans leur espoir de faire du butin en Sogdiane, pillèrent les tentes et les chariots des alliés qui les abandonnaient et s'enfuirent dans le désert avec Spitamène. A ce moment, la nouvelle se répandit qu'Alexandre était en marche pour pénétrer dans la steppe; les Massagètes coupèrent alors la tête à Spitamène et l'envoyèrent au roi[2].

La mort de cet adversaire aussi hardi que criminel fit disparaître les dernières inquiétudes; la tranquillité revint enfin dans le « Jardin de l'Orient », qui n'avait pas besoin d'autre chose pour refleurir après tant de combats et de ravages et pour retrouver son antique prospérité. L'hiver était arrivé; c'était le dernier qu'Alexandre avait l'intention de passer dans ces pays; les différentes divisions de l'armée se réunirent à Nautaca pour y prendre leurs quartiers d'hiver. Les satrapes des contrées voisines, Phratapherne de Parthie et Stasanor

Naura et la petite ville du même nom, dont parlent des auteurs arabes (*Geogr. minores*, ed. Hudson, III, p. 31) : je suis d'avis aujourd'hui que la conjecture était un peu téméraire.

1) ἐς Βαγὰς χωρίον τῆς Σογδιανῆς ὀχυρὸν ἐν μεθορίῳ τῆς τε Σογδιανῶν γῆς καὶ τῆς Μασσαγετῶν (ARRIAN., IV, 17, 4).

2) Quinte-Curce donne une version différente et toute romanesque de la fin de ce partisan ; d'après lui, c'est la femme de Spitamène qui lui coupe la tête et qui va la porter elle-même à Alexandre.

d'Arie, qui, l'hiver précédent, lorsqu'ils s'étaient trouvés à Zariaspa, avaient reçu diverses commissions, sans doute relatives à l'armée, vinrent à Nautaca. Phratapherne fut renvoyé avec mission de s'emparer d'Autophradate, satrape des Mardes et Tapuriens, qui commençait à mépriser d'une façon inquiétante les ordres d'Alexandre; quant à Stasanor, il retourna dans son pays. Atropatès fut envoyé en Médie, avec ordre de déposer le satrape Oxydatès, qui s'était montré oublieux de son devoir, et de prendre sa place. Comme Mazæos était mort, Babylone elle-même reçut un nouveau satrape dans la personne de Stamène. Sopolis, Ménidas et Épocillos allèrent en Macédoine pour en ramener des troupes[1].

Le séjour d'hiver à Nautaca semble avoir été employé à des préparatifs pour la campagne de l'Inde, qu'Alexandre avait l'intention d'entreprendre vers l'été de l'année suivante, aussitôt qu'il serait possible de traverser les hautes montagnes. Il y avait encore dans ces montagnes, du côté où se trouvait Alexandre, quelques forteresses où s'étaient refugiées les dernières forces des récalcitrants.

Dès le commencement du printemps[2], le roi s'avança contre le « rocher sogdianien[3] » sur lequel le Bactrien Oxyartès avait

1) τὴν στρατιὰν τὴν ἐκ Μακεδονίας αὐτῷ ἀνάξοντας (ARRIAN., IV, 18, 3). L'article fait supposer qu'il s'agit de recrues régulières.

2) ἅμα τῷ ἦρι ἀποφαινομένῳ (ARRIAN., IV, 18, 4), par conséquent vers le commencement de mars.

3) Ce château-fort est celui du Sogdien Arimaze, d'après Q. Curce (VII, 11, 1), d'Ariomaze et situé en Sogdiane d'après Polyænos (IV, 3, 29). C'est probablement le même que désigne Strabon (XI, p. 517) quand il dit : καὶ τὴν ἐν τῇ Σογδιάνῃ (καὶ) τὴν τοῦ Ὤξου, οἱ δὲ Ἀριαμάζου φασι. Peut-être Ὤξου n'est-il ici qu'une correction substituée à un Ὄξου qui pourrait bien être un reste du mot Ὀξυάρτου. Arrien ne fournit aucun éclaircissement sur la topographie. A coup sûr, la forteresse n'était pas, comme on a prétendu le démontrer, entre Balk et Merv. La seule indication concernant l'emplacement, c'est que Strabon place le fort de Sisimithrès en Bactriane, et Quinte-Curce celui d'Arimaze en Sogdiane. Supposons que les chaînons qui partent des sommets neigeux de Hazreti-Soultân et de Kalai-Schiraya dans la direction du sud-ouest et qui envoient leurs eaux à l'ouest dans la rivière de Karschi, au sud dans l'Oxus, supposons, dis-je, que cette grande barrière naturelle ait formé la limite entre la Sogdiane et la Bactriane, on trouve sur ces confins des deux régions, à l'est et à l'ouest de la « Porte de Fer », assez de localités auxquelles pourrait s'appliquer la description de ce château-fort, comme on peut s'en convaincre aujourd'hui par la relation de MAJEV ; par exemple, du côté de la Bactriane, Derbent et Baisoun.

réuni ses partisans, parce qu'il tenait la forteresse pour imprenable. Elle était pourvue de vivres pour un long siège, et la neige qui était tombée en abondance l'avait suffisamment pourvue d'eau, en même temps qu'elle avait rendu l'escalade du rocher doublement périlleuse. Alexandre, arrivé devant la place, la fit sommer de se rendre, promettant de laisser sortir librement tous ceux qui s'y trouvaient. On lui répondit qu'il n'avait qu'à chercher des soldats qui eussent des ailes. Résolu à s'emparer de la forteresse, n'importe comment, le roi fit publier dans le camp par un héraut qu'il fallait escalader la pointe de rocher qui dominait la forteresse, et que douze prix étaient destinés à ceux qui y parviendraient les premiers : douze talents au premier, pour le douzième un talent, et la gloire pour tous ceux qui prendraient part à l'entreprise. Trois cents Macédoniens habitués à gravir les montagnes s'avancèrent et reçurent les instructions nécessaires ; ensuite chacun d'eux se munit de quelques piquets de fer semblables à ceux dont on fait usage pour les tentes, et de fortes cordes. Vers minuit, ils s'approchèrent de l'endroit du rocher qui était le plus escarpé, et qui par conséquent n'était pas gardé. D'abord ils gravirent avec peine ; bientôt commencèrent des murailles de rochers à pic, des couches de glace glissantes, des neiges sans adhérence ; à chaque pas croissaient la peine et le danger. Trente de ces intrépides furent précipités dans l'abîme; mais les autres atteignirent enfin le sommet aux premières lueurs du jour, et laissèrent flotter au vent leurs banderoles blanches. Dès qu'Alexandre aperçut le signal convenu, il envoya de nouveau un héraut pour annoncer aux avant-postes ennemis qu'il avait trouvé les soldats ailés, qu'ils étaient au-dessus de leur tête et qu'il était impossible de continuer la résistance. Les Barbares, stupéfaits de voir que les Macédoniens avaient trouvé un chemin pour gravir le rocher, n'hésitèrent plus à se rendre, et Alexandre pénétra dans la forteresse. Un riche butin y tomba entre ses mains ; parmi ce butin se trouvaient beaucoup de femmes et de filles de nobles Sogdianiens et Bactriens, et entre autres la belle Roxane, fille d'Oxyartès. Elle fut la première pour qui le roi s'éprit d'amour : il dédaigna de faire valoir sur la prisonnière

ses droits de vainqueur ; un mariage avec elle devait sceller la paix avec le pays. A cette nouvelle, le père de Roxane accourut auprès d'Alexandre, et la beauté de sa fille lui valut sa grâce.

Restait encore la forteresse de Choriène dans le pays de Paraetacène, région « montagneuse » de l'Oxus supérieur, où plusieurs des rebelles s'étaient réfugiés. Les ravins boisés et impraticables qu'il fallait traverser étaient encore couverts d'une neige épaisse ; de fréquentes averses, le verglas, de terribles orages rendaient encore la marche plus pénible. L'armée manquait des choses les plus nécessaires; un grand nombre de soldats périrent de froid [1] ; l'exemple du roi, qui partageait avec les siens et les privations et la fatigue, soutenait seul encore le courage des troupes. On raconte que le roi, un soir qu'il était assis au feu du bivouac pour se réchauffer, aperçut un vieux soldat engourdi par le froid, qui s'avançait en chancelant et comme sans savoir ce qu'il faisait, et qu'alors il se leva, lui prit ses armes et le fit asseoir sur sa chaise de campagne. Le vétéran, lorsqu'il eut reprit ses sens, reconnut son roi et se leva tout troublé. « Vois-tu, camarade », lui dit alors Alexandre en riant, « s'asseoir sur le siège du roi est une action qui mérite la mort chez les Perses ; mais toi, elle t'a rappelé à la vie ». Enfin on arriva devant la forteresse; elle était placée sur un rocher haut et escarpé, où l'on n'accédait que par un sentier étroit et difficile ; de plus, un torrent rapide roulait au fond d'une gorge très profonde devant ce seul côté abordable. Alexandre, habitué à ne considérer aucune difficulté comme insurmontable, donna aussitôt l'ordre de couper des arbres dans les forêts de sapins qui couvraient les mon-

[1]) J'ai cherché autrefois, dans un article intitulé *Alexanders Züge in Turan* (in Rhein. Museum, 1833), à démontrer que cette Paraetacène pouvait être identifiée avec le pays de Vakhsch, et le rocher de Choriène avec la « forteresse », c'est-à-dire Hissar. Sur cette Hissar, appelée aussi « la Joyeuse » (Hissar-Schadman) ou « la Haute » (Hissar-Bala) pour la distinguer de la Regar de l'ouest ou « Basse-Hissar » (Hissar-Payan), on a maintenant des détails plus précis par l'expédition de Majev. Les extraits publiés par R. Kiepert montrent combien les environs immédiats sont pleins de torrents impétueux, de cirques de rochers, de gorges jusqu'au Vakhsch et jusqu'à l'escalier taillé dans le roc le long de l'étroit passage des eaux, escalier qui conduit au « pont de pierre », Pouli-Sengi.

tagnes environnantes et d'en faire des échelles, pour commencer par s'emparer de la gorge. On travailla nuit et jour, et, au prix d'une peine indicible, on arriva enfin au fond : au moyen de pilotis, on couvrit le torrent d'un plancher ; on amoncela de la terre par-dessus ; on remplit le ravin, et bientôt les machines manœuvrèrent et lancèrent des projectiles contre la forteresse. Choriène, qui jusqu'alors avait regardé avec indifférence les travaux des Macédoniens, comprit alors avec stupeur combien il s'était trompé ; la forme du rocher empêchait de faire une sortie contre les adversaires, et les Macédoniens étaient protégés par leurs tortues contre les projectiles qu'on leur lançait d'en haut. Enfin, l'exemple des autres put le persuader qu'il était plus sûr de s'entendre avec Alexandre que de pousser les choses à l'extrémité ; il demanda par un héraut à Alexandre de pouvoir s'aboucher avec Oxyartès, ce qui lui fut accordé, et Oxyartès sut lever facilement les dernières hésitations de son ancien compagnon d'armes. Choriène parut donc, accompagné de quelques-uns de ses gens, devant Alexandre, qui le reçut de la façon la plus gracieuse et le félicita de confier plutôt son salut à un homme loyal qu'à un rocher. Il le retint près de lui dans sa tente, et lui demanda d'envoyer quelques uns de ceux qui l'avaient accompagné avec ordre de rendre la forteresse aux Macédoniens par un traité à l'amiable, promettant que le passé serait pardonné à tous ceux qui s'y trouvaient renfermés. Le lendemain, Alexandre, accompagné de cinq cents hypaspistes, monta lui-même visiter la place dont il admira la force, et rendit justice à Choriène pour toutes les mesures de prudence et les dispositions qu'il avait prises en vue d'un long siège. Choriène s'obligea à pourvoir l'armée de vivres pour deux mois, et fit distribuer par tentes aux troupes macédoniennes, qui avaient beaucoup souffert du froid et des privations pendant les derniers jours, du pain, du vin et de la viande salée pris sur les surabondantes provisions de la forteresse.

Alexandre rendit à Choriène la forteresse et le territoire environnant [1], et il s'achemina lui-même vers Bactres, avec la

[1]) καὶ ὕπαρχον εἶναι ὅσωνπερ καὶ πρόσθεν (ARRIAN., IV, 21, 9. Cf. IV, 21, 1 et ci-dessus, p. 445, 1). Si Alexandre va du roc de Choriène à Bactres, le fait

plus grande partie de l'armée, tandis qu'il envoyait Cratère plus loin avec 600 hommes de la cavalerie, avec son régiment et trois autres encore vers la Paraetacène, contre Catanès et Haustanès, les seuls révoltés qui restassent encore. Les Barbares furent défaits dans une sanglante bataille : Catanès fut tué; Haustanès, prisonnier, fut conduit devant Alexandre; le pays fut obligé de se soumettre, et bientôt Cratère vint avec ses troupes rejoindre le roi à Bactres [1].

Qu'on nous permette de revenir ici sur une remarque que nous avons faite plus haut [2]; incertaine comme elle l'est, elle n'a d'autre but que d'appeler l'attention sur un point important pour l'intelligence des événements. Un écrivain postérieur, qui a travaillé d'après d'excellentes sources, donne, à l'occasion de la répartition des satrapies pendant l'été de 323, l'indication suivante : à savoir, qu'Oropios eut la royauté en Sogdiane, non comme un héritage paternel, mais en vertu d'une donation d'Alexandre; puis que, s'étant enfui à la suite d'une révolte, il perdit sa puissance, et que la Sogdiane revint de cette façon au satrape de Bactriane [3]. Aucun autre écrivain ne mentionne cette circonstance; mais, à la façon dont procèdent nos auteurs, ce n'est pas là un motif pour élever des doutes

semble indiquer que ce roc n'était pas au-dessus de Hissar dans la direction de l'est, et qu'Alexandre n'a pas suivi en descendant la rivière de Hissar (car alors il aurait marché de Khoulm sur l'Inde), mais qu'il est descendu dans la vallée du Sourkhân, a passé près de « l'ancienne forteresse de Termez », comme l'appelle Chereffeddin, et s'est dirigé, après avoir franchi l'Oxus, sur Balk (ἐς Βάκτρα. ARRIAN., IV, 22, 1) ; il y fut rejoint ensuite par la colonne de Cratère (IV, 22, 2), et l'armée part enfin ἐκ Βάκτρων pour l'Inde (IV, 22, 3). Il faut prendre garde qu'Arrien, aussi bien à l'issue de la campagne qu'à l'entrée des troupes sur le territoire bactrien, ne mentionne que τὰ Βάκτρα, tandis qu'ailleurs (IV, 1, 5 IV, 7, 1. IV, 16, 6) il ne cite que Ζαρίασπα.

1) ARRIAN., IV, 22, 1. Jusqu'où les troupes d'Alexandre ont-elles remonté dans l'intérieur du pays, c'est ce qu'il est difficile de savoir. Marco Polo, Baber et d'autres rapportent que les princes de Badakschan et de Dervaz se vantaient de descendre de Sekander Filkoûs (Alexandre fils de Philippe). WOLFF, l'étonnant voyageur, en a entendu dire autant dans la Petite-Kaschgarie par les princes du pays (*Asiat. Journal*, 1833. May. App. p. 15).

2) Voy. ci-dessus, p. 445.

3) Le passage de Dexippos est ainsi conçu... τὴν δὲ Σογδιανῶν βασιλείαν Ὀρώπιος εἶχεν οὐ πάτριον ἔχων ἀρχὴν ἀλλὰ δόντος αὐτοῦ Ἀλεξάνδρου· ἐπεὶ δὲ τύχη τις αὐτῷ συνέπεσεν ἐπαναστάσεως αἰτίαν φεύγοντι παραλυθῆναι τῆς ἀρχῆς, etc. Pour plus amples détails, voy. *Hermes*, XI, p. 463.

sur ce renseignement. Il n'est plus possible de reconnaître quel nom se cache sous celui d'Oropios, qui est certainement erroné; c'est peut-être celui d'un de ces grands qui, après une courageuse résistance, firent leur paix avec Alexandre et se soumirent, tels que ce Choriène[1] ou ce Sisimithrès auquel, d'après le rapport de Q.-Curce, le roi rendit sa puissance en lui donnant même l'espérance d'en obtenir une plus étendue[2].

Si ces observations sont justes, c'est qu'alors Alexandre essaya ici, pour les Marches de son empire dans les contrées oxianiques, le même système que nous le verrons employer sur une plus grande échelle dans les contrées de l'Inde. La Sogdiane devient la marche transoxianique, sous un roi dépendant de l'empire; cette région, ainsi que les villes libres hellénistiques échelonnées jusqu'au Tanaïs et la grande satrapie de Bactriane, qui s'étend en arrière et qui comprend aussi la contrée populeuse de la Margiane, protègent à la fois et le côté de l'empire voisin des hordes errantes du désert, et les grandes routes d'Hécatompylos, d'Alexandrie d'Arie, celle de l'Inde qui traverse le Caucase et la route commerciale de la Haute-Asie par la Ferghana. On comprend pourquoi Alexandre ne voulut pas adjoindre à son royaume la Ferghana elle-même, le Khôkand actuel : il se contenta d'avoir par Khodjend le défilé en son pouvoir; l'annexion d'un autre territoire avancé n'aurait fait qu'affaiblir la frontière septentrionale de son empire et sa force défensive.

Deux ans s'étaient écoulés depuis qu'Alexandre était arrivé dans ces contrées et avait commencé une entreprise qui semblait avoir réussi d'autant plus complètement qu'on avait eu à surmonter de plus grandes difficultés. Cette entreprise avait coûté suffisamment de peines, de mesures sanglantes, de combats sans cesse renaissants contre des masses révoltées[3]

[1]) Après avoir énuméré les fournitures considérables que Choriène fait à l'armée avec les provisions accumulées dans son fort, Arrien ajoute (IV, 21, 10) : ἔνθεν ἐν τιμῇ μᾶλλον τῷ Ἀλεξάνδρῳ ἦν ὡς οὐ πρὸς βίαν μᾶλλον ἢ κατὰ γνώμην ἐνδοὺς τὴν πέτραν.

[2]) Cf. ci-dessus, p. 444.

[3]) Diodore (Epit. XVII), compte jusqu'à une ἀπόστασις τρίτη Σογδιάνων. La *defectio altera* de Quinte-Curce (VIII, 2, 18) laisse deviner que son guide grec s'est servi de Clitarque avec beaucoup plus de liberté que Diodore.

et contre l'insolente résistance des seigneurs retranchés dans leurs forteresses au milieu des rochers. Maintenant la population était domptée, les seigneurs du pays châtiés, leurs forteresses détruites, et ceux qui enfin s'étaient soumis avaient reçu leur pardon. Un nombre considérable de nouvelles villes donnaient la force, l'appui et l'exemple à la vie hellénistique qui devait transformer même ces régions : on avait fondé une forme de gouvernement qui semblait répondre au tempérament particulier de ces contrées et à leur rôle militaire. Le mariage du roi avec la belle Roxane, la fille d'un de ces Pehlevanes de Sogdiane, fut alors célébré[1] et acheva cette grande œuvre. La première cause de cette alliance peut avoir été l'inclination personnelle, mais ce fut tout autant une mesure de politique et comme un signe extérieur, un symbole de la fusion de l'Asie et de l'Europe, car Alexandre comprenait bien que cette fusion devait être la suite de ses victoires et la condition de la durée de ce qu'il voulait créer ; aussi cherchait-il à l'opérer graduellement dans un rayon de plus en plus étendu.

Il est vrai qu'il y avait des nécessités dont il fallait tenir grand compte dans cette entreprise, dans cette réalisation qui se poursuivait au fur et à mesure. Étant donné la nature des éléments qui devaient s'unir et se fondre, l'élément asiatique, moins souple, moins libre, mais plus fort par le poids des masses indolentes, devait d'abord l'emporter. Il fallait gagner cet élément, et, si la puissance occidentale ne voulait pas se contenter de le soumettre et de le dominer, mais voulait au

1) Du moins, d'après Quinte-Curce (VIII, 4, 21), le mariage a lieu avant le retour à Bactres. Le nom corrompu *Cohortanus* pour *Oxyartes* (*ibid.*) ne peut pas être défendu en invoquant la conjecture ἐν Χορτάνου, substituée par Wesseling (in Plut., *Vit. Alex.*, 47) à la leçon ἔν τίνι χόρῳ ou χρόνῳ, qui paraît être celle des mss. Zumpt, du reste, en a déjà fait la remarque. D'après Quinte-Curce (VIII, 4, 25), au moment où trente jeunes filles, parmi lesquelles Roxane, éclipsant toutes les autres par sa beauté, furent introduites au banquet de cérémonie, Alexandre, dans un soudain transport d'amour, *ita effusus est ut diceret; ad stabiliendum regnum pertinere Persas et Macedones connubio jungi, hoc uno modo et pudorem victis et superbiam victoribus detrahi posse.* Le sommaire de Diodore est moins brillant, mais probablement plus conforme à la substance du récit de Clitarque : ὡς Ἀλέξανδρος... ἔγημεν αὐτὴν καὶ τῶν φίλων πολλοὺς ἔπεισε γῆμαι τὰς τῶν ἐπισήμων βαρβάρων θυγατέρας.

contraire l'attirer et se le concilier, il était nécessaire que la manière de voir, les préjugés, les habitudes des peuples orientaux indiquassent eux-mêmes la voie dans laquelle il fallait marcher pour habituer ces peuples à un régime nouveau et leur apprendre à s'assimiler peu à peu la civilisation infiniment plus riche et plus développée des vainqueurs. De là cette pompe asiatique dont Alexandre s'entourait; de là le costume, à peu près semblable à celui des Mèdes, sous lequel il paraissait lorsqu'il n'était pas sous les armes; de là le cérémonial et le luxe de la cour que l'Oriental demande à voir autour de ses maîtres, comme la « parure de l'État »; de là enfin la fable de la génération divine du roi, un conte dont il se moquait lui-même avec ses intimes.

De leur côté, les Macédoniens, au milieu des richesses de l'Asie, de cette nouvelle vie pleine de merveilles dont chaque jour déversait sur eux les faveurs avec plus d'abondance, des continuelles fatigues du service des armes, de l'ivresse sans fin de la victoire, de la gloire et de la domination, avaient perdu cette simplicité et ces goûts modestes dont, un siècle auparavant, se moquaient encore les orateurs attiques ; l'enthousiasme pour leur roi, qui après comme avant combattait parmi eux, l'éclat merveilleux de son héroïsme, dont la splendeur se réfléchissait sur eux-mêmes, l'attrait de la puissance, qui donnait à chacun dans sa sphère une haute opinion de lui-même et le désir de nouveaux exploits, leur avaient fait oublier qu'ils auraient pu être des laboureurs et des bergers paisibles dans leur pays. Et dans la patrie elle-même, les bergers, les laboureurs, les habitants des villes, comme stupéfaits de voir leur petit pays élevé soudain au faîte de la gloire et de la grandeur historique, apprenaient vite, en entendant les merveilleux récits de ceux qui revenaient en Macédoine et en voyant les richesses de l'Asie affluer chez eux, à se considérer comme le premier peuple du monde ; la grandeur de la royauté que jadis ils avaient vue vivant près d'eux et familièrement avec eux sur un coin de terre croissait à l'infini, en proportion de la distance de Babylone, d'Ecbatane, de la Bactriane et de l'Inde.

Le peuple des Hellènes enfin, — séparé sous le rapport géo-

graphique en tant de cercles excentriques et qui, dans les endroits où il était réuni en masses plus épaisses, était, après comme avant, profondément fractionné au point de vue politique et particulariste à outrance, — comptait pour bien peu de chose, quant au nombre des individus directement intéressés à l'entreprise, en comparaison de l'immense population de l'Asie ; mais ce qu'on peut considérer comme la somme du développement historique du monde grec, c'est-à-dire sa civilisation, en avait d'autant plus de poids. Les éléments de cette civilisation, ou plutôt ses résultats pour les particuliers comme pour la généralité, étaient la liberté de la pensée et l'autonomie démocratique. L'essor intellectuel, avec tous ses avantages et ses inconvénients, ici l'incrédulité, là la superstition, souvent toutes deux à la fois, avait dépouillé les esprits de l'antique et simple religiosité, de la foi aux Puissances éternelles et de la crainte qu'elles inspirent : il ne restait plus qu'un ramassis de cérémonies, de sacrifices, d'auspices et de recettes magiques, qui étaient entrés dans les habitudes et avaient gardé leur valeur conventionnelle. Maintenant l'adresse tenait lieu de piété ; la frivolité, l'amour des aventures et du gain, l'ambition de se faire jour n'importe comment, l'habileté à exploiter les aptitudes particulières que l'on avait ou les avantages qu'on possédait, telles étaient et telles devenaient de plus en plus les sollicitations de la morale pratique. La démocratie était la forme naturelle d'un gouvernement assis sur une telle base. Solon avait déjà dit de ses Athéniens : « Chacun pris en particulier est adroit comme un renard ; mais, réunis, ils ont l'esprit obtus ». Plus cette démocratie s'était développée, — c'est-à-dire la liberté avec le travail servile et les esclaves comme classe laborieuse, — et plus était devenu hardi et pénétrant cet individualisme qui rendait les rivalités de plus en plus aigres dans le monde politique de la Grèce, qui portait les faibles à se draper dans leur impuissance et les forts à user d'une façon plus égoïste de leur pouvoir, qui avait enfin poussé l'émiettement et la paralysie réciproque au point de rendre le régime impossible, jusqu'au jour où les victoires d'Alexandre ouvrirent des voies complètement nouvelles, une carrière illimitée et productive à toutes les

forces, à toutes les convoitises, à toutes les aptitudes, à l'initiative et à l'audace de chacun. A Sparte, à Athènes et dans bien d'autres villes, il pouvait bien rester encore un certain levain de tristesse, de rancune, de mauvais vouloir ; les Hellènes de Tauride pouvaient batailler ou s'arranger tant bien que mal avec leurs Scythes, comme les Siciliens et les habitants de la Grande-Grèce avec les Carthaginois et les Italiotes ; il n'en est pas moins vrai que des milliers et des milliers d'individus se sentaient attirés par le monde nouveau de l'extrême Orient qui venait de s'ouvrir ; ils suivaient les recruteurs d'Alexandre ou allaient le trouver d'eux-mêmes pour servir dans son armée, pour chercher à se procurer dans le camp toutes sortes d'affaires et de bénéfices, ou pour s'établir dans les villes nouvellement fondées; ils s'habituaient à vivre à la mode d'Asie, et aussi probablement à l'humble soumission des Asiatiques vis-à-vis du roi et des seigneurs, et, s'il leur restait quelque chose des mœurs helléniques, c'était seulement leur audace et leur ancienne profession. Parmi les gens « cultivés », ceux qui ne tenaient pas à être les adversaires du nouveau régime se montraient des admirateurs d'autant plus enthousiastes du grand roi : rhéteurs, poètes, beaux-esprits, maîtres du bien dire et admirateurs de discours spirituels comme ils l'étaient, ils se plaisaient à lui appliquer des phrases comme celles que la tradition avait consacrées aux glorieux combattants de Marathon et de Salamine, ou aux héros tels que Persée et Héraclès, aux victoires de Bacchos et d'Achille ; même les honneurs réservés aux anciens héros et aux dieux de l'Olympe servaient à la glorification du puissant souverain. Il y avait longtemps que les sophistes avaient enseigné que tous ceux qu'on adorait comme dieux n'étaient, à proprement parler, que des guerriers distingués, de grands législateurs, en un mot, des hommes divinisés ; et, de même que bien des familles se glorifiaient de descendre de Zeus ou d'Apollon, de même un mortel pouvait bien à son tour arriver par ses hauts faits à l'Olympe, comme Héraclès, ou participer aux honneurs héroïques, comme Harmodios et Aristogiton. Les villes helléniques n'avaient-elles pas élevé des autels, offert des sacrifices et chanté des péans à Lysandre, le destructeur de la

puissance athénienne ? Est-ce que Thasos n'avait pas proposé en ambassade solennelle l'apothéose et l'érection d'un temple en l'honneur d' « Agésilas le Grand [1] », ainsi qu'on le nommait ? Combien plus grandes n'étaient pas les actions d'Alexandre ? Callisthène citait sans scrupule dans son histoire l'oracle d'Ammon, qui avait désigné Alexandre comme le fils de Zeus, et celui des Branchides de Milet, qui avait donné la même réponse [2]. Lorsque plus tard on proposa dans les États helléniques de lui décerner les honneurs divins, ce ne fut pas dans l'intérêt de la religion, mais bien par esprit de parti que la motion fut parfois rejetée.

Ceci posé, on peut se faire une idée approximative de l'entourage d'Alexandre. Ce mélange varié des intérêts les plus divers, le jeu dissimulé des rivalités et des intrigues, cette perpétuelle succession de festins et de combats, de fêtes et de fatigues, de superflu et de privations, de discipline rigoureuse en campagne et de jouissances effrénées dans les cantonnements, puis la marche en avant à travers des contrées sans cesse nouvelles, sans souci de l'avenir et sans rien d'assuré que le présent, tout se réunissait póur donner à l'entourage d'Alexandre cette physionomie aventureuse et fantastique qui convenait à l'éclat merveilleux de ses marches triomphales. A côté de sa personnalité prépondérante, peu d'individus se font distinguer parmi la foule ; leurs rapports avec le roi constituent leur caractère [3] ; tel est le noble Cratère, qui, dit-on, aimait le roi, et le doux Héphestion, qui aimait Alexandre ; tels le Lagide Ptolémée, serviteur dévoué et toujours prêt à faire son devoir, le paisible Cœnos, inébranlable dans sa fidélité, le revêche Lysimaque. Les types généraux sont plus connus ; on voit les nobles macédoniens aux allures militaires, arrogants, impérieux, orgueilleux jusqu'à en être cassants ; les princes asiatiques cérémonieux, somptueusement vêtus,

1) PLUT., *Apophth. Lacon.* [*Agesil.*, 25].

2) CALLISTHEN., *fragm.* 36.

3) Alexandre s'emporta un jour contre Héphestion, qui s'était brouillé avec Cratère : il lui dit, suivant Plutarque (*Alex.*, 47), que, le jour où on lui enlèverait Alexandre, il ne serait plus rien, et qu'il était bien fou s'il ignorait cela.

passés maîtres dans les arts du luxe, de l'obséquiosité et de l'intrigue; les Hellènes, en partie employés dans le cabinet du roi, comme Eumène de Cardia, ou occupés à d'autres travaux techniques; d'autres étaient des poètes, des artistes, des philosophes à la suite du roi, qui, même sous les armes, n'oubliait pas les Muses et n'épargnait ni les présents, ni les faveurs, ni la condescendance pour distinguer ceux auxquels il enviait la gloire de la science.

Parmi les Hellènes qui suivaient Alexandre, on distinguait particulièrement deux lettrés qui, par un enchaînement singulier de circonstances, avaient acquis une certaine importance dans les relations de la cour. L'un était l'Olynthien Callisthène, dont nous venons de parler; disciple et neveu du grand Aristote, qui l'avait envoyé à son royal élève, il accompagna le roi en Orient pour faire passer, en qualité de témoin oculaire, les hauts faits d'Alexandre à la postérité : on lui attribue cette parole, « qu'il était venu près d'Alexandre, non pour s'acquérir de la gloire, mais pour le rendre glorieux; que, si l'on devait croire un jour qu'il y avait dans Alexandre une nature divine, ce ne serait pas sur la foi des mensonges que débitait Olympias sur sa naissance, mais que cela dépendrait de ce qu'il dirait au monde dans son histoire ». Les fragments de cette œuvre montrent combien il a célébré le roi; en parlant de cette marche sur les grèves de Pamphylie rapportée plus haut [1], il dit que les vagues de la mer s'abaissèrent comme pour faire l'adoration (προσκύνησις) devant Alexandre; avant la bataille de Gaugamèle, il nous montre le roi levant les mains vers les dieux et s'écriant que, puisqu'il était le fils de Zeus, ils eussent à le soutenir et à décider la victoire en faveur des Hellènes. Sa haute éducation, son talent de narrateur, son maintien grave, lui donnaient même du prestige et de l'influence dans les cercles militaires. Anaxarque d'Abdère, l'« eudémonique », était tout différent; c'était un homme du monde, toujours obséquieux envers le roi et lui étant souvent à charge. Un jour d'orage, on rapporte qu'il adressa cette question à Alexandre : « Est-ce donc toi qui tonnes, ô fils de

[1]) Voy. ci-dessus, p. 224.

Zeus ! » Et le roi, dit-on, lui répondit en riant : « Je ne saurais me montrer aussi redoutable à mes amis que tu le voudrais, toi qui méprises ma table, parce que je n'y fais pas servir des têtes de satrapes en guise de poisson. » C'était, paraît-il, une expression dont Anaxarque s'était servi, un jour qu'il avait vu le roi tout joyeux en face d'un plat de petits poissons que lui envoyait Héphestion. On peut apprécier en quel sens il écrivit son ouvrage *De la Royauté*, d'après les motifs de consolation dont on dit qu'il se servit pour tirer le roi de son abattement après le meurtre de Clitos : « Ne sais-tu pas, ô roi, lui dit-il, que la Justice a été placée à côté du roi Zeus, parce que tout ce que fait Zeus est bon et juste ? ainsi faut-il que ce qu'a fait un roi dans ce monde soit reconnu comme juste, d'abord par lui-même, ensuite par le reste des hommes. »

Il n'est plus possible de reconnaître à quelle époque et pour quel motif les relations du roi avec Callisthène commencèrent à se refroidir. On raconte qu'un jour, Callisthène était assis à la table du roi, et que celui-ci, pendant qu'on buvait, lui demanda de faire un discours à la louange des Macédoniens ; Callisthène s'exécuta avec le talent qui lui était particulier, au milieu des plus bruyants applaudissements des convives. Alors le roi dit qu'il était facile de glorifier ce qui était glorieux, et que c'était en parlant contre ces mêmes Macédoniens, et en leur donnant une leçon au moyen d'une juste critique, que l'orateur devait prouver son talent. Le sophiste le fit avec une amertume mordante : c'étaient, dit-il, les déplorables divisions des Grecs qui avaient fondé la puissance de Philippe et d'Alexandre ; en temps d'émeute, un misérable peut aussi quelquefois arriver aux honneurs. Les Macédoniens indignés se levèrent, et Alexandre s'écria : « Ce n'est pas de son talent, mais de sa haine contre nous que l'Olynthien a donné la preuve. » Callisthène se retira dans sa tente et se dit trois fois à lui-même : « Patrocle aussi dut mourir, et pourtant il était plus que toi [1] ! »

[1]) C'est ce que raconte Plutarque (*Alex.*, 54) d'après Hermippos, lequel prétendait que Strœbos, le secrétaire de Callisthène, avait rapporté la chose ainsi à Aristote. Suivant Plutarque, Aristote aurait dit que Callisthène était grand et puissant par la parole, mais qu'il n'avait pas de bon sens : ὅτι λόγῳ μὲν ἦν δύνατος καὶ μέγας, νοῦν δ' οὐκ ἔχει.

Il était naturel que le roi reçût les grands de l'Asie selon le cérémonial de la cour de Perse ; mais c'était pour eux une inégalité fort sensible que les Hellènes et les Macédoniens eussent le droit de s'approcher de la majesté royale sans toutes ces formules de dévouement. Quelle que fût la position et la pensée du roi, il devait lui paraître désirable que cette différence fût écartée et que la *proskynésis* orientale passât dans les mœurs de la cour; mais il ne pouvait vouloir, en l'ordonnant expressément, s'exposer à être mal compris et à heurter des préjugés auxquels beaucoup étaient attachés. Héphestion et quelques autres entreprirent d'introduire cet usage. On devait commencer au prochain festin ; Anaxarque, dit-on, parla dans ce sens, tandis que Callisthène, s'adressant directement au roi, parla avec tant d'abondance, de science et même de vivacité pour l'en dissuader, que le roi, visiblement embarrassé, fit défense de parler dorénavant de cette question. D'après un autre récit, le roi, étant à table, avait pris la coupe d'or et tout d'abord avait porté un toast à ceux avec qui la *proskynésis* était concertée; alors celui qui avait été salué de la sorte, après avoir vidé sa coupe, s'était levé, avait fait la *proskynésis*, puis avait reçu l'accolade du roi. Le tour de Callisthène étant venu, le roi but en son honneur, puis continua à parler avec Héphestion qui était assis près de lui ; alors le philosophe vida sa coupe et se leva pour aller vers Alexandre et l'embrasser. Le roi feignit ne pas avoir remarqué que Callisthène avait négligé la *proskynésis*, mais un des hétæres lui dit : « Ne l'embrasse pas, ô roi, c'est le seul qui ne t'ait pas adoré ! » Alexandre alors lui refusa l'accolade, et Callisthène dit en se retirant : « Hé bien ! je m'en vais plus pauvre d'un baiser [1]. »

On rapporte encore beaucoup d'autres choses sur ce sujet ; d'après un récit digne d'être remarqué, Héphestion aurait dit que Callisthène, dans l'entretien qui avait précédé, avait

[1]) C'est le récit de Charès de Mitylène, εἰσαγγελεύς du roi, c'est-à-dire quelque chose comme grand chambellan. On ne peut plus établir avec les textes la façon dont les choses se sont réellement passées. Le récit le plus clair, et en même temps le moins digne de confiance, est celui de Quinte-Curce (VIII, 5), où l'on voit Alexandre écouter derrière une tenture les propos de Cléon (au lieu d'Anaxarque) et de Callisthène.

expressément donné son adhésion à la *proskynésis*. Selon un autre récit non moins remarquable, Lysimaque, le garde du corps, et deux autres auraient signalé au roi l'attitude dédaigneuse du sophiste ainsi que des aphorismes qu'il aurait émis sur le meurtre des tyrans, paroles auxquelles il fallait d'autant plus prendre garde que beaucoup de jeunes nobles s'attachaient à lui, écoutaient ses paroles comme des oracles et le considéraient comme le seul homme libre parmi les milliers de soldats de l'armée [1].

D'après une disposition qui datait du roi Philippe, les fils des nobles macédoniens, dès qu'ils étaient parvenus à l'adolescence, étaient appelés pour commencer leur carrière, en qualité d' « enfants royaux [2] », près de la personne du roi ; au point de vue militaire, ils étaient ses gardes du corps ; en campagne, ils formaient son escorte immédiate ; ils avaient la garde de nuit dans son quartier, lui amenaient son cheval, et se tenaient autour de lui à table et à la chasse. Ils étaient sous sa surveillance directe ; lui seul pouvait les punir et prenait soin de leur éducation scientifique ; c'était surtout pour eux qu'avaient été appelés les philosophes, les rhéteurs et les poètes qui accompagnaient Alexandre.

Parmi ces jeunes nobles se trouvait Hermolaos, fils de ce même Sopolis qui avait été envoyé de Nautaca en Macédoine pour y faire des recrues [3]. Hermolaos, admirateur zélé de Callisthène et de sa philosophie, avait embrassé, paraît-il, avec enthousiasme les opinions et tendances de son maître ;

[1]) Ces différentes versions se trouvent soit dans Arrien (IV, 12), soit dans Plutarque. Cf. C. Müller, *Script. de rebus Alex.*, p. 2 sqq. Pour se faire une idée de la confusion qui règne dans cette histoire et de la façon dont elle a été falsifiée, il suffit de dire que, si l'on en croit Justin (XV, 3), ce Lysimaque qu'on cite ici comme un adversaire de Callisthène était au contraire le plus fidèle de ses amis, et qu'il a été pour ce motif jeté devant un lion par ordre du roi. C'est là une historiette dont Quinte-Curce (VIII, 1, 17) fait bonne justice.

[2]) *Hæc cohors velut seminarium ducum præfectorumque apud Macedones fuit ; hinc habuere posteri reges*, etc. (Curt., VIII, 6, 5).

[3]) Arrian., IV, 18, 3. Quinte-Curce (VIII, 7, 2) le mentionne comme étant encore présent au camp ; car il est à peu près certain que le père d'Hermolaos n'était autre que l'ancien commandant de l'escadron d'Amphipolis, actuellement l'un des hipparques de la cavalerie.

il voyait avec un mécontentement juvénile ce mélange de l'élément perse et hellénique et la mise à l'écart des coutumes macédoniennes. Un jour de chasse, comme un sanglier entrait dans la varenne et se dirigeait du côté où le roi, qui d'après la coutume de la cour avait le premier coup, l'attendait avec sa lance, le jeune homme se permit de frapper le premier et abattit la bête. En toute autre circonstance, le roi n'aurait peut-être pas fait attention à cette infraction à la consigne, mais, comme le coupable était Hermolaos, il pensa que la faute avait été commise à dessein, et il la punit avec une sévérité proportionnée, en faisant fouetter celui qui l'avait commise et en lui enlevant son cheval. Hermolaos ne sentit pas son tort ; il ne sentit que l'offense révoltante qui lui était faite. Son ami de cœur était Sostratos, fils du Tymphéen Amyntas qui, avec ses trois frères, avait été soupçonné de complicité dans le procès de Philotas et qui, pour prouver son innocence, avait cherché la mort dans un combat ; il s'ouvrit à ce Sostratos, lui disant qu'il était dégoûté de la vie s'il ne pouvait se venger. Sostratos fut facilement gagné : n'était-ce pas Alexandre qui déjà lui avait ravi son père et qui maintenant avait outragé son ami ? Les deux jeunes gens mirent encore dans le secret quatre autres adolescents de la troupe des enfants nobles ; c'étaient Antipater, fils de l'Asclépiodore qui était devenu lieutenant de Syrie ; Épimène, fils d'Arséas, Anticlès, fils de Théocrite, et le Thrace Philotas, fils de Carsis[1]. Ils se concertèrent pour massacrer le roi pendant son sommeil, dans la nuit où Antipater serait de garde.

On raconte que, cette nuit-là, Alexandre avait soupé avec les amis et était resté plus longtemps que d'habitude dans leur compagnie. Il était plus de minuit, et le roi voulait se retirer, quand une devineresse syrienne qui le suivait depuis des années et dont il avait d'abord fait peu de cas, mais qui, l'événement

[1]) Φιλώταν τοῦ Κάρσιδος τοῦ Θρᾳκός (ARRIAN., IV, 13, 4). Était-il par hasard de la maison des princes de Thrace ? Quinte-Curce (VIII, 6, 7) ne donne que le nom de Philotas. C'est à ce Philotas, et non pas au fils de Parménion, que doit s'appliquer un passage où Arrien (IV, 10, 4) rapporte que, au dire de certains, Callisthène avait rappelé à Philotas les honneurs rendus à Athènes à la mémoire des tyrannicides.

ayant maintes fois justifié ses conseils et ses avertissements, avait fini par gagner la considération et l'oreille du roi, quand cette Syrienne donc lui barra soudain le passage au moment où il voulait partir, et lui dit qu'il pouvait rester et boire toute la nuit. Le roi, dit-on, suivit ce conseil, et le plan des conjurés fut ainsi éludé pour cette nuit. La suite du récit semble plus sûre : les malheureux jeunes gens n'abandonnèrent pas leur dessein ; ils résolurent de l'exécuter la première fois que la veille de nuit leur reviendrait. Le lendemain, Épimène vit Chariclès, son ami de cœur, fils de Ménandre [1], lui dit ce qui s'était déjà fait et ce qu'on allait faire encore. Chariclès, rempli de trouble, se hâta d'aller trouver Eurylochos, frère de son ami, et le conjura de sauver le roi par une prompte révélation. Celui-ci se rendit en toute hâte dans la tente du roi et dénonça le terrible plan au Lagide Ptolémée. Sur son rapport, le roi donna l'ordre d'arrêter aussitôt les conjurés; ils furent interrogés, mis à la torture, confessèrent leur plan, désignèrent leurs complices, et déclarèrent que Callisthène connaissait leur dessein. L'arrestation du philosophe suivit cette accusation [2]. L'armée, appelée en conseil de guerre, prononça la sentence contre les conjurés et l'exécuta selon la coutume macédonienne [3]. Callisthène, qui était Hellène et n'était pas soldat, fut jeté dans les fers pour être jugé plus tard. A ce sujet, Alexandre écrivit, dit-on, à Antipater : « Les enfants

[1]) D'après Q. Curce (VIII, 6, 20), Épimène raconte la chose à son frère Eurylochos pour que celui-ci la reporte au roi. Par conséquent, il laisse de côté Chariclès, fils de Ménandre. Il se peut que Clitarque ait parlé de ce personnage, car Plutarque raconte quelque part (*Alex.*, 57) que Ménandre, un des hétæres, n'ayant pas voulu rester au poste où il avait été placé (ἄρχοντα φρουρίου καταστήσας), avait été tué par le roi en personne. Plutarque, il est vrai, ne dit pas que ce récit lui vienne de Clitarque.

[2]) Le message adressé par le roi à Cratère, Attale et Alcétas, alors absents et détachés pour l'expédition de Parætacène (ARRIAN., IV, 22, 1) — annonce τοὺς παῖδας βασανιζομένους ὁμολογεῖν ὡς αὐτοὶ ταῦτα πράξειαν, ἄλλος δ' οὐδεὶς συνειδείη. Mais Aristobule et Ptolémée (PLUT., *Alex.*, 55) assurent que ces enfants ont avoué avoir été encouragés au crime (ἐπᾶραι) par Callisthène. D'après Strabon (XI, p. 517), l'arrestation de Callisthène eut lieu à Cariatæ en Bactriane.

[3]) Le discours de la défense, qui « suivant quelques-uns », comme dit Arrien (IV, 14, 2), fut prononcé par Hermolaos, se trouve dans Q. Curce : il doit venir, par conséquent, de Clitarque.

ont été lapidés par les Macédoniens; mais je veux punir moi-même le sophiste ainsi que ceux qui l'ont envoyé vers moi et qui, dans leurs cités, donnent asile aux gens occupés à des trahisons contre moi. » D'après le récit d'Aristobule, Callisthène mourut dans les fers, pendant la campagne de l'Inde; selon Ptolémée, il fut mis à la torture et pendu.

---

# CHAPITRE TROISIÈME

Le pays de l'Inde. — Les combats au delà de l'Indus. — Le passage de l'Indus. — Marche vers l'Hydaspe. — Le prince de Taxila. — Guerre contre le roi Porus. — Bataille de l'Hydaspe. — Combats contre les tribus franches. — L'armée sur les bords de l'Hyphase. — Retour.

L'Inde est un monde à part. Complètement isolée par le caractère spécial de sa nature, de sa population, de sa religion et de sa civilisation, elle n'a guère été dans l'antiquité, des siècles durant, connue que de nom en Occident, et seulement comme une terre merveilleuse, placée à l'extrémité orientale de la terre. Elle est baignée de deux côtés par des Océans à travers lesquels l'industrie et la science ne devaient que plus tard ouvrir les voies à des rapports plus sûrs et plus faciles; sur ses deux autres côtés s'élèvent en pyramides, et formant une double et une triple muraille, des massifs couronnés par les plus hautes montagnes de la terre, dont les défilés couverts de neige au nord et les gorges brûlantes ouvertes dans les rochers à l'ouest semblent n'offrir de passage qu'avec difficulté, et seulement au pieux pèlerin, au trafiquant nomade ou au pirate du désert, sans pouvoir servir aux relations des peuples et du monde.

Pour la population de l'Inde elle-même, depuis qu'elle a cessé de s'appartenir, le souvenir de ses origines se confond et se perd dans de vaines imaginations sans relation avec le temps et l'espace; mais il y a au delà tout un passé de grandes et multiples évolutions, la genèse et la maturation des institutions religieuses, hiérarchiques et politiques qui ont achevé l'édifice original de la civilisation hindoue. Le conquérant macédonien, le premier Européen qui ait trouvé le chemin de

l'Inde, semble l'avoir vue à son apogée, avant qu'elle eût fait le premier pas dans la décadence.

Il trouva l'endroit qui est comme la porte de la région. Un fleuve fait là une trouée dans le rempart de montagnes qui sépare l'Inde du monde occidental; sorti des hautes montagnes où prennent naissance, tout près les uns des autres, les fleuves de l'Ariane et les affluents de la rive droite de l'Oxus, le Cophène se précipite dans la direction de l'est, se grossit de nombreux affluents venus du nord, et va se jeter dans le lit du puissant Indus. En vain, à droite et à gauche de ce cours d'eau qui arrive de l'Occident s'entassent les rochers les plus sauvages; ils ouvrent à ses eaux rapides une étroite vallée, au bout de laquelle la riante plaine de Peschâvar donne accès dans la région tropicale et fertile de l'Inde. Mais ce n'est pas encore l'Inde véritable qui se présente ici; les cinq cours d'eau du Pandjab, les inondations des mois d'été, la large ceinture de désert à l'est et au sud du Pandjab font de l'Inde occidentale comme un second rempart pour protéger la terre sacrée du Gange. On dirait que la nature a voulu garantir un objet de sa prédilection contre les dangers auxquels elle avait frayé le chemin. Tout ce que l'Hindou connaît de grand et de saint se rattache à la terre du Gange. C'est la patrie de la vieille foi : là se maintient dans toute sa rigueur la distinction des castes engendrées de Brahma; c'est là que sont les lieux de pèlerinage les plus vénérés et le fleuve à l'eau sacrée. Les tribus qui habitent à l'occident du désert, quoique parentes par la race et la croyance, ont cependant dévié de la rigoureuse pureté de la loi divine; elles n'ont pas évité le contact avec le monde extérieur; elles n'ont pas conservé la dignité du pouvoir royal, ni la pureté des castes, ni l'horreur de l'étranger impur, toutes choses cependant qui sont la condition, l'assurance et la preuve d'une vie sainte; elles sont la partie dégénérée et abandonnée aux étrangers.

Il en était déjà de même au temps d'Alexandre. Les peuples brahmaniques très policés appartenant à la souche aryenne et qui habitaient alors les rives du Gange avaient oublié qu'ils avaient aussi jadis habité la terre des « sept fleuves »; que, dans les migrations de l'obscure antiquité, ils étaient

passés par cette porte de l'ouest, car les noms de leurs plus glorieuses lignées, qui se sont conservés sur les bords de l'Oxus et de l'Iaxarte, permettent de retrouver leur habitat primitif. D'autres peuples de langue et de mœurs aryennes suivirent dans le pays les migrations des premiers[1]; mais, trop faibles ou trop peu entreprenants pour de grandes aventures, ils restèrent avec leurs troupeaux dans les pâturages alpestres qui s'étendent le long du Cophène et de ses affluents septentrionaux jusqu'à l'Indus.

L'Assyrie alors était puissante; partant des bords du Tigre, ses armées conquirent et le pays bas de Syrie et le pays haut de l'Asie; mais on raconte que Sémiramis vit, au pont de l'Indus, les chameaux des steppes de l'Occident fuir devant les éléphants de l'Orient indien[2]. Puis vinrent les Mèdes, les Perses; depuis le temps de Cyrus, Gandara comptait aussi au nombre des satrapies de l'empire, et des Gandaréniens, ainsi que d'autres Indiens, avaient fait partie de l'armée de Xerxès[3]. Darius, de sa ville de Caspatyros — probablement Caboul — envoya vers l'Indus un Hellène qui devait descendre le fleuve jusqu'à la mer et revenir ensuite par la mer Arabique, et l'envoi de cet explorateur fait pressentir l'étendue des plans du Grand-Roi; mais les luttes engagées par les Perses en Occident ainsi que l'écroulement rapide de leur empire les empêchèrent d'aboutir.

Jamais la puissance des Achéménides ne s'est étendue au delà de l'Indus; la plaine située au pied du Paropamisos, avec les tribus occidentales des populations indiennes, avait été le dernier territoire que les Grands-Rois eussent possédé; c'est de là qu'étaient venus les éléphants du dernier roi de Perse,

[1]) C'est la conclusion à laquelle arrive C. Ritter (*Ueber Alexanders Zug am Kaukasos* dans les Abhandl. der Berl. Akad. 1829), d'après le nom du Choaspe et d'autres noms de ces régions.

[2]) Tel est le récit fait par Diodore au début du second livre (II, 19), dont le contenu, suivant les recherches de Jacoby (in *Rhein. Mus.*, N. F. XXX, p. 555 sqq.), est extrait de Clitarque, et non pas de Ctésias.

[3]) Herod., III, 94. 105. IV, 144. Spiegel, *op. cit.*, I, p. 221. Un fait à noter, c'est que le scoliaste du *Périple* de Scylax fait remarquer en termes exprès τὸ μήτε Ἀλέξανδρον εἰδέναι τῶν Μακεδόνων βασιλέα μήτε τινὰ τῶν ὀλίγον ἔμπροσθεν ἐκείνου χρόνου (C. Müller, *Geogr. minor.*, XXXIII).

peut-être les premiers que vit le monde occidental, et, avec ces éléphants, les Indiens « limitrophes de la Bactriane », sous la conduite de Bessos, les Indiens montagnards, sous celle de Barsaëntès, satrape d'Arachosie, qui avaient pris part à la bataille de Gaugamèle. De l'autre côté de l'Indus se trouvait une série d'États indépendants qui s'étendaient sur les cinq fleuves jusqu'au désert, du côté de l'orient, et jusqu'aux bouches de l'Indus, du côté du sud, offrant des échantillons de grands et de petits peuples, de principautés et de républiques, un pêle-mêle confus de dissensions politiques et de confusion religieuse, toutes ces peuplades n'ayant de commun entre elles que leur jalousie réciproque et un va-et-vient perpétuel d'astucieuses alliances et de querelles intéressées.

En soumettant la Sogdiane, Alexandre avait achevé de prendre possession de l'empire des Perses; la satrapie du Paropamisos, dont il s'était emparé et dans laquelle il avait fondé Alexandrie du Caucase, était destinée à servir de point de départ pour la campagne de l'Inde. Nos sources ne disent pas quelle fut la pensée politique et militaire qui présida à cette expédition guerrière, mais elle se trouvera suffisamment indiquée par l'enchaînement des événements postérieurs.

Alexandre entretenait déjà de nombreuses relations au delà de l'Indus; celles qu'il avait avec le prince de Taxila (Takschaçila) étaient particulièrement importantes. Le royaume de ce prince était situé sur la rive orientale de l'Indus, en face le confluent du Cophène, et s'étendait à l'est, vers l'Hydaspe (Vitasta), sur une superficie qu'on estimait égale à celle de l'Égypte. Ce prince, ennemi de plusieurs de ses voisins, notamment de Paurava ou Porus, un prince qui régnait sur les bords de l'Hydaspe, et en même temps désireux d'étendre son territoire, avait invité le roi, pendant son séjour en Sogdiane, à faire une incursion armée dans l'Inde, et s'était déclaré prêt à combattre, de concert avec lui, les Indiens qui oseraient lui résister [1]. Déjà même un prince des pays situés au delà de l'Indus se trouvait dans l'entourage du roi; c'était Sisicottos,

[1]) Diodor., XVII, 86. Du moins, à la façon dont Alexandre envoie ses instructions à des princes dans Arrien (IV, 22, 6), on doit supposer qu'il y a eu des négociations préalables.

qui, lorsque les Macédoniens avaient quitté l'Arachosie pour marcher en avant, était allé trouver Bessos en Bactriane, puis, lorsque l'entreprise du satrape eut misérablement échoué, s'était tourné vers le vainqueur et depuis lors le servait avec un fidèle dévouement [1]. Au moyen de ces relations, Alexandre pouvait s'instruire suffisamment de tout ce qui se rapportait à l'Inde, de la nature du sol et de ses habitants, pour déterminer avec quelque précision la marche de son entreprise, ainsi que les préparatifs et les forces qu'elle exigeait.

Dans les dispositions qu'il avait prises au cours de la dernière année, on ne peut méconnaître une appréciation exacte des difficultés qui l'attendaient. L'armée disponible, qui depuis l'anéantissement de la puissance des Perses n'avait pas besoin d'être fort importante pour soumettre séparément les satrapies, ne constituait pas, avec l'effectif qu'elle avait eu en Bactriane durant les deux dernières années, une force suffisante pour lutter contre les États de l'Inde, lesquels possédaient une nombreuse population et des forces militaires considérables. Sans doute, grâce aux milliers de recrues incessamment acheminées sur l'Asie, — Macédoniens tenus probablement au service militaire [2], mercenaires thraces, agrianes, hellènes, alléchés par le butin et la gloire, — le premier effectif de 35,000 combattants, avec lequel Alexandre avait commencé son expédition en 334, avait dû doubler dans l'espace de six ans [3], et cela malgré les pertes dues aux efforts

1) Arrian., IV, 30, 4. L'expression d'Arrien : ηὐτομολήκει ἐς Βάκτρα παρὰ Βῆσσον, indique que le domaine de Sisicottos se trouvait dans l'Inde appartenant à la satrapie de Bactriane (au nord du fleuve Cophène). C'est à lui que pensait l'auteur suivi par Q. Curce (VII, 4, 6), lorsque Bessos promet à ses complices *venturos... et Indos*.

2) C'est l'idée que suggère le καταλέξαι d'Arrien (I, 24, 2) — ἡ στρατιὰ καταλεχθεῖσα (I, 29, 4).

3) Il est impossible, avec la façon sommaire dont Arrien le plus souvent note ces détails, de calculer la somme de renforts incorporés à l'armée depuis 333. Les renseignements fournis par Diodore et Q. Curce d'après Clitarque sont plus abondants, mais suspects. Suivant eux, l'armée a reçu :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| à Suse. . . . . | fantassins | 13.500. . . . | cavaliers | 2.100 |
| en Médie. . . . | — | 5.000. . . . | — | 1.000 |
| en Drangiane. . | — | 5.600. . . . | — | 930 |
| en Bactriane. . | — | 17.000. . . . | — | 2.600 |
| | | 41.100 | | 6.630 |

incessants, aux marches à travers des montagnes couvertes de neige et des déserts, aux influences du climat et à la mauvaise hygiène d'une existence qui connaissait aussi souvent les privations que l'excessive abondance. Mais, d'autre part, le roi avait renvoyé dans leurs foyers les alliés hellènes et thessaliens ; il avait aussi laissé des troupes en grand nombre comme garnison des pays occupés et des principales places d'armes. Le territoire bactrien, à lui seul, occupait un corps de 10,000 fantassins et de 3,500 cavaliers [1], et Alexandrie d'Arachosie, Ecbatane, Babylone, l'Égypte, etc., ne devaient pas absorber moins de forces militaires, bien que, très probablement, les satrapies de l'Ouest tirassent le complément de leur garnison, non pas de la grande armée, mais bien d'Europe. Pour la campagne de l'Inde, le roi avait renforcé son armée à l'aide des populations guerrières des pays de l'Ariane et de l'Oxus [2]. L'équipement de la flotte de l'Indus montrera bientôt qu'il se trouvait aussi dans l'armée un nombre considérable de Phéniciens, des Cypriotes et des Égyptiens [3]. D'après un renseignement qui mérite confiance, l'armée, au moment de son départ pour l'Inde, comptait 120,000 combattants [4].

On voit donc que cette armée, si elle était encore, au point de vue de l'organisation [5], une armée gréco-macédonienne,

1) C'est le chiffre donné par Arrien (IV, 22, 3).

2) Arrien (V, 11, 3) mentionne des cavaliers d'Arachosie et des Paropamisades, plus (V, 12, 2) des cavaliers bactriens, sogdiens, scythes, et des Dahes qui servent comme archers à cheval. Le chiffre de 30,000, donné par Q. Curce (VIII, 5, 1), doit provenir d'une confusion avec la levée de jeunes garçons qui sont incorporés en 324 à l'armée (Arrian., VII, 6, 3).

3) Arrian., *Ind.*, 18.

4) ἤδη γὰρ καὶ δώδεκα μυριάδες αὐτῷ μάχιμοι εἵποντο σὺν οἷς ἀπὸ θαλάσσης τε αὐτὸς ἀνήγαγε καὶ αὖθις οἱ ἐπὶ συλλογὴν αὐτῷ στρατιῆς πεμφθέντες ἧκον ἔχοντες, παντοῖα ἔθνεα βαρβαρικὰ ἅμα οἷ ἄγοντα καὶ πᾶσαν ἰδέην ὡπλισμένα (Arrian., *Ind.*, 19). Q. Curce (VIII, 5, 4) donne également ce chiffre de 120,000 au commencement de la campagne de l'Inde. Plutarque (*Alex.*, 64) compte, lors de l'embarquement sur l'Indus, 120,000 hommes de pied et 15,000 cavaliers.

5) On rencontre, cités par leur nom, durant cette expédition de l'Inde, les régiments suivants : d'abord les anciens, celui de Cœnos (Arrian., IV, 25, 6), de Polysperchon (IV, 25, 6), de Méléagre (IV, 22, 7) ; celui de Cratère est mentionné pour la dernière fois dans la dernière expédition de Bactriane (IV, 22, 1) et ou bien est resté en Bactriane ou bien, par suite de la promotion de Cratère à un grade plus élevé, a été donné à un autre stratège ; puis viennent les régiments déjà nommés durant l'expédition de Bactriane :

ne l'était plus au point de vue matériel; et le fait même que la prochaine campagne fut accomplie avec cette armée permet de tirer des conclusions certaines sur la forte discipline, sur l'administration et l'organisation des troupes, sur l'autorité des chefs, et principalement sur l'esprit militaire et la haute capacité du corps des officiers; toutes choses dont les documents de ce temps ne disent, il est vrai, à peu près rien, et qui sont pourtant des plus nécessaires pour apprécier la valeur historique et militaire d'Alexandre. L'armée, qui recevait une telle quantité d'éléments étrangers dans le cadre d'une solide organisation [macédonienne et se les assimilait, devenait un noyau et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, une école d'adaptation hellénistique qui, en même temps qu'elle naissait de la nature même du nouvel empire, pouvait seule en rendre la formation possible. Quand on voit Alexandre, ainsi qu'il l'a-

celui de Philotas (IV, 24, 1), d'Alcétas (IV, 22, 7), d'Attale (IV, 24, 1), de Gorgias (IV, 22, 7), de Clitos, probablement Clitos le Blanc (IV, 22, 7), de Balacros (IV, 24, 10) : enfin les régiments de Philippe (IV, 24, 10), de Pithon (VI, 6, 1), d'Antigène (V, 16, 3. VI, 17, 3). Comme Antigène est cité à plusieurs reprises au temps des Diadoques comme commandant d'hypaspistes, il résulte de l'expression d'Arrien (V, 16, 3) : τῶν πεζῶν τὴν φάλαγγα Σελεύκῳ καὶ Ἀντιγένει καὶ Ταύρωνι, que le régiment d'Antigène n'était pas composé d'infanterie pesante et n'était point, par conséquent, une phalange proprement dite. Philippe, fils de Machatas, est déjà nommé satrape dans l'Inde avant la bataille de l'Hydaspe, et, si c'est ce même Philippe qui était le stratège de cette τάξις, elle a dû être donnée à un autre, peut-être à Pithon, fils de Crateuas (τῶν πεζεταίρων καλουμένων τὴν Πείθωνος τάξιν. (ARRIAN., VI, 6, 1). Le régiment de Pithon pourrait donc être le même que celui de Philippe. — Quant à la cavalerie macédonienne des hétæres, ses cadres s'étaient élargis peu à peu depuis 330. On nous dit qu'une moitié (οἱ ἡμισεῖς) de la cavalerie marchait avec Héphestion et Perdiccas, et l'autre moitié avec le roi (ARRIAN., IV, 23, 1), et, dans un autre endroit, Arrien rapporte que le roi avait avec lui τῶν ἱππέων τὸ ἄγημα καὶ τῶν ἄλλων ἑταίρων ἐς τέσσαρας μάλιστα ἱππαρχίας (IV, 24, 1). Par conséquent, la cavalerie comprenait *huit* hipparchies, sans compter l'*agêma*. Sur ces huit hipparchies, on trouve cités en passant cinq noms d'hipparques, à savoir : Héphestion, Perdiccas, Démétrios (V, 12, 2), Clitos (VI, 6, 4), Cratère (V, 11, 3). L'*agêma* est sous les ordres de Cœnos (V, 16, 3). On peut se faire une idée de l'effectif des hipparchies par ce qui se passe à la bataille de l'Hydaspe, où quatre de ces corps, avec les cavaliers sogdiens, bactriens, scythes, et les 1,000 archers dahes à cheval (V, 16, 4) forment 5,000 hommes (V, 14, 1). Naturellement, le fait qu'il a péri dans cette bataille 20 hétæres contre 200 Barbares (V, 18, 4) ne peut servir de règle pour apprécier l'effectif de tel ou tel corps.

vait fait en Égypte, dans les contrées de la Syrie, dans l'Iran et la Bactriane, laisser aussi dans l'Inde des milliers de ses soldats, comme garnison et comme citoyens des nouvelles cités, on devine le motif pour lequel il admit un si grand nombre d'Asiatiques dans son armée, et c'est là, plus que tout le reste, une preuve de la logique hardie de sa pensée et de la confiance qu'il avait dans la justesse et la puissance de son plan : Aussi comprend-on qu'il ne se soit pas laissé dévoyer par l'opposition que tentait de lui faire l'orgueil macédonien et le libéralisme hellénique. Avec le prestige impérieux attaché à sa personne, il était certain de faire plier malgré tout à sa volonté les fiertés et les timidités qu'il pourrait encore rencontrer.

Vers la fin du printemps de 327, Alexandre quitta la Bactriane. Les passages des montagnes qui avaient donné tant de peine deux ans auparavant étaient maintenant débarrassés de leur neige, et on avait trouvé d'abondantes provisions. En suivant une route plus courte [1], on atteignit en dix jours de marche la ville d'Alexandrie, située sur le versant méridional de la chaîne.

Le roi ne trouva pas cette ville dans l'état qu'il espérait ; Niloxénos, qui n'avait pas rempli sa charge de commandant avec la prudence et la fermeté nécessaires, fut destitué ; le Perse Proéxès perdit également sa place de satrape des Paropamisades. La population de la ville fut augmentée d'individus racolés dans le voisinage ; les hommes de l'armée qui étaient inutiles au service restèrent aussi dans cette cité. Nicanor, qui faisait partie des hétæres [2], obtint le commandement de la garnison et de la ville, avec ordre d'en continuer la construction. Tyriaspe fut nommé satrape de ce pays [3]. Alexandre

[1]) Arrien (IV, 22) dit : « en dix jours ; » Strabon (XVII, p. 697) : « par d'autres chemins plus courts : » il est impossible de décider s'il s'agit du col de Kipchak ou de celui de Bazarak ou de quelque autre.

[2]) Ce Nicanor n'est ni celui de Stagire, qui proclama aux Jeux olympiques de 324 le retour des bannis (Harpocrat., s. v. Dinarch., I, § 81), ni le parent de Parménion, mais probablement le père du Balacros qui était à ce moment gouverneur de Cilicie.

[3]) Le fait que le Caboul est désigné comme frontière de la satrapie (ἔστε ἐπὶ τὸν Κωφῆνα ποταμὸν. Arrian., IV, 22, 5) fait supposer que la région au sud du fleuve fut attribuée à la satrapie « en deçà de l'Indus », ou plus probablement à l'Arachosie.

traversa cette belle contrée, riche en fleurs et en fruits, et se dirigea d'abord sur Nicæa[1]. Les sacrifices qu'il offrit à Athêna marquèrent, suivant sa coutume, le commencement d'une nouvelle campagne.

L'armée s'approcha des frontières des Paropamisades, qui devaient se trouver à l'endroit où finit la plaine supérieure du Cophène. Le fleuve, déjà large, entre ici dans la vallée rocheuse qui forme comme une porte pour pénétrer dans le pays de l'Indus. Sur sa rive sud, il est accompagné par les contreforts du haut Sefid-Kouh, qui, depuis Dâka jusqu'à la forteresse d'Ali-Mesdjid et à Djamroud, un peu avant Peschâvar, forment, sur la rive droite du fleuve, les défilés de Khaïbar, longs de sept milles ; tandis que, sur la rive gauche, de nombreuses et importantes ramifications se détachent de la haute chaîne de l'Himalaya occidental comme des barres transversales venant du nord, et atteignent presque jusqu'à la rive. Le Choaspe (Kameh ou Kounar) et, plus loin à l'est, le Gouræos (Pandjkora), tous deux accompagnés d'un grand nombre d'affluents et de vallées qui viennent y aboutir, forment les nombreux cantons alpestres de ce « pays en deçà de l'Indus », dont les habitants sont compris sous le nom générique d'Açvaka, bien que chaque district, la plupart du temps gouverné par un prince particulier, porte un nom qui lui est propre. Dans la vallée du Cophène même habitent les Astacéniens, qui sont peut-être ainsi nommés parce qu'ils habitent à l'ouest (*asta*) de l'Indus.

Alexandre avait envoyé de Nicæa aux princes indiens qui régnaient sur le Cophène inférieur et sur la rive de l'Indus des hérauts, les invitant à se rendre près de sa personne pour lui présenter leurs hommages. C'est alors que vinrent le prince de Taxila et beaucoup de rajahs des pays en deçà de l'Indus, avec tout le faste des princes indiens, montés sur des

[1]) Dans la Notice sur les colonies (*Appendice* du t. III), j'ai fait remarquer que Nicæa n'était pas l'ancienne capitale de la région, Kaboura (ou Orthospana), et Lassen (II, p. 125) s'est rallié à cette opinion. Si Kaboura (Caboul) a été visitée par Alexandre, ç'a été sur le trajet qu'il fit en allant d'Arachosie au Paropamisos, au commencement de 329. Si Begram n'était pas trop près d'Alexandrie, ce serait là qu'on pourrait chercher Nicæa.

éléphants parés de riches ornements et avec une suite brillante. Ils apportèrent au roi de riches présents et lui offrirent leurs éléphants, qui étaient au nombre de vingt-cinq et pouvaient servir à tous les usages. Alexandre leur déclara qu'il espérait pacifier tout le territoire jusqu'à l'Indus dans le cours de l'été, qu'il récompenserait les princes qui étaient venus à lui et saurait contraindre à l'obéissance ceux qui ne se seraient pas soumis. Son intention, leur dit-il, était de passer l'hiver sur les bords de l'Indus et de châtier, au printemps suivant, les ennemis de son allié le prince de Taxila. Il partagea alors toutes ses forces en deux armées, dont l'une, sous la conduite de Perdiccas et d'Héphestion, devait descendre la rive droite du Cophène jusqu'à l'Indus, tandis que lui-même voulait s'avancer avec l'autre par la région, beaucoup plus difficile, qui s'étend au nord du fleuve et qui était habitée par des populations guerrières. Il voulait, par ce double mouvement, rendre impossible une résistance commune de la part des tribus au nord et au sud du Cophène en les attaquant simultanément, et les empêcher de se prêter mutuellement secours; en même temps qu'il s'avancerait par les vallées transversales du nord, on forcerait les défilés du sud, et, en s'avançant par ces défilés, on prendrait en flanc les tribus du nord contre lesquelles se portaient les colonnes du roi; enfin, on se réunirait dans la plaine située entre Peschâvar et Attok. Une fois maîtresse des routes et des défilés placés derrière elle, l'armée pourrait se mettre en marche pour passer l'Indus [1].

Héphestion et Perdiccas s'avancèrent donc, avec les phalanges de Gorgias, de Clitos, de Méléagre, la moitié de la

[1]) Les auteurs ne disent pas, mais la force des choses montre que la marche sur deux colonnes au nord et au sud du Cophène avait le but indiqué dans le texte. Le roi laissa de côté les défilés de Kouroum au sud du Sefid-Kouh, parce qu'ils auraient décentré son mouvement. Strabon (XV, p. 697) motive autrement les opérations d'Alexandre : « Il avait été informé que la région des montagnes, celle du nord, était la plus habitable et la plus fertile, au lieu que celle du sud, ici dépourvue d'eau, là exposée au débordement des fleuves, était partout brûlée du soleil et faite pour les animaux plutôt que pour les hommes. En conséquence, il se dirigea d'abord vers le pays qu'on lui avait vanté, comptant bien aussi que les fleuves qu'il lui fallait traverser seraient plus commodes à franchir près de leur source. »

cavalerie macédonienne et toute la cavalerie mercenaire, en descendant le cours du Cophène, sur la rive droite, qu'habitaient les Gandaréniens, pendant que les princes indiens qui avaient rendu hommage au roi s'en retournaient avec eux dans leur pays. Ils avaient reçu l'ordre d'occuper toutes les places importantes et de les soumettre par la force, au cas où elles refuseraient de se rendre ; puis de commencer, aussitôt qu'ils seraient arrivés sur les bords de l'Indus, le pont sur lequel Alexandre avait l'intention de passer pour s'avancer dans l'intérieur de l'Inde [1].

Alexandre lui-même, avec les hypaspistes, l'autre moitié de la cavalerie, le plus grand nombre des phalanges [2], les archers, les Agrianes et les acontistes à cheval, traversa le Cophène et se dirigea vers l'est par les défilés de Djèllalabâd. Le Choès ou Choaspe [3], qui prend sa source dans les glaciers du Pouschti-Kour, du côté des hauts sommets, se jette ici dans le Cophène, après avoir formé vers le haut, le long des puissantes assises du Khond, une vallée sauvage dont l'autre côté est fermée par la chaîne de montagnes, à peine moins élevées, qui sépare cette vallée de celle du Gouræos. C'était un terrain extrêmement difficile pour les mouvements militaires. Le

[1]) Des quatre routes par lesquelles on descend de Caboul à l'Indus (voy. BABER, p. 140), il n'y a que celle de Lamghanat qui aille en suivant le Caboul jusqu'au confluent de cette rivière avec l'Indus, soit qu'on passe par le défilé de Kheiber sur la rive sud du Caboul (ELPHINSTONE, *Kabul*, II, 54, trad. Rühs), soit qu'on préfère le passage infiniment plus difficile de Karrapa sur la rive nord. La campagne d'Alexandre dans les montagnes de la rive gauche du Caboul ne saurait être encore éclaircie convenablement, avec les notions incomplètes que nous avons sur ces régions : on n'a aucune base notamment pour fixer la place des villes et forteresses mentionnées sur le cours du fleuve. Il n'y a qu'un seul point qui ait été fixé avec certitude par le général CUNNINGHAM, c'est la situation du fort Aornos, la montagne plate de Rani-gat, et, d'après la description que fait le Dr BELLEW des ruines laissées sur cette « Pierre-du-Roi », on peut y reconnaître une reconstruction d'architecture hellénistique.

[2]) τῶν πεζεταίρων καλουμένων τὰς τάξεις (ARRIAN., IV, 23, 1), ce qui ne veut pas dire que les régiments de Méléagre, de Clitos, de Gorgias, ne fussent pas des πεζέταιροι. Quel était à l'époque l'effectif des pézétæres, c'est ce qu'il est impossible de préciser.

[3]) Le nom de Choès (Χόης) se trouve dans Arrien (IV, 23, 2); Strabon (XV, p. 697) et Aristote (*Meteor.*, I, p. 350 a. 24) disent le Choaspe (Χοάσπης).

peuple des Aspasiens[1] y avait ses habitations, ses forteresses et ses nombreux troupeaux; la capitale se trouvait sur le Choaspe, à quelques jours de marche vers le nord, et offrait de l'importance, à cause de la route des montagnes qui passe à côté (dans la vallée de Chitral) et se dirige en franchissant la chaîne vers les sources de l'Oxus[2]. Dès qu'Alexandre eut traversé le Choaspe et atteint les frontières sud du pays des Aspasiens, en suivant la vallée qui se rétrécit peu à peu, les habitants s'enfuirent en partie dans les montagnes et en partie dans les places fortes, résolus à résister aux Macédoniens. Alexandre hâta d'autant plus sa marche en avant; accompagné de toute la cavalerie et de huit cents hypaspistes, auxquels on donna également des chevaux, il s'avança et parvint bientôt à la première ville des Aspasiens. Cette ville était munie d'une double muraille et avait, au pied des remparts, des forces considérables pour les défendre. Le roi, aussitôt arrivé, commença l'attaque; après un combat acharné, où Alexandre lui-même reçut une blessure à l'épaule et où les gardes du corps Ptolémée et Léonnatos furent aussi blessés à ses côtés, les Barbares durent se retirer derrière les murailles de leur cité. L'approche de la nuit, l'épuisement des troupes, la blessure du roi empêchèrent de continuer le combat; les Macédoniens établirent leur camp tout près des murs. Le lendemain matin commença l'assaut; la muraille fut escaladée et prise; c'est alors seulement qu'on aperçut le second mur, qui était plus fort que le premier et gardé avec le plus grand soin. Cependant le gros de l'armée avait suivi les premiers assaillants; un nouvel assaut fut aussitôt donné; tandis que les archers envoyaient de tous les côtés leurs traits contre les postes établis sur les murs, les échelles furent placées; bientôt çà et là

[1]) Sur ce nom d'Açvaka, traduit exactement par Ἱππάσιοι ou transformé par assonance en Ἀσσακηνοί, voy. Lassen, II, p. 129. Dans Arrien (IV, 23, 1), ces noms sont employés pour désigner des tribus distinctes : ἐς τὴν Ἀσπασίων καὶ Γουραίων χώραν καὶ Ἀσσακήνων. Nous sommes obligés de suivre Arrien.

[2]) C'est la route par laquelle un des agents du major Montgommery est allé en 1861 de Jellalabad à Yarkand, en remontant la vallée de Chitral jusqu'au bord méridional du plateau de Pamir.

les créneaux furent escaladés ; les ennemis ne tinrent pas pied plus longtemps et cherchèrent à s'échapper hors des murs de la ville, par les montagnes; un grand nombre furent massacrés ; les Macédoniens, exaspérés par la blessure du roi, n'épargnèrent personne, et la ville elle-même fut rasée [1].

Ce premier et rapide succès ne manqua pas de produire l'effet qu'on en espérait. Une deuxième ville, Andaca, se rendit aussitôt, et Cratère y fut laissé avec l'infanterie pesante, afin de forcer les autres villes des environs à se soumettre, et avec l'ordre de traverser ensuite les montagnes, pour gagner Arigæon, dans la vallée du Gouræos (Pandjkora)[2]. Alexandre se dirigea de sa personne avec le reste des troupes du côté du nord-est, vers l'Euaspla, afin d'atteindre aussi vite que possible la ville où il espérait pouvoir s'emparer du prince du pays[3]. Dès le second jour, il atteignit la ville, mais déjà la nouvelle de son arrivée l'avait précédé; la ville était en flammes et les routes qui conduisaient aux montagnes étaient couvertes de fuyards. Un massacre épouvantable commença alors ; mais le prince lui-même, avec sa garde nombreuse et bien armée, avait atteint déjà des hauteurs où l'on ne pouvait l'atteindre. Ptolémée, qui, au milieu de la confusion, avait reconnu le cortège du prince et l'avait vivement poursuivi, mit pied à terre aussitôt que la pente devint trop raide pour ses chevaux, et, à la tête du petit nombre d'hypaspistes qui étaient autour de lui, il continua la poursuite des fuyards avec toute la rapidité possible. Le prince, faisant alors subitement volte-face avec son escorte, se précipita sur les Macédoniens, se jeta lui-même sur Ptolémée et lui porta un coup de lance dans la poitrine.

[1]) Arrien (IV, 23) ne donne pas le nom de la ville ; il dit seulement πόλις ᾠκισμένη.

[2]) Sur la position d'Andaca et d'Arigæon, ainsi que sur le Gouræos (Pandjkora) qui se réunit avec le Souastos (Souat), voy. Lassen, II², p. 131. Cunningham, *The ancient geography*, I, p. 82.

[3]) Arrien (IV, 24, 1) dit : ἐπὶ τὸν ποταμὸν τὸν Εὐάσπλα : le ms. A de C. Müller (*Colbertinus*) porte : τὸν Εὐαπόλεως ; le B, Εὐασπόλεως : s'il n'y avait pas là de nom de ville, le πρὸς τὴν πόλιν qui vient après, sans nom à la suite, indique une lacune. Lassen (II², p. 130) considère l'Euaspla comme l'affluent oriental du Kounar, celui qui se jette dans ce fleuve à Gouyour.

Ptolémée, sauvé par sa cuirasse, envoya au prince un coup de lance à travers les hanches et le jeta mourant sur le sol. La chute du prince décida de la victoire; tandis que les Macédoniens poursuivaient et massacraient les ennemis, le Lagide commença à dépouiller le cadavre de ses armes. Les Aspasiens le virent du haut des montagnes, et, remplis d'une fureur sauvage, ils se précipitèrent pour sauver au moins le corps de leur prince. Alexandre, pendant ce temps, était aussi arrivé; un combat acharné s'ensuivit et ce ne fut qu'avec peine que les Macédoniens conservèrent le cadavre; mais enfin, après une lutte sanglante, les Barbares se retirèrent privés de leur chef dans les profondeurs des montagnes.

Ne voulant pas s'avancer davantage dans ces hautes montagnes, Alexandre se dirigea vers l'Euaspla, qu'il remonta vers l'est, afin d'atteindre la ville d'Arigæon [1] en traversant les défilés des montagnes, qui mènent ici à la vallée du Gouræos. Il trouva la cité incendiée et abandonnée; les habitants s'étaient enfuis dans les montagnes. L'importance de cette localité, qui commande la route du Choaspe, décida le roi à charger Cratère, lequel arrivait du sud, de faire reconstruire la ville, en même temps qu'il donnait l'ordre d'y établir tous les Macédoniens impropres au service ainsi que tous les habitants de la contrée qui se déclarèrent prêts à le faire. De cette manière, les deux défilés qui conduisent au Choaspe furent au pouvoir d'Alexandre, au moyen des garnisons d'Andaca et d'Arigæon. Cependant, il semblait nécessaire de faire sentir la supériorité des armes macédoniennes aux vaillants indigènes qui habitaient les alpes au nord de la ville, et qui possédaient dans les montagnes une position menaçante. Alexandre s'avança donc d'Arigæon contre la région des alpes et dressa son camp le soir même au pied des montagnes. Ptolémée,

1) Lassen (II², p. 131) a démontré que la ville de Gorydala ou Gorys (?), comme l'appelle Strabon dans un passage corrompu (XV, p. 697), n'est pas dans les régions élevées des montagnes, comme je le supposais jadis, mais tout près de l'endroit où le Gouræos se jette dans le Cophène. Ritter croyait retrouver Arigæon dans Bajor, sur le fleuve du même nom : mon opinion, adoptée par Lassen (II², p. 213) est que cette localité, se trouvait sur le Gouræos (Pandjkora).

envoyé en reconnaissance, rapporta la nouvelle qu'il y avait un grand nombre de feux sur les hauteurs et qu'on devait en conclure que l'ennemi avait une supériorité numérique considérable. L'attaque fut immédiatement résolue. Une partie de l'armée conserva sa position au pied des montagnes, et le roi, avec le reste des troupes, commença à gravir les hauteurs; aussitôt qu'il fut parvenu en vue des feux ennemis, il donna l'ordre à Léonnatos et à Ptolémée de tourner à droite et à gauche les positions des Indiens, afin de partager leurs forces en les attaquant de trois côtés à la fois, et il s'avança lui-même contre les hauteurs où se tenait la plus grande masse des Barbares. A peine ceux-ci eurent-ils aperçu les Macédoniens qui s'avançaient, que, confiants dans leur nombre, ils se précipitèrent sur Alexandre, et il s'ensuivit un combat acharné. Pendant le combat, Ptolémée montait de son côté, mais, comme de ce côté les Barbares ne descendirent pas, il fut obligé de commencer la lutte sur un terrain inégal. Enfin, au prix d'efforts extraordinaires, il parvint à gravir la pente ; les ennemis, qui combattaient avec un grand courage, se retirèrent du côté des hauteurs que le Macédonien avait laissées inoccupées afin de ne pas pousser les Indiens à une résistance désespérée en les investissant complètement. Léonnatos avait également obligé les ennemis à plier, et Alexandre poursuivait déjà le corps principal du centre après l'avoir battu. Un affreux carnage acheva cette victoire péniblement remportée : 40,000 hommes furent faits prisonniers; d'immenses troupeaux de bœufs, qui formaient la richesse de ces montagnards, tombèrent aux mains des vainqueurs; Ptolémée rapporte que le nombre des têtes de bétail montait à plus de 230,000 et qu'Alexandre choisit les plus beaux de ces animaux pour les envoyer en Macédoine, où ils devaient servir au labourage [1].

Cependant on avait reçu la nouvelle que, dans le bassin limitrophe, celui du Souastos, les Assacéniens se préparaient en toute hâte, qu'ils avaient fait venir des mercenaires de l'autre côté de l'Indus et avaient déjà réuni des troupes au nombre de

[1]) Arrian., IV, 25. Encore aujourd'hui, on laboure dans ces pays avec des taureaux (Lassen, II², p. 131.)

30,000 fantassins, 20,000 chevaux et trente éléphants. Pour atteindre leur pays, le roi devait descendre d'abord la vallée du Gouræos, fleuve profond et rapide, dont il avait soumis le bassin supérieur. Il s'avança rapidement avec une partie de ses troupes, tandis que Cratère, avec le reste des hommes et les lourdes machines, quittait Arigæon et marchait lentement sur ses traces. Les sentiers des montagnes et les nuits froides rendaient la marche pénible, mais la vallée où l'on descendait n'en parut que plus riante et plus riche : autour de soi l'on apercevait des vignobles, des bocages d'amandiers et de lauriers, de paisibles villages construits sur la pente des montagnes et d'innombrables troupeaux paissant sur les alpes. On raconte que les personnages les plus nobles du pays, ayant Acouphis à leur tête, vinrent trouver le roi dans cette vallée, et que, lorsqu'en entrant dans sa tente ils le virent assis dans tout l'éclat de ses armes, appuyé sur sa lance et la tête couverte d'un casque élevé, ils furent saisis d'étonnement et se prosternèrent. Le roi les invita à se relever et à parler. Ils annoncèrent que leur place forte se nommait Nysa; qu'ils étaient venus de l'Occident dans ce pays ; que depuis ce temps ils avaient vécu indépendants et heureux, sous une aristocratie de trente nobles. Alors Alexandre leur déclara qu'il leur laisserait leur liberté et leur indépendance, qu'Acouphis aurait la préséance parmi les nobles du pays, et qu'enfin ils devaient envoyer quelques centaines de cavaliers à l'armée du roi. Telle doit être à peu près la vérité sur un fait qu'on raconta ensuite en l'ornant des circonstances les plus merveilleuses. Les Nyséens prétendaient être les descendants directs des compagnons de Dionysos, dont la mythologie grecque étendait déjà les expéditions jusqu'à l'Inde ; les preux Macédoniens, si loin de leur patrie, se sentirent comme chez eux et entourés des souvenirs du pays [1].

1) Arrian., V, 1 sqq. *Ind.* 2. Curt., VIII, 10, 13. Justin., XII, 7. Strab., XV, p. 687. Après les travaux si connus du colonel Tod, de Bohlen, de Ritter, etc. (cf. Lassen, I², p. 518. II², p. 135), j'ai cru ne pas devoir m'étendre sur ces contes plus que ne l'exige l'enchaînement pragmatique des faits. Ce qui est sûr, c'est que, si Alexandre se plaisait à voir cette fière conviction répandue dans son armée, ce n'était pas chez lui pure vanité et

De Nysa, le roi s'avança vers l'est, en traversant le cours rapide du Gouræos, jusqu'au pays des Assacéniens, qui se retirèrent à son approche dans leurs villes fortifiées. Parmi ces villes, la plus importante était Massaga[1], et le prince du pays espérait pouvoir s'y maintenir. Alexandre se dirigea contre elle et posa son camp sous ses murs. Les ennemis, confiants dans leurs forces, opérèrent immédiatement une sortie; les Macédoniens, par une fausse retraite, les attirèrent jusqu'à une demi-lieue des portes, et les Indiens les poursuivirent à la hâte et sans ordre, en poussant de grands cris de victoire. Tout à coup les Macédoniens se retournent et s'avancent au pas de charge sur les Indiens, l'infanterie légère en avant, suivie par le roi qui marche à la tête des phalanges. Après un combat qui ne dura que peu de temps, les Indiens, qui avaient fait des pertes considérables, prirent la fuite; Alexandre les poursuivit de près, avec l'intention d'entrer dans la ville avec eux, mais son espoir fut trompé. Il s'approcha alors des murailles, afin de déterminer le point à attaquer pour le lendemain; mais à ce moment, un trait, lancé des créneaux de la ville, l'atteignit et il revint au camp avec une légère blessure au pied. Le lendemain matin, les machines commencèrent à fonctionner, et

envie de rivaliser avec les conquêtes de Dionysos. Comme les habitants ont bien des fois changé dans toute cette région, il est impossible d'établir avec quelque certitude des déterminations ethnologiques. Peut-être pourrait-on identifier le peuple des Nyséens, qu'Arrien (*Ind.* 2) désigne comme n'étant pas de sang indien, au vieux peuple indigène des Kaffres : du moins, tout ce que l'ambassade anglaise à Kaboul a appris sur leur compte (Elphinstone, *Kabul*, II, 321) concorde avec les descriptions de Q. Curce et d'Arrien (V, 1): encore aujourd'hui ces tribus mènent une vie dionysiaque; leurs fifres et tambourins, leurs banquets et promenades aux flambeaux, le climat européen et la nature européenne de la contrée, tout cela a bien pu réellement produire sur l'entourage d'Alexandre une impression qui explique ce conte dionysiaque et lui donne la valeur d'un trait de mœurs. Le souvenir que ces peuplades gardent d'Alexandre et de ses Macédoniens, dont ils se prétendent les descendants, est sinon exact, du moins curieux.

[1]) Il est impossible maintenant de préciser plus exactement la position de Massaga. Cunningham (*Geogr.* I, p. 82) place cette localité à Mangora ou Manglora, sur les bords du Souat. Pour ce qui est des noms de Dædala et d'Acadira, que Q. Curce cite entre Nysa et Massaga, tout ce qu'on peut dire de la situation des dits endroits, c'est que le même Q. Curce fait encore franchir le Choaspe à l'armée entre ces villes et Massaga, ce qui est une erreur manifeste.

bientôt une brèche fut pratiquée; les Macédoniens cherchèrent à en profiter pour pénétrer dans la ville; mais la courageuse et vigilante résistance de l'ennemi les força enfin vers le soir à se replier. Le jour suivant, l'assaut fut renouvelé avec vigueur, sous la protection d'une tour de bois qui, par ses projectiles, tenait les assiégés éloignés d'une partie des murailles; cependant il fut impossible de faire un seul pas en avant. La nuit fut employée en préparatifs; on fit approcher des murailles de nouveaux béliers, de nouvelles tortues, et enfin une nouvelle tour mouvante dont le pont volant devait amener les soldats directement sur les créneaux. Le matin, les phalanges s'avancèrent, tandis que le roi lui-même introduisait les hypaspistes dans la tour, en leur rappelant que c'était ainsi qu'ils s'étaient emparés de Tyr. Tous les soldats brûlaient du désir de combattre et de prendre cette ville qui leur résistait depuis déjà trop longtemps. Le pont volant fut abattu; les Macédoniens se précipitèrent dessus; chacun voulait être le premier; mais le pont, surchargé, se rompit et les plus braves furent précipités dans le vide. A cette vue, les Indiens poussèrent de grands cris; du haut des créneaux, ils lancèrent sur les Macédoniens des pierres, des poutres, toutes sortes de projectiles; puis ils s'élancèrent hors des portes, en rase campagne, pour mettre à profit la confusion des assiégeants. Partout les Macédoniens se retirèrent; c'est à peine si la phalange d'Alcétas, à laquelle le roi en avait donné l'ordre, put arriver à sauver les mourants de la fureur des ennemis et à les porter dans le camp. Tout cela ne fit qu'augmenter l'exaspération et la soif de combat que ressentaient les Macédoniens; le jour suivant, la tour fut de nouveau approchée des murs, et le pont volant s'abattit de nouveau; toutefois les Indiens furent encore heureux dans leur résistance, bien que leurs rangs allassent s'éclaircissant et que le danger devînt pour eux toujours plus grand. Leur prince fut alors atteint par un trait de catapulte qui le tua raide. Cette circonstance porta enfin les assiégés à nouer des négociations pour se rendre à la merci du vainqueur.

Alexandre, appréciant avec équité la valeur de ses ennemis, se prêta volontiers à faire cesser une lutte qu'on n'aurait pu terminer sans une grande effusion de sang. Il exigea que la

ville fût rendue, que les mercenaires indiens fussent incorporés dans l'armée macédonienne et que la famille princière lui fût livrée [1]. Les conditions furent acceptées; la mère et la fille du prince vinrent dans le camp du roi; les mercenaires indiens sortirent en armes et allèrent camper à quelque distance de l'armée à laquelle ils devaient désormais être unis. Mais, pleins de mépris pour les étrangers et ne pouvant supporter la pensée d'être obligés de combattre avec eux leurs propres compatriotes, ils prirent la malheureure résolution de s'échapper pendant la nuit et de se retirer au delà de l'Indus. Alexandre en fut averti, et, persuadé que les pourparlers seraient inutiles et les hésitations dangereuses, il les fit cerner et massacrer pendant la nuit. C'est ainsi qu'il se rendit maître des postes importants du territoire des Assacéniens [2].

Massaga prise, l'occupation de ce pays dépourvu de maître paraissait facile. Après ces événements, Alexandre envoya vers le sud quelques troupes, sous les ordres de Cœnos, vers la forteresse de Bazira, convaincu qu'à la nouvelle de la chute de Massaga elle se rendrait. Une autre division, conduite par Alcétas, se dirigea au nord, contre la forteresse d'Ora [3], avec ordre de bloquer la ville jusqu'à l'arrivée du principal corps d'armée. Mais de fâcheuses nouvelles ne tardèrent pas à

1) L'auteur suivi par Q. Curce (VIII, 10, 22) et par Justin (XII, 7) donne pour conclusion à ce siège de Massaga une histoire d'amour entre Alexandre et la reine-mère (*nuper Assacano, cujus regnum fuerat, defuncto*): il met la crédulité de ses lecteurs à une rude épreuve quand il prétend que l'honorable dame, par la séduction de ses charmes, vainquit son vainqueur et lui donna un fils du nom d'Alexandre. Après la lacune qui se trouve dans Diodore (XVII, 83-84), il est fait mention de la reine, qui admire la magnanimité d'Alexandre : puis, après une lacune plus courte, vient (XVII, 84) un récit dans lequel on reconnaît à peu près la tournure du combat de Massaga, tel que le rapporte Arrien. Quant on entend dire que les Indiens ont été frappés de terreur par la tour ambulante d'Alexandre, on trouve l'assertion doublement absurde, attendu que ces auteurs ne se lassent pas de citer des choses infiniment plus étonnantes comme tout à fait ordinaires dans l'Inde.

2) ARRIAN., IV, 26-27.

3) C'est d'après la direction qu'il faut marquer l'emplacement de ces deux villes. Ora était plus à portée du domaine d'Abisarès, Bazira non loin de l'Aornos et de l'embouchure du Cophène. Abisarès ne vint pas en personne au secours de la place : mais il décida les Indiens des montagnes voisines à la soutenir.

arriver de ces deux côtés : Alcétas avait éprouvé des pertes en repoussant une sortie des Orites, et Cœnos, bien loin de trouver Bazira disposée à se rendre, avait de la peine à se maintenir devant la ville. Déjà le roi voulait se mettre en marche pour rejoindre Cœnos quand il apprit la nouvelle qu'Ora avait fait alliance avec le prince Abisarès (de Kaschmir) [1] et avait reçu par son intermédiaire un renfort considérable de troupes recrutées parmi les montagnards du Nord. En conséquence, il envoya à Cœnos l'ordre d'établir un camp retranché devant Bazira, pour couper les relations de la place, puis de venir le rejoindre avec le reste de ses troupes. Il marcha lui-même en toute hâte vers Ora ; la ville, quoique forte et bravement défendue, ne put tenir; elle fut prise d'assaut; un riche butin, parmi lequel se trouvaient quelques éléphants, tomba aux mains des Macédoniens. Cependant Cœnos avait commencé à exécuter l'ordre qu'il avait reçu de se retirer de devant Bazira; dès que les Indiens remarquèrent ce mouvement, ils se ruèrent par les portes et se jetèrent sur les Macédoniens; il s'ensuivit un combat acharné dans lequel les Indiens furent enfin contraints de se replier. Bientôt la nouvelle se répandit qu'Ora elle-même était tombée au pouvoir des Macédoniens, et les Bazirites, désespérant de pouvoir tenir dans leur place forte, abandonnèrent la ville sur le minuit, et se retirèrent dans la forteresse d'Aornos, construite sur un rocher près de l'Indus et non loin des frontières sud du territoire des Assacéniens.

Par la possession de ces trois places de Massaga, d'Ora et de Bazira, Alexandre était maître de la contrée montagneuse qui s'étend au nord du Cophène, et au sud de laquelle se trouvait le territoire du prince Astès de Peucéla [2]. Ce prince avait,

[1]) On voit, par les légations qu'il envoie à Alexandre, qu'Abisarès était le prince de Kaschmir : son alliance avec Porus contre Alexandre, d'une part, et avec les peuples habitant à l'ouest de l'Indus, d'autre part, n'est possible que de Kaschmir : ajoutez à cela que, d'après Wilson, les anciennes annales de Kaschmir appellent la partie méridionale de la contrée *Abhisâram* (Lassen, *Penta potam.*, p. 18. *Ind. Alterth.*, II², p. 138).

[2]) La Πευκελαῶτις d'Arrien (IV, 28, 6) est Poushkalavati sur le Souat, au-dessous de son confluent avec le Gouræos (Pandjkora), à peu près deux lieues avant l'endroit où il se jette dans le Cophène. Le fleuve s'appelle As-

paraît-il, agrandi son pays aux dépens de ses voisins et s'étaiti même implanté solidement au sud du Cophène ; Sangæos, qui s'était retiré près de Taxile en qualité de fugitif, avait été dépouillé par lui de sa puissance; lorsque les hérauts d'Alexandre avaient convoqué à Nicæa les princes de l'Inde, Astès n'avait pas plus obéi qu'Assacénos. Mais l'heureux progrès des armes macédoniennes, l'approche du roi, la mort d'Assacénos, poussèrent le prince de Peucéla à abandonner son pays d'origine et à chercher un refuge sur son nouveau territoire, au sud du Cophène, afin de ne pas se trouver, en personne du moins, en face du grand roi et de sa terrible armée. Dans ce pays, et retranché dans une forteresse construite sur un rocher, il espérait pouvoir tenir tête à l'armée macédonienne du sud. Cependant Héphestion s'étant avancé, avait pris position devant la place et s'en était emparé après un siège de trente jours; Astès lui-même avait trouvé la mort dans l'assaut, et Sangæos, qui se trouvait près de Taxile, fut mis en possession de la ville avec l'agrément d'Alexandre. Peucéla [1] elle-même, sans chef et sans défenseurs, se soumit volontairement, dès qu'Alexandre s'avança du pays des Assacéniens, qui était voisin, et elle reçut une garnison macédonienne. Son exemple fut suivi par les autres villes moins importantes jusqu'à l'Indus, et le roi atteignit le fleuve, en descendant vers Embolima, à quelques milles au-dessus de l'embouchure du Cophène [1].

La région des Paropamisades jusqu'à l'Indus fut ainsi soumise dans le cours de l'été, au moyen d'une série de combats sérieux et pénibles. Sur la rive sud du Cophène, où la vallée

tès (ARRIAN., IV, 22, 8), probablement du nom des Ἀστακηνοί (ARRIAN., *Ind.*, I, 1).

1) Sur la situation de ces deux localités, les textes ne nous donnent pas de renseignements précis; cependant le nom d'Orobatis, que reçut le fort occupé par les Macédoniens, joint à cette circonstance, qu'il devait être sur la rive sud du Cophène, paraît indiquer le col que franchit la route juste en face de l'Indus (voy. ELPHINSTONE, I, p. 117). Pour la forteresse d'Astès, je ne trouve pas d'endroit précis ; ce devait être le fort de Timroud ou plutôt Yamroud (BABER, p. 127), à sept lieues au sud-ouest de Peschawer, à l'entrée orientale des défilés de Kheiber (voy. FORSTER, II, p. 53).

2) D'après CUNNINGHAM, Embolima répond à Ambar-Ohind.

fluviale est bientôt fermée par des montagnes désertes, Héphestion avait pris possession du pays, et les châteaux-forts d'Astès ainsi qu'Orabatis, dont il s'était emparé et où il avait placé des garnisons macédoniennes, devinrent des points d'appui assurant la possession de la rive sud. Au nord, les bassins du Choaspe, du Gouræos et du Souastos furent successivement traversés, ainsi que les territoires des Aspasiens, des Gouræens, des Assacéniens et des Peucélaotes; les Barbares du Choaspe supérieur et du Gouræos furent refoulés dans les montagnes ; enfin la sécurité fut assurée dans la vallée des Gouræens par les places fortes d'Andaca et d'Arigæon, dans le territoire des Assacéniens par Massaga, Ora et Bazira, et enfin sur la rive ouest de l'Indus par Peucéla. Dès lors, ce pays, bien que restant en grande partie sous des princes particuliers [1], demeura désormais dépendant des Macédoniens, et reçut, sous le nom d'Inde citérieure, un satrape particulier.

Dans le voisinage de l'Indus, les Indiens n'occupaient plus qu'une seule forteresse, située sur une montagne ; les Macédoniens la nommaient *Aornos*, comme si le vol des oiseaux n'eût pu l'atteindre. A environ cinq milles du confluent du Cophène et de l'Indus, les montagnes du nord-ouest projettent comme dernier contrefort un rocher isolé qui, d'après les données des anciens, aurait environ quatre milles de tour à la base et une hauteur de cinq mille pieds [2]. Sur la plate-

[1]) On cite entre autres Acouphis à Nysa, Sangæos au sud du Cophène, Cophæos et Assagète, l'hyparque des Assacéniens (Arrian., IV, 28, 6), et il faut y ajouter tous ceux qui se sont trouvés à Nicæa : Taxile lui-même semble avoir reçu quelque territoire à l'ouest de l'Indus. Arrien mentionne comme satrape de la satrapie de l'Inde le même Nicanor qui était déjà stratège au Paropamisos : c'est peut-être une erreur ; en tout cas, plus tard, il n'y a plus que Philippe qui porte ce titre. Il doit y avoir une inexactitude analogue dans un passage (V, 20, 10) où Arrien appelle le satrape des Assacéniens Σισίλου (suivant un ms.; un autre ms. donne Σισίκου : le Σισικόττου des éditions est une conjecture fondée sur un autre passage [IV, 30, 4]).

[2]) L'identité de cette Aornos et du fort de Rani-Gat (Pierre-du-Roi) a été reconnue dès 1848 et justifiée depuis par Cunningham (*The ancient Geogr.*, I, p. 59. *Survey*, II, p. 107). Le rocher a « 2 milles anglais de longueur, et 1/2 mille de largeur » ; sa hauteur est, suivant l'estimation de Cunningham, de 1,200 pieds au-dessus de la plaine. Le géographe anglais suppose que le nom d'*Aornos* est une forme grécisée du nom local *Varni* (Οὔαρνοι), le même qui se retrouve au fond de l'Aornos de Bactriane. D'après Strabon,

forme de cette montagne escarpée se trouvait cette étonnante forteresse, dont les murs renfermaient des jardins, des sources et un bois, de sorte qu'elle pouvait entretenir des milliers d'hommes pendant une année entière. Un grand nombre d'Indiens du pays plat s'y étaient refugiés, pleins de confiance dans la sûreté de ce trône imposant dont un grand nombre de récits, partout colportés, vantaient la position imprenable [1]. Il n'en était que plus nécessaire pour le roi de s'en emparer, car il pouvait compter sur l'impression morale que ne manquerait pas de faire sur ses troupes et sur les Indiens une heureuse entreprise contre Aornos ; il devait surtout songer que ce point important pouvait, tant qu'il serait aux mains des ennemis, provoquer des mouvements dangereux sur ses derrières et leur fournir un appui. Maintenant que la contrée environnante était soumise et que, par la forte position prise sur l'Indus, il était devenu possible d'approvisionner l'armée assiégeante tant que pourrait durer le siège, Alexandre commença l'exécution de son entreprise, aussi téméraire que périlleuse.

Sa volonté inébranlable de prendre cette forteresse était la seule chose qui pût faire espérer un heureux succès. Il renvoya Cratère à Embolima, sur l'Indus ; puis il prit avec lui seulement les Agrianes, les archers, le régiment de Cœnos et des fantassins légers choisis dans les autres régiments, deux cents cavaliers des hétæres et cent archers à cheval, et établit son camp, avec ce corps, au pied du rocher. Un seul chemin conduisait au sommet, et il avait été si adroitement tracé qu'il pouvait être, sur chaque point, facilement et parfaitement défendu. A ce moment, des gens qui habitaient le voisinage vinrent trouver le roi, firent leur soumission et s'offrirent à le

la forteresse était sur une πέτρα ἧς τὰς ῥίζας ὁ Ἰνδὸς ὑποῤῥεῖ πλήσιον τῶν πηγῶν (STRAB., XV, p. 688) — *radices ejus Indus amnis subit* (CURT., VIII, 11, 7) — καὶ τὸ μὲν πρὸς μεσημβρίαν μέρος αὐτῆς προσέκλυζεν ὁ Ἰνδός (DIODOR., XVII, 85). Par conséquent, Strabon a puisé ici dans Clitarque.

[1]) C'est là, au dire des Macédoniens, que s'étaient arrêtées les victoires d'Héraclès : même Arrien (IV, 30, 4) dit : ἡ πέτρα ἡ τῷ Ἡρακλεῖ ἄπορος γενομένη, et donne son appréciation sur cette légende (V, 3). Les auteurs qui suivent la tradition de Clitarque (et le passage de Diodore [I, 19] doit venir aussi de Clitarque) s'imaginent qu'Alexandre n'avait pas d'autre dessein que de surpasser les exploits d'Héraclès : il y avait longtemps qu'il avait fait mieux.

conduire sur un point du rocher d'où il pourrait attaquer la forteresse et la prendre sans difficulté. Ptolémée, fils de Lagos, le garde du corps, fut chargé de gravir la hauteur avec les Agrianes, le reste des troupes légères, les hypaspistes d'élite et les Indiens. Par un sentier rude et difficile, il arriva au lieu désigné, sans avoir été remarqué par les Barbares ; il s'y retrancha à l'aide de palissades; puis il fit briller le feu qui était le signal convenu. Dès que le roi l'eut aperçu, il résolut de donner l'assaut le lendemain, espérant que Ptolémée attaquerait en même temps du haut de la montagne [1]. Cependant il était impossible à ceux qui attaquaient d'en bas d'arriver au moindre succès, et les Indiens, complètement rassurés de ce côté, se tournèrent avec d'autant plus de hardiesse contre les hauteurs occupées par Ptolémée, de sorte que ce fut seulement au prix des plus grands efforts que le Lagide parvint à se maintenir derrière ses retranchements. Ses archers et ses Agrianes avaient fort maltraité l'ennemi, qui se retira dans sa forteresse à la tombée de la nuit.

Par cette malheureuse tentative, Alexandre s'était convaincu qu'il était impossible d'arriver à son but en restant dans la plaine. Il envoya donc à Ptolémée, pendant la nuit et par un homme qui connaissait le pays, un ordre écrit pour l'informer qu'il tenterait le lendemain un assaut, sur un point aussi rapproché que possible du lieu où lui-même se trouvait, et qu'au moment où les assiégés se précipiteraient hors de la forteresse contre les assaillants, il devrait descendre de ses hauteurs, tomber sur les derrières de l'ennemi et tenter d'effectuer à tout prix sa jonction avec le roi. Il fut fait ainsi. Le lendemain,

[1]) La montagne de Rani-Gat se termine au sommet par une plate-forme de 1,200 pieds de long sur 800 pieds de large : au nord, à l'ouest, au sud, le bord supérieur est un peu incliné vers le dedans, et au milieu, il y a encore une saillie du fond rocheux mesurant 500 pieds de long sur 400 de large : c'est sur ce ressaut que se trouvent les ruines d'un ancien fort. Entre le fort et le bord de la plate-forme, au nord et à l'ouest, il y a une dépression, comme qui dirait le fossé de la citadelle, de 200 pieds de largeur sur 100 à 150 pieds de profondeur ; elle est moins large et moins profonde sur la face sud, où aboutit le chemin frayé pour la montée. La paroi du côté de l'est, par où la montagne se rattache, au moyen d'une croupe plate, à une chaîne assez éloignée, monte verticalement jusqu'à la forteresse.

à la première lueur du jour, Alexandre était au pied de la montagne, du côté où Ptolémée était monté. Bientôt les Indiens accoururent sur ce point pour défendre les étroits sentiers, et on combattit avec acharnement jusqu'à midi, heure à laquelle les ennemis commencèrent à plier un peu. De son côté, Ptolémée faisait ce qu'il pouvait ; vers le soir, les sentiers étaient gravis et les deux divisions de l'armée réunies. La retraite des ennemis, qui s'accélérait à chaque instant, et le courage de ses vaillants soldats échauffé par le succès portèrent le roi à poursuivre les Indiens en déroute, espérant peut-être s'introduire de force dans la place à la faveur de la confusion; mais il ne put y réussir, et, pour un assaut, l'espace était trop étroit.

Il se retira sur les hauteurs où Ptolémée avait élevé des retranchements, et qui, plus basses que la forteresse[1], en étaient séparées par un ravin large et profond. Il s'agissait de surmonter les désavantages topographiques de cette position et de construire une levée qui traversât le ravin, de manière à approcher au moins de la place assez près pour que les projectiles atteignissent les murailles. On se mit au travail le lendemain matin ; le roi était partout, pour louer, pour encourager, pour mettre même la main à l'œuvre ; on travaillait avec la plus vive émulation; les arbres coupés roulaient dans l'abîme ; des quartiers de rocs s'entassaient par-dessus ; puis venait une couche de terre : dès la fin du premier jour, on avait comblé le ravin sur une étendue de deux cents pas. Les Indiens, qui d'abord ne trouvaient pas assez de railleries contre la folle témérité de l'entreprise, cherchèrent dès le lendemain à déranger le travail; mais bientôt la levée fut assez avancée pour que les frondeurs et les machines pussent de sa hauteur s'opposer à leurs attaques. Le sixième jour, la levée atteignait presque le sommet d'une élévation qui était de niveau avec la forteresse et que l'ennemi occupait. Défendre ce sommet ou le conquérir devait avoir une influence décisive sur le sort de la place. Un bataillon de Macédoniens

[1]) C'est ce qui résulte de l'ἰσόπεδον d'Arrien (IV, 30, 1). Il est singulier de voir un peu avant (IV, 29, 7) jusqu'à des μηχαναί en batterie pour lancer des projectiles contre la forteresse.

d'élite fut envoyé pour s'en emparer; une lutte effroyable commença ; Alexandre lui-même accourut à la tête de ses gardes du corps, et, après les plus grands efforts, la hauteur fut emportée. A ce coup, et voyant le progrès continuel de la levée que rien ne pouvait plus empêcher, les Indiens désespérèrent de pouvoir longtemps résister à un ennemi que n'arrêtaient ni les rochers, ni les abîmes, qui prouvait au monde étonné que la volonté et la force humaine était capable de surmonter la dernière barrière élevée par la nature elle-même dans ses gigantesques ouvrages, et de la transformer en moyen d'atteindre son but. Ils envoyèrent à Alexandre un héraut pour lui offrir la reddition de la place à des conditions favorables : mais ils ne voulaient que gagner du temps jusqu'à la nuit, afin de quitter alors la forteresse par des chemins cachés et de se disperser dans le pays plat. Alexandre s'aperçut de leur dessein ; il retira ses postes et laissa les ennemis commencer tranquillement leur retraite. Choisissant alors sept cents hypaspistes, il gravit le rocher au milieu du silence de la nuit et commença à escalader les murailles abandonnées ; lui-même arriva en haut le premier. Dès que ses soldats, qui montaient par différents points, l'eurent rejoint, ils se précipitèrent tous en poussant de grands cris de guerre sur les ennemis, qui n'étaient préparés que pour la fuite ; un grand nombre furent massacrés ; les autres furent précipités dans l'abîme, et le lendemain matin l'armée pénétra dans la place, au son des trompettes. De nombreux sacrifices d'actions de grâces célébrèrent cette heureuse fin d'une entreprise que seules l'audace d'Alexandre et la bravoure de ses troupes pouvaient accomplir. Les fortifications de la citadelle elle-même furent augmentées par de nouveaux ouvrages [1]; une garnison

[1]) CUNNINGHAM (*Survey*, V [1875], p. 55) donne quelques détails sur Rani-gat : il nous apprend notamment que, du haut de la montagne, on voit dans la direction de l'ouest jusqu'à Hashtnagar sur le Souat, et que le Dr Bellew, qui l'a visitée à plusieurs reprises, insiste particulièrement sur le soin avec lequel les énormes blocs de la construction sont taillés et appareillés : « The are the same pointed arches and underground passages, the same sort of quadrilaterals whit chambers, the statuary and sculptures also represent the same figures and scenes in the same materials, but the general aspect of these ruins is very different from that of the others, the neadness and

macédonienne y fut placée, et le prince Sisicottos, qui avait su gagner la confiance du roi, en fut nommé commandant. La possession de cette forteresse fut d'une grande importance pour maintenir l'Inde citérieure dans la dépendance, car elle commandait la plaine qui s'étend entre le Souastos, le Cophène et l'Indus, et dans laquelle le regard plonge à une grande distance du haut du rocher, ainsi que l'embouchure du Cophène dans l'Indus [1].

Pendant ce temps, une agitation pleine de périls s'était manifestée dans le pays des Assacéniens ; le frère du prince Assacénos [2] tombé à Massaga, avait réuni une armée de 20,000 hommes et de quinze éléphants et s'était jeté dans les montagnes du haut pays ; la forteresse de Dyrta était dans ses mains [3] ; il pensait être suffisamment protégé par la difficulté de pénétrer dans ces gorges sauvages, et il espérait que le roi, en continuant à s'avancer, lui fournirait bientôt l'occasion d'étendre sa puissance. Il n'en était que plus nécessaire de le réduire. Aussitôt que le roi se fut emparé d'Aornos, il marcha à la hâte, avec quelques milliers d'hommes appartenant à l'infanterie légère, vers Dyrta, dans le haut pays. L'annonce de son approche avait suffi pour mettre en fuite le prétendant ; la population des environs s'était enfuie avec lui. Le roi envoya quelques corps détachés pour parcourir les environs et rechercher les traces du prince fugitif, et particulièrement celles des éléphants. Ayant appris que tout le monde, hommes et

accuracy of the architecture is wonderfull. » Cette Aornos se distingue donc très nettement des autres châteaux-forts de la région de Yousoufzal ; pourtant, Cunningham cite entre autres ceux de Iamâl-Garhi et de Sahri-Balol, dans lesquels des chapiteaux d'acanthe et les profils des piédestaux accusent d'une façon très marquée l'influence hellénique.

[1]) Arrian., IV, 30. Les allégations divergentes de Diodore et de Q. Curce se réfutent d'elles-mêmes : peut-être faut-il rapporter à cette entreprise l'assertion de Charès (*fr.* 11, ap. Athen., III, p. 127 c), lequel rapporte qu'Alexandre, lors du siège de Pétra dans l'Inde, ordonna de conserver de la neige.

[2]) Q. Curce appelle ce prince Eryx, et Diodore, Aphrikès ; il résulte du récit même que ce personnage est le même que le « frère d'Assacénos » mentionné par Arrien.

[3]) D'après Court (*Journ. of the Asiat. Soc. of B.*, VIII, p. 309), Dyrta est probablement Dhyr, sur un affluent du Tal. Cf. Lassen II², p. 141.

animaux, s'était enfui dans les montagnes du côté de l'est, il se mit à leur poursuite. Une épaisse forêt vierge couvre cette région, et l'armée dut s'y frayer péniblement un chemin. On s'empara de quelques Indiens isolés; ils annoncèrent que la population s'était réfugiée au delà de l'Indus, dans le royaume d'Abisarès, et qu'on avait abandonné en liberté dans les prairies du bord du fleuve les éléphants, qui étaient au nombre de quinze. A ce moment arriva un premier groupe de soldats indiens ayant fait partie de l'armée en déroute et qui, mécontents de la maladresse du prince, s'étaient révoltés et l'avaient massacré ; ils apportaient sa tête. Alexandre, qui ne se souciait guère de poursuivre une armée sans chef à travers des contrées peu praticables, se dirigea vers les prairies de l'Indus pour s'emparer des éléphants; accompagné d'Indiens habitués à capturer ces animaux, il leur donna la chasse; deux d'entre eux tombèrent dans des précipices et les autres furent pris. Le roi fit couper des arbres en cet endroit dans les épaisses forêts des bords de l'Indus et construire des bateaux. Bientôt une flotte d'eau douce, telle que l'Indus n'en avait pas encore vue, fut prête, et le roi avec son armée s'en servirent pour descendre le large fleuve, dont les deux rives étaient couvertes d'un grand nombre de villes et de villages ; on débarqua près du pont qu'Héphestion et Perdiccas avaient déjà fait jeter sur l'Indus [1].

Dans les récits qui sont parvenus jusqu'à nous, on retrouve assez vives les fortes impressions que l'armée venue d'Occident éprouva dans ce monde indien, où elle avait pénétré depuis le printemps de 327. Les formes vigoureuses de la nature, la végétation luxuriante, les animaux sauvages et domestiques, les hommes, leur religion, leur mœurs, leur gouvernement, leur manière de faire la guerre, tout y était

[1]) On a laissé de côté le passage où Q. Curce parle de seize étapes (VIII, 12, 4), car son *ad flumen Indum sextisdecimis castris pervenit* embrouille tout : ce qu'il y a de plus téméraire, c'est de vouloir, comme on l'a essayé, déterminer par ces seize jours la distance qu'il y a d'Embolima et d'Aornos à l'embouchure du Cophène. Le pont sur l'Indus (Arrien [V, 7] suppose seulement que c'était un pont de bateaux) doit avoir été jeté entre Embolima et l'embouchure du Cophène.

étrange et surprenant; toutes les merveilles qu'Hérodote et Ctésias avaient racontées de ce pays semblaient de beaucoup surpassées par la réalité. Bientôt on devait se convaincre qu'on n'avait encore vu jusqu'ici que le vestibule de ce nouveau monde.

L'armée séjourna sur les bords de l'Indus pour se reposer des fatigues de la campagne d'hiver à travers les montagnes, campagne à laquelle une grande partie des troupes avait pris part[1]. Puis, vers le commencement du printemps, l'armée, renforcée par les contingents des princes de la satrapie citérieure, se disposa à traverser l'Indus.

A ce moment parut devant le roi une ambassade du prince de Taxila, apportant à Alexandre, avec la nouvelle assurance de la soumission de son maître, de riches présents : trois mille animaux pour les sacrifices, dix mille brebis, trente éléphants de guerre, deux cents talents d'argent et enfin sept cents cavaliers indiens formant le contingent fourni par leur maître à son allié; cette ambassade livra au roi la résidence du prince, ville magnifique située entre l'Indus et l'Hydaspe.

Alors Alexandre donna l'ordre de commencer la cérémonie destinée à consacrer le passage de l'Indus ; au milieu des luttes gymnastiques et équestres, on offrit des sacrifices sur la rive du fleuve et les signes de ces sacrifices furent favorables. Le passage du grand fleuve commença alors; une partie de l'armée le traversa sur le pont de bateaux; d'autres soldats furent transportés sur des bateaux; le roi lui-même et sa suite passèrent sur deux yachts à trente rameurs, qui avaient été préparés à cet effet. De nouveaux sacrifices célébrèrent le passage heureusement accompli. Puis la grande armée continua sa marche sur la route de Taxila, à travers une région très peuplée et brillante de tout l'éclat du printemps ; vers le nord s'élevaient les hautes montagnes couvertes de neige qui forment les frontières de Kaschmir ; au sud s'étendaient les vastes et magnifiques plaines qui remplissent l'intervalle entre l'Indus et l'Hydaspe. Une heure avant d'arriver à la résidence,

1) διατριψάντων κατὰ τὴν ὀρεινὴν ἔν τε τῇ Ἱππασίων καὶ Ἀσσακανοῦ [vulg. Μουσικανοῦ] γῇ τὸν χειμῶνα, τοῦ δὲ ἔαρος ἀρχομένου καταβεβηκότων, etc. (ARISTOBUL., *fr.* 29).

l'armée vit avec étonnement pour la première fois des pénitents indiens qui, nus, solitaires, immobiles sous les rayons brûlants du soleil de midi comme sous les intempéries de la saison des pluies, accomplissaient l'œuvre pieuse de leurs vœux[1].

Lorsque le roi fut près de Taxila[2], le prince vint au-devant de lui en grande pompe, avec des éléphants caparaçonnés, des troupes sous les armes et une musique militaire. Alexandre donna l'ordre à son armée de s'arrêter et de se mettre en rangs; le prince s'élança en tête du cortège, vint droit au roi, le salua de la façon la plus respectueuse et lui remit son royaume et sa personne. Alors Alexandre, à la tête de son armée, ayant le prince à ses côtés, fit son entrée dans la somptueuse résidence. On y donna, en l'honneur du grand roi, une suite de fêtes dont l'éclat fut relevé par la présence de nombreux princes du pays, qui étaient venus pour offrir leurs présents et leurs hommages. Alexandre les confirma tous dans leurs possessions, et augmenta le territoire de quelques-uns, d'après leurs désirs et leurs mérites ; il agrandit en particulier le royaume de Taxile, et ce prince reçut en même temps des présents du plus haut prix, pour le soin qu'il avait pris de l'armée du sud et pour l'attention avec laquelle il était venu plusieurs fois au-devant du roi[3]. Le « chef de district » Doxaris envoya

[1]) Aristobul., *fr*. 34 a. Arrian., VII, 3.

[2]) Je ne reproduis pas ici la note que j'avais consacrée autrefois à Taxila (Takschaçila), car aujourd'hui Cunningham (*Geogr*., I, p. 104. *Survey*, II, p. 111 sqq.) a démontré, d'une façon probante à mon sens, que la campagne couverte de ruines entre Shah-Deri et la rivière de Haro doit être l'emplacement de cette ville. Le prince de ce pays s'appelle Omphis dans Q. Curce et Mophis dans Diodore. Tod (*Radjastan*, II, p. 228) suppose que le nom est Ὄφις, c'est-à-dire « serpent », traduction grecque de Tâk. Q. Curce et Diodore ajoutent sur le compte de ce personnage quelques détails qui méritent d'être relevés. Ils prétendent qu'à la mort de son père, auquel il avait conseillé de s'arranger avec Alexandre, il ne prit pas le titre princier de Taxila avant qu'Alexandre ne lui en eût donné la permission. Arrien (V, 8, 2, etc.) appelle le prince ὕπαρχος τῆς πόλεως.

[3]) Q. Curce (VIII, 12, 17), Plutarque (*Alex*., 59) et Strabon (XV, p. 698) racontent qu'Alexandre lui envoya, entre autres présents, plus de 1,000 talents; que ses stratèges en avaient été mécontents ; que Méléagre avait dit : « Il fallait que le roi vînt dans l'Inde, pour trouver à qui faire un pareil cadeau! » et Q. Curce assure que, sans le pénible souvenir de Clitos, le roi se serait porté à un nouvel acte de violence.

aussi une ambassade et des présents[1]. Abisarès lui-même, le prince de Kaschmir, envoya à Taxila une ambassade composée des principaux nobles de son royaume et conduite par son frère; celui-ci apportait en présent des joyaux, de l'ivoire, de riches tissus et des objets précieux de toute espèce, se portait garant de la fidèle soumission du prince son frère et démentait formellement la protection secrète qu'on l'accusait d'avoir accordée aux Assacéniens.

Il est impossible de distinguer nettement de quelle manière furent alors organisées les affaires de la région comprise entre les deux fleuves; en tous cas, les agrandissements de territoire se firent en prenant sur la satrapie citérieure, et d'autre part tous les princes acceptèrent la suzeraineté d'Alexandre; Taxile obtint peut-être le principat parmi les rajahs en deçà de l'Hydaspe; du moins on ne parle dorénavant de lui que comme allié d'Alexandre. On laissa dans sa résidence une garnison macédonienne, ainsi que les hommes impropres au service, et la « satrapie indienne » fut confiée à Philippe, fils de Machatas, dont la haute naissance et le dévouement à Alexandre, dévouement attesté par tant de preuves, répondaient à l'importance de ce poste. En dehors de sa province, qui comprenait tout le territoire situé à droite de l'Indus, cet officier avait encore la surveillance sur toutes les troupes laissées en arrière dans les royaumes de Taxile et des autres princes[2].

L'adhésion chaleureuse que le prince de Taxila avait témoignée au roi avait peut-être sa raison d'être dans l'inimitié qui existait entre lui et son puissant voisin, le prince Porus, de

[1]) Arrien (V, 8, 3) l'appelle νομάρχης; c'est un titre qu'il donne aussi (V, 11, 3) aux princes qui ont fourni un contingent de 5,000 Indiens.

[2]) Il semble qu'on peut combiner de cette façon les allégations divergentes qui concernent la satrapie de Philippe. Arrien (IV, 2, 5), se supposant placé avec Alexandre sur l'Hydaspe, appelle Philippe le satrape de l'Inde *au-delà* de l'Indus, c'est-à-dire de la contrée qui se trouve du côté de la Bactriane ; ailleurs (IV, 14, 6), il ajoute à sa province le pays des Malles. Quant à l'expression dont il se sert dans un autre endroit (*Ind.*, 18), elle est trop générale pour qu'on en puisse déduire l'étendue de la satrapie de l'Inde supérieure. Ce Philippe, fils de Machatas, était de la famille des princes d'Elymiotide, le frère d'Harpale le Trésorier, le neveu du vieil Harpalos dont le fils, Calas, avait reçu la satrapie d'Asie-Mineure. D'après l'arbre généalogique de sa maison, il pouvait être né vers 385.

l'ancienne race des Paurava, qui de l'autre côté du fleuve voisin, de l'Hydaspe, régnait sur plus de cent villes ; il était de plus à la tête d'importantes forces militaires et avait pour alliés plusieurs princes voisins, particulièrement celui de Kaschmir. Ce prince et ses alliés, qui avaient pour ennemi, du côté de l'Indus, le prince de Taxila, avaient également pour adversaires, du côté opposé, les peuples libres habitant les contreforts de l'Himalaya dans les entre-deux des rivières au delà de l'Acésine et les basses régions du Pandjab. L'inimitié de ces « peuples sans roi » (*Arattas*) envers les princes, — parmi lesquels le Paurava, qui régnait entre l'Hydaspe et l'Acésine, était le plus puissant, — paralysait la résistance du riche et populeux Pandjab contre l'invasion des Occidentaux.

De Taxila, Alexandre avait envoyé des hérauts à Porus, pour lui ordonner de venir à sa rencontre aux frontières de sa principauté et de lui rendre hommage. Porus avait fait répondre qu'il irait attendre le roi aux confins de son royaume, les armes à la main ; en même temps, il avait appelé ses alliés aux armes et demandé au prince Abisarès de lui envoyer promptement les troupes auxiliaires qu'il lui avait promises, malgré les assurances de soumission qu'il avait récemment données à Alexandre ; puis il s'était avancé lui-même sur le fleuve qui formait la frontière de son royaume et avait établi son camp sur la rive gauche, bien résolu à barrer à tout prix le passage à l'ennemi. A cette nouvelle, Alexandre renvoya le stratège Cœnos en arrière, vers l'Indus, avec l'ordre de scier les bateaux qui composaient la flotte d'eau douce, pour pouvoir les transporter par terre, et de les amener sur des chariots aussi vite que possible aux bords de l'Hydaspe. En même temps, après les sacrifices et les tournois habituels, l'armée partit de Taxila ; elle était renforcée par cinq mille hommes des troupes indiennes de Taxile et des princes voisins ; les éléphants dont Alexandre s'était emparé comme butin dans l'Inde, ou qu'il avait reçus en présent, restèrent en arrière[1],

[1]) Polyænos (IV, 3, 26) est seul à dire qu'Alexandre avait des éléphants dans son armée : Q. Curce, en désaccord avec ce qu'il dit lui-même ailleurs (VI, 6, 36), raconte que, durant cette marche, le prince indien Gamaxus et Barsaëntès, l'ex-satrape d'Arachosie, qui s'était réfugié chez lui, furent

parce que les chevaux macédoniens n'étaient pas habitués à leur vue et parce qu'ils n'auraient d'ailleurs été que gênants, eu égard à la manière particulière dont les Macédoniens conduisaient leur attaque.

Pendant la marche commencèrent les premières averses des pluies tropicales; les torrents roulaient avec plus de fracas; les chemins devenaient plus difficiles; de fréquents orages, accompagnés d'ouragans, retardaient souvent la marche. On s'approchait des frontières méridionales de la principauté de Taxila; sur ce point, un défilé long et assez étroit conduisait sur le territoire de Spitacès, parent et allié de Porus, et ce passage était barré par les troupes de ce prince, qui occupaient les hauteurs des deux côtés. Les ennemis, surpris par une manœuvre hardie de cavalerie, exécutée par Alexandre en personne, furent chassés de leur position et tellement pressés qu'ils ne purent gagner la rase campagne qu'après avoir éprouvé une perte considérable. Spitacès lui-même, sans penser à défendre davantage sa principauté, se hâta de rejoindre Porus avec le reste de ses troupes [1].

Deux jours après environ, Alexandre atteignit la rive de l'Hydaspe, qui avait alors une largeur de près de douze cents pas [2]; sur la rive opposée, on apercevait le camp du prince Porus qui se déployait au loin et toute l'armée qui s'était avancée en ordre de bataille, précédée par trois cents éléphants de guerre semblables aux tours d'une forteresse; on remarqua que l'on avait détaché de chaque côté des corps importants, pour fortifier la ligne des postes tout le long de la

amenés enchaînés au roi : que les trente éléphants du prince furent livrés au roi, lequel en fit cadeau au prince Taxile : et Arrien (III, 25, 14) rapporte que Barsaëntès s'était enfui dans l'Inde, ἐς Ἰνδοὺς τοὺς ἐπὶ τάδε τοῦ Ἰνδοῦ ποταμοῦ, qu'il fut livré par les Indiens et mis à mort à cause de sa participation au meurtre de Darius ; il relate le fait de manière à faire croire que Barsaëntès a été exécuté dès l'hiver de 330/329.

1) Polyæn., IV, 3, 21. C'est peut-être le défilé dont parle Elphinstone (I, p. 129) et le même chemin creux de Hambatou par où passa Baber. Du reste, dans les *Mémoires* du sultan (p. 255), on reconnaît généralement la route prise par Alexandre.

2) Curt., VIII, 13, 8. Le courant n'avait pas encore toute sa largeur, car il n'y atteint qu'au mois d'août : dès le mois de juillet, Macartney lui a trouvé une largeur de près de 3,000 pas. Cf. Elphinstone, I, p. 551.

rive, et spécialement pour surveiller le petit nombre d'endroits que le fleuve grossi laissait encore guéables. Alexandre reconnut l'impossibilité de passer la rivière sous les yeux de l'ennemi, et il établit son camp sur la rive droite, en face des Indiens. Au moyen de mouvements militaires multipliés, il commença à fatiguer l'attention de l'ennemi et à faire en sorte qu'il ne pût savoir sur quel point on avait l'intention de passer; en même temps, il envoya un autre détachement de son armée reconnaître de tous les côtés la rive voisine, puis un autre pour mettre à contribution le territoire de Spitacès, complètement dépourvu de défenseurs, et il fit apporter de tous côtés une grande quantité d'approvisionnements, comme s'il avait l'intention de rester encore longtemps dans cet endroit; il sut même répandre jusque dans le camp ennemi le bruit qu'il tenait pour impossible de traverser le fleuve en cette époque, et qu'il voulait attendre la fin des pluies pour tenter l'attaque en passant la rivière lorsque les eaux auraient baissé. Mais en même temps les mouvements perpétuels de la cavalerie macédonienne, les allées et venues de bateaux tout remplis d'hommes, les marches répétées des phalanges qui, malgré les torrents de pluie, restaient souvent pendant des heures entières sous les armes et comme prêtes au combat, tenaient le prince Porus dans la crainte continuelle d'une attaque soudaine. Deux îles situées au milieu du fleuve donnèrent lieu à de petits combats; il semblait qu'elles dussent être d'une importance décisive dès qu'on en viendrait à une bataille sérieuse.

Pendant ce temps, Alexandre apprit qu'Abisarès de Kaschmir, malgré les assurances plusieurs fois renouvelées de sa soumission, non seulement entretenait des relations secrètes avec Porus, mais encore s'approchait déjà avec toutes ses forces pour rejoindre son allié [1]. Dès le principe même, il

[1]) Ce qu'Arrien (V, 20, 5) dit en passant, à savoir qu'Abisarès avait voulu avant la bataille se joindre à Poros (αὐτὸς σὺν Πώρῳ τάττεσθαι) se retrouve indiqué, avec des variantes, chez Q. Curce et Diodore dans les préliminaires de la bataille. Diodore (XV, 87) dit qu'Alexandre se décida à livrer bataille en apprenant qu'Embisarès était en marche pour rejoindre Poros et n'était plus qu'à 400 stades : Q. Curce (VIII, 14, 1), que Poros, informé que des

n'était jamais entré dans la pensée du roi de rester pendant toute la saison des pluies inactif sur la rive droite du fleuve, et cette nouvelle ne fit que le porter davantage à penser sérieusement à une attaque prochaine, puisque le combat contre les forces réunies d'Abisarès et de Porus pouvait devenir difficile, sinon périlleux. Mais il était impossible de passer ici le fleuve sous les yeux de l'ennemi, car son lit, à cause de la hauteur et de la rapidité de l'eau, n'était pas sûr, et la rive opposée était plate et couverte de bas-fonds ; vouloir conduire les phalanges jusqu'à la rive opposée sous les projectiles d'un ennemi qui se tenait en rangs serrés sur un terrain plus élevé eût été une témérité folle, et de plus il fallait considérer que les chevaux macédoniens, en approchant des éléphants qui couvraient l'autre rive, seraient effrayés par leur odeur et leurs cris rauques, qu'ils chercheraient à s'enfuir, à se précipiter hors des bateaux et causeraient la plus dangereuse confusion. Le tout était d'atteindre la rive ennemie ; sur le minuit, Alexandre fit donc retentir les trompettes dans le camp, ordonna à la cavalerie d'avancer sur divers points de la rive et de se disposer à traverser le fleuve au son des trompettes et en poussant le cri de guerre, donna l'ordre aux bateaux de partir et aux phalanges de s'avancer vers les endroits guéables à la lueur des feux de garde. Aussitôt le camp ennemi se remplit de bruit ; on fit avancer les éléphants ; les troupes s'approchèrent de la rive ; jusqu'au matin, on attendit l'attaque, mais elle ne fut pas donnée. La même manœuvre se répéta les nuits suivantes, et toujours Porus se voyait trompé de nouveau ; enfin, fatigué de faire passer inutilement les nuits à ses troupes exposées à la pluie et au vent, il se contenta de faire garder le fleuve par les postes ordinaires.

La rive droite du fleuve est défendue par une succession de hauteurs escarpées qui s'étendent jusqu'à trois milles en amont, et là se transforment en montagnes élevées, couvertes d'épaisses forêts. Au pied de leur versant septentrional coule

troupes avaient passé le fleuve, *primo humani ingenii vitio spei suæ indulgens Abisaren belli socium (et ita convenerat) adventare credebat*. On voit que là encore les deux auteurs ne suivent pas le même guide : chez Q. Curce, c'est un Clitarque déjà remanié.

une petite rivière qui va se jeter dans le fleuve. Au confluent, l'Hydaspe, qui descend du Kaschmir jusque-là en ligne droite, du nord au sud, change sa direction subitement et presque à angle droit [1] pour se diriger à l'ouest, entre une chaîne de montagnes escarpées à droite, et une vaste plaine basse et fertile à gauche. En face de l'angle que forment les montagnes, au-dessous du confluent de cette petite rivière, se trouve, au milieu du fleuve, l'île boisée de Yamad, au-dessus de laquelle la route ordinaire de Kaschmir traverse l'Hydaspe. C'était ce point qu'Alexandre avait choisi pour passer le fleuve. Une série de postes avancés fut placée le long de la rive, assez proches les uns des autres pour qu'on pût se voir et s'appeler; leurs appels, leurs feux de garde nocturnes, les nouveaux mouvements de troupes dans le voisinage du camp auraient dû complètement tromper l'ennemi sur l'endroit où allait s'effectuer le passage, si déjà l'accoutumance ne lui eût appris à n'accorder que peu d'importance à toutes ces manœuvres. Alexandre, de son côté, à la nouvelle qu'Abisarès n'était plus éloigné que de trois jours de marche, avait tout préparé pour risquer le coup décisif. Cratère resta dans le voisinage du camp avec son hipparchie, la cavalerie des Arachosiens et des Paropamisades, les phalanges d'Alcétas et de Polysperchon, et les cinq mille hommes fournis par les princes des districts indiens; il avait la consigne de se tenir tranquille jusqu'à ce qu'il vît sur l'autre bord les ennemis sortis de leur camp ou battus dans le voisinage. S'il remarquait au contraire que l'ennemi divisât ses forces, et que les éléphants restassent sur la

[1]) Voy. la description de la localité dans Elphinstone, I, p. 132. Dans le croquis de cette région par Cunningham (*Geogr.*, I, p. 158), le fleuve tourne moins à court; il décrit un arc presque plat. De même, sur le côté gauche du dessin, cette chaîne de montagnes se continue dans la direction nord-est, mais sans s'élever à plus de 500 pieds environ au-dessus du fleuve. Dans l'île boisée de Yamad se trouvait au temps de Timour le château-fort de Chehab-Eddin (cf. Chereffeddin, IV, 10, p. 49) : Baber (*Mém.*, p. 257) décrit la petite rivière qui coule au nord des montagnes et au sud de la ville de Behreb. D'après le Pseudo-Plutarque (*De fluv.*, 1), il semble que les Macédoniens aient appelé ces montagnes « monts des Éléphants »; j'attire l'attention sur le récit de Plutarque concernant le nid de serpents et les sacrifices, détails qui, rapprochés du vieux culte ophite de Kaschmir, pourraient avoir une valeur ethnographique.

rive en face de lui, il ne devait pas risquer le passage ; mais si l'on faisait remonter le fleuve à ces animaux pour les opposer au corps de Macédoniens qui aurait traversé par l'île, il devait aussitôt passer le fleuve avec toutes ses troupes, car les éléphants pouvaient seuls mettre obstacle au succès d'une charge de cavalerie [1]. Un second corps, composé des phalanges de Méléagre, de Gorgias et d'Attale et des mercenaires à pied et à cheval, s'avança à un demi-mille en amont, avec ordre de traverser le fleuve en masse dès qu'ils verraient la bataille commencée sur la rive opposée [2]. Le roi lui-même quitta le camp dès le matin, avec les hipparchies d'Héphestion, de Perdiccas et de Démétrios, l'*agéma* des cavaliers sous Cœnos, les cavaliers scythes, bactriens et sogdiens, les archers dahes à cheval, les chiliarchies des hypaspistes, les phalanges de Clitos et de Cœnos, les Agrianes et les gens de trait. La pluie,

[1]) Il y a à cet endroit dans le texte d'Arrien (V, 11, 4) une lacune qui commence aux mots : ἡ δὲ ἄλλη στρατιὰ... Il est impossible de voir, même dans l'appareil critique de C. Müller, si μενέτω ou εὔπορος se trouve dans quelque manuscrit, ou si c'est une restitution conjecturale. Il semble bien que la partie manquante est plus considérable. Des dix régiments qui opéraient durant l'automne de 327, il y en a trois (ceux de Balacros, de Philippe, de Philotas) qui ne figurent pas ici : il est cependant impossible qu'un si grand nombre de troupes d'élite ait été éparpillé dans les garnisons. En supposant que Philippe, devenu satrape, ait gardé avec lui τοὺς ἀπομάχους τῶν στρατιωτῶν διὰ νόσου (Arrian., V, 8, 3), il ne s'ensuit pas qu'on lui ait laissé son régiment pour tenir garnison. En tout cas, il reste les régiments de Philotas et de Balacros ; car il n'y a aucune raison de douter, on le voit par Arrien (IV, 24, 10), que Balacros ait eu une τάξις. Peut-être ces deux ou ces trois régiments étaient-ils mentionnés dans la lacune : il y était dit de quelle façon on en avait disposé. Comme Alexandre savait qu'Abisarès était en route et n'était plus qu'à une distance de dix milles, il dut juger à propos de lui opposer un corps assez fort pour le tenir à l'écart. Il est possible qu'Arrien ait expliqué ensuite comment Cratère devait, après le départ du roi, — par exemple, le jour suivant, — se mettre en marche avec les trois phalanges, suivre le même chemin et s'arrêter à l'angle nord des montagnes (à Darapour), faisant front du côté du nord, après quoi — vers le deuxième jour après le départ du roi — les phalanges de Méléagre, d'Attale et de Gorgias ont quitté le camp pour occuper la rive entre le camp et l'angle nord des montagnes et maintenir les communications entre Cratère et Alexandre, prêtes à se porter, suivant les circonstances, au secours de l'un ou de l'autre.

[2]) Arrien dit que ces trois chefs de phalange avaient été placés là avec des soldats à pied et à cheval : le contexte indique qu'ils avaient emmené tout d'abord avec eux leurs phalanges.

qui ne cessait pas de tomber, rendit, il est vrai, ces mouvements plus difficiles, mais en même temps elle les dissimula aux yeux de l'ennemi. Pour plus de sûreté, le roi s'avança par derrière les hauteurs boisées qui s'élevaient le long de la rive, jusqu'à l'endroit qu'il avait choisi pour la traversée. La soirée était avancée lorsqu'il y arriva; déjà les bateaux démontés que Cœnos avait transportés de l'Indus avaient été remis en état et cachés à l'abri de l'épaisse forêt; on avait également une provision de peaux et de poutres pour construire des radeaux et des bacs. On employa toute la nuit à préparer la traversée, à lancer les bateaux, à remplir les peaux de paille et d'étoupe, à construire des radeaux. Des torrents de pluie, accompagnés d'orage et de tempête, firent que le bruit des armes et les coups des charpentiers ne purent être entendus de l'autre rive; l'épaisse forêt qui couvrait l'avancée des montagnes ainsi que l'île cachait les feux de bivouac des Macédoniens.

Vers le matin la tempête s'apaisa; la pluie cessa; le fleuve grondait en heurtant ses flots aux berges élevées de l'île : c'était juste au-dessus que l'armée devait traverser. Le roi en personne, accompagné des gardes du corps Ptolémée, Perdiccas, Lysimaque et Séleucos, qui conduisait les hypaspistes royaux[1], se trouvait sur le yacht qui ouvrait le convoi; les autres hypaspistes suivaient sur les autres yachts, la cavalerie et le reste de l'infanterie sur des bateaux, des canots, des bacs et des radeaux; il y avait en tout 4,000 cavaliers, 1,000 archers à cheval, environ 6,000 hypaspistes; enfin les gardes du corps à pied, les Agrianes, les acontistes, les archers, formant environ 4,000 hommes. Les deux phalanges restèrent sur la rive droite pour couvrir et surveiller la route de Kaschmir[2]. Déjà les yachts passaient devant la rive haute et boisée de l'île; dès

[1]) Ceci résulte de ce qu'Arrien dit plus loin (V, 14, 1), à savoir que le front de bataille de l'infanterie comptait près de 6,000 hommes. Lors du passage du fleuve, Arrien (V, 13, 1) ne mentionne que les hypaspistes et point les deux phalanges. Comme Héphestion ne figure pas parmi les officiers supérieurs qui font la traversée avec Alexandre (Arrian., *ibid.*), il doit être resté avec ces deux phalanges sous ses ordres. Q. Curce (VIII, 14, 15) lui fait bien passer l'Hydaspe avec les autres, mais cela ne prouve rien.

[2]) Ce sont là sans doute les βασιλικοὶ παῖδες, car on cite à côté d'eux l'ἄγημα et les autres hypaspistes (V, 13, 4).

qu'on eut dépassé sa pointe nord, on aperçut les cavaliers des avant-postes ennemis qui, à la vue de l'armée qui traversait, s'élançaient à toute bride dans la plaine. Ainsi la rive ennemie n'avait point de défenseurs ; personne n'était là pour empêcher le débarquement. Alexandre fut le premier sur la rive ; après lui atterrirent les autres yachts, bientôt suivis de la cavalerie et du reste de l'armée ; puis toutes les troupes furent formées en colonnes de marche pour se porter en avant. On s'aperçut alors qu'on se trouvait sur une île ; la force du courant, dont le lit à cet endroit s'infléchit vers l'ouest, avait miné la berge par le bas et formé un nouveau bras, où l'eau coulait en abondance. Longtemps les cavaliers cherchèrent un gué, mais en vain ; l'eau était partout trop large et trop profonde. Il semblait que le seul parti à prendre fût de reprendre les bateaux et les radeaux et de contourner la pointe de l'île. Le plus grand danger était que, par suite de ce retard, l'ennemi n'eût la possibilité d'envoyer un corps de troupes considérable, de manière à rendre le débarquement difficile et même impossible. Enfin on trouva un point qui était guéable ; les hommes et les chevaux eurent toutes les peines du monde à lutter contre la force du courant ; l'eau montait jusqu'à la poitrine des fantassins et les chevaux n'avaient que la tête hors de l'eau. Peu à peu les différentes divisions atteignirent la rive opposée ; enfin l'armée s'avança en lignes serrées, à droite la cavalerie touranienne, tout à côté les escadrons macédoniens, ensuite les hypaspistes, et enfin, à l'aile gauche, l'infanterie légère ; puis, faisant demi-tour à droite, elle se dirigea vers le camp ennemi en descendant le cours du fleuve. Pour ne pas fatiguer les fantassins, Alexandre les laissa suivre lentement, tandis qu'il les devançait lui-même d'une demi-lieue, avec tous les cavaliers et les archers commandés par Tauron. Il pensait pouvoir soutenir le combat à la tête de sa cavalerie, qui était excellente et supérieure à celle des Indiens, jusqu'à l'arrivée de ses fantassins, dans le cas où Porus s'avancerait contre lui avec toutes ses forces ; au contraire, si les Indiens, effrayés par son apparition soudaine, se retiraient, il croyait avoir assez de ses 5,000 cavaliers pour les charger et les poursuivre.

Porus, de son côté, dès qu'il avait été averti, par ses avant-

postes qui s'étaient repliés en toute hâte, que des forces importantes s'approchaient, avait cru au premier moment que c'était Abisarès de Kaschmir avec son armée; mais son allié aurait-il pu négliger de lui annoncer son approche, ou du moins, comment, après avoir passé le fleuve, n'aurait-il pas envoyé avis de son heureuse arrivée? Il n'était que trop clair que ceux qui avaient débarqué étaient des Macédoniens, que l'ennemi avait opéré heureusement et sans obstacle le passage du fleuve qui aurait dû lui coûter des milliers d'hommes, et qu'on ne pouvait plus lui disputer la rive du côté de l'Inde. Cependant les masses de troupes que le prince voyait encore en amont et en aval de l'autre côté du fleuve, semblaient prouver que le corps auquel on avait fait passer le fleuve ne pouvait être bien important. Porus aurait dû tenir avant tout à couper et à anéantir ce corps qui avait traversé l'eau; il aurait dû prendre immédiatement l'offensive, ce qui, avec ses chars de bataille et ses éléphants, était chose facile et tout indiquée; mais, au lieu de cela, il ne s'occupa pour le présent qu'à empêcher l'ennemi d'avancer et à éviter toute rencontre décisive jusqu'à l'arrivée d'Abisarès. Il envoya son fils avec deux mille cavaliers et cent vingt chariots de guerre à la rencontre des Macédoniens; il espérait pouvoir arrêter le roi Alexandre avec ce détachement [1].

Dès qu'Alexandre aperçut ce corps marchant à sa rencontre à travers prés le long de la rive, il ne put s'empêcher de croire que Porus s'approchait avec toute son armée et que ce détachement formait l'avant-garde. Il donna donc l'ordre à ses

[1]) Les faits sont ici exposés d'après Ptolémée, dont Arrien, le judicieux et prudent tacticien, accepte la relation comme exacte (Cf. PLUT., *Alex.*, 68). Aristobule racontait que le prince avait rejoint les Macédoniens pendant qu'ils étaient encore en train de passer le dernier gué, mais n'avait pas osé les attaquer immédiatement; d'autres disent qu'il y eut là un engagement assez vif : ces assertions sont évidemment inexactes, car, à la distance où était le camp, il fallait au moins quatre heures au prince pour arriver sur les lieux. Si Alexandre a commencé le passage du fleuve vers quatre heures du matin, l'engagement de cavalerie aurait pu avoir lieu vers dix ou onze heures. L'effectif du corps détaché sous les ordres du prince est évalué par Aristobule à 1,000 chevaux et 60 chariots ; c'est, au dire de Plutarque, le chiffre indiqué par Alexandre dans ses lettres : les chiffres donnés dans le texte sont ceux de Ptolémée; Arrien les confirme par un raisonnement judicieux.

cavaliers de s'apprêter au combat; puis il remarqua que ces cavaliers et ces chars n'étaient pas suivis par d'autres troupes, et il donna aussitôt le signal de l'attaque. De tous côtés, les cavaliers touraniens se précipitèrent sur l'ennemi pour le cerner et jeter la confusion dans ses rangs; les escadrons macédoniens accoururent derrière pour charger. En vain les Indiens cherchèrent à résister, à se replier; en peu de temps, malgré leur courageuse résistance, ils furent entièrement battus; quatre cents morts, parmi lesquels se trouvait le prince royal, restèrent sur le champ de bataille, et les chariots, hors d'état de fuir rapidement sur le sol détrempé et défoncé de la prairie, tombèrent aux mains des Macédoniens, qui s'avancèrent alors bouillants d'une ardeur nouvelle.

Les restes du corps dispersé rapportèrent dans le camp la nouvelle de leur défaite, de la mort du prince et de l'approche d'Alexandre. Porus vit trop tard quel ennemi il avait à combattre; le temps pressait pour prévenir, autant qu'il était encore possible, les suites d'une demi-mesure qui n'avait fait que hâter le danger. Le seul moyen de salut était de se jeter maintenant avec des forces supérieures sur l'ennemi qui s'approchait, de l'anéantir avant qu'il n'eût le temps de faire traverser d'autres troupes et d'enlever ainsi à Porus son dernier avantage, celui du nombre. Cependant on ne pouvait dégarnir la rive sur le point opposé au camp macédonien, pour que les troupes qui y étaient demeurées et qui se tenaient toutes prêtes au combat ne pussent traverser le fleuve et menacer sur ses derrières la ligne de bataille des Indiens. Porus laissa donc dans son camp quelques éléphants et plusieurs milliers d'hommes pour observer les mouvements de Cratère et couvrir la rive; puis il s'avança lui-même contre Alexandre avec toute sa cavalerie, forte de quatre mille chevaux, avec trois cents chars de bataille, trente mille fantassins et deux cents éléphants. Aussitôt qu'il eut traversé la prairie au sol marécageux qui s'étendait sur le bord du fleuve et qu'il eut atteint la rase campagne, dont le sol sablonneux était également favorable au développement de ses forces et aux mouvements de ses éléphants, il rangea son armée en bataille d'après l'usage indien : en avant, la ligne terrible des deux

cents éléphants, qui se déployait sur une longueur de près d'un mille, car ces animaux étaient placés à cinquante pas l'un de l'autre [1]; derrière eux, le second rang était formé par l'infanterie groupée en détachements de cent cinquante hommes placés chacun entre deux éléphants; aux derniers détachements de l'aile droite et de l'aile gauche, qui dépassaient la ligne des éléphants, venaient s'adjoindre de chaque côté deux mille hommes de cavalerie, et les deux extrémités de cette immense ligne de bataille étaient couvertes par cent cinquante chariots dont chacun portait deux soldats pesamment armés, deux hommes de trait avec de grands arcs, et deux conducteurs également armés. La force de cette ligne de bataille consistait dans les deux cents éléphants, dont l'effet devait être d'autant plus terrible que la cavalerie, sur laquelle Alexandre fondait son espoir de succès, n'était pas en état de tenir en face d'eux.

En effet, une attaque bien conduite aurait peut-être pu anéantir les Macédoniens; les éléphants, protégés par chaque détachement d'infanterie comme des machines de guerre le seraient par des archers avancés, auraient pu se porter contre la ligne ennemie, chasser la cavalerie loin du champ de bataille et écraser la phalange, tandis que la cavalerie indienne, avec les chariots de guerre, pouvait poursuivre les fuyards et leur couper la retraite en les empêchant de traverser le fleuve; la ligne de bataille elle-même, extraordinairement développée et dépassant de beaucoup l'ennemi, pouvait avoir un grand effet : si les chariots et les cavaliers placés aux deux ailes s'avançaient en même temps que les éléphants, il leur suffirait de faire un demi-tour pour prendre l'ennemi en flanc. Dans tous les cas, Porus, à peine arrivé en face de l'ennemi, devait prendre l'initiative, pour ne pas laisser à celui-ci l'avantage de l'offensive et spécialement le choix du point sur lequel devait commencer le combat. Il hésita; Alexandre s'avança contre lui le premier et mit tout en œuvre de son côté,

1) La mention expresse de ces distances dans Arrien (un πλέθρον. V, 15, 5) doit naturellement prévaloir contre Q. Curce, Diodore et Polyænos, qui parlent de cinquante pieds d'écartement. Q. Curce décrit l'équipage des chars de guerre; je ne sais si sa description est bien conforme à la réalité.

employant la prudence et la hardiesse qui, seules, pouvaient contrebalancer la supériorité numérique de son ennemi.

C'est à peine si sa petite armée égalait, sous le rapport de l'étendue qu'elle occupait, le quart de la ligne de bataille ennemie, avec ses éléphants et les chars de guerre qui terminaient ses ailes. Comme dans ses précédentes batailles, il devait encore ici s'avancer en ligne oblique et se jeter sur un seul point en y employant toute sa force. Il pouvait, et, avec des troupes commme les siennes, il devait même s'élancer par pelotons détachés, pour ainsi dire, sur les masses lourdes et maladroites de l'ennemi, puis attendre, comme résultat du progrès victorieux de chaque détachement de troupes, qu'ils se réunissent au moment et sur le point convenable. Comme la supériorité des Indiens consistait dans les éléphants, le coup décisif devait les éviter; il devait être porté contre le point le plus faible de la ligne ennemie et, pour réussir complètement, être porté par la division de l'armée dont la supériorité était indubitable. Alexandre avait cinq mille hommes de cavalerie, tandis que l'ennemi n'en avait à l'extrémité de chaque aile que deux mille environ, formant deux groupes trop éloignés l'un de l'autre pour se soutenir mutuellement en temps convenable, et qui ne pouvaient trouver qu'une protection douteuse dans les cent cinquante chars placés près d'eux. En partie pour suivre les usages militaires des Macédoniens, en partie par désir d'attaquer aussi près du fleuve que possible, afin de ne pas être tout à fait séparé du corps de Cratère qui était placé sur l'autre rive, le roi avait désigné l'aile droite pour ouvrir le combat. Dès qu'il aperçut de loin la ligne indienne rangée en bataille, il donna l'ordre à ses cavaliers de faire halte, jusqu'à ce que les différentes chiliarchies des fantassins les eussent rejoints. Ceux-ci, pleins du désir de se mesurer avec l'ennemi, arrivaient au pas de course; afin de leur laisser reprendre haleine et de tenir l'ennemi éloigné jusqu'à ce qu'ils se fussent mis en ordre, les cavaliers durent occuper l'ennemi en s'avançant çà et là. Enfin la ligne d'infanterie était formée : à droite se trouvait la garde noble de Séleucos, ensuite l'*agéma* et les autres chiliarchies sous Antigone, en tout environ six mille hypaspistes ; à leur gau-

che, l'infanterie légère commandée par Tauron. Les fantassins reçurent l'ordre de ne pas prendre part à l'action avant d'avoir vu l'aile gauche de l'ennemi culbutée par la charge des cavaliers, et de plus son infanterie, qui formait la seconde ligne, mise en désordre.

Déjà les cavaliers avec lesquels le roi pensait attaquer, les hipparchies d'Héphestion et de Perdiccas, ainsi que les archers dahes, formant environ trois mille hommes, s'avançaient rapidement en obliquant à droite, tandis que Cœnos, avec l'*agéma* et l'hipparchie de Démétrios, descendait plus sur la droite, avec ordre de se jeter sur les derrières des cavaliers ennemis qu'ils avaient en face d'eux, dès qu'ils les verraient se diriger à droite pour aller porter secours à ceux que le premier choc aurait ébranlés [1].

Dès qu'Alexandre fut arrivé à portée de trait de la ligne des cavaliers ennemis, il lança en avant les mille Dahes, pour jeter le désordre parmi les cavaliers indiens au moyen d'une grêle de traits et par l'impétuosité de leurs chevaux sauvages. Il s'avança lui-même encore plus à droite, vers le flanc des cavaliers indiens [2], afin de se précipiter sur eux avant qu'ils eussent le temps de se remettre en ligne et de lui faire face, et pendant qu'ils seraient encore dans le trouble et le désordre que leur aurait causé l'attaque des Dahes. L'ennemi, apercevant l'imminence de ce danger, se hâta de réunir sa cavalerie et de l'opposer au choc de ses adversaires [3]. Mais aussitôt

[1]) Κοῖνον δὲ πέμπει ὡς ἐπὶ τὸ δέξιον etc. (Arrian., V, 16, 3), ce qui veut dire, comme l'expliquent très bien Köchly et Rüstow (p. 302), l'aile droite d'Alexandre (cf. Arrian., V, 17, 1). Plutarque (*Alex.*, 60) tire d'une lettre d'Alexandre une conclusion tout opposée : αὐτὸς μὲν ἐνσεῖσαι κατὰ θάτερον κέρας, Κοῖνον δὲ τῷ δεξίῳ προσϐαλεῖν κελεῦσαι. Les instructions d'Alexandre à Cœnos dans Q. Curce (VIII, 14, 15) sont conformes à ce système : *cum ego... in lævum cornu inpetum fecero...ipse dextrum move et turbatis signum infer :* il est vrai que Q. Curce ajoute ensuite : *Cœnus ingenti vi in lævam invehitur* (VIII, 14, 17).

[2]) Il n'est plus question dans Arrien des chariots de guerre qui forment l'extrémité de l'aile gauche des Indiens.

[3]) οἱ Ἰνδοὶ τοὺς ἱππέας πάντοθεν ξυναλίσαντες παρίππευον Ἀλεξάνδρῳ ἀντιπαρεξάγοντες τῇ ἐλάσει (Arrian., V, 17, 1). Il entend par là sans doute uniquement les cavaliers de l'aile gauche, car ceux de la droite étaient trop loin pour pouvoir arriver si vite.

Cœnos s'élança pour tomber sur les derrières des cavaliers qu'il avait en face de lui, au moment où ils faisaient conversion à droite. Complètement surpris par ce second danger et troublés dans leurs mouvements, les Indiens cherchèrent à faire face aux deux troupes de cavaliers qui les menaçaient à la fois, et à former un double front. Alexandre saisit le moment où s'opérait cette transformation pour donner la charge, de sorte qu'il fut impossible aux ennemis d'attendre son choc; ils s'enfuirent de leur position pour aller chercher un abri derrière la forte ligne des éléphants. Porus fit alors tourner une partie des animaux et les fit avancer contre la cavalerie ennemie; les chevaux macédoniens ne purent supporter leurs cris rauques; ils tournèrent bride épouvantés. En même temps, la phalange des hypaspistes accourait au pas de charge; les autres éléphants de la ligne s'avancèrent contre eux : un combat effrayant commença; les animaux rompaient et écrasaient les rangs les plus compactes, les abattaient avec leur trompe en poussant des hurlements et les transperçaient avec leurs défenses; chaque blessure qu'ils recevaient augmentait leur fureur. Les Macédoniens ne cédaient pas; quand leurs rangs étaient rompus, ils luttaient contre les gigantesques animaux, comme dans un combat singulier, mais sans arriver à un autre résultat que celui de ne pas être exterminés ou chassés du champ de bataille. Les cavaliers indiens avaient repris courage en voyant s'avancer les éléphants : s'étant ralliés et reformés promptement, ils s'avancèrent à l'attaque contre les cavaliers macédoniens, mais ceux-ci, qui leur étaient de beaucoup supérieurs en force physique et en expérience, les culbutèrent pour la seconde fois, de sorte qu'ils se réfugièrent de nouveau derrière les éléphants. Déjà, par suite de la marche du combat, Cœnos s'était aussi réuni avec les hipparchies du roi, de sorte que la cavalerie macédonienne tout entière pouvait maintenant s'avancer en masse compacte. Elle se jeta de toute sa force contre l'infanterie indienne, et celle-ci, incapable de résister et poursuivie de près par l'ennemi, qui lui fit éprouver de grandes pertes, s'enfuit à la hâte et en désordre vers l'endroit où combattaient les gigantesques animaux. Ainsi des milliers de soldats se

pressaient sur l'horrible champ de bataille des éléphants; déjà amis et ennemis se trouvaient confondus dans une mêlée épaisse et sanglante; les animaux, privés pour la plupart de leurs conducteurs, effrayés et surexcités par les cris sauvages des combattants, rendus furieux par leurs blessures, abattaient et écrasaient tout ce qui était près d'eux, amis et ennemis. Les Macédoniens avaient toute l'étendue de la vaste plaine pour se mouvoir librement en face des éléphants; quand ceux-ci s'avançaient, ils se repliaient; dès que les éléphants se retournaient, ils les poursuivaient et les accablaient de traits, tandis que les Indiens, qui devaient se mouvoir au milieu d'eux, ne pouvaient ni se cacher ni s'enfuir. Enfin Porus, qui du haut de son éléphant dirigeait le combat, réunit, dit-on, vingt de ces animaux qui étaient encore sains et saufs, pour décider le sort de cette sanglante bataille en chargeant avec eux. On raconte qu'Alexandre leur opposa ses archers, ses Agrianes et ses acontistes qui, déjà habitués comme ils l'étaient à les éviter, lançaient de loin leurs traits contre eux et contre leurs conducteurs dès qu'on poussait sur eux ces animaux déjà effrayés, ou bien encore s'approchaient doucement et avec circonspection pour leur couper les jarrets avec leurs haches. Déjà beaucoup de ces animaux avaient roulé expirants sur le champ de bataille couvert de morts et de mourants; d'autres, agités par une fureur impuissante et soufflant avec force, s'avançaient encore une fois en chancelant contre les phalanges, qui maintenant serraient leurs rangs et ne les craignaient plus.

Pendant ce temps, Alexandre avait réuni sa cavalerie au delà du champ de bataille, tandis qu'en deçà les hypaspistes se formaient, bouclier contre bouclier. Le roi donna alors le signal d'une charge générale contre l'ennemi cerné de toutes parts et dont cette double attaque devait écraser la masse disloquée. Alors toute résistance cessa ; échappa qui put à l'affreuse boucherie, les uns dans l'intérieur des terres, les autres dans les marais du fleuve ou dans le camp. Déjà, d'après les ordres qu'ils avaient reçus, Cratère ainsi que les autres stratèges qui se tenaient sur la rive opposée avaient traversé le fleuve et gravi la berge sans rencontrer de résistance ; ils arrivaient

à temps pour épargner la poursuite aux troupes fatiguées par un combat qui avait duré huit heures.

Vingt mille Indiens environ avaient été tués ; parmi eux se trouvaient deux fils de Porus, le prince Spitacès, ainsi que tous les chefs de l'infanterie et de la cavalerie, tous les conducteurs de chars et d'éléphants ; trois mille chevaux et plus de cent éléphants gisaient sans vie sur le champ de bataille ; quatre-vingts de ces gigantesques animaux environ tombèrent entre les mains du vainqueur [1]. Le roi Porus, lorsqu'il avait vu ses forces brisées, ses éléphants domptés, son armée cernée et dans un désordre complet, avait cherché la mort en combattant ; longtemps son armure dorée et la prudence du fidèle animal qui le portait le protégèrent ; enfin un trait l'atteignit à l'épaule droite. Incapable de continuer le combat et

[1]) Le nombre des morts, du côté des Macédoniens, monte à peu près, suivant Arrien (V, 18, 2), à 80 fantassins et 230 cavaliers, à savoir 20 cavaliers macédoniens, 10 dahes et 200 autres. A coup sûr, ces chiffres ne sont pas trop faibles, si l'on admet que cette mêlée tumultueuse a produit environ dix fois autant d'« écrasés », c'est-à-dire, quelque chose commé 3 à 4,000 morts et blessés sur les 10 à 12,000 hommes qui ont pris part au combat. Les descriptions de la bataille dans Diodore, Q. Curce et Polyænos, proviennent d'une source commune, comme on s'en aperçoit à la comparaison de la ligne indienne avec une enceinte garnie de tours, et c'est une source d'où il ne faut jamais attendre d'éclaircissements sérieux sur les questions militaires. Le récit d'Arrien n'en est que plus précieux : seulement, il ne faut pas s'étonner si, comme tous les auteurs anciens compétents en matière de stratégie, il ne mentionne que les mouvements décisifs, et si, même dans ces limites, il se montre peut-être trop avare de renseignements ; il ne dit rien des deux phalanges qui sont restées à l'endroit où on a passé le fleuve pour couvrir sa rive droite et la route venant de Kaschmir ; ce n'est qu'en consultant sa liste des pertes, où, après les hétæres à pied et à cheval et les Dahes, il est encore question de τῶν τε ἄλλων ἱππέων ὡς διακόσιοι, qu'on s'aperçoit que les cavaliers bactriens, sogdianiens et scythes (V, 12, 2) ont aussi passé le fleuve et pris part à la bataille : ce ne pouvait pas être des soldats du corps de Cratère, sans quoi il y aurait eu aussi des morts dans son hipparchie. C'est avec une parfaite sûreté de main qu'Arrien trace la marche de la bataille elle-même. Alexandre savait qu'il pouvait se fier à ses hypaspistes ; l'énergie morale de ce corps a permis à Alexandre de faire ici comme à Gaugamèle, de tout risquer pour tout gagner : il fallait la discipline des troupes macédoniennes pour qu'elles aient pu, au plus fort de la mêlée, se grouper tout à coup en phalange : et c'est uniquement cette manœuvre exécutée avec la dernière précision, sans que les Indiens pussent en faire de leur côté une semblable, qui a décidé le gain de la bataille de l'Hydaspe.

craignant de tomber vivant dans les mains de l'ennemi, il détourna sa monture pour s'éloigner de la mêlée. Alexandre n'avait pas quitté des yeux la haute stature du vieux roi indien sur son éléphant caparaçonné, partout donnant des ordres et excitant les combattants, souvent au plus fort de la mêlée. Plein d'admiration pour la bravoure du prince, Alexandre le suivit à la hâte pour lui sauver la vie [1]; mais son vieux cheval de bataille, son fidèle Bucéphale tomba sous lui, épuisé par la chaleur de la journée. Alors il envoya le prince de Taxila sur les traces du fugitif; mais, lorsque celui-ci aperçut son vieil ennemi, il retourna son éléphant et lança son javelot de toute la vigueur de son bras contre le prince, qui ne dut son salut qu'à l'agilité de son cheval. Alexandre envoya d'autres Indiens, et parmi eux le prince Méroès, qui jadis avait été lié d'amitié avec le roi Porus. Celui-ci, épuisé par la perte de son sang et tourmenté par une soif ardente, l'écouta avec résignation ; alors son éléphant s'agenouilla et le posa doucement à terre avec sa trompe. Porus but et se reposa un peu; puis il demanda au prince Méroès de le conduire vers Alexandre. Lorsque le roi le vit venir, il alla vivement à lui, accompagné de quelques-uns de ses fidèles; il admira la beauté du vieux prince et la noble fierté avec laquelle, bien que vaincu, il venait à sa rencontre. Après l'avoir d'abord salué, Alexandre lui demanda, dit-on, comment il désirait se voir traiter. « En roi », répondit Porus; et l'on rapporte qu'Alexandre reprit : « C'est bien ainsi que, de mon côté, je veux agir ; pour vous, vous n'avez qu'à demander ce que vous désirerez ». Porus répliqua que « tout était compris dans ce seul mot [2] ».

1) Ceci n'est pas rapporté par Arrien, mais par Q. Curce (VIII, 14, 33).

2) La chronologie de la bataille exige encore une explication. Le témoignage exprès d'Arrien la place dans le mois Munychion de l'archontat d'Hégémon à Athènes (Ol. CXIII, 2), archontat qui, d'après les tables d'Ideler, va du 28 juin 327 au 16 juillet 326. La bataille a donc eu lieu entre le 19 avril et le 19 mai 326. On allègue contre cette date un passage où le même Arrien (V, 9, 6) dit qu'Alexandre se trouvait sur l'Hydaspe à l'époque de l'année ᾗ μετὰ τροπὰς μάλιστα ἐν θέρει τρέπεται ὁ ἥλιος : on en a conclu que la bataille avait été livrée après le solstice et qu'il faut lire dans Arrien, au lieu de Munychion, le mois Métagitnion de l'archontat d'Hégémon, mois qui correspondrait au mois d'août 327, c'est-à-dire à une époque où Alexandre se

Alexandre se comporta royalement envers le vaincu; sa générosité était la meilleure politique. Le but de la campagne de l'Inde n'était pas de s'emparer de la domination immédiate sur ce pays. Alexandre ne pouvait pas avoir la prétention d'incorporer tout d'un coup à un royaume macédonien-perse des peuples dont la civilisation développée et originale lui était d'autant plus étrangère qu'il s'avançait plus loin. Être maître de tout le pays jusqu'à l'Indus, acquérir une prépondérance politique décisive au-delà de ce fleuve et y assurer à la vie hellénique une telle influence qu'avec le temps une réunion même immédiate de l'Inde avec le reste de l'Asie devînt possible, tels étaient, paraît-il, les desseins qui avaient dirigé la politique d'Alexandre dans l'Inde ; ce n'était pas les peuples, mais bien les princes qui devaient dépendre de lui. La position que Porus avait occupée jusqu'alors dans le bassin de l'Indus pouvait servir de mesure pour la politique d'Alexandre. Il était visible que, jusqu'ici, Porus avait eu ou avait cherché la prépondérance dans la région des Cinq-Fleuves et que c'était précisément ce qui avait excité la jalousie du prince de Taxila. Il est vrai que son royaume immédiat ne comprenait que les plaines très cultivées entre l'Hydaspe et l'Acésine, mais son cousin Spitacès, à l'ouest de l'Hydaspe, et Porus son petit-neveu, à l'est de l'Acésine, dans la Gandaritide[1], tenaient vraisemblablement de lui leur puissance; de telle sorte que le territoire soumis à son influence politique s'étendait à l'est jusqu'à l'Hyarotès, qui formait fron-

trouvait encore dans le bassin du Choaspe. On n'a pas réfléchi à deux choses, d'abord, que l'« à peu près » dont Arrien se sert engage d'autant moins que, s'il parle du solstice, c'est uniquement pour faire remarquer qu'on était à la saison des pluies du tropique et des grandes inondations; et d'autre part, que Néarque, dont le témoignage a été recueilli par Strabon (XV, p. 691), affirme qu'à l'époque du solstice on était déjà campé sur les bords de l'Acésine. Il y a tout autant d'inconvénients à admettre le système de GROTE, qui propose d'adopter le mois Métagitnion de l'archontat suivant, celui de Chrémès, et de reporter la date de la bataille au mois d'août 326. Cette erreur en a occasionné une foule d'autres dans la chronologie de 327 à 323.

[1]) Sur la profusion avec laquelle est répandu ce nom de Gandari, voy. WILSON, dans les additions à l'*History of Cashmere* (*Asiat. Researches*, XV, p. 105). Cf. LASSEN, II², p. 155.

tière du côté des peuples indiens libres. Il y a plus ; de concert avec Abisarès, il avait osé étendre la main sur leur pays, et, si ses efforts avaient échoué contre la bravoure de ces tribus, il lui était cependant resté une prépondérance incontestée dans les contrées de l'Indus. Alexandre avait déjà augmenté considérablement la puissance de Taxile ; il ne pouvait laisser tout reposer sur la fidélité d'un seul prince, car soumettre toute la région des Cinq-Fleuves au sceptre de ce prince allié eût été le meilleur moyen de le dégoûter de la dépendance d'Alexandre et lui mettre entre les mains la possibilité de s'y soustraire, d'autant plus que la vieille inimitié de Taxile contre Porus lui aurait fait trouver facilement des alliances parmi ces tribus libres. Alexandre ne pouvait fonder son influence dans l'Inde sur une base plus solide que sur la jalousie de ces deux princes. A ces considérations s'en ajoutait une autre : s'il reconnaissait Porus comme prince, il acquérait par là même le droit d'attaquer les peuples de l'est, comme étant ennemis de son nouvel allié, et de fonder l'extension de son influence dans ces régions sur leur assujettissement. Il devait agrandir la puissance de Porus de telle sorte qu'elle pût contrebalancer celle du prince de Taxila ; il devait même lui confier une puissance plus grande et aller jusqu'à lui donner la domination sur ceux qui avaient été jusqu'ici ses adversaires, puisque dorénavant c'était uniquement dans la faveur du roi de Macédoine que Porus pouvait trouver son droit et son recours contre eux, aussi bien que contre Taxile.

Tels furent à peu près les motifs qui déterminèrent Alexandre, après sa victoire sur l'Hydaspe, non seulement à confirmer Porus dans sa puissance, mais encore à augmenter celle-ci d'une façon considérable [1]. Il se contenta de fonder des villes grecques sur les deux points les plus importants pour la traversée de l'Hydaspe ; l'une, qu'il nomma Bucéphale, était située à l'endroit où la route de Kaschmir descend vers le fleuve, c'est-à-dire au point par lequel les Macédoniens

[1]) Suivant Plutarque (*Alex.*, 60), Porus fut obligé d'accepter le titre de satrape : le silence d'Arrien et le système de rattachement adopté, système dont nous avons une idée assez nette, permettent de douter de l'exactitude de cette assertion.

avaient pénétré dans le royaume de Porus ; l'autre, nommée Nicæa [1], fut bâtie à environ deux milles plus loin en aval, sur le champ de bataille même. Alexandre laissa son armée se reposer trente jours dans cette belle et riche contrée; les solennités en l'honneur de ceux qui étaient tombés dans le combat, les sacrifices d'actions de grâces, accompagnés de joûtes de toutes sortes, le premier établissement des deux nouvelles villes, suffirent pleinement à remplir ce laps de temps.

Le roi s'occupa lui-même des dispositions multiples qui devaient assurer les effets de sa victoire. Il importait avant tout de régler les relations politiques avec le prince Abisarès, qui, malgré les traités jurés, avait eu l'intention de prendre part au combat contre Alexandre. Vers ce même temps, Sisicottos, commandant d'Aornos, fit parvenir la nouvelle que les Assacéniens avaient massacré le prince nommé par Alexandre et s'étaient révoltés. Les relations précédentes de ces peuples avec Abisarès et la félonie manifeste de ce prince ne rendaient que trop vraisemblable qu'il avait été pour quelque chose dans cette dangereuse agitation. Les satrapes Tyriaspe, sur le Paropamisos, et Philippe, dans la satrapie de l'Inde, reçurent l'ordre de s'avancer avec leurs armées pour réduire les rebelles. Vers le même temps arriva une ambassade du prince Porus de Gandaritide, du « lâche Porus », comme l'appelaient les Grecs, qui semblait vouloir se faire un mérite de ne pas avoir soutenu contre Alexandre le prince, son parent et son protecteur, et qui croyait l'occasion favorable pour se débarrasser de ses obligations envers son vieux parent en se soumettant à Alexandre. Quel ne dut pas être l'étonnement des ambassadeurs quand ils virent ce même prince, qu'ils s'étaient attendus à trouver dans les liens et les chaînes aux pieds de son vainqueur, entouré des plus grands honneurs et assis aux côtés d'Alexandre, dans la possession complète de son royaume ! Ce ne dut pas être une

[1]) D'après Strabon (XV, p. 698), Q. Curce (IX, 1, 6) et Diodore (XVII, 89), ces villes se trouvaient des deux côtés du fleuve. Arrien (*Peripl.*, p. 25 ed. Hudson) et le scholiaste d'Aristophane (*Nub.* 23) appellent Alexandrie la ville de Bucéphale.

réponse bien favorable que le roi magnanime les chargea de porter à leur maître. Les hommages que les ambassades des tribus libres voisines apportèrent en même temps que de riches présents furent reçus d'une manière plus amicale; ces tribus se soumirent volontiers à un roi sous la puissance duquel le plus puissant prince de la région des Cinq-Fleuves avait dû plier.

Il était d'autant plus nécessaire de soumettre par la force des armes celles qui hésitaient encore. De plus, Abisarès, malgré sa défection manifeste et comptant peut-être sur la position de sa principauté, que des hauteurs protégeaient, n'avait envoyé aucun présent et même n'avait rien fait pour se disculper auprès d'Alexandre. Une expédition dans la région des montagnes devait tout à la fois soumettre les tribus montagnardes et rappeler au prince félon et son devoir et le péril où il se trouvait. Après un repos de trente jours, Alexandre quitta la rive de l'Hydaspe, laissant derrière lui Cratère et la plus grande partie de l'armée pour achever la construction des deux villes. Accompagné des princes Taxile et Porus, avec la moitié de la cavalerie macédonienne, l'élite de chaque division de l'infanterie, la plus grande partie des troupes légères, auxquelles Phratapherne, le satrape de Parthie et d'Hyrcanie, venait d'adjoindre les Thraces qu'on lui avait laissés, Alexandre se dirigea vers le nord-est contre les Glauses ou Glaucanices, comme les appelaient les Grecs, qui habitaient les contreforts boisés au haut de la plaine. C'était un mouvement qui ouvrait en même temps à travers les montagnes la route de Kaschmir. Alors enfin, Abisarès se hâta par un prompt revirement de mériter le pardon du roi ; par une ambassade à la tête de laquelle était son frère, il se soumit, lui et son pays, à la merci du roi, et témoigna de sa soumission par le don de quarante éléphants. Alexandre se défiait de ces belles paroles ; il donna l'ordre qu'Abisarès parût aussitôt devant lui en personne, ajoutant qu'autrement il irait lui-même le trouver à la tête d'une armée macédonienne[1]. Puis il conti-

[1]) On ne voit pas bien si les παρ' Ἀλεξάνδρου ἐκπεμφθέντες πρέσβεις πρὸς Ἀβισάρην mentionnés par Arrien (V, 29, 4) ont été envoyés au prince à ce moment ou seulement plus tard.

nua à gravir les montagnes. Les Glauses se soumirent ; leur populeuse contrée fut placée sous l'autorité de Porus[1] : ce territoire comptait trente-sept villes, dont aucune n'avait moins de cinq mille habitants et dont plusieurs en avaient plus de dix mille, et de plus un grand nombre de bourgs et de villages. Les forêts de ces environs offraient en abondance ce qu'Alexandre désirait ; il fit couper du bois en grande quantité et le fit descendre par le fleuve jusqu'à Bucéphale et à Nicæa. C'est là que, sous les yeux de Cratère, devait être construite la grande flotte d'eau douce sur laquelle le roi avait l'intension de descendre vers l'Indus et la mer, lorsqu'il aurait assujetti l'Inde[2].

L'armée s'avança en descendant à l'est vers l'Acésine[3]. Alexandre avait reçu la nouvelle que le prince Porus de Gandaritide[4], inquiet à cause des rapports qui s'étaient établis entre Alexandre et son grand-oncle, et jugeant impossible

1) Arrian., V, 20, 6. Le pays des Glauses est dans la direction indiquée par Lassen (*Pentap.*, p. 26) : on le traverse en passant par le défilé de Bember.

2) Strab., XV, p. 698. Diodor., XVII, 89. Sur l'excellent bois que fournit la région pour les constructions navales, voy. Burnes et le rapport de Gerard (dans l'*Asiatic Journal*, déc. 1832, p. 364) : ce sont principalement des cèdres, comme le dit Diodore (*ibid.*).

3) Alexandre, trouvant que le nom indigène de ce fleuve (*Kshandrabhaga*) devenait en grec Sandrophagos, c'est-à-dire quelque chose comme « le mangeur d'hommes » ou même le « mangeur d'Alexandre », lui donna, pour éviter le mauvais présage, le nom de « guérisseur ('Ακεσίνης). » Cf. A. W. von Schlegel, *Ind. Bibl.*, II, 297. L'endroit où il le franchit, d'après la description que fait Ptolémée de ses rives abruptes et des roches qui encombrent son lit, ne peut pas se trouver sur la grande route d'Attok à Lahore, route que du reste Alexandre n'a pas suivie, et par conséquent pas à Vouzirabad : la largeur du courant et l'abondance de ses eaux fait supposer que l'armée l'a traversé non pas assez haut dans les montagnes, mais vers l'endroit où il en sort, c'est-à-dire sur la route de Bember à Youmboo. Strabon (XV, p. 691) dit en termes assez clairs que, de l'Indus à l'Hydaspe, Alexandre a suivi la direction du sud, et une fois là, la direction de l'est, toujours plutôt dans des contrées montagneuses qu'en plaine. D'après Strabon, c'est à l'époque du solstice qu'Alexandre campa sur l'Acésine, par conséquent à la fin de juin.

4) Diodore (XVII, 91) dit que ce Porus s'était enfui de son royaume dans la Gandiritide : il se met ainsi ouvertement en contradiction avec Strabon (XV, p. 699), à moins qu'on n'introduise dans le texte de Diodore la leçon Γαγγαριδῶν.

qu'on lui pardonnât le vil motif de sa soumission, avait réuni autant d'hommes armés et autant de trésors qu'il avait pu et s'était enfui du côté du Gange. Arrivé sur le bord du large fleuve de l'Acésine, Alexandre renvoya dans son pays le roi Porus, avec mission de lever des troupes et de les lui amener avec tous les éléphants qui étaient encore propres à combattre après la bataille sur l'Hydaspe. Alexandre lui-même, avec son armée, traversa le fleuve qui était très grossi ; il roulait ses vagues dans un lit large de près de trois quarts de lieue[1] et rendu périlleux par des écueils et des pointes de rochers, aussi ce fleuve rapide et parsemé de nombreux tournants fut-il funeste à beaucoup de ceux qui le traversaient sur des canots ; ceux qui le passèrent sur des peaux de tentes furent plus heureux. Cœnos resta ici en arrière, sur la rive gauche du fleuve, avec sa phalange, pour veiller au passage des divisions qui s'avançaient derrière Alexandre et pour tirer des pays de Porus et de Taxile tout ce qui était nécessaire pour l'entretien de la grande armée. Alexandre lui-même parcourut rapidement la partie septentrionale de la Gandaritide sans rencontrer de résistance, en continuant de se diriger vers l'est ; il espérait pouvoir encore rejoindre le traître Porus ; il laissa dans les places les plus importantes des garnisons qui devaient attendre les corps de Cratère et de Cœnos. Étant arrivé à l'Hyarotès, qui formait la frontière orientale de la Gandaritide, il détacha vers le sud Héphestion avec deux phalanges, son hipparchie, celle de Démétrios et la moitié des archers, avec mission de parcourir dans toute son étendue le territoire du prince fugitif, de soumettre les quelques tribus franches qui habitaient entre l'Hyarotès et l'Acésine, de fonder une ville sur la rive gauche de l'Acésine, sur la grande route, et de remettre toute la contrée au fidèle Porus. Puis Alexandre lui-même, avec le gros de l'armée, traversa le fleuve, qui offrait alors moins de difficultés, et entra sur le territoire des tribus qu'on appelait les Indiens libres.

C'est un phénomène remarquable et dû à la configuration

[1]) Macartney a trouvé au courant, à Vouzirabad et vers la fin de juillet, une largeur de 4,000 pas (Elphinstone, II, p. 554).

particulière du Pandjab que, dans tous les siècles, tantôt sous un nom, tantôt sous un autre, il s'y est toujours formé et maintenu des États républicains, bien que cette forme de gouvernement soit le contre-pied du despotisme implanté dans les autres régions de l'Asie et un objet d'horreur pour les vrais croyants de la vallée du Gange ; aussi les fidèles donnent-ils aux Pandjanadas le nom méprisant d'Arattas, de peuples « sans roi »; les princes eux-mêmes, si ces peuples en ont, ne sont de race ni antique, ni sacrée ; ils ne possèdent pas de droits anciens; ce sont des usurpateurs. Il semble presque que la dignité princière de Porus elle-même ait eu ce caractère[1] ; mais sa tentative de courber tous les Indiens sans roi sous sa domination avait échoué contre les tribus guerrières et puissantes de l'autre côté de l'Hyarotès ; il fallait les armes européennes pour les subjuguer. Il n'y en eut qu'un petit nombre qui se soumirent sans tenter la lutte ; la plupart attendirent l'ennemi les armes à la main ; parmi ceux-ci se trouvaient les Cathéens ou Cathares, qui avaient la réputation d'être la tribu la plus guerrière du pays et qui non seulement étaient eux-mêmes parfaitement préparés pour la guerre, mais avaient encore appelé aux armes les tribus libres voisines et se les étaient adjointes[2].

A la nouvelle de leurs préparatifs, Alexandre s'avança rapidement à l'est, à travers le territoire des Adræstes[3], qui se

[1]) Helladius (*Chrestom.*, ap. Phot. 530 a 35) dit que le père de Porus était un barbier : Diodore et Q. Curce en disent autant du roi des Prasiens, Xandramès. D'après le Pseudo-Plutarque (*De fluv.*, 1), Porus est originaire de Gegasios. On trouve maintenant tous ces détails rassemblés dans Lassen. Duncker (III[4], p. 306) après Lassen (I[2], XX, n° 4. II[2], p. 161) identifie Gegasios à Yayati.

[2]) Sur les noms et demeures des Khattia et leur ville Çakala, on trouve aujourd'hui des renseignements plus précis dans Lassen (II, p. 158. I[2], p. 801). Cunningham (*Geogr.*, I, p. 179) met Sangala bien plus au sud, et cela, à mon sens, sans raison valable; car l'étang (λίμνη οὐ μακρὰν τοῦ τείχους. Arrian., V, 23, 4) et la colline qui en marquent pour lui l'emplacement (*Geogr.*, I, p. 179) se retrouvent tout aussi bien à l'endroit où il croit reconnaître Pimprama.

[3]) Ils s'appellent Adræstes ou Adrestes dans Diodore, Justin et Orose : d'après Arrien, Pimprama est leur capitale ; Lassen suppose que leur nom doit être rapproché de l'hindou Arashtra, en prâcrit Aratta ; peut-être vaudrait-il mieux, à la place des Attacanes qu'Arrien signale aux sources du

soumirent volontairement. Le troisième jour, il était près de Sangala, capitale des Cathéens. Cette ville, d'un périmètre considérable, était entourée de fortes murailles; d'un côté un lac la protégeait ; de l'autre, à quelque distance des portes, s'élevait une montagne qui commandait la plaine. Les Cathéens, avec leurs alliés, avaient occupé cette montagne aussi fortement que possible; ils l'avaient entourée de leurs chariots de guerre, les entrecroisant de manière à en former une triple barrière, et ils étaient eux-mêmes campés au milieu de ce puissant retranchement de voitures ; inattaquables eux-mêmes, ils pouvaient s'opposer rapidement et avec des forces considérables à chaque mouvement de l'ennemi. Alexandre reconnut ce que cette position avait de menaçant ; elle répondait parfaitement à la renommée de hardiesse et d'habileté guerrière que possédait ce peuple ; mais, plus il avait à craindre des attaques imprévues et les coups de main hardis qu'ils pouvaient tenter, plus il pensa qu'il fallait porter promptement un coup décisif.

Il envoya immédiatement en avant les archers à cheval pour tourner autour des ennemis en leur lançant des traits, afin de les empêcher de faire une sortie contre les troupes avant qu'elles ne fussent rangées en bataille. Pendant ce temps, l'*agéma* de la cavalerie, l'hipparchie de Clitos, les hypaspistes, les Agrianes, s'avançaient à l'aile droite; les phalanges et l'hipparchie de Perdiccas formaient l'aile gauche, qui était sous la conduite de cet officier; les archers furent partagés entre les deux ailes. Pendant la marche, l'arrière-garde rejoignit l'armée, et les cavaliers qui la formaient se partagèrent entre les deux ailes, tandis que l'infanterie servit à rendre la phalange plus compacte. Aussitôt Alexandre commença l'attaque ; il avait remarqué que, du côté gauche de l'ennemi, la rangée de chariots était moins épaisse et le terrain plus libre, et il espérait, par une attaque vigoureuse de la cavalerie contre ce point faible, porter l'ennemi à faire une sortie, ce qui aurait fait

Neudros, entre l'Acésine et l'Hyarotès, lire Arratacanes, ce qui permettrait de placer de ce côté la Saccala, ville des Arattes, du Mahabhârata. Cf. Wilson, *Asiatic Researches*, XV, p. 107.

ouvrir la barrière de voitures. Il s'élança, à la tête de ses deux hipparchies, contre cet endroit : l'enceinte de chariots resta fermée ; une grêle de javelots et de traits accueillit la cavalerie macédonienne, qui naturellement n'était pas l'arme propre à forcer un retranchement formé par des chariots et à le prendre d'assaut. Alors Alexandre sauta de cheval, se mit à la tête de l'infanterie qui précisément s'approchait et la conduisit à l'attaque. Les Indiens furent culbutés sans grande peine et se retirèrent dans la seconde enceinte de chariots, où, resserrés dans un plus petit espace et plus nombreux pour défendre chaque point du périmètre, ils pouvaient combattre avec plus de succès. Les difficultés de l'attaque étaient redoublées pour les Macédoniens, car ils devaient d'abord écarter, en les entassant les uns sur les autres, les chariots et les débris de la première enceinte déjà forcée, puis s'introduire par l'ouverture ainsi pratiquée, division par division. Un combat meurtrier commença, et le courage des Macédoniens, aux prises avec des ennemis habiles dans l'art militaire et combattant avec le dernier acharnement, fut mis à une rude épreuve. Lorsqu'enfin la trouée eut été faite dans cette seconde ligne de voitures, les Cathéens désespérèrent de pouvoir se défendre encore derrière leur troisième enceinte contre un ennemi aussi redoutable, de sorte que, prenant la fuite en toute hâte, ils allèrent se réfugier à l'abri des murailles de la ville.

Le même jour, Alexandre investit la ville avec son infanterie, sauf un côté qui était baigné par un lac d'ailleurs peu profond. Il fit entourer la pièce d'eau par ses cavaliers, car il pensait que les Cathéens, effrayés par le résultat de la journée, essaieraient de s'enfuir de leur ville à la faveur de la tranquillité de la nuit et choisiraient la voie du lac pour s'échapper. Il ne s'était pas trompé dans ses conjectures. Vers l'heure de la seconde veille, les postes de cavaliers remarquèrent, de l'autre côté du lac et près des murs de la ville, une grande multitude d'hommes; ceux-ci commencèrent à traverser l'eau à la nage, puis essayèrent de gravir la rive et de gagner le large. Ils furent pris et taillés en pièces par les cavaliers ; les autres regagnèrent la ville en poussant des cris; le reste de la nuit se passa tranquillement.

Le lendemain matin, Alexandre fit commencer les travaux de siège. A partir du bord du lac, tout autour de la ville, il fit construire un double mur jusqu'à l'autre côté du lac, qui fut lui-même entouré d'une double ligne de postes; des tortues et des béliers furent dressés contre les murs, pour manœuvrer et ouvrir des brèches. A ce moment, des transfuges de la ville apportèrent la nouvelle que les assiégés voulaient tenter une sortie la nuit suivante et qu'ils pensaient faire irruption à côté du lac, à l'endroit où le mur de circonvallation offrait une solution de continuité. Pour faire échouer le plan de l'ennemi, le roi fit occuper l'endroit où l'on pouvait à peu près sûrement attendre l'ennemi par trois chiliarchies des hypaspistes, par tous les Agrianes et par un régiment d'archers, sous les ordres du garde du corps Ptolémée, en lui ordonnant de s'opposer de toute sa force aux Barbares s'ils tentaient de faire leur sortie, et en même temps de faire sonner l'alarme afin que le reste des troupes pût s'avancer et courir au combat. Ptolémée se hâta d'aller occuper son poste et de le fortifier autant que possible; il fit approcher le plus grand nombre qu'il put des chariots qui étaient encore restés de la veille, et les fit placer en travers; il fit également amonceler en divers endroits, entre les murs et l'étang, les pieux qui n'avaient pas encore été enfoncés, afin de barrer aux ennemis fuyant dans l'obscurité les chemins qu'ils connaissaient bien. Une bonne partie de la nuit fut consacrée à ces travaux. Enfin, vers la quatrième veille, la porte de la ville qui donnait sur le lac s'ouvrit et les ennemis sortirent en masse. Aussitôt Ptolémée fit sonner l'alarme et se mit en mouvement avec ses troupes, qui se tenaient toutes prêtes. Tandis que les Indiens cherchaient encore leur route à travers les voitures et les monceaux de pieux, Ptolémée était déjà au milieu d'eux avec ses troupes, et, après un long combat sans ordre, les assiégés se virent contraints de se retirer sur la ville.

Ainsi tous les chemins par où les Indiens pouvaient fuir étaient coupés. En même temps Porus revenait; il amenait les éléphants qui étaient restés et cinq mille Indiens. Les machines destinées à l'assaut étaient prêtes; on les dressa contre la muraille, qui fut minée en plusieurs endroits et avec tant de

succès qu'en peu de temps des brèches furent ouvertes sur divers points. Les échelles furent alors appliquées et la ville prise d'assaut; un petit nombre des assiégés s'échappa, et le nombre de ceux que les Macédoniens exaspérés massacrèrent dans les rues de la ville n'en fut que plus grand; on en porte le chiffre à 17,000, ce qui n'est pas invraisemblable, car Alexandre, pour rendre possible l'assujettissement de cette tribu guerrière, avait donné l'ordre rigoureux de massacrer tout homme armé; les 70,000 prisonniers dont il est fait mention semblent avoir été constitués par le reste de la population de la ville indienne. Les Macédoniens eux-mêmes comptèrent environ cent morts et un nombre exceptionnel de blessés, c'est-à-dire douze cents, parmi lesquels se trouvèrent le garde du corps Lysimaque et un grand nombre d'autres officiers [1].

Aussitôt après la prise de la ville, Alexandre envoya le Cardien Eumène, avec trois cents cavaliers, vers les deux villes alliées avec les Cathéens, afin de les informer de la chute de Sangala et de les sommer de se rendre; si elles se soumettaient volontairement au roi, elles ne devaient pas avoir plus à redouter que tant d'autres Indiens qui commençaient à comprendre que l'amitié avec les Macédoniens était leur véritable salut. Mais les fugitifs de Sangala avaient fait les récits les plus horribles de la cruauté d'Alexandre et de la soif de sang qui animait ses soldats; personne ne crut aux paroles amicales des conquérants; les habitants des deux villes prirent la fuite en toute hâte, emportant tout ce qu'ils pouvaient de leurs biens. A cette nouvelle, Alexandre quitta promptement Sangala pour se mettre à la poursuite des fuyards, mais ils avaient trop d'avance; quelques centaines seulement, dont la fatigue avait retardé la fuite, tombèrent entre ses mains et furent massacrés. Le roi revint à Sangala; la ville fut rasée et son territoire partagé entre les tribus voisines qui s'étaient volontairement soumises. Celles-ci durent accepter dans leurs villes des garnisons que Porus fut chargé d'y conduire.

Après le châtiment de Sangala et l'effroi qu'avait répandu

[1]) ARRIAN., V, 23. 24. POLYÆN., IV, 3, 30.

de tous côtés la réputation exagérée de sauvage cruauté qu'on avait faite aux conquérants étrangers, Alexandre sut apaiser d'autant plus efficacement les esprits par sa douceur et sa générosité toutes les fois que l'occasion s'en présenta. Bientôt on n'eut plus besoin de combats; partout où il arrivait, les populations se soumettaient. Il entra alors sur le territoire du prince Sopithès[1], dont la domination s'étendait sur les premières chaînes de montagnes de l'Imaos et dans les contrées où se trouvent les gisements de sel gemme, près des sources de l'Hyphase. L'armée s'approcha de la capitale, dans laquelle on savait que Sopithès se trouvait; les portes étaient fermées, les créneaux des murailles et les tours étaient sans défenseurs. La ville était-elle abandonnée, ou bien avait-on à craindre quelque trahison? Comme on était dans l'incertitude, les portes s'ouvrirent, et le prince Sopithès, dans l'appareil varié et brillant d'un rajah indien, revêtu d'un costume de couleur claire, portant des colliers de perles et de pierres précieuses ainsi que des ornements d'or, accompagné d'une musique retentissante et d'une suite nombreuse, vint à la rencontre du roi et lui offrit un grand nombre de présents de haut prix, parmi lesquels se trouvait une meute de chiens tigrés, puis il présenta ses hommages; le roi le maintint dans sa principauté, qui fut, paraît-il, agrandie[2]. Alexandre s'avança

[1]) On a reconnu ce Sopithès, prince de Cathæa, dans le roi des Kekaya, Açvapati, le « maître des coursiers » (Weber, *Vorlesungen*, p. 147), qui figure déjà dans le Çatapa-Brahmana et ensuite dans le Ramâyana, avec ses excellents chiens, les « chiens tigres » de Diodore (XVII, 92), les *nobiles ad venandum canes* que Q. Curce (IX, 1, 24) décrit minutieusement. On possède aujourd'hui de ce prince une drachme d'argent, qui porte au droit la tête casquée de Séleucos I[er], et sur le revers un coq, avec la baguette d'Hermès à côté et la légende ΣΩΦΥΤΟΥ (Voy. von Sallet, *Die Nachfolger Alexanders in Bactrien und Indien*, p. 87).

[2]) Malheureusement, Arrien ne s'occupe pas de ce prince Sopithès au bon endroit. Ce qu'on vient d'en dire est tiré de Diodore (XVII, 92) et de Q. Curce (IX, 1, 24) : selon eux, le domaine de ce prince se trouve au delà de l'Hyarotès. Srabon (XV, p. 699) dit : « Certains auteurs placent Cathæa, le pays d'un certain monarque Sopithès, dans cette Mésopotamie (entre l'Hydaspe et l'Acésine) ; d'autres, au delà de l'Acésine et de l'Hyarotès, tout contre la principauté de Porus le Jeune, cousin de celui qui fut pris par Alexandre, et ils appellent le pays de celui-ci Gandaride. » Un peu plus loin (p. 700), il ajoute : « On dit qu'il y a dans le pays de Sopithès une mine

ensuite sur le territoire voisin, celui du prince Phégée [1], qui se hâta, lui aussi, de lui offrir ses hommages et ses présents et resta dans sa principauté. C'était la terre la plus orientale qu'Alexandre devait fouler dans le cours de ses victoires.

La tradition historique a obscurci d'une manière remarquable ce point de l'histoire d'Alexandre. Même en ce qui concerne les opérations extérieures, on n'a que des récits insuffisants et contradictoires ; beaucoup de Macédoniens durent rapporter dans leur patrie des récits incroyables ; ainsi l'on dit que Cratère écrivit à sa mère qu'ils s'étaient avancés jusqu'au Gange et qu'ils avaient vu ce fleuve démesuré rempli de requins et houleux comme la mer [2]. D'autres désignaient pour terme de l'expédition macédonienne l'Hyphase, ainsi que ce fleuve le fut en réalité; mais en même temps, pour expliquer d'une façon quelconque le motif qui mit fin à la con-

de sel capable de suffire aux besoins de l'Inde entière : non loin de là aussi, mais dans d'autres montagnes, on raconte qu'il se trouve des beaux gisements d'or et d'argent, comme l'a fait connaître Gorgos le métalleute ». Ce sont là les mines de sel gemme de Mondi, entre le Beyah et Satadrou, dans les premières chaînes de l'Himalaya (Ritter, p. 1075. Lassen, I, p. 300). On sait que l'or se rencontre en quantité dans la région des sources de l'Indus, à Satadrou, au Beyah (Hyphase), soit dans les mines, soit en grains que déterrent en grattant les gerboises, animaux bâtisseurs à fourrure mouchetée (Cf. Mégasthène et Néarque dans Arrien, *Ind.* 15) que les Grecs appelaient des « fourmis » (Cf. Ritter, p. 660). D'après toutes ces indications, la principauté de Sopithès devait s'étendre à l'est jusque vers les montagnes de Mondi, et au nord jusqu'au col de Retung, où jaillissent non loin l'une de l'autre les sources de l'Hyphase et de l'Acésine, frontières des domaines d'Abisarès et de Sopithès.

[1]) Il s'appelle Phégée dans Diodore, Phégélas dans Q. Curce : ne lui donne-t-on pas peut-être le nom du fleuve qui arrose la principauté, le Beyah? Lassen (II², p. 162) n'est pas de cet avis.

[2]) Strab., XV, p. 702. Strabon se serait-il servi, lui aussi, de lettres apocryphes ? Il dit de cette lettre : πολλά τε ἄλλα παράδοξα φράζουσα καὶ οὐχ ὁμολογοῦσα οὐδενί. On trouve dans le Pseudo-Callisthène la relation de Palladios, qui prétend être allé avec l'évêque Moïse d'Axoum au pays de l'Indus, et auquel l'évêque, qui avait lui-même poussé jusqu'au Gange, aurait raconté comme quoi il avait vu là-bas une colonne de pierre avec l'inscription : Ἀλέξανδρος βασιλεὺς ἔφθασα μέχρι τούτου τοῦ τόπου (Ps. Callisth., III, 7, 20). Pour plus amples détails sur cette lettre, voy. Zacher, *Pseudo-Callisthenes*, p. 107 et 146. Il suffit de noter ici que Suidas (s. v. Βραχμᾶνες) donne l'inscription sous la forme suivante : ἐγὼ μέγας Ἀλέξανδρος ἔφθασα μέχρι τούτου. D'ailleurs, la suite se reconnaît également pour un extrait de l'article de Palladios.

quête, ils ont rattaché la cause dernière du retour à un ensemble de motifs sur la valeur desquels ni la véracité dont font souvent preuve les chroniqueurs d'autrefois, ni la foi naïve qu'on leur accorde depuis deux mille ans ne doivent pas nous induire en erreur.

Alexandre, dit-on [1], s'était avancé sur l'Hyphase dans le dessein de soumettre également la contrée qui s'étend de l'autre côté, car il lui semblait que la guerre ne pouvait se terminer tant qu'il aurait encore un ennemi quelque part. Ayant appris que, de l'autre côté de l'Hyphase, se trouvait une contrée riche, habitée par un peuple qui cultivait assidûment la terre et portait les armes avec courage, il se réjouit en voyant leur sage constitution, car les plus nobles gouvernaient le peuple sans oppression ni jalousie. Dans ce pays, les éléphants de guerre étaient, dit-on, plus grands, plus sauvages et en plus grand nombre que partout ailleurs dans l'Inde. Tout cela excitait chez Alexandre le désir d'aller plus avant. Mais les Macédoniens s'inquiétèrent en voyant leur roi entasser fatigue sur fatigue, danger sur danger; ils couraient pêle-mêle à travers le camp, se plaignant de leur malheureux sort; ils se juraient les uns aux autres de ne pas aller plus loin, lors même qu'Alexandre le commanderait. Lorsque le roi apprit ce qui se passait, il se hâta de convoquer les « chefs des régiments [2] », avant que le désordre et le découragement des troupes ne s'étendissent davantage. Il leur dit que « puisqu'ils ne voulaient pas le suivre plus loin de bonne volonté, il les avait rassemblés, soit pour les convaincre de l'utilité de la continuation de la campagne, soit pour qu'ils le persuadassent de l'utilité du retour. Si la lutte qu'il avait soutenue jusqu'ici ou la manière dont il les avait conduits leur semblait digne de blâme, il n'avait rien à ajouter; quant à lui, il ne connais-

[1]) Arrian., V, 25 sqq. On est à peu près sûr que le discours d'Alexandre tout au moins n'est pas extrait de Ptolémée, mais qu'il a été composé par Arrien. Quant aux faits qu'on rencontre dans tout ce récit, il est probable, d'après l'auteur lui-même (V, 28, 4), qu'ils sont tirés de Ptolémée.

[2]) ξυγκαλέσας τοὺς ἡγεμόνας τῶν τάξεων (Arrian., V, 25, 2). L'allocution ὦ ἄνδρες Μακεδόνες τε καὶ ξύμμαχοι, ainsi que l'expression ὑπομένοντα εἰ δή τις τροπὴ ταῖς γνώμαις τῶν Μακεδόνων τε καὶ ξυμμάχων ἐμπεσοῦσα κ. τ. λ. (V, 28, 3) indiquent quelles sont les troupes récalcitrantes.

sait pour l'homme de cœur d'autre but à toute lutte que la lutte elle-même, et il voulait que tout le monde sût bien que le terme de sa campagne n'était plus de parvenir jusqu'au Gange et jusqu'à la mer d'Orient, car, arrivé à ce point, il montrerait à ses Macédoniens la route de la mer vers l'Hyrcanie, la mer de Perse, la côte de Libye et jusqu'aux colonnes d'Héraclès. Les limites que Dieu avait posées au monde devaient être les limites du royaume macédonien. Mais derrière l'Hyphase, jusqu'à la mer d'Orient, se trouvaient encore de nombreuses populations à assujettir, et de là jusqu'à la mer d'Hyrcanie erraient encore les hordes indépendantes des Scythes. Les Macédoniens étaient-ils donc las des dangers? oubliaient-ils et leur gloire et leurs espérances? lorsqu'ils auraient subjugué le monde, il les ramènerait en Macédoine, riches de biens, de gloire et de souvenirs. »

Un long silence succéda à ce discours d'Alexandre ; personne n'osait élever la voix pour le contredire, personne pour l'appuyer. En vain le roi leur ordonna-t-il à plusieurs reprises de parler, disant qu'il était prêt à écouter même un avis opposé. On se tut longtemps. Enfin Cœnos, fils de Polémocrate et stratège de la phalange des Élymiotes, qui s'était distingué souvent et dernièrement encore dans la bataille sur l'Hydaspe, se leva. « Le roi, dit-il, voulait que l'armée obéît moins à ses ordres qu'à son propre sentiment; il ne parlait donc pas en son nom, ni en celui des autres chefs, puisqu'ils étaient préparés à tout, mais bien au nom de la majeure partie de l'armée, non pas pour plaire, mais pour dire ce qui serait le plus sûr pour le roi lui-même actuellement et pour l'avenir ; son âge[1], ses blessures, la confiance du roi lui donnaient le droit de franchise ; plus Alexandre et l'armée avaient fait de grandes choses, et plus il était nécessaire de poser enfin une limite. Les vieux soldats, tous tant qu'ils étaient, les uns dans l'armée, où ils se trouvaient en petit nombre, les autres dispersés dans les villes, soupiraient après la patrie, après leur père et

1) δίκαιος δέ εἰμι καθ' ἡλικίαν (ARRIAN., V, 27, 3). Lui et Méléagre avaient obtenu un congé pour aller en Macédoine avec les nouveaux mariés, à l'automne de 334, ὅτι καὶ αὐτοὶ τῶν νεογάμων ἦσαν.

leur mère, après leur femme et leurs enfants; c'était dans leur patrie qu'ils voulaient passer le soir de leur vie, au sein de leur famille, au milieu des souvenirs de leur vie active et en possession de la gloire et des biens qu'Alexandre avait partagés avec eux. Une telle armée n'était plus propre à de nouveaux combats; Alexandre devait la ramener en Macédoine: il reverrait sa mère, il ornerait de trophées les temples de sa patrie, et, si de nouveaux exploits le tentaient, il lèverait une nouvelle armée et la conduirait contre l'Inde ou la Libye, vers la mer d'Orient ou de l'autre côté des colonnes d'Héraclès, et la faveur des dieux lui réservait encore de nouvelles victoires. Le plus grand bienfait des dieux était d'être modéré dans la fortune; ce n'était pas l'ennemi qui était à craindre, mais les dieux et le destin qu'ils tiennent en réserve. » Cœnos termina son discours au milieu de l'émotion générale; beaucoup ne pouvaient retenir leurs larmes, et il était facile de voir combien la pensée de la patrie remplissait leur cœur. Alexandre, mécontent des déclarations du stratège et de l'assentiment qu'elles avaient trouvé, congédia l'assemblée. Le lendemain, il la convoqua de nouveau et annonça qu' « il continuerait bientôt à marcher en avant, mais qu'il ne forcerait aucun Macédonien à le suivre; il y avait encore assez de braves qui soupiraient après de nouveaux faits d'armes; le reste pouvait se retirer, il le permettait; en rentrant dans leur patrie, ces guerriers pourraient raconter qu'ils avaient abandonné leur roi sur la terre ennemie ». Après ces paroles, il quitta l'assemblée et se retira dans sa tente. Il resta trois jours sans se montrer aux Macédoniens; il attendait que les dispositions de l'armée changeassent et que les troupes se décidassent à une nouvelle campagne.

Les Macédoniens furent très sensibles à la disgrâce de leur roi, mais leur sentiment ne changea pas. Malgré cela, le quatrième jour, le roi sacrifia sur la rive du fleuve, pour obtenir un heureux passage; mais, comme les signes n'avaient pas été favorables, il convoqua les hétæres les plus anciens et les plus dévoués à sa personne et leur annonça à eux-mêmes, et par eux à toute l'armée, qu'il avait décidé le retour. Les Macédoniens pleurèrent de joie et firent éclater leur allé-

gresse; ils se pressaient autour de la tente du roi et le félicitaient hautement de ce que, toujours vainqueur, il s'était laissé vaincre par ses Macédoniens.

Tel est le récit d'Arrien [1]; dans Quinte-Curce et dans Diodore [2], quelques circonstances accessoires, qui font pour ainsi dire partie du domaine de la rhétorique, sont changées et amplifiées : Alexandre, pour pousser les troupes à continuer la campagne en avant, les aurait envoyées marauder dans les riches environs de la rive de l'Hyphase, et par conséquent sur le territoire ami de Phégée; puis, pendant l'absence des troupes, il aurait fait présent aux femmes et aux enfants des soldats de vêtements et de provisions de toutes sortes et spécialement de la solde d'un mois; ensuite, lorsque les soldats étaient rentrés avec leur butin, il les avait convoqués en assemblée et avait agité l'importante question de la continuation de la campagne, non peut-être en conseil de guerre, mais devant l'armée réunie.

Strabon rapporte qu' « Alexandre fut poussé au retour par certains signes sacrés, par les dispositions de l'armée qui se refusait à continuer la campagne, à cause des fatigues inouïes qu'elle avait déjà endurées, mais surtout parce que les troupes avaient eu beaucoup à souffrir des pluies continuelles [3] ». Il faut avoir devant les yeux toute l'importance de ce dernier point pour comprendre le mouvement rétrograde qui commença sur l'Hyphase. Clitarque, dont on reconnaît l'inspiration sous les paroles de Diodore, fait de la misère des troupes le sombre tableau que voici : « Il ne restait plus, dit-il, qu'un petit nombre de Macédoniens, et ce petit nombre était près du désespoir; les sabots des chevaux étaient usés par la longueur de la campagne; après tant de combats, les armes des soldats étaient émoussées et brisées. Personne ne portait plus de vêtements helléniques; des haillons, provenant du butin sur les Barbares et les Indiens et grossièrement cousus les uns aux autres, couvraient les corps cicatrisés des conquérants du

[1]) ARRIAN., V, 28, 4, d'après Ptolémée et Strabon.

[2]) CURT., IX, 2. DIODOR., XVII, 94.

[3]) περαιτέρω γὰρ προελθεῖν ἐκωλύθη, τοῦτο μὲν μαντείοις τισὶ προσέχων, τοῦτο δ' ἀπὸ τῆς στρατιᾶς ἀπηγορευκυίας ἤδη πρὸς τοὺς πόνους ἀναγκασθείς, μάλιστα δ' ἐκ τῶν ὑδάτων ἔκαμνον συνεχῶς ὑόμενοι (STRAB., p. 697).

monde; depuis soixante jours, des torrents d'une pluie diluvienne, mêlés à la foudre et à la tempête, n'avaient cessé de tomber du ciel. » Il est certain qu'alors les Peschekal ou pluies tropicales, accompagnées du débordement des fleuves, étaient dans toute leur violence. Qu'on se représente ce qu'une armée d'Occidentaux, depuis trois mois dans les camps ou en marche, dut souffrir de cette terrible température, de l'humidité vaporeuse d'un climat auquel elle n'était pas accoutumée, de la privation inévitable de vêtements et des moyens d'existence les plus vulgaires; combien d'hommes et de chevaux durent succomber aux intempéries et aux maladies qu'elles engendraient [1]; combien enfin les forces morales, en même temps que les forces physiques, devaient être brisées par les maladies qui étendaient leurs ravages, par les tourments incessants qui venaient de la température, des privations, des mauvais chemins et des marches continuelles, par la misère, la mortalité, le désespoir qui grandissaient d'une manière effrayante; qu'on se représente tout cela, et on comprendra que, dans cette armée jadis si enthousiaste et si avide de combats, le découragement, la nostalgie, le relâchement, l'indolence, se soient introduits, avec le désir général et particulier d'avoir ce pays bien loin derrière soi avant que revinssent pour la seconde fois les mois terribles des pluies tropicales. Si Alexandre n'opposa pas une implacable sévérité à ces dispositions de l'armée ainsi qu'au refus de poursuivre la campagne ; si, au lieu de briser et de punir par tous les moyens disciplinaires cette opposition, il lui céda au contraire, c'est une preuve qu'au fond de tout cela il n'y avait ni mutinerie, ni haine contre le roi, mais que c'était une suite trop facile à comprendre des souffrances sans fin des trois derniers mois.

Il semble bien que la volonté d'Alexandre avait été de porter ses armes victorieuses jusqu'au Gange et jusqu'à la mer d'Orient; mais les motifs qui l'y déterminaient ne se laissent

[1]) Timour a passé par ces pays environ un mois plus tard (en Safar); le Peschekal occasionna alors une grande mortalité, surtout parmi les chevaux (Chereffeddin, IV, 13, p. 59).

pas apercevoir avec une égale vraisemblance. C'était peut-être le récit de la puissance colossale des princes de la région du Gange, des inépuisables trésors entassés dans les capitales de ces pays, de toutes les merveilles de l'extrême Orient, telles qu'il les avait entendu célébrer en Europe et en Asie ; peut-être n'était-ce pas moins le désir de trouver dans la mer Orientale un terme aux victoires et de nouveaux chemins pour des découvertes et pour des relations cosmopolites ; peut-être était-ce une tentative pour exciter par un moyen extrême le courage des troupes, dont la force morale succombait sous la puissance terrible de la nature des tropiques. Il pouvait espérer que la hardiesse de son nouveau plan, que le grand avenir qu'il montrait aux regards découragés de ses Macédoniens, que son appel et l'enthousiasme rallumé par une marche incessante en avant feraient oublier à son armée toutes les souffrances et l'enflammeraient en lui donnant des forces nouvelles. Il s'était trompé ; son appel trouva pour écho l'impuissauce et la plainte. Le roi essaya le moyen plus sérieux de la honte et de son mécontentement ; il se déroba aux regards de ses fidèles ; il leur fit sentir tout son déplaisir ; il espérait, au moyen de la honte et du repentir, les élever au-dessus de leur misère et de leur démoralisation : les vétérans s'affligèrent de la colère de leur roi, mais ils ne purent retrouver leur vigueur. Pendant trois jours, un anxieux silence régna dans le camp ; Alexandre dut reconnaître que tous les efforts étaient vains et que des tentatives plus énergiques étaient périlleuses. Il fit offrir des sacrifices sur la rive du fleuve pour célébrer le passage, et la bonté des dieux refusa de lui donner des signes favorables à la continuation de la campagne ; ils ordonnaient de retourner. Le cri du retour, qui maintenant retentissait à travers le camp, opéra comme un prodige sur l'esprit des soldats découragés : maintenant les souffrances étaient oubliées ; maintenant tout était espérance et joie ; maintenant une force nouvelle et un nouveau courage les animait tous ; seul Alexandre, au milieu de ses troupes, dut jeter vers l'Orient un regard de regret.

Ce mouvement de retour qu'Alexandre exécuta sur les bords de l'Hyphase — et qui fut pour lui le commencement de sa décadence, si l'on croit trouver la somme de sa vie et de ses efforts

dans la devise de ce monarque de l'Occident moderne qui le premier put se flatter que le soleil ne se couchait pas sur son empire, et dans le *nec plus ultra*, — ce retour, disons-nous, était une nécessité au point de vue de la tâche historique qu'il avait à remplir; il était préparé et indiqué d'avance par l'enchaînement de tout ce qu'Alexandre avait fait et fondé jusqu'alors ; et sa signification reste la même, bien qu'on puisse douter si ce furent ses propres desseins ou la force des circonstances qui lui inspira cette résolution. Continuer à marcher vers l'Orient aurait été, pour ainsi dire, abandonner l'Occident; déjà même arrivaient des provinces de la Perse et de la Syrie des nouvelles qui montraient assez clairement quelles seraient les suites d'une plus longue absence du roi et de l'éloignement à plus grande distance des forces militaires : les désordres de toute sorte, l'oppression envers les sujets, les prétentions des satrapes, les désirs dangereux et les tentatives criminelles des grands de Perse et de Macédoine, qui, pendant qu'Alexandre s'était avancé jusqu'à l'Indus, commençaient à se sentir sans surveillance et sans responsabilité, auraient pu, si la campagne eût été poussée jusque dans les régions du Gange, se multiplier sans obstacle et amener peut-être une dissolution complète de l'empire, qui n'était encore rien moins que solidement fondé. En admettant même qu'Alexandre, grâce à son génie extraordinaire, eût pu, même de l'extrême Orient, tenir d'une main ferme et vigoureuse les rênes du gouvernement, les plus grands succès dans les contrées du Gange eussent été très dangereux pour l'existence de l'empire; l'immense étendue du bassin de ce fleuve aurait demandé pour les garnisons un nombre démesuré de soldats occidentaux, et enfin aurait rendu impossible un véritable assujettissement et une véritable fusion de ces pays avec l'empire.

Il faut encore ajouter une seconde considération : un désert, qui n'est pas beaucoup moins étendu que la presqu'île de l'Asie-Mineure, sépare l'Inde orientale de la région des Cinq-Fleuves; sans arbres, sans herbe, sans autre eau que l'eau croupie de puits étroits dont la profondeur atteint jusqu'à 300 pieds, rendu insupportable par les tourbillons de sable mouvant, par la poussière brûlante qui voltige dans l'atmosphère étouf-

fante, plus périlleux encore par la transition soudaine de la chaleur du jour à la fraîcheur des nuits, ce triste désert forme comme un rempart impénétrable qui protège les contrées du Gange. Un seul chemin conduit du nord, en suivant le bord de la chaîne de l'Imaos, depuis l'Hyphase et l'Hésudros jusqu'aux bras du Gange, et les Orientaux l'appellent avec raison un lien trop faible pour rattacher la riche contrée de l'Inde à la couronne de Perse.

Il faut dire enfin que la politique d'Alexandre, lorsqu'on la suit depuis son entrée dans la terre de l'Inde, fait conclure avec assurance que son dessein ne fut pas de prendre la région des Cinq-Fleuves comme partie immédiate de son empire; il est inutile, à plus forte raison, de parler de la région du Gange. L'empire d'Alexandre avait sa frontière naturelle dans la satrapie de l'Inde, à l'ouest de l'Indus ; par les hauts défilés du « Caucase », il commandait tout à la fois, au nord, le bassin de l'Oxus et du Sogd, au sud, celui du Cophène et de l'Indus; la contrée qui s'étendait à l'est de l'Indus devait rester indépendante sous des princes particuliers, tout en demeurant soumise à l'influence macédonienne telle qu'elle était établie, avec assez de sécurité, sur la situation particulière des princes Taxile et Porus vis-à-vis l'un de l'autre et vis-à-vis du roi. Porus lui-même, qui fut si largement favorisé, n'obtint pas tout le territoire jusqu'au fleuve qui forme la frontière orientale du Pandjab. Pour faire contre-poids d'un côté à Taxile, on plaça de l'autre les principautés indépendantes de Phégée et de Sopithès, deux princes trop insignifiants pour oser quelque chose avec leurs forces particulières et qui ne pouvaient trouver de force et d'appui que dans leur soumission envers Alexandre. Ainsi l'assujettissement de ces princes au pouvoir d'Alexandre, lors même qu'il retournerait en Occident, était garanti, comme dans la Confédération moderne du Rhin, par une crainte et une jalousie mutuelles. La conquête de la région du Gange eût-elle été possible, qu'Alexandre aurait été forcé de soumettre complètement le pays des Cinq-Fleuves, ainsi qu'il avait fait précédemment pour la Bactriane et la Sogdiane, dût-il y employer les mêmes moyens rigoureux et autant de temps; et cependant, lorsqu'il avait

été maître de la Sogdiane, il avait abandonné son projet de s'avancer de là jusqu'à la mer, qu'il ne croyait pas éloignée dans la direction du nord, derrière le territoire des Scythes. D'ailleurs, Taxile et Porus avaient dû lui apprendre quelle immense distance il aurait eu à parcourir avant d'arriver au Gange et à la mer où le fleuve déverse ses eaux. De la même manière qu'il avait fondé en Sogdiane une Marche du Nord, ainsi, après s'être emparé d'une main ferme de la région du Cophène, il avait encore développé ce système de Marches en rendant dépendantes de sa puissance les principautés du pays des Cinq-Fleuves. Il semble avoir été persuadé, dès le principe, que les populations des pays de l'Indus étaient en possession d'une civilisation trop particulière, pour tout ce qui concerne la vie, l'État et la religion, et qu'elles étaient trop avancées dans leur civilisation pour pouvoir entrer tout de suite dans un royaume de forme hellénique, et Alexandre ne pouvait pas penser à incorporer à son empire, sous la forme d'une dépendance immédiate, une nouvelle série de conquêtes au delà des territoires de princes qui n'étaient que ses alliés. S'il fit commencer, aussitôt après la bataille sur l'Hydaspe, la construction d'une flotte sur laquelle son armée devait descendre l'Indus jusqu'à la mer Persique, c'est une preuve indubitable que son intention était de prendre pour son retour la voie de l'Indus, et non celle du Gange, et que par conséquent son expédition dans les contrées du Gange ne devait être qu'une incursion et une « cavalcade ». On est en droit de supposer que, s'il avait voulu qu'elle fût quelque chose de plus, n'ayant pour base d'opération que des principautés à peine soumises et attachées seulement au conquérant par les faibles liens de la reconnaissance, de la crainte et de l'égoïsme, elle aurait eu vraisemblablement un résultat aussi triste que la grande campagne de Napoléon contre l'Orient.

# CHAPITRE QUATRIÈME

Le retour. — La flotte sur l'Acésine. — Combat contre les Malliens. — Alexandre en danger de mort. — Combats sur l'Indus inférieur. — Départ de Cratère. — Combats dans le delta de l'Indus. — Navigation d'Alexandre sur l'Océan. — Son départ de l'Inde.

On pouvait être aux derniers jours d'août 326 lorsque l'armée macédonienne se prépara, sur les bords de l'Hyphase, à revenir en arrière. D'après les ordres du roi, les troupes élevèrent, sur la rive du fleuve, douze grands autels [1], semblables à des tours, en action de grâces aux dieux qui jusqu'ici avaient accordé aux Macédoniens de s'avancer toujours victorieux, et en même temps à la mémoire de ce roi et de cette armée. Alexandre sacrifia sur ces autels, tandis que les troupes

[1]) διελὼν κατὰ τάξεις τὴν στρατιὰν δώδεκα βώμους κατασκευάζειν (ARRIAN., V, 29, 1) : ce qui ne veut pas dire, comme je l'ai cru jadis, que les τάξεις en question fussent des régiments de phalange. Sans doute, le roi avait avec lui, comme on le voit par Arrien (V, 20, 3), τῶν πεζῶν ἀπὸ φάλαγγος ἑκάστης ἐπιλέκτους : mais on ne saurait démontrer qu'il y eût à l'époque plus de dix phalanges. Ce nombre de *douze* se rapportait-il aux douze dieux, comme le prétend Diodore (XVII, 95), ou tenait-il à quelque autre raison, c'est ce que nous n'examinerons pas ici. Pour ce qui concerne les ornements de ces autels et l'idée qu'on prête à Alexandre de faire croire, par la dimension colossale des ustensiles laissés en ce lieu, que les Macédoniens étaient une race de géants, les textes des auteurs ont été rassemblés par les commentateurs de Q. Curce (IX, 3, 19). On lisait, dit-on, sur les autels l'inscription suivante : « A mon père Ammon, et à mon frère Héraclès, et à l'A- « thêna Prévoyante et à Zeus Olympien, et aux Cabires de Samothrace, et à « l'Hélios indien et à mon frère Apollon ». Philostrate (*Vit. Apollon.*, 11, 15) répète cette absurdité et ajoute qu'il y avait au milieu des autels une colonne de bronze portant l'inscription : « Ici s'est arrêté Alexandre ». D'après Suidas (s.v. Βραχμᾶνες. Cf. ci-dessus, p. 553, 2), il y avait sur ladite colonne : « Moi, le roi Alexandre, j'ai pénétré jusqu'ici ».

célébraient des joûtes de toutes sortes, conformément à l'usage hellénique[1].

Alors l'armée se mit en route vers l'Occident. La route traversait un pays allié ; on n'avait d'autres difficultés à vaincre que celle d'une pluie toujours torrentielle. On arriva au bord de l'Hyarotès; puis, après l'avoir traversé ainsi que la contrée de la Gandaritide, on atteignit la rive de l'Acésine. Déjà, sur ce point, la ville qu'Héphestion avait été chargé de construire était achevée[2]. Alexandre y fit un peu reposer ses troupes, afin de prendre les dispositions que rendait nécessaire la navigation du fleuve jusqu'à l'Indus et jusqu'à la Grande-Mer, en même temps que pour coloniser la nouvelle ville. A cette fin, les Indiens du voisinage furent contraints de venir s'y fixer, tandis qu'on y laissait aussi pour habitants les mercenaires de l'armée qui n'étaient plus propres au service des armes.

Pendant ce séjour, le frère du prince Abisarès de Kaschmir et quelques autres petits princes du haut pays voisin arrivèrent avec des présents de prix, pour offrir leurs hommages au grand roi. Abisarès, en particulier, envoyait trente éléphants, et, en réponse à l'ordre que le roi lui avait envoyé d'avoir à se présenter en personne, il faisait protester de son entière sou-

[1]) On ne sait plus où se trouvaient ces douze autels. D'après ce que dit Q. Curce (IX, 2, 2), à savoir qu'il y avait de l'autre côté du fleuve onze jours de marche à travers le désert pour atteindre le Gange, on pourrait croire que l'endroit en question est au-dessous du confluent de la Vitasta et du Çatadrou, car la région comprise entre ces deux cours d'eau, région que l'empereur Akbar nommait Beyt-Ialindher (Ayeen Akbery, II, p. 108), est extraordinairement cultivée, et de plus le nom du fleuve au-dessous du confluent, Bhis ou Beas (Elphinstone, II, p. 559), est évidemment l'Hyphase, nom sous lequel l'Indus reçoit les cinq fleuves réunis. Il faut dire cependant que, suivant Lassen (II, p. 164), cette assertion d'Elphinstone est inexacte. Pline (VI, 17), parlant d'après Mégasthène, affirme que l'armée n'est pas allée plus loin que la Vitasta et que c'est sur la rive opposée de la rivière que furent dressés les autels : *ad Hypasin... qui fuit Alexandri itinerum terminus, exsuperato tamen amne arisque in adversa ripa dicatis... Reliqua Seleuco Nicatori peragrata sunt ad Hesudrum CLXVIIII milia* (Cf. *Asiatic Journal*, V [1818], p. 216 sqq.). Si le chiffre donné par Pline n'était évidemment corrompu, on en pourrait tirer des mesures plus précises.

[2]) Cette ville d'Alexandrie sur l'Acésine, sur la grande route que semble indiquer Pline, correspondrait à peu près à la Vouzirabad actuelle.

mission, alléguant comme excuse une maladie qui le retenait au lit et l'empêchait de se rendre près d'Alexandre. Comme les Macédoniens que le roi avait envoyés à Kaschmir confirmaient cette déclaration et que la conduite actuelle du prince semblait garantir sa soumission à l'avenir, sa principauté lui fut laissée à titre de satrapie ; on fixa le tribut qu'il devrait payer dorénavant, et l'on étendit même sa puissance jusque sur la principauté d'Arsace (Ouraça), dans le voisinage de Kaschmir[1]. Après les sacrifices solennels offerts pour la consécration de la nouvelle ville, Alexandre traversa l'Acésine, et, vers le milieu de septembre, les différentes divisions de l'armée se réunirent à Bucéphala et à Nicæa sur l'Hydaspe.

Ce fut une grande et féconde pensée qu'eut le roi de ne pas sortir de cette région du fleuve de l'Indus, qu'il venait de traverser de l'ouest à l'est, en suivant pour retourner dans son empire le même chemin par lequel il était venu, mais au contraire de faire également sentir dans les régions inférieures du fleuve la puissance de ses armes, et d'y répandre aussi la semence des mœurs helléniques. Son attitude vis-à-vis de ce monde indien nouvellement découvert n'était pas celle d'un souverain immédiat ; elle était dictée par les relations qui venaient d'être ouvertes pour la première fois avec ces peuples, et calculée sur le développement successif de ces liaisons nouvelles et de l'œuvre qu'il avait commencée ; sa suzeraineté ne pouvait avoir une action efficace, ni même offrir une garantie de durée, si la satrapie indienne restait le seul lien servant d'intermédiaire avec le fleuve du Cophène. Bien que cette satrapie fût la voie principale des relations mutuelles, il fallait cependant que la ligne entière du fleuve de l'Indus fût entre les mains des Macédoniens, et que les populations qui habitaient la région inférieure du fleuve apprissent à connaître la même influence que les peuples des Cinq-Fleuves avaient subie ; il fallait agir envers eux d'une manière d'autant plus décisive que beaucoup d'entre eux, et particulièrement les Malliens et les Oxydraques, se prévalaient de leur indépen-

[1]) D'après Lassen (II, p. 165), le nom indigène de ce prince est Ouraça, ou plutôt c'est ainsi que s'appelait sa capitale, située à six jours de marche de Kaschmir.

dance, détestaient et méprisaient toute influence étrangère ; il était nécessaire avant tout que cette influence elle-même acquît, par des colonies helléniques fondées sur l'Indus, un point d'appui et une garantie d'autorité. C'était dans ce dessein qu'Alexandre, dès le moment où il avait quitté l'Hydaspe pour se diriger vers l'est, avait donné l'ordre de construire la grande flotte d'eau douce sur laquelle il avait l'intention de descendre jusqu'à l'Indus et jusqu'à la Grande Mer ; mais maintenant qu'il était impossible de pousser la campagne jusqu'au Gange et jusqu'à la mer Orientale, Alexandre devait redoubler de zèle pour cette expédition, qui, tout en ne promettant pas autant de gloire et de butin que l'expédition du Gange, permettait cependant d'espérer un grand succès.

Pendant les quatre mois qu'Alexandre était resté éloigné de l'Hydaspe, l'état extérieur de cette contrée où il avait fondé ses deux villes s'était complètement transformé. La saison des pluies était passée ; les eaux commençaient à rentrer dans leur ancien lit ; d'immenses champs de riz couvraient de leur luxuriante végétation le sol fertile naguère encore submergé et s'étendaient en aval sur la rive gauche du fleuve, tandis que la rive opposée, au pied des hauteurs boisées, disparaissait, sur une étendue de plusieurs milles, sous les chantiers où des centaines de navires, grands et petits, étaient soit en construction, soit déjà terminés. Du bois flotté venant des montagnes, des bateaux remplis de provisions de toutes sortes, des transports pour le matériel de construction et de guerre se réunissaient sur ce point du fleuve, dont la rive était animée de la manière la plus étrange par le va-et-vient que pouvait offrir, dans un camp ou une halte, cette armée composée de soldats de toutes les nations. Avant tout, Alexandre prit soin d'achever la construction des deux places fortes qui, fondées rapidement sur un sol peu élevé, avaient beaucoup souffert dans leurs retranchements de terre et dans leurs baraquements à cause de la violence des eaux. On commença à préparer alors les vaisseaux ; Alexandre nomma trente-trois triérarques, comme c'était la coutume chez les Hellènes ; il les choisit parmi les hommes les plus riches et les plus qualifiés de son entourage, et cette *liturgie*, l'honneur de fournir un gréement

confortable et solide devint pour eux l'objet d'une émulation très favorable à l'entreprise même [1]. La liste de ces triérarques donne un aperçu fort instructif de l'entourage du roi. Elle comprend vingt-quatre Macédoniens : les sept gardes du corps du roi, ainsi que Peucestas qui avait été dernièrement élevé, lui huitième, à cette dignité; le stratège et hipparque Cratère; parmi les stratèges de la phalange, Attale; parmi les chiliarques des hypaspistes, Néarque; ensuite Laomédon, qui n'était pas soldat, Androsthène, qui, après le retour à Babylone, fit contourner l'Arabie à la flotte. On ne mentionne pas les noms des onze autres Macédoniens; il est possible que plus d'un parmi eux appartînt, comme Laomédon, au service civil ou à celui de l'intendance, car l'étendue et l'importance de ces services, dans une armée comme celle d'Alexandre, se comprennent d'eux-mêmes, bien que les historiens n'en parlent pas. On trouve ensuite, parmi les triérarques, six Hellènes, au nombre desquels étaient le secrétaire du roi, Eumène de Cardia, et Médios de Larissa, un des confidents les plus intimes d'Alexandre; enfin le Perse Bagoas et deux princes royaux de Cypre. Il n'est plus possible de reconnaître si ces triérarques s'occupèrent de l'équipement de toute la flotte ou seulement de celui des gros navires, c'est-à-dire des quatre-vingts navires à trente rameurs.

Pour former l'équipage de la flotte, on choisit dans l'armée les Phéniciens, les Égyptiens, les Cypriotes et les Grecs des îles et de la côte d'Asie; on les répartit sur les embarcations en qualité de matelots et de rameurs, et en moins d'un mois tout fut prêt pour le départ. Sur les eaux du fleuve se balançaient déjà mille navires de toutes sortes [2] : parmi eux se trouvaient

1) Cette forme hellénique de la triérarchie est mentionnée par Arrien (*Ind.* 18), confirmée par Plutarque (*Eumen.* 2) et Pline (XIX, 1). Il est impossible que la dépense imposée par le cahier des charges à chacun des trente-trois triérarques montât, comme le ferait croire Plutarque, à 300 talents, bien que dans cette circonstance, où le triérarque devait prendre aussi à son compte la construction des navires, les frais aient été plus considérables qu'à Athènes.

2) ὀκτακόσιαι (ARRIAN., *Ind.*, 19, 7). La rectification χίλιαι καὶ ὀκτακόσιαι est une simple conjecture. Il est vrai que le même Arrien (VI, 2, 4) porte : οὐ πολὺ ἀποδεόντων τῶν δισχιλίων. Mais, d'autre part, Diodore (XVII, 95) et Q. Curce (IX, 13, 22), qui d'ordinaire enflent les chiffres, parlent ici de

les quatre-vingts vaisseaux qui avaient été armés comme navires de guerre et deux cents embarcations non pontées pour le transport des chevaux; tous les autres, qu'on avait réquisitionnés tels qu'on les trouvait sur les rives voisines, étaient destinés au transport des troupes ou devaient être chargés de vivres et du matériel de guerre et suivre la flotte. Un texte d'une valeur douteuse nous apprend que, précisément à ce moment, de grands transports durent arriver des rives voisines, avec de nouvelles troupes composées de six mille cavaliers et plusieurs milliers de fantassins [1].

Le départ de la flotte était fixé aux premiers jours de novembre [2]. Le roi convoqua les hétaires et les ambassadeurs indiens qui se trouvaient à l'armée, pour leur faire les communications qui étaient encore nécessaires. Il dut leur exprimer l'espérance que la paix qu'il avait rendue à la contrée des Cinq-Fleuves serait fondée d'une manière durable et garantie par ses dispositions. Le prince Porus vit confirmée l'extension de son territoire, qui comprenait maintenant sept peuples et deux mille villes et s'étendait jusque dans le voisinage de l'Hyphase, et l'on fixa ses rapports avec les princes voisins Abisarès, Sopithès et Phégée; Taxile fut reconnu comme prince indépendant dans ses anciens et nouveaux domaines; on mentionna les principautés dépendantes comprises dans le territoire de la satrapie de l'Inde, avec leur tribut et leurs autres obligations envers le satrape de cette contrée; puis on li-

1000 navires. Diodore dit : διακοσίων μὲν ἀφράκτων, ὀκτακοσίων δὲ ὑπηρετικῶν, comme s'il n'y avait pas eu de κατάφρακται en plus. Il ne faut pas prendre les 80 τριακόντοροι pour des *triacontères* comme en construisit plus tard Ptolémée II (Athen., p. 203 d) ; ce sont, au contraire, les petits vaisseaux de guerre (Böckh, *Seeurkunden*, p. 74). C'est bien, du reste, ce qu'indique Arrien dans le passage (VI, 5, 2) où il appelle les μακραὶ νῆες de la flotte des δίκροτοι.

1) Diodore (XVII, 95) compte, en fait d'alliés et de mercenaires helléniques, plus de 30,000 hommes de pied et environ 6,000 cavaliers, plus 25,000 excellentes panoplies pour fantassins et 100 talents de médicaments. Q. Curce (IX, 3, 21) parle de 7,000 hommes de pied envoyés par Harpale, 5,000 cavaliers venus de Thrace, l'un et l'autre détachement sous la conduite de Memnon, et 25,000 armures garnies d'or et d'argent.

2) Strabon (XV, p. 691) dit : « peu de jours avant le coucher des Pléiades », c'est-à-dire avant le 13 novembre suivant Callippe, le contemporain d'Alexandre. Voy. Ideler, *Ueber das Todesjahr Alexanders*, p. 275.

cencia leur contingent, ainsi que celui des autres peuples indiens. Puis vinrent les instructions pour la suite de la campagne : le roi lui-même, avec tous les hypaspistes, les Agrianes, les archers et l'escorte de la cavalerie, formant en tout environ huit mille hommes, devait monter la flotte [1], dont le commandement général fut donné au chiliarque Néarque ; Onésicritos d'Astypalée obtint le commandement du vaisseau royal. Sur les deux rives du fleuve devaient s'avancer les autres troupes, séparées en deux colonnes, dont l'une, sous les ordres de Cratère, devait suivre la rive droite ou occidentale, tandis que l'autre, plus nombreuse et comprenant les deux cents éléphants, devait marcher sur la rive gauche, sous la conduite d'Héphestion. Ces deux colonnes reçurent l'ordre de s'avancer aussi rapidement que possible et de faire halte après avoir marché trois jours en descendant le fleuve [2], afin d'attendre la flotte. Philippe, qui avait reçu la satrapie de l'Inde, devait les rejoindre à cet endroit.

Avant le départ, l'armée eut encore à célébrer une solennité funèbre : l'hipparque et stratège Cœnos avait succombé à une maladie. Les documents historiques semblent indiquer que le roi n'avait pas oublié le rôle qu'il avait joué sur les bords de l'Hyphase ; il fut enseveli « d'une manière brillante, eu égard aux circonstances [3] ».

Enfin le jour fixé pour le départ arriva. Dès le matin commença l'embarquement des troupes ; sur les deux rives du fleuve, Héphestion et Cratère firent avancer en brillante ligne de bataille leurs phalanges, leurs cavaliers et leurs éléphants. Tandis que chaque escadre se rangeait l'une après l'autre, le roi offrit un sacrifice solennel sur la rive du fleuve, suivant

[1]) D'après ce chiffre total donné par Arrien (*Ind.* 19), on peut évaluer l'effectif des Agrianes et archers pris ensemble à 2,000 hommes, à moins qu'Arrien n'ait ajouté indûment dans un passage (VI, 2, 2) les Agrianes, qu'il a laissés de côté dans un autre (*Ind.* 19).

[2]) Arrien (VI, 2) désigne la βασίλεια Σωπείθου comme le but vers lequel Héphestion doit marcher aussi rapidement que possible. C'est un nom dont il n'a pas fait mention au moment opportun, lors de la marche à travers le bassin de l'Hyphase. N'aurait-il pas peut-être confondu ce prince avec Spitacès?

[3]) ἐκ τῶν παρόντων μεγαλοπρεπῶς (ARRIAN., VI, 2, 1). L'expression de Q. Curce (IX, 3, 20) est encore plus sèche.

la coutume hellénique. Sur l'avis du prêtre macédonien, il sacrifia aux dieux nationaux, à Poseidon, à la secourable Amphitrite, à l'Océan, aux Néréides et au fleuve Hydaspe; puis il monta sur son vaisseau, s'avança jusqu'au bord de l'avant, fit des libations avec une coupe d'or, fit sonner le signal du départ, et au même instant les rames de tous les navires frappèrent les eaux, au bruit des trompettes et des cris de joie. L'escadre aux voiles de mille couleurs fendit les eaux; les quatre-vingts vaisseaux de guerre s'avançaient les premiers, descendant le fleuve dans le plus bel ordre; c'était un merveilleux et indescriptible spectacle. « Rien de comparable au bruissement des rames de tous les navires frappant les eaux d'un seul coup, puis s'élevant et s'abaissant alternativement, à ces ordres que faisaient retentir les commandants des vaisseaux pour donner aux rameurs le signal de s'arrêter ou de reprendre leurs mouvements, aux acclamations des matelots lorsqu'ils plongeaient leurs rames dans le fleuve; les cris résonnaient avec d'autant plus force que les rives étaient plus élevées, et revenaient répétés par les échos des ravins, tantôt à droite, tantôt à gauche. Puis le fleuve s'enfonçait de nouveau dans de sombres forêts, et les cris des navigateurs retentissaient au loin dans la solitude des bois. Les Indiens, par milliers, se pressaient sur les rives du fleuve et contemplaient avec admiration cette armée qui passait devant eux, et ces chevaux de bataille montés sur des vaisseaux aux voiles bariolées, et cet ordre admirable de l'escadre qui ne se dérangeait jamais; leurs cris de joie répondaient aux acclamations des rameurs, et ils accompagnaient la flotte le long du fleuve en faisant entendre leurs chants, car aucun peuple n'est plus porté à la musique et à la danse que les Indiens [1] ».

Après trois jours de navigation[2], le roi arriva au lieu où

1) Arrian., VI, 3, 5. Pline (XIX, 1) décrit surtout le magnifique spectacle des voiles multicolores.

2) Au dire de Pline, Alexandre faisait 600 stades par jour : Q. Curce (IX, 3, 24) dit 40. Ils ont tort tous les deux. Au bout de huit jours, la flotte arrive à l'embouchure de l'Acésine ; or, de cet endroit au point de départ, il y a par voie de terre cinq à six jours de marche (voy. Vincent, p. 110), et par eau (d'après la carte de Macartney) environ 24 milles, c'est-à-dire —

Cratère et Héphestion devaient attendre la flotte ; ils étaient déjà campés sur les deux rives du fleuve. Armée et flotte firent halte pendant deux jours en cet endroit, afin de donner au satrape Philippe le temps d'arriver avec l'arrière-garde de la grande armée. Les forces militaires macédoniennes comprenaient en tout, à l'heure présente, 120,000 combattants [1] ; dès qu'elles furent réunies, le roi prit les dispositions qu'exigeait l'entrée prochaine dans un pays étranger, et tout d'abord celles qui étaient nécessaires pour soumettre la contrée jusqu'à l'embouchure de l'Acésine ; Philippe, en particulier, fut détaché sur la gauche, pour descendre jusqu'à ce fleuve et s'assurer de sa rive occidentale ; Héphestion et Cratère continuèrent à s'avancer à droite et à gauche de l'Hydaspe, un peu dans l'intérieur des terres. Tout l'effectif de l'armée devait se réunir de nouveau au delà de l'embouchure de l'Acésine, pour commencer, à partir de ce point, la campagne contre les Malliens et les Oxydraques. Déjà, en effet, on avait reçu la nouvelle des importants préparatifs que faisaient ces populations guerrières et nombreuses ; on rapportait que déjà les femmes et les enfants avaient été mis à l'abri dans les places fortes, et que plusieurs milliers d'hommes armés étaient réunis sur les bords de l'Hyarotès. Le roi crut n'en devoir hâter qu'avec plus de zèle l'ouverture de la campagne, avant que l'ennemi n'eût achevé ses préparatifs. Après deux jours de repos, la flotte continua donc à descendre le fleuve ; partout où elle abordait, les populations se soumettaient volontairement ou étaient facilement subjuguées.

Alexandre espérait atteindre, le cinquième jour, le confluent de l'Acésine et de l'Hydaspe. Il avait appris déjà que cet endroit était d'une navigation difficile, que les deux fleuves mêlaient leurs eaux avec beaucoup de violence en formant de nombreux tournants, pour continuer ensuite leur course com-

y compris les sinuosités de la rivière — quelque chose comme 40 milles. Certainement, Q. Curce n'a pas mis *quadraginta* pour *quadringenta*, comme Freinsheim propose de lire.

1) ἤδη γὰρ καὶ δώδεκα μυριάδες αὐτῷ μάχιμοι εἵποντο σὺν οἷς ἀπὸ θαλάσσης τε αὐτὸς ἀνήγαγε καὶ αὖθις οἱ ἐπὶ συλλογὴν αὐτῷ στρατιῆς πεμφθέντες ἧκον ἔχοντες, παντοῖα ἔθνεα βαρβαρικὰ ἅμα οἷ ἄγοντι καὶ πᾶσαν ἰδέην ὡπλισμένα (ARRIAN., *Ind.*, 19, 5).

mune et impétueuse dans un lit resserré [1]. Ces rapports furent répandus dans la flotte, en même temps qu'on exhortait sérieusement les navigateurs à la prudence. Vers la fin du cinquième jour de voyage, on entendit du côté du sud un violent fracas, semblable au bruit que produit une mer houleuse en se brisant sur les rochers; les rameurs de la première escadre s'arrêtèrent saisis d'étonnement, ne sachant si c'était la mer, ou un orage, ou quelque autre chose qui était près d'eux. Instruits alors, et exhortés à travailler vigoureusement lorsqu'ils approcheraient de l'embouchure, ils continuèrent à s'avancer. Le fracas devenait toujours plus violent; les rives se resserraient; déjà l'on apercevait le confluent, un endroit où le choc des deux fleuves produisait des vagues furieuses et écumantes. Le courant de l'Hydaspe se précipite perpendiculairement sur la colonne d'eau de l'Acésine et lutte contre elle en formant des tourbillons et en mugissant avec fureur, puis les deux fleuves, avec la vitesse d'une flèche, continuent, entre deux rives étroites, leur course agitée. Les matelots qui tenaient la barre exhortèrent une seconde fois les rameurs à travailler avec une prudence et une vigueur extrême, afin de surmonter à force de rames le courant, qui sans cela emporterait les vaisseaux dans les tournants où ils seraient perdus sans ressource, et afin de sortir le plus promptement possible du passage où le lit du fleuve se trouve resserré pour arriver enfin à l'endroit où les eaux recouvrent leur liberté. Déjà le courant emportait les vaisseaux. Les rames et le gouvernail ne conservaient la direction qu'au prix d'indicibles efforts; plusieurs navires furent vaincus, entraînés dans les tournants où la force de l'eau les faisait tourbillonner; leurs rames furent brisées, leurs flancs endommagés, et ils n'échappèrent qu'à grand peine au danger de sombrer. Ce furent particulièrement les longues embarcations qui coururent de grands dangers; deux d'entre elles, poussées l'une contre l'autre, furent fracassées et s'enfoncèrent; des bateaux plus légers furent jetés à la rive. Les larges embarcations de transport furent plus heureuses: comme elles

[1]) Les rapports des modernes confirment ces assertions. (Voy. VINCENT, p. 112). CHEREFFEDDIN (IV, 10, 52) dit de cet endroit : « les vagues qui se « forment en ce lieu le font paraître une mer agitée ».

étaient trop larges pour que le courant pût les faire tournoyer, lorsqu'elles se trouvaient prises par un tournant, la force de l'eau les remettait elle-même dans leur direction. On rapporte qu'Alexandre lui-même, avec son vaisseau, se trouva en danger manifeste de périr dans un de ces tournants, tellement qu'il avait déjà enlevé son vêtement de dessus afin de se précipiter dans les eaux et de se sauver à la nage [1].

La flotte sortit enfin de cet endroit périlleux, mais non sans avoir éprouvé des pertes importantes. Une lieue plus loin, on atteignit le point où les eaux devenaient plus libres et plus tranquilles ; le fleuve, à cet endroit, se dirige vers la droite en contournant des collines qui s'élèvent sur la rive et derrière lesquelles on peut aborder commodément à l'abri de la rapidité du courant, tandis que la rive, sur un long parcours, était disposée de manière à permettre de recueillir facilement les débris et les cadavres. Le roi fit atterrir la flotte en cet endroit et donna l'ordre à Néarque de faire réparer le plus promptement possible les avaries qu'avaient subies les embarcations. Il profita lui-même de ce répit pour faire une excursion dans le pays, afin que les Sibes et les Agalasses, peuples guerriers de cette région que l'Acésine séparait des Malliens et des Oxydraques [2], ne pussent porter secours à ces derniers en les aidant à résister à l'attaque imminente des Macédoniens. Après une marche de dix milles, employée à répandre l'effroi par des dévastations, Alexandre arriva devant la capitale des Sibes, ville d'une certaine importance, qui fut prise d'assaut sans grande peine, ou qui, selon une autre version, se soumit volontairement [3].

1) Curt., IX, 4, 10. Diodor., XVII, 96.

2) Sur les Xoudraca et les Malava, voy. Lassen (II, p. 171) et Cunningham (*Geogr.*, I, p. 215 sqq.).

3) Bohlen (*Das alte Indien*, p. 208) pensait que ces Sibes (Σίβαι. Arrian., *Ind.*, 5. Strab., XV, p. 253. Steph. Byz., s. v. Diodore donne Σίβοι — orthographe moins bonne — et Q. Curce *Sobii*) étaient des « serviteurs de Siva ». Lassen (I, p. 644) a réfuté cette opinion. Arrien ne s'arrête pas dans son *Anabase* à parler de ce peuple en particulier, attendu que naturellement il regarde comme un simple conte la généalogie qui le fait descendre d'Héraclès et qu'il voudrait encore moins, à l'exemple de Diodore, faire jouer un rôle politique à cette parenté avec l'Héraclide Alexandre. Cependant, il indique cette excursion en temps opportun (VI, 5, 9) : on voit

A son retour sur l'Acésine, Alexandre trouva la flotte prête à mettre à la voile ; Cratère était aussi dans le camp ; Héphestion et Philippe étaient arrivés en amont du confluent. On prit immédiatement des dispositions pour l'expédition contre les Malliens, dont le territoire commençait à sept milles de là en aval, près de l'embouchure de l'Hyarotès, et s'étendait au loin vers le nord, sur la rive de ce fleuve. Le roi savait qu'ils s'attendaient à être attaqués et qu'ils se tenaient prêts ; ils devaient bien penser que l'armée macédonienne descendrait jusqu'à l'embouchure de l'Hyarotès et pénétrerait par là sur leur territoire, car leur pays était séparé de l'Acésine par un désert sans eau de plusieurs milles de largeur, et par conséquent semblait à l'abri d'une attaque partant des environs de la station des vaisseaux. Le roi résolut de prendre cette route par laquelle ils l'attendaient le moins, de diriger une attaque soudaine contre la partie supérieure de leur pays, non loin des frontières de la Gandaritide et des Cathéens, puis, en partant de ce point, de refouler les ennemis sur l'Hyarotès ; ils devaient tomber de nouveau entre les mains des Macédoniens aux embouchures de ce fleuve, s'ils cherchaient secours ou protection sur la rive opposée de l'Acésine. La flotte, sous les ordres de Néarque, commença donc aussitôt à descendre le fleuve, afin de s'emparer de la rive droite de l'Acésine, en face du confluent de l'Hyarotès, pour couper ainsi les relations qui unissaient le pays des Malliens au territoire de la rive opposée. Avec ses troupes, avec les éléphants et la phalange de Polysperchon qui jusqu'alors avaient été avec Héphestion, et avec les troupes de Philippe qui avaient passé l'Hydaspe au-dessus de son embouchure, Cratère devait arriver à la station de Néarque trois jours plus tard, et former sur la rive droite du fleuve, avec ces forces importantes, la base des opérations hardies qui s'accompliraient sur l'autre rive. Dès que Néarque et Cratère furent partis, Alexandre partagea encore le reste de l'armée en trois corps ; tandis qu'avec l'un d'eux il ferait lui-même une incursion subite dans l'intérieur du pays

par la place qu'elle occupe dans son récit que les Sibes habitaient dans la région comprise entre l'Acésine et l'Indus.

des Malliens et chasserait l'ennemi en aval du fleuve, Héphestion, qui partit cinq jours à l'avance avec le deuxième corps, devait se rendre maître de la ligne de l'Hyarotès, pour s'emparer des fuyards; le Lagide Ptolémée devait au contraire partir trois jours plus tard, avec le troisième corps, pour barrer la route à ceux qui pourraient tenter de s'enfuir en arrière vers l'Acésine.

De leur côté, les Malliens et les Oxydraques, à la nouvelle de l'approche d'Alexandre, avaient, dit-on, fait taire leurs anciennes rivalités et s'étaient engagés par des otages à se porter mutuellement secours. Ils avaient réuni une armée très considérable, composée de plus de soixante mille fantassins, dix mille cavaliers et sept cents chariots de guerre; mais, comme ils faisaient partie des Arattes, c'est-à-dire des Indiens qui n'avaient pas de prince, ils s'étaient tellement divisés lorsqu'il s'était agi de choisir un général commun, que leur armée se démembrait et que les contingents des divers districts se retiraient chacun dans leurs places fortes. Il est vrai que ce que nous avançons ici ne repose sur aucune autorité particulière; mais le fait semble ressortir des détails du plan d'opération conçu par Alexandre [1]. D'après d'autres versions [2], les Malliens et les Oxydraques avaient dessein de se coaliser : ils auraient eu alors des forces importantes à opposer aux Macédoniens, et ce fut précisément pour prévenir leur coalition par son attaque qu'Alexandre redoubla de promptitude.

Le jour désigné pour le départ, vers le milieu de novembre, le roi se mit en route; il était accompagné des hypaspistes, des archers, des Agrianes, de la phalange de Pithon, de la moitié des hipparchies macédoniennes et des archers à cheval. Le désert commençait à une petite distance de l'Acésine; après une marche de cinq heures, on trouva de l'eau, et l'on fit halte en cet endroit; puis à midi, lorsque les troupes furent un peu reposées et que chacun eut rempli d'eau son bidon, on se remit en route et on s'avança en toute hâte, pendant le

[1]) D'après Q. Curce et Diodore.
[2]) Arrian., VI, 11, 7.

reste du jour et pendant la nuit suivante. Le matin, après une marche de près de huit milles, on aperçut du côté de l'orient la ville des Malliens, Agalassa [1], avec ses fortifications. Un grand nombre de Malliens s'y étaient réfugiés et campaient, sans gardes et sans armes, sous les murs de la place, qui ne pouvait contenir toute la multitude. Ils étaient tellement persuadés qu'une surprise du côté du désert était impossible, qu'en voyant l'armée s'approcher, ils pensèrent que c'était tout autre chose, ne pouvant s'imaginer que ce fussent les Macédoniens. Déjà les cavaliers d'Alexandre étaient au milieu d'eux; inutile de penser à la résistance : des milliers d'hommes furent massacrés; ceux qui purent s'enfuir se réfugièrent dans la ville qu'Alexandre fit investir par sa cavalerie, en attendant que ses fantassins arrivassent pour commencer l'attaque. Aussitôt que ceux-ci se présentèrent, le roi envoya en toute hâte Perdiccas, avec deux hipparchies et les Agrianes, vers une ville voisine [2] dans laquelle beaucoup d'Indiens s'étaient réfugiés, lui donnant pour instructions d'observer cette place avec le plus grand soin, toutefois sans rien entreprendre contre elle avant que l'armée, venant d'Agalassa, ne se fût approchée, afin que les fuyards ne pussent s'échapper dans l'intérieur du pays et y répandre la nouvelle que les Macédoniens étaient dans le voisinage. Pendant ce temps, Alexandre commença l'attaque; les Indiens, qui dans la première surprise avaient été fort maltraités, désespérèrent de pouvoir défendre leurs murailles et abandonnèrent en courant les portes et les tours. La plus grande partie tomba sous les coups des Macédoniens qui les poursuivaient; quelques milliers seulement purent se retirer dans la forteresse, du haut de laquelle

[1]) Ce nom ne se trouve pas dans Arrien, et dans Q. Curce (IX, 4, 5), qui concorde ici presque littéralement avec Diodore, il est caché sous la fausse leçon *alia gens*. Si embrouillé que soit le récit des deux auteurs, on parvient encore à discerner les points par où il s'accorde avec celui d'Arrien : Le *superato amne* de Q. Curce se rapporte à l'Acésine, qu'Alexandre dut traverser pour passer, du camp où il était revenu après l'expédition contre les Sibes, à la rive orientale de la rivière et dans le pays des Malliens. Sur les Malliens, voy. Tod, *Rajastan*, II, p. 292. 443. Agalassa, à huit milles de la station au-dessous du confluent de l'Hydaspe, coïncide avec l'emplacement de Pinde Schaich Moosa, à un mille et demi de l'Hyarotès.

[2]) C'était peut-être bien Moree, non loin de la rivière.

ils se défendirent avec le courage du désespoir. Les Macédoniens furent repoussés dans plus d'un assaut, mais enfin leur exaspération croissante, les exhortations et l'exemple de leur roi, l'épuisement de leurs adversaires, leur firent obtenir la victoire, et ils se vengèrent des peines qu'elle leur avait coûtées en faisant un horrible massacre parmi les Indiens; des deux mille combattants qui avaient défendu la forteresse, pas un seul n'échappa.

Cependant Perdiccas avait trouvé la ville contre laquelle il avait été envoyé déjà abandonnée par ses habitants. Il se hâta de se mettre à la poursuite des fugitifs et les rejoignit en effet; ceux qui ne parvinrent pas à se sauver sur l'autre bord du fleuve, ou dans les marécages qui couvraient la rive, furent massacrés. De son côté, le roi n'avait accordé à ses troupes que quelques heures de repos après s'être emparé de la forteresse d'Agalassa; il ne laissa qu'une faible garnison dans cette citadelle et, à l'entrée de la nuit, il donna l'ordre de marcher vers l'Hyarotès, afin de couper la retraite sur la rive opposée aux Malliens des environs. Vers le matin, il atteignit le gué du fleuve; la plupart des ennemis avaient déjà passé l'eau. Ceux qui étaient restés en arrière furent exterminés, puis le roi traversa lui-même le fleuve : il atteignit bientôt les bandes des fuyards, et le carnage commença de nouveau; ceux qui purent s'échapper se réfugièrent dans une place forte du voisinage; les autres se rendirent au vainqueur. Dès que l'infanterie fut arrivée, Alexandre envoya Pithon, avec sa phalange et deux divisions, contre cette place, qui tomba au premier assaut; tous les Malliens qui s'y trouvaient furent faits prisonniers de guerre, et Pithon, après cette victoire, vint de nouveau rejoindre le roi.

Cependant Alexandre s'était avancé contre une ville brahmanique, dans laquelle un grand nombre de Malliens avaient également cherché un refuge; il en avait aussitôt investi les murailles et avait commencé à les faire miner. Les Indiens, fort maltraités par les projectiles des assiégeants, se retirèrent dans la citadelle de la ville; une division de Macédoniens, qui s'était avancée avec une témérité par trop grande, s'était introduite avec eux dans la citadelle, mais elle ne put résister à la

supériorité du nombre ; sa retraite fut presque coupée, et elle dut se replier après avoir éprouvé des pertes considérables. Cette circonstance augmenta l'exaspération des troupes ; aussitôt Alexandre donna l'ordre d'appliquer les échelles, en même temps qu'il faisait miner les murailles ; à la première tour qui s'écroula, entraînant avec elle la partie des murs qui y attenait et ouvrant ainsi une brèche, Alexandre fut le premier sur les décombres ; les Macédoniens se pressèrent à sa suite en poussant des cris de joie, et en peu de temps, malgré le courage des ennemis, les murailles furent débarrassées de leurs défenseurs ; un grand nombre d'Indiens périrent en combattant ; les autres se réfugièrent dans les constructions, y mirent le feu, et, tandis que l'incendie dévorait tout autour d'eux sans trouver d'obstacle, ils se mirent à lancer, de l'intérieur des maisons en flammes, des traits et des poutres sur leurs ennemis, jusqu'à ce qu'ils succombassent eux-mêmes brûlés par le feu ou suffoqués par la fumée. Ceux qui tombèrent vivants entre les mains des Macédoniens étaient en petit nombre ; cinq mille Indiens environ avaient péri dans l'assaut ou dans l'incendie de la citadelle.

Les efforts surhumains des cinq derniers jours avaient épuisé les troupes ; Alexandre les laissa reposer pendant une journée dans cette ville, puis elles se remirent en route avec une vigueur nouvelle pour aller conquérir les autres villes des Malliens situées sur la rive sud de l'Hyarotès ; mais partout déjà les habitants s'étaient enfuis avant leur arrivée. Il semblait inutile de poursuivre chacune des bandes de fugitifs ; les soldats se contentèrent de détruire les villes. Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi ; puis une journée de repos fut accordée aux troupes, afin qu'elles pussent reprendre de nouvelles forces pour attaquer la plus grande ville de ce côté du fleuve, une ville où beaucoup de Malliens, confiants dans la force de ses murs, avaient dû se retirer.

Afin de ne pas permettre que la rive boisée qui s'étendait en amont du fleuve servît de refuge aux Malliens dispersés, en arrière des mouvements qu'on exécuterait ensuite, ni de lieu de rendez-vous d'où ils pourraient tenter une diversion périlleuse, on envoya en arrière, sur le bord du fleuve, la phalange

de Pithon, l'hipparchie de Démétrios et un nombre suffisant de troupes légères, avec consigne de donner la chasse à tous les Indiens dans les bois et les marais et de massacrer tous ceux qui ne se soumettraient pas volontairement. Le roi s'attendait à un combat acharné; il s'avança lui-même avec les autres troupes contre la ville dont nous venons de parler; mais l'effroi général que les armes macédoniennes avaient répandu était si grand, que les Indiens, désespérant de pouvoir se maintenir dans la grande ville, l'abandonnèrent pour se retirer au delà du fleuve voisin et occuper sa rive septentrionale, justement assez élevée, dans l'espoir de parvenir à empêcher, du haut de cette position certainement favorable, le passage des Macédoniens. Dès qu'Alexandre fut instruit de cette circonstance, il s'avança rapidement avec toute la cavalerie, après avoir donné l'ordre aux fantassins de le suivre sans retard. Arrivé sur le bord du fleuve, il fit incontinent commencer la traversée, sans se soucier de la ligne des ennemis déployée sur l'autre rive. Les Indiens, frappés d'effroi devant la hardiesse de cette manœuvre, se retirèrent en rangs serrés, sans tenter un combat inégal; mais, lorsqu'ils eurent remarqué qu'ils n'avaient devant eux que quatre à cinq mille hommes de cavalerie, leur ligne de bataille tout entière, qui comptait bien cinquante mille combattants, se retourna contre Alexandre et sa colonne de cavalerie, et s'efforça de les repousser de la rive dont ils avaient déjà pris possession. Ce fut avec peine et grâce seulement à une suite de mouvements habiles, au moyen desquels on évita toute mêlée, que les cavaliers purent se maintenir sur ce terrain difficile, jusqu'à ce que peu à peu les divisions des troupes légères et particulièrement les archers fussent arrivés, tandis qu'on apercevait déjà sur l'autre rive l'infanterie pesante qui s'avançait. Alexandre commença alors à marcher en avant, mais les Indiens n'osèrent pas attendre l'attaque; ils se retournèrent et prirent la fuite dans la direction d'une ville voisine, munie de puissantes fortifications [1]. Les Macédoniens les poursuivirent vivement, tuè-

[1]) L'emplacement de cette ville est fort incertain. Je n'ose plus reproduire mes conjectures d'autrefois. Masson (*Narration*, I, p. 402) croit retrouver la ville des Malliens dans Bot-Kamolia; Cunningham (*Survey*, V) dans Moul-

rent un grand nombre de fuyards, et ne s'arrêtèrent que sous les murs de la place.

Alexandre fit aussitôt investir la ville par la cavalerie; mais les fantassins arrivèrent trop tard dans la soirée et tous les soldats étaient trop fatigués, les cavaliers par la traversée du fleuve et la poursuite rapide, les fantassins par une marche longue et difficile, pour qu'on pût rien entreprendre de plus ce jour-là ; on établit donc le camp tout autour de la ville. Le lendemain, dès la première lueur du jour, le roi, à la tête d'une moitié de l'armée, et Perdiccas, à la tête de l'autre moitié, donnèrent l'assaut contre les murailles de tous les côtés à la fois. Les Indiens, incapables de les défendre, se retirèrent sur toute la ligne et se réfugièrent dans la citadelle, qui était très fortifiée. Alexandre, de son côté, fit enfoncer les portes de la ville et pénétra dans la place à la tête de ses troupes, sans trouver de résistance; puis il traversa les rues en se dirigeant vers la forteresse. Celle-ci était munie de fortes murailles; les tours étaient pourvues de nombreux défenseurs, et les travaux d'un siège, sous les projectiles des ennemis, offraient de grands dangers. Les Macédoniens n'en commencèrent pas moins à miner les murs, tandis que d'autres soldats apportaient deux échelles d'escalade et tentaient de les appliquer, mais les traits que l'ennemi lançait sans interruption du haut des tours firent hésiter même les plus courageux. A cette vue, le roi saisit une échelle; tenant son bouclier de la main gauche, son épée de la droite, il gravit les échelons; Peucestas et Léonnatos s'élancent après lui sur la même échelle; un vieux capitaine, nommé Abréas, monte sur une autre. Déjà le roi a atteint les créneaux ; le bouclier appuyé devant lui, il combat et se défend tout à la fois; il précipite un ennemi à la renverse du haut des murs, un coup d'épée en abat un second; en un instant, le vide se fait devant lui, il escalade les créneaux; Perdiccas, Léonnatos, Abréas,

tan. Ce voyageur démontre que le Ravi ou Hyarotès avait autrefois un cours différent de celui d'aujourd'hui et se jetait dans l'Acésine à quelques milles au-dessous de Moultan. Il donne aussi (*Survey*, V, pl. 36) de la ville de Moultan un plan qui met en évidence la citadelle ainsi que sa situation sur une île de l'ancien Ravi.

le suivent; déjà les hypaspistes, en poussant de grands cris, se pressent sur les deux échelles, mais celles-ci, surchargées, se brisent, et la retraite du roi, qui se tient sur les créneaux, se trouve coupée. A sa brillante armure, au panache de son casque, les Indiens l'ont reconnu ; personne n'ose l'approcher, mais les flèches, les javelots, les pierres lancées du haut des tours et du haut de la forteresse, pleuvent sur lui ; ses fidèles lui crient de sauter en arrière et d'épargner sa vie : d'un regard il mesure la hauteur de la muraille en dedans de la forteresse ; déjà ce bond téméraire est accompli. Le voilà seul en dedans des murs ennemis ; le dos appuyé à la muraille, il attend ses adversaires. Déjà ils osent l'approcher, déjà leur chef le serre de près ; Alexandre le transperce d'un coup d'épée ; d'un coup de pierre, il renverse un second ennemi ; un troisième, un quatrième tombent sous l'épée du roi. Les Indiens reculent et commencent à lancer contre lui des flèches, des piques, des pierres, tous les objets qui leur tombent sous la main ; son bouclier le protège encore, mais bientôt son bras se fatigue. Déjà Peucestas, Léonnatos, Abréas, ont sauté du haut des murs à ses côtés, mais Abréas est atteint d'un coup de pierre au visage, il tombe. Les Indiens, en le voyant à terre, poussent des cris de joie et continuent à lancer leurs projectiles avec un redoublement d'ardeur ; une flèche vient frapper la poitrine du roi ; son armure est transpercée ; un flot de sang jaillit et avec lui le souffle du poumon. Dans l'ardeur du combat, le roi ne le remarque pas ; il continue de se défendre ; mais la perte du sang l'épuise, ses genoux chancellent ; il perd connaissance et tombe en s'appuyant sur son bouclier. Les Indiens se pressent contre lui avec une fureur sauvage ; cependant Peucestas s'est placé sur le roi renversé, il le couvre avec le bouclier d'Ilion dont il est porteur ; Léonnatos le protége de l'autre côté ; mais déjà ils sont atteints par une grêle de flèches, c'est à peine s'ils peuvent encore se tenir debout et le roi perd tout son sang.

Pendant ce temps, la plus vive agitation règne en dehors des murs ; les Macédoniens ont vu leur roi se précipiter dans la ville ; il est impossible qu'il parvienne à se sauver, et ils ne peuvent le suivre. On veut appliquer des échelles, des ma-

chines, des arbres, mais tout cela ne sert qu'à faire perdre du temps, et un instant de retard peut causer sa mort ; il faut le suivre. Les uns enfoncent des piquets dans les murs et s'en servent pour grimper, les autres montent sur les épaules de leurs camarades et parviennent jusqu'aux créneaux ; ils aperçoivent alors le roi étendu par terre, les ennemis se pressant autour de lui, et Peucestas qui déjà s'affaisse. Ils sautent de la muraille en poussant des cris de rage et de douleur et se groupent rapidement autour de leur roi tombé ; ils serrent leurs boucliers les uns contre les autres, foncent en avant et repoussent les Barbares. D'autres se ruent contre la porte, la font voler en éclats, enlèvent les battants des gonds, et les colonnes se précipitent dans la forteresse en poussant des cris de fureur. Maintenant ils se jettent sur l'ennemi avec un redoublement d'énergie ; tous ceux qu'ils rencontrent sont frappés à mort; femmes, enfants, sont transpercés; c'est dans le sang que leur vengeance doit s'assouvir. D'autres placent le roi sur son bouclier et l'emportent : la flèche est encore enfoncée dans sa poitrine ; on essaie de l'arracher, mais un crochet la retient ; la douleur réveille le roi de son évanouissement, il soupire et demande qu'on enlève la flèche de la blessure en élargissant la plaie avec son épée. On y parvient enfin ; le sang s'échappe en abondance et le roi perd de nouveau connaissance ; la vie et la mort semblent se le disputer. Les amis entourent sa couche en versant des larmes; les Macédoniens se tiennent devant sa tente : ainsi se passent la soirée et la nuit [1].

[1]) Arrien (VI, 11) a fait la critique des assertions contraires à la version exposée ci-dessus (d'après Ptolémée), de façon qu'il ne peut rester aucun doute sur les erreurs dont elles sont entachées. Il blâme tout particulièrement ceux qui affirment que le fait s'est produit dans le pays des Oxydraques, comme le racontent Q. Curce (IX, 4, 26), Lucien (*Dial. mort.*, XIV, 14), Appien (*B. Civil.*, II, 102), Pausanias (I, 6) et autres (ap. Freinshem. ad Curt., *loc. cit.*). Il signale une seconde erreur dans les noms de ceux qui se trouvaient dans la citadelle avec le roi. Plutarque (*Alex.*, 63) nomme Peucestas et Limnæos ; Q. Curce (IX, 5, 15), Timæos et les trois gardes du corps Peucestas, Aristonous, Léonnatos ; Timagène et Clitarque (suivant Q. Curce) et après eux Pausanias (*loc. cit.*) et Etienne de Byzance (s. v. Ὀξύδρακαι) y ajoutaient le Lagide Ptolémée, qui se trouvait à dix milles au moins de là. Peucestas passait généralement dans l'antiquité pour le sau-

Déjà des nouvelles de ce combat, de la blessure et de la mort du roi étaient parvenues dans le camp situé à l'embouchure de l'Hyarotès, et y avaient causé une agitation indescriptible. D'abord on n'entendit que des cris, des plaintes et des larmes, puis le calme revint ; on commença à se demander ce qu'on allait devenir, et cette question redoubla encore les inquiétudes, le découragement, les plaintes et l'indécision. Qui allait conduire l'armée maintenant ? comment retournerait-elle au pays ? comment trouver la route ? comment pourvoir au voyage à travers ces distances sans fin, ces fleuves terribles, ces montagnes désertes et ces solitudes ? comment se défendre contre tous ces peuples guerriers qui n'hésiteraient plus à défendre leur liberté, à reconquérir leur indépendance et à assouvir leur vengeance contre les Macédoniens, maintenant qu'ils n'avaient plus Alexandre à redouter ? Et quand arriva la nouvelle que le roi vivait encore, ce fut à peine si on put y croire ; on doutait qu'il eût été possible de l'arracher à la mort, lorsqu'une lettre du roi lui-même arriva pour annoncer qu'il serait bientôt de retour au camp : on dit alors que la lettre avait été fabriquée par les gardes du corps et les stratèges afin d'apaiser les esprits, que le roi était mort et qu'ils n'avaient plus ni guide ni espoir de salut.

Cependant Alexandre était réellement sauvé, et au bout de sept jours, sa blessure, quoiqu'elle fût encore ouverte, n'offrait plus de danger. Les nouvelles qui arrivaient du camp et la crainte que la persuasion de sa mort ne causât des désordres dans l'armée le portèrent à ne pas attendre son complet

veur d'Alexandre (*Alexandri magni servator*. Plin., XXXIV, 8). Nombre d'auteurs, outre la blessure reçue par Alexandre à la poitrine, parlaient d'un coup de massue sur la nuque. Le trait fut retiré soit par Perdiccas, soit par l'Asclépiade Critobule de Cos (appelé Critodème par Arrien), le célèbre médecin du roi Philippe, celui qui lui avait extrait de l'œil la flèche reçue à Méthone (Plin., VII, 37). Plutarque (*De fort. Alex.*, 11) raconte un peu autrement l'extraction du dard : on ne venait pas à bout de l'arracher à travers la cuirasse, et on n'osait pas scier la hampe, de peur de faire éclater l'os : Alexandre, voyant l'anxiété des assistants, commença à couper lui-même la hampe avec son poignard au ras de l'armure, mais sa main retomba inerte ; il ordonna alors d'y aller hardiment, reprochant à ceux qui l'entouraient leurs larmes et leur compassion, les appelant traîtres parce qu'ils lui refusaient leur secours, etc.

rétablissement et à retourner dès lors parmi les troupes. Il fit disposer un yacht sur lequel on plaça un lit de malade, protégé par une tente; puis, s'étant embarqué, il descendit l'Hyarotès: pour éviter l'ébranlement, on ne se servait pas des rames et l'embarcation était entraînée seulement par le cours du fleuve; le quatrième jour enfin, elle approcha du camp. L'annonce de l'arrivée d'Alexandre l'avait précédé, mais un petit nombre seulement y croyaient. On apercevait déjà le yacht avec son pavillon qui descendait le courant; les troupes, dans une anxieuse attente, se tenaient le long du fleuve. Le roi fit enlever le pavillon afin que tous le vissent. On se figura encore que c'était le cadavre du roi qu'amenait la barque; mais avant d'atteindre la rive, Alexandre leva le bras, comme pour saluer ses troupes; alors ces milliers de soldats poussèrent des cris de joie; ils étendaient les bras vers le ciel ou vers leur roi, et les larmes de joie se mêlaient aux cris d'allégresse sans cesse renouvelés. Alors le yacht s'approcha de la rive; quelques hypaspistes amenèrent une litière pour transporter le roi de la barque dans sa tente, mais il ordonna qu'on lui amenât un cheval. Quand l'armée le vit monté sur son coursier, il s'éleva un tel cri de joie, de tels applaudissements accompagnés de coups frappés sur les boucliers, que la rive opposée ainsi que les forêts d'alentour en retentirent. Le roi mit pied à terre près de la tente qu'on avait dressée pour lui, afin que ses guerriers le vissent aussi marcher; alors tous se pressèrent autour de lui, pour toucher sa main, ses genoux, ses vêtements, pour le voir de près, pour lui adresser une bonne parole, pour lui jeter des banderoles et des fleurs.

C'est lors de cette réception que dut se produire le fait raconté par Néarque. Quelques amis avaient reproché au roi de s'exposer ainsi au danger, lui disant qu'une telle conduite était celle d'un soldat, mais non celle d'un général. Un vieux Béotien, qui les avait entendus et qui avait remarqué le mécontentement du roi, s'approcha et dit dans le dialecte de son pays: « A l'homme l'action, ô Alexandre; mais qui agit doit souffrir ». Le narrateur ajoute que le roi lui marqua son assentiment et, même plus tard, n'oublia pas cette bonne parole.

La rapidité avec laquelle Alexandre s'était emparé de la

capitale des Malliens avait produit une impression profonde sur toutes les populations des environs. Les Malliens eux-mêmes, bien que les Macédoniens n'eussent rien entrepris contre la vaste étendue de leur territoire, désespérèrent de pouvoir leur résister plus longtemps ; ils envoyèrent une ambassade et se soumirent humblement au roi, eux et leur pays. Les Oxydraques ou Soudraques, qui partageaient avec les Malliens la réputation d'être les peuples les plus courageux de l'Inde et qui pouvaient mettre en campagne des forces considérables, préférèrent se soumettre. Une ambassade formée des commandants des villes, des seigneurs de la contrée et de cent cinquante des principaux habitants, arriva avec des présents et revêtue de pleins pouvoirs pour accepter toutes les conditions qu'imposerait Alexandre. Ces envoyés dirent que, s'ils ne s'étaient pas présentés plus tôt devant le roi, il fallait leur pardonner, car, plus qu'aucun autre peuple de l'Inde, ils aimaient leur liberté qu'ils avaient conservée depuis des temps immémoriaux, depuis l'expédition du dieu que les Grecs appelaient Dionysos; mais qu'ils se soumettaient volontiers à Alexandre, car il devait certainement descendre des dieux, ainsi que le prouvaient ses hauts faits. Ils ajoutaient qu'ils étaient prêts à recevoir le satrape qu'il établirait, à payer tribut et à livrer des otages en aussi grand nombre que l'exigerait le roi. Alexandre demanda mille des plus nobles du peuple, qui devaient, à son choix, le suivre comme otages, ou combattre avec lui jusqu'à ce qu'il eût soumis les autres contrées de l'Inde. Les Oxydraques envoyèrent les mille otages et ajoutèrent volontairement cinq cents chariots de guerre portant chacun son conducteur et deux combattants ; le roi renvoya alors généreusement les mille otages, mais il incorpora les chariots de guerre dans son armée, et le territoire de ces peuples, avec celui des Malliens, fut réuni à la satrapie de l'Inde, sous les ordres de Philippe.

Une fois complètement rétabli, Alexandre rendit grâces aux dieux de sa guérison par des sacrifices solennels et des joûtes, puis il quitta son camp assis à l'embouchure de l'Hyarotès. Pendant le temps qu'on avait passé dans ce pays, le roi avait fait construire encore quantité de nouveaux vaisseaux, de

sorte qu'un nombre de troupes bien plus considérable qu'auparavant pouvait maintenant descendre le fleuve avec lui; il était accompagné de 10,000 fantassins armés à la légère, des archers et des Agrianes et de 1,700 cavaliers macédoniens. Le roi descendit ainsi du cours de l'Hyphase[1], jusqu'au confluent du grand fleuve de Pandjnad et de l'Indus. Les Abastanes (Ambastha) avaient été les seuls peuples que Perdiccas, en passant, avait dû contraindre par la force à se soumettre ; tous les autres, de près ou de loin, avaient envoyé des ambassades avec de nombreux et riches présents consistant en tissus magnifiques, pierres précieuses, perles, peaux de serpents aux couleurs variées, écailles de tortues, lions et tigres apprivoisés. De nouveaux vaisseaux à trente rameurs, ainsi que des bâtiments de transport en nombre considérable, que le roi avait fait construire dans le pays des Xathras, descendaient le fleuve[2]. A l'endroit où l'Indus reçoit le Pandjnad, les cinq affluents de l'Est réunis, et où se trouve le centre naturel du commerce des régions de l'intérieur avec l'embouchure de l'Indus, Alexandre résolut de fonder une ville hellénique, qui devait être aussi importante pour la domination du pays que considérable et florissante par le commerce de l'Indus[3]. Cette

[1]) C'est de l'Hyphase et non pas de l'Hésudros (Çatadrou) que parle Arrien (IV, 14, 5).

[2]) ARRIAN., VI, 15. Il est d'autant plus difficile de spécifier la situation de ces peuples, que Diodore et Q. Curce confondent tout, et que dans les *Indica* d'Arrien on rencontre d'autres confusions produites par des indications souvent fausses au sujet des diverses embouchures des cours d'eau : la seule chose qui paraisse certaine, c'est que le pays très étendu des Oxydraques ne dépassait pas beaucoup au sud l'embouchure de l'Hyarotès, qu'il commençait à la frontière des Malliens et s'étendait au delà des limites du Moultan actuel, jusqu'au confluent de l'Acésine et de l'Hyphase. Après avoir lu LASSEN (II, p. 173), je n'ose plus croire que les Xathras soient identiques aux Σόδραι de Diodore (XVII, 102), et qu'on puisse reconnaître dans leur nom des Kschatras nés d'un mélange de Kschatriyas (caste des guerriers) avec des Soudras. Les Xathras doivent avoir habité un pays boisé au bord de l'eau, car on a construit chez eux des navires. On n'a aucun renseignement sur les Abasthanas (Sambastes chez Diodore) et sur leur pays.

[3]) Il est à peu près certain que cette ville est la cinquième Alexandrie d'Etienne de Byzance, celle qu'il appelle ἐν τῇ 'Ωπιανῇ κατὰ τὴν Ἰνδικήν : nous sommes ici dans le pays des 'Ωπίαι, à propos duquel Hécatée (*fragm.* 175 ap. STEPH. BYZ., s. v.) fait déjà la remarque : ἀπὸ δὲ τούτων ἐρημίη. VINCENT (p. 136) a déjà exposé en détail combien la situation de la contrée est favo-

ville devait être le point le plus méridional de la satrapie de Philippe, et celui-ci resta dans cet endroit avec des forces imposantes, composées de toutes les troupes thraces et d'un nombre proportionnel d'hommes pesamment armés pris dans les phalanges. Il était chargé notamment de pourvoir de son mieux à la sécurité du commerce dans ces parages, d'établir sur l'Indus un port spacieux, un chantier pour la construction des vaisseaux et un magasin de vivres, et de favoriser de toutes manières la prospérité de cette Alexandrie.

On pouvait être au mois de février de l'année 325, lorsque l'armée macédonienne quitta Alexandrie pour s'avancer dans le bassin inférieur de l'Indus. La plus grande partie des troupes avec les éléphants, sous la conduite de Cratère, longeait la rive orientale du fleuve : de ce côté, en effet, la route était meilleure et les populations n'y étaient pas encore toutes portées à se soumettre. Quant au roi, il descendit le fleuve avec les troupes que nous avons nommées plus haut. Armée et flotte arrivèrent sans obstacle dans le pays des Çoudras, que les Hellènes nommaient Sogdes ou Sodres, et s'arrêtèrent dans leur capitale[1]. On fit de cette ville une colonie hellénique sous le nom d'Alexandrie Sogdienne ; elle fut pourvue d'importantes fortifications, d'un port, d'un chantier pour les vaisseaux, et fut désignée pour être la résidence du satrape de l'Indus infé-

rable au commerce. On ne doit pas s'étonner qu'il n'en soit plus question par la suite : les renseignements qui proviennent du temps de l'empire bactrien et indo-scythique sont trop clair-semés pour qu'on doive conclure que ce dont ils ne font pas mention n'existait plus.

[1]) Vincent (p. 119 sqq.) et Pottinger (p. 382) retrouvent l'emplacement de cette ville dans la Bhoukor actuelle. Je crois qu'ils se trompent. Ce τῶν Σόγδων τὸ βασιλεῖον (Arrian., VI, 15, 4) devait être situé plus en amont, à peu près à mi-chemin des 30 milles qui séparent Bhoukor (Bakkan) de l'embouchure de l'Hyphase, vers l'endroit où aujourd'hui encore la route de l'Inde aux défilés de Bholan traverse l'Indus, comme le marque Cunningham (p. 255), entre Fazilpour sur la rive gauche et Kasmor sur la rive droite. Ce doit être cette Alexandrie qu'Etienne de Byzance classe au seizième rang, comme étant ἐν τῇ Σογδιάνῃ, malgré la mention accessoire παρὰ Παροπαμισάδαις qui se sera glissée d'un autre endroit dans ce passage, car l'Alexandrie *sub ipso Caucaso* ne figure pas dans sa liste. Les 10.000 hommes laissés en ce lieu sont mentionnés par Diodore. Pithon — et non pas Python — paraît être le nom du satrape, fils d'Agénor, qu'il faut distinguer à la fois de l'Eordiéen Pithon, fils de Crateuas, et du Python de Catane ou de Byzance, auteur prétendu du drame satyrique *Agên*.

rieur, dont le territoire devait s'étendre depuis l'embouchure du Pandjnad jusqu'à la mer. Pithon y fut placé comme satrape, avec une armée de 10,000 hommes[1].

La position d'Alexandrie Sogdienne est une des plus importantes pour le cours inférieur de l'Indus; le caractère du fleuve, du pays et des populations commence à changer ici d'une manière considérable. Les chaînes de montagnes de Soliman, qui ont accompagné l'Indus du nord au sud, se tournent à l'ouest presque à angle droit, vers les défilés de Bholan. Le désert, qui était resté jusque-là voisin de l'Indus, du côté de l'est, s'éloigne; le fleuve envoie ses bras à droite et à gauche et forme ainsi un grand nombre d'îles et de bas-fonds; une contrée basse, fertile et bien peuplée s'étend sur les rives du fleuve, et bientôt le voisinage de l'Océan se fait sentir. Une autre circonstance non moins remarquable vient encore se joindre à celles-ci; tandis que, du côté de l'est, un pays plat, uniforme, s'étend à perte de vue, dès qu'on s'avance au sud on voit s'élever au-dessus de la plaine occidentale une muraille d'imposantes montagnes qui enclôt le pays et se prolonge jusqu'au cap Monz. Le cours actuel de l'Indus s'avance en décrivant un grand arc jusqu'au pied de ces montagnes, puis se retourne à l'est, vers Hyderabad, où commence le delta. Dans l'antiquité, le fleuve suivait la corde de cet arc dans la direction du sud, de Bhoukor à Hyderabad, et baignait près de Bhoukor une chaîne de collines basses et calcaires, dans laquelle il a fait aujourd'hui une trouée en se dirigeant à l'ouest. Ces collines portent encore les débris d'Alor, l'ancienne capitale du pays du Sindh. Cette dernière contrée ressemble à un jardin; les coteaux sont ornés de vignobles, l'encens du climat brûlant d'Arabie, les champs de fleurs des chaudes et humides contrées des tropiques, le maïs des rives marécageuses du fleuve, poussent ici côte à côte; des villes, des villages en nombre considérable ornent le pays; un commerce incessant anime le fleuve et ses canaux, et la population méridionale, chaudement colorée, gouvernée par des princes, est complètement différente des

[1]) Arrien dit : « Pithon et Oxyartès ». Pour plus amples détails à ce sujet, voy. ci-dessous, p. 595, 1. Tod (*op. cit.*, I, p. 92) regarde les *Sogdi* comme des Sodas, appartenant aux Pramares.

peuples qui habitent l'Indus supérieur. La caste des brahmanes y occupe le premier rang, et son influence est décisive sur les affaires publiques ; la conduite du prince est dirigée autant par les préjugés religieux que par la défiance et des rivalités sans fin ; c'est là une marque caractéristique qui, dans le cours des siècles, au milieu de tous les changements de gouvernements, de religion et même de nature, est toujours restée la même.

Le caractère particulier de ce pays et de ses habitants fit aussitôt sentir ses effets pour Alexandre. La soumission des Malliens avait fait cesser toute résistance de la part des populations, et l'armée était arrivée jusque dans le pays des Sogdes en poursuivant une campagne de succès non interrompus, mais c'était en vain qu'Alexandre comptait sur la soumission volontaire des populations plus éloignées; ni princes, ni ambassades de princes ne vinrent présenter leurs hommages au maître du pays de l'Indus; les suggestions des orgueilleux brahmanes ou la confiance dans leurs propres forces les avaient portés sans doute à mépriser le puissant étranger. Seul, le prince Sambos [1] s'était librement soumis ; il dépendait de Mousicanos, qui était plus puissant que lui, et il peut se faire qu'il ait mieux aimé servir un maître étranger qu'un prince voisin. Alexandre le confirma dans son pays de montagnes, en qualité de satrape [2], ou, pour parler plus exactement, lui laissa son territoire aux mêmes conditions qu'aux princes tributaires de la satrapie de l'Inde supérieure.

[1]) C'est le nom donné par Arrien (VI, 16, 4). Ce personnage est appelé Sabos par Q. Curce (IX, 8, 17), Diodore (XVII, 102) et Strabon (XV, p. 701); Sabbas par Plutarque (*Alex.*, 64); Ambigerus (var. *Ambi regis*) par Justin (XII, 10) ; *Ambira rex* par Orose (I, 19). D'après Lassen, le nom véritable devait être Çambhou.

[2]) Vincent (p. 130 sqq.) a placé le siège de cette principauté des Indiens montagnards dans les environs de Sebee, à 40 milles environ au nord-ouest de Bhoukor ou Alexandrie, sans autre raison qu'une trompeuse ressemblance de nom. Il a contre lui la distance, la population non hindoue du Sévestan et le témoignage exprès de Strabon, d'après lequel la région confinait à la Parætacène. Par conséquent, Pottinger (p. 539 trad. all.) doit avoir raison quand il identifie les montagnes dans lesquelles se trouvait la principauté de Sambos avec les monts Youngar, au sud du bras de Larkhanou, formé par l'Indus, et la capitale de Sambos avec Sehvan sur l'Indus. Le colonel Tod (II, p. 220) rapporte, dans son système, le nom du prince à la dynastie Sind-Sama.

La position indépendante que semblaient vouloir conserver Mousicanos et les autres princes du pays força le roi à recourir encore à la force des armes. Partant d'Alexandrie Sogdienne, il descendit l'Indus aussi rapidement que possible, et, pénétrant dans le bras du fleuve qui se dirigeait du côté des montagnes et conduisait à la résidence de Mousicanos, il atteignit les frontières du territoire de ce prince avant que celui-ci eût pu s'attendre à une surprise. Effrayé par l'approche du danger, Mousicanos chercha à faire oublier son orgueilleuse attitude par une humble et prompte soumission ; il vint en personne au devant du roi et lui apporta de nombreux et riches présents, parmi lesquels se trouvaient tous ses éléphants ; il se soumit, lui et son pays, à la clémence d'Alexandre et avoua qu'il avait fort mal agi ; c'était le plus sûr moyen d'exciter la générosité du roi. Le prince obtint son pardon, et son territoire lui resta, sous la suzeraineté macédonienne. Alexandre admira la splendide nature de cette contrée; puis, comme la résidence du prince, qui était dans une position très favorable pour maintenir tout le pays, avait besoin d'être assurée par une forteresse et par une garnison macédonienne, Cratère reçut l'ordre d'y construire une citadelle [1].

Le roi se mit en marche avec les archers, les Agrianes et la moité des hipparchies contre le pays des Præstiens et contre le prince Oxycanos, ou, comme d'autres le nomment, Porticanos [2]. Ce prince, qui n'avait pas l'intention de se

[1]) Arrian., VI, 15. Le nom du prince Mousicanos est en même temps celui du pays : on retrouve Moûshika et sa résidence dans les ruines d'Alor (ou Arore, nom sous lequel la décrit Wood, p. 49). Lorsqu'on partit d'Alexandrie en Sogdiane, Cratère était déjà passé sur la rive droite de l'Indus (Arrian., VI, 15, 5), et le διὰ τῆς 'Αραχώτων καὶ Δράγγων γῆς ἐκπέμπει du texte en question a l'air de n'être que le reste d'un renseignement sur la destination de ce détachement: de là ἤδη ἔστελλε (Arrian., VI, 17, 3). Mousicanos ayant fait par la suite des concessions, Cratère dut recevoir l'ordre de s'arrêter, à peu près entre Sakkar et Shikarpour, à 4 milles de Bhoukor.

[2]) On trouve *Oxycanos* dans Arrien, *Porticanos* dans Strabon, Diodore et Quinte-Curce. D'après Lassen (II, p. 178), le nom exact, dérivé de celui du peuple ou du pays, *Prashta* (terrain montueux), serait *Prâthaka*. On doit conclure des expressions d'Arrien que, pour faire cette expédition, le roi s'est éloigné du fleuve, dans la direction de l'ouest nécessairement. Aussi Cunningham (*Geogr.*, I, p. 260) paraît avoir raison de chercher la ville des Prashta à Mahorta, où Masson (*Travels*, I, p. 461) a trouvé une ancienne forteresse assez importante.

soumettre, s'était enfermé dans sa capitale avec des forces considérables. Le roi s'approcha et prit sans peine une des premières villes de la principauté ; mais le prince, que n'éblouissait pas l'exemple de Mousicanos, attendit l'ennemi derrière les murailles de sa résidence. Alexandre arriva et commença le siège ; le troisième jour, il avait fait tant de progrès, que le prince se retira dans la citadelle de la ville et voulut nouer des négociations ; mais il était trop tard, une brèche était déjà ouverte dans les murs de la forteresse : les Macédoniens se précipitèrent à l'intérieur, les Indiens furent battus, malgré leurs efforts désespérés, et le prince fut tué. Après la chute de la ville et la mort du prince, il fut facile de soumettre les autres villes de cette riche contrée, qui étaient en grand nombre, et Alexandre les abandonna au pillage ; il espérait effrayer les peuples par le sort des Præstiens et les décider à lui offrir de bon gré la soumission qu'il pouvait exiger par la force.

Mais déjà une agitation nouvelle s'était fait jour sur un point où l'on n'aurait pas dû s'y attendre. Le prince Sambos avait vu avec effroi que Mousicanos non seulement était demeuré impuni, mais était même arrivé à une haute faveur près du roi, et il crut qu'il avait à craindre maintenant le châtiment de sa défection. Les brahmanes de sa cour, sans autre intérêt que la haine contre le conquérant étranger, surent entretenir ses inquiétudes et l'amener enfin à la démarche la plus malencontreuse qu'il pût faire ; il s'enfuit dans le désert, laissant son pays en proie au trouble et à l'insurrection. Le roi s'y rendit en toute hâte ; Sindomana [1], la capitale, ouvrit ses portes et s'en remit d'autant plus volontiers à la clémence d'Alexandre qu'elle n'avait pas pris part à la défection ; les éléphants et les trésors du prince furent livrés, et les autres villes du pays suivirent l'exemple de la résidence ; une seule, où les brahmanes qui avaient conseillé la défection s'étaient

[1]) C'est ainsi que l'appelle Arrien : Strabon la nomme Sindonalia ou Sindonia. Tod (I, p. 218) considère la ville indo-scythe de Minagara comme équivalant à Saminagara, c'est-à-dire « résidence (*nagara*) de Sambos ». Son emplacement près de la Sehvan actuelle a été établi, avec discussion détaillée, par Lassen (II, p. 179) et Cunningham (II, p. 264).

retirés, osa résister, mais elle fut prise, et les brahmanes coupables furent exécutés [1].

L'aveugle fanatisme de la caste sainte, d'autant plus sauvage qu'il avait moins d'espérance, ne s'effraya pas du sort des brahmanes de Sambos et sut, pendant l'absence du roi, pousser le prince Mousicanos et les populations de son pays à la haine la plus violente contre les étrangers, à une révolte ouverte et au massacre de la garnison macédonienne. L'insurrection, comme une flamme, avait gagné les deux rives du fleuve; chacun courut aux armes, et, si la force de la volonté et du commandement avait égalé la rage des insurgés, le roi se serait trouvé dans une position difficile. Mais à peine Alexandre s'approchait-il que Mousicanos s'enfuit de l'autre côté de l'Indus; le roi envoya Pithon à sa poursuite et se porta lui-même contre les villes, qui, sans appui mutuel, sans commandement intelligent, sans espoir de salut, tombèrent rapidement aux mains du vainqueur [2]. Le châtiment de la défection fut sévère; un nombre immense d'Indiens périrent dans les assauts ou furent exécutés après la victoire; les survivants furent vendus comme esclaves, leurs villes détruites, et le petit nombre de celles qui restèrent debout furent munies de citadelles avec garnison macédonienne pour surveiller cette terre couverte de débris et de ruines. Mousicanos lui-

[1]) *Octoginta milia Indorum in illa regione cæsa Clitarchus est auctor* (Curt., IX, 8, 15). Ce que raconte Q. Curce immédiatement avant, à savoir que les Macédoniens débouchèrent tout d'un coup sur la grande place de la ville par une galerie de mine qu'ils avaient creusée, est tout aussi digne de Clitarque, à qui Diodore (XVII, 102) emprunte aussi, sans le nommer, les 80,000 hommes tués. Suivant Plutarque (*Alex.*, 64), ce sont les Brahmanes de Sabbas qui ont répondu au roi Alexandre par ces sophismes fameux qui, sans avoir de valeur philosophique appréciable, comme le remarque avec raison le judicieux Arrien (τῆς σοφίας, εἰ δή τίς ἐστιν. VI, 16, 5), ont passé dans l'antiquité pour l'indice d'une sagesse profonde. On y retrouve la subtilité des distinctions et la clarté superficielle dans laquelle tombe la sagesse hindoue, une fois qu'elle se dépouille des formes mythiques et mystiques.

[2]) C'est ici qu'il faut placer la ville des Brahmes, Harmatalia (Diodor., XVI, 103. Curt., IX, 8, 18), à l'assaut de laquelle fut blessé Ptolémée Lagide. Le récit merveilleux de son rêve sur le lit de repos du roi paraît être de l'invention de Clitarque : du moins, Arrien n'en dit mot, et cependant il avait sous les yeux les Mémoires du même Lagide.

même fut pris; il fut reconnu digne de mort, ainsi qu'un grand nombre de brahmanes, et ils furent pendus sur les routes du pays dont ils avaient causé le malheur.

Le roi revint alors à sa flotte et à son camp[1]; l'énergique rigueur avec laquelle il avait étouffé et puni les rébellions semblait avoir enfin produit sur l'esprit des Indiens l'impression qu'on en attendait. Avant tous les autres, le prince Mœris[2] de Pattala, dont la puissance s'étendait sur le delta de l'Indus, se hâta de se rendre à discrétion. Il vint à Alexandrie, se soumit, lui et son pays, à la clémence du roi, et fut en retour investi du gouvernement de son pays, aux mêmes conditions qu'on avait imposées à Mousicanos et autres princes dont les possessions étaient situées dans les limites des satrapies macédoniennes. Après avoir obtenu de lui des renseignements plus précis sur la nature du delta de l'Indus qui commence à Pattala, sur les bouches du fleuve et sur l'Océan dans lequel elles déversent leurs eaux, Alexandre le renvoya dans son pays, avec ordre de tout disposer pour recevoir l'armée et la flotte.

La soumission de Mœris, le dernier prince qui eût encore conservé son indépendance dans la contrée de l'Indus, terminait les opérations militaires de la campagne; du moins on n'avait plus à attendre aucun combat important et général, et c'est tout au plus si l'on devait encore rencontrer dans la région de l'Indus qui restait à parcourir quelques résistances isolées et quelques désordres faciles à réprimer. On n'avait

1) ἐπὶ τὸ στρατόπεδόν τε ἐπανῆκε καὶ τὸν στόλον (ARRIAN., VI, 17, 1); c'est-à-dire en remontant le fleuve pour arriver à l'endroit où se trouvaient l'armée et la flotte. Celle-ci s'était certainement avancée vers le sud au delà d'Alor, ayant à côté d'elle l'armée (probablement sous Héphestion), tandis que Cratère était resté à Soukkor, attendant l'ordre de partir.

2) Le nom de Mœris (var. *Meris*) se trouve dans Q. Curce (IX, 8, 28) et ne se trouve que là, de sorte qu'on n'en peut guère garantir l'exactitude. Cependant, LASSEN a fondé sur ce nom une combinaison extrêmement plausible. Il suppose que Mœris est un nom mal écrit pour Soeris ; que ce dernier nom est celui d'une dynastie, la dynastie des Saurya ; que c'est à ces Saurya que se rapporte le passage où Etienne de Byzance (s. v. Ἀλεξ.) appelle la quatorzième Alexandrie : ἐν Σωριανοῖς, Ἰνδικῷ ἔθνει; enfin, que cette Alexandrie est la ville de Pattala, laquelle, au témoignage d'Arrien (VI, 17, 6 : 18, 2), a été rebâtie par Alexandre.

plus besoin de toutes les forces militaires réunies ; l'heure du retour approchait. Le désir du roi était de découvrir un chemin par mer entre l'Inde et la Perse, et il avait pour plan de traverser au sud, entre les deux pays, les contrées du littoral qui jusqu'alors n'avaient pas été soumises par sa présence immédiate, et qu'habitaient des peuplades en partie indépendantes. Ce plan et ce désir n'exigeaient pas l'emploi de toute l'armée, qu'il avait été facile d'entretenir dans les riches contrées de l'Inde, mais qui pouvait être arrêtée par bien des difficultés dans sa route le long des côtes, à travers des contrées souvent désertes. D'ailleurs, il était arrivé des pays du nord de l'empire des nouvelles qui obligeaient à montrer dans ces régions des forces macédoniennes imposantes. Le prince bactrien Oxyartès, qui venait d'arriver à l'armée, avait apporté la nouvelle d'une insurrection des colonies militaires helléniques. D'après le document qui rapporte ce fait, mais qui n'est pas très digne de foi, des dissensions survenues entre les vétérans avaient amené des scènes sanglantes ; puis, poussés par la crainte du châtiment, les soldats s'étaient emparés de la place de Bactres, avaient appelé les Barbares à la défection et donné le titre de roi à Athénodore, leur chef, qui leur avait promis de les ramener dans la Grèce, leur patrie. Un certain Bicon, jaloux de la royauté d'Athénodore, avait noué des intrigues contre lui, l'avait assassiné dans un festin qui avait lieu chez Boxos, un des principaux Barbares, et le lendemain était venu se justifier en présence de l'armée réunie ; les chefs n'étaient arrivés qu'avec peine à le protéger contre la fureur des troupes, puis ils avaient eux-mêmes conspiré contre lui et l'avaient mis à la torture, pour le tuer ensuite ; mais les soldats avaient fait irruption, l'avaient arraché à la torture, puis, au nombre de trois mille, étaient partis sous sa conduite pour chercher la route de leur patrie. On devait s'attendre à ce que les troupes de la satrapie eussent déjà forcé cette bande à rester tranquille[1] ; toutefois il était nécessaire de pourvoir à ce

[1]) CURT., IX, 7, 1. Q. Curce termine en disant : *bis liberatus (Bicon) cum cæteris qui colonias a rege attributas reliquerunt, revertit in patriam.* Diodore (XVII, 99) étend l'insurrection jusqu'à la Sogdiane. Il assure que ces Grecs ont été au retour, après la mort d'Alexandre, battus et mis à

qui pourrait arriver. Des désordres s'étaient également produits dans la satrapie du Paropamisos ; Tyriaspe avait ameuté toute la population contre lui, par des vexations et des injustices de toute sorte, tellement que la voix des accusateurs finit par arriver jusqu'au roi. Il fut destitué, et le prince Oxyartès envoyé à sa place à Alexandrie[1]. Les nouvelles de l'intérieur de l'Ariane étaient plus inquiétantes ; le Perse Ordanès s'était proclamé indépendant et avait usurpé la souveraineté des Ariaspes sur l'Etymandros inférieur[2]. Avant tout, il était important de faire paraître sur ce point des forces macédoniennes considérables, afin d'étouffer le danger dans son germe.

Le tiers de l'infanterie environ se tenait prêt à marcher vers l'Arachosie, sous les ordres de Cratère ; cet officier avait avec lui les phalanges d'Attale, d'Antigène[3], de Méléagre, une partie des archers, tous les éléphants et de plus les hétæres à pied et à cheval qui, n'étant plus propres au service, devaient retourner dans la patrie. D'après les ordres qui lui furent donnés, il devait traverser l'Arachosie et la Drangiane pour gagner la Carmanie[4], réprimer dans tous ces parages les in-

mort par Pithon. Dexippos (ap. Phot., cod. 82 [*fragm.* 1, éd. Müller]) puise à bonne source des détails qui paraissent se rapporter à la même insurrection. J'ai appelé l'attention sur ce point dans un article de l'*Hermes* (XI, p. 462).

1) Arrian., VI, 15. Curt., IX, 8, 9. Arrien dit que Pithon et Oxyartès reçurent la satrapie du Bas-Indus : l'assertion parait d'autant moins exacte que les deux régions ne se touchaient pas, mais se trouvaient séparées par la satrapie de la Haute-Inde et de l'Arachosie.

2) Arrian., VI, 27, 3. Q. Curce (IX, 10, 20) écrit : *Orcinen (Ocinen) et Tariaspen (Zariaspen) nobiles Persas.* Comme Arrien ne connaît qu'un seul Ordanès, celui que Cratère fit prisonnier dans sa marche à travers l'Arachosie, la Drangiane, le pays des Ariaspes et la Choarène (tel est l'ordre des provinces énumérées), il n'y a pas, ce semble, trop de témérité à supposer une erreur dans Q. Curce, qui aurait pris le nom du peuple accaparé par l'usurpateur pour celui d'un deuxième rebelle appelé Ariaspe.

3) Arrien (VI, 17, 3) nomme ici Antigène comme chef d'un régiment, tandis qu'à la bataille de l'Hydaspe, où l'on ne mit en ligne que les hypaspistes et de l'infanterie légère, le même personnage commande avec Séleucos et Tauron τῶν πεζῶν τὴν φάλαγγα. Si le nom est exact, ce passage nous fournit un exemple d'avancement.

4) Strabon (XV, p. 721) dit que Cratère, « partant de l'Hydaspe, a traversé l'Arachosie et la Drangiane ». Cela veut-il dire qu'il a remonté l'Indus,

novations malveillantes et particulièrement recommander aux satrapes de ces régions d'envoyer des convois de subsistances sur la côte de Gédrosie, qu'Alexandre avait l'intention de suivre prochainement[1].

Après avoir ainsi expédié Cratère, le roi partit lui-même; il descendit le fleuve avec la flotte, tandis que Pithon, avec les archers à cheval et les Agrianes, suivait le cours du fleuve sur la rive gauche, pour peupler les villes qui s'y trouvaient situées avec les habitants du voisinage[2], réprimer le reste des désordres dans ce pays si rigoureusement puni, et rejoindre à Pattala le gros de l'armée. Héphestion conduisait les autres troupes à cette même ville, en marchant sur la rive droite de l'Indus.

Dès le troisième jour de voyage, Alexandre reçut la nouvelle que le prince de Pattala, au lieu de tout préparer pour recevoir l'armée, s'était enfui dans le désert avec la majeure partie des habitants, peut-être par crainte du puissant roi, mais plus vraisemblablement à l'instigation des brahmanes. Alexandre n'en mit que plus de promptitude à s'avancer; partout, les localités avaient été abandonnées par leurs habitants. Il atteignit Pattala vers la fin de juillet[3]. Les rues et

puis l'Acésine jusqu'à l'Hydaspe, pour commencer là sa retraite? Non seulement c'eût été un détour inutile et fatigant, mais il aurait fallu alors passer par le royaume de Taxile, la satrapie de l'Inde et les Paropamisades pour rejoindre l'Arachosie. Strabon nous indique lui-même (p. 725) la vérité, en donnant le nom de Choarène à la partie sud-est de l'empire parthe qui confine à l'Indus, et en disant que Cratère l'a traversée. Il est plus naturel que Cratère se soit acheminé à travers les montagnes d'Arachosie, en prenant la route qui va de Sakkar et Shikapour à Kandahar par les défilés de Bholan. Du reste, ces passages importants ne pouvaient pas rester sans être occupés. Pottinger (p. 386 trad. all.) explique pourquoi Cratère n'a pas pu passer par Kelat dans le Beloutchistan.

1) Diodore (XVII, p. 105) dit qu'Alexandre donna cet ordre au moment où il se trouvait dans la détresse la plus absolue dans le désert de Gédrosie, et qu'on put encore l'exécuter à temps. Cette allégation absurde permet de deviner la vérité, qui se comprend d'elle-même et qui se trouve confirmée à plusieurs reprises dans les *Indica* d'Arrien.

2) τάς τε ἐκτετειχισμένας ἤδη πόλεις ξυνοικίσαι (Arrian., VI, 17, 5): il s'agit des localités énumérées plus haut (VI, 17, 1) dans le pays de Mousicanos.

3) L'emplacement de Pattala, « là où le fleuve Indus se partage en deux bras et forme un delta », comme dit Arrien, pourrait, si ces branches du fleuve avaient été les mêmes autrefois qu'aujourd'hui, être fixé soit à la

les maisons étaient désertes ; les habitants avaient emporté tout leur mobilier ; la grande ville paraissait morte. Les troupes légères furent aussitôt envoyées pour courir sur les traces des fuyards ; quelques-uns d'entre ceux-ci furent conduits devant le roi, qui les reçut avec une douceur à laquelle on ne s'attendait pas et les renvoya vers leurs compatriotes pour les inviter à revenir en paix dans leurs habitations et à leurs affaires sans se mettre en peine de leur sort à venir, car il leur serait permis de vivre, après comme avant, selon leurs mœurs et leurs lois. Sur cette promesse du roi, la plupart revinrent, et Alexandre put commencer l'exécution de son grand plan, pour lequel il lui était si important de posséder les bouches de l'Indus.

Il pressentait ou il apprit que cette même mer où l'Indus déversait ses eaux formait le golfe Persique, et qu'il était possible, par conséquent, de trouver un chemin par mer pour gagner l'embouchure de l'Euphrate et du Tigre. Sa puissance, qui pour la première fois mettait en rapport immédiat les peuples les plus éloignés, ne devait pas être fondée simplement sur la force des armes, mais plus encore sur les intérêts des peuples eux-mêmes ; il devait songer avant tout à établir des relations commerciales, à fonder une vaste association de toutes les parties encore si éloignées de l'empire, et à réaliser des rapports, inconnus aux siècles précédents, qui embrasseraient le monde et les peuples. Partout cette pensée avait été présente à son esprit ; les villes qu'il avait fondées pour la domination militaire de l'Iran et du Touran étaient autant de points où pouvaient s'arrêter les caravanes ; les places fortes qu'il avait fondées dans l'Inde garantissaient la sécurité de la route qui descendait de l'Ariane et traversait la région des Cinq-Fleuves, ainsi que la navigation sur l'Indus et sur ses

bifurcation de Tatta ou à celle d'Hyderabad. VINCENT a soutenu la première opinion, mais la description d'Arrien y est absolument contraire. D'après les traditions indiennes, le plus ancien endroit de la bifurcation est au-dessus d'Hyderabad, à Brahmanabad : pour plus amples détails, voy. LASSEN (II, p. 182). Strabon (XV. p. 759) marque l'époque de l'arrivée à Pattala par le lever (matinal) du Chien, moment où le débit du fleuve était à son maximum.

affluents; Alexandrie d'Égypte, depuis quatre ou cinq ans qu'elle existait, était déjà un point central pour le commerce des mers qui entourent la Grèce; il fallait maintenant que ce système de grandes communications fût complété par l'occupation du delta de l'Indus, par la fondation d'une place de commerce sur l'Océan, située dans une position favorable, enfin par l'ouverture de routes pour le négoce telles que les dessinait déjà, en remontant vers l'intérieur, la ligne des villes helléniques, et telles que les faisait espérer la communication par mer entre les bouches de l'Indus et celles de l'Euphrate.

Pattala, située au point de division des branches qui forment le delta de l'Indus, s'offrait d'elle-même comme entrepôt commercial entre l'intérieur et l'Océan, et en même temps, au point de vue militaire, elle commandait le pays de l'Indus inférieur. En conséquence, Héphestion fut chargé de fortifier avec le plus grand soin la citadelle de la ville, et ensuite d'établir un chantier pour la construction des vaisseaux et un port spacieux à côté de la cité. En même temps, le roi envoya plusieurs détachements de troupes dans la région déserte et sans arbres qui commençait à l'est, non loin de la ville, en chargeant les soldats de creuser des puits et de rendre cette contrée habitable, afin de faciliter aussi de ce côté les relations avec Pattala et d'ouvrir aux caravanes les régions du Gange et du Dekhan. Une attaque soudaine des hordes qui habitaient ce désert ne fit que troubler un instant le travail.

Après un séjour prolongé, pendant lequel la construction de la citadelle se trouva à peu près terminée et l'établissement du chantier pour les vaisseaux déjà assez avancé, le roi résolut d'explorer en personne les bouches de l'Indus, afin de vérifier par lui-même jusqu'à quel point elles étaient navigables et commodes pour le commerce, et pour pénétrer jusque dans l'Océan, où pas un Grec n'avait encore pénétré. Il voulut suivre d'abord le principal bras du fleuve, qui s'écartait à droite; tandis que Léonnatos marchait sur la rive intérieure avec mille cavaliers, neuf mille hoplites et l'infanterie légère, il descendit lui-même le fleuve avec les embarcations les plus rapides de sa flotte, les demi-trirèmes, les vaisseaux à trente

rames et quelques *cercoures*[1], sans même prendre de pilotes qui connussent le fleuve, car les habitants de Pattala et les Indiens en général ne naviguaient jamais, et d'ailleurs les riverains prenaient la fuite dès que les Macédoniens s'approchaient. Il se confiait dans le courage et dans l'adresse de ses matelots, et ne pouvait prévoir à quelle épreuve la puissance inouïe des phénomènes océaniques devait les soumettre.

On était précisément au milieu de l'été, au moment où le fleuve, considérablement grossi, submerge en partie ses rives les plus basses et rend la navigation d'autant plus périlleuse. Le premier jour, on s'avança sans rencontrer d'obstacle particulier; mais le second jour, à dix milles environ au-dessous de Pattala, un vent violent se mit à souffler du sud et fit gonfler les eaux du fleuve, de sorte que les vagues s'élevaient houleuses et écumantes; plus d'une embarcation coula et d'autres furent notablement endommagées. On se hâta de gagner la rive, pour réparer les avaries aussi bien et aussi rapidement que possible; en même temps le roi envoya des soldats armés à la légère, pour s'emparer de quelques-uns des riverains en fuite qui connussent ces parages. Le lendemain on continua à s'avancer avec ces indigènes; le grand fleuve s'élargissait de plus en plus entre ses rives plates et désertes; on commença à sentir le vent plus frais de la mer; les vagues devenaient plus fortes et la manœuvre des rames plus difficile; une forte brise de mer soufflait de l'avant et repoussait les eaux du fleuve qui grossissait et dont la navigation semblait devenir périlleuse. Les embarcations s'engagèrent dans un canal que montrèrent les pêcheurs dont on s'était emparé la veille. Les eaux roulaient toujours avec plus de force et de rapidité, et ce ne fut qu'avec de grands efforts qu'on parvint à faire approcher assez promptement de la terre les embarcations. A peine avaient-elles abordé que le fleuve commença à baisser avec la même rapidité; les bateaux restèrent à sec pour la plupart,

[1]) ARRIAN., VI, 18, 4. Les ἡμιόλιαι, ainsi appelées probablement parce qu'elles ont un rang et demi de rames, sont les navires de course ordinaires, c'est-à-dire exceptionnellement rapides : les κέρκουροι passent pour être d'origine cypriote ; ce sont évidemment des bâtiments de mer, de modèle plus petit.

ou s'enfoncèrent dans la vase du rivage; on était stupéfait et indécis. Quelques heures se passèrent ainsi; enfin on voulut aller remettre à flot les embarcations, pour gagner, n'importe où, une eau navigable. Mais voici que le terrible phénomène recommençait; les flots s'enflaient en mugissant, submergeaient la vase du marais et élevaient avec eux les embarcations qui s'y trouvaient enfoncées; grossissant avec une rapidité toujours croissante, les vagues venaient se briser contre les parties plus résistantes de la berge; les bateaux qui avaient cherché là un refuge étaient jetés sur le côté, tellement que beaucoup chaviraient, tandis qu'un grand nombre d'autres se brisaient et s'enfonçaient; les vaisseaux emportés, en désordre et sans moyen de salut, par la violence des flots, se heurtaient tantôt contre la rive, tantôt les uns contre les autres, et les collisions devenaient plus dangereuses à mesure que la furie des vagues grossissantes devenait plus violente. Tels furent les dangers et les pertes au prix desquels Alexandre fit la première expérience du flux et du reflux de l'Océan. Bien que le point où se trouvait le roi fût encore éloigné de dix milles au moins de l'embouchure proprement dite du fleuve, le mouvement était d'autant plus terrible que le flux avait à lutter contre l'énorme colonne d'eau que l'Indus pousse à sa rencontre, et que l'entrée du fleuve, large de deux milles, ouvre un plein accès à son irruption[1].

Aussitôt qu'Alexandre eut surmonté ces dangers et eut été instruit de leur retour périodique, il envoya, afin d'y échapper et tandis qu'on réparait les avaries des bateaux, deux solides embarcations vers l'île de Scillouta[2], en aval du courant. Là l'Océan, au dire des pêcheurs, était tout proche, et la rive était

[1]) La déclamation de Q. Curce ne s'écarte pas sensiblement du récit judicieux d'Arrien (VI, 18). Il n'est guère possible aujourd'hui de préciser les stations du voyage.

[2]) Cilluta, Scillutis, Psiltucis, suivant les divers auteurs. Le delta de l'Indus est sujet à de trop grands changements pour qu'on puisse retrouver ici chaque localité. La saillie que fait dans la mer la rive droite de l'embouchure fait supposer qu'une des trois îles rangées côte à côte et formées par de larges bras du fleuve, probablement la deuxième, se trouvait là. Malheureusement, le début de la navigation de Néarque est devenu, en raison des changements survenus dans les stations qu'on lui assigne, trop obscur pour qu'on puisse en tirer quelque chose.

abritée et d'un abord facile. Les matelots rapportèrent la nouvelle qu'en effet l'île avait une rive commode, qu'elle était d'une grandeur considérable et bien pourvue d'eau potable ; en conséquence, Alexandre s'y rendit avec la flotte et fit aborder, sous la protection de la rive, la plus grande partie de ses vaisseaux. De cette île, on apercevait déjà les brisants couverts d'écume de l'embouchure de l'Indus et, par delà, l'horizon élevé de l'Océan ; à peine pouvait-on découvrir les rives basses, dépourvues d'arbres et de collines, qui bordaient le fleuve, large de deux milles. Alexandre gouverna en avant avec les meilleurs de ses vaisseaux, pour franchir l'embouchure proprement dite et éprouver si elle était navigable. Bientôt la côte occidentale disparut à ses regards, et les hautes vagues de l'Océan s'étendaient à perte de vue du côté du couchant. Après une navigation de quatre milles, on atteignit, vers l'est, une seconde île ; déjà la houle de l'Océan venait se briser tout autour sur ses côtes plates et sablonneuses. Comme le soir était venu, les vaisseaux retournèrent avec le flux vers l'île où la flotte avait abordé ; un sacrifice solennel à Ammon célébra, ainsi que le dieu l'avait ordonné par un oracle, cette première vue de l'Océan et de la dernière contrée au sud de la terre habitée. Le lendemain, le roi partit de nouveau, aborda dans l'île qu'il avait rencontrée la veille en mer et y sacrifia encore aux dieux qui, dit-on, lui avaient été désignés par Ammon ; puis il continua sa route en pleine mer, afin d'examiner autour de lui si l'on n'apercevait pas encore quelque terre ferme. Comme les rivages avaient déjà disparu de tous côtés et qu'on ne voyait plus que le ciel et l'eau, il sacrifia des taureaux à Poseidon et lança les victimes dans l'Océan, puis il fit des libations avec une coupe d'or qu'il jeta aussi dans les flots ; enfin, il fit de nouvelles libations aux Néréides, aux Dioscures sauveurs, à Thétis aux pieds d'argent, mère de son ancêtre Achille, les priant de recevoir favorablement son escadre et de la conduire vers l'Occident jusqu'aux bouches de l'Euphrate ; puis il jeta la coupe d'or dans la mer, en signe de prière.

Ensuite il retourna vers la flotte et remonta le fleuve avec elle jusqu'à Pattala. Il y trouva la citadelle achevée et la construction du port commencée ; Pithon y était également arrivé

avec son armée, après avoir exécuté les ordres qu'il avait reçus; il avait rendu la tranquillité au pays plat et peuplé les nouvelles villes. Le roi avait appris à connaître le bras droit des bouches de l'Indus et les obstacles de toutes sortes qu'il présentait à la navigation, car les vents moussons et la crue des eaux du fleuve se réunissaient dans cette saison de l'année pour le rendre difficile. Il résolut de descendre et d'explorer également le second bras du fleuve, celui qui coule à l'est, afin de voir s'il n'était pas plus propre à la navigation. Après qu'on eut effectué un parcours assez considérable en descendant vers le sud-est, on trouva que l'eau s'élargissait de manière à former un très grand lac, alimenté par quelques affluents, grands et petits, qui venaient de l'est; ce lac ressemblait à un golfe de l'Océan; on y trouva même des poissons de mer. Des pilotes indigènes indiquèrent les endroits les plus favorables, et le roi fit aborder la flotte sur ses rivages. Il laissa en cet endroit la plus grande partie de ses troupes, avec toutes les *cercoures*, sous les ordres de Léonnatos, et descendit lui-même jusqu'à l'embouchure de l'Indus, en traversant le lac, avec les demi-trirèmes et les vaisseaux à trente rames. Il parvint jusqu'à la mer sans rencontrer la houle furieuse ni la marée haute qui rendait si périlleux le bras occidental et plus large de l'Indus; il fit aborder près de l'embouchure et s'avança, avec quelques-uns de ses hétæres, à trois jours de marche le long du littoral, partie pour explorer la nature de la côte, partie pour faire creuser des puits à l'usage des navigateurs. Alors il retourna vers ses vaisseaux, puis traversa le lac avec eux et remonta jusqu'à Pattala, tandis qu'une partie de l'armée s'avançait sur la rive afin de creuser également des puits dans ces parages arides. De Pattala, il descendit pour la seconde fois dans le lac, prit des dispositions pour la construction d'un port et de plusieurs chantiers pour les vaisseaux et laissa en arrière une petite garnison pour protéger ces ouvrages [1].

[1]) Les relations et les cartes les plus récentes concernant les bouches de l'Indus ne connaissent point de lac proprement dit formé par un bras du fleuve, sauf le lac Sindri, qui s'est formé dans notre siècle sur le bras oriental de l'Indus (Pourana), artère ancienne et aujourd'hui très peu abondante.

Ainsi tout était convenablement organisé par rapport au grand plan du roi; pour en achever la réalisation, il ne restait plus qu'une chose, mais c'était, il est vrai, la plus difficile et la plus périlleuse; c'était la découverte de la route maritime qui devait réunir désormais l'Indus et l'Euphrate. Si l'on considère l'état des connaissances nautiques et géographiques à cette époque, on appréciera à sa juste valeur la hardiesse d'un tel plan. La construction des vaisseaux était imparfaite, ou du moins n'était pas appropriée aux conditions particulières de la navigation sur l'Océan; on n'avait pour se diriger en mer que les astres et les côtes, dont naturellement le voisinage devait être souvent dangereux; l'imagination des Hellènes peuplait l'Océan de prodiges et de monstres de toutes sortes, et les Macédoniens, si intrépides et si courageux lorsqu'ils avaient l'ennemi devant leurs yeux, étaient sans armes et non pas sans peur devant le perfide élément. Et puis, qui prendrait la conduite de l'expédition? Le roi lui-même était assez hardi pour tenter les plus téméraires entreprises; il était déjà prêt à braver de sa personne et à vaincre l'Océan; mais

Comme Alexandre put s'avancer à trois jours de marche de la bouche orientale dans la direction de l'ouest, il est certain que, sur cette étendue de 10 à 15 milles, il n'a rencontré aucune des six autres bouches de l'Indus, au lieu qu'aujourd'hui, de la bouche de Rin (Kori) à la bouche voisine, il y a à peine 1 1/2 mille ; il n'y a pas plus de 10 milles jusqu'à la bouche principale, et dans l'intervalle, il y a une série d'îles découpées par le courant. Dans ce qu'on appelle le *Périple* d'Arrien, il est dit (c. 40 : p. 24, ed. Hudson) du golfe de Barake (Katschha, le Κάνθι κόλπος de Ptolémée) qu'on voyait dans cette région (de Minnagara) quantité de traces laissées par l'armée d'Alexandre. Suivant Mac Murdo (*Bombay Transact.*, II, p. 236) et Tod (II, p. 290 sqq.), il y a à l'est du bras de Pourana un marais dans lequel se déversent plusieurs cours d'eau venant de l'est et qui, dans la saison des moussons du sud-ouest, se transforme en un véritable lac, nommé Aranya ou simplement Rin. Un large canal de décharge part de là et va se jeter dans le golfe de Koutsch. Ce pourrait être la région visitée par Alexandre ; comme Néarque, au dire de Strabon, évaluait la base du delta de l'Indus à 1,800 stades (45 milles), ce chiffre concorde d'une façon surprenante avec nos cartes dès qu'on mesure de la grande bouche de l'Indus à l'exutoire du marais. Dans le *Périple* (d'Arrien), le golfe de Barake est signalé comme dangereux et barré à l'entrée par quantité de bancs de sable ; on ajoute que la bande de terre qui l'entoure au sud se dirige à l'est et tourne ensuite à l'ouest ; peut-être l'Εἴρινος de l'auteur est-il le lac sur lequel a navigué Alexandre, l'Aranya avec un nom grécisé (Tod, *Rajastan*, II, p. 295).

il devait d'autant moins se mettre à la tête de la flotte que déjà, pendant sa campagne de l'Inde, il s'était produit dans l'empire bien des désordres qui exigeaient impérieusement son retour; la route de Perse par terre était difficile, et, pour traverser ces contrées désertes et redoutables, les troupes de terre avaient besoin de l'avoir en personne à leur tête, car c'était seulement en lui qu'elle avaient une confiance absolue. Qui donc choisir pour conduire la flotte ? Qui aurait assez de courage, assez d'adresse, assez de dévouement? Qui pourrait imposer silence aux préjugés et à la peur des troupes qui devaient former la flotte, et, au lieu de ces vaines imaginations qui leur faisaient croire qu'elles étaient abandonnées sans souci à un péril évident, leur inspirer confiance en elles-mêmes, confiance dans leur guide et dans l'heureux résultat de leur entreprise?

Le roi fit part de toutes ces pensées au fidèle Néarque et lui demanda conseil pour savoir à qui il devait confier ses vaisseaux. Néarque lui nomma les officiers les uns après les autres ; le roi les repoussa tous : l'un paraissait manquer de décision ; un autre n'avait pas assez de dévouement au roi pour s'exposer au danger à sa place ; d'autres manquaient d'expérience nautique ; ils ne connaissaient pas assez l'esprit des troupes, ou bien désiraient ardemment revoir leur patrie et retrouver les commodités d'une vie tranquille. Néarque, ainsi qu'il le raconte dans ses Mémoires, s'offrit enfin lui-même : « Je veux bien, ô roi, prendre la conduite de la flotte et ramener sains et saufs, avec l'aide des dieux, hommes et vaisseaux jusque dans la terre de Perse, pourvu que la mer soit navigable et que surtout l'entreprise ne dépasse pas les forces humaines. » Le roi lui répondit qu'il ne pouvait exposer à de nouveaux dangers un homme si fidèle et d'un si grand mérite. Les prières de Néarque n'en furent que plus pressantes, et le roi ne lui cacha pas qu'il était réellement, plus que tout autre, propre à remplir cette tâche. Les troupes, qui respectaient le chef éprouvé de la flotte et qui connaissaient l'affection profonde du roi pour lui, durent voir dans ce choix une garantie pour elles-mêmes, car Alexandre n'aurait certainement pas confié l'entreprise à un ami et à un de ses meilleurs

généraux s'il avait conservé quelques doutes sur son résultat [1]. C'est ainsi que Néarque, fils d'Androtimos, natif de Crète et citoyen d'Amphipolis, fut mis à la tête de l'expédition maritime. Alexandre ne pouvait faire un choix plus heureux. Il est possible que les troupes destinées à la flotte aient d'abord été découragées et inquiètes de leur sort ; mais le choix de leur chef, l'excellence et la pompe des préparatifs, l'assurance avec laquelle leur roi promettait un heureux succès, la gloire de prendre part à l'entreprise la plus hardie et la plus périlleuse qu'on eût jamais tentée, enfin l'exemple du grand roi, qui avait pénétré jusqu'en plein Océan en traversant l'embouchure houleuse de l'Indus, tout cela leur fit attendre avec joie le jour du départ.

Alexandre avait eu occasion de s'informer sur la nature des moussons ; ils soufflent régulièrement du sud-ouest pendant l'été et du nord-est pendant l'hiver : cependant, sur la côte de Gédrosie, qui s'étend précisément vers l'occident, ces moussons du nord-est se changent en un vent d'est constant ; celui-ci commence avec quelques oscillations en octobre, devient constant vers la fin du mois, et souffle ensuite sans interruption jusqu'en février. On devait naturellement profiter de cette particularité de l'Océan indien, très favorable pour la navigation qu'on voulait entreprendre le long des côtes, et fixer le départ de la flotte à la fin d'octobre [2]. Celui de l'armée

[1]) ARRIAN., *Ind.*, 20.

[2]) La date résulte des données suivantes. Au moment du lever de Sirius (ἐπιτολή, fin juillet), Alexandre était arrivé à Pattala (STRAB., XV, p. 691). Plutarque ne compte pour le voyage de Nicæa à Pattala que sept mois ; mais Strabon en compte dix, probablement en allant jusqu'à l'Océan, car en réalité on a employé de Nicæa à Pattala neuf mois (du commencement de septembre 326 jusqu'à la fin de juillet 325). Néarque mit à la voile le 22 septembre (voy. ci-dessous) et rejoignit Alexandre au bout de 80 jours à peu près, vers le 16 décembre, en Carmanie. Alexandre avait marché deux mois de la frontière des Orites à Poura, et de l'Indus jusque chez les Orites il y a à peu près 40 milles, c'est-à-dire, en tenant compte de tous les empêchements rencontrés en route, pour au moins vingt jours de marche. De Poura au lieu de la rencontre, il n'y a pas tout à fait aussi loin. On peut donc compter, de l'Indus au point de jonction en Carmanie, un peu plus de trois mois, ce qui revient à dire qu'Alexandre est parti de Pattala vers la fin d'août.

de terre ne devait pas être si longtemps retardé, car, d'une part, l'état de l'empire d'Alexandre demandait un prompt retour, et de l'autre, il fallait amasser des provisions sur la côte et y creuser des puits pour la flotte, qui ne pouvait s'approvisionner pour cette longue navigation. En conséquence, le roi décida que les vaisseaux resteraient jusqu'en novembre dans les stations de Pattala, fit amasser des provisions pour quatre mois afin de subvenir à l'entretien des troupes de mer, et se prépara lui-même à partir de Pattala.

---

# LIVRE QUATRIÈME

# CHAPITRE PREMIER

Le départ. — Combats dans le pays des Orites. — Marche de l'armée à travers le désert de Gédrosie. — Arrivée du reste de l'armée en Carmanie. — Néarque à Harmozia. — Désordres dans l'empire. — Châtiments infligés par le roi. — Retour en Perse. — Deuxième fuite d'Harpale. — Les noces à Suse — Nouvelle organisation de l'armée. — Départ pour Opis.

La contrée de l'Indus est bornée à l'ouest par de hautes montagnes qui descendent depuis le fleuve du Cophène jusqu'à l'Océan ; les dernières masses de leurs rochers dominent encore de près de 900 pieds les brisants de la mer. Ces montagnes, que traversent un petit nombre de défilés, forment un mur de séparation complète entre la région du delta de l'Indus et le littoral désert de la Gédrosie, ainsi qu'entre le pays du Sindh et la haute satrapie de l'Ariane. A l'est, on trouve la température chaude et humide des tropiques, de nombreux cours d'eau, une végétation luxuriante, une faune riche, une population dense, dont les relations sociales s'étendent au loin, avec les mille productions et les mille besoins d'une civilisation vieille comme le monde. De l'autre côté des montagnes-frontières, dont les roches nues s'étagent en assises superposées, on trouve un labyrinthe de rocs escarpés, de crêtes abruptes, de steppes montagneuses, et au milieu le plateau de Kélat, nu, triste, glacé par un froid sec ou surchauffé par les feux d'un été court et brûlant, un véritable « désert de la pauvreté [1] ». Au nord et à l'ouest, cette contrée est entourée par des rochers en pente raide, au pied desquels

[1]) *Dustibe-Dulut*, d'après POTTINGER, qui a fourni le fond de l'exposé ci-dessus.

la mer de sable du désert de l'Ariane étend sa nappe unie, comme un Océan sans fin, avec son atmosphère rougeâtre qui réverbère les ardeurs des sables mouvants, avec ses ondulations semblables à des vagues formées par des dunes toujours en mouvement, au milieu desquelles le voyageur s'égare et le chameau succombe. Telle est la triste route qui traverse l'intérieur du pays, et cependant le désert de la côte et le chemin qui le traverse en se dirigeant à l'ouest est encore plus solitaire et plus terrible. Lorsqu'en sortant de l'Inde, on a gravi les défilés de la grande chaîne qui sépare les deux contrées, une région basse se déploie : à gauche, la mer ; vers l'ouest et le nord, des montagnes ; au fond, un fleuve qui roule vers l'Océan, le dernier cours d'eau qu'on rencontre sur ce chemin ; au pied des montagnes, des champs de blé ; puis des villages et des bourgs disséminés dans la plaine, et qui sont les derniers qu'on rencontrera pendant un voyage de plusieurs mois. Vers le nord, de mauvais défilés, tracés en zigzag dans les montagnes désertes de Kélat, conduisent hors de cette plaine[1] ; à l'ouest, les montagnes des Orites descendent jusqu'à la mer. Lorsqu'on les a franchies, le désert commence dans toute son horreur ; la côte est plate, sablonneuse, brûlante, sans herbe et sans buissons, sillonnée par des lits que les torrents desséchés ont creusés dans le sable, presque inhabitable ; çà et là de misérables cabanes de pêcheurs, à plusieurs milles les unes des autres, sont disséminées sur la côte ; elles sont construites avec des arêtes de poisson et du limon de la mer et protégées par des groupes isolés de palmiers ; les quelques hommes qu'on rencontre sont encore plus misérables que leur pays. A un jour de marche vers l'intérieur des terres s'étendent des chaînes de rochers nus, traversées par

[1]) Le nom de la province de Loussa a dans la langue youdgali cette signification. Les défilés ou « loukhs » sont : du côté du nord, la route des montagnes (*Kohenwan* ; voy. le journal de Pottinger, 1er févr.) ; du côté de l'Inde, à l'est, la route qui va à Hyderabad et Kourache ; du côté de l'ouest, celle de Hinglatz (Hingol, marquée comme station télégraphique sur la carte que H. Kiepert a publiée dans la *Zeitschr. der Gesellschaft für Erdkunde* [1870] V, 3, d'après les relevés de Goldsmid), qui descend vers la plage, et le défilé de Bela sur la route qui va à Kedye. Cf. Pottinger (p. 431 trad. all.).

des torrents qui, dans la saison des pluies, s'enflent tout à coup et se précipitent en grondant et en mugissant vers la côte, où ils creusent des lits profonds pour se déverser dans la mer, tandis qu'ils restent à sec pendant tout le reste de l'année, couverts de genêts, de mimosas et de tamaris, remplis de loups, de chacals et d'essaims de moucherons. Derrière ces chaînes de rochers s'étend le désert de Gédrosie, large de plusieurs jours de marche et parcouru par des tribus nomades isolées qui sont plus que redoutables pour l'étranger. La solitude, l'aridité, le manque d'eau sont ici les moindres maux; on a à supporter un soleil torride, une poussière brûlante qui enflamme l'œil et oppresse la respiration; la nuit, une fraîcheur pénétrante; le hurlement des bêtes sauvages affamées retentit dans l'obscurité; nulle part un abri, nulle part un peu de gazon; rien à manger, rien à boire; aucune voie assurée, aucun terme au voyage. Ce fut par ce désert, dit-on, que revint des Indes la reine Sémiramis, des cent mille soldats de son armée, elle ne ramena pas vingt hommes avec elle à Babylone. On raconte que Cyrus aussi suivit cette route dans sa retraite et subit un destin semblable; le fanatisme musulman lui-même n'a pas osé poursuivre à travers ce désert sa marche conquérante; le calife interdit à son général Abdallah l'entrée de ce pays, que la colère du prophète avait manifestement frappé.

Cette route, Alexandre osa la prendre, et ce ne fut pas pour accomplir un exploit plus grand que ceux de Cyrus et de Sémiramis, comme l'a prétendu l'antiquité, ni pour faire oublier par un plus grand désastre les pertes qu'avait causées la campagne de l'Inde, ainsi que l'ont imaginé certains historiens modernes à vues pénétrantes. Il devait choisir cette voie; il était de son devoir de ne pas laisser, entre les satrapies de l'Indus et de la mer Persique, une immense étendue dépourvue de maître, et de ne pas permettre à des tribus insoumises de rompre la continuité de l'occupation; il fallait d'autant moins leur en laisser la faculté que les chaînes de rochers qui s'étendent aux confins du désert auraient offert un asile toujours prêt aux hordes de pillards et aux satrapes rebelles. L'importance était encore plus grande par rapport à la flotte qui devait

ouvrir la voie de la mer entre l'Inde et la Perse, en suivant les côtes désertes; il lui était impossible, en effet, de se munir de vivres et d'eau pour un voyage de plusieurs mois; pour s'en procurer, il était nécessaire qu'elle abordât de temps en temps à la côte, dont l'art nautique de cette époque lui interdisait absolument de s'éloigner. Si cette expédition devait avoir quelque heureux résultat et atteindre son but, qui était d'ouvrir la navigation de l'Euphrate à l'Indus, il était nécessaire avant tout de rendre la côte accessible, de creuser des puits, de pourvoir aux vivres, d'empêcher la résistance du côté des indigènes et de rattacher à l'empire les populations, particulièrement celles des districts les plus riches. Tels furent les motifs qui poussèrent le roi à prendre à son retour la voie de la Gédrosie, bien que la nature de la contrée ne pût lui être inconnue; il ne devait pas abandonner son grand plan à cause de dangers qui étaient inévitables; il ne devait pas reculer devant les sacrifices que lui coûterait une entreprise dont il espérait à bon droit les plus grands résultats. Sibyrtios, satrape de Carmanie[1], dut recevoir l'ordre d'envoyer d'Occident, aussi promptement que possible, tout ce qui était nécessaire à l'armée, et les renseignements apprirent bientôt que la contrée qui confinait immédiatement à l'Inde était habitée à l'intérieur et possédait assez de fertiles vallées pour qu'elle pût, si elle était occupée, fournir les provisions nécessaires au voyage le long de la côte.

Les documents ne permettent pas d'indiquer, même approximativement, à combien se montait l'effectif des troupes que le roi conduisit à travers la Gédrosie. On peut évaluer la flotte à environ 100 vaisseaux, et les hommes qui la montaient à 12,000, plus environ 2,000 matelots (ἐπιβάται). L'armée que Cratère conduisait par l'Arachosie devait être notablement plus forte. D'après un rapport de source sûre, les forces du roi, lorsqu'il était à Alexandrie Sogdienne, comprenaient en tout 120,000 hommes; en estimant à 30,000 environ les hommes qui étaient restés dans la satrapie de l'Inde et dans

[1]) D'après Q. Curce, le roi avait nommé en 330 Aspastès satrape de Carmanie. Suivant Arrien (IV, 27, 1), Sibyrtios avait été installé peu de temps avant le retour de l'Inde.

les villes nouvellement fondées, on peut estimer à 30 ou 40,000 le nombre des combattants qui suivirent le roi. Nous ne donnons ces chiffres que pour rappeler ce qu'on devrait savoir pour se faire une idée pragmatiquement claire de l'expédition accomplie par Alexandre à son retour.

On pouvait être à la fin d'août de l'année 325 lorsque Alexandre quitta Pattala et le pays de l'Inde. Bientôt on eut atteint les montagnes qui en forment la limite; on gravit les défilés qui se trouvent le plus au nord, et, vers le neuvième jour[1], on pénétra dans le bassin de l'Arbios. Les Arbites[2] habitaient en deçà de ce fleuve, tandis que les Orites occupaient la rive opposée jusqu'aux montagnes. Comme ces deux tribus ne s'étaient pas encore soumises, Alexandre partagea son armée de manière à parcourir leur contrée en divers sens, et, au besoin, à la dévaster. Quelques colonnes, sous les ordres du roi, de Léonnatos et de Ptolémée, descendirent dans leur pays, tandis qu'Héphestion conduisait derrière le reste de l'armée. Profitant de la circonstance pour faire creuser des puits le long de la côte en prévision des besoins de sa flotte, Alexandre se porta sur la gauche, vers la mer, afin de tomber à l'improviste sur les Orites, qui avaient la réputation d'être un peuple nombreux et guerrier. A l'approche des Macédoniens, les Arbites avaient abandonné leurs villages et s'étaient enfuis dans le désert. Le roi arriva sur le bord de l'Arbios, qu'il franchit facilement, car l'eau était basse et le lit étroit; puis, continuant sa marche pendant la nuit, à travers la contrée sablonneuse qui s'étend vers l'occident à partir de la rive droite du fleuve, il se trouva, au lever du jour, près des champs bien cultivés et des villages des Orites. Aussitôt la cavalerie reçut l'ordre de se porter en avant par escadrons espacés à une distance convenable, afin d'occuper d'autant plus de terrain, tandis que l'infanterie suivait en ligne compacte. Les villages furent ainsi

[1]) Ceci d'après Q. Curce (IX, 10, 5), qui du reste est, comme Diodore, absolument hors d'état de nous renseigner sur la géographie de cette région. De Pattala au défilé d'Hyderabad il y a environ 16 milles, et de là jusqu'au fleuve Arbios (le Pourally actuel), environ 12 milles.

[2]) Lassen (II, p. 189) démontre qu'Arba est le nom indigène.

attaqués et pris les uns après les autres; lorsque les habitants tentaient de résister et osaient combattre les lances macédoniennes avec leurs flèches empoisonnées, ils étaient facilement vaincus, leur village était livré aux flammes, et eux-mêmes étaient massacrés ou faits prisonniers et réduits en esclavage. La région basse des Orites fut soumise sans pertes bien importantes, et le Lagide Ptolémée lui-même, dont la vie avait été mise en danger par un coup de flèche, fut promptement et heureusement guéri de sa blessure[1]. Alexandre s'arrêta sur le bord d'un cours d'eau et y établit son camp, pour attendre l'arrivée d'Héphestion. Lorsque celui-ci l'eut rejoint, il s'avança avec lui vers le bourg de Rambacia, qui était le plus considérable du pays des Orites ; comme sa position semblait favorable pour le commerce et pour la défense de la contrée, Alexandre résolut d'en faire la capitale de la satrapie d'Oritide et de la coloniser; Héphestion reçut l'ordre d'y fonder Alexandrie Oritique[2]. Le roi lui-même, avec la moitié des hypaspistes et des Agrianes, l'escorte de sa cavalerie et les archers à cheval, s'avança contre les montagnes qui séparent le territoire des Orites de celui des Gédrosiens, car on lui avait rapporté que ces deux peuples, en nombre très considérable, s'étaient portés dans les défilés à travers lesquels passe la route de la Gédrosie, afin d'y barrer la route aux Macédoniens au

1) Strab., XV, p. 723. Cic. *De Divin.*, II, 66, etc. Diodore (XVII, 103) et Q. Curce (IX, 8, 20) transportent l'épisode de la blessure du Lagide dans le delta de l'Indus.

2) Vincent, et Van der Chys avec lui, croient retrouver Rambacia dans la Ramyour moderne, qui n'est indiquée ni sur la carte de Pottinger ni sur celle des stations télégraphiques. Diodore dit que, comme Alexandre désirait fonder une ville et qu'il trouva là un port sûr ( ἄκλυστον) et un terroir bien situé, il y bâtit une Alexandrie. Q. Curce ajoute qu'elle fut peuplée d'Arachosiens (peut-être tirés de l'armée). Le journal de Néarque ne fait point mention de cette ville nouvelle : le « Port des femmes », qu'il appelle ἄκλυστος, se trouve à l'est de l'Arbios. Les commentateurs de Diodore, de Q.Curce et d'Etienne de Byzance, ont démontré que la quatrième Alexandrie d'Etienne de Byzance, πόλις Νεαρτῶν ἔθνους Ἰχθυοφάγων, et la ville Νεωρειτῶν de Diodore, n'est autre que cette Alexandrie Ὠρειτῶν et la colonie mentionnée par Arrien à Rambacia. Sur une deuxième ville fondée dans ces régions par Léonnatos, voy. Lassen (II, p. 188). On ne dit pas jusqu'où s'étendait au nord le pays des Orites; cependant les chaînes de montagnes paraissent en marquer avec assez de précision les frontières du côté de l'ouest et du nord.

moyen de leurs forces réunies. Mais, dès que les troupes s'approchèrent de l'entrée de ces défilés, les Barbares s'enfuirent devant un ennemi dont ils redoutaient l'irrésistible énergie autant que la colère après la victoire ; les chefs des Orites descendirent et se soumirent humblement au roi, se rendant à merci, eux et leur pays. Alexandre les reçut avec plus de bienveillance qu'ils ne l'avaient espéré, les chargea de rassembler de nouveau les habitants des villages qui s'étaient dispersés, et de leur promettre en son nom paix et sécurité ; il leur recommanda vivement d'obéir à son satrape Apollophane, sous le commandement duquel il les plaça, ainsi que les Arbites et le pays des Gédrosiens, et surtout d'exécuter exactement les ordres qui leur seraient donnés en vue des besoins de la flotte macédonienne[1]. Le garde du corps Léonnatos, avec une armée considérable comprenant tous les Agrianes, une partie des archers, quelques centaines de cavaliers macédoniens et helléniques et un nombre correspondant de soldats pesamment armés et de troupes asiatiques, fut laissé dans la nouvelle satrapie, avec ordre d'attendre l'arrivée de la flotte sur cette partie de la côte, de préparer tout ce qu'il fallait pour la recevoir, d'achever la colonisation de la nouvelle ville, de réprimer les désordres et les résistances qui pourraient encore se produire de la part du peuple, et de faire tous ses efforts pour gagner au nouvel ordre de choses les Orites, qui jusqu'ici avaient été indépendants. Apollophane fut chargé d'employer tous les moyens pour réunir du bétail à abattre et des provisions dans l'intérieur du pays des Gédrosiens, afin que l'armée ne souffrît pas des privations.

Alexandre quitta ensuite le pays des Orites et se dirigea vers la Gédrosie. Déjà le bord du littoral, chaud et plat, deve-

[1]) On voit par un passage d'Arrien (VI, 27, 1) que cet ordre avait été donné à Apollophane. Ce qui permettait d'approvisionner la flotte, c'est qu'à 10 ou 15 milles de la côte, sur une longueur d'environ 40 milles, s'étendent les fertiles vallées de Kolvan et de Kedye, où l'on pénétrait facilement du pays des Orites par le col de Bela : surtout la vallée de Kedy, arrosée par l'abondante artère du Khori-desht (Voy. L. Ross, *Notes on Mekran* dans les *Transact. of the Bombay Geogr. Society*, XVIII [1868], p. 36 sqq.) ; ce fleuve débouche dans la baie de Gvatar, évidemment le port Cophas où Néarque trouva « de l'eau pure et en grande quantité ». (Arrian., *Ind*, 27, 6).

nait plus large, plus désert; la chaleur était plus brûlante, la route plus pénible; pendant des journées entières, on voyageait dans une contrée sablonneuse et déserte, où de temps à autres quelques groupes de palmiers offraient une ombre misérable contre les rayons presque perpendiculaires du soleil; les buissons de myrrhe devenaient plus fréquents; sous l'ardeur du soleil, ils exhalaient une odeur pénétrante et laissaient suinter en abondance une résine dont on ne tirait aucun parti. Les négociants phéniciens qui suivaient l'armée avec de nombreux chameaux firent là une riche récolte de cette précieuse marchandise, si estimée en Occident sous le nom de myrrhe d'Arabie[1]. Dans le voisinage de la mer et des rivières fleurissait l'odorant tamaris; le sol était couvert des racines entrelacées du nard et des pousses de buissons épineux, dans lesquels les lièvres effrayés par l'approche de l'armée venaient se prendre comme des oiseaux dans un lacet. On passait la nuit dans le voisinage d'un de ces endroits, et les soldats préparaient leur couche avec des feuilles de myrrhe et de nard. Mais, à chaque nouvelle étape, la côte devenait plus déserte et plus difficile; les ruisseaux s'absorbaient dans le sable brûlant; la végétation cessa; sur une immense étendue on n'apercevait aucune trace d'homme ou d'animal; on commença à marcher la nuit, pour se reposer pendant le jour; on s'avança dans l'intérieur des terres pour s'éloigner un peu de ce désert et en même temps afin d'apporter sur la côte des provisions pour la flotte; quelques troupes détachées furent envoyées sur le rivage pour emmagasiner les provisions, creuser des puits et chercher sur la côte les points accessibles aux vaisseaux. Quelques-uns de ces cavaliers, sous les ordres de Thoas, rapportèrent la nouvelle qu'il se trouvait sur le rivage quelques misérables huttes de pêcheurs, construites avec des côtes de baleine et des coquillages; les habitants, pauvres et d'une intelligence bornée, vivaient de poissons desséchés et réduits en farine et buvaient l'eau saumâtre conservée dans les trous du sable: on avait atteint le territoire des Ichthyophages. En s'avançant dans l'intérieur des terres, on trouvait, disait-

[1]) Sur cette plante, voy. *Asiatic Researches*, vol. IV, p. 97 et 433.

on, quelques villages ; l'armée dut s'y rendre, car déjà le manque de vivres commençait à se faire sentir. Après de longues et pénibles marches, dans lesquelles on ne pouvait déjà plus conserver une discipline et un ordre rigoureux, on atteignit enfin l'endroit désigné ; on partagea entre les troupes, avec le plus d'économie possible, les provisions qui s'y trouvaient, pour envoyer le reste à la côte, après avoir fait des paquets scellés du sceau royal qu'on chargea sur des chameaux. Mais, à peine Alexandre s'était-il mis en marche pour continuer sa route avec les premières colonnes, que les hommes qu'on avait préposés à la garde des vivres brisèrent les sceaux et partagèrent avec leurs camarades affamés, qui les entouraient en poussant des cris, les provisions qu'ils devaient garder, préférant encourir la peine de mort plutôt que de mourir de faim. Alexandre laissa le fait impuni ; il fit hâte pour se procurer de nouvelles provisions et les envoyer sous une protection plus sûre ; il commanda aux habitants d'amener de l'intérieur du pays autant de blé, de dattes et de bestiaux qu'il était possible, et de les conduire à la côte ; des hommes de confiance furent laissés en arrière pour prendre soin de ces transports.

Pendant ce temps, l'armée continuait sa marche ; elle approchait de la partie la plus redoutable du désert ; la faim, la misère, l'indiscipline prenaient des proportions effrayantes. A dix, à quinze milles à la ronde, pas une goutte d'eau ; partout un sable profond et brûlant, amassé en larges dunes, comme les vagues d'une mer houleuse, et sur lequel on se traînait avec peine en enfonçant profondément à chaque pas, pour recommencer aussitôt à nouveaux frais le même travail ; à ces fatigues venaient s'ajouter l'obscurité de la nuit, le relâchement de toute discipline, qui prenait des proportions effrayantes ; ce qui restait de force était épuisé par la faim et la soif ou exalté par une convoitise égoïste. On abattait les chevaux, les chameaux, les bêtes de somme pour manger leur chair ; on dételait les bêtes qui traînaient les voitures des malades et on abandonnait ceux-ci à leur sort pour marcher en avant avec une triste précipitation ; celui que la fatigue ou la faiblesse retenait en arrière retrouvait à peine le

matin quelques traces de la grande armée, et, s'il les découvrait, c'était en vain qu'il s'efforçait de rejoindre ses compagnons; il tombait en proie à d'horribles convulsions sous les brûlants rayons du soleil de midi, ou s'égarait dans le labyrinthe des dunes pour succomber lentement à la faim et à la soif. Heureux ceux qui avant le lever du jour atteignaient une fontaine pour se reposer; mais souvent il fallait encore marcher lorsque déjà le soleil dardait ses rayons au milieu d'une atmosphère de feu, lorsqu'ils sentaient le sable brûlant sous leurs pieds endoloris; alors les animaux tombaient en râlant et les hommes s'affaissaient, tandis qu'un flot de sang jaillissait soudain de leurs yeux et de leur bouche, ou succombaient sous le poids de la fatigue, pendant que les soldats, en bandes désordonnées, chancelants et silencieux comme des spectres, passaient à côté de leurs camarades mourants. Arrivait-on enfin près d'une source, alors tous se ruaient et buvaient avec une avide précipitation, pour expier ensuite ce dernier soulagement dans les tortures d'une mort douloureuse. Un jour, l'armée campait et se reposait sous les tentes dans un de ces endroits près duquel passait un cours d'eau presque desséché; tout à coup le lit du torrent se remplit, les eaux roulent en mugissant[1]; armes, animaux, tentes, hommes, sont entraînés, et, avant qu'on ait eu le temps de revenir de sa surprise, avant qu'on ait pu se protéger, le désordre est déjà à son comble; la tente d'Alexandre, une partie de ses armes deviennent la proie des eaux, et lui-même n'échappe qu'avec peine à leur violence. Ainsi s'augmentait l'effroi; puis, lorsqu'enfin tout fut prêt pour continuer la marche, un vent violent se mit à pousser les unes contre les autres les dunes du désert et fit disparaître toute trace de chemin; les guides indigènes s'égaraient et ne savaient plus de quel côté se diriger; les plus intrépides perdaient courage; tous croyaient

[1]) L. Ross n'a trouvé dans le Khori-desht, au mois de septembre, au moment où il l'a visité, que des flaques d'eau aux endroits les plus profonds; mais il a entendu dire que, lors des grandes pluies d'hiver, ce cours d'eau occasionne d'effroyables inondations et monte parfois si vite que les gens du voisinage ont à peine le temps de se sauver et que, presque toujours, beaucoup d'entre eux périssent dans les flots.

leur perte certaine. Alexandre réunit autour de lui les cavaliers les plus vigoureux, pour chercher la mer à la tête de ce petit escadron ; il les conjura de rassembler leurs dernières forces et de le suivre. En proie à la soif et à l'épuisement le plus profond, ils chevauchèrent à travers les dunes élevées, se dirigeant vers le sud ; les chevaux s'affaissèrent, les cavaliers ne purent se traîner plus loin ; seul, le roi infatigable poursuivit sa route avec cinq autres soldats. Enfin ils aperçurent l'azur de la mer ; ils descendirent de cheval, creusèrent le sable avec leur épée pour chercher de l'eau douce, et une source jaillit pour les ranimer. Alexandre courut retrouver l'armée et la conduisit sur cette côte moins brûlante et vers les sources d'eau potable qui s'y trouvaient. Alors les guides reconnurent leur chemin et conduisirent l'armée pendant sept jours encore dans le désert, où l'on ne souffrit plus du manque d'eau et où l'on trouva également ici et là quelques provisions et quelques villages. Le septième jour, on se dirigea du côté de l'intérieur des terres et on marcha, à travers une contrée fertile et plus riante, vers Poura, résidence du satrape de Gédrosie [1].

C'est ainsi que l'armée atteignit enfin le but de son voyage ; mais en quel état ! La traversée du désert, depuis la frontière

[1]) On a prétendu que le récit de la marche à travers le désert était entaché d'exagération. Des relations modernes, celle de POTTINGER notamment, en démontrent la véracité, garantie d'ailleurs par le nom de Néarque, dans les Mémoires duquel Arrien et Strabon ont puisé les traits assez concordants de leur description. On n'a qu'à comparer le journal de Pottinger, mois d'avril, avec Strabon (XV, p. 722) et Arrien (VI, 23). Il est naturellement impossible de suivre le détail de la marche ; cependant l'expédition ne paraît pas avoir jamais franchi les traînées de rochers qui se trouvent à une distance de 10 à 15 milles de la côte. On ne peut rien dire non plus de précis sur la position de Poura ; la seule raison qu'on a de regarder la Bounpour actuelle, située à près de 30 milles dans l'intérieur, comme l'ancienne capitale de la région, c'est qu'elle est située dans la partie fertile de la Gédrosie et sur la route qui va de la côte dans la Carmanie supérieure. (Cf. VINCENT, p. 303). La route suivie par Alexandre pourrait être à peu de chose près celle du capitaine Grant, qui est descendu de Bounpour et Geh à la côte. Alexandre pouvait la quitter à cet endroit sans se préoccuper davantage de sa flotte, attendu qu'on arrive tout de suite à la côte plus hospitalière de la Carmanie.

des Orites, avait duré soixante jours[1]; mais les souffrances et les pertes qu'on eut à supporter pendant cette marche furent plus grandes que toutes les précédentes ensemble. L'armée, qui était sortie si riche et si fière de l'Inde, était réduite à un quart de son effectif[2], et les tristes restes de ces troupes qui avaient conquis le monde étaient exténués, défigurés, vêtus de haillons, presque sans armes; les quelques chevaux survivants étaient amaigris et sans forces; le tout formait une scène représentant la misère, le désordre et l'abattement. C'est ainsi que le roi arriva à Poura; là, il fit halte, pour laisser ses troupes épuisées se refaire et permettre à ceux qui s'étaient égarés pendant la route de rejoindre le corps. Le satrape d'Oritide et de Gédrosie, qui avait reçu l'ordre de pourvoir de vivres les routes du désert et dont la négligence avait privé l'armée même des soulagements compatibles avec le désert, fut destitué, et Thoas fut désigné pour lui succéder dans la satrapie[3].

Alexandre partit ensuite pour la Carmanie, où il espérait rencontrer Cratère avec son armée, ainsi que plusieurs commandants des provinces supérieures qu'il avait convoqués dans ce pays. On pouvait être alors au commencent de décembre. On n'avait pas la moindre nouvelle de la flotte et de ce qui pouvait lui être arrivé. Néarque était un homme de cœur; mais l'expédition qui lui avait été confiée était déjà par elle-même pleine de périls, et la complète incertitude sur la marche de l'entreprise était fort inquiétante; Alexandre, surtout

1) Ces soixante jours paraissent en contradiction avec les immenses étapes de 400, de 600 stades, qu'Alexandre est censé avoir faites. La distance en droite ligne de la frontière des Orites à Bounpour est de près de 100 milles; les détours et les méprises, le temps perdu à descendre à la côte et à remonter vers l'intérieur, ont pu allonger le chemin de moitié. On arriverait ainsi à une moyenne de deux milles et demi par jour, ce qui est déjà suffisant sur un terrain pareil.

2) ὥστε τῆς μαχίμου δυνάμεως μηδὲ τὸ τέταρτον ἐκ τῆς Ἰνδικῆς ἀπαγαγεῖν (Plut., *Alex.*, 66). Cette proportion du quart, il se peut que Plutarque l'ait trouvée dans la source où il puise; mais le corollaire, à savoir que le roi n'en a pas moins ramené de l'Inde 120,000 hommes de pied et 15,000 cavaliers, est de lui.

3) Arrian., VI, 22, 1. Apollophane avait succombé dans l'intervalle en combattant les Orites (voy. ci-dessous, p. 623).

après les événements qui venaient de se passer et après leur indescriptible horreur, pouvait donc bien être porté à tout redouter, plutôt qu'à espérer la réussite d'un grand plan. Cette côte, où la plus grande partie de son armée avait trouvé une mort misérable, était le dernier, le seul refuge pour la flotte, et, déserte, sablonneuse, sans port comme elle était, elle semblait être plutôt propre à augmenter les dangers des coups de vents inattendus et des tempêtes qu'à offrir contre eux un abri ; un seul ouragan, et flotte et armée pouvaient disparaître sans laisser de traces ; une seule course imprudente, et l'Océan était assez grand pour qu'on pût s'y égarer à l'infini sans espoir de salut.

Dans ce moment « l'hyparque du pays[1] » vint trouver le roi et lui apporter des nouvelles : Néarque avait heureusement abordé avec la flotte à cinq jours de marche vers le sud, à l'embouchure de l'Anamis, et, après avoir appris que le roi se trouvait dans le haut pays, il avait fait établir pour son armée un camp retranché par des murs et des fossés ; il ne tarderait pas à se présenter en personne devant Alexandre. Au premier moment, la joie du roi fut extraordinaire ; mais bientôt revinrent l'impatience, le doute, les poignantes inquiétudes ; on attendait en vain l'arrivée de Néarque, et les jours se succédaient ; on envoya messager sur messager ; les uns revenaient, annonçant qu'ils n'avaient rencontré nulle part les Macédoniens de la flotte, que nulle part ils n'en avaient eu de nouvelles ; les autres ne revenaient pas du tout. Enfin Alexandre donna l'ordre d'arrêter et de mettre aux fers l'hyparque félon qui avait forgé des contes et s'était fait un jeu du deuil de l'armée et de celui du roi. Il était plus triste qu'avant ; sa pâleur accusait les souffrances d'âme et de corps qu'il éprouvait.

L'hyparque cependant avait dit vrai ; Néarque avec la flotte avait abordé à la côte de Carmanie, après avoir heureusement accompli une entreprise encore sans pareille sous le rapport des dangers et des prodiges, et rendue plus difficile par un enchaînement de circonstances accidentelles. Les diffi-

[1]) τῆς χώρης ὁ ὕπαρχος (Arrian., *Ind.*, 34, 1).

cultés avaient commencé lorsqu'on était encore sur les rives de l'Indus. A peine Alexandre avait-il passé les frontières de l'Inde avec l'armée de terre, que les Indiens, se croyant alors affranchis, avaient commencé à se livrer à une agitation suspecte, tellement que la flotte ne paraissait plus être en sûreté sur l'Indus[1]. Néarque, considérant qu'il n'avait pas reçu mission de contenir le pays, mais seulement de conduire la flotte dans le golfe Persique, s'était rapidement préparé au départ, sans attendre l'époque où le vent d'est prend une direction constante ; il avait mis à la voile le 21 septembre et dépassé en peu de jours les canaux du delta de l'Indus. Le vent, qui soufflait du sud avec violence, l'avait alors obligé d'aborder au-dessous du promontoire qui sépare l'Inde du pays des Arbites, dans un port auquel il avait donné le nom d'Alexandre, puis de descendre à terre et de s'y arrêter pendant vingt-cinq jours, jusqu'à ce qu'enfin les vents eussent pris un cours régulier. Le 23 octobre, il s'était embarqué de nouveau, et, au milieu de dangers de toutes sortes, tantôt naviguant entre des écueils, tantôt luttant contre la houle puissante de l'Océan, il avait dépassé l'embouchure de l'Arbios. Après une terrible tempête, qui arriva le 31 octobre et fit couler trois embarcations, il était descendu à terre près de Cocala, pour se reposer pendant dix jours et réparer les avaries de ses vaisseaux ; c'était dans cet endroit que Léonnatos, peu de temps auparavant, avait vaincu les Barbares des environs dans une

[1]) C'est ce que rapporte Strabon (XV, p. 721) d'après Néarque. Arrien néglige ce détail dans ses extraits : il dit que la flotte avait mis à la voile après que les vents étésiens d'été se furent apaisés, ce qui est en effet exact : mais on n'en était pas encore aux vents étésiens d'hiver, que cependant Néarque aurait attendus si la chose eût été possible. On trouvera dans l'étude chronologique mise en *Appendice* à la fin du volume de plus amples renseignements sur cette date importante. Ce qui complique la question, c'est qu'Arrien (*Ind.*, 21) se trompe d'archonte et qu'en même temps, au lieu de mettre en regard du quantième attique (20 Boédromion) la date macédonienne correspondante, il se contente d'indiquer l'année (l'an XI d'Alexandre). Cependant, l'affirmation positive que Néarque est parti de l'Indus le 20 Boédromion fournit une date relativement sûre : ce jour correspond, si l'on accepte pour la conversion en dates juliennes le tableau du cycle métonien calculé par Ideler, au 21 septembre. La traversée de l'Indus à Harmozia a été évaluée, suivant une estimation fort plausible, à 80 jours, et les dates indiquées ci-dessus ont été échelonnées en conséquence.

sanglante rencontre où le satrape de Gédrosie, Apollophane, avait trouvé la mort. Néarque s'était pourvu de vivres en abondance et avait eu plusieurs entrevues avec Léonnatos ; puis il avait quitté cette plage pour se diriger vers l'ouest avec la flotte, qui était arrivée le 10 novembre à l'embouchure du Toméros. Des troupes d'Orites armés se tenaient sur les rives de ce fleuve, pour en barrer l'entrée aux vaisseaux ; mais une attaque hardie suffit pour les mettre en déroute et assurer pendant quelques jours aux Macédoniens une rive où ils purent descendre à terre en sécurité.

Le 21 novembre, la flotte était arrivée en face de la côte du pays des Ichthyophages, ce pauvre et terrible désert où les souffrances de l'armée de terre avaient commencé ; l'armée de mer en eut aussi beaucoup à supporter dans ces parages ; le manque d'eau douce et de vivres devenait chaque jour plus pressant. Enfin, derrière le promontoire de Bagia, on trouva dans un village de pêcheurs un indigène nommé Hydracès, qui s'offrit à accompagner la flotte en qualité de pilote et qui lui fut d'une grande utilité ; sous sa conduite, on put dorénavant faire de plus longues navigations et y employer les nuits, où la température était plus fraîche. Ce fut au milieu des privations toujours croissantes qu'on passa devant la côte sablonneuse et déserte de la Gédrosie, et déjà le mécontentement des troupes avait atteint une intensité menaçante, lorsqu'on atteignit enfin les côtes de la Carmanie, couvertes de bois de palmiers et de vignobles. Maintenant la détresse était passée ; maintenant on approchait de l'entrée de la mer Persique, après laquelle on soupirait depuis si longtemps ; on était en pays ami. Sur la gauche, on apercevait la pointe de l'Arabie, nommée Macéta, qui s'avançait au loin dans la mer et d'où l'on apprit que la cannelle, ainsi que d'autres marchandises de l'Inde, était transportée à Babylone.

La flotte aborda sur la côte d'Harmozia, à l'embouchure de l'Anamis, et les troupes qui la montaient campèrent sur la rive du fleuve, pour se reposer après tant de fatigues et réfléchir aux dangers qu'on avait surmontés ; plus d'un, sans doute, avait craint de n'en pas réchapper. De l'armée de terre on ne savait rien ; depuis la côte des Ichthyophages, on en avait perdu

toute trace[1]. Un jour quelques-uns des gens de Néarque, qui s'étaient un peu avancés dans l'intérieur afin de se procurer des vivres, aperçurent dans le lointain un homme vêtu du costume hellénique; aussitôt ils coururent à lui et reconnurent, en versant des larmes de joie, que c'était un mercenaire grec. Ils lui demandèrent d'où il venait, qui il était; il répondit qu'il venait du camp d'Alexandre et que le roi n'était pas loin de là. Remplis de joie, ils le conduisirent alors devant Néarque; cet homme lui apprit qu'Alexandre se trouvait à une distance d'environ cinq jours de marche dans l'intérieur des terres et s'offrit en même temps à le conduire à l'hyparque du pays. A cette nouvelle, Néarque se consulta sur la manière dont il pourrait aller rejoindre le roi. Pendant qu'il retournait vers les vaisseaux pour y tout disposer et pour faire retrancher le camp, l'hyparque, dans l'espoir de gagner la faveur du roi en étant le premier à lui annoncer l'heureuse arrivée de la flotte, était remonté en toute hâte vers l'intérieur des terres, par le plus court chemin, et avait porté ce message qui, en tardant à se confirmer, lui attira tant de désagréments.

La suite de ce récit est racontée par Néarque lui-même. Les dispositions prises pour la sécurité de la flotte et du camp furent enfin assez avancées pour permettre à Néarque de quitter ses troupes et de remonter vers l'intérieur du pays; il était accompagné d'Archias de Pella, qui commandait la flotte en second, et de cinq ou six autres personnages. Quelques-uns des messagers envoyés par Alexandre les rencontrèrent en route; mais l'extérieur de Néarque, aussi bien que celui d'Archias, était tellement changé qu'ils ne les reconnurent ni l'un ni l'autre; leurs cheveux et leur barbe étaient longs, leur visage pâle, leur corps amaigri, leurs vêtements en lambeaux et souillés de goudron, et, comme ils demandaient dans quelle direction pouvait bien se trouver le camp d'Alexandre, ces hommes leur donnèrent le renseignement et continuèrent

[1]) Après les recherches si consciencieuses de VINCENT, je n'ose pas ajouter de détails plus circonstanciés sur les incidents de cette traversée; il faudrait pour l'essayer une connaissance des travaux géographiques récents à laquelle on ne peut arriver que par une étude approfondie, et aussi plus d'espace que n'en comportent nos éclaircissements.

leur route. Toutefois Archias soupçonnait la vérité et disait : « Il semble que ces hommes soient envoyés pour nous chercher, mais nous sommes tellement changé et si différents de ce que nous étions dans l'Inde, qu'il n'est pas étonnant qu'ils ne nous reconnaissent pas. Disons-leur qui nous sommes, et demandons-leur où ils vont ». Son compagnon suivit ce conseil, et les hommes répondirent qu'ils cherchaient Néarque et l'armée embarquée sur la flotte. Alors le commandant reprit : « C'est moi que vous cherchez ; conduisez-nous au roi ! » Ils les prirent avec une grande joie dans leurs voitures et revinrent au camp. Quelques-uns coururent en avant à la tente du roi en criant : « Voilà Néarque et Archias, et cinq autres avec eux, qui arrivent ! » Mais, comme ces hommes ne savaient rien du reste de l'armée ni de la flotte, le roi crut que ceux qu'on nommait avaient pu sans doute se sauver d'une manière inattendue, mais que l'armée et la flotte avaient péri, et sa douleur fut plus grande encore qu'auparavant. Enfin Néarque et Archias entrèrent : Alexandre put à peine les reconnaître ; il tendit la main à Néarque, le prit à part et pleura longtemps ; enfin il s'écria : « En te voyant, toi et Archias, je sens diminuer la douleur que j'éprouve de cet immense désastre ; mais parle, comment ma flotte et mon armée ont-elles péri ? » Néarque répondit : « O roi, tu possèdes encore l'une et l'autre, ta flotte et ton armée, et nous sommes venus vers toi pour t'annoncer leur conservation ». Alors Alexandre versa des pleurs plus abondants encore ; une bruyante allégresse se répandit autour de lui, et il fit serment par Zeus et par Ammon que ce jour lui était plus cher que la possession de l'Asie tout entière [1].

[1]) C'est ainsi que Néarque raconte les faits (dans les *Indica* d'Arrien). On peut fixer la date de cette rencontre par l'itinéraire de Néarque. Celui-ci avait mis à la voile le 21 septembre et, d'après le calcul de Vincent, avait dû aborder à l'embouchure de l'Anamis le quatre-vingtième jour, c'est-à-dire le 9 décembre : ce fut probablement entre le 15 et le 20 décembre qu'il rejoignit le roi. Il est plus difficile, il est même impossible de déterminer le lieu où campait Alexandre. Diodore (XVII, 106) raconte qu'Alexandre se trouvait avec son armée dans la ville de Salmos, au bord de la mer, et qu'on était justement réuni au théâtre lorsque Néarque avait abordé avec sa flotte et était venu immédiatement au théâtre pour rendre compte de sa traversée. Persuadé que dans ce récit, d'ailleurs parfaitement absurde, le nom de Sal-

Déjà Cratère, après une marche heureuse à travers l'Arachosie et la Drangiane, était aussi arrivé en Carmanie avec son armée et ses éléphants [1]; à la nouvelle des pertes immenses qu'Alexandre avait éprouvées, il s'était hâté de lui amener son armée fraîche et vigoureuse. Les commandants qui depuis cinq ans se tenaient en Médie se rencontrèrent avec lui; c'étaient Cléandros avec les vétérans des mercenaires; Héracon, avec les cavaliers mercenaires que Ménidas avait précédemment commandés; Sitalcès, avec l'infanterie thrace; Agathon, avec les cavaliers odryses; en tout cinq mille fantassins et mille cavaliers [2]. Stasanor, satrape d'Arie et de Drangiane, et Pharasmane fils de Phrataphernе, satrape de Parthie, étaient aussi arrivés en Carmanie, avec des chameaux, des chevaux et des troupeaux de bétail, surtout avec l'intention de pourvoir aux besoins de l'armée dans sa marche à travers le désert, car ils ne pensaient pas qu'elle fût déjà arrivée ; toutefois, ils n'en furent pas moins bien reçus, même à cette heure, avec ce qu'ils amenaient ; les chameaux, les chevaux et le bétail furent partagés entre les troupes de la façon accoutumée. Tout ceci, ajouté à l'heureux climat de la Carmanie, aux soins et au repos qui furent donnés aux soldats, enfin à la présence immédiate du roi, dont l'activité n'avait jamais été ni plus grande ni plus vigilante, fit disparaître en peu de temps les traces de l'affreuse misère et rendirent à l'armée macédonienne sa force

mos tout au moins était exact, Vincent (p. 306) a supposé que ce nom (Salmoun) correspondait à la localité appelée Maaoun par les Orientaux. Cette hypothèse paraît bien risquée. La seule indication qui puisse servir à déterminer à peu près la situation de l'endroit cherché, c'est que de là à l'ancrage de l'Anamis (fleuve Ibrahim) il y avait cinq jours de marche, c'est-à-dire de 15 à 20 milles. Il est par conséquent impossible de songer à Kerman, à Ioumali ou à quelqu'une des localités que Pottinger a visitées au cours de son voyage. Si l'orographie de la Carmanie n'était pas si mal connue, on arriverait tout au moins à situer avec quelque certitude la ville d'Alexandrie : peut-être est-ce là précisément qu'eut lieu la rencontre. On se demande si Giroft ne correspondrait pas à peu de chose près à l'endroit en question.

[1]) En ce qui concerne la marche de Cratère, tous les renseignements font défaut. Il est à supposer qu'il a longé l'Hindmend en descendant, et passé par Lash et Nikh : de là il s'est dirigé à travers le désert sur Kerman, en suivant à peu près la route décrite par Khanikoff (*Recueil de la Société de Géographie*, VII, 2 [1865], p. 404 sqq.).

[2]) Arrian., VI, 27. Q. Curce (X, 1, 1) donne le chiffre de 5,000.

et sa confiance en elle-même. Alors on célébra des fêtes de toutes sortes, pour rendre grâces aux dieux de l'heureux achèvement de la campagne de l'Inde, du retour de l'armée et de la merveilleuse conservation de la flotte. On sacrifia à Zeus sauveur, à Apollon qui éloigne la malédiction, à Poseidon qui ébranle la terre et aux dieux de la mer; on fit des processions solennelles; on chanta des hymnes de fête; on donna en spectacle des joûtes de toutes sortes. Dans le pompeux cortège, Néarque marchait à côté d'Alexandre; tous deux portaient une couronne, et les troupes remplies d'allégresse leur jetaient des fleurs et des banderoles de mille couleurs [1]. Devant toute l'armée rassemblée, le navarque refit le récit de sa navigation, et le roi honora par des présents, des promotions et des distinctions de toutes sortes le navarque et les autres chefs, ainsi qu'un grand nombre des officiers de l'armée; Peucestas, en particulier, qui jusqu'alors avait été porte-bouclier d'Alexandre et son écuyer à l'attaque de la ville des Malliens,

[1]) Les fêtes mentionnées ci-dessus (Arrian., VI, 28. *Ind.*, 37) ont donné lieu à une exagération vraiment répugnante : on raconte que, sept jours durant, le roi parcourut la Carmanie en menant la bacchanale la plus échevelée, monté sur un char colossal attelé de huit chevaux, festoyant nuit et jour avec ses amis à une table d'or, tandis que le reste de ses compagnons suivait sur une infinité d'autres voitures ornées de tapis de pourpre et de couronnes multicolores, banquetant et buvant eux aussi ; il y avait le long des routes des tonneaux de vin et des tables servies, et toute l'armée à la file s'était traînée en chancelant de tonneau en tonneau : musique bruyante, chansons obscènes, filles de joie, images du phallus, bref, tout ce qu'on peut imaginer en fait de libertinage et d'excès se trouvait là réuni. On trouve ces belles choses dans Plutarque, dans Q. Curce, sans compter une foule d'allusions éparses çà et là dans les auteurs grecs ou romains. Il suffit de citer en regard les paroles d'Arrien (VI, 28) : « Certains auteurs racontent aussi, « ce qui ne me paraît pas croyable, qu'Alexandre traversa la Carmanie au « son des flûtes, attablé avec ses amis sur une estrade faite de deux chars « accouplés ; l'armée le suivait toute couronnée et en liesse, car elle trouvait « des vivres et tout ce qui sert au plaisir apporté le long des chemins par « les Carmaniens : on ajoute qu'Alexandre avait fait cela pour imiter la bac- « chanale de Dionysos, parce qu'on racontait qu'après avoir subjugué les « Indiens, Dionysos avait parcouru en cet équipage la plus grande partie « de l'Asie... Mais ces choses ne sont rapportées ni par Ptolémée fils de « Lagos, ni par Aristobule fils d'Aristobule, ni par aucun autre écrivain « digne de foi ». Il va de soi que les fêtes de Carmanie furent célébrées avec toute la pompe imaginable.

fut adjoint, comme huitième, aux somatophylaques, dont le nombre était précédemment de sept.

En même temps, le roi donna des ordres pour continuer la marche : la flotte devait reprendre sa navigation le long des côtes du golfe Persique, s'engager dans l'embouchure du Pasitigris et remonter le fleuve de Suse. Afin d'éviter les chemins difficiles, la neige et les froids de l'hiver, Héphestion devait s'avancer, avec la plus grande partie de l'armée de terre, les éléphants et les bagages, sur le bord plat du littoral; il avait assez de provisions et devait y trouver, dans cette saison, un air doux et un chemin commode[1]; il avait ordre de se réunir ensuite au reste de l'armée et à la flotte dans la plaine de Suse. Alexandre voulait se rendre en personne dans cette ville, avec la cavalerie macédonienne et l'infanterie légère, particulièrement avec les hypaspistes et une partie des archers, en prenant le plus court chemin à travers les montagnes et en passant par Pasargade et Persépolis[2].

C'est ainsi qu'Alexandre revint dans les contrées qui lui étaient soumises depuis plusieurs années. Des désordres scandaleux, de dangereuses innovations s'étaient fait jour sur plus d'un point; l'esprit d'indiscipline et d'usurpation qui avait régné dans l'ancien empire des Perses ne s'était que trop vite introduit aussi près des lieutenants et des chefs actuels. Sans surveillance et en possession d'une puissance presque illimitée pendant l'absence du roi, bien des satrapes, Macédoniens aussi bien que Perses, avaient opprimé les peuples de la manière la plus terrible; ils avaient lâché la bride à leur cupidité et à leurs appétits voluptueux; ils n'avaient épargné ni les temples des dieux, ni les tombeaux des morts eux-mêmes, et avaient été jusqu'à s'entourer déjà de troupes

1) L'itinéraire d'Héphestion ne peut pas l'avoir mené immédiatement au bord de la mer, sans quoi Néarque n'aurait pas été surpris par les peuplades des montagnes en retournant à l'Anamis (ARRIAN., *Ind.*, 36) : cependant, VINCENT paraît le faire séjourner trop longtemps dans l'intérieur de la province. Il est probable qu'il a suivi jusqu'à Lar le chemin que décrit don GARCIAS DE SILVA FIGUEROA (*Ambassade*, trad. Wicquefort, p. 65 sqq.), et qu'il est descendu de Lar à la côte.

2) L'itinéraire suivi par Alexandre paraît être celui qu'indique EDRISI, de Giroft à Fasa.

mercenaires et à prendre toutes les mesures afin de pouvoir au besoin se maintenir à main armée en possession de leurs gouvernements, dans le cas où Alexandre ne reviendrait pas des contrées de l'Inde. Les plans les plus téméraires, les désirs les plus extravagants, les espérances les plus exagérées étaient à l'ordre du jour; l'agitation démesurée de ces années où tout ce qui était habituel et certain avait été mis de côté, où ce qu'il y avait de plus invraisemblable paraissait possible, ne trouvait plus d'assouvissement que dans les entreprises les plus indisciplinées et dans l'étourdissement de jouissances et de pertes immodérées. Les hasards terribles de la guerre qui avaient asservi l'Asie pouvaient aussi facilement se retourner; si un seul coup de dés suffisait pour faire monter la fortune du roi jusqu'à une immense hauteur, il n'en fallait pas davantage non plus pour que tout s'en allât en fumée. La nationalité perse elle-même, après avoir été renversée, commençait à se relever avec de nouvelles espérances, et déjà plus d'une tentative avait été faite du côté des grands pour fonder des principautés indépendantes, en brisant les liens de l'empire à peine formés, ou bien pour exciter les peuples à la défection, au nom de la vieille royauté des Perses, qui certainement devait être restaurée. Et comme maintenant, après que le roi avait été absent pendant plusieurs années, après que le désordre et l'usurpation avaient étendu leurs ravages de tous côtés, la nouvelle se répandait que l'armée avait péri dans le désert de Gédrosie, l'agitation atteignait, dans tous les pays et dans tous les esprits, un degré qui faisait craindre l'écroulement de tout ce qui subsistait.

C'était dans de telles circonstances qu'Alexandre revenait au milieu des provinces de l'Ouest, avec les débris de son armée. Tout était en jeu ; un signe d'inquiétude ou de faiblesse, et l'empire tombait en ruines sur ses fondements. Seule une fermeté hardie, une force de volonté et d'action résolue, pouvait sauver le roi et son empire; la bonté, la longanimité eussent été des signes d'impuissance et auraient frustré de leur dernier espoir les peuples qui étaient encore attachés au roi. La justice la plus rigoureuse, la plus implacable, était nécessaire pour garantir aux peuples opprimés sans merci

leurs droits et les empêcher de perdre leur confiance dans la puissance du roi; il fallait des mesures promptes et efficaces pour rendre tout son éclat à la majesté du trône et répandre au loin l'effroi de sa colère. Et peut-être Alexandre était-il déjà dans la sombre disposition qui rend si terrible l'autocrate irrité. Qu'il était loin à cette heure de l'enthousiasme du commencement de sa victorieuse expédition! Qu'il était loin de cette confiance juvénile et pleine d'ardeur, de ces espérances qui n'avaient pas de bornes! Cette confiance, elle avait été trop souvent trompée; il avait appris à soupçonner, à être dur et injuste. Il est possible qu'il ait cru tout cela nécessaire. Il avait transformé un monde, il se l'était identifié; il s'agissait maintenant pour lui de prendre en main et de tenir avec fermeté les rênes de sa toute-puissance; il fallait maintenant une prompte justice, une obéissance nouvelle, un gouvernement vigoureux.

Déjà, en Carmanie, Alexandre avait trouvé à punir. Il avait destitué le satrape Aspastès, qui, en 330, s'était soumis et avait conservé sa place. Vainement Aspastès s'était avancé avec la plus humble soumission à la rencontre du maître qui s'approchait; comme l'examen confirma les soupçons qui pesaient sur lui, il fut livré à la main du bourreau, et Sibyrtios fut destiné à lui succéder en Carmanie. Sur ces entrefaites Thoas, qui devait aller remplacer Apollophane dans le pays des Orites, tomba malade et mourut; Sibyrtios fut alors envoyé dans ce pays, et à sa place, on mit en Carmanie Tlépolémos, fils de Pythophane, qui avait fait ses preuves dans la satrapie des Parthes[1]. La mort de Ménon, satrape d'Arachosie[2], arrivée, paraît-il, à la même époque, laissa le champ libre aux désordres qui se produisirent dans l'intérieur de l'Ariane, à l'instigation du Perse Ordanès; mais Cratère les réprima sans peine en traversant ces contrées, et amena le rebelle enchaîné devant Alexandre. Le roi lui infligea la punition qu'il avait méritée, et la satrapie d'Arachosie, devenue vacante, fut

[1]) Arrian., VI, 27, 1. Par conséquent, la satrapie a été un moment sans administrateur (Arrian., *Ind.*, 36, 8).

[2]) *Nuper interierat morbo* (Curt., X, 10, 20).

réunie avec celle d'Ora et de Gédrosie, sous les ordres de Sibyrtios[1].

Les nouvelles qu'on reçut de l'Inde étaient également mauvaises ; Taxile faisait savoir qu'Abisarès était mort et que Philippe, satrape de l'Inde citérieure, avait été massacré par les mercenaires qui servaient sous ses ordres ; toutefois, les gardes du corps du satrape, qui étaient des Macédoniens, avaient aussitôt étouffé la révolte et mis à mort les rebelles. Alexandre confia l'administration provisoire de la satrapie au prince de Taxila et à Eumène, chef des Thraces qui se trouvaient dans l'Inde, et leur ordonna de reconnaître le fils d'Abisarès comme successeur de son père sur le trône de Kaschmir.

Héracon, Cléandros et Sitalcès[2], qui avaient reçu l'ordre de venir en Carmanie avec la plus grande partie de leurs troupes, étaient arrivés ; les habitants de la province et leur propres troupes les accusaient de plusieurs méfaits : ils avaient pillé les temples, profané les tombeaux, et s'étaient livrés à toutes sortes d'exactions et de crimes envers leurs sujets. Seul Héracon sut se justifier et fut mis en liberté ; Cléandros et Sitalcès furent complètement convaincus, ainsi qu'une foule de soldats qui avaient été leurs complices et dont on porte le nombre à six cents ; ils furent immédiatement mis à mort. Cette prompte et sévère justice produisit partout l'impression la plus profonde ; on pensait que le roi tiendrait compte de tous les motifs qu'il avait d'épargner ces hommes, exécuteurs secrets de la sentence de mort portée contre Parménion, ainsi que du nombre considérable de ces vieux soldats dont il avait si grand besoin maintenant. Les peuples purent se convaincre que réellement le roi était leur protecteur et que sa volonté n'était pas qu'ils fussent traités comme des valets ; les satrapes et les commandants, au contraire, du-

[1]) ARRIAN, VI, 27. V, 6, 2.

[2]) ARRIAN., VI, 27, 3. Ce sont les chefs nommés plus haut (III, 26) ; Sitalcès, commandant des acontistes odryses, Cléandros, des anciens mercenaires, et à ce qu'il semble, Héracon, commandant des mercenaires à cheval à la place de Ménidas, qui était peut-être mort. Q. Curce (X, 1, 1) cite encore Agathon, le chef des cavaliers thraces : il prétend aussi qu'ils amenèrent 5,000 hommes de pied et 1,000 cavaliers.

rent comprendre quel sort leur était réservé, à eux aussi, s'ils ne pouvaient paraître devant lui avec une conscience pure. On raconte que plusieurs d'entre eux, qui avaient conscience de leurs crimes, cherchèrent à rassembler de nouveaux trésors, à renforcer leurs troupes mercenaires et à se préparer pour faire résistance au besoin; mais un rescrit royal fut alors adressé aux satrapes pour leur enjoindre d'avoir à licencier immédiatement tous les mercenaires qui n'étaient pas enrôlés au nom du roi [1].

Cependant le roi était parti de Carmanie pour gagner la Perse : le satrape Phrasaorte, qu'il y avait établi, était mort pendant la campagne de l'Inde, et Orxinès, un des principaux seigneurs du pays [2], se fiant à son origine et à son influence, avait usurpé la satrapie; mais on reconnut bientôt qu'il n'était pas à la hauteur des devoirs attachés à la fonction qu'il avait usurpée sans y être appelé. Déjà le roi avait été fort irrité en trouvant, dans le bois de Pasargade, le tombeau du grand Cyrus négligé; lors de son précédent séjour à Pasargade, il avait fait ouvrir la coupole du monument dans lequel se trouvait le sarcophage et fait de nouveau orner le tombeau, en même temps qu'il avait donné l'ordre aux mages qui le gardaient de continuer leur pieux service; il voulait que la mémoire du grand roi fût honorée de toute façon : et maintenant le tombeau était brisé; tout avait été arraché de la bière et du sarcophage; le couvercle en avait été enlevé, le cadavre jeté dehors et toutes les choses précieuses volées. Il donna l'ordre à Aristobule de replacer dans le cercueil les restes du grand roi, de remettre tout dans l'état où le tombeau se trouvait avant la profanation, de restaurer la porte en pierre du

1) ἀπομίσθους ποιῆσαι τοὺς μισθοφόρους (Diodor., XVII, 111). Ce renseignement important est de Diodore : la clause additionnelle — en tant qu'ils n'auraient pas été enrôlés au nom du roi — résulte des circonstances elles-mêmes.

2) Arrian., VI, 29, 2. Q. Curce l'appelle *Orsines* (X, 1, 22) et le cite déjà parmi les chefs qui figurent à la bataille de Gaugamèle. Il dit que les Perses, Mardes, Sogdiens étaient alors sous les ordres d'Ariobarzane et Orontobate, ceux-ci étant chefs de corps particuliers, au lieu qu'Orsinès commandait le tout (IV, 12, 8). Il fait d'Orsinès un Achéménide excessivement riche (X, 1, 22). Arrien ne parle pas d'Orsinès à propos de cette bataille.

sommet et de la sceller du sceau royal. Il rechercha lui-même qui avait commis ce crime : les mages qui avaient eu la garde du tombeau furent arrêtés ; on les mit à la torture afin de leur faire nommer le coupable, mais ils ne savaient rien, et il fallut les relâcher ; on poursuivit les recherches, mais elles ne révélèrent aucun indice certain ; il n'y avait personne sur qui faire retomber le crime, mais la faute de négligence n'en pesait pas moins sur le satrape qui gouvernait le territoire où cette profanation avait eu lieu[1]. Le temps approchait où de plus grands forfaits, commis par le satrape, allaient être mis au jour. Alexandre était partit de Pasargade pour Persépolis, résidence d'Orxinès ; dans cette ville, les plaintes des habitants contre lui se firent plus hautement entendre ; il avait commis, disait-on, les abus du pouvoir les plus révoltants pour satisfaire sa cupidité, profané les sanctuaires, brisé les sépulcres des rois qui étaient dans la ville et dépouillé les cadavres de leurs ornements. Les recherches confirmèrent sa culpabilité, et il fut pendu[2]. Le garde du corps Peucestas, fils d'Alexandre, reçut la satrapie ; il semblait plus apte que tout autre à administrer cette contrée, qui était la principale du royaume des Perses, car il s'était complètement façonné aux mœurs asiatiques ; il portait le vêtement des Mèdes, s'exprimait facilement dans la langue des Perses, connaissait le cérémonial de ces peuples et s'y conformait volontiers et avec grâce, toutes choses que les Perses voyaient avec grand plaisir dans leur nouveau chef.

[1]) ARRIAN., VI, 29. STRAB., XV, p. 730. Ces deux auteurs en parlent d'après Aristobule, lequel a reconnu à l'état du tombeau que le coup avait été fait par des maraudeurs (προνομευτῶν ἔργον ἦν) et qu'il n'y avait point de la faute du satrape. D'après Plutarque (*Alex.*, 69), l'auteur du sacrilège était Polymachos de Pella, un Macédonien de grande famille, qui fut pour ce fait puni de mort. Peut-être faut-il prendre προνομευτῶν dans le sens plus restreint de « fourrageurs » : il se pourrait alors que Polymachos avec un détachement de soldats eût commis cet attentat.

[2]) C'est le récit d'Arrien (VI, 30). D'après Q. Curce (X, 1, 21), la mort d'Orxinès aurait été machinée par l'eunuque Bagoas, qui aurait été alors un favori d'Alexandre : à l'entendre, le satrape était non seulement innocent, mais exceptionnellement dévoué au roi. Quant à l'inclination d'Alexandre pour cet eunuque, Dicéarque racontait là-dessus dans son livre « Sur le sacrifice à Ilion » (ap. ATHEN., XVII, p. 603 b) une anecdote un peu leste, que Plutarque (*Alex.*, 67) répète après lui.

Vers le même temps, Atropatès, satrape de Médie, vint trouver le roi; il amenait le Mède Baryaxès, qui avait osé usurper la tiare et se proclamer roi des Perses et des Mèdes, comptant sans doute que les populations de la satrapie, révoltées par les crimes des garnisons macédoniennes, seraient prêtes à faire défection. Baryaxès et ceux qui avaient pris part à sa conjuration furent exécutés[1].

Le roi se dirigea ensuite vers Suse, en traversant les défilés persiques. Les scènes de la Carmanie et de Persépolis se renouvelèrent. Les populations ne craignaient plus de faire entendre hautement leurs plaintes contre leurs oppresseurs; elles savaient qu'Alexandre les écoutait. Le satrape Aboulitès et son fils Oxyathrès, satrape des Parætacènes, coupables des crimes les plus odieux, furent livrés au bourreau à Suse. Héracon, qui n'avait été mis en liberté qu'avec peine lors du procès au sujet des exactions commises en Médie et qui précédemment avait résidé à Suse, fut convaincu d'avoir profané les temples et fut exécuté[2].

Ainsi les châtiments les plus sévères se succédaient coup sur coup, et c'était à bon droit que ceux qui ne se sentaient pas exempts de fautes étaient inquiets sur leur sort futur. Parmi ceux-ci se trouvait Harpale, fils de Machatas, de la race des princes d'Élymiotide. Cher au roi, à cause de relations antérieures et d'importants services rendus, Alexandre l'avait comblé depuis le commencement de son règne des plus grandes marques de faveur et l'avait nommé trésorier dès le début de la guerre contre les Perses, parce que sa conformation physique le rendait impropre au service des armes. Déjà, une première fois, il s'était rendu coupable de malversations graves; peu de temps avant la bataille d'Issos, et de concert avec un certain Tauriscon qui lui avait suggéré son plan, il s'était enfui avec la caisse royale pour se rendre près d'Alexandre, roi des Molosses, qui combattait alors en Italie; mais ensuite, changeant d'avis, il était allé se fixer à Mégare, pour y vivre

1) Arrian., VI, 29, 3. Le Phradate de Q. Curce (X, 1, 39) paraît bien être le même personnage : cependant, je fais observer que cet auteur appelle également Phradate l'ancien satrape des Tapuriens, Autophradate.

2) Arrian., VII, 4. VI, 27, 12.

dans les plaisirs. Le roi, se rappelant alors les temps où Harpale, avec Néarque, Ptolémée et un petit nombre d'autres, avait pris son parti contre le roi Philippe, ce qui avait attiré sur lui des affronts et le bannissement, pardonna au libertin, le rappela et le rétablit dans sa charge de trésorier; les immenses richesses de Pasargades et de Persépolis transportées à Ecbatane furent confiés à son administration, et il paraît même que le roi plaça alors sous sa surveillance les trésoriers des satrapies inférieures ; son influence s'étendait sur toute l'Asie occidentale [1]. Pendant ce temps, Alexandre s'avançait toujours plus loin dans l'Orient; Harpale, peu soucieux de la responsabilité qui pesait sur lui et habitué aux plaisirs et aux dépenses, commença à vivre dans la débauche la plus effrénée aux dépens des trésors royaux. Sa vie était un scandale pour le monde entier, et la raillerie des comiques grecs rivalisait avec le mécontentement des hommes sérieux pour livrer son nom au mépris universel. A cette époque parut une épître publique de Théopompe au roi, dans laquelle l'historien invitait Alexandre à mettre un terme à ces désordres. Harpale, disait cette lettre, ne se contente pas des femmes lascives et de mauvaise vie que possède l'Asie ; il a fait venir près de lui la Pythionice, la femme galante la plus décriée d'Athènes, qui a commencé par servir près de la chanteuse Bacchis, puis s'est retirée avec elle dans le lupanar de l'entremetteuse Sinope. Il s'est laissé conduire de la manière la plus indigne par les caprices de cette femme ; puis, lorsqu'elle est morte, il lui a fait construire deux monuments, avec une prodigalité éhontée, et c'est à bon droit qu'on s'étonne de voir déjà s'élever, à Athènes et à Babylone, les monuments les plus magnifiques à la mémoire d'une prostituée, lorsqu'on n'en a pas encore consacré un seul au souvenir des braves qui sont tombés à Issos pour la gloire d'Alexandre et la liberté de la Grèce, ni à la mémoire d'aucun autre des lieutenants du roi. Harpale, qui se dit l'ami et l'agent d'Alexandre, a eu l'audace d'élever à cette Pythionice, qui pendant assez longtemps dans Athènes a appartenu à qui la voulait payer, un temple et un autel, les consacrant,

[1]) ARRIAN., III, 6. PLUT., *Alex.*, 10 et 35.

comme un sanctuaire, à Aphrodite Pythionice, sans craindre le châtiment des dieux et comme pour insulter à la majesté du roi. Non content de ces infamies, Harpale, aussitôt après la mort de cette femme, a écrit pour faire venir d'Athènes une seconde maîtresse, la non moins décriée Glycère; il lui a donné pour résidence le palais de Tarse, lui a érigé une statue à Rossos, où il avait l'intention de faire élever la sienne propre à côté de celle du roi, et fait savoir que personne ne devait lui offrir une couronne d'honneur sans en consacrer une en même temps à sa maîtresse, qu'on devait se prosterner devant elle et la saluer du nom de reine. En un mot, le grand-maître de la Trésorerie a prodigué à la courtisane athénienne tous les honneurs qui ne seraient dus qu'à la reine-mère ou à l'épouse d'Alexandre [1]. Ces nouvelles et d'autres semblables étaient arrivées jusqu'au roi, qui d'abord avait refusé d'y croire ou du moins les avait taxées d'exagération, tant il était persuadé qu'Harpale ne se risquerait pas d'une façon aussi insensée à perdre une faveur dont il s'était déjà fait un jeu une première fois [2]; mais bientôt après le trésorier confirmait lui-même toutes ces accusations en prenant la fuite. Il s'était flatté qu'Alexandre ne reviendrait pas, et maintenant il était témoin de la justice sévère qui frappait ceux qui s'étaient laissés aller à la même erreur; désespérant d'obtenir son pardon, il recueillit tout ce qu'il put se procurer d'argent, ce qui se montait à la somme respectable de cinq mille talents, enrôla en son nom six mille mercenaires, traversa l'Asie-Mineure avec eux, accompagné de sa Glycère et d'une fille en bas âge qu'il avait

[1]) Theopomp., *fragm.*, 277. 278. Sur le titre de l'écrit de Théopompe (appelé tantôt ἡ πρὸς Ἀλέξανδρον ἐπιστολή, tantôt πρὸς Ἀλέξανδρον συμβουλαί), voy. C. Müller, *Fragm. Histor. Græc.*, I, p. lxxiii. Le Théocrite incriminé dans le *fr.* 276 (ap. Athen., IV, p. 230 f) est le rhéteur de Chios que Strabon (XIV, p. 645. Cf. Suidas, s. v., Θεόκριτος) signale comme un adversaire politique de Théopompe, et qui appliquait avec une ironie si amère à Alexandre le vers où il est question de la « mort empourprée » Plut., *De educ. puer.*, 16. Cf. Ilgen, *Scol. Græcorum*, p. 162). Aristote lui-même ne fut pas toujours à l'abri de ses sarcasmes : voy. l'épigramme rapportée par Eusèbe (*Præp. Evang.*, XV, p. 793 a).

[2]) C'est à cela que songe Plutarque quand il dit qu'Éphialte et Cissos, ceux qui apportèrent les premiers la nouvelle de la fuite d'Harpale, furent appréhendés comme faux délateurs (Plut., *Alex.*, 41).

eue de Pythionice[1], descendit sur la côte d'Ionie et réunit trente vaisseaux pour passer en Attique. Il était citoyen honoraire d'Athènes et lié d'amitié avec les hommes les plus considérables de la cité ; il s'était concilié l'amour du peuple par d'abondantes distributions de blé, de sorte qu'il ne doutait pas d'être bien reçu dans la ville avec ses trésors, et se croyait assuré de n'être pas livré à Alexandre[2].

Tandis que le dernier coupable, parmi les grands de l'empire, cherchait ainsi à se soustraire à sa responsabilité, Alexandre était arrivé à Suse avec son armée, vers le mois de février. Bientôt après, Héphestion venait l'y rejoindre avec le reste des troupes, les éléphants et les bagages, et Néarque faisait remonter le fleuve à la flotte, qu'il avait conduite sans plus de dangers le long des côtes de la mer Persique. Les satrapes et les commandants, se conformant aux ordres du roi, s'y réunissaient avec leur suite ; les princes et les grands de l'Orient, invités par le roi, arrivaient avec leurs femmes et leurs enfants à la capitale ; de tous côtés les étrangers y affluaient de l'Asie et de l'Europe, afin d'assister aux grandes solennités qu'on y préparait.

Il s'agissait de célébrer une fête unique dans le cours des siècles. Dans les noces de Suse devait s'accomplir d'une manière symbolique la fusion de l'Occident et de l'Orient, la pensée hellénistique dans laquelle le roi espérait trouver la force et la durée de son empire.

Les témoins oculaires de cette fête, qui surpassa en pompe et en magnificence tout ce qu'on peut imaginer, nous en font à peu près la description suivante[3]. La grande tente royale était dressée pour cette solennité ; sa partie supérieure, recouverte d'étoffes de diverses couleurs richement brodées, reposait sur cinquante colonnes élevées, revêtues d'or et d'ar-

1) PLUT., *Phocion*, 22.

2) ATHEN., *loc. cit*, CURT., X, 2. Les événements survenus à Athènes indiquent avec une certitude suffisante que la fuite d'Harpale a eu lieu à cette époque (à la fin de 325 ou au commencement de 324).

3) On peut combiner la narration de Charès (*fr*. 16, ap. ATHEN., XII, p. 538, et d'après lui ÆLIAN., VIII, 7) avec la description de la tente d'après Phylarque (*fr*., 42) qui vient immédiatement après, attendu que les deux écrivains ont en vue la même construction.

gent et ornées de pierres précieuses; tout autour, des tapis splendides, brochés d'or et dont le tissu représentait les tableaux les plus variés, étaient fixés à des barreaux recouverts d'or et d'argent et fermaient en retombant l'espace laissé libre au milieu; la tente entière avait quatre stades de tour. La table était servie au milieu de la salle; d'un côté étaient rangés les cent divans des fiancés, reposant sur des pieds d'argent et recouverts de tapis de noces; seul, celui du roi, placé au milieu, était d'or. En face de ces divans se trouvaient les places destinées aux hôtes du roi, et tout autour, des tables étaient disposées pour les ambassadeurs, les étrangers qui se trouvaient au camp, l'armée et les marins. Les trompettes de l'armée donnèrent, de la tente royale, le signal du commencement de la solennité; les invités d'Alexandre, au nombre de neuf mille, se mirent à table. Puis le son des trompettes retentit de nouveau au milieu du camp, pour indiquer que le roi faisait des libations aux dieux; les hôtes d'Alexandre l'imitèrent en se servant de coupes d'or, présents de fête du roi. Après une nouvelle fanfare, le cortège des fiancées voilées, selon l'usage des Perses, fit son entrée, et chacune d'elles s'approcha de son fiancé : Statira, la fille du grand roi, se dirigea vers Alexandre; sa plus jeune sœur, Drypétis, vers Héphestion, le favori du roi; Amastris, fille d'Oxathrès et nièce du Grand-Roi, vers Cratère; la fille d'Atropatès, prince des Mèdes, vers Perdiccas; Artacama, fille du vieil Artabaze, vers le Lagide Ptolémée, garde du corps, et sa sœur Artonis, vers Eumène, secrétaire particulier du roi; la fille du Rhodien Mentor, vers Néarque; la fille de Spitamène de Sogdiane, vers Séleucos, commandant de la troupe des jeunes nobles, et ainsi de suite, chacune vers son fiancé [1].

[1]) Aristobule (ap. Arrian., VII, 4) dit qu'outre la fille de Darius, Alexandre épousa encore Parysatis, la fille du roi Ochos; mais il ne cite à l'appui de son dire aucun autre témoignage. De même, Barsine, fille d'Artabaze et veuve de Mentor, n'a jamais été son épouse, bien qu'il ait eu des relations avec elle à Damas et plus tard : elle vivait avec ses enfants à Pergame au moins dès 323 (Justin., XIII, 2, 7). Seule, Roxane était déjà l'épouse légitime d'Alexandre et habitait, au moins l'année suivante, avec lui. La fille de Darius s'appelait, suivant Arrien, Bardine, ou, dans le manuscrit dont Photius a fait des extraits (p. 68 b 7), Arsinoé : tous les autres

Pendant cinq jours consécutifs, les fêtes succédèrent aux fêtes. Les ambassades, les villes et les provinces de l'empire, les alliés d'Asie et d'Europe, présentèrent au roi d'innombrables présents de noces ; il reçut, rien qu'en couronnes d'or, la valeur de quinze mille talents. De son côté, il donna à pleines mains : beaucoup de fiancées n'avaient plus de parents, il leur tint lieu de père et les dota toutes ; il fit de riches présents à tous ceux qui se marièrent ce jour-là, et il exempta d'impôts tous les Macédoniens qui épousèrent des filles asiatiques ; le nombre de ceux qui s'inscrivirent monta à plus de dix mille [1]. De nouveaux festins de noces, de joyeux banquets, des spectacles, des cortèges de fête, des réjouissances de toutes sortes remplirent les jours suivants ; l'allégresse, une joie tumultueuse remplissait le camp ; ici des rapsodes, des joueurs de harpe venus de la Grande-Grèce et d'Ionie ; là des mages, d'habiles écuyers des contrées de la Perse ; puis des danseuses, des joueuses de flûte, des troupes d'acteurs helléniques. Il y eut en effet des représentations dramatiques, car on était précisément au temps des grandes Dionysies : on joua entre autres pièces un drame satyrique, *Agên,* qu'on prétend avoir été composé par le Byzantin Python, rempli de joyeuses railleries sur la fuite d'Harpale, le grand-maître estropié de la Trésorerie [2].

auteurs, au contraire (DIODOR., XVII, 107. PLUT., *Alex.*, 70. CURT., IV, 5, 1. JUSTIN., XII, 10. MEMNON ap. PHOT., p. 224 a 50) l'appellent Statira, nom qui était aussi celui de sa mère (PLUT., *Alex.*, 30. PHYLARCH., ap. ATHEN., XIII, p. 609 b). Peut-être la princesse, à l'exemple de quelques autres femmes d'Asie, a-t-elle en se mariant échangé son nom perse contre un nom hellénique. La reine Olympias elle-même, avant de porter ce nom, s'appelait Myrtale (JUSTIN., IX, 7, 13). L'Amastrine d'Arrien se nomme Amestris dans Diodore (XIX, 109) et Amastris dans Strabon (XII, p. 544) ainsi que sur les monnaies de la ville dont elle était l'éponyme : les filles d'Artabaze, outre la Barsine (Pharsine ap. SYNCELL., p. 504) mentionnée ci-dessus, sont : Artacama ou Apama (Apamea) et Artonis ou Barsine.

[1]) C'est peut-être encore là un trait qui caractérise l'état de cette armée : les braves soldats n'avaient pas attendu ce moment pour chercher et trouver leurs femmes asiatiques : une bande de femmes et d'enfants devait partager avec eux la vie des camps.

[2]) Ce drame satyrique intitulé *Agèn* fut, au dire d'Athénée (XIII, p. 575 e), « représenté à la fête des Dionysies aux bords de l'Hydaspe, alors que déjà Harpale avait gagné la mer et couronné sa trahison ». Ceci n'aurait pu avoir lieu qu'en 326, soit en avril, soit en mars, ou encore en octobre, après le retour des régions de l'Hyphase ; mais justement à cette époque, il est arrivé

Des hérauts proclamèrent ensuite que le roi prenait à sa charge et paierait les dettes de l'armée ; que chacun n'avait qu'à inscrire la somme qu'il devait et qu'il la recevrait ensuite. D'abord un petit nombre seulement déclarèrent leurs dettes ; la plupart, et spécialement les chefs et les hauts officiers, pouvaient craindre qu'Alexandre voulût seulement connaître ceux qui ne se contentaient pas de leur solde et vivaient avec trop de profusion. Le roi, informé de ce qui se passait, fut très blessé de cette défiance ; il fit disposer sur plusieurs points du camp des tables chargées de pièces d'or, et ordonna que tous ceux qui se présenteraient avec un compte en reçussent le montant,

à l'armée des troupes envoyées par Harpale. Athénée a tout simplement écrit l'Hydaspe pour le Choaspe, le fleuve de Suse. C'est à Suse que fut représenté le drame satyrique. On cite comme auteur de la pièce Python de Byzance ou de Catane, ou même le roi : ce Python de Byzance est sans nul doute l'orateur qui était déjà un des familiers de Philippe et qui fut chargé par lui de missions importantes (voy. A. Schäfer, *Demosthenes*. II, p. 351). D'après ce qu'Athénée raconte de lui (XII, p. 550), il paraît avoir été assez spirituel pour composer un drame satyrique. Les deux fragments qui nous restent de l'*Agên* (Nauck, *Trag. fragm.*, p. 630) contiennent ce qui suit :

Il y a, au lieu où a poussé ce roseau que je tiens,
Un fronton bombé, sur la grande route à gauche ;
C'est la splendide chapelle d'une courtisane, que Pallidès
A bâtie, exploit après lequel il songea à prendre la fuite.
Certains mages barbares passant par là,
Et le voyant couché en piteux état,
Lui persuadèrent qu'ils allaient ramener en ce monde l'âme
De Pythionice.

Plus loin, un interlocuteur demande :

... Je désire que tu me renseignes,
Habitant, comme je fais, loin d'ici, sur ce qui se passe en Attique,
Comment les gens s'y trouvent et ce qu'ils font.

L'autre répond (il y avait eu une disette sérieuse à Athènes en l'année 326/5) :

Tant qu'ils criaient : « Nous menons une vie d'esclaves ! »
Ils avaient de quoi dîner. Maintenant, tout juste des légumes
Et du fenouil à manger : de froment plus guère.

Le premier reprend :

J'entends dire qu'Harpale leur a envoyé par milliers
— Autant au moins qu'Agên lui-même —
Des boisseaux de farine et a été fait citoyen.

L'autre réplique :

C'était la farine de Glycère ; et c'est peut-être
L'annonce de leur perte plutôt que le gain de la belle.

Le nom de *Pallidès* appliqué à Harpale est une équivoque aussi grossière que le « fronton bombé » (ἀέτωμα λορδὸν [φέτωμ' ἄορνον éd. Nauck]) du deuxième vers : le sens des allusions de détail ressort du texte même.

sans qu'on leur demandât leur nom. Tous se présentèrent alors, en se réjouissant moins encore de voir leurs dettes payées que de savoir leur nom ignoré, car tous ces braves troupiers avaient administré leurs affaires avec une incurie inimaginable; malgré le butin, malgré les présents du roi, l'armée entière se trouvait tellement obérée, qu'il ne fallut pas moins de vingt mille talents pour couvrir ses dettes [1]. Les officiers, en particulier, avaient dépensé sans compter, et, comme le roi avait souvent exprimé son mécontentement de leur insouciante prodigalité, ils ne devaient pas être peu satisfaits de pouvoir se présenter aux tables chargées d'or et remettre promptement ordre à leurs finances compromises, sans qu'Alexandre en eût aucunement connaissance. On raconte qu'Antigène, commandant des hypaspistes à la bataille de l'Hydaspe, lui qui en 340 avait perdu un œil devant Périnthe et n'était pas moins connu par sa bravoure que par son avarice, se présenta aussi devant les tables et se fit remettre une somme considérable; on constata ensuite que cet officier n'avait aucune dette et que tous les comptes qu'il avait produits étaient faux. Alexandre fut très irrité de l'indélicatesse de ce procédé ; il chassa Antigène de la cour et lui enleva son commandement. Cet affront mit le vaillant stratège hors de lui, et personne ne doutait que, poussé par la honte et le chagrin, il n'attentât à ses jours. Le roi en fut peiné : il pardonna au stratège, le rappela à la cour, lui rendit son commandement et lui laissa la somme qu'il avait réclamée [2]. En même temps que ce grand amortissement des dettes avait lieu, Alexandre distribua des présents vraiment royaux à tous ceux qui s'étaient distingués autour de sa personne par leur bravoure, les dangers qu'ils avaient surmontés ou leurs fidèles services; il posa des couronnes d'or

[1]) C'est le chiffre d'Arrien (VII, 5). Plutarque (*Alex.*, 70) dit 970 talents : Q. Curce (X, 2, 10) et Diodore (XVII, 109) ne parlent pas, à vrai dire, de cette abolition des dettes à Suse : ils songent aux cadeaux faits à Opis aux vétérans qui ne retournaient pas au pays, mais ils confondent en effet ces largesses avec ce qui s'est fait à Suse.

[2]) Plut., *ibid.* D'après [Plut.,] *De fort. Alex.*, le héros de l'histoire s'appelle Tarras : c'est évidemment le même Atharrias, dans lequel nous avons cru pouvoir reconnaître un type de vétéran familier aux chroniqueurs que suit Q. Curce. (Voy. ci-dessus, p. 215, 1).

sur la tête du garde du corps Peucestas, satrape de Perse, qui dans la ville des Malliens l'avait couvert de son bouclier; du garde du corps Léonnatos, commandant du pays des Orites, qui avait combattu à ses côtés dans cette périlleuse attaque, vaincu les Barbares sur le fleuve Toméros, et réussi, par son zèle, à mettre tout en ordre dans Ora; de l'amiral Néarque, qui avait conduit la flotte avec tant de gloire de l'Indus à l'Euphrate; d'Onésicritos, capitaine du vaisseau royal sur l'Indus et depuis l'Indus jusqu'à Suse, puis du fidèle Héphestion et des autres gardes du corps, Lysimaque de Pella, Aristonous fils de Pisæos, l'hipparque Perdiccas, le Lagide Ptolémée et Pithon d'Éordée [1].

C'est vers cette époque que doit avoir eu lieu une autre fête, une fête sérieuse et touchante dans son genre. Un des pénitents de la plaine de Taxila, sur l'invitation d'Alexandre dont il admirait la puissance et l'amour pour la sagesse, avait suivi l'armée macédonienne depuis l'Inde, malgré l'indignation de son maître et les railleries des pénitents ses compagnons. Sa gravité douce, sa sagesse et sa piété lui avaient gagné le respect du roi, et beaucoup de nobles macédoniens entretenaient volontiers des rapports avec lui, particulièrement le Lagide Ptolémée et le garde du corps Lysimaque. Ils le nommaient Calanos, d'après le mot dont il se servait habituellement pour les saluer, mais son nom propre semble avoir été Sphinès. Il était fort avancé en âge, et il se sentit malade, pour la première fois dans sa vie, dans les contrées de la Perse. Il dit alors au roi qu'il ne voulait pas traîner plus loin une vie affaiblie, car il était plus beau de mourir avant que la souffrance corporelle ne le contraignît à abandonner la règle de vie qui avait été la sienne jusqu'ici. Alexandre chercha en vain à s'opposer à son dessein : rien n'était plus indigne aux yeux de l'Hindou que la position d'un homme dont le calme d'esprit est troublé par la maladie ; la règle de sa croyance, disait-il, l'obligeait à monter sur le bûcher. Le roi vit bien qu'il fallait céder; il donna l'ordre au garde du corps Ptolémée de préparer le bûcher et de disposer tout le reste avec la plus grande solennité. Dès

[1]) Arrian., *ibid.* Cf. VI, 28.

le matin du jour fixé, l'armée s'avança rangée comme pour une fête ; en avant marchaient les cavaliers et les fantassins brillamment armés de toutes pièces, et les éléphants de guerre caparaçonnés, puis des bandes de gens portant de l'encens, et d'autres qui portaient des coupes d'or et d'argent ainsi que des vêtements royaux, pour les jeter dans les flammes avec les parfums ; enfin venait Calanos lui-même. Comme il ne pouvait plus marcher, on lui avait amené un coursier de Nysa ; mais il lui fut impossible de le monter, et on le porta dans une litière. Quand le cortège fut arrivé au pied du bûcher, Calanos sortit de sa litière, prit congé de chacun des Macédoniens qni se trouvaient autour de lui, en leur serrant les mains, leur recommanda de passer cette journée en fêtes joyeuses en mémoire de lui et avec leur roi, qu'il reverrait bientôt à Babylone ; puis il fit présent du cheval nyséen à Lysimaque, et donna les coupes et les habits à ceux qui l'entouraient. Ensuite le pieux Hindou commença sa bénédiction funèbre; il s'aspergea comme une victime, se coupa une mèche de cheveux et la consacra à la divinité, se couronna selon la coutume de son pays, et monta sur le bûcher en chantant des hymnes hindous ; il jeta alors un dernier regard sur l'armée, tourna son visage vers le soleil et s'agenouilla pour prier. C'était le signal. Le feu fut mis au bûcher ; les trompettes sonnèrent, et l'armée poussa son cri de bataille; les éléphants eux-mêmes firent entendre leur voix étrange, comme s'ils voulaient rendre un dernier honneur au pénitent mourant, leur compatriote. L'Hindou s'étendit sur le bûcher en récitant ses prières ; il ne fit pas un mouvement jusqu'à ce que les flammes vinssent l'atteindre et le dérober à tous les regards [1].

[1]) Cette description est faite d'après Arrien (VII. 3), Strabon (XV, p. 717 sqq.), Élien (*Var. Hist.*, II, 41) et Plutarque (*Alex.*, 69). On trouve d'autres détails dans Philon (p. 879, éd. de Francfort, 1691), Lucien (*De mort. Peregr.*, 25. 39) et Cicéron (*Tuscul.*, II, 22. *De divin.*, I, 23) etc. Arrien ne dit mot de l'« assaut de beuverie » en l'honneur de Calanos. Quant au lieu où se célébra la fête, les auteurs ne sont pas d'accord. Strabon paraît songer à Pasargade ; mais la chose est impossible, car Néarque était présent (*fr.*, 37). Élien dit que le bûcher fut dressé dans le plus beau faubourg de Babylone ; l'assertion est tout aussi inexacte, car Alexandre n'est arrivé qu'un an plus tard à Babylone, tandis que Calanos tomba malade en Perse, comme le dit Arrien, ou plus exactement à Pasargade, suivant Strabon, et

Arrien rapporte qu'Alexandre ne voulut pas assister en personne à la mort de l'homme qu'il estimait[1]; et, à ce propos, il nous apprend que le plus vieux de ces pénitents, qui était le maître des autres, répondit au roi qui l'invitait à le suivre, que « tout fils de Zeus que pût être Alexandre, il l'était aussi lui-même, et ne désirait rien de tout ce que le maître Alexandre pourrait lui accorder, pas plus qu'il ne craignait les maux qu'il pouvait lui infliger ; pour lui, tant qu'il vivrait, il se contentait du sol de l'Inde, qui, d'année en année, lui fournissait le nécessaire en temps opportun, et lorsqu'il mourrait, il serait délivré de l'importune société de son corps et deviendrait participant d'une vie plus pure ». On rapporte aussi qu'Alexandre, rempli d'étonnement par la mort de Calanos, aurait dit : « Cet homme a vaincu des ennemis plus puissants que moi ! »

C'est une sorte de rapprochement symbolique que se soient ainsi rencontrés dans ce roi le monde de la pensée occidentale, tel que venait de l'achever son précepteur Aristote, et celui qui avait grandi dans la région du Gange, — c'est-à-dire les pôles de deux civilisations qu'il songeait à réunir et à fondre, en conservant toute la portée et toute la variété de ce qu'elles recélaient de formes pratiques, de conditions utilisables, et toute la somme d'idéal qu'elles portaient en elles.

S'il agissait ainsi, ce n'était ni par caprice, ni en s'appuyant sur de fausses prémisses, ni par un enchaînement de déductions trompeuses. De la première impulsion qui s'était communiquée à lui comme un résultat pour ainsi dire spontané de l'histoire de la vie hellénique découle, par des syllogismes parfaitement rigoureux, tout ce qu'il a fait par la suite ; et ce qui semble être une preuve suffisante qu'il concluait légitime-

se décida presque aussitôt (d'après Plutarque) à se brûler sur le bûcher. Ce n'est qu'à Suse qu'ont pu se trouver les éléphants amenés par Héphestion et Néarque avec l'armée de mer; c'est là seulement qu'a pu être célébrée la fête des Morts, et c'est bien ainsi, ce semble, que l'entend Arrien. Cet auteur décrit d'abord le trépas de Calanos, puis le retour d'Atropatès en Médie, et ensuite les noces, sans prétendre observer strictement la chronologie : il est probable en effet qu'Atropatès était encore à Suse lors du mariage de sa fille et des autres princesses.

1) Ἀλεξάνδρῳ δὲ οὐκ ἐπιεικὲς φανῆναι τὸ θέαμα ἐπὶ φίλῳ ἀνδρὶ γιγνόμενον (Arrian., VII, 3, 5).

ment, c'est que chaque conclusion prochaine lui réussissait comme les précédentes. Il n'eut pas le bonheur de rencontrer un adversaire qui lui fixât le terme et la mesure ; seule, la lassitude de son armée, à bout de force morale sur les bords de l'Hyphase, avait pu le convaincre que ses moyens de puissance avaient aussi leurs bornes, et dans le désert de Gédrosie, il avait dû reconnaître que la nature était plus forte que sa volonté et que son pouvoir. Mais ni les formes dans lesquelles il espérait asseoir d'une manière durable l'œuvre qu'il avait créée, ni le nouveau système d'organisation qu'il avait introduit, n'avaient été contredits ni sur l'Hyphase ni dans le désert, et les oppositions du côté des Macédoniens et des Hellènes, ainsi que les rébellions tentées çà et là par les Asiatiques, avaient été jusqu'ici vaincues si rapidement et avec tant de facilité qu'elles ne pouvaient pas le faire dévier de sa ligne.

L'entreprise commencée le conduisait, le forçait elle-même à aller plus avant ; et, lors même qu'il l'aurait voulu, il eût été dans l'impuissance d'arrêter la marche du torrent impétueux et de le refouler en arrière. Les noces de Suse eurent un second acte d'une haute importance, et qui, préparé de longue main, devait maintenant s'accomplir de lui-même.

Depuis la mort de Darius, on avait enrôlé dans l'armée des troupes asiatiques; mais jusqu'à présent, elles avaient combattu avec leurs armes et à la manière de leur pays; elles n'avaient jamais été considérées que comme un corps auxiliaire de second ordre, et, malgré leur excellente coopération dans la campagne de l'Inde, l'orgueil macédonien ne les regardait pas comme des égales. Mais, plus le rapprochement des diverses nationalités se développait sous tous les autres rapports, plus il devenait nécessaire de faire également disparaître dans l'armée la distinction de vainqueurs et de vaincus.

Le moyen le plus efficace était d'incorporer les Asiatiques dans les rangs des troupes macédoniennes, avec les mêmes armes et les mêmes honneurs militaires. Déjà depuis cinq ans le roi avait pris les dispositions nécessaires pour cette innovation ; par exemple, dans toutes les satrapies de l'empire, il avait fait enrôler des jeunes gens, en ordonnant de les exercer et armer à la façon des Macédoniens. Aucune méthode n'était

plus propre à faire pénétrer promptement et sûrement dans les populations l'esprit hellénique que celle d'attirer immédiatement les jeunes gens, après les avoir habitués aux armes et à la discipline des Hellènes, les avoir incorporés à l'armée impériale et les avoir imbus de l'esprit militaire, qui, jusqu'à nouvel ordre, devait tenir lieu dans l'empire d'une nationalité trop fraîchement unifiée.

Plusieurs considérations se réunissaient pour engager à effectuer précisément en ce moment cette incorporation. Le nombre total des Macédoniens qui se trouvaient dans l'armée active avait été réduit par les campagnes de l'Inde et par le voyage à travers la Gédrosie à environ 25,000 hommes, dont près de la moitié était sous les armes depuis le commencement de l'expédition, en 334 [1]. On concevait facilement que ces vétérans, après de si grandes fatigues et particulièrement après les privations qu'ils avaient eu à supporter dans l'Inde et dans le désert de Gédrosie, n'étaient plus propres à de nouvelles entreprises et devaient soupirer après le repos et le bien-être final qu'ils avaient bien mérité. Alexandre n'aura pas été sans reconnaître qu'aux grands projets qu'agitait son esprit infatigable il fallait l'enthousiasme, l'émulation et la force physique et morale de jeunes troupes ; que l'orgueil, l'égoïsme, l'opiniâtreté de ces vieux Macédoniens, deviendraient facilement une entrave pour lui-même, d'autant plus que la vieille et intime camaraderie qui les unissait à leur roi les avait habitués à une liberté de jugement et de conduite qui semblait ne plus convenir, maintenant que les circonstances avaient totalement changé ; même il pouvait craindre qu'ils ne cherchassent à renouveler, dans une circonstance quelconque, les scènes qui s'étaient passées sur l'Hyphase, car ils étaient certainement bien persuadés que c'était leur ferme volonté de ne pas faire un seul pas en avant, et non la misère générale, qui avait forcé le roi à céder. Il semble que depuis

[1]) D'après Q. Curce (V, 2, 8), Alexandre conserva alors 13,000 hommes de pied et 2,000 cavaliers à son service, *senioribus militum in patriam remissis*, et ces vétérans congédiés étaient, suivant Diodore, qui du reste tire ses informations de la même source, au nombre de 10,000. Il faut dire qu'on ne peut guère se fier à ces indications.

ce moment on aperçoive dans l'armée une sorte de refroidissement entre le roi et les Macédoniens, et bien des événements survenus par la suite n'avaient pu que contribuer à rendre ce sentiment plus marqué ; la manière même dont l'armée avait reçu l'offre qu'il lui faisait de payer toutes les dettes lui avait montré jusqu'à quel point la défiance était déjà montée. Par sa générosité illimitée, les présents et les honneurs qu'il avait distribués aux Macédoniens, la solennité des noces qu'il avait célébrées avec des milliers de ses vétérans, il pouvait croire qu'il s'était rendu maître des esprits dans l'armée ; toutefois, il n'y était pas arrivé. Il pouvait s'attendre à une crise périlleuse, qui ne serait amenée que trop tôt par chaque pas qu'il ferait en avant pour constituer l'empire d'une façon hellénistique, et il devait redoubler de zèle pour s'entourer de forces militaires à la tête desquelles il pourrait, au besoin, résister à ses vieux phalangites.

Les satrapes des pays conquis et des villes nouvellement fondées arrivèrent dans le camp de Suse, avec les jeunes recrues qui avaient été enrôlées d'après les ordres donnés en 331, et qui comprenaient en tout 30,000 hommes armés à la manière des Macédoniens et formés à tous leurs exercices militaires[1]. Le corps de la cavalerie reçut alors une organisation toute nouvelle. Les hommes qui se distinguaient par leur rang, leur beauté ou par quelque autre avantage parmi les cavaliers bactro-sogdiens, arianes et parthes, aussi bien que

[1]) Arrian., VII, 6. Cf. Plut., *Alex.*, 71. Diodor., XVII, 108. Ces auteurs placent en cet endroit les faits survenus plus tard à Suse. D'autres ont déjà fait remarquer qu'Arrien (VII, 6, 8) a le tort de donner à ces troupes le nom d'« épigones », qui convient plutôt aux enfants nés de soldats macédoniens et de femmes asiatiques, enfants auxquels le roi se chargea de faire donner une éducation militaire. C'est ainsi que, cent ans plus tard, dans l'armée des Lagides (Polyb., V, 65), on appelle « épigones » non pas les « guerriers armés à la mode macédonienne », mais les descendants des Galates appelés dans le pays par Ptolémée Philadelphe (Schol. ad. Callimach. *In Del.*, p. 165). Arrien (VII, 11, 3) appelle ces nouvelles milices des « Perses » ; ailleurs (VII, 6, 3), il les dit amenées par les satrapes des nouvelles cités et des pays conquis : Diodore (XVII, 108) et Justin (XII, 12) emploient aussi l'expression de « Perses ». Évidemment, ces troupes nouvelles n'étaient pas uniquement des Perses, mais des recrues tirées de diverses satrapies et prélevées sur ces βασίλειοι παῖδες dont 6,000 avaient déjà été enrôlés et exercés en Égypte par ordre d'Alexandre.

parmi les « évaques » perses, furent en partie incorporés dans les escadrons de la cavalerie, tandis que l'autre portion, mêlée avec des cavaliers macédoniens, forma une cinquième hipparchie[1]. On introduisit également des Asiatiques dans l'*agéma* de la cavalerie, notamment Artabélos et Hydarnès, fils du défunt satrape Mazæos; Cophène, fils d'Artabaze; Sisinès et Phradasmane, fils de Phratapherne, satrape de Parthie; Histanès, frère de Roxane; les frères Autobarès et Mithrobæos, et enfin le prince bactrien Hystaspe, qui obtint le commandement de l'*agéma*[2].

Toutes ces dispositions irritèrent les troupes macédoniennes au plus haut degré; on disait qu'Alexandre était maintenant tout aux Barbares et qu'il méprisait la Macédoine par amour de l'Orient; que déjà, lorsqu'il avait commencé à se montrer revêtu du costume des Mèdes, les hommes graves avaient pressenti tous les malheurs qui seraient la suite de ce commencement; qu'on sentait bien maintenant que ceux qui reniaient le langage et les mœurs de la patrie étaient les plus chers au roi, et que Peucestas avait été comblé d'honneurs et de présents par Alexandre précisément parce qu'il tenait le langage le plus insultant pour les souvenirs de la patrie. Qu'importait si Alexandre avait célébré ses noces en commun avec les Macédoniens? n'étaient-ce pas des femmes asiatiques qu'on avait épousées et n'avait-on pas suivi les coutumes des Perses pour la solennité? Et maintenant voilà ces jou-

1) Ce nombre surprend quand on songe que, durant la campagne de l'Inde (Arrian., IV, 22, 7 : 23, 1 : 24, 1), il y avait huit hipparchies sans compter l'*agéma*. Est-ce que les pertes éprouvées durant la marche à travers le désert auraient été telles qu'il ne restait plus que l'effectif de quatre hipparchies ? C'est dans cet ordre d'idées qu'il faut sans doute chercher l'explication de ce que dit Arrien (VII, 29, 4), à savoir qu'Alexandre a incorporé dans les régiments macédoniens les anciens « mélophores » perses, c'est-à-dire les 10,000 « Immortels portant la lance ornée de grenades d'or et d'argent » (Herod., VII, 40. 83. Arrian., III, 11. 5), et accepté dans les bataillons de l'*agéma* les ὁμότιμοι (probablement identiques aux ἔντιμοι. Arrian., II, 11, 8), c'est-à-dire les « parents » et sans doute aussi « commensaux » du Grand-Roi.

2) Au sujet de l'orthographe des noms, il est bon de consulter les commentateurs d'Arrien (VII, 6, 5). Hystaspe est peut-être le parent de Darius nommé par Q. Curce (VI, 2, 7).

venceaux qui portent les armes macédoniennes! ces Barbares qui reçoivent les mêmes honneurs que les vétérans de Philippe! Il n'était que trop visible qu'Alexandre était las des Macédoniens, qu'il prenait toutes ses mesures pour n'avoir plus besoin d'eux, et qu'à la première occasion il les mettrait complètement de côté.

Ainsi parlaient les vieilles troupes ; il suffisait d'une seule secousse pour pousser les mécontents à une rupture, et cette secousse ne devait pas tarder à se produire.

---

# CHAPITRE DEUXIÈME

Sédition militaire à Opis. — Renvoi des vétérans. — Harpale en Grèce. — Division extrême des partis à Athènes. — Décret sur le retour des bannis. — Menées d'Harpale à Athènes; son procès. — La politique intérieure d'Alexandre et ses effets.

Alexandre avait résolu de remonter le Tigre avec son armée jusqu'à la ville d'Opis, où se bifurque la grande route de Médie et d'Occident. La situation topographique de la ville faisait déjà comprendre quel était le but de cette marche. En même temps, il avait à cœur de se renseigner sur la nature des bouches de l'Euphrate et du Tigre, sur la navigabilité de ces fleuves et sur l'état des travaux hydrauliques, particulièrement de ceux du Tigre, d'où dépend la prospérité ou la misère des terres basses qui avoisinent les rives. Il abandonna la conduite de l'armée à Héphestion, en lui donnant ordre de s'avancer par la route ordinaire qui remonte le cours du Tigre. Quant à lui, avec les hypaspistes, l'*agéma* et une petite troupe de cavalerie, il monta sur les vaisseaux de Néarque, qui déjà avaient remonté l'Eulæos et étaient arrivés jusque dans le voisinage de Suse. Il descendit avec eux le fleuve de Suse, vers le mois d'avril. Lorsque la flotte s'approcha de l'embouchure, on y laissa la plupart des navires, car ils avaient été fort endommagés par la navigation qu'ils avaient faite depuis l'Inde. Le roi choisit le meilleur voilier pour traverser le golfe Persique, tandis que les autres embarcations devaient gagner le Tigre par le canal qui relie l'Eulæos au grand fleuve non loin de leur embouchure[1].

[1]) L'Eulæos, comme l'explique Spiegel (II, p. 625) en se fondant sur l'identité du nom porté plus tard par ce fleuve (*Alai* dans l'Avesta et *Avrai* dans

Le roi descendit alors de l'Eulæos dans le golfe Persique, navigua le long des côtes en passant devant l'entrée des divers canaux, et arriva jusqu'à l'embouchure du Tigre. Après avoir pris exactement toutes les informations et donné les instructions nécessaires pour la construction d'une ville d'Alexandrie entre le Tigre et l'Eulæos, tout près de la côte[1], il entra dans le Tigre et en remonta le cours. Bientôt il rencontra les autres vaisseaux, et, quelques jours après, l'armée de terre sous les ordres d'Héphestion, qui avait établi son camp sur la rive du fleuve. En continuant sa navigation, la flotte se heurta plus d'une fois à de puissants barrages, que les Perses avaient édifiés, soi-disant pour rendre impossible toute invasion ennemie du côté de la mer. Alexandre fit abattre ces barrages partout où il en trouva, non seulement parce qu'il ne craignait plus d'attaque par mer, mais surtout pour ouvrir le fleuve au commerce et le rendre navigable; en même temps, comme les canaux tantôt étaient obstrués, tantôt avaient rompu leurs digues, il prit les mesures nécessaires pour les nettoyer et les pourvoir des écluses et digues dont ils avaient besoin[2].

On pouvait être au mois de juillet lorsque la flotte aborda à Opis [3]; on campa aux environs de l'opulente cité. Depuis

le Boundehesch), est le Kouran, la rivière de Shouster, qui se réunit à six milles au dessous de cette ville avec un cours d'eau non moins considérable, le Dizfoul (Cf. ci-dessus, p. 352). D'après LOFTUS (*Travels*, p. 342), le Dizfoul passe devant les ruines de Suse à 1 1/2 mille de distance. Néarque avait remonté avec sa flotte le Pasitigris, c'est-à-dire le Kouran et le Dizfoul réunis, καὶ πρὸς τῇ σχεδίῃ ὁρμίζονται, ἐφ' ᾗ τὸ στράτευμα διαβιβάσειν ἔμελλεν Ἀλέξανδρος ἐς Σοῦσα (ARRIAN., *Ind.*, 42, 7).

[1]) PLIN., VI, 26. Cf. MANNERT, p. 421. La ville fut bâtie sur une terrasse à dix milles de la mer, et peuplée en partie avec les habitants de l'ancienne ville royale de Dourine.

[2]) ARRIAN., VII, 7. Sur ces travaux hydrauliques dans le Tigre, voy. STRAB., XVI, p. 740. Les barrages s'appelaient dans l'antiquité des « cataractes », et, en ce qui les concerne, il y a bien des renseignements à tirer de l'expédition faite par l'empereur Julien dans ces contrées. Lui aussi dut *avellere cataractas* (AMM. MARC., XXIV, 6) pour pouvoir entrer dans le Canal-Royal (le *Naarmalcha* d'Ammien et des modernes).

[3]) FÉLIX JONES (voy. l'Étude sur les villes fondées par Alexandre, avec la note de H. KIEPERT dans l'*Appendice* du IIe volume) a fixé l'emplacement d'Opis à Tell-Mandjour, sur la rive droite du Tigre actuel. La date de l'arrivée n'est pas susceptible d'une détermination plus précise. De Basra à Bagdad par eau, il y a, suivant TAVERNIER, environ 60 jours, et 47 d'après HACK-

le départ de Suse, le mécontentement des troupes macédoniennes n'avait nullement diminué; les bruits les plus exagérés et les plus absurdes sur les intentions du roi à leur égard trouvaient créance et portaient l'inquiétude au plus haut degré.

Le roi convoqua alors les troupes à une assemblée, et elles se réunirent dans la plaine aux portes d'Opis. Alexandre fit un discours pour annoncer aux Macédoniens une nouvelle qui, pensait-il, leur serait agréable : « un grand nombre d'entre eux étaient épuisés par un service de plusieurs années, par les blessures et les fatigues, et il ne voulait pas les reléguer dans les villes nouvelles, comme ceux qui avaient été licenciés précédemment, car il savait qu'ils reverraient la patrie avec joie. Il saurait cependant récompenser le dévouement des vieux soldats qui voudraient rester près de lui, et rendre leur sort plus digne d'envie même que celui des vétérans qui retourneraient dans leur patrie, de manière que leur exemple redoublerait dans le cœur des jeunes Macédoniens restés au pays le désir de pareils dangers et d'une pareille gloire; mais, puisque l'Asie était maintenant soumise et pacifiée, ils pouvaient prendre part au licenciement en aussi grand nombre qu'ils voudraient ». Alors des cris furieux et confus interrompirent le roi : il voulait se débarrasser des vétérans, il voulait avoir autour de lui une armée de Barbares; après s'être servis d'eux, il les payait par le mépris et les renvoyait, vieux et sans forces, à leur patrie et à leurs parents qui les lui avaient confiés dans un état bien différent. Le tumulte devenait toujours plus violent : il n'avait qu'à les licencier tous; il pouvait bien poursuivre ses campagnes avec celui qu'il nommait son père ! Ainsi vociférait l'assemblée ; la rébellion des soldats était déchaînée. Enflammé de la plus violente

LUYT (voy. VINCENT, p. 462) : de Suse à la mer, en descendant le fleuve, il pouvait y avoir 30 milles, soit quatre jours. Il faut y ajouter pour Alexandre le trajet de l'Eulæos à celle du Tigre, plus le temps passé à rompre les barrages, puis le trajet de Bagdad à Opis, enfin tenir compte de l'abondance des eaux, habituelle en cette saison et qui ajoute à la difficulté de remonter le fleuve. Somme toute, Alexandre n'a pas dû avoir trop de deux à trois mois pour faire le trajet de Suse à Opis.

colère, Alexandre, bien qu'il n'eût pas ses armes, s'élance de la tribune au milieu de la multitude bruyante; ses officiers le suivent: d'une main vigoureuse, il saisit les tapageurs qui sont le plus près, les livre à ses hypaspistes, et désigne çà et là d'autres coupables à arrêter. Treize de ces mutins furent arrêtés; le roi les fit emmener et mettre à mort. L'effroi mit un terme au tumulte. Alors le roi fit une nouvelle harangue pour réprimer la sédition.

Que les paroles qu'Arrien met dans la bouche du roi viennent d'une bonne source ou qu'elles aient été librement supposées d'après la situation, elles n'en méritent pas moins d'être citées à cause de leur importance : « Ce n'est pas pour vous retenir que je vous adresserai encore une fois la parole; vous pouvez aller où vous voudrez, j'y consens : je veux seulement vous montrer ce que vous êtes devenus par moi. Philippe, mon père, a fait pour vous de grandes choses; à vous, jadis pauvres, sans demeure fixe, errants à l'aventure dans les montagnes avec vos troupeaux misérables, exposés sans cesse aux incursions des Thraces, des Illyriens, des Triballes, mon père vous a donné des habitations; ils vous a revêtus de l'habit des guerriers, au lieu des peaux de bêtes que vous portiez; il a fait de vous les maîtres des Barbares qui vous entouraient; il a ouvert les mines du Pangæon à votre activité, la mer à votre commerce; c'est à vous qu'il a soumis la Thessalie, Thèbes, Athènes, le Péloponèse, qu'il a procuré une hégémonie sans limites sur tous les Hellènes, en vue d'une guerre contre les Perses. Voilà ce que Philippe a fait! c'était beaucoup en soi; en comparaison de tous les bienfaits que vous avez reçus plus tard, ce n'était que peu de chose. J'ai trouvé seulement quelques ustensiles d'or et d'argent dans le Trésor venant de mon père; il n'y en avait pas pour plus de soixante talents, et les dettes montaient à cinq cents talents, auxquels je dus moi-même ajouter une dette de huit cents talents, contractée pour pouvoir commencer la campagne. Ensuite je vous ai ouvert l'Hellespont, malgré les Perses qui commandaient la mer; j'ai vaincu les satrapes du Grand-Roi sur le Granique; j'ai soumis les riches satrapies de l'Asie-Mineure et je vous ai laissés jouir des fruits de la victoire;

alors les richesses de l'Égypte et de Cyrène vous appartinrent; à vous la Syrie et Babylone, à vous Bactres, à vous les trésors de la Perse, et les joyaux de l'Inde, et la mer qui fait le tour du monde; c'est au milieu de vous que j'ai choisi les satrapes, les commandants, les stratèges. En dehors de la pourpre et du diadème, que m'est-il resté de tous ces combats? rien! je n'ai rien gardé pour moi, et il n'est personne qui puisse montrer mes trésors, s'il ne montre ce qui vous appartient et ce qui vous a été réservé. Et pourquoi me serais-je amassé des trésors? est-ce que je ne mange pas comme vous mangez? Est-ce que je ne dors pas comme vous dormez? Bien plus, beaucoup d'entre vous vivent plus somptueusement que moi, et j'ai dû passer bien des nuits pour que vous puissiez dormir tranquilles. Lorsque vous étiez au milieu des fatigues et des dangers, étais-je donc sans souci et sans inquiétude? Qui oserait dire qu'il a plus souffert pour moi que je n'ai souffert pour lui? Hé bien! celui d'entre vous qui a des blessures, qu'il les montre, et je lui montrerai les miennes; pas un des membres de mon corps qui n'ait été blessé; pas une sorte de projectiles, pas une arme dont je ne porte la cicatrice; j'ai été blessé par l'épée et le poignard, par les flèches des archers et les traits des catapultes, par des massues et des coups de pierre, alors que je combattais pour vous, pour votre gloire et pour votre profit, et que, victorieux sur terre et sur mer, je vous conduisais au delà des montagnes, des fleuves et des déserts. J'ai contracté le même mariage que vous, et les enfants d'un grand nombre parmi vous seront les parents de mes enfants; sans me préoccuper de savoir comment il était possible qu'avec une solde aussi forte que la vôtre, avec un aussi riche butin, vous ayez pu contracter des dettes, j'ai tout payé; beaucoup d'entre vous ont reçu des couronnes d'or, témoignages éternels et de leur bravoure et de ma considération. Quiconque est tombé dans la bataille a péri d'une mort glorieuse, et sa tombe a été honorée; un grand nombre d'entre eux ont leur statue érigée en bronze dans leur patrie, et leurs parents sont comblés d'honneurs, exempts des impôts et des charges publiques. Enfin, sous ma conduite, pas un seul de vous n'est tombé en fuyant. Maintenant donc, j'avais

la pensée de licencier tous ceux d'entre vous qui étaient fatigués des combats, pour qu'ils fussent l'admiration et l'orgueil de notre patrie, et vous, vous voulez vous en aller tous ! Hé bien ! partez ! et en remettant le pied sur le sol de la patrie, vous direz que votre roi, celui qui a vaincu les Perses, les Mèdes, les Bactriens et les Sakes ; celui qui a subjugué les Uxiens, et les Arachosiens et les Drangianiens ; celui qui a soumis les Parthes, les Chorasmiens et les Hyrcaniens sur les bords de la mer Caspienne ; celui qui, par delà les défilés Caspiens, a franchi le Caucase ; qui a traversé l'Oxus, et le Tanaïs, et l'Indus lui-même, — que seul Dionysos avait passé avant lui, — et l'Hydaspe, et l'Acésine, et l'Hyarotès, et qui aurait aussi franchi l'Hyphase, si vous ne l'en aviez empêché ; celui qui a descendu l'Indus jusqu'à l'Océan, qui a passé le désert de Gédrosie, — que nul autre avant lui n'avait traversé avec une armée, — celui dont la flotte est venue depuis l'Indus jusqu'en Perse à travers l'Océan ; vous direz que ce roi, votre roi Alexandre, vous l'avez abandonné, que vous l'avez remis à la protection des Barbares vaincus ; et cette nouvelle que vous apporterez manifestera et votre gloire devant les hommes et votre piété devant les dieux. Partez ! » Après ces paroles, le roi descendit vivement de la tribune et regagna la ville à pas précipités.

Les Macédoniens restaient stupéfaits, indécis ; seuls les gardes du corps et ceux des hétæres qui étaient le plus attachés au roi l'avaient suivi. Peu à peu les troupes commencèrent à rompre le pénible silence qui régnait dans l'assemblée. On avait obtenu ce qu'on exigeait ; on se demandait : Et maintenant ? et après ? Ils étaient tous licenciés ; ils n'étaient plus soldats ; le lien du service et de la discipline militaire qui les tenait unis était brisé ; ils étaient sans chefs, sans volonté, sans idée de ce qu'ils devaient faire ; les uns criaient qu'il fallait rester ; les autres, qu'il fallait partir ; ainsi le tumulte, les cris furieux grandissaient ; personne ne commandait, personne n'obéissait, aucune coterie ne tenait ; quelques instants après, l'armée qui avait vaincu le monde n'était plus qu'une masse d'hommes confuse et en désordre.

Alexandre s'était retiré dans le château royal d'Opis ; dans

la surexcitation violente où il se trouvait, il négligeait le soin de son corps, ne voulait voir personne, ne voulait parler à personne. Un jour se passa ainsi, puis un second. Pendant ce temps, le désordre du camp avait pris des proportions menaçantes; les suites de la sédition et les résultats funestes d'une demande inconsidérée, à laquelle le roi avait accordé plus qu'on ne pensait, se montraient prompts et terribles. Abandonnés à leur sort et à leur anarchie, impuissants et sans soutien, puisqu'on ne revenait pas à eux, sans résolution pour vouloir, sans force pour agir, après avoir perdu les droits, les devoirs, les honneurs de leur état, que pouvaient-ils tenter, à moins que la faim ou le désespoir ne les poussât à la violence ouverte[1] ?

Alexandre devait se garder de pousser les choses trop loin; en même temps, il voulait faire une dernière tentative, bien hasardeuse, il est vrai, pour amener les Macédoniens à se repentir. Il résolut de se confier tout à fait aux troupes asiatiques, de les disposer d'après l'usage de l'armée macédonienne et de les environner de tous les honneurs qui avaient été jusqu'ici le partage des Macédoniens; il devait s'attendre à ce que ces derniers, en voyant se briser ainsi le dernier lien qui existait entre eux et leur roi, vinssent avec repentir demander leur pardon, ou à ce que la colère les portât à prendre les armes : dans ce dernier cas, il était certain de remporter la victoire, à la tête des troupes asiatiques, sur ces bandes de soldats sans chefs. Le troisième jour, il convoqua les Perses et les Mèdes dans le château royal, leur déclara sa volonté, choisit parmi eux des commandants et des officiers pour la nouvelle armée, confia à beaucoup d'entre eux le titre honorifique de « parents du roi » et leur accorda, d'après les mœurs de l'Orient, le privilège du baiser. Les troupes asiatiques furent alors divisées, à la manière macédonienne, en hipparchies et

[1]) Personne ne nous apprend ce qu'a fait l'armée durant ces tristes journées : seul Diodore (XVII, 109) dit vaguement : ἐπὶ πόλυ τῆς διαφορᾶς αὐξανομένης. Du reste, il est évident que toutes les troupes macédoniennes, sauf une partie des hypaspistes, et même la majorité des officiers, à l'exception de l'entourage immédiat du roi (Arrian., VII, 11, 3), prenaient part à la sédition.

en phalanges ; il y eut l'*agéma* perse, les hétæres perses à pied, une division perse d'hypaspistes à boucliers d'argent[1], une cavalerie perse des hétæres et un *agéma* de cavalerie perse. Les postes du château furent occupés par les Perses, et on leur confia le service près de la personne du roi. Ordre fut donné aux Macédoniens d'avoir à quitter le camp et à se retirer où ils voudraient, à moins qu'ils ne préférassent se choisir un chef pour combattre Alexandre, leur roi, et reconnaître, lorsqu'il les aurait vaincus, qu'ils n'étaient rien sans lui[2].

Dès que cet ordre du roi fut connu dans le camp, les vieilles troupes ne purent se contenir plus longtemps ; les soldats coururent au château et jetèrent leurs armes devant les portes, en signe de soumission et de repentir. Puis, devant ces portes fermées, on les vit pleurer et supplier, demandant à être introduits pour livrer les chefs de la sédition, disant qu'ils ne bougeraient pas de là, ni jour ni nuit, jusqu'à ce qu'enfin le roi eût pitié d'eux.

Quelques instants après, le roi sortit du château[3] ; en voyant le repentir de ses vétérans, en entendant leurs cris de joie et l'expression répétée de leur douleur, il ne put retenir ses larmes, et il s'avança davantage afin de leur parler. Alors ils se pressèrent autour de lui, ne cessant leurs supplications, comme s'ils avaient peur d'entendre la première parole de leur roi, qu'ils craignaient de n'avoir pas encore apaisé. Un

[1]) Arrien prononce ici pour la première fois le nom des *argyraspides* (καὶ ἀργυρασπίδων τάξις περσική. VII, 11, 3). Même en admettant que τάξις appliqué aux hypaspistes a ici un sens différent de celui qu'on lui donne au début de l'expédition, il est probable que les hypaspistes avaient déjà reçu auparavant des boucliers d'argent. Diodore (XVII. 56) cite déjà à la bataille de Gaugamèle τὸ τῶν ἀργυρασπίδων πεζῶν τάγμα, et l'on voit par Q. Curce (IV, 13, 27) qu'il s'agit bien du corps entier des hypaspistes, encore que la mention expresse : *scutis argenteas laminas addidit*, ne se trouve que beaucoup plus loin (VIII, 5, 4).

[2]) Arrien ne parle pas de cet ordre : mais il était tout indiqué, pour pousser les mutins à faire ce qu'ils firent aussitôt après. Aussi a-t-on suivi ici Polyænos (IV, 3, 7), qui suppose même les deux armées rangées sur le terrain par ordre du roi, et celui-ci offrant la bataille aux Macédoniens.

[3]) σπουδῇ ἐξέρχεται (ARRIAN., VII, 11, 5). Plutarque (*Alex.*, 71) dit qu'Alexandre les laissa se lamenter deux jours et deux nuits : il parle à coup sûr d'après Clitarque, qui ne tient pas à se rendre compte de la réalité des choses.

vieil officier des plus considérés, l'un des hipparques de la cavalerie, Callinès, s'avança pour parler au nom de tous : Ce qui, plus que tout le reste, avait rempli de douleur les Macédoniens, c'était de voir qu'Alexandre avait pris des Perses pour hétæres, que les Perses se nommaient maintenant les parents d'Alexandre et avaient droit au baiser, tandis qu'aucun des Macédoniens n'avait jamais partagé cet honneur. Alors le roi s'écria : « Vous tous, je vous fais mes parents, et, dès maintenant, je vous donne ce titre ! » Puis il s'avança vers Callinès pour l'embrasser, et, parmi les Macédoniens, l'embrassait qui voulait ; ils reprirent leurs armes et retournèrent dans le camp, remplis de joie. Pour célébrer la réconciliation, Alexandre ordonna de préparer un grand sacrifice, et il l'offrit aux dieux auxquels il avait coutume de sacrifier. Ensuite il y eut un grand festin, et l'armée presque tout entière y prit part : au milieu était le roi ; tout auprès de lui étaient placés les Macédoniens, puis les Perses et, plus loin, beaucoup des autres peuples de l'Asie ; Alexandre but au même broc que ses troupes et fit avec elles les mêmes libations ; les devins helléniques et les mages perses accomplirent ensuite les cérémonies sacrées. Le roi, portant la santé des convives, demanda aux dieux d'accorder toutes leurs faveurs, et avant tout la concorde et l'unification de l'empire des Macédoniens et des Perses. Le nombre de ceux qui prirent part au festin pouvait être de neuf mille, et tous firent en même temps des libations et chantèrent l'hymne de louanges[1].

Ainsi finit cette crise difficile ; ce fut la dernière fois que le vieux tempérament macédonien, se manifestant sous son aspect le plus original et le plus sérieux, regimba contre le nouvel ordre de choses ; il était maintenant moralement vaincu. Les mesures devant lesquelles il avait plié donnaient

[1]) Le nombre des vétérans renvoyés au pays est de 10,000 d'après Arrien (τοὺς μυρίους. VII, 12, 1) ; Diodore donne le même chiffre (ὄντων μυρίων. XVIII, 4, d'après Hiéronyme) ; c'est pour cela que, plus loin (XVIII, 12), il faut corriger le texte de Diodore, et, au lieu de ὄντας ὑπὲρ τρισμυρίους, écrire ὑπὲρ τοὺς μυρίους. D'après le même auteur (XVIII, 16), il y avait 6,000 hommes de pied, qui étaient partis en guerre en 334 avec le roi, 4,000 τῶν ἐν τῇ παρόδῳ προσειλημένων (c'est-à-dire tirés des garnisons), 1,500 cavaliers, 1,000 archers et frondeurs perses.

une double importance à la victoire d'Alexandre. La préférence que le roi avait dû jusqu'ici accorder aux troupes macédoniennes était mise de côté ; les troupes asiatiques participèrent aux titres et aux honneurs de l'ancienne armée macédonienne, et désormais, entre vainqueurs et vaincus, il n'y eut plus d'autre différence que celle de la valeur personnelle et de la fidélité au roi.

Quelque puissante, quelque prépondérante que puisse apparaître, dans cette circonstance, la personnalité du roi, cependant elle n'explique pas tout. On peut toujours dire que, si le système d'Alexandre fut capable de soutenir cette épreuve, c'est là un signe certain que ce système de gouvernement, improvisé avec tant de promptitude et de hardiesse, était déjà assez achevé et se tenait assez solidement pour qu'on pût enlever les échafaudages et les supports qui en soutenaient les fondements. Mais ne pouvait-il pas aussi bien arriver que les vétérans eussent remporté la victoire à Opis, et mis par là un terme à cet enivrement que ressentait le roi, comme un autre Ixion, donnant ainsi la preuve que, dans son ardeur, il avait embrassé un nuage au lieu de la déesse? Certainement, s'ils eussent encore été eux-mêmes de véritables Macédoniens ; mais ils ne l'étaient plus, ils s'étaient habitués à la vie asiatique, bien qu'ils refusassent d'accorder à ce nouvel élément la place à laquelle il avait droit ; et cet orgueil, de vouloir seulement être considérés comme les vainqueurs de cet élément qui les avait vaincus eux-mêmes dans leur nature intime et les avait pénétrés, fut la raison pour laquelle ils succombèrent. Lorsque l'armée macédonienne, cet instrument dont le roi s'était servi pour produire l'œuvre du temps nouveau, fut brisée par la main puissante du maître, il proclama que l'œuvre elle-même était terminée et qu'il n'y avait plus à discuter sur son caractère spécifique et sa nature. Quelque chose qu'aient pu changer aux formes extérieures de cet empire ou qu'aient pu détruire les troubles et les désordres des temps qui suivirent immédiatement, la vie hellénistique et la grande unification du monde grec et du monde asiatique était fondée pour des siècles, avec toutes les conséquences, heureuses et funestes, qu'elle portait en elle-même.

Ainsi le nouvel ordre de choses s'était fait jour de vive force à travers toutes les vicissitudes des difficultés intérieures et extérieures. Reconnu comme la pensée d'un âge nouveau, proclamé comme principe de la nouvelle royauté, organisé comme gouvernement de l'empire en voie de formation et comme armée, comme décomposition et transformation de nationalités en plein travail, cet ordre de choses n'avait plus qu'à s'affirmer en s'étendant le plus possible et en conformité avec les intérêts essentiels des peuples. Telle était la tâche du court espace de vie que le destin réservait encore au roi : tel en fut le but, ou en tout cas le résultat.

Le licenciement des vétérans devait même avoir une influence en ce sens. Jamais encore un nombre si considérable de troupes n'était retourné d'Asie dans la patrie; plus que tous leurs prédécesseurs, ces dix mille vétérans s'étaient imbus de l'esprit asiatique; leur exemple, leur gloire, leurs richesses, tout ce qu'ils remportaient d'opinions et de besoins transformés, de prétentions et d'expériences nouvelles, ne devaient pas avoir sur leurs parents et leurs amis dans leur pays une influence moins grande que celle qu'exerçait déjà l'esprit occidental sur la vie des peuples orientaux. Cette influence serait-elle bienfaisante? C'est là une question bien différente, quand on considère le menu peuple, les agriculteurs et les bergers de la Macédoine. Les vétérans quittèrent le camp d'Opis de la manière la plus solennelle; Alexandre leur annonça que chacun d'eux recevrait sa solde jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés dans leur patrie, et de plus, un talent à titre de gratification; il demanda qu'ils voulussent bien laisser près de lui les enfants qu'ils avaient eus de femmes orientales, afin qu'ils ne fussent pas un sujet de mécontentement pour les femmes et les enfants qu'ils avaient au pays, leur disant qu'il pourvoirait à ce que les enfants des soldats fussent élevés en Macédoniens et en soldats, ajoutant que, lorsqu'ils seraient devenus des hommes, il espérait bien les conduire en Macédoine et les rendre à leurs pères. Il assura qu'il prendrait soin de la même façon des enfants des soldats morts dans les campagnes, et que la solde de leur père leur resterait jusqu'à ce qu'eux-mêmes fussent en âge de gagner une pareille solde et

une pareille gloire au service du roi. Comme gage de sa sollicitude, il leur donnait, leur dit-il, pour protecteur et pour chef le plus fidèle de ses généraux, un homme qu'il aimait comme lui-même, l'hipparque Cratère. C'est ainsi que les vétérans quittèrent Opis ; ils étaient accompagnés des stratèges Polysperchon, Clitos, Gorgias, peut-être aussi d'Antigène, chef du corps des hypaspistes, et parmi la cavalerie, de Polydamas et d'Adamas ; Cratère étant souffrant, Polysperchon fut nommé commandant en second des troupes[1].

Les ordres que reçut Cratère n'avaient pas seulement pour objet le soin de reconduire les vétérans ; il était surtout envoyé pour prendre en main l'administration politique et militaire de la Macédoine à la place d'Antipater[2], qui au contraire reçut l'ordre de conduire des troupes à l'armée pour remplacer celles qu'on renvoyait dans leurs foyers[3]. Il est difficile d'admettre que ce fût là le motif déterminant ; un grand nombre de raisons peuvent avoir concouru à rendre nécessaire ce changement de titulaire dans la charge la plus élevée qu'il y eût en Macédoine. La discorde entre la reine mère et Antipater avait atteint le plus haut degré ; il est vrai de dire que la faute principale, sinon la seule, semble avoir été du côté de cette reine altière et passionnée ; elle agissait en maîtresse dans le pays de l'Épire, depuis qu'Alexandre, son frère, avait succombé en

[1]) Arrien (VII, 12, 4) ne nomme que Cratère et Polysperchon : les autres noms se trouvent dans Justin (XII, 12, 8) : seulement Antigène, plus tard commandant des argyraspides, soulève des doutes, et Amadas est tout à fait inconnu par ailleurs.

[2]) Μακεδονίας τε καὶ Θράκης καὶ Θετταλῶν ἐξηγεῖσθαι καὶ τῶν Ἑλλήνων τῆς ἐλευθερίας (ARRIAN., VII, 12, 4) — *jussus præesse Macedonibus in Antipatri locum* (JUSTIN., XII, 12, 9).

[3]) Ἀντίπατρον δὲ διαδόχους τοῖς ἀποπεμπομένοις ἄγειν Μακεδόνας τῶν ἀκμαζόντων (ARRIAN., VII, 12, 4). — *Antipatrum cum supplemento tironum in locum ejus evocat* (JUSTIN., *ibid.*). On a déjà supposé plus haut (p. 350, 1) que certains régiments, c'est-à-dire la milice de certaines régions, étaient restés en Macédoine et que l'on n'envoyait aux régiments de l'armée de campagne que des recrues tirées de leurs cantons ; mais on ne voit pas bien si, par la suite (à partir de 330), il a été expédié du pays des régiments entiers pour arriver au nombre presque double de phalanges que comptait l'armée dans l'Inde, ou si Antipater avait ordre de les amener en Asie seulement à présent, pour remplacer les phalanges mobilisées qui retournaient maintenant au pays comme corps de vétérans.

Italie[1]. La jeune veuve du roi, Cléopâtre, fille d'Olympias, peut-être afin d'échapper à de graves dangers personnels, était revenue en Macédoine, avec son fils âgé de cinq ans, légitime héritier de la royauté molosse[2]. Alexandre avait toujours honoré sa mère; il n'avait cessé d'accomplir envers elle ses devoirs de fils, mais en même temps il s'était toujours opposé résolûment à son immixtion dans les affaires publiques. Elle n'en avait pas moins continué à intriguer, à écrire à son fils des reproches et des plaintes de toutes sortes; jalouse de l'inclination d'Alexandre pour Héphestion, elle ne se lassait pas d'envoyer au favori des lettres amères; toutefois, les missives qu'elle expédiait sans relâche en Asie avaient surtout pour but de charger Antipater des plus vives accusations. L'administrateur, de son côté, se plaignait non moins amèrement de la reine mère et de son immixtion dans les affaires publiques. On rapporte à ce sujet un mot significatif d'Alexandre : « Antipater ne sait pas, dit-il, qu'une larme de ma mère efface mille lettres comme celle-ci. » Ces missives n'augmentaient pas la confiance du roi envers l'administrateur de la Macédoine; il est bien possible aussi qu'Antipater n'eût pas résisté aux attraits du grand pouvoir qui lui était confié[3], et, s'il est vrai qu'il avait noué des relations secrètes avec les Étoliens, après l'exécution de son gendre Philotas, il était d'autant plus nécessaire d'user de prudence avec lui; toutefois, autant qu'on peut le voir, les accusations et avertissements qu'Olympias envoyait contre lui ne semblent pas fondés. En tout cas, Arrien affirme qu'aucune parole, aucune action du roi ne témoignèrent qu'il eût changé de sentiments à l'égard

1) Cf. ci-dessus, p. 388, 2.

2) Dans Plutarque (*Alex.*, 68), les faits sont présentés comme si les deux reines s'étaient partagé officiellement les deux souverainetés (στασιάσασαι διείλοντο τὴν ἄρχην). Alexandre aurait dit que sa mère avait été plus avisée que sa sœur, car jamais les Macédoniens ne se laisseraient gouverner par une femme.

3) ἔξωθεν Ἀντίπατρος λευκοπάροφός ἐστι, τὰ δὲ ἔνδον ὁλοπύρφορος (Plut., *Apophth. reg.* [*Alex.*, 17]). L'antithèse fait supposer que cet habit « bordé de blanc » est le manteau ordinaire des cavaliers macédoniens; mais nous n'avons, que je sache, aucun texte indiquant que le dit manteau fût ainsi bordé.

d'Antipater[1] ; l'historien pense que l'ordre de venir en Asie ne fut pas donné à l'administrateur du royaume comme une punition, mais seulement afin que cette discorde n'entraînât pas de résultats funestes pour la reine mère et pour Antipater et irréparables même pour Alexandre[2]. Du reste, Antipater n'était pas tenu de déposer immédiatement sa charge et de venir aussitôt en Asie[3] ; il devait au contraire continuer à gouverner les pays qui lui avaient été confiés jusqu'à l'arrivée de Cratère, qui, vu la lenteur de la marche des vétérans, pouvait se faire attendre plus d'une année. La tournure étrange que les affaires helléniques prenaient en ce moment rendaient doublement nécessaire en Macédoine la présence de ce lieutenant éprouvé.

On devrait croire que, s'il restait encore quelque sentiment national sain dans le monde hellénique, les victoires d'Alexandre sur le Granique, à Issos, à Gaugamèle, la délivrance des Hellènes asiatiques, l'anéantissement de la puissance commerciale de Tyr, la destruction du pouvoir des Perses, avaient réconcilié les plus irréconciliables eux-mêmes et rafraîchi dans toutes ses fibres le peuple des Hellènes : on s'imaginerait que les États helléniques, qui, de par les traités, avaient non seulement le devoir mais le droit de coopérer à cette entreprise, auraient dû mettre la main à l'œuvre avec une joyeuse émulation. Mais les États qui avaient la principale influence comprenaient autrement le patriotisme et le bien national. Nous avons vu comment Athènes, l'année même de la bataille d'Issos, était sur le point d'employer sa puissance maritime en faveur des Perses ; comment le roi Agis, dans le temps où Darius fut massacré dans sa fuite, était en campagne contre

1) Alexandre l'engagea à s'entourer d'une garde personnelle, pour se garantir des embûches de ses ennemis (PLUT., *Alex.*, 39).

2) ARRIAN., VII, 12, 6.

3) Justin (XII, 14) dit que « Antipater avait récemment porté des peines cruelles contre les chefs de nations vaincues (*in præfectos devictarum nationum*), et qu'il s'était figuré à cause de cela que le roi le mandait en Asie pour le punir ». Il est possible qu'après la défaite d'Agis, les peuples de Thrace aient senti à leur tour la lourde main d'Antipater. Plutarque (*Alex.*, 74) rapporte, lui aussi, que Cassandre vint trouver Alexandre au printemps de 323, pour détourner l'effet de nombreuses plaintes portées devant le roi par des intéressés. C'est à cette occasion qu'Alexandre fut, dit-on, empoisonné.

les Macédoniens, et comment les petits États attendaient sa première victoire pour se joindre à lui.

La défaite des Spartiates, dans l'été de 330, avait rétabli le calme dans l'Hellade, mais la rancune et l'obstination avaient persévéré ; les Hellènes ne comprenaient pas la grandeur de leur temps. « Quelle est la chose inattendue, inespérée, qui ne soit arrivée de nos jours ? dit Eschine dans un discours prononcé dans l'automne de 338 ; ce n'est pas une vie d'homme ordinaire que nous avons vécue, et les années que nous traversons seront un sujet d'étonnement pour la postérité. » Et depuis lors, des événements plus merveilleux encore avaient eu lieu ; ces cinq années avaient été aussi riches en exploits surprenants dans les contrées reculées de l'Asie, qu'elles avaient été mesquines et pauvres d'énergie dans l'Hellade ; là, la conquête des contrées de la Bactriane, de l'Inde, l'Océan du sud ouvert à la navigation ; ici, la trivialité usée des affaires de petites villes et des phrases sur des phrases ; en réalité, la valeur morale, ou, si l'on aime mieux, le poids net de cette politique et de ces cités helléniques tombait de jour en jour plus bas.

Depuis que la puissance macédonienne était devenue démesurément grande, la continuation de la résistance contre elle, cette pensée qui seule avait donné encore un peu de nerf à la vie publique des États de l'Hellade et particulièrement à Athènes et à Sparte, était devenue impossible ; le dernier reste de l'énergie politique dans les masses s'atrophiait aussi, et la distinction des partis, tels qu'ils s'étaient développés dans leur préférence pour ou contre les Macédoniens, commençait elle-même à s'embrouiller et à s'effacer.

A Athènes du moins, on peut observer jusqu'à un certain point cette décomposition des partis et la versatilité croissante du *dêmos*. Lycurgue, qui avait parfaitement administré les finances de l'État pendant douze ans, les vit passer, lors de l'élection de 326, entre les mains de Mnésæchmos, son adversaire politique et son ennemi personnel. Le bouillant Hypéride, qui jadis se tenait constamment aux côtés de Démosthène, s'éloigna de lui à partir des événements de 330, à partir du moment où on eut laissé échapper l'occasion d'une levée de

boucliers contre la Macédoine, et on le vit bientôt après se porter comme accusateur contre lui. Il est vrai qu'Eschine n'était plus à Athènes; depuis que les jurés attiques avaient décidé en faveur de l'accusé, et du même coup à l'honneur de Démosthène, dans le procès contre Ctésiphon, peu de temps après la défaite du roi Agis, il avait quitté sa patrie pour aller vivre désormais à Rhodes. Mais, dans la capitale de l'Attique, on rencontrait encore Phocion, qui avait repoussé les riches présents d'Alexandre[1]; ce rigide patriote comprenait autant qu'il déplorait la décadence de sa patrie, et cherchait à dissuader de toute tentative de guerre contre les Macédoniens ce peuple d'Athènes malheureusement trop excitable, car il voyait bien qu'il n'était plus de taille à lutter contre eux. Restait Démade, dont l'influence reposait autant sur ses rapports avec la Macédoine que sur sa politique de paix, laquelle répondait aux désirs des classes aisées et faisait qu'on pouvait gagner la multitude avide de plaisirs par des festins et des dépenses d'argent. « Ce n'est pas le guerrier », disait-il un jour dans l'assemblée, « qui regrettera ma mort, car il retire profit de la guerre, et la paix ne le nourrit pas; mais ce sera le paysan, l'ouvrier, le marchand, et quiconque aime une vie tranquille; c'est pour eux que j'ai protégé l'Attique contre les puissants, non par des fossés et des murailles, mais par la paix et l'amitié. »

Du reste, s'il est vrai que Démosthène lui-même avait, à Sparte et ailleurs, comme on le disait, poussé à l'insurrection au temps où le roi Agis prit les armes, et que cependant à Athènes il se bornait à prononcer de « merveilleux discours »;

[1]) Suivant Plutarque (*Phocion*, 18), comme Alexandre était irrité de ce que Phocion avait refusé les 100 talents à lui offerts (φίλους μὴ νομίζειν τοὺς μηδὲν αὐτοῦ δεομένους), Phocion lui demanda une faveur, la mise en liberté de quatre détenus incarcérés à Sardes : Plutarque nomme le sophiste Échécrate, Athénodore d'Imbros, qui vers 358 avait joué un grand rôle dans les affaires de Thrace, les deux Rhodiens Sparton et Démarate. De ces noms, le dernier tout au moins est corrompu : ne s'agirait-il pas peut-être du Δαμάτριος et du Στρατών que l'on rencontre sur les monnaies rhodiennes de cette époque? L'empressement que mit Alexandre à les relâcher paraît indiquer qu'ils étaient détenus pour crimes politiques : mais nous ne savons pas ce qui s'était passé.

s'il est vrai qu'il entretenait, comme on le disait encore, des rapports secrets avec Olympias et avec Alexandre lui-même[1], cela n'était certainement pas fait pour rehausser la confiance du peuple dans sa manière de le conduire. Sans doute, pendant la désastreuse année de la disette, on lui confia, à lui l'habile administrateur, la charge de pourvoir à l'importation du blé; mais, en fait de direction politique, l'assemblée écoutait en même temps que lui ses adversaires de droite et de gauche, et, en général, la résolution finale du peuple souverain devait être impossible à prévoir.

Le temps des petits États était passé: il était manifeste sous tous les rapports que ce morcellement à l'infini de petits gouvernements était devenu insoutenable en face de la nouvelle puissance qui venait de se fonder, et que le changement complet des conditions politiques et sociales exigeait aussi une transformation radicale dans l'organisation des États. Alexandre avait l'intention de ne laisser dorénavant la démocratie aux villes helléniques que pour leur administration communale, et d'asseoir au-dessus la puissance unitaire et l'autorité de sa grande monarchie; mais cette entreprise resta inachevée à cause de la mort trop prompte du roi, ou, si l'on aime mieux, par un effet nécessaire du tempérament hellénique, et c'est là précisément qu'il faut chercher la raison de cette langueur déplorable qui devait, en Grèce, au siècle suivant, ternir la gloire de temps meilleurs.

Il était conforme à ce plan qu'Alexandre prît deux mesures qui certainement tranchèrent dans le vif.

Il exigea même des Hellènes les honneurs divins. Quelque conclusion qu'on puisse tirer de cet ordre, par rapport aux vues personnelles du roi et à leur transformation, il n'était ni si inouï, ni si criminel que nous pourrions le croire avec nos idées façonnées par le monothéisme; il ne faut pas méconnaître non plus le caractère essentiellement politique de cette mesure. La mythologie hellénique était habituée depuis longtemps à considérer les dieux comme anthropomorphes, ainsi que le témoigne cette parole du vieux penseur :

[1]) Æschin., *In Ctesiph.*, § 162. Hyperid., *In Demosth.*, IX, 17.

« Les dieux sont des hommes immortels, et les hommes des dieux mortels ». Ni l'histoire sacrée, ni le dogme ne reposaient sur la base inébranlable d'Écritures révélées et admises une fois pour toutes comme étant d'origine divine; pour les choses religieuses, il n'y avait d'autre règle et d'autre forme que l'opinion et le sentiment humains, tels qu'ils étaient et se développaient à travers les générations, sans oublier les enseignements reçus dans les endroits où se rendaient les oracles et les divinations de toutes sortes qui ne faisaient guère qu'indiquer le mouvement de l'opinion, comme fait un morceau de liège flottant sur un fleuve. Si l'on songe que l'oracle de Zeus Ammon, quelque raillerie qu'on en pût faire, avait pourtant, en fin de compte, désigné le roi comme fils de Zeus; qu'Alexandre, qui était de la race d'Héraclès et d'Achille, avait conquis et transformé un monde; qu'en réalité il avait accompli de plus grandes choses qu'Héraclès et que Dionysos; que la culture intellectuelle avait depuis longtemps déshabitué les esprits d'un besoin religieux plus profond, et réduit les honneurs et les fêtes des dieux à de simples divertissements, aux cérémonies extérieures et à une indication de calendrier, on comprendra facilement que, pour l'hellénisme d'alors, la pensée d'accorder à un homme les honneurs divins et de le diviniser n'était point par trop étrange. Les siècles immédiatement postérieurs démontrent surabondamment combien pareille chose était naturelle à l'esprit de ces temps; seulement, le grand Alexandre fut le premier qui réclama pour sa personne ce qu'après lui les princes les plus misérables et les hommes les plus infâmes purent obtenir à bon marché des Hellènes, surtout des Athéniens. Aux yeux des uns, Alexandre peut passer pour avoir cru à sa divinité, d'autres peuvent ne voir là qu'une mesure de police; toujours est-il que l'on nous a conservé de lui cet aphorisme : « Zeus est bien le père de tous les hommes; mais il n'adopte pour ses fils que les meilleurs [1] ». Les peuples de l'Orient sont habitués à honorer leur roi comme un être d'une nature supérieure, et, de quelque façon que se modifie, suivant les habitudes et les préjugés des siècles, le besoin d'une sembla-

[1]) Plut., *Apophth. reg.* [*Alex.*, 15]. *Alex.*, 27. Voy. ci-dessus, p. 323.

ble croyance, il n'en est pas moins vrai que ce sentiment est la base de toute monarchie et même de toute forme de domination; les aristocraties doriennes de l'antiquité elles-mêmes attribuèrent aux descendants de leurs fondateurs héroïques cet avantage sur le peuple qui leur était soumis; ce fut sur un préjugé absolument analogue à l'endroit des esclaves que la démocratique Athènes fonda la possibilité d'une liberté qui perd à être comparée à la monarchie d'Alexandre, car celle-ci a tout au moins l'avantage de ne pas considérer les Barbares comme nés pour la servitude. Le roi reçut de ces Barbares l' « adoration » qu'ils avaient l'habitude d'offrir à leur roi, « l'homme semblable aux dieux »: si le monde hellénique devait trouver dans cette monarchie sa place et sa tranquillité, le premier pas et le plus esssentiel, c'était d'amener et d'habituer les Grecs à la croyance en sa majesté, croyance que l'Asie professait et dans laquelle il reconnaissait la garantie la plus essentielle de sa royauté.

C'est au moment où l'on faisait en Asie les derniers pas pour opérer la fusion de l'Orient et de l'Occident qu'arrivèrent en Grèce les ordres enjoignant de décerner au roi, par décrets officiels, les honneurs divins[1]. Il est certain que la plupart des villes se conformèrent à ces ordres. La déclaration des Spartiates fut ainsi conçue : « Puisqu'Alexandre veut être dieu, eh bien ! qu'il le soit[2] ! » A Athènes, ce fut Démade qui porta la proposition devant le peuple[3]. Pythéas se leva pour parler contre; c'était, dit-il, une chose contraire aux lois de Solon que de rendre des honneurs à d'autres qu'aux dieux nationaux;

[1]) De quelle façon fut mise en avant cette proposition, peut-être sous la forme d'une invitation adressée à des personnes dont on connaissait le dévouement, c'est ce que nous ne saurions dire. Nous n'avons pas davantage le texte authentique de l'invitation : ce qui peut-être en approche le plus, c'est ce que dit Polybe (XII, 12 a) des éloges décernés par Timée à Démosthène et autres, διότι ταῖς Ἀλεξάνδρου τιμαῖς ταῖς ἰσοθέοις ἀντέλεγον.

[2]) Le mot est rapporté par Élien (*Var. Hist.*, II, 19), et avec plus de précision par Plutarque : συγχοροῦμεν Ἀλεξάνδρῳ ἐὰν θέλῃ θεὸς καλεῖσθαι (Plut., *Apophth. Lacon.* [*Damidas*, ou d'après la conjecture de Schæfer, Εὐδαμίδας]).

[3]) Démade fut plus tard condamné pour cette proposition (ὅτι θεὸν εἰσηγήσατο Ἀλέξανδρον) à une amende de dix (Athen., VI, p. 251 a) ou de cent talents (Ælian., *Var. Hist.*, V, 12).

et, comme on lui représentait qu'il était bien hardi de parler de choses si graves alors qu'il était encore si jeune, il répondit qu'Alexandre était encore plus jeune que lui [1]. Lycurgue aussi s'éleva contre la proposition : Quelle espèce de dieu serait-ce donc là ? s'écriait-il, puisqu'il faudrait se purifier en sortant de son sanctuaire ! Avant que les Athéniens n'eussent pris une détermination, une seconde question, qui intéressait plus directement la cité, s'adjoignit à la première.

C'était un ordre du roi concernant les bannis des cités helléniques. Les sentences d'exil étaient, en grande partie, la suite des changements politiques, et avaient naturellement frappé surtout les adversaires de la Macédoine, par suite des victoires que les Macédoniens avaient remportées depuis les quinze dernières années. Beaucoup de ces bannis politiques avaient précédemment pris du service dans l'armée du roi de Perse, et avaient continué à combattre les Macédoniens ; mais, depuis la chute de l'empire des Perses, ils erraient par le monde, sans ressources et sans patrie. Beaucoup durent prendre du service dans l'armée macédonienne ; les satrapes en enrôlèrent d'autres, de leur autorité privée, tandis qu'Alexandre était dans l'Inde; d'autres revinrent en Grèce, comme des vagabonds, pour attendre dans les environs de leur cité un changement de gouvernement, ou allèrent au Ténare, un lieu d'embauchage pour les mercenaires, afin d'entrer à la solde de quelqu'un. Le nombre considérable des gens sans emploi devait s'être extraordinairement augmenté en cet endroit, depuis qu'Alexandre avait donné l'ordre à ses satrapes de licencier tous leurs mercenaires [2], et le danger dont ils

1) Plut., *Princ. pol.*, p. 804.

2) Ne serait-ce pas à ces circonstances qu'il faut rapporter le passage où Pausanias (I, 25, 3 et VIII, 52, 5) assure que Léosthène a embarqué et amené d'Asie en Europe les Grecs, au nombre de 50,000 (?) hommes, qui avaient été à la solde de Darius et des satrapes et qu'Alexandre avait voulu installer comme colons en Asie ? Léosthène avait été choisi par eux pour les conduire (Diodor., XVII, 111), et cependant, plus tard, au moment où éclata la guerre Lamiaque, il ne put mettre en ligne que 8.000 mercenaires. On pourrait expliquer cette diminution d'effectif par le retour d'une foule de bannis. Hypéride était lié avec Léosthène, comme précédemment avec Charès, qui mourut sur ces entrefaites : c'est ce qui résulte d'un passage de la biographie d'Hypéride (Plut., *Vit. X Oratt.*) : συνεβούλευσεν καὶ τὸ ἐπὶ Ταινάρῳ ξενικὸν μὴ διαλῦσαι οὗ Χάρης ἡγεῖτο, εὐνόως πρὸς τὸν στρατηγὸν διακείμενος.

menaçaient le repos de l'Hellade augmentait en proportion de leur nombre, de leur infortune et de leur désespoir. Il n'y avait qu'un seul moyen de conjurer ce péril, c'était de préparer le retour des bannis dans leur patrie; de plus, cette mesure aurait pour résultat de changer en gratitude la haine de ceux qui avaient été exilés par l'influence macédonienne, et de renforcer le parti macédonien dans chaque cité; désormais les États eux-mêmes seraient responsables du repos de la Grèce, et, si la discorde intérieure se faisait jour de nouveau, la puissance macédonienne avait le moyen d'intervenir. Il est vrai que cette mesure, opposée aux statuts de la Ligue corinthienne, constituait une atteinte manifeste à la souveraineté qui avait été garantie à Corinthe aux États faisant partie de la ligue; et il était à prévoir que l'exécution de l'ordre royal donnerait lieu à des troubles sans fin, même dans les questions de propriété. Mais d'abord, ce bienfait profitait aux adversaires des Macédoniens; on en était au temps où, devant l'unité de l'empire qui les absorbait tous, les partis politiques s'effaçaient dans les villes helléniques, aussi bien que l'antagonisme des inimitiés nationales entre Hellènes et Asiatiques; l'usage du droit de grâce, attribut essentiellement royal, dans cette forme et dans cette extension, était le premier acte de l'autorité suprême de l'empire, à laquelle Alexandre espérait habituer les Grecs.

Il avait envoyé en Grèce le Stagirite Nicanor pour publier ces ordonnances, et le rescrit royal devait être proclamé pendant la solennité des jeux Olympiques de l'année 324. La nouvelle s'en était déjà répandue à l'avance, et, de tous côtés, les bannis affluaient vers Olympie pour entendre la parole de délivrance. Dans les divers États, au contraire, la surexcitation se manifestait sous toutes les formes, et, tandis que beaucoup se réjouissaient de pouvoir vivre réunis avec leurs parents et leurs amis et de voir la paix et la prospérité des temps heureux revenir avec cette grande amnistie générale, d'autres probablement voyaient avec colère dans cet ordre une atteinte portée aux droits de leur cité et le commencement de grands troubles intérieurs. A Athènes, Démosthène s'offrit pour les fonctions d'archithéore à Olympie, afin d'y négocier

sur place avec le plénipotentiaire d'Alexandre, de lui représenter les suites de cette mesure et de lui rappeler le caractère sacré des conventions de Corinthe : mais tous ses efforts ne pouvaient plus rien changer. Pendant la fête de la cent-quatorzième Olympiade (fin juillet 324[1]), en présence des Hellènes de toutes les contrées, parmi lesquels se trouvaient vingt mille bannis, Nicanor fit proclamer le décret du roi par celui qui avait été couronné au concours des hérauts : « Le roi Alexandre, aux bannis des cités grecques, salut. Nous « n'avons pas été cause de votre bannissement, mais nous « voulons vous ouvrir le retour dans votre patrie, à tous, « excepté à ceux d'entre vous qui se sont rendus coupables de « meurtre. En conséquence, nous avons chargé Antipater de « contraindre par la force les villes qui refuseraient de vous « recevoir[2] ». La proclamation du héraut fut reçue avec une joie sans bornes, et, de tous côtés, les bannis retournèrent avec leurs compatriotes dans leur patrie, dont ils étaient depuis si longtemps privés[3].

[1]) Il s'est engagé d'interminables discussions sur le nombre ordinal de l'olympiade, car elle est de grande importance pour la détermination de la date de la mort d'Alexandre : la démonstration d'Ideler (in *Abhandl. der Berl. Akad.*, 1820, p. 280) se trouve confirmée d'abord par le fait que les Athéniens ont été exclus de la 113e fête olympique à cause de la supercherie que s'était permise un citoyen athénien à la fête de la 112e olympiade [332] (Pausan., V, 21. 5. Cf. Schæfer, III, p. 268) : d'autre part, ce que dit Hypéride (*In Demosth.*, XV, 8, éd. Blass) est tout à fait sujet à caution.

[2]) C'est la teneur du décret, tel que le donne Diodore (XVIII, 8). Sa version est confirmée dans une certaine mesure par l'épître du roi aux Athéniens : ἐγὼ μὲν οὐκ ἂν ὑμῖν ἐλευθέραν πόλιν ἔδωκα καὶ ἔνδοξον, etc. (Plut., *Alex.*, 28). Le terme officiel pour désigner ce rescrit paraît avoir été διάγραμμα; c'est du moins celui qu'on trouve dans l'inscription d'Iasos : κατὰ τὸ διάγραμ[μα τοῦ] βασιλέως (C. I. Græc., n° 2671, lig. 45) et dans l'inscription d'Erésos : κατὰ τὰν διαγραφὰν τῶ βασιλέως Ἀλεξάνδρω (Sauppe, *Comment. de duabus inscr. Lesb.* II, lig. 25). Hypéride emploie le mot ἐπιτάγματα.

[3]) Diodor., XVII, 109. XVIII, 8. Curt., X, 2. Justin., XIII, 5. Dinarch., *In Demosth.*, § 81 et 103. Ceux pour lesquels il est fait exception dans la loi de rappel sont désignés dans Diodore une fois par l'expression πλὴν τῶν ἐναγῶν et une autre fois par πλὴν τῶν ἱεροσύλων καὶ φονέων. Quinte-Curce dit : *exsules præter eos qui civili sanguine aspersi erant*, et Justin : *præter cædis damnatos*. On a cru trouver dans le discours *De fœd. Alex.*, mis sous le nom de Démosthène, des allusions à cet ordre d'Alexandre, et pouvoir de cette façon en déterminer la date (Becker, *Demosthenes als Redner und Staatsmann*, p. 265) ; c'est une erreur, car le discours, comme on l'a dé-

Seuls, les Athéniens et les Étoliens osèrent ne pas donner suite à l'ordre du roi. Les Étoliens avaient chassé les Œniades et craignaient d'autant plus leur vengeance qu'Alexandre s'était déclaré pour eux et pour leurs droits. Quant aux Athéniens, ils se voyaient menacés dans la possession de l'île la plus importante qui leur fût restée de l'époque de leur ancienne suprématie ; au temps de Timothée, ils avaient chassé les habitants de Samos[1] et partagé le pays entre des clérouques athéniens. D'après l'ordre du roi, ceux-ci auraient dû céder la place aux anciens habitants et abandonner les terres que, depuis plus de trente ans, ils avaient fait valoir eux-mêmes ou données à ferme. Les traités de 334 portaient expressément qu'aucun des États confédérés ne devait aider les bannis d'un autre État de la ligue à tenter un retour par la force dans leur patrie, de sorte que le roi, en donnant à cet ordre une forme qui semblait indiquer qu'il ne voulait prendre en considération que le bon droit des bannis et qu'il croyait pouvoir se passer du consentement des États intéressés, usait de son autorité de la façon la plus blessante et la plus propre à surexciter les esprits. On pouvait dire que l'autonomie et la souveraineté de l'État athénien était manifestement mise en question par l'ordre du roi, et que le peuple, en y donnant suite, se reconnaissait par là même sujet de la royauté macédonienne. Le peuple était-il donc devenu déjà si indigne de ses aïeux, Athènes déjà si impuissante qu'ils dussent se plier à cet ordre despotique? Précisément en ce moment se produisit un événement inattendu et qui promettait, s'il était mis habilement à profit, de relever considérablement

montré ci-dessus (p. 241, 4) ne peut avoir été prononcé qu'entre 333 et 330. En ce qui concerne les effets du décret ordonnant le retour des bannis, on trouve des renseignements dans les inscriptions de plusieurs cités. Deux de ces documents sont reproduits ci-dessous dans l'*Appendice*. Le plus important est celui que Conze a trouvé à Mitylène et publié dans la relation de son voyage à Lesbos (*tab.* VIII, e). Blass (in *Hermes,* XIII, p. 384) a démontré pertinemment que cette inscription fait partie de celle qui se trouve au C. I. Græc. (II, Add. nº 2166 b) et la complète.

[1]) On trouvera des détails plus précis sur cette expulsion dans C. Curtius, *Inschriften und Studien zur Geschichte von Samos,* 1877, p. 21 sqq.), qui donne de plus le décret d'action de grâces des Samiens revenus au pays, à l'adresse de Gorgos et de Minnion d'Iasos.

la puissance des Athéniens et de donner du poids à leur refus[1].

Nous avons dit qu'Harpale, le grand trésorier d'Alexandre, après avoir pris la fuite, s'était embarqué sur la côte de l'Asie-Mineure à destination de l'Attique, avec trente vaisseaux, six mille mercenaires et les immenses trésors qui lui avaient été confiés. Vers le mois de février de cette année, il était heureusement arrivé dans la rade de Munychie, et il comptait sur l'impression favorable que les distributions de blé faites par lui pendant l'année de la disette avaient produite sur le peuple, ainsi que sur le droit de cité qu'un décret du peuple lui avait alors conféré; Chariclès, gendre de Phocion, avait reçu de lui trente talents pour construire le tombeau de Pythionice, et, par des présents, il pouvait encore s'être fait d'autres obligés parmi les hommes influents. Cependant, sur le conseil de Démosthène, le peuple refusa de le recevoir, et ordre fut envoyé au stratège Philoclès, qui gardait le port, d'avoir à s'opposer par la force au débarquement du trésorier, dans le cas où il tenterait de l'effectuer. Harpale avait donc fait voile, avec ses mercenaires et ses trésors, vers le Ténare. Or, comme, d'après la proclamation de Nicanor, beaucoup des vagabonds réunis sur le Ténare pouvaient retourner dans leur patrie, ce même décret causait chez les Étoliens et à Athènes des effets tels qu'Harpale pouvait les souhaiter. Il revint pour la seconde fois en Attique sans ses mercenaires et n'apportant avec lui qu'une partie de l'argent volé. Philoclès ne lui refusa pas l'entrée, car Harpale était citoyen athénien et se présentait sans forces militaires, comme un homme qui demande protection. Il parut devant le peuple athénien dans cet humble appareil et mit à sa disposition ses trésors et ses mercenaires[2], en ayant soin d'insinuer que maintenant,

[1]) Le rapport qui unit ces faits, indiqué jadis par moi à titre de conjecture, est aujourd'hui confirmé par les fragments de papyrus qui contiennent les discours d'Hypéride, comme le démontre en particulier von Duhn, *Zur Geschichte des harpalischen Processes* (in Fleckeisens Jahrbüchern, 1871, p. 33 sqq.). Cf. A. Cartault, *De causa Harpalica*, Paris, 1881, p. 28 sqq.

[2]) Plut., *Demosth.*, 25. — πρὸς τὴν Ἑλλάδα (et non pas Ὀλυμπιάδα, leçon que von Duhn substitue à ἐλπίδα) προσέπεσεν ὥστε μηδένα προαισθέσθαι. (Hyperid., *In Demosth.*, XV, 1, éd. Blass).

avec de la résolution et de l'audace, on pouvait faire de grandes choses.

Déjà le trésorier royal Philoxénos avait expédié d'Asie-Mineure à Athènes la sommation de livrer le voleur du Trésor[1]. Un violent débat commença sur cette question. Le bouillant Hypéride était d'avis qu'on ne devait pas laisser échapper une occasion si favorable de délivrer la Grèce ; les amis des Macédoniens durent demander non moins vivement que le coupable fût livré, mais Phocion lui-même s'opposa à la motion faite en ce sens ; Démosthène appuya son avis et proposa au peuple de mettre sous bonne garde le suppliant et son argent, jusqu'à ce qu'Alexandre envoyât quelqu'un pour s'en saisir. Le peuple rendit un arrêt conforme à la proposition de l'orateur et le chargea lui-même de prendre livraison de l'argent, ce qui devait se faire le lendemain. Démosthène demanda aussitôt à Harpale quelle était la somme qu'il avait avec lui, et Harpale répondit qu'il avait sept cents talents ; mais le jour suivant, comme la somme devait être portée à l'acropole, on n'en trouva plus que trois cent cinquante. Harpale semblait avoir employé à se faire des amis la nuit pendant laquelle on lui avait encore laissé, avec une imprévoyance si singulière, l'argent qu'il avait dérobé. Démosthène négligea de notifier au peuple la somme qui manquait ; il se contenta de faire en sorte que l'Aréopage fût chargé de faire une enquête, avec promesse d'impunité pour quiconque remettrait volontairement l'argent qu'il avait reçu.

Alexandre s'attendait, ce semble, à ce que les Athéniens reçussent avec empressement Harpale avec ses mercenaires et ses trésors; du moins il avait envoyé dans les provinces maritimes l'ordre de tenir la flotte en état de pouvoir au besoin attaquer l'Attique sans retard. Dans le camp d'Alexandre, il était alors beaucoup question d'une guerre contre Athènes, et les Macédoniens, qui n'avaient pas oublié leur vieille inimitié,

[1]) Diodore (XVII, 108) dit que l'injonction vint d'Antipater et d'Olympias : dans Photius, Plutarque (*Vit. X Oratt.* [*Demosth.*]) et autres auteurs, il n'est question que d'Antipater. Pausanias (II, 33) dit que l'extradition a été demandée par Philoxénos, et Philoxénos est seul nommé dans le discours d'Hypéride contre Démosthène (οἱ παρὰ Φιλοξένου. I, 14, 21).

s'en réjouissaient fort[1]. En effet, si les Athéniens avaient eu sérieusement l'intention de s'opposer au retour des bannis, de refuser au roi les honneurs divins et de faire valoir leur complète indépendance, ils avaient, dans les offres et les ressources que présentait ce suppliant, tout ce qui leur était nécessaire pour commencer une défense énergique; ils auraient pu espérer que les Étoliens, les Spartiates, ainsi que les Achéens et les Arcadiens auxquels le roi avait interdit la diète générale de leurs villes[2], se seraient réunis à eux. D'autre part s'ils ne pouvaient se dissimuler qu'Harpale avait trahi pour la seconde fois son devoir de serviteur du roi et appelé sur sa tête le châtiment du maître par un crime odieux de droit commun, on ne leur aurait pas imputé à déshonneur d'avoir consenti à livrer le coupable, et d'avoir laissé toute la responsabilité à celui qui le réclamait comme mandataire du roi. Ils préférèrent se décider pour une demi-mesure qui, bien loin d'offrir un moyen sûr et honorable de sortir d'affaire, faisait peser sur la ville une responsabilité qui devait bientôt la mettre dans la position la plus critique.

On comprend facilement, semble-t-il, que Philoxénos soit revenu à la charge pour réclamer d'une façon plus pressante l'extradition du coupable, et il peut être exact qu'Antipater et Olympias aient adressé la même demande. Mais un matin, malgré les gardes qu'on avait mis près de lui, Harpale avait disparu. Pareille fuite eût été impossible, si la commission préposée à la garde du coupable, et Démosthène à sa tête, eussent fait leur devoir, et il est facile de comprendre qu'on ait dit et cru immédiatement que Démosthène s'était laissé corrompre, comme tels et tels autres.

Le moins qu'il pouvait faire, c'était d'exiger qu'on ouvrît aussitôt l'enquête dont l'Aréopage avait été également chargé,

1) Curt., X, 2, 2. Justin., XIII, 5, et surtout le toast de Gorgos dans Athénée (XII, p. 538 a), qui le rapporte d'après Éphippos. Gorgos fit annoncer par ministère de héraut « qu'il donnerait à Alexandre fils d'Ammon une « couronne de 3,000 statères d'or, et, *lorsqu'il assiégerait Athènes*, 10,000 « panoplies, autant de catapultes, et tous les autres projectiles en usage à « la guerre ». Voy. ci-dessous, p. 707.

2) καὶ περὶ τοῦ τοὺς κοινοὺς συλλόγους Ἀχαιῶν τε καὶ Ἀρκάδων (Hyperid., *In Demosth.*, XV).

sur sa proposition. Le stratège Philoclès demanda et obtint du peuple un décret dans ce sens.

L'enquête de l'Aréopage se poursuivit assez lentement. On n'avait pas encore vidé la question de savoir si l'on rendrait au roi les honneurs divins ; il fallait prendre une résolution, afin de pouvoir dépêcher à Babylone les ambassadeurs qui devaient s'y trouver avant le retour du roi. On débattit de nouveau devant le peuple les questions relatives aux honneurs divins et au retour des bannis, et Démosthène prit la parole plusieurs fois sur ces sujets. Voici les paroles qu'Hypéride adressait plus tard à Démosthène, au cours de son procès : « Lorsque tu crus que le moment était arrivé où l'Aréopage devait dénoncer ceux qui s'étaient laissés corrompre, alors tu devins tout à coup guerrier et tu mis la cité en mouvement, afin d'empêcher que tu fusses démasqué ; puis, lorsque l'Aréopage différa la notification, parce qu'il n'était pas encore arrivé à une conclusion, alors tu commandas d'accorder à Alexandre les honneurs de Zeus, de Poseidon et de tel autre dieu qu'il voudrait ». Ainsi, Démosthène conseilla de céder sur la question des honneurs divins, et de tout risquer par rapport aux bannis. Les ambassadeurs reçurent des instructions en ce sens et furent envoyés vers le commencement de novembre[1].

Harpale, en fuyant d'Athènes, s'était dirigé vers le Ténare, et, voyant qu'il n'y avait plus à espérer une levée de boucliers en Grèce, il avait quitté le promontoire avec ses mercenaires et ses trésors et gagné la Crète, où il avait été assassiné par son ami, le Spartiate Thibron, qui s'enfuit ensuite à Cyrène avec les hommes et l'argent[2]. L'esclave qui avait

[1]) D'après Élien (*Var. Hist.*, II, 12), Démade proposait d'adjoindre Alexandre comme treizième membre au cénacle des Olympiens. Ce que Démosthène dit à ce propos, au rapport d'Hypéride (*In Demosth.*, XXV, éd. Blass), se trouve malheureusement très mutilé. Blass restitue le texte de la façon suivante : συγχωρεῖν Ἀλεξάνδρῳ κ[αὶ] τοῦ Διὸς καὶ τοῦ Ποσειδῶνο[ς εἶναι εἰ βούλ]οιτο καὶ ἀφι[κομένου... (*Hermes*, X, p. 33). Sauppe avait proposé de lire : ... Ποσειδῶνος εἶ[ναι υἱῷ, εἰ βούλ]οιτο καὶ ἃ φίλ[ον εἴη αὐτῷ ἀπενέγκασθαι...

[2]) Diodor., XVII, 108. Arrian., *De rebus succ.*, § 16, ap. Müller, *Fragm.*, p. 242. Pausan., II, 34, 4. C'est en son honneur que fut rendu quelques années plus tard à Athènes le décret inséré dans le C. I. Attic., II, n° 231.

tenu ses comptes s'enfuit à Rhodes, fut livré à Philoxénos et avoua tout ce qu'il savait au sujet de l'argent d'Harpale.

Philoxénos put ainsi envoyer à Athènes la liste des sommes dépensées et les noms de ceux qui en avaient reçu quelque partie[1]. Le nom de Démosthène ne se trouvait pas sur la liste. Après six mois, l'Aréopage avait enfin terminé l'enquête ainsi que les visites domiciliaires, et livrait l'affaire à la justice. Alors commença cette mémorable série de procès sur l'affaire d'Harpale, dans lesquels les hommes les plus considérables d'Athènes furent impliqués comme accusés ou comme accusateurs. Parmi ces derniers se trouvaient Pythéas, Hypéride, Mnésæchmos, Himéræos, Stratoclès ; parmi les accusés on cite Démade, qui devait avoir reçu 6,000 statères, puis le stratège Philoclès, Chariclès, gendre de Phocion, et aussi Démosthène. Celui-ci ne nia pas avoir pris vingt talents de l'argent d'Harpale, mais il ne l'avait fait, disait-il, que pour compenser une somme égale qu'il avait précédemment avancée à la caisse des *theorika* et dont il aurait désiré ne pas parler ; il accusa l'Aréopage d'avoir voulu l'écarter pour plaire à Alexandre et présenta ses enfants, afin d'exciter la compassion des jurés[2]. Tout fut inutile ; il fut condamné à payer le quintuple de la somme qu'il avait reçue : comme il ne pouvait pas fournir cette somme, on le jeta en prison, mais, le sixième jour, il trouva ou on lui donna le moyen de s'échapper.

[1]) On voit bien que ces listes étaient déjà à Athènes lorsque l'affaire fut plaidée devant les jurés, et les expressions de Dinarque (*In Demosth.*, § 68) ne prouvent pas le contraire. L'esclave dont Philoxénos a envoyé les déclarations avait dû probablement être soumis à la question à Athènes même, pour que sa déposition fût valable aux yeux des juges athéniens.

[2]) Athen., XV, p. 592 c. Cependant, cette assertion est suspecte, non pas parce qu'elle serait empruntée au discours apocryphe intitulé περὶ χρυσίου ou autrement dénommé (Schäfer, *Demosthenes*, III, p. 128), mais parce que cette comparution des enfants, amenés là sans mère et pour la raison indiquée ici, viendrait plutôt du discours d'un accusateur ou n'a d'autre garant qu'un « racontar » littéraire. Dans son discours *Contre Démosthène* (§ 94), Dinarque parle d'une tentative faite par Démosthène pour dévoyer le procès au moyen d'une εἰσαγγελία prétendant que Callimédon rassemblait des proscrits à Mégare et songeait à renverser le gouvernement démocratique. Schäfer (*Demosth.*, III, p. 295) a réuni avec son exactitude ordinaire tous les détails de ce procès, et je renvoie à son ouvrage.

Ce résultat des procès au sujet d'Harpale fut fatal à Athènes; les jurés de l'Héliæa, qui étaient l'expression directe de l'opinion publique, avaient certainement bien pris en considération cette parole des accusateurs : « qu'eux, il est vrai, jugeaient les accusés, mais qu'un autre les jugerait et qu'ils se devaient à eux-mêmes de punir même des hommes si considérés encore ». Partant de prémisses aussi équivoques que celles que leur imposait la politique athénienne, si hésitante dans l'affaire d'Harpale, ils avaient été poussés par des considérations politiques à prononcer avec une rigueur précipitée contre les uns, et avec une indulgence moins méritée encore envers les autres. Aristogiton, le plus audacieux et le plus méprisé des meneurs du peuple, qui, d'après la déclaration de l'Aréopage, avait reçu vingt talents, fut acquitté, et peut-être d'autres le furent-ils encore[1]. Au contraire, le grand adversaire de la monarchie macédonienne fut banni de sa patrie, et avec lui disparut le soutien du parti de la vieille démocratie et de ses traditions. Dans Philoclès, l'État perdit un général qui, assez souvent du moins, avait été appelé par le peuple à occuper le poste important de stratège. Malgré sa condamnation[2], Démade resta, et son influence domina d'autant plus

[1]) Du moins d'après la deuxième des prétendues lettres de Démosthène, tout au commencement.

[2]) Démade fut effectivement condamné dans le procès d'Harpale (Dinarch., *In Aristogit.*, § 14). Le même Dinarque (*In Demosth.*, § 104) dit que Démade a avoué publiquement avoir reçu de l'argent et déclaré qu'il en recevrait encore à l'avenir, mais sans oser se présenter en personne devant le tribunal (αὐτοῖς δεῖξαι τὸ πρόσωπον), ni se défendre davantage contre la dénonciation portée par l'Aréopage. D'après le résultat de l'enquête, il avait reçu 6,000 statères (vingt talents); si riche qu'il fût, l'eût-il été assez pour avoir pu, comme on le dit, faire paraître un jour sur la scène cent danseurs étrangers et solder immédiatement l'amende légale de 1,000 drachmes par tête? L'amende pour fait de corruption, fixée par la loi au quintuple ou au décuple de la somme reçue, l'aurait ruiné; et, s'il n'avait pu la payer, il aurait dû ou s'enfuir ou se constituer prisonnier. Or, six mois plus tard, quand arriva la nouvelle de la mort d'Alexandre, nous le rencontrons à la tribune (Plut., *Phocion*, 22). Peut-être arriva-t-il que, par égard pour Alexandre et son intervention, le peuple fit au condamné remise de l'amende, comme on l'avait fait, par exemple, pour Lachès, fils de Mélanopos (Demosth., *Epist.* III, p. 642). Ce n'est qu'après la mort d'Alexandre que Démade vit baisser son crédit : il fut alors condamné pour trois ou même sept illégalités (Diodor., XVIII, 18. Plut., *Phocion*, 26), et, comme il ne put payer, il fut

sûrement que les hommes qui prirent en main la direction du peuple après ce procès étaient plus insignifiants, plus timides et moins consciencieux [1]. La politique d'Athènes devint plus flottante et plus asservie que jamais. On avait refusé aux bannis le retour dans la patrie, mais on craignait toujours de voir ceux qui étaient à Mégare franchir les frontières de l'Attique, sous le couvert de l'amnistie royale: cependant, on ne fit rien pour protéger la ville. On se contenta de décréter qu'on enverrait au roi une ambassade de théores, pour le prier de permettre à l'État de ne pas recevoir les bannis. C'était une mesure des plus maladroites, au moins pour les intérêts de la liberté attique, puisque, d'une part, l'État avait déjà manifesté sa volonté de rester dans les limites des conventions fédérales de Corinthe, et que, de l'autre, il était facile de prévoir avec certitude un refus de la part du roi [2].

La défaite morale de ces principes dont Athènes était considérée et se considérait elle-même comme la représentante et le modèle, avait encore une importance plus grande que les effets extérieurs amenés par ces événements. Cléon, que le *dêmos* de son temps regardait comme le démocrate le plus avancé, avait dit autrefois au peuple que « la démocratie n'était pas apte à dominer sur les autres »; l'obligation dans laquelle Athènes se trouvait maintenant de plier devant l'autorité monarchique affirmée par la royauté hellénistique d'Alexandre brisait le dernier appui du système des petits États et du particularisme orgueilleux qui n'avait pas encore voulu comprendre qu'« un vaisseau long d'un empan n'était plus un vais-

déclaré ἄτιμος. Parmi ces illégalités, la proposition relative à l'apothéose d'Alexandre dut être un des principaux griefs. Une amende de 10 talents, chiffre donné par Athénée, aurait été pour Démade facile à payer : les 100 talents d'Élien sont un chiffre plus vraisemblable.

1) Lycurgue était déjà mort lors du procès d'Harpale (Plut., *Vit. X Oratt.* [*Hyperid.*]). Cf. Böckh, *Staatshaushaltung*, II, p. 244). Ce n'est pas Hypéride, avec sa légèreté et son esprit doctrinaire, qui se mit au premier plan ; mais le jeune Pythéas, qui démasqua ses tendances macédoniennes, Stratoclès, Mnesæchmos, Proclès, tous gens de la pire espèce.

2) On n'a aucune raison de supposer qu'Alexandre ait fait des concessions aux Athéniens au sujet des bannis : Arrien (VII, 19, 2) met bien à cette époque la restitution des statues d'Harmodios et Aristogiton ; mais il l'a déjà mentionnée (III, 16, 7) comme ayant été ordonnée à Suse dès l'an 331.

seau ». L'organisme naissant d'une puissance plus efficace envahissait peu à peu, par un progrès tranquille mais énergique, jusqu'au monde hellénique, en lui demandant, il est vrai, un grand sacrifice, mais un sacrifice qu'Alexandre s'imposait à lui-même et à ses Macédoniens, et par lequel il justifiait et expiait l'œuvre qu'il accomplissait.

Un savant célèbre a nommé Alexandre l'homme d'État le plus « génial » de son époque. Il était, comme homme d'État, ce qu'Aristote était comme penseur. Dans le calme de ses méditations solitaires, le penseur pouvait donner à son système philosophique toute la rigueur et la perfection qui n'est possible que dans le monde de la pensée. Si l'œuvre gouvernementale d'Alexandre n'apparaît d'abord que comme une ébauche, où bien des mesures de détail portent à faux, si la façon dont il l'exécuta ne semble avoir été déterminée que par la passion personnelle, l'arbitraire et le hasard, il ne faut pas oublier que ce sont là les premières conceptions qui jaillirent du choc d'événements gigantesques, lesquels se transforment pour lui aussitôt et comme par un essor de son génie, en règles, en organisations et en conditions d'une action ultérieure; il faut encore moins se refuser à comprendre que chacun de ces éclairs de sa pensée ouvrit et illumina des horizons de plus en plus larges, produisit des frottements toujours plus brûlants et des devoirs de plus en plus pressants.

L'insuffisance des documents qui sont parvenus jusqu'à nous empêche notre regard de pénétrer dans le foyer de cette activité, dans le travail intellectuel et moral si intense de celui qui se posait tant d'immenses questions et savait les résoudre. C'est à peine si le petit nombre de renseignements que nous possédons encore nous permet de reconstituer par parcelles le dehors de son œuvre, ce qui s'est fait par lui, ce qui a abouti et est entré dans le domaine des réalités effectives. Ce n'est guère que par l'étendue qu'ils occupent dans l'espace que ces événements nous donnent la mesure de la force qui produisait de tels effets, de la volonté qui les dirigeait, de la pensée d'où ils jaillissaient, en un mot, une idée de la grandeur d'Alexandre le Grand.

Il peut se faire que la première impulsion à laquelle il obéit

ait été de poursuivre la grande lutte que son père avait préparée, et de donner la sécurité et la durée à l'empire qu'il conquérait ; mais, avec l'heureux radicalisme de la jeunesse, il saisit ou il trouva, pour atteindre ce but, des moyens qui surpassèrent ses campagnes militaires en audace et ses batailles en énergie victorieuse.

Son acte le plus hardi fut celui que jusqu'à nos jours les moralistes lui ont reproché avec le plus de sévérité : il brisa l'outil dont il s'était servi pour commencer son œuvre, ou, si l'on aime mieux, il jeta dans l'abîme que devaient fermer ses victoires le drapeau sous les plis duquel il avait engagé la lutte, c'est-à-dire le dessein de satisfaire la haine orgueilleuse des Hellènes contre les Barbares.

Dans un passage remarquable, Aristote désigne comme étant le but de sa *Politique* « de trouver la forme de gouvernement qui est, non la plus parfaite en soi, mais la plus utile ». Quelle est donc, dit-il, la meilleure constitution et le meilleur gouvernement pour la plupart des États et pour la plupart des hommes, lorsqu'on ne demande à la vertu rien de plus que la mesure moyenne de l'humanité, lorsqu'on n'exige en fait de culture que ce qui peut être obtenu sans faveur spéciale de la nature et des circonstances, lorsqu'on ne demande pas une constitution réalisable seulement dans le royaume de l'idéal, mais un gouvernement dans lequel la plupart des hommes aient la possibilité de vivre ensemble et une constitution où ils puissent se mouvoir? « L'important, ajoute-t-il, est de trouver une organisation politique telle que, en se développant d'après les conditions données, elle puisse trouver facilement adhésion et sympathie[1] » : améliorer un organisme politique n'est donc pas chose moins difficile que d'en fonder de toutes pièces un nouveau, de même qu'il est tout aussi malaisé de redresser une fausse science que d'en inculquer une vraie. Le philosophe va jusque-là dans son réalisme ; mais, lorsqu'il parle de la plupart des États, il ne pense qu'au monde hellénique, puisque les Barbares sont absolument pour lui comme des animaux et des plantes.

1) τοιαύτην τάξιν, ἣν ῥᾳδίως ἐκ τῶν ὑπαρχουσῶν καὶ πεισθήσονται καὶ δυνήσονται κοινωνεῖν (ARISTOT., *Polit.*, IV, 1, 4 et 11, 1).

Alexandre aussi a des idées absolument réalistes, mais il ne s'en tient pas aux « conditions données », ou plutôt ses victoires en ont produit de nouvelles; le territoire auquel il doit adapter son système politique comprend les peuples de l'Asie, jusqu'à l'Indus et l'Iaxarte. Et il a vu que ces Barbares ne sont pas comme des animaux et des plantes, mais qu'ils sont des hommes aussi, avec leurs besoins, leurs aptitudes, leurs vertus, avec leur manière d'être pleine d'éléments sains, parmi lesquels bon nombre que ne possèdent plus ceux qui ont méprisé en eux des Barbares. Les Macédoniens étaient d'excellents soldats; le roi Philippe les avait formés au métier, et Alexandre, qui déjà avait élevé les Thraces, les Péoniens, les Agrianes et les Odryses à une condition égale, pensait qu'il pourrait aussi donner aux Asiatiques une aptitude et une discipline semblables. La campagne de l'Inde montra dans quelle mesure il y était parvenu. En fait de civilisation hellénique, les laboureurs, les bergers et les charbonniers macédoniens n'étaient guère plus avancés que leurs voisins barbares de l'autre côté du Rhodope et de l'Hémus; et du reste, les Dolopes, les Étoliens, les Ænianes, les Maliens, les paysans d'Amphissa, avaient précisément la même réputation dans les pays helléniques. Et cette civilisation grecque elle-même, si démesurément riche qu'elle fût en fait d'arts et de sciences, quelle que fût son aptitude à développer la souplesse intellectuelle et à exalter les talents personnels, qu'avait-elle fait? Elle avait rendu les hommes plus adroits, elle ne les avait pas rendus meilleurs ; la force morale qui doit servir de base à la vie de la famille, de la société et de l'État, elle l'avait, à mesure qu'elle progressait, affaiblie et dissoute, comme des grappes dont, le vin une fois exprimé, il ne reste plus que le marc. Si Alexandre n'avait voulu conquérir l'Asie aux Hellènes et aux Macédoniens que pour leur donner les Asiatiques comme esclaves, ils n'en seraient devenus que plus rapidement des Asiatiques, mais dans le plus mauvais sens du mot. Était-ce donc la domination et l'asservissement qui avait procuré depuis des siècles au monde hellénique, dans une série sans cesse accrue de colonies, une extension toujours plus grande et de frais rejetons toujours remplis d'une vigueur nouvelle?

La vie hellénique n'avait-elle pas pénétré jusque chez les Libyens de la Syrte, chez les Scythes aux bords du lac Méotide, chez les tribus celtiques entre les Alpes et les Pyrénées, de la même façon qu'Alexandre voulait maintenant l'étendre sur l'immense continent asiatique [1]? Est-ce que les mercenaires helléniques, qui pendant si longtemps et en nombre toujours plus grand avaient dissipé leurs forces par le monde, et même trop souvent contre la Grèce, leur patrie, n'étaient pas eux-mêmes une preuve que la Grèce leur patrie n'avait plus assez d'espace pour la surabondance de forces qu'elle produisait? Est-ce que la puissance de ces Barbares, que les Grecs croyaient nés seulement pour la servitude, ne s'était pas soutenue, depuis un siècle, presque uniquement par les forces vives que leur vendait la Grèce?

Certainement, Aristote avait raison d'exiger que l'on continuât à bâtir sur les conditions données; mais il n'enfonçait pas la sonde de sa pensée assez profondément lorsqu'il prenait ces données telles qu'elles étaient alors, avec leurs côtés faibles et plus que faibles, avec leurs formes devenues intenables [2]. Le monde hellénique, comme le monde asiatique, avait été brisé par le choc puissant de la conquête macédonienne; par elle s'accomplissait la critique historique d'institutions complètement pourries, vides d'idées et mensongères; mais ce n'était là qu'un des côtés de la grande révolution qu'Alexandre apportait dans le monde. Les souvenirs et la civilisation de l'Égypte comptaient par milliers d'années. Quelle abondance de perfectionnements dans les arts, d'observations astronomiques, de vieilles littératures, n'offrait pas le monde syro-babylonien! Et dans la vraie doctrine des Parsis de l'Iran et de la Bactriane, dans la religion et la philosophie de la région merveilleuse de l'Inde, ne s'ouvrait-il pas tout un monde de

[1]) κατασπείρας τὴν Ἀσίαν Ἑλληνικοῖς τέλεσιν (probablement πόλεσιν, et non pas γένεσιν ou ἔθεσιν) — οὐ γὰρ ληστρικῶς τὴν Ἀσίαν καταδραμὼν οὐδὲ ὥσπερ ἅρπαγμα καὶ λάφυρον εὐτυχίας ἀνελπίστου σπαράξαι καὶ ἀνασύρασθαι διανοηθεὶς, etc. ([Plut.], *De fort. Alex.*, I, 5, 8).

[2]) Que l'on consulte la critique si judicieuse d'Ératosthène (ap. Strab., I, p. 66) à propos de l'avis donné par Aristote à Alexandre : τοῖς μὲν Ἕλλησιν ὡς φίλοις χρῆσθαι, τοῖς δὲ βαρβάροις ὡς πολεμίοις. Ératosthène remarque : βελτίον εἶναι ἀρετῇ καὶ κακίᾳ διαιρεῖν ταῦτα, et ajoute que c'est ainsi qu'agit Alexandre.

créations qu'on ne soupçonnait pas et devant lesquelles la civilisation hellénique, encore si fière et si satisfaite d'elle-même, pouvait bien éprouver quelque étonnement? En réalité, ces Asiatiques n'étaient pas des Barbares comme les Illyriens, les Triballes et les Gètes; ils n'étaient ni sauvages, ni demi-sauvages, ainsi que le « chauvinisme » hellénique se représentait volontiers tout ce qui ne parlait pas grec; avec eux, les conquérants n'avaient pas seulement à donner, mais aussi à recevoir ; ils avaient à apprendre et à rapprendre.

Et c'était là, pourrait-on conclure, que commençait la seconde partie de la tâche qu'Alexandre s'était imposée, le travail pacifique, qui, plus difficile que les victoires des armes, devait les justifier en en consolidant les résultats et leur assurer l'avenir.

L'état dans lequel Alexandre avait trouvé son empire, à son retour de l'Inde, devait lui montrer quels défauts s'attachaient à son œuvre trop précipitée, telle qu'elle était encore. La sévérité de ses châtiments pouvait bien écarter les dangers immédiats, garantir par la crainte contre de nouveaux crimes, montrer aux opprimés comme aux oppresseurs qu'un œil perspicace aidé d'une main vigoureuse veillait sur eux; mais le plus difficile était d'habituer chacun à une vie tranquille, à la modération, à l'allure de tous les jours, après dix années pareilles, pleines de changements, d'immenses bouleversements, après toutes les surexcitations des passions, des prétentions, des jouissances chez les vainqueurs, de la crainte et de l'exaspération chez les vaincus.

Une telle manière de procéder n'était pas, en tout cas, dans le caractère d'Alexandre, et peut-être n'était-elle pas non plus dans la nature des choses avec lesquelles il avait aussi à compter. Le point culminant de sa vie était désormais passé; le soleil déclinait pour lui, et l'ombre allait grandissant.

Qu'il nous soit permis de mettre ici en lumière les principaux éléments dont se compose le flot grossissant de difficultés qui entrait alors en jeu. A mesure qu'allaient se constituer, sous l'effort des actes antérieurs et des principes qu'ils portaient en eux, des États définis, on voyait apparaître des conséquences, des contradictions, des impossibilités, dans

lesquelles se révélait « l'autre face » des choses, celle du fait accompli, et tout cela ne faisait qu'imprimer une impulsion plus énergique au mouvement commencé.

Nous avons montré quels furent les résultats politiques de la mesure publiée par Nicanor aux fêtes olympiques. Mais les bannis qui rentraient dans leur patrie avaient possédé des maisons, des champs, qui, après la confiscation, avaient été vendus et revendus. Dans chaque ville hellénique, leur retour était suivi de scandales et de procès de toutes sortes. A Mitylène, on eut recours à un traité entre les exilés rentrants et ceux qui étaient restés, et, d'après ce traité, une commission générale devait régler les rapports de possession [1]. A Érésos, on laissa « d'après l'ordre d'Alexandre » les tribunaux rendre justice aux bannis contre les tyrans qui les avaient chassés, contre leurs descendants et leurs adhérents [2]. A Calymna, la décision fut remise entre les mains de cinq citoyens d'Iasos [3]. Ce sont là les renseignements qui se sont conservés par hasard, mais il était dans la nature des choses que cette même question excitât des troubles pareils dans presque toutes les villes helléniques.

Un renseignement fortuit, de nature analogue, nous apprend qu'Alexandre avait attribué un lot de terre aux soldats qui avaient fixé leur résidence au pied du Sipyle, à Magnésie-la-Vieille ; mais il n'est plus possible de connaître à quelle époque, ni en quelles circonstances, ni avec quel droit, pas plus qu'on ne peut dire si ces soldats étaient des Macédoniens, des mercenaires ou quelque chose d'autre [4]. Ce ne fut certainement pas là un cas isolé ; par les monnaies, on voit que des Macédoniens s'établirent à Dociméion et à Blaundos, et des Thraces à Apollonie. Les portions de terres qui furent attribuées à ces colons étaient-elles prises sur les possessions de la ville, ou

[1]) C. I. Græc., II, nº 2166.

[2]) D'après la grande inscription trouvée par Conze et commentée par Sauppe (*Comm. de duabus inscr. Lesb.*). Le passage est conçu comme il suit : αἱ μὲν κατὰ τῶν φυγάδων κρίσεις αἱ κριθεῖσαι ὑπὸ Ἀλεξάνδρου κύριοι ἔστωσαν καὶ ὧν κατέγνω φύγην, φευγέτωσαν μὲν, ἀγώγιμοι δὲ μὴ ἔστωσαν.

[3]) C. I. Græc., II, nº 2671.

[4]) C. I. Græc., nº 3137 : c'est une inscription d'une importance capitale pour toute la question de colonisation.

faisaient-elles partie du domaine royal[1]? La même question se présente pour les villes qu'Alexandre fonda et qui étaient au nombre de « plus de soixante-dix ». Puis, quelle constitution, quel droit réglait la situation de ces colons, par rapport aux anciens habitants ou aux indigènes qui furent invités à s'établir avec eux dans la ville ? En quoi consistait ou de quoi fut formé le domaine royal? A quel titre Alexandre disposait-il des villes de Chios, de Gergithos, d'Elæa et de Mylasa, lorsqu'il offrit à Phocion de s'en choisir une[2]?

Nous ne savons pas jusqu'à quel point Alexandre modifia ou maintint l'ancien système d'administration, le cadastre perse des impôts, le système traditionnel des taxes. Arrien déclare que le roi, à son retour en Perse, punit avec tant de sévérité, afin d'effrayer ceux qu'il avait laissés « comme satrapes, hyparques et nomarques[3] ». Étaient-ce là les degrés de la hiérarchie administrative? se répétaient-ils dans toutes les satrapies, ou bien y avait-il, comme l'Égypte semble en fournir un exemple, des systèmes d'administration différents pour les différents territoires de ce vaste empire, un autre peut-être pour les pays syriens, un autre pour ceux de l'Iran, pour ceux de la Bactriane? Était-ce seulement dans les satrapies de l'Asie-Mineure et dans les pays de langue syriaque que la caisse et la perception du tribut étaient confiées à des fonctionnaires spéciaux? Il n'est pas davantage possible de reconnaître comment étaient fixés les rapports de ces fonctionnaires avec les commandants militaires dans la satrapie, comment était limitée la compétence des différentes charges, comment on avait réglé leurs appointements aux uns et aux autres. Mais nous apprenons, à propos d'autre chose, que Cléomène de Naucratis, qui

[1]) En ce qui concerne le Domaine, βασιλικὴ χώρα et les βασιλικοὶ λαοί qui l'habitent, nous devons les premiers renseignements à l'inscription trouvée à Hissarlik par H. SCHLIEMANN (*Trojanische Alterthümer,* p. 203).

[2]) PLUT., *Phocion*, 18.

[3]) ὅσοι σατράπαι ἢ ὕπαρχοι ἢ νομάρχαι ἀπολείποιντο (ARRIAN., VI, 27, 4). L'explication du titre de *nomarque* se trouverait peut-être dans le passage où Hérodote (V, 102), parlant de l'attaque des Ioniens sur Sardes, nous montre courant au secours de la place οἱ Πέρσαι οἱ ἐντὸς Ἅλυος ποταμοῦ νομοὺς ἔχοντες, car l'absence d'article ne permet guère d'entendre par νομούς des *satrapies*, que du reste Hérodote a l'habitude d'appeler par leur nom technique.

administrait l'Arabie égyptienne, put augmenter les droits d'exportation du blé et acheter tous les blés de sa province, pour tirer profit de la cherté qui se faisait sentir à Athènes ; qu'il imposa les crocodiles sacrés, etc. On rapporte qu'Antimène le Rhodien, qui avait obtenu à Babylone un emploi qu'on ne peut clairement déterminer[1], renouvelant un usage tombé en désuétude, établit un impôt de dix pour cent sur tous les objets importés à Babylone ; qu'il avait établi, au sujet des esclaves, une assurance qui, moyennant une contribution de dix drachmes par tête, garantissait aux maîtres le remboursement de la valeur de tout esclave qui s'enfuyait. Mais nous n'avons guère plus d'un ou deux détails de cette nature ; nous ne savons pas davantage sur quel pied se trouvaient, au point de vue administratif, les villes par rapport aux tribus (ἔθνη), aussi bien que les dynastes, États sacerdotaux (Éphèse, Comana, etc.)[2], et princes dépendants.

Un des ferments les plus énergiques qui travaillaient ce monde en voie de formation dut être la masse immense de métaux précieux que la conquête de l'Asie mit aux mains d'Alexandre. Avant la guerre du Péloponnèse, Athènes était devenue la grande puissance financière, parce qu'elle avait dans son Trésor de l'acropole 9,000 talents d'argent monnayé, en dehors des ustensiles d'argent et d'or ; et c'est avant tout à cause de ce trésor qu'elle avait vu s'affermir sa prépondérance politique sur les États de la ligue du Péloponnèse, qui persistaient encore à se contenter des échanges en nature[3]. Il s'agissait maintenant de sommes bien autrement importantes. En dehors du butin qu'Alexandre recueillit dans le camp des Perses à Issos, à Damas, à Arbèles, etc., on rapporte qu'il trouva 50,000 talents à Suse[4], autant à Persépolis,

1) ἡμιόδιος Ἀλεξάνδρου γενόμενος περὶ Βαβυλῶνος ([Aristot.], *Œconom.*, II, 35) : à supposer toutefois que le mot désigne ici une fonction et ne soit pas une leçon corrompue, sous laquelle se cache tout autre chose.

2) Plutarque (*Alex.*, 42) mentionne des instructions données par Alexandre au « Mégabyze » du temple d'Artémis à Éphèse.

3) τὰ δὲ πολλὰ τοῦ πολέμου γνώμῃ καὶ χρημάτων περιουσίᾳ κρατεῖσθαι (Thucyd., II, 13, 2). — αὐτουργοί τε γάρ εἰσιν οἱ Πελοποννήσιοι καὶ οὔτε ἰδίᾳ οὔτε ἐν κοινῷ χρήματά ἐστιν αὐτοῖς (Thucyd., I, 141, 3).

4) Diodore (XVII, 66) évalue autrement la somme. Il compte « plus de

6,000 à Pasargade, et d'autres sommes encore à Ecbatane; on prétend qu'il déposa dans cette dernière ville 180,000 talents. On ne dit pas ce qu'il recueillit par surcroît en ustensiles d'or et d'argent[1], en pourpre, en pierres précieuses, en joyaux, etc., ni ce qu'il y ajouta dans les satrapies et dans l'Inde.

Sans doute, il n'est pas question de fonder sur ces chiffres une évaluation statistique des masses d'or et d'argent qui, par la conquête d'Alexandre et dans le cours de dix années, furent remises en circulation. Mais, quand la nouvelle puissance royale qui régnait maintenant sur l'Asie donna la volée à ces richesses jusque-là ensevelies, lorsqu'elle les laissa déborder de son sein, comme le cœur projette le sang, il est facile de comprendre que le travail et le commerce les répandirent, par une circulation de plus en plus rapide, à travers les membres longtemps ligaturés et flétris de l'empire; on voit comment, par ce moyen, la vie économique des peuples, dont la domination perse avait sucé les forces comme un vampire, dut se relever et prospérer. Il est vrai qu'à ces avantages étaient inévitablement liés une élévation des prix[2], un déplacement de l'ancien centre de gravité du négoce international, l'abaissement du bilan commercial pour les places dont il s'éloignait[3], circonstance qui expliquerait peut-être bien des phénomènes

40,000 talents d'or et d'argent non monnayé, plus 9,000 talents χρύσου χαρακτῆρα δαρεικὸν ἔχοντα ». Plus loin (XVII, 71), il dit qu'il a été trouvé dans les θησαυροῖς de Persépolis une somme de 120,000 ταλάντων εἰς ἀργυρίου λόγον ἀγομένου τοῦ χρυσίου.

[1]) On trouva, par exemple, à Suse 5,000 talents d'étoffes de pourpre, qui y avaient été amassées depuis 120 ans et qui étaient encore dans toute leur beauté et leur fraîcheur (Plut., *Alex.*, 36).

[2]) C'est le cas de rappeler ici un fait mentionné plus haut (p. 155, 1), à savoir que, d'après le rapport en reddition de comptes fait par Lycurgue, on pouvait acheter à Athènes de l'or avec de l'argent dans la proportion de 1 : 11, 47; tandis qu'au temps de Philippe le rapport était de 1 : 12, 51 et de 1 : 12, 30 au début du règne d'Alexandre.

[3]) Par exemple, pour Athènes, dont le privilège pour l'entrepôt des grains, déjà contesté antérieurement par Byzance (Demosth., *De pace*, § 25) et par Rhodes (Lycurg., *In Leocrat.*, § 18), se trouvait maintenant compromis au profit de Rhodes par les grandes spéculations faites sur les grains en Égypte par Cléomène ([Demosth.,] *In Dionysodor.*, § 7-10). A. Schäfer a conclu avec raison de l'expression Κλεομένους τοῦ ἐν τῇ Αἰγύπτῳ ἄρξαντος, que le discours a été écrit vers 322/1.

survenus au cours des années suivantes dans les pays depuis longtemps helléniques.

Au rapport d'Hérodote, le rendement des tributs dans l'empire perse, pour l'impôt foncier, était de 14,560 talents euboïques. Une indication, qui ne remonte pas, il est vrai, à une source bien sûre, porte à 30,000 talents le rendement des tributs dans la dernière année d'Alexandre, et ajoute qu'il ne se trouvait plus dans le Trésor que 50,000 talents [1]. Ce qu'il y avait de plus écrasant, du temps des Perses, c'était le nombre infini des prestations en nature ; car, rien que pour la cour royale, on les a évaluées à 13,000 talents par an, et chaque satrape, chaque hyparque et dynaste suivait dans sa circonscription l'exemple du Grand-Roi. Certains indices portent à croire qu'Alexandre abolit le système des prestations en nature [2] ; le séjour de la cour royale devait maintenant faire prospérer une ville ou un pays, autant que la présence du Grand-Roi l'épuisait jadis. La pompe dont le roi s'entourait, particulièrement dans les derniers temps, ne pesait plus sur les peuples, mais activait, au contraire, le commerce et accroissait la prospérité. S'il est vrai, comme on le dit, qu'il envoya en Ionie l'ordre d'acheter toute la provision d'étoffes de pourpre qui s'y trouvait, afin de se vêtir, lui et toute sa cour, il est permis de conclure de ce cas particulier à plusieurs autres semblables. Il va de soi que de même les satrapes, les stratèges et autres fonctionnaires n'étaient plus défrayés dans les provinces par voie de prestations en nature, et que leurs émoluments, proportionnés à leur grade, étaient assez élevés pour leur permettre de vivre avec éclat. Quoi qu'on puisse dire de leurs dépenses souvent insensées, du moins, ce qu'ils dépensaient, ils le donnaient à gagner. Par de riches présents, tels

[1]) Justin (XIII, 1) dit qu'à la mort d'Alexandre : *erant in thesauris quinquaginta millia talentum, et in annuo vectigali tributo tricena millia*

[2]) L'auteur des *Économiques* attribuées à Aristote dit (II, 39) que le Rhodien Antimène avait enjoint aux satrapes sur le domaine desquels passaient des troupes de τοὺς θησαυροὺς τοὺς παρὰ τὰς ὁδοὺς ἀναπληροῦν κατὰ τὸν νόμον τὸν τῆς χώρας, et qu'il prenait ensuite dans ces magasins pour vendre aux troupes ce dont elles avaient besoin. C'est à peu près au même système que reviennent les prestations volontaires obtenues par contrainte qu'imagina Philoxénos (*ibid.*, II, 32).

que celui qu'il fit d'un talent par tête aux vétérans qui s'éloignaient d'Opis pour rentrer dans leur patrie, le roi avait soin de faire en sorte que les troupes, surtout celles qui avaient fini leur service, pussent ainsi vivre à l'aise; et, lorsque le soldat dépensait plus qu'il ne possédait, ce qui arrivait assez souvent, le roi payait ses dettes avec une libéralité inépuisable. On sait assez qu'il avait toujours la main ouverte pour les poètes, les artistes, les philosophes, les virtuoses, pour toute sorte de recherche scientifique; quand on entend dire qu'Alexandre mit la somme de 800 talents à la disposition d'Aristote, pour l'aider dans ses recherches sur l'histoire naturelle, on serait porté à douter de la vérité de cette assertion si l'ensemble de sa vie ne la rendait pas facile à comprendre.

On peut du moins rappeler ici les grandes bâtisses entreprises par Alexandre, celles dont il est fait çà et là mention dans les auteurs; telles sont la restauration du système des canaux babyloniens, le curage des fossés de décharge du lac Copaïs[1], la reconstruction des temples tombés en ruine dans l'Hellade, ouvrage auquel il consacra, dit-on, 10,000 talents[2], la construction de la levée près de Clazomène et le percement de l'isthme depuis cette ville jusqu'à Téos, ainsi que bien d'autres travaux[3].

En voilà assez pour faire remarquer quelle importance eurent les succès d'Alexandre au point de vue économique[4]. Peut-être, sous ce rapport, n'a-t-on jamais vu depuis l'influence d'un homme produire une transformation si soudaine, si profonde et sur une étendue aussi immense. Cette transformation ne fut pas le résultat d'un concours de circons-

1) O. Müller, *Orchomenos*, p. 57.

2) [Plut.,] *De fort. Alex.*, II, 13.

3) C'est à dessein qu'il n'est pas parlé ici du système monétaire d'Alexandre, de l'unité d'étalon qu'il introduisit dans son empire, de la quantité extrêmement remarquable de types de monnaies, etc. L'excellent recueil de L. Müller (*Numismatique d'Alexandre le Grand*, 1855) a ouvert des points de vue qui, sans être partout à l'abri de la critique, ont leur importance au point de vue des études historiques.

4) οὐ γὰρ λῃστρικῶς τὴν Ἀσίαν καταδραμὼν οὐδὲ ὥσπερ ἅρπαγμα καὶ λάφυρον εὐτυχίας ἀνελπίστου σπαράξαι, καὶ ἀνασύρασθαι διανοηθείς... ἀλλ' ἑνὸς ὑπήκοα λόγου τὰ ἐπὶ γῆς καὶ μιᾶς πολιτείας, ἕνα δῆμον ἀνθρώπους ἅπαντας ἀποφῆναι βουλόμενος, οὕτως, etc. ([Plut.,] *De fort. Alex.*, I, 8).

tances fortuites, mais, autant qu'on peut en juger, elle fut voulue et poursuivie avec pleine conscience du but. Lorsqu'une fois les populations de l'Asie furent réveillées de leur torpeur, lorsque l'Occident eut appris à connaître et à réclamer comme un besoin les jouissances de l'Orient, et l'Orient les arts de l'Occident ; lorsque les Occidentaux restés dans l'Inde ou dans la Bactriane, et les Asiatiques de toutes les satrapies réunis à la cour ne firent que désirer avec plus d'ardeur, au milieu de tous les objets qui leur étaient étrangers, ceux qui leur étaient familiers dans leur pays ; lorsque le mélange des usages et des besoins les plus divers, poussé jusqu'au faste le plus luxueux à la cour du roi, fut devenu une mode qui domina plus ou moins dans les palais des satrapes, dans les maisons des grands, dans toutes les classes de la société, alors le besoin de grandes et actives transactions commerciales se fit immédiatement sentir, et il fallut avant tout ouvrir à ce commerce les voies les plus sûres et les plus commodes, lui donner de la suite et de la régularité en échelonnant sur le parcours une série de centres importants. Dès le commencement de ses fondations et de ses colonisations, Alexandre associa toujours cette préoccupation aux considérations d'ordre militaire, et la plupart de ses villes sont restées jusqu'à nos jours les centres de commerce les plus importants de l'Asie, avec cette différence qu'aujourd'hui les caravanes sont exposées aux surprises des pillards et à l'oppression arbitraire du pouvoir, tandis que, dans l'empire d'Alexandre, les routes étaient sûres, les rôdeurs des montagnes et des déserts étaient tenus en respect par la crainte ou forcés à se fixer aussi dans une résidence, les fonctionnaires royaux étaient obligés et disposés à faciliter et à assurer les relations commerciales. La marine marchande sur la Méditerranée s'accrut aussi d'une manière extraordinaire, et, dès ce moment, Alexandrie d'Égypte commença à devenir centre du commerce pour les pays méditerranéens, commerce qui, d'après les plans du roi, devait bientôt être assuré contre le brigandage des pirates étrusques et illyriens. Ce qui agissait avec une efficacité particulière, c'était le zèle infatigable que mettait le roi à ouvrir de nouvelles communications par voie de mer.

Il était déjà parvenu à trouver la route par mer entre l'Indus et l'Euphrate et le Tigre ; la fondation de villes helléniques avec des ports à l'embouchure de ces fleuves donna au commerce des points d'appui suffisants. Nous parlerons plus loin de ce qu'Alexandre fit pour activer ce mouvement, pour créer des relations commerciales immédiates entre l'intérieur de la Syrie et l'embouchure des rivières, de la même manière qu'il l'avait fait entre les bouches de l'Indus et le bassin supérieur du fleuve ; comment il projetait la découverte d'une route maritime continuant la première, partant du golfe Persique, tournant la presqu'île Arabique et arrivant dans la mer Rouge jusque dans le voisinage d'Alexandrie ; comment il avait l'intention d'ouvrir une route militaire et commerciale allant d'Alexandrie d'Égypte vers l'Occident, le long de la côte méridionale de la Méditerranée ; enfin, comment il donna l'ordre de construire des vaisseaux dans les forêts de l'Hyrcanie, dans l'espoir de trouver une communication de la mer Caspienne avec l'Océan du nord, et plus loin avec l'Océan indien.

Il y a encore un autre point de vue qui mérite d'être noté ici, c'est le commencement de la fusion des nationalités. Alexandre en faisait à la fois le moyen et le but de son œuvre de colonisation. Dans l'espace de dix années, tout un monde avait été découvert et conquis ; les barrières qui séparaient l'Orient de l'Occident étaient tombées, et les routes qui devaient mettre dorénavant en communication les contrées du levant et du couchant étaient ouvertes. « Comme dans une coupe d'amour, dit un écrivain ancien, étaient mêlés les éléments de toute nationalité ; les peuples buvaient en commun à cette coupe et oubliaient leur vieille inimitié et leur propre impuissance[1] ».

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner quels furent les résultats de ce mélange des races ; elles sont l'objet de l'histoire des siècles suivants : mais on reconnaît déjà dans leur début les tendances qui se développèrent ensuite dans les arts, les sciences, la religion, dans toutes les branches du savoir et du

[1]) ὥσπερ ἐν κρατῆρι φιλότητος μίξας τοὺς βίους καὶ τὰ ἤθη... πατρίδα μὲν τὴν οἰκουμένην ἡγεῖσθαι προσέταξεν πάντας, etc... ([Plut.,] *De fort. Alex.*, I, 6).

vouloir humains. Ce développement se fit souvent d'une manière assez brutale, et produisit souvent des dégénérescences dans lesquelles le regard de l'histoire, qui embrasse l'ensemble des siècles, peut seul découvrir la poussée latente et puissante du progrès. Pour l'art hellénique, il ne gagna rien à exagérer la grandeur calme des proportions harmoniques pour s'accommoder au goût asiatique, à l'étalage fastueux de masses colossales, à vouloir surpasser l'idéalisme de ses œuvres spontanées par le luxe des matériaux précieux et le plaisir réaliste des yeux. La sombre magnificence des temples égyptiens, les fantastiques constructions du château et des salles de Persépolis, les ruines gigantesques de Babylone, les édifices hindous avec leurs idoles en forme de serpent et leurs éléphants accroupis sous les colonnes, tout cela, mêlé avec les traditions de l'art national, ouvrait sans doute un riche trésor d'idées et de conceptions nouvelles aux artistes helléniques. Mais déjà les imaginations se lançaient dans le monstrueux; qu'on songe à ce plan gigantesque de Dinocrate, qui consistait à tailler le mont Athos en statue d'Alexandre, dont une main devait porter une ville de dix mille habitants, tandis que l'autre déverserait en puissantes cascades un torrent dans la mer. Il faut dire pourtant que l'art ainsi excité et agrandi s'éleva ensuite, dans les portraits gravés sur les monnaies et dans ceux des penseurs et des poètes exécutés par la statuaire, jusqu'au plus haut degré de vie et de vérité individuelle, et dans les grandes compositions sculpturales, par exemple, dans celles de Pergame, jusqu'à l'expression la plus hardie de la passion la plus mouvementée aussi bien que de la pensée planant sur un large horizon. Mais bientôt survint une décadence rapide, à mesure que ce luxe devenait plus vide et que l'art dégénérait en production industrielle, en main-d'œuvre perfectionnée.

L'art poétique aussi essaya de se mêler par quelque côté à cette vie nouvelle; dans ce qu'on a appelé la comédie nouvelle et dans l'élégie, il a déployé une finesse d'observation psychologique, une habileté à peindre les caractères et les situations de la vie quotidienne, de ce qu'on pourrait appeler le détail de la vie d'une société, vie réelle ou vue à travers la

fiction de l'idylle, une habileté, dis-je, qui fait sentir plus vivement que tout le reste à quel point l'on est en dehors du courant qui circulait autrefois, de ce courant des grands intérêts politiques, des grandes pensées et des grandes passions qui donnent du prix à la vie. Ainsi adonnée aux préoccupations individualistes et au réalisme, la poésie hellénique n'a su trouver de nouvelles voies ni dans les combats héroïques qu'elle voyait s'accomplir alors, ni dans les nouveaux et merveilleux horizons que ces combats lui ouvraient, à moins qu'on ne veuille prendre pour une création nouvelle la poésie galliambique, expression du délire des apôtres de la mutilation. Elle n'a pu s'approprier ni la magnificence de couleur des fables perses, ni la solennité surhumaine des psaumes et des prophéties monothéistiques. Quand elle voulut s'élever au-dessus de la vulgarité où elle se complaisait, elle retourna à l'imitation de l'âge classique et laissa à l'Orient le soin de faire passer de génération en génération, en mille récits et en mille chants, le souvenir du héros international Iskander.

Parmi les arts de la parole chez les Hellènes, le plus récent, celui qui florissait encore jeune et vivant parmi les contemporains, pouvait seul essayer de créer de nouvelles formes, et l'éloquence qu'on a nommé « asiatique », brillante et surchargée d'ornements, est une production caractéristique de cette époque.

La transformation qui commençait à s'accomplir dans les sciences n'en porta que plus de fruits. Aristote avait suscité cet empirisme grandiose dont la science avait besoin pour s'emparer de cet immense amas d'éléments nouveaux que les campagnes d'Alexandre avaient ajouté à chaque branche des connaissances humaines. Le roi, élève lui-même d'Aristote, au courant de tout ce qu'avaient produit jusque-là les études des médecins, des philosophes et des rhéteurs helléniques, leur portait toujours le plus vif intérêt: des savants de toute espèce l'accompagnaient dans ses campagnes ; ils observaient, cherchaient, collectionnaient ; ils mesuraient les nouveaux pays et les grandes routes qui les parcouraient. Une nouvelle époque commença aussi pour les études historiques : on pouvait maintenant faire des recherches sur place ; on pouvait

comparer les légendes des peuples avec leurs monuments, leur destinée avec leurs mœurs, et, malgré les innombrables erreurs et les fables de toute sorte que les soi-disant historiens d'Alexandre ont répandues, c'est cependant à cette époque que nous devons les matériaux et ensuite la méthode pour les grandes recherches historiques et géographiques. Sous bien des rapports, la science hellénique avait à apprendre directement des Orientaux, et la grande collection d'observations astronomiques à Babylone, l'art médical qui paraît avoir été très développé dans l'Inde, les connaissances particulières en anatomie et en mécanique que possédaient les prêtres d'Égypte, acquirent entre les mains des chercheurs et des penseurs helléniques une importance nouvelle. Le développement particulier de l'esprit grec avait fait de la philosophie comme la substance de toutes les sciences : maintenant les diverses branches du savoir s'émancipaient; les sciences exactes commençaient à se développer en s'appuyant sur des expériences à elles, tandis que la philosophie, ne parvenant pas à se mettre d'accord sur les rapports de la pensée avec la réalité, donnait, faute de précision suffisante, tantôt les phénomènes pour les pensées, et tantôt la connaissance pour les phénomènes.

Il est dans la nature des choses que les révolutions de la vie des peuples, sous le rapport moral, social et religieux, marchent plus lentement et, sauf quelques éruptions particulières, d'une manière imperceptible. Sous le gouvernement d'Alexandre, bien des nouveautés avaient été introduites dans la vie, mais, naturellement, elle l'avaient été avec trop de promptitude, sans préparation et souvent par la violence; aussi vit-on se produire, à la mort du roi, une réaction qui, pendant les trente années de lutte entre les Diadoques, se rallia tantôt à un parti, tantôt à un autre. Cependant, le résultat final fut que le nouveau passa en habitude, et que, modifié d'après les divers tempéraments nationaux, il prit des formes telles que la vie des peuples put s'y accommoder et se développer désormais sous l'action d'un même principe commun à tous. La disparition successive des préjugés nationaux, l'assimilation mutuelle au point de vue des besoins,

des mœurs et des opinions, l'attraction et le contact immédiat de nationalités jadis ennemies, tout cela donna naissance à une vie tout à fait nouvelle, à une vie vraiment sociale. De même que de nos jours certaines manières de voir, certains préjugés, certaines convenances dont les modes forment comme le dernier échelon, attestent l'unité du monde civilisé, de même, à cette époque hellénistique, et, on doit le présumer, sous des formes analogues, s'est élaborée une civilisation cosmopolite qui imposait sur les bords du Nil et sur ceux de l'Iaxarte les mêmes formes conventionnelles comme constituant le ton de la bonne société, des gens cultivés. Le langage et les mœurs attiques furent la règle des cours d'Alexandrie et de Babylone, de Bactres et de Pergame; et, lorsque l'hellénisme perdit son indépendance politique en face de l'État romain, il commença à gagner à Rome l'empire de la mode et de la civilisation. C'est à bon droit qu'on peut nommer l'hellénisme la première unité du monde. Tandis que l'empire des Achéménides n'était qu'un agrégat de pays dont les populations n'avaient de commun entre elles que la même servitude, il resta dans les contrées assimilées par l'hellénisme, lors même qu'elles se furent séparées en divers royaumes, l'unité supérieure de la civilisation, du goût, de la mode, de quelque nom qu'on appelle ce niveau perpétuellement changeant des opinions et des certitudes conventionnelles.

Les changements politiques auront toujours sur l'état moral des peuples une influence proportionnée à la part directe que prennent aux fonctions de l'État soit un petit nombre, soit un grand nombre, soit la totalité des citoyens. Cette espèce de lymphatisme historique qui avait fait supporter jusque-là aux peuples de l'Asie les formes politiques les plus abrutissantes, le despotisme et le gouvernement sacerdotal, les laissa d'abord en grande partie indifférents et passifs en face de l'immense changement qui était venu les surprendre; si Alexandre se conforma souvent à leurs convictions, sa conduite nous montre de quelle manière seulement il était possible de les relever peu à peu au-dessus d'eux-mêmes. Naturellement, le résultat de ces efforts fut très différent suivant le caractère des divers peuples, et, tandis qu'il fallut commencer par

apprendre aux Uxiens et aux Mardes à labourer la terre, « aux Hyrcaniens à vivre conjugalement, aux Sogdianiens à nourrir leurs vieux pères au lieu de les tuer », l'Égyptien, au contraire, avait déjà commencé à oublier son mépris pour les étrangers sans castes, et le Phénicien ses horribles sacrifices à Moloch. Cependant, la suite des temps pouvait seule établir peu à peu une manière nouvelle et uniforme d'être, de penser et d'agir, d'autant plus que, pour la plupart des anciennes populations asiatiques, les fondements de leur morale, de leurs relations personnelles et du droit légal étaient contenus dans la religion, qui leur communiquait la certitude et la force, tandis que, chez les Hellènes de cette époque, ils semblent ne reposer que sur la loi positive ou dans la connaissance développée des principes de la morale. Éclairer les peuples de l'Asie, les délivrer des entraves de la superstition et d'une piété servile, réveiller en eux la volonté et la force d'une intelligence indépendante, les amener à en accepter toutes les conséquences, salutaires aussi bien que dangereuses, en un mot, les émanciper pour la vie historique, tel fut le travail que l'hellénisme tenta d'accomplir en Asie et qu'il accomplit au moins en partie, bien qu'il n'y soit parvenu qu'assez tard.

La transformation des conditions morales s'est manifestée d'une manière plus prompte et plus décisive dans la population macédonienne et hellénique. Ce que l'on constate chez toutes deux, au temps d'Alexandre, c'est le développement de l'énergie et de la volonté sous toutes ses formes, l'élan démesuré des ambitions et des passions, la vie préoccupée du moment présent et en faisant son but, le réalisme à outrance. Et cependant, que ces deux peuples sont différents sous tous les rapports! Le Macédonien, que nous trouvons encore, trente ans auparavant, avec toute la simplicité champêtre, attaché à la glèbe et satisfait de l'indifférente uniformité de l'existence qu'il mène dans un pays pauvre, ne rêve plus maintenant que gloire, puissance et combats ; il se sent maître d'un monde nouveau, et il est plus fier de le mépriser que de l'avoir conquis ; dans ses continuelles expéditions guerrières, il a contracté cette morgue suffisante, cette raideur froide du soldat, ce dédain du danger et cette indifférence pour sa propre vie

que nous montre assez souvent en caricature l'âge des Diadoques. Si les grandes expériences historiques laissent leur empreinte sur la manière de penser et la physionomie des peuples, les cicatrices de cette guerre de dix années dans les contrées de l'Orient, les rides profondes creusées par des fatigues sans fin, des privations et des excès de toutes sortes, constituent le type des Macédoniens. Bien différente est la race hellénique chez elle. Son temps est passé ; ces Hellènes, jadis si entreprenants, mais que ne relèvent plus maintenant ni l'ardeur pour de nouveaux exploits, ni la conscience d'un pouvoir politique, se contentent de l'éclat de leurs souvenirs; la jactance remplace pour eux la gloire, et, saturés de jouissances, il en recherchent d'autant plus la forme la plus superficielle, le changement : plus l'individu est inconsidéré, volage, «parrhésiastique», plus il est enclin à se soustraire à toute responsabilité et à toute autorité, et plus aussi la race grecque tout entière, sans cohésion et sans discipline, se laisse aller à cette activité superficielle et nerveuse, à cette culture incomplète, tout apprise, qui marque toujours la dernière étape dans la vie des peuples; toute croyance positive, tout ce qui retient l'individu et maintient la société, même le sentiment d'être passé à l'état de rebut, disparaissent ; la civilisation a accompli son œuvre.

On peut bien dire que cette civilisation, si niveleuse et répugnante qu'elle paraisse dans le détail, a brisé le ressort du paganisme et rendu possible un développement plus spiritualiste de la religion. Sous ce rapport, rien n'a été plus efficace que ce singulier phénomène de la fusion des dieux, de la *théocrasie*, à laquelle tous les peuples de l'hellénisme ont collaboré dans les siècles suivants.

S'il est vrai de dire que les divinités, le culte, les mythes du paganisme sont l'expression la plus originale et la plus vive de la diversité ethnographique et historique des peuples, c'est là que se trouvait la plus grande difficulté pour l'œuvre que voulait créer Alexandre. C'est dans sa personne et dans son gouvernement que devait d'abord se manifester l'unité de l'empire : aussi sa politique touchait-elle la fibre sensible lorsqu'il réunissait dans son entourage immédiat aussi bien le pénitent

hindou Calanos et le mage perse Osthanès[1] que le devin lycien Aristandros ; lorsqu'il s'adressait, sur le même ton que leurs fidèles, aux divinités des Égyptiens, des Perses et des Babyloniens, au Baal de Tarse et au Jéhovah des Juifs, et que, accomplissant toutes les cérémonies et les prescriptions de leur culte, il laissait de côté la signification et le contenu de ces symboles comme une question ouverte ; et peut-être rencontrait-il déjà çà et là des opinions et des doctrines secrètes, élaborées par la sagesse sacerdotale, qui, grâce à une interprétation panthéistique, déiste ou nihiliste de la foi populaire, se rapprochaient de ce que la philosophie offrait aux Hellènes cultivés[2]. L'exemple du roi dut agir assez rapidement et dans un cercle de jour en jour plus étendu ; on commençait, avec plus de hardiesse que n'en avaient montré jusque-là les Hellènes, à faire des dieux étrangers des divinités nationales, à reconnaître les dieux de la Grèce dans ceux des autres pays, à comparer les cycles légendaires et les théogonies des divers peuples et à les faire concorder ; on commençait à se persuader que tous les peuples, sous une forme plus ou moins heureuse, honoraient dans leurs dieux la même divinité et cherchaient à exprimer le même pressentiment, plus ou moins profondément entré dans les âmes, du surnaturel, de l'absolu, du but final ou de la raison dernière des choses, et que les différences de noms, d'attributs, de rôles divins n'étaient que des choses superficielles et accidentelles qu'il fallait rectifier et approfondir pour en saisir le sens.

Il devint ainsi manifeste que le temps des religions nationales, c'est-à-dire des religions païennes, était passé, que l'humanité qui s'unifiait enfin avait besoin d'une religion une et universelle et qu'elle en était capable ; la théocrasie elle-même

[1]) *Non levem et Alexandri Magni temporibus auctoritatem addidit professioni secundus Osthanes comitatu ejus exornatus planeque, quod nemo dubitet, orbem terrarum peragravit*, etc. (Plin., *Hist. Nat*, XXX, 2 [§ 11 Detlefsen]).

[2]) A ce qui a été dit plus haut (p. 323) au sujet de l'Ammonion, on peut ajouter la remarque que fait Plutarque (*Alex.*, 27) : λέγεται δὲ καὶ Ψάμμωνος ἐν Αἰγύπτῳ φιλοσόφου διακούσας ἀποδέξασθαι μάλιστα τῶν λεχθέντων ὅτι πάντες οἱ ἄνθρωποι βασιλεύονται ὑπὸ θεοῦ· τὸ γὰρ ἄρχον ἐν ἑκάστῳ καὶ κρατοῦν θεῖόν ἐστιν κ.τ.λ.

n'était autre chose qu'une tentative pour produire l'unité par la fusion des différents systèmes religieux. Seulement, l'unité ne pouvait jamais s'effectuer par cette voie. Ce fut le travail des siècles hellénistiques que de produire les éléments d'une unité plus haute et plus réelle, de développer le sentiment du fini et de l'impuissance, le besoin de la pénitence et de la consolation, l'énergie de la plus profonde humilité, la force qui élève l'homme jusqu'à la liberté en Dieu et à la qualité d'enfant de Dieu. Ce sont là des siècles où le monde et les cœurs se sentent privés de Dieu, éperdus et plongés dans la plus profonde désespérance, et où se fait entendre avec une force croissante le cri qui appelle le Rédempteur.

L'anthropomorphisme de la religion hellénique s'est parachevé dans Alexandre : un homme est devenu dieu ; l'empire de ce monde lui appartient, à ce dieu ; en lui l'homme est élevé jusqu'à la plus grande hauteur que le fini puisse atteindre, et par lui l'humanité est abaissée jusqu'à se prosterner devant l'un de ceux qui sont nés mortels.

---

## CHAPITRE TROISIÈME

Marche d'Alexandre vers la Médie. — Mort d'Héphestion. — Combat contre les Cosséens. — Retour à Babylone. — Ambassades. — Envois dans la mer du Sud. — Préparatifs, nouveaux plans. — Maladie d'Alexandre. — Sa mort.

Un grand capitaine des temps modernes écrit, comme conclusion de sept années de guerre, que tant de campagnes avaient fait de lui un vieillard, alors qu'il les avait commencées en pleine virilité, au commencement de sa quarantième année [1]. Pendant douze ans, Alexandre avait été sans relâche en campagne; il avait reçu de graves blessures, dont plus d'une avait mis sa vie en danger; il avait supporté des fatigues sans fin, les inquiétudes et les surexcitations d'immenses entreprises pleines de périls, la commotion des événements qui se passèrent sur les bords de l'Hyphase, cette marche terrible à travers le désert de la Gédrosie, l'insurrection des vétérans à Opis; il avait porté à Clitos le coup mortel et fait exécuter Philotas et Parménion. Les auteurs ne disent pas si son esprit et son corps avaient encore la même souplesse, la même fraîcheur qu'aux jours de la campagne sur le Danube et sur les rives du Granique, ou bien s'il ne commençait pas à devenir « nerveux », et à se sentir vieillir de bonne heure. Un prochain avenir lui réservait de nouvelles et douloureuses émotions.

Peu de temps après le départ des vétérans, il quitta lui-même Opis avec le reste des troupes pour se rendre à Ecbatane.

[1]) « Tant de campagnes laborieuses, qui avaient usé mon tempérament, « et mon âge avancé, qui commençait à me faire ressentir les infirmités qui « en sont la suite nécessaire, me faisaient entrevoir comme prochaine la fin « de ma carrière » (*Œuvres de Frédéric le Grand*, VI, p. 2).

Pendant le séjour du roi dans l'Inde, la Médie, plus que tous les autres pays, avait souffert de la licence effrénée et de l'arrogance des fonctionnaires et des commandants macédoniens; la population était toujours restée fidèle, malgré de nombreuses excitations à la défection; Baryaxès, qui avait en vain levé l'étendard de la révolte, avait été livré à la justice du roi par le satrape Atropatès. Il restait cependant bien des choses à examiner, à régulariser, à concilier; le pillage du Trésor, en particulier, et la fuite d'Harpale pouvaient rendre nécessaires des règlements plus précis. La grande route qui traversait les montagnes de la Médie était également loin d'être aussi sûre qu'il le fallait pour le commerce actif entre les satrapies de Syrie et le haut pays. Parmi la série de peuples montagnards qui s'étendait depuis l'Arménie jusqu'à la côte de Carmanie se trouvaient les Cosséens, dont l'insolence n'avait pas encore été châtiée. Cette tribu avide de pillage habitait les montagnes de Zagros, et tout transport qui s'engageait sur la route des défilés médiques sans être très bien protégé était exposé à ses attaques. Tels durent être les motifs qui engagèrent le roi à différer jusqu'au printemps suivant son retour à Babylone et le commencement des nouvelles entreprises dans le Sud et dans l'Ouest, dont les préparatifs étaient en pleine voie d'exécution.

On pouvait être à la fin d'août 324 lorsque le roi quitta Opis, se dirigeant vers Ecbatane par la route ordinaire de la Médie [1]; les troupes le suivaient en plusieurs détachements par les districts nord de la Sittacène. Alexandre passa par le bourg de Carræ et de là atteignit en quatre jours Sambata, où il demeura sept jours, jusqu'à ce que les différentes colonnes l'eussent rejoint. Après trois jours de marche, on atteignit la ville de Célonæ (Holvan), située à quelques milles seulement

[1]) Isidor. Charac., p. 248, éd. Müller (*Geogr. Minor.*). Masson (*Journ. of the Asiat. Soc.*, XII [1850], p. 97) a suivi avec plus d'exactitude cet itinéraire, et Mordtmann (in *Ber. der Münchener Akad.*, 1876, IV, p. 360 sqq.) en a fait le commentaire. Diodore (XVII, 110), qui donne des détails sur cette route (c'est ici que tombe dans Arrien la lacune avant VII, 13), laisse absolument de côté la marche de Suse à Opis, et raconte les choses comme si Alexandre avait pris directement de Suse la route de Médie.

des défilés du Zagros, et habitée par des Hellènes qui, transportés là au temps des guerres médiques, conservaient encore le langage et les mœurs helléniques, bien que ce ne fût pas dans toute leur pureté. En quittant cette ville, Alexandre s'avança dans le voisinage des défilés de Bagistane[1] et visita, dans la plaine qui s'étend en avant des montagnes, les jardins célèbres connus sous le nom de « Jardins de Sémiramis ». Puis il continua sa marche et arriva dans les champs de Nysa[2], où paissaient en troupeaux immenses les coursiers des rois; il y trouva encore cinquante à soixante mille chevaux. L'armée s'arrêta pendant un mois dans cet endroit. Atropatès, satrape de Médie, y vint saluer le roi aux confins de sa satrapie; on raconte qu'il amena dans le camp cent femmes à cheval, armées de haches de combat et de petits boucliers, disant que c'étaient là des Amazones; ce récit a donné lieu aux amplifications les plus bizarres[3].

[1]) Aujourd'hui encore, l'entrée occidentale, si riche en sculptures et en inscriptions, des défilés de Bisitoun (ou, suivant l'orthographe que Mordtmann tient pour plus exacte, Béhistoun) s'appelle *Tauk-i-Bostan*, les « arceaux du jardin », et Diodore (II, 13) raconte que Sémiramis fit établir près du mont Bagistanos un jardin de douze stades de circuit et orner la montagne de sculptures.

[2]) D'après Mordtmann (p. 369 sqq.), l'emplacement des champs Nyséens est plus à l'ouest, entre la Χαλωνῖτις et la Κάρινα d'Isidore, c'est-à-dire entre la Serpoul moderne et Kerind : à coup sûr, il a raison de soutenir que *Niçaya*, où Darius Ier battit Gaumata, est cette même plaine de Nysa : quant à savoir si le « château des Faucons » (*Çikhthauvatis*), où s'est livrée la bataille, d'après l'inscription de Béhistoun, est bien au village de Zidj-Pai-Tak, c'est une autre question.

[3]) Ni Ptolémée, ni Aristobule ne parlaient de cet incident (Arrian., VII, 13). Les exagérations proviennent de Clitarque (Strab., IX, p. 420. Cf. Plut., *Alex.*, 41). Ce siècle érudit cherchait une confirmation historique du mythe des Amazones, et il est à supposer que le satrape de Médie, harcelé de questions à ce sujet, finit par amener au roi ce qu'il put trouver dans sa satrapie de ressemblant aux Amazones. En effet, dans les tribus nomades des montagnes, les femmes sont plus libres, plus hardies et plus énergiques que dans le reste de l'Asie ; elles prennent une part active à toutes les entreprises et tous les dangers. Malcolm (II, p. 446 trad. all.) raconte en témoin oculaire un exemple fort intéressant de la hardiesse et de la dextérité avec laquelle une jeune fille kurde faisait caracoler un cheval. Plutarque, parlant de l'histoire des Amazones, cite les autorités pour et contre : Onésicrite, qui compte parmi les menteurs les plus effrontés, lut un jour au roi Lysimaque, dans le quatrième livre de ses *Mémorables*, le passage relatif aux Amazones ; sur quoi Lysimaque répliqua : « Où donc pouvais-je bien être à ce moment-là? »

Un incident scandaleux devait interrompre ce temps de repos. Dans l'entourage du roi se trouvaient Eumène et Héphestion. Eumène de Cardia occupait la première place dans le cabinet du roi, et, à cause de sa grande habileté et de la confiance qu'il inspirait, Alexandre l'avait comblé d'honneurs. Dernièrement encore, aux noces de Suse, il lui avait donné en mariage la fille d'Artabaze. Il semble toutefois que le secrétaire ne jouissait pas d'une bonne renommée pour ce qui est des affaires d'argent. On disait que le roi se montrait des plus généreux envers l'indispensable chancelier (ἀρχιγραμματεύς), toutes les fois qu'il voyait l'intérêt de ce fonctionnaire en conflit avec son devoir professionnel ou avec son dévouement. Un jour seulement, à ce que l'on raconte, — on était encore dans l'Inde, et le roi, dont la caisse était vide, avait laissé aux grands de son entourage, comme une marque d'honneur, le soin de construire la flotte d'eau douce. — Alexandre entra dans une telle colère à propos des allures singulières du Cardien, qu'il ne put s'empêcher de lui faire honte. Eumène devait verser trois cents talents ; il n'en donna que cent, disant qu'il avait même eu beaucoup de peine à réunir cette somme ; et cependant Alexandre connaissait sa fortune. Il ne lui fit aucun reproche, mais n'accepta pas la somme offerte ; puis il donna l'ordre de mettre le feu, au milieu de la nuit, à la tente d'Eumène, afin de le livrer à la risée publique lorsque, effrayé par l'incendie, que du reste on devait éteindre aussitôt, il ferait sortir ses trésors. Mais le feu prit si rapidement qu'il dévora la tente entière, avec tout ce qu'elle contenait et particulièrement les nombreuses pièces de la chancellerie ; l'or et l'argent fondu qu'on retrouva dans les cendres se montaient à plus de mille talents. Alexandre lui laissa son argent et expédia aux satrapes et aux stratèges l'ordre d'envoyer copie des lettres et instructions qu'on leur avait fait parvenir[1]. Eumène, qui

[1]) PLUT., *Eumen.*, 2. Il faudrait savoir tout ce qu'il y a dans ce récit de détails empruntés à Douris, et par conséquent peu sûrs. Ce qui rend l'histoire extrêmement suspecte, c'est la somme mentionnée, surtout quand on songe qu'ils étaient alors 33 triérarques en fonction. Que la caisse royale ait été alors tellement épuisée (χρήματα, οὐ γὰρ ἦν ἐν τῷ βασιλείῳ), au beau milieu des immenses succès remportés dans l'Inde, c'est encore là chose fort extraordinaire.

servait avec les tablettes et le stylet, en guise de lance et d'épée, et qui, malgré cela, semblait avoir trop d'influence et trop de considération près du roi, était peu aimé des Macédoniens du camp, surtout d'Héphestion, ce qui était bien naturel, eu égard au caractère du noble citoyen de Pella, que ses relations intimes avec Alexandre mettaient assez souvent en contact avec le scribe. Tout ce qu'on nous rapporte d'Héphestion nous est garant de ses sentiments nobles, chevaleresques et dévoués, de son affection sans limites et réellement touchante envers le roi. Alexandre aimait en lui son camarade d'enfance ; toute la splendeur du trône et de la gloire, tout le changement qui s'était produit dans sa vie extérieure et intime et qui avait éloigné de lui beaucoup de ceux en qui il avait mis une grande confiance, n'avaient pas pu troubler leurs relations de cœur ; leur amitié avait conservé la douceur enthousiaste de la jeunesse, à laquelle tous deux appartenaient presque encore. On raconte qu'un jour Alexandre lisait une lettre de sa mère, pleine de ces reproches et de ces plaintes qu'il taisait volontiers à son ami, tandis qu'Héphestion, appuyé sur son épaule, lisait avec lui, et que le roi imprima alors le sceau de son anneau sur les lèvres de son favori[1] ; ce tableau nous montre quelle idée on doit se faire de tous les deux.

Déjà, plus d'une fois, Héphestion et Eumène avaient eu des différends, et leur mutuelle aversion n'avait pas besoin d'un bien grave sujet pour éclater en discordes nouvelles. Un présent qu'Héphestion venait précisément de recevoir du roi suffit pour exciter au plus haut point la jalousie du Cardien et pour amener un échange de paroles très vives, dans lequel tous deux oublièrent bien vite toute retenue et toute dignité. Alexandre mit fin à ce violent débat, donna un égal présent à Eumène, et, se tournant vers Héphestion, lui demanda d'un ton de reproche s'il n'avait pas plus de souci de lui-même et de sa dignité ; puis il exigea de chacun la promesse d'éviter à l'avenir toute querelle et de se réconcilier. Héphestion s'y refusa ; il était victime d'un grave offense, et Alexandre eut de la peine

1) PLUT., *Alex.* 39.

à l'apaiser; mais à la fin, pour l'amour du roi, il tendit la main en signe de réconciliation [1].

Après ces événements et un séjour de trente jours dans la vallée de Nysa, l'armée se mit en route pour Ecbatane et arriva dans cette grande et riche cité vers la fin d'octobre [2]. Il est à regretter que les textes anciens ne nous apprennent rien sur les dispositions, les fondations et des mesures qui occupèrent spécialement l'activité du roi à Ecbatane [3]; ils nous représentent avec plus de détails les fêtes qui furent données dans la capitale de la Médie, notamment celles des Dionysies [4].

Alexandre avait établi sa résidence au château royal. Ce château, monument du temps de la grandeur des Mèdes, occupait, au-dessous de la citadelle de la ville, un espace de sept stades : la splendeur de cet édifice avait quelque chose de féerique; toutes les boiseries étaient de cèdre et de cyprès; la charpente, les toits, les colonnes des portiques et celles des salles intérieures étaient revêtus de plaques d'or ou d'argent, des lames d'argent couvraient l'édifice. Le temple d'Anytis, dans le voisinage du palais, était orné de la même façon; ses colonnes étaient couronnées de chapiteaux d'or; son toit portait des tuiles d'or et d'argent [5]. Il est vrai que beaucoup de ces précieux ornements avaient été la proie de la cupidité de ces commandants macédoniens qui avaient fait tant de ravages en Médie; toutefois l'ensemble présentait encore un aspect d'une splendeur extraordinaire. Les environs de la résidence royale répondaient à sa magnificence: derrière le palais s'élevait la colline artificielle dont la citadelle, qui était très forte, couronnait le sommet avec ses créneaux, ses tours et ses caveaux remplis de trésors; en avant, la ville immense couvrait un

[1]) C'est à peu près ce qui ressort du texte de Plutarque (*Eumen.*, 2) et des deux premières lignes qui suivent la lacune dans Arrien (VII, 13).

[2]) Les dates résultent des indications de Diodore (XVII, 110), qui compte une cinquantaine de jours pour la marche de Suse à Ecbatane.

[3]) Je suis persuadé que c'est ici qu'il faut placer le renseignement donné par Polybe (X, 4, 3), quand il dit que la Médie est remplie de quantité de villes grecques, par ordre du roi Alexandre.

[4]) Les auteurs ne disent pas, que je sache, à quelle époque se célébraient les Dionysies suivant l'usage macédonien.

[5]) Polyb., X, 17.

espace de près de trois milles ; au nord se dressaient les sommets du haut Oronte, laissant apercevoir entre leurs dentelures les grands aqueducs de Sémiramis.

C'est dans cette ville vraiment royale qu'Alexandre célébra les Dionysies de l'automne 324; elles commencèrent par les grands sacrifices qu'Alexandre avait l'habitude d'offrir aux dieux en actions de grâces pour les faveurs qu'ils lui avaient accordées. Vinrent ensuite des fêtes de toute espèce, des joutes d'armes, des processions solennelles, des concours artistiques; des banquets et des festins remplissaient le temps entre les réjouissances. Parmi ces festins, celui d'Atropatès, satrape de Médie, se fit remarquer par son luxe effréné. Ce satrape avait invité à son banquet l'armée tout entière; et les étrangers, qui de près et de loin étaient accourus en foule à Ecbatane pour contempler les fêtes, se tenaient autour de l'immense rangée de tables où les Macédoniens se livraient à la joie et faisaient annoncer par les cris des hérauts, au milieu du fracas des trompettes, les santés et souhaits qu'ils adressaient au roi, et les présents qu'ils lui consacraient. Les applaudissements les plus bruyants furent ceux qui accueillirent le discours de Gorgos, maître d'armes royal[1] : « Au roi Alexandre, fils de Zeus Ammon, Gorgos consacre une couronne de trois mille pièces d'or, et, s'il assiège Athènes, dix mille armures, autant de catapultes, et tous les projectiles qu'il faudra pour la guerre [2] ».

Telles furent les nombreuses et bruyantes solennités de ces journées. Cependant Alexandre n'était pas disposé à la joie: Héphestion était malade. En vain Glaucias, son médecin, déployait tout son art; il ne réussissait pas à arrêter les ra-

[1]) C'est peut-être le « métalleute » Gorgos, dont parle Strabon (XV, p. 700. Cf. ci-dessus, p. 552, 2), probablement le même Iasien qui s'emploie auprès d'Alexandre en faveur des Samiens expulsés par les clérouques athéniens, comme l'expose en détail l'inscription publiée par C. Curtius (*Urkunden zur Geschichte von Samos*, p. 40. Voy. ci-dessous, *Appendice*, v). D'après l'inscription, il est fils de Théodotos, ce qui ne permet plus d'identifier, comme on a essayé de le faire, ce Gorgos avec le fondateur d'Ambracie (Γόργου — c'est ainsi que Meineke écrit au lieu de Τόλγου — τοῦ Κυψέλου κτίσμα. Strab., VII, p. 325).

[2]) Ephipp., *fragm.* 3 : texte où le satrape est appelé Satrabatès.

vages de la fièvre. Alexandre ne pouvait se dérober aux fêtes ; il devait quitter son ami malade pour se montrer à l'armée et au peuple. On était au septième jour, et les jeunes garçons faisaient leur assaut d'armes ; le roi se trouvait précisément au milieu de la foule, dont le flot joyeux oscillait dans le stade, lorsqu'on vint lui porter la nouvelle qu'Héphestion se trouvait plus mal : il courut au château, entra dans la chambre du malade ; Héphestion venait de mourir[1]. La main des dieux ne pouvait s'appesantir plus lourdement sur Alexandre ; pendant trois jours, il ne quitta pas le cadavre de celui qu'il avait aimé, tantôt pleurant longuement, tantôt muet de douleur, sans boire ni manger, tout au chagrin et au souvenir de l'ami si tendre qui lui était arraché à la fleur de l'âge. La fête se tut ; armée et peuple pleurèrent le plus noble des Macédoniens, et les mages éteignirent le feu sacré dans les temples, comme si un roi venait de mourir[2].

[1]) Arrian., VII, 14. Plut., *Alex.*, 72. Le récit de Plutarque ne dément pas son origine.

[2]) Diodor., XVII, 110, 114. Arrien, toujours judicieux et digne, se contente de dire (VII, 14) : « On raconte une foule de choses sur le deuil « d'Alexandre, mais tous s'accordent à dire qu'il fut très grand : quant à ce « que fit le roi, chacun le rapporte à sa façon, suivant qu'il ressent de la « bienveillance ou de l'antipathie pour Héphestion ou pour Alexandre lui-« même. Parmi ceux qui se sont livrés à des exagérations, les uns, à ce « qu'il me semble, ont voulu faire honneur à Alexandre en montrant dans « ses actes et ses paroles l'excès de sa douleur en face du cadavre de cet « ami cher entre tous ; les autres, au contraire, ont voulu le rabaisser en « représentant sa conduite comme indigne d'un roi et d'un Alexandre : « ceux-ci disent qu'il s'est roulé presque toute une journée sur le cadavre en « gémissant, sans vouloir s'en séparer, jusqu'au moment où ses amis l'en « arrachèrent ; ceux-là, qu'il a tenu le corps embrassé toute la journée et « toute la nuit ; d'autres vont jusqu'à prétendre qu'il a fait pendre (Plu-« tarque dit « mettre en croix ») le médecin Glaucias pour lui avoir méchamment administré du poison, sans s'apercevoir qu'Héphestion était mort « d'un excès de vin ; ils ajoutent qu'Alexandre fit raser sa chevelure en « l'honneur du mort et se livra à d'autres extravagances, à l'imitation, je « suppose, d'Achille, qu'il s'était proposé pour modèle dès l'enfance ; d'au-« tres, que je me refuse absolument à croire, affirment qu'il conduisit lui-« même le char funèbre. D'autres rapportent qu'il fit détruire le sanctuaire « d'Asclépios à Ecbatane ; c'eût été l'acte d'un barbare, un acte qui ne con-« vient nullement à un Alexandre, mais plutôt à un Xerxès... Ce qui me « paraît avoir été écrit de moins invraisemblable, c'est que, sur la route de « Babylone, Alexandre reçut de nombreuses ambassades venues de l'Hel-« lade, et dans le nombre, une députation des Épidauriens ; qu'il accorda à

Lorsque furent passés les jours de la première douleur et que les intimes furent parvenus, à force de prières, à éloigner le roi du cadavre de son ami, Alexandre organisa le convoi funèbre qui devait transporter le cadavre à Babylone. Sur la proposition d'Eumène, les stratèges, les hipparques et les hétæres apportèrent des armes, des joyaux, des dons de toutes sortes pour orner le char sur lequel reposait le corps[1]; Perdiccas reçut l'ordre de l'escorter à Babylone; c'était là que le bûcher devait être élevé, là qu'au printemps devaient avoir lieu les fêtes funèbres. Perdiccas fut accompagné par Dinocrate, qui devait diriger la construction du splendide bûcher.

On approchait de la fin de l'année 324, et déjà une épaisse couche de neige couvrait les montagnes lorsqu'Alexandre quitta Ecbatane avec son armée pour revenir à Babylone, en passant par les montagnes des Cosséens. Il avait choisi cette saison, parce que les tribus avides de pillage seraient alors dans l'impossibilité de s'enfuir de leurs vallées pour aller se réfugier sur les montagnes couvertes de neige. Tandis que le reste de l'armée suivait la grande route, le roi s'avança, avec

« ceux-ci ce qu'ils lui demandaient et leur donna même une offrande à por-« ter à Asclépios en disant : « J'offre ce présent, bien qu'Asclépios ne se soit « pas conduit d'une manière convenable à mon égard, n'ayant pas voulu me « conserver un ami qui m'était aussi cher que ma propre tête ». La plupart « des auteurs rapportent encore qu'il ordonna d'honorer à perpétuité Hé-« phestion comme un héros : d'aucuns ajoutent qu'il envoya consulter l'ora-« cle d'Ammon pour demander au dieu si on pouvait lui rendre même les « honneurs divins, mais qu'il n'en obtint pas la permission ». Voilà tout ce que dit Arrien. Plutarque est moins circonspect Dans la *Vie de Pélopidas* (§ 34) il raconte, — d'après quelles autorités on le devine après avoir lu la critique d'Arrien, — qu'« Alexandre, à la mort d'Héphestion, non seulement fit « couper les crins aux chevaux et mulets, mais fit enlever les créneaux des « murailles, afin que les villes eussent l'air de porter le deuil... » Il dit aussi (*Alex* , 72) que, « ayant recours à la guerre pour se distraire de son chagrin, « Alexandre partit comme pour une chasse à l'homme et extermina le peuple « des Cosséens, égorgeant tous les adultes et appelant cela un sacrifice « funèbre en l'honneur d'Héphestion ». Tout aussi absurde est l'histoire du Samien Agathocle, que Lucien raconte dans son traité *De la défiance à l'égard des calomnies* (§ 18).

1) σφάς τε αὐτοὺς καὶ τὰ ὅπλα Ἡφαιστίωνι ἀνέθεσαν ἀποθανόντι (ARRIAN., VII, 14, 9). L'expression d'Arrien manque au moins de clarté, car l'énumération pompeuse de Diodore (XVII, 115) : κατεσκεύαζεν εἴδωλα δι' ἐλέφαντος καὶ τῶν ἄλλων τῶν θαυμαζομένων παρ' ἀνθρώποις, ne contient pourtant rien de semblable.

la partie la plus légère de ses troupes, vers le sud, direction dans laquelle erraient et habitaient ces peuplades de pasteurs, jusqu'au territoire des Uxiens, qui étaient de même race. On traversa les gorges des montagnes, en deux colonnes, dont l'une était conduite par le roi et l'autre par le Lagide Ptolémée. Les hordes de ces pasteurs, qui résistaient partout avec une audace incroyable, étaient pour la plupart peu nombreuses ; elles furent vaincues séparément : leurs repaires de brigands furent forcés ; des milliers de ces gens furent tués ou faits prisonniers, les autres furent soumis et contraints avant tout à avoir des demeures fixes et à cultiver la terre. Dans l'espace de quatorze jours, la dernière tribu qui habitait la contrée montagneuse des défilés était réduite à l'obéissance et recevait au moins un commencement de civilisation, ainsi qu'on avait fait précédemment pour les Uxiens, les Cadusiens, les Mardes et les Paraetacènes[1].

Alexandre descendit alors vers la Babylonie, en marchant à petites journées, afin que les différents corps qui débouchaient des vallées pussent le rejoindre. Il voulait réunir toutes ses forces à Babylone, pour s'engager dans de nouvelles entreprises. Babylone devait être le centre de l'empire et la résidence royale. Cette ville, par sa grandeur, son antique gloire et sa position, était digne d'être la capitale; elle était l'entrepôt du commerce du Midi, des aromates de l'Inde, des épices de l'Arabie ; elle se trouvait placée entre les peuples de l'Occident et ceux de l'Orient, plus près de l'Ouest, où le regard entreprenant d'Alexandre devait se porter après la conquête de l'Orient. C'est à l'ouest qu'était située cette Italie, où l'époux de sa sœur, le roi des Épirotes, avait perdu et l'honneur et la vie ; plus loin l'Ibérie, avec ses abondantes mines d'argent, la terre des colonies phéniciennes, dont les métropoles appartenaient maintenant au nouvel em-

[1]) Arrian., VII, 15. Diodor., XVII, 112. XIX, 20. Plut., *Alex*. 72. Strab., XVI, p. 744. Polyæn., IV, 3, 31. On a déjà fait remarquer plus haut que les auteurs grecs sont seuls à croire que le nom de Cosséens, identique au fond avec celui des Uxiens, désigne un tout autre peuple. Les groupes subjugués par Alexandre doivent avoir habité dans les vallées des affluents supérieurs de la Kerka et du fleuve de Dizfoul.

pire. Là se trouvait aussi cette Carthage qui, depuis la première guerre médique et l'alliance qu'elle avait faite alors avec les Perses, n'avait cessé de combattre contre les Hellènes en Libye et en Sicile. Les grands changements qui s'étaient accomplis dans le monde de l'Orient avaient porté la gloire d'Alexandre jusque chez les peuples les plus reculés; les uns avec espérance, les autres avec anxiété devaient jeter les yeux sur cette puissance gigantesque; ils devaient reconnaître la nécessité de se mettre en rapport avec ce pouvoir qui tenait dans ses mains les destinées du monde, et d'aller au-devant de lui pour s'aplanir à eux-mêmes les voies de l'avenir.

C'est à ce moment qu'arrivèrent au camp des ambassades, envoyées par divers peuples, même éloignés : elles venaient, les unes offrir des hommages et des présents, les autres solliciter du roi une sentence décisive au sujet de contestations avec des peuples voisins. Alors seulement, dit Arrien, il sembla au roi et à son entourage qu'il était le maître sur terre et sur mer[1]. Alexandre se fit remettre la liste de ces ambassades, pour fixer leur rang d'audience; il donna le pas à celles qui avaient pour objet des choses sacrées, notamment aux députations d'Élis, d'Ammonion, du temple de Delphes, de Corinthe, d'Épidaure, etc., selon l'importance du lieu d'où elles venaient; on fit passer ensuite celles qui voulaient entretenir le roi de contestations avec leurs voisins, celles qui étaient chargées de traiter d'affaires intérieures et privées, et en dernier lieu les envoyés helléniques qui devaient faire des représentations au sujet du rappel des bannis.

Les documents que nous avons pour l'histoire d'Alexandre négligent, comme une chose qui n'en vaut pas la peine, de nommer toutes ces ambassades; ils mentionnent seulement celles qui étaient mémorables sous quelque rapport, et ce n'est que dans ce que nous apprenons par ailleurs de l'histoire des peuples mentionnés ici que nous trouvons quelques renseignements sur l'objet immédiat de leur ambassade. Arrien nous fait connaître, sans s'étendre davantage, qu'il vint des

[1]) Arrian., VII, 15, 5. Dans cet endroit, Arrien ne dit pas qu'il y eût parmi les envoyés des Hellènes, comme Diodore l'affirme, mais on peut l'inférer d'un passage antérieur (VII, 14, 6).

envoyés des Brettiens, des Lucaniens et des Étrusques, mais il doute que les Romains en aient également envoyé, ainsi que le rapportent plusieurs historiens. C'est la situation de l'Italie à cette époque qui doit nous apprendre s'ils ont eu des motifs de le faire.

Les Brettiens et Lucaniens, depuis la guerre avec le Molosse Alexandre, avaient assez de raisons pour craindre la puissance de son beau-frère, le vainqueur de l'Asie et le protecteur naturel du monde hellénique. Le Molosse, que la riche et commerçante ville de Tarente avait appelé à son secours contre eux, les avait battus dans une grande bataille près de Pæstum; il avait refoulé du même coup les Messapiens et les Dauniens sur la côte orientale de la péninsule: sa puissance s'étendait d'une mer à l'autre, et les Romains avaient fait alliance avec lui [1] pour attaquer en commun les Samnites, dont les combats dans le sud leur avaient fourni l'occasion d'étendre leur territoire jusqu'à la Campanie et d'y implanter leur domination au moyen de colonies romaines. Mais la puissance croissante de l'Épirote, et peut-être la crainte qu'il ne voulût s'ériger en maître de la Grande-Grèce, porta les Tarentins à se tourner du côté de ceux contre qui ils l'avaient appelé; un banni lucanien assassina le roi. Les Samnites eurent ainsi le champ libre pour se tourner contre les Romains, qui s'étaient emparés de Cume, la plus ancienne cité hellénique sur cette côte, et de Capoue. La tentative qu'ils firent pour se rendre également maîtres de Néapolis et de Palæopolis, commença (328) la grande guerre du Samnium, qui, après des succès divers, trouva une première solution dans les Fourches Caudines et dans un traité de soumission imposé aux Romains. Les cités grecques d'Italie, au lieu de profiter de ces années favorables pour elles, désunies et sans énergie comme elles étaient, préférèrent mettre leur espoir dans le vainqueur de l'Asie. C'était une idée aussi naturelle que la crainte qu'avaient les Italiotes de le voir venir et arracher de leurs mains les riches cités maritimes dont ils étaient enfin parvenus à s'emparer. N'avait-il pas envoyé aux Crotoniates une part du butin de la victoire de

[1]) Tite-Live (VIII, 17) fait mention de cette alliance.

Gangamèle, parce que jadis un des leurs avait combattu contre Xerxès à Salamine ? Que ce soit par hasard qu'on ne mentionne aucune ambassade de la part des Samnites, ou que ce peuple n'en ait réellement pas envoyé, le gouvernement avisé et perspicace des patriciens de Rome, lui qui, au cours de sa dangereuse lutte contre les Samnites, avait su gagner à sa cause les peuples habitant derrière eux, Lucaniens, Apuliens et autres, lui qui avait fait alliance avec le Molosse, pouvait bien, au moment où il songeait à assujettir les cités grecques de la Campanie, penser à s'assurer la faveur de celui dont il avait à craindre le *veto*. Il résulte d'un renseignement venu par une autre voie qu'Alexandre avait fait parvenir aux Romains des avertissements au sujet des Antiates, qui étaient devenus leurs sujets et qui continuaient, de concert avec les Étrusques, à faire le métier de corsaires[1].

[1]) Que l'ambassade des Romains à Alexandre ait été surchargée d'amplifications dans les histoires d'Alexandre écrites plus tard par Aristos et Asclépiade (Arrian., VII, 15, 5), la chose est possible ; mais le fait que, au rapport de Pline (*Hist. Nat.*, III, 9), Clitarque (*fragm.*, 23) en a parlé est une attestation assez croyable de cet incident, car Clitarque écrivait à une époque où le nom des Romains ne sonnait pas encore bien haut. Aristote — abstraction faite d'un mot dit en passant à propos des plantes d'été (*De plant.*, I. 7, p. 281 b) — ne parle de Rome que dans un fragment conservé par Plutarque (*Camill.*, 22). Encore Plutarque ne le cite-t-il que pour le rectifier : Ἀριστοτέλης δὲ τὸ μὲν ἁλῶναι τὴν πόλιν ὑπὸ Κελτῶν ἀκριβῶς δῆλός ἐστιν ἀκηκοώς, τὸν δὲ σώσαντα Λεύκιον εἶναί φησιν — ἦν δὲ Μάρκος, οὐ Λεύκιος ὁ Κάμιλλος : ce qui naturellement veût dire qu'Aristote a donné au sauveur de Rome un prénom inexact. Pline (*H. N.*, III, 9) dit : *Theophrastus — primus externorum aliqua de Romanis diligentius scripsit, nam Theopompus, ante quem nemo mentionem habuit, urbem duntaxat a Gallis captam dicit, Clitarchus ab eo proximus legationem tantum ad Alexandrum missam*. Ces anciens auteurs ne savent rien du prétendu incendie de Rome. Quand Tite-Live (IX, 18) dit : *Alexandrum ne fama quidem illis notum fuisse arbitror*, cette opinion n'a pas plus de valeur que le silence gardé sur cette députation par les annalistes romains (οὔτε τις Ῥωμαίων ὑπὲρ τῆς πρεσβείας ταύτης μνήμην ἐποιήσατό τινα. Arrian., VII, 15, 6). En tout cas, l'*interdictum mari Antiati populo est*, dans les stipulations du traité de 338 av. J.-C. (Liv., VIII, 14) — clause assez différente de celles qu'on lit dans le dispositif rapporté un peu plus haut (Liv., VIII, 11) — ne prouve pas que le nom des pirates d'Antium ait depuis lors disparu des mers. En effet, l'expression de Tite-Live : *Antium nova colonia missa... naves inde longæ abactæ, interdictum mari Antiati populo est et civitas data*, offre, comme l'ont démontré Zöller et autres, quantité de méprises. Quand on voit, vingt ans plus tard, les Antiates se plaindre à Rome d'être *sine legibus* et *sine magistratibus* (Liv., IX, 20), le fait prouve clairement que l'on n'a pas accordé la *civitas* aux Antiates en

Une ambassade des Étrusques s'explique par les nombreux conflits que leurs pirateries avaient suscités entre eux et les cités helléniques ; dans ce moment même, les Athéniens préparaient une expédition pour fonder, à l'issue de la mer Adriatique, une colonie qui devait leur servir d'entrepôt et de place de commerce fortifiée, destinée à protéger dans ces eaux leur marine marchande [1].

Les ambassades des Carthaginois, des Libyens et des Ibériens ne s'expliquent pas moins. La conquête de la Phénicie par Alexandre devait engager Carthage, aussi bien que les autres colonies puniques dans l'Afrique septentrionale et en Ibérie, qui étaient encore en relation avec la mère patrie, à tourner leur attention d'une manière toute particulière vers le souverain du puissant empire dont ils avaient à redouter bien plus qu'une rivalité commerciale [2]. Les Carthaginois spécialement n'auront pas été sans remarquer ce que l'avenir pouvait leur réserver, eu égard à leurs relations précédentes avec le monde hellénique et au caractère guerrier du roi ; les querelles qui n'avaient pas cessé depuis les conquêtes de Timoléon offraient un motif bien suffisant à une intervention qui pouvait avoir les plus graves résultats pour la république punique. Il était d'autant plus naturel qu'ils recherchassent l'amitié du puissant roi. En nous rapportant que les envoyés des Libyens arrivèrent avec des couronnes et des félicitations sur la con-

masse, ni le droit de s'inscrire comme colons : il indique, au contraire, que les deux parties composantes, la colonie romaine et le *populus* d'Antium, n'avaient ni droit commun ni magistrats communs.

1) D'après le décret rendu sur la proposition de Céphisophon (Böckh, *Seeurkunden,* XIV a, avec le commentaire, p. 457 sqq.), cette expédition devait partir avant le 10 Munychion Ol. CXIII, 4 (mai 324), et Miltiade du dème de Laciadæ, devait en avoir le commandement. Cette tentative de colonisation elle-même a pu donner lieu de la part des Étrusques à des réclamations que l'ambassade était chargée de porter à Alexandre.

2) D'après Frontin (*Strateg.*, I, 2, 3) les Carthaginois envoyèrent, *cum animadvertissent Alexandri ita magnas opes ut Africæ quoque immineret, unum ex civibus, virum acrem, nomine Hamilcarem Rodinum* (?) auprès d'Alexandre. Cet émissaire s'introduisit auprès du roi en se donnant comme un proscrit et gagna sa faveur, *qua potitus consilia ejus nota suis civibus fecit.* On voit par les renseignements détaillés de Justin (XXI, 6, 1) que ce « stratagème » est tiré de Trogue-Pompée.

quête de l'Asie, les historiens désignent sous ce nom les tribus au sud de Cyrène.

Parmi les autres ambassades, on cite en particulier celles des Scythes d'Europe, des Celtes et des Éthiopiens. Cette dernière était peut-être d'autant plus importante aux yeux du roi qu'il s'occupait précisément alors de son projet de contourner l'Arabie avec ses vaisseaux, de continuer la route de mer qui déjà réunissait l'Inde et l'Euphrate, et de la prolonger jusque dans la mer Rouge et sur la côte orientale de l'Égypte.

Déjà, en effet, on avait envoyé en Phénicie l'ordre de lever des matelots, de construire des navires et de les conduire démontés par voie de terre jusqu'à l'Euphrate. Néarque fut chargé de faire remonter l'Euphrate à la flotte jusqu'à Babylone, et, aussitôt après l'arrivée du roi dans cette ville, on devait commencer l'expédition contre les Arabes. Dans le même temps, Héraclide, fils d'Argæos, était envoyé sur les côtes de la mer Caspienne avec une troupe de charpentiers ; il était chargé de couper du bois pour les constructions navales dans les forêts de l'Hyrcanie, et de construire des vaisseaux de guerre avec et sans pont, d'après l'usage hellénique. Cette expédition avait aussi pour but de rechercher d'abord si la mer Caspienne offrait un passage au nord, et si elle était en communication avec le lac Mæotide ou avec la mer ouverte du Nord et, par elle, avec la mer de l'Inde [1]. Alexandre pouvait espérer que cette expédition lui donnerait l'occasion d'accomplir cette campagne contre les Scythes dont il avait parlé avec le roi des Chorasmiens, cinq ans auparavant. On avait également levé, pour les troupes de terre, de nouvelles et importantes recrues qui devaient se réunir à Babylone dans le cours du printemps. Il était manifeste qu'Alexandre formait de grands projets ; il semble que des campagnes simultanées devaient être entreprises dans le nord, le sud et l'ouest : peut-être Alexandre avait-il l'intention de les confier à divers généraux,

[1]) La mission d'Héraclide trahit l'intention de faire par la suite une expédition dans le pays des Scythes : ce qui autorise à former cette conjecture, c'est, outre la vraisemblance intrinsèque de la chose, le bruit mentionné par Arrien (VII, 1, 3).

en se réservant de les diriger toutes de Babylone, la capitale de son empire.

Les troupes et leurs chefs doivent avoir été en proie à une impatience inquiète, craignant ou espérant de nouvelles campagnes, pendant qu'elles descendaient vers Babylone. Elles ne savaient pas combien leur roi était profondément abattu depuis la mort de son ami, comment c'était en vain qu'il s'efforçait d'étouffer, par des plans toujours plus hardis, le chagrin qui lui rongeait le cœur ; elles ignoraient jusqu'à quel point la joie de sa vie était brisée, combien son âme était pleine de sombres pressentiments. Avec Héphestion, sa jeunesse était descendue dans la tombe : à peine au seuil de l'âge viril, il commençait à vieillir, et la pensée de la mort se glissait dans son âme [1].

On avait traversé le Tigre ; déjà l'on apercevait les créneaux de la ville géante, lorsque les principaux d'entre les Chaldéens et les prêtres astronomes de Babylone vinrent au-devant de l'armée ; ils s'approchèrent du roi, le prirent à part et le conjurèrent de ne pas poursuivre sa route vers la ville, car la voix du dieu Bel leur avait fait connaître que l'entrée dans Babylone en ce moment lui serait funeste [2]. Alexandre leur répondit par le vers du poète, que « le meilleur devin est celui qui annonce d'heureuses nouvelles ». Alors ils ajoutèrent : « O roi, ne t'approche pas de Babylone en regardant l'occident, ni en venant de ce côté du fleuve ; tourne autour de la ville, jusqu'à ce que tu voies l'orient ».

Il fit camper l'armée sur la rive orientale de l'Euphrate, puis, le lendemain, il lui fit descendre le fleuve pour le traverser ensuite et entrer ainsi dans la ville du côté de l'occident : mais la rive du fleuve était marécageuse sur une grande étendue ; il n'y avait de ponts que dans l'intérieur de la ville, et un plus long circuit eût été nécessaire pour arriver à Babylone par les quartiers de l'ouest. Alors, dit-on, le sophiste Anaxarque

[1]) Arrien (VII, 16, 13) dit qu'« Alexandre aurait mieux aimé mourir avant « Héphestion que lui survivre, absolument comme Achille aurait choisi de « mourir avant Patrocle, plutôt que de venger sa mort ».

[2]) ARRIAN, VII, 16, 5. D'après Plutarque et Diodore, les Chaldéens, qui avaient peur de parler à Alexandre (?), firent parvenir leurs avertissements à l'amiral Néarque, qui effectivement était déjà arrivé avec la flotte.

vint trouver le roi et combattit sa superstition par des raisons philosophiques[1] ; mais il est plus croyable qu'Alexandre, bientôt revenu de sa première impression, chercha à considérer cette circonstance comme trop insignifiante pour motiver une plus grande perte de temps et un plus long détour, et qu'il craignit moins un danger éventuel que les suites d'un retard qui pouvait causer à l'armée et au peuple de trop grandes inquiétudes à son sujet, d'autant plus qu'il ne pouvait douter que les Chaldéens n'eussent de puissantes raisons pour ne pas désirer sa présence à Babylone. Déjà, dans l'année 330, il avait donné l'ordre de relever le temple gigantesque de Bel, qui était en ruines depuis les temps de Xerxès ; la construction de ce temple était restée en suspens pendant son absence, et les Chaldéens avaient fait de leur mieux pour ne pas perdre les revenus des riches domaines affectés à l'entretien de l'édifice. On comprenait par là pourquoi les astres interdisaient au roi l'entrée de Babylone, ou la lui rendaient aussi difficile que possible. Contrairement au conseil des Chaldéens, Alexandre s'avança du côté de l'est, à la tête de son armée, dans les quartiers orientaux de la ville. Les Babyloniens le reçurent avec joie, et célébrèrent son retour par des fêtes et des festins.

Aristobule rapporte que, dans ce même temps, Pithagoras d'Amphipolis, qui appartenait à une famille sacerdotale et s'entendait à observer les entrailles des victimes, se trouvait à Babylone ; son frère Apollodore, stratège du pays depuis l'année 331, avait dû aller à la rencontre du roi avec les troupes de la satrapie lorsqu'Alexandre était revenu de l'Inde, et, comme les châtiments sévères qu'infligeait le roi aux satrapes coupables lui donnaient de l'inquiétude pour son propre avenir, il avait envoyé quelqu'un à Babylone, où son frère était resté, pour le prier d'examiner les victimes à son sujet. Pithagoras lui avait fait alors demander quelle était la personne

[1]) Ce renseignement est fourni par Diodore (XVII, 112). Plutarque dit que le roi n'avait fait aucune attention à l'avertissement des Chaldéens, mais qu'en approchant de l'enceinte, il avait vu se battre avec acharnement une quantité de corbeaux dont un certain nombre tombèrent morts à côté de lui. Justin dit que le fait est arrivé à Borsippa : cependant cette ville sainte était située sur la rive occidentale de l'Euphrate.

qu'il craignait le plus et à propos de qui il voulait que l'on consultât. Sur la réponse de son frère, qui nommait le roi et Héphestion, Pithagoras avait offert un sacrifice et, après avoir observé la victime, avait écrit à son frère à Ecbatane que bientôt Héphestion ne lui ferait plus obstacle. Apollodore avait reçu cette lettre la veille de la mort d'Héphestion. Pithagoras offrit un second sacrifice au sujet d'Alexandre; il trouva les mêmes signes et écrivit à son frère la même réponse. Apollodore, dit-on, vint lui-même trouver le roi, pour montrer que son dévouement était plus grand que le souci de son intérêt personnel; il lui parla de la prédiction au sujet d'Héphestion et de son accomplissement, ajoutant que Pithagoras n'avait pas trouvé de signes plus heureux à propos de sa personne même, et qu'il devait mettre sa vie en sûreté et se garder des dangers qu'annonçaient les dieux. Une fois à Babylone, le roi fit venir Pithagoras et lui demanda quel était le signe qu'il avait vu, pour avoir écrit à son frère comme il l'avait fait. « Le foie de la victime était sans tête », répondit Pithagoras. Le roi remercia le devin de lui avoir dit la vérité ouvertement et sans dissimulation, puis le congédia en lui donnant toutes les marques de sa bienveillance. Cependant, la concordance de l'observation des victimes à la mode hellénique avec les avertissements des astrologues avait frappé le roi : il se sentait mal à l'aise dans les murs de cette cité qu'il eût peut-être mieux fait d'éviter; le séjour prolongé dans ces palais dont les dieux l'avaient averti en vain de se défier le rendait inquiet. Cependant il ne pouvait encore partir.

De nouvelles ambassades des pays helléniques étaient arrivées; il y avait également beaucoup de Macédoniens, aussi bien que des députations des Thraces, des Illyriens et d'autres populations dépendantes, qui venaient, dit-on, porter des plaintes contre l'administrateur Antipater. Il paraît qu'Antipater lui-même avait envoyé son fils Cassandre pour justifier ses actes. En envoyant son fils aîné, l'administrateur voulait peut-être donner un nouveau gage de fidélité au roi, près duquel se trouvait déjà son fils Iollas en qualité d'échanson, et, par les efforts de Cassandre, remettre sur un bon pied ses relations avec Alexandre, avant de se présenter lui-même à la

cour, selon l'ordre qu'il avait reçu. Des historiens, qui à la vérité ne sont pas très dignes de foi [1], rapportent qu'il y eut des scènes scandaleuses entre Cassandre et le roi.

On ne nous apprend rien de particulier en ce qui concerne les négociations des ambassades helléniques. Les affaires privées et celles des localités avaient été réglées, la plupart au gré des parties, avec les ambassades qui s'étaient présentées peu de temps auparavant ; les représentations contre le rappel des bannis avaient été au contraire repoussées une fois pour toutes : il est donc vraisemblable que les ambassades qu'on envoyait maintenant n'avaient guère pour objet que de présenter des félicitations pour les victoires dans l'Inde et le retour à Babylone, et d'offrir des couronnes d'or et des remerciements pour l'abrogation des sentences d'exil et autres bienfaits du roi. Alexandre leur témoigna sa gratitude par des honneurs et des présents, et renvoya en particulier aux États toutes les statues et offrandes sacrées, jadis enlevées par Xerxès, qu'il put encore trouver à Pasargade, Suse, Babylone et autres lieux [2].

L'expédition des affaires de la grande capitale dut également retarder le départ du roi; on nous rapporte du moins qu'Alexandre, après avoir visité les constructions qu'il avait donné l'ordre d'élever et après avoir vu que presque rien n'avait été fait, comme c'était particulièrement le cas pour la reconstruction du temple de Bel, ordonna de pousser les travaux avec la plus grande activité, et, comme les troupes étaient pour le moment sans occupation, il leur imposa la corvée du bâtiment. Vingt mille hommes travaillèrent ainsi pendant deux mois, rien que pour enlever complètement les ruines et déblayer le terrain; la suite des événements empêcha de commencer la construction proprement dite [3].

[1]) C'est ainsi qu'Arrien (VII, 27) qualifie ces bruits et toutes les conséquences qu'on y rattache. Le récit complet se trouve dans Plutarque (*Alex.*, 74) et en partie dans Diodore (XVII, 118).

[2]) Plut., *Alex.*, 74. Arrien (VII, 19) cite en particulier une Artémis *Kelkæa* (cf. C. I. Græc., II, p. 47, n° 1947), et les images des héros Harmodios et Aristogiton, dont il a déjà mentionné antérieurement (III, 16, 7) le renvoi en usant d'une affirmation positive, tandis qu'ici il met un λέγεται.

[3]) Arrian., VII, 17, 4. Strab., XVI, p. 738.

Enfin Alexandre pouvait quitter Babylone; la flotte, sous la conduite de Néarque, était sortie du Tigre, puis avait pénétré dans l'Euphrate en passant par le golfe Persique, et maintenant elle était à l'ancre sous les murs de la capitale. Les vaisseaux étaient également arrivés de Phénicie; deux quinquérèmes, trois quadrirèmes, douze trirèmes et trente navires à trente rames avaient été transportés démontés par voie de terre des chantiers de la côte jusqu'à Thapsaque, où, après les avoir remontés, on leur avait fait descendre le fleuve. Le roi avait aussi ordonné de construire des vaisseaux à Babylone même, et à la fin, comme au loin dans toute la région il ne restait plus d'autres arbres que des palmiers, il avait fait couper les cyprès qui se trouvaient en abondance dans les jardins royaux de Babylone. De cette façon, la flotte se trouva bientôt portée à un effectif considérable, et, comme le fleuve ne présentait aucun endroit convenable pour un port, ordre fut donné de creuser, non loin de la résidence, un grand bassin qui devait offrir l'espace et les chantiers nécessaires pour mille vaisseaux. De Phénicie et de tout le reste du littoral arrivaient en foule à la capitale des matelots, des charpentiers, des négociants, de petits marchands venus pour profiter, sur l'invitation du roi et avec ses vaisseaux, de la nouvelle voie qui allait s'ouvrir au commerce, ou pour s'engager sur la flotte pour la prochaine campagne. Pendant ces préparatifs, Miccalos de Clazomène fut envoyé en Phénicie et en Syrie, avec cinq cents talents, afin d'y enrôler autant de marins et d'habitants de la côte qu'il pourrait et de les amener sur le cours de l'Euphrate inférieur. Le plan du roi était de fonder des colonies sur les côtes du golfe Persique et dans les îles qui s'y trouvaient, afin de donner de l'essor au commerce dans les eaux du Sud et en même temps de protéger par là les côtes de l'Arabie. Alexandre connaissait les produits nombreux et particuliers de ce pays, et il espérait les faire entrer d'autant plus facilement dans le grand commerce que la côte de cette presqu'île est plus étendue et riche en ports. Le vaste désert qui va des frontières de l'Égypte jusque près de Thapsaque et de Babylone était traversé par des tribus de Bédouins qui inquiétaient assez souvent les frontières des satrapies voisines ainsi que

les routes de terre; si on les assujettissait, non seulement on assurait la sécurité des frontières et des routes, mais encore on gagnait une voie de communication beaucoup plus courte entre Babylone et l'Égypte; il fallait donc avant tout s'emparer de l'Arabie Pétrée et des pointes septentrionales de la mer Rouge, coloniser ces régions et rattacher sur ces points les routes de terre qui traversent l'Arabie à la route de mer qui contournerait la presqu'île, route dont la découverte devait être le but de la prochaine expédition [1].

Déjà l'on avait envoyé en mer trois vaisseaux, en leur faisant descendre le fleuve. Archias revint bientôt avec son navire à trente rames ; il avait trouvé une île au sud de l'embouchure de l'Euphrate [2]. Il annonça qu'elle était peu étendue,

[1]) On a soutenu récemment, avec des arguments sérieux, que la description de Babylone dans Diodore (II, 7 sqq.) est tirée de Clitarque, et la thèse est fort plausible. Il est à peu près certain qu'au temps d'Alexandre, la ville conservait encore pour ainsi dire intacts ses édifices, son système de canaux et les travaux hydrauliques exécutés sur l'Euphrate jusqu'à Sippara et au-dessus. On se servait depuis Nabuchodonosor des quatre grands canaux qui vont rejoindre le Tigre entre Babylone et Sippara, du grand bassin creusé près de Sippara sur la rive gauche de l'Euphrate pour régler les crues du fleuve, des deux grands canaux de la rive droite, le Naarsane qui se raccordait en amont de Babylone, et le Pallacopas, dérivé du fleuve à 800 stades au-dessous. Le fait que des navires à quatre et cinq rangs de rames ont pu descendre l'Euphrate de Thapsaque à Babylone, le voyage de Néarque qui remonte l'Euphrate avec la flotte jusqu'à Babylone, celui des trirèmes qui passent de l'Euphrate dans le Tigre (par le Canal-Royal), tout cela montre que le grand système de canalisation auquel la région babylonienne devait en grande partie son commerce, sa fertilité, ses habitants, n'était pas délabré encore. C'est précisément ce qui explique la valeur des travaux supplémentaires faits par Alexandre. Il ordonna le creusement d'un deuxième grand bassin dans le voisinage de Babylone, avec des abris pour mille grands navires (Arrian., VII, 19, 4) : il fit changer l'endroit où le Pallacopas était dérivé du fleuve, parce que le raccord, tel qu'il existait jusqu'alors, se trouvant en un lieu où la rive était basse et marécageuse, ne permettait qu'une clôture insuffisante, et, lors des crues, exposait la contrée située derrière à de grandes inondations. Alexandre trouva à un mille plus loin, sur la rive droite du fleuve, un endroit propre ὑπὸ στεῤῥότητος τῆς γῆς à former une digue solide. Petermann, dans son voyage de Babylone à Souq-es-Schiouch, a vu une berge de cette nature, « haute et argileuse », à Samvat, un endroit assez remarquable par lui-même et qui justifie parfaitement l'établissement de l'Alexandrie que le roi y fonda (Arrian., VII, 21, 7).

[2]) Évidemment, comme le remarque Mannert, Arrien se trompe sur la distance de cette île aux bouches de l'Euphrate : au moins Strabon (XVI, p. 765) est parfaitement clair.

très boisée et habitée par un petit peuple pacifique qui vénérait Artémis et laissait paître tranquillement en son honneur les cerfs et les chèvres sauvages de l'île; qu'elle était située dans le voisinage du golfe de la ville de Gerra, d'où partent les grandes routes qui conduisent dans l'intérieur de l'Arabie, à la mer Rouge et à la Méditerranée, et dont les habitants étaient cités comme des commerçants riches et industrieux. Alexandre eut l'idée assez bizarre de donner à cette île le nom de cet Icare qui osa diriger son vol hardi jusque dans le voisinage du soleil et fut puni de son audace par une mort prématurée au milieu des flots. Archias annonça encore qu'en s'éloignant de cette île d'Icare, dans la direction du sud-est, il avait trouvé une seconde île que les habitants appelaient Tylos[1]; qu'elle était grande, ni pierreuse ni boisée, propre à l'agriculture, et que c'était une heureuse île; il aurait pu ajouter qu'elle était située au milieu d'un inépuisable banc de perles dont on avait déjà beaucoup parlé parmi les Macédoniens. Bientôt après arriva le second vaisseau, qu'Androsthène avait commandé; il avait gouverné tout près de la terre et observé une grande partie de la côte d'Arabie. Le navire que conduisait le pilote Hiéron de Soles était, parmi les vaisseaux qu'on avait envoyés, celui qui était allé le plus loin; il avait reçu l'ordre de contourner toute la péninsule d'Arabie, afin de chercher un passage pour pénétrer dans le golfe qui s'avance au nord jusqu'à quelques milles seulement d'Héroonpolis en Égypte; toutefois, après avoir descendu une grande partie de la côte arabique, Hiéron n'avait pas osé aller plus loin. Il apportait la nouvelle que la grandeur de la presqu'île était extraordinaire et pouvait bien égaler celle de l'Inde, qu'il s'était avancé vers le sud jusqu'à un promontoire qui s'étendait au loin dans la pleine mer, du côté de l'est, et enfin que les côtes sablonneuses, nues et désertes, pouvaient rendre fort difficile une navigation poussée plus loin[2].

[1]) D'après Strabon (XVI, p. 766), Tylos ou Tyros se trouvait à une journée de marche du promontoire Macéta, à dix jours de Térédon (Diridotis) et de l'embouchure de l'Euphrate : il est vrai qu'il n'y a pas là d'île qu'on puisse appeler grande.

[2]) Mannert a déjà reconnu ce promontoire dans le *Corondanum* de Pto-

Pendant qu'on poussait activement les constructions à Babylone et dans les environs, les travaux dans les chantiers nautiques, le creusement du bassin qui devait servir de port, le déblaiement de la tour de Bel, l'édifice grandiose d'un bûcher pour Héphestion, Alexandre descendit l'Euphrate avec quelques navires, pour visiter les grands travaux d'endiguement exécutés sur le Pallacopas [1]. Ce canal, creusé à une vingtaine de milles en aval de Babylone, sort de l'Euphrate dans la direction ouest et se termine dans un lac qui, alimenté d'eau par le fleuve, se continue vers le sud, le long des frontières de l'Arabie, en formant une suite de marais, jusque dans le golfe Persique. Le canal est d'une importance incalculable pour la contrée ; lorsqu'au printemps les eaux du fleuve commencent à grossir, et que la neige des montagnes d'Arménie fondant sous le soleil de l'été se déverse en torrents toujours plus abondants et plus impétueux, toute la contrée serait exposée aux inondations si le fleuve ne pouvait écouler ses eaux par les canaux et particulièrement par le Pallacopas, qui tout à la fois protège alors le bassin de l'Euphrate et porte jusque dans des régions très éloignées du fleuve le bienfait d'une abondante irrigation ; mais lorsqu'à l'automne l'Euphrate diminue, il est nécessaire de fermer promptement le canal, car autrement le fleuve prendrait cette voie, qui est plus courte, pour déverser ses eaux et abandonnerait son lit. Ce qui rend le travail plus difficile, c'est que, sur le point où commence le canal, le sol de la berge est sans consistance, de sorte que les terrassements demandent une peine infinie et ne présentent pas encore une résistance suffisante à la force du courant ; de plus, lors des crues, les digues du canal sont con-

lémée, le *Kouriat* ou *Ras Akanis* moderne, et il semble bien qu'Onésicrite s'est trompé en le prenant pour cette langue de terre (Macéta) que l'on avait aperçue à l'ouest dans la traversée de l'Inde à l'Euphrate.

1) Ce canal, dont Strabon ne donne pas le nom, bien qu'il parle des travaux exécutés sur son parcours, paraît être signalé par Edrisi (p. 304) quand il dit : « A partir du château d'Ebn-Hobaira, l'Euphrate se déverse sur la région de Koufa, où le trop-plein de ses eaux se rassemble dans un lac ». Ce lac de Koumyah, qui n'était pas encore à sec au commencement du XVIIe siècle, est indiqué assez exactement sur la carte de Babylonie par Rennell.

tinuellement exposées au danger d'être emportées tout à fait, et il faut un travail immense pour les rétablir lorsqu'arrive le temps de fermer le canal. Dix mille hommes étaient occupés à ces digues depuis trois mois, sous les ordres du satrape de Babylone : Alexandre descendit le fleuve pour visiter les travaux ; il désirait trouver quelque remède à ces inconvénients, et il descendit plus avant afin d'explorer la rive. A une lieue en aval de l'amorce du canal, il trouva une berge solide, qui répondait à tout ce qu'on pouvait espérer : il donna l'ordre de percer un canal sur ce point et de rejoindre, en suivant la direction du nord-ouest, l'ancien lit du Pallacopas, dont l'ouverture devait être pourvue d'une digue fixe et comblée pour toujours ; de cette manière, il espérait qu'il serait aussi facile de fermer la dérivation de l'Euphrate pendant l'automne que de la rouvrir au printemps. Pour mieux s'assurer de la nature de cette contrée du côté de l'ouest, il revint au Pallacopas et le suivit jusque dans le lac et le long des frontières de l'Arabie. La beauté des rives, et plus encore l'importance de la position, le déterminèrent à y fonder une ville[1], qui ouvrirait la route de l'Arabie, en même temps qu'elle protégerait la Babylonie contre les surprises des Bédouins puisque plus loin, au sud, le lac et les marais couvrent le bassin du fleuve jusqu'au golfe. La construction de la ville et des fortifications fut aussitôt commencée, et on y établit des mercenaires grecs, partie vétérans et partie volontaires.

Pendant ce temps, on avait achevé à Babylone la construction du bûcher pour Héphestion ; les grands jeux funèbres en sa mémoire allaient commencer : cette circonstance ainsi que l'arrivée des nouvelles troupes rendaient nécessaire le retour du roi dans la capitale. Alexandre hésita d'autant moins à revenir, nous dit-on, que l'inanité des prédictions chaldéennes semblait avoir été démontrée par le séjour, assez court, il est vrai, qu'il venait de faire à Babylone. On se mit donc en route

[1]) Cette ville, qui reçut le nom d'Alexandrie, devait se trouver à peu près à la place du Mesjid-Ali (Hira) actuel. Mignan, allant de Bagdad aux ruines de Babylone, a trouvé le long d'un canal des ruines qui portaient également le nom d'Iskanderieh : les auteurs anciens ne connaissent pas d'Alexandrie dans cette région.

pour le retour ; on devait visiter, en passant, les tombeaux des anciens rois de Babylone, qui étaient construits dans les marais. Alexandre tenait lui-même la barre de son vaisseau et le dirigeait à travers ces eaux dont le peu de profondeur et les roseaux rendaient la navigation difficile. Soudain, un coup de vent enleva de sa tête la *causia* royale, qu'il portait selon l'usage macédonien ; tandis que le diadème se détachait de la coiffure et qu'emporté par le vent dans les roseaux il restait suspendu à un ancien tombeau royal, la *causia* elle-même s'enfonça et ne fut pas retrouvée. Un matelot phénicien, qui se trouvait sur le vaisseau, se jeta à la nage pour aller chercher le diadème et se l'attacha autour des tempes, afin de pouvoir nager plus facilement. Le diadème sur la tête d'un étranger ! Quel funeste pronostic ! Les devins que le roi avait toujours auprès de lui le supplièrent de conjurer le signe et de faire décapiter le malheureux matelot. Alexandre, dit-on, fit châtier cet homme pour avoir manqué de respect envers le diadème du roi, en le mettant sur son front, et lui fit présent d'un talent pour la promptitude et la hardiesse qu'il avait mise à rapporter le signe de la royauté [1].

De retour à Babylone, Alexandre trouva les nouvelles troupes qu'il attendait. Peucestas, satrape de Perse, avait amené 20,000 Perses, et de plus un nombre considérable de Cosséens et de Tapuriens, qui comptent parmi les races les plus belliqueuses de ce pays. Philoxénos était arrivé de Carie avec une armée ; Ménandre en avait ramené une seconde de Lydie [2]; Ménidas était de retour avec les cavaliers de Macé-

[1]) Tel est le récit d'Aristobule dans Arrien (VII, 22) ; d'autres auteurs disent que le matelot fut exécuté ; d'autres encore, que Séleucos était allé chercher le diadème et l'avait noué autour de ses tempes pour le rapporter à la nage, signe évident de la puissance que lui réservait le destin.

[2]) Ménandre est le satrape mentionné ci-dessus (p. 325) ; l'inscription datée par son nom que donne le C. I. Græc. (II, n° 3561) se trouve maintenant plus correcte et plus complète dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, 1877, I, p. 54. Le début est rédigé comme suit : Θεὸς· τύχῃ ἀγαθῇ· Βασιλεύοντος Ἀλεξάνδρου ἔτει ἑνδεκάτῳ, Μενάνδρου σατραπεύοντος, ἐπὶ πρυτάνιος Ἰσαγόρου, etc. Il s'agit d'un terrain non planté (γῆν ψιλὴν ἀγρὸν) voisin d'un terrain planté appartenant à Crateuas, que celui-ci abandonne à Aristomène. La onzième année du règne d'Alexandre finit en automne 325 ; c'est au moins un an plus tard que le satrape a dû partir pour Babylone avec les troupes qu'il y conduisait.

doine qu'il devait amener[1]. Le roi reçut les troupes perses surtout avec une grande joie ; il félicita le satrape de leur excellente tenue, et les soldats de l'empressement avec lequel ils avaient répondu à l'appel du satrape.

Une innovation des plus remarquables, ce sont les nouveaux cadres qu'il donna à son infanterie, ou du moins à une partie de son infanterie, lors de l'arrivée de ces soldats asiatiques. Jusque-là, il n'y avait pas eu dans l'armée macédonienne de corps formé d'armes combinées, rien qui ressemblât à une armée en petit; lorsque l'infanterie et la cavalerie, les troupes légères et pesantes, avaient été employées ensemble et à côté les unes des autres, ainsi que cela s'était vu presque dans chaque action, elles n'étaient combinées que pour ce cas et restaient des armes séparées. La nouvelle réforme mit de côté ce qui jusqu'alors avait été le caractère de la phalange ; elle créa une combinaison de troupes pesantes, de peltastes et de troupes légères, d'où résulta une forme tactique entièrement nouvelle. Chaque régiment de phalange s'était composé jusqu'alors de seize rangs d'hoplites ; désormais le corps fut formé de telle sorte que le *décadarque* qui le commandait, et qui était un Macédonien, fût placé dans le premier rang ; au second rang, un Macédonien à double solde (διμοιρίτης) ; un vétéran macédonien (δεκαστάτηρος)[2] dans le troisième, et un

[1]) C'est au printemps de 327 qu'Alexandre, étant à Nautaca, a envoyé Ménidas, Epocillos et Sopolis ἐς Μακεδονίαν, τὴν στρατιὰν τὴν ἐκ Μακεδονίας αὐτῷ ἀνάξοντας (ARRIAN., IV, 18, 3. Cf. ci-dessus, p. 475). L'expression d'Arrien (VII, 23, 1) : καὶ Μενίδας τοὺς ἱππέας ἄγων τοὺς αὐτῷ ξυνταχθέντας, fait supposer que Ménidas rejoint seulement alors l'armée mobilisée.

[2]) L'opinion que BÖCKH (*Staatshaushaltung*, I², p. 380) expose relativement au δεκαστάτηρος et au montant de la solde dans l'armée macédonienne se fonde sur une hypothèse peu solide, à savoir qu'au temps d'Alexandre on appelait déjà *statère* le tétradrachme. On arrive à éclaircir un peu la question en combinant les qualificatifs employés par Arrien (δεκαστάτηρος-διμοιρίτης, etc.) avec les indications de Diodore (XVII, 64) et de Q. Curce (V, 1, 45). D'après ces auteurs, les gratifications accordées à l'armée après son entrée à Babylone, en automne 331, furent réparties de façon que l'on donna :

| | | |
|---|---|---|
| à chaque cavalier macédonien. . | 6 mines | = 600 drachmes ; |
| au cavalier des contingents alliés. | 5 — | = 500 — |
| au phalangite . . . . . . . . . . | 2 — | = 200 — |
| au ξένος . . . . . . . . . . . . . | 2 mois de solde. | |

Naturellement, cette liste n'est pas complète, car il y avait dans la cavalerie,

autre semblable, en qualité de « chef de queue » (οὐραγός), dans le seizième ; les rangs intermédiaires de 4 à 15 étaient formés par des Perses, en partie acontistes armés du javelot à courroie, et en partie archers[1]. Ainsi incorporés, ces 20,000 Perses amenés à Babylone constituèrent, avec les Macédoniens parmi

outre les Macédoniens et les alliés, des mercenaires, comme dans l'infanterie il y avait, outre les phalangites et les ξένοι, des hypaspistes et des alliés, sans compter les Thraces, les Agrianes, les archers. Arrien (VII, 23, 3) dit que les *décastatères* sont ainsi appelés à cause de leur solde, qui est inférieure à celle des *dimœrites* et plus élevée que celle des simples soldats (τῶν οὐκ ἐν τιμῇ στρατευομένων). Par conséquent, ceux qui touchent la solde de 10 statères sont entre les *dimœrites* et les phalangites. Peut-être faut-il admettre que, dans le tableau ci-dessus, les chiffres alloués aux trois premières classes correspondent aussi, comme pour la quatrième, à deux mois de solde. D'autre part, on sait qu'à Athènes, en 328, l'orateur Lycurgue acheta de l'or avec de l'argent au taux de 1 : 11 1/2 (voy. ci-dessus, p. 155, 1). Les statères d'Alexandre sont établis sur le rapport de 1 : 12. Le statère contient 8 gr. 64 d'or et vaut, au tarif de 1 : 12, 103 gr. 68 d'argent, soit 24 drachmes à 4 gr. 25. D'après ce calcul, la solde mensuelle serait :

| | | | |
|---|---|---|---|
| pour le cavalier macédonien. | 300 drachmes | = 12 1/2 | statères. |
| pour le cavalier allié . . . . | 250 — | = 10 5/12 | — |
| pour le pézétære ou phalangite | 100 — | = 4 1/6 | — |

et, en appliquant la même proportion que dans la cavalerie,

| | | | |
|---|---|---|---|
| pour le ξένος, environ | 84 — | = 3 1/2 | — |

Mais nous savons qu'ordinairement (et déjà dans Thucydide) on compte autant pour le σῖτος que pour le μισθός : par conséquent,

| | | | |
|---|---|---|---|
| le cavalier macédonien touche | . . . . . . . . . | 25 | statères ; |
| le cavalier allié | — . . . . . . . . . . | 20 5/6 | — |
| le pézétære | — . . . . . . . . . . | 8 1/3 | — |
| le ξένος | — . . . . . . . . . . | 7 | — |

La conclusion est que, dans la phalange, le *dimœrite* touchait 17 statères et que le *décastatère*, avec ses 10 statères par mois, se trouvait dépasser de 1 2/3 la solde du simple phalangite.

[1]) D'après Arrien (VII, 23, 1), ce sont 20,000 Perses, plus des Tapuriens et Cosséens, qui sont ainsi enrégimentés, et il ne faut pas les confondre avec les 30,000 Asiatiques (ARRIAN., VII, 6, 1) qui sont armés à la façon macédonienne. Les indications d'Arrien sur cette nouvelle organisation sont brèves, mais d'un connaisseur. Il est vrai que bien des questions restent sans réponse. On arrive au chiffre de 26,664 sans compter les Cosséens et Tapuriens. Si, comme on est fondé à le croire, l'unité fondamentale était dans l'infanterie macédonienne, le *bataillon* (λόχος) de 500 hommes (31 hommes de front), et si quatre de ces bataillons formaient un *régiment* (τάξις), on détermine sans peine les intervalles qui étaient nécessaires pour pouvoir mettre en ligne les rangs du milieu. Seulement, il manque alors un équivalent pour ce que la disposition romaine par *manipules* permet de faire dans le déploiement « en échelon ». Toute cette question mériterait d'être discutée par des gens du métier.

lesquels on les dissémina, un corps qui montait largement à 26,000 hommes, déduction faite des manquements inévitables, c'est-à-dire environ douze régiments de 125 hommes de front chacun. Avec cette organisation, on conservait la marche en masse compacte; puis, pour le combat, la phalange se décomposait en trois bataillons : les archers se déployaient, à droite et à gauche, à travers les intervalles pour la première attaque à distance, puis venaient les acontistes; les trois premiers rangs et le dernier restaient comme *triaires*, ou plutôt comme soutien, et, lorsque les archers et les acontistes, après leur combat de tirailleurs, se replaçaient à leur rang en rentrant par les intervalles, le tout se précipitait en masse compacte sur l'ennemi déjà ébranlé. La nouvelle tactique réunissait tous les avantages de la légion italique et de son système de manipules avec les avantages essentiels de l'ancienne phalange, l'effet du choc en masse et la mobilité ; les troupes légères entraient rapidement en ligne pour arrêter l'attaque de l'ennemi et se trouvaient à couvert pendant le combat corps à corps. Quant aux phalanges, elles étaient toujours des forteresses mobiles, mais construites de telle sorte qu'elles permettaient les sorties des troupes légères contenues dans leurs flancs, et par là commandaient un rayon plus vaste, aussi loin que pouvaient porter les traits lancés par ces troupes dans leur mouvement d'expansion.

Cette nouvelle organisation, qui paraît avoir eu pour modèle celle des peuples de l'Italie[1], devait déjà par elle-même attirer l'attention; de plus, le bruit courait que l'ordre de préparer d'innombrables vaisseaux avait été envoyé dans les provinces de la Méditerranée ; on parlait de campagnes en Italie, en Sicile, en Ibérie, en Afrique. Pendant que la flotte devait s'avancer par mer vers les côtes de l'Arabie, il semble en effet que l'armée de terre devait marcher vers l'ouest par l'Arabie ou par quelque autre chemin, pour soumettre les Barbares de l'Occi-

[1]) On peut bien admettre qu'Alexandre a eu connaissance de la légion romaine ; depuis le Spartiate Archidamos et Alexandre le Molosse, l'organisation militaire de l'Italie avait assez d'importance aux yeux des tacticiens du monde hellénique pour être étudiée de près par eux.

dent et les ennemis de la race grecque en Afrique et en Italie[1].

Alexandre présida lui-même à l'incorporation des troupes nouvelles, et spécialement à celle des milices perses. La solennité eut lieu dans le jardin royal : le roi était assis sur le trône d'or et portait le diadème et la pourpre royale ; de chaque côté, les amis occupaient des sièges plus bas à pieds d'argent; derrière eux, à distance respectueuse, se tenaient les eunuques, les bras croisés à la mode orientale et revêtus du costume des Mèdes. Les troupes défilaient devant le roi, division par division ; elles étaient passées en revue, puis réparties entre les phalanges. Ainsi se passèrent plusieurs journées. Comme le roi se trouvait un jour fatigué par une longue et pénible attention, il se leva du trône, y déposa le diadème et la pourpre, puis se dirigea vers un bassin du jardin afin de s'y baigner. D'après le cérémonial de la cour, les amis l'avaient suivi, tandis que les eunuques restaient à leur place. Dans ce court intervalle, un homme s'approcha, traversa tranquillement les rangs des eunuques, qui d'après l'étiquette des Perses n'avaient pas le droit de l'arrêter, gravit les degrés du trône, se para de la pourpre et du diadème, s'assit à la place du roi et se mit à regarder fixement devant lui. Les eunuques déchirèrent leurs vêtements, se frappèrent la poitrine et le front, et poussèrent des cris de douleur à cause de cet effrayant pronostic. Le roi revenait précisément à ce moment ; à la vue de cet homme qui tenait sa place sur le trône, il fut frappé d'effroi et donna l'ordre d'interroger ce malheureux ; qui était-il ? que voulait-il ? L'homme resta immobile sur le trône, regardant toujours fixement devant lui; enfin il répondit : « Je m'appelle Dionysios et je suis de « Messène ; je suis accusé et l'on m'a amené, chargé de fers, « depuis la côte jusqu'ici. Maintenant le dieu Sarapis m'a délivré, et m'a donné l'ordre de prendre la pourpre et le diadème « et de m'asseoir tranquillement ici ». On le mit à la torture ; il devait avouer s'il avait eu de mauvais desseins et s'il avait des

[1]) C'est à peu près tout ce qu'on peut tirer du passage de Diodore (XVIII, 4).

complices ; mais il persista à dire qu'il avait obéi à l'ordre du dieu. On s'aperçut que la raison du malheureux était égarée, et les devins demandèrent sa mort [1].

On pouvait être au mois de mai 323; la ville de Babylone était pleine d'une animation guerrière ; les milliers de troupes nouvelles soupiraient après la campagne où elles devaient faire leurs premières armes, et s'exerçaient à combattre d'après la nouvelle méthode. La flotte, qui déjà se tenait à l'ancre et sous voiles, quittait presque chaque jour sa station pour faire des excursions hors de la capitale, au milieu d'une immense multitude de spectateurs, afin d'habituer les matelots à gouverner et à ramer ; la plupart du temps, le roi était présent et distribuait aux vainqueurs dans ce concours des louanges et des couronnes d'or[2]. On savait que la campagne ne tarderait pas à s'ouvrir, et on pensait que les sacrifices et les festins pendant lesquels le roi avait coutume d'annoncer le commencement de nouvelles opérations guerrières suivraient immédiatement les fêtes funèbres en l'honneur d'Héphestion.

Un nombre immense d'étrangers affluaient à Babylone pour les fêtes, et parmi eux se trouvaient des ambassadeurs de l'Hellade, qui, par suite des décrets accordant au roi les honneurs divins, avaient pris le caractère de théores sacrés. Ils parurent en cette qualité devant le roi et l'adorèrent, en lui consacrant, selon l'usage hellénique, les couronnes d'or que les États de la mère patrie envoyaient en rivalisant de zèle pour honorer le dieu-roi. Les théores d'Alexandre revinrent ensuite de l'Ammonion ; ils étaient allés demander comment le dieu ordonnait qu'Héphestion fût honoré, et ils rapportaient la réponse qu'on devait lui sacrifier, comme à un héros[3]. Après

1) Arrian., VII, 24 (d'après Aristobule). Diodor., XVII, 116. Plut., *Alex.*, 74 (avec quelques variantes). Cet incident eut lieu quelques jours avant les fêtes et sacrifices qui, d'après les *Ephémérides*, tombaient en Dæsios. On verra dans l'*Appendice* que probablement ce mois se trouve à peu près partagé entre mai et juin.

2) Arrian., VII, 23, 5.

3) C'est du moins ce que dit Arrien (VII, 23, 8). Diodore (XVII, 115) dit au contraire que l'oracle d'Ammon ordonna de lui décerner les honneurs divins et de l'invoquer comme πάρεδρος (correction faite d'après Lucian., *De calumn. non cred.*, 17). La première version est confirmée par ce qu'on dit de Cléomène, satrape d'Égypte, qui éleva au défunt un *héroon* à Alexan-

avoir reçu ce message, le roi donna l'ordre de célébrer les fêtes funèbres et le premier sacrifice pour le héros Héphestion.

Une partie des murailles de Babylone avait été abattue : là se dressait sur cinq terrasses en retrait et s'élevant jusqu'à une hauteur de deux cents pieds l'édifice pompeux du bûcher ; le roi avait consacré à sa construction dix mille talents, et les amis, les grands, les ambassadeurs, les Babyloniens, en avaient ajouté deux mille autres. Le tout resplendissait d'or, de pourpre, de peintures, de sculptures ; au sommet de l'édifice se trouvaient des figures de Sirènes d'où les chœurs funèbres faisaient entendre leurs chants en l'honneur du mort[1]. Au milieu des sacrifices, des cortèges de deuil et des chants funèbres, le feu fut mis au bûcher. Alexandre était présent ;

drie et un autre dans l'île de Pharos. Cléomène, qui craignait la colère du roi à cause de ses exactions, eut soin de l'informer de ses dédicaces et des autres hommages qu'il avait inventés en l'honneur d'Héphestion, et il reçut de la part d'Alexandre une lettre de remercîment dans laquelle il était dit, entre autres choses : « En apprenant que les sanctuaires de l'Égypte sont « bien tenus et notamment les héroons d'Héphestion, j'ai résolu de te par- « donner les fautes que tu as pu commettre antérieurement, et si tu en « commets quelque autre à l'avenir, tu n'auras rien à craindre de moi ». (Arrian., VII, 23, 8). Arrien lui-même juge sévèrement cette réponse du roi, et il aurait raison si Alexandre n'avait eu d'autre motif que la satisfaction que lui causaient ces honneurs rendus à Héphestion. Mais il faut songer que Cléomène était un financier distingué et un administrateur capable de rendre de grands services ; sa satrapie était de la plus haute importance pour les expéditions qu'on allait entreprendre, et, né en Égypte, il connaissait le pays comme personne : peut-être aussi était-il impossible, dans les circonstances actuelles, de lui demander compte de ses actes dès maintenant et de si loin ; peut-être le moindre signe de la disgrâce royale aurait-il suffi pour le décider à prendre la fuite, auquel cas les immenses trésors amenés par lui auraient été perdus pour la satrapie et pour le royaume. Ce sont là des raisons qui se présentent à première vue : sait-on s'il n'y en a pas beaucoup d'autres, plus secrètes et plus personnelles, qui ont pu rendre le message du roi nécessaire? Tout ce que nous savons d'Alexandre nous avertit d'être circonspects et de ne pas le rabaisser tout de suite au dernier échelon.

[1]) La description du bûcher, telle qu'elle se trouve dans Diodore (XVII, 115), est trop peu technique pour qu'on puisse restituer l'édifice avec quelque certitude, d'après de telles indications. Les dessins si vantés de Quatremère de Quincy sont tout ce qu'on voudra, excepté conformes au génie de l'architecture hellénique.

sous ses yeux l'œuvre admirable s'abîma dans les flammes, ne laissant après elle que la destruction, le vide, le deuil de celui qu'on avait perdu. Puis vinrent les sacrifices en l'honneur du héros Héphestion; Alexandre fit lui-même la première libation à son ami élevé au rang des héros; dix mille taureaux furent sacrifiés à sa mémoire et distribués à toute l'armée, que le roi avait conviée au banquet de fête.

D'autres solennités remplirent les jours suivants; le roi sacrifia de la manière habituelle aux dieux qu'il honorait, car déjà le jour était fixé pour le départ de la flotte et le commencement de la campagne d'Arabie. Il offrit un sacrifice à la Bonne Fortune, et, d'après le conseil de ses devins, il sacrifia aussi aux dieux qui conjurent le mal. Pendant que l'armée entière se réjouissait, attablée au banquet du sacrifice et buvant le vin offert en libation par le roi, Alexandre avait réuni les amis autour de lui pour le repas d'adieu qu'il donnait à Néarque, son amiral. Ceci se passait le 15 Dæsios, vers le soir; déjà la plupart des invités s'étaient retirés, lorsque le Thessalien Médios, un des hétæres, se présenta et pria le roi d'honorer encore de sa présence une petite réunion dans sa demeure; il devait y avoir un joyeux festin. Alexandre, qui aimait le noble Thessalien, alla avec lui, et la gaieté de ses intimes finit par le gagner; il porta leur santé à la ronde: vers le matin, on se sépara, en se promettant de se retrouver dans la soirée suivante[1].

Alexandre revint au palais, prit un bain et dormit jusqu'à une heure avancée du jour; dans la soirée, il retourna se mettre à table chez Médios, et l'on but de nouveau joyeusement jusque fort avant dans la nuit. Lorsque le roi se retira, il se trouvait mal à l'aise; il se baigna, mangea un peu et se coucha avec la fièvre. Le matin du 18 Dæsios, il se sentit sérieusement malade; les émotions des derniers temps, les festins qui s'étaient succédé rapidement depuis quelques jours, ne le prédisposaient que trop à une maladie. Il fut pris d'une

[1]) Plut., *Alex.*, 75. Athen., X, p. 432. Arrian., VII, 24, 25. Je ne fais que mentionner l'absurde soupçon d'après lequel on aurait chez Médios donné au roi un poison fourni par Aristote et apporté par Cassandre.

fièvre extraordinairement intense ; il dut se faire transporter sur son lit à l'autel, afin d'offrir le sacrifice du matin, comme il avait coutume de le faire chaque jour. Il s'étendit ensuite sur le lit de repos dans la salle des hommes, fit venir le commandant près de lui et lui donna les ordres nécessaires pour le départ : l'armée de terre devait se mettre en campagne le 22, et la flotte, avec laquelle il comptait lui-même faire la traversée, devait partir le jour suivant. Vers le soir, il se fit porter sur son lit de repos au bord de l'Euphrate, puis sur un vaisseau qui le conduisit aux jardins de la rive opposée : là il prit un bain ; les frissons de la fièvre ne le quittèrent pas de la nuit.

Le matin du 20 Dæsios, après le bain et le sacrifice, le roi fit appeler Néarque et les autres officiers de la flotte, et leur déclara que le départ devait être retardé d'un jour à cause de sa maladie, mais qu'il espérait bien être suffisamment rétabli, d'ici là, pour pouvoir monter sur son vaisseau le 23. Il resta dans la salle de bain ; Néarque dut se mettre à son chevet et lui raconter sa navigation sur l'Océan. Alexandre écoutait avec attention et se réjouissait de pouvoir bientôt affronter lui-même de semblables dangers. Cependant son état s'aggravait ; la fièvre devenait plus intense : il convoqua toutefois les officiers de la flotte, le 21 au matin, après le bain et le sacrifice, et donna l'ordre de tenir tout préparé pour le recevoir le 23 sur son vaisseau et pour partir. Après le bain du soir, il fut pris de nouveaux frissons de fièvre encore plus violents ; les forces du roi diminuaient visiblement ; la nuit suivante fut sans sommeil et pleine de souffrances. Malgré une fièvre des plus ardentes, Alexandre se fit porter le lendemain matin devant le grand bassin et offrit avec peine son sacrifice ; puis il convoqua les officiers, donna encore quelques ordres au sujet du départ de la flotte, s'entretint avec les stratèges sur les nominations à quelques places d'officiers et les chargea de choisir eux-mêmes les titulaires, en leur recommandant d'être sévères dans leur choix.

Le 23 arriva ; le roi était étendu sur son lit et fort malade : il se fit cependant porter à l'autel et offrit son sacrifice ; il ordonna que les stratèges se réunissent dans le vestibule du

château et que les chiliarques et pentacosiarques eussent à rester assemblés dans la cour; il se fit ensuite reporter des jardins dans le château. A chaque instant ses forces diminuaient; cependant, lorsque les stratèges entrèrent, il les reconnut encore, mais il ne pouvait plus parler. Pendant la nuit, le lendemain et la nuit suivante, la fièvre continua; le roi avait perdu l'usage de la parole.

La nouvelle de la maladie du roi s'était répandue dans l'armée et dans la ville; les rapports qu'on nous fait sur l'impression qu'elle produisit sont assez croyables. Les Macédoniens se pressaient autour du château; ils demandaient à voir le roi; ils craignaient qu'il ne fût déjà mort et qu'on le leur cachât, et n'eurent pas de repos qu'ils n'eussent obtenu par leurs cris, leurs instances et leurs prières, qu'on leur ouvrît les portes. Les uns après les autres, ils défilèrent devant la couche du roi, qui, soulevant péniblement sa tête, faisait avec les yeux un signe d'adieu à ses vétérans. Ce même jour — c'était le 27 Dæsios — Pithon, Peucestas, Séleucos et quelques autres allèrent au temple de Sarapis et demandèrent au dieu si le roi ne se trouverait pas mieux en se faisant porter dans le temple et adressant au dieu sa prière; ils reçurent cette réponse : « Ne l'amenez pas : s'il reste où il est, il sera bientôt mieux ». Le lendemain, 28 Dæsios, vers le soir, Alexandre mourait.

Nous avons encore beaucoup d'autres traditions concernant les événements de ces derniers jours, mais elles sont peu dignes de foi, et bon nombre ont été visiblement fabriquées à l'appui d'un parti pris, pour ou contre. Par exemple, aucun rapport authentique n'établit qu'Alexandre, sur son lit de mort, ait décidé la moindre chose, par signe ou par paroles, relativement à la succession au trône, à la forme de gouvernement et aux mesures qu'il serait bientôt nécessaire de prendre. S'il ne le fit pas, c'est qu'il n'avait déjà plus la lucidité et l'énergie d'esprit suffisantes pour comprendre l'effet qu'allait produire sa mort, quand il la sentit approcher. Cet adieu muet qu'il adressa à ses Macédoniens doit avoir été le dernier effort, déjà à demi conscient seulement, de sa connaissance qui s'éteignait, et l'agonie qui suivit dut voiler à ses yeux mourants le

triste avenir réservé à tout ce qu'il avait créé, à tout ce qu'il avait voulu.

Avec son dernier soupir commencèrent les discordes de ses généraux, les séditions de son armée, la ruine de sa maison, l'écroulement de son empire.

FIN DU PREMIER VOLUME.

# APPENDICE

# I

# LES MATÉRIAUX DE L'HISTOIRE D'ALEXANDRE

Parmi les rédactions de l'histoire d'Alexandre qui nous restent de l'antiquité, aucune ne remonte, quant à la date de sa composition, plus haut que la mort de César. Pour juger de leur valeur historique, il faut d'abord examiner à quelles sources leurs auteurs ont puisé et de quelle façon ils ont usé de ces informations premières.

C'est à ce point de vue que se placent les nombreuses études publiées dans les vingt ou trente dernières années. Il y en a dans le nombre d'excellentes, qui ont mis en pleine lumière l'étonnante uniformité des matériaux qu'Arrien et Plutarque semblent avoir eus sous les yeux et la filiation qui rattache Quinte-Curce, Diodore et Justin, soit à Clitarque, soit aux sources de meilleur aloi que suit Arrien, tandis que les recherches faites sur le roman du Pseudo-Callisthène se sont attachées avec raison à éclaircir l'amplification progressive de la légende d'Alexandre, dont la première ébauche nous apparaît signée de ce nom.

Peut-être est-il à propos d'envisager encore à un autre point de vue les matériaux dont nous disposons aujourd'hui, pour saisir certains côtés de la question qui n'ont pu être aperçus du point de vue où l'on s'est placé jusqu'ici.

Quand il s'agit d'un fait isolé, il peut être de bonne critique d'attribuer une importance décisive au témoignage d'un acteur, d'un témoin oculaire. Mais le soldat qui a assisté à une bataille, le citoyen qui s'est trouvé mêlé à une révolution politique n'en connaît que le détail et l'extérieur; ce n'est qu'en embrassant et en rapprochant une quantité ou la totalité de ces détails, en les disposant d'après l'enchaînement intime qui en a réglé le cours, que l'on obtient une image intellectuelle des faits accomplis, image qui sera plus ou moins exacte ou faussée, systématique ou conforme à la réalité, suivant l'aptitude, la situation, la pénétration de celui qui la conçoit.

Le passé ne s'offrirait que sous ces formes subjectives à l'histoire qui en évoque le souvenir, si celles-ci ne rencontraient, soit dans les conséquences

des événements et les institutions qui en sont comme le précipité, soit dans les documents de toute espèce qu'a laissés sur sa route la progression matérielle et la genèse successive des faits, un contrôle qui permet de mesurer la valeur des opinions.

En présence des récits que nous possédons de l'histoire d'Alexandre, la critique des sources ne doit pas se borner à rechercher à quelles sources ils ont été puisés, sous quelle forme celles-ci sont parvenues aux narrateurs, si c'est par voie directe, et, dans le cas contraire, par quels intermédiaires. Si la critique des sources a le devoir de déterminer le degré d'exactitude des traditions, — et c'est uniquement dans ce but qu'elle cherche à retrouver dans les ouvrages de seconde main qu'elle a sous les yeux les sources originales, — elle ne peut pas davantage se dispenser d'examiner si ces sources originales elles-mêmes ont employé ou pu employer des matériaux qui garantissent leur véracité. C'est user d'un procédé plus artificiel que sûr que de croire la série des vérifications terminée par l'audition des « témoins oculaires et auriculaires ». Il ne faut pas s'imaginer, — et des recherches analogues faites sur le terrain de l'histoire moderne, où l'on peut exercer un contrôle infiniment plus méticuleux, l'ont bien montré, — que les premiers narrateurs, ceux qui sont le plus près des faits, soient par cela même les plus dignes de confiance : le contact immédiat des événements produit chez les contemporains des manières de voir qui ont sans doute l'avantage de faire revivre l'opinion du temps et garder le charme des premières impressions, mais qui sont entachées de toutes les erreurs importées, sciemment ou non, par l'esprit de parti, les systèmes ou les préjugés politiques, enfin, par des préoccupations personnelles de toute sorte ; et plus les temps sont orageux, plus les événements sont considérables, plus les solutions dont il s'agit sont contestées, moins les hommes qui ont vécu au milieu des faits, qui y ont collaboré, sont capables de nous transmettre ce que j'appellerai, si on me passe l'expression, des images achromatiques. Ce n'est que petit à petit que les esprits s'apaisent, que les opinions se rassérènent, que les perspectives s'élargissent, toutes conditions nécessaires à la représentation fidèle du passé.

## I

### LES PREMIÈRES SOURCES.

Quand on parcourt les fragments des *Scriptores rerum Alexandri Magni*, tels qu'ils ont été rassemblés par Robert Geier et après lui par Charles Müller, on remarque que ces anciens auteurs, abstraction faite de ceux qui ont écrit seulement après le temps des Diadoques, sont, considérés comme sources historiques, de caractère très dissemblable. On peut les ranger en quatre catégories, qui se mêlent et se confondent, il est vrai, à bien des égards sur leurs frontières.

I. On raconte, à propos d'Aristobule, une anecdote qui, pour notre sujet, est fort instructive. Comme Alexandre descendait le cours de l'Hydaspe, cet écrivain lut devant le roi un écrit (βιβλίον) sur le combat singulier entre le roi et Poros, combat dans lequel Alexandre était censé avoir tué d'un seul coup de javelot (ἑνὶ ἀκοντίῳ) l'éléphant qui portait son adversaire : là-dessus, Alexandre lui aurait arraché l'écrit des mains et l'aurait jeté à l'eau en disant que « l'auteur mériterait qu'on lui en fît autant pour ce qu'il avait écrit [1] ». Il se peut que Lucien, qui raconte la chose, ait mis par erreur Aristobule à la place d'Onésicrite, un adulateur effronté à qui l'anecdote, ce semble, conviendrait mieux ; il se peut aussi qu'Aristobule n'ait commencé que beaucoup plus tard, en écrivant son livre d'histoire, à faire preuve de ce jugement et de cette exactitude dont le loue Arrien, tandis qu'auparavant il se faisait l'émule d'Onésicrite et autres falsificateurs de la vérité historique : quoi qu'il en soit, on voit que cette composition, lue devant Alexandre vers le mois de décembre 326, relatait les événements du mois de mai de la même année.

On a une seconde anecdote, sur Onésicrite cette fois, d'après laquelle on pourrait croire que cet auteur n'a écrit que longtemps après Alexandre. A propos des Amazones, dont la reine passait pour être entrée dans le lit d'Alexandre, Plutarque [2] dit que, bien des années plus tard, alors que Lysimaque était déjà roi (par conséquent, après 306), Onésicrite avait lu devant lui, au quatrième livre de son histoire, le récit de cet incident, et que Lysimaque avait dit alors à l'écrivain : « Où pouvais-je donc bien être à ce moment-là? » Mais est-il nécessaire d'admettre que le livre ait été écrit seulement à cette époque? Il y a une autre anecdote qui vaut juste autant que celle-là. On raconte qu'Alexandre aurait dit à Onésicrite, qu'il souhaitait ressusciter pour un petit instant après sa mort, pour voir si les hommes liraient encore à ce moment-là ces écrits : qu'ils en fissent actuellement l'éloge, il n'y avait rien d'étonnant à cela, attendu qu'ils s'imaginaient gagner par là ses bonnes grâces [3], etc. A quel point le récit d'Onésicrite était saturé d'histoires merveilleuses, on s'en aperçoit aux extraits qu'on en cite. Il est possible que l'histoire des Amazones soit de son invention, car, au dire de Plutarque [4], Clitarque, Polyclitos (ou Polycritos) de Larissa, Antigène, Istros l'ont racontée après lui. Nous verrons que Clitarque doit avoir écrit vers 305 : Polyclitos appartient également à la fin de l'âge des Diadoques, s'il est vrai que sa fille Olympia était la mère d'Antigone Doson, né vers 263 ; Istros, auteur d'*Atthides*, était un élève de Callimaque ; sur Antigène, nous n'avons pas d'autre renseignement. Comme, à propos de cette aventure amoureuse, ni Plutarque, ni aucun autre écrivain ne s'en réfère à Callisthène, il y a d'autant plus de raisons de maintenir à Onésicrite la gloire de l'invention.

Nous laisserons de côté la question de savoir s'il faut ajouter à cette pre-

1) Lucian., *Quomod. histor. scrib.* 12. — 2) Plut., *Alex.* 46. — 3) Lucian, *op. cit.* 40. — 4) Plut., *Alex.* 46.

mière série — c'est bien le rang que lui assignent les anecdotes précitées — les noms de MARSYAS de Pella et d'ANAXIMÈNE de Lampsaque. Le type le plus parfait du genre est CALLISTHÈNE d'Olynthe. Si Callisthène a continué durant l'expédition son *Histoire grecque*, — il rapportait au quatrième livre qu'il était allé avec Alexandre en Égypte et qu'il avait été envoyé en Éthiopie pour recueillir des informations sur les sources du Nil — il se peut qu'il ait rédigé en même temps ce qu'on appelait dans l'antiquité son *Histoire d'Alexandre*. Le ton emphatique avec lequel il décrivait la marche d'Alexandre à travers la mer de Pamphylie, la visite à l'Ammonion, les batailles d'Issos et de Gaugamèle, rapproché de son attitude dans les quartiers d'hiver en Bactriane, permet d'affirmer avec une quasi-certitude que ces récits ont dû être écrits avant qu'il ne fût mécontent du roi, peut-être avant l'exécution de Philotas, qui peut bien avoir commencé à lui donner de l'humeur. Quand, plus tard, Alexandre le mit aux fers et l'emmena prisonnier avec lui, on doit s'être du même coup assuré de ses papiers, et il mourut en prison. Si malgré cela son *Histoire d'Alexandre*, en l'état où elle était, s'est répandue, il faut qu'elle ait été déjà répandue, en entier ou par fragments, alors qu'il était encore libre et qu'il n'avait pas encore d'animosité contre Alexandre. Le dernier fait dont il soit question dans les fragments qui nous ont été conservés est la bataille de Gaugamèle ; il n'y a, que je sache, aucun indice certain qu'il ait décrit encore l'incendie de Persépolis, la mort de Darius, le procès de Philotas [1]. Si on ne le cite pas comme témoin à propos de l'histoire des Amazones, c'est que ou bien il a eu trop de goût pour conter de pareilles énormités, ou bien il était déjà las, — le procès de Philotas a eu lieu six mois après cette prétendue aventure, — il était déjà las d'inventer des choses merveilleuses pour la plus grande gloire du roi.

Arrien [2] rapporte que Callisthène aurait dit — εἴπερ ἀληθῆ ξυγγέγραπται — que lui et sa narration (ξυγγραφή) décideraient du sort d'Alexandre et de ses exploits ; qu'il n'était pas venu auprès d'Alexandre pour acquérir de la renommée, mais pour lui en donner de par le monde ; que la participation d'Alexandre à la nature divine ne dépendrait pas des mensonges accrédités par Olympias sur sa naissance, mais de ce que lui-même, en écrivant son histoire, ferait croire aux hommes. Il ne faut pas faire grand fond sur ce que dit Justin [3], à savoir que Callisthène a consolé Alexandre après le meurtre de Clitos, *condiscipulatu apud Aristotelem familiaris illi et tunc ab ipso rege ad prodenda memoriæ acta ejus accitus;* et guère plus sur les allégations de Plutarque racontant que Callisthène, en vue d'obtenir du roi la restauration d'Olynthe sa ville natale, était allé le trouver en Asie (ἀνέβη) et l'avait suivi par mer (πρὸς Ἀλέξανδρον ἔπλευσε), c'est-à-dire probablement à

1) Callisthène (*fr.* 38) parle bien de l'Araxe, qui sépare la Bactriane de la Scythie ; mais Strabon, qui le cite, ne dit pas que le fragment provienne de l'*Histoire d'Alexandre* : en fût-il réellement tiré, on comprend très bien qu'il ait pu faire partie d'un aperçu géographique; il n'est pas nécessaire qu'il ait été écrit seulement après l'arrivée en Bactriane. — 2) ARRIAN., IV, 10. — 3) JUSTIN., XII, 6.

Tyr ou en Egypte [1]. Ce qui a pour nous plus de valeur, c'est qu'au second livre de son histoire, — on dit, il est vrai, ἐν δευτέρῳ τῶν Περσικῶν, mais il n'y a pas d'autre titre connu pour l'*Histoire d'Alexandre*, — il donne des détails sur Tarse, Anchiale et Sardanapale [2] ; il s'ensuit que probablement la campagne d'Issos se trouvait dans cette seconde partie, comme celle du Granique et d'Asie-Mineure dans la première. Qu'il y ait eu un troisième livre consacré à Tyr, à Gaza, au voyage à l'Ammonion, un quatrième contenant la campagne sur le Tigre et la bataille de Gaugamèle, ni ces événements, ni l'incendie de Persépolis, ni la mort de Darius, à supposer que Callisthène ait poussé sa narration jusque-là, ne formaient une conclusion suffisante pour qu'il ait pu considérer son livre comme un tout complet et s'arrêter. Mais, d'autre part, a-t-il attendu pour publier qu'il rencontrât une conclusion de cette sorte? Puisqu'il a été incarcéré avant d'y être arrivé et que, nonobstant, ce qu'il avait écrit sur les premières années de la guerre était entre les mains du public et connu pour être de lui, on est bien en droit de supposer qu'il avait publié sa narration par chapitres, en groupant, par exemple, les événements d'une campagne une fois que la campagne était finie. Quel que soit l'endroit où il s'est arrêté, il était toujours facile de rassembler les chapitres déjà publiés qui se trouvaient en circulation, et de les répandre désormais comme un seul et même ouvrage. On ne comprend bien la portée de sa prétentieuse déclaration, quand il disait que la renommée d'Alexandre dépendait de lui... etc., que si ses relations avaient déjà trouvé un accueil et une notoriété qui justifiassent un pareil accès de vanité.

Il y avait aussi dans la suite d'Alexandre des poètes, qui célébraient ses exploits : on cite Agis d'Argos, Choerilos, Cléon de Sicile.

Pour la politique d'Alexandre, l'opinion publique en Grèce était un facteur trop important pour qu'on pût la livrer au hasard ou à l'influence d'idées hostiles. Plus les événements des deux premières années de guerre se déroulaient lentement et plus ceux qui suivirent entraînaient au loin l'armée d'Alexandre, plus il devait être utile que des écrivains de talent, et ayant un nom, prissent la peine de suivre la marche des événements au moyen de publications dans lesquelles ils montraient l'enchaînement et l'importance des grands actes du drame stratégique, avec les idées qui avaient cours au quartier-général macédonien, avec les formes et la rhétorique savante qui répondaient au goût du public grec.

II. On peut considérer comme formant une deuxième série les écrits qui traitent en détail de faits isolés. Il va de soi que, tandis que l'armée se trouvait en Bactriane ou dans l'Inde, le roi a dû recevoir quantité de rapports sur des missions accomplies, des expéditions militaires, des incidents survenus dans les régions occidentales, et l'antiquité a connu en effet soit ces documents eux-mêmes, soit des remaniements faits après coup sur ces pièces.

1) Plut., *Alex.* 53. *De Stoic. rep.* 20. — 2) Callisth., *fr.* 32.

C'était peut-être un écrit de cette espèce que celui de Gorgos d'Iasos, le « métalleute », comme l'appelle Strabon[1], qui a fait un rapport sur les mines d'or et d'argent et les gisements de sel dans le pays de Sopithès. On voit également par Strabon[2] et par les détails que donne Théophraste sur l'île de Tylos[3], que le Thasien Androsthène, qui a fait avec Néarque le trajet par mer de l'Indus à l'Euphrate, avait écrit sur le voyage de découverte qu'il fit ensuite le long de la côte d'Arabie. On ne dit pas positivement que Hiéron de Soles, qui poussa plus loin encore, et Héraclide, qu'on avait envoyé en exploration dans la mer Caspienne, aient publié des relations de leurs voyages. On comprendrait de reste, quand même Q. Curce[4] et Justin[5] n'en diraient mot, qu'Antipater a envoyé au roi des rapports sur la malheureuse expédition de Zopyrion, sur le soulèvement tenté en Thrace et sur la campagne contre Agis.

L'auteur le plus important de cette série est Néarque, dont les notes paraissent avoir embrassé tout le temps pendant lequel il eut le commandement de la flotte, et l'on sait que la flotte a commencé son voyage sur l'Hydaspe. Plutarque trouve dans les *Ephémérides* qu'Alexandre, quelques jours avant sa mort, se faisait lire le rapport de Néarque : κατακείμενος ἐν τῷ λουτρῶνι τοὺς περὶ Νεάρχον ἐσχόλαζεν ἀκροώμενος τὸ περὶ τὸν πλοῦν καὶ τὴν μεγάλην θάλατταν[6]. On peut bien supposer que Néarque a lu au roi précisément le rapport que nous avons encore dans Arrien, tout au moins la partie de sa rédaction qui traite des aventures de la flotte après qu'Alexandre l'eut quittée. Cependant, la remarque d'Arrien[7] à propos d'Onésicrite, qui étant simple pilote à bord du vaisseau d'Alexandre se donnait dans ses récits pour le navarque de la flotte, peut aussi amener à penser que l'écrit de Néarque n'a été redigé qu'après la publication de celui d'Onésicrite.

III. On pourrait ranger dans une autre série les notes qui, ayant un caractère plutôt historique que littéraire, doivent être considérées comme de simples journaux.

Déjà, dans le récit fait par Néarque sur son voyage de l'Indus aux bouches de l'Euphrate, il est à peu près certain que le fond est tiré d'une espèce de journal de bord.

On peut retrouver quelque chose d'analogue dans ce qu'on rapporte des *bêmatistes* d'Alexandre. Il est naturel qu'il y ait eu dans l'armée d'Alexandre un état-major spécial, chargé, entre autres attributions, de régler les étapes quotidiennes, d'assigner aux diverses colonnes leur itinéraire, de faire le tracé des camps, etc. ; ses travaux et ses papiers ont fourni les premières notions précises sur les distances par les routes suivies, notions qui ont été si précieuses pour les études géographiques de l'âge suivant. On trouve cités Βαίτων ὁ Ἀλεξάνδρου βηματιστὴς ἐν τῷ ἐπιγραφομένῳ Σταθμοὶ τῆς Ἀλεξάνδρου πορείας[8], ou encore *Diognetus et Bæton itineram ejus mensores*[9], ainsi

1) Strab., XV, p. 700. — 2) Strab., XVI, p. 766 [*fr.* 2]. — 3) Theophrast., *De caus. plant.* II, 5, 5, [*fr.* 3]. — 4) Curt., VII, 4, 32. — 5) Justin., XII, 1, 4. — 6) Plut., *Alex.* 76. — 7) Arrian., *Ind.* 32. — 8) Athen., X, p. 442. — 9) Plin., VI, 21 (§ 61, ed. Detlefsen).

que Ἀμύντας ἐν τοῖς Σταθμοῖς, ouvrage dont nous possédons encore une note sur la région syrienne, provenant du premier livre, et une autre sur Ninive, extraite du troisième. Archélaos, ὁ χωρογραφὸς τῆς ὑπ' Ἀλεξάνδρου πατηθείσης γῆς, faisait-il partie des compagnons de route d'Alexandre? c'est ce qui n'est pas dit dans l'unique passage où il soit question de lui[1], mais la chose est en soi fort vraisemblable. Il faut tenir compte de ce que disait dans son ouvrage géographique Stratoclès, stratège de Babylone sous Séleucos Ier et explorateur de la mer Caspienne : il rapporte que les compagnons d'Alexandre avaient exploré d'une façon sommaire (ἐπιδρομάδην) les contrées parcourues, mais qu'Alexandre avait fait faire des enquêtes plus exactes : αὐτὸν δὲ Ἀλέξανδρον ἀκριβῶσαι... ἀναγραψάντων τὴν ὅλην χώραν τῶν ἐμπειροτάτων αὐτῷ· τὴν δὲ ἀναγραφὴν αὐτῷ δοθῆναί φησιν ὕστερον ὑπὸ Ξενοκλέους τοῦ γαζοφύλακος[2].

Ce qui offre un intérêt tout spécial pour notre sujet, ce sont les Ἐφημερίδες βασίλειοι, dont nous possédons en double rédaction un fragment concernant les derniers jours du roi. D'après de menus fragments, qui ont été recueillis par A. Schöne[3], on est en droit de supposer que les événements des années précédentes, probablement depuis le commencement de l'expédition d'Asie, avaient été notés chaque jour de la même façon. Le fait que ce journal de la cour, comme on peut l'appeler, était tenu par Eumène de Cardia, l'ἀρχιγραμματεύς du roi, et qu'il était tenu pour ainsi dire au jour le jour, autorise à penser que le but de ces notes était moins littéraire que pratique. Il est impossible de savoir aujourd'hui quand elles ont été publiées, et si elles ne l'ont pas été peut-être après la mort d'Eumène par Diodote d'Érythræ, qui se trouve cité une fois à côté d'Eumène comme rédacteur du recueil[4] et qui était peut-être un des scribes de la chancellerie royale. Comme on dit de Strattis d'Olynthe qu'il a publié περὶ τῶν Ἀλεξάνδρου ἐφημερίδων βιβλία πέντε, on a pu supposer que cet écrivain a donné un remaniement, un extrait des *Ephémérides*.

Si les notes d'Eumène avaient un but pratique, ce n'était pas celui d'avoir sous la main, pour le service du roi, un journal d'affaires (des ὑπομνήματα comme en eut plus tard le roi Antigone) qu'on pût consulter sur les entrées et expéditions quotidiennes, bien qu'il fût difficile de se passer d'un pareil registre : les incidents survenus à la cour étaient consignés pour être communiqués à ceux qui avaient intérêt à en avoir connaissance, et les courriers (les βιβλιαφόροι, comme on les appelle souvent au temps des Diadoques) qui étaient expédiés du camp en Occident ont dû laisser des copies du journal de la cour aux satrapes dont ils rencontraient la résidence sur leur itinéraire, pour que ceux-ci en prissent connaissance et les fissent tenir ensuite aux satrapes qui résidaient en dehors de la route des dépêches.

Si on donnait cette publicité officielle aux incidents de la cour, il est à croire, à plus forte raison, qu'on rédigeait pour les envoyer aux satrapes et stratèges des rapports sur les événements politiques et militaires : il était

1) Diog. Laert., II, § 17. — 2) Strab., II, p. 69. — 3) A Schöne, *De rerum Alexandri Magni scriptoribus*, p. 37. — 4) Athen., X, p. 434.

nécessaire de tenir ces fonctionnaires au courant de ce qui se passait en campagne ; Antipater, par exemple, avec la situation difficile qu'il avait vis-à-vis des Hellènes et du synédrion de Corinthe, ne pouvait pas, pour chaque cas donné, en référer à son maître et attendre ses instructions ; la seule chose qu'il eût à faire, c'était de prendre les décisions indispensables d'après des informations aussi exactes que possible sur la marche des événements en Asie. S'il y avait de ces éphémérides militaires, peut-être sous forme de lettres à Antipater [1], elles ont fourni aux premiers auteurs qui ont retracé dans son ensemble l'histoire d'Alexandre une base excellente, et peut-être faut-il expliquer de cette manière une partie des concordances surprenantes que l'on constate entre les données d'Arrien et de Plutarque, d'une part, et des écrivains qui puisent dans Clitarque, d'autre part [2].

On peut même aller plus loin. Si les diverses narrations, à commencer par les premières, n'étaient pas comme liées par un fonds commun, mais avaient été composées librement par chaque auteur suivant son expérience propre et ses connaissances personnelles, on ne s'expliquerait pas que la disposition générale du sujet, ou, si on le préfère, le fil le long duquel est alignée la marche de l'ensemble soit partout le même, en dépit des écarts qu'il y a entre la tradition de Clitarque, celle d'Arrien qui procède de Ptolémée, etc., et en dépit de toutes les variantes de détail. Il serait plus inexplicable encore que, de tout ce qui se passe du côté macédonien, on ne relate que ce qui touche directement la personne d'Alexandre ou ce qui est parvenu à sa connaissance sous forme de messages et de rapports. Si importante qu'ait été l'expédition de Parménion à Damas à la fin de 333, ou celle d'Héphestion et de Perdiccas, qui descendirent en 327 au sud du fleuve Cophène jusqu'à l'Indus, il n'en est question qu'en passant ; on n'a non plus que des notes tout à fait sommaires sur les longues marches faites en 330, à la suite d'Alexandre qui avait pris les devants, par la majeure partie de l'armée depuis Ecbatane, par un chemin où il fallut de temps à autre batailler avec les peuplades des montagnes Caspiennes, de même que sur la marche de la grande colonne avec laquelle Cratère fit retraite depuis l'Indus jusqu'en Perse, en passant par les défilés de Bholan. Avec des auteurs libres de leur composition, il n'est pas possible que ces événements et d'autres semblables aient été traités par tous avec la même insuffisance : si tous, quelle que soit

1) Voy. ci-dessous, p. 759. — 2) On peut prendre pour exemple les passages suivants : Arrian., III, 28, 1 = Curt., VII, 3, 5. Arrian., III, 28, 2 = Curt., VII, 3, 2. Arrian., III, 28, 4 = Curt., VII, 3, 19 et 23. Il y a de ces concordances en quantité. On avait déjà l'habitude de ces rapports militaires, car l'auteur de la *Vie des dix Orateurs* [*Isocrat.* p. 330] assure que ceux de Timothée étaient rédigés par Isocrate : σὺν ᾧ καὶ πολλὰς πόλεις ἐπῆλθε συντιθεὶς τὰς πρὸς Ἀθηναίους ὑπὸ Τιμοθέου πεμπομένας ἐπιστολάς, ὅθεν ἐδωρήσατο αὐτῷ τάλαντον τῶν ἀπὸ Σάμου περιγενομένων. C'est un rapport de cette nature que l'ἐπιστολή de Charès citée par Démosthène (*In Aristocr.* § 183), et autres pièces analogues. Un document particulièrement instructif pour la question, c'est la lettre de Nicias dans Thucydide (VII, 10), lettre qui commence ainsi : τὰ μὲν πρότερον πραχθέντα ἐν ἄλλαις ἐπιστολαῖς ἴστε.

la diversité de leurs points de vue, en parlent d'une façon également superficielle, ce n'est pas qu'ils aient eu les mêmes idées personnelles ou le même sens « objectif » ; c'est que leur exposition relève et dépend des matériaux sur lesquels ils l'ont établie. Supposons qu'ils aient eu pour guide le « Journal de campagne de l'état-major royal » ou les « Rapports rédigés en campagne », et les difficultés signalées s'expliquent d'une façon aussi simple que complète.

A ce propos, qu'il me soit permis de mentionner ici Charès de Mitylène, qui était l'εἰσαγγελεύς du roi, ou, si l'on veut, son grand-chambellan. A voir ses fragments, on est tenté de croire qu'il a consigné, en forme de Mémoires et sans observer strictement la chronologie, tout ce qu'il apprenait d'intéressant à la cour d'Alexandre : au troisième livre, il parlait de la nomination du Lagide Ptolémée aux fonctions d'écuyer tranchant (ἐδέατρος) ; au cinquième livre, il racontait comme quoi le roi de Perse avait à la tête de son lit une armoire à cinq compartiments (οἴκημά τι πεντάκλινον), au pied, une autre à trois compartiments, la première renfermant 5000 talents d'or, la seconde 3000 talents d'argent, et au dessus du lit, un cep de vigne en or garni de pierres précieuses ; au septième livre, il assure qu'il existe dans la mer des Indes, de même qu'en Arménie, en Perse, en Babylonie, des coquillages dans lesquels on trouve des perles ; au dixième, il fait la description des noces à Suse, etc. C'est lui encore qui a consigné la charmante histoire de Zariadre et Odatis. On voit bien que ce n'est pas un écrivain militaire, mais on ne peut pas davantage le ranger parmi les lettrés de la cour : l'éclat de cette cour, les fêtes et distractions, les incidents et aventures de toute sorte qui piquent la curiosité, quelques traits de caractère, et au besoin les songes du roi, — voilà ce qui paraît avoir formé le contenu de ce volumineux ouvrage.

IV. Reste la quatrième série. A coup sûr, Onésicrite, Callisthène, Anaximène et autres s'imaginaient avoir légué à la postérité l'histoire d'Alexandre fixée dans leurs écrits ; et l'on peut bien admettre que leur version a commencé par créer l'histoire conventionnelle des grands événements auxquels on avait assisté avec étonnement. Sans doute « le vaincu se tait » ; mais Callisthène, qui possédait au suprême degré l'art de la narration historique, paraît y avoir ajouté ce qui avait été délibéré, résolu, exécuté du côté des Perses, et cela en détail, comme s'il l'avait vu et entendu. Il n'est plus possible de reconnaître s'il avait pénétré dans cette Vulgate quelque trait appréciable d'opinion anti-macédonienne.

Mais, à côté de cette histoire conventionnelle, il y avait une masse de traditions orales, de récits provenant de ceux qui avaient fait campagne avec le roi et qui rentraient chez eux, d'opinions et de jugements sur le roi et ses généraux, d'anecdotes de toute espèce. Dans les luttes acharnées qu'engagèrent les partis après la mort d'Alexandre, les combattants n'eurent que trop souvent occasion de se jeter à la face des révélations sur leur passé, sur leurs rapports avec Alexandre et sur la part qu'ils avaient prise à ses exploits. Les vicissitudes étranges des guerres de succession, la dislocation de l'empire fondé par Alexandre, modifièrent l'opinion qu'on s'était faite de

sa personne, de ses actes, de son œuvre ; et, tandis que le point de vue macédonien jusque-là dominant allait s'effaçant de plus en plus, l'idée hellénique, si complètement infructueux qu'aient été ses efforts pour aboutir à des résultats politiques, prit dans les classes lettrées, cultivées, celles qui donnent le ton à la mode, une telle prépondérance, que les « successeurs » et leurs cours durent compter avec elle ou plier devant elle pour ne pas se brouiller avec l'opinion publique dans le monde hellénique.

La série d'auteurs qui nous occupe est celle qui a exercé de beaucoup la plus grande influence sur l'élaboration de l'histoire d'Alexandre, telle qu'elle nous est parvenue : elle comprend Clitarque, Ptolémée, et peut-être Aristobule; ce sont les seules figures qui nous apparaissent encore avec quelque netteté. Puis viennent de nombreux écrivains, depuis les contemporains jusqu'à l'époque romaine, qui ou bien essaient d'étudier au point de vue critique cette mémorable époque de grands événements et de grandes découvertes et d'en dresser un inventaire fidèle, ou bien y cherchent une matière singulièrement propre à faire briller leur art de rhéteurs et à fournir les écoles de dissertations morales. Pendant ce temps, la grande figure d'Alexandre monte peu à peu dans l'imagination des masses à une hauteur où elle se vaporise en légendes et en récits merveilleux.

Sur Clitarque, nous n'avons que des renseignements clair semés. Nous savons qu'il était plus jeune que Théopompe, lequel est né vers 378, ou du moins qu'il a été après lui le premier à parler des Romains : *Theopompus, ante quem nemo mentionem habuit, urbem duntaxat a Gallis captam dixit; Clitarchus ab eo proxumus legationem tantum ad Alexandrum missam*[1]. Son père était Dinon de Colophon, auteur d'un ouvrage considérable sur l'histoire de Perse, qui commençait à Sémiramis et se terminait à la conquête de l'Égypte par le roi Ochos. Ce qu'on nous apprend de plus, à savoir qu'il a d'abord suivi les leçons d'Aristote le Cyrénaïque et qu'il a quitté son école pour celle de Stilpon de Mégare, permettrait de déterminer de plus près son temps, si on était mieux renseigné sur cet Aristote : Stilpon est dit παρὰ τῷ πρώτῳ Πτολεμαίῳ γεγονώς[2], et il était encore dans la vigueur de l'âge quand Démétrios prit Mégare, en 307[3]. Quelques assertions de Clitarque, qui paraissent avoir été dictées par l'envie de faire honneur et plaisir à Ptolémée fils de Lagos[4], ont fait penser qu'il était né en Égypte ou tout au moins qu'il y a vécu.

Si vraiment Clitarque a parlé d'une ambassade romaine qu'Alexandre aurait reçue à Babylone en 323[5], — fait qu'il a bien pu inventer, car ni Ptolémée ni Aristobule n'en font mention, — il doit avoir écrit à une époque où le nom romain avait déjà quelque notoriété dans le monde grec : or, ce n'est qu'à la fin de la seconde guerre du Samnium que les Grecs de l'Italie du sud ont commencé à s'occuper sérieusement de Rome ; vers 304, les Tarentins prirent à leur solde le Spartiate Cléonymos, pour l'opposer aux

1) Plin., III, § 57. — 2) Suidas, s. v. — 3) Diog. Laert., II, § 115. — 4) *Fragm.* 5. 11. 12. — 5) Plin., *ibid.* Voy. ci-dessus, p. 713.

Lucaniens alliés de Rome; vers 306, les Rhodiens conclurent avec Rome un pacte d'amitié et un traité de commerce.

On ne serait pas en mesure de se faire une idée de l'œuvre de Clitarque d'après les fragments qui nous ont été conservés sous son nom, si, comme l'ont démontré les recherches de la critique moderne, Diodore, Justin et Quinte-Curce ne lui avaient pas emprunté le fond de leur narration, sans cependant puiser directement dans son livre.

Par les récits de ces auteurs, ainsi que par les menus détails qui se trouvent disséminés en assez grand nombre, bien qu'on ne les donne pas toujours expressément comme tirés de Clitarque, dans Polyænos, Frontin, Plutarque, Valère-Maxime et autres, on peut se faire une idée approchée de sa manière. Il semble avoir été le premier à introduire dans l'histoire d'Alexandre les événements survenus en Grèce, la ruine de Thèbes, la guerre du roi Agis, les combats livrés simultanément en Thrace et en Scythie. Il n'est pas douteux qu'il s'est servi encore de documents autres que les premières relations à nous connues sur Alexandre, peut-être même en bien des endroits de traditions orales. On est frappé de voir que dans la première moitié des narrations qui procèdent de lui — c'est-à-dire jusqu'à la mort de Darius environ — les événements survenus du côté d'Alexandre et du côté de Darius sont racontés à peu près avec la même clarté et la même somme de détails, tandis que, plus tard, cette espèce de parallèle ne se continue pas ou ne se retrouve que sous une forme tout autre et tout à fait au second plan. Il est possible que Callisthène se soit complu dans cette espèce d'objectivité apparente et que Clitarque se soit conformé à cette manière très franchement accusée de comprendre les premières années de la guerre; on s'expliquerait mieux ainsi le titre de Περσικά, sous lequel se trouve une fois cité l'ouvrage de Callisthène.

Par les trois auteurs qui nous restent pour représenter la tradition de Clitarque et par l'opinion qui prévalait dans les derniers temps de l'antiquité sur Alexandre et qui venait de Clitarque, on voit encore avec une netteté suffisante que cet historien a pris à tâche non pas tant de retracer l'histoire d'Alexandre dans ses grandes lignes militaires et politiques que d'en mettre en évidence le côté moral, de donner au lecteur cultivé la clef du problème, en lui mettant sous les yeux la dépravation progressive du héros tant célébré, et de lui faciliter son jugement. En montrant, avec grand étalage de rhétorique, comment le jeune prince si bien doué et nourri de la plus pure sève de la civilisation hellénique se détourne de plus en plus, enivré qu'il est par ses victoires, des mœurs helléniques pour adopter les habitudes et l'esprit de l'Asie, comment il se dénationalise, Clitarque se fait l'organe éloquent de la réaction hellénique, qui a fait explosion d'abord dans la « Guerre hellénique » et qui, écrasée au point de vue militaire, sans représentants dans le monde politique, se reforme et s'accentue avec d'autant plus de vigueur dans la société cultivée et les écoles philosophiques, de cette réaction dont le jeune Démétrios brigue la faveur pour la combattre ensuite, à Athènes même, avec l'humeur fantasque d'un despote asiatique, tandis que le prudent

Lagide sait la ménager et rentrer en grâce auprès d'elle par sa munificence envers la science et les savants.

Du reste, Clitarque, dans son récit, ne parle d'aucun des compagnons d'Alexandre avec autant de respect, avec une intention aussi marquée de lui dire des choses agréables, que de Ptolémée. On aura plus loin l'occasion d'en citer des preuves plus détaillées : ce qu'il y a de plus remarquable, c'est une assertion qu'on ne donne pas, il est vrai, comme étant de Clitarque, mais qui se retrouve dans Diodore et dans Quinte-Curce. A l'occasion de la blessure que Ptolémée reçoit à l'assaut de la ville des Brahmanes, Quinte-Curce dit : *Ptolemæus leviter quidem saucius sed majore periculo quam vulnere affectus regis sollicitudinem in se converterat : sanguine conjunctus erat et quidem Philippo genitum esse credebant; certe pellice ejus ortum constabat; idem corporis custos promptissimusque bellator et pacis artibus quam militiæ major et clarior, modico civilique cultu, liberalis imprimis adituque facilis nihil ex fastu regio assumpserat : ob hæc regi an popularibus clarior esset dubitari poterat, tunc certe primum expertus suorum animos,, adeo ut fortunam, in quam postea ascendit, in illo periculo Macedones ominati esse videantur*[1]. Diodore donne, au moins en extrait, l'équivalent de ce passage : lui aussi (comme Justin[2] également) parle du songe qui révèle au roi le moyen de guérir la blessure : ἴδιον γάρ τι καὶ παράδοξον συνέβη γενέσθαι περὶ τὸν Πτολεμαῖον, ὅ τινες εἰς θεῶν πρόνοιαν ἀνέπεμπον· ἀγαπώμενος γὰρ ὑφ' ἁπάντων διά τε τὴν ἀρετὴν καὶ ὑπερβολὴν τὴν εἰς τούτους εὐεργεσίας, οἰκείας τῆς φιλανθρώπου βοηθείας ἔτυχεν κ. τ. λ.[3].

Certainement, Clitarque a su décrire en perfection, peindre avec de vives couleurs, trouver le trait caractéristique et le mot juste, mais il lui manque le sens de la vérité. Quintilien porte sur lui ce jugement : *Clitarchi probatur ingenium, fides infamatur.* Nous n'avons pas à rechercher combien parmi les invraisemblances, les mensonges ou demi-mensonges dont nous savons ou dont nous découvrons qu'il est l'auteur, ont été par lui empruntés à d'autres relations, ou racontés sur la foi de simples bruits ou inventés de toutes pièces, ni jusqu'à quel point il a cru lui-même ce qu'il écrit.

Il n'y a pas de tradition affirmant expressément que le Lagide Ptolémée ait publié son Histoire d'Alexandre après Clitarque, mais on peut le conjecturer avec vraisemblance, pour les raisons que voici. On voit par Quinte-Curce que Clitarque racontait comme quoi, à l'assaut de la forteresse des Malliens, Ptolémée s'était trouvé parmi le petit nombre de ceux qui protégèrent et sauvèrent alors Alexandre grièvement blessé ; l'historien ajoute : *sed ipse, scilicet gloriæ suæ non refragatus, afuisse missum in expeditionem memoriæ tradidit*[4]. Or, on fait observer avec raison que Clitarque n'aurait pas pu écrire cela, si déjà le livre du Lagide avait été publié ; au contraire, plus l'ouvrage de Clitarque avait de notoriété, plus le Lagide était porté à

1) Curt., IX, 8, 22. — 2) Justin., XII, 10. — 3) Diodor., XVII, 103. — 4) Curt., IX, 5, 21.

rectifier une assertion fausse, et Arrien dit aussi : ἀνεγέγραφεν οὐδὲ παραγενέσθαι τούτῳ τῷ ἔργῳ[1]. La comparaison de Quinte-Curce avec Diodore et Strabon[2] montre que l'histoire de la guérison merveilleuse de Ptolémée blessé à la ville des Brahmanes vient de Clitarque, et on voit par Arrien[3] que Ptolémée n'a rien dit de semblable. Ptolémée garde également le silence sur l'expédition chez la reine des Amazones. Au sujet de Persépolis, Clitarque raconte comment la belle Thaïs — celle qui vécut par la suite dans l'intimité de Ptolémée et lui donna plusieurs enfants — mit le feu au palais de Persépolis dans un accès d'enthousiasme, au milieu d'un festin avec cymbales et trompettes ; mais, quand on rapproche de cette narration le récit discret d'Arrien[4], suivant lequel Parménion, consulté, s'oppose à la mesure qu'Alexandre juge nécessaire, on est tenté de croire que la critique de Ptolémée a passé par là, dissipant les extravagances capiteuses que Clitarque a données pour de l'histoire.

Il se peut que Ptolémée ait cru devoir à la mémoire de son royal ami d'opposer aux versions absurdes et même malintentionnées qui ne trouvaient que trop d'écho, une simple relation des faits et la garantie de son nom ; en le faisant, il poursuivit encore, ce semble, un autre but. Il est à remarquer que le Lagide n'eut pas de repos qu'il n'eût amené à Alexandrie la dépouille mortelle d'Alexandre ; que, dans son récit, il a eu soin d'attirer l'attention sur le choix qu'Alexandre avait fait d'Alexandrie, après la mort d'Héphestion, pour y fonder un culte héroïque en l'honneur de son ami[5] ; que Ptolémée a institué lui-même à Alexandrie un sacerdoce voué au grand roi ; que l'image en or d'Alexandre resplendissait dans les processions solennelles, sur un char traîné par des éléphants, telle qu'on la voit sur les monnaies d'or des Ptolémées. On est tenté de rappeler que la plus dure épreuve du Lagide fut la lutte malheureuse qu'il soutint en 306 contre Antigone et Démétrios, en un temps où, le dernier héritier légitime du trône ayant péri depuis cinq ans déjà, Antigone avait la prétention, au nom de l'idée monarchique, de se poser en maître de l'empire entier et de ses satrapes, ce même Antigone qui était resté tranquillement dans sa satrapie de Phrygie pendant que Lysimaque, que Séleucos, que Ptolémée surtout, comme le démontre l'histoire des campagnes du grand roi, avaient « versé leur sang » pour procurer à leur maître puissance et renommée. Bientôt après, la bataille d'Ipsos mit à néant ce fantôme de monarchie et d'empire unitaire, au profit de ceux qui revendiquaient le droit d'être, sur un pied d'égalité et chacun dans son domaine, dans la δορίκτητος χώρα, comme on dit dans le langage technique, les successeurs du grand roi.

Ce sont là des conjectures : ce qui est plus certain, c'est que Ptolémée était parfaitement en état d'écrire l'histoire d'Alexandre ; que, parmi les survivants de cette génération, personne n'avait approché le héros de plus près, personne n'avait mieux connu et mieux compris ses actes et ses desseins ;

1) Arrian., VI, 11, 8. — 2) Curt., IX, 8, 20. Diodor., XVII, 103. Strab., XV, p. 723. — 3) Arrian., VI, 17. — 4) Arrian., III, 18, 11. — 5) Arrian., VII, 23, 7.

et Arrien, qui puise surtout dans sa chronique, a raison de dire qu'il mérite particulièrement confiance, parce que pour lui, « en sa qualité de roi », le mensonge serait doublement infamant[1].

Après lui, c'est surtout Aristobule que suit Arrien, « parce que lui aussi a fait campagne avec Alexandre[2] »; et plus loin, « parce que ces deux auteurs, ayant écrit seulement après la mort d'Alexandre, n'étaient ni obligés ni intéressés à raconter les choses autrement qu'elles ne se sont passées[3] ». Par ce dernier passage, Arrien exclut Callisthène, Anaximène, Onésicrite; par le premier, il rejette la possibilité, admise par certains critiques modernes, que Clitarque ait pris part aux campagnes d'Alexandre.

Sur le compte d'Aristobule, nous savons peu de chose; nous ignorons même d'où il est originaire. Il rapporte lui-même[4] qu'après qu'Alexandre fut revenu de l'Inde, il fut chargé de restaurer le tombeau de Cyrus pillé par des scélérats : peut-être n'était-il pas dans l'armée comme combattant, mais comme ingénieur.

Ce qui nous a été conservé de son ouvrage, dans Arrien et ailleurs, donne à penser qu'il s'attachait moins aux faits de guerre et s'étendait plus volontiers sur les descriptions de paysages et de coutumes, sur les présages et la mantique. Il avait fait entrer dans son récit même les campagnes de 335; on s'en aperçoit par un passage que l'on cite de lui et où il est question des hommes d'État athéniens dont Alexandre exigeait l'extradition[5]. Il commença à écrire son ouvrage à l'âge de 84 ans, comme il nous l'apprend lui-même[6]. On est en droit d'en conclure qu'il n'a écrit qu'après la publication du livre de Clitarque, car, s'il avait écrit avant (avant 312-300), il aurait eu déjà près de soixante ans lors du départ d'Alexandre. Il y a des passages qui font supposer qu'il avait en main l'ouvrage de Clitarque, comme l'embuscade qui surprend les Macédoniens à Maracanda[7] et l'histoire des avertissements de la Syrienne[8]. La chose est plus douteuse en ce qui concerne la ruine de Thèbes. Plutarque, parlant dans ses *Moralia* des beaux exemples donnés par des femmes, cite la Panthéa de Xénophon, la Thébé de Théopompe, la Timocléa d'Aristobule. Or, l'histoire de Timocléa, telle qu'elle est racontée en d'autres endroits sans nom d'auteur[9], est aussi « sensationnelle » que possible, tout à fait dans le goût de Clitarque et absolument étrangère à la manière d'Aristobule. D'après ce récit, le misérable qui s'attaque à Timocléa est un ilarque thrace[10] du nom d'Alexandre, tandis que l'on ne trouve pas dans les auteurs les plus corrects le moindre indice que le roi ait eu avec lui des cavaliers thraces dans la campagne de 335. Ou bien, dans cette courte allusion, Plutarque se trompe sur le nom de l'auteur, ce qui lui arrive en plus d'un endroit, ou bien Aristobule a réellement raconté l'histoire de Timocléa; mais alors, il l'a fait certainement sur un autre ton que ce

1) Arrian., *Proœm.* 2. — 2) Arrian., *ibid.* — 3) Arrian., *ibid.* — 4) *Fr.* 37 ap. Arrian., VI, 29, 10. — 5) *Fr.* 1. — 6) *Fr.* 1. — 7) *Fr.* 21. Cf. Curt., VII, 7, 31. — 8) *Fr.* 24. Cf. Curt., VIII, 6, 16. — 9) Voy. les passages visés dans C. Müller, *Aristob.* *fr.* 1. — 10) ἦρχε δὲ Θρακίου (?) τινὸς ἴλης. Polyænos (VIII, 39) en fait même un Θρᾷξ ἵππαρχος.

fragment prétentieux, et peut-être pour rectifier Clitarque, car la conjecture susmentionnée de certains critiques modernes, à savoir qu'Aristobule a suivi dans ses premiers écrits la tourbe des κολακεύοντες, ne paraît pas soutenable contre l'autorité d'Arrien, en dépit de l'assertion d'un rhéteur anonyme cité par C. Müller[1].

Parler des auteurs qui ont traité de l'histoire d'Alexandre après le temps des Diadoques n'entre pas dans le dessein de cette revue des sources premières. Cependant, il me sera permis de signaler deux points qui mériteraient bien une étude plus approfondie.

La tendance au roman historique, qui commençait déjà avec Callisthène et qui trouva dans Clitarque une expression fort admirée, a atteint, ce semble, de bonne heure au romanesque pur. Dans l'Égypte hellénistique notamment, il est certain qu'on a cherché de bonne heure à orner de détails merveilleux le souvenir d'Alexandre, à le rattacher à l'histoire des Pharaons et à sa tragique issue sous Nectanébo II : c'est là du reste, sans aucun doute, que s'est formé le Pseudo-Callisthène. Il peut y avoir eu encore d'autres romans d'Alexandre, rattachés à d'autres histoires locales. C'est à un conte de cette espèce que se réfère le prétendu Plutarque[2], quand il raconte, d'après le troisième livre des Μακεδονικά d'Arétade de Cnide, que le roi de Perse Darius, après avoir perdu à la bataille du Granique sept satrapes et cinq cent deux chars de guerre, voulait se réconcilier avec Alexandre, mais que le fils de Darius, Ariobarzane, poussé par son inclination pour Alexandre, s'était offert à trahir son père, sur quoi celui-ci lui avait fait trancher la tête. Le Pseudo-Callisthène mentionne également Ariobarzane avec Bessos comme μέγα δῶρον ληψόμενοι παρὰ Ἀλεξάνδρου[3], mais seulement à l'occasion du meurtre de Darius. Quand aux *Satrapæ septem* de l'Asie-Mineure, il en est question tout au moins dans l'*Itinéraire d'Alexandre*[4], qui emprunte généralement son récit à Arrien, mais le complète par endroits d'après Julius Valérius. De même, le Dapanès de Pollux, ὁ Παιονίας σατράπης[5], celui qui fait cadeau à Alexandre d'une chienne de Péonie (γνώριμος δὲ καὶ Τρίακος ἡ παιονικὴ κύων), devait être un personnage bien connu de quelque roman de ce genre sur Alexandre ; du moins, un satrape de Péonie est chose assez absurde pour venir d'une pareille origine.

C'est un courant littéraire de direction tout opposée que vise notre deuxième remarque. Que, dès le siècle suivant, la critique, dont l'ouvrage de Ptolémée était déjà un premier essai, se soit emparée des traditions concernant les campagnes d'Alexandre, c'est là un fait qui, vu le développement de l'esprit scientifique tel qu'il s'affirmait, par exemple, à Alexandrie, n'a rien de surprenant. Le jour où Ératosthène se mit à constituer les bases d'une géographie scientifique avec les connaissances qu'on avait amassées sur la configuration de la surface de la terre, et avec le calcul — essayé méthodiquement pour la première fois — de l'étendue de cette surface, il fut obligé de faire

1) C. Müller, *op. cit.*, p. 94. — 2) Ps. Plut., *Par. min.*, 11. — 3) Ps. Callisth., II, 21. — 4) *Itin. Alex.*, 19. — 5) Poll., *Onom.*, V, 46.

l'inventaire de tous les matériaux géographiques et ethnographiques que lui avaient transmis les historiens d'Alexandre ; et l'on voit encore par les fragments qui nous restent de lui comment il s'était acquitté de ce travail, comment, par exemple, ἐκ τοῦ μὴ ὁμολογεῖν ἀλλήλοις τοὺς συγγραφέας [1], il conclut qu'il y a peu de fond à faire sur leurs renseignements géographiques ou autres. Deux générations plus tard, Polybe, qui saisit si volontiers les occasions de critiquer les historiens antérieurs, prend texte du récit de la bataille d'Issos, tel qu'il est dans Callisthène, pour montrer la nullité complète, au point de vue militaire, de ces descriptions de littérateur : il est vrai qu'emporté par son zèle critique, il se découvre lui-même plus d'une fois.

Peut être, en y regardant de près, trouverait-on encore d'autres essais de critique. Il serait intéressant de savoir si l'on est entré aussi dans la voie qui, pour l'histoire moderne, nous paraît la plus fructueuse et la plus indispensable, dans la critique fondée sur des actes et documents : mais, avant de poser la question, il faut déterminer s'il existait des matériaux de cette espèce et en quelle quantité.

## II

### DOCUMENTS, LETTRES, DISCOURS.

Même pour les études historiques, Aristote a été un initiateur : il leur a ouvert une voie nouvelle, celle des recherches dans les archives. Quand il entreprit dans ses Πολιτεῖαι de traiter de la constitution d'Athènes, il ne se contenta pas d'utiliser les collections de lois telles qu'elles se trouvaient dans la circulation, modifiées de bien des façons au cours des siècles, notamment depuis l'archontat d'Euclide, et modernisées en vue de l'utilité pratique [2]; des citations comme celle que fait Harpocration au mot σῖτος prouvent que, pour écrire ses cinq livres sur les Ἄξονες de Solon [3], il a consulté les originaux déposés au Prytanée. De même, dans ses Διδασκαλίαι, Aristote a jeté les fondements d'une histoire littéraire établie sur les documents; dans ses Δικαιώματα, il a tiré au clair, à l'aide des documents, des questions de frontières et de possessions soulevées entre divers États de l'Hellade. Le fait qu'après lui Démétrios de Phalère, plus tard le Macédonien Cratère et Philochore, ont continué d'appliquer cette méthode de recherches d'après les documents, montre que la Grèce érudite a su maintenir, en face de l'exubérante floraison de la rhétorique, le sens de la véritable nature des études historiques.

Pour procéder méthodiquement, nous devrions poser ici la question de savoir si, pour l'histoire d'Alexandre aussi, il y a eu des matériaux documentaires,

1) Strab., XV, p. 688. — 2) Comme l'a montré dans une *Étude* spéciale H. Droysen. — 3) *Append. Hesych. ap.* Rose, *fr. Aristot.* p. 1468.

s'ils ont été utilisés par les écrivains antiques et de quelle façon ils l'ont été. Il suffira d'indiquer sommairement tous les documents quelconques ayant pu fournir des matériaux, et d'examiner ensuite de plus près les deux genres les plus importants pour la critique, les *lettres* et les *discours*.

I. Qu'il y ait eu, au temps dont nous parlons, des traités de diverse nature, des conventions d'État à État, par exemple, conclus et rédigés dans les formes que la tradition rendait obligatoires ; que les pièces originales aient été conservées par les contractants dans leurs archives, c'est une chose qui va de soi. Comme la règle, dans les républiques helléniques, était de porter les traités officiels à la connaissance du public sous forme de copies gravées sur le bronze ou la pierre, ces documents étaient par là même facilement accessibles aux recherches. On possède encore aujourd'hui des débris d'inscriptions semblables, par exemple, de celle qui concerne la Ligue renouvelée à Corinthe entre Alexandre et les Hellènes.

II. C'est également sous forme de copies épigraphiques qu'ont été publiés des lois et ordonnances, des décrets de toute espèce, des comptes-rendus et pièces de comptabilité, etc. ; et ce n'était pas seulement des actes officiels qu'on affichait ainsi ; des corporations communales et autres, des sacerdoces, même des sociétés temporaires entre particuliers, nous ont laissé de cette façon des documents concernant leurs affaires. Quelques décrets du plus haut intérêt historique provenant des temples montrent que ce mode de publication était usité en Égypte, et, parmi les briques marquées de caractères cunéiformes qu'on a trouvées à Babylone, on croit reconnaître, à la date mise en tête, des pièces de cette nature.

III. C'est à une troisième espèce de documents — on les compterait aujourd'hui parmi les papiers d'archives — que fait allusion Polyænos [1] quand il raconte qu'Antigone le Borgne, lorsqu'il avait des ambassadeurs à recevoir, consultait d'abord ses notes (ἐκ τῶν ὑπομνημάτων) pour savoir si des ambassadeurs étaient déjà venus du même endroit pour le même sujet et quelles offres ils avaient faites ; et ceux qui négociaient avec lui étaient souvent tout surpris de l'exactitude de ses souvenirs. Il ne doit pas avoir été le seul parmi les compagnons d'Alexandre qui eût la prévoyance de tenir ou de faire tenir un journal des affaires quotidiennes ; si Eumène voulait tenir la chancellerie d'Alexandre en ordre et à jour pour les besoins des affaires, un pareil journal lui était indispensable. Il est possible que les βασιλικὰ ὑπομνήματα de Pyrrhos aient été des registres de cette espèce. D'après Plutarque [2], ils avaient été rédigés par οἱ ἐπὶ Πύῤῥον et non par le roi lui-même, comme on pourrait le conclure d'un passage de Pausanias (ἔστι δὲ ἀνδράσι βιβλία οὐκ ἐπιφανέσιν ἐς συγγραφὴν ἔχοντα ἐπίγραμμα Ἔργων ὑπομνήματα [3]) et de l'expression employée par Denys d'Halicarnasse : καὶ Πύῤῥος ἐν τοῖς ἰδίοις ὑπομνήμασι γράφει.

Quand on voit le récit d'Arrien, qui repose essentiellement sur Ptolémée, si riche en renseignements de détail sur les ambassades de toute sorte, on est tenté de supposer que le Lagide n'écrivait pas seulement de souvenir,

1) POLYÆN., IV, 6, 2. — 2) PLUT., *Pyrrh.* 21. — 3) PAUSAN., I, 12, 2.

mais qu'il possédait et qu'il a utilisé pour la rédaction de son ouvrage des ὑπομνήματα, des journaux d'affaires. Étant donné sa situation, il a dû aussi avoir sous la main ou se procurer facilement une masse d'autres matériaux. Il va de soi qu'Alexandre, durant son expédition, avait sa chancellerie, les papiers d'affaires indispensables, ou, si l'on veut, ses archives. On raconte que, comme Eumène, chargé d'une liturgie triérarchique pour la flotte de l'Indus, faisait difficulté de verser 300 talents et ne voulait en payer que 100, Alexandre mécontent ordonna de mettre le feu à sa tente, afin qu'en opérant le sauvetage chacun vît combien le greffier était riche; que l'or et l'argent fondus par l'incendie avait monté à plus de 1000 talents, mais qu'Alexandre avait regretté la destruction de ses papiers (καὶ μετενόησε τῶν γραμμάτων διαφθαρέντων ὁ Ἀλέξανδρος) et envoyé à tous les satrapes et stratèges l'ordre de lui envoyer des copies des pièces qui leur avaient été adressées (ἀντίγραφα τῶν διεφθαρμένων ἀποστέλλειν) [1]. Diodore rapporte, sur la foi d'une autorité excellente, Hiéronyme de Cardia, qu'après l'apaisement des troubles qui suivirent la mort d'Alexandre, le nouvel administrateur de l'empire, Perdiccas, trouva dans les papiers du roi (ἐν τοῖς ὑπομνήμασι τοῦ βασιλέως) le coût des funérailles d'Héphestion et ses autres plans (τὰς λοιπὰς αὐτοῦ ἐπιβολάς· ἦν δὲ τῶν ὑπομνημάτων τὰ μέγιστα καὶ μνήμης ἄξια τάδε): puis vient la liste de ces grands projets [2]. Nous ignorons où sont allées les archives d'Alexandre, si elles ont été dispersées ou détruites : nous savons cependant que Xénoclès le γαζοφύλαξ — probablement de Séleucos I^er^ à Babylone — a pu communiquer au stratège Patroclès l'ἀναγραφή de l'empire, qu'Alexandre avait fait dresser.

IV. Les *lettres* soulèvent des difficultés infiniment plus grandes.

D'après l'examen critique que Bentley a fait des lettres de Phalaris, on s'est de plus en plus habitué à cette idée, que les lettres qui nous restent de l'antiquité grecque sont d'autant plus sûrement apocryphes que les noms de ceux qui les ont écrites ou reçues sont plus connus. Une foule de renseignements nous apprennent que, parmi les traits caractéristiques de l'époque dont il s'agit, il faut compter l'activité de la correspondance, officielle et non officielle. Autrement, Clitarque, par exemple, n'aurait pas inséré dans son ouvrage, comme on le voit encore par les récits qui s'inspirent de lui, tant de lettres supposées. Dans les discours de l'époque d'Alexandre, on cite souvent des lettres d'Olympias [3], du roi Ochos [4], de Darius [5], etc. Eschine raconte comment, durant les quelques jours qui précédèrent l'annonce de la bataille d'Issos, Démosthène, persuadé que la victoire resterait aux Perses, se promenait la tête haute, « portant des lettres au bout de ses dix doigts » (τὰς ἐπιστολὰς ἃς ἐξηρτημένος ἐκ τῶν δακτύλων περιῄει) et expliquant comme quoi Alexandre était coupé et son armée allait être écrasée sous les sabots des innombrables escadrons du Grand-Roi [6]. Dinarque aussi, parlant de la levée de boucliers du roi Agis en 331 [7], alors qu'Alexandre, ὡς οἱ λέγοντες, ἐν Ἰνδοῖς

1) Plut., *Eumen.*, 4. — 2) Diodor., XVIII, 4. — 3) ἐν ταῖς ἐπιστολαῖς (Hyperid.. III, § 36). — 4) Æschin., III, § 238. — 5) Dinarch., I, § 27. — 6) Æschin., III, § 164. Cf. ci-dessus p. 252, 1. — 7) Dinarch., I, § 35.

ἦν, représente Démosthène faisant ce que dit Eschine, ἐκ τῶν δακτύλων ἀναψάμενος περιεπορεύετο τρυφῶν ἐν τοῖς τῆς πόλεως κακοῖς κ. τ. λ. Dans plus d'une inscription contemporaine provenant des cités helléniques, il est question de lettres d'Alexandre et de ses successeurs [1], ou on les cite même *in extenso* [2]. A l'époque qui précède immédiatement celle-ci, on trouve dans les discours de Démosthène une quantité de lettres, émanées des gouvernements ou des particuliers, que l'orateur cite en passant ou qu'il fait lire à titre de pièces justificatives.

Puisque, dans l'empire d'Alexandre, une grande partie des affaires publiques s'expédiait sous forme d'instructions écrites du roi aux satrapes, stratèges, autorités communales, de rapports et de demandes adressées par écrit au roi, de communications épistolaires entre les fonctionnaires royaux et ceux des villes, etc.; puisque le roi correspondait aussi en son privé nom avec sa mère et avec des amis, savants, philosophes, artistes, et que son entourage, sa maison civile et militaire, faisait comme lui, il est évident qu'après la mort d'Alexandre il a dû y avoir une masse de lettres d'affaires, d'épîtres privées, intimes, qui offraient à un homme du métier, pourvu qu'il sût les trouver, une ample et surabondante matière à recherches.

Il n'y aurait rien d'étonnant en soi à ce qu'il se trouvât dans la tradition littéraire, telle qu'elle nous est parvenue, des lettres et des fragments de lettres de cette nature. Seulement, il y a certains indices qui portent au soupçon, et ces indices visent précisément la tradition dont il s'agit.

C'est un trait de caractère de cette historiographie littéraire et teintée de rhétorique qui s'est développée, par exemple, dans l'école d'Isocrate, que, pour rendre la narration plus animée et pour mieux marquer l'individualité des personnages, les écrivains composent et insèrent dans le texte des lettres conformes aux données réelles fournies par les relations politiques ou les rapports d'affaires. On a déjà rappelé à l'occasion que les ouvrages qui s'appuient sur Clitarque, et notamment celui de Quinte-Curce, peuvent servir d'exemple à ce point de vue : le Pseudo-Callisthène et les remaniements qu'on lui a fait subir montrent à quel excès de mauvais goût a pu atteindre à la fin cette manière.

Nous trouvons un deuxième avertissement dans le passage si connu où Galien nous dit que, depuis que les Lagides et les Attaliens ont formé leurs bibliothèques, on a fabriqué et mis en vente une foule d'ouvrages apocryphes [3]. Or, on tient à bon droit pour indubitable que, parmi ces produits falsifiés, il y avait des lettres de toute sorte, attribuées aux hommes célèbres, et même des collections entières de lettres.

Une troisième espèce de fictions est sortie des écoles où, entre autres

1) καὶ περὶ οὗ Ἀλέξανδρος γεγράφηκεν (C. I. Græc., II, nº 3137, lig. 101) κατά τε τὸ διάγραμμα τοῦ βασιλέως καὶ τοὺς νόμους (*ibid.* II, nº 2671, lig. 45). — ταῖς διαλυσίεσσι ταῖς ὁ βασιλεὺς ἐπεκρίννε[το κ. τ. λ. (*ibid.* II, nº 2166). Inscriptions d'Érésos dans Conze, *Reise nach Lesbos*, p. 75. Inscription d'Erythræ dans le *Monatsbericht der Berl. Akad.*, 1875, p. 559, etc. — 2) Galen., *De nat. hom.*, I, 42, p. 105, ed. Kühn.

exercices, on enseignait et pratiquait aussi le πῶς δεῖ ἐπιστέλλειν[1]; la situation donnée avec le devoir a dû être souvent cause que des faits historiques, conformes à la tradition, ont été insérés dans le corps de la lettre : seulement, ils ne servaient qu'à décorer ou à motiver la prétendue épître, comme on le voit dans les lettres à Eschine, à Démosthène, à Diogène de Sinope.

Cette appréciation générale des documents épistolographiques dont nous disposons pour l'époque d'Alexandre, — et on peut en dire autant de celle des Diadoques et des Epigones, — indique les règles que doit adopter à leur égard la critique.

Il n'est pas vrai de dire qu'il n'y a d'authentiques que les lettres citées par des orateurs contemporains ou conservées dans des inscriptions officielles : il peut très bien y en avoir de telles parmi le nombre de celles qui figurent dans le legs littéraire de l'antiquité, et c'est à l'étude de détail à déterminer si elles sont ou non de bon aloi.

Du moment qu'Arrien définit comme il le fait la tradition suspecte (ὡς λεγόμενα μόνον ὑπὲρ Ἀλεξάνδρου ἀνέγραψα) et qu'il a soin d'en distinguer ce qu'il emprunte à Ptolémée et Aristobule, on a toute raison de penser que les quelques lettres qu'il ne donne pas comme λεγόμενα doivent être authentiques. Ce sont les suivantes :

1° Message d'Alexandre à la ville d'Athènes, dans lequel le roi exige l'extradition τῶν ἀμφὶ Δημοσθένη καὶ Λυκοῦργον : à la suite de ces deux noms figurent sept autres noms d'hommes d'État athéniens[2]. Le fait qu'on trouve encore d'autres noms dans d'autres auteurs et que Plutarque « d'après la plupart et les plus exacts des historiens » n'en cite que huit[3], ne prouve rien contre la supériorité d'Arrien et l'authenticité de l'écrit auquel il se réfère.

2° La lettre de Darius après la bataille d'Issos[4] et la réponse d'Alexandre[5]. Les récits qui procèdent de Clitarque donnent aussi à peu près au même endroit un message et une réponse, mais arrangées de telle sorte qu'il reste encore de la matière pour un deuxième et troisième échange de correspondance, tandis que, chez Arrien, la seconde réponse écrite est remplacée par une réplique orale d'Alexandre aux envoyés de Darius, dont le sens est que le Grand-Roi doit venir en personne (ἐκέλευέ τε αὐτὸν ἥκειν κ. τ. λ.)[6]. Ce qui plaide en faveur de l'authenticité des pièces données par Arrien, c'est que Darius appelle son prédécesseur le roi *Artaxerxès* et qu'Alexandre l'appelle *Ochos :* ce sont aussi des particularités relatives à la rupture de la paix, dont chacun rejette la responsabilité sur l'autre, notamment le reproche fait par Alexandre aux Perses de s'être vantés d'avoir trempé dans le meurtre de Philippe (ὡς αὐτοὶ ἐν ταῖς ἐπιστολαῖς πρὸς ἅπαντας ἐκομπάσατε), de s'en être vantés, par conséquent, dans des lettres ou manifestes publics.

3° Une lettre d'Alexandre à Cléomène de Naucratis, gouverneur de l'Arabie égyptienne[7], à l'occasion des honneurs à décerner à Héphestion après sa mort[8] : les allusions faites dans cette missive à l'état de l'Égypte expli-

1) Demetr., περὶ ἑρμηνείας, 223. III, p. 310, ed. Spengel. — 2) Arrian., I, 10, 4. — 3) Plut., *Demosth.*, 23. — 4) Arrian., II, 14, 2-3. — 5) Arrian., II, 14, 4-9. — 6) Arrian., II, 25, 3. — 7) Arrian., III, 5, 4. — 8) Arrian., VII, 23, 6.

quent que le Lagide l'ait insérée dans son ouvrage et en garantissent du même coup l'authenticité.

Arrien cite comme douteuses une couple d'autres lettres : d'abord, celle que Parménion écrivit au moment où Alexandre était malade du bain pris à Tarse, pour mettre le roi en défiance contre le médecin Philippe [1], lettre rapportée d'après Aristobule ; puis la prétendue lettre du roi à Olympias sur les découvertes faites dans l'Inde [2] ; enfin, de prétendues lettres d'Antipater et d'Olympias au roi, pleines de récriminations réciproques [3].

On peut sans imprudence, ce semble, tenir pour authentiques d'autres lettres d'Alexandre, qui sont citées par des auteurs notoirement consciencieux. Il est aujourd'hui suffisamment établi que Hiéronyme de Cardia a travaillé avec soin et d'après les meilleurs matériaux, et l'on sait aussi que Diodore a tiré de lui son histoire des Diadoques. Quand Diodore cite le texte du rescrit d'Alexandre au sujet des proscrits des villes helléniques [4], tel qu'il a dû être lu par Nicanor à la solennité de la CXIVe olympiade, il n'y a aucune raison, ni formelle ni matérielle, de douter que l'ἐπίταγμα d'Alexandre, comme l'appelle Hypéride [5], ait eu réellement cette teneur, bien qu'on rencontre à côté des rescrits spéciaux concernant l'exécution de cet ordre adressés à divers États, par exemple à Calymna [6], à Mitylène [7], à Chios [8]. Ces derniers documents appartiennent à la catégorie des διαγράμματα, que nous connaissons par le διάγραμμα certainement authentique de Polysperchon aux Hellènes [9]. Arrien a puisé, lui aussi, dans Hiéronyme de Cardia les dix livres de son *Histoire après Alexandre*, qui allait jusqu'en 321 seulement ; or, comme Photius, dans l'extrait qu'il a fait de cet ouvrage, cite des lettres interceptées de Démade à Perdiccas (ἐν οἷς ἔγραφε Περδίκκᾳ σώζειν τοὺς Ἕλληνας etc.) [10], il n'y a pas lieu d'hésiter à admettre l'authenticité de ces pièces.

Les citations faites par les écrivains postérieurs n'offrent plus les mêmes garanties. Plutarque cite à diverses reprises des lettres d'Alexandre, comme s'il en avait une collection sous les yeux (αὐτὸς Ἀλέξανδρος ἐν ταῖς ἐπιστολαῖς) [11], mais il pouvait y avoir là un mélange de lettres authentiques et apocryphes, un certain nombre, en effet, à ne considérer que le fond, le fait qu'on leur emprunte, sont inattaquables, par exemple, celle où il est question des blessures reçues par le roi à Issos [12], celle qui raconte sa marche à travers la mer à Phasélis [13] ; d'autres sont extrêmement suspectes, comme celle qui accuse et menace Aristote [14], et plus encore celle où Alexandre était censé raconter à Antipater (σχεδὸν αὐτοῖς ὀνόμασι ἐν τῇ πρὸς Ἀντίπατρον ἐπιστολῇ) l'histoire de la nostalgie de ses troupes en Hyrcanie et de l'effet produit sur elles par

1) Arrian., II, 4, 7. — 2) Arrian., VI, 1, 4. — 3) Arrian., VII, 12, 5. — 4) Diodor., XVIII, 8. — 5) Hyperid., I, § 14. — 6) C. I. Græc., II, n° 2671. — 7) C. I. Græc., II, n° 2166 (au sujet des διαλύσεις). — 8) Phot., *Bibl.*, cod. 176, p. 203 (au sujet de Théopompe). — 9) Diodor., XVIII, 56. — 10) Phot., § 15 sqq. — 11) Plut., *Alex.*, 17 et 60. — 12) Plut., *Alex.*, 20. — 13) Plut., *Alex.*, 17. — 14) Plut., *Alex.*, 55.

son allocution [1], à peu près dans les mêmes termes que Quinte-Curce [2]. On peut en dire autant de la lettre d'Alexandre à sa mère sur les μαντεῖαι ἀπόρρητοι [3] que lui a révélées Ammon, celles que connaissent si bien les Pères de l'Église (*quæ maxime innotuit*) et sur laquelle Zacher [4] donne d'amples renseignements.

Strabon est plus compétent et plus soigneux [5]. Quand il cite la prétendue lettre de Cratère à sa mère au sujet de l'Inde [6], il fait les réserves convenables (ἐκδέδοται δέ τις καὶ Κρατέρου ἐπιστολὴ πολλά τε ἄλλα παράδοξα φράζουσα καὶ οὐχ ὁμολογοῦσα οὐδενί). Aussi, quand il rapporte sans manifester de scrupule la lettre du métalleute Cratès au sujet du dessèchement du lac Copaïs [7], celle du métalleute Gorgos d'Iasos (ὡς ἐδήλωσε Γόργος) au sujet des salines et des mines dans les montagnes de l'Inde [8], il n'y a pas, ce semble, de raison sérieuse d'émettre des doutes. L'assertion de Strabon, d'après lequel Alexandre aurait écrit aux Romains pour se plaindre des actes de piraterie commis par les Étrusques leurs sujets (ἐγκαλῶν ἐπέστειλε) [9], n'est peut-être pas, en définitive, aussi absurde qu'on la juge d'ordinaire sur la foi d'Arrien [10].

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si l'on ne pourrait pas retrouver dans les citations des lexicographes de la basse époque quelques débris authentiques des lettres d'Alexandre. Hésychius [11] dit bien à propos de σκοῖδος... ἡ λέξις κεῖται ἐν ταῖς ἐπιστολαῖς Ἀλεξάνδρου ; mais Pollux [12] cite le même mot sans indication de source et avec deux explications toutes différentes, et on se demande si la source probablement commune où ils ont puisé tous les deux peut être suivie jusqu'à Démétrios de Phalère en passant par Didyme. Hésychius cite encore comme tirés des lettres d'Alexandre les mots Ἀραπανοὶ, Τητικὰ, ταγανόχαι (?) : Pollux extrait d'une lettre d'Olympias le mot ἐριουργεῖον [13].

Il n'entre pas dans le plan de cette revue sommaire de noter en détail toutes les citations des lettres d'Alexandre et de ses contemporains. On trouve les passages rassemblés dans le travail de Westermann [14].

V. Viennent en dernier lieu les *discours*. Je ne parle pas des discours des orateurs athéniens de l'époque, bien qu'il y en ait même parmi eux d'apocryphes (comme celui de Démade περὶ δωδεκαετείας) ou qui portent un faux nom (comme celui de Démosthène περὶ τῶν πρὸς Ἀλέξανδρον συνθηκῶν), et que d'autres, comme ceux qui ont trait au procès de Ctésiphon ou à celui d'Harpale, soient à d'autres points de vue justiciables de la critique des faits. Il s'agit des discours qui, abstraction faite du Pseudo-Callisthène et de ses copies, ont été conservés en entier ou analysés en passant dans Quinte-Curce, Diodore, Justin, etc.

1) Plut., *Alex.* 47. — 2) Curt., VI, 2, 16. 4, 2. — 3) Plut., *Alex.* 27. — 4) *Pseudo-Callisthenes,* p. 172. — 5) Cf. A. Miller, *Die Alexandergeschichte nach Strabo,* Würzburg. 1882. — 6) Strab., XV, p. 702. — 7) Strab., IX, p. 407. — 8) Strab., XV, p. 700. — 9) Strab., V, p. 232. — 10) Arrian., VII, 17. — 11) Hesych., s. v. — 12) Poll., *Onom.* X, 16. — 13) Poll., *Onom.* VII, 28. — 14) Westermann, *De epistolarum scriptoribus græcis commentatio,* p. 1-8. Cf. R. Hansen, *Ueber die Echtheit der Briefe Alexanders des Grossen* (Philologus, XXXIX [1880], p. 258-304).

Que les discours rapportés par les auteurs représentant la tradition de Clitarque soient des compositions libres, c'est un fait qu'on peut admettre sans hésitation : on reconnaît encore parfois la façon dont Clitarque arrangeait les situations pour pouvoir y introduire dès discours à effet, et il va sans dire que ceux qui ont remanié son récit ont aussi essayé leur talent aux mêmes endroits. Le discours que le stratège attique Charidème adresse au Grand-Roi avant la bataille d'Issos contient, dans Diodore[1], des points de vue tout différents de ceux que Quinte-Curce[2] fait valoir dans la même situation ; de sorte que, tout en suivant d'une manière générale la trace de Clitarque, l'auteur grec que Quinte-Curce traduit librement a laissé en cette occasion les coudées franches à sa fantaisie personnelle. Quinte-Curce lui-même doit avoir traité de la même façon les matériaux dont il disposait. Sans doute, il dit bien, à l'occasion du langage que l'envoyé scythe a tenu au roi : *Sic quæ locutos esse apud regem memoriæ proditum est, abhorrent forsitan a moribus nostris et tempora et ingenia cultiora sortitis ; sed ut possit oratio eorum sperni, tamen fides nostra non debet, quare utcunque sunt tradita incorrupta perferemus*[3]. Mais il indique lui-même sa manière de travailler : *Rex Cratero arcessito et sermone habito cujus summa non edita est*[4], ce qui veut dire qu'il n'emprunte à ses notes que la *summa* et qu'il l'arrange à sa façon. Malheureusement, il manque dans nos manuscrits de Quinte-Curce les feuilles dans lesquelles était relatée la fin de Darius. Chez Justin[5], Darius n'est pas encore mort de ses blessures quand Alexandre le rejoint, et il adresse à son vainqueur, par l'entremise d'un interprète, un discours touchant pour lui recommander sa femme et ses enfants, et le charger de punir ses meurtriers. Diodore assure que Darius était déjà mort quand Alexandre arriva ; ὡς δὲ ἔνιοι γεγράφασιν, ἔμπνουν ἔτι καταλαβὼν τοῖς μὲν ἀτυχήμασιν αὐτοῦ συνήλγησε, παρακληθεὶς δὲ ὑπὸ τοῦ Δαρείου μετελθεῖν τὸν φόνον καὶ καθομολογήσας ἐδίωξε τὸν Βῆσσον[6]. On retrouve là à peu près le contenu du discours de Justin. Étant donné la manière de Clitarque, qui a l'habitude de procéder par affirmations positives, nettes, comme s'il avait été partout personnellement témoin des faits, on est en droit de supposer qu'il n'a pas indiqué ici deux traditions différentes ; en ce cas, Diodore n'a probablement pas, comme Trogue-Pompée, pris pour guide dans cette partie de son ouvrage Clitarque lui-même, mais un remaniement de Clitarque, où se trouvait mentionnée en passant une version différente. Cette observation fait comprendre la différence qu'il y a entre les deux récits de la mort d'Alexandre par Diodore et par Justin. Justin dit positivement : *auctor insidiarum Antipater fuit*[7], et il continue en racontant comme quoi Antipater avait envoyé son fils Iollas à Babylone avec le poison. Diodore, au contraire, explique comment la maladie du roi l'a fait mourir : ἐπεὶ δέ τινες τῶν συγγραφέων περὶ τῆς τελευτῆς τοῦ βασιλέως τούτου διαπεφωνήκασιν ἀποφαινόμενοι διὰ φαρμάκου θανασίμου γεγονέναι τὸν θάνατον, pour ce motif, il ajoute l'histoire d'Iollas, et

1) Diodor , XVII, 30. — 2) Curt., III, 2, 10. — 3) Curt., VII, 8. — 4) Curt., VI, 11, 12. — 5) Justin., XI, 15, 6. — 6) Diodor., XVII, 73. — 7) Justin., XII, 14. 1.

termine en disant : μετὰ δὲ τὴν τελευτὴν πλεῖστον ἰσχύσαντος τῶν κατὰ τὴν Εὐρώπην καὶ μετὰ ταῦτα Κασσάνδρου τοῦ υἱοῦ διαδεξαμένου τὴν βασιλείαν, πολλοὺς συγγραφεῖς μὴ τολμᾶν γράψαι περὶ φαρμακείας[1]. C'est une tournure qui devient encore plus caractéristique quand on la rapproche du texte aussi ambigu de Quinte-Curce : *Veneno necatum esse credidere plerique, filium Antipatri inter ministros* etc... *Hæc utcunque sunt credita, eorum, quos rumor adsperserat, mox potentia extinxit ; regnum enim Macedoniæ Antipater et Græciam quoque invasit*[2].

Pour en venir aux discours chez Arrien, les événements survenus aux bords de l'Hyphase et ce que lui et d'autres racontent là-dessus nous fournissent une transition opportune. Ce qui à cet endroit apparaît dans Justin[3] sous forme de récriminations générales, se trouve presque complètement délayé sous forme de récit chez Diodore[4] : le discours d'Alexandre, que Diodore résume sous cette formule sommaire, συνῆγε πάντας εἰς ἐκκλησίαν, διελθὼν δὲ λόγον πεφροντισμένον περὶ τῆς εἰς Γανδαρίδας στρατείας κ. τ. λ. manque tout à fait dans Justin. L'intention de ces deux auteurs, ou plutôt le fond sur lequel ils s'appuient ne se reconnaît que par les citations de Quinte-Curce[5] : et Quinte-Curce à son tour, notamment dans l'exposition de ces événements, se trouve complété par Diodore. Après la rencontre d'Alexandre avec Sopithès, on lit :

Dans Diodore (XVII, 93, 2).

αὐτὸς δὲ εἰς τὴν Φηγέως δυναστείαν ἐμβαλὼν καὶ τῶν ἐγχωρίων ἀσμένως τὴν τῶν Μακεδόνων παρουσίαν προσδεξαμένων, καὶ τοῦ Φηγέως μετὰ δώρων πολλῶν ἀπαντησάντος, τήν τε βασιλείαν ἔχειν συνεχώρησε καὶ ξενισθεὶς μετὰ τῆς δυνάμεως ἐπὶ δύο ἡμέρας λαμπρῶς ἐπὶ τὸν Ὕπανιν ποταμὸν προῆγεν, οὗ τὸ μὲν πλάτος ἦ σταδίων ἑπτά, τὸ βάθος ἓξ ὀργυιῶν, τὸ δὲ ῥεῦμα σφοδρὸν καὶ δυσδιάβατον.

Dans Q. Curce (IX, 1, 36.)

*Phegeus erat gentis proximæ rex; qui popularibus suis colere agros, ut adsueverant, jussis Alexandro cum donis occurrit, nihil quod imperaret detrectans.*

*Biduum apud eum subsistit rex, tertio die amnem superare decreverat transitu difficilem, non spatio solum aquarum, sed etiam saxis impeditum.*

Les deux auteurs racontent ensuite comment Alexandre prend des informations chez Phégée d'abord, auprès de Poros ensuite, sur le Gange, sur le pays des Prasiens et des Gangarides, comment il consulte le roi du pays (Diodore l'appelle Ξανδράκης et Quinte-Curce *Agrammes*) ; comment il réfléchit et hésite. Puis vient ce que Justin donne pour des récriminations de l'armée, Diodore pour des considérations pesées par Alexandre. Quinte-Curce présente ces idées sous la forme d'un combat qui se livre dans la volonté hésitante d'Alexandre, avec moins de détails que chez Diodore, sans mention aucune des promesses de la pythie et d'Ammon, sans la permission aux soldats de se livrer au pillage, sans les concessions à leurs femmes et à leurs enfants ; il termine en disant : *Vicit ergo cupido rationem, et ad con-*

1) Diodor., XVII, 117. Cf. XVII, 23 (ἔνιοι δὲ λέγουσι) : XVII, 65 (ὡς μὲν ἔνιοι γεγράφασι). — 2) Curt., X, 10, 4. — 3) Justin., XII, 8, 11 sqq. — 4) Diodor., XVII, 94. — 5) Curt., IX, 11, 10 sqq.

*tionem vocatis militibus ad hanc maxime modum disseruit*[1]. Le roi prononce alors un excellent discours pour montrer aux mutins leur tort; le discours reste sans effet. Il cherche à réveiller en eux le sentiment de l'honneur; ils peuvent s'en retourner au pays, s'ils ne veulent pas le suivre : *Solus quoque ire perseverabo.. ite reduces domos, ite deserto rege ovantes.* Cette fois encore, ils restent muets et tristes : alors le stratège Cœnos prend la parole pour décliner les reproches faits à l'armée : *Digna prorsus cogitatio animo tuo, sed altior nostro; virtus tua semper in incremento erit, nostra vis jam in fine est; intuere corpora exsanguia, tot perfossa volneribus, tot cicatricibus putria; jam tela hebetia sunt, jam arma deficiunt : vestem Persicam induimus, quia domestica subvehi non potest, in externum degeneravimus cultum : quotocuique lorica est? quis equum habet*, etc. On retrouve des traits analogues dans Diodore[2] ; ὁρῶν δὲ τοὺς στρατιώτας κ. τ. λ. avec le mot τῶν δὲ ὅπλων τὰ πλεῖστα κατεξάνθαι καὶ τὸν μὲν Ἑλληνικὸν ἱματισμὸν ἐκλελοιπέναι κ. τ. λ., et chez Justin, sous forme de plaintes et prières de l'armée : *ostendere alius canitiem, alius vulnera, alius ætate consumpta corpora*, etc.[3].

Chez Arrien, c'est seulement dans ses traits généraux que la situation reste la même : suivant lui, Alexandre, d'après toutes les informations qu'il avait reçues sur les pays au delà de l'Hyphase, avait l'intention de les subjuguer aussi; mais les Macédoniens sont déjà las de la guerre. Il se produit des échauffourées dans le camp : les uns, les modérés, se lamentent sur leur sort; d'autres déclarent qu'ils n'iront pas plus loin, Alexandre voulût-il se mettre à leur tête. Là-dessus Alexandre, pour arrêter les progrès du découragement et de la sédition, convoque non pas l'armée, mais les commandants, les ἡγεμόνες τῶν τάξεων, qu'il appelle, en leur adressant la parole, ὦ ἄνδρες Μακεδόνες τε καὶ σύμμαχοι; la substance de son discours[4] est qu'il veut délibérer avec eux s'il faut marcher en avant ou revenir sur ses pas, ὡς ἢ πείσας ἄγειν τοῦ πρόσω, ἢ πεισθεὶς ὀπίσω ἀποστρέφεσθαι. Vient ensuite la réplique du stratège Cœnos[5], qui prend acte expressément de la déclaration du roi, lequel entend procéder οὐ κατὰ πρόσταγμα, mais πείσας μὲν ἄξειν, πεισθεὶς δὲ οὐ βιάσασθαι. Il oppose aux suggestions hardies d'Alexandre et à ses raisons de haute politique la peinture de l'épuisement et du découragement de l'armée, et recommande au roi la modération dans le succès. Mécontent de ce discours et de l'impression qu'il produit, le roi congédie les membres de la réunion et les rassemble de nouveau un autre jour, pour leur annoncer que chacun est libre de rentrer au pays et qu'il trouvera assez de gens pour le suivre. Il reste alors jusqu'au troisième jour dans sa tente, sans recevoir même ses intimes, espérant que son courroux changerait les dispositions de l'armée, mais en vain : il fait offrir des sacrifices pour continuer la marche en avant, et les signes fâcheux qu'on y découvre lui fournissent un prétexte pour ordonner le retour.

Il est évident que ce récit d'Arrien et ses discours sont plus simples et

1) Curt., IX, 2, 12. — 2) Diodor., XVII, 94. — 3) Justin., XII, 8. — 4) Arrian., V, 25, 3. 26, 8. — 5) Arrian., V, 27, 2-9.

plus en situation que ceux des auteurs qui s'appuient sur Clitarque. On se demande seulement si Arrien a composé lui-même les discours ou s'il les tire de Ptolémée, si Ptolémée les a composé librement ou s'il n'a fait que reproduire, en les arrangeant un peu, les notes qu'il avait prises probablement dans son *memento* quotidien sur cet important événement.

Alexandre dit dans Arrien : qu'il veut aller plus loin, descendre le cours du Gange ; que l'on verra comme quoi la mer dans laquelle se jette ce fleuve communique avec celle d'Hyrcanie, attendu que toute la terre est entourée par l'Océan ; qu'il montrera aux Macédoniens et aux alliés que la mer Persique aussi communique avec celle de l'Inde ; qu'il fera par mer le tour de la Libye jusqu'aux colonnes d'Héraclès et que, de ces colonnes, son empire embrassera tout l'espace intermédiaire, la Libye et l'Asie entière, ayant pour limites les bornes que Dieu a assignées à la terre elle-même. Ce sont là des déclarations qui provoquent des doutes sérieux.

Le même Arrien explique plus loin [1] qu'Alexandre, rentrant à Persépolis après avoir traversé le désert de Gédrosie, avait le désir d'explorer encore les bouches de l'Euphrate et du Tigre et la mer adjacente ; que certains auteurs (οἱ δὲ καὶ τάδε ἀνέγραψαν) lui prêtaient même l'intention de contourner par mer la côte d'Arabie, l'Éthiopie, la Libye jusqu'à Gadès et jusqu'à la Méditerranée, etc. ; d'aucuns disent même (ἔνθεν δὲ οἱ μὲν λέγουσι) qu'il voulait entrer dans le Pont et marcher contre les Scythes ; d'autres, qu'il songeait à aller en Sicile et en Iapygie et à combattre les Romains ; quant à lui, Arrien, il ne sait rien de certain sur les plans d'Alexandre et il ne veut pas faire d'hypothèse, etc. Par conséquent, là encore il fait une distinction bien nette entre ce qu'il tire de bonnes sources et les assertions qui ne valent à ses yeux que comme λεγόμενα μόνον. Mais, d'après Arrien lui-même, Alexandre, dans ce discours qu'il prononce aux bords de l'Hyphase, parle déjà d'une façon tout à fait positive de ce voyage de circumnavigation autour de l'Afrique jusqu'aux colonnes d'Héraclès : si Arrien avait emprunté ce discours à Ptolémée, le plan de circumnavigation autour de l'Afrique aurait eu à ses yeux la garantie de Ptolémée, et il n'aurait pas pu par la suite, à propos des plans agités à Persépolis, ranger le projet de circumnavigation parmi les λεγόμενα μόνον ὑπὲρ Ἀλεξάνδρου. Si donc, en parlant des plans formés à Persépolis, il met au projet de circumnavigation la mention dubitative οἱ δὲ ἀνέγραψαν, comme à une assertion qui n'est pas garantie de source sûre, c'est qu'il n'a pas emprunté son discours de l'Hyphase à Ptolémée ou à Aristobule, mais qu'il l'a ou bien puisé dans d'autres sources plus suspectes ou composé lui-même.

Il y a dans le discours prononcé sur l'Hyphase un deuxième point qui provoque des réflexions analogues. Alexandre, d'après le langage que lui prête Arrien, rappelle entre autres choses les exploits d'Héraclès et de Dionysos, qui n'auraient pas accompli ces grandes actions s'ils étaient restés tranquillement chez eux : les Macédoniens, dit-il, ont dépassé de

1) Arrian., VII, 1.

bien loin Nysa, où s'était arrêté Dionysos, et pris Aornos, qu'Héraclès n'avait pu escalader. Or la tradition émanée de Clitarque mentionnait ces deux points, comme on le voit par les expressions de Quinte-Curce au passage correspondant :... *ne infregeritis in manibus meis palmam, qua Herculem Liberumque Patrem, si invidia afuerit, æquabo* [1]. Si Arrien avait emprunté ce discours à Ptolémée ou à Aristobule, il s'ensuivrait que ceux-ci auraient fait dire au roi des choses qu'ils ne croyaient pas eux-mêmes et qu'Arrien ne croyait pas plus qu'eux [2]. Il critique, au début du cinquième livre, les récits concernant les exploits héroïques d'Héraclès et de Dionysos dans l'Inde ; suivant lui, Alexandre avait voulu en effet qu'on tînt pour véridique ce que les Nyséens disaient de Dionysos (καὶ ἤθελε πιστὰ εἶναι τὰ ὑπὲρ τοῦ Διονύσου τῆς πλανῆς μυθευόμενα), mais, pour son compte, il accepte sans réserves la critique qu'a faite de tous ces récits mythiques Ératosthène (ὃς λέγει πάντα ὅσα ἐς τὸ θεῖον ἀναφέρεται ἐκ Μακεδόνων πρὸς χάριν τὴν Ἀλεξάνδρου ἐς τὸ ὑπέρογκον ἐπιφημισθῆναι [3]). Si encore dans Arrien, comme c'est le cas dans la version de Clitarque, Alexandre parlait devant les soldats assemblés, on pourrait voir là un tour habile employé par le rédacteur de ce discours supposé pour accommoder son langage aux idées de la foule ; mais, comme Arrien fait parler Alexandre devant les stratèges et les taxiarques, il devait mettre dans sa bouche des raisons plus capables de les convaincre, surtout des raisons d'ordre militaire, pour affaiblir à l'avance les arguments d'ordre militaire qu'ils pourraient opposer à son dessein. La situation dans laquelle Arrien place cette harangue du roi doit être empruntée à Ptolémée et à Aristobule, car elle s'écarte de la version de Clitarque; mais, comme ensuite, dans le discours même, notre auteur introduit des allégations qui ne sont ni en rapport avec la situation telle qu'il l'indique lui-même, ni exactes à son point de vue de critique éclairé, ni fournies par les guides autorisés qu'il suit d'ordinaire, il faut bien qu'en composant cette harangue il ait eu recours à cette tradition, qui est un chef-d'œuvre de rhétorique mais qu'il est bien loin généralement de regarder comme méritant confiance.

Parmi les grands discours que donne Arrien, et ils ne sont pas nombreux, il en est deux qui suggèrent quelques considérations utiles à notre propos. Le premier est celui qu'Alexandre prononce avant la bataille d'Issos [4]. Alexandre parle aux stratèges, ilarques et hégémons alliés, pour « monter leurs esprits au ton voulu »; il leur représente comment l'ennemi, avec son mouvement tournant, au lieu d'avoir réussi à cerner l'armée macédonienne, lui fait au contraire la partie aussi belle que possible, car il permet aux Macédoniens de livrer bataille et sur le terrain le plus propre pour eux, etc. Arrien reproduit cette allocution, en discours indirect; comme il ajoute ensuite, avec un λέγεται, qu'Alexandre, au dire de certains, avait aussi rappelé le souvenir des Dix-Mille, on pourrait se croire en droit de supposer que ce qui précède le λέγεται est tiré de Ptolémée ou d'Aristobule, que le discours se trouvait peut-être également sous forme indirecte

1) Curt., IX, 2, 29. — 2) Cf. Arrian., VI, 28, 2. — 3) Arrian., V, 3, 1. — 4) Arrian., II, 7, 3.

dans Ptolémée, qui était dans l'entourage immédiat d'Alexandre lorsque furent consignées les paroles réellement prononcées par Alexandre.

Arrien fait parler ainsi Alexandre le soir qui précède la bataille, devant les commandants assemblés : le lendemain matin, une fois l'armée en marche, le roi adresse encore çà et là quelques paroles d'encouragement aux divers corps, à mesure qu'ils passent devant lui[1]. La tradition issue de Clitarque ne connaît que ces allocutions immédiatement avant la bataille, et on y trouve reproduite une partie des idées sur lesquelles roule le discours de la veille au soir chez Arrien.

Ce discours, à vrai dire, contient des choses étonnantes. Quand on entend Alexandre dire, en comparant son armée à celle du Grand-Roi : « de ce côté sont les Macédoniens habitués à la guerre, de l'autre, des Mèdes et des Perses ; ici, des Hellènes qui combattent pour la liberté, là, des Hellènes qui se battent pour une solde, et même une maigre solde ; ici, les plus vaillants « Barbares d'Europe », là les peuples amollis de l'Asie ; enfin, par-dessus tout, il y a ici Alexandre, là Darius (ἐπὶ δὲ Ἀλέξανδρον ἀντιστρατηγεῖν Δαρείῳ). — Quand on entend ce langage, il paraît peu vraisemblable que ce ton de jactance vaniteuse provienne de notes prises à l'audition de la harangue royale et conservées par le Lagide. La chose est doublement invraisemblable, car Arrien assure immédiatement qu'Alexandre, citant dans son discours les noms de ses braves officiers, avait rappelé les actions où ils s'étaient distingués, ajoutant à la fin, mais de la façon la moins choquante du monde, que lui non plus ne s'était pas tenu à l'écart des dangers (καὶ τὸ αὑτοῦ οὐκ ἀκίνδυνον ἐν ταῖς μάχαις ὡς ἀνεπαχθέστατα ἐπεξῄει).

Si réellement Alexandre n'a pas parlé sur ce ton ; si, d'autre part, Arrien avec son λέγεται indique que la mention des Dix-Mille est le seul passage qui ne soit pas tiré des meilleures sources, faut-il admettre que Ptolémée a composé, d'une main assez maladroite sans doute, mais enfin tel qu'Arrien le reproduit, le morceau qui constitue la majeure partie du discours ? Ce qui se retrouve dans la tradition de Clitarque, ce n'est justement pas cette allusion aux Dix-Mille, c'est un trait analogue à un passage du discours d'Arrien, de la partie du discours qui précède le λέγεται. Alexandre dit là qu'après cette victoire, son armée n'aura plus qu'à κρατεῖν τῆς Ἀσίας ξυμπάσης καὶ πέρας τοῖς πολλοῖς πόνοις ἐπιθεῖναι. Or, on lit dans Justin : *Macedones nunc Europæ victæ admonet, nunc Asiæ expetitæ... cæterum et laborum finem hunc et cumulum gloriæ fore*[2] ; et dans Quinte-Curce : *Macedones tot bellorum in Europa victores ad subigendam Asiam atque ultima Orientis, non ipsius magis quam suo ductu profecti... non Persis modo, sed etiam omnibus gentibus impositiuros jugum ; Macedonum provincias Bactra et Indos fore*[3]. Ce sont des amplifications, à la mode des rhéteurs, de la même pensée fondamentale : « fin prochaine des fatigues, domination sur l'Asie entière » ; autant d'idées qui, dans la bouche d'un généralissime parlant à des troupes vaillantes, éprises de gloire, disciplinées, ne sont pas précisément en situation,

1) Arrian., II, 10, 2. — 2) Justin., XI, 9, 5. — 3) Curt., III, 10, 4.

qui, émises devant une réunion d'officiers supérieurs, auraient été tout à fait déplacées, et qui n'en sont que mieux adaptées à la rhétorique conventionnelle de l'école.

Il y a encore un autre détail à noter. Quand Alexandre, parlant dans la réunion des officiers, en vient à opposer l'excellence de ses troupes à l'incapacité des troupes ennemies, Arrien lui prête les expressions suivantes : βαρβάρων τε αὖ Θρᾷκας καὶ Ἰλλυρίους καὶ Ἀγριᾶνας, τοὺς εὐρωστοτάτους τῶν κατὰ τὴν Εὐρώπην κ. τ. λ. Il est vrai que Diodore, suivant la tradition de Clitarque, inscrit dans le catalogue des troupes qu'Alexandre conduit en Asie 5000 Ὀδρύσαι καὶ Τριβάλλοι καὶ Ἰλλύριοι[1]. Les Triballes, Quinte-Curce lui-même les abandonne; mais pour les Illyriens et les Thraces, il les nomme, comme Justin, dans l'allocution du roi avant la bataille : *circumvectus suos singulas gentes diversa oratione adloquitur : Illyrios et Thracas opum et divitiarum ostentatione, Græcos veterum bellorum memoria internecivique cum Persis odii accendebat, Macedones autem Europæ victæ admonet, nunc Asiæ expetitæ*, etc.[2]. — *Illyrios vero et Thracas rapto vivere adsuetos aciem hostium auro purpuraque fulgentem intueri jubebat, prædam non arma gestantem*[3]. Quinte-Curce cite les Illyriens à côté des mercenaires à la bataille de Gaugamèle[4]; il dit, à propos des troupes fraîches qui arrivent durant la marche à travers l'Asie : *tria milia ex Illyrico Antipater miserat*[5]. Mais on ne trouverait pas dans Arrien tout entier, en dehors du discours en question, une seule mention de troupes illyriennes ; et, d'après ce que nous pouvons savoir des rapports d'Alexandre avec les Illyriens, il est peu probable qu'il en ait eu dans son armée. Supposons qu'Arrien ait pris ce discours dans Ptolémée : alors il est difficile de comprendre pourquoi le même Ptolémée n'aurait parlé nulle part ailleurs des Illyriens, pas même des 3000 qui, si l'on en croit les tenants de Clitarque, auraient rejoint l'armée en Asie. Si Ptolémée n'a pas passé sous silence un corps d'un effectif aussi considérable, on comprend encore moins pourquoi Arrien, lui qui se montre si soigneux quand il s'agit de statistique militaire, se serait obstiné à négliger précisément le corps en question. Si, au contraire, Arrien n'a trouvé nulle part dans son Ptolémée le nom des Illyriens, il en résulte que le discours où ils sont cités n'a pas été puisé à cette source, la seule qui mérite confiance pour les choses militaires. Prétendre que les Illyriens ont été introduits dans le discours d'Arrien par voie de glose est un moyen aussi dangereux que commode de tourner la difficulté.

Encore un mot sur le discours que, d'après Arrien[6], Alexandre aurait tenu à ses Macédoniens à Opis, lorsqu'il voulut renvoyer au pays les vétérans de l'armée comblés de présents et d'honneurs et qu'ils protestèrent par une sédition orageuse. Diodore[7] ne dit qu'un mot de la situation; chez Justin, on retrouve le trait caractéristique du discours que donne Arrien (*jubentes eum solum cum patre suo Ammone inire bella, quatenus milites*

1) Diodor., XVII, 17. — 2) Justin., XI, 9, 4. — 3) Curt., III, 11, 9. — 4) Curt., IV, 13, 31. — 5) Curt., VI, 7, 35. — 6) Arrian., VII, 9-10. — 7) Diodor., XVII, 109.

*suos fastidiat*)[1] : Quinte-Curce, qui conçoit la situation comme Justin, met dans la bouche d'Alexandre, comme toujours, une harangue brillante et passionnée[2]. Chez Arrien, le discours, encore qu'un peu diffus, est cependant plus préoccupé du fait pratique ; il est, par exemple, plein de renseignements instructifs sur le règne de Philippe, sur les débuts de l'expédition d'Asie, etc. Arrien a-t-il trouvé le discours tel quel dans Ptolémée ? Est-ce Ptolémée qui l'a composé, ou a-t-on conservé du moins les passages essentiels du discours réellement prononcé par Alexandre ?

D'abord, qu'Alexandre, immédiatement après avoir fait arrêter et livrer au bourreau les treize meneurs, ait parlé si longtemps, avec cette prolixité rétrospective, sans être sous le coup de la surexcitation du moment, c'est chose difficile à croire : il est tout aussi malaisé de se persuader que Ptolémée, qui connaissait Alexandre, qui devait sentir lui-même après coup, et comme roi et comme général, l'émotion vibrante d'un pareil moment, ait fait parler le bouillant Alexandre sur ce ton, avec cette phraséologie souvent filandreuse. Est-ce autre chose qu'une phrase, quand le roi dit aux Macédoniens ameutés : « C'est vous qui êtes les gouverneurs, les stratèges, les « taxiarques ; que me reste-t-il à moi personnellement de tous ces combats, « sinon cette pourpre et ce diadème ? » Et il continue sur ce ton. N'est-ce pas une déclamation plus que froide quand il ajoute : « je mange les mêmes « mets que vous et je dors le même sommeil, si ce n'est que je ne crois pas « même me nourrir aussi bien que les délicats d'entre vous ; je suis debout « avant vous, afin que vous puissiez dormir tranquilles ». Et plus loin, cette phrase : « J'ai contracté le même mariage que vous (γάμους τε ὑμῖν τοὺς « αὐτοὺς γεγάμηκα) et les enfants de bon nombre d'entre vous seront les « parents de mes enfants ». Ne se montre-t-il pas à la fois prolixe et plat quand il les invite à montrer leurs blessures, parce qu'alors il va découvrir les siennes : nulle partie sur le devant de son corps qui n'ait été atteinte ; il n'y a aucune arme faite pour combattre de près ou de loin qui ne lui ait fait quelque blessure, coups d'épée, de flèches, de projectiles lancés par les machines, coups de pierres, de massues en bois, etc. Il ajoute : « La plupart « d'entre vous ont reçu des couronnes d'or pour attester leur renommée et « le cas que j'en fais : ceux qui sont tombés ont eu une fin glorieuse et des « funérailles splendides ; la plupart ont leur statue en airain dans leur pays » (χαλκαῖ δὲ αἱ εἰκόνες τῶν πλείστων οἴκοι ἑστᾶσιν). Or, voici en regard un témoignage de l'historien Théopompe qui donne une tout autre idée de la réalité : dans la lettre qu'il écrit à Alexandre en 324, au sujet des prodigalités et indignités commises par Harpale, il dit que le Trésorier a érigé en l'honneur de sa défunte maîtresse deux monuments somptueux, l'un à Babylone, l'autre à Athènes ; qu'il a fait élever à celle qui vit encore une statue placée à côté de la sienne propre à Rossos, en Cilicie ; que tout le monde s'en étonne, attendu que jusqu'ici, ni Harpale, ni aucun des grands du royaume (οὔτε ἐκεῖνος, οὔτε ἄλλος οὐδεὶς τῶν ἐπιστατῶν) n'a songé à orner la

1) Justin., XII, 11. Cf. Arrian., VII, 8, 3. — 2) Curt., X, 2, 14-29.

tombe de ceux qui ont succombé en Cilicie pour l'empire d'Alexandre et la liberté des Hellènes[1].

A côté de ces phrases de rhétorique creuse, qui sentent l'école, on rencontre une expression de nature fort suspecte. A propos des mérites du roi Philippe, il est dit, entre autres choses, qu'il a humilié Thèbes et Athènes, remis l'ordre dans le Péloponnèse, conquis l'hégémonie de la guerre contre la Perse, οὐχ ἑαυτῷ μᾶλλόν τι τὴν δόξαν τήνδε ἢ τῷ κοινῷ τῶν Μακεδόνων προσέθηκε. C'est là une expression qui est familière à l'époque romaine[2], et qu'on rencontre sur une foule de monnaies du temps de l'empire; mais elle ne convient en aucune façon, ni de près ni de loin, à la monarchie de Philippe, qui est toujours restée un royaume unitaire subdivisé en régions, mais n'a jamais été ce que signifiait de son temps un κοινὸν, c'est-à-dire un groupe de domaines autonomes qui s'associent pour posséder ou pour exploiter en commun certaines choses.

La tradition issue de Clitarque présente, comme on l'a déjà dit, les incidents survenus à Opis dans un ordre de succession différent. Les troupes font rage; c'est en vain que les commandants s'efforcent de les calmer : alors Alexandre leur parle, leur demande ce qu'elles veulent ; elles répondent en criant qu'elles veulent s'en retourner au pays. Le roi fait alors un discours violent, et il le termine en se précipitant sur le ramassis d'émeutiers qu'il a devant lui; il saisit treize meneurs et les fait conduire au supplice : l'effroi calme la surexcitation. Arrien place le discours du roi après l'arrestation des meneurs; les mêmes idées se retrouvent en grande partie dans sa harangue et dans celle de Quinte-Curce. Arrien énumère longuement les succès remportés par la Macédoine depuis l'avènement de Philippe; Quinte-Curce condense tout cela dans une phrase ironique : *Illyriorum paulo ante et Persarum tributariis Asia et tot gentium spolia fastidio sunt.* L'orateur d'Arrien raconte comment Philippe a fait descendre les paysans et pâtres macédoniens de leurs montagnes dans des plaines fertiles, leur a construit des routes, des ports, leur a donné l'habit de guerre au lieu de leur peau de mouton, leur a apporté le bienfait de la civilisation et des mœurs policées : Quinte-Curce donne à cette idée un tour sarcastique : *Modo sub Philippo seminudis amicula ex purpura sordent, aurum et argentum oculi ferre non possunt, lignea enim vasa desiderant et ex cratibus scuta rubiginemque gladiorum : hoc cultu nitentes vos accepi.* On retrouve dans Quinte-Curce comme dans Arrien cette affirmation, qu'Alexandre a hérité de son père, en même temps que le diadème, une dette considérable : même les chiffres qu'ils donnent ne diffèrent qu'en apparence. Quinte-Curce dit : *Hoc cultu nitentes vos accepi et D talenta æris alieni, cum omnis regis supellex haud amplius quam LX talentorum esset.* A la place de ces chiffres, Arrien donne les suivants :

1) Theopomp., *fr.* 277, voy. ci-dessus, p. 635. — 2) C'est probablement ὑπὲρ τοῦ κοινοῦ τῶν Μακεδόνων qu'il faut lire dans le passage de Polyænos cité par Stobée (*Florileg.* XLIII, 53 sqq.).

Dans le trésor du père, quelques vases d'or et d'argent, plus une somme de moins de . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 60 talents.

Dette léguée par le père, montant à près de . . . . . . 500 talents.

Emprunt fait par Alexandre au début de son règne . . . 800 talents.

Il est aisé de voir que les chiffres de Quinte-Curce sont tels qu'on peut y retrouver ceux d'Arrien, seulement Quinte-Curce laisse de côté les 800 talents de dette contractée par Alexandre : le chiffre rond de 500 talents qu'il indique là où Arrien met ἐς πεντακόσια τάλαντα n'est qu'un écart de style, et l'évaluation de *omnis regia supellex* à 60 talents, tandis qu'Arrien compte pareille somme *en sus* des vases d'or et d'argent, est le résultat d'une méprise ou d'une négligence.

Les fragments des historiens d'Alexandre nous apprennent que Douris (d'après Clitarque, si l'on en croit C. Müller[1]) a raconté comme quoi, lors de son départ, Alexandre n'avait de subsistances que pour 30 jours ; Onésicrite prétendait qu'il avait pour 200 talents de dettes ; Aristobule disait que son viatique (τὸ λαμπρὸν αὐτῷ καὶ μέγα παρασκευασθὲν ὑπὸ τῆς τύχης ἐφόδιον) n'était que de 70 talents. Ainsi donc, ce n'est pas Aristobule, le seul auteur avec Ptolémée qu'Arrien ait l'habitude de considérer comme digne de foi, ce n'est pas Aristobule qui a fourni les chiffres du discours, et, comme ces chiffres concordent avec ceux des auteurs relevant de Clitarque, ce n'est pas non plus à Ptolémée qu'Arrien les a empruntés, si toutefois l'on admet avec nous que Clitarque a écrit avant Ptolémée : il faut en ce cas que Quinte-Curce ait adopté les données de Clitarque rectifiées par Ptolémée, ou que Ptolémée ait reproduit les chiffres de Clitarque et les ait par là reconnus exacts.

Enfin, dans ce même discours, Arrien parle encore des honneurs rendus aux morts et des privilèges accordés aux survivants de leur famille. Il est vrai qu'il en a déjà parlé dans un cas particulier, après la bataille du Granique, et de façon à faire croire qu'il suit Ptolémée : mais Clitarque aussi faisait mention de ces honneurs à propos de la bataille du Granique, comme le prouve le texte de Justin : *Humatos statuis equestribus donavit cognatisque eorum immunitatem dedit.*

On voit à quel résultat aboutit cette comparaison des textes. Puisque Arrien n'a pris le discours d'Opis ni dans Ptolémée, ni dans Aristobule, qui sont pour lui les seules sources sûres ; puisque, pour les arguments essentiels et les passages marquants, ce discours concorde avec la tradition émanée de Clitarque, mais s'en sépare quant à la situation qu'il présuppose et au ton général, on se trouve obligé d'admettre, le fait se reproduisant pour d'autres discours d'Arrien, que notre auteur, conformément à l'usage des anciens maîtres de l'historiographie, a jugé opportun et nécessaire d'insérer en certains endroits appropriés des discours de rédaction libre, afin de mieux marquer le caractère des personnages en action ou l'importance du moment. Il va sans dire que les idées personnelles qu'il s'est faites sur

1) C. Muller, *Script. Alex. M.*, II, p. 472.

le monde par sa propre expérience se reflètent dans ces compositions, et il suffit d'en dire un mot en passant. Si ferme et si digne qu'apparaisse dans son récit le portrait qu'il nous donne d'Alexandre, il est certain que, dans les discours qu'il lui fait tenir, il n'a pas su saisir avec le même bonheur ni le caractère de son héros, ni le ton et la couleur de la situation donnée : il est compassé, diffus, phraseur. Si instructifs que puissent être les faits qu'il relate dans ces morceaux oratoires. les exemples cités montrent qu'il laisse parfois s'y glisser des assertions puisées dans sa mémoire et qui proviennent de sources moins sûres, de sources suspectes à ses propres yeux.

Alexandre figure parmi les sujets les plus goûtés que l'on donnât comme matière d'exercices dans les écoles des rhéteurs. Il suffit de se rappeler ceux que cite Quintilien : *Deliberat Alexander an Oceanum naviget, cum exaudita vox esset : quemque invicte...* ou *an Babylona intret, cum denuntiatum esset illi responso auguris periculum.* Les deux dissertations *Sur la fortune d'Alexandre* qui figurent parmi les écrits de Plutarque appartiennent à peu près à la même catégorie. Quant à la question de savoir si quelques détails n'ont pas passé de ces déclamations d'école dans la tradition historique, c'est là un point que nous n'aborderons pas ici.

## II

# LES TYRANS D'ÉRÉSOS.

On a cité plus haut (p. 190, 2. 315, 3) une inscription d'Érésos qui contient beaucoup de renseignements sur la situation politique de cette ville au temps d'Alexandre.

Un premier fragment de ce texte a été inséré dans le *Corpus Inscr. Græc.* (II, Add., n° 2166 b), d'après une copie de H. Kiepert. A. Conze, visitant Lesbos en 1858, a copié à nouveau ce texte, plus trois autres fragments qu'il a trouvés sur une autre pierre, dans un autre endroit des ruines. Il les a publiés dans son livre (*Reise nach der Insel Lesbos,* 1865, p. 35), avec les restitutions de H. Sauppe, qui en a traité ensuite plus amplement dans sa *Commentatio de duobus inscriptionibus Lesbiacis* (Gottingæ, 1871).

Il est à croire que la pierre sur laquelle a été gravée l'inscription, une stèle de marbre gris, un peu rafraîchie par le haut, a été brisée en deux morceaux, et que celui du haut tout le moins a été dégradé. Le morceau du haut (A) est intact à son arête supérieure; seulement l'inscription n'a été conservée que sur sa face étroite (II), dans le sens de l'épaisseur; du moins, ni H. Kiepert ni A. Conze ne parlent de caractères gravés sur les faces larges (*a. b*). Le morceau du bas (B) est gravé sur les deux faces larges (I, IV) et sur le côté étroit (III); il est endommagé en haut et en bas, mais il n'y a que quelques éclats sur les arêtes latérales. Les caractères sont gravés στοιχηδὸν; la fin des lignes n'atteint pas partout le bord; il y a un assez grand nombre de caractères dégradés par le temps.

Le morceau supérieur de la pierre a encore aujourd'hui $0^m$, 54 de haut sur $0^m$,47 de largeur, et $0^m$,22 d'épaisseur : le morceau du bas a $0^m$,65 de hauteur sur $0^m$,48 de largeur, et une épaisseur qui est de $0^m$,22 dans le haut et de $0^m$,24 dans le bas.

A. Kirchhoff a eu l'extrême bonté de me donner copie de la restitution qu'il a faite de ce texte épigraphique, et de m'autoriser à la reproduire ici.

L'ordre des fragments offre la disposition suivante :

| | | | |
|---|---|---|---|
| A | *a* | II | *b* |
| B | I | III | IV |

En rapprochant II et III, on constate que, quand la pierre a été brisée, il ne s'est perdu que quelques lignes du milieu; mais il paraît qu'il en a été enlevé bien davantage au bas de la pierre.

A. Kirchhoff fait cette remarque : « Considérant que le dialecte du document commence déjà à se rallier à la langue commune (κοινή), j'ai employé les accents ordinaires au lieu de l'accentuation éolienne ».

## I. — *Face du devant* (*largeur*).

[. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . τοὺς πολ[ι]ορκηθέ[ντας]
[ἐν τᾶ π](όλ)ι [ἀ]πολιπὼν (αὐτ)ομό[λη]σε καὶ το[ὺς πο]-
[λίται]ς δισμυρίοις στατῆρας εἰσέπραξ[ε καὶ]
[τοὶ]ς Ἕλλανας ἐλ[α]ΐζε[το] καὶ τ[ο]ὺς[1] βωμοὺς [κατέ]-
[σκ]αψε τῶ Διὸς τῶ ΠΛ¯ΙΓΓΙω][2] κ[α]ὶ πόλεμον ἐξε[νει]-
[κ]άμενος πρὸς Ἀλέξανδρον καὶ τοὺς Ἕλλανας
τοὺς μὲν πολίταις πα(ρ)ελόμενος τὰ ὅπλα ἐξέ-
κλ(ά)ϊσε ἐκ τᾶς πόλιος [πα]νδαμί, ταὶς δὲ γύνα[ῖ]-
κας καὶ ταὶς θυγατέρας συ[λλ](αϐ)ὼν καὶ ἔρξα[ις]
ἐν τᾶ ἀκροπόλι τρισχιλ[ί]οις καὶ διακοσίο[ις]
στατῆρας εἰσέπραξε, τὰν δὲ πόλιν καὶ τὰ ἱρ[ὰ]
διαρπά(σ)αις μετὰ τ[ῶ]ν [λα]ΐσταν ἐνέπρησε κα[ὶ]
σ[υ](γ)κατέκαυσε σώματ(α) [τῶν] πολιτᾶν, καὶ τὸ τ[έ]-
λευταῖον ἀφικόμενος πρὸς Ἀλέξανδρον κατ[ε]-
(ψ)εύδετο καὶ διέϐαλλε τοὶς πολίταις· κρῖνα[ι]
[μ]ὲν αὐτὸν κ(ρ)υπτᾶ ψάφ[ί](σε)ι ὀμόσσαντας περ[ὶ]
[θ]ανάτω· (α)ἰ δέ κε καταψ[αφ]ισθῆ θάνατος, ἀντιτ[ι]-
μασαμ[έ]νω Ἀγωνίππω τὰν δευτέραν διαφορὰν
ποήσασ[θα]ι, τίνα τ(ρό)[πο]ν δε(ύ)ε(ι) αὐτ(ὸ)ν ἀπο(θ)α-
νῆν· αἰ δέ κε κα[λ]λ(αφθ)έ[ν]τος Ἀγωνίππω τὰ δίκα
κατάγη τίς τινα τῶν Ἀγωνίππω (ἢ) εἴπη ἢ προ(θ)ῆ
περὶ καθόδω (ἢ) τῶν κτημάτων ἀπο(δ)όσιος, κατ[ά]-
[ρα]τον ἔμμεναι καὶ αὐτὸν καὶ γένος τὸ κ(ή)νω,
[κ]α[ὶ] τἄλλ(α) ἐ[ν]οχος [ἔ]στω τῶ νόμω [τῶ][3] τὰν στάλλαν
ἀνελόντι τὰν περὶ τῶν τυράννων καὶ τῶν ἐκγ[ό]-
[ν]ων· ποήσασθαι δὲ κα(ὶ) ἐπάραν ἐν τᾶ ἐκλησία α[ὐ]-
[τ]ί(κ)α, τῶ μὲν δικάζοντι καὶ (βα)[θ]οέντι τᾶ πόλε[ι]
[κ]αὶ[4] τὰ δίκαια εὖ ἔμμεναι, τοῖς δὲ παρὰ τὸ δίκα[ι]-
[ο]ν τὰν ψᾶφον φερόντεσσι τὰ ἐναντία τούτων.
Ἐδικ(ά)σ(θ)η[5] ὀκτωκόσιοι ὀγδοήκοντα τρεῖς· ἀπ[ὸ]
(τ)αυτᾶν (ἀ)πέλυσ(α)ν ἐπ(τ)ά, αἱ δὲ (ἄ)λ(λα)ι κατεδίκα[σ]-
(σ)αν.
[Ἁ]γνόδ[αμ]ος· περὶ ὧν οἱ πρέσβεες ἀπαγγέλλοισ[ι]
(ο)ἱ πρὸς Ἀλέξανδρον ἀποσταλέντες καὶ Ἀλέ-
ξανδρος τὰν διαγρ(α)φ(ὰ)ν ἀπέπεμψε ἀφικομέ-
νων πρὸς αὐτὸν τῶν[6] πρότερον τυράννων ἀπογ[ό]-

1) Hicks (*Greek historical inscriptions*, p. 208 sqq.) donne le texte de cette inscription avec quelques variantes empruntées aux estampages de Newton. — 2) τῶ Διὸς τῶ [Φ]ιλ[ιπ]πίω? Hicks. — 3) ἐπὶ τῷ omis par la faute du lapicide. — 4) τοῖς νόμοισι omis par le greffier. — 5) Ἐδίκα[σαν]. — 6) τῶν n'a été mis qu'une fois au lieu de deux par le graveur.

νων 'Η(ρ)ωΐ(δ)α τε τᾶ Τερτικωνείω τῶ Ἡραείω κα[ὶ 'Α]-
γησιμένε[ο]ς τῶ Ἑρμησιδείω, καὶ ἐπαγγελλα[μέ]-
[ν]ων πρὸς ('Α)λέξανδρον, ὅτι ἕτοιμοί ε(ἴσ)ι δίκ[αν]
[ὑ]ποσ[χ]ε(θῆ)ν [περ]ὶ τῶν ἐγκαλημένων ἐν τῶ δά[μω],
[ἀγαθᾶ τύχα δ]ε[δόχ](θ)[αι] τῶ δάμω, ἐπει(δ)ὴ . . .

II. — *Face étroite du haut.*

[παρε](ί)λετ(ο) τὰ [ὅπλα καὶ]
[ἐξ]εκλάϊσε ἐκ τᾶς [πό]-
[λι]ος πανδαμί, ταὶ[ς]
[δ](ὲ) γυναῖκας καὶ τ[αὶς]
[θ]υγατέρας συλ[λαβὼν]
[εἶ]ρξε εἰς τὰν [ἀκρόπο]-
[λ]ιν καὶ εἰσ(έ)[πρ]α[ξε]
δισχιλίοις καὶ δι[α]-
κοσίοις στατῆρας, τὰ[ν]
δὲ πόλιν καὶ τὰ ἱ[ρ]ὰ [δι]-
[αρ]πάσαις μετὰ τῶν
[λ](α)ϊστᾶν ἐνέπρη[σε]
[κ](α)ὶ συγκατ(έ)καυσε
[σ](ώ)ματα τῶν πολιτ[ᾶν],
[κ]ρίνναι μὲν αὐτὸν
[κ]ρυπτᾶ (ψα)[φ]ί(σε)[ι κα]-
[τ]ὰ τὰν διαγρα(φ)ὰν τ[ῶ]
[β]ασιλέως 'Αλεξάνδ[ρω]
[κ]αὶ τοὶς νόμοις· [αἰ δέ]
[κ]ε καταψαφισθῆ
[α]ὐτῶ θάνατος, [ἀντι]-
[τι]μασαμέν[ω 'Α](γ)[ωνί]-
[ππ]ω, τὰν δευτέραν [ψάφι]-
[σ]ιν ποήσασθαι διὰ
[χ]ειροτονίας, τίνα
[τ]ρόπον δεύει αὐτὸν [ἀ]-
[π]ο(θ)ανῆν· λά(ζ)εσθαι δ[ὲ][1]
[κ]αὶ συναγόροις τὰ[ν]
πόλιν δέκα, ο[ἵ]τ(ι)νε[ς]
[ὀ]μόσσαντες 'Α(πό)[λλω]-
[ν]α Λύκειον [συνα]-
[γ]ορήσοισι [τῷ νόμῳ· α]-
[ἰ δέ] κε λυνα...
.................

1) Hicks donne... λαβέσθαι δ[ὲ.

### III. — *Face étroite du bas.*

. . . . . . . . .
[. . . . . . . . ποήσασθαι δὲ κ]-
[αὶ ἐπάραν ἐν τᾶ ἐκκλη]-
[σία αὐτίκ](α, τῷ) [μὲν δι]-
[κάζο]ντι [1] καὶ βαθοέν-
[τι τᾶ] πόλει καὶ τοῖς
[νόμο]ισι τὰ δίκαια εὖ
[ἔμμε]ναι καὶ αὐτοῖσ[ι]
[καὶ] ἐκγόνοισι, τῷ δὲ
πα[ρὰ τοὶς νόμοις κα[ὶ]
τὰ δίκαια δικαζόν-
τεσσι [2] τὰ ἐναντία· ὄ-
μνυν δὲ τοὶς πολί[ταις]
τοὶς δικάζοντας· [ἦ]
[μ]ὰ(ν) δικάσσω τάν[δίκαν],
[ὄ]σσα μὲν ἐν τοῖς [νό]-
[μ]οισι ἔνι, καττοὶ[ς νό]-
[μο]ις, τὰ δὲ ἄλλα ἐ(θ)[ε]-
[λ]ον(τ)ὰς (?) ὡς [3] ἄριστα [καὶ]
[δ]ικαίτατα [4], καὶ τιμά-
[σ]ω, αἴ κε καταγνῶ, ὀρθῶ[ς]
[κ]αὶ δίως [5]· οὕτω ποήσω
ναὶ μὰ Δία καὶ Ἅλιον.
Φιλίππω.
Αἱ μὲν κατὰ τῶν φυγά-
δων κρίσεις αἱ κριθε[ῖ]-
(σ)αι ὑπὸ Ἀλεξάνδρου
κύριαι ἔστωσαν καὶ
[ὧ]ν κατέγνω φυγὴν φε[υ]-
[γ]έτωσαμμέν, ἀγώγιμο[ι]
δὲ μὴ ἔστωσαν.
Πρότανις Μελίδωρο(ς)·
Βασιλεὺς Ἀντίγονος
Ἐρεσίων τῆ βουλῆ
καὶ τῷ δήμῳ χαίρειν·
παρεγένοντο πρὸς ἡ-
μᾶς οἱ παρ' ὑμῶν πρέ[σ]-
(β)εις καὶ διελέγοντ[ο],
φάμενοι τὸν δῆμον
κομισάμενον τὴν παρ' [ἡ]-

1) [ποιήσασθαι δὲ καὶ ἐπάρ-
[αν ἐν τᾷ ἐκκλησίᾳ αὐτίκ]-
[α, τῷ μεν δικ]αίῳ ὑπ-
[άρχο]ντι. Hicks.

2) Faute d'orthographe pour δικάζοντι.

3) τὰ δὲ ἄλλα ἐκ [φιλο-
π]ονίας ὡς. Hicks.

4) Mot mal écrit, probablement pour δικαιότατα.

5) Faute d'orthographe pour δι[καί]ως.

μῶν ἐπιστολήν, ἣν ἐγρ[ά]-
(ψ)αμεν ὑπὲρ τῶν Ἀγωνί[π]-
[π](ο)υ υἱ(ῶ)ν, ψήφισμά τε π[ο-]
[ήσ]ασθαι, (ὃ) ἀνέγνωσα[ν]
[ἡμῖ]ν, καὶ αὐτοὺς ἀπε-
[σταλκέναι?. . .

## IV. — *Face de derrière (largeur).*

.εν.....η.λι................ιτη.....
........νλιλι.........ν (Ἀ)λεξαν[δρ.....
.........................ἔρρωσ[θε. ]
[...................ἀ βολλὰ πρ]οε(β)όλλε[υσε....
.....τεδ...............λνλ.γσοιχ........
.η.........ν τ[ὸν νόμον τὸν] κατ[ὰ] τῶν τυρ[άν]-.
νων [καὶ τῶν ἐ]μπό[λει οἰκη]θέντων κ(α)ὶ τῶν ἐκ(γ)[ό]-
[νων.................]ι κ(α)ὶ τ(α)ὶς γραφαὶ[ς]
..ε..............τὰν ἐκλησίαν· ἐπειδὴ καὶ [πρό]-
[τερον] (ὁ) β(α)σιλεὺς Ἀλέξανδρος διαγραφὰν ἀπο[σ]-
[τέ]λλαις π[ροσέτ](α)ξε [Ἐρε]σίοις κρῖναι ὑπέρ τ(ε)
[Ἀγω]νίππ[ω κ](α)ὶ [Εὐρυσι..]ω, τί [δ]εῖ πα[θ]ῆν αὐτοίς, [ὁ]
[δὲ δᾶμος ἀκο]ύ[σ]αις τὰν διαγραφὰν δικαστήριο-
[ν καλ]έσ(α)[ι]ς [1] κατὰ τοὶς νόμοις ὃ ἔκριν[ν]ε Αγώνι[π]-
[πο]μμὲν καὶ Εὐρυσι..[ο]ν τε[θν]άκην, τοὶς δὲ ἀπο(γ)[ό]-
[νοις αὐτῶ]ν ἐνόχοι[ς ἔμμε]ν(α)ι τῶ νόμω τῶ ἐν τᾶ
[σ]τ(ά)λλ(α), τά [δ](ὲ) ὑπάρχο[ντα] πεπρᾶσθαι αὐτῶν κατὰ
[τ]ὸν νόμον, ἐπιστέλλ[αντος] δὲ Ἀλεξάνδρω καὶ ὑ-
πὲρ τῶν Ἀπο[λ](λ)[οδ]ωρε[ίων] (κα)ὶ τῶν κασίγνητων [αὐ]-
[τ]ῶ, Ἕρμωνος καὶ Ἡραίω, τῶμπρότερον τυραννη-
σάντων τᾶς πόλιος, καὶ τῶν ἀπογόνων αὐτῶν, [κρῖ]-
ναι τὸν δᾶμον, πότερο[ν δοκ]εῖ καταπορεύεσθ[αι]
αὐτοὶς ἢ μ(ή), [ὁ δ]ὲ δᾶμος ἀκούσαις τὰς διαγραφὰ[ς]
δικαστή[ρ]ι[ό]ν τε (α)ὐτοῖσι συνάγαγε κατὰ τὸν [νό]-
[μο]ν καὶ τὰν διαγραφὰν τῶ βασιλέος Ἀλεξάνδρ[ω],
[ὃ ἔ]γνω λό[γ]ων ῥηθέντων παρ᾽ ἀμφ(ο)τέρων τόν τε ν[ό]-
[μο]ν τὸν κατὰ τῶν τυράννων κύριον ἔμμεναι κα[ὶ]
[φ]εύγην αὐτοῖς κατ[τὸ](ν ν)[όμον] (?)· δεδόχθαι τῶ δάμ[ω],
[κ]ύριομμὲν ἔμμεναι κατὰ [τῶν] τυράννων καὶ τῶ[ν]
[ἐ]μπόλι οἰκηθέντων καὶ τῶν ἀπογόνων τῶν το[ύ]-
[τ]ων τόν τε νόμον τὸμπερὶ [τ]ῶν τυράννων γεγρα[μ]-
[μ]ένον ἐν τᾶ στάλλα [τ](ᾶ) [παλαι]ᾶ καὶ ταὶς διαγρα-
[φ]αὶς τῶν βασιλέων ταὶς κατὰ τούτων καὶ τὰ ψα-
[φ]ίσματα τὰ πρότερον γραφέντα ὑπὸ τῶν προγ[ό]-
[ν]ων καὶ ταὶς ψαφοφο(ρί)αις ταὶς κατὰ τῶν τυράννων· [αἰ]
[δ]έ κέ τις παρὰ ταῦτα ἁλίσκηται τῶν τυράννω[ν ἢ]
τῶν ἐμπόλι οἰκηθέντων ἢ τῶν ἀπογόνων τῶν [τού]-
[τ]ων τις ἐπιβαίνων ἐπὶ τὰν γᾶν τὰν Ἐρεσίων, [αὐτί]-
[κ](α τὸ)ν δ[ᾶμο](ν) βου(λ)εύσασθαι κ(α)ὶ π....
...λλ(..............

1) « Leçon très douteuse, car la construction est en désarroi. »

La pierre de l'inscription (la στάλλα λιθίνα) avait été érigée dans le but d'afficher publiquement à tout jamais une série de documents relatifs au procès contre les tyrans de la ville et leurs descendants. En nous faisant l'histoire de la tyrannie à Érésos, ces documents nous donnent une foule de renseignements sur les rapports de la ville avec l'empire.

Le début, que nous n'avons pas (A. *a*), donnait d'abord, à ce que suppose Kirchhoff, comme première pièce la νόμος κατὰ τῶν τυράννων, qui est citée plus d'une fois dans les actes suivants, peut-être une deuxième pièce, le jugement rendu sur Εὐρυσι..ος, auquel il est fait allusion plus loin (IV, lig. 12 et 15), et à coup sûr le début d'une troisième, qui se continue sur le côté I, lig. 1-32.

Ce troisième document donne le jugement sur le tyran Agonippos ; le siège (τοὺς πο]λιορκηθέν[τας]) dont il est question à la première ligne du texte conservé est, à ce qu'il semble, celui qui a été conduit par le général perse Memnon de Rhodes au printemps de 333 ; on a dû, par conséquent, expliquer dans les lignes précédentes comment le tyran et la ville s'étaient comportés vers l'époque de la bataille du Granique et lors de la marche en avant d'Alexandre. Peut-être Eurysi(la)os était-il alors tyran et a-t-il été expulsé, ce qui peut avoir donné occasion à Agonippos de s'emparer de la tyrannie ; c'est du moins ce qu'on peut conjecturer d'après A. II, lig. 2-5. L'orateur qui a prononcé le discours *Sur les conventions avec Alexandre*, un discours mis sous le nom de Démosthène, fait ressortir les contradictions dont est pleine la politique d'Alexandre : tandis qu'il ramène les tyrans en Messénie, il chasse ceux de Lesbos : τοὺς μὲν ἐκ Λέσβου τυράννους, οἷον ἐξ 'Αντίσσης καὶ 'Ερέσου, ἐκβαλεῖν ὡς ἀδικήματος ὄντος τοῦ πολιτεύματος, τοὺς πρὸ τῶν ὁμολογιῶν τυραννήσαντας κ. τ. λ. (§ 7). Ainsi, le tyran expulsé d'Érésos pouvait bien être Eurysi(la)os ; car ce discours a été prononcé, selon toute apparence, dans l'été de 333, alors que déjà, suivant la conjecture adoptée plus haut, Agonippos s'était emparé de la tyrannie.

Vient ensuite, avec B. I, lig. 33, le quatrième document. L'['Α]γνοδ[αμ]ος par lequel commence cet acte est, comme plus loin (B. III, lig. 31), le prytane éponyme de la cité. Héroïdas et Agésimène, descendants d'anciens tyrans de la ville, se sont adressés à Alexandre pour obtenir la permission de rentrer, se déclarant prêts à passer en jugement : de là un décret rendu par la cité, et qui ne se trouve plus sur le marbre. On peut admettre, sans trop de chances d'erreur, que les postulants susnommés ont adressé leur requête à Alexandre en se fondant sur le rescrit royal qui fut publié aux jeux Olympiques de 324 (Ol. cxiv, 4), et qui concluait au retour de tous les proscrits.

La partie qui manque au bas de B. I contenait le commencement du cinquième document, acte qui se continue en A. II et B. III jusqu'à la ligne 22. C'est un décret réglant la procédure en seconde instance contre Agonippos. Comme on décide : κρίνναι μὲν αὔτὸν κρυπτᾷ ψαφίσει κατὰ τὰν διαγραφὰν τῶ βασιλέως 'Αλεξάνδρω καὶ τοὶς νόμοις, et que, dans le premier jugement, il n'est fait aucune mention d'un ordre d'Alexandre, on est en droit de tirer de là

deux conclusions : la première, c'est que la première procédure a été instituée spontanément et sans autre suggestion par les Érésiens eux-mêmes, au lieu qu'Arrien dit, en parlant de tyrans d'autres cités, qui avaient été mis en prison et livrés à Alexandre : τοὺς τυράννους μὲν τοὺς ἐκ τῶν πόλεων ἐς τὰς πόλεις πέμπει, χρήσασθαι ὅπως ἐθέλοιεν (III, 2, 7); la seconde, c'est que la διαγραφὰ τῶ βασιλέως Ἀλεξάνδρου citée dans le décret est un message adressé aux Érésiens en vertu du rescrit royal de 324 (Ol. cxiv, 1), car le rescrit lu à Olympie était adressé aux bannis, et il fallut envoyer aux villes des instructions conformes leur indiquant de quelle façon elles devaient procéder pour appliquer le rescrit. Il est à remarquer que, d'après B. IV, lig. 10, la διαγραφὴ d'Alexandre προσέταξε Ἐρεσίοις κρίνναι ὑπέρ τε Ἀγωνίππω καὶ Εὐρυσί..ω τί δεῖ παθῆν αὐτοὶς, tandis que nous n'avons plus l'acte où la procédure analogue était indiquée contre Eurysi(la)os.

Immédiatement après le serment des juges vient, dans B. III, à partir de la ligne 23, le document n° 6, une ordonnance portant en tête Φιλίππω, c'est-à-dire émanée du roi qui a succédé à Alexandre. Le roi décide que les κρίσεις κατὰ τῶν φυγάδων resteront dorénavant exécutoires. Tout de suite après commence, à la ligne 31, l'acte n° 7, daté de l'année du prytane éponyme Mélidoros ; c'est un message du roi Antigone aux Érésiens, c'est-à-dire un document rédigé entre 306 et 301. Il résulte de ce message qu'Antigone, dans une lettre antérieure, s'est déjà employé auprès des Erésiens en faveur des fils d'Agonippos ; que les Érésiens, au lieu de céder à ses instances, lui ont envoyé une députation... la suite manque : il ne reste plus que la fin de la lettre (ἔρρωσθε). Nous passons ensuite à l'acte n° 8, un décret du peuple d'Érésos, rendu après un προβούλευμα du conseil.

On peut supposer qu'au bas de B. IV, sur le morceau enlevé, il y avait, comme conclusion de l'acte, le vote des Érésiens décidant que tel et tel fonctionnaire devra faire graver les susdits actes sur une stèle et consacrer à cette dépense tant et tant de drachmes.

Un dernier mot sur les tyrans nommés dans ces pièces officielles. Il résulte de B. I, lig. 35 sqq. et de B. IV, lig. 18, qu'avant l'expédition d'Alexandre en Asie un certain nombre de personnes apparentées entre elles ont exercé la tyrannie. Les données fournies par les documents se trouvent résumées dans le tableau suivant :

N. N

| Ἕρμων | Ἡραῖος | Ἀπολλόδωρος |
|---|---|---|
| Ἑρμησίδας | Τερτίκων | Les fils d'Apollodore. |
| Ἀγησιμένης | Ἡρωΐδας | |

D'après B. IV, lig. 18, Alexandre a décidé (en 324) que les Apollodoriens et leurs κασίγνητοι Hermon et Héræos, les πρότερον τυραννήσαντες, ainsi que leurs descendants passeront en jugement ; et l'on voit par B. I, lig. 37, qu'en effet le petit-fils d'Hermon, Agésimène, et Héroïdas, le petit-fils d'Héræos, se sont présentés devant le tribunal du peuple. On sait par une ins-

cription de 378/7 (Ol. c, 3) qu'Érésos était entrée, elle aussi, dans la seconde Ligue maritime d'Athènes (C. I. Attic. II, n° 17, lig. 20); à coup sûr, la ville était alors en démocratie; on est en droit de conjecturer que la guerre Sociale a produit dans les villes de Lesbos comme ailleurs de grands changements politiques; que Hermon et Héræos ont, probablement l'un après l'autre, occupé le poste de tyran sous le règne de Philippe, et qu'ils ont eu pour successeur Apollodoros, dont les enfants étaient peut-être encore trop jeunes en 324 pour prendre personnellement part aux démarches que, comme on le voit par la pièce n° 8, leurs cousins faisaient aussi dans leur intérêt. Cette ancienne famille de tyrans n'a évidemment aucun lien de parenté avec celles d'Eurysi(la)os et d'Agonippos; la lettre du roi Antigone (après 306) montre qu'à ce moment Agonippos n'était plus en vie; le roi emploie ses bons offices à Erésos en faveur de ses fils. Si l'on trouve notre hypothèse acceptable, à savoir qu'Agonippos s'est emparé de la tyrannie au printemps de 333; si entre lui et son prédécesseur Eurysi(la)os a eu lieu l'affranchissement d'Érésos, en automne 334; si, d'autre part, Eurysi(la)os n'appartenait pas à la famille de Hermon, Héræos, Apollodoros; il faut ou bien qu'Eurysi(la)os ait chassé par un coup de force les Apollodoriens, ou que le peuple d'Érésos, profitant de quelque conjoncture favorable, ait renversé leur tyrannie et restauré la liberté, liberté qu'aurait confisquée de nouveau, bientôt ou longtemps après, le tyran Eurysi(la)os. Il n'y a aucun point d'attache permettant des conjectures plus précises : tout au plus peut-on rappeler qu'en 366, le roi Philippe, expédiant en avant le corps d'Attale, avait envoyé en même temps une flotte (*præmissa classi cum ducibus*. Trog. Pomp. IX), et que ce corps, au printemps de 335, avait passé par Lesbos pour s'avancer au sud jusqu'à Pitana, Gryneion, Magnésie, avant d'être refoulé jusqu'à l'Hellespont par les Perses sous le commandement de Memnon.

# III

# LE DOMAINE ROYAL ET LES VILLES LIBRES.

(Voy. ci-dessus, p. 233, 1. 234, 2)

Dans son livre sur les antiquités troyennes (*Trojanische Alterthümer*, 1874, p. 201), H. Schliemann a publié une inscription parfaitement conservée, qu'il a trouvée à Hissarlik dans les ruines de ce qu'il croit être le temple bâti à Ilion par Lysimaque. Elle est gravée sur une plaque de marbre de 1 m,60 de haut sur 0m.45 de large. En voici la teneur :

Μελέαγρος Ἰλιέων τῆι βουλῆι καὶ τῶι δήμωι χαίρειν. ἀπέδωκεν ἡμῖν Ἀριστοδικίδης ὁ Ἄσσιος ἐπιστολὰς παρὰ τοῦ βασιλέως Ἀντιόχου, ὧν τἀντίγραφα ὑμῖν ὑπογεγράφαμεν· ἐνέτυχεν δ' ἡμῖν καὶ αὐτὸς φάμενος, πολλῶν αὐτῶι καὶ ἑτέρων διαλεγομένων καὶ στέφανον διδόντων, ὥσπερ καὶ ἡμεῖς παρακολουθοῦμεν διὰ τὸ καὶ πρεσβεῦσαι ἀπὸ τῶν πόλεων τινὰς πρὸς ἡμᾶς, βούλεσθαι τὴν χώραν τὴν δεδομένην αὐτῶι ὑπὸ τοῦ βασιλέως Ἀντιόχου καὶ διὰ τὸ ἱερὸν καὶ διὰ τὴν πρὸς ὑμᾶς εὔνοιαν προσενέγκασθαι πρὸς τὴν ὑμετέραν πόλιν. ἃ μὲν οὖν ἀξιοῖ γενέσθαι αὐτῶι παρὰ τῆς πόλεως, αὐτὸς ὑμῖν δηλώσει· καλῶς δ' ἂν ποήσαιτε ψηφισάμενοί τε πάντα τὰ φιλάνθρωπα αὐτῶι καὶ καθ' ὅτι ἂν συγχωρήσηι τὴν ἀναγραφὴν ποησάμενοι καὶ στηλώσαντες καὶ (θ)έντες εἰς τὸ ἱερὸν, ἵνα μένηι ὑμῖν βεβαίως εἰς πάντα τὸγχρόνον τὰ συγχωρηθέντα.
ἔρρωσθε.

Βασιλεὺς Ἀντίοχος Μελεάγρωι χαίρειν. Δεδώκαμεν Ἀριστοδικίδηι τῶι Ἀσσίωι γῆς ἐργασίμου πλέθρα δισχίλια προσενέγκασθαι πρὸς τὴν Ἰλιέων πόλιν ἢ Σκηψίων. σὺ οὖν σύνταξον παραδεῖξαι Ἀριστοδικίδηι ἀπὸ τῆς ὁμορούσης τῆι Γεργιθίαι ἢ τῆι Σκηψίαι, οὗ ἂν δοκιμάζηις τὰ δισχίλια πλέθρα τῆς γῆς καὶ προσορίσαι εἰς τὴν Ἰλιέων ἢ τὴν Σκηψίων. ἔρρωσο.

Βασιλεὺς Ἀντίοχος Μελεάγρωι χαίρειν. ἐνέτυχεν ἡμῖν Ἀριστοδικίδης ὁ Ἄσσιος ἀξιῶν δοῦναι αὐτῶι ἡμᾶς ἐν τῆι ἐφ' Ἑλλησπόντου σατραπείαι τὴν Πέτραν, ἣμπρότερον εἶχεν Μελέαγρος καὶ τῆς χώρας τῆς Πετρίδος (sic) ἐργασίμου π(λ)έθρα χίλια πεντακόσια καὶ ἄλλα γῆς πλέθρα δισχίλια ἐργασίμου ἀπὸ τῆς ὁμορούσης τῆι πρότερον δοθείσηι αὐτῶι μεριδίωι· καὶ ἡμεῖς τήν τε Πέτραν δεδώκαμεν αὐτῶι, εἰ

μὴ δέδοται ἄλλωι πρότερον καὶ τὴγχώραν τὴν πρὸς τῆι Πέτραι καὶ ἄλλα γῆς πλέθρα δισχίλια ἐργασίμου, διὰ τὸ φίλον ὄντα ἡμέτερον παρεσχῆσθαι ἡμῖν τὰς κα(θ') α(ὐ)τὸν χρείας μετὰ πάσης εὐνοίας καὶ προθυμίας. σὺ οὖν ἐπισκεψάμενος εἰ μὴ δέδοται ἄλλωι πρότερον αὕτη ἡ μερίς, παράδειξον αὐτὴν καὶ τὴν πρὸς αὐτῆι χώραν Ἀριστοδικικίδηι (sic) καὶ ἀπὸ τῆς βασιλικῆς χώρας τῆς ὁμορούσης τῆι πρότερον δεδομένηι χώραι Ἀριστοδικίδηι σύνταξον καταμετρῆσαι καὶ παραδεῖξαι αὐτῶι πλέθρα δισχίλια καὶ ἐᾶσαι αὐτῶι προσενέγκασθαι πρὸς ἣν ἂμβούληται πόλιν τῶν ἐν τῆι χώραι τε καὶ συμμαχίαι· οἱ δὲ βασιλικοὶ λαοὶ οἱ ἐκ τοῦ τόπου, ἐν ὧι ἐστὶν ἡ Πέτρα, ἐὰμβούλωνται οἰκεῖν ἐν τῆι Πέτραι ἀσφαλείας ἕνεκε, συντετάχαμεν Ἀριστοδικίδηι ἐᾶν αὐτοὺς οἰκεῖν. ἔῤῥωσο.

Βασιλεὺς Ἀντίοχος Μελεάγρωι χαίρειν. ἐνέτυχεν ἡμῖν Ἀριστοδικίδης, φάμενος Πέτραν τὸ χωρίον καὶ τὴ(γ)χώραν τὴν συγκυροῦσαν, περὶ ἧς πρότερον ἐγράψαμεν διδόντες αὐτῶι, οὐδ' ἔτι καὶ νῦν παρειληφέναι, διὰ τὸ Ἀθηναίωι τῶι ἐπὶ τοῦ ναυστάθμου ἐπικεχωρῆσθαι, καὶ ἠξίωσεν ἀντὶ μὲν τῆς Πετρίτιδος χώρας παραδειχθῆναι αὐτῶι τὰ ἴσα πλέθρα, συγχωρηθῆναι δὲ καὶ ἄλλα πλέθρα δισχίλια προσενέγκασθαι πρὸς ἣν ἂμβούληται τῶμπόλεων τῶν ἐν τῆι ἡμετέραι συμμαχίαι, καθάπερ καὶ πρότερον ἐγράψαμεν. ὁρῶντες οὖν αὐτὸν εὔνουν ὄντα καὶ πρόθυμον εἰς τὰ ἡμέτερα πράγματα, βουλόμεθα πολυωρεῖν τἀνθρώπου, καὶ περὶ τούτων συγκεχωρήκαμεν. φησὶν δὲ εἶναι τῆς Πετρίτιδος χώρας τὰ συγχωρηθέντα αὐτῶι πλέθρα χίλια πεντακόσια. σύνταξον οὖν καταμετρῆσαι Ἀριστοδικίδηι καὶ παραδεῖξαι γῆς ἐργασίμου τά τε δισχίλια καὶ πεντακόσια πλέθρα καὶ ἀντὶ τῶν περὶ τὴν Πέτραν ἄλλα ἐργασίμου χίλια πεντακόσια ἀπὸ τῆς βασιλικῆς χώρας τῆς συνοριζούσης τῆι ἐν ἀρχῆι δοθείσηι αὐτῶι παρ' ἡμῶν· ἐᾶσαι δὲ καὶ προσενέγκασθαι τὴν χώραν Ἀριστοδικίδην πρὸς ἣν ἂν βούληται πόλιν τῶν ἐν τῆι ἡμετέραι συμμαχίαι, καθάπερ καὶ ἐν τῆι προτέρον ἐπιστολῆι ἐγράψαμεν· ἔῤῥωσο.

L'éditeur ne donnant pas le fac-simile de l'inscription, il nous manque un point de repère extrinsèque pour en déterminer la date. Comme une inscription trouvée à Koum-keui, tout près d'Hissarlik (C. I. Græc., II, nº 3596), et rédigée en l'honneur d'un médecin au service « des rois Antiochos et Séleucos » (c'est-à-dire Antiochos le Grand et son fils), contient le nom d'un Méléagre stratège, Schliemann a supposé que le satrape de l'inscription transcrite ci-dessus est le même Méléagre, et que, par conséquent, les lettres dont il est question dans ce document sont d'Antiochos III. Mais notre ins-

cription nomme elle-même un autre Méléagre, qui a été jadis en possession de Pétra (lig. 29) : ce personnage doit être mort, car Pétra et ses dépendances sont actuellement au pouvoir d'Athénæos (τοῦ ἐπὶ τοῦ ναυσταθμου lig. 54), et nous savons qu'au temps d'Antiochos Ier du moins, il y a eu dans ces parages une flotte syrienne.

Que l'inscription soit du temps du premier, du second, ou du troisième Antiochos, les rapports de droit international sur lesquels il nous renseigne sont restés, à peu de chose près, tels que les a institués Alexandre.

Ce qu'on remarque tout d'abord, c'est la grande extension de la βασιλικὴ χώρα, du domaine royal dans cette région ; on se rappelle ce que dit Arrien (I, 17, 1), à savoir qu'après la bataille du Granique, Alexandre a donné la satrapie d'Hellespont à Calas, et ὅσοι μὲν τῶν βαρβάρων κατιόντες ἐκ τῶν ὀρῶν ἐνεχείριζον σφᾶς, τούτους μὲν ἀπαλλάττεσθαι ἐπὶ τὰ αὑτῶν ἑκάστους ἐκέλευε.

C'est de ces terres domaniales qu'Antiochos distrait des parcelles considérables pour en faire présent à Aristodicide, avec l'autorisation ou l'obligation de προσενέγκασθαι πρὸς ἣν ἂν βούληται πόλιν τῶν ἐν τῇ χώρᾳ καὶ ἐν τῇ ἡμετέρᾳ συμμαχίᾳ. Il y a donc là plusieurs villes, notamment Ilion et Gergis, qui ne sont pas les sujettes mais les alliées du roi, par conséquent des cités libres, avec autonomie, administration et juridiction propre. Il est stipulé plus loin que le donataire devra laisser habiter à Pétra les βασιλικοὶ λαοὶ οἱ ἐκ τοῦ τόπου ἐν ᾧ ἐστὶν ἡ Πέτρα, au cas où ils le désireraient pour leur propre sécurité. Le terme προσφέρεσθαι paraît signifier que la terre concédée, en cessant d'être terre royale, devra être subordonnée à une commune urbaine, à une « ville libre du royaume » alliée du roi; que, par conséquent, l'intention du roi n'est pas de faire d'Aristodicide un dynaste, mais que celui-ci doit être pour ainsi dire un bourgeois de la banlieue d'une des villes voisines, et entrer, lui et ses biens, sous sa juridiction municipale. Il n'est pas dit que la place forte de Pétra, en passant aux mains d'Aristodicide, doive également tomber sous la dépendance des villes dont on aura fait choix ; et, si Aristodicide doit permettre aux βασιλικοῖς λαοῖς d'habiter Pétra « par mesure de sécurité », cette clause paraît avoir pour but d'assurer à ces populations, par un domicile dans la place forte, la sécurité dont elles jouissaient auparavant sous les fonctionnaires royaux de la grande βασιλικὴ χώρα, et qu'elles n'auraient probablement pas trouvée aussi complète sous la garde d'une autorité communale placée à grande distance. Cependant, on peut aussi imaginer d'autres raisons.

---

# IV

## LA FÉDÉRATION ILIENNE.

(Voy. ci-dessus, p. 236,1.)

Le décret suivant a été publié par G. Hirschfeld dans l'*Archäologische Zeitung* (N. F. VII, 1875, p. 153) : il est gravé sur une table de marbre brisée, de 1m,10 de haut sur 0m,55 de large, et a été trouvé, comme l'inscription précédente, à Hissarlik.

[Γνώμη τῶν συνέδρω]ν· ἐπειδὴ Μαλούσιος Βακχίο[υ] [Γαργαρεὺς ἀνὴρ ἀγ]αθὸς ὢν διατελεῖ περὶ τὸ ἱερὸν τῆς Ἀθ[ηνᾶς τῆς Ἰλιάδος] καὶ περὶ τὰς πόλεις καὶ πρότερόν τε πολλὰ χρήσ[ι][μα παρεσκεύασε τῷ] συνεδρίῳ καὶ ταῖς πόλεσιν εἴς τε τὰ κατασκευάσμα[τα τοῦ ἱεροῦ καὶ τῆ]ς πανηγύρεως καὶ εἰς τὰς πρεσβείας τὰς ἀποστελ[λο][μένας καὶ ὑπὲρ] τῶν ἄλλων τῶν συμφερόντων τῇ πανηγύρει χρήματ[α] [ἔδωκεν ἄτο]κα καὶ τὴν ἄλλην προθυμίαν ἐμπᾶσιν τοῖς καιροῖς παρεχόμε[νος μετὰ] πολλῆς εὐνοίας καὶ νῦν εἴς τε τὴν πρεσβείαν τὴν ὕστερον ἀποσ[τελλομέ]νην πρὸς Ἀντίγονον ἔδωκεν χρυσοῦς τριακοσίους ἀτόκους καὶ εἰς [τὴν τ]οῦ θεάτρου κατασσκευὴν χρήματα κομίσας εἰς Ἴλιον ἔδωκεν τοῖς ἐπ[ι][στ]άταις, ὅσον ἔδεον, χρυσοῦς χιλίους τετρακοσίους πεντήκοντα ἀτόκους· ἐπειδὴ Μαλούσιος διατελεῖ πράττων καὶ λέγων προφασίστως ἐμπᾶσι τοῖς καιροῖς τὰ συμφέροντα τῇ θεῷ καὶ ταῖς πόλεσι, ἀγαθῇ τύχῃ δεδόχθαι τοῖς συνέδροις ἐπαινέσαι Μαλούσιον [Β]ακχίου Γαργαρέα καὶ στεφανῶσαι αὐτὸν ἐν τῶι γυμνικῷ ἀγῶνι χρυσῷ στεφάνῳ ἀπὸ δραχμῶν χιλίων ἀρετῆς ἕνεκεν τῆς πρ[ὸς] τὸ ἱερὸν καὶ τὴν πανήγυριν καὶ τὸ κοινὸν τῶν πόλεων, δεδόσθαι δὲ αὐτῷ μὲν τὴν ἀτέλειαν καθάπερ δεδόται, δεδόσθαι δὲ καὶ τοῖς ἐκγόνοις αὐτοῦ τὴν ἀτέλειαν, ὅ, τι ἂν πωλῶσιν ἢ ἀγοράσωσιν· τό δὲ ψήφισμα τόδε ἀναγράψαντας εἰς στήλην θεῖναι εἰς τὸ ἱερὸν τῆς Ἀθηνᾶς, ἐπιμεληθῆναι δὲ τοὺς Γαργαρεῖς ὅπως ἂν εἰδῶσιν ἅπα[ντες] ὅτι ἐπίσταται τὸ κοινὸν τῶν πόλεων τοῖς οὖσιν ἀγαθοῖς ἀνδράσιν εἰς αὐτοὺς χάριν ἀποδιδόναι.

Γνώμη τῶν συνέδρων· ἐπειδὴ Μαλούσι[ος] ἀποστελλόντων συνέδρων πρέσβεις εἰς τὸν βασιλέα ὑ[πὲρ] τῆς ἐλευθερίας καὶ αὐτονομίας τῶν πόλεων τῶν κοινωνουσ[ῶν τοῦ] ἱεροῦ καὶ τῆς πανηγύρεως ἔδωκεν ἄτοκα χρήματα τοῖς ἀποστε[λλο]μένοις ἀγγέλοις, ὅσα ἐκέλευον οἱ σύνεδροι, παρεσκεύ[ασε] δὲ καὶ τὰ π[ρὸς] σκηνὴν ἄτοκα χρήματα, καὶ τἄλλα δὲ προθύμως ὑπηρετε[ῖ ε]ἰς ὅ,τι ἂ[ν πα]ρακαλῇ τὸ συνέδριον ἀγαθῇ τύχῃ δεδόχθαι τοῖς συνέδροις ἐπα[ι]νέσαι τε Μαλούσιον Βακχίου Γαργαρέα, ὅτι ἀνὴρ ἀγαθός ἐστιν περ[ὶ τὸ] ἱερὸν τῆς Ἀθηνᾶς καὶ τὴν πανήγυριν καὶ τὸ κοινὸν τῶν πόλεων καὶ στ[ε]φανῶσαι αὐτὸν χρυσῷ στεφάνῳ ἀπὸ δραχμῶν χιλίων ἐν τῷ γυμνικῷ ἀγῶνι, ἀναγράψαι δὲ τὸ ψήφισμα τόδε εἰς στήλην τὴν ὑπὲ[ρ] τῶν συνεδρίων τῶν Μαλουσίου μέλλουσ(α)ν ἀνατεθήσεσθαι εἰς τὸ ἱερὸ[ν.

ἐπιμεληθῆναι δὲ τοὺς Γαργαρεῖς ὅπως ἂν εἰδῶσιν ἅπαντες ὅτ[ι]
ἐπίσταται τὸ κοινὸν τῶν πόλεων τοῖς οὖσιν ἀγαθοῖς ἀνδράσιν εἰς α[ὐ]-
τοὺς χάριν ἀποδιδόναι.
Γνώμη τῶν συνέδρων· ἐπειδὴ Μαλούσιος κε-
λεύει ἐπαγγεῖλαι αὐτῷ ἤδη τὸ συνέδριον πόσων δεῖται παρ' αὐτοῦ χρημά-
των εἴς τε τὸ θέατρον καὶ εἰς τἆλλα κατασσκευάσματα καὶ εἰς τ[ὰ]
ἱερὰ καὶ εἰς τὴν πρεσβείαν, καί φησι θέλειν παρόντων τῶν συ[ν]-
έδρων ἤδη δοῦναι πάντα, ἀγαθῆ δεδό[χθαι] τοῖς συ[ν]-
έδροις, ἐπαγγεῖλαι Μαλουσίῳ δοῦναι τοῖς ἀγωνοθέταις χρ[υσοῦς]
τρισχιλίους καὶ πεντακοσίους σὺν τοῖς πέρυσι ὀφειλο[μέ]νοις ἀ[τόκοις],
τοὺς δὲ ἀγωνοθέτας, οἷς μὲν ἂν αὐτοὶ χρήσων[ται, τ]ὰ δὲ ἀ[ναλώ]-
ματα θεῖναι [εἰ]ς τὸ ἱερ[ό]ν· ἄν δέ τι περιγένηται ἐ[κ]δοθέντ[ων τῶν]
ἔργων ἀποδοῦναι Μ[αλο]υσίῳ.
Γνώμη τῶν συνέδρων· [ἐπειδὴ Μα]-
λούσιος [Βακ]χίου Γαργαρεὺς ἀνὴρ ἀγαθὸς ὢν διατελ[εῖ περὶ τὸ]
ἱερὸν τῆς Ἀθ[ην]ᾶς τῆς Ἰλιάδος καὶ τὸ συνέδριον, δ[εδόχθαι]
τοῖς συνέδρ[οι]ς στεφανῶσαι Μαλούσιον χρυσῷ στ[εφάνῳ ἀπὸ
χρυσῶ(ν) τρι[άκο]ντα, καλεῖν δὲ α[ὐτὸν καὶ] εἰς προεδρί[αν σὺν τοῖς συνέδρ?]-
οις ἐν τοῖς ἀ[γ]ῶσιν ὀνομασ.....μεῖναι δὲ [τὴν προεδρίαν]
καὶ αὐτῷ καὶ ἐκγόνοις· τὸ δὲ ψήφ[ισμα τόδε] ἀναγράψαντα[ς τοὺς ἀγωνο]-
θέτας εἰς στήλην θεῖναι εἰς τὸ [ἱ]ερὸν τῆς Ἀθηνᾶς.
[Γνώμη τῶν συν]-
έδρων· ἐπειδὴ Μαλούσιος ἀνὴρ ἀγαθὸς ὢν διατ[ελεῖ περὶ τὸ ἱερὸν]
τῆς Ἀθηνᾶς τῆς Ἰλιά[δος] καὶ τὸ κοινὸν τῶν πόλεω[ν καὶ τὴν πανήγυριν]
ἀγαθῆ τύχῃ δεδόχ[θαι τοῖ]ς συνέδροις, αἷς τιμαῖς [τετίμηται Μαλού]-
σιος ὑπὸ τοῦ συνε[δρ]ίου, ἀναγράψαι ἑκά[στη]ν [τῶν πόλεων τῶν κοινωνου]-
σῶν τοῦ ἱεροῦ κ[αὶ τῆ]ς πανηγύρεως καὶ θεῖν[αι τὴν στήλην ὅπου ἄν ἑκάσ]-
τῃ νόμος ἐσ[τίν].
Σί[μαλος Λαμψακην[ὸς εἶπεν· ἐπειδὴ Μαλούσιος]
ὁ Γαργαρεὺς ἐ.......ηται προθύμως....]
τὰ ἀναλώμ[ατα..........
πόλεσιν]........
ὅτι προθύ[μως......
στεφά[νῳ..........
φαν............

L'inscription ci-dessus nous donne pour la première fois connaissance d'un κοινὸν de villes entre la Propontide et le golfe d'Adramyttion, et explique du même coup quantité de textes épigraphiques déjà connus.

D'après Strabon (XIII, p. 593), ce qu'on appela par la suite Ilion, la ville dont le village d'Hissarlik occupe aujourd'hui la place, n'était jusqu'à l'arrivée d'Alexandre qu'un village avec un temple, petit et délabré, d'Athêna Ilia. Alexandre célébra en cet endroit une sorte de dédicace préalable de son expédition en Perse ; il ordonna de parer le temple d'ex-votos, de transformer la bourgade en ville et d'en continuer la construction, ἐλευθέραν τε κρῖναι καὶ ἄφορον. Plus tard, après l'anéantissement de l'empire des Perses, il élargit encore son premier projet, comme le rapporte Strabon : ἐπιστολὴν καταπέμψαι φιλάνθρωπον ὑπισχνούμενον πόλιν τε ποιῆσαι μεγάλην καὶ ἱερὸν

ἐπισημότατον καὶ ἀγῶνα ἀποδείξειν ἱερὸν. Vient ensuite l'énumération de ce que Lysimaque et Antigone ont fait pour la nouvelle ville.

Comme Ilion n'est devenue ville que par l'initiative d'Alexandre, la ligue de villes dont elle est le centre ne peut pas dater d'une époque antérieure; elle doit avoir été fondée aussi par lui, car on peut conclure de notre inscription (ligne 4), — dans laquelle Antigone n'a pas le titre de βασιλεύς, tandis qu'on le lui donne dans le second décret (ligne 24), — que cette ligue existait déjà avant 306. Si Alexandre a engagé les villes helléniques de cette région affranchie par lui à se grouper en κοινὸν, au lieu d'entrer dans le κοινὸν des Hellènes, qui avait sa diète à Corinthe, c'est là un fait important au point de vue des rapports de droit international dans l'empire d'Alexandre.

La proposition de l'habitant de Lampsaque, relatée à la fin de l'inscription, nous autorise à conclure que Lampsaque faisait partie de la ligue aussi bien que Gargara sur le golfe d'Adramyttion; on peut conjecturer par là que les villes situées entre ces deux points, notamment Alexandrie de Troade, appartenaient également au κοινόν.

Que ces villes fussent ou dussent être des villes libres, c'est ce qu'indique la députation mentionnée à la ligne 24 : εἰς τὸν βασιλέα (Antigone) ὑπὲρ τῆς ἐλευθερίας τῶν πόλεων τῶν κοινονουσῶν τοῦ ἱεροῦ καὶ τῆς πανηγύρεώς. Par conséquent, le συνέδριον de ces villes n'a pas à s'occuper seulement de la solennité religieuse à Ilion et des concours qui y sont institués; il se mêle aussi des affaires politiques des villes unies.

Il y a une seconde inscription, publiée avec celle-ci par G. Hirschfeld, dans laquelle on décerne au roi Séleucos de grands honneurs, des jeux quadriennaux avec trêve de Dieu, etc.; mais les restes mutilés de ce décret ne permettent pas de reconnaître s'il a été voté par le κοινὸν des villes ou seulement par Ilion.

Les décrets précités en faveur de Malousios expliquent une formule employée dans l'inscription dite de Sigeion : ὅταν ἥ τε πόλις καὶ αἱ λοιπαὶ πόλεις στεφανῶσιν (C. I. Græc., II, nº 3595, lig. 40), ainsi que la mention, faite plus d'une fois ailleurs (*ibid.*, nº 3601), des συνέδροις qui veillent à la célébration des fêtes et des députations envoyées par les πόλεις (lig. 17) : peut-être jettent-ils aussi quelque lumière sur l'inscription nº 3602, où Böckh, complétant une copie d'abord très fautive, lit... καὶ αἱ] πόλεις α[ἱ κ]ο[ιν]ω[νοῦ]σαι. L'association de ces villes, du moins en ce qui concerne les fêtes d'Athêna Ilia, subsistait encore à l'époque romaine : on en a la preuve dans une inscription du temps : Ἰλιεῖς καὶ αἱ πόλεις αἱ κοινωνοῦσαι τῆς θυσίας καὶ τοῦ ἀγῶνος καὶ τῆς πανηγύρ[εως (C. I. Græc., II, nº 3604).

# V

## LE RETOUR DES BANNIS.

(Voy. ci-dessus, p. 672, 1).

L'inscription suivante, actuellement en possession du consul Louis Marc à Vathy, dans l'île de Samos, a été publiée et expliquée par C. Curtius (*Urkunden zur Geschichte von Samos*. Wesel, 1873). Le texte du décret, avec les restitutions de l'éditeur, est libellé comme suit :

Ἔδοξε[ν τ]ῆι βο[υ]λῆι καὶ τῶι δή-
μωι, Ἐπ[ί]κουρος Δράκοντος
εἶπεν· Ἐπειδὴ Γόργος καὶ Μ-
ιννέων Θεοδότου Ἰασεῖς κα-
λοὶ καὶ ἀγαθοὶ γεγένηνται
περὶ Σαμίους ἐν τῆι φυγῆι, καὶ
διατρίβων Γόργος παρὰ Ἀλεξάν-
δρωι πολ[λὴ]ν εὔνοιαν καὶ προθυμί-
αν παρείχετο περὶ τὸν δῆμο[ν τ]ὸν Σα-
μίων σπο[υ]δάζων, ὅπως ὅτ[ι τ]άχος
Σάμιοι τὴμπατρίδα κο[μ]ίσαιντο, καὶ ἀ-
ναγγείλαντος Ἀλεξάνδρου ἐν τῶ[ι]
στρατοπέδωι, ὅτι Σάμον ἀποδιδοῖ
Σαμίοις, καὶ διὰ ταῦτα αὐτὸν τῶν Ἑ-
λλήνων στεφανωσάντων, ἐστ-
εφάνωσε καὶ Γόργος καὶ ἐπέστε[ι]-
λε εἰς Ἴασον πρὸς τοὺς ἄρχοντα-
ς, ὅπως οἱ κατοικοῦντες Σαμίω[ν]
ἐν Ἰάσωι, ὅταν εἰς τὴν πατρίδα κατί-
ωσιν, ἀτελῆ τὰ ἑαυτῶν ἐξάξον-
ται καὶ πορεῖα αὐτοῖς δοθήσεται, τὸ ἀ-
νάλωμα τῆς πόλεως τῆς Ἰασέων
παρεχούσης, καὶ νῦν ἐπαγγέλλον-
ται Γόργος καὶ Μινίων ποιήσειν ὅ τι
ἂν δύνωνται ἀγαθὸν τὸν δῆμον τὸ-
ν Σαμίων, δεδόχθαι τῶι δήμωι δε-
δόσθαι αὐτοῖς πολιτείαν ἐπ' ἴσηι
καὶ ὁμοίηι καὶ αὐτοῖς καὶ ἐκγόνοις
καὶ ἐπικληρῶσαι αὐτοὺς ἐπὶ φύλην κ-
αὶ χιλιαστὺν καὶ ἑκατοστὺν καὶ γε-
νος καὶ ἀναγράψαι εἰς τὸ γένος, ὃ ἄ-
ν λάχωσιν, καθότι καὶ τοὺς ἄλλου-
ς Σαμίους, τῆς δὲ ἀναγραφῆς ἐπιμε-
[λ]ηθῆναι τοὺς πέντε τοὺς ἡιρη-

μένους, τὸ δὲ ψήφισμα τόδε ἀναγράψαι εἰς στήλην λιθίνην καὶ στῆσαι [ἐ]ν τῶι ἱερῶι τῆς Ἥρας, τὸν δὲ [τα]μίαν ὑπηρετῆσαι.

Gorgos doit être l'ὁπλοφύλαξ d'Alexandre, probablement celui qu'on cite aussi comme *métalleute* (voy. ci-dessus, pp. 552, 2. 707, 1. 744). Son frère, que notre inscription appelle une fois Μιννέων et plus loin Μινίων, porte dans une inscription d'Iasos (C. I. Græc., II, nº 2672) le nom de Μιννίων et paraît, à en juger par ce document, avoir aussi fait partie de l'entourage d'Alexandre. L'inscription commence ainsi : [Ἐπειδὴ Γόρ]γος καὶ Μιννίων Θευδότ[ου υἱ]οὶ κ[αλ]οὶ κἀγαθοὶ γεγένηνται [περ]ὶ τὸ κοινὸν τῆς πόλεως [κα]ὶ πολλοὺς τῶν πολιτῶν ἰδίᾳ εὖ [π]εποιήκασιν καὶ ὑπὲρ τῆς μακρῆς θαλάσσης διαλεχθέντες Ἀλεξάνδρῳ βασιλεῖ ἐκομίσαντο [κ]αὶ ἀπέδοσαν τῷ δήμῳ κ. τ. λ.

# VI

## LA CHRONOLOGIE DE LA MORT D'ALEXANDRE.

La chronologie de l'histoire d'Alexandre se trouve fixée avec une précision suffisante par la succession des faits rapportés par les auteurs : il n'y a que les dates exactes à attribuer à certains événements et quelques détails de chronologie comparée qui fassent difficulté.

Certainement, Arrien mérite d'être considéré comme la source la plus sûre dont nous disposions pour l'histoire d'Alexandre. Mais il formule ses dates d'après le calendrier attique, en y ajoutant à l'occasion l'année de l'olympiade. Or, il va de soi que la chancellerie d'Alexandre prenait ses dates dans le calendrier macédonien, et le fait est confirmé par les fragments d'*Éphémérides* que nous ont conservés Élien et Plutarque. Il n'est guère admissible que Ptolémée et Aristobule aient adopté dans leurs récits une autre manière de dater, attendu que certainement, à Alexandrie et probablement aussi à Cassandria, on comptait par mois macédoniens. Si ces auteurs dataient de cette manière, Arrien a dû ou bien convertir lui-même les dates qu'il trouvait dans leurs écrits ou bien accepter des conversions déjà faites par d'autres pour l'histoire d'Alexandre. Un texte de Justin[1] ne suffit pas à prouver que les dates étaient déjà converties dans Clitarque, mais cependant la chose est vraisemblable; quant à la supputation par olympiades, il est certain que, si Timée n'a pas été le premier à l'employer, elle n'est entrée dans l'usage qu'après la publication du livre de Clitarque.

Il n'y a pas de spécialiste qui nous ait renseigné sur la façon dont le calendrier macédonien se comportait par rapport au calendrier attique. Bien qu'on sache, à n'en pas douter, que celui de la Macédoine avait aussi pour base les mois lunaires et l'année de 354/5 jours, il y a toujours une question à résoudre, celle de savoir si les Macédoniens suivaient le même cycle d'intercalation que les Athéniens.

Ideler, dans sa célèbre dissertation *Sur l'année de la mort d'Alexandre*[2] et avec moins de détails dans son *Manuel de Chronologie*[3], a posé les bases de la discussion sur les dates chronologiques de l'histoire d'Alexandre, et les recherches continuées depuis par d'autres ou n'ont rien ajouté de nouveau aux siennes, ou ont obscurci à nouveau les résultats obtenus par lui.

1) Justin., XII, 16, 1. — 2) L. Ideler, *Ueber das Todesjahr Alexanders* (Abhandl. der Berl. Akad., 1821). — 3) *Handbuch der mathematischen und technischen Chronologie*, 1825, I, p. 401 sqq.

Ideler partait des quelques textes anciens où des dates macédoniennes se trouvent accolées aux dates correspondantes du calendrier athénien. Ces textes sont les suivants :

1° Dans une lettre du roi Philippe aux alliés du Péloponnèse, lettre insérée dans le discours de Démosthène *Sur la Couronne*[1], les alliés sont invités, en exécution du décret amphictyonique rendu contre Amphissa, à fournir leurs contingents, avec des vivres pour quarante jours, τοῦ ἐνεστῶτος μηνὸς Λώου, ὡς ἡμεῖς ἄγομεν, ὡς δὲ Ἀθηναῖοι Βοηδρομιῶνος, ὡς δὲ Κορίνθιοι Πανέμου.

2° Plutarque[2] rapporte qu'Alexandre est né ἱσταμένου μηνὸς Ἑκατομβαιῶνος, ὃν οἱ Μακεδόνες Λῷον καλοῦσιν, ἕκτῃ, le jour même où brûla le temple d'Artémis à Éphèse. Il ajoute que Philippe, qui venait justement de prendre Potidée, reçut en même temps trois heureuses nouvelles, à savoir, que Parménion avait battu les Illyriens, que son cheval avait été vainqueur à Olympie, et que son épouse lui avait donné un fils.

3° Le même Plutarque[3] raconte qu'au moment où Alexandre approchait du Granique, on lui avait conseillé d'éviter une bataille, parce qu'on était dans le mois Dæsios, dans lequel les Macédoniens ne croyaient pas prudent de se battre (Δαισίου γὰρ οὐκ εἰώθεισαν οἱ βασιλεῖς τῶν Μακεδόνων ἐξάγειν τὴν στρατιάν), sur quoi Alexandre avait ordonné de δεύτερον Ἀρτεμίσιον ἄγειν.

4° Plutarque dit, en un autre endroit[4], qu'Alexandre a remporté la victoire du Granique en Thargélion, de sorte que, pour lui, Thargélion et Dæsios sont un seul et même mois.

5° Plutarque[5] identifie le jour de la délivrance de Sicyone par Aratos, le 5 Dæsios, avec le mois Anthestérion (ἡμέρᾳ πέμπτῃ Δαισίου μηνὸς ὃν Ἀθηναῖοι καλοῦσιν Ἀνθεστηριῶνα.

6° Élien[6], voulant démontrer que le 6 Thargélion était pour les Grecs un jour particulièrement heureux, cite entre autres exemples la victoire par laquelle Alexandre anéantit l'empire perse, c'est-à-dire la bataille de Gaugamèle, et il ajoute : καὶ αὐτὸν τὸν Ἀλέξανδρον καὶ γενέσθαι καὶ ἀπελθεῖν τοῦ βίου τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ πεπίστευται. Comme la mort d'Alexandre est marquée par les *Éphémérides* au 28 Dæsios, on peut admettre qu'Élien fait coïncider le 28 Dæsios avec le 6 Thargélion.

Ideler a eu parfaitement raison de laisser tout à fait de côté l'assertion d'Élien. Il suffit de dire que, dans le même chapitre, cet auteur adjuge au 6 Thargélion : la naissance de Socrate, la bataille de Platée, la victoire d'Artémision, celle de Mycale, etc., toutes dates qui sont pour la plupart notoirement inexactes. Les concordances établies dans les cinq autres textes sont remarquablement contradictoires entre elles, comme le fait voir le tableau suivant, dans lequel les chiffres placés après les mois macédoniens indiquent le numéro d'ordre du mois athénien donné comme correspondant.

1) Demosth., *Pro Coron.*, § 156. — 2) Plut., *Alex.*, 3. — 3) Plut., *Alex.*, 16. — 4) Plut., *Camill.*, 19. — 5) Plut., *Arat.*, 53. — 6) Ælian., *Var. Hist.*, II, 25.

| MOIS ATHÉNIENS. | MACÉDONIENS. | D'après I. | D'apr. II, III et IV | D'après V. |
|---|---|---|---|---|
| 1. Hécatombæon. | Dios. | 6 | 4 | 1 |
| 2. Métagitnion. | Apellæos. | 7 | 5 | 2 |
| 3. Boédromion. | Audynæos. | 8 | 6 | 3 |
| 4. Pyanepsion. | Péritios. | 9 | 7 | 4 |
| 5. Mæmactérion. | Dystros. | 10 | 8 | 5 |
| 6. Posidéon. | Xanthicos. | 11 | 9 | 6 |
| 7. Gamélion. | Artémisios. | 12 | 10 | 7 |
| 8. Anthestérion. | Dæsios. | 1 | 11 | 8 |
| 9. Elaphébolion. | Panémos. | 2 | 12 | 9 |
| 10. Munychion. | Lôos. | 3 | 1 | 10 |
| 11. Thargélion. | Gorpiæos. | 4 | 2 | 11 |
| 12. Scirophorion. | Hyperbérétæos. | 5 | 3 | 12 |

Comme on le voit, ce sont trois systèmes absolument différents, et il est impossible d'expliquer ces écarts par la différence des cycles intercalaires usités en Afrique et en Macédoine, car il ne s'agit pas ici d'une différence d'un mois; le 1er Dios, début de l'année macédonienne, tombe, suivant I au sixième mois attique, suivant II, III, IV, au quatrième, suivant V au premier.

Ideler a démontré, par des observations consignées dans l'*Almageste* de Ptolémée, que, dans les années 245, 237, 229 avant notre ère, le mois Lôos est tombé dans le mois de juillet du calendrier julien (18. 20. 4 juillet); il est arrivé au même résultat avec l'inscription de Rosette, qui est de l'an 197. Ceci prouve clairement que la concordance établie par Plutarque sous le numéro V est impossible , et en effet, Ideler ne l'a pas fait entrer en ligne de compte. Comme les indications contenues dans la lettre de Philippe lui ont paru être celles qui offrent le plus de garanties, il a été conduit à admettre qu'il a dû se faire en Macédoine, après le règne de Philippe, une grande réforme du calendrier, et que Plutarque, en mettant en regard le mois Lôos et le mois Hécatombæon, à propos de la naissance d'Alexandre, a dû ou bien commettre une erreur de calcul, ou transporter à une époque plus ancienne la réforme du calendrier qui n'a été introduite que plus tard, probablement par Alexandre. Mais, dès 1839, j'ai essayé de démontrer que tous les documents insérés dans le discours *Sur la Couronne* sont apocryphes, et comme, depuis, tout le monde a fini par se ranger à mon opinion, les conséquences tirées de la lettre de Philippe pour les questions de calendrier tombent avec le texte lui-même.

Il faut reconnaître que les assertions émises par Plutarque à l'occasion de la naissance d'Alexandre concordent avec celles que lui suggère la bataille du Granique. Le malheur est qu'elles portent de part et d'autre la marque d'une source peu sûre. Du moins, les meilleures autorités, celles que suit

Arrien, mentionnent bien, à propos de la bataille du Granique, les raisons que Parménion invoquait pour la déconseiller, mais elles ne disent mot du scrupule relatif au mois Dæsios, ni de l'échappatoire qu'aurait imaginé Alexandre; et cela, bien qu'Aristobule aime d'ordinaire à citer de ces anecdotes pieuses. Le chapitre de Plutarque sur la naissance d'Alexandre est pire encore. Nous ne sommes plus, il est vrai, en mesure de démontrer que le temple d'Éphèse n'a pas été incendié le jour de la naissance d'Alexandre, mais les trois heureuses nouvelles que Philippe aurait reçues κατὰ τὸν αὐτὸν χρόνον, au moment où il assiégeait Potidée, n'en sont pas moins fort étranges si Alexandre est né le 6 Hécatombæon, car les jeux Olympiques se célébraient « vers la pleine lune de ce mois [1] », et il fallait bien huit jours et plus pour apporter la nouvelle d'Olympie à Potidée, tandis que le courrier qui venait de Pella pour annoncer la naissance d'un fils pouvait certainement arriver à Potidée en deux ou trois jours, le 8 ou le 9 Hécatombæon. En somme, ce synchronisme, comme celui de l'incendie du temple d'Éphèse, n'a pas plus de valeur que tant d'autres semblables qui nous viennent de l'antiquité. Élien, dans le chapitre cité plus haut, est un exemple de ces rapprochements saugrenus ou de ces recettes mnémoniques à l'usage des écoliers. Que l'auteur suivi par Élien soit Douris ou tout autre, il est clair que la source où Plutarque a pris ses renseignements n'était pas meilleure.

En conséquence, les deux indications de Plutarque (II, III et IV) ne pourront passer pour valables, au point de vue de la chronologie d'Alexandre, qu'autant que ce qu'on peut en tirer se trouvera confirmé par d'autres autorités plus sérieuses.

En fait de données chronologiques, Arrien nous fournit les suivantes :

II, 11, 10 : Bataille d'Issos, sous l'archontat de Nicocrate, en Mæmactérion.
II, 24, 6 : Prise de Tyr, sous l'archontat d'Anicétos [2], en Hécatombæon.
III, 7, 1 : Passage de l'Euphrate à Thapsaque ; archontat d'Aristophane, en Hécatombæon.
III, 15, 7 : Bataille de Gaugamèle ; archontat d'Aristophane, en Pyanepsion.
III, 22, 2 : Mort de Darius ; archontat d'Aristophon, en Hécatombæon.
V, 19, 3 : Bataille de l'Hydaspe ; archontat d'Hégémon, en Munychion.
VII, 28, 1 : Mort d'Alexandre ; archontat d'Hégésias. Arrien ne donne pas le mois, mais le chiffre de l'olympiade (Ol. CXIV).

Il y a une huitième indication dans les *Indica* d'Arrien [3] : nous y reviendrons tout à l'heure. Les données rangées ci-dessus ne fournissent aucun renseignement direct sur les dates macédoniennes, pour la bataille de Gaugamèle surtout, où la conversion du mois macédonien en mois attique a donné par erreur Pyanepsion : sans cette faute, on pourrait au besoin démontrer par la date de cette bataille que le cycle intercalaire macédonien était le même que celui d'Athènes, ou du moins l'était encore cette année-là.

1) Ideler, *Ueber das Todesjahr*, p. 264. — 2) Le vrai nom de l'archonte est Nicétès (C. I. Attic., II, nº 173). — 3) Arrian., *Indic.*, 21.

En ce qui concerne les derniers jours d'Alexandre, nous avons là-dessus les *Éphémérides*, et même en partie double. Plutarque[1] les donne avec la désignation macédonienne des jours et avec la remarque suivante : τούτων τὰ πλεῖστα κατὰ λέξιν ἐν ταῖς ἐφημερίσιν οὕτω γέγραπται. Le fragment conservé par Arrien est bien plus détaillé. Comme l'auteur dit : καὶ αἱ βασίλειοι ἐφημερίδες ὧδε ἔχουσι[2], on peut croire qu'il les reproduit mot pour mot; mais il évite d'employer les dates macédoniennes; il se contente de compter, à partir du début de la maladie, « le lendemain, le troisième, le quatrième jour », et ainsi de suite.

Les *Éphémérides* dans Plutarque donnent bien, comme date exacte de la mort d'Alexandre, le 28 Dæsios, mais cela n'est d'aucun secours pour le problème qui nous préoccupe, puisque nul texte, du moins nul texte méritant confiance, ne nous dit à quel mois attique correspond le mois Dæsios. Sans doute, Justin écrit : *decessit Alexander mense Junio annos tres et triginta natus*[3], et l'année de la mort d'Alexandre (Ol. CXIV, 1) finissant, d'après la table d'Ideler, le 12 juillet, l'avant-dernier mois, celui de Thargélion, finit le 13 juin; de sorte que, comme Alexandre est mort en juin d'après Justin, le 28 Dæsios d'après les *Éphémérides*, la concordance établie par Plutarque entre Thargélion et Dæsios paraît justifiée. Mais ce mois de juin de Justin n'est lui-même qu'une conversion de la date que Trogue-Pompée trouvait dans son guide grec, et rien ne nous dit si c'est sur une date attique ou macédonienne qu'il a opéré; rien ne nous garantit que son calcul soit exact ou qu'il soit erroné.

Plutarque[4] dit qu'Aristobule a placé la mort d'Alexandre deux jours plus tard que les *Éphémérides*, c'est-à-dire le 30 Dæsios. Arrien ne parle pas de cette divergence d'Aristobule; il dit : ἐτελεύτα μὲν δὴ Ἀλέξανδρος τετάρτῃ καὶ δεκάτῃ καὶ ἑκατοστῇ Ὀλυμπιάδι, ἐπὶ Ἡγησίου ἄρχοντος Ἀθήνησιν· ἐβίω δὲ δύο καὶ τριάκοντα ἔτη καὶ τοῦ τρίτου μῆνας ἐπέλαβεν ὀκτώ, ὡς λέγει Ἀριστόβουλος· ἐβασίλευσε δὲ δώδεκα ἔτη καὶ τοὺς ὀκτὼ τούτους μῆνας[5]. Ce passage constate avec certitude deux faits : d'abord, qu'Alexandre n'est pas né en Lôos, mais au commencement de Dios; ensuite, qu'il est monté sur le trône vingt ans plus tard, à peu près à la même époque de l'année macédonienne.

En face de l'autorité d'Aristobule, on ne saurait accorder beaucoup d'importance à ce que prétend Diodore, à savoir qu'Alexandre a régné douze ans et sept mois[6], ou aux variantes d'Eusèbe, qui donne tantôt douze ans et six mois, tantôt douze ans et trois mois, tantôt douze ans. Quinte-Curce fait dire à Alexandre, qui vient d'être blessé dans la ville des Malliens (c'est-à-dire à la fin de l'automne 326) et qui s'adresse à ses amis : *Victor utriusque regionis post nonum regni mei, post vigesimum atque octavum ætatis annum*, etc.[7], mais nous verrons plus loin d'où vient ce chiffre saugrenu[8].

La double indication d'Aristobule nous fait approcher de la solution du

1) Plut., *Alex.*, 76. — 2) Arrian., V, 25, 1. Cf. 26, 1. — 3) Justin., XII, 16, 1. — 4) Plut., *Alex.*, 75. — 5) Arrian., VII, 28, 1. — 6) Diodor., XVII, 117. — 7) Curt., IX, 6, 21. — 8) Voy. ci-dessous, p. 797.

problème que nous nous sommes posé ; mais, pour le résoudre complètement, il nous manque encore un facteur, et les concordances établies par ailleurs entre les mois macédoniens et les mois attiques ne peuvent pas nous le donner, puisque nous les avons trouvées suspectes et contradictoires entres elles. Pour que nous puissions arrêter la concordance entre les calendriers et fixer ainsi la date julienne de la naissance, de l'avènement et de la mort d'Alexandre, il faut que ce chaînon intermédiaire se trouve dans les auteurs dont nous sommes sûrs.

Arrien, parlant du moment où Néarque est parti de l'Inde, dit que l'amiral prit la mer lorsque les moussons qui soufflent tout l'été (τοῦ θέρεος τὴν ὥρην πᾶσαν) furent tombés : τότε δὴ ὥρμηντο ἐπὶ ἄρχοντος Ἀθήνησι Κηφισοδώρου, εἰκάδι τοῦ Βοηδρομιῶνος μηνὸς κατότε Ἀθηναῖοι ἄγουσιν, ὡς δὲ Μακεδόνες τε καὶ Ἀσιανοὶ ἦγον τὸ ἑνδέκατον βασιλεύοντος Ἀλεξάνδρου [1]. D'abord, cette indication est erronée en ce qui concerne l'archonte, car l'archontat de Céphisodoros tombe en Ol. CXIV, 2, l'année qui suit la mort d'Alexandre : nous savons par un décret du peuple des Athmonéens [2] que le départ de l'Inde a eu lieu en Ol. CXII, 4, sous l'archontat d'Anticlès, et qu'Anticlès n'était pas, ainsi qu'on l'a supposé, ὕστερον ἄρχων, comme ce fut le cas, trente ans plus tard, pour Nicias [3]. En second lieu, le fait qu'Arrien, dans le passage précité, ne nomme pas le mois et jour macédonien en regard du mois et jour attique, montre qu'après Μακεδόνες le nombre ordinal et le nom du mois ont disparu.

Ailleurs, Arrien dit que les moussons, qui soufflent du sud, et non pas du nord comme dans les eaux helléniques, rendent la mer de l'Inde impraticable durant l'été : ἀπὸ δὲ τοῦ χειμῶνος τῆς ἀρχῆς τὸ ἀπὸ πλειάδων δύσεως ἔς τε ἐπὶ τρόπας ἃς ἐν χειμῶνι ὁ ἥλιος ἐπιστρέφει, πλόϊμα εἶναι ταύτῃ ἐξηγγέλλετο [4]. Ideler remarque avec raison [5] que, d'après Callippe, le contemporain d'Alexandre, le coucher des Pléiades avait lieu le 13 novembre, et que, par conséquent, l'assertion d'Arrien affirmant que Néarque a mis à la voile le 20 Boédromion, c'est-à-dire le 21 septembre, ne peut pas être exacte.

D'autres relations dignes de confiance nous donnent heureusement des renseignements plus précis. D'après le passage d'Arrien qui vient d'être cité, Néarque reçut pour instruction de ne partir qu'à la fin des moussons, c'est-à-dire au coucher des Pléiades. Seulement, vu l'agitation menaçante de la population du Bas-Indus, il ne put attendre le moment fixé. Strabon cite de Néarque un passage qu'Arrien a laissé de côté dans son extrait : καὶ δὴ καὶ φησὶν ὁ Νέαρχος ἤδη τοῦ βασίλεως τελοῦντος τὴν ὅδον αὐτὸς μετοπώρου κατὰ πλειάδος ἐπιτολὴν ἑσπερίαν ἄρξασθαι τοῦ πλοῦ, μήπω μὲν τῶν πνευμάτων οἰκείων ὄντων, τῶν δὲ βαρβάρων ἐπιχειρούντων αὐτοῖς καὶ ἐξελαυνόντων [6]. Le lever du soir a lieu pour les Pléiades, d'après Columelle [7], le 10 octobre (*VI Id. Octobris Vergiliæ exoriuntur vespera*). Mais les indications de Columelle ne sont pas

1) Arrian., *Indic.*, 21, 1. — 2) C. I. Attic., II, n° 579. — 3) C. I. Attic., II, n° 299. Voy. l'*Appendice* du tome II. — 4) Arrian., VI, 21, 2. — 5) *Op. cit.*, p. 275. — 6) Strab., XV, p. 721. — 7) Colum., *De re rust.*, XI, 2 (p. 440 ed. Bipont.).

toujours correctes, comme le démontre Ideler[1], qui fixe le lever du soir pour les Pléiades au 25 septembre[2].

Ainsi donc, encore qu'Arrien, en donnant la date du départ de Néarque, se trompe sur le nom de l'archonte; bien que la désignation macédonienne correspondant au mois et au jour attique ait disparu ; nous sommes cependant en droit de tenir pour exacte la date qu'il donne, le 20 Boédromion, attendu que le renseignement extrait de Néarque par Strabon vient à l'appui.

L'année d'Anticlès (Ol. CXIII, 4) est, d'après la table d'Ideler, une année intercalaire et commence le 5 juillet, de sorte que le 20 Boédromion de la dite année correspond au 21 septembre. Seulement, comme le remarque Köhler, on a une inscription[3] d'après laquelle l'année d'Anticlès serait une année commune. Il est vrai qu'il est obligé de restituer le nom de l'archonte, ἐπὶ Ἀντι]κλείους ἄρχοντος, et que, l'inscription n'étant pas écrite στοιχηδὸν, on pourrait aussi bien combler l'espace vide avec ἐπὶ Κτησι]κλείους ἄρχοντος, ce qui laisserait intact le tableau d'Ideler, où l'année de Ctésiclès (Ol. CXIII, 3) est portée comme année commune : mais Köhler, prudent comme il l'est, a certainement eu ses raisons pour restituer le texte de cette façon, des raisons qu'il donnera dans la deuxième partie de ses publications. Il y a d'autres inscriptions encore, connues seulement dans ces derniers temps, qui montrent que les dates des actes officiels à Athènes sont bien souvent en désaccord avec le tableau du calendrier de Méton dressé par Ideler, aux sixième et septième cycles. Pour les dernières années du sixième cycle, les années intercalaires sont réparties comme il suit :

---

1) Ideler, *Ueber Ovids Fasten* (Abhandl. der Berl. Akad., 1822, p. 153.)

2) Le professeur W. Förster m'écrit à ce propos : « Conformément à votre désir, j'ai fait des calculs relatifs au lever des Pléiades, et j'ai obtenu les solutions approchées que voici :

A l'embouchure de l'Indus (latitude 23°), en l'an 325 (324 pour les astronomes), le lever visible ou apparent des Pléiades le soir a dû avoir lieu le.................................................... 12 octobre
tandis qu'à Alexandrie (latitude 31° 2'), ce lever a eu lieu, vers la même époque, le.................................... 4 octobre
et à la latitude de Rome (41° 9'), le.......................... 24 septembre.

Peut-être vous intéresse-t-il pour vos comparaisons de savoir que vers l'an 0 ce phénomène s'est produit :
A Alexandrie, le.......................................... 6 octobre.
A Rome, le................................................ 26 septembre.

Entre ces deux époques (de 0 à 324), le véritable lever du soir (lever acronychique) a retardé sur le lever apparent ou visible de 16 jours en moyenne à Alexandrie et de 23 jours à Rome ».

Voilà ce que contient l'intéressante note de Förster. Il n'est pas probable que les indications relatives au départ de la flotte d'Alexandre se rapportent au lever des Pléiades observé à l'embouchure de l'Indus ; on aura voulu parler d'une date conventionnelle, de celle qui passait en Grèce, — à Athènes, par exemple (latitude 38° 1'), — pour celle du lever des Pléiades, à peu près le 30 septembre.

3) C. I. Attic., II, n° 179.

| D'après Ideler. | D'après les Inscriptions. |
|---|---|
| B. Ol. CXIII, 4. . . . . . . . . | arch. Anticlès [1]. |
| CXIV, 1. . . . . . . . . | Hégésias. |
| — 2. . . . . . . . . | Céphisodoros. |
| B. — 3. . . . . . . . . | B. Philoclès [2]. |
| — 4. . . . . . . . . | Archippos. |
| CXV, 1. . . . . . . . . | B. Néæchmos [3]. |
| B. — 2. . . . . . . . . | Apollodoros. |

Du moment que l'année d'Anticlès était une année commune, il faut ou que l'intercalation se soit faite dans celle d'Hégésias ou qu'il y ait eu trois années communes à la suite l'une de l'autre : dans un cas comme dans l'autre, le système d'intercalation de Méton se trouverait détruit.

Mais cet écart entre le calendrier officiel et le tableau dressé par le calcul ne tiendrait-il pas peut-être à l'introduction du canon de Callippe, qui commence à l'année après la bataille de Gaugamèle, l'année de la mort de Darius (Ol. CXII, 3), et qui, d'après le système plausible de A. Mommsen [4], a été mis en vigueur pour le calendrier macédonien à partir de la dite année? D'après ce canon, les années intercalaires sont réparties comme il suit :

| Canon de Callippe. | Inscriptions. |
|---|---|
| Ol. CXIII, 4. . . . . . . . . | Ol. CXIII, 4*. |
| Ol. CXIV, 1. . . . . . . . . | Ol. CXIV, 1. |
| B. — 2. . . . . . . . . | — 2. |
| — 3. . . . . . . . . | B. — 3** |
| — 4. . . . . . . . . | — 4. |
| B. Ol. CXV, 1. . . . . . . . . | B. Ol. CXV, 1***. |
| — 2. . . . . . . . . | — 2. |
| B. — 3. . . . . . . . . | (?) — 3. |

Par conséquent, le canon de Callippe n'explique pas non plus le calendrier officiel d'Athènes durant ces années.

Nous ne pouvons donc pas déterminer à quel jour de l'année julienne a commencé l'année attique d'Anticlès (Ol. CXIII, 4), si c'est le 5 juillet (canon de Méton) ou le 2 juillet (canon de Callippe) ou quelque autre jour; mais on peut conclure du passage précité d'Arrien que, cette année-là, le 20 Boédromion tombait κατὰ πλειάδος ἐπιτολὴν ἑσπερίαν, c'est-à-dire du 25 au 30 septembre; que, par conséquent, cette année attique a commencé 79 ou 80 jours avant le 25 ou 30 septembre. Ceci nous reporte au mois de juillet, du 8/9 au 13/14 : ce serait donc vers ce jour, c'est à dire du 8 au 14 juillet, qu'aurait eu lieu le commencement de l'année attique Ol. CXIII, 4.

Après avoir donné à cette date son nom attique, Arrien ajoute le nom

1) C. I. Attic., II, n° 179. — 2) *ibid.* n° 185. Les années marquées B sont celles où ont lieu les intercalations. — 3) *ibid.*, n° 191. — 4) A. Mommsen, *Beiträge*, I [1856], p. 56. — *) C. I. Attic., II, n° 179. — **) *ibid.*, n° 185. — ***) *ibid.*, n° 191.

macédonien : le jour et le mois ont disparu, mais il reste l'année, τὸ ἑνδέκατον βασιλεύοντος Ἀλεξάνδρου. En ce qui concerne l'avènement d'Alexandre, tout ce que nous savons de science certaine, c'est qu'il a eu lieu en Ol. CXI, 1, dans la première moitié de l'année. C'est à ce moment, en effet, qu'Eratosthène place ἡ Φιλίππου τελευτή [1]. La *onzième année* d'Alexandre commence donc dans un des premiers mois de Ol. CXIII, 2, après juillet 326, et d'autant plus avant en automne que, comme on l'a vu, les environs du 25 septembre 325 appartiennent encore à cette onzième année. Ceci nous prouve que Philippe a été assassiné et qu'Alexandre est monté sur le trône après le 25 septembre 336.

Qu'Alexandre soit mort sous l'archontat d'Hégésias, par conséquent avant la fin de Ol. CXIV, 1, avant le fort de l'été 323, c'est chose sûre. D'après Aristobule, il a vécu trente-deux ans et huit mois : il a régné douze ans « plus ces huit mois », et, d'après les *Éphémérides*, il est mort à la fin de Dæsios. Nous ignorons si, pour le calendrier macédonien, cette année (Ol. CXIV, 1) était intercalaire ou commune; dans le canon de Callippe, elle est commune. Si nous la supposons commune, en ce cas, les huit mois comptés à rebours à partir de Dæsios nous reportent au commencement de Dios, le premier mois de l'année macédonienne. D'autre part, la relation concernant le départ de Néarque nous apprend que le 25 septembre 325 appartenait encore à la onzième année d'Alexandre, c'est-à-dire tombait avant le 1er Dæsios. Comme l'année de la mort d'Alexandre (Ol. CXIV, 1) finissait dans le cours de juillet 322, les huit mois décomptés nous reportent au plus tard au même quantième de décembre 324, au plus tôt à un jour suivant de près le 25 septembre 324. On voit par là que la date de l'assassinat de Philippe et de l'avènement d'Alexandre doit se trouver entre le 1er octobre et décembre 336, celle de la naissance d'Alexandre dans la partie correspondante de l'année 356.

Nous sommes arrivés jusque-là à l'aide des données qui nous paraissent provenir de source sûre. Nous avons pu déterminer à peu près la date julienne de Dios et de Dæsios pour l'année 325/4 (Ol. CXIII, 4), parce que le lever du soir des Pléiades nous a fourni un point de repère assuré. Il nous faudrait connaître le cycle intercalaire macédonien, et savoir très bien où se trouve en style julien le dernier jour de l'année attique suivante, celle de l'archontat d'Hégésias (Ol. CXIV, 1), pour pouvoir indiquer à quelles parties de l'année julienne correspondent cette année-là les mois Dios et Dæsios. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que le Dæsios de Ol. CXIV, 1 doit se trouver dans le laps d'environ quatre-vingt-dix jours qui va du 24 avril au 24 juillet, correspondant aux mois attiques Munychion, Thargélion, Scirophorion [2].

1) A. Mommsen, *Beiträge*, II (Jahrbb. für klass. Philol., *Supplem.* III [1859], p. 366 sqq.). — 2) Autant que j'en puis juger, il n'y a rien à tirer pour le problème actuel de cette circonstance que, suivant Aristobule, le mois de Dæsios était cette année un mois *plein*, comme l'est aussi dans le canon de Méton construit par Ideler le mois Thargélion de cette année.

Ne serait-il pas possible de préciser davantage en employant d'autres données ?

On a dit plus haut que Q.-Curce, alors que les amis et stratèges d'Alexandre grièvement blessé à l'attaque de la ville des Malliens (à la fin de l'automne 326) supplient le roi à peine guéri de ne plus se risquer davantage, met dans la bouche d'Alexandre cette réponse : *Ex Asia in Europæ terminos momento unius horæ transivi, victor utriusque regionis post nonum regni mei, post vigesimum atque octavum ætatis annum*, etc[1]. Cette assertion serait incompréhensible, si l'on ne devinait par un passage de Diodore[2] comment. Quinte-Curce, emporté par son zèle de rhéteur, s'est ici mépris. Diodore, à l'occasion du retour ordonné sur les bords de l'Hyphase, en été, dit : ὁρῶν δὲ τοὺς στρατιώτας... σχεδὸν ὀκταετῆ χρόνον ἐν πόνοις καὶ κινδύνοις τεταλαιπωρηκότας : il compte ses huit années à partir du Granique, et l'on était déjà au début de la neuvième année quand Alexandre se décida au retour Quinte-Curce, parlant de la situation quelques mois plus tard, transforme l'ὀκταετῆ en *nonum annum*, et il ajoute ensuite de son crû le *vigesimum atque octavum vitæ meæ*, qui repose sur un calcul erroné.

Une seconde indication de Quinte-Curce vaut peut-être mieux, parce qu'elle est purement décorative. Il assure que le cadavre d'Alexandre fut délaissé sept jours durant, par suite de la discorde qui se mettait déjà parmi les grands et dans l'armée, et qu'il se conserva merveilleusement frais, en dépit de la chaleur de la saison : *et non aliis quam Mesopotamiæ regione fervidior æstus existit adeo ut pleraque animalia, quæ in nudo solo deprehendit, exstinguat; tantus est vapor solis et cœli, quo cuncta velut igne torrentur*[3]. Il est vrai que ceci ne nous apprend rien de plus précis sur l'époque de la mort d'Alexandre.

Comme Justin s'appuie sur Clitarque, peut-être son *Junio mense* a-t-il pourtant quelque valeur comme date de la mort d'Alexandre, bien que nous ne puissions pas contrôler sa méthode de réduction. Le *Junio mense* fait supposer que la mort a eu lieu non pas dans le premier tiers de ces quatre-vingt-dix jours, non pas en Munychion, mais en Thargélion ou en Scirophorion. Nous ne nous chargeons pas de décider s'il faut attribuer une valeur quelconque à l'assertion d'Élien, qui fait mourir Alexandre le 6 Thargélion.

Plutarque aussi, nous l'avons vu, met le mois Dæsios en regard de Thargélion, non pas expressément, mais en plaçant la bataille du Granique une première fois en Thargélion, ailleurs en Dæsios. Ce qui est plus étrange, c'est de l'entendre dire qu'Alexandre, pour éviter de livrer bataille en Dæsios, avait ordonné d'appeler ce mois le second Artémisios. On ne sait pas, il faut le dire, à quelle époque de l'année les Macédoniens inséraient leur mois intercalaire, ni s'ils l'appelaient Dioscouros, comme le suppose Scaliger; on pourrait toujours conclure de l'anecdote de Plutarque qu'ils l'intercalaient après leur septième mois et qu'ils l'appelaient le second

1) Curt., IX, 6, 21. — 2) Diodor., XVII, 94. — 3) Curt., X, 10, 10.

Artémisios, absolument comme les Athéniens comptaient après leur sixième mois, Posidéon, un second mois portant le même nom. Si Alexandre s'est mis en route en 334, ἅμα τῷ ἦρι ἀρχομένῳ[1], par conséquent, à la fin de mars, autrement dit au commencement d'Élaphébolion, il pouvait bien être en trois ou quatre semaines sur l'Hellespont, et quatorze jours plus tard, à la mi-mai, sur le Granique[2]; or, ce prétendu changement du nom du mois n'avait de sens que si l'on n'était pas déjà en plein Dæsios. On arriverait donc aussi par cette voie à ce résultat, que le mois Dæsios, parallèle à Thargélion, doit s'être trouvé placé un peu après ou un peu avant le 1er juin. On voit qu'en définitive, toutes ces indications n'offrent aucun point d'appui permettant de préciser davantage la situation du mois Dæsios.

Il reste encore une combinaison possible, et ce n'est pas sans hésitation que je la tente. Callippe a amélioré le calendrier de Méton en réunissant quatre de ses cycles de dix-neuf ans pour en faire un grand cycle de soixante-seize ans. Il a pris pour point de départ l'an 330/329 (Ol. CXII, 3), l'année qui suit la bataille de Gaugamèle. A. Mommsen[3] a fait remarquer que, si l'ère des Séleucides a pour point de départ le 1er octobre 312 (CXVII, 2)[4], ce n'est certainement pas à cause de la bataille de Gaza, à la suite de laquelle Séleucos essaya de retourner à Babylone, mais pour une raison tirée du calendrier, et que, dans le cycle de Callippe compté à partir de Ol. CXII, 3, la seconde série de dix-neuf ans commence avec Ol. CXVII, 2.

Il est hors de doute que cette année des Séleucides, où Séleucos, selon le témoignage exprès de Malalas, introduisit les mois macédoniens, prit aussi le mois Dios pour premier mois de l'année. Si le cycle callippique commençait avec Ol. CXII, 3, au milieu de l'été 330, et l'ère des Séleucides en Ol. CXVII, 2, au 1er octobre 312, c'est-à-dire le 1er Dios de cette année, il faut — pour que l'hypothèse de A. Mommsen résolve le problème — que toute l'année macédonienne dans laquelle tombait le point initial du cycle callippique ait été comptée comme première année de ce cycle, et que la seconde année de la dite ère callippique ait commencé au 1er Dios 330. Il se peut que ce point délicat soit la raison pour laquelle l'ère chaldéenne commençait à l'automne de 311 (Ol. CXVII, 2).

On pourrait peut-être invoquer à l'appui de la combinaison que je viens de tenter les circonstances suivantes. La bataille de Gaugamèle a été livrée, d'après Plutarque[5], le onzième jour après l'éclipse de lune du 20/21 septembre, c'est-à-dire le 1er octobre; le même auteur dit que le jour de la bataille était le cinquième jour avant la fin de Boédromion[6]; donc le mois Boédromion, suivant ce système de réduction, finissait avec le 5 octobre.

1) Arrian., I, 11, 6. — 2) On n'indique pas clairement d'où Alexandre est parti : si le rendez-vous était dans la plaine du Strymon, au-dessus du lac Cercinitis, il avait largement 60 milles à parcourir pour atteindre Sestos, et il faut bien ajouter aux εἴκοσι ταῖς πάσαις ἡμέραις d'Arrien (I, 11, 5) quelques jours de repos. — 3) A. Mommsen, *Beiträge*, p. 15 sqq. — 4) Ideler, *Handbuch*, I, p. 451. — 5) Plut., *Alex.*, 31. — 6) Plut., *Camill.*, 19.

D'après le canon d'Ideler, le Boédromion de cette année se termine au 7 octobre, c'est-à-dire qu'il y a une différence de deux jours, précisément la différence marquée au début du cycle callippique, dont le 1er Hécatombæon Ol. CXII, 3 commençait le 28 juin 330 au soir[1]. Probablement ce Boédromion dans lequel eut lieu la bataille correspondait au dernier mois de l'année macédonienne, à la fin de la cinquième année du règne d'Alexandre, et l'avance de deux jours opérée par Callippe, avance que signalait l'éclipse de lune, a pu être introduite dans le calendrier macédonien au 1er Dios suivant. Naturellement, le début de l'année macédonienne ainsi rectifiée ne concordait pas avec les dates métoniennes que l'on conservait encore à Athènes; ce qui était pour les Macédoniens le cinquième jour avant la fin de ce mois était encore à Athènes le septième avant la fin.

Toutefois, cette argumentation n'est pas assez sûre pour qu'on puisse asseoir là-dessus des conclusions relativement à la date précise du début de l'année macédonienne, du 1er Dios.

1) Ideler, *Handbuch*, I, p. 346.

---

# VII

## LA CHRONOLOGIE DE DIODORE.

Comme supplément aux remarques chronologiques faites au cours de l'Étude précédente, il est peut-être à propos de dire un mot ici de la façon dont Diodore procède avec la chronologie de cette époque et des années qui suivent immédiatement.

L'intention de Diodore, comme on le voit par ses chapitres d'introduction, est de faire de l'histoire universelle jusqu'à César un tableau d'ensemble, qui soit aussi utile que possible au lecteur en lui demandant aussi peu d'effort que possible. Il lui suffit de donner une idée approchée des choses dont il parle. Il croit arriver à son but en faisant des extraits d'auteurs plus ou moins bons et en rangeant ces notes par ordre ethnographique dans les six premiers livres, consacrés à l'âge mythique, et dans les suivants par ordre chronologique ou plutôt synchronique, année par année.

Les livres qui nous restent de cette deuxième série commencent au livre XI, à l'expédition de Xerxès dans l'Hellade ; à partir de ce moment, le récit des événements de chaque année suit son cours, avec la même monotonie systématique, « sous l'archonte athénien un tel, tel et tel étant consuls à Rome »; à chaque nouvelle olympiade, on ajoute le numéro d'ordre et le nom du vainqueur à la course du stade; puis vient la narration historique, amenée par les formules ἐπὶ δὲ τούτων ou parfois περὶ δὲ τούτους τοὺς χρόνους ou d'autres tours analogues.

Diodore a emprunté ses archontes et ses Olympioniques aux tables d'Apollodore, ses consuls aux *Annales* de Fabius, à ce que l'on suppose; en tout cas, il règne dans ses fastes consulaires jusqu'au temps de Pyrrhos un arbitraire scandaleux. Non seulement ses concordances entre les éponymes athéniens et romains sont rendues extrêmement suspectes par des interpolations et omissions dans la série des éponymes romains, mais, par le seul fait qu'il considère sans plus de façon l'année de l'archontat et l'année consulaire comme se correspondant exactement dans le calendrier, sa chronologie, sous son apparence de précision et avec ses pas comptés année par année, est faussée et louche.

En construisant le cadre chronologique dans lequel il fait entrer les évé-

nements de chaque année, Diodore semble se figurer l'année telle qu'on la comptait de son temps à Rome, c'est-à-dire commençant au 1er janvier de l'année julienne : il paraît ne pas savoir qu'aux époques antérieures, notamment celles jusqu'où il remonte dans les livres encore aujourd'hui conservés de son ouvrage (de XI à XX), l'année civile des Romains a commencé à des dates bien différentes, tantôt en octobre, tantôt en juillet, tantôt en mars ; ou s'il le sait, la chose lui paraît insignifiante.

Des renseignements chronologiques transmis par ailleurs permettent de démontrer que Diodore fait correspondre son année construite à la romaine avec l'année des archontes, qui commençait à peu près au septième mois de l'année julienne courante ; que, par conséquent, il place la moitié des événements comptés d'après la chronologie grecque sous l'archonte de l'année précédente : même la partie de son récit qui a trait à l'époque de la guerre du Péloponnèse tombe sous cette règle, et certaines indications qui y dérogent ne constituent qu'une exception apparente.

Pour les années qui suivent la bataille de Chéronée, voici un tableau qui donne les dates initiales de l'année attique d'après le canon de Méton dressé par Ideler, date que l'on peut bien conserver encore pour le calcul conventionnel.

| D'après le calendrier attique. | | | | D'après Diodore. |
|---|---|---|---|---|
| Chærondas. | Ol. CX, 3. | 29 juin. | | |
| | | | 337....... | Phrynichos (XVI, 89). |
| Phrynichos. | . CX, 4. | 17 juillet. | | |
| | | | 336....... | Pythodémos (XVI, 91). |
| Pythodélos. | Ol. CXI, 1. | 7 juillet. | | |
| | | | 335....... | Evænétos (XVII, 2). |
| Evænétos. | Ol. CXI, 2. | 26 juin. | | |
| | | | 334....... | Ctésiclès (XVII, 17). |
| Ctésiclès. | Ol. CXI, 3. | 15 juillet. | | |
| | | | 333....... | Nicocrate (XVII, 29). |
| Nicocrate. | Ol. CXI, 4. | 3 juillet. | | |
| | | | 332....... | Nicératos (XVII, 40). |
| Nicétès. | Ol. CXII. 1. | 22 juillet. | | |
| | | | 331....... | Aristophane (XVII, 49). |
| Aristophane. | Ol. CXII, 2. | 12 juillet. | | |
| | | | 330....... | Aristophon (XVII, 62). |
| Aristophon. | Ol. CXII, 3. | 1er juillet. | | |
| | | | 329....... | Céphisophon (XVII, 74). |
| Céphisophon. | Ol. CXII, 4. | 19 juillet. | | |
| | | | 328....... | Euthycritos (XVII, 82). |
| Euthycritos. | Ol. CXIII, 1. | 8 juillet. | | |
| | | | 327....... | (*Lacune dans Diodore*. XVII, 83-84). |

| | D'après le calendrier attique. | | D'après Diodore. |
|---|---|---|---|
| Hégémon. | Ol. CXIII, 2. | 28 juin. | |
| | | 326....... | Chrémès (XVII, 87). |
| Chrémès. | Ol. CXIII, 3. | 17 juillet. | |
| | | 325....... | Anticlès (XVII, 110). |
| Anticlès. | Ol. CXIII, 4. | 5 juillet. | |
| | | 324....... | Hégésias (XVII, 113). |
| Hégésias. | Ol. CXIV, 1. | 24 juillet. | |
| | | 323....... | Céphisodoros (XVIII, 2). |

Les anciennes éditions de Diodore donnent (à XVII, 112) un certain archonte Sosiclès, parfaitement inconnu d'ailleurs, et à côté de lui, pour y marquer l'année romaine, les deux noms de consuls qui sont attribués plus haut (XVII, 110) à l'année précédente : le nom de l'archonte Sosiclès doit avoir été fabriqué aussi avec le nom de l'archonte précédent, Anticlès. Cette interpolation est du fait de quelque demi-savant à qui l'expression ἐν ἔτεσι γὰρ δώδεκα etc. (XVII, 1) a fait supposer que ce livre XVII, où l'histoire d'Alexandre tient tout entière, devait donner douze indications d'années, et qui, ne remarquant pas la lacune entre les §§ 83 et 84, n'en a trouvé que onze. Il en a donc fabriqué une douzième, et il a eu soin de l'insérer à la place la plus malencontreuse possible, non sans y ajouter encore quelques superfluités de sa façon, comme le montre le passage mis ci-dessous entre crochets : ὁ δ' Ἀλέξανδρος ἐν ἡμέραις ταῖς πάσαις τεσσαράκοντα καταπεπολεμηκὼς τὸ ἔθνος καὶ πόλεις ἀξιολόγους ἐν ταῖς δυσχωρίαις κτίσας ἀνελάμβανε τὴν δύναμιν (§ 111). — [Ἐπ' ἄρχοντος δ' Ἀθήνησι Σωσικλέους, ἐν Ῥώμῃ κατεστάθησαν ὕπατοι Λεύκιος Κορνήλιος Λέντλος καὶ Κόϊντος Ποπίλιος· ἐπὶ δὲ τούτων Ἀλέξανδρος καταπεπολεμηκὼς τὸ τῶν Κοσσαίων ἔθνος, ἀνέζευξε μετὰ τῆς δυνάμεως] καὶ προῆγεν ἐπὶ τῆς Βαβυλῶνος κ. τ. λ. (§ 112).

Il y a une autre série de confusions qui est du fait de Diodore lui-même. Trouvant dans les tableaux qu'il a sous les yeux que le roi Philippe est mort en Ol. CXI, 1, sous l'archontat de Pythodélos (qu'il appelle Pythodémos), il identifie cette année avec l'année romaine qui commence six mois plus tôt (336) : que Philippe ait été assassiné au printemps ou à l'automne de cette année, il n'en a cure ; l'année suivante 335, celle de l'archonte Evænétos, est pour lui la première du règne d'Alexandre, et, comme Alexandre a régné douze ans, sa dernière année est celle de l'archontat d'Hégésias, qui pour lui commence au début de 334.

Il répartit alors ses extraits dans ses douze années, et la façon dont il conçoit l'année produit une foule de monstruosités chronologiques. Comme l'année 336 est pour lui la dernière de Philippe, il place en 335 les nombreux événements des trois ou quatre derniers mois de 336, notamment la rénovation de la Ligue de Corinthe. La deuxième année d'Alexandre (334) embrasse suivant lui le passage en Asie, la bataille du Granique, l'expédition sur Halicarnasse et à travers la Lycie ; la troisième (333) le conduit jusqu'à la bataille d'Issos ; la quatrième (332) commence par les funérailles

faites par Alexandre aux guerriers tombés à Issos (en novembre 332) et finit à la prise de Tyr (août 331); la cinquième (331) commence au siège de la forteresse de Gaza (qui fut prise au commencement de novembre 331) et se termine à la bataille d'Arbèles, comme l'appelle Diodore (octobre 331); mais tout ce qui s'est passé immédiatement après, à la fin de 331, la fuite de Darius en Médie, la marche d'Alexandre sur Babylone, son séjour dans cette ville, son expédition à Suse, Diodore rejette tout cela dans l'année d'Aristophon, qui est pour lui l'année julienne 330.

On pourrait être tenté de croire que Diodore, en faisant la chronique de cette année, en a au moins compté la fin d'après le système attique, car il la prolonge jusqu'à la mort de Darius [1], qui a eu lieu dans le premier mois de l'archontat d'Aristophon (330/29) [2], en se contentant d'ajouter d'une façon sommaire que le roi a continué à poursuivre les meurtriers dans la direction de la Bactriane et faisant la remarque que c'était le temps où en Europe le roi Agis avait été vaincu et où les Spartiates étaient jugés par la diète de Corinthe pour violation de la paix.

L'année qui suit celle-ci (τοῦ δ' ἔτους τοῦδε διεληλυθότος [3]) est pour Diodore celle de Céphisophon (329/8) : d'après la manière de compter qu'il a employée jusque-là, elle devrait correspondre à l'année julienne 329; mais les événements qui y figurent ne comprennent que les six derniers mois de 330, jusqu'à la soumission de l'Arachosie, car, avec la formule τοῦ δ' ἐναυσίου χρόνου διεληλυθότος [4], il commence une nouvelle année, celle d'Euthycritos, qui dans le calendrier attique part de juillet 328, et la première chose que Diodore signale dans cette même année, c'est la marche d'hiver sur la région des Paropamisades, qui devrait d'après son système avoir eu lieu vers janvier 328 et qui a eu lieu réellement dans l'hiver de 330/29. Tout de suite après vient l'expédition de Bactres, la capture et l'exécution de Bessos [5]; puis s'ouvre dans le texte une lacune, qui, comme on le voit par la table des matières de θ' à λγ' et λε', — embrasse les événements survenus en réalité du printemps 329 à la fin de l'été 327.

Alexandre a passé l'hiver de 327/6 dans le voisinage d'Embolima sur l'Indus, pour marcher au printemps de 326 sur Taxila et contre Porus. L'archonte que Diodore nomme ensuite [6] est Chrémès, qui est entré en charge en juillet 326 (Ol. CXIII, 3); suivant son habitude, Diodore adjuge à cet archontat les six premiers mois de 326, de sorte que le premier fait qu'il place sous cet archonte, ce sont les préparatifs que fait Alexandre, déjà dans le pays de Taxile, pour marcher contre Porus. Il aurait dû terminer cette année au chapitre 101, car le temps d'arrêt occasionné par la grave blessure que reçut Alexandre dans la ville des Malliens tombe en décembre 326. Au lieu de cela, il accumule encore dans l'année de Chrémès les combats livrés dans le delta de l'Indus (printemps 325), le départ de l'Inde

1) Diodor., XVII, 73. — 2) Arrian., III, 22, 2. — 3) Diodor., XVII, 74. — 4) Diodor., XVII, 82. — 5) Diodor., XVII, 82-83. — 6) Diodor., XVII, 87.

(septembre 325), les noces de Suse (printemps 324), la sédition des vétérans dont il transporte la scène à Suse[1]. Ce n'est qu'au chapitre 110 que Diodore ouvre, par le départ de Suse et la marche à travers la Médie (été-automne 324), une année nouvelle, celle d'Anticlès, qui est entré en fonctions au mois de juillet (325 Ol. CXIII, 4). Ainsi, Diodore entasse dans une seule année toute la série d'événements qui va depuis le départ de Taxila jusqu'à l'arrivée à Suse, sans se laisser déconcerter, ne fût-ce que par les distances qu'il y a d'Embolima aux bouches de l'Indus et de là à Suse. L'interpolation de l'archonte Sosiclès[2] après Anticlès ne fait que rendre l'absurdité plus grande encore.

Enfin, au chapitre 113, l'archonte dans l'année duquel est mort Alexandre (style attique), Diodore l'appelle Hégésias, l'Hégésias qui est entré en charge en juillet 324. Suivant son système, le dit archontat correspond à l'année julienne 324, si bien qu'à l'entendre, Alexandre serait mort avant la fin de décembre 324.

Qu'on nous permette d'examiner de suite ici, en nous bornant à l'indispensable, les données chronologiques que fournit Diodore pour l'histoire des Diadoques, car les rattacher à la discussion qui précède est encore le moyen le plus simple de juger de ce qu'elles valent.

Diodore aborde au XVIII^e livre l'année qui suit la mort d'Alexandre; il dit qu'il va traiter dans ce livre de l'époque comprise entre la mort d'Alexandre et l'avènement d'Agathoclès, et que ce laps de temps comprend sept années. On s'attend, par conséquent, à trouver dans ce livre la chronique des années 323-317, sept archontes, sept collèges consulaires et un Olympionique (Ol. CXV, 1 : 320/19). Au lieu de sept, Diodore en donne quatre. Si l'on admet que la lacune constatée après le chapitre 43 et avant le chapitre 44 a fait disparaître les éponymes de Ol. CXV, 1 et le nom de l'Olympionique, on n'en est pas plus avancé; il ne sert de rien non plus de dire que, commençant comme il le fait le XIX^e livre par l'archontat de Démogène, — qui, tout bien calculé, devrait être le septième, — il entend parler de six années au lieu de sept. Même en admettant que le texte actuel ne soit qu'une réduction du texte primitif, toute l'allure du récit, dans ce XVIII^e livre, montre que Diodore, en présence de la surabondance et de la complexité des événements que lui signalait durant ces années son excellent guide, a désespéré de réussir à les disposer d'une façon convenable et s'est contenté de juxtaposer les extraits qu'il en avait faits sans autre règle qu'un pragmatisme des plus superficiels et avec un mépris parfait des synchronismes.

Ces sept années, disposées dans le même cadre que les années d'Alexandre, sont les suivantes :

1) Diodor., XVII, 109. — 2) Diodor., XVII, 112.

| D'après le calendrier attique. | | | D'après Diodore. |
|---|---|---|---|
| | | 323....... | Céphisodoros (XVIII, 2). |
| Céphisodoros. | Ol. CXIV, 2. | 13 juillet. | |
| | | 322.. .. . | Philoclès (XVIII, 26). |
| Philoclès. | Ol. CXIV, 3. | 3 juillet. | |
| | | 321....... | ........*manque*...... |
| Archippos. | Ol. CXIV, 4. | 21 juillet. | |
| | | 320....... | ....... *manque*...... |
| Néæchmos. | Ol. CXV, 1. | 10 juillet. | |
| | | 319.... .. | Apollodoros (XVIII, 44). |
| Apollodoros. | Ol. CXV, 2. | 29 juin. | |
| | | 318....... | Archippos (XVIII, 58). |
| Archippos. | Ol. CXV, 3. | 18 juillet. | |
| | | 317. | |
| Démogène. | Ol. CXV, 4. | 7 juillet. | |

Il n'est pas inutile de montrer, au moins par un exemple, à quelles énormités chronologiques conduit le texte de Diodore, en son état actuel. La chronique de la première année après Alexandre, celle de Céphisodoros, c'est-à-dire 323 d'après le système de Diodore, contient pour lui les événements suivants : d'abord [1] la rébellion dans l'armée de Babylone et la répartition des pouvoirs (juin 323) : puis, la lutte du stratège Pithon contre les Grecs qui retournaient de l'Orient dans leur pays (vers l'automne de 323) [2] ; ensuite [3], annoncés par la formule κατὰ δὲ τὴν Εὐρώπην, les mouvements survenus dans l'Hellade et le commencement de la guerre Lamiaque jusqu'à la mort de Léosthène (fin 323). Après cela, sous la rubrique κατὰ δὲ τὴν Ἀσίαν, il raconte [4] comment Ptolémée se rend dans sa satrapie d'Égypte ; comment il s'associe avec Antipater contre l'administrateur du royaume Perdiccas ; comment Lysimaque lutte contre les Thraces ; comment Léonnatos, appelé de la Petite-Phrygie par Antipater pour lui porter secours contre les Grecs, a marché en avant à travers la Thessalie (janvier ou février 322) ; ensuite [5], comment Léonnatos succombe dans un malheureux engagement de cavalerie, tandis que son infanterie opère sa jonction avec Antipater ; comment Clitos bat la flotte athénienne dans deux batailles navales (dont il n'est plus possible de déterminer la date). Il passe immédiatement (ἅμα δὲ τούτοις πραττομένοις) [6] à des faits simultanés, racontant comment Perdiccas bat Ariarathe de Cappadoce et confie son royame à Eumène, à qui cette satrapie est destinée; comment Cratère, avec les 10,000 vétérans de Cilicie, part pour la Macédoine et fait sa jonction en Thessalie avec Antipater (mai ou juin 322). On voit ensuite (κατὰ τοῦτον τὸν καιρὸν [7]), comment les Grecs marchent au devant d'eux, sont battus (août 322) et obligés de se soumettre — les

1) Diodor., XVIII, 2-6. — 2) Diodor., XVIII, 7. — 3) Diodor., XVIII, 8-13. — 4) Diodor., XVIII, 14. — 5) Diodor., XVIII, 15. — 6) Diodor., XVIII, 16. — 7) Diodor., XVIII, 17.

Athéniens, par exemple, forcés de modifier leur constitution (mi-septembre 322) — après quoi Antipater retourne en Macédoine. Diodore énumère ensuite sommairement (ἵνα μὴ μακρὰν τοῖς χρόνοις ἀναπλανῶμεν τὸ συνεχὲς τῆς ἱστορίας) les événements survenus en Cyrénaïque[1]. Commençant à l'arrivée de Thibron (été 323), il les suit jusqu'à l'installation d'Ophélas comme stratège égyptien chargé de gouverner la région (fin 322): il s'occupe aussitôt[2] de Perdiccas, rapportant comment, après l'expédition de Cappadoce, il s'est tourné contre les Pisidiens et Isauriens et les a refoulés ensemble; comment ensuite[3] il négocie des fiançailles avec la veuve du roi d'Épire ainsi qu'avec la fille d'Antipater, et contraint Antigone à s'enfuir de sa satrapie de Phrygie (vers la fin de 322). Vers la même époque, dit-il (κατὰ δὲ τούτους τοὺς χρόνους[4]), Antipater et Cratère s'étaient mis en campagne contre les Étoliens; mais[5], à la nouvelle de la fuite d'Antigone et d'accord avec Ptolémée qui prévoyait une attaque de l'administrateur de l'empire sur l'Égypte, ils se préparèrent à faire ensemble une expédition en Asie, tandis que Perdiccas quittait la Pisidie avec son armée pour marcher sur l'Égypte et qu'Eumène, par son ordre, conduisait son armée sur l'Hellespont pour barrer le passage aux adversaires venant d'Europe (commencement de 321). Diodore termine ce chapitre 25 en disant : ταῦτα μὲν οὖν ἐπράχθη κατὰ τοῦτον τὸν ἐνιαυτὸν, et commence le suivant en nommant les nouveaux éponymes : ἐπ' ἄρχοντος Ἀθήνησιν Φιλοκλέους κ. τ. λ.[6]; c'est-à-dire que, d'après son calcul, on est là au commencement de l'année julienne 322, et que tout ce qui précède s'est passé en 323.

Il a été dit plus haut qu'on suppose dans le texte de Diodore, après XVIII, 43, une lacune qui expliquerait la disparition d'une ou deux indications d'année. Il est plus que douteux que l'on justifie par là Diodore. Dans l'année de Philoclès, c'est-à-dire pour lui 322, après l'expédition manquée de Perdiccas en Égypte et sa mort (vers juin 321), après le partage de Triparadisos (automne 321), il rapporte encore qu'Eumène a attaqué Antigone, l'a vaincu par trahison et a été ensuite assiégé dans la forteresse de Nora[7], et immédiatement après, au chapitre 44, où il aborde l'année de l'archonte Apollodoros (319), il raconte qu'Antigone, après sa victoire sur Eumène, s'est retourné contre les autres partisans de Perdiccas en Asie-Mineure; au chapitre 53, — toujours dans la même année, d'après son récit — il revient à Eumène, récapitule ce qui le concerne depuis son installation en Cappadoce jusqu'au blocus de Nora, où il a été assiégé une année durant (ἐνιαυσίου οὔσης τῆς πολιορκίας), jusqu'au moment où il évacue la forteresse en vertu d'une convention conclue avec Antigone. On sait par d'autres informations que ce traité a été signé au commencement de 319, aussitôt après la mort d'Antipater. Par conséquent, le siège de Nora a débuté au commencement de 320, et Antigone a entrepris l'expédition contre Eumène peu de temps après le partage de Triparadisos (automne 321).

1) Diodor., XVIII, 19-21. — 2) Diodor., XVIII, 22. — 3) Diodor., XVIII, 23 — 4) Diodor., XVIII, 24. — 5) Diodor., XVIII, 25. — 6) Diodor., XVIII, 26. — 7) Diodor., XVIII, 40-42.

Il résulte de là qu'au point de vue des faits, il n'y a point de lacune dans la narration de Diodore, surtout point de lacune expliquant la suppression d'une ou même de deux mentions d'éponymes annuels. L'erreur consiste à faire entrer dans les années de deux éponymes ce qui embrasse la durée de quatre archontats. Que la faute ait été commise par Diodore ou par celui qui a remanié son texte, elle doit tenir à ce que, dans la série des archontes Philoclès, Archippos, Néæchmos, Apollodoros, Archippos, le nom d'Archippos se rencontrant deux fois, on a passé par-dessus le premier Archippos et son successeur Néæchmos pour arriver tout de suite à Apollodoros, dans l'archontat duquel la mort d'Antipater, placée probablement à cette date par les tables chronologiques, fournissait sans doute un point de repère assuré.

La chronologie établie par Diodore dans les livres suivants, jusque peu de temps avant la bataille d'Ipsos, est meilleure, du moins en ce que la liste des archontes y est complète et exacte.

Diodore annonce au début du livre XIX qu'il a l'intention de retracer dans ce livre l'époque qui va du commencement du règne d'Agathoclès jusqu'à la bataille livrée par lui à Himère, ἔτη ἑπτὰ περιλαβόντες. Les sept archontes qu'il énumère sont :

| D'après les Fastes attiques. | | | D'après Diodore. |
|---|---|---|---|
| | | 317....... | Démogène (XIX, 2). |
| Démogène. | Ol. CXV, 4. | 7 juillet | |
| | | 316....... | Démoclide (XIX, 17). |
| Démoclide. | Ol. CXVI, 1. | 26 juin. | |
| | | 315....... | Praxiboulos (XIX, 55) |
| Praxiboulos. | Ol. CXVI, 2. | 15 juillet. | |
| | | 314....... | Nicodoros (XIX, 66). |
| Nicodoros. | Ol. CXVI, 3. | 4 juillet. | |
| | | 313....... | Théophrastos (XIX, 73). |
| Théophrastos. | Ol. CXVI, 4. | 22 juillet. | |
| | | 312....... | Polémon (XIX, 77). |
| Polémon. | Ol. CXVII, 1. | 12 juillet. | |
| | | 311....... | Simonide (XIX, 105). |
| Simonide. | Ol. CXVII, 2. | 1 juillet. | |

Diodore suit ses tables d'Apollodore en énonçant le début du règne d'Agathoclès d'après l'ère de la prise de Troie, ce qui lui arrive parfois encore ailleurs que dans ce livre. Il dit[1] qu'à ce moment, il s'est écoulé depuis la prise de Troie 866 ans ; il compte[2] de la prise de Troie au retour des Héraclides 80 ans, et 328 ans depuis ce dernier événement jusqu'au début des Olympiades. Il est inutile pour notre dessein de nous étendre sur les difficultés qui résultent de ces chiffres.

On peut encore ajouter ici la liste des éponymes que contient le livre XX de Diodore. L'auteur embrasse dans ce livre, comme il le dit lui-même[3], le

1) Diodor., XIX, 1. — 2) Diodor., I, 5. — 3) Diodor., XX, 2.

laps de temps qui va du voyage d'Agathoclès en Afrique au début de la guerre des rois coalisés contre Antigone, περιλαβόντες ἔτη ἐννέα :

| D'après les Fastes attiques. | | | D'après Diodore. | |
|---|---|---|---|---|
| | | | 310 ...... | Hiéromnémon (XX, 3). |
| Hiéromnémon. | Ol. CXVII, 3. | 20 juillet. | | |
| | | | 309 ...... | Démétrios (XX, 27). |
| Démétrios. | Ol. CXVII, 4. | 8 juillet. | | |
| | | | 308 ...... | Charinos (XX, 37). |
| Charinos. | Ol. CXVIII, 1. | 28 juin. | | |
| | | | 307 ...... | Anaxicrate (XX, 45). |
| Anaxicrate. | Ol. CXVIII, 2. | 17 juillet. | | |
| | | | 306 ...... | Corœbos (XX, 37). |
| Corœbos. | Ol. CXVIII, 3. | 6 juillet. | | |
| | | | 305 ...... | Euxénippos (XX, 81). |
| Euxénippos. | Ol. CXVIII, 4. | 24 juillet. | | |
| | | | 304 ...... | Phéréclès (XX, 91). |
| Phéréclès. | Ol. CXIX, 1. | 13 juillet. | | |
| | | | 303 ...... | Léostratos (XX, 102). |
| Léostratos. | Ol. CXIX, 2. | 3 juillet. | | |
| | | | 302 ...... | Nicoclès (XX, 106). |
| Nicoclès. | Ol. CXIX, 3. | 22 juin. | | |

Il se trouve au moins dans ce livre XX une indication qui donne la possibilité de contrôler par l'astronomie les données chronologiques de Diodore. Il mentionne [1] dans l'année de l'archonte Hiéromnémon (Ol. CXVII, 3), qui correspond dans son système à l'année julienne 310, l'éclipse totale de soleil qui effraya Agathoclès durant cette traversée d'Afrique : or, d'après Zech [2], cette éclipse eut lieu le 10 août 310.

Les érudits du temps passé jusqu'à Niebuhr ont souvent discuté la question indiquée ci-dessus en passant, celle de savoir si le texte de Diodore, tel que nous l'avons, est le texte primitif ou un remaniement et un abrégé de l'original ; si les reproches que l'on fait à Diodore retombent sur lui-même ou s'ils atteignent, en partie du moins, ses abréviateurs. Le mot de Pline : *apud Græcos desiit nugari Diodorus* [3], n'entre pas en ligne de compte, car il ne vise que le titre de l'ouvrage ; mais les jugements du docte évêque Eusèbe et d'autres encore justifient l'opinion de ceux qui pensent que le texte primitif de la Βιϐλιοθήκη ἱστορική n'était pas aussi décousu et aussi inintelligible que celui que nous avons aujourd'hui. Celui-ci ne répond réellement pas à la peine et au soin que Diodore déclare [4] avoir mis à composer son ouvrage. Il est certain que, dès le xe siècle, le texte était déjà dans l'état actuel : on le sait par le rapport de Bergmann sur le manuscrit conservé dans la bibliothèque du couvent de Patmos, qui contient les livres XI

1) Diodor., XX, 5. — 2) Zech, *Astronomische Untersuchungen*, 1853, p. 34 et 47. — 3) Plin., *Hist. Nat.* Præf. 25. — 4) Diodor., I, 4.

a XVI. Ce manuscrit n'a qu'en un seul endroit (XII, 57) quelques lignes de plus que notre texte actuel.

Relativement à la question du texte primitif, il y a encore à signaler dans le contenu des livres de la *Bibliothèque* dont il s'agit, outre les remarques déjà faites, deux points d'une certaine importance.

Le XVIII[e] livre, dans sa teneur actuelle, ne contient que l'histoire des Diadoques; mais on constate, par Diodore lui-même, que des morceaux considérables du texte primitif ont disparu. Au livre suivant, en effet, à propos des troupes auxiliaires que Syracuse envoie aux Crotoniates pour les soutenir contre les Brettiens, troupes dont une partie est commandée par Antandros, frère d'Agathoclès, et la totalité par Héraclide et Sosistratos, Diodore qualifie ces deux hommes de ἄνδρες ἐν ἐπιβουλαῖς καὶ φόνοις καὶ μεγάλοις ἀσεβήμασι γεγονότες τὸν πλείω τοῦ βίου· περὶ ὧν κατὰ μέρος ἡ πρὸ ταύτης περιέχει βίβλος[1]. Et puisque Diodore traitait dans ce XVIII[e] livre des affaires sicélo-italiques, il a dû aussi s'occuper des affaires de Rome; il n'a pas dû passer sous silence la guerre qu'avait rendue assez mémorable l'épisode des Fourches Caudines.

Le XVII[e] livre non plus, tel que nous l'avons aujourd'hui, ne contient rien sur Rome, l'Italie, la Sicile, et pourtant il est dit dans le chapitre d'introduction mis en tête de ce livre : συναναγράψομεν καὶ τὰ ἅμα τούτοις συντελεσθέντα ἐν τοῖς γνωριζομένοις μέρεσι τῆς οἰκουμένης· οὕτω γὰρ μάλιστα ὑπολαμβάνομεν τάς τε πράξεις εὐμνημονεύτους ἔσεσθαι, κεφαλαιωδῶς τεθείσας καὶ συνεχὲς ἐχούσας ταῖς ἀρχαῖς τὸ τέλος. Diodore a aussi l'habitude d'assurer cette « continuité » dont il parle en ayant soin de marquer la fin des règnes dont il a indiqué le commencement; ainsi, il signale l'avènement d'Agis III de Sparte au chapitre 63 du XVI[e] livre et sa fin au chapitre 63 du livre XVII; de même pour Cléarchos d'Héraclée (avènement, XV, 81 — mort, XVI, 36) et pour bien d'autres, à mesure qu'il rencontrait les dates dans ses tables chronologiques. Il indique de la même façon (XVI, 72) l'avènement d'Alexandre d'Épire. Or, l'expédition de ce prince en Italie, les combats qu'il y livra, ont dû être assez importants, de l'avis de Diodore lui-même, pour prendre place dans la *Bibliothèque* aussi bien que les expéditions d'Acrotatos[2] ou de Cléonymos[3]. Comme, dans le texte actuel, il n'est pas même question des combats des Épirotes en Italie, à plus forte raison de la façon et du moment où a péri leur roi; comme le successeur d'Alexandre, Æacide, apparaît tout à coup en action[4] sans la moindre remarque sur la façon dont ce personnage est devenu roi en Épire ni sur la date de son avènement, on peut supposer avec quelque vraisemblance que le XVII[e] livre, avant d'être abrégé, donnait là-dessus les renseignements nécessaires. Peut-être même peut-on voir encore à quel endroit Diodore relatait au moins la mort d'Alexandre, et nous allons ajouter un mot là-dessus, pour compléter les indications sommaires données plus haut dans le corps de l'ouvrage[5].

1) Diodor., XIX, 3. — 2) Diodor., XIX, 70. — 3) Diodor., XX, 104. — 4) Diodor., XIX, 11. — 5) Voy. ci-dessus, p. 388, 1.

Tite-Live rapporte : *eodem anno Alexandriam in Ægyptum proditum conditam, Alexandrumque, Epiri regem, ab exsule Lucano interfectum sortes Dodonæi Jovis eventu adfirmasse* [1]. Comment la fondation d'Alexandrie accomplit-elle aussi la prophétie de l'oracle de Dodone? cet oracle avait-il établi une connexité entre cette fondation et la mort du roi des Molosses ? c'est ce que ne nous apprend pas la suite du récit de Tite-Live. Que ce récit ait été ou non puisé dans Cincius, le synchronisme établi ici paraît plutôt remonter à des tables grecques qu'à Cincius, qui plaçait la mort du Molosse en l'an de Rome 428, ou mieux peut-être 427. Pour tous ces faits, la tradition romaine était bien hésitante ; on le voit par Tite-Live, qui met le débarquement d'Alexandre en 414 de Rome (340 av. J.-C.) [2], sa victoire à Pæstum en 423 [3], la bataille de Pandosia et la mort du roi en 428 [4], et qui donne la première de ces trois dates avec le ton d'un homme sûr de son fait : *eo anno Alexandrum Epiri regem in Italiam classem appulisse constat,* tandis qu'il est certain, d'après les auteurs grecs, que le départ de ce prince a eu lieu après l'automne de 336, probablement même pas avant la fin de 334 ou le commencement de 333, et qu'il est mort avant le discours d'Eschine *contre Ctésiphon*, c'est-à-dire avant le milieu de l'été 330. Eutrope [5] met bien la fondation d'Alexandrie la même année que la victoire remportée sur les Latins par les Romains sous le commandement des consuls Mænius et L. Furius Camillus, auxquels on éleva pour cette raison des statues équestres [6] : Velléius [7] songe bien aussi à cette même année pour la fondation d'Alexandrie ; mais tout cela ne conduit pas à un résultat assuré, attendu que les deux dates romaines ne peuvent être converties avec certitude. Une indication plus précieuse pour notre dessein est celle que donne Eusèbe : *Alexandria condita est in Ægypto anno VII regni Alexandri, quo et Asianis imperavit idem Alexander* [8], rapprochée de la notice grecque correspondante dans Syncelle [9]. De deux choses l'une : ou bien on entend ici par fondation d'Alexandrie le moment où Alexandre posa pour ainsi dire la première pierre, comme le dit Arrien : αὐτὸς τὰ σημεῖα τῇ πόλει ἔθηκε [10], et alors le fait a eu lieu entre le mois de novembre 332 et le printemps de 331, mais ne concorde plus ni avec le *septimo anno* ni avec le *Asianis imperavit* d'Eusèbe, — ou bien la fondation d'Alexandrie marque le commencement de son existence réelle. Cléomène fut chargé de la construction de la nouvelle ville [11], et on constate qu'elle était déjà debout en 324 par la lettre où Cléomène annonce qu'on a élevé un héroon à Héphestion : ἐν Ἀλεξανδρείᾳ τῇ Αἰγυπτίᾳ ἔν τε τῇ πόλει αὐτῇ καὶ ἐν τῇ νήσῳ τῇ Φάρῳ [12], et le dire de Cleomène est confirmé par Tacite [13], qui écrit à propos du premier Lagide : *cum Alexandriæ recens conditæ mœnia templaque et religiones adderet, etc.* Mais que

1) Liv. VIII, 24. — 2) Liv. VIII, 3. — 3) Liv. VIII, 17. — 4) Liv., VIII, 24. — 5) Eutrop., II, 7. — 6) Plin., *Hist. Nat.*, XXXIV, 11 § 20 (*anno urbis CCCCXVI*). — 7) Vell., I, 14, 4. — 8) Euseb. Arm. II, p. 114 éd. Schöne. — 9) Syncell., *ibid.* — 10) Arrian., III, 1, 5. — 11) [Aristot.,] *Econ.*, II, 34. — 12) Arrian., VII, 23, 7. — 13) Tac., *Hist.*, IV, 83.

veut dire Eusèbe avec son *anno septimo*? D'après la Table d'Eusèbe [1], la fondation d'Alexandrie correspond à l'an 1686 d'Abraham ; d'après saint Jérôme, à l'an 1687 d'Abraham. Ce dernier fait suivre la date de cette note : *Alexander regnat Asiæ anno regni sui VII*. On voit par la double indication relative à Alexandrie que l'un et l'autre ont voulu désigner l'an 3 de la CXII[e] Olympiade (330/29 av. J.-C). Les listes de rois données par Eusèbe nous permettent d'aller plus loin. D'après celle des rois d'Égypte [2], l'avènement d'Alexandre tombe en Ol. CXI, 1, et la durée de son règne est estimée à 12 ans et 7 mois (6 mois dans saint Jérôme), et ces 7 mois montrent bien que l'on ne compte ni d'après le calendrier attique ni d'après le calendrier julien; on arrive ainsi à placer la fondation d'Alexandrie dans l'année qui va de l'automne 330 à l'automne 329. Le résultat est autre si l'on part de la deuxième liste des rois de Macédoine donnée par Eusèbe [3]; d'après celle-ci, la première année du règne de Philippe Arrhidée est Ol. CXIV, 2, et les 12 années précédentes appartiennent au règne d'Alexandre, dont la première année serait en ce cas Ol. CXI, 2. D'après ce système, la fondation d'Alexandrie tomberait dans l'année qui va de l'été 329 à l'été 328.

Laquelle de ces deux années Eusèbe a-t-il adoptée? la note *quo et Asianis imperavit* ne laisse aucun doute là-dessus : son Canon montre qu'il fait dater la domination de l'Asie de la mort de Darius. Or, Darius est mort le premier mois de l'archontat d'Aristophon (Ol. CXII, 3) en juillet 330; et la septième année d'Alexandre, comptée à la mode macédonienne, a commencé en automne 330.

Ce qui surprend chez le Diodore que nous avons, c'est qu'au milieu du chapitre 63 du XVII[e] livre s'ouvre une section, avec un titre ainsi conçu : τῆς ἑπτακαιδεκάτης τῶν Διοδώρου βίβλων ἡ δευτέρα βίβλος ἢ τὸ δεύτερον τμῆμα. Ce qui précède (ch. 62-63) et ce qui suit (ch. 63-72) appartient cependant pour Diodore à la même année, à ce qu'il appelle l'archontat d'Aristophon, comprenant, d'après son système, l'année julienne 330. Les deux premiers chapitres de cette année racontent les faits de guerre accomplis en Thrace et dans le Péloponnèse jusqu'à la mort du roi Agis (κατέστρεψε τὸν βίον ἄρξας ἔτη ἐννέα), c'est-à-dire jusque dans l'été de 330. C'est précisément à cette époque que se place la mort d'Alexandre le Molosse : nous le savons par les auteurs romains, et Eschine, dans son discours *contre Ctésiphon* (août 330), confirme le fait en disant que, tout dernièrement (πρῴην), Ctésiphon s'est fait déléguer auprès de la veuve du roi pour lui porter les condoléances du peuple athénien, tandis qu'il se prétend maintenant incapable de parler [4]. On voit que c'est là l'endroit où Diodore devait parler de la mort du Molosse, en ajoutant, comme pour Agis, ἄρξας ἔτη... Si, de plus, il voulait énumérer à la suite ce qui s'était passé en Europe durant cette année, la guerre entre les Romains et les Latins lui fournissait, pour l'année en question, des événements dignes d'être mentionnés. Au lieu de cela, on lit

1) Euseb. Arm., II, p. 114 g. — 2) Euseb., I, pp. 169. 170. — 3) Euseb., I. p. 230. — 4) Æschin., *In Ctesiph.*, § 242.

immédiatement après la mort d'Agis : ἡμεῖς δὲ διεληλυθότες τὰ πραχθέντα κατὰ τὴν Εὐρώπην ἐν μέρει τὰ κατὰ τὴν 'Ασίαν συντελεσθέντα διέξιμεν ; puis vient, sans motif apparent, le δεύτερον τμῆμα. C'est cette « coupure » faite dans le texte qui probablement a fait disparaître la fin du Molosse, la guerre du Latium, peut-être aussi l'expédition du stratège Zopyrion contre les Scythes et la catastrophe qui l'engloutit dans le Pont.

---

# TABLE DES MATIÈRES

## LIVRE TROISIÈME



## LIVRE QUATRIÈME

## APPENDICE



ANGERS, IMPRIMERIE A. BURDIN ET $C^{ie}$, 4, RUE GARNIER.

